LE
MONDE
9

CHINE ETC.

B
D 279

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

LE MONDE,

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES.

MCD 2019

Les Auteurs et les Éditeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Paris. - Typographie de Gaittet, rue Git-le-Cœur, 7.

MCD 2019

Fa. 37-9

LE MONDE

HISTOIRE

DE

TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS

Par MM. Saint-Prosper, de Saurigny, Duponchel, le baron Korff, Belloc et l'abbé Martin

revue et continuée

PAR

M. E. DE LOSTALOT-BACHOUÉ

ÉDITION ILLUSTRÉE

DE TROIS CENT QUARANTE BELLES GRAVURES SUR ACIER

TOME NEUVIÈME

1re ET 2e PARTIES

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL - MADRID -

PARIS

LEBIGRE-DUQUESNE FRÈRES, ÉDITEURS

16, RUE HAUTEFEUILLE

1859

4-H-38

MCD 2019

Les Auteurs et les Editeurs de cet ouvrage se réservent le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues.

MCD 2019

PRÉFACE.

Nous avons rassemblé dans ce volume l'histoire de plusieurs peuples qui, presque tous, ont joué un rôle brillant sur la scène du monde; mais, déchus de leur ancienne splendeur, la plupart ont cessé depuis plusieurs siècles d'attirer l'attention générale. En effet, l'Occident marche en tête de la civilisation, qu'il s'efforce de propager dans tout l'univers. Cependant il ne faut pas oublier que l'Orient a été le berceau du genre humain, auquel il a communiqué le flambeau des sciences et des arts. A ce titre, il a droit d'exciter notre reconnaissance et d'éveiller la sympathie des Européens. Quelle terre rappelle de plus grands souvenirs? C'est sur les rives de l'Euphrate que se sont élevés ces grands empires des Mèdes, des Babyloniens et des Perses, qui ont laissé des traces profondes dans la mémoire des hommes. C'est aussi dans la Chaldée que les Patriarches ont erré avec leurs troupeaux. C'est sur les rives du Jourdain que régnèrent David et Salomon, et que s'accomplit le sacrifice d'un Dieu qui s'est fait homme et est mort sur la croix pour racheter nos fautes. Lorsqu'Abraham transportait ses tentes voyageuses dans les plus gras pâturages, l'Égypte, fertilisée par le limon bienfaisant du Nil, possédait un gouvernement régulier, et qui reposait sur des institutions cimentées par la religion. L'Indostan jouissait alors des mêmes avantages; on ne peut nier que les habitants de ce vaste pays n'eussent connu aussi tôt que les Égyptiens les avantages de la civilisation; quant aux Arabes, ils semblent, jusqu'à Mahomet, n'avoir mené que la vie pastorale ou parcouru leurs déserts de sable pour rançonner les voyageurs. Enfin, à l'autre extrémité de l'Asie s'étend une immense contrée (1), long-temps inconnue, et qui compte toutefois deux cent cinquante millions d'habitants, c'est-à-dire près d'un tiers de la population du globe. Défendu par des mers orageuses et plus encore par son aversion pour les étrangers, le Japon a fait

(1) La Chine.

1892

MCD 2019

voir à nos voyageurs surpris, des villes nombreuses, des hommes aguerris, possédant des connaissances annonçant qu'ils ont fait des progrès dans les arts, et qu'ils possèdent toute l'aptitude nécessaire pour en reculer les limites. Une autre nation, campée en Europe et en Asie, et long-temps maîtresse d'une grande partie de l'empire des Césars, occupe encore une large place dans ce volume ; nous voulons parler des Ottomans, qui, après avoir fait trembler l'Europe, n'excitent plus aujourd'hui que sa pitié. Nous avons aussi consacré quelques pages à l'histoire des anciens royaumes de Massinissa et de Jugurtha, devenus, après les plus étranges vicissitudes, l'asile de forbans qui, depuis Barbe-Rousse, étaient la terreur et la honte de l'humanité. Heureusement que la France, qui avait déjà châtié plus d'une fois ces barbares, a soumis Alger à sa domination et affranchi la Méditerranée. Nous avons saisi l'occasion de raconter cette glorieuse conquête, tentée plus d'une fois par d'autres peuples ; ils avaient échoué jusqu'ici par des obstacles que le courage n'avait pu surmonter. Aujourd'hui, le drapeau français flotte jusqu'au pied de l'Atlas, et va réinstaller dans ce pays, jadis si florissant, la liberté en échange du despotisme, et le travail qui enfante la richesse. Mais l'histoire des peuples orientaux présente des difficultés dont il faut rendre compte à nos lecteurs : nous mettons d'abord en première ligne l'orthographe des noms propres et des villes, qui, n'étant assujettie à aucune règle, engendre une multitude d'erreurs dans les faits, en même temps que par son étrangeté elle offense les règles de l'euphonie. Mais cet obstacle vaincu, il restait encore à répandre de l'intérêt sur des tableaux qui révoltent notre sensibilité, ou qui émoussent la curiosité par leur monotonie. En effet, les historiens asiatiques ne sont que des chroniqueurs incapables de remonter aux causes pour mieux expliquer les faits. En outre, les gouvernements de l'Orient jetés tous dans un moule unique, n'offrent que des scènes qui se répètent sans cesse. Comme les peuples n'interviennent jamais dans les affaires publiques, on ne voit figurer sur la scène que les princes et leurs ministres, ne connaissant d'autre droit que la force, qui légitime tous les excès. En lisant les annales de l'Occident, le cœur est souvent ému, et l'esprit aime à suivre les phases diverses à travers lesquelles passe chaque nation pour s'élever et s'abaisser successivement. On voit la multitude, esclave dans l'origine, conquérir lentement son émancipation, et

MCD 2019

faire tourner cette conquête au profit de l'intérêt général, tant que subsiste l'équilibre entre les droits des gouvernants et des gouvernés. Cependant les faits politiques ne s'emparent pas exclusivement de l'attention : les sciences, les arts et l'industrie, qui influent puissamment sur la société, réclament aussi une place, et quelquefois la remplissent presque tout entière. Ainsi, quand la France au dix-huitième siècle eut cessé d'avoir pour chef un monarque au-dessus de ses contemporains, les gens de lettres, devenus maîtres de l'opinion, absorbèrent l'intérêt public ; alors les faits politiques ne jouèrent plus qu'un rôle secondaire. Il n'en est pas de même en Orient ; si quelquefois, dans cette partie du monde, les lettres ont brillé d'un vif éclat, il n'a été que passager ; les écrivains et les artistes n'ont jamais exercé une influence décisive sur les masses, les idées religieuses ont seules joui de ce privilége, et seules elles maintiennent encore l'ordre dans la société. Aussi l'histoire des religions est la partie la plus intéressante des annales asiatiques. C'est pourquoi nous avons donné tous nos soins à retracer la vie d'un personnage, auteur d'un système religieux qui enivre de ses doctrines, quelquefois dangereuses, une partie des populations de l'Asie et de l'Afrique. Cet homme, Mahomet, qui se fit reconnaître pour prophète par ses compagnons, est parvenu à régner sur des millions d'hommes, quoique ses dogmes ne soient pour ainsi dire qu'un plagiat mal déguisé de la Bible et de l'Évangile. Néanmoins le Koran, où il a déposé les rêveries de son imagination, a été le principe des révolutions qui ont bouleversé l'Europe, l'Asie et l'Afrique depuis le septième siècle jusqu'à l'époque où les sultans de Constantinople, renfermés dans le sérail, n'ont plus paru à la tête de leurs janissaires pour les conduire à la victoire. Dès lors, la puissance des Turcs, arrêtée dans sa course, n'a cessé depuis de s'affaiblir, et l'islamisme, dont ils étaient les propagateurs les plus ardents, semble devoir reculer à son tour, et rétrograder devant les lumières du christianisme et de la civilisation. Puisqu'il est démontré que les faits politiques, chez les Orientaux, sont dénués d'intérêt, nous les avons fait suivre par une esquisse des mœurs de ces nations. Ce qui établit d'abord une différence tranchante entre les Asiatiques et les Européens, c'est l'esclavage des femmes, qui ôte à la société tout son charme, et qui est sans doute la cause réelle de la barbarie où l'Orient croupit depuis tant de

MCD 2019

siècles. Nous avons surtout donné de grands détails sur les usages et la manière d'être des peuples que leur éloignement ou d'autres obstacles rendent presque inaccessibles à la foule des voyageurs. C'est ainsi que nous avons initié nos lecteurs à la vie privée des Chinois, des Japonais des Arabes, des Persans et des Turcs, dont les préjugés et les habitudes offrent avec les nôtres de piquants contrastes. En effet, ces nations se logent, se vêtissent, se nourrissent d'une façon particulière ; jusqu'à leurs amusements témoignent de leur infériorité, car ils ne s'adressent qu'aux sens. Comme l'imprimerie a fait à peine chez eux quelques progrès, les esprits ne peuvent se concerter et mettre en communication leurs lumières ; de là vient que les sciences et même l'industrie demeurent stationnaires. Dans toutes les vastes contrées dont nous parlons, on ne connaît ni chez les riches, ni même chez le souverain, toutes ces inventions du luxe qui rendent les habitations plus commodes, ou qui aident l'homme à se défendre des inconvénients du climat. Ainsi, l'on ne trouve dans les appartements ni chaises ni tables, et l'on mange avec les doigts, faute de cuillers et de fourchettes pour saisir les aliments. Cependant les Chinois et les Indous ont devancé tous les autres peuples dans l'invention de certains procédés sur lesquels se fonde la civilisation ; ils ont découvert les premiers l'écriture, l'arithmétique, l'art de fondre et de forger les métaux. Dans le céleste empire (1), on connaissait la poudre avant que les Européens n'eussent trouvé cette mixtion, dont les effets, semblables à la foudre, produisent d'incalculables ravages, et font tomber les plus solides remparts. Nous terminons ici ces réflexions, en assurant à nos lecteurs que nous n'avons rien négligé pour atteindre le but objet de nos désirs, celui d'instruire et d'amuser tout à la fois : nous avons puisé aux meilleures sources, et consulté une multitude de documents quelquefois inédits. Nous avons donc droit d'espérer que le public appréciera nos efforts : c'est la récompense la plus douce et la plus enviée que nous attendons de notre travail.

(1) La Chine.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.t

Pardinel Sculpt

PAYSANS CHINOIS.

CHINE.

Paris, Imp. de Legrayr de la Bucherie 1.

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

DE

LA CHINE.

Cette vaste contrée fut long-temps inconnue aux Européens : toutefois, les Romains soupçonnèrent son existence, et leurs géographes la désignaient sous le nom de *Serique*, pays de la soie ; car les riches portaient des tissus de ce fil précieux qui arrivait en Occident par des caravanes. La Chine, en y comprenant divers Etats qui lui sont soumis, tels que la Mandchourie, la Mongolie, le Thibet, le Tonkin, la Cochinchine, aurait plus de neuf cents lieues d'étendue, et près de onze cents d'orient en occident. Mais la Chine proprement dite, tant en longueur qu'en largeur, comprend un espace d'à peu près mille lieues. Elle est bornée au nord par de vastes déserts, au sud et à l'est par l'Océan, à l'ouest par une chaîne de hautes montagnes, et se divise en quinze provinces (1). Les nations ont, comme certains hommes, une vanité qui, pour satisfaire ses prétentions à une origine antique, s'efforce de faire entrer la fable dans l'histoire : ainsi quelques auteurs chinois font remonter leurs annales à quatre-vingt seize millions d'années avant notre ère. Il serait aussi fastidieux qu'inutile de discuter sur ce point. Tous les peuples possèdent des traditions que la critique ne saurait admettre qu'en les soumettant à l'examen le plus sévère; encore cet examen offre-t-il des difficultés insurmontables. Les Grecs, auxquels l'Europe doit sa civilisation, n'ont-ils pas aussi leur époque mythologique, dont les faits principaux ont pour fondement la vérité. Mais, comment la dégager des mensonges, fruits de l'imagination hellénique? Des savants l'ont tenté, sans jamais en venir à bout. Il est donc impossible d'éclairer les annales de l'Orient, qui remontent à des périodes dont l'éloignement effraie la pensée. Aussi nous commencerons

(1) Voici les dénominations de ces provinces : au nord le Chene-Si, le Chane-Si et le Pe-tcheli ; le Chane-Ton, le Kian-Nane, à l'orient ; le Tche-Kian et le Fou-Kiene au midi, et à l'occident le Kouan-Ton, le Kouan-Si, l'Yune-Nane, le Se-Tchuene, et enfin les provinces de Ho-nane, de Hou-Kouane, de Kouei-Tcheou et de Kian-Si, lesquelles sont situées au centre de l'empire.

MCD 2019

l'histoire de l'empire du *milieu* à Fou-Hi, l'an 3568 avant la venue du Christ (1). Ce prince est dépeint comme le législateur et le bienfaiteur de ses sujets. Sa naissance est encore plus miraculeuse que ses actions, car il n'eut point un homme pour père. On rapporte que sa mère, se promenant un jour, fut environnée d'un arc-en-ciel où sans doute se trouvait quelque dieu, car elle conçut, mais elle n'accoucha qu'après douze années. Fou-Hi eut une sœur, d'autres disent qu'elle était sa femme, qui jouit du privilége d'être épouse et vierge tout à la fois. Fou-Hi lui-même, suivant ses historiens, avait le corps d'un dragon et la tête d'un bœuf. Quoi qu'il en soit, il régla le gouvernement de son empire, et en confia la direction à un ministre principal qui en avait quatre autres sous lui. Il institua des cérémonies religieuses en l'honneur des esprits du ciel et de la terre; il établit un calendrier afin de mesurer la marche du temps; il inventa l'écriture, et fit connaître à ses peuples la musique en construisant un instrument creusé dans un morceau de bois : il avait la forme d'une lyre. Il inventa l'art de pêcher. Après avoir pourvu aux besoins matériels de ses sujets, il songea à régler les rapports qui devaient exister entre eux et établit le mariage; car, jusqu'alors, les hommes et les femmes vivaient comme des bêtes, et ne connaissaient pas les liens de la famille.

Les inventions bienfaisantes de Fou-Hi, malgré leur nombre et leur importance, n'auraient pu suffire aux Chinois pour les attacher à la civilisation. Son successeur, appelé Chin-Noung (laboureur divin), ne se montra pas inférieur au monarque qui l'avait précédé : il enseigna au peuple à assurer sa subsistance par l'invention de la charrue, et lui montra le secret d'extraire le sel des eaux de la mer. Il fut en outre, dit-on, le père de la médecine, et devina la propriété des plantes qui pouvaient servir à la guérison des maladies. Savant dans la science des nombres, il entreprit de mesurer la figure de la terre, et le résultat de ce travail se rapproche d'une manière surprenante des résultats obtenus de nos jours. Mais il faut cependant ne pas oublier qu'aucune règle certaine ne détermine la valeur de l'ancien *li* chinois. Nous passerons sous silence les règnes qui suivirent celui de Chin-Noung pour arriver à Hoang-Ti. C'est alors que commence véritablement l'histoire des Chinois (1). L'empire était partagé entre des rois vassaux qui reconnaissaient un chef suprême. L'un de ces tributaires se révolta contre le dernier descendant de Chin-Noung, et le contraignit de descendre du trône. Hoang-Ti, qui était lui-même prince souverain de Ho-Nan, attaqua les insurgés, les vainquit, et fut élevé à l'empire par ses collègues. Il le partagea en dix provinces (cecheou); chacune de ces provinces était divisée en dix départements (tse); un département comprenait dix arrondissemsnts (tou), et un arrondissement formait dix villes(ye). C'est le système décimal que la révolution française a naturalisé trois mille ans plus tard dans l'occident. La tradition rapporte, car on ne peut dire encore l'histoire, que Hoang-Ti partagea le peuple en différentes classes, qui furent distinguées par les couleurs différentes de leurs vêtements, et il assigna la couleur jaune à la famille impériale, qu'elle retient encore aujourd'hui. On lui fait honneur encore d'avoir rectifié le calendrier, et découvert les principes de l'arithmétique et de la géométrie. Il inventa plusieurs armes de guerre, et enseigna à ses sujets à creuser des troncs d'arbres pour en faire des canots, et à construire des chars.

(1) Les nations orientales qui appartiennent à la race sémitique ou arabe désignaient la Chine sous le nom de *Thsin*, les Indous sous celui de *Tchina*; les Européens du moyen-âge appelaient la Chine le *Cathay*, d'après le célèbre voyageur vénitien Marco Polo. Les Chinois donnent à leur empire l'appellation de *Royaume du Milieu*, parce qu'à l'époque où vivait le grand philosophe Khoung-tseu (Confucius) (environ 600 ans av. J.-C.) la Chine, étant divisée en plusieurs royaumes, le plus puissant, lequel possédait les droits de la suzeraineté, était situé au centre de l'empire. C'est donc à tort que l'on a prétendu que les Chinois avaient adopté la dénomination de Royaume du Milieu dans la persuasion que leur pays occupait le centre de la terre.

(1) Cette période commence 2637 ans avant l'ère chrétienne.

MCD 2019

Grâce à ces deux inventions, les Chinois purent traverser les fleuves et franchir sur terre de longues distances. N'oublions pas non plus une des institutions les plus remarquables de ce prince, celle du tribunal de l'histoire, chargé de rédiger les annales de l'empire; institution que le temps a respectée, car elle subsiste aujourd'hui. Enfin la découverte d'une mine de cuivre sous le règne du monarque apprit aux Chinois à exploiter les richesses contenues dans les profondeurs du sol. En même temps que Hoang-Ti se signalait par une foule d'inventions utiles, il enseignait à ses sujets comment on devait rendre hommage à la divinité en lui offrant des sacrifices sous les voûtes d'un temple qu'il fit bâtir et consacra au souverain maître de l'univers. A l'exemple de son époux, l'impératrice Louï-Tseu fit connaître aux femmes chinoises l'art d'élever le ver qui donne la soie, et de tisser son fil pour en faire des étoffes. Hoang-Ti occupa cent ans le trône. Sous ses lois, la nation jouit d'une prospérité remarquable, ce que semble prouver l'accroissement de la population, car chaque province contenait, dit-on, trois cent soixante mille familles, et cependant le territoire, borné à l'orient par la mer, au nord par l'ancienne Tatarie, ne s'étendait pas au midi plus loin que le fleuve Kiang.

(Avant J.-C. 2597.) Bien qu'aucune loi n'attribuât l'empire à une seule famille, le fils de Hoang-Ti, Chao-Hao obtint le sceptre, favorisé par l'attachement que l'on portait à la mémoire de son père. Il marcha sur les traces de Hoang-Ti en ouvrant des chemins à travers les montagnes, et en curant le lit des rivières. Il ajouta des cérémonies nouvelles au culte religieux, et distingua les mandarins, c'est-à-dire les personnages chargés du commandement, par des costumes particuliers. Ainsi les mandarins de lettres portent sur la poitrine l'image d'un oiseau fabuleux appelé foug-hoang; quant aux mandarins de guerre, sur leurs habits sont brodés un lion, un tigre, un dragon et d'autres animaux féroces.

(Avant J.-C. 2513.) Chao-Hao eut pour successeur son neveu Tchouen-Hio. Celui-ci s'efforça d'abolir plusieurs superstitions qui s'étaient introduites dans le culte religieux. Il se proclama grand-pontife, en publiant par un décret qu'à l'empereur seul appartenait la mission d'offrir des sacrifices à la divinité. Il se livra particulièrement à l'étude des astres. Ainsi, dans ces temps reculés, le chef de l'empire était toujours supérieur à ses contemporains par ses connaissances comme par sa dignité [avant J.-C. 2435]. Ti-Ko, petit-fils de Tchouen-Hio, ceignit la couronne impériale à la mort de son grand-père. Voulant éclairer son peuple, il fonda des écoles; il nomma des docteurs pour prêcher la morale à la multitude, et des professeurs pour lui enseigner la musique vocale. C'est à ce prince qu'on attribue l'introduction d'une coutume répandue depuis dans tout l'Orient, et qui a eu sans doute une profonde influence sur la destinée de cette partie du monde; nous voulons parler de la polygamie. Cette coutume ne saurait être nécessitée par le climat, comme on l'a prétendu; car les Juifs, lorsqu'ils devinrent une nation, se bornèrent à une seule épouse. On ne peut nier, cependant, que la pluralité des femmes n'ait, depuis un temps immémorial, subsisté dans presque toute l'Asie. Elle favorisait les penchants vicieux des grands et des riches, car le peuple ne pouvait user de cette permission. Au reste, dès qu'elle eut pénétré dans le palais des rois, la polygamie fit naître à sa suite un nouveau genre d'esclaves, les eunuques, qui, malgré leur dégradation, ont plus d'une fois saisi les rênes de l'État, et produit d'importantes révolutions. Ti-Tehi, frère de Ti-Ko, le remplaça, et offrit le premier le funeste exemple d'un prince chassé du trône par ses sujets [2366 avant J.-C.]. Les grands, auteurs de la révolte, décernèrent la couronne à Yao, frère du monarque déchu.

(2202 avant J.-C.) Le nouveau prince se montra digne du rang suprême par ses vertus publiques et privées. C'est sous son règne qu'arriva la grande inondation diluvienne dont parle la Bible. Ce fait est attesté par le premier des King ou livres sacrés compilés par le célèbre Khoung-tseu (Confucius). Sans discuter la question de savoir qui est le véritable auteur de ces annales, il nous suffira d'ap-

MCD 2019

prendre à nos lecteurs que ce sont les chroniques nationales les plus authentiques que possède aucun peuple du monde; aussi les King obtiennent-ils, chez les Chinois, la même croyance et le même respect que la Bible inspire aux juifs, les lois de Manou aux habitants de l'Inde et le Coran aux sectateurs de Mahomet (1). On y trouve, avec le détail des événements, des tables chronologiques établissant la suite de tous les empereurs qui se sont succédé depuis plus de quatre mille ans. Un des plus grands services que Yao rendit à son peuple, c'est d'avoir fixé avec précision la marche annuelle du grand astre qui nous éclaire. Ainsi, plus de deux mille ans avant notre ère, les Chinois avaient trouvé l'année julienne. « Afin, » dit l'empereur, « que les saisons étant exac- »tement divisées, chacun puisse s'acquitter »de son emploi selon les temps, et tout sera »dans le bon ordre. » Père de ses sujets, le monarque voulait connaître par lui-même leurs besoins, et faisait de fréquents voyages dans les provinces de son empire, distribuant des consolations et des secours au malheur et à l'indigence. Chéri de la multitude qui s'empressait autour de lui, Yao discourait avec tout le monde, soit pour donner des conseils, soit pour en recevoir.

« Puissiez-vous, « lui dit un jour un vieillard, » ô bon prince, posséder d'immenses »richesses, vivre de longues années, et avoir »un grand nombre d'enfants. » — « Hélas, » répondit Yao, « je n'ose accepter vos sou- »haits, car si l'on a une nombreuse postérité on recueille beaucoup d'inquiétudes. »Est-on riche? on a de grands soucis. »Et si l'on pousse bien loin sa carrière, on a »beaucoup de fautes à se reprocher. » A son tour, le vieillard lui répliqua : « Avoir de »nombreux enfants et leur confier le soin »de l'autorité suprême, c'est se procurer du »soulagement ; posséder de grandes richesses »et les répandre parmi les pauvres est une »source de plaisirs. Si le monde est gouverné »par la raison, et la raison la plus éclairée, »toutes choses sont dans le bon ordre ; si »le monde n'est pas gouverné par la raison »la plus éclairée, on va cultiver la vertu »dans la solitude : y a-t-il là de quoi abré- »ger sa vie? » Quand il sentit les glaces de l'âge, car il occupait le trône depuis plus de soixante-dix ans, Yao assembla son conseil, et le consulta sur le choix de son successeur. Tous ses ministres lui proposèrent d'adopter le jeune Yu-Chun, qui menait, disaient-ils, une conduite irréprochable, et avait même réussi à réformer les vices de sa famille. « Je »veux commencer, » dit l'empereur, « par »lui donner mes deux filles, malgré l'infé- »riorité de sa condition. » Chun n'était qu'un pauvre laboureur; il devint l'héritier présomptif de l'empire au préjudice du fils d'Yo, jugé par son père indigne de le remplacer. Chun, associé au pouvoir [2289 avant J.-C.], sut en faire usage pour le bonheur du peuple; il parcourut toutes les parties du royaume, afin de connaître par lui-même les besoins des provinces et les mœurs des habitants; il régla qu'à l'avenir les princes tributaires viendraient à la cour tous les quatre ans rendre foi et hommage; alors leur administration devait être soumise à un sévère examen. Chun s'occupa aussi du calendrier, et le fixa définitivement tel qu'il existe encore de nos jours. Il introduisit des règles dans la musique, et il établit l'uniformité dans les poids et les mesures. Les lois criminelles furent aussi l'objet de ses méditations ; il décréta la peine de l'exil pour certains délits, punis par des supplices ; quant aux fautes moins graves, ceux qui s'en étaient rendus coupables obtinrent la permission de les racheter avec de l'argent. Quoiqu'il fît le meilleur usage de l'autorité, Chun trouva des mécontents, à la tête desquels se plaça le fils de Yao, dépouillé de l'empire par la préférence dont Chun avait été l'objet. Mais ce dernier déjoua les projets de ses ennemis, et assura la paix de l'empire en les bannissant du royaume. Cependant Yao s'éteignit après un règne aussi long que glorieux (1), et le peuple porta le deuil de son souverain pendant trois années. C'est cet empereur qui, jaloux

(1) Les King, ou les livres des rois, sont au nombre de cinq.

(1) Il avait cent dix-huit ans.

MCD 2019

de connaître la vérité, fit placer à la porte de son palais une tablette, où chacun pouvait déposer par écrit ses observations sur les abus du gouvernement ; à côté de la tablette se trouvait un tambour, sur lequel frappait celui qui venait d'écrire, et à ce signal la tablette était remise à l'empereur lui-même, qui faisait son profit des avertissements qui s'y rencontraient. C'est, avec des formes différentes, le droit de pétition établi en Europe.

(2255 avant J.-C.). Dès qu'il fut chargé seul du gouvernement, Chun fit venir les douze mou, ou gouverneurs des douze provinces de l'empire, afin de leur donner de sages instructions, et il institua la coutume de réviser tous les trois ans la conduite publique des fonctionnaires ; ils étaient punis ou récompensés suivant qu'ils avaient bien ou mal administré. C'est à lui que les historiens attribuent la fondation du collége impérial, où sont élevés les enfants des princes et des grands. Parmi les réformes que Chun introduisit dans la justice criminelle, nous devons signaler l'abolition de l'usage de marquer au front, par un fer rouge, les criminels qui échappaient à la peine capitale; il défendit de même qu'on leur fît subir des mutilations, lesquelles consistaient à couper le nez ou les pieds ; souvent même on leur infligeait la castration. L'empereur remplaça ces supplices par la cangue (1), la bastonnade, l'exil et la confiscation. Le monarque, craignant de ne pouvoir suffire par lui-même à remplir les obligations qui lui étaient imposées par le rang suprême, alla chercher un ministre dans une condition obscure : ce ministre descendait pourtant du célèbre Hoang-ti : il s'appelait Yu, et fut chargé de l'œuvre difficile de réparer les dommages causés par les débordements des fleuves. Il éleva des jetées et creusa des canaux, qui mirent désormais le peuple à l'abri de semblables désastres. La chronique qui raconte le règne de Chun (2) lui attribue, ainsi qu'à son maître, un grand nombre de maximes, qui font éclater leur prudence et la rectitude de leur esprit : on en jugera par les citations suivantes : « Quand la raison naturelle » vous démontre une chose, ne vous y oppo- » sez pas. — Il faut veiller sur soi-même et » ne jamais cesser de se corriger. — Quand » vous donnez des commissions aux gens » sages, ne changez pas ce que vous leur » avez dit. — Si dans les délibérations vous » éprouviez des doutes, ne concluez rien » d'abord, attendez que vous soyez in- » struits. » Ainsi parlait Yu ; Chun approuvait ses paroles et les mettait en pratique. « Il faut, » disait-il à son tour, « établir la » paix et l'union dans tous les pays, suivre » ce qui se passe chez tous les peuples, sa- » crifier ses opinions à celles des autres si » elles vous paraissent préférables, et ne » pas rebuter ni maltraiter ceux qui sont » hors d'état de faire des plaintes, etc. » Chun faisait un jour au na-yan, c'est-à-dire au grand censeur de l'empire cette recommandation : « Lorsque vous ferez un rapport » n'ajoutez et ne diminuez rien ; je déteste » ces gens adroits qui possèdent le dange- » reux talent de présenter les choses sous » une double face. C'est ainsi que l'inno- » cence court le risque d'être opprimée par » leurs paroles insidieuses. » A l'exemple de son prédécesseur, Chun, après avoir éprouvé les talents de Yu, l'associa à son pouvoir, dont il lui abandonna l'exercice, car, parvenu à un âge avancé, il aspirait à goûter quelque repos. Quinze ans après le choix qu'il venait de faire, Chun mourut : il avait tenu le sceptre pendant près de cinquante années [2208 avant J.-C.] C'est ce prince qui organisa les ministères de l'empire, en fixa le nombre, et détermina leurs attributions. A la tête des ministères était placé le président du conseil, qui portait le titre d'*instigateur* de ses collègues ; venaient ensuite le ministère ou l'intendance de l'agriculture (Héou-tsi) ; le ministère ou l'intendance de l'instruction publique (Sse-

(1) Nous donnerons plus tard l'explication de ce supplice, qui est encore en usage aujourd'hui.

(2) Cette chronique, ou plutôt cette compilation, attribuée comme nous l'avons déjà dit, à Khoung-Tseu (Confucius), porte le nom de Li-taï-Ki-sse, et forme cent volumes petit in-folio. La bibliothèque royale en possède un exemplaire. Ce vaste recueil historique, qui commence à Yao, et finit à Kien-Loung, embrasse quarante siècles.

MCD 2019

thou); le ministère de la justice (Sse); le ministère des travaux publics, pour la terre et pour l'eau (Koung-koung); le ministere ou l'intendance des domaines (yu), comprenant les montagnes, les forêts, les étangs, les lacs, etc.; le ministère des cérémonies et des rites (Tchi-tsoung); le ministère ou l'intendance de la musique (Tian-yo); le ministère de la censure publique(Na-yan)(1).

En examinant les actes du long règne de Chun, on reconnaît que ce prince était un administrateur habile, qu'il améliora le système social et politique de l'empire, car les faits sont toujours plus persuasifs que les paroles. S'il fallait juger les souverains de la Chine de ces temps éloignés d'après les maximes qui sortaient de leur bouche on pourrait croire que les peuples jouissaient du destin le plus heureux; mais l'expérience de tous les siècles dépose que rien n'est plus ordinaire et plus trompeur que cet étalage de morale si rarement mis en pratique par les dépositaires du pouvoir suprême; souvent l'hypocrisie du langage sert à voiler les actions les plus condamnables. Cette observation nous semble nécessaire pour combattre l'enthousiasme irréfléchi de ces écrivains toujours prêts à juger l'antiquité sur des preuves aussi peu concluantes que des discours, lorsqu'ils ne sont pas appuyés par des actes, d'où il résulterait qu'aux époques les plus reculées les nations jouissaient d'un bonheur presque sans mélange; cependant une observation plus attentive démontre qu'il n'en est pas ainsi, et qu'à l'enfance des sociétés règnent presque toujours les abus de la force; le temps parvient seul à les neutraliser, à mesure que le gouvernement se perfectionne par son secours.

(2205 avant J.-C.) Quoiqu'il eût en main toute l'autorité Yu, ne ceignit la couronne que trois ans après la mort de son prédécesseur. Toutefois, à dater de son avénement, les grands perdirent le droit qu'ils avaient possédé jusqu'alors d'élire le souverain. Celui-ci resta maître de ce privilége, en désignant à son gré parmi les membres de sa famille le personnage qui tiendrait le sceptre après lui. Yu est donc regardé comme ayant fondé une dynastie. C'était beaucoup pour le repos des peuples d'avoir implanté l'hérédité dans une même famille; mais en laissant à l'empereur régnant la faculté de faire un choix, on laissait subsister des semences de troubles au dehors et d'intrigues dans l'intérieur du palais, car l'ambition des concurrents était toujours éveillée par l'espérance de faire pencher en leur faveur la volonté du chef de l'empire. Quels que soient les inconvénients du droit d'aînesse, il porte avec lui de si grands avantages qu'il mérite d'être préféré, puisqu'il met les nations de l'Occident à l'abri de ces guerres civiles qui désolent la plupart des monarchies orientales à l'époque où le sceptre passe en de nouvelles mains. Yu accomplit de grands travaux durant son règne, qui fut assez court; entre autres il entreprit une opération immense, celle de déterminer la valeur des propriétés pour les soumettre à des impôts proportionnés à ce qu'elles rapportaient. Sa vigilance s'étendait sur toutes les branches de l'administration, et il veillait avec sollicitude à faire observer les lois, comme à repousser les innovations qui pouvaient offrir quelque danger; ainsi il punit de l'exil l'inventeur d'une boisson obtenue par le moyen du riz fermenté et qui plongeait dans l'ivresse ceux qui en buvaient avec excès; mais il ne put arrêter les désordres qui naquirent de cette découverte. Après avoir gouverné seul dix années, Yu expira l'an 2198 avant l'ère chrétienne; il s'était déchargé en grande partie des soins du gouvernement sous son ministre Yi, qu'il avait même désigné pour son successeur; mais ce choix ne plut pas aux grands, qui contraignirent Yi a restituer la couronne au fils de Yu. S'ils disposèrent du trône dans cette occasion, ce fut pour le donner à l'héritier naturel de l'empereur qui venait de cesser de vivre; ils fortifiaient ainsi le principe de l'hérédité.

Le règne de Ki fut aussi court que stérile. Un seul fait mérite d'être signalé, c'est que ce monarque se contenta du titre de roi (wang), au lieu de celui d'empereur (ti), qui avait été porté par ses prédécesseurs. Ce fut le chef d'une dynastie nouvelle qui osa

(1) Vid. *Histoire de la Chine*, par Pauthier, p. 45.

MCD 2019

le faire revivre en sa personne, aux applaudissements de ses sujets, car lorsqu'un homme supérieur s'empare de la première place, comme il semble digne de l'occuper, les masses sont toujours disposées à sanctionner par leurs vœux toutes les tentatives de son ambition. — Tai-Kang remplaça Ki ; mais au lieu de veiller à l'administration des affaires, il ne songeait qu'à ses plaisirs ; il aimait surtout la chasse, et passait quelquefois des mois entiers dans les forêts. Cette dernière passion fut la cause de sa perte : surpris au milieu des bois, les uns disent par quelques grands-officiers de sa maison, les autres par des princes de la famille impériale, il fut conduit en exil et remplacé par son frère Tchoung-Kang [2159 avant J.-C.]. La chasse était non-seulement permise, mais encore ordonnée par la loi : elle avait lieu quatre fois par année, afin de préserver les champs des ravages de certains animaux. Tai-Kang ne courait pas après les bêtes fauves dans l'intérêt public, mais dans celui de son plaisir. Toutefois, s'il perdit le pouvoir suprême, ce ne fut pas pour avoir trop chassé, mais pour n'avoir pas su gouverner.

Le Chou-King (1), qui a cru devoir ne faire aucune mention des princes qui tinrent le sceptre après Tchoung-Kang, dit peu de chose du règne de ce prince, il mentionne cependant une éclipse de soleil qui entraîna la mort des deux astronomes *Hi* et *Ho*. Ces deux personnages étaient en même temps chargés de la direction suprême du culte ; accusés de négligence dans l'exercice de leurs fonctions, ils subirent la peine capitale et furent sacrifiés aux préjugés de la multitude, persuadée que les perturbations apparentes du ciel sont des avertissements que Dieu envoie aux princes de la terre pour les engager à se mieux conduire ou à réformer quelques abus. Or, les astronomes, n'ayant pas annoncé l'éclipse, s'étaient rendus coupables de trahison envers le monarque et la nation, car on n'avait pu exécuter les cérémonies prescrites en pareil cas, ce qui pouvait attirer sur l'empire le courroux du *Tout-Puissant*. Mais le véritable motif qui fit périr *Hi* et *Ho* fut leur ambition : ils avaient tramé un complot contre la vie et le pouvoir du souverain. Aussi, à l'époque de l'éclipse étaient-ils restés au milieu de leurs vassaux, où ils s'occupaient, non pas à calculer les révolutions des astres, mais à former une ligue avec quelques rebelles qui s'étaient rendus maîtres de la province Chan-Si. Attaqués par les soldats de Tchoung-Kang, ils succombèrent. Toutefois, quand les astronomes n'ont commis d'autres fautes que celles qui peuvent être imputées à l'ignorance ou à la paresse, ils perdent ordinairement leur charge ou leurs appointements et subissent une réprimande. Mais *Hi* et *Ho* s'étaient rendus coupables d'un crime envers l'État [2159 avant J.-C.]. Siang occupa le trône à la mort de Tchoung-Kang, dont il était le fils ; il en fut privé au bout de sept ans [2126] par les intrigues de son premier ministre *Y*, qui périt lui-même en 2129 sous les coups de Hang-Tsou, qui s'empara du sceptre et ôta la vie à Siang, que son prédécesseur avait épargné. Cependant la veuve de ce dernier prince était restée mère d'un fils qu'un sujet fidèle éleva secrètement parmi les bergers. L'enfant royal, devenu homme, se fit connaître à deux personnages puissants qui arrachèrent la couronne à l'usurpateur.

(2079 avant J.-C.) Chao-Kang, ainsi se nommait le berger redevenu prince, puisa dans l'adversité des vertus qui le firent chérir lorsqu'il occupa le rang suprême. Son règne est cependant peu connu, faute de renseignements ; en effet, les chroniques nous font soupçonner seulement que son nom se répandit parmi les étrangers, car il reçut de la part de ces derniers des ambassades, ayant pour but sans doute d'établir des relations politiques ou commerciales. Quoi qu'il en soit, un des successeurs de Chao-Kang, le roi Kie, au lieu de marcher sur ses traces, s'attira la haine et le mépris public de ses sujets par ses crimes et ses débauches. Gouverné par l'une de ses concubines, il se livra aux dissolutions les plus monstrueuses. Un ministre fidèle, ayant osé le rappeler à la raison, il le fit égorger sous ses yeux ; mais

(1) Nous rappelons au lecteur que c'est la compilation historique la plus ancienne des annales de la Chine, et quelle est attribuée au célèbre Confucius.

MCD 2019

il ne tarda pas à recevoir le châtiment de ce meurtre et de tant d'autres forfaits dont il s'était souillé. A cette époque le gouvernement de la Chine était tout féodal, le monarque n'était que le seigneur suzerain d'une foule de princes, jouissant par le fait d'une véritable indépendance dans leurs terres. Un de ces seigneurs, il s'appelait Chang, quoiqu'il fût un des moins puissants, puisqu'il ne possédait qu'un territoire d'une étendue de dix lieues, se mit à la tête d'une ligue formée contre l'empereur, qui, à l'approche de ses ennemis, ne chercha pas à se défendre, mais prit honteusement la fuite. A sa chute finit la dynastie des Hia.

DYNASTIE DES CHANG.

(DE 1766 A 1122 AVANT J.-C.)

(1766 avant J.-C.) Le trône restait vacant. Il fut bientôt occupé par Chang, qui, en ceignant la couronne, prit le titre de Tching-Thang (c'est-à-dire le parfait). Souverain par la loi du plus fort, il n'était pas sans inquiétude sur la validité de son élection, et avoua à l'un de ses confidents qu'elle n'avait peut-être pas été faite selon les règles de la justice; mais celui-ci s'empressa de le rassurer. « La vertu des *Hia* s'étant éclipsée,» lui dit-il, « c'est vous que le ciel a choisi pour »exécuter ses décrets. Le roi de *Hia* est »abandonné par le souverain pouvoir, à qui »il a plu de vous donner la mission d'instruire »et de diriger le peuple, auquel vous donnerez l'exemple de toutes les vertus. » Convaincu par ces arguments, qui flattaient son ambition et sa vanité, le nouveau monarque résolut néanmoins de s'appuyer sur le suffrage des grands vassaux. Il les rassembla dans son palais, et leur tint un petit discours où, après avoir justifié son entreprise par la nécessité de sauver l'empire opprimé par Kie, il annonça qu'il s'était chargé du pouvoir pour obéir aux ordres du ciel, et témoigna en même temps la crainte où il était d'avoir accepté une mission au-dessus de ses forces; puis il annonça qu'il ferait tous ses efforts pour remplir dignement les pénibles devoirs du rang suprême. Ce langage, appuyé par d'autres moyens encore plus efficaces, arracha le consentement de tous les membres de l'assemblée.

S'il en faut croire le Chou-King, Tching-Thang ne trahit pas les promesses qu'il avait faites à son avénement. Docile aux conseils de son sage ministre Y-Yn, il conquit l'amour et la vénération de ses sujets Néanmoins son règne fut affligé par une sécheresse, suivie de la famine; ce double fléau dura sept années [1773-1766]. L'empereur, pour apaiser la colère de la Divinité, prit le parti d'accomplir une pénitence. Après avoir coupé ses cheveux et ses ongles, et s'être revêtu d'un costume composé de plumes blanches et de poils de quadrupède, il se fit conduire au pied de la montagne de Sang-lin; il descendit de son char, et, s'étant prosterné, il s'accusa à haute voix : 1° d'avoir montré de la négligence à instruire ses sujets, 2° de n'avoir pas veillé assez attentivement pour les contraindre à remplir leurs devoirs, 3° d'avoir élevé des palais trop superbes et fait construire d'autres édifices superflus, 4° d'avoir eu un trop grand nombre de femmes et de leur avoir témoigné une tendresse trop vive, 5° d'avoir poussé trop loin son goût pour les plaisirs de la table, 6° de s'être enfin laissé séduire par les flatteries de ses courtisans et ses favoris.

C'est ainsi que, dans les premiers siècles du christianisme, on a vu des empereurs accepter des pénitences imposées par l'Église, en réparation de quelque faute éclatante dont ils sollicitaient l'absolution. Ces rapprochements prouvent que l'histoire de l'humanité est partout la même, malgré la distance des lieux et la différence des mœurs. On assure que ce trait d'humilité du souverain de la Chine obtint sur-le-champ sa récompense, car les cataractes du ciel s'ouvrirent, et versèrent des torrents de pluie dont la terre s'abreuva avec avidité, et qui ramenèrent l'abondance dans tout l'empire. Tching-Thang fit graver sur tous les ustensiles qui étaient à son usage et sur tous les murs de son palais des sentences morales. Il espérait sans doute engager par ce moyen ceux qui les liraient à les observer dans leur conduite; mais cet espoir a dû souvent être trompé,

MCD 2019

car les hommes prêchent volontiers le bien, mais le pratiquent plus rarement. L'empereur abandonna la couleur jaune pour y substituer le blanc; il opéra aussi plusieurs réformes importantes dans les lois et dans l'administration du royaume, qu'il laissa florissant.

L'histoire n'entre dans aucun détail sur les actes du fils de Tching-Thang, qui fut son successeur; elle l'accuse seulement de s'être livré aux douceurs de la mollesse, malgré les avertissements du vieux et sage ministre Y-Yn. Ce dernier, chargé de la régence à la mort du monarque, renferma son pupille dans le tombeau de son aïeul Tching-Thang. Le jeune prince y passa trois ans, qui furent employés à lui faire méditer les actions de son prédécesseur. Tai-Kia fit voir qu'il avait profité des leçons qu'il avait reçues dans l'enceinte où reposaient les dépouilles de son grand-père. Secondé par les lumières de Y-Yn, qui lui rendit le pouvoir dès qu'il fut en âge de l'exercer, Tai-Kia eut un règne glorieux. L'an 1627 avant l'ère chrétienne, et lorsque Taï Wou occupait le trône, il reçut, rapportent les annales chinoises, soixante-seize ambassadeurs venant de soixante-seize États différents et situés dans des pays éloignés. Quels étaient ces États? On est réduit, pour répondre à cette question, à des conjectures plus ou moins ingénieuses, mais dénuées de toute certitude. Les soixante-seize envoyés étaient sans doute les mandataires d'autant de princes asiatiques. Suivant certains érudits, ils devaient appartenir à la presqu'île de l'Inde, qui fut, dit-on, à cette époque envahie par Sésostris. Mais il faudrait prouver d'abord que le conquérant égyptien a entrepris cette expédition, ce qui est encore dans le domaine des conjectures, puisque nul document historique n'en fait mention. Il serait donc téméraire de prétendre éclaircir ce point livré encore long-temps à la controverse. Poursuivons notre récit, où se rencontrent malheureusement des lacunes importantes qui ne seront jamais remplies; aussi le règne de Taï-Wou n'offre-t-il qu'un petit nombre de faits relatifs à des actes émanés du souverain, qui eut l'heureuse pensée de faire revivre des établissements fondés jadis par Chun : ils étaient consacrés à secourir la vieillesse. L'empereur ne se borna pas à décréter le rétablissement de ces asiles; il les visitait souvent lui-même pour acquérir la certitude qu'ils étaient bien administrés. Taï-Wou accomplit une œuvre non moins importante, mais plus difficile, celle d'arrêter les concussions dont les mandarins se rendaient coupables au préjudice des peuples qu'elles plongeaient dans la détresse. Les annales chinoises racontent en peu de mots le règne de son successeur. Ce prince transporta le siége de sa résidence loin du fleuve Hoang-Ho, dont les débordements causaient les plus grands ravages. C'est à cette époque que des peuplades sauvages fondirent sur la Chine, et amenèrent la confusion dans le gouvernement. Le principe de l'hérédité fut méconnu : les frères des empereurs prétendirent monter au trône au détriment de leurs neveux; et l'empire, livré à des discordes intestines durant près de deux siècles, déchut de sa prospérité. Enfin, un compétiteur plus heureux ou plus habile, appelé Pan-Keng, devint la tige d'une autre dynastie [1401] à laquelle il donna le nom de Yn. Il réussit à réprimer l'indépendance anarchique des grands vassaux; en même temps il s'efforça de rétablir l'ordre dans toutes les branches de l'administration, et prit soin d'endoctriner lui-même les fonctionn ires publics en leur prêchant les maximes les plus sages. « Je ne me » servirai, » disait-il, « jamais de ceux qui » cherchent à s'enrichir, mais je distingue- » rai ceux qui sont attentifs à défendre la vie » et les biens de mes peuples. — Faites » connaître aux peuples le chemin de la » vertu, et joignez à une grande exactitude » la droiture et la simplicité du cœur. »

Si ces exhortations portèrent d'heureux fruits du vivant de Pan-Keng, elles cessèrent bientôt d'être pratiquées par les héritiers de ce monarque, qui corrompirent les dépositaires du pouvoir en leur donnant l'exemple de transgresser les lois. Le désordre alla si loin parmi les grands personnages chargés des fonctions du gouvernement que, lorsqu'il monta sur le trône [1324 avant J.-C.], Wou-Ting prit le parti de chercher

MCD 2019

un premier ministre dans toutes les classes de la nation. Un songe lui avait offert les traits de l'homme auquel il devait confier les rênes du pouvoir. Un peintre fit le portrait de cet homme, d'après les indications du monarque; et des envoyés, en ayant reçu des copies, parcoururent les provinces et découvrirent un paysan dont les traits étaient semblables à l'image qu'ils avaient entre leurs mains : il s'appelait Fou-Yue, et travaillait alors à réparer une digue en qualité de simple manœuvre. Conduit en présence du monarque, il débita des sentences morales, que l'on doit peut-être attribuer à son historien, philosophe de son métier (1). Toutefois, le ministre improvisé se montra digne de la haute fortune où le hasard l'avait fait monter. Il repoussa les attaques de plusieurs peuples barbares qui avaient franchi les frontières occidentales de l'empire, et le rendit si puissant et si respectable, que des ambassadeurs de plusieurs rois étrangers vinrent à la cour de Wou-Ting pour conclure avec lui des traités d'alliance.

Comme les chroniques chinoises, à ces époques reculées, se contentent d'enregistrer les noms des empereurs, nous parlerons seulement de ceux qui méritent d'être mentionnés par quelques faits se rattachant soit à l'histoire politique, soit à l'histoire des mœurs. Nous arriverons donc à l'empereur Sin-Sin, qui régnait en 1224 avant l'ère chrétienne, et qui se montra si peu digne d'occuper le rang suprême. En effet, tout entier à ses plaisirs, il ne voulait pas entendre parler des affaires de l'État. Avec un prince de ce caractère, le peuple chinois eut à souffrir les maux que peuvent enfanter les ambitions rivales des grands et des fonctionnaires, qui, à l'exemple de leur maître, se tageaient les bénéfices de l'autorité sans en remplir les devoirs. Un autre monarque, Wou-Y [1198], se signala par son irréligion; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût superstitieux : il se créa des dieux nouveaux, représentés par des statues en bois. Chacun de ces dieux avait une image vivante, c'est-à-dire un homme chargé d'agir en son nom; poste aussi difficile à remplir que périlleux, car Wou-Y tantôt discutait avec ses divinités, tantôt engageait contre elles des paris; mais si le dieu perdait, son substitut essuyait les insultes de l'empereur, et quelquefois même était mis à mort. Cependant la dynastie des Chang allait tomber du trône, déshonorée par une suite de rois débauchés, fainéants ou cruels; mais ils furent tous surpassés par Chéou-Sin [1154 avant J.-C.], qui s'abandonna aux excès les plus monstrueux. Ses vils penchants étaient encore excités par une de ses concubines nommée Ta-Ki. Cette mégère s'amusait à inventer des supplices pour égayer ses loisirs; ainsi elle faisait attacher des malheureux à une colonne d'airain chauffée en dedans, et ils expiraient lentement dans les douleurs les plus atroces. De son côté, Chéou-Sin rivalisait avec sa maîtresse en débauches et en barbarie. On enlevait par ses ordres les jeunes filles dont les charmes excitaient sa convoitise. Une d'elles, ayant osé lui résister, fut coupée en morceaux, et il fit servir au père de cette infortunée les membres de sa fille. Son ministre Pi-Kan n'avait pu s'empêcher de lui adresser quelques remontrances sur les torts de sa conduite. Au lieu de les mettre à profit, le tyran, après avoir loué ironiquement le langage du ministre, dit que « s'il fallait en » croire le vulgaire, le cœur d'un sage était » percé de sept trous : eh bien ! je veux m'en » assurer; qu'on m'apporte celui de Pi- » Kan. » Les satellites du prince s'empressèrent de lui obéir. Dans une autre occasion, pour satisfaire une détestable curiosité, on ouvrit en sa présence le corps d'une femme enceinte.

La possibilité de tout faire n'aboutit qu'à étendre les désirs à l'infini; ils franchissent alors toutes les bornes, et enfantent des monstruosités. Voilà ce qui explique les saturnales des Caligula, des Néron et de tant d'autres tigres couronnés, qui, ne rencontrant aucun obstacle à leurs volontés, tentèrent de faire violence même aux lois de la nature. Si l'on ne peut dire qu'il surpassa les descendants des Césars, Chéou-Sin les égala par le débordement de ses vices. Il accablait le peuple d'impôts pour subvenir aux caprices ruineux de

(1) Khoung-tseu (Confucius).

MCD 2019

sa maîtresse. Celle-ci éleva un palais de marbre dont elle fit le théâtre de la dépravation, en rassemblant dans son enceinte des jeunes gens des deux sexes, qui s'abandonnaient sous ses yeux aux turpitudes les plus hideuses. Le palais du monarque était ouvert jour et nuit aux libertins de toutes les classes; des tables, toujours couvertes de mets recherchés, satisfaisaient leur gourmandise. Gorgés de nourriture et de liqueurs spiritueuses, les convives de Chéou-Sin foulaient aux pieds toute pudeur, et le meurtre terminait souvent des scènes commencées par la débauche. Devenu odieux à ses sujets, ceux-ci auraient peut-être subi en silence sa tyrannie, mais les grands rougissaient d'obéir à un prince qui avilissait le rang suprême; ils avaient d'ailleurs à redouter ses caprices et ses emportements. Le prince de Tchéou, un des vassaux les plus puissants, étant venu à la cour, se hasarda de donner à Chéou-Sin quelques avis; il fut jeté en prison, et n'obtint sa liberté qu'en la rachetant par une double rançon; c'est-à-dire en offrant au roi de l'or et une jeune fille remarquable par sa beauté. Dès qu'il fut sorti de captivité, Wou-Wang, on appelait ainsi le prince de Tchéou, s'unit avec les frères du roi pour le détrôner. Il assembla une puissante armée et la conduisit dans la province du Ho-Nan; il la rangea en bataille dans une vaste plaine, offrit des sacrifices aux esprits, et tint à ses soldats le discours suivant : « Élevez vos lances, préparez vos boucliers, » car j'ai des ordres à vous donner. Le roi » dit : les hommes de l'antiquité avaient un » proverbe qui disait : *La poule ne doit* » *pas chanter; si la poule chante la fa-* » *mille est perdue.* Aujourd'hui Chéou ne » suit que les avis d'une femme; c'est elle » qui fait tout; il ne se met nullement en » peine des sacrifices ni des cérémonies; » c'est pourquoi rien ne lui réussit. — Au- » jourd'hui, moi Wou-Wang, j'exécuterai » les ordres du ciel. Dans le combat que nous » allons livrer, après six ou sept pas arrêtez- » vous et reformez vos rangs; puis redou- » blez vos efforts. — Après cinq, six et sept » attaques, arrêtez-vous encore, reprenez » vos rangs, et redoublez vos efforts. — Si » quelqu'un de vous n'écoute pas ce que j'ai » dit et montre de la lâcheté, il sera puni » sévèrement (1). » Chéou-Sin, malgré ses vices, fit preuve de courage et de résolution sur le champ de bataille. Vaincu, il rentra dans sa capitale, et se renferma dans son palais, y fit élever un bûcher, et se précipita dans les flammes, vêtu de ses plus riches habits. Quant à sa maîtresse Ta-Ki, tombée entre les mains du vainqueur, elle eut la tête tranchée.

DYNASTIE TCHÉOU.

(DE 1122 A 1048 AVANT J.-C.)

Wou-Wang se hâta de marcher sur la capitale; mais, ayant appris que la plupart des habitants avaient déserté leurs demeures, il envoya de tous côtés des messagers pour les engager à revenir. Ceux-ci réussirent dans leur mission, et le monarque entra dans les murs de la cité aux acclamations d'une foule de peuple, à qui son air majestueux et modeste tout à la fois fit concevoir les espérances les plus flatteuses. Il ne les démentit pas, à en juger par les louanges que lui donnent les historiens. Afin de récompenser le dévouement de ses amis et de se créer des partisans, Wou-Wang fit de nombreuses largesses avec l'argent qu'il trouva dans le trésor de Chéou-Sin; puis il alla s'établir dans son ancienne résidence, dont il fit la capitale du royaume. Une des créations de ce prince mérite d'être rapportée, ce fut l'institution de sept historiographes chargés de rassembler les documents nécessaires pour une histoire de la Chine. Le plan qui leur fut tracé était aussi vaste que judicieux : ainsi parmi ces écrivains les uns devaient recueillir les édits du prince et tous les actes du gouvernement, s'appliquant aux choses les plus diverses; les autres devaient rédiger l'histoire du ciel, c'est-à-dire enregistrer les observations astronomiques et conserver la mémoire des météores qui paraissaient au firmament, ainsi que les accidents qui leur étaient attribués. On le voit, si les ordres du monarque avaient pu être exécutés comme il

(1) Vid. le Chou-King, livre IV, chapitre 2.

MCD 2019

les avait conçus, jamais peuple n'aurait possédé des annales plus complètes sous tous les rapports. Wou-Wang adopta la couleur rouge au lieu de la blanche, signe distinctif de la dynastie à laquelle il succédait. On représente ce prince comme aimant à discourir sur les sciences, la morale et la politique; on a même consigné ses entretiens dans un livre. L'interlocuteur du monarque était un philosophe, appelé Ki-Tseu. Wou-Wang se montra si reconnaissant des avis qu'il en reçut, que le sage Ki-Tseu fut élevé au rang de prince et chargé du gouvernement de la Corée. Dans le but de s'affermir sur le trône, l'empereur donna à ceux qui l'avaient le mieux servi des principautés; elles devinrent par la suite des États indépendants. Ainsi le régime féodal ne tarda pas à se développer dans l'empire du milieu avec ses inconvénients et ses avantages. Quoique le gouvernement du monarque fût paternel, il ne put cependant se rallier tous les hommes qui avaient été attachés à Chéou-Sin. Deux des courtisans du souverain déchu s'obstinèrent à demeurer fidèles à son souvenir; et, pour ne rien devoir à Wou-Wang, qui à leurs yeux était un usurpateur, ils se laissèrent mourir de faim. Le règne de Wou-Wang ne dura que sept années; il expira l'an 1146 avant J.-C., et transmit la couronne à son fils Tching-Wang. Le prince héritier du trône était encore en bas âge, et la régence fut confiée à Tchéou-Koung, frère du roi décédé. Celui-ci, en même temps qu'il se montra administrateur habile, s'occupa de donner à son neveu une éducation qui devait le préparer à bien remplir un jour les hautes fonctions qui l'attendaient. Il plaça près de lui un membre de la famille impériale qui devait montrer à l'enfant royal les lois du décorum. Un autre grand personnage avait mission d'observer si le prince ne suivait pas les mauvais exemples qui pouvaient lui être fournis par les jeunes gens élevés auprès de sa personne. Un troisième gouverneur devait veiller si toutes les parties de l'habillement du jeune souverain étaient conformes à l'étiquette. Des maîtres l'exerçaient à lancer des flèches, à manier les armes alors en usage et lui enseignaient la musique suivant les règles fixées depuis un temps immémorial. Enfin, il prenait des leçons d'un astronome pour connaître les astres et leurs différentes révolutions. Tchéou-Koung s'était réservé le soin de veiller sur les mœurs de son neveu. Le jeune roi profita de ces enseignements, car non-seulement il réforma plusieurs abus et améliora l'administration, mais encore il composa de la musique et imposa de nouvelles lois aux cérémonies du culte. Le régent mourut sous le règne de son neveu, et fut regardé comme un des hommes dont le mérite faisait le plus d'honneur à sa patrie.

Keng-Wang, fils et successeur de Tching-Wang, est demeuré célèbre par sa bonté, sa vigilance et son amour pour la justice. Il jugeait les différents de ses sujets assis à l'ombre d'un saule; car il aimait à habiter les champs, et il favorisa surtout l'agriculture. Son héritier [1052 avant J.-C.], Tchao-Wang, périt jeune par un assassinat, qui eut pour cause la passion du monarque pour la chasse. Les dévastations, conséquences de cet amusement, furent poussées si loin, qu'une conspiration, composée des hommes qui en étaient journellement les victimes, se forma contre le prince. Ils vinrent offrir au roi de le transporter au-delà d'un fleuve qu'il fallait traverser, et le firent monter dans une barque préparée à cet effet. Parvenue au milieu de la rivière, elle s'entr'ouvrit, et le roi se noya, ainsi que tous les personnages de sa suite.

A un prince qui ne songeait qu'à courir après les bêtes fauves, succéda un monarque ami de la magnificence; il en laissa des témoignages dans les palais qu'il fit bâtir. Mou-Wang, tel était son nom, s'illustra aussi par ses victoires contre des peuples barbares, placés à l'occident de la Chine, et qu'il contraignit de lui payer un tribut; on ne peut connaître quels étaient ces peuples vaincus par l'empereur chinois. Ce monarque parcourut la plupart des provinces de son vaste empire, menant à sa suite dix historiens, chargés de décrire les pays qu'il parcourait. A l'exemple du chef de la dynastie Tchéou, Mou-Wang diminua de plus en plus le domaine royal, dont il dé-

MCD 2019

tacha diverses principautés pour récompenser les services de ses officiers et faire des libéralités à ses courtisans. Le *Livre sacré des Annales* rapporte qu'il mourut à l'âge de cent quatre ans. Quatre princes occupèrent après lui le trône. L'un d'eux, ayant fait une invasion chez les barbares occidentaux, reçut de ces peuples un présent de quelques chevaux. Il paraît que cet animal était à peu près inconnu des Chinois [900 avant J.-C.]; mais il fallait apprendre à le dompter, et l'un des souverains de cette époque, qui avait reçu des leçons de cet art, poussa la reconnaissance envers un palefrenier, son instituteur, jusqu'à lui donner une principauté. Ce trait nous rappelle une libéralité de ce genre attribuée au triumvir Antoine, qui, voulant rémunérer les talents d'un cuisinier, lui fit cadeau d'une ville.

L'art de gouverner exige l'union de plusieurs qualités supérieures qui peuvent difficilement se rencontrer dans une longue suite de rois issus du même sang; d'ailleurs un long exercice du pouvoir tend toujours à corrompre les familles comme les individus. Aux grands hommes qui fondent les dynasties succèdent tôt ou tard des princes ivres de tyrannie ou dégradés par leur faiblesse, c'est-à-dire par l'absence de toute volonté personnelle, le pire de tous les vices quand on occupe le rang suprême. L'histoire des Chinois, comme celle de tous les peuples, atteste la vérité de ces observations. La chute de l'empereur Li-Wang va nous en offrir encore un nouvel exemple : soit que ce monarque s'abandonnât à de coupables penchants, soit qu'il ne fût ni assez ferme ni assez habile pour contenir ses grands vassaux, il devint en horreur à ses sujets. A cette époque, la langue poétique avait déjà formulé ses règles, et les ennemis de Li-Wang s'en servirent pour décrier son caractère et les actes de son administration. Attaqué avec violence, le monarque essaya d'imposer silence à ses détracteurs par la crainte des supplices, et il défendit à tous les Chinois de converser ensemble en public, et même de se parler à voix basse. Mais ce moyen odieux ne fit que refouler les ressentiments au fond des cœurs. Ils finirent par éclater avec tant de violence, que trois cents princes de la famille impériale furent égorgés par le peuple. L'empereur échappa aux meurtriers [873 avant J.-C.], et mourut sans avoir pu ressaisir sa couronne. Un de ses ministres, au jour de la catastrophe, sauva le fils du prince déchu en offrant le sien à sa place, qui servit d'holocauste à la rage populaire. Quatorze ans plus tard, l'enfant royal, sauvé par un dévouement si héroïque, remonta au trône de ses ancêtres; il reçut le nom de Siouen-Wang (le roi proclamé). Il eut à défendre ses États contre les incursions des peuplades barbares venant du nord et du midi; il les repoussa. Mais ayant négligé d'accomplir une cérémonie importante, celle du labourage qui avait lieu au printemps (1), il subit une défaite qui fut regardée comme une preuve du courroux céleste.

(781 avant J.-C.) Le fils aîné de Siouen-Wang prit le sceptre à la mort de son père. Il s'appelait Yéou-Wang (le roi renfermé, c'est-à-dire qui ne sort pas de son palais). Épris d'une folle passion pour la belle Pao-Sse, il se fit l'esclave de cette femme, dont les caprices insensés rendirent le prince odieux à ses sujets, et le conduisirent enfin à sa perte, qui eut lieu de la manière suivante. L'empire était menacé sans cesse par les Tatars, qui bordaient une partie de ses frontières; pour prévenir ou repousser leurs attaques, il avait été réglé qu'à leur approche les habitants allumeraient des feux sur les hauteurs, et que l'on battrait le tambour pour assembler les soldats. Or, le monarque s'avisa de donner plusieurs fois de fausses alertes afin de procurer un divertissement à sa maîtresse, qui riait de voir l'empressement des uns, et la frayeur mal déguisée des autres. Cette plaisanterie ayant été renouvelée, il en advint que les Tatars arrivèrent brusquement, surprirent l'empereur, le tuèrent et se saisirent de Pao-Sse. Les envahisseurs avaient été excités et dirigés par un des fils de Yéou-Wang, qui s'était retiré chez les Tatars avec

(1) Chaque année l'empereur devait pousser lui-même la charrue, et tracer quelques sillons; c'était pour honorer l'agriculture, regardée comme l'art le plus utile et le plus respectable.

MCD 2019

sa mère, irritée contre le roi, qui l'avait abandonnée pour Pao-Sse. Cette concubine introduisit des eunuques à la cour, qui, par leurs intrigues, parvinrent bientôt à se saisir du pouvoir, et furent, par la suite, la cause et le prétexte de plusieurs révoltes qui firent verser des flots de sang, et coûtèrent la vie à plusieurs empereurs.

(770) Les grands vassaux de la couronne chassèrent les Tatars, et couronnèrent Ping-Wang (roi pacifique), fils de Yéou-Wang. Le nouveau souverain récompensa les services du prince de Tsin en lui faisant don de sa capitale, et il établit son séjour dans une autre ville située dans le Ho-Nan. Celui-ci, devenu possesseur de la résidence impériale, s'arrogea encore une fonction attribuée exclusivement au chef de l'empire : celle d'offrir un sacrifice au Chang-Ti (Être suprême). Il obtint en même temps une prépondérance marquée sur les autres grands vassaux, qui aspiraient à se rendre indépendants. A cette époque l'empire chinois était divisé en vingt-une principautés portant le titre de royaumes. Huit de ces principautés étaient régies par des princes de la famille impériale, qui auraient pu donner la loi à leurs collègues, s'ils avaient toujours soutenu le chef de leur maison; mais il n'en fut pas ainsi, car, trompée par de faux calculs, l'ambition méconnaît souvent ses véritables intérêts. Hoeï-Wang [650 avant J.-C.] n'avait plus guère qu'un pouvoir nominal; il était réduit à sanctionner les volontés du prince Tsi. Dans ces temps, les annales de la Chine tombent dans la confusion, par le défaut d'unité : en effet, comment suivre l'histoire de tous ces princes qui occupent tour-à-tour la scène, et fatiguent l'attention la plus soutenue. Nous passerons donc sous silence jusqu'aux noms des empereurs, véritables rois fainéants, à qui il ne restait plus que de vains honneurs pour raconter les actions et faire connaître les écrits du sage dont la renommée, encore vivante dans tout l'empire, est parvenue jusque dans l'occident. Ce personnage est le célèbre Khoung-fou-Tseu (1).

(1) Il est plus connu en Europe sous le nom de Confucius.

Il naquit l'an 551 avant l'ère chrétienne, dans la province de Lou, régie par le roi feudataire Ling-Wang. Son père était gouverneur d'une ville du troisième ordre dans la province de Chan-Toung. Il se distingua, dès son enfance, par son application et surtout par sa gravité. Envoyé par sa mère dans une école publique, il y fit des progrès si rapides qu'il devint le suppléant de son maître, et fut chargé de donner des leçons aux autres enfants, ses camarades d'études. Après avoir achevé son éducation, il accepta une place d'inspecteur des grains, dont il s'acquitta avec une intelligence et une exactitude qui lui firent le plus grand honneur. Il parvint à extirper les fraudes des marchands et à arrêter les profits illicites de certains monopoleurs qui cherchaient à s'enrichir, au risque de condamner leurs concitoyens à mourir d'inanition. Il obtint, par cette conduite, l'estime universelle, et lui dut une fonction plus élevée, qui consistait à soumettre à son examen les troupeaux, la culture des champs, et la condition de ceux qui s'y livraient. Il réussit encore, dans cet emploi, à opérer les réformes les plus utiles. Par ses conseils, les terres devinrent plus fécondes, et les laboureurs plus heureux. Koung-Tseu avait alors vingt-quatre ans, et voyait s'ouvrir devant lui la carrière des honneurs; mais la mort de sa mère, arrivée à cette époque, lui en interdit l'accès. Suivant un ancien usage, qui n'est pas encore éteint aujourd'hui, le jeune philosophe demeura trois ans renfermé dans sa maison, et en profita pour se livrer à de profondes études. Il scruta l'histoire du passé pour puiser dans les anciens usages des exemples et des leçons. Il se fortifia en même temps dans la pratique des six arts libéraux, savoir : la musique, le cérémonial religieux et civil, l'arithmétique, l'écriture, l'escrime et l'art de conduire avec adresse un char ou une voiture. Ainsi Khoung-Tseu n'était pas seulement un discoureur éloquent, un esprit spéculatif; il pouvait remplir tous les devoirs du commandement. Quand il eut accompli avec scrupule les cérémonies prescrites pour le deuil de ses parents, il ne voulut pas rentrer dans les emplois publics; mais sa réputation de

MCD 2019

science et de sagesse se répandit au loin; chacun venait le consulter : le philosophe reçut même une ambassade du roi Yen, qui le sollicitait de lui tracer des règles de gouvernement. Khoung-Tseu se rendit à la cour de ce prince, et l'aida à réformer l'administration et la législation de ses États. Il résolut ensuite de parcourir toutes les principautés qui composaient l'empire, afin d'examiner les mœurs et les usages des grands et du peuple de ces contrées. Admis à la cour des monarques, ceux-ci s'empressaient de l'interroger sur les devoirs qu'ils devaient s'imposer; tandis que les particuliers le consultaient à leur tour pour en recevoir des avis ou la solution de tout ce qui embarrassait leur conscience ou leur esprit. Il eut bientôt des disciples auxquels il permettait de le suivre, mais sans exiger d'eux de prendre aucun engagement. Il les instruisait, non pas en étalant de froides maximes de morale, mais en tirant parti des incidents qui se présentaient, pour en faire d'utiles enseignements. « Un jour qu'il se promenait dans la »campagne, il rencontra un oiseleur qui »s'occupait à mettre en cage les oiseaux »tombés dans ses filets. Après avoir exa»miné attentivement cette scène, s'adres»sant à l'oiseleur : Je ne vois là, lui dit-il, »que de jeunes oiseaux. — Les vieux, lui »répondit l'oiseleur sont trop prudents, et »ceux d'entre les jeunes qui les suivent font »de même. Je n'attrape que ceux qui se sé»parent de la bande; si par hasard quelque »vieux se laisse prendre, c'est qu'il a suivi »les jeunes. Alors le philosophe fit remar»quer à ses disciples que les hommes ressem»blaient à ces oiseaux : la présomption, la har»diesse, le défaut de prévoyance, le peu d'at»tention sur soi-même sont les principales »causes des écarts que font les jeunes gens. En»flés de leur petit mérite, à peine ont-ils quel»que teinture des sciences, qu'ils croient déjà »tout savoir; à peine ont-ils fait quelques »actes de vertu les plus communs, qu'ils »croient être parvenus au sommet de la plus »haute sagesse. Dans cette persuasion, ils »ne doutent de rien, ils n'hésitent sur rien, »ils entreprennent témérairement sans con»sulter les vieillards; ils s'engagent dans une »fausse route, ils la suivent avec sécurité, et »sans la moindre défiance; ils s'égarent, ils »échouent, ils tombent dans le premier piége »qu'on leur tend. — Parmi les vieillards »d'un âge mur, il s'en trouve quelques-uns »qui, se laissant éblouir par quelques étin»celles qui éclatent parfois dans les discours »ou dans la conduite des jeunes gens, leur »donnent imprudemment leur confiance : ils »pensent, ils parlent comme eux; ils les sui»vent, et s'égarent avec eux. — N'oubliez »pas ce que vous venez d'entendre. (1). »

Après avoir augmenté le trésor de ses connaissances par de longs voyages, Khoung-Tseu revint dans sa patrie. Il fut bien reçu par son souverain, le roi de Lou; mais il laissa quelques-uns de ses disciples à la cour des princes qu'il avait visités. Ils avaient mission de propager les doctrines de leur maître en les faisant fructifier par la parole et par l'exemple. Cependant malgré sa haute réputation, le philosophe fut seulement jugé digne d'occuper un emploi subalterne. Une telle offre était au fond une insulte; mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et profita des loisirs que lui donnait sa place pour s'occuper de la révision des livres sacrés. Il les mit en ordre, les épura, et les enrichit de maximes pleines de sagesse. Il termina le *Chou-King*, en y ajoutant des mémoires qui remontaient jusqu'à l'empereur Yao. Il réduisit le *Chi-King*, ou livre de poésie, et ne conserva que trois cents odes sur trois mille; puis il rédigea une chronique, le *Tchun-Tsiéou*, qui retraçait un temps fécond en troubles politiques et en calamités de tous genres. Soit qu'il se fatiguât de l'injustice commise envers lui par les ministres du roi de Lou, soit qu'il voulût se livrer sans distraction à ses grands travaux, le philosophe se démit de son emploi, et résista à toutes les instances qui lui furent faites pour en accepter un autre plus élevé. Il passait tout le jour et une partie des nuits dans son cabinet à instruire ses disciples, qui s'augmentaient de plus en plus. Après quelques années passées dans un studieux repos, Khoung-Tseu reprit le cours de ses voyages pour reconnaître par lui-même si

(1) Vid. *Vie de Confucius*, par le P. Amiot.

MCD 2019

ses principes, qui n'étaient au fond que le rétablissement des anciennes doctrines, se répandaient et s'enracinaient dans les esprits. Dans l'État de Then, qu'il visita le premier, il dut s'apercevoir avec quelque douleur que son nom était encore inconnu dans ce pays, livré à tous les désordres qu'entraînent le mépris des lois et de la morale et la corruption des mœurs. Repoussé par l'indifférence publique, il passa dans le royaume de Tsi, se présenta au roi, qui se montra sourd à ses exhortations. Khoung-Tseu ne se rebuta pas; il revint une seconde fois auprès du monarque, qui, à son grand étonnement, l'accueillit en lui prodiguant toutes sortes de témoignages de respect et de considération. Le prince eut ensuite plusieurs entretiens avec le philosophe, le loua sur la sagesse de ses vues, et promit de les appliquer. Mais la faveur de ce dernier ne dura qu'un moment : desservi par un des ministres du roi, il prit le parti de s'éloigner, puisqu'il ne pouvait plus accomplir le bien qu'il méditait. Il revint dans sa patrie, où il reprit ses prédications. Alors le roi de Lou, subjugué par la voix publique, appela Khoung-Tseu au ministère. Il ne tarda pas à se féliciter de son choix, car en peu de temps son royaume devint florissant et son peuple heureux. Le philosophe ne se montra pas moins habile à diriger les affaires extérieures, et réussit, par sa prudence, à faire restituer au roi de Tsi trois villes dont il s'était emparé. Il rendit alors un service non moins important à son souverain, en abaissant la puissance des Taï-fou. On appelait de ce nom les grands-officiers de la couronne. Quelques-uns d'entre eux possédaient de vastes apanages, ils visaient à se rendre indépendants. Trois de ces Taï-fou avaient fortifié les cités dont ils étaient les maîtres, et semblaient, par cette tentative, vouloir se soustraire à la domination royale. Alors le ministre dit au monarque : « Contrairement aux lois qui ont déter-
»miné la hauteur des murailles des villes,
»trois Taï-fou ont eu la témérité de rendre,
»sous ce rapport, leurs villes égales aux cités
»royales; ils les ont entourées de murailles
»très-hautes, crénelées et flanquées de tours;
»il faut abattre ces fortifications. » Ayant obtenu l'assentiment du prince, il chargea son disciple Tseu-Lou d'exécuter l'ordre du roi, et ce dernier s'acquita avec succès de sa mission.

Khoung-Tseu n'était pas moins attentif à rendre la justice au peuple; il s'acquittai lui-même de ce devoir avec exactitude, et montrait dans ses décisions une sagacité peu commune. Un homme vint un jour accuser son propre fils d'avoir manqué au respect et aux égards qui lui étaient dus. Ce délit pouvait entraîner une peine très-grave contre l'inculpé : le philosophe fit mettre en prison le père et le fils; ils y restèrent deux mois, après lesquels il ordonna de les amener devant lui. Au lieu de soutenir sa plainte, le père déclara que, poussé par la colère, il avait accusé son fils injustement. — « Je » m'en étais douté, » reprit Confucius; » retournez chez vous et instruisez votre fils » de ses devoirs; et vous, jeune homme, » n'oubliez pas que le premier de ceux qui » vous sont imposés est d'honorer et de res- » pecter l'auteur de vos jours. » Ce jugement subit de violentes attaques; parmi les détracteurs se trouvait un des disciples du philosophe. « Mon maître, » disait-il, « a démenti » ses principes, car il me répétait sans cesse » que sur l'observation des devoirs prescrits » à la piété filiale repose tout l'édifice du gou- » vernement; de là vient qu'un fils qui » manque essentiellement à son père mérite » la mort. » Khoung-Tseu repoussa cette téméraire accusation par les raisons suivantes : « En agissant comme il avait fait, il avait » eu la pensée de donner une utile leçon aux » enfants, aux parents et aux juges; car en » suspendant son arrêt, il avait rendu tout » le monde attentif; les enfants et les pères » et mères avaient eu le temps de réfléchir » sur leurs devoirs respectifs. S'il avait jugé » sur l'accusation du père, il aurait puni le » fils selon la loi, et en le punissant ainsi il » aurait fait le malheur du père et celui de » toute la famille. Il ajouta qu'un juge qui » punirait indistinctement tous ceux qui pa- » raissent avoir violé la loi, ne serait pas » moins cruel qu'un général d'armée passant » au fil de l'épée tous les habitants d'une » ville prise d'assaut. En effet, dans la der-

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 2.

Demoraine del.t

Pardinel Sculp.t

REPAS CHINOIS.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

CHINE.

MCD 2019

» nière classe du peuple, tel qui manque à » ses devoirs n'est souvent coupable qu'à » demi, quelquefois même il n'est pas cou- » pable du tout, parce qu'il ignore ses obli- » gations. — *Punissez,* dit l'ancien livre, » *mettez à mort ceux qui le méritent,* » *mais n'oubliez pas que personne ne* » *mérite des châtiments, encore moins la* » *la mort, s'il n'a commis des fautes ou* » *des crimes volontaires, et les sachant* » *tels.* Commencez donc par instruire, et pu- » nissez ensuite ceux qui, au mépris des en- » seignements qu'ils ont reçus, auront man- » qué à leurs devoirs (1). »

Tant qu'il vécut le roi de Lou se servit de Khoung-tseu (Confucius) pour gouverner son peuple et pour apprendre à se gouverner lui-même; il avait souvent avec le philosophe de longs entretiens, où il puisait des connaissances nouvelles et de sages préceptes. Mais quand il mourut son fils Ngai-Koung ne crut pas avoir besoin d'un sage, qu'il regardait seulement comme un esprit spéculatif, plus habile à discourir qu'à régir un État. Il ôta au philosophe ses emplois; il ne tarda pas cependant à le rappeler auprès de sa personne; mais au lieu de le consulter sur les devoirs du rang suprême et de soumettre à sa prudence les difficultés qui se rencontrent toujours dans le gouvernement, le nouveau roi de Lou ne cherchait qu'à passer son temps en accablant Khoung-tseu de questions oiseuses ou puériles. C'est ainsi qu'il s'avisa de lui demander comment les philosophes doivent s'habiller. Celui-ci profita de cette occasion pour tracer un portrait du philosophe, auquel il demande toutes les vertus de l'humanité, et il termine en disant, que de la réunion de toutes ces vertus se forme sans efforts *cette charité universelle qui ne fait acception de personne et qui embrasse tout le genre humain.* C'est de cette vertu, source féconde d'où découlent toutes les autres, que le vrai philosophe cherche à se pourvoir préférablement à tout; c'est par elle qu'il se distingue de l'homme ordinaire; c'est elle qui dirige sa conduite et qui vivifie pour ainsi dire toutes ses actions.

Rien de plus curieux et de plus intéressants que les entretiens de Khoung-tseu (Confucius) avec le roi de Lou. Ne pouvant les rapporter dans leurs développements, nous en extrairons un passage, de nature à intéresser nos lecteurs; il est emprunté à l'entretien sur le mariage.« Le sage chinois trace d'abord les devoirs réciproques des époux, en déclarant que le commandement appartient à l'homme, et que la femme doit obéir; d'ailleurs, l'obéissance doit être la règle de toute sa vie; en effet, fille, elle a été sous l'autorité de son père et de sa mère, ou, à leur défaut, de ses frères plus âgés qu'elle; femme, elle a été gouvernée par son mari tant qu'il a vécu; veuve, elle est sous l'inspection de son fils ou du plus âgé de ses fils si elle en a plusieurs. Notre philosophe lui défend aussi de contracter un second mariage; il veut qu'elle se renferme dans sa maison pour n'en plus sortir. Il exige encore que pendant le jour elle évite, sans nécessité, d'aller d'un appartement à un autre, et durant la nuit, la chambre où elle repose doit toujours être éclairée. Il énonce ensuite les causes qui peuvent entraîner la répudiation; elles sont au nombre de sept : la première, lorsqu'une femme ne s'accorde pas avec son beau-père et sa belle-mère; la seconde, si elle est hors d'état d'avoir des enfants; la troisième, si elle encourt le soupçon d'avoir commis un adultère; la quatrième, si par des rapports calomnieux et indiscrets elle met le trouble dans la famille; la cinquième, si elle est affligée d'une de ces infirmités qui font naître une juste répugnance; la sixième, si elle est bavarde et si le mari n'a pu la corriger de ce défaut; la septième enfin, si elle dérobe quelque chose dans la maison à l'insu de son époux »(1). Il résulte de cette citation, que si le philosophe chinois n'a pas concouru, par ses préceptes, à placer les femmes dans l'état d'esclavage et presque d'abjection où elles vivent dans tout l'Orient, il leur impose cependant des lois bien sévères; il les condamne à une sorte de réclusion qui répugne à nos mœurs. Dans nos contrées les femmes, quoique soumises au joug

(1) Vid. *Vie de Confucius*, par le P. Amiot.

MCD 2019

d'impérieuses bienséances, jouissent cependant d'une liberté qui tourne au profit de la société tout entière. Mais par une cause inexplicable ou du moins inexpliquée jusqu'à présent les femmes, dans la plus grande partie de l'univers, sont les esclaves plutôt que les compagnes de l'homme, et l'on peut prédire que cet état de choses doit se maintenir encore long-temps, car la position inférieure où elles sont tombées tient à diverses causes, que le temps seul a le pouvoir de détruire, parce que seul il détruit tout. Il ne faut non plus oublier que l'Orient, quoiqu'il eût été le berceau de la civilisation, s'est laissé devancer par l'Occident. Chez les nations asiatiques si la religion, si les lois civiles, si les institutions politiques ont pu changer, les mœurs sont restées immuables, ou n'ont jamais subi d'importantes modifications. Ainsi le sort des femmes ne peut s'améliorer que par l'invasion et le triomphe des dogmes et des usages qui régnent en Europe; alors elles seront délivrées des langes qui les garrottent et les retiennent dans une enfance perpétuelle; mais le jour de leur émancipation n'est pas encore près de se lever.

Quoi qu'il en soit, Koung-tseu, ainsi que Platon à la cour de Syracuse, ne jouit pas long-temps du crédit qu'il avait obtenu sur l'esprit du roi de Lou. Fatigué de voir ses avis négligés et d'être en butte aux intrigues des courtisans, il se retira dans le royaume de Weï. Le souverain de cette contrée vint au-devant de lui en grande pompe, et mit à sa disposition une de ses maisons de plaisance pour qu'il y logeât avec ses disciples. Toutefois, malgré les honneurs dont on l'entourait, le philosophe ne put faire adopter ses projets de réforme; il avait à combattre la jalousie des ministres et la favorite du roi, dont il avait allumé le ressentiment en refusant de la voir. Il prit le parti de s'éloigner d'une cour où l'on méconnaissait la sagesse et la pureté de ses intentions, et il visita tour-à-tour les différents royaumes feudataires de l'empire. Durant le cours de ce voyage il subit des persécutions, et sa vie fut menacée; ainsi, lorsqu'il était dans le royaume de Soung, il se rendait ordinairement sous un arbre touffu pour y prêcher le peuple; quelques envieux persuadèrent au chef des armées de Soung que ces réunions étaient dangereuses, parce que les préceptes de Khoung-tseu tendaient à ébranler les usages établis et à discréditer le gouvernement; en conséquence, l'arbre fut coupé et les auditeurs du philosophe dispersés par la force. Dans une autre occasion, les ministres du prince de Tchen retinrent prisonniers le philosophe et ses disciples; ils voulaient les faire mourir de faim, mais le septième jour les captifs furent délivrés par leurs partisans. Rebuté par les princes qu'il voulait éclairer pour leur propre bonheur et celui de leurs peuples, Khoung-tseu (Confucius) se consola de l'ingratitude et de l'aveuglement des hommes en composant l'élégie suivante : « La fleur » lan-hoa est d'une odeur suave, une foule » de qualités utiles la rendent précieuse, de » plus elle charme les yeux; mais comme » elle est d'une délicatesse extrême, le moin- » dre souffle la ternit, l'arrache de sa tige et » la fait tomber. Que devient-elle alors? Les » vents l'emportent, la poussent et la repous- » sent; ils la font voltiger tantôt d'un côté, » tantôt d'un autre, jusqu'à ce qu'un angle » favorable s'offre à elle pour la recevoir; » fixée ainsi dans un coin du désert, elle y » demeure inutile et tombe bientôt dans le » gouffre commun. La sagesse procure à ceux » qui la cultivent la jouissance des vrais » biens, seule elle devait fixer nos vœux; » mais les passions la contrarient, les vices » la bafouent et tous les angles lui sont fer- » més. Ne se trouvera-t-il pas quelqu'un » d'assez raisonnable pour la recueillir et lui » faire honneur? Je suis sur le déclin de l'âge, » ma carrière va finir; il faut que j'arrive » au terme; le sage se trouve bien partout, » toute la terre est à lui. »

Khoung-tseu revint enfin dans sa patrie, après une absence de quatorze années; en franchissant le seuil de sa maison, il apprit que son épouse (1) venait d'expirer; cette nouvelle parut l'affliger profondément, mais il surmonta sa douleur pour continuer ses enseignements, et choisit pour discourir en public certains pavillons élevés sur des

(1) Elle s'appelait Kiquan-Chi.

MCD 2019

tertres aux environs de la ville et où il était permis à chacun d'entrer pour se mettre à couvert de la chaleur du jour. Quoiqu'il fréquentât tour-à-tour ces pavillons, il en avait adopté un qui reçut le nom de *tertre des abricots*. C'est là qu'il fit ses principales prédications au milieu d'une foule immense, avide de les entendre; outre ce nombreux auditoire, le philosophe avait rassemblé jusqu'à trois mille disciples qui le suivaient en tous lieux pour recueillir ses instructions; mais il en avait choisi douze pour en faire ses compagnons habituels; il les initiait aux trésors de sa science et leur révélait ses pensées les plus intimes. L'un d'eux, appelé Yen-Hoeï, était le favori de Khoung-tseu, qui avait concentré sur lui ses affections les plus chères; il le regardait comme l'homme qui devait lui succéder et transmettre ses doctrines à la postérité; mais la mort trompa cette espérance, et ce disciple chéri mourut avant son maître, qui le regretta amèrement.

Khoung-tseu avait du moins recueilli quelque fruit de son long apostolat, la renommée avait répandu son nom dans tout l'empire, et les rois comme les particuliers s'empressaient de le consulter dans les occasions importantes. Il jouait, pour ainsi dire, le rôle de la divinité; mais s'il avait la conscience de son mérite, il sut se défendre de l'orgueil; il se montrait toujours plein de modestie et même d'humilité, ce qui disposait le vulgaire à embrasser des doctrines dont il aimait l'interprète. Celui-ci, malgré le poids des années, restait toujours infatigable, car il voulait achever l'œuvre qu'il avait entreprise, c'est-à-dire, la révision des *king* ou *livres canoniques*. Quand cette tâche fut accomplie, il n'eut plus d'autre pensée que celle de se préparer à quitter le monde. Il rassembla ses douze disciples et leur assigna leur tâche; en d'autres termes, il leur conseilla de s'attacher à propager la partie de ses doctrines qu'ils avaient le mieux étudiée. Peu de temps après cette scène, le sage vieillard eut le pressentiment que sa fin était prochaine, et il dit à l'un de ses disciples : « Je me sens dépérir à vue d'œil, mes forces »m'abandonnent, ma santé ne se rétablira »peut-être jamais. » Des sanglots lui coupèrent la voix; puis il reprit : « La monta-»gne Taï-Chang s'écroule, je ne puis plus »lever la tête pour la contempler; les poutres »qui soutiennent le bâtiment sont plus qu'à »demi pourries, je n'ai plus où me retirer; »l'herbe sans suc est entièrement desséchée, »je n'ai plus où m'asseoir pour me reposer; »la saine doctrine avait entièrement dispa-»rue, elle était entièrement oubliée, j'ai »taché de rappeler et de rétablir son empire: »se trouvera-t-il quelqu'un, après ma mort, »qui veuille continuer cette pénible tâche? » Le philosophe survécut peu de temps à cette conversation; il expira à l'âge de soixante-treize ans. Un autre sage, qui fut non moins célèbre dans l'Occident, Socrate, naquit neuf années après le trépas de Confucius, qui eut lieu quatre cent soixante-dix-neuf ans avant J.-C. Pleins de reconnaissance pour leur maître, ses disciples lui élevèrent un tombeau, et l'un d'eux, appelé Tseu-Koung, se fixa près de la sépulture du philosophe pour veiller sur des dépouilles qui lui étaient si chères. De son côté, le roi de Lou fit construire dans le même lieu un édifice où l'on déposa le portrait de Khoung-tseu, un exemplaire de ses ouvrages, ses habits, ses meubles et jusqu'au chariot qui le traînait dans ses longs voyages. Chaque année ses disciples vinrent rendre hommage à sa mémoire; ils s'y rendent encore aujourd'hui. Mais comme tous ceux qui professent les doctrines du philosophe ne pourraient s'acquitter de ce pieux devoir, dans presque toutes les villes de l'empire on a élevé des temples où ils accomplissent les mêmes cérémonies qui ont lieu sur le véritable tombeau; le souverain lui-même lui rend les mêmes hommages. Ainsi que le maître de Platon, Confucius n'aspira jamais à jouer le rôle de prophète dans son pays; en respectant les dogmes religieux, il s'efforça de réformer la morale. Il lui donna pour fondement cinq vertus principales : 1° l'humanité; 2° la justice; 3° l'observation scrupuleuse des rites établis; 4° la droiture ou, en d'autres termes, cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai; 5° la sincérité ou la bonne foi. On voit que ces cinq vertus, dont les

MCD 2019

unes découlent des autres, forment un lien qui unit tous les hommes entre eux et assure leur bonheur, aussi bien que leur sécurité mutuelle. En un mot, Confucius prétendit seulement restaurer les doctrines pratiquées dans les temps antiques par Yao et Chun; toutefois, il épura ces mêmes doctrines en les expliquant. Un grand nombre de ses maximes peuvent servir de règles de conduite à tout le genre humain; qu'on en juge par les citations suivantes : « Celui qui a »offensé Dieu n'a plus de protecteur. — Le »devoir d'un monarque est d'instruire ses »sujets. Ira-t-il dans la maison de chacun »d'eux leur donner des préceptes? Non, »mais il doit parler à tous par son exemple. »— L'insensé se plaint de n'être pas connu »des hommes, le sage de ne pas les connaître. »— Conduisez-vous toujours avec la même »retenue que si vous étiez observé par dix »yeux et montré par dix mains. — Un bon »cœur penche vers la bonté et l'indulgence; »un cœur étroit ne passe point la patience »et la modération. »

La vénération qu'inspirait Confucius, au lieu de s'affaiblir par le temps, ne fit que s'accroître, et environ deux cents ans après la mort du philosophe les hommages rendus à sa mémoire devinrent une espèce de culte. Un des empereurs de la dynastie des Han le créa *koung* ou *duc;* un autre, issu de la famille des Tang, lui donna le titre de *premier saint;* sous la dynastie Ming on le surnomma *le plus saint, le plus sage et le plus vertueux des instituteurs des hommes,* et ces dénominations sont encore en usage de nos jours. Depuis deux mille ans des priviléges distinguent les descendants du philosophe, qui conservera long-temps des héritiers (1), car dans le dix-huitième siècle il en existait encore onze mille.

Le lecteur nous pardonnera sans doute d'avoir interrompu notre récit pour retracer la grande figure du Socrate chinois, dont l'influence morale s'est perpétuée depuis tant de siècles. La biographie d'un tel personnage offre plus d'intérêt et de véritable instruction que l'histoire de la plupart des princes qui régnaient à l'époque où Confucius répandait ses préceptes parmi les peuples. En effet, l'empire chinois se composait d'une vingtaine de royaumes, lesquels vivaient dans une rivalité perpétuelle. Sous le règne du souverain nominal, nommé King-Wang, les princes feudataires, toujours désunis, furent sans cesse les armes à la main, sans que le chef de l'empire pût mettre fin à leurs querelles. Aussi faible que son prédécesseur, Youen-Wang [475 ans avant J.-C.] se vit réduit à subir les lois du prince de Youé, qui devint le plus puissant des princes vassaux. Il contraignit cependant ses collègues à rendre hommage et à payer à l'empereur le tribut accoutumé. Nous nous bornons à citer le nom de Wei-Lie-Wang, qui tint le sceptre l'an 425 avant l'ère chrétienne. Les rois de Tsin s'emparèrent alors du rôle principal, et jouirent d'une véritable suprématie parmi les autres princes. Le règne de Hien-Wang [368 avant J.-C.] fut signalé par l'apparition d'un célèbre philosophe; il s'appelait Meng-Tseu, et acquit une immense renommée par son éloquence et par ses écrits. Un de ses ouvrages fait partie des quatre livres classiques qui doivent être appris mot à mot par ceux qui veulent obtenir des emplois publics. Les rois de Tsin continuèrent à prospérer; l'un d'eux fit bâtir une immense muraille pour défendre ses États contre les incursions des Tatars : profitant de l'anarchie qui déchirait l'empire, ceux-ci tombaient à l'improviste sur les provinces dont les habitants n'étaient point sur leurs gardes, ou qui, par d'autres circonstances, se trouvaient hors d'état de leur résister. Nan-Wang occupait, à cette époque, le trône impérial; mais le pouvoir dont il avait hérité déclinait de jour en jour; il n'inspirait plus ni crainte ni respect. Aussi le roi de Tsin crut pouvoir empiéter sur les droits du souverain : afin d'annoncer par avance qu'il se croyait assez fort pour le remplacer, il sacrifia au Chang-Ti, usurpant un privilége réservé exclusivement à l'empereur. Ce dernier, vaincu par son vassal, lui céda sa couronne et le reste de ses États. Retombé dans une condition privée,

(1) Ils possédant seuls le titre de nobles héréditaires.

MCD 2019

il ne jouit pas long-temps du repos que semblait lui promettre sa nouvelle condition, car il mourut peu de mois après sa déchéance. Il eut cependant un successeur qui fut bientôt réduit à se soumettre. Cet événement arriva l'an 249 avant la venue de Jésus-Christ.

IVe DYNASTIE.

(DE 249 A 206 AVANT NOTRE ÈRE.)

Le monarque dont nous allons parler méritait, par ses grands talents, d'occuper la première place dans le vaste empire du milieu; on peut dire que son avénement fut un bien pour la Chine, livrée alors à tous les maux produits par la faiblesse des derniers descendants de Tchéou. Les rois feudataires combattaient sans cesse les uns contre les autres pour s'arracher la couronne impériale, qui, chancelante sur le front de celui qui la portait, semblait devoir appartenir prochainement au plus fort. En même temps l'empire était en proie aux ravages des Tatars. Ces peuples vivaient sous des tentes et se nourrissaient du lait de leurs cavales; ils entouraient une grande partie des frontières de la Chine, et fondaient de temps à autre sur les provinces limitrophes. Il était d'autant plus difficile de repousser ces agressions, qu'elles arrivaient instantanément, car tous les Tatars possédaient un cheval; ils tombaient à l'improviste sur plusieurs points, et, lorsqu'ils éprouvaient quelque résistance, ils se retiraient avec la même promptitude qu'ils étaient venus. On voit donc que l'empire avait besoin d'un maître unique pour lui rendre l'indépendance et le repos. Quand le jeune Tching monta sur le trône paternel, les rois vassaux étaient encore au nombre de huit; son premier soin fut de détruire ses rivaux. Il fut dirigé, dans cette entreprise hasardeuse, par les habiles conseils d'un lettré. Ce personnage, appelé Li-Sse, était venu, ainsi qu'un grand nombre de lettrés, chercher fortune dans le royaume de Tsin, où il avait obtenu un emploi du premier ordre. Mais les nouveau-venus ayant refusé de se soumettre aux ordres absolus du prince, celui-ci publia un édit ordonnant que tous les étrangers seraient tenus de quitter le royaume. Li-Sse présenta une requête au roi, où il lui représentait adroitement qu'en exilant tant de personnages distingués il risquait de faire échouer un projet nécessaire à la prospérité générale, celui de réunir tout l'empire sous une seule domination.

Frappé de cet argument, le monarque rapporta son décret, et Li-Sse ne tarda pas à monter au poste de premier ministre, et fit voir bientôt qu'il n'était point au-dessous des hautes fonctions dont on venait de l'investir. Il commença par exciter des querelles entre les princes de Tchao, de Yen, de Wei, de Tchou et de Han; il espérait ainsi les affaiblir afin de les écraser plus facilement. En même temps le roi de Tsin tenait sur pied des soldats nombreux et aguerris; mais, appelant la ruse au secours de la force, il achetait des traîtres à la cour des autres rois feudataires. Ce plan obtint le plus heureux succès; tous les grands vassaux furent subjugués successivement par le roi de Tsin, qui prit le titre d'empereur, dont il possédait déjà toute la puissance. Le nouveau souverain avait atteint l'âge de trente-neuf ans, et il y en avait vingt-six qu'il gouvernait son royaume héréditaire (1). Il se décora du surnom de Thsin-chi-Hoang-Ti, qui signifie roi absolu gouvernant par lui-même. Après avoir conquis l'empire, il résolut de le réformer; mais pour prévenir toute résistance il eut soin d'opérer un désarmement général dans les provinces, et il ordonna à tous ses généraux de venir loger dans la capitale. Il voulait sans doute les rassembler auprès de lui pour mieux les surveiller. Il divisa tout le territoire en trente-six parties, qu'il se proposa de visiter tour-à-tour à des époques déterminées. Ce fut à cette occasion qu'il assembla son conseil pour chercher les formes de l'organisation qui seraient données aux trente-six provinces. Un mandarin proposa d'en faire des apanages, qui seraient concédés à des princes de la famille impériale; mais le premier ministre, Li-Sse, fit remarquer que

(1) Celui de Tsin.

MCD 2019

les Tchéou avaient perdu le trône pour avoir créé des rois vassaux, qui, oubliant par la suite ce qu'ils devaient au souverain, avaient passé de la désobéissance à la révolte, et ravi le pouvoir suprême au chef auquel ils devaient leur élévation. L'empereur soutint l'avis de son ministre, et nomma en conséquence dans chaque province un gouverneur et des agents subalternes chargés des fonctions inférieures de l'administration. Ce qui semble prouver en faveur du plan organisateur de Chi-Hoang-Ti, c'est qu'il subsiste encore de nos jours. C'est encore lui qui eut la première idée d'établir un cadastre pour répartir également les impôts. En effet, les taxes doivent être proportionnées aux revenus; pour connaître la quotité de ces derniers, il faut se livrer à l'examen de toutes les productions d'un pays, du mouvement du commerce intérieur et extérieur, et approfondir, en un mot, une multitude de questions plus ou moins compliquées. Les voyages de Hoang-Ti amenèrent encore diverses améliorations, entre autres la création de routes spacieuses, que les mandarins firent construire dans tous les lieux qui devaient être traversés par l'empereur. « Il n'est pas juste, » dit Hoang-ti, « que je profite seul d'un avan- » tage dont mes sujets ont plus besoin que » moi ; je veux que dans toute l'étendue de » mes États on fasse des grandes routes pour » communiquer d'une ville à l'autre, et que » ces routes soient exactement semblables à » celles que j'ai parcourues. » Il chargea de l'exécution de ses ordres un de ses généraux, nommé Moung-Tien, qui employa l'armée à ces travaux gigantesques; on peut les appeler ainsi, car il fallut percer des montagnes, combler des vallées, construire des ponts, dessécher des marécages et planter des arbres de chaque côté des grands chemins.

S'il dota ses sujets de grands avantages par les établissements dont nous venons de parler, Hoang-Ti n'oublia pas de satisfaire son goût pour la magnificence; peut-être aussi pensait-il que la politique lui faisait un devoir de frapper les yeux du peuple par des monuments pompeux. Il embellit donc sa capitale en la couvrant d'immenses édifices; ils devaient être au nombre de trois cents dans la ville, et de quatre cents au dehors de son enceinte. Puis, pour éterniser le souvenir de ses victoires contre les princes autrefois ses rivaux, ayant fait lever le plan de leurs palais, il en fit construire de semblables sur les bords de la rivière Weï-Chouï, qui coulait près de la capitale. Ils étaient ornés des meubles et remplis des femmes et des eunuques ayant appartenu aux princes dépossédés. Ces bâtiments occupaient un espace immense; ils communiquaient l'un à l'autre par un périptère qui les enveloppait tous, et formait en dessus et en dessous une double galerie, où l'on pouvait se promener à l'abri du soleil et de la pluie.

Dès qu'il fut affermi sur le trône, Hoang-Ti résolut d'affranchir ses États des incursions des Tatars en allant les attaquer à la tête de trois cent mille hommes. Le général chinois Moung-Tien pénétra chez les Tatars Hioung-nou ; ils habitaient dans les vastes plaines qui s'étendent au nord de la Chine et du golfe de Liao-Toung. Ces barbares furent dispersés et subirent des pertes nombreuses. Les soldats de Hoang-Ti tournèrent ensuite leurs armes d'un autre côté, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la grande mer méridionale, c'est-à dire jusqu'aux frontières des provinces où s'élèvent aujourd'hui Canton et plusieurs autres cités bâties sur le littoral. Ils conquirent enfin le Ton-kin, qui fut annexé depuis lors à l'empire chinois. Cet empire, suivant le père Amiot, embrassait du midi au septentrion tout ce qui est entre l'île de Hai-Nan et les déserts de la grande Tartarie, et d'orient en occident depuis la presqu'île de Corée jusqu'au royaume d'Ava. Satisfait de la vaste étendue de ses possessions, l'empereur, ne jugeant pas à propos de régner sur les plaines incultes de la Tartarie, fit élever ce monument gigantesque appelé la grande muraille, qui occupe un espace de cinq à six cents lieues. Plusieurs millions d'hommes travaillèrent pendant dix ans à cette œuvre extraordinaire, dont l'épaisseur est telle, que six cavaliers peuvent y courir de front. Elle a vingt-cinq pieds d'élévation, et les matériaux, dit un auteur anglais, qui ont servi à sa construction seraient plus que suffi-

MCD 2019

sants pour bâtir un mur qui ferait deux fois le tour du globe, et qui aurait six pieds de hauteur et deux pieds d'épaisseur. Elle a été construite avec tant de solidité, qu'elle subsiste encore presque intacte depuis deux mille ans.

Les actes qui signalèrent l'administration de Hoang-Ti témoignent en général que ce prince possédait presque toutes les qualités qui font les grands rois ; mais la proscription des lettrés et la destruction de leurs œuvres a souillé sa mémoire d'une tache indélébile. Monté au trône par le droit du plus fort, toute résistance irritait son humeur impérieuse : les lettrés eurent peut-être le tort d'insister trop vivement sur des points d'une importance secondaire ; au lieu de rappeler sans cesse le souverain à l'observation minutieuse de certains usages qui n'étaient respectables que par leur ancienneté, ils auraient mieux fait de se borner à ne lui donner des conseils que dans de graves circonstances. Ainsi l'empereur étant à la veille d'entreprendre un voyage dans le but d'offrir un sacrifice sur une montagne regardée comme sainte, les lettrés l'accablèrent de représentations, car ils avaient appris que le monarque voulait faire applanir le chemin jusqu'au lieu où devaient s'accomplir les cérémonies religieuses. Ils lui remontrèrent que les vieilles coutumes lui prescrivaient d'arriver sur un char dénué de tout ornement, et dont les roues seraient entourées avec des joncs, afin de montrer son respect pour une terre sanctifiée par la religion. Hoang-Ti repoussa avec humeur leurs observations, et n'en tint aucun compte. Mais ce dédain souleva contre lui des mécontentements dont les suites menaçaient de devenir un jour formidables. Voulant prevenir des attaques qui menaçaient de mettre en péril son autorité, Hoang-Ti consulta son ministre, Li-Sse, qui, au rapport des historiens, prononça une sorte de réquisitoire contre les livres et ceux qui les font. « Les lettrés, » dit-il, « forment dans l'empire une classe d'hommes » à part : infatués de leur prétendu mérite, » ils n'approuvent que ce qui est conforme » à leurs idées, et n'admettent comme véri- » tablement utile que cette vaine science, » qui les élève si haut à leurs propres yeux, » et qui, dans la réalité, les rend inutiles à » tout le genre humain. La douceur n'ayant » rien produit sur l'esprit de ces hommes » indociles et orgueilleux, il faut recourir » à la sévérité : ce sont les livres qui inspi- » rent aux lettrés les sentiments orgueilleux » qui les animent, ôtons-leur les livres, à » l'exception de ceux relatifs à la médecine, » à l'agriculture, ou qui donnent les moyens » de consulter la divinité ; il faut brûler » tout ce fatras d'écrits pernicieux ou inu- » tiles, ceux surtout où les mœurs, les coutu- » mes et les actions de nos ancêtres sont dépein- » tes en détail. En effet, de pareils livres com- » mentés par les discours des lettrés, imita- » teurs serviles des temps antiques, éteignent » dans le cœur de vos sujets l'affection que » doivent faire naître les bienfaits dont vous » les faites jouir, et sont des semences de » révolte qui germent insensiblement, et qui » ne tarderont pas, si vous n'y mettez ordre, » à produire les plus grands maux... Ordon- » nez donc à vos mandarins qui président à » l'histoire de réduire en cendres tous les » écrits mis en dépôt entre leurs mains ; » donnez un ordre semblable aux magistrats » dépositaires des lois ; celles qui sont éma- » nées de votre expérience sont suffisantes : » elles peuvent former un code où les ma- » gistrats trouveront tous les moyens d'ad- » ministrer la justice. Quant au Chou-King » et plusieurs autres livres réputés sacrés, » comme ils tracent des règles de conduite » qui ne sont plus applicables à l'état actuel » de la société, il faut aussi qu'ils devien- » nent la proie des flammes.

» Que vos sujets de toutes les classes » soient contraints, sous les peines les plus » sévères, de remettre les livres proscrits » dont ils seront les possesseurs, et que des » récompenses soient données aux personnes » qui dénonceront ceux qui oseraient ne pas » obéir à la loi. Il faut aussi punir de mort » quiconque aura la témérité de témoigner » par des paroles qu'il désapprouve la con- » duite du gouvernement. Quant à ceux » qui essayeraient de le dénigrer par des » comparaisons malignes avec le passé, on » se contentera de les marquer au visage

MCD 2019

» avec un fer rouge (1). » L'empereur approuva les vues de son ministre, et le chargea d'en être l'exécuteur [année 34e du règne de Hoang-Ti et 213 avant J.-C.]. Les ordres du monarque firent livrer aux flammes un nombre prodigieux de livres de toute espèce, et anéantirent des documents historiques dont la perte est à jamais regrettable. Néanmoins le dévouement de quelques lettrés sauva de la destruction les écrits les plus précieux, entre autres le *Chou-King*, où Confucius raconte l'histoire de la Chine depuis les temps les plus reculés. Cette exécution excita un blâme universel contre l'empereur et fit naître un libelle où le prince était déchiré sans ménagement. Hoang-Ti, persuadé que les lettrés partageaient les opinions de l'auteur du pamphlet publié contre sa personne, les fit interroger sur leurs sentiments. Quatre cent soixante lettrés eurent le courage d'avouer hautement qu'ils condamnaient la conduite de l'empereur. Au lieu de se laisser désarmer par une fermeté aussi héroïque, le monarque ordonna de les précipiter dans une grande fosse où ils furent enterrés vivants. Il éloigna même de la cour, en l'envoyant à l'armée, son propre fils, qui s'était permis de désapprouver cet acte de cruauté. Quelque temps après, il fit mettre à mort tous les habitants d'un district où l'on avait trouvé une pierre sur laquelle étaient écrits ces mots : *Tsin-chi-Hoang-ti périra bientôt, et l'on partagera ses États.* Il paraît, au reste, que le véritable motif qui poussa le prince à détruire les livres historiques fut le désir d'effacer de la mémoire des hommes les titres des princes feudataires qu'il avait dépouillés, et dont quelques-uns avaient des droits au trône mieux fondés que les siens. Si le but qu'il voulait atteindre était conforme à la politique, on ne saurait blâmer trop énergiquement les moyens dont il se servit. La fin du règne de Chi-Hoang-ti n'offre aucun événement digne d'être rapporté; il mourut deux cent dix ans avant notre ère; il en avait cinquante, et en avait passé trente-sept sur le trône.

(1) Vid. *Mémoires sur les Chinois*, pag. 269 et suivante.

Le lecteur doit se rappeler que l'héritier présomptif avait été exilé honorablement, car il se trouvait au quartier de Moung-Tien, ce même général déjà mentionné dans notre récit. La couronne aurait dû lui appartenir, mais le ministre Li-Sse avait formé le projet de l'en dépouiller. Il supposa donc un ordre de l'empereur, dont le trépas était encore ignoré, prescrivant à son fils et à Moung-tien de se donner la mort (1). Toutefois, le prince, avant d'obéir, voulut tenter d'avoir une entrevue avec son père, en dépit des exhortations de Moung-tien, qui, soupçonnant ce qui se tramait à la cour, voulait en appeler sur-le-champ aux armes. Il fut saisi en chemin par une troupe de satellites et tué par les ordres d'un de ses frères, que Li-Sse avait placé sur le trône à son détriment. Moung-Tien, arrêté à son tour, se vit forcé à boire une coupe de poison. Les funérailles d'Hoang-Ti furent encore marquées par d'autres meurtres. En vertu d'un ancien usage établi dans l'État de Tsin depuis un temps immémorial, les femmes de l'empereur, mais seulement celles qui n'avaient point eu d'enfants, et ses nombreuses concubines furent immolées sur sa tombe, près de laquelle on enterra vivants plusieurs archers reconnus les plus habiles dans cet exercice ; triste exemple de la puissance impérieuse de la superstition, qui étouffe la pitié et sanctifie jusqu'aux actions les plus abominables.

[206 ans avant J.-C.] Le nouvel empereur s'appelait Eulh-Chi; nous avons vu qu'il monta sur le trône par les intrigues de Li-Sse, qui s'était uni avec Tichao-Kao, chef des eunuques. Souillé du sang de son frère et de celui de Moung-Tien, il eût fallu qu'il rachetât le crime de son avénement par de grandes actions; il se livra, au contraire, à tous les plaisirs que le rang suprême pouvait lui procurer. Les grands ne tardèrent pas à

(1) On sait que, durant les trois premiers siècles de l'établissement de l'empire turc à Constantinople, le souverain envoyait le cordon à ses pachas, qui s'étranglaient eux-mêmes docilement. Il paraît que le même usage et que la même obéissance servile existaient alors en Chine : les annales de ce pays en offrent plusieurs exemples.

MCD 2019

reconnaître que le pouvoir flottait entre des mains débiles, et ils fomentèrent des rébellions qui portèrent le trouble et le désordre dans tout l'empire. Les descendants des rois feudataires, subjugués par Hoang-Ti, tentèrent de ressaisir les droits et les attributs de leurs ancêtres. Ainsi l'on vit renaître des rois de Tchao, de Wei, de Yen et de Tsi. Un général, envoyé contre eux par Eulh-Chi, au lieu de les combattre, se fit proclamer roi de Tchou par ses soldats. Sur ces entrefaites, un aventurier, Liéou-Pang, ayant assemblé quelques hommes sans aveu, se mit au service du monarque de Tchou, et lui donna la suprématie sur ses rivaux. Il marcha sur la capitale; à son approche, l'empereur, éveillé par le péril, voulut secouer le joug que faisait peser sur lui l'eunuque Tchao-Kao, qui avait concentré dans ses mains toute l'autorité, en faisant égorger Li-Sse, dont il redoutait les talents et l'ambition. Celui-ci organisa un soulèvement dans le palais même; Eulh Chi, plein d'effroi, se jeta aux pieds de son perfide ministre, et offrit de descendre du trône s'il consentait à lui laisser un petit apanage. Cette lâche proposition fut repoussée avec mépris, et l'empereur se poignarda de sa propre main. D'autres disent qu'il tomba sous les coups de meurtriers. L'eunuque fit élire Tse-Yng, petit-fils de Hoang-Ti; il se croyait sûr de gouverner sous le nom de ce fantôme de monarque; mais, instruit des perfidies de l'eunuque, l'empereur le fit tuer. Tandis que l'intérieur du palais voyait s'accomplir ces tragiques événements, Liéou-Pang s'approchait de la capitale, dont il se rendit maître sans coup férir. Abandonné de tous les siens, Tse-Yng descendit du trône et en remit les attributs au vainqueur, qui les accepta pour lui-même.

DYNASTIE HAN.

(202 ANS AVANT J.-C. — ET 220 APRÈS NOTRE ÈRE.)

La famille des Tsin, montée au trône par les vertus politiques et guerrières de son chef, ne put s'y maintenir long-temps, car si la main de Chi-Hoang-Ti avait eu assez de force pour comprimer les ambitions rivales de la sienne, elles s'éveillèrent sous ses successeurs, impatientes de reprendre ce qu'elles avaient perdu. En effet la féodalité quoique vaincue, respirait encore, et l'on en vit la preuve par la résurrection des principaux États que Hoang-Ti avait englobés dans l'empire devenu sa possession. Mais à sa mort, les éléments qu'il avait su réunir causèrent la chute de ses descendants. Deux soldats parvenus se disputèrent le pouvoir suprême, qui allait être le prix du plus fort; l'un était Liéou-Pang et l'autre Hiang-Yu. Ce dernier décerna la couronne impériale au roi de Tchou, dont il commandait l'armée, et il décida que l'empire serait partagé entre plusieurs royaumes. Il reconnut son rival Liéou-Pang comme monarque de Han; mais il fallut bientôt en appeler au glaive. Fatigué d'une dissimulation qui pesait à la violence de son caractère, Hiang-Yu n'avait pas tardé à détruire son propre ouvrage; il avait fait périr le roi de Tchou pour prendre sa place, et il somma Liéou-Pang de se reconnaître son vassal. Une guerre sanglante s'engagea entre ces deux hommes; elle dura cinq ans et fut signalée par dix-sept batailles. Mais Hiang-Yu n'avait qu'une bravoure féroce, puissante seulement un jour de combat; ne connaissant que la loi du sabre, il avait soulevé contre lui de nombreuses inimitiés qui le perdirent. Il était doué d'une force de corps prodigieuse et d'une adresse peu commune. Un jour qu'il allait en venir aux mains avec son adversaire, il lui offrit de terminer leur querelle par un combat singulier. Liéou-Pang repoussa cette proposition, en disant qu'il ne voulait en appeler qu'à la justice de sa cause, fondée sur l'amour des peuples; elle devait le faire triompher. Cette prophétie s'accomplit; Hiang-Yu, après une défaite, n'eut plus d'autre ressource que de se donner la mort. Son compétiteur, au lieu de proscrire sa mémoire, lui fit élever un tombeau; puis il se déclara empereur, sous le nom de Kao-Tsou. Le nouveau prince s'efforça de faire oublier son usurpation, d'abord par sa clémence, puis par une administration aussi sage qu'habile. En effet, le premier acte de son règne fut la publication d'une amnistie, où il di-

MCD 2019

sait : « Que le vieillard rentre dans sa fa»mille et que le laboureur revienne cultiver »son champ, que les écoles publiques se rou»vrent et qu'elles soient fréquentées comme »par le passé. J'exempte, » disait-il en terminant, « les marchandises de tout droit »pour cette année, et je dispense le peuple »de payer le tribut jusqu'à ce qu'il puisse »s'acquitter de ce devoir. » Soit par point d'honneur, soit qu'il n'osât se fier à la parole de l'empereur, un certain Tien-Hong, qui s'était signalé dans la lutte terminée par le trépas de Hiang-Yu, se tua lui-même, ainsi qu'un grand nombre de guerriers qui avaient suivi sa fortune. Kao-Tsou se livra avec une grande application aux soins nécessités par l'état des affaires; il s'efforça de faire pénétrer l'ordre dans toutes les parties de l'empire, et s'occupa surtout de régler le cérémonial, point d'une grande importance dans tout l'Orient, particulièrement en Chine, où les formes extérieures exercent une profonde influence sur l'esprit de la multitude. Naturellement belliqueux, le nouveau souverain marcha à la tête de forces nombreuses pour chasser des frontières les Hioung-Nou, tribut tatare qui avait fait de grands progrès sur le territoire de l'empire par la trahison d'un général qui leur avait ouvert les portes de plusieurs villes. Moins heureux que dans ses guerres précédentes, le monarque se laissa bloquer par l'ennemi et fut contraint d'accorder à un chef tatar la main d'une princesse de la famille impériale, ce qui fut regardé par les contemporains comme une dégradation de la majesté de l'empire du milieu. Kao-Tsou, élevé dans le tumulte des armes, n'avait pu cultiver son esprit ; aussi avait-il peu d'estime pour les savants, et il dit un jour à un lettré : « *C'est à cheval que j'ai conquis »l'empire, qu'ai-je besoin de vos livres.* »Sachez cependant, » lui répondit son interlocuteur, « que si l'on conquiert le sceptre »avec l'épée, il faut d'autres moyens pour »le conserver. » Il composa un poème où il développa cette thèse. L'empereur lut son ouvrage et conçut depuis lors une grande estime pour les lettres ; il en donna la preuve en allant visiter le tombeau de Koung-Tseu (Confucius), devant lequel il se prosterna. Nous rappellerons encore que la province de Chen-Si doit à cet empereur de merveilleux travaux, entrepris dans le but de créer de grandes routes, soit en nivelant le terrain, soit en jetant entre des montagnes des ponts suspendus, construits dans le même système que ceux qui ont été inventés de nos jours; il paraît même qu'il existe de ces ponts dans les provinces septentrionales de la Chine. Ainsi donc ce peuple, réuni en corps de nation avant tous les autres, semble les avoir encore précédés dans la carrière des inventions. Kao-Tsou mourut à l'âge de cinquante-trois ans, et il eut pour successeur son fils aîné Hoeï-Ti [194 avant J.-C.].

Ce prince est connu dans l'histoire pour avoir révoqué le décret rendu contre les anciens livres par le chef de la dynastie des Tsin. Les lettrés mirent tant de zèle dans leurs recherches, qu'ils firent revivre une foule d'ouvrages précieux, cachés depuis un siècle, et restituèrent en outre dans son intégrité le livre des annales (*le Chou-King*), rédigé ou du moins révisé par Koung-Tseu (Confucius), et où les historiens ont puisé les documents sur lesquels se fonde l'histoire de la Chine.

Wen-Ti, successeur de Hoeï-ti, rendit à l'empire sa prospérité par la sagesse de son administration. Ami des lettres, il favorisa ceux qui les cultivaient et employa tous ses soins à exhumer les livres que la proscription avait dérobés si long-temps à tous les regards; on fouilla pour les retrouver jusque dans les entrailles de la terre. A l'occasion d'une éclipse de soleil, l'empereur publia un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets de rechercher les fautes qu'il avait pu commettre et de les lui faire connaître. Les historiens ont donné de grandes louanges à cette déclaration, qu'à son exemple les successeurs de Wen-Ti ont renouvelée plusieurs fois; mais rien ne prouve que cette parade d'humilité ait exercé la plus légère influence sur le gouvernement. Quoi qu'il en soit, Wen-Ti nous est représenté comme un prince juste et habile; les écrivains qui nous ont transmis les actes de son règne, rapportent encore qu'il abrogea une loi défendant,

MCD 2019

sous peine de mort, de mal parler du gouvernement [170 avant J.-C.]. Toutefois, ce qui loue le plus hautement le souverain, c'est qu'il diminua les impôts et prescrivit de nourrir aux dépens du trésor impérial tous les pauvres âgés de plus de quatre-vingts ans. Ce trait honore plus la mémoire de son auteur que les édits dont nous venons de parler.

(140 avant J.-C.) L'esprit humain est condamné à varier sans cesse dans ses jugements ; c'est une des infirmités de la nature. De là vient que la société est livrée à d'éternelles réactions. Une politique ombrageuse avait dicté l'arrêt porté contre les livres et les lettrés; mais quand des révolutions rapides et sanglantes eurent renversé du trône les faibles héritiers de Chi-Hoang-Ti, les monarques qui les remplacèrent suivirent une politique différente et se réconcilièrent avec les lettrés et les livres. A l'exemple de Wen-Ti, son successeur Wou-Ti appela à sa cour les savants, dont il fit ses familiers et ses ministres. L'un d'eux, il se nommait Toung-Tchoung-Chou, élevé à la première charge de l'État, reçut ordre de l'empereur d'écrire un ouvrage sur la science du gouvernement. Cet ouvrage se compose de plusieurs discours, où l'auteur donne des conseils au monarque; mais la plupart ne sont que des maximes déjà prêchées par Koung-Tseu (1); l'écrivain n'a eu d'autre mérite que de les commenter. Il recommande surtout au souverain de ne confier les emplois qu'au mérite et non à la faveur; mais il n'enseigne pas à quels signes le mérite se reconnaît et comment le chef d'un grand empire doit se conduire pour ne pas laisser son choix s'égarer. Mais de tous les personnages qui rendirent illustre le règne de Wou-Ti, le plus célèbre est Sse-Ma-Thsian, historiographe de l'empire, qui s'acquitta de la mission dont il était chargé en élevant à la gloire de son pays un monument littéraire qui lui a valu dans l'Occident le surnom d'*Hérodote de la Chine*. Après avoir compulsé toutes les chroniques nationales depuis les temps les plus antiques, il composa son œuvre, auquel il donna le titre de *Mémoires historiques* (Sse-Ki). Il se divise en cent trente livres, formant cinq parties qui embrassent tout ce qui a rapport aux affaires politiques, à la littérature, aux sciences et à la religion; on y trouve même la généalogie de toutes les familles qui ont possédé quelque partie du territoire de l'empire. Wou-Ti fonda un établissement qui dut rendre alors de grands services aux lettres; ce fut un tribunal de savants, chargés de recueillir dans de vastes salles les livres retrouvés et de présider à leur classement. Wou-Ti remporta par ses généraux plusieurs victoires sur les Hioung-Nou; mais des succès contre ces barbares étaient toujours sans résultats, puisqu'ils n'avaient pas de demeure fixe : vaincus, ils s'enfonçaient dans leurs déserts où l'on ne pouvait les suivre, et ils revenaient bientôt sur leurs pas pour recommencer leurs incursions et leurs ravages. — L'empereur aimait, dit-on, à s'entourer d'hommes qui abusaient de sa crédulité dans l'intérêt de leur fortune. L'un d'eux lui persuada qu'il le rendrait immortel par un breuvage dont il possédait la recette. Un des ministres du monarque était présent lorsque l'imposteur apporta dans une coupe la précieuse liqueur; il la prit de ses mains et l'avala d'un trait. Dans la première explosion de sa colère, Wou-Ti menaça son ministre de lui faire trancher la tête. Celui-ci, sans paraître ému, lui répondit : « Ou »vous croyez que cette liqueur rend immor»tel, et dans ce cas c'est une inconséquence »de vouloir me faire mourir; ou vous ne »croyez pas que cette liqueur ait la faculte »de faire vivre éternellement, et alors c'est »sur cet imposteur que doit tomber votre »colère et non sur moi, qui ne vous ai rien »pris si vous avez le pouvoir de me faire »mourir. » Le prince ne put répliquer à cet argument, et rendit ses bonnes grâces au ministre : au reste, ce penchant que montrait Wou-Ti à se laisser séduire par une telle imposture ne doit pas surprendre dans un pays où le culte des esprits est établi et chargé de pratiques superstitieuses. — Le successeur de Wou-Ti ne régna que peu d'années. Lorsqu'il expira, son oncle se saisit

(1) Confucius.

MCD 2019

de la couronne et ne sut pas la garder ; une intrigue de palais le détrôna et le sceptre échut à Siouen-Ti [73 ans avant J.-C.]. Le nouveau prince avait été élevé à l'école du malheur, ayant dans son enfance partagé la captivité de sa mère, une des épouses de Wou-Ti et que ce prince, trompé par des calomnies, avait fait renfermer. Comme son grand-père, Siouen-Ti encouragea les recherches qui avaient pour but de retrouver les livres classiques que la proscription avait fait disparaître. Il chargea plusieurs personnages, renommés par leur science, de réviser les *King* pour rétablir le texte de ces ouvrages dans toute sa pureté. L'empereur rendit un service éminent à son peuple en réformant le code judiciaire, qu'il rendit plus clair en l'abrégeant. Accessible à tous ses sujets, il écoutait chaque jour leurs plaintes, en accordant des audiences à ceux qui les demandaient. Il eut aussi la gloire de reculer les bornes de l'empire, qui s'étendit jusqu'à la mer Caspienne ; toutefois l'État de Samarkande, habité par des Tatars, conserva son indépendance, mais consentit à reconnaître pour son chef nominal le souverain de la Chine.

[48 avant J.-C.] Sous un régime despotique, le bonheur de la nation dépend des vertus et des vices du prince. De là vient qu'en Orient une même famille occupe rarement le trône durant plus d'un siècle. En effet, le gouvernement, dirigé d'abord par une main ferme, tombe bientôt en des mains faibles et inhabiles. Aussi la dynastie de Han commença-t-elle à dégénérer sous le règne de Youan-Ti, qui s'entoura d'une pompe et d'un luxe inaccoutumés. Sa conduite lui attira les remontrances d'un lettré, qui l'exhorta à imiter la simplicité de ses ancêtres ; les reproches que l'austère Koung-Yu adresse au monarque portent, entre autres, sur le trop grand nombre de ses chevaux et de ses femmes. Il avait dix mille coursiers dans ses écuries et plus de mille femmes dans son harem. « Sur ce nombre, » dit le censeur, « vous pouvez choisir une vingtaine des plus » vertueuses, et renvoyer le reste chercher » des maris. » On assure que l'empereur prit en bonne part les observations de Koung-Yu ; il opéra des réformes dans sa maison, et sembla vouloir adopter les sages conseils qui lui avaient été donnés. Mais, incapable de gouverner par lui-même, il abandonna le pouvoir à deux eunuques, qui s'en servirent pour satisfaire leur ambition et leur cupidité. Néanmoins Youan-Ti mourut sur le trône et fut remplacé par Tching-Ti. Ce dernier [32 ans avant J.-C.] porta le sceptre vingt-six ans, et n'usa de la toute-puissance que pour se livrer à la débauche. Épris d'une comédienne, il la déclara impératrice, et fit périr par le bourreau les ministres et les courtisans qui eurent le courage de s'opposer au scandale de cette union. Sous l'administration de son neveu Gai-Ti [8 ans avant J.-C.] la nation vit luire des jours plus heureux; mais ce jeune prince n'eut pas le temps d'accomplir tout le bien qu'il méditait : il mourut à vingt-cinq ans, et fit place à Hiao-Ping-Ti, dont l'avénement correspond à l'ère chrétienne.

Cet enfant, car il n'avait que neuf ans quand il fut proclamé empereur, ne fit que passer sur le trône. Wang-Mang, chargé de la régence, se défit de son maître par le poison ; mais, n'osant pas s'emparer encore du pouvoir souverain, il donna pour successeur à la victime de son ambition un enfant de deux ans, qui disparut bientôt comme son prédécesseur. Wang-Mang prit pour lui la couronne, qu'il garda quinze années au prix de combats continuels. Il lui fallut repousser en même temps les incursions des Hioung-nou et comprimer des révoltes qui éclatèrent sur plusieurs points de l'empire. Enfin l'usurpateur fut vaincu ; on l'égorgea dans son palais, et sa tête fut abandonnée comme un jouet à la populace [23 ans après J.-C.], Après une anarchie qui dura deux ans, un prince de la famille des Han, Liéou-Liéou, reçut la couronne de la main de ses soldats et prit le nom de Kouang-Wou-Ti. Le premier acte de son règne fut une amnistie ; en accordant un généreux pardon à tous ceux qui avaient pris part aux dissensions civiles, qu'il s'efforçait d'étouffer, il espérait réussir à désarmer ses adversaires ; mais tous ne consentirent pas à déposer les armes. Les

MCD 2019

Sourcils-Rouges (1), troupe de brigands devenus assez nombreux pour former une armée, livrèrent bataille à l'empereur, qui, quoique victorieux, fut contraint d'acheter la paix, puisqu'il donna une principauté au chef de ces bandits. Kouang-Wou-Ti remit sous le joug la Cochinchine, qui s'était révoltée; une femme s'était mise à la tête de l'insurrection; elle se fit proclamer reine, et battit plusieurs corps chinois; mais, vaincue, elle descendit du trône, qu'elle avait à peine occupé.

[58 ans après notre ère.] Koung-Wou-Ti transmit l'empire à son fils Ming-Ti, qui s'occupa surtout de répandre l'instruction dans toutes les classes; il fonda même dans son palais une école où il faisait instruire les jeunes gens des meilleures familles et les fils des vassaux de l'empire. Il introduisit ou laissa introduire dans ses États le culte bouddhique. Les uns disent qu'il prit cette résolution sur la foi d'un songe, et qu'il envoya des ambassadeurs dans l'Inde pour rapporter des images de Bouddha. Le culte nouveau fit de rapides progrès dans l'empire chinois; il a conquis environ la moitié de la population de l'empire du milieu, mais les classes supérieures sont restées fidèles à la morale enseignée par Khoung-tseu (2). Le boudhisme n'est autre chose que la religion de Brama restaurée; elle ne reconnaît pas la division des castes, mais elle admet le système de la métempsycose ou de la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. Ce dogme devait trouver créance parmi les masses, qui se laissent toujours entraîner par tout ce qui frappe l'imagination.

(76-89.) Tchang-Ti recueillit l'héritage paternel. Aucun fait politique de quelque importance ne signala son administration. Il fit publier un commentaire explicatif des cinq *King*, et montra, du moins dans ses édits, une grande aversion pour le luxe; il défendit à tous les fonctionnaires publics de se distinguer par la richesse de leurs habits et de leurs équipages. Mais on ne s'accorde pas sur l'utilité des lois somptuaires, qui, d'ailleurs, sont rarement exécutées; hostiles au commerce, dont elles arrêtent le développement, ces lois, louées dans tous les temps, ont toujours succombé devant des besoins irrésistibles, toujours plus forts que leurs injonctions.

(89-106.) C'est à cette époque qu'un général chinois, nommé Pan-Tchao, parvint jusqu'à la mer Caspienne, après avoir soumis cinquante États différents; il avait même formé le projet de pénétrer sur le territoire romain; mais ce projet n'eut pas de suite, et Pan-Tchao revint sur ses pas. Cet événement eut lieu sous le règne de Ho-Ti, qui avait succédé à Tchang-Ti. Tandis que l'empire s'agrandissait au dehors, il s'affaiblissait au dedans par l'imprudence de l'empereur, qui confia à des eunuques les charges les plus importantes de l'État. Cette innovation eut des suites d'une grande importance; en effet, dépouillés de l'énergie, attribut ordinaire de l'homme, les eunuques y substituent la ruse, apanage de la faiblesse; aussi sont-ils versés dans la science de l'intrigue, dont ils ne tardent pas à posséder à fond toutes les ressources. Introduits auprès du prince, ils étudient ses faiblesses, et s'en servent pour le dominer. Avides des jouissances du commandement, ils savent rarement l'exercer par eux-mêmes, et avilissent le pouvoir, dont le poids les écrase. Tout s'énerve entre leurs mains; aussi les empereurs qui leur ont confié le gouvernement n'ont-ils recueilli que les fruits les plus amers de leur fatale condescendance. Les annales de la Chine vont nous en offrir de nombreux exemples.

Nous passerons sous silence le règne de Chang-Ti, qui ne dura qu'une année, et nous dirons à peine quelques mots de celui de Ngan-Ti, qui vint après [107-125]. Cette époque n'eut de remarquable que des calamités physiques qui affligèrent l'empire, telles qu'une sécheresse, des tremblements de terre et des inondations. A Ngan-Ti succéda Chun-Ti [126-144]; il eut à défendre sa couronne contre un chef de brigands, qui, fier de l'impunité de ses crimes, crut pouvoir aspirer au rang suprême; mais il échoua et

(1) On les appelait ainsi, parce qu'ils se teignaient les sourcils en rouge pour se reconnaître entre eux.

(2) Confucius.

MCD 2019

périt les armes à la main. Parmi les conditions que l'empereur imposa à ceux qui entraient dans la carrière des emplois publics se trouva celle de l'âge, qu'il fixa par un édit à quarante ans. Le mérite seul avait droit de transgresser cette règle; mais à quels signes infaillibles reconnaître le mérite? Tel sera toujours le vice des ordonnances de cette espèce, qui témoignent tout au plus des bonnes intentions des souverains qui en sont les auteurs. L'édit rendu par Nyan-Ti ne fut pas respecté long-temps, car Hiouan-Ti [147-167] mit en vente les magistratures qui devaient être la récompense du savoir et de la capacité. Ce monarque se laissa gouverner par les eunuques, ce qui éloigna de la cour les grands et les lettrés. Des troubles éclatèrent, et l'empereur, pour faire droit aux plaintes qui s'élevaient contre sa conduite, opéra une réforme dans le palais impérial, en renvoyant cinq cents femmes sur mille qui remplissaient son harem. Il s'était encore rendu odieux aux lettrés, parce qu'il s'entourait de bonzes, dont les doctrines infectées de superstitions étaient opposées à celles de Khoung-tseu (Confucius). Les Tatars orientaux, appelés Sian-Pi, commencèrent alors à ravager la Chine; ils étaient devenus formidables, parce que les diverses tribus qui composaient cette nation marchaient sous les ordres d'un seul chef [156]. Mais ce dernier étant mort, les Sian-Pi se retirèrent sur leur territoire.

(168-189.) Maîtres du pouvoir dès le règne précédent, les eunuques le gardèrent sous l'empereur Ling-Ti, qui ne songeait qu'à se livrer à des amusements aussi bizarres que puériles: c'est ainsi qu'il s'avisa d'établir une foire dans l'enceinte de son palais pour avoir le plaisir d'assister aux querelles de ses femmes, qui se disputaient les objets mis en vente par des injures et souvent même par des coups. Il eut encore la fantaisie de préférer les ânes aux chevaux; il les faisait atteler exclusivement à son char et s'en servait pour sa monture habituelle. Les courtisans ne manquèrent pas d'enchérir sur l'exemple du maître, la ville imita la cour, et les chevaux perdirent le rang qu'ils avaient toujours occupé. La seule action louable que l'on attribue à Ling-Ti, c'est d'avoir fait graver sur le marbre les cinq *King* ou *Livres canoniques*. Les brigands surnommés *les bonnets jaunes*, profitant de la faiblesse de l'administration, pillèrent plusieurs provinces; ils étaient si nombreux, que les historiens assurent qu'il en périt quatre-vingt mille dans une bataille livrée contre les troupes impériales. La cour n'était pas moins agitée que l'intérieur du royaume, car les eunuques, auxquels l'empereur avait abandonné l'exercice de son autorité, s'en servirent pour accabler leurs ennemis: cent personnages de la plus haute distinction et sept cents mandarins périrent de la main du bourreau. Ce massacre fut le signal de plusieurs insurrections, qui dégénérèrent en guerres civiles. Lorsque Hian-Ti [190-220] était sur le trône, la Chine cessa de former un seul empire: quatre princes régnèrent à la fois, et la dynastie des Han s'éteignit dans la personne de Hoan-Ti.

DYNASTIE DES WEI.

(DE 220 A 265.)

Le souverain du royaume de Weï, auquel les historiens chinois accordent le titre d'empereur, se nommait Thsao-Phi; il avait cependant deux autres compétiteurs non moins puissants que lui, les rois Han de Chou et de Ou (1). La famille des Weï ne compta que cinq rejetons, et Héou-Ti, le dernier de ces princes, obtint de grands succès contre ses rivaux; mais il fut vaincu par un de ses généraux, révolté contre lui. Il n'avait jamais fait la guerre par lui-même; aussi, lorsque son fils vint lui dire: « Le re»belle Song-Chao est aux portes de la ca»pitale, il faut vaincre ou mourir les armes »à la main, » le lâche empereur refusa d'aller risquer sa vie en tête de ses soldats, et il se livra volontairement au vainqueur, qui lui accorda la permission de traîner

(1) Le royaume de Weï était situé dans la Chine septentrionale; celui de Chou dans la province qui porte aujourd'hui le nom de Sse-Tchouan, et le royaume d'Ou occupait la plus grande partie de la Chine méridionale.

MCD 2019

obscurément les restes d'une vie déshonorée. Quant au jeune prince, en quittant son père, il s'était rendu dans la salle des ancêtres, où il mit fin à son existence et à celle de sa femme par un trépas volontaire.

DYNASTIE TCIN.

(DE 265 A 428.)

Le soldat audacieux qui avait renversé les Weï ne prit pas pour lui-même le titre d'empereur, mais son fils se décora du nom de Wou-Ti, qui signifie empereur guerrier. Il devint la tige d'une nouvelle dynastie; et mit fin au royaume de Ou, dont il s'empara les armes à la main [281]. On rapporte que ce prince, aspirant à goûter quelque repos, se laissa corrompre dans l'inaction; renfermé dans son palais, il s'entoura d'une foule de concubines, auxquelles il prodiguait les trésors de l'empire. Cependant il tint le sceptre avec gloire et le transmit à son fils Noeï-Ti. Ce dernier, incapable d'en soutenir le poids [291], délégua le soin de gouverner à des ministres habiles. Mais bientôt une de ses femmes, qui avait obtenu le titre de seconde impératrice, abusant de son pouvoir sur l'esprit du monarque, voulut régner seule, et pour y parvenir, après avoir fait bannir la première impératrice et fait périr le fils de cette princesse, elle se défit encore de tous les personnages attachés à la fortune de sa rivale; mais elle ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes, elle fut égorgée à son tour, et l'empereur contraint de prendre la fuite à l'approche du roi de Tsi, qui voulait s'emparer de la dignité impériale. Cet ambitieux trouva la mort dans un combat, et le faible empereur expira à l'âge de quarante-huit ans; le poison abrégea ses jours [306]. Pour ne pas fatiguer le lecteur par le récit des mêmes faits, nous nous contenterons de lui dire que cinq monarques occupèrent le trône dans l'espace de trente-deux ans. Ngan-Ti [405-418], dernier descendant des Tsin, avait mis à la tête de ses troupes Liéou-Yu, qui, de simple soldat, s'était élevé par son courage jusqu'aux premiers grades de l'armée. Ce personnage s'étant aperçu de la nullité du maître qu'il servait, résolut de le détrôner : des eunuques l'étranglèrent par son ordre, et le frère de la victime, nommé Koung-Ti, fut déclaré empereur, mais il ne tarda pas à céder ce titre à celui qui en possédait tous les pouvoirs. Liéou-Yu prit sa place et mit sur son front la couronne impériale.

DYNASTIE DES SOUNG.

(DE 429 A 479.)

L'avénement de Liéou-Yu, qui prit le titre de Kao-Tsou-Wou-Ti, n'empêcha pas que la Chine ne fût divisée en deux empires. Le nouveau prince possédait de grands talents qui auraient sans doute effacé, s'il eût vécu plus long-temps, le crime qui marqua son élévation. En effet, son prédécesseur, Koung-Ti, avait abdiqué, mais son existence était un sujet d'inquiétude pour l'usurpateur, qui lui envoya une coupe empoisonnée; Koung-Ti refusa de la boire, en disant que sa religion lui défendait le suicide; alors des soldats le massacrèrent. Après avoir régné deux ans, l'assassin couronné expira dans sa capitale Kian-Khang (Nan-king), et eut pour successeur son fils Chao-Ti [423], qui fut égorgé par son premier ministre et remplacé par un de ses frères, connu dans l'histire, sous le nom de Wen-Ti [424]. Il possédait toutes les vertus qui rendent un prince digne d'obtenir l'attachement de ses sujets, car sa bienveillance charmait tous ceux qui pouvaient l'approcher, et il se montrait toujours attentif à rendre la justice avec impartialité. Il encourut cependant la haine des lettrés, qui lui reprochaient son attachement pour les prêtres de Bouddha. Une lutte existait alors entre ces sectaires et les disciples de Khoung-tseu (Confucius). Il est difficile de décider si le monarque eut tort de favoriser les uns aux dépens des autres. Quoi qu'il en soit, Wen-Ti, après un règne de trente ans, qui ne fut pas sans éclat, périt assassiné [453]. Le meurtrier était son fils aîné, qui fut puni bientôt du parricide dont il s'était souillé: un de ses frères l'égorgea à son tour et s'empara du sceptre [454]. Wou-Ti, on

MCD 2019

nomme ainsi cet empereur, montra une politique habile en obtenant de tous les princes de sa famille la cession de tous les fiefs dont ils étaient les possesseurs. Le monarque tarissait par cette mesure ces fréquentes révoltes qui affaiblissaient le pouvoir impérial ; il mourut à trente-cinq ans [464]. Ceux qui vinrent après lui déshonorèrent le trône par leur ineptie et leur cruauté. Le premier, Fu-Ti, commit plusieurs meurtres et les expia par une mort prématurée ; il tomba sous le poignard d'un assassin [464]. Ming-Ti II [465-472] ordonna d'égorger tous ses neveux, qu'il regardait comme autant de compétiteurs à l'empire. Il donna sa confiance à Siao-Tao-Tching, qui devait un jour placer sa famille sur le trône, au prix du sang de deux empereurs. En effet, Ming-Ti ne vécut que huit années sur le trône, qui fut occupé par son fils Tchou-Yu [473-476]. Héritier des inclinations féroces de son père, ce prince y joignit des vices qui le dégradèrent : il s'enivrait chaque jour, et il ne fut pas difficile à son perfide ministre (1) de lui enlever l'empire et la vie. Il accorda la couronne à Chun-Ti II, qu'il fit aussi périr en 477. Ainsi se termina la dynastie des Song; elle avait fourni neuf empereurs.

DYNASTIE DE THSI.

(DE 479 A 502.)

Couvert du sang de deux de ses souverains, Siao-Tao-Ching monta sur le trône à son tour sous le nom de Kao-Ti (l'empereur élevé). Il mourut après un règne de quatre ans, qui ne fut marqué par aucun fait mémorable. Son fils, Wou-Ti [483], montra le plus vif attachement pour la religion de Bouddha, dont les prêtres, favorisés par ses largesses, fondèrent un grand nombre de monastères. Mais leurs doctrines trouvèrent un redoutable adversaire dans la personne d'un philosophe appelé Fou-Chin, qui soutenait que le hasard dirigeait toutes les affaires de ce monde, et que l'âme ne survivait pas à l'anéantissement du corps qu'elle avait animé; or, Bouddha enseignait le contraire par le dogme de la métempsycose. Cependant il nous semble douteux que les croyances de Fou-Tchin, surtout la dernière, aient pu jouir d'un grand succès, car elle n'était pas de nature à frapper l'imagination de la multitude, qui sent plus qu'elle ne raisonne. Wou-Ti expira en 493 et fut remplacé par son oncle Maing-Ti, qui fit périr les deux fils de son frère Kao-Ti, fondateur de la dynastie des Thsi. L'usurpateur ne jouit de ses crimes que peu d'années. Il régnait sur l'empire du midi, dont le siége était Nan-king; l'autre empire, celui du nord, avait pour capitale Ho-Nan. Le fils de Maing-Ti, qui devint possesseur du royaume du midi en 498, perdit le pouvoir suprême par ses vices et par sa faiblesse, car il abandonna le gouvernement aux eunuques ; Siao-Y-Yen, prince de Liang, le chassa et donna la couronne au frère du monarque déchu, qu'il fit périr bientôt pour s'emparer du sceptre.

DYNASTIE DES LIANG.

(DE 502 A 557.)

Le nouveau prince se décora du nom de Kao-Tsou-Wou-Ti (1); il possédait de grandes qualités et s'illustra par ses exploits; il aimait aussi les sciences et les lettres, et s'efforça de les propager par la fondation de colléges, qui furent établis dans toutes les villes de ses États. Le but principal du prince était de restaurer les doctrines de Khoung-Tseu (Confucius); mais sur la fin de sa vie l'empereur embrassa la croyance du bouddhisme; il s'en pénétra si bien qu'il voulut l'enseigner à ses courtisans et au peuple; il les endoctrinait lui-même dans son palais. Il finit par se retirer dans un monastère, où il se soumit aux austérités et aux privations imposées aux bonzes. Wou-Ti tenait alors le sceptre depuis vingt-six ans, et avait su conquérir l'amour de ses sujets et l'attachement de ses principaux serviteurs, qui le

(1) Siao Tao-Tchin, dont nous avons parlé précédemment.

(1) Qui signifie empereur-guerrier, le premier de sa race.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demorainne delt

Pl. 21.

Pardinel Sculpt

DAMES CHINOISES À LA PROMENADE.

Paris, Imp de Legay, r. de la Bucherie, 1.

tirèrent de sa retraite, en payant aux prêtres de Bouddha une sorte de rançon. Ces derniers avaient si bien exploité le penchant religieux du monarque, qu'ils avaient couvert le royaume de leurs temples : ils s'élevaient à treize mille. Kao-Tsou-Wou-Ti abolit la peine de mort ; mais cet acte dérivait non d'un principe politique, mais de la croyance du monarque à la transmigration des âmes. Quelques historiens affirment que la suppression de la peine capitale fut une calamité, parce qu'elle augmenta les meurtres et les brigandages ; mais rien ne prouve l'exactitude de cette assertion, les pays où la mort est prodiguée par les lois sont au contraire plus féconds que les autres en crimes contre les personnes. L'événement prouva que Wou-Ti n'eut point dû remonter sur le trône, car il en fut précipité par un de ses vassaux, Héou-King, roi de Ho-Nan, qui s'empara de Nan-King et de la personne du vieil empereur. Il parut devant le rebelle avec une contenance si ferme et si assurée, que celui-ci baissa les yeux, et s'écria : *Je n'aurais jamais cru qu'il était si difficile de résister à une puissance établie par le ciel.* Néanmoins, il se défit du monarque en le condamnant à mourir de faim ; Wou-Ti avait alors quatre-vingt-six ans. — Héou-King n'osa prendre le sceptre pour lui-même, et il échut à Kian-Wen, fils de Wou-Ti ; mais le meurtrier de son père le fit mourir bientôt [550-551], et lui donna pour successeur Youan-Ti. Un des généraux de ce monarque tua Héou-King. Cet événement semblait devoir affermir la puissance de l'empereur, le contraire arriva : le général victorieux leva peu de temps après l'étendard de la révolte et vint mettre le siége devant Nan-King. Youan-Ti, ayant perdu tout espoir de résister, incendia sa bibliothèque, contenant plus de cent quarante mille volumes, et alla se livrer volontairement à son ennemi, qui l'égorgea de sa propre main [554]. Un des fils de ce prince infortuné reçut le diadême, mais celui qui avait détrôné et tué son père l'assassina au bout de deux ans [556].

DYNASTIE DES TCHIN.

(de 567 a 581.)

La nouvelle famille montée sur le trône ne fournit que cinq empereurs : le premier de cette race ne tint le sceptre que trois années ; son frère et son successeur régna à son tour durant sept années, et le transmit à son fils, qui fut dépossédé par son oncle Siouan-Ti [569], frère du chef de la dynastie des Tchin. Ce dernier, maître du pouvoir par un crime, sut le faire oublier par l'habileté de sa conduite ; aussi, malgré les difficultés de sa position, il se maintint sur le trône pendant quatorze années. Il mourut en 580 ; on ne sait si l'époque de son trépas marqua la chute de sa famille ou s'il eut un successeur qui fut dépouillé de la toute-puissance par le prince de Souï, qui lui permit de vivre dans une condition vulgaire. Quoi qu'il en soit, les souverains de l'empire du midi s'éteignirent à cette époque, dans la personne du dernier descendant des Tchin, et il fut réuni à l'empire du nord pour ne plus former qu'une seule monarchie. L'auteur de cette révolution s'appelait Yang-Kin ; son adresse ou ses services l'ayant élevé à la dignité de prince de Souï, il profita de sa fortune pour détrôner son maître, le souverain du nord, en même temps qu'il s'emparait, par la conquête, du royaume du midi.

DYNASTIE DES SOUÏ.

(de 589 a 618.)

Le prince de Souï, devenu empereur, prit le titre de Wen-Ti (souverain lettré). Toutefois, s'il aimait les savants et les livres, il avait lui-même l'esprit peu cultivé ; mais il appréciait l'influence bienfaisante des lettres, et les favorisa de tout son pouvoir. Il révisa les lois et fit paraître un nouveau code rempli d'utiles dispositions ; il faut en excepter cependant celles qui imposaient aux enfants l'obligation de suivre la profession paternelle : c'était condamner la nation à l'immobilité, suite ordinaire de l'institution des castes, qui arrête l'essor des esprits en enchaînant leurs

MCD 2019

facultés. Il faut croire que cette loi était en désaccord avec les mœurs, car elle n'a pas laissé de traces; elle n'a vécu sans doute qu'autant que celui qui l'avait promulguée — La sagesse du gouvernement de Wen-Ti ne put cependant lui procurer un long règne; sa prudence avait su le défendre contre ses ennemis, mais il tomba victime d'une conspiration domestique : son second fils l'assassina [605]. — Ce parricide s'empara de la couronne et régna sous le nom de Yang-Ti. Il soumit le Ton-Kin, fit une invasion dans le royaume de Siam et conquit les îles de Liéou-Khiéou. Il aspirait encore à ranger sous sa domination la Corée; mais cette nation, après une lutte acharnée, réussit à conserver son indépendance [610]. Tandis que l'empereur s'illustrait par ses exploits guerriers, il construisait des palais pour son usage, et des greniers pour assurer la subsistance du peuple; il creusait aussi des canaux, afin d'établir des communications entre les provinces de l'empire. Mais les profusions de Yang-Ti l'avaient forcé d'augmenter les impôts; la détresse publique créa des mécontentements, qui aboutirent à une révolte, dirigée par Li-Youan. Celui-ci battit en plusieurs rencontres les troupes impériales, et entra dans la ville de Kiang-Ton, située dans la province de Kiang-Nan, où le monarque s'était réfugié, au lieu de marcher contre les rebelles à la tête de ses soldats. Mais abruti par le vin et amolli par sa passion pour les femmes, Yang-Ti n'osa paraître, comme aux premiers jours de son règne, sur les champs de bataille. Surpris dans son palais, il fut déposé et bientôt après mis à mort. Li-Youan lui donna deux successeurs; le dernier, Yang-Tong, quelques mois après son avénement, fut réduit à boire une coupe empoisonnée. Avant de porter à ses lèvres le breuvage fatal, il conjura Bouddha, dont il avait embrassé le culte, *de ne jamais le faire renaître empereur* [617].

DYNASTIE DES THANG.

(DE 618 A 909 DE NOTRE ÈRE.)

Une révolution, accomplie par les armes, vient encore d'élever une nouvelle famille au pouvoir suprême, et cependant le chef de l'empire concentrait entre ses mains l'autorité la plus étendue et la plus despotique; il était de plus grand-pontife, et semblait devoir enchaîner à l'obéissance la nation par les liens les plus forts, puisqu'ils étaient fortifiés par la religion. Toutefois cette dernière fut toujours impuissante à étouffer l'ambition dans les âmes, comme la politique à trouver les moyens de mettre le trône à l'abri des orages. A l'époque où nous sommes parvenus, une foule de princes, issus de la famille des Souï, qui venait de perdre le sceptre, le revendiquaient; l'anarchie désolait toutes les provinces et aplanit la route au prince de Thang. Victorieux de ses rivaux, il les contraignit à lui céder le premier rang, et à le reconnaître empereur sous le nom de Kao-Tsou (l'ancêtre élevé). Les talents de son fils Hi-Chi-Min contribuèrent à l'affermir, car ce prince acheva de soumettre les ennemis de son père, et devint maître de Lo-Yang, dont les derniers Souï avaient fait leur capitale. Kao-Tsou rendit de grands honneurs à la mémoire de Khoung-tsen (Confucius), et fit fermer les couvents des bonzes; il les obligea même à se marier. — Il publia une amnistie, diminua les impôts et parvint à se concilier l'attachement des masses. Au dehors Li-Chi-Min rendit l'empire respectable, en repoussant les incursions des Thou-Kia ou Turcs, qui faisaient de fréquentes irruptions sur le territoire chinois. Ces barbares étaient divisés en Turcs occidentaux et en Turcs septentrionaux; Kao-Tsou accorda la main de sa fille au chef des premiers; son but était d'affaiblir par cet hymen la puissance d'un peuple dont l'union aurait menacé l'empire des calamités de la guerre [625]. Père de plusieurs enfants, Kao-Tsou avait désigné Li-Chi-Min pour son successeur, et ce choix était légitimé par les services que ce prince lui avait rendus. Deux des frères de Li-Chi-Min, jaloux de son élévation, formèrent un complot contre sa vie; il les prévint et les fit tuer, après un combat livré dans l'enceinte du palais. Peu de mois après cet événement, l'empereur descendit du trône;

MCD 2019

Li-Chi-Min y monta, et prit le titre de Taï-Tsoung [626].

Le nouveau monarque avait appris dans les camps à mépriser la mollesse; aussi, dès qu'il eut pris en main les rênes du pouvoir, il commença par réformer sa maison. Il réduisit le nombre des officiers chargés de pourvoir au service de sa table, et renvoya trois mille femmes; la demeure impériale en contenait jusqu'à dix mille, ce qui s'explique par l'usage qui s'était établi d'envoyer de toutes les provinces au souverain les filles les plus remarquables par leurs talents ou leur beauté. Le *Livre des Rits* permettait à l'empereur d'avoir trois reines ou concubines du premier ordre, neuf du second, vingt-sept du troisième, et quatre-vingt-une du quatrième. Chacune d'elles s'entourait de jeunes filles; le nombre en était illimité, ainsi que celui des comédiennes, des musiciennes et d'une foule de femmes, dont la mission était de procurer à l'empereur et à sa cour tous les plaisirs qui naissent de la culture des beaux-arts. Taï-Tsoung n'était pas insensible à ces plaisirs; néanmoins il crut devoir remettre à leurs parents la plus grande partie de ces femmes, dont l'entretien le condamnait à d'énormes dépenses. Il jugea qu'il valait mieux soulager son peuple, en diminuant le fardeau des taxes, et occuper son temps à l'examen des affaires et à l'amélioration de toutes les branches de l'administration. Convaincu de l'importance d'entretenir l'esprit militaire, il fonda des gymnases ou académies; les officiers et les soldats étaient tenus de fréquenter, en temps de paix, ces établissements pour s'exercer à tirer de l'arc, arme que les Tatars avaient su rendre redoutable. — Épris de la gloire militaire, car il lui devait l'illustration et le trône dont il jouissait, Taï-Tsoung comprit cependant l'utilité de la science; il honora ceux qui la cultivaient par des distinctions, et chargea les plus habiles de dresser des catalogues pour composer des bibliothèques; il cultivait lui-même chaque jour son esprit, et rivalisait avec les gens de lettres qu'il avait logés dans l'enceinte de son palais, en expliquant au peuple certains ouvrages de morale. Il fonda dans la capitale de ses États, appelée Si-Ngan-Fou, un collége et une académie littéraire, et chargea l'un des descendants de Khoung-tseu (Confucius) de rédiger une explication des *King*, ouvrage qui jouit d'une grande estime, car il est le fruit des recherches et des lumières des lettrés, des plus savants de cette époque, que Khoung-Yn-Ta (1) s'adjoignit pour rendre son travail plus parfait. Taï-Tsoung remplissait avec un zèle infatigable ses devoirs de souverain; il cherchait à tout voir et à tout connaître par ses propres yeux, et, dans une visite qu'il fit dans les prisons du royaume, ayant rencontré près de quatre cents malheureux condamnés à la peine capitale, il leur permit d'aller prendre part aux travaux de la moisson, en leur faisant promettre qu'ils viendraient, à une époque fixée, reprendre leurs fers. Aucun d'eux ne manqua à sa parole, et l'empereur, pour récompenser une fidélité si héroïque, leur fit grâce. S'il reconnaissait la nécessité de verser quelquefois le sang par le glaive de la justice, il voulut du moins que celui qui signait un arrêt de mort ne pût accomplir cet acte avec indifférence, et il ordonna qu'à l'avenir les empereurs seraient tenus, avant de confirmer une sentence prononçant la peine capitale, de n'avoir, durant trois jours, aucun rapport avec les femmes du harem; il leur défendit de prendre part à un festin, ils devaient en outre réciter certaines prières pour demander à Dieu d'éclairer leur jugement.

Parmi les nombreuses ordonnances que rendit ce prince, nous rapporterons les suivantes : l'une prescrivait de distribuer cinq charges de riz à tous ceux qui seraient connus par la tendresse et les soins qu'ils prodiguaient à leurs parents; les vieillards qui avaient atteint et dépassé quatre-vingts ans devaient aussi recevoir un semblable secours; toute femme qui avait mis au monde un fils avait aussi droit à une charge de riz. Il ordonna en outre aux gouverneurs des provinces de dresser une liste des personnes placées sous leur juridiction qui se dis-

(1) C'était le nom du lettré de la famille de Confucius que l'empereur avait chargé de la direction de cette œuvre.

MCD 2019

tingueraient par quelque talent et quelque vertu, afin qu'il pût donner des emplois aux uns et récompenser les autres. Le monarque s'occupa en même temps de réformer le code civil et le code criminel, ainsi que les coutumes, qui n'étaient pas moins impératives que les lois; il diminua les peines et augmenta les récompenses. Attentif à prévenir les besoins de son peuple, l'empereur bâtit des greniers publics pour prévenir la famine dans les temps de disette. Il eut soin encore d'organiser l'armée sur un plan nouveau : il fixa à vingt ans l'âge où un soldat entrerait sous les drapeaux; il pourrait y rester jusqu'à soixante. Les vertus de Taï-Tsoung et ses grandes qualités lui avaient concilié l'attachement de toutes les classes de la nation; cependant il trouva des ennemis jusque parmi les siens. Un de ses fils, craignant d'être écarté du trône par les torts de sa conduite, complota avec quelques ambitieux la mort de l'empereur, qui, se rappelant qu'il était père, se contenta de dégrader le coupable et de le renfermer. Un Tatar, officier du palais, voulut aussi attenter aux jours du souverain, mais on ne put connaître le motif qui avait armé son bras, ni s'il avait des complices, car il refusa de répondre et demanda pour toute grâce que l'on hâtât l'instant de son supplice. Si Taï-Tsoung eut le malheur de trouver parmi ses enfants un parricide, il fut dédommagé de cette infortune par la tendresse éclairée de l'impératrice, qui, plus d'une fois, le dirigea soit par la sagesse de ses conseils, soit par des avertissements donnés avec adresse. Nous citerons pour exemple le trait suivant. Ayant appris que le monarq e, fatigué de l'austère franchise du Ko-Lao (1), l'avait banni de la cour, elle feignit d'ignorer la disgrâce du ministre, et vint, parée de ses plus riches atours, trouver son époux. « On m'a rapporté, » lui dit-elle, « que quand un empereur possède la sagesse »et la pénétration, ses sujets ont de la droi»ture et ne craignent point de dire la vérité; »vous avez un Ko-Lao d'un esprit droit et »incapable de dissimuler, c'est ce qui me »fait juger quelle est votre sagesse et combien elle mérite d'être applaudie; c'est pour»quoi je viens vous en féliciter et vous en »témoigner ma joie. » Cette ruse eut un plein succès, et le ministre disgracié fut rétabli dans la faveur de son maître. Attentif à instruire son peuple, Taï-Tsoung veillait avec la même vigilance sur l'éducation de ses enfants, à laquelle se trouvait attaché le bonheur futur de la nation. Un jour qu'il faisait avec sa famille une promenade sur l'eau, il dit à ses enfants : « Vous le voyez, c'est »l'eau qui nous porte et qui peut nous sub»merger; n'oubliez pas que le peuple res»semble à cette eau et l'empereur à cette »barque. » Lorsqu'il fut près d'expirer, il fit venir le prince qui allait lui succéder; il lui donna les avis les plus sages. « Ne ren»voyez jamais au lendemain une grâce, et »différez, au contraire, un châtiment. Régnez »sur vous-même et vous régnerez sans peine »sur les cœurs de vos sujets, car l'exemple »vaut mieux que toutes les paroles. » Taï-Tsoung avait cinquante-trois ans quand il mourut [649]; il en avait passé vingt-trois sur le trône. Son trépas fit naître des regrets universels, même parmi les ambassadeurs étrangers qui se trouvaient à sa cour. Les uns coupèrent leurs cheveux et se firent des piqûres sur le visage, afin d'arroser son cercueil de leur sang; d'autres, c'étaient des princes tatars, offrirent de s'immoler pour aller servir le monarque défunt dans l'autre monde. Taï-Tsoung, par la sagesse de sa politique et ses talents guerriers, agrandit l'empire, dont les frontières s'étendirent sous son règne à l'ouest jusqu'à la Perse orientale et jusqu'à la mer Caspienne, et au nord jusqu'aux monts Altaï. L'empereur chinois reçut des ambassades venant des pays les plus éloignés, tel que le Népaul, l'Inde et la Perse; on assure même que l'empereur grec lui envoya des présents. Taï-Tsoung réunit à l'empire la Corée; mais il ne put réussir à subjuguer le Thibet.

Sur la fin de ses jours Taï-Tsoung, ayant perdu l'impératrice dont nous avons déjà parlé, s'était épris de la plus vive passion pour une jeune fille, nommée Vou-Chi, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté. Celle-ci chassa du trône son propre fils, et

(1) C'est le titre du premier ministre.

MCD 2019

mit à la place du prince déchu un enfant, parce qu'elle voulait gouverner. Surnommée Tien Héou, qui signifie reine du ciel, elle signala son passage au pouvoir par d'horribles cruautés, car elle mit à mort les grands qu'elle ne put attacher à ses intérêts; déjà, du vivant de son époux, elle avait fait mutiler toutes les femmes du palais dont elle craignait la rivalité. Toutefois, Tien-Héou ne resta pas au-dessous du rôle qu'elle voulait jouer; elle fit la guerre aux Tatars et tint d'une main ferme les rênes du gouvernement. Sortie des derniers rangs de la société, elle avait formé le projet d'assurer le sceptre à sa famille; mais les résistances qu'elle éprouva la firent renoncer à cette ambitieuse pensée. Elle finit par rappeler de l'exil son fils, auquel elle avait enlevé le pouvoir; mais ce prince demeura dans le palais, n'ayant d'autre mission que d'autoriser par sa présence et par son nom les actes du gouvernement. Tien-Héou ne garda pas la direction des affaires jusqu'à la fin de ses jours; une révolution de palais la lui enleva, et elle termina, peu de temps après, une carrière aussi longue qu'orageuse [705]; en effet, elle mourut âgée de quatre-vingts ans.

Tchoung-Tsoung, déjà dépossédé une fois par sa mère, ne sut pas tenir le sceptre qui lui avait été rendu et le livra à l'impératrice. Celle-ci prit en main les rênes, mais elle était incapable de les diriger; cependant elle prenait à tâche de remplir les devoirs négligés par son époux. Cachée derrière un rideau, elle assistait aux délibérations du conseil et aux audiences publiques que donnait l'empereur, et voulait tout connaître pour tout ordonner. Elle ne tarda pas à mépriser celui qu'elle gouvernait, et elle forma le dessein de le faire descendre du trône pour y placer son fils : le poison la délivra de son époux, mais un oncle de la victime prit les armes, fit tuer l'impératrice et se fit décerner la couronne [711]. Il ne la garda que deux années, et la transmit à son troisième fils Hiouan-Tsoung. Ce dernier signala la première partie de son règne par d'utiles réformes et par une vigilance infatigable; il se fit rendre compte de l'état des provinces et détruisit un grand nombre d'abus. Il se montra surtout ennemi du luxe, et publia des lois prescrivant à tous les fonctionnaires publics de ne plus porter sur leurs habits de l'or et des pierreries; il donna lui-même l'exemple de la simplicité en faisant jeter dans un bûcher, devant la porte du palais, un grand nombre de vases et d'étoffes d'or et d'argent; il alla jusqu'à interdire la pêche des perles. Les historiens ne manquent jamais de donner de grandes louanges à de pareils actes, qui mériteraient plutôt d'être censurés, car le luxe est utile dans un grand État, puisqu'il développe l'industrie, et par là fournit au peuple du travail. Quoi qu'il en soit, l'empereur ne tarda pas à changer de conduite et à se dégoûter des affaires; il se livra à sa passion pour la musique, qu'il enseignait en personne à plus de cent jeunes filles. Bref, il cessa presque entièrement de s'occuper des affaires de son royaume et livra le gouvernement à une favorite, dirigée elle-même par des eunuques. Mais la plus grande faute du monarque fut d'avoir donné sa confiance à Ngan-Lou-Chan; c'était un Tatar qui, chassé de son pays, s'était réfugié en Chine, où il était parvenu au commandement des armées. Aussi ingrat qu'ambitieux, il osa prétendre au pouvoir suprême et se fit déclarer empereur par ses soldats. Sur ces entrefaites, l'intérieur du palais de Hiouan-Tsoung était le théâtre des scènes les plus tragiques : le monarque faisait mettre à mort trois de ses enfants, et répudiait sa femme pour épouser sa belle-fille; il eût mieux valu paraître sur les champs de bataille, car sa présence aurait peut-être prévenu la défaite des troupes impériales, qui furent battues. Le prince alors prit la fuite et alla se cacher dans la province du Sse-Tchouan; il reconnut bientôt qu'il fallait une main plus puissante que la sienne pour rétablir les affaires, il abdiqua en faveur de son fils Sou-Tsoung [756]. Mais, redescendu dans la vie privée, il ne vécut pas long-temps et rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-dix-huit-ans.

Son successeur eut un règne aussi court qu'agité; il eut cependant la satisfaction de survivre au rebelle Ngan-Lou-Chan, qui, prêt à saisir le sceptre, fut assassiné à l'insti-

MCD 2019

gation de son fils aîné, qui fut égorgé à son tour par l'un de ses généraux. Grâce à la bravoure des Oïgours, tribut tatare, l'empereur chinois remporta une grande victoire, qui l'affermit sur le trône, où il demeura six années. Son fils Tai-Tsoung le remplaça en 762; son administration ne fut guère plus heureuse et plus paisible que celle de son père. Il dompta ceux qui s'étaient insurgés contre son pouvoir; mais tandis qu'il les combattait, les Thibétains pénétrèrent jusqu'au cœur de l'empire, entrèrent dans Si-Ngan-Fou et pillèrent le palais impérial; puis ils se retirèrent chargés de butin. Te-Tsoung succéda à son père en 779. Ce dernier, afin de récompenser les services de ses principaux officiers, avait rendu leurs fonctions héréditaires; mais le nouvel empereur, ayant refusé d'accorder cette faveur au fils du gouverneur d'une province, celui-ci se révolta et rallia à sa cause tous ceux qui se trouvaient dans une semblable position. Le monarque eut à soutenir une guerre sanglante, qui acheva de ruiner ses peuples, et qui produisit de nouvelles insurrections. Il réussit à les étouffer, et les termina en accordant une amnistie [784]; il abolit en même temps les impôts supplémentaires, cause principale de l'irritation des esprits. Rien ne peint mieux les misères qui accablaient le peuple à cette époque que ces paroles d'un édit impérial : *Les laboureurs abandonnent les campagnes, les pères vendent leurs enfants, les chemins sont pleins de pauvres, à qui la nécessité a fait quitter leurs pays et leurs parents.* Cependant la paix finit par ramener l'abondance, et Te-Tsong, après avoir gouverné pendant vingt-cinq ans, laissa la dignité impériale à son fils Chun-Tsong, qui abdiqua presque aussitôt, et remit l'empire à son héritier naturel Hian-Tsoung [805].

Ce prince, dès qu'il eut pris en main les rênes du gouvernement, vit son pouvoir menacé par l'ambition de quelques gouverneurs des provinces, qui aspiraient à transmettre à leurs enfants les emplois dont ils étaient revêtus. Il repoussa ces attaques et fit rentrer les rebelles dans le devoir. Il s'occupa ensuite de soulager le peuple, en diminuant le nombre et les appointements des mandarins : ceux du premier ordre touchaient par mois soixante-sept mille francs, et les autres mandarins environ sept mille; ils avaient aussi droit à des fournitures, qui augmentaient encore leurs appointements, déjà si élevés. Les difficultés les plus grandes pour un prince absolu ne consistent pas toujours à vaincre les obstacles qui se rencontrent dans le gouvernement, il faut de plus qu'il se défende des intrigues qui éclosent chaque jour autour de lui parmi ses familiers. Or, le palais était rempli de femmes et d'eunuques, toujours occupés à ourdir des trames pour s'emparer de l'esprit du souverain. Hian-Tsoung, malgré ses grandes qualités, eut beaucoup de peine à contenir l'ambition de ces derniers; il fut même contraint de prendre les mesures les plus sévères, en livrant au bourreau quelques-uns d'entre eux, qui trouvèrent des vengeurs parmi les autres eunuques. Ils empoisonnèrent le monarque en lui faisant boire le breuvage d'immortalité. Cette croyance, alors très-répandue, causa la perte de la plupart des empereurs qui eurent la faiblesse d'y ajouter foi.

Mou-Tsoung [821-824], à la mort de son père, hérita du trône, dont quelques grands tentèrent de l'écarter; mais à peine victorieux, il licencia ses troupes, mesure imprudente que ses ennemis tournèrent contre lui en enrôlant les soldats que l'empereur venait de renvoyer. Ces hommes, n'ayant pas d'autre métier que celui des armes, étaient toujours disposés à servir ceux qui pouvaient les payer. Aussi des troubles continuels déchirèrent l'empire sous la courte administration du monarque, qui mourut au bout de trois ans pour avoir goûté le breuvage de l'immortalité. Son successeur, King-Tsong, ne tint le sceptre que deux années [845-826], durant lesquelles il ne songea qu'à ses plaisirs. Il était toujours entouré de comédiens et de bateleurs, auxquels il distribuait les revenus de l'empire; par malheur il s'abandonnait à tous ses caprices, et faisait alors battre ou tuer ceux qui partageaient ses amusements. Les eunuques, exposés chaque jour aux emportements du prince, s'in-

MCD 2019

troduisirent dans son appartement un soir qu'il revenait de la chasse, éteignirent les lumières et l'assassinèrent. Ils donnèrent la couronne à Wen-Tsoung, car ils étaient devenus assez puissants pour disposer du rang suprême. Enchaîné par la crainte ou par la reconnaissance, le monarque, œuvre de leurs mains, subissait le joug de leur cupidité. Les eunuques mettaient les emplois à l'enchère et s'enrichissaient impunément; l'or qu'ils avaient extorqué, ils l'employaient à se faire des créatures dans toutes les parties du gouvernement; le souverain n'était entouré que de leurs partisans, et n'osait se fier à la foi de ceux qui approchaient de sa personne. Les historiens assurent même que les eunuques mandarins avaient érigé dans l'intérieur du palais un tribunal, qui décidait, à la pluralité des voix, du sort des empereurs. Wen-Tsoung sentait l'avilissement où il était tombé, et complota, de concert avec l'un de ses ministres, d'égorger dans un guet-apens ceux qui le tenaient sous le joug; mais ce projet fut découvert, et les eunuques firent main-basse sur leurs adversaires. Seize cents mandarins et plusieurs personnages de la cour furent massacrés par l'ordre des eunuques, qui firent prononcer la peine capitale contre les ministres, soupçonnés d'avoir pris part à l'entreprise dirigée contre eux; les chefs de l'armée, dont ils suspectaient le dévouement, subirent le même sort. Les eunuques enveloppèrent dans leurs vengeances les familles des victimes sacrifiées à leurs ressentiments. Devenu plus esclave que jamais, Wen-Tsoung se soumit à son sort; mais il mourut de chagrin, après un règne de treize ans [827 à 840].

Un des frères du monarque qui venait d'expirer, nommé Wou-Tsoung, hérita du sceptre, et s'il ne put l'émanciper, il força du moins les eunuques à se montrer plus circonspects dans l'exercice de leur tyrannie; il fit aussi rentrer dans le devoir quelques vassaux rebelles, et s'efforça surtout d'extirper les religions qui s'étaient glissées dans l'empire; l'une, celle du Ta-Thsin, était, dit-on, le christianisme; l'autre était celle des guèbres ou adorateurs du feu; mais, après le culte national, celui de Bouddha avait fait les progrès les plus surprenants, ses sectateurs possédaient soixante mille monastères et des propriétés considérables dans toutes les provinces. L'empereur fit fermer tous ces couvents, et chassa du territoire de l'empire les bonzes, qui furent conduits aux frontières par des soldats. Wou-Tsoung expira, après avoir occupé le trône six années [846]. Siouan-Tsoung détruisit l'œuvre de son prédécesseur et permit aux ministres de Bouddha de professer leur culte et de rebâtir leurs monastères. Fatigué d'obéir, tout en paraissant commander, l'empereur discuta avec ses familiers la question de savoir comment il se débarrasserait des eunuques. Un des assistants voulait qu'on les mît tous à mort sans exception; mais le monarque recula devant la pensée de verser tant de sang. Il perdit ainsi l'occasion de secouer le joug des eunuques, qui, prévenus des trames ourdies contre leur puissance, prirent des mesures pour prévenir les périls qui les menaçaient. Leur premier soin fut de se défaire de Siouan-Tsoung; ils y parvinrent en lui persuadant de boire le breuvage de l'immortalité. Après avoir vidé le contenu de la coupe qui devait prolonger sa vie, l'empereur expira, déchiré par d'atroces douleurs [860].

Y-Tsoung occupa treize ans le trône, durant lesquels l'empire fut agité par des troubles intérieurs, mais qui ne produisirent aucun résultat important. Hi-Tsoung le remplaça en 873, et fut sur le point d'être renversé par la rébellion de Hoang-Tchao, qui réunit sous ses ordres jusqu'à deux cent mille hommes; il osa même se décorer du titre d'empereur. Hi-Tsoung appela à son secours des princes tatars, et ce fut l'un d'eux qui battit le rebelle et le contraignit à se donner la mort. Cette guerre porta la désolation dans presque tout l'empire; un grand nombre de villes, de bourgs et de villages, furent ravagés. Les excès des soldats, qui détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, produisirent une famine si horrible, que l'on vendait de la chair humaine dans les places publiques. Investi du pouvoir suprême à la mort de son prédécesseur, arrivée en 889, Tchao-Tsoung

MCD 2019

n'eut pas un règne plus tranquille. Des insurrections éclatèrent de tous côtés, et la puissance impériale déclina si rapidement que le monarque ne possédait plus que la province de Canton ; toutes les autres obéissaient à des grands, qui, chargés de les gouverner au nom du prince, s'étaient rendus indépendants. L'empereur n'était pas non plus mieux obéi dans son palais, où les eunuques le tenaient sous leur dépendance. Avertis qu'il songeait à réprimer leur ambition, ils le prévinrent et l'enlevèrent un jour de son appartement pour le renfermer, ainsi que l'impératrice, dans une partie reculée du palais, où le monarque et les siens furent gardés à vue [900]. Quelques mois après cet événement un des ministres du prince excita un général chinois à briser les fers du souverain. Introduit en présence du chef des eunuques, il le tua et fit subir le même sort à tous les personnages de cette classe dont il put s'emparer. Mais le pouvoir des eunuques ne fut pas encore abattu ; le monarque se vit de nouveau réduit à fuir de sa capitale [903]. Il se vengea de cette humiliation en faisant mettre à mort un grand nombre d'eunuques ; puis, docile au conseil d'un de ses ministres, il les priva de la juridiction qu'ils exerçaient sur les troupes : c'était la source de leur pouvoir. Enfin, il ordonna de les massacrer indistinctement dans l'intérieur du palais, comme dans toutes les provinces de l'empire. On égorgea plus de sept cents eunuques dans la seule ville Si-Ngan-Fou ; on ne laissa la vie dans le palais qu'à trente de ces malheureux, que l'on réduisit à des fonctions serviles. Un si grand service méritait une grande récompense, et Tchao-Tsoung nomma prince de Liang le général auquel il devait son affranchissement. Mais celui-ci, moins satisfait des marques de reconnaissance qu'il avait reçues qu'irrité par la soif du pouvoir qu'avait fait naître en lui son élévation, dépouilla l'empereur de son autorité, et finit par s'en délivrer en l'assassinant. La Chine tomba alors dans la plus déplorable anarchie ; plusieurs personnages puissants se décorèrent du titre d'empereur et refusèrent ouvertement de reconnaître comme chef de l'empire le meurtrier de Tchao-Tsoung, qui ne régna, en effet, que sur deux provinces. Les Tatars profitèrent de tous ces désordres pour établir leur domination dans le Tangout et le Chen-Si (1).

Nous mentionnerons seulement les Liang, les Taing, les Tcin, les Han et les Tchéou postérieurs, que l'on a surnommés les cinq petites dynasties. Leur histoire n'est qu'une suite monotone de révolutions signalées par les mêmes actes. Les princes, parvenus au trône par le droit du sabre, le perdaient comme ils l'avaient acquis. Le récit détaillé de pareils faits n'aurait d'autre résultat que de glisser sur la mémoire du lecteur et de la fatiguer inutilement. Nous allons donc aborder une nouvelle dynastie, qui posséda la couronne durant trois siècles, et qui, à ce titre, mérite d'occuper notre attention.

DYNASTIE DES SOUNG.

(DE 960 A 1279.)

Taï-Tsou, le premier empereur de la famille des Soung, était ministre du dernier prince des Tchéou. Chargé par le monarque, moissonné dans la fleur de l'âge, de gouverner pendant la minorité de son fils, il usurpa la couronne en se faisant proclamer souverain par les principaux personnages de l'empire. Si le mérite seul suffisait pour occuper la première place, personne n'avait plus de droit à la remplir que le nouveau monarque. Il possédait toutes les vertus du commandement, il était surtout plein d'humanité sur les champs de bataille comme dans la vie civile, et il en donna des preuves au siége de Nan-King : il fit jurer à ses généraux de n'ôter la vie à aucun habitant, et lorsqu'il fut maître de la ville, il ordonna de distribuer aux vaincus cent mille mesures de riz. Il fit revivre un ancien édit, défendant aux gouverneurs et aux magistrats de laisser exécuter aucune sentence de mort avant que les pièces du procès ne fussent revisées par un tribunal suprême, institué pour cet objet dans la capitale. Il disait à cette occasion : « La vie

(1) Deux provinces de la Chine.

MCD 2019

»de l'homme est ce qu'il y a de plus précieux »sous le ciel, il ne faut l'ôter à personne »sans y être contraint par les lois et par la »nécessité. » Persuadé que la science est indispensable dans toutes les carrières, il soumit les militaires à des examens; les candidats furent tenus de prouver qu'ils joignaient aux connaissances de leur métier d'autres connaissances plus difficiles, entre autres celle d'écrire avec pureté; ils durent encore administrer la preuve qu'ils avaient étudié la théorie de la tactique; c'est sur ces bases que reposait l'avancement dans tous les grades. Il prodigua surtout ses encouragements aux lettres, « car, » disait-il, « celles-ci »sont le fondement de tout; elles apprennent »à chacun à bien vivre selon son état, aux »souverains à bien gouverner, aux magistrats »à observer les lois, aux citoyens à être do»ciles envers ceux qui sont préposés pour »les commander, aux militaires à bien com»battre. » En conséquence il fonda de nouveaux colléges et créa des emplois dont il investit les plus habiles; il montra en particulier un respect profond pour la mémoire de Khoung-tseu (Confucius), dont il fit placer le portrait dans toutes les salles consacrées à l'étude dans les colléges. Bref, s'il en faut croire les écrivains chinois, Taï-Tsou fut un prince accompli, il réunissait les cinq vertus capitales, c'est-à-dire : l humanité, la justice, l'amour de l'ordre des cérémonies et des usages de la nation, la droiture et la bonne foi.

(976-997.) Le règne de Taï-Tsoung ne fut remarquable que par une invasion des Khi-Tan, tribu tatare qui désola à cette époque plusieurs provinces de l'empire. L'empereur repoussa ces barbares, après des alternatives de succès et de défaites. Ce prince aimait à nourrir son esprit de la lecture des bons livres, et consacrait plusieurs heures à cette occupation; il rassembla dans son palais une bibliothèque, s'élevant à quatre-vingt mille volumes. Son successeur, Tchin-Tsouung [998-1022], montra le même penchant pour les lettres, et mit tous ses soins à retrouver les anciens livres, en donnant des récompenses à ceux qui parvenaient à faire de nouvelles découvertes dans ce genre. Mais il eut le tort d'acheter la paix, au lieu de la conquérir, et consentit à payer aux Khi-Tan un tribut honteux. Cet acte de vasselage déshonora l'empereur et l'empire.

(1023-1063) Son sixième fils, nommé Sin-Tsoung, le remplaça, et tomba comme lui dans la même faute, celle de se déclarer tributaire des Tatars, qui, voyant qu'on les craignait, n'en devinrent que plus audacieux. S'ils consentaient à se retirer par l'appât de l'or ils revenaient bientôt, et recommençaient leurs ravages pour faire acheter encore leur retraite. L'empereur chercha du moins à rendre heureux ses peuples par la sagesse de son administration. Afin de ne pas se tromper dans le choix des fonctionnaires, il assembla dans une salle de son palais les mandarins et les lettrés les plus illustres, et leur fit écrire sous ses yeux les noms des hommes qu'ils estimaient les plus dignes d'occuper les emplois. Cet expédient enlevait du moins à la faveur ses principaux avantages, mais laissait toute latitude aux préventions de l'amitié, préventions qui, pour être honorables, peuvent aussi conduire à faire de mauvais choix. Le monarque donna une nouvelle impulsion aux études en érigeant des colléges, et en ordonnant que les élèves seraient examinés sur l'éloquence, sur quelques points de doctrine et sur la poésie. Ainsi l'art de faire des vers était alors regardé comme un complément indispensable de l'éducation. La protection accordée par le prince aux lettrés excita la jalousie des courtisans, qui les dénoncèrent comme méditant la ruine de l'État. L'un des inculpés prononça la défense des lettres devant l'empereur, auquel il adressa un long discours, tendant à puiser dans l'histoire des preuves que les lettrés n'avaient jamais attaqué le gouvernement, et que les princes qui les avaient persécutés en avaient été punis par la ruine de leur autorité. Sin-Tsoung, convaincu par ces arguments, rendit aux lettrés toute sa confiance. Parmi les personnages de cette classe qui honorèrent son règne il faut compter au premier rang le célèbre écrivain Sse-Ma-Koung, censeur public et historiographe de l'empire. Il a composé un grand ouvrage, où il raconte l'histoire des empereurs, à partir

MCD 2019

de l'avénement des Tchéou jusqu'à la dynastie des Soung, embrassant ainsi un espace de treize cent soixante-deux ans.

Sin-Tsoung appela au trône un de ses neveux, qui ne l'occupa que quatre années [1064-1067]. Ce dernier transmit le sceptre à son fils, Chin-Tsoung; ce prince prit pour ministre un philosophe réformateur, nommé Wang-An-Chi, qui, au lieu de se gouverner par les anciennes maximes, tenta d'introduire dans le gouvernement des innovations qui furent violemment attaquées, entre autres par le célèbre historien Sse-Ma-Kouang, défenseur obstiné des anciennes maximes. Ainsi, dans l'année 1069, plusieurs provinces ayant été dévastées par des orages, des inondations et des épidémies, les censeurs de l'empire remontrèrent à l'empereur qu'il devait s'examiner lui-même pour reconnaître s'il n'avait pas commis quelque faute grave dans son administration; il devait alors témoigner ses regrets en s'interdisant certains plaisirs tels que la musique et les spectacles qu'il faisait représenter dans son palais. Wan-An-Chi se moqua de ces recommandations; il dit au monarque : « Les » calamités qui nous poursuivent, et qui sont » toutes physiques, ne tiennent en rien aux » actions des hommes; ainsi, n'espérez pas » par des prières ou des actes d'humilité » changer le cours ordinaire des choses, car » vous ne pouvez croire que la nature s'im» pose pour vous d'autres lois. » Sse-Ma-Kouang était présent; il s'écria : « Les »souverains sont bien à plaindre quand ils »ont près d'eux des hommes qui osent leur »inculquer de semblables maximes; elles »leur ôtent la crainte de Dieu, et quel autre »frein sera capable de les arrêter dans leurs »désordres? Maîtres de tout et pouvant tout »faire impunément, ils se livreront sans re»mords à tous leurs excès, et ceux de leurs »sujets qui leur sont véritablement attachés »n'auront plus aucun moyen de les faire »rentrer en eux-mêmes (1). » L'empereur ne refusait pas d'écouter les représentations des adversaires de Wang-An-Chi, mais il se laissait diriger par ce personnage, qui était, il faut le dire, animé des intentions les plus louables; on en peut juger par les réformes qu'il s'efforça d'introduire dans l'administration. Ainsi il donna à la monnaie une valeur déterminée, car jusqu'alors les particuliers pouvaient en fabriquer; il suffisait qu'elle fût de poids. Le ministre créa dans les principales villes des tribunaux qui furent investis exclusivement du privilége de fabriquer la monnaie; il établit encore d'autres tribunaux pour assurer la rentrée d'un impôt mis sur la vente et l'achat des denrées servant à la nourriture; cette taxe devait être seulement supportée par les riches, et avait pour destination de secourir l'indigence et la vieillesse. Il organisa en outre dans chaque ville des bureaux chargés de percevoir les droits du fisc sur les terres; le taux de ces droits était réglé sur la bonne ou la mauvaise récolte de l'année. Mais ce qui souleva peut-être les inimitiés les plus dangereuses contre Wang-An-Chi, c'est qu'il voulait contraindre les lettrés, soumis à des examens, d'adopter les commentaires qu'il avait composés pour l'explication des cinq livres canoniques. Il irrita par cette tentative l'amour-propre de tous les docteurs de l'empire; néanmoins, ceux-ci ne purent ébranler sa faveur, et le ministre aurait exécuté tous ses projets si Chin-Tsoung eût vécu plus long-temps.

(1086-1100.) Le successeur du prince qui venait d'expirer était son sixième fils; il n'avait que dix ans; il fallut créer une régence, qui appartint à l'impératrice, aïeule du jeune souverain Tchi-Tsoung. Ce monarque ne tint pas long-temps les rênes de l'État, car il mourut à vingt-cinq ans. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, un de ses ministres lui présenta un petit livre, contenant les dix préceptes suivants, qu'on peut appeler le catéchisme des rois. — Craignez le ciel. — Aimez le peuple. — Travaillez à votre perfection. — Appliquez-vous aux sciences. — Confiez les emplois aux sages. — Écoutez les avis qu'on vous donne. — Diminuez les impôts. — Modérez la rigueur des supplices. — Évitez la prodigalité. — Fuyez la débauche. — Le monarque, s'il étudia ces préceptes, ne sut pas toujours les pratiquer, du

(1) *Vie de Sse-Ma-Kouang.*

MCD 2019

moins à en juger par l'anecdote suivante. Un de ses ministres, l'ayant blâmé d'avoir répudié son épouse légitime, le monarque dit pour excuse qu'il avait suivi l'exemple de ses ancêtres. — Vous auriez mieux fait d'imiter leurs vertus et non pas leurs fautes. Cette réponse un peu vive causa la disgrâce de celui qui l'avait faite ; il fut banni de la cour et privé de sa dignité, tant il est vrai qu'il ne faut dire aux princes, en fait de vérités, que celles qui peuvent leur plaire. Un frère de Tchi-Tsoung reçut le sceptre et ne sut pas le porter [1101]. Il restaura imprudemment le pouvoir des eunuques, et alla même jusqu'à conférer à quelques-uns d'entre eux des fiefs qui leur donnaient presque tous les attributs de la souveraineté. Devenu sectateur de Tao, il perdit l'attachement de ses sujets, qui professaient la religion de l'empire; mais la plus grande faute commise par Hoeï-Tsoung fut d'appeler à son secours les Tatars orientaux pour se défendre contre ceux de l'occident. Le prince tatar qui avait prêté au monarque chinois son appui se rendit maître des provinces septentrionales de la Chine, dont il se composa un royaume. Quelque temps après il se saisit de la personne de l'empereur et l'emmena dans le désert de Chamo, où ce prince mourut captif [1125]. — Son fils Kin-Tsoung prit le titre d'empereur et n'eut pas un sort plus heureux que son père. Attaqué de nouveau par les Jou-Tchi, ces mêmes Tatars qui avaient détrôné son prédécesseur, il tomba comme lui entre leurs mains lorsqu'ils prirent et pillèrent sa capitale [1127].

Un de ses fils, Kao-Tsoung, appelé au trône, remporta par l'épée d'un de ses généraux plusieurs victoires contre les Tatars Jou-Tchi; cependant il transporta le siége du gouvernement à Nan-King, et plus tard à Hang-Tchéou, lorsque ses ennemis firent de nouveaux progrès sur le territoire de l'empire. Au lieu de s'occuper exclusivement à défendre ses sujets, ce prince se livra à toutes les superstitions du culte de Fo, et pour n'être point troublé dans ses dévotions, il abandonna l'exercice de son autorité à son neveu. Cependant Hi-Tsoung, chef des Tatars Jou-Tchi, était devenu possesseur d'une grande partie de l'empire, qu'il partagea, par un traité, avec l'héritier des Soung (1). Celui-ci fut obligé de se reconnaître vassal du barbare, qui fut tué lui-même l'année suivante par ses soldats.

Hiao-Tsoung [1163-1189] hérita de la couronne impériale par l'abdication de son prédécesseur et régna paisiblement, car les Jou-Tchi, après la mort de leur chef, travaillés par des dissensions intestines, n'eurent pas le temps de songer à de nouvelles conquêtes. Nous passerons aussi sous silence les deux empereurs qui succédèrent à Hiao-Tsoung [1190-1224]; les actes de leur administration ne méritent pas d'être signalés. Li-Tsoung, qui vint après eux [1225-1264], aurait pu rétablir l'empire attaqué par les Tatars orientaux et occidentaux s'il eût possédé de grands talents militaires; mais il n'avait pas le génie guerrier. Ne pouvant se défendre avec ses propres forces, il s'allia avec les Tatars occidentaux contre les Kin ou Tatars orientaux, dont le dernier roi, assiégé dans sa capitale, se tua lui-même. Ce prince avait fait des propositions avantageuses à l'empereur; quand il apprit qu'elles étaient repoussées, il s'écria, en s'adressant au monarque chinois : « Les Tatars » m'enlèvent aujourd'hui mon empire; de- » main ils prendront le vôtre. » Cette prédiction ne pas tarda à s'accomplir. Khoubilaï-Khan, roi des Tatars du nord, envahit successivement toutes les provinces de l'empire. Un enfant, appelé Ti-Hien ou Koung-Tsoung [1275], dernier descendant des Soung, occupait le trône de ses ancêtres, sous la régence de sa mère. Celle-ci voulut traiter avec Khoubilaï, qui lui fit dire pour toute réponse : « Votre famille ne doit la » couronne qu'au bas-âge du dernier prince » de la dynastie précédente ; il est juste que » les princes de la dynastie des Soung, qui » ne sont que des enfants, cèdent la place à » une autre dynastie. » Et cette place il la prit pour lui-même. Cependant deux frères du prince enfant [1276-1278] ceignirent successivement la couronne. Le dernier de ces fantômes de souverain, qui s'appelait Ti-

(1) L'empereur chinois Kao-Tsoung.

MCD 2019

Ping, n'ayant plus d'autre ressource que la fuite, s'embarqua avec sa cour et cent trente mille soldats pour se retirer dans la province de Canton. Poursuivi par la flotte ennemie, il lui fallut accepter le combat. Au moment de la défaite des siens, le ko-lao prit le jeune prince entre ses bras et se précipita avec lui dans la mer, en s'écriant : *Il vaut mieux mourir libre que de déshonorer ses ancêtres par une honteuse captivité*. L'impératrice et tous les ministres imitèrent cet exemple, et la dynastie des Soung disparut dans les flots, après avoir duré trois cent dix-neuf ans.

DYNASTIE DES YOUAN OU MONGOLS.

(DE 1279 A 1367.)

Khoubilaï-Kan, ou plutôt Hou-Pi-Lie, car c'est le nom qu'il porte dans les annales chinoises, était petit-fils du fameux Gengis-Khan. Il avait reçu en partage la souveraineté féodale des provinces chinoises, le Ho-Nan et le Chen-Si, conquises par les armes mongoles, et c'est avec les forces de ces deux principautés qu'il parvint à se rendre maître de tout l'empire chinois, par les talents de ses généraux, dont le plus célèbre se nommait Pé-Yen. Ce dernier se signala non-seulement par son habileté, mais encore par son humanité, vertu rare en Orient, où tous les personnages armés du pouvoir se jouent de la vie des hommes, et versent le sang de la multitude avec une indifférence qui n'est jamais troublée par le remords. Pé-Yen, au contraire, quoique Tatar d'origine, se montrait plein de mansuétude et de générosité envers les vaincus; secourant ses ennemis après le combat, nourrissant les pauvres des villes soumises à ses armes, et répandant ses largesses sur des populations tout entières. Ce fut par cette conduite généreuse, plus encore que par ses succès sur les champs de bataille, qu'il parvint à dompter les Chinois. En effet, la plupart des chefs militaires et des fonctionnaires civils opposèrent une résistance héroïque aux envahisseurs; les commandants des places fortes s'ensevelirent sous les ruines des cités qu'ils étaient chargés de défendre ou se donnèrent la mort pour ne pas survivre à leur défaite. Ainsi le gouverneur de Li-Fou, se voyant sur le point d'être forcé, ordonna à l'un de ses officiers de lui donner la mort. Les mandarins et presque tous les habitants se tuèrent eux-mêmes, et quand les assiégeants pénétrèrent dans la ville, ils n'y trouvèrent plus que des cadavres. Dans une autre occasion, un Chinois du plus haut rang, ayant appris que le ko-lao (1) avait pris la fuite, rassembla ses amis et ses parents dans un grand repas; il leur fit ses adieux et termina ses jours par le suicide, afin de ne pas survivre à la ruine de son pays. Il semble qu'un dévouement si héroïque de la part des dépositaires du pouvoir aurait dû sauver l'empire; néanmoins il succomba sous l'ascendant des Tatars. Il est vrai que leur chef Hou-Pi-Lie, par la sagesse de son administration, réussit à se concilier la nation vaincue. Son premier soin, quand il eut achevé sa conquête, fut de repeupler les villes et les campagnes; il y parvint en chargeant de cette mission deux philosophes chinois, Hiu-Heng et Téou-Mo, qui jouissaient de la confiance de leurs compatriotes. A la voix de ces personnages, les habitants revinrent dans leurs demeures, où ils espéraient retrouver la sécurité, qui leur était garantie par les lois du vainqueur et par ceux qui étaient chargés de les exécuter. En effet, Hou-Pi-Lie s'entoura de Chinois, auxquels il confia la plus grande partie des emplois publics; lui-même adopta complétement la langue et les usages du peuple conquis; il fonda un collége, où il fit entrer les jeunes Mongols appartenant aux familles les plus distinguées, dans le but de leur faire donner une éducation toute chinoise. Hiu-Heng reçut la direction de cet établissement. Dès le matin il assemblait ses élèves, qu'il ne quittait pas de toute la journée, afin de les instruire et de les dépouiller complétement de leur barbarie native. Il leur apprenait à parler le chinois, à le lire, à l'écrire, à expliquer les livres. Il leur enseignait

(1) On appelle ainsi le premier ministre du gouvernement chinois.

MCD 2019

les différentes manières de se tenir debout et assis, de s'asseoir et de se lever, de marcher, de s'arrêter, de saluer, de manger même, et de prendre tous leurs divertissements en Chinois bien élevés; et devant donner le ton à la société mongole de la cour d'Hou-Pi-Lie. Les soins du professeur eurent les plus heureux succès, car, s'il en faut croire un historien, les jeunes Mongols, dans l'espace de trois années, se façonnèrent si bien à la civilité, aux mœurs et aux manières chinoises, qu'ils furent en état de les enseigner à leurs compatriotes. Hou-Pi-Lie introduisit dans son nouvel empire le lamaïsme, qui était la religion des Tatars; on sait que le souverain pontife de ce culte réside au Thibet et qu'il porte le titre de grand-lama. La doctrine qu'il professe a pour fondement le bouddhisme; mais elle en diffère sous quelques rapports. L'administration intérieure de l'empire subit une réforme complète; il fut divisé en dix départements, dont chacun avait pour chef un Mongol; un personnage de cette nation devait aussi présider dans tous les tribunaux.

Le monarque s'efforça de ranimer les sciences et les arts en attirant à sa cour et dans ses États les savants les plus illustres et les ouvriers les plus habiles; il envoya dans ce but jusqu'au Malabar, province de l'Indostan. Le règne de Hou-Pi-Lie fut aussi marqué par de grandes conquêtes; il s'empara de la Tatarie orientale, dont il dépouilla son oncle, qui l'avait attaqué le premier; il porta ses armes chez plusieurs peuples voisins. Bref, dans les dernières années de son règne il était maître de la Chine, du Pégu, du Thibet, des deux Tataries, du Turkeskan et du pays des Oïgours. Le royaume de Siam, la Cochinchine, le Ton-Kin et la Corée étaient ses tributaires. Sa politique dirigeait encore les monarques qui commandaient en Perse, dans le Koraçan, la Transoxane et jusque dans la Moscovie. Cependant il échoua lorsqu'il voulut envahir le Japon, contre lequel il envoya une flotte, ayant à son bord cent mille hommes. L'armée mongole fut battue, et un petit nombre de soldats échappèrent seuls à la mort et à l'esclavage.

Hou-Pi-Lie établit le siége de son gouvernement à Tai-Tou, aujourd'hui Pé-King, dont il jeta les fondements en 1267. Cette ville est située au milieu d'une plaine stérile; ce fut pour remédier à cet inconvénient qu'il fit creuser le grand canal qui se dirige vers le sud durant trois cents lieues, œuvre gigantesque et qui suffit pour amnistier les pillages et les violences, suites ordinaires de la conquête. Ce prince, né barbare, avait toutes les grandes qualités qui recommandent les rois qui sont venus aux époques les plus civilisées; il était courageux, magnifique, infatigable au travail, politique profond et ami des lettres, dont il appréciait le charme et dont il sentait toute l'importance. Le plus grand reproche que l'on puisse adresser à la mémoire de Hou-Pi-Lie, c'est d'avoir servi la haine des prêtres de Lama contre leurs co-religionnaires, appartenant à la secte du Tao. Non-seulement il poursuivit leurs personnes; mais il détruisit leurs livres, qu'il fit livrer aux flammes; il n'épargna qu'un seul ouvrage, qui était aussi le plus ancien, le Tao-Te-King, ce qui signifie *Le livre de la raison suprême et de la vertu*. Le célèbre voyageur Marco-Polo, qui séjourna dix-huit ans à la cour de ce monarque, en a tracé le portrait suivant, que nous abrégeons en le traduisant. « Le » seigneur des seigneurs, que nous appelons » Khoubilaï-Kan (Hou Pi-Lie), est de taille » moyenne, car il n'est ni grand ni petit; » il a tous les membres bien proportionnés, » le visage blanc et vermeil comme la rose » le nez bien fait; il a quatre femmes, les » quelles sont appelées impératrices; chacun » a pour la servir trois cents jeunes filles » remarquables par leur beauté et qui ser- » vent également aux plaisirs du prince. » Ce dernier tient encore à sa cour un cer- » tain nombre de jeunes vierges, nées en » Tartarie, et qui servent tour à tour le » prince, dont elles partagent le lit quand » il lui plaît de les y admettre, etc. »

Timour, surnommé Tching-Soung, c'est-à-dire le parfait et l'illustre, était petit-fils d'Hou-Pi-Lie, qui le choisit pour son successeur [1295-1307]. Il imita la politique de son aïeul, en rendant de grands honneurs à Khoung-tseu (Confucius); il lui fit élever

MCD 2019

un temple magnifique à Pé-King. Cet hommage rendu à l'apôtre de l'empire, flatta vivement lès Chinois et concilia à l'empereur leur attachement; les lettrés se montrèrent surtout reconnaissants; il ne tint pas à eux que Timour ne passât pour un des plus grands princes qui ait jamais illustré le rang suprême. Ce fut du moins un monarque plein de sollicitude pour son peuple, car il fit faire une enquête par toutes les provinces, afin de distribuer des secours à tous ceux qui ne pouvaient se livrer à leurs travaux, les uns par défaut d'argent, les autres par les infirmités et les blessures dont ils étaient affligés. Il réprima aussi les tentatives audacieuses des membres de sa famille, qui cherchaient à étendre les priviléges qu'ils avaient obtenus et dont les conséquences tendaient à les soustraire à la dépendance qu'ils devaient au souverain.

(1308-1311.) Wou-Tsoung, à peine investi de la couronne, fut contraint de la défendre contre un neveu de son prédécesseur, qui vint la lui disputer et qui fut vaincu dans la lutte. Un des actes les plus importants de son règne, fut l'introduction d'un papier-monnaie, de la valeur d'une once d'argent. L'invention de cette importante mesure financière est due cependant à Hou Pi-Lie; nous avons sur ce point le témoignage de Marco-Polo, qui s'exprime en ces termes:

« Il est voir que, en ceste ville de Canbalu,
» est la secque (Hôtel des monnaies) dou
grant sire, et est estable en telle manière
que l'on poet bien dire que le grant sire
» ait l'aqueimie (l'alchimie) parfetement...
Et quant cestes chartes sunt faites en la
» manière que je voz ai contés, il en fait
» faire tous les paiements, et les fait despen-
» dre por toutes les provinces et regnes et
» terres là où il a seingnorie, et nuls ne
» l'ose refuser à peine de perdre la vie.....
» Et si voz di sans nulle faile que plosors fois
» l'an les marchants apportent toutes chouses
» qui bien vaillent quatre cent mille bizans,
» et le grant sire les fait toutes payer de
» cestes chartes..... etc. » Le monarque eut le tort de favoriser trop exclusivement les lamas. L'arrogance de ces prêtres s'accrut à tel point, que l'un d'eux osa frapper une princesse du sang impérial, dont la suite avait retardé son passage sur un grand chemin; ils obtinrent même de la faiblesse du prince des lois destinées à les protéger par la terreur; en effet, tout homme, convaincu d'avoir battu ou injurié un lama, avait le poing ou la langue coupée. L'empereur mourut à l'âge de trente-un ans; il laissa le sceptre à son frère Jin-Tsoung.

Le premier soin de ce prince, dès qu'il fut investi du pouvoir, fut de punir les fonctionnaires publics coupables de malversations; sa sévérité s'étendit jusque sur des membres de la famille impériale, qui avaient commis des injustices, ou qui s'étaient rendus coupables de concussions. Le nouvel empereur employa tous ses soins à diminuer les misères de la multitude, lesquelles furent augmentées sous son règne par des calamités physiques, telles que des tremblements de terre et des inondations. Il s'accusa par un édit d'avoir attiré ces maux sur l'empire par les fautes de sa conduite, et il promit de veiller à l'avenir sur lui-même avec plus d'attention. L'apparition successive de deux comètes vint encore épouvanter le chef de l'empire et le peuple, qui crurent voir dans ces météores des témoignages du courroux céleste. Néanmoins le règne de Jin-Tsoung ne fut troublé par aucune révolte, car le gouvernement de ce prince était doux, et il s'efforça de réparer des désastres qu'il n'avait pu ni prévoir ni prévenir.

Ying-Tsoung, déclaré prince héréditaire, ne régna que deux années [1321-1323]. Dirigé par un ministre nommé Pei-Tchou, son règne s'annonçait sous les plus heureux auspices; mais Pei-Tchou, ayant voulu mettre des bornes à la puissance des prêtres de Bouddha, ceux-ci armèrent contre l'empereur lui-même et contre son ministre le fils adoptif du souverain, qui, à la tête d'une troupe de meurtriers, égorgea Ying-Tsoung et Pei-Tchou.

Maître de la toute-puissance, Taï-Ting fit mettre à mort tous ses complices, il s'épargnait ainsi l'embarras de les récompenser; il voulait aussi faire voir que tout homme qui portait la main sur son prince méritait d'être puni du dernier supplice. Il ne garda

MCD 2019

le trône que six années. Les historiens louent ce prince de n'avoir témoigné aucun ressentiment contre quelques-uns de ses ministres et des grands de sa cour qui lui présentèrent un placet où l'on traçait au monarque les règles qu'il devait suivre pour bien gouverner ; c'était au fond une critique déguisée et souvent amère de son administration. Si Taï-Ting ne s'offensa pas de cette requête, c'est qu'il ne put ou qu'il n'osa le faire, car les monarques en apparence les plus absolus, sont plus d'une fois obligés de s'arrêter devant certaines considérations plus fortes que leur pouvoir. Monté au trône par un assassinat, il aurait craint, en sévissant contre ces hardis conseillers, de soulever contre lui des ennemis redoutables; c'est là peut-être tout le secret de sa longanimité. Taï-Ting n'osa pas même prononcer l'abolition du culte de Fo ou Bouddha, dont les ministres provoquaient chaque jour des plaintes par l'insolence et le déréglement de leur conduite. En effet, ils prélevaient sur le peuple une sorte de dîme, se faisant fournir des provisions de toute espèce et s'affranchissant en partie du fardeau des taxes qui retombaient sur les classes inférieures de la nation. Le monarque remédia cependant aux abus les plus criants ; mais il n'appliqua au mal que des palliatifs. Sa mort, arrivée en 1329, fit éclore une guerre civile; un des fils de Wou-Tsoung (1) l'emporta sur ses concurrents. Il débuta par publier une amnistie pour désarmer par la clémence ses adversaires. Sous sa domination, les prêtres bouddhistes virent augmenter leur crédit ; le grand-pontife des lamas, qui réside au Thibet, vint à la cour du monarque chinois et fut accueilli avec les plus grands honneurs ; les personnages les plus élevés par la naissance et les dignités le servirent à genoux, quoiqu'ils fussent pour la plupart sectateurs de Khoung-tseu (Confucius). Un seul se révolta cependant contre l'étiquette humiliante qu'on exigeait de lui ; il ne voulut pas présenter à genoux une coupe au grand lama, il la lui offrit debout, et ce dernier crut devoir l'accepter.

(1333-1367.) La dynastie des Houan ou Mongols avait à peine duré quatre-vingts ans et déjà penchait vers sa ruine, qui fut accomplie sous le règne de Chun-Ti [1333-1367]. Lorsque le sceptre échut à ce prince, plusieurs grands personnages mongols, pourvus de riches apanages, s'étaient presque rendus indépendants et fomentaient des rébellions dans toutes les provinces ; d'un autre côté, les Chinois, qui supportaient avec peine le joug de leurs vainqueurs, étaient toujours prêts à se révolter, quoiqu'il leur fût interdit de posséder des armes. Dans cette position périlleuse, Chun-Ti, au lieu de se livrer aux soins du gouvernement, ne songeait qu'à ses plaisirs ; en vain des courriers venaient-ils chaque jour annoncer le soulèvement d'une province, la prise d'une ville, le pillage d'un district par des pirates, l'empereur continuait à inventer chaque jour de nouveaux divertissements. « Seize jeunes » filles, que l'on appelait les seize esprits » célestes, » dit un historien, « étaient » chargées d'amuser l'empereur par des » danses lascives, et le palais était rempli » d'une foule de comédiens, de chanteurs et » d'astrologues. Chun-Ti s'occupait encore » à rassembler des meubles et des curiosités » de toute espèce. Dans un de ses palais on voyait une grande armoire, et sur cette armoire une niche appelée *des trois sages*. Au milieu de cette armoire était une jeune » fille qui tenait l'aiguille à marquer les » heures du jour et de la nuit, avec les parties de l'heure chinoise. Quand l'aiguille » était sur l'heure, il s'échappait une colonne » d'eau ; des deux côtés, on voyait la figure » de deux anges, dont l'un tenait à la main » une clochette et l'autre un bassin de cuivre. » Quand le temps de la nuit était venu, ces » deux figures d'esprit battaient les veilles » chinoises, conformément au temps marqué » par l'aiguille, et dans ce temps plusieurs » statues, qui représentaient des lions et des » aigles, étaient en mouvement sur les » côtés. A l'est et à l'ouest de l'armoire se » voyait la représentation de la route du » soleil et de la lune dans le zodiaque ; au

(1) Wou-Tsoung, qui régna de 1308 à 1311, était fils de Timour ; Timour était petit-fils de Hou-Pi-Lie.

MCD 2019

» devant de la figure qui représentait les » douze signes étaient figurés six anciens » immortels; à midi et à minuit, ces six » statues marchaient deux à deux, passaient » un pont appelé le saint-pont, entraient » ensuite dans la niche des trois sages, et » retournaient à leur premier poste (1). »

Tandis que Chun-Ti laissait dépérir son gouvernement en se livrant à son goût immodéré pour les plaisirs et pour les arts qui s'y rattachent, des révoltes éclatèrent sur plusieurs points; elles étaient fomentées par des Chinois qui rougissaient de voir leur patrie sous le joug d'un peuple barbare. Un certain Tchou-Youan-Tchang, sorti d'un couvent de bonzes, se mit à la tête d'une troupe de révoltés qui devint bientôt une armée. Il trouva partout des auxiliaires dans la population. Cependant les officiers mongols opposèrent presque tous une résistance héroïque; ils soutinrent des siéges avec une telle opiniâtreté, que les uns se firent tuer sur la brèche, et les autres ne se rendirent qu'après avoir supporté toutes les horreurs de la famine. Les gouverneurs surent contenir la mauvaise volonté des habitants et leur imposer les plus horribles souffrances : ainsi, la ville de Hoai-Ngan ayant été assaillie, les vivres manquèrent bientôt à un tel point que, lorsqu'un homme tombait de faiblesse dans les rues, il était tué et mangé par ceux qui survenaient. Avant de recourir à cette horrible nourriture, les assiégés avaient dévoré les animaux domestiques et jusqu'aux herbes et aux feuilles des plantes qui croissaient dans les jardins. L'insurrection contre les Mongols avait commencé en 1352, et, durant cinq années, l'empire fut en proie à tous les désordres et à toutes les calamités qu'entraîne une guerre civile. Enfin, en 1357, Tchou, s'étant fait proclamer roi par ses soldats, se rendit maître des principales provinces; il se faisait précéder dans sa marche par un manifeste où il disait que les Youans ou Mongols avaient subjugué la Chine par l'appui de Dieu seul, et que Dieu se déclarait aujourd'hui contre ceux qu'il avait favorisés, pour les punir d'avoir méconnu ses préceptes et mal gouverné les peuples confiés à leurs soins. Après avoir énuméré les crimes des princes mongols, Tchou promettait de façonner son gouvernement d'après les règles instituées par Yao et Chun, dont la mémoire était en grande vénération parmi les Chinois. Cette pièce, répandue avec profusion, concourut puissamment au succès de Tchou, qui s'avança jusqu'auprès de la capitale. A la nouvelle de son approche, Chun-Ti quitta Pé-King pour se réfugier en Tatarie. La dynastie mongole n'avait pas duré un siècle lorsqu'elle tomba; parvenue au trône par la force, elle fut chassée à son tour par la même puissance qui l'avait élevée. C'est qu'en effet rien ne s'use plus vite qu'un pouvoir établi par l'épée; il faut qu'il se consolide par les qualités des hommes chargés du commandement. Mais, placés au premier rang, ceux-ci ne tardent pas à négliger les devoirs qui leur sont imposés; le pouvoir les enivre, la mollesse les énerve, et ils succombent, vaincus par l'ascendant des vertus politiques et guerrières qui avaient fait jadis leur triomphe, et qui se tournent contre eux pour les accabler.

(1) Vid. *Histoire de la dynastie des Mongous*, par le père Gaubil.

DYNASTIE DES MING.

(DE 1368 A 1644.)

Dans les États despotiques, tous les hommes, quelles que soient leur naissance et leur fortune, peuvent aspirer au trône, car il est le plus souvent le prix de l'audace. De là vient qu'un esclave peut devenir roi, sans qu'un si prodigieux changement de position choque l'opinion publique, familiarisée avec ces jeux du sort. Ainsi le mérite, en Orient, n'est arrêté par aucun obstacle insurmontable; perdu dans la foule, il peut en sortir et monter au premier rang; mais, en retour, la société n'a point de garanties contre les bouleversements politiques, toujours plus fréquents et plus désastreux en Orient que parmi les Européens, régis par un principe tout opposé, et qui assure mieux le repos intérieur d'un État. En Occident, il faut une révolution sociale pour donner

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.

Pardinel Sculp.

SUPPLICE DE LA CANGUE.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 11

une couronne à un soldat heureux; mais ces sortes de révolutions, produites seules par le temps, n'ont lieu qu'à des époques éloignées: on les compte dans l'histoire parce qu'elles sont rares. Quoi qu'il en soit, revenons au vainqueur des Tatars, qui, en se faisant déclarer roi, prit le titre de Houng-Wou, et qui, dans la salle des ancêtres, porte le nom de Ming-Taï-Tsou (1). Le monarque fixa son séjour à Nan-Kin, et cependant ce fut à Pé-King que, dans l'année 1358, il offrit le sacrifice à Chang-Ti, privilége réservé exclusivement à l'empereur. Il érigea cette ville en principauté pour l'un de ses fils (2); ce dernier, monté sur le trône en 1408, en fit de nouveau la capitale de l'empire. Le règne de Houng-Wou n'offre aucun événement politique remarquable; il acheva, par ses généraux, de chasser les Mongols, et envahit même leur territoire; toutefois il ne put empêcher qu'ils ne revinssent sans cesse assaillir les Chinois et menacer le trône des Ming. L'empereur, pour achever d'éteindre le souvenir des Mongols, ordonna à tous ses sujets de se vêtir à la chinoise, car il connaissait toute l'importance du costume sur l'esprit des masses, dont il importe de frapper les yeux par des signes extérieurs; il flattait, en outre, par cette mesure l'orgueil national. Il fut, selon nous, moins heureusement inspiré lorsqu'il fit briser toutes les machines et les chefs-d'œuvre des arts que son prédécesseur avait rassemblés dans son palais, et lorsqu'il publia des lois somptuaires, lois toujours mal observées, puisqu'il faut toujours les renouveler. Houng-Wou employa tous ses soins à perfectionner l'administration de son vaste empire; il encouragea les lettres et fit rechercher les anciens livres; il rétablit les tombeaux des souverains les plus illustres de la monarchie, au nombre de trente-cinq, et s'efforça de les imiter par sa conduite. Une des entreprises les plus utiles, et qu'il eut la gloire d'accomplir, fut la confection d'une carte de l'empire chinois proprement dit. Ce travail fut terminé en 1394, et fait honneur au monarque, qui en ordonna l'exécution; il dota aussi ses sujets d'un code intitulé *Taming-Lu*, ou code général des lois de l'empire sous la dynastie Tamaing [1397]. L'esprit du monarque n'était pas non plus enclin à la superstition, et il en donna la preuve lorsqu'un docteur Tao-Sse, c'est-à-dire un des disciples de Lao-Tseu (1), vint lui offrir un livre contenant la recette du breuvage de l'immortalité, en disant au prince que cette recette était réservée exclusivement à l'empereur, car le commun des hommes ne saurait prétendre à un si grand avantage que celui de l'immortalité. « Alors, » lui répondit l'empereur, « je ne puis accepter votre » livre; il ne me serait d'aucun usage, parce » que je ne veux me procurer de bonheur que » celui que je puis partager avec mon peuple. » Remportez votre livre, et livrez-vous dé- » sormais à quelque occupation plus utile. » Le vrai secret de l'immortalité est de pra- » pratiquer la vertu, de faire du bien aux » hommes et de remplir tous ses devoirs. Ce » secret est à la portée de tout le monde; je » tâcherai d'en faire usage. »

Houng-Wou était fils d'un pauvre laboureur; loin de rougir de l'obscurité de sa naissance, il l'avouait hautement et semblait même en tirer vanité : bien différent, sous ce rapport, d'un personnage qui a joué naguère parmi nous le rôle le plus brillant (2). Rien ne prouve mieux, au reste, la toute-puissance des préjugés nationaux que la conduite des deux monarques que nous rapprochons ici. Si l'un ne craignait pas de convenir de la bassesse de son origine, c'est qu'il savait devoir ne rien perdre par cet aveu dans l'estime de son peuple; et si l'autre éprouvait quelque embarras sur le trône, quand on lui rappelait les souvenirs de sa fortune primitive, c'est qu'il n'ignorait pas que ces souvenirs faisaient tort à sa fortune présente et tendaient à la discréditer, en affaiblissant le

(1) Ce qui signifie grand-aïeul de la dynastie Ming.

(2) Tchnig-Tsou, qui usurpa le trône sur son neveu.

(1) Lao-Tseu était un philosophe chinois qui vivait à la même époque que Khoung-steu (Confucius), et dont la doctrine se rapproche, dit-on, de celle d'Épicure : nous en parlerons plus tard avec quelque détail.

(2) Napoléon.

MCD 2019

respect qui doit entourer le rang suprême. Nous citerons à ce propos le testament du monarque chinois, qu'il fit rédiger et qu'il rendit public de son vivant. Son but était sans doute d'applanir les voies au trône à son successeur, en faisant ressortir les avantages que son règne avait procurés à l'empire.

« Il y a long-temps », dit le monarque, « que j'ai reçu l'ordre du ciel pour gouverner » les hommes ; je règne depuis trente-un ans. » Jai fait tous mes efforts pour remplir tous » les devoirs du rang suprême : j'ai pacifié » l'empire, je lui ai rendu son ancienne splen- » deur ; toujours occupé, soit à combattre soit » à gouverner, je n'ai point à me reprocher » d'avoir été paresseux ou négligent. J'ai em- » ployé tout mon temps et toutes les ressour- » ces de mon esprit à procurer au peuple tout » ce qui pouvait le rendre heureux, et j'ai lieu » de penser que, si l'événement a quelquefois » trahi mes espérances, la nation n'a jamais » douté que je n'aye employé tous mes soins » à assurer son repos et son bien-être. J'étais » né dans une condition obscure, je n'avais ni » vertu ni mérite, et cependant je me suis as- » sis sur le trône, sans même l'avoir désiré. « J'ai pris pour modèles les empereurs les plus » sages qui ont gouverné l'empire, et, si je » n'ai pu les égaler en tout, je n'ai du moins » rien négligé pour suivre leurs traces. Par- » venu maintenant à la soixante-onzième an- » née de mon âge, je sens que mes forces s'af- » faiblissent de jour en jour et que je dois » payer bientôt le tribut que la nature im- » pose à tous les hommes : c'est pourquoi, » désirant que l'empire continue de posséder » long-temps après ma mort les avantages » dont j'ai tâché de le faire jouir, j'ai choisi » pour me succéder mon petit-fils, Tchoung- » Wen; car j'ai remarqué en lui beaucoup de » prudence et de douceur ; il a des lumières, » écoute volontiers les avis qui lui semblent » dictés par la sagesse : je crois donc qu'il » gouvernera bien. D'ailleurs, il est fils du » prince héritier, mon fils aîné ; je serais in- » juste à son égard, si mon choix tombait sur » quelqu'autre que sur lui. » Houng-Wou ne survécut que quatre mois à la publication de ses dernières volontés : il expira l'an 1398.

Appelé à la couronne par le vœu de son grand-père, dont la mémoire lui conciliait d'avance l'attachement de ses sujets, Kien-Wen-Ti laissa cependant le sceptre s'échapper de ses mains. Sa chute fut provoquée seulement par l'ambition d'un de ses oncles, qui l'accusait de s'être emparé du trône à son détriment. Si l'on eût consulté les vœux de la population, elle eût sans doute voté en faveur du jeune souverain, qui avait signalé les premiers jours de son règne en faisant remise au peuple du tiers des impôts ; mais les soldats furent seuls appelés à décider le différent : le jeune monarque fut vaincu. Renfermé dans la ville de Nan-King, il essaya de résister à son ennemi, mais la trahison ouvrit à ce dernier les portes de la cité; le palais impérial, livré à la dévastation, devint un théâtre de meurtres et de pillage. Kien-Wen-Ti eut cependant l'adresse d'échapper à ceux qui le cherchaient : il prit les habits d'un bonze, se rasa la tête, et parvint à se retirer dans la province du Yun-Nan, située près des frontières. Depuis cette époque, il vécut en butte à des périls continuels, car l'usurpateur avait envoyé sur ses traces une foule d'agents pour se saisir de sa personne. Le prince déchu échappa pendant trente-huit années à toutes les investigations, mais enfin il tomba aux mains de ses adversaires et passa ses derniers jours dans la captivité : il n'avait régné que quatre ans.

Tching-Tsou, en arrachant le sceptre à son neveu, prouva du moins qu'il était digne de le porter : il se baigna d'abord dans le sang des partisans de son prédécesseur; huit cents personnages expièrent dans les tourments leur fidélité ; mais, quand il n'eut plus besoin d'être cruel, le nouveau prince fit preuve de douceur et d'habileté. Il mit tous ses soins à se faire aimer du peuple par la sagesse de son administration, et mourut en 1424, après avoir porté la couronne vingt-un ans. Son successeur, Jin-Tsoung [1424-1425] ne fit que passer sur le trône ; il expira au bout de quelques mois. Entêté de l'astrologie, il crut voir en consultant les astres un signe annonçant sa fin prochaine; cette découverte l'affecta si vivement qu'elle altéra sa santé et le conduisit rapidement au tombeau. On cite de ce prince un trait qui lui fait honneur :

MCD 2019

La province de Chan-Toung était en proie à la famine, il ordonna aussitôt à son premier ministre de s'y transporter sur-le-champ pour distribuer des secours. « Mais il faudra, dit le ministre, consulter les deux tribunaux suprêmes pour aviser aux moyens que l'on devra employer.» «Soit, dit l'empereur, mais qu'on se dépêche, puisque mon peuple souffre, et qu'on ne craigne pas d'aller au-delà de mes intentions par trop de libéralité. »

(1425 - 1435) Nous esquisserons rapidement le règne de Hiouan-Tsoung, fils et successeur du monarque précédent. Le seul fait qui mérite d'être rapporté est l'incendie du palais impérial. Les flammes fondirent une quantité prodigieuse de meubles et d'objets d'art, et du mélange de ces métaux, on fabriqua des vases qui furent avidement recherchés et auxquels on attache encore maintenant un grand prix. L'empereur avait trente-huit ans quand il expira ; il transmit la couronne à son fils aîné. Ce prince, appelé Ying-Tsoung, ne pouvant tenir les rênes de l'État à cause de son âge, encore trop tendre, le pouvoir fut confié à l'impératrice sa mère, et au premier eunuque. Ce dernier, croyant avoir les talents d'un général, se mit à la tête d'une puissante armée qu'il conduisit contre les Tatars, au-delà de la grande muraille. Sa présomption fut punie par une déroute complète ; il avait emmené avec lui le jeune monarque, qui tomba entre les mains des vainqueurs. L'impératrice envoya au roi tatar de riches présents, afin de racheter son fils ; mais, par une insigne fourberie, ce dernier les retint, ainsi que son prisonnier, en disant que ces dons n'étaient pas suffisants pour la rançon d'un empereur, et qu'il les gardait provisoirement.

Le fils du prince captif, âgé de deux ans, fut mis à la place de son père ; mais un frère de ce dernier détrôna son neveu et se mit à sa place : il se nommait King-Ti [1450-1456], et garda le pouvoir suprême six ans, quoique son frère eût été relâché par les Tatars ; mais il n'avait pas voulu reprendre le sceptre et s'était renfermé dans le palais du midi. A la mort de King-Ti, arrivée en 1457, Ying-Tsoung remonta sur le trône, qu'il occupa jusqu'en 1464, époque à laquelle il fut remplacé par son fils Hian-Tsoung [1465-1487]. Ce monarque prit les armes contre les Tatars, qui avaient envahi les provinces limitrophes ; il les battit et les força de se retirer. Nous avons vu que sous le règne de Ying-Tsoung les eunuques avaient commencé à jouer un rôle politique ; leur influence grandit encore sous Hian-Tsoung, qui les rendit arbitres souverains de la vie de tous ses sujets, en érigeant un tribunal exclusivement composé d'eunuques, et qui reçut le monstrueux pouvoir de prononcer la peine capitale contre les personnes de toutes les classes qui seraient soupçonnées de méditer la ruine du gouvernement. Les preuves n'étaient pas nécessaires pour motiver une condamnation, les juges n'avaient besoin que de consulter leur conviction. Ainsi procédaient à Venise les inquisiteurs d'État, qui, au nom de l'intérêt public, pouvaient frapper du glaive de la loi toutes les têtes, sans jamais rendre compte du sang qu'ils avaient répandu. Cependant, l'odieux tribunal des eunuques souleva tant de résistances qu'il ne put continuer long-temps le cours de ses proscriptions ; il fut suspendu, mais non détruit. L'empereur avait adopté la religion de Bouddha ; il s'entoura de bonzes, et combla ces moines de biens. Comme il avait su se faire craindre des Tatars, l'un des princes de cette nation lui envoya des présents, parmi lesquels on voyait un lion, animal encore inconnu aux Chinois.

Le règne d'Hiao-Tsoung, qui hérita du sceptre paternel, fut marqué par des calamités physiques : des tremblements de terre firent périr plusieurs milliers d'hommes ; la peste et la famine concoururent encore à décimer la population, qui, à peine échappée à ces fléaux, se vit encore en butte aux incursions des Tatars. Ils recommencèrent à ravager l'empire. Des rébellions éclatèrent aussi contre le monarque, où l'on vit figurer un bonze qui s'était fait le chef de l'insurrection. La crédulité est une des maladies de l'esprit humain, toujours prêt à ajouter foi à ce qu'il désire. Hiao-Tsoung en offrit une nouvelle preuve par les ten-

MCD 2019

tatives qu'il fit pour se procurer le fameux breuvage d'immortalité, dont la fourberie et la trahison avaient fait usage plus d'une fois contre ses prédécesseurs. Ses investigations furent sans résultats : il mourut en 1505.

Wou-Tsoung, qui ceignit la couronne après son père, n'avait aucune des vertus du commandement. Livré à des goûts puérils, il vivait entouré de bouffons et de parasites, et passait la plus grande partie de son temps à la chasse. Sa négligence livra le peuple à l'avidité des fonctionnaires publics, et des agents du fisc, dont les concussions firent éclore des révoltes. Le besoin avait mis les armes à la main à une foule de malheureux; ils se réunirent et marchèrent sur Pé-King; il fallut envoyer contre eux une armée qui les dispersa, mais sans les détruire entièrement. Les Tatars ayant recommencé leurs ravages, l'empereur forma le dessein d'aller les combattre en personne, mais en simple volontaire et sans être connu ni des généraux ni des soldats. Ses ministres eurent beaucoup de peine à le faire renoncer à cette extravagance. Il transmit le trône à son fils Chi-Tsoung. Celui-ci [1522-1566], en prenant les rênes du pouvoir, les tint d'abord d'une main ferme; il essaya de gouverner par lui-même, et publia plusieurs réglements utiles; il repoussa les Tatars, qui avaient pénétré de nouveau sur le territoire de l'empire, et battit les Japonais lorsque ces insulaires firent des irruptions dans plusieurs provinces. Les historiens reprochent au monarque d'avoir trop aimé la poésie, accusation singulière comme sans gravité; le véritable tort de Chi-Tsoung fut d'avoir adopté les plus folles croyances des sectaires de Fo et de Lao-Tseu, ce qui le conduisit à faire de grandes dépenses pour trouver la recette du breuvage de l'immortalité. On sait que Confucius (1) était révéré par la majorité des classes les plus élevées; cette considération n'empêcha pas cependant le monarque de détruire les statues qui avaient été élevées en l'honneur de ce philosophe; il le dépouilla même de tous les titres honorifiques dont il avait été décoré par ses prédécesseurs. Les bonzes furent sans doute les auteurs de cette persécution, aussi impolitique qu'inutile. Elle fit naître un sanglant libelle contre l'empereur; dans cet écrit, l'auteur passait en revue tous les actes de son règne et les flétrissait énergiquement. Chi-Tsoung lut cette satire; dans son dépit, il la jeta par terre et la foula aux pieds; mais il rougit bientôt de son emportement, car la réflexion lui fit reconnaître que les reproches qui lui étaient adressés n'étaient pas tous sans fondement. Quelques jours après cet incident, il tomba malade, et recourut, pour sa guérison, au breuvage d'immortalité; mais ce remède ne put empêcher son trépas, qui eut lieu en 1566. — Mo-Tsoung, son fils, le remplaça [1566-1572]. Enivré de son rang, il ne pouvait souffrir qu'on osât lui faire des remontrances; c'était afficher un orgueil aussi insensé que dangereux pour lui-même; car un prince, s'il veut bien gouverner, doit écouter les avis de ses conseillers, sauf à décider par lui-même ce qu'il convient de faire. Il débuta cependant par une mesure louable, celle de briser les fers d'un grand nombre d'hommes qui gémissaient, pour différentes causes, dans les prisons. Il inaugurait ainsi son avénement par la clémence : on ne pouvait mieux commencer.

[1573-1619] Chin-Tsoung succéda à son père Mo-Tsoung, qui était mort après un règne de cinq ans. Le jeune prince, hors d'état de gouverner à cause de son âge, fut mis sous la tutelle d'un personnage d'un haut rang, appelé Chang-Kiu-Ching, pour lequel il professa toujours un attachement filial. Dès qu'il eut saisi les rênes du pouvoir, l'empereur consacra tous ses moments aux affaires publiques; voulant tout connaître par lui-même, il était levé, chaque jour, à quatre heures du matin, lisait toutes les requêtes qui lui étaient adressées, et mettait par écrit ses décisions. Cependant le ciel semblait prendre plaisir à faire peser sur son peuple et sur lui les plus rudes épreuves : des inondations et des sécheresses produisirent des famines si affreuses, que, dans la province de Chan-Si, il fallut creuser d'é-

(1) Ou plutôt Khoung-tseu.

MCD 2019

normes fosses dans lesquelles on enterrait à la fois jusqu'à dix mille cadavres. Dans le Ho-Nan, une partie de la population fut réduite à se nourrir de chair humaine. Le monarque, à l'occasion de ces fléaux, offrit des sacrifices au Souverain-Maître, et n'exigea que la moitié des impôts. Il eut en même temps à se défendre contre des ennemis non moins redoutables pour l'empire et pour lui : c'étaient les Tatars Jou-Tchi ou orientaux. Désarmés par des tributs déguisés sous le nom de présents, les Tatars Tan-yu ou occidentaux avaient cessé d'infester le territoire chinois ; mais, fatigués de leur inaction, ils renouvelèrent leurs ravages en 1616. Ainsi toutes les hordes fondirent à la fois sur l'empire. Un de leurs chefs, dont le père avait été arrêté et mis à mort par les Chinois, publia un manifeste où il déclarait la guerre à l'empereur, en disant qu'elle avait été provoquée par sept griefs principaux, qu'il énumérait dans sa proclamation. Les ministres impériaux ne daignèrent pas répondre au Tatar, qui, furieux d'un silence qu'ils regardait comme une injure, pénétra sur-le-champ dans la province de Liao-Toung, s'avança dans le Pé-Tchi-li, et parvint jusqu'à peu de distance de Pé-King. Il fut contraint de revenir sur ses pas et de se retirer dans le Liao-Toung, où il établit le siége de sa puissance, car il prit le titre d'empereur [1616]. La lutte se soutint de part et d'autre avec acharnement ; mais le prince tatar, ayant remporté plusieurs victoires dans les années 1618 et 1619, revint aux portes de la capitale. A son approche, Chin-Tsoung manifesta l'intention de se retirer à Nan-King, mais les prières de ses ministres le décidèrent à attendre l'ennemi. Les craintes et les inquiétudes qui travaillaient son esprit le conduisirent, peu de temps après, au tombeau. Il avait tenu le sceptre quarante-cinq ans. Son fils Kouang-Tsoung ne garda la couronne qu'un mois ; il expira des suites d'une maladie dont son médecin ne put triompher. Quelques historiens rejettent le trépas prématuré du prince sur l'ignorance de cet Esculape de cour.

Appelé au trône par la volonté de son père, Hi-Tsoung se trouvait dans la position la plus périlleuse, et rassembla des troupes de toutes parts pour faire tête à ses adversaires. Le roi de Corée lui envoya quelques soldats, et l'on vit paraître aussi, parmi les auxiliaires venus au secours du monarque, une princesse chinoise dont le fils possédait un petit Etat tributaire de l'empire. Cette amazone conduisait elle-même ses soldats. Hi-Tsoung enrôla aussi des Portugais en qualité de canonniers ; mais des intrigues les firent renvoyer, et l'empereur perdit un appui qui pouvait changer la fortune des armes. Toutefois les Tatars éprouvèrent une défaite ; ils évacuèrent la province de Liao-Toung ; mais leur chef, le même qui s'était fait déclarer empereur sous le nom de Thian-Ming, les ramena dans cette même province, et mit le siége devant la capitale, que la trahison lui livra. Maître de cette ville, son premier soin fut d'ordonner, sous peine de la vie, aux Chinois de se raser la tête : jusqu'alors ces derniers avaient laissé croître leurs cheveux ; ils avaient tant d'attachement pour cette coiffure, que plusieurs milliers préférèrent subir la mort plutôt que d'obéir à l'édit. Le prince tatar s'était rendu odieux à la population vaincue par ses cruautés, et il eût échoué dans son entreprise s'il n'avait pas trouvé des aides dans les lieou-tseu, troupes de brigands, qui avaient pris les armes pour piller, et qui s'unirent sans scrupule aux ennemis de leur patrie. Tandis que l'empire était en proie au double fléau de la guerre civile et de la guerre étrangère, l'empereur Hi-Tsoung mourut à l'âge de trente ans, et son compétiteur, le roi tatar Thian-Ming expira quelques mois après.

Le sceptre passa dans les mains du frère du monarque qui venait de descendre au tombeau, Noaï-Tsoung. Malgré le triste état de l'empire, ce prince régna, ou plutôt garda le titre d'empereur pendant quinze années [1628-1643] ; résolu de s'affranchir du pouvoir des eunuques, il commença par éloigner du palais des soldats que ces derniers y avaient introduits ; puis, quand il les eut désarmés, il procéda contre eux. Le chef des eunuques n'osa prendre le parti de la résistance, et, au lieu d'ouvrir la lutte, il désespéra de sa fortune et s'empoisonna. Le

MCD 2019

peuple se donna le lâche plaisir de dépecer son cadavre, tandis que le monarque s'empara de ses richesses. Cet insolent parvenu avait souffert que de vils flatteurs bâtissent des temples en son honneur ; on renversa ces édifices, honteux témoignages de la servilité. Tel était cependant l'adresse persévérante des eunuques, qu'ils parvinrent à rentrer en grâce ; ils étaient sans doute devenus nécessaires aux passions des femmes qui entouraient l'empereur, et qui, toujours plongées dans de secrètes intrigues, avaient besoin des eunuques, soit pour les diriger, soit pour les servir dans leurs projets. Quoi qu'il en soit, ce fut encore un eunuque appelé Youan à qui Noaï-Tsoung confia le sort de l'empire. Il le mit à la tête d'une armée, et le chargea en outre d'entamer des négociations avec le chef des Tatars. Ce misérable conclut un traité déshonorant, et, pour forcer son maître à le ratifier il exhorta ses adversaires à marcher immédiatement sur Pé-King ; il leur traça même la route qu'ils devaient prendre. Les Tatars suivirent son conseil, et parvinrent jusqu'aux portes de la capitale ; mais l'eunuque, de retour au palais impérial, ne recueillit pas le fruit de sa trahison. Dénoncé par des serviteurs fidèles, il fut livré aux tourments de la question, et enfin mis à mort. Les Tatars, ayant perdu en lui un affidé sur lequel ils comptaient principalement, crurent devoir se retirer dans la province de Liao-Toung, où ils avaient établi, depuis plusieurs années, leur domination. En 1635, le monarque tatar mourut, et la nation éleva au trône son fils, qui prit le nom de Tsoung-Ti (1). Conduit en Chine dès son enfance, il avait appris la langue du peuple qu'il voulait subjuguer, et s'était familiarisé avec ses mœurs et ses coutumes. Grâce à cette éducation et à l'habileté de sa politique, il réussit à se concilier les Chinois, qui voyaient en lui presque un compatriote, puisqu'il parlait leur idiôme et adoptait leurs usages. Sur ces entrefaites, l'empire était tombé dans la plus effrayante anarchie : les mécontents formaient huit corps d'armée, ayant chacun des chefs qui visaient au trône, et telle était la haine qui divisait ces rivaux, qu'ils se détruisirent mutuellement ; il n'en resta plus que deux, qui se partagèrent fraternellement l'empire. L'un de ces personnages, nommé Li-Tseu-Tching, s'établit dans les provinces septentrionales, où il commit les plus horribles cruautés. Ainsi, se méfiant des eunuques, il ordonna de les massacrer, au nombre de cinq mille, et fit subir le même sort à dix mille lettrés dont il redoutait l'influence sur le peuple. Son humeur était si sanguinaire, que lorsqu'un habitant s'était rendu coupable d'un délit, quelque léger qu'il fût, il condamnait à la même peine tous ceux qui logeaient dans la rue, et cette peine était la mort. Ce barbare, ayant assiégé Kaï-Foung-Fou, capitale du Ho-Nan, causa la ruine complète de cette ville, car le général chinois qui la défendait, ayant rompu les digues du fleuve jaune, les eaux noyèrent tous les habitants, au nombre de trois cent mille. Les jésuites furent enveloppés dans ce désastre ; ces religieux s'étaient introduits dans l'empire sous le règne de Chin-Tsoung II, au commencement du dix-septième siècle. Ils avaient élevé des églises dans la cité de Kai-Foung-Fou ; un de leurs missionnaires périt dans la catastrophe que nous venons de rapporter. Cependant Li-Tseu-Tching parvint à se rendre maître des deux provinces du Ho-Nan et du Tchen-Si. Il confisqua les biens des mandarins, après les avoir fait égorger, et s'attira les bénédictions de la multitude, à laquelle il fit remise d'une partie des impôts. Nous venons de voir par quels moyens il se montra généreux envers le peuple, sans nuire à ses intérêts ; le meurtre des riches avait comblé d'avance le vide qu'aurait éprouvé son trésor. Enivré de ses succès, il prit le titre d'empereur, et marcha sur Pé-King, où il entra au bout de trois jours de siége. Le descendant des Ming, renfermé dans son palais, et ne voyant que par les yeux de ses eunuques et de ses courtisans, apprit avec autant de surprise que d'effroi que les soldats du rebelle allaient briser les portes de la demeure royale. Abandonné de tous les siens, il se retira, avec l'impératrice et sa fille, dans ses jardins, et traça sur sa robe quelques mots, où il

(1) Ces mots signifient vertu élevée.

MCD 2019

disait que, trahi par ses ministres et ses serviteurs, il n'avait plus d'autre ressource que de se tuer lui-même, car il faut que le prince meure, puisque l'État meurt aussi. Il tua ensuite sa fille et se pendit à un arbre. L'impératrice, le premier ministre et quelques eunuques imitèrent l'exemple du souverain. On porta son cadavre au vainqueur, qui le reçut assis sur la chaire impériale; il fit trancher la tête aux deux fils et aux parents de Hoai-Tsoung. Ainsi disparut, noyée dans le sang, la dynastie des Ming, après avoir duré deux cent soixante-seize ans et fourni seize empereurs.

DYNASTIE DES TAÏ-THSING.

(ACTUELLEMENT RÉGNANTE DE 1644 A ....)

L'usurpateur Li-Tseu ne put recueillir le fruit de ses crimes; un général chinois, nommé Ou-San-Koueï, ne voulut pas lui rendre hommage, et s'allia avec le roi tatar Tsoung-Te contre l'assassin du dernier empereur. Assiégé dans une ville où il s'était renfermé, il refusa de se rendre, quoique Li-Tseu eût amené le père du fidèle général au pied des remparts, en menaçant de l'égorger. Celui-ci exhorta son fils à ne pas céder, et mourut victime de son héroïsme. Li-Tseu, à l'approche des Tatars, se retira et se rendit à Pé-King; il pilla et incendia le palais impérial, et courut chercher un refuge dans la province du Chen-Si. On ne sait pas d'une manière certaine ce que devint ce brigand, c'est l'épithète dont les historiens l'ont flétri. Sa conduite à Pé-King l'avait rendu si odieux, qu'il ne faut pas s'étonner du déclin de sa fortune; elle tomba aussi rapidement qu'elle s'était élevée. Cependant les Tatars n'avaient plus à conquérir que les provinces méridionales, qui obéissaient encore à un nouvel empereur, issu de la famille des Ming; mais ce prince tomba entre les mains des envahisseurs, qui l'étranglèrent. A la même époque, la province de Fou-Kien avait aussi donné le titre de souverain de l'empire à un descendant des Ming, qui périt tragiquement, peu de temps après. Mais un prince du sang impérial, nommé Lou, investi du commandement, sous le titre de libérateur de l'empire, repoussa les Tatars; il rencontra cependant un rival dans la personne d'un de ses parents, nommé Thang-Ou, qui, de son côté, prit le titre d'empereur. Les deux compétiteurs soutinrent leurs droits par des manifestes et par des combats. Cette lutte déplorable avança les affaires des Tatars; trouvant leurs ennemis divisés, ils en profitèrent pour les accabler. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette guerre, où les Tatars, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, éprouvèrent de nombreuses vicissitudes. Forcés de combattre en rase campagne des armées chinoises, il leur fallait encore retenir dans l'obéissance les villes qui leur étaient soumises, où la révolte couvait dans tous les cœurs, car les habitants ne pouvaient pardonner aux vainqueurs de vouloir les contraindre à raser leurs cheveux. Cette mesure tyrannique fit plus d'ennemis aux Tatars que les excès de la conquête. Heureusement pour le succès de leur cause, qu'ils étaient commandés par un prince doué des plus grands talents; il se nommait Ama-Vang, et avait eu la plus grande part aux succès militaires de ses compatriotes. Tsoung-Té, en mourant, avait transmis la couronne à son jeune fils Chun Tchi, que les Tatars avaient proclamé empereur. Ce prince étant trop jeune pour gouverner par lui-même, la conduite des affaires avait été remise à son oncle Ama-Vang, qui réussit à accabler tous les adversaires de son neveu. La plus importante et la dernière de ses conquêtes fut la prise de Canton, où résidait Young-Li, prince de la famille des Ming et qui avait pris ou reçu le titre d'empereur. Le siége de cette ville, entrepris par trois armées tatares [1650], dura une année entière; il fallut que la trahison en ouvrît les portes. Les vainqueurs se livrèrent, pendant neuf jours, aux excès les plus monstrueux; cent mille habitants tombèrent sous le sabre des Tatars, et le carnage fut arrêté, non par la clémence, mais par la cupidité des généraux, auxquels les envoyés de plusieurs villes voisines firent de riches présents. Canton succomba à la vue d'une flotte nombreuse, venue à son secours, et commandée par un chef de pirates qui s'était rendu redoutable

MCD 2019

par ses exploits ; mais quand il apparut, la ville était déjà au pouvoir de l'ennemi. Terminons l'histoire de ce pirate : après avoir combattu quelquefois avec succès les vainqueurs, désespérant de leur enlever une conquête déjà presque entièrement achevée, il ne voulut pas néanmoins se soumettre à leur domination. Il fit voile pour l'île de Formose ; il y trouva les Hollandais, les en chassa, et s'établit dans cette contrée, où il vécut indépendant.

On se rappelle que nous avons parlé d'un empereur chinois qui tenait sa cour à Canton ; quand cette cité devint la proie des Tatars, il échappa à leur rage et trouva un asile auprès du roi de Pégu, qui, menacé d'une invasion, livra son hôte aux mains de Chun-Tchi ; ce dernier l'immola. Peu de temps avant cet événement, le prince tatar, ayant perdu son tuteur Ama Vang, s'était chargé du soin du gouvernement ; il réussit à captiver l'attachement de ses nouveaux sujets, en respectant et en adoptant leurs lois et leurs coutumes. Il conserva les six tribunaux suprêmes, dont l'établissement remontait à quatre mille années ; mais il voulut qu'ils résidassent à Pé-King, et qu'ils fussent présidés par un Tatar. Il retint sous le drapeau les troupes chinoises, mais donna les principaux grades à ses compatriotes. Quant aux emplois civils, il les conserva presque tous aux Chinois ; mais il eut soin de ne laisser à ces places qu'une apparence d'autorité ; ceux qui les occupaient reçurent, en échange du pouvoir, des titres honorifiques. Chun-Tchi se montra sévère pour le choix des lettrés, auxquels était exclusivement dévolu le gouvernement des villes et des provinces. Trente-six examinateurs s'étant laissé corrompre (1), il leur fit trancher la tête ; les lettrés leurs complices furent soumis à de nouveaux examens, et ceux qui succombèrent, l'empereur les relégua dans les déserts de la Tatarie. Il prodigua encore des encouragements à tous les savants, entre autres aux missionnaires européens. L'un d'eux, le P. Schaal, jésuite, fut chargé de la direction du tribunal des mathématiques. Au reste, les jésuites avaient déjà fait faire de grands progrès à la religion catholique ; durant les troubles qui avaient précédé l'avénement du monarque tatar, ils avaient répandu dans plusieurs provinces les dogmes du christianisme ; ils avaient même baptisé un de ces fantômes d'empereur qui avaient disputé le pouvoir suprême aux envahisseurs de la Chine. On ne saurait trop regretter que de mesquines rivalités aient détruit par la suite des résultats qui promettaient d'implanter dans l'Empire la loi du Christ et la civilisation européenne. La fin du règne de Chun-Tchi démentit ses heureux commencements : il s'éprit de la femme d'un de ses officiers tatars, qui, maltraité par son maître, mourut de chagrin. Le monarque se hâta d'épouser la veuve, dont il eut un fils, qui expira, ainsi que sa mère, au bout de quelques mois. Dans son désespoir, Chun-Tchi voulut attenter à ses jours, et ne soulagea la douleur qu'il éprouvait qu'en faisant élever un superbe mausolée à l'objet de sa passion ; il fit même immoler sur le tombeau trente personnes, dans la persuasion que leur sang apaiserait les mânes de sa bien-aimée. Quelque temps après, il voulut abdiquer l'empire et se renfermer dans un couvent de bonzes ; mais il finit par se rendre aux prières de ses ministres et garda l'autorité suprême. Mais l'agitation de son âme avait détruit sa santé ; il envisagea la mort avec courage, et quand il sentit que sa fin approchait, il fit venir auprès de son lit quatre seigneurs de sa cour, qu'il jugeait dignes de sa confiance, et les nomma tuteurs de son fils, qui n'avait que huit ans. Il fit à haute voix l'aveu de ses fautes, en témoigna son repentir ; puis, s'étant fait apporter le manteau impérial, il s'en enveloppa et rendit le dernier soupir, en disant : *Je vais rejoindre mes ancêtres* [1662]. Il avait alors vingt-quatre ans.

(1662-1722.) Khang-Hi n'en avait que neuf à la mort de son père, et l'empire fut gouverné par quatre régents, dont l'administration n'offre que peu d'événements dignes d'être rapportés. Cependant nous devons mentionner la proscription des eunuques ;

(1) Tous les lettrés sont soumis à des examens qui leur confèrent des grades scientifiques, sans lesquels ils ne peuvent occuper aucun emploi.

MCD 2019

quatre mille d'entre eux furent chassés du palais, et une loi nouvelle les déclara incapables d'occuper aucun emploi. Un seul ennemi menaçait encore les conquérants, c'était le fils du pirate qui s'était emparé de l'île Formose Au lieu d'équiper une flotte pour le combattre, les régents prirent une de ces mesures familières au pouvoir en Orient, et qui seraient inexécutables en Europe. Ils ordonnèrent à tous les habitants du littoral de six provinces d'abandonner leurs propriétés, et de se retirer dans l'intérieur des terres; en même temps, les villes, les bourgs, les villages situés sur ces mêmes côtes, furent rasés, et le commerce maritime interdit sur ce point. Une grande partie de la population de ces lieux, qui n'avait d'autre subsistance que la pêche, perdit son industrie et tomba dans le dénuement; mais le pirate, ne trouvant plus rien à récolter, se vit délaissé par les compagnons de ses brigandages, et son fils remit, quelques années plus tard, Formose à l'empereur. Khang-Hi supportait avec impatience le joug de ses tuteurs; l'un d'eux étant mort en 1666, le jeune monarque, qui n'avait que treize ans, se saisit de l'autorité, et fit connaître aussitôt la trempe de son caractère en faisant arrêter, juger et condamner à la peine capitale un des régents, dont les fils, au nombre de sept, subirent le même sort que leur père. Si les Chinois semblaient complétement soumis, il existait cependant des mécontentements qui ne tardèrent pas à faire explosion. Les Tatars Mantchous étaient maîtres, il est vrai, de la Chine, mais les vaincus, bien plus nombreux que les vainqueurs, pouvaient exterminer aisément ceux-ci, s'ils parvenaient à se compter. On n'a pas oublié le rôle qu'avait joué, après la chute de la dynastie des Ming, le général chinois Ou San-Kouei; grâce à son appui, les Tatars avaient triomphé de tous les obstacles et payé les services de leur allié par le titre de roi (wang); il avait aussi reçu le gouvernement de plusieurs provinces. Soit qu'il regrettât d'avoir livré son pays à des étrangers et qu'il travaillât à l'affranchir, ou soit qu'il voulût seulement se rendre assez redoutable à l'empereur tatar pour n'avoir rien à craindre des effets de l'ingratitude de la cour, il ne tarda pas à devenir suspect. Trop habile pour ne pas juger sa position, il prit sans délai toutes les mesures nécessaires afin de soutenir une révolte qui devenait inévitable. Il quitta l'habit tatar pour reprendre le costume national. Dirigé par un chef aussi recommandable, une foule de Chinois prirent les armes, et le feu de l'insurrection se propagea rapidement dans quatre provinces. En même temps, une conspiration, tramée à Pé-King par les soins du fils de Ou-San-Kouei, mettait en péril la vie du monarque tatar, qui, averti la veille de l'exécution, fit arrêter et décapiter les principaux conjurés. L'insurrection avait gagné pendant ce temps les provinces du midi, et un prince, descendant de Gengis, essayait de se former un empire en Tatarie. Khang-Hi fit tête à tous ces périls; son adresse divisa ses adversaires, et le dévouement de ses soldats fit le reste. Le prince mongol fut battu et fait prisonnier, et le vieux Ou-San-Kouei, voyant la décadence de son parti, mourut bourrelé d'inquiétudes; mais avant d'expirer il avait fait proclamer empereur le plus jeune de ses fils. Il s'appelait Houng-Hoa et ne put soutenir le rôle qu'il avait accepté; battu par les troupes de Khang-Hi, il mit fin lui-même à ses jours [1681].

Dès qu'il eût écrasé ses adversaires et pacifié ses États, l'empereur entreprit une nouvelle guerre contre un prince tatar, nommé Galdan, qui, ayant réuni sous son obéissance plusieurs tribus, aspirait à faire passer toutes les autres sous ses enseignes. Ce projet, s'il eût réussi, aurait menacé l'indépendance de la Chine, en lançant un jour sur son territoire toutes les hordes tatares. L'empereur prévit ce résultat, et pour le prévenir il s'allia aux Kalkas, tribu qui refusait de se joindre à Galdan et de le reconnaître pour suzerain. Après une lutte aussi longue que sanglante, et à laquelle prirent part les troupes du monarque chinois, Galdan fut réduit à se soumettre; il promit même de se rendre au camp de l'empereur, qui s'était arrêté avec son armée sur les bords du fleuve Hoang-Ho. Galdan, s'étant mis en

MCD 2019

route, mourut en chemin, et Khang-Hi revint dans sa capitale [1697]; il avait atteint son but, celui de terrasser son adversaire avant qu'il fût devenu formidable. La mort ayant frappé cet ennemi, l'empereur chargea ses généraux d'écraser le reste des partisans de Galdan. Le gouvernement de Khang-Hi tirait sa principale force du caractère du souverain; il en est toujours ainsi chez les peuples de l'Orient, privés d'institutions politiques; en effet, toute l'autorité repose entre les mains du chef de l'État, qui est lui-même la loi vivante et la seule respectée, parce qu'elle agit promptement, et sans être arrêtée par des formes ou par des délais; elle juge, condamne et punit tout à la fois. En 1680, l'empereur, ayant conçu quelque doute sur la fidélité du vice-roi de Canton, lui dépêcha deux envoyés, qui lui présentèrent un lacet. Le vice-roi s'étrangla lui-même; trois de ses frères et cent douze personnages attachés à sa fortune furent enveloppés dans sa ruine et se laissèrent égorger comme lui. Cette docilité des victimes ne se retrouve que chez les Ottomans, et n'assure cependant ni les jours du despote ni la stabilité du gouvernement.

Khang-Hi, quoiqu'il eût soixante-neuf ans, continuait de se livrer, comme dans sa jeunesse, aux plaisirs fatigants de la chasse; il contracta une maladie qui le conduisit au tombeau le 20 décembre 1722. Il avait eu soin de dicter et de rendre public son testament. Nous en rapporterons quelques passages : « Le Chou-King, dit-il, fait consister la félicité en cinq avantages : une »longue vie, la richesse, la tranquillité, »l'amour de la vertu et une fin heureuse. » Puis il se fait à lui-même l'application de ces cinq maximes : « L'âge que j'ai présentement, continue-t-il, prouve que j'ai vécu »long-temps; quant à mes richesses, j'ai »possédé tout ce qui est contenu entre les »quatre mers; je suis père, et je me vois »la tige de cent-cinquante fils et petit-fils : »les filles doivent être en plus grand nombre, je laisse l'empire en paix et dans la »joie; ainsi la félicité dont je jouis peut être »appelée grande. »— Il établit ensuite les droits de ses ancêtres au trône, et arrive à parler de lui-même en ces termes : « Moi, »empereur, je me suis appliqué à l'étude de »la sagesse dès ma plus tendre enfance, et »j'ai acquis quelques connaissances dans les »sciences anciennes et modernes. Dans la »vigueur de l'âge, je pouvais bander des »arcs de quinze forces et lancer des flèches »de treize palmes de longueur, et j'ai paru »à la tête de mes armées; pendant toute ma »vie je n'ai fait mourir personne sans sujet. »J'ai apaisé des révoltes, j'ai nettoyé le »septentrion du Cha-mo, et toutes ces en»treprises ont été combinées et conduites par »les ressources de mon génie. — Je n'ai »jamais dépensé inutilement les trésors de »l'empire dont la garde est commise à la »cour des tributs : c'est le sang du peuple. »Je n'y ai puisé que ce qui est nécessaire pour »la subsistance des armées, et pour subvenir »aux famines. Je n'ai point permis qu'on »tendît avec des étoffes de soie les apparte»ments des maisons particulières où je sé»journai dans les voyages que j'ai faits pour »visiter l'empire; et la dépense dans chaque »endroit ne s'élevait quelquefois pas plus haut »que dix mille onces d'argent, mais ne dépassait jamais vingt mille onces (1). — Il termine enfin par l'éloge de son quatrième fils, Young-Tching, qu'il a choisi pour lui succéder.

Khang-Hi se fit l'élève des jésuites, et en particulier du père Verbiest, qu'il avait mis à la tête du bureau des astronomes. Il étudia sous lui la géométrie, l'arpentage et même la musique; il encouragea les lettres par son exemple, et fit composer plusieurs ouvrages importants, entre autres une traduction du *Toung-Kian-Kang-Mou*, le recueil historique le plus ancien de la Chine. Il fit aussi composer deux dictionnaires, l'un chinois, l'autre chinois-mantchou, et lever par des jésuites la carte de son empire, afin de bien connaître l'étendue de chaque province; il y fit joindre le recensement de la population et l'étendue des terres cultivées.

Depuis le jour où les Européens avaient abordé dans l'empire céleste, ils avaient

(1) Soixante-quinze mille et cent-cinquante mille francs.

MCD 2019

tenté d'y propager le christianisme; mais les missionnaires envoyés par les jésuites, doués, pour la plupart, d'une vaste instruction et d'une grande habileté, réussirent à s'établir à la cour; quelques-uns même devinrent les favoris du souverain, qui se fit leur disciple. Le crédit dont ils jouissaient auprès de Khang-Hi empêcha la ruine du catholicisme, dont les dogmes et les cérémonies choquaient les idées reçues dès l'enfance par les Chinois. Tel était, entre autres, l'usage de réunir dans le même temple les deux sexes; cette dernière circonstance répugnait vivement aux Chinois, qui avaient toujours cru nécessaire de dérober les femmes aux regards des hommes. Le tribunal des rites se déclara d'abord contre la loi du Christ, qui fut soumise à l'examen d'une assemblée dont les membres étaient des princes de la famille impériale et les premiers dignitaires de l'empire. L'avis de ce conseil fut favorable aux jésuites; mais le monarque, auquel fut soumise la délibération du conseil, rendit un décret interdisant la célébration du culte catholique, dont l'exercice était seulement permis au P. Verbiest et à ses compagnons. A l'avènement au trône de Khang-Hi, et lorsque l'empire était gouverné par des régents, le père Schaal, dont nous avons déjà parlé, et trois de ses collégues avaient été jetés dans les fers, et condamnés au dernier supplice; mais un tremblement de terre qui survint sauva les confesseurs de la foi; ils furent plus tard remis en liberté. Nous avons vu que Khang-Hi lui-même avait proscrit la religion chrétienne; en 1692 il revint sur cette décision, en approuvant une déclaration du tribunal des rites, où, après avoir énuméré les services rendus par les missionnaires, on reconnaît que la doctrine qu'ils enseignent n'est point mauvaise ni capable de séduire le peuple ou de causer des troubles. L'empereur est donc supplié de permettre à tout le monde d'aller adorer Dieu dans les églises du Christ, et sans crainte d'être puni. Les succès des jésuites en Chine avait armé contre eux la jalousie des dominicains, qui jouissaient à Rome d'un grand crédit. Ces religieux accusaient les disciples de Loyola de corrompre le christianisme en y mêlant des superstitions étrangères pour plaire aux néophytes chinois. En effet, les jésuites permettaient à ces derniers d'accomplir les cérémonies usitées à l'égard des ancêtres et en l'honneur de Khoung-tseu (1). La querelle s'envenima; pour la terminer, le père Grimaldi, président du tribunal des mathématiques, et trois autres de ses confrères adressèrent à l'empereur lui-même une supplique où ils disaient : « Les lettrés d'Europe ont appris » qu'on pratique en Chine des cérémonies » pour honorer Khoung-tseu ; qu'on y offre » des sacrifices au ciel, et qu'on observe des » rites particuliers à l'égard des ancêtres; » persuadés que ces cérémonies, ces sacri- » fices et ces rites sont fondés en raison, ces » lettrés européens, qui en ignorent le vé- » ritable sens, vous prient instamment de le » leur faire connaître. Nous avons toujours » pensé qu'on honorait Khoung-tseu, en » Chine, comme législateur ; que c'était en » cette seule qualité et dans cette unique vue » qu'on pratiquait les cérémonies établies » en son honneur. Nous croyons que les ri- » tes qu'on observe à l'égard des ancêtres » ne sont établis que pour faire connaître » l'amour qu'on a pour eux, et consacrer le » souvenir du bien qu'ils ont fait pendant » leur vie; quant aux sacrifices au ciel (2), » nous croyons que ce n'est pas au ciel visi- » ble qu'ils sont offerts, mais au maître su- » prême, auteur et conservateur du ciel et » de la terre et de tout ce qu'ils renferment. » Tel est le sens que nous avons toujours » donné aux cérémonies chinoises; mais, » comme des étrangers ne sont pas censés » pouvoir prononcer sur ce point important » avec la même certitude que les Chinois » eux-mêmes, nous osons supplier votre » majesté de ne pas nous refuser les éclair- » cissements dont nous avons besoin. » L'empereur déclara que l'interprétation des jésuites était juste. Mais le pape décida en

(1) Confucius.

(2) Ce sacrifice était adressé aux Chang-Ti, ou Thian. Il s'agissait de savoir si par ces deux mots les Chinois désignaient le ciel matériel ou le seigneur du ciel.

MCD 2019

faveur des dominicains. Il envoya en 1705 le cardinal de Tournon en qualité de légat à Pé-King (1). Celui-ci demanda à l'empereur de permettre l'établissement en Chine d'un ecclésiastique décoré du titre de supérieur général des Européens. C'était, disait-il, afin que le pape puisse entretenir une correspondance suivie avec sa majesté chinoise, et savoir sans cesse des nouvelles d'une santé si précieuse et si nécessaire au salut de tout un peuple. L'empereur accueillit assez mal cette proposition, qu'il traita de demande frivole; et peu de temps après [1706] un édit impérial ne permit aux missionnaires de demeurer en Chine qu'à la condition d'approuver hautement la doctrine de Khoung-tseu et les cérémonies pratiquées en l'honneur des ancêtres. Les jésuites obtinrent cependant que la loi serait mitigée à leur égard, et que cinquante missionnaires qui s'étaient soumis aux termes de l'édit auraient la permission de catéchiser. Mais les mandarins, poussés soit par un zèle religieux, soit par un sentiment de jalousie, persécutèrent les Chinois qui embrassaient le christianisme. L'un de ces fonctionnaires, qui avait eu l'occasion de voyager et d'avoir des rapports avec les Européens, fit parvenir à l'empereur une requête où il l'engageait à se méfier de ces étrangers, non moins dangereux par la turbulence de leur caractère que redoutables par les canons dont ils arment leurs vaisseaux. « Sont-ils parvenus, disait-il, à s'introduire dans un pays, ils bâtissent des églises, s'attachent les basses classes par des distributions d'argent, et lèvent la carte de la contrée. C'est ce qu'ils ont fait en » Chine. Il terminait en demandant l'interdiction du culte catholique. Les missionnaires et leurs prosélytes vécurent ballottés entre la tolérance et la persécution jusqu'en 1721; à cette époque, un nouveau légat vint remplacer le cardinal de Tournon, qui était mort à Macao (2). Il fut présenté au monarque, qui accueillit avec une apparente satisfaction l'envoyé du pontife; mais les jésuites prévirent que cet accueil n'était qu'un piége. En effet, le légat avait apporté un projet d'accommodement, portant le titre de constitution; on le lui renvoya avec ces mots, écrits de la main de l'empereur : « Cette espèce de décret ne » regarde que de vils Européens; com- » ment déciderait-il quelque chose sur la » grande doctrine des Chinois, dont ces » gens d'Europe n'entendent pas même la » langue? Il paraît assez par cet acte qu'il y » a beaucoup de ressemblance entre leur » secte, et les impiétés des bonzes et des Teao- » Sse, qui ont avec eux des disputes si vio- » lentes. Il faut donc défendre à ces Euro- » péens de prêcher leurs fables en Chine; » c'est le moyen de prévenir des événements » fâcheux. » Les jésuites dirent au légat qu'il ne lui restait plus qu'à quitter la capitale. Il obtint cependant une audience de congé. Kang-Hi l'engagea à revenir, en lui disant qu'il accorderait volontiers sa protection à la secte de Tao-Tsin (1), pourvu que ceux qui suivaient cette loi cessassent de se disputer. Cette assurance n'était qu'une raillerie, et le légat partit fort désappointé. Les ennemis des jésuites prétendirent que ces moines avaient fait échouer la mission de l'envoyé de Rome, en haine des dominicains, et dans le but de demeurer seuls dans l'empire, afin de ne partager avec personne l'honneur d'y implanter la loi du Christ.

(1723-1735) Le prince dont nous allons retracer le règne fut choisi au préjudice d'un autre fils de Khang-Hi, qui était alors absent de la cour, et s'était déjà distingué par ses exploits contre les Éleuths (2). Les services qu'il rendit alors à sa patrie causèrent son exclusion. Khang-Hi n'osa pas laisser le trône vacant, dans la crainte d'exciter des troubles. Le nouveau monarque avait quarante cinq ans : il prit le nom de Young-Tchin, qui signifie droiture inaltérable. Il

(1) Clément XI occupait alors le trône pontifical.

(2) C'est une petite île où les Portugais ont obtenu la permission de s'établir : la population se compose de Portugais et de Chinois. Macao est située près des côtes de la Chine.

(1) C'est le nom qu'on donne en Chine au catholicisme.

(2) On appelle de ce nom les tribus tatares, dont le chef était ce Galdan dont nous avons déjà parlé sous le règne de Khang-Hi, et qui fut vaincu par ce prince.

MCD 2019

acheva l'œuvre commencée par son prédécesseur en expulsant définitivement les chrétiens. Dans un seul district dix-huit églises furent démolies et tous les Européens conduits à Macao, à l'exception cependant des jésuites qui étaient à la cour. Vainement les missionnaires établis à Pé-King eurent-ils recours à un frère de l'empereur, dont ils croyaient que la protection leur était acquise. Celui-ci refusa de prendre leur défense en disant : « Nous n'allons pas en Eu» rope imiter votre conduite; vos disputes » sur nos coutumes vous ont beaucoup nui; » il ne manquera rien à la Chine quand » vous cesserez d'y être. » L'empereur tint à peu près le même langage aux missionnaires, qui avaient sollicité une audience : « Que diriez-vous si j'envoyais dans votre » pays une troupe de bonzes?.... Du temps » de votre confrère Ricci, vous étiez en petit » nombre ; vous n'aviez ni églises, ni dis» ciples ; ce n'est que sous le règne de mon » père que vous vous êtes étendus avec rapi» dité..... Mais si vous avez trompé mon » prédécesseur, n'espérez pas me tromper de » même..... Vous voulez que tous les Chi» nois se fassent chrétiens ; votre loi le de» mande, je le sais : mais alors que devien» drions-nous dans un temps de troubles ; » vos prosélytes n'écouteraient que vous. » L'empire n'a rien à craindre aujourd'hui ; » mais si vos vaissaux survenaient par mil» liers, des désordres et des conflits pour» raient avoir lieu. Je vous autorise cepen» dant à demeurer ici et à Koang-Tcheou » (Canton). Tant que vous ne donnerez au» cun sujet de plaintes, autrement je vous » chasserai de toutes les villes de mon em» pire. » En 1732 les missionnaires reçurent l'ordre de quitter pour jamais Canton, et s'embarquèrent pour Macao ; ils voulaient emmener avec eux cinq cents Chinois, leurs néophytes ; mais le gouverneur s'y opposa, et fit jeter en prison ces malheureux, dont quelques-uns reçurent la bastonnade. Toutefois les jésuites firent remontrer à l'empereur que si la loi chrétienne ne rendait pas de culte aux ancêtres elle recommandait de les honorer. Young-Tchin promit d'examiner de nouveau la doctrine des chrétiens, et eût peut-être adouci ou révoqué ses ordonnances, si la mort ne l'avait empêché de prendre une décision sur ce point.

Si nous nous sommes étendu sur les faits relatifs aux missionnaires, c'est que le règne de Young-Tchin offre peu d'événements politiques remarquables. Une révolte éclata cependant contre lui : parmi les chefs du soulèvement se trouvait un prince de la famille impériale, qui avait embrassé le christianisme, et qui refusa d'abjurer sa nouvelle croyance ; plusieurs de ses complices avaient imité son exemple, ou du moins furent dénoncés comme l'ayant suivi. Le monarque voulut qu'on les poursuivît seulement comme coupables de rébellion, et non pour avoir adopté la loi du Christ. En 1731, la ville de Pé-King fut en partie renversée par un tremblement de terre, qui fit périr cent mille habitants. Le prince ouvrit son trésor pour venir au secours des victimes qui avaient échappé au trépas. Il fit aussi plusieurs réglements utiles et relatifs aux finances et à la réforme des mœurs. Il ordonna encore que toute sentence entraînant la peine capitale fût présentée trois fois à sa signature, afin d'attirer davantage son attention. Une telle pensée fait honneur à Young-Tchin ; mais il faut remarquer que les ordonnances rendues par un empereur n'engagent à rien son successeur : ainsi le bonheur de la nation n'a rien de stable, car il repose, non sur la volonté de la loi, mais sur celle d'un seul homme. En Chine, le pouvoir a toujours prodigué les louanges et les encouragements à l'agriculture ; ce qui n'a pas empêché que dans tous les temps la Chine n'ait été affligée par la disette. Quoi qu'il en soit, un rescrit de l'empereur [1732] déclare que tous les ans le laboureur qui se serait le plus distingué par son assiduité au travail et par la sagesse de sa conduite, serait nommé mandarin de huitième classe ; qu'à ce titre il aurait droit d'en porter l'habit, d'être reçu chez le gouverneur de la province, et de prendre le thé avec lui. A sa mort, de grands honneurs seront rendus à ses dépouilles, et l'on inscrira son nom et ses titres dans la salle des ancêtres. Young-Tchin mourut en 1735, après un règne de treize ans. S'il en faut

MCD 2019

croire les missionnaires, il s'attira, par son application aux affaires et par la douceur de son gouvernement, le respect et l'amour de ses sujets. On pourrait peut-être lui reprocher d'avoir retenu captif ce frère dont nous avons déjà parlé, et qui perdit le trône par son absence de Pé-Kin au moment du trépas de Khang-Hi; mais la politique lui prescrivait cette injustice, puisqu'elle assurait le repos et la sécurité du peuple chinois. On attribue à Young-Tchin plusieurs ouvrages, entre autres un traité de morale intitulé les *Dix Préceptes;* mais les empereurs chinois ayant l'habitude de publier sous leur nom les œuvres qu'ils font faire et celles qu'ils font par eux-mêmes, on ne sait au juste ce qu'il faut penser du mérite littéraire d'un souverain chinois. Nous dirons seulement que dans ses *Dix Préceptes*, l'auteur enseigne à ses compatriotes de toutes les classes comment ils doivent se conduire, suivant la place qu'ils occupent dans la société.

(1736-1795.) Le fils et le successeur de Young-Tchin prit, en montant sur le trône, le surnom de Khien-Loung (grand par lui-même). Son règne s'ouvrit par des actes de clémence envers les princes de la famille impériale qui avaient été retenus en prison, exilés ou dégradés par son prédécesseur. Il laissa les autorités chinoises sévir contre les chrétiens; il ratifia même les sentences prononcées contre cinq dominicains espagnols qui, malgré la loi d'expulsion, vivaient cachés dans la province du Fou-Kian; cependant d'autres missionnaires, à la même époque, habitaient la capitale, où ils étaient soufferts par égard pour leurs connaissances scientifiques, et par leur adresse à exécuter des machines et des objets d'art; ils étaient protégés par le besoin qu'on avait de leurs talents. Khien-Loung suivait aussi d'un œil vigilant ce qui se passait parmi les Eleuths, et prit parti pour l'un des chefs nommé Amour-Sanon. Un des compétiteurs de ce dernier resta captif entre les mains de l'empereur, qui semblait le tenir en réserve pour l'opposer un jour au prince tatar que les armes chinoises avaient placé sur le trône. Celui-ci voulut prévenir ce résultat, et, en 1755, déclara la guerre aux lieutenants de son protecteur. Les armes de Khien-Loung éprouvèrent d'abord quelques revers; mais, ayant mis à la tête de ses soldats deux habiles généraux, Tchao-Hoeï et Fou-Te, Amour-Sanon fut battu. Il se réfugia d'abord dans le pays des Khasaks ou Cosaques, puis il se retira en Sibérie, où il mourut de la petite-vérole. L'empereur envoya demander son corps à la czarine Elisabeth, qui refusa de le livrer. Les officiers chinois obtinrent seulement la permission de voir le cadavre du prince. Mais les Tatars qui s'étaient laissé subjuguer, se révoltèrent bientôt contre un joug qui leur semblait insupportable, car il tendait à les empêcher de se battre entre eux, et de se livrer au brigandage. Les troupes chinoises étouffèrent cette insurrection, dont les chefs, conduits à Pé-King, furent jugés par le monarque et exécutés sous ses yeux. Il institua ensuite de nouveaux chefs pour commander aux diverses tribus; ceux-ci le reconnurent comme leur suzerain [1759]. Après tant de victoires, Tchao-Hoeï, qui les avait remportées, revint à Pé-King; l'empereur lui-même sortit au-devant de lui, et rentra dans la capitale ayant à sa droite le vainqueur des Eleuths, qu'il récompensait dignement en l'offrant à l'admiration publique [1760]. Toutefois, les services les plus éminents n'obtenaient pas grâce devant la justice du souverain, quand elle était provoquée par des fautes graves : ainsi le brave Fou-Te, convaincu de concussion et de plusieurs autres délits, les expia par le dernier supplice; il fut décapité. Maître des régions centrales de l'Asie, Khien-Loung porta ses armes jusque dans le royaume d'Ava, situé dans le voisinage de l'Indostan [1768]; il entreprit encore une expédition contre les Miao-Tseu, montagnards intrépides qui habitent une vaste contrée ayant trois cent milles géographiques de l'est à l'ouest. Placés au milieu de l'empire, ils ont toujours conservé leur indépendance. Un général chinois appelé Akouï pénétra dans des gorges réputées jusqu'alors inaccessibles, et extermina la plus grande partie de la population. Les chefs des montagnards tombés entre ses mains furent conduits à Pé-King, et décapités. On exposa en public leurs têtes dans des cages. Toutefois, la soumission des Miao-

MCD 2019

Tseu ne dura pas long-temps, car ils sont libres encore aujourd'hui. Les Chinois, pour se mettre à couvert de leurs incursions, ont bâti sur les frontières du pays des Miao-Tseu une ligne de petits forts où ils entretiennent constamment des garnisons.

Une œuvre plus utile que des conquêtes fut encore accomplie par l'empereur, qui fit creuser un canal de dérivation pour empêcher l'Hoang-Ho (le fleuve jaune) de déborder. Le vainqueur des Miao-Tseu fut chargé de conduire cette entreprise, et n'y réussit pas moins qu'à gagner des batailles. Ce travail gigantesque fut terminé dans l'espace de quelques années; il est vrai qu'on y employa des masses d'hommes qui furent mis en réquisition, ainsi qu'il est d'usage dans tous les pays despotiques. Un événement singulier marqua encore le règne de Khien-Loung; ce fut le retour des Eleuths-Tourgaouts, plus connus sous le nom de Kalmoucks. Ils avaient abandonné leur patrie pour aller vivre sous la domination russe, sur les rives du Volga. Maltraités par les officiers de Catherine, ils prirent soudainement la résolution de se soustraire à son pouvoir par la fuite; et, après avoir accompli une marche de mille lieues, ils arrivèrent, au nombre de deux à trois cent mille, sur les bords de l'Jly. L'empereur chinois les accueillit avec bienveillance, et leur fit distribuer des terres et de l'argent [1770].

Kien-Loung eut un règne aussi long que fortuné; l'âge même ne put éteindre son activité : il se levait au milieu de la nuit, et dans toutes les saisons, pour s'occuper des affaires de l'État; il lisait et apostillait toutes les requêtes qui lui étaient remises, travaillait avec ses ministres, et donnait audience à tous ceux qui se présentaient. Enfin, vaincu par la vieillesse, il abdiqua en 1796, et remit le pouvoir entre les mains de son fils. Il se choisit un palais entouré de jardins, et termina sa carrière dans cette retraite le 7 février 1799. Il avait quatre-vingt sept ans, et en avait passé soixante sur le trône. Ce prince est un des plus grands monarques qui ont illustré la dynastie des Mantchous. « Il » était doué, » dit un écrivain moderne qui connaissait à fond la langue et l'histoire du céleste empire (1), « d'un caractère ferme, » d'un esprit pénétrant, d'une rare activité » et d'une grande droiture; il aimait ses » peuples comme un souverain chinois doit » les aimer, c'est-à-dire qu'il était attentif » à les gouverner avec sévérité, et qu'à tout » prix il maintenait la paix et l'abondance » parmi ses sujets. Six fois dans le cours de » son règne il visita les provinces du midi, » et chaque fois ce fut pour donner des ordres » utiles, pour faire construire des digues sur » le bord de la mer, ou punir les malversations des grands envers lesquels il se » montrait inflexible. Il régla le cours du » Hoang-Ho et du Kiang (2). Cinq fois, à l'occasion de la naissance de sa mère ou de la » sienne, il accorda la remise de tous les » droits qu'on paye en argent, et trois fois » il dispensa de tous ceux que l'on paye en » nature. » Khien-Loung aimait et cultivait lui-même les sciences et les arts; il faisait de bons vers, et a composé un poème sur Moukden, l'ancienne capitale des Mantchous, où l'on trouve des passages remarquables par la grâce ou la profondeur des idées. Cet ouvrage, traduit par le P. Amyot, attira même l'attention de l'Europe, et valut à l'empereur chinois une charmante épître de Voltaire. Khien-Loung a fait ou fait faire un abrégé des *Ming*, et une collection formant plus de cent volumes, où sont rassemblés des monuments chinois avec des explications; lesquels, ainsi que les dessins, étaient dus aux savants et aux artistes les plus distingués de l'empire. Il avait encore formé le projet de mettre au jour un choix de littérature chinoise, et ce choix devait contenir cent quatre-vingt mille volumes. En 1787, cet immense travail était en cours d'exécution, et déjà un grand nombre de tomes avaient paru. L'empereur ne montra pas moins de zèle à perfectionner la langue mantchoue,

(1) Vid. *Nouveaux Mélanges asiatiques*, par Abel Rémusat, tome II, page 56.

(2) Ce sont les deux plus grands fleuves de la Chine. Le premier, le Hoang-Ho, ou fleuve jaune, suivant le major Rennell, a treize fois et demie la longueur de la Tamise; l'autre, le Kiang, quinze fois et demie. Ils ne sont surpassés que par le fleuve des Amazones et le Mississipi.

MCD 2019

qu'il enrichit de mots nouveaux de sa composition, car elle était encore imparfaite, puisqu'une langue ne peut se développer qu'à la suite de la civilisation. Les monarques mantchous, placés sur le trône de la Chine, n'ont pas répudié, même encore aujourd'hui, les mœurs de leurs ancêtres. Chaque année Khien-Loung entreprenait des parties de chasse au-delà de la grande muraille. Il logeait alors sous la tente, comme ses pères, et se privait momentanément de toutes les commodités et de toutes les recherches du luxe impérial. Dix mille hommes accompagnaient le prince, et servaient à traquer le gibier dans les vastes plaines de la Tatarie. C'est dans une de ces excursions qu'il composa l'éloge du thé, cette boisson dont s'abreuvent tous les Chinois, et que l'Europe leur envie. « Il faut, » dit le royal auteur, « mettre sur un feu modéré un vase » à trois pieds, dont la couleur et la forme » indiquent de longs services, le remplir » d'une eau limpide de neige fondue, faire » chauffer cette eau jusqu'au degré qui suffit » pour faire blanchir le poisson ou rougir » le crabe, la verser aussitôt dans une tasse » faite de terre de *Yué*, sur de tendres » feuilles d'un thé choisi, l'y laisser en repos » jusqu'à ce que, les vapeurs qui s'élèvent » d'abord en abondance formant des nuages » épais, puis venant à s'affaiblir peu à peu, » il ne sort plus enfin que quelque léger » brouillard sur la superficie. Alors humer » sans précipitation cette liqueur délicieuse, » c'est travailler efficacement à écarter les » cinq sujets d'inquiétude qui viennent or- » dinairement nous assaillir; on peut goûter, » on peut sentir, mais on ne saurait expri- » mer cette douce tranquillité dont on est » redevable à une boisson ainsi préparée. » Tels sont les préceptes que donne l'empereur pour composer cette boisson, et que nous avons cru devoir offrir à nos lecteurs, qui pourront en profiter.

Avant de clore le règne de Khien-Loung, nous devons mentionner deux faits remarquables : le premier est le voyage à Pé-King du grand-lama, où il fut mandé par l'empereur, qui voulait le garder en ôtage et empêcher ce saint personnage d'entretenir des relations avec les Anglais, dont les possessions dans l'Indostan avaient fini par s'étendre jusqu'au pied des montagnes du Thibet. On sait que le grand-lama représente en Asie le souverain de la cour de Rome en Occident; sa personne est sacrée; aussi est-il traité par tous les sectateurs de Bouddha avec le respect le plus profond. Le peuple est convaincu qu'il possède le don de l'immortalité, c'est-à-dire que son âme passe dans le corps d'un Thibétain; alors un jeune homme remplace un vieillard, mais c'est toujours la même personne. Le lama, mandé par Khien-Loung, mourut durant son voyage, qu'il avait sans doute entrepris contre son gré. L'autre fait dont il nous reste à parler, est la célèbre ambassade de lord Macartney, envoyé en Chine par Georges III [1793]; elle avait pour but d'obtenir la permission de commercer dans d'autres ports que celui de Canton; mais la mission de l'envoyé anglais ne produisit guère d'autres résultats que de nouvelles lumières sur le céleste empire, qui, depuis l'expulsion des jésuites, n'avait pu être visité par aucun Européen.

(1796-1820.) Kia-King (1) était le quinzième, d'autres disent le dix-septième fils de son prédécesseur. Il est à peu près impossible de retracer dans ses détails l'histoire de ce prince : on ne possède d'autres renseignements que des espèces de journaux, écrits à la main et répandus dans tout l'Empire. Ces feuilles ne contiennent que l'énonciation des faits; on n'y trouve ni commentaires ni réflexions. A défaut d'autres documents, nous rapporterons brièvement un petit nombre de faits, dont quelques-uns semblent annoncer qu'une révolution se prépare dans l'empire. Ce ne peut être, sans doute, une révolution sociale, mais un changement de dynastie et de race, c'est-à-dire le rétablissement sur le trône d'un prince chinois. Dans l'année 1803, une conspiration fut ourdie contre l'empereur, qui manqua de tomber sous le poignard d'un assassin. Quelques années auparavant [1798],

(1) Ces deux mots signifient *excellente* ou *suprême félicité*.

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 5.

Demoraine del.t

Pl. 23.

Danois Sculp.t

COSTUMES MILITAIRES CHINOIS.

CHINE

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

quatre provinces s'étaient déjà soulevées, et Kia-King apaisa, dit-on, ce mouvement, non par la force, mais en achetant les principaux chefs. A la même époque, des pirates infestaient les côtes méridionales de la Chine, interrompaient la navigation, et poussaient même l'audace jusqu'à faire des incursions dans les villages de l'intérieur, dont ils enlevaient les habitants les plus riches, et qu'ils forçaient d'acheter leur liberté par des rançons. Le gouvernement était encore sans cesse menacé par des sociétés secrètes; la plus ancienne, celle du *Nénuphar*, existait déjà sous Kien-Loung; une autre société, connue sous la dénomination de *Raison céleste* (thian-li), s'empara de vive force du palais de Kia-King, et en resta maîtresse durant plusieurs jours. Enfin, les deux sociétés dont nous venons de parler se sont fondues dans celle de *la Triade*, qui, pour se dérober aux investigations de la police, a imaginé de mystérieux symboles, au moyen desquels les adeptes se reconnaissent entre eux. Cette organisation a trompé jusqu'à ce jour la surveillance du gouvernement; il n'a pu réussir à la dissoudre, bien qu'il soit armé d'une loi interdisant toute réunion composée de plus de cinq personnes. Cette loi a causé la perte d'une foule d'hommes, qui sont morts dans les tortures, dans les prisons et par le glaive du bourreau, comme soupçonnés de faire partie d'une association illégale. En dépit de ces précautions tyranniques, l'empereur courut encore, en 1813, le risque d'être attaqué dans son palais; deux princes de la famille impériale, déclarés complices de cet attentat, furent mis à mort. — Une sécheresse extraordinaire, des inondations et des ouragans, causèrent aussi les plus grands désastres; le monarque ordonna que le trésor public fît des avances d'argent aux victimes de ces fléaux. Ce fut à cette occasion qu'arriva le fait suivant, que nous transcrivons comme peinture de mœurs. La province de Kiang-Nan ayant été ravagée par les eaux [1818], Wang-Chin-Han, magistrat du district de San-Yang, au lieu de distribuer les fonds qui lui avaient été remis, se les adjugea. Instruit de ce délit par la rumeur publique, le vice-roi de la province envoya un magistrat, nommé Li-Yo-Tchang, pour lui faire un rapport sur cette affaire Le coupable offrit à ce dernier dix mille taëls; mais, n'ayant pu triompher de son intégrité, il gagna, par le don de deux mille taëls d'argent, trois domestiques de Li-Yo-Tchang, qui empoisonnèrent leur maître et répandirent le bruit qu'il avait mis fin lui-même à son existence. Mais la veuve de la victime, ayant conçu des soupçons, se rendit à Pé-King, accompagnée de son oncle; ils déposèrent une dénonciation au tribunal *des châtiments*. Les trois domestiques, ayant été arrêtés, confessèrent leur crime, en nommant celui qui les avait corrompus pour le commettre. Le magistrat homicide et prévaricateur subit la peine capitale, ainsi que toute sa famille; un de ses fils, encore dans l'enfance, demeura captif pour y attendre en prison qu'il eût atteint l'âge de seize ans, époque à laquelle il serait mis à mort; les trois domestiques furent coupés en morceaux devant la tombe du défunt, sur laquelle on grava trente vers composés par l'empereur, et dont le sens était qu'il est dix mille fois plus glorieux de vivre intègre, que de s'enrichir par des friponneries. La veuve du défunt prit rang dans la classe la plus élevée, et son oncle eut aussi de l'avancement. Comme ce dernier n'avait pas d'héritier direct, on choisit dans le district un jeune homme distingué par son mérite et par sa bonne conduite, pour devenir le fils adoptif du nouveau mandarin, dont il devait recueillir les honneurs et transmettre le nom à la postérité.

Kia-King contracta aussi à la chasse la maladie dont il mourut; avant d'expirer il fit son testament, par lequel il désigna son successeur.

(De 1821 à ....) Le prince qui remplaça Kia-King prit le nom de Tao-Kouang. Ainsi que son prédécesseur, il s'est trouvé en butte à des séditions et à des conspirations; il a triomphé des unes et des autres. Un rescrit, publié en 1832, nous apprend que les finances de l'empire sont dans une fâcheuse position, car les dépenses surpassaient alors les recettes de vingt-huit millions de taëls (210,000,000) Tao-

MCD 2019

Kouang a renouvelé les persécutions contre les chrétiens, qu'il confond peut-être avec les membres des sociétés secrètes ; en effet, ls ont été plus d'une fois accusés d'en faire partie. Cependant le zèle apostolique des missionnaires n'a jamais reculé devant aucun obstacle; aujourd'hui même, les soldats du Christ, enflammés d'une sainte ardeur, vont encore braver le martyre, conduits par l'espoir de faire pénétrer enfin les dogmes du christianisme chez un peuple qui en recevrait sans doute une impulsion favorable à ses intérêts moraux et politiques. Quoique la population chinoise n'ait jamais été asservie par le système des castes, qui enchaîne, depuis tant de siècles, les peuples de l'Indostan, elle n'en est pas moins restée stationnaire et foulée par le despotisme. Cet état de choses tient à la position géographique du pays et au soin jaloux avec lequel les chefs du gouvernement ont toujours empêché la nation d'accueillir les étrangers et d'aller puiser chez eux des connaissances et des leçons. Ainsi, depuis deux mille ans, la Chine n'a entretenu que des rapports fugitifs avec l'Occident ; elle les a repoussés par crainte et par orgueil. Maintenant que deux peuples européens (1) s'approchent de ses frontières, la Chine, quoi qu'elle fasse, sera contrainte d'abaisser tôt ou tard les barrières qu'elle a élevées pour maintenir son isolement; mais tout marche si lentement dans cet empire, qu'il serait téméraire de déterminer d'avance à quelle époque les Chinois entreront dans la grande confé dération des peuples, qui, grâce à la civili sation, deviendront tous solidaires, et se communiqueront mutuellement leurs mœurs et leurs découvertes. En attendant que ce jour se lève, nous terminerons l'histoire de la Chine par un coup-d'œil sur ses institu tions religieuses et politiques, sa langue, sa littérature et ses habitudes sociales.

Le gouvernement chinois repose sur un principe unique, celui de l'autorité paternelle, qui a toujours présidé à la formation primitive des sociétés. Les autres nations, une fois entrées dans la civilisation, n'ont cependant accordé à ce principe qu'une place secondaire, tandis qu'en Chine il est la pierre angulaire de l'édifice ; en un mot, l'empereur est le père de tous ses sujets, qui se trouvent envers lui dans la même position qu'à l'égard de leurs proches parents. L'assimilation est si étroite, que pour des délits semblables envers l'empereur et les auteurs de ses jours le coupable subit des châtiments pareils. A la mort de ceux-ci, comme à la mort du souverain, un Chinois porte le deuil le même espace de temps, et si, comme père, le monarque possède une autorité absolue sur ses sujets, il délègue cette même autorité aux pères sur leurs enfants. Ce principe du pouvoir patriarchal est développé soigneusement dans le livre des institutions sacrées, que les magistrats doivent lire chaque année au peuple, afin de lui inculquer les règles qu'il doit suivre pour remplir ses devoirs envers la patrie. « N'être pas rangé dans » notre conduite, c'est manquer au devoir » filial. N'être pas circonspect lorsqu'on est » magistrat, c'est manquer au devoir filial. » N'être pas sincère dans ses relations avec » ses amis, c'est manquer au devoir filial. » N'être pas vaillant sous les armes et à la » guerre, c'est manquer au devoir filial... » — Les droits des frères aînés sont établis de la manière suivante : « Les devoirs envers » les parents et envers les aînés sont également obligatoires, car l'homme qui est » bon fils ne peut manquer d'être frère » obéissant, et quiconque sera les deux tout » à la fois, sera dans ses foyers un sujet paisible, et au service actif, hors de chez lui, » un soldat courageux et fidèle..... Que » chacun de vous remplisse ses devoirs de » fils et de frère cadet selon l'exemple que » vous en ont donné les saints hommes des » siècles passés. La sagesse des anciens empereurs Yao et Chun était fondée sur ces » liens essentiels de la société. Mencius a » dit : Si tous les hommes respectaient leurs » parents et respectaient leurs aînés, le » monde vivrait en paix. »

Le gouvernement a toujours pris soin de montrer par ses actes qu'il regardait le respect et l'obéissance filiale comme des devoirs sacrés. Sous le règne de l'empereur Kia-

(1) Les Anglais et les Russes.

MCD 2019

King, prédécesseur du monarque actuel, un homme de concert avec sa femme avait battu sa mère ; les deux coupables subirent la peine capitale ; la mère de la femme reçut la bastonnade, et fut condamnée à l'exil comme étant responsable du crime de sa fille. Les étudiants du district où le fait avait eu lieu furent retardés dans leurs examens pendant trois années. Les magistrats de ce même district perdirent leurs emplois ; enfin la maison habitée par les auteurs du forfait fut rasée jusque dans ses fondements.— On voit donc que le principe vital du gouvernement chinois est l'obligation imposée à tout individu de se soumettre à l'autorité des pères et mères qui l'exercent par eux-mêmes ou par des représentants. Ce principe a survécu à toutes les révolutions que la Chine a subies ; il est, pour ainsi dire, l'arc-boutant de la constitution de l'empire ; car il est appuyé par les lois et par l'opinion. Il y a plus de deux mille ans que ce même principe a été prescrit par Khoung-tseu (1), le législateur et le prophète de sa patrie : « De »la connaissance de soi-même, » dit-il, « doit »découler l'économie et le gouvernement »d'une famille ; du gouvernement d'une fa»mille, celui d'une province et d'un royau»me. — L'empereur est appelé le père de »l'empire ; le vice-roi est également le père »de la province à laquelle il commande, et »le mandarin, celui de la ville qu'il gou»verne ; enfin le père de chaque famille est »le chef responsable et absolu de sa propre »maison. »—Si l'on ne peut nier que le système gouvernemental de la Chine ne possède un avantage, celui d'être simple et d'une exécution facile, il faut en même temps reconnaître qu'il a pour fondement le despotisme exercé par le prince sur l'état, par les délégués de son pouvoir sur les citoyens, et par les pères de famille sur tout le reste de la nation.

Parlons maintenant du chef de l'État, qui unit un double caractère, celui d'empereur et de souverain-pontife. Ses prêtres sont ses conseillers privés, les vices-rois, les mandarins, et la multitude des officiers civils et militaires. Le culte public se divise en trois classes : les Ta-ssé ou grands sacrifices ; les Tchong-ssé, ou moyens sacrifices ; et les Siao-ssé ou petits sacrifices. Sous la première division on adore le ciel et la terre : il semble donc que les Chinois adorent le ciel visible et matériel ; mais ils paraissent croire en même temps qu'il existe une intelligence céleste qui récompense la vertu et punit le vice (1). Ce qui peut cependant jeter quelque doute sur ce dernier point, c'est que Confucius avouait ne pas comprendre grand'-chose à ce qui concernait les dieux, et que le célèbre commentateur Tchou-fou-Tseu affirmait qu'on ne possédait pas assez de connaissances pour dire positivement qu'ils existaient ; mais il ne voyait aucun inconvénient à ne pas agiter cette question.

Les objets de l'adoration qualifiés de moyens sacrifices sont entre autres les dieux du territoire et des céréales : les premiers sont ordinairement représentés par une pierre brute, placée sur un autel, devant lequel on brûle de l'encens, et que l'on voit à presque tous les coins de rue. Le soleil et la lune, autrement appelés la grande lumière et la lumière du soir, sont compris dans cette division. Les seconds sont des dieux, des génies, des sages ; et les autres des inventeurs de l'agriculture, des manufactures et des arts utiles. Parmi ceux-ci, et au premier rang, figure le dieu de la littérature.

L'empereur a seul le droit d'offrir le sacrifice à Chang-Ti, c'est-à-dire à Dieu ; alors il porte des vêtements couleur d'azur, par allusion au firmament. Lorsqu'il adore la terre, il se revêt de robes jaunes ; lorsqu'il adore le soleil, il est habillé en rouge ; enfin, quand il adore la lune, il est vêtu de robes blanchâtres. Nous avons dit que les fonctionnaires publics remplissent aussi des fonctions sacerdotales : ils sont alors soumis à des obligations particulières. Pour les sacrifices du premier ordre, ils sont obligés de se préparer par des ablutions, un changement de vêtements, un vœu et un jeûne de trois jours. Pendant ce temps ils doivent occuper

(1) Confucius.

(1) Vid. *Description de la Chine*, par Davis, t. II, p. 27 et suivantes.

MCD 2019

une chambre propre s'abstenir de juger les criminels, d'assister à un festin, d'écouter de la musique, de cohabiter avec des femmes, de visiter des malades, de porter le deuil d'un mort, de boire du vin, de manger des oignons ou des aulx; « car, » dit un commentateur, « la maladie et la mort viennent pendant » que la table et le plaisir troublent l'esprit, » et le rendent indigne de communiquer avec » les dieux. » Les victimes offertes en holocauste sont des bœufs, des moutons et des cochons; les autres offrandes consistent principalement en soieries. Il faut que les victimes soient entières et saines : on les préfère de couleur noire. Les temps des sacrifices sont ainsi marqués : ceux au ciel, au solstice d'hiver; ceux à la terre, au solstice d'été : les autres ont aussi des époques régulières. Les hiérophantes, qui ont négligé de se préparer ou qui ont offert des victimes imparfaites, sont quelquefois punis, tantôt par la confiscation de leur salaire pendant quelques mois ou plus long-temps, tantôt par un certain nombre de coups de bambou; mais ils peuvent toujours se rédimer moyennant une faible somme. Il n'en est point ainsi cependant lorsqu'un profane a l'audace de s'arroger le droit d'adorer le ciel; car, dans ce cas, il est puni de quatre-vingts coups de bambou, et même de la strangulation.

Les petits sacrifices renferment une classe plus nombreuse dans laquelle est l'ancien patron de l'art de guérir, avec une multitude d'esprits, d'hommes d'état décédés, de savants illustres, de martyrs de la vertu, etc. Les principaux phénomènes de la nature sont aussi adorés, tels que les nuages, la pluie et le tonnerre, qui sont représentés par autant de divinités. Un héros, Kouan-Ti, déifié par les Tatars, est adoré comme le dieu de la guerre par les Mantchous et l'empereur. Il y a encore le dieu des eaux, appelé Long-Wang, qui préside aux rivières, et la reine du ciel, Tien-Héou, la patrone des marins. Elle fait à son gré le beau temps et les tempêtes; aussi, dans les grandes sécheresses, les autorités prescrivent par des édits un jeûne général, et passent eux-mêmes plusieurs jours à prier dans les temples de cette divinité pour en obtenir de la pluie (1).

L'empereur possède un pouvoir despotique, tempéré non par les lois, mais par l'opinion publique. Il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Cependant, lorsqu'il rend des ordonnances pour aggraver le châtiment d'un coupable ou pour adoucir sa peine, ces ordonnances ne servent pas de règle aux juges, rien de plus sage et de plus juste; mais il n'en est pas moins vrai que la volonté de l'empereur, si elle ne fait pas loi, ne respecte non plus celles qui existent. Le monarque porte la qualification de *Fils du Ciel*, et on lui rend des honneurs presque divins; nul ne peut non plus passer devant la porte extérieure du palais en voiture ou à cheval, et les magistrats qui, dans les provinces, reçoivent une dépêche impériale, brûlent de l'encens et se prosternent la face tournée vers Pé-King. En un mot rien n'est omis afin d'inspirer à toutes les classes le respect le plus profond et la plus grande vénération pour le chef suprême de l'État. Néanmoins on compte une foule de monarques chinois qui ont été précipités du trône en dépit de tous les moyens mis en usage par une politique raffinée, tant il est vrai que le despotisme le plus absolu n'est pas même un gage de sécurité pour celui qui l'exerce. — Exposons maintenant les rouages du gouvernement. Les principaux ministres forment le Naï-Ko ou chambre intérieure du conseil : ils sont au nombre de quatre, deux Tatars et deux Chinois, mais les premiers ont toujours la préséance; ils portent les titres de Tchong-Tang et de Co-Lao. Ils ont sous leurs ordres un certain nombre d'assesseurs qui, réunis aux ministres, forment le grand conseil d'État. Outre le conseil suprême, il en existe un autre appelé Kiun-Ki-Ta-Tchin, sorte de comité que l'empereur consulte pour les cas qui exigent de la célérité et de la discrétion. Le Lou-Pou, auquel est confié le détail des affaires, se divise en six conseils, savoir : 1° le conseil des nominations officielles, qui prononce sur la conduite de tous

(1) Vid. *Description de la Chine*, par Davis, t. II, p. 28 et suivantes.

MCD 2019

les officiers civils ; 2° le conseil des revenus, chargé de l'administration des finances de l'empire ; 3° le conseil des rites et des cérémonies ; 4° le conseil militaire, 5° la cour suprême de justice criminelle ; 6° le conseil des travaux publics. — D'autres conseils, ou bureaux, sont attachés à ces six conseils : le tribunal astronomique, par exemple, est attaché au troisième, les rites étant réglés sur le calendrier (1). Il y a un bureau des affaires étrangères appelé Li-Fan-Youen, et un bureau des censeurs sous la dénomination de Tou-Tcha-Youen ; à la tête sont deux présidents, l'un tatar et l'autre chinois. Les membres de ce conseil ou bureau, au nombre de cinquante au plus, sont envoyés dans les provinces en qualité d'inspecteurs ; ils possèdent le privilége d'adresser des avis ou des remontrances à l'empereur, sans courir le risque de la vie ; mais, si les leçons qu'ils donnent déplaisent au monarque, il peut dégrader ou frapper d'une punition les donneurs d'avis, ce qui doit rendre ces derniers très-peu désireux d'exercer une fonction si périlleuse. Toutefois l'histoire de la Chine nous montre l'exemple de conseillers intègres et courageux qui ont osé dire aux princes des vérités qui devaient leur déplaire. Les uns ont échappé au châtiment à force de hardiesse, d'autres pour avoir su habilement déguiser une censure sous la forme d'une approbation. On en jugera par l'anecdote suivante. Kin-Kong, Roi de Tsi, avait un cheval auquel il attachait beaucoup de prix ; ce cheval mourut par la faute de l'homme chargé de le soigner. En apprenant la mort de son coursier le prince saisit une lance et court sur le palefrenier pour le transpercer. Témoin de cette scène, Yan-Tse, premier ministre du monarque, arrête le bras du souverain, et lui dit : « Qu'alliez-vous faire ? Voulez-vous » tuer cet homme sans qu'il soit instruit de » la gravité de sa faute ? » — « Eh bien ! » dit l'empereur, faites-la lui reconnaître » et qu'il se prépare à mourir ! » Yan-Tse se saisit de la lance, et dit au palefrenier : « Mal- » heureux, voici tes crimes, écoute-les bien : » Premièrement tu es la cause de la mort » de ce cheval, toi que le prince avait » chargé de le bien soigner ; ce délit mérite » déjà la mort. En second lieu, tu es cause » que mon prince, pour avoir perdu son che- » val, s'est irrité jusqu'à te vouloir tuer de » sa main ; voilà un second crime, encore » plus grand que le premier. Enfin tous les » princes et tous les Etats voisins vont savoir » que mon prince a fait mourir un homme » pour venger la mort d'un cheval : le voilà » perdu de réputation, et c'est ta faute, » malheureux, qui traîne après elle toutes » ces suites. » — « Laissez-le aller, s'écria » le prince : je lui pardonne. »

Les mandarins, ou fonctionnaires publics, se divisent en deux classes : les mandarins lettrés, les mandarins de guerre. Les premiers sont chargés du gouvernement politique ; ils sont au nombre de quatorze mille, partagés en neuf catégories. C'est dans les trois premières que sont pris les principaux officiers, les ministres, les magistrats des cours souveraines, les gouverneurs des grandes villes, les trésoriers généraux des provinces, les tsong-to, ou vice-rois ; les officiers subalternes sont tirés des six dernières. Un livre à couverture rouge, en six petits volumes, et imprimé tous les quatre mois, contient les noms, le lieu de naissance et les autres particularités concernant tous les fonctionnaires de l'empire. Aucun individu ne peut être magistrat dans sa province, et tous les officiers publics sont, à de certaines époques, envoyés d'une résidence à une autre, afin qu'ils ne puissent contracter des liaisons avec leurs administrés. Le fils, le frère et le proche parent d'un fonctionnaire de l'État ne peuvent obtenir un emploi sous les ordres de ce dernier. Tous les trois ans les vice-rois présentent au conseil des nominations civiles la liste des officiers placés sous leurs ordres, avec des remarques sur leur conduite ; selon les termes dans lesquels ce rapport est conçu, l'officier qu'il concerne est élevé ou abaissé de tant de degrés : chaque magistrat, dans l'énumération de ses titres, est tenu de mentionner cette dernière circonstance. Les délits et les crimes des officiers de haut rang sont jugés par des commissaires impériaux nommés à cet effet.

(1) Vid. *Description de la Chine*, par Davis, t. I, p. 212 et suivantes.

MCD 2019

Les degrés des officiers civils et militaires sont distingués en partie par la couleur de la boule qui surmonte leur bonnet cônique : ces bonnets sont rouges, bleu clair, bleu foncé ; la boule est en cristal, en pierre blanche, ou en or, et, avec quelques modifications, ils servent à distinguer ce que l'on appelle les *neuf rangs*. Chaque boule est accompagnée de son signe correspondant ; savoir : deux morceaux d'étoffe de soie brodée, d'un pied carré, et représentant un oiseau ou autre chose : tous deux se mettent sur l'habit de cérémonie, l'un sur la poitrine, l'autre sur le dos. On y joint un collier descendant jusqu'à la ceinture.

Contrairement à l'usage établi chez presque tous les peuples, en Chine la toge l'emporte sur l'épée ; d'où il suit qu'un mandarin civil jouit de bien plus de considération qu'un mandarin de guerre. Ce dernier marche souvent à pied, ou quelquefois à cheval, tandis qu'un officier civil d'un rang ordinaire ne sort jamais que dans une chaise portée par quatre hommes, et le peuple se prosterne sur son passage. Comme c'est par la science qu'on parvient aux dignités, tous ceux qui veulent entrer dans la carrière des emplois s'appliquent à l'étude dès l'âge de cinq ans.

Les mandarins de guerre forment cinq classes, gouvernées par cinq tribunaux, subordonnés à un sixième, qui réside à Pé-King. Les mandarins de guerre sont au nombre de dix-huit mille. L'armée se compose de troupes tatares et chinoises ; les premières sont rangées sous huit étendards ; jaune, blanc, rouge et bleu, avec chacune de ces couleurs bordée par l'une des autres. Les troupes chinoises sont distinguées par un drapeau vert. Il y a en outre une milice, ou garde bourgeoise, dans les provinces, mais qui n'est bonne qu'à faire un service de police : bref, le nombre des soldats payés par le gouvernement s'élève à sept cent mille ; mais la plupart des soldats chinois ne quittent pas leur résidence habituelle, où ils exercent quelque profession. Leur paie est beaucoup moins forte que celle des Tatars ; cela vient sans doute de ce que chaque individu de cette nation fait partie d'un corps organisé sur le pied militaire, qu'il n'a point d'autre métier pour subvenir à ses besoins, tandis que le Chinoi est placé dans une condition différente. L'uniforme ordinaire est une jaquette bleue, à revers rouges, ou une jaquette rouge bordée de blanc, passée sur un long jupon bleu. Le bonnet est fait de rattan, c'est-à-dire de lattes de bambou peintes. Il a une forme cônique, et est à l'épreuve d'un coup de sabre. Les soldats portent quelquefois un autre bonnet de drap et de soie, semblable à celui des mandarins, mais sans boule au sommet ; d'autres sont défendus par une grossière armure de drap, à boutons de métal, qui descend comme une tunique. Le casque est de fer ; il ressemble à un entonnoir renversé, et porte au sommet une pointe à laquelle est attachée une touffe de soie ou de crins de cheval.

Les armes principales de la cavalerie sont l'arc et la flèche ; l'arc est en bois flexible et en corne ; la corde est en soie, fortement tendue. La force de ces arcs s'estime d'après le poids nécessaire pour les bander. Les soldats portent une épée et un rouet à mèche ; ils ont aussi des boucliers fabriqués avec du rattan tourné en spirale autour du centre.

Bien que les Chinois aient connu la poudre avant les Européens, ils n'en ont guère fait usage que pour leur amusement ; en effet, ils s'en servent pour composer des feux d'artifice, souvent très-ingénieux. Mais ils n'ont pas su l'appliquer à l'art militaire ; aussi les derniers empereurs de la dynastie chinoise furent-ils réduits à demander aux Européens établis à Macao quelques pièces d'artillerie pour se défendre contre les Tatars. Un des monarques Mongols, vers la fin du dix-septième siècle, employa les talents d'un jésuite, le père Verbiest, pour faire couler sous sa direction une centaine de bouches à feu. Néanmoins si les Chinois ont aussi des canons, ils ignorent l'art de les pointer : on en vit la preuve il y a quelques années quand les forts situés à l'embouchure du fleuve Jaune voulurent empêcher le vaisseau anglais *l'Alceste* de jeter l'ancre à Whampoa ; le capitaine, canonné par les Chinois, qui auraient pu le couler à fond, fit taire toutes leurs batteries par une seule décharge, et mit en fuite tous les soldats de la garnison.

Le grade militaire le plus élevé est celui

MCD 2019

de tsiang-kiun, ou général tatar : ce poste ne peut jamais être rempli par un Chinois. il faut aussi remarquer que tous les officiers de l'armée sont soumis à des châtiments corporels ; ils sont menés par le fouet comme les officiers civils par le bambou. Ce qui prouve d'ailleurs l'infériorité des Chinois dans l'art militaire, c'est que l'arc tient chez eux le même rang que le fusil ; aussi ne pourraient-ils résister à des troupes européennes. En un mot, l'esprit militaire est presque éteint chez ce peuple, faute d'occasions de faire la guerre. Les troupes ne sont employées qu'à comprimer des révoltes dans les provinces, et agissent seulement contre un peuple sans armes ; mais si elles rencontrent des adversaires qui opposent quelque résistance, le gouvernement alors négocie ou corrompt au lieu de combattre.

Les Chinois ont un code civil et criminel remarquable, disent quelques critiques modernes, par l'enchaînement des dispositions et par la simplicité du style. Cette dernière qualité est surtout très-rare dans les compositions asiatiques. Ce code, partagé en six divisions, comprend tout ce qui intéresse le gouvernement et la société : la première concerne l'administration des emplois civils ; la seconde les lois fiscales et statistiques ; la troisième se rapporte aux lois rituelles ; la quatrième comprend les lois militaires ; la cinquième les lois criminelles ; la sixième et dernière règle les travaux publics. Il serait trop long, et cette tâche dépasserait d'ailleurs les limites de notre plan, d'analyser toutes les dispositions de ce code. Nous parlerons seulement des articles qui peuvent intéresser la majeure partie de nos lecteurs. Aussi nous choisirons le chapitre des peines ; les principales sont : 1° la strangulation ; 2° pour de plus grands crimes la décollation ; 3° pour la trahison, le parricide, le sacrilége, les coupables subissent la peine du Ling-Tchi ou mort lente, c'est-à-dire qu'ils sont coupés en morceaux avec le tranchant du sabre. Après la mort infligée de ces diverses manières, viennent la cangue (1), le bannissement et le bambou. La cangue est une espèce de pilori mobile qui consiste en un lourd châssis de bois, pesant quelquefois cent livres, dans lequel sont pratiqués des trous pour la tête et pour les mains. Le patient reste quelquefois dans cette position pendant un mois entier. Il faut alors qu'on lui donne à manger ; mais le bambou joue le rôle le plus fréquent et le plus ordinaire, car il intervient dans une multitude de cas : personne n'est à l'abri de ses coups ; il frappe le mandarin de l'ordre le plus élevé comme l'homme du peuple. Le nombre de coups est proportionné à la gravité du délit. Cette punition s'administre sur-le-champ en présence du juge, qui a toujours près de lui un petit cylindre creux plein de chevilles en bois qu'il jette sur le plancher selon qu'il estime que le délit est plus ou moins grave. Mais il faut remarquer que dans l'exécution, la pratique a introduit un notable adoucissement ; ainsi, quand le juge ordonne cinq coups, le coupable n'en reçoit que quatre, conformément à cet axiôme chinois : « Lors-» que l'on fait des lois la rigueur est néces-» saire, et lorsqu'on les exécute la miséri-» corde ne l'est pas moins. »

Il ne faut pas non plus oublier une circonstance importante, parce qu'elle consacre une différence entre le peuple vainqueur et le peuple vaincu, c'est qu'un Tatar n'est jamais frappé avec un bambou, mais avec un fouet. Tout, jusqu'au châtiment, le sépare du Chinois. La torture figure dans le code ; elle consiste ordinairement à presser fortement les ongles ou les doigts du prévenu entre trois bâtons attachés triangulairement. Les vieillards de soixante-dix ans et les adultes qui n'ont pas plus de quinze ans n'y sont pas soumis ; mais de tous les crimes, celui qui encourt les peines les plus sévères, c'est la haute trahison ; non-seulement le coupable est voué *à la mort lente*, mais encore toute sa famille subit la peine capitale (1). Le législateur a cru sans doute, par une sévérité

(1) En chinois Kia.

(1) Tous les criminels condamnés à mort sont conduits au lieu du supplice, et reconduits en prison pour être exécutés en masse le même jour. Il n'y a d'exception que pour ceux qui ont commis un crime d'état ; ils sont livrés au bourreau dès que les juges ont prononcé leur sentence.

MCD 2019

qui va jusqu'à l'injustice et à la barbarie, affermir le souverain sur son trône; mais les annales chinoises prouvent l'inutilité de ces précautions. Cependant toutes les fois que le pouvoir n'a rien à craindre pour sa sûreté, il se montre plein de douceur et de mansuétude : par exemple, le code déclare que les parents et les serviteurs vivants sous le même toît seront, dans les cas ordinaires, tenus pour innocents lorsqu'ils auraient facilité l'évasion de leurs parents ou de leurs maîtres, ou caché leurs délits. Le vol à main armée est puni de mort; le simple vol, du bambou et du bannissement. Mais le code montre plus d'indulgence s'il a eu lieu entre proches parents; quant au larcin domestique, il emporte une peine moins grave que le vol ordinaire. Un châtiment sévère est encore infligé à tout individu qui en frappe un autre avec la main ou le pied; de là vient que les gens du peuple, lorsqu'ils ont quelque différent, s'accablent d'injures sans en venir jamais aux coups. — Lorsqu'elles ne sont point accusées d'adultères ou d'un crime emportant la peine capitale, les femmes ne sont jamais emprisonnées; on les met sous la garde de leurs parents, qui en répondent sur leur tête.

En vertu du principe qui constitue le gouvernement, lequel repose sur l'autorité paternelle, un père possède le droit de vie et de mort sur son enfant; s'il le tue, même avec préméditation, il encourt seulement la peine du bambou et une année d'exil : a-t-il été provoqué, la loi le déclare innocent. Cependant le code chinois ouvre une large porte à l'arbitraire par le vague de certaines dispositions. On en jugera par cet article : « Quiconque est coupable de mener une *con-* » *duite inconvenante* et contraire à l'*esprit* » *des lois*, sans avoir toutefois violé un ar- » ticle spécial, sera passible de quarante » coups pour le moins; mais si l'*inconve-* » *nance est d'une nature grave* il recevra » quatre-vingts coups. » On voit qu'au moyen de cette définition, qui ne définit rien, tout Chinois est exposé aux persécutions du magistrat, qui peut le bâtonner suivant son caprice, soit qu'il veuille contenter seulement une fantaisie ou satisfaire quelque inimitié. Les juges et les magistrats ont encore entre les mains une arme terrible; c'est celle de l'emprisonnement, qu'ils appliquent à tout propos et qu'ils ont le droit de prolonger indéfiniment. Les lieux de détention sont quelquefois d'affreux cachots où le prévenu languit privé d'air et de lumière. On voit que dans la pratique les Chinois gémissent dans un véritable état d'esclavage puisqu'ils courent le risque d'être privés de leur liberté, et battus selon le bon plaisir des autorités. En outre, le code renferme un autre germe de tyrannie : il intervient sans cesse dans les cas où les convenances seules établies par les mœurs suffiraient pour remplacer la loi avec avantage. Ainsi le code impose la piété filiale et d'autres sentiments analogues; il en résulte que les vertus sont dépouillées de leur moralité; elles ne sont plus spontanées et semblent être le fruit de la crainte. Un homme, s'il ne visite pas de temps à autre les *tombes de ses ancêtres*, est passible d'un châtiment; ce n'est donc plus le respect et l'attachement pour ceux dont il tient la naissance qui le conduisent auprès de leurs dépouilles mortelles, mais un acte d'obéissance plutôt que de tendresse. — A en juger par certains articles du code, la condition des esclaves doit être assez dure en Chine; car le supplice le plus rigoureux, *la mort lente*, atteint l'esclave qui tue son maître, tandis que le maître qui tue son esclave n'est pas même frappé de la peine capitale. Le code prononce encore l'esclavage comme une peine lorsqu'un homme libre s'est rendu coupable de certaines infractions; il tombe alors dans la servitude ainsi que toute sa famille. C'est, au reste, la condition réelle de la plus grande partie de la population, c'est-à-dire de ceux qui ne paient pas d'impôts; ils sont alors soumis à toutes les corvées qu'il plaît aux mandarins de leur imposer : on les arrache de leurs travaux pour les employer à des services publics, et ils reçoivent pour dédommagement des coups de bâtons : une règle générale permet dans un grand nombre de cas de se racheter d'une punition, ce qui donne aux riches un brevet d'impunité. Nous terminerons cette esquisse du code par l'article relatif aux débiteurs;

MCD 2019

ils sont condamnés à recevoir un certain nombre de coups de bambou; quelquefois le créancier s'installe avec sa famille chez son débiteur, où il se fait héberger, lui et les siens, pourvu toutefois que cet arrangement n'entraîne aucune voie de fait ni aucun scandale.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la religion de l'État, que l'on peut appeler *le Confucianisme;* il en existe encore deux autres, la doctrine de Fo ou le Bouddhisme, et la secte du Tao ou des rationalistes: La première est répandue dans l'Indostan, d'où elle a pénétré au Thibet, à Siam, dans la Cochinchine, chez les Birmans, les Tatars et les Japonais. Bouddha vint dans l'Inde environ mille ans avant l'ère chrétienne, et tenta de réformer le culte de Brama; il convertit à ses croyances plusieurs monarques de la presqu'île. Des querelles purement théologiques éclatèrent entre les prêtres de Brama et les disciples du réformateur; elles finirent par une guerre d'extermination qui, au commencement du sixième siècle après Jésus-Christ, tua et bannit de l'Indostan les sectateurs de Bouddha. La doctrine de ce dernier était déjà impatronisée dans la Chine cinq siècles avant son expulsion des rives du Gange. Le fondement du Bouddhisme est la métempsycose. On y retrouve le dogme de la Trinité, c'est-à-dire que Fo est une même personne sous trois formes différentes, représentées par trois statues dorées, portant la dénomination des trois précieux ou purs Bouddha. Un savant (1) a donné de ce mystère l'explication suivante: Bouddha ou l'intelligence produisit Dharma, la loi, et les deux unis enfantèrent Sanga, l'union ou la combinaison de plusieurs. Une autre coïncidence, non moins remarquable avec le chistianisme, c'est que les Bouddhistes ont une légende tout-à-fait semblable à l'histoire du Christ. La voici telle que la rapporte un auteur chinois: « Les nations de l'extrême » Occident disent qu'à la distance de 97 lis » de la Chine (voyage de près de trois ans), » commencent les bords du Si-Kiang. Dans » ce pays il existait une vierge nommée » Ma-li-a. Elle vivait sous le règne de » Youen-Tchi, de la dynastie des Han. Un » Dieu céleste se présenta devant elle, di- » sant: le Seigneur du ciel t'a choisie pour » être sa mère. Après ces mots, elle conçut » et enfanta un fils. Pleine de joie et de vé- » nération, elle l'enveloppa et le plaça dans » une crèche: une troupe de dieux célestes » (d'anges) chantaient et se réjouissaient » dans l'espace vide. Quarante jours après, sa » mère le présenta au saint instituteur et le » nomma Yé-Sou. Il n'avait encore que douze » ans quand il suivit sa mère, qui allait faire » ses dévotions dans le temple; mais en reve- » nant ils se perdirent. Après avoir cherché » son fils pendant trois jours, Ma-li-a le re- » trouva dans le temple assis sur un siége » d'honneur, et conversant avec de vieux et » savants docteurs sur les œuvres et les doc- » trines du Seigneur du ciel. Il fut ravi de » revoir sa mère, s'en retourna avec elle, » et lui demeura soumis en fils respectueux. » A l'âge de trente ans il quitta sa mère et » son précepteur, et, parcourant le pays de » Yu-Te-a, il enseigna aux hommes ce qui » est bien. Les miracles qu'il opéra sont » très-nombreux. Les principales familles » et ceux qui occupaient des emplois dans » le pays, étant orgueilleux et méchants à » l'excès, lui portèrent envie à cause de la » multitude des individus qui se réunissaient » à lui; ils formèrent donc le projet de le » faire périr.

» Parmi les douze disciples de Yé-Sou, il » y en avait un fort cupide, nommé Yu- » Ta-ssé. Moyennant une somme d'argent, » il guida la nuit une troupe d'hommes qui, » s'étant emparés de Yé-Sou, le chargèrent » de liens et l'entraînèrent devant Ana-Ssé, » dans la cour de la maison de Pi-la-to. Là » ils le dépouillèrent de ses vêtements, l'at- » tachèrent à un pilier, et lui infligèrent » environ cinq mille quatre cents coups, de » sorte que tout son corps était déchiré et » en lambeaux. Néanmoins il gardait tou- » jours le silence, et, comme un agneau, » ne murmurait point. La populace cruelle, » prenant un bonnet fait d'épines, le lui » abaissa de force sur les tempes, lui jeta

(1) Vid. Abel Rémusat, *Observations sur la doctrine cananéenne*, p. 27.

MCD 2019

» un vilain manteau rouge sur les épaules,
» et se prosterna hypocritement devant lui
» comme s'il eût été roi. Ses persécuteurs
» construisirent ensuite une machine de bois
» très-grande et très-pesante, ressemblant au
» caractère *Ten* (1), et l'obligèrent à la
» porter lui-même. Elle était si lourde que
» plusieurs fois, pendant le chemin, il tom-
» ba. Enfin on lui cloua les mains et les pieds
» au bois; puis, comme il avait soif, on lui
» donna une boisson acide et amère.

» Lorsqu'il expira les cieux s'obscurcirent,
» la terre trembla, les rochers se heurtant
» mutuellement furent brisés en petits mor-
» ceaux : au jour de sa mort Yé-Sou avait
» trente-trois ans. Le troisième jour après
» sa mort il revint à la vie, et son corps
» était beau et resplendissant. Il apparut
» d'abord à sa mère pour la consoler. Qua-
» rante jours après, au moment de monter
» au ciel, il commanda à ses disciples, qui
» étaient au nombre de cent deux, de se sé-
» parer et d'aller partout, sous le ciel, pour
» enseigner les nations, et administrer une
» eau sacrée qui devait laver les péchés de
» ceux qui se joindraient à leur secte. Après
» avoir achevé de donner ses ordres, une
» troupe d'anciens sages s'éleva avec lui
» vers le céleste royaume. — Dix jours
» après, un Dieu descendit pour recevoir sa
» mère, qui monta aussi au ciel. Placée au-
» dessus des neuf ordres, elle devint l'im-
» pératrice et la protectrice des humains. »

Il est évident que cette légende est la traduction presque littérale de l'histoire du Christ dans le Nouveau-Testament; et les Chinois ont pu avoir connaissance de ce livre par des nestoriens qui, pour fuir les persécutions exercées contre eux, allèrent rechercher un refuge dans la Tatarie. Mais ce qu'il est plus difficile d'expliquer, ce sont les analogies surprenantes qui existent entre les cérémonies du culte de Bouddha et celles du Christianisme. Les Samanéens, ou prêtres de Fo, ont un costume presque exactement semblable à celui du clergé romain; ils se rasent la tête et vivent sous le régime monastique. Ils observent le jeûne, le célibat; ils font des prières pour les morts; ils adorent les reliques, ont de l'eau bénite et des chapelets au moyen desquels ils comptent leurs prières. Le culte Bouddhique, en Chine, est chargé de pratiques superstitieuses inventées sans doute par les prêtres pour subvenir à leurs besoins. Il y a aussi des associations de femmes appelées Ni-Kou, qui observent des règles à peu près semblables à celles imposées aux religieuses du culte catholique. Les prêtres de Bouddha, pour compléter leur ressemblance avec l'église romaine, reconnaissent aussi un souverain-pontife ou pape; c'est le grand lama, qui réside ou Thibet; ils ont des temples et des pagodes à plusieurs étages. Celui qui existe aux environs de Nan-King en a neuf; mais on n'a jamais pu connaître la signification attachée à ce nombre. Certains prêtres bouddhiques, pour s'attirer la vénération des dévots, se condamnent, comme les fakirs de l'Inde, à des austérités qui sont de véritables supplices. Ainsi un missionnaire rapporte qu'un Bonze se faisait rouler dans un tonneau plein de clous; mais, pour se dédommager de ses souffrances, il vendit tous ces clous à tant la pièce. Un autre passa neuf années les yeux constamment fixés sur un mur. Ce saint personnage avait sans doute la conviction que cette pénitence volontaire lui serait comptée dans l'autre vie. Dans un ouvrage de morale à l'usage de ces sectaires, intitulé *les Mérites et les Démérites examinés*, on engage le lecteur à ouvrir un compte à ses bonnes et à ses mauvaises actions, et à le régler au bout de l'année; si la balance est en sa faveur, elle sert de fonds de mérite pour le compte de l'année suivante, qui, s'il ne lui est pas favorable, doit être liquidé par de nouvelles bonnes actions. — On donne des tableaux comparatifs des actions louables et de celles qui sont répréhensibles. En premier lieu on recommande fortement la bienveillance, d'abord pour les hommes, ensuite pour les animaux. Causer la mort de son semblable est comptée pour cent points dans la colonne des démérites, tandis qu'un seul acte charitable compte pour un point dans la colonne opposée. D'un autre côté, sauver la vie à quel-

(1) C'est un caractère chinois qui a la forme d'une croix.

MCD 2019

qu'un balance l'acte d'ôter la vie à un autre. D'où il résulte que cette méthode de tenir une comptabilité avec le ciel, est un système de morale aussi insensé que dangereux Il serait trop long de rapporter en entier l'échelle graduée des mérites et des démérites; nous citerons seulement les passages suivants : réparer une route, construire un pont, percer un puits, compte pour dix; guérir une maladie, pour trente; donner assez de terrain pour qu'on puisse y creuser une fosse, pour autant; mettre au jour quelque invention utile, pour encore plus; mais en retour blâmer quelqu'un injustement compte pour trois dans la colonne des démérites; niveler une tombe, pour cinquante; déterrer un mort, pour cent; priver un homme de ses héritiers mâles, pour deux cents (1). Les prières que récitent les prêtres de Bouddha sont en pali, dialecte du sanscrit, dont ils ne comprennent pas un seul mot. Ils considèrent cette langue comme ayant une origine céleste, et répètent les mêmes mots des centaines et des milliers de fois de suite. « Quel avantage, disait-on à un prêtre, espérez-vous tirer de la répétition de mots »dont vous ne comprenez nullement le sens? »Il est vrai, répliqua-t-il, que je ne les comprends pas; c'est un sens profond, mystérieux : mais le bien qui résulte de la répétition fréquente de ces mots sacrés est immense et incalculable. »

Les bouddhistes ont aussi un paradis, mais les élus ne jouissent point du commerce des houris; car les femmes qui seront admises dans le lieu céleste doivent d'abord changer de sexe.

Les corps des saints reproduits du lotus (2) sont purs et odorants; leurs traits réguliers, leurs cœurs pleins de sagesse et pleins d'affection : ils ne s'habillent pas, et cependant ils n'ont point froid; ils s'habillent, et cependant ils n'ont point chaud; ils ne mangent point, et pourtant n'ont point faim; ils mangent, et pourtant ne sont point rassasiés; ils ne sont assujettis ni à la douleur ni à tous les maux de l'humanité; ils ne vieillissent point; ils jouissent de la contemplation des fleurs de lotus et d'arbres de diamants, dont les feuilles sont doucement agitées comme les mouvements ondulatoires d'une vaste pièce de soie brodée : en levant les yeux ils aperçoivent le firmament rempli de fleurs de to-lo tombant dans une admirable confusion. L'âge des habitants de ce lieu de délices est illimité (1).

Opposons la description de l'enfer à celle du paradis. Les méchants subissent d'abord un jugement devant le tribunal des *Chi-Ming-Wang*, les *dix rois des ténèbres*. La procédure est la même que celle qui est observée en Chine, mais les châtiments ne sont pas semblables. Les coupables sont condamnés à être sciés en deux, à être attachés à un pilier de cuivre brûlant, à être pilés dans un mortier; les menteurs ont la langue coupée, les filous et les voleurs sont précipités sur une colline hérissée de couteaux. Quand les jugements sont prononcés, les hommes de la première classe, ceux qui ont toujours pratiqué la vertu, montent dans le séjour des bienheureux; les hommes de la classe moyenne retournent sur la terre, dans d'autres corps pour y jouir des richesses et des honneurs; tandis que les méchants sont tourmentés en enfer ou passent dans le corps de divers animaux, dont ils ont durant leur vie contracté les habitudes.

Le culte de Fo, tantôt favorisé, tantôt persécuté par le gouvernement chinois, semble être aujourd'hui dans une situation peu prospère. La plupart des édifices élevés jadis par la piété de ses sectateurs tombent en ruines; cependant les prêtres possèdent encore des monastères qui attirent la foule de dévots. En 1833, un employé de la factorerie anglaise à Canton, nommé Gutzlaff, visita une île de l'archipel des Chusans. Cette île, qui n'a pas plus de douze mille carrés, renferme deux mille prêtres chargés de desservir plusieurs temples magnifiques où se rendent chaque année une multitude de

(1) Vid. *Description de la Chine*, par Davis, t. II, p. 44 et suivantes.

(2) Le lotus est une plante qui se trouve mêlée à tout ce qui concerne le bouddhisme; on la considère comme l'emblême de la puissance créatrice.

(1) Vid. *Chinese Gleaner*, t. III.

MCD 2019

pélerins. Le même voyageur affirme qu'il a vu dans un temple bouddhique uu buste en marbre de *Napoléon,* devant lequel on brûlait de l'encens : son image, rencontrée par hasard, a pris rang parmi les dieux des adorateurs de Fo. Une telle anomalie ne surprendra pas ceux qui se rappellent que les Romains vont baiser respectueusement, dans l'église de Saint-Pierre, les pieds de la statue du chef des apôtres, et cette statue n'est autre que celle de Jupiter.

Après la religion de Bouddha vient celle du Tao, fondée par Lao-Tseu, ou Lao-Kiun. Il vivait à la même époque que Khoung-tseu (Confucius), et eut pour père un paysan. Lorsqu'il fut parvenu à un certain âge, il devint archiviste du roi de Thsou, et profita de son emploi pour se livrer à des recherches sur la religion et la philosophie; c'est du moins ce qu'il est permis de supposer d'après la lecture de ses écrits. Il entreprit ensuite de longs voyages dans l'occident de la Chine. A son retour dans sa patrie, qu'il trouva en proie à la guerre civile, il se retira dans un lieu solitaire, où il passa ses derniers jours. L'histoire, du moins, se taît sur le reste de sa vie; ses sectateurs assurent qu'il disparut, et que l'on ignore ce qu'il devint. Tels sont les faits à peu près authentiques que nous avons pu recueillir sur Lao-Tseu. S'il fallait en croire les légendes publiées sur ce saint personnage, sa naissance aurait offert les circonstances les plus merveilleuses. Ainsi, sa mère conçut par l'influence d'une grande étoile tombante. Renvoyée par le maître qu'elle servait, elle erra, comme autrefois Agar, dans la campagne, et, s'étant arrêtée sous un prunier, elle mit au monde un fils dont les cheveux et les sourcils étaient blancs : c'était Lao-Tseu (1). Il a déposé ses doctrines dans un ouvrage intitulé *Tao-Te-King,* ce qui signifie le *Livre de la Raison suprême et de la Vertu.* Son système peut se résumer en quelques mots : Le tao, ou la raison suprême, possède deux modes ou manières d'être : le mode spirituel ou immatériel, ou le mode corporel et matériel. L'homme est émané de la première de ces deux natures, et c'est dans son sein qu'il doit s'efforcer de retourner; il doit alors se dégager de l'empire des sens, étouffer les passions qu'ils font naître, se rendre insensible à tous les plaisirs du monde pour concentrer toutes les puissances de son âme dans la contemplation de la nature spirituelle divine. C'est ainsi qu'il pourra parvenir à s'identifier avec elle de nouveau, et rentrer en possession de cette vie heureuse qu'il n'avait perdue que momentanément. On voit qu'au fond la doctrine de Lao-Tseu a une étroite affinité avec le christianisme; car sa raison suprême n'est autre chose que Dieu, auprès duquel tous les hommes doivent revenir un jour comme à une origine commune d'où ils sont issus. Durant sa vie, Lao-Tseu, esprit tout spéculatif, prêcha par ses discours et par son exemple l'amour du repos et la nécessité de fuir l'éclat et la renommée pour se livrer à la méditation. Il résulta de ces principes que les disciples de l'homme qui les professait en abusèrent pour se livrer à l'astrologie et à l'alchimie : sous prétexte de pénétrer l'essence des choses célestes et de surprendre les secrets de la nature, ils en vinrent à faire croire à leurs adeptes qu'ils étaient magiciens. Ils rallièrent à leur secte les classes ignorantes de la société, dont il est facile de surprendre la crédulité en s'adressant à son imagination, puis ils pénétrèrent dans les palais des empereurs. Plusieurs monarques se persuadèrent que les Tao-Sse possédaient un breuvage donnant l'immortalité. Sous la dynastie des Tang, ils reçurent le titre de célèbres docteurs, et un temple fut élevé à leur maître. Cependant ils ont beaucoup perdu du crédit dont ils jouissaient auprès des grands et du peuple : ils ne jouent plus, comme jadis, un rôle dans l'État; mais ils trouveront long-temps encore créance auprès de la populace, car ils se mêlent de dévoiler l'avenir et de distribuer des remèdes qui guérissent toutes les maladies.

La religion est la vie des peuples; aussi a-t-elle toujours exercé une influence décisive sur leurs destinées; mais les limites qui nous

(1) Ce mot veut dire vieillard-enfant. — Son autre surnom, *Lao-Kiun,* signifie : vieux prince.

MCD 2019

sont imposées ne nous permettent pas de nous étendre sur ce point : ce que nous avons dit nous semble d'ailleurs suffisant pour satisfaire la majorité de nos lecteurs. Nous allons donc jeter un coup-d'œil sur les mœurs et les coutumes des Chinois. Commençons par leurs traits physiques. La physionomie d'un Chinois occupe un rang intermédiaire entre l'Européen et le Nègre, et tient de l'un et de l'autre, c'est-à-dire que le front et la partie inférieure du visage s'inclinent en arrière un peu plus que chez l'Européen, mais beaucoup moins que chez l'Africain. Ses lèvres sont un peu moins épaisses que celles du nègre, mais il a le nez épaté et les narines écartées presque autant qu'un Éthiopien; ses yeux sont obliques, ses sourcils relevés à leur extrémité; il a la barbe rase et les cheveux noirs et luisants. En appliquant à ce peuple nos idées sur la beauté, il ne peut prétendre à ce genre de mérite; mais on ne saurait lui donner la qualification de laid, car il ne faut pas le juger d'après les peintures des porcelaines de Canton, qui sont plutôt des caricatures que des représentations exactes des personnes et des choses. Les hommes des classes inférieures sont bien faits et vigoureux; ils joignent l'intelligence à la force, et les Anglais ont pu se convaincre qu'ils feraient d'excellents marins s'il leur était permis de servir sur des bâtiments étrangers. Nous remarquerons encore que, pour plaire, c'est un avantage pour une femme d'avoir la taille mince, tandis qu'un homme doit avoir la taille épaisse; cela tient sans doute à ce que les Chinois font grand cas de la gravité, et celle-ci est la compagne ordinaire de l'obésité : par la même raison, ils estiment la qualité contraire chez une femme. Comme les Chinois sont en effet supérieurs aux nations asiatiques qui les avoisinent, le gouvernement a toujours pris soin d'exalter cette supériorité pour détourner ses sujets de contracter des relations avec les Européens; d'où il résulte que, dans ses rapports avec ces derniers, le Chinois ne se fait aucun scrupule de fausser sa parole et de manquer à tous ses engagements. Au reste, placé sous un régime despotique, il possède la douceur et la docilité; mais il y joint la duplicité, la mauvaise foi et la perfidie, qui sont les vices des esclaves. Les rangs sont rigoureusement marqués par les emplois; mais, d'un autre côté, le partage égal des biens eutre les enfants empêche les grandes fortunes de subsister long-temps : dans cette contrée, l'aristocratie n'offre aucun danger pour l'autorité, puisque ceux qui la composent ne peuvent léguer les avantages dont ils jouissent à leurs descendants.

Les femmes en Chine, comme dans tout le reste de l'Asie, sont placées dans la dépendance de ceux qui les entourent. Filles elles sont soumises à leurs pères, mariées à leurs époux, veuves à leurs fils; mais du moins cet esclavage est adouci en certains cas par des témoignages de respect et de considération. Ainsi, l'empereur lui-même se prosterne devant sa mère assise sur un espèce de trône. Une femme n'est pas non plus, comme chez la plupart des Asiatiques, condamnée à l'ignorance; on lui apprend à broder et à peindre sur des étoffes de soie : un grand nombre cultivent la musique et se livrent quelquefois à des études littéraires. Quelques-unes se sont illustrées par leurs ouvrages. Une mode singulière, et à laquelle sont assujetties toutes les dames chinoises dont les maris tiennent quelque rang dans la société, c'est la mutilation des pieds; elle s'opère dès l'enfance, et les force de marcher sur leurs talons. Cet usage remonte à la fin du dixième siècle de notre ère. L'histoire a négligé de nous en apprendre la cause, qui semble, au premier aspect, être peu flatteuse pour celles qui s'y trouvent soumises. On dirait que les hommes ont pris ce moyen pour les forcer à rester au logis. Il existe encore une autre mode non moins gênante, c'est celle de laisser croître les ongles de la main gauche, à un tel point que pour les empêcher de se briser on les entoure de petits morceaux de bambou. En Chine, comme dans presque tout l'Orient, l'homme qui se marie ne connaît pas sa fiancée; les négociations conjugales sont conduites par des entremetteurs : ceux-ci tirent l'horoscope des futurs époux, puis, quand les deux parties sont d'accord, on s'occupe de désigner

MCD 2019

le jour de la célébration des nôces, et ce choix peut offrir de grandes difficultés; car on attache la plus grande importance à l'entourer des présages les plus heureux. Dans ce pays la femme n'apporte point de dot. Quand le grand jour est arrivé, les amis du fiancé lui envoient des présents et des félicitations. Au nombre des cadeaux sont des oies vivants, pour marquer la concorde qui doit régner dans un ménage. Les parents de la jeune fille lui offrent, de leur côté, des présents : ce sont des objets de toilette; puis ses sœurs non mariées et ses jeunes amies viennent pleurer avec elle jusqu'au moment où elle quittera le toit paternel. Enfin, le soir venu, le futur arrive dans une chaise et suivi d'une troupe d'hommes à cheval pour chercher sa femme, qui est portée par des matrones quand elle franchit le seuil de la maison conjugale, à la porte de laquelle est déposée une terrine remplie de charbon de bois. Cette coutume renferme un sens si bien caché qu'il est resté inconnu à tout le monde. Il en était de même chez les Romains, relativement à l'usage de jeter des noix devant les époux. La fiancée est conduite jusqu'à sa chambre par le futur, qui ôte alors le voile qui la couvre; on dresse une table, et ils boivent tous deux dans la coupe de l'alliance : l'époux va rejoindre ensuite les invités dans la salle du festin, et ceux-ci le conduisent jusqu'à la porte de sa chambre lorsqu'a sonné l'heure de la retraite. Le lendemain matin les nouveaux époux commencent par adorer leurs dieux domestiques, et vont se prosterner devant leur père, leur mère et leurs plus proches parents. Ils reçoivent à leur tour les visites de leurs amis, et le reste du mois est marqué par des réjouissances et des divertissements. En Europe, durant le moyen-âge, la parenté, même la plus éloignée, suffisait pour rompre une union; il en est à peu près de même en Chine : le mariage entre personnes portant le même nom est défendu. Cette règle doit s'appliquer à tous les descendants de la branche mâle, et comme il n'y a guère plus de cent surnoms dans tout l'empire, la loi, si elle est exécutée à la rigueur, doit faire naître de nombreux obstacles. Des punitions menacent encore celui qui épouserait une parente par alliance; il est interdit à tout officier du gouvernement de prendre pour épouse une actrice : dans ces deux cas, le châtiment consiste en coups de bâton qui sont appliqués aux délinquants. Le divorce est permis par la loi; elle a déterminé les causes qui peuvent motiver la rupture du mariage. Ces causes sont au nombre de sept, et nous les avons déjà rapportées en parlant des devoirs imposés à la femme. Un mari chinois peut avoir des concubines, dont le nombre est borné seulement par l'état de sa fortune; celles-ci sont toutefois soumises à l'épouse et placées dans une condition assez semblable à la domesticité. Leurs enfants ont part à la succession paternelle, mais dans une proportion moindre que les descendants de la femme légitime : c'est à elle seule qu'ils donnent le titre de mère, et ils sont tenus de porter son deuil durant trois années. Aucune loi n'interdit aux veuves de se remarier; mais il est plus honorable en pareil cas de ne pas contracter une nouvelle union; d'ailleurs un second mariage enlève à celle qui le contracte la liberté dont elle jouit dans l'état de veuvage : elle est alors maîtresse de faire toutes ses volontés.

L'usage d'exposer les enfants sur la voie publique, où ils sont ramassés le matin, a excité l'indignation des voyageurs européens; mais cette coutume n'existe que dans les grandes villes, où beaucoup de parents sont hors d'état de nourrir leur progéniture. Les Chinois exposent leurs enfants dans la rue, parce qu'ils n'ont pas, comme en Europe, de maisons spéciales pour les recueillir. C'est donc à tort que l'on a accusé les Chinois de barbarie sous ce rapport; l'autorité seule est au fond responsable des enfanticides qui se commettent, puisqu'elle n'a pas su trouver le moyen d'en tarir la source en offrant un asile à ces victimes de la misère plus encore que de la débauche. Dans l'ancienne société, entre autres à Athènes et à Lacédémone, les pères prononçaient à sa naissance l'arrêt du nouveau-né; il vivait ou mourait d'après un mot de leur bouche. Dans les temps modernes, il y a à peine quelques siècles, on les vendait publiquement à Paris sur le

MCD 2019

parvis Notre-Dame, et cet horrible commerce n'a pris fin que grâce à l'extension de la charité publique, qui prend soin de ces infortunés lorsqu'ils sont délaissés par ceux qui leur ont donné le jour. Les Chinois sont donc aujourd'hui comme nous étions jadis. Les funérailles occasionent aussi de grandes dépenses aux riches et à toutes les classes, suivant leurs moyens. Un fils doit aller tous es ans pleurer sur la sépulture de son père, et encourt une punition s'il néglige ce devoir. Les cimetières sont placés hors des villes, et contiennent une foule de tombeaux entretenus avec soin. — Le blanc est la couleur du deuil ainsi que le gris foncé ou cendré : un Chinois laisse alors croître ses cheveux, et s'il est en possession de quelque dignité, il ôte de son bonnet la boule qui sert à désigner son rang. A la mort de l'empereur, toutes ces cérémonies sont exécutées par la population tout entière.

En Chine, comme dans presque tout l'Orient, un père conserve toujours un sentiment de prédilection pour ses enfants mâles; il fait peu de cas des filles, qui sont considérées comme un fardeau : de là vient que les substitutions ne sont pas rares, et qu'un riche achète l'enfant d'un pauvre pour se donner un héritier. En Occident, où la civilisation a fait de si grands progrès, il existe plusieurs États où les classes inférieures croupissent dans l'ignorance la plus complète et la plus honteuse; il n'en est pas de même en Chine, toutes les villes et même les villages renferment des écoles ouvertes à toute la population : les riches ont chez eux des précepteurs pour leurs enfants, les pauvres envoient les leurs aux écoles publiques. Dans les cités les plus populeuses il y a même des écoles du soir à l'usage de ceux que leurs travaux occupent tout le jour. Toutefois, le but du gouvernement est de façonner le peuple par le moyen de l'instruction qu'il lui donne; aussi les enfants ne peuvent-ils étudier que dans des livres désignés d'avance et destinés à leur enseigner des préceptes dictés par le pouvoir. Le peuple ne reçoit que ce que nous appelons l'instruction primaire; quant à ceux qui se destinent à la carrière des emplois, après avoir appris à écrire, ce qui est une œuvre assez difficile, on leur met entre les mains les livres de morale de Confucius, entre autres les Cinq-King : on les charge ensuite d'en commenter le texte. Les élèves sont soumis à des examens annuels, et en cas de succès ils deviennent sieou-tsaï ou bacheliers; s'ils triomphent encore dans un nouvel examen, qui a lieu tous les trois ans, ils obtiennent le grade de kiu-sin, ce qui revient parmi nous au grade de licencié. Les concurrents reçoivent pour thèmes de leurs compositions des textes tirés des livres sacrés et qu'ils doivent amplifier, ou ils traitent en vers des sujets qui leur sont donnés par des examinateurs. Après un intervalle de trois ans, les licenciés arrivent à Pé-King pour conquérir le grade de tsin-sse (doctorat); ils peuvent alors être choisis pour entrer dans le collége impérial des Han-Lin : c'est parmi ces personnages que l'empereur choisit ordinairement ses ministres.

La plus grande fête des Chinois est le nouvel an, qui arrive au signe du verseau; toute la nation se réjouit dans ce grand jour, et dans toutes les classes chacun reçoit et donne des présents. Vient ensuite la fête des lanternes, où les Chinois déploient à l'envi leur adresse pour construire ces objets en papier, en corne et en verre. Cette fête se célèbre à la première pleine lune de la nouvelle année. Les témoignages de politesse qu'ils se prodiguent sont quelquefois en opposition avec les nôtres : c'est ainsi que chez eux la place d'honneur est la gauche et qu'ils ne se découvrent jamais devant une personne qu'ils veulent honorer. Une autre grande fête est celle de l'agriculture, signalée par des processions où l'on porte le printemps représenté par un buffle en argile. Dans les villes le cortége se dirige vers la maison du gouverneur, qui, en qualité de prêtre du printemps, fait dans un discours l'éloge de l'agriculture. Souverain-pontife de sa religion, l'empereur prend lui-même part à cette cérémonie, qui tombe le 24 avril, et à laquelle il se prépare par un jeûne accompagné de prières. Il se rend ensuite au Sian-Noung-Tang; c'est un temple dédié à l'inventeur de l'agriculture : dans son enceinte se trouve un champ cou-

MCD 2019

vert d'une espèce de tente faite avec des nattes; c'est là que l'empereur trace plusieurs sillons en conduisant lui-même la charrue. Il est imité par les princes, les ministres et les mandarins de sa cour, qui labourent en plein air; le grain produit par le labour du monarque est recueilli dans un grenier spécial et employé à faire des gâteaux pour les sacrifices adressés au ciel (1). L'impératrice, à son tour, encourage par son exemple la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie. A la neuvième lune, accompagnée des dames attachées à sa personne, elle vient sacrifier sur l'autel de l'inventeur de la fabrication de la soie; puis elle ramasse des feuilles de mûrier pour servir à la nourriture des vers qu'elle nourrit de sa propre main dans le palais. Enfin, le premier jour de la première lune, les Chinois célèbrent une fête en l'honneur des morts; elle a pour but de rappeler le souvenir d'un jeune homme qui était allé chercher sa mère dans l'autre monde, et qui la ramena sur la terre. C'est à cette occasion que les prêtres de Bouddha exposent des tableaux représentant les supplices infligés par les divinités infernales aux damnés, et que les Européens ont cru représenter les peines prononcées par le code pénal contre les criminels.

La cuisine chinoise a peu d'attraits pour les Européens, qui sont d'ailleurs fort embarrassés pour s'acquitter convenablement des fonctions de convives : on en jugera par la relation suivante d'un dîner, due au capitaine Laplace (2). « Le premier service, dit-il, était contenu dans un grand nombre de saucières en porcelaine peinte et consistait en divers hors-d'œuvre froids, tels que des vers de terre salés, préparés et fumés, mais si bien hachés que je ne sus ce que c'était qu'après les avoir mangés; du poisson également salé ou fumé, et du jambon coupé par tranches excessivement minces. On servit ensuite ce qu'ils appellent *du cuir japonais;* c'est une espèce de peau foncée assez dure qui a un goût fort peu agréable; on eût dit qu'on l'avait macérée dans de l'eau quelque temps. Tous ces aliments, et bien d'autres, parmi lesquels je reconnus la liqueur nommée *soy*, tirée de la fève du Japon, et adoptée depuis long-temps par les gourmets d'Europe pour ranimer leur appétit blasé, étaient employés comme assaisonnement dans un grand nombre d'étuvées qui se suivaient sans interruption. Tous les mets, en général, nageaient dans les sauces; d'un côté figuraient des œufs de pigeons cuits au jus, puis des canards et des poulets, coupés par petites tranches et arrosés d'une sauce noirâtre; de l'autre de petites boulettes faites de nageoires de requin; des œufs cuits au feu dont l'odeur et le goût nous révoltèrent; enfin d'énormes grubs (poissons de mer d'une espèce particulière), des crabes et des crevettes pilées.

» Assis à la droite de notre excellent amphitrion, j'étais l'objet de toutes ses prévenances; je ne m'en trouvais pas moins fort embarrassé de savoir comment me servir des baguettes d'ivoire qui, avec un couteau à lame longue, mince et étroite, formaient tous mes ustensiles gastronomiques. J'éprouvais une grande difficulté à saisir ma proie au milieu de ces bols remplis de jus. En vain j'essayais de tenir mes bâtonnets entre le pouce et les deux doigts de la main droite, à l'instar de mon hôte; les maudites baguettes manquaient leur coup à tout moment et me laissaient désespéré vis-à-vis du morceau dont je convoitais la possession. Il est bien vrai que le maître de la maison, touché de mon inexpérience qui l'amusait infiniment, daigna me secourir en jetant dans mon plat ses deux instruments, dont les bouts venaient d'être en rapport avec une bouche que les infirmités de la vieillesse et l'usage constant du tabac à fumer et à chiquer ne rendaient rien moins qu'attrayants : mais je me serais volontiers passé d'un pareil secours, car mon estomac avait assez à faire de lutter contre les ragoûts qui lui étaient imposés, et dont j'avais été contraint de manger *nolens, volens*. Après d'héroïques efforts, je parvins à me rendre maître d'une soupe préparée avec les fameux nids d'oiseaux qui font la gloire épicurienne des Chinois. La substance ainsi préparée, et réduite en filaments très-

(1) *Description de Pé-Kin*, par le P. Gaubil.

(2) *Voyage autour du Monde*, par le capitaine Laplace.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 24.

1°. MANDARIN EN COSTUME DE GUERRE. 2°. MANDARIN EN COSTUME CIVIL. 3°. DOMESTIQUE CHINOIS.

Dessiné par Duvivier del.t

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie.

Dunois Sculpt.

minces. transparents comme la colle de poisson, ressemblait à du vermicelle, dépourvu de goût ; j'étais fort inquiet de savoir comment nous pourrions, avec nos misérables bâtonnets, venir à bout de goûter des diverses soupes qui étaient placées devant nous; je commençais à me rappeler la fable du renard et de la cigogne, quand nos deux voisins chinois, plongeant dans les bols avec la petite saucière placée à côté de chaque convive, nous tirèrent de ce pénible embarras.

»Pour les jeunes convives français toutes ces choses si nouvelles furent un ample canevas à plaisanteries, qui parurent réjouir le digne marchand Hong et son frère, bien que ni l'un ni l'autre n'en comprissent un mot. Pendant ce temps le vin faisait le tour de la table, et les toasts se succédaient rapidement. Ce vin, que l'on boit toujours chaud, se rapproche assez du Madère pour la couleur et le goût, mais il ne porte nullement à la tête; nous le prîmes dans de petites tasses dorées qui avaient la forme d'un vase antique à deux anses, d'un travail parfait. Les serviteurs, qui se tenaient debout avec des grands ustensiles d'argent, semblables à des cafetières, avaient soin de nous les remplir constamment; la manière de faire raison à une santé ressemble un peu à celle des Anglais. La personne qui désire témoigner cette politesse à un ou plusieurs convives les en avertit par un domestique; puis, prenant la tasse pleine à deux mains, elle l'élève au niveau de sa bouche et la vide après avoir fait un signe de tête fort comique; elle attend ensuite que son partenaire ait fini; elle répète alors son signe de tête, et tient la coupe abaissée pour montrer qu'elle est entièrement vidée.

»Après toutes ces bonnes choses servies coup sur coup, et dont je vis la dernière avec bonheur, arriva le second service; il fut précédé d'une petite cérémonie probablement pour mettre à l'épreuve l'appétit des convives. Sur le bord de quatre bols arrangés en carré, on plaça trois autres bols remplis d'étuvées, et qu'on surmonta d'un huitième de manière à former une pyramide. La coutume veut que l'on ne touche à aucun de ces mets, bien que l'amphytrion ne manque pas de vous y inviter. Sur le refus de l'assemblée on enleva les huit bols, et l'on couvrit aussitôt la table de pâtisseries et de sucreries. On plaça dans le milieu une salade, composée de filaments les plus tendres du bambou, et quelques préparations à l'eau qui exhalaient une odeur fort désagréable.

Les hauts goûts qui avaient été le seul assaisonnement de tous les mets dont j'ai parlé, le furent aussi des bols de riz que les domestiques placèrent pour la première fois devant chacun de nous. Je regardais avec un certain embarras mes deux petits bâtonnets; car, malgré l'expérience que j'avais acquise depuis le commencement du repas, il me semblait très-douteux de pouvoir prendre le riz grain par grain; j'attendis que mon hôte en mangeât pour l'imiter. Il joignit les deux bouts de ses bâtonnets, en prit adroitement une assez grande quantité et les jeta dans sa bouche, qu'il tenait ouverte autant qu'il lui était possible. Le second service dura moins long-temps : les domestiques couvrirent la table de paniers de fleurs, de bonbons et de gâteaux de diverses formes. A côté du plantain jaune, on voyait le *li-tchi*, dont la pellicule forte et cramoisie protége une espèce de noyau, enveloppé d'une pulpe blanche et qui est supérieure, pour le goût, à la plupart des fruits des tropiques. Le li-tchi croît dans les provinces maritimes : nouvellement cueilli, il est délicieux en été, et quand il est séché, c'est une excellente provision pour l'hiver. A ces fruits des climats chauds étaient mêlés ceux de la zône tempérée, tels que des noisettes, des châtaignes (petites et inférieures à celles de France), des pommes, des raisins et des poires de Pé-King; qui, agréables à la vue, n'avaient que le goût des fruits sauvages. La conversation, interrompue fréquemment dans le commencement du repas pour faire raison aux toasts de notre hôte, devint alors animée, générale et même assez bruyante, au grand étonnement des Chinois; mon voisin surtout, peu accoutumé à une joie aussi expansive, était tout-à-fait ravi, et témoignait sa satisfaction par de gros éclats de rire, auxquels se joignait incessamment le bruit sonore de son estomac, quelque peu

MCD 2019

surchargé. J'aurais dû suivre cet exemple pour prouver que mon appétit avait été complétement satisfait; mais je ne pus m'y résoudre, malgré tout le désir que j'avais de contenter notre excellent amphytrion. Cette coutume, qui en France paraîtrait plus que singulière, n'était point nouvelle pour moi, car je l'avais déjà remarquée dans les meilleures sociétés de Manille. Devais-je être surpris de trouver les Chinois si peu délicats dans leurs *us* gastronomiques, quand nos proches voisins les Espagnols ne se sont point encore défaits de ce dernier reste de grossièreté des temps anciens. Après cela, continue le capitaine, nous passâmes dans une autre chambre pour prendre le thé, commencement et conclusion indispensable de toutes les visites et de toutes les cérémonies chinoises. Les domestiques nous le présentèrent dans des tasses en porcelaine à couvercles, pour empêcher l'arôme de s'évaporer. On avait jeté de l'eau bouillante sur les quelques feuilles contenues au fond de chaque tasse, et l'infusion, à laquelle on n'avait point ajouté de sucre, selon l'usage du pays, exhalait une odeur délicieuse et suave, dont les meilleurs thés importés en Europe ne peuvent donner aucune idée. »

Quoique les Chinois recueillent une assez grande quantité de raisins, ils n'en expriment pas cette liqueur si répandue dans tout l'Occident; en un mot, ils ignorent ou dédaignent l'art d'en faire du vin. Ils aiment mieux tirer du riz une liqueur spiritueuse, assez semblable au whisky pour le goût; ils sont encore fort habiles à employer la glace pour rafraîchir les boissons pendant les grandes chaleurs. Comme la loi de Bouddha défend de se nourrir de la chair des animaux, et surtout de celle du bœuf, la consommation de la viande est peu considérable en Chine relativement à la population, qui se nourrit principalement de riz, aliment qui, chez les nations méridionales de l'Asie, tient le même rang que le blé parmi nous. Le porc est encore un des aliments favoris de la classe pauvre, qui s'accommode aussi sans scrupule de la chair d'animaux qui répugneraient à notre délicatesse : ils mangent les chiens, les chats et les rats, ce qui ne doit pas surprendre dans un pays où l'excès de la population met beaucoup de gens aux prises avec la faim. Les jeux usités en Europe sont peu répandus dans les classes élevées, car les lois défendent aux fonctionnaires publics de se livrer à ce genre d'amusement; les Chinois connaissent cependant les échecs, les cartes, les dés et les dominos; ils ont en outre une espèce de jeu en usage jadis chez les Romains et de nos jours chez les Italiens modernes et que ces derniers nomment MOURRA : l'un des joueurs lève rapidement un ou plusieurs doigts de la main, dont il faut que son adversaire désigne le nombre.

Pour achever le tableau des mœurs domestique des Chinois, nous dirons quelques mots sur leur manière de se vêtir. L'habillement d'été des personnes au-dessus du commun consiste en une longue robe lâche de soie ou de toile que l'on peut serrer avec une ceinture de soie fortement tissue. Un Chinois porte en outre, suspendu autour de ses reins, un fourreau, renfermant un éventail; un petit sac de cuir, suspendu au ceinturon, contenant une pierre à feu et un briquet pour allumer la pipe; puis une bourse ornée de broderies, où il met du tabac; quelques-uns y joignent un petit couteau dans sa gaîne et une paire de petits bâtonnets pour manger. Le costume d'hiver est plus long que celui d'été; c'est une robe qui descend jusqu'à la cheville; on met par-dessus un grand spencer à manches, appelé *ma-koua*, et qui ne dépasse pas les hanches; il est tantôt en fourrure et tantôt en soie ou en drap fin, bordé de peau. En dépit de leur magnificence extérieure, les Chinois négligent un point capital pour la toilette en même temps que pour la santé, c'est-à-dire qu'ils ont peu ou point de linge de corps; ils se servent rarement de toile ou de calicot, leurs chemises même sont en soie; ils ne couvrent pas non plus leurs tables avec des nappes et ne mettent point de couvertures à leurs lits. Tous les hommes se rasent les cheveux, ne laissant qu'une touffe, qui forme une espèce de queue; sont-ils en deuil, ils laissent alors croître leur chevelure. Les Chinois ont fort peu de barbe, comme nous l'avons déjà dit, et ne se rasen que la tête; ils ont donc be-

MCD 2019

soin du ministère d'un barbier. De là vient que les gens de cette profession sont très-nombreux; ils se promènent dans les rues, portant suspendus au bout d'un bâton leur trousse, ainsi qu'une escabelle; s'ils trouvent une pratique, ils la font asseoir sur ce siége au milieu de la voie publique et remplissent leur office avec beaucoup de dextérité.

Les dames chinoises ont en général le teint blanc, et paraîtraient jolies à des Européens sans l'habitude qu'elles ont de se défigurer, en se couvrant le visage de rouge et de blanc; les jeunes femmes se taillent les sourcils, afin de leur faire décrire une ligne courbe; elles ne portent pas de corsets et laissent ainsi la taille se développer librement, cet usage est favorable à leur santé et à celle de leurs enfants, qui naissent rarement mal conformés. Les dames tatares ont adopté les modes chinoises, à l'exception d'une seule, celle qui consiste à se mutiler les pieds. — Quant aux maisons, elles s'élèvent rarement plus haut que le rez-de-chaussée, lequel est divisé en plusieurs appartements, situés le long du mur de face et éclairés seulement par des croisées qui donnent sur une cour intérieure. La pièce principale est tout à la fois salle de réception et salle à manger; derrière se trouvent des appartements particuliers, ayant pour portes des rideaux de soie ou de coton (1). Les meubles sont en petit nombre, ainsi que chez tous les Asiatiques; les Chinois ont cependant des chaises.

La Chine est sillonnée par une multitude de canaux et de rivières, les habitants voyagent donc presque toujours en bateaux; mais s'ils traversent des plaines, comme celle qui environne Pé-King, ils se servent de chariots, attelés d'un seul cheval; ces chariots ne sont point suspendus et sont aussi fatigants qu'incommodes. Autrement il faut voyager à cheval ou dans une chaise, qui est de tous les moyens de transport le plus agréable et le plus usité. Cette chaise est soutenue par deux perches que deux hommes placent sur leurs épaules; ils marchent d'un pas mesuré et cependant rapide, qui n'occasione qu'une oscillation presque insensible. Le devant de la chaise est fermé par une jalousie de bambous ou par une ouverture en gaze, qui permet de voir sans être vu. Les simples particuliers ne peuvent avoir que deux porteurs, les magistrats d'un rang secondaire en ont quatre et les vices-rois huit; l'empereur seul a le privilége d'en avoir seize.

Il n'existe point de poste destiné au public; il y a cependant des relais de distance en distance. Ces relais sont destinés seulement aux courriers, portant les missives du gouvernement; ils sont tenus de faire jusqu'à cent mille par jour (1).

Les voyages par eau s'accomplissent avec peu de célérité, mais les bateaux sont distribués commodément; il y règne beaucoup de propreté. Les mandarins et les riches ont des barques qui contiennent un appartement complet, et où l'on réunit toutes les recherches et les avantages du luxe. Les principales villes de l'empire contiennent une nombreuse population : on évalue celle de la capitale à plus de deux millions; Nan-King et Canton renferment chacune près de la moitié de ce nombre. Il faut donc une police fortement organisée pour maintenir l'ordre parmi cette multitude; la police repose sur un principe unique, celui de la responsablité. Ainsi, chaque ville est divisée en dix arrondissements de dix et de cent maisons, dix maisons font un *Kia*, et dix *Kias* forment un *Pao* ou une centaine. Le magistrat répond pour tout son district; le chef de cent maisons et celui de dix sont responsables chacun de ce qui se passe dans sa circonscription; enfin le chef de famille est responsable de la conduite des siens. Au bout de chaque rue sont des barrières fermées après le crépuscule, et gardées par des soldats, qui ne permettent aux habitants de sortir au dehors que dans les cas urgents; par exemple s'il faut recourir au ministère d'une sage-femme. Les places et les rues sont remplies de soldats, qui dissipent tous les attroupements à coups de fouet. Au reste, ce qui fait l'éloge de la police jusqu'à un certain point, c'est que dans la ville de Canton, où les marchands exposent

(1) Vid. *Description de la Chine*, par Davis, tome I, page 331.

(1) Envivon trente-deux lieues.

MCD 2019

une foule d'objets d'un grand prix, les vols sont extrêmement rares.

Tous les peuples, même ceux qui, restés à demi sauvages, sont à peine entrés dans la civilisation, possèdent une sorte de littérature : ils ont des petits poèmes et des chansons. Les Chinois, organisés en corps de nation depuis plus de trois mille ans, doivent donc offrir un grand nombre de productions œuvres de l'esprit. Mais avant d'entamer cette matière, il nous semble indispensable de dire quelques mots du génie de la langue chinoise, et d'expliquer le système qui a présidé à sa formation. Nous ferons donc remarquer, qu'à l'exemple des Égyptiens, les caractères chinois représentent des idées et non des mots ; on peut les comparer aux chiffres arabes qui sont intelligibles pour toutes les nations de l'Occident : de même les caractères chinois sont compris par les Cochinchinois, les Japonais et les Coréens. Au reste, quoiqu'il existe un grand nombre de caractères chinois, les racines ou signes primitifs ne s'élèvent pas au-delà de deux cent quatorze. « Comme ces deux cent qua- » torze racines, » dit M. Rémusat, « ne » servaient dans l'origine qu'à des usages » bornés, ou représentaient simplement les » principaux objets de la nature ou les idées » primitivement acquises, les Chinois clas- » sèrent sous ces radicaux les catégories de » genres et d'espèces existant dans la na- » ture, et formèrent par là les éléments d'un » système philosophique. A mesure que le » cercle de leurs connaissances s'étendit, le » besoin de mots nouveaux se faisant sentir, » les instituteurs du langage, au lieu de » créer de nouveaux caractères, imaginèrent » ingénieusement de les exprimer en com- » binant les symboles élémentaires qu'ils » possédaient déjà. Ainsi, par exemple, au » nombre des racines, nous trouvons cheval, » chien, métal, plus l'addition de quelques » autres symboles exprimant une propriété » particulière, et servant à désigner les diffé- » rentes espèces comprises sous ces princi- » pales catégories. Les Chinois disent donc » cheval, cheval-âne, cheval-mule ; chien, » chien-loup, chien-renard ; métal, métal- » fer, métal-cuivre, métal-argent ; les mots » élémentaires cheval, chien, métal étant ceux » sous lesquelsles mots composés sont classés » dans le dictionnaire. » Néanmoins, à cause des différences de la prononciation, le sChinois de certaines provinces ne s'entendent pas avec leurs compatriotes qui habitent dans d'autres parties de l'Empire ; mais ils peuvent lire les mêmes livres. Cependant la capitale fait loi sur ce point ; la prononciation des habitants de Pé-King est adoptée le plus généralement, surtout parmi les classes élevées.

Les Chinois ont connu, dit-on, l'imprimerie plusieurs siècles avant les Européens ; toutefois la calligraphie est encore chez eux en grand honneur : ils se servent d'un pinceau au lieu d'une plume, et décorent leurs appartements de pièces d'écritures, comme nous y mettons des tableaux. — Revenons maintenant sur nos pas, afin de jeter un coup-d'œil rapide sur les parties les plus importantes de la littérature chinoise.

Toutes les nations ont un goût plus ou moins vif pour les représentations scéniques. Les Chinois, chez qui l'art théâtral est né et est cultivé depuis plusieurs siècles, possèdent une foule de compositions dramatiques : le petit nombre de leurs livres parvenus en Europe en contiennent plusieurs centaines, et permettent d'asseoir un jugement sur leur système dramatique. Il résulte de l'examen de ces pièces, que les Chinois n'observent point nos trois règles principales, c'est-à-dire l'unité de lieu, de temps et d'action : ainsi le spectateur, qui se trouve en Chine au premier acte, est transporté dans l'acte suivant en Mongolie. L'action embrasse souvent plusieurs années, et le héros

Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Il n'existe donc point de distinction marquée entre la comédie et la tragédie ; le sujet et le ton du dialogue, voilà les seules limites qui séparent ces deux genres, si différents parmi nous. La pièce n'est point non plus divisée par scènes, et chaque personnage, lorsqu'il se présente pour la première fois, décline son nom et fait connaître le rôle qu'il va jouer. Les Grecs, nos modèles, offrent le même défaut. Les tragédies chinoises

MCD 2019

n'ont pas de chœurs proprement dits, mais elles sont entremêlées de plusieurs morceaux de chant : quand l'acteur est en proie à quelque vive passion, il interrompt son discours et se met à chanter. Ces morceaux de poésie ont pour but de peindre les sentiments qui agitent le plus profondément le cœur humain : tels que la joie, la colère, l'amour et la douleur; comme dans les opéras italiens, un héros meurt toujours en chantant. Les acteurs n'ont point de masque, ce qui serait nécessaire, puisque le même homme représente parfois plusieurs rôles dans la même pièce, et si la précaution d'avertir d'avance le spectateur atténue cet inconvénient, il ne le détruit pas. Aucune femme ne paraît sur la scène; leurs rôles sont remplis par de jeunes garçons ou par des eunuques : un semblable usage existait chez les Grecs et chez les Romains.

« Il y a à Pé-King six théâtres où des re-
» présentations ont lieu presque tous les
» jours : on y trouve un parterre et des loges;
» les spectateurs sont assis sur des bancs en
» bois et ont devant eux des tables, sur
» lesquelles les propriétaires de la salle font
» servir gratuitement du thé et placent des
» bougies pour allumer les pipes (1). Dans
» les provinces, les comédiens n'ont point de
» demeure fixe, mais ils vont jouer dans les
» maisons particulières où on les appelle
» lorsqu'on veut joindre l'amusement de la
» comédie aux délices d'un festin; il en est peu
» de complets sans cette sorte de spectacles.
» Au moment où l'on se met à table, on
» voit entrer quatre à cinq acteurs richement
» vêtus; ils s'inclinent tous ensemble, et
» si profondément que leur front touche
» quatre fois la terre. Ensuite l'un d'eux
» présente au principal convive un livre
» dans lequel sont inscrits en lettres do-
» rées les noms de cinquante à soixante co-
» médies qu'ils savent par cœur et qu'ils sont
» en état de représenter sur-le-champ. Le
» principal convive ne désigne la pièce qu'il
» adopte qu'après avoir fait circuler cette
» liste, qui lui est renvoyée en dernier res-
» sort. La représentation commence au bruit
» des tambours de peau de buffle, des fifres et
» des trompettes.—La scène est de plain-pied,
» et occupe un grand espace vide que laissent
» les tables rangées sur deux files. On couvre
» seulement le pavé de la salle d'un tapis, et
» pour coulisses les acteurs font usage de
» quelques chambres voisines, d'où ils sor-
» tent pour jouer leurs rôles. Ils ont ordi-
» nairement plus de spectateurs qu'on n'a
» rassemblé de convives. L'usage est de lais-
» ser entrer un certain nombre de personnes,
» qui, placées dans la cour, jouissent aussi
» du spectacle qu'on n'a point préparé pour
» elles. Les femmes peuvent y prendre part
» sans être aperçues; elles voient les acteurs
» à travers une jalousie qui les dérobe elles-
» mêmes à tous les regards. » Dans les fêtes et les réjouissances publiques, on élève des théâtres dans les carrefours et au milieu des rues; on y joue depuis le matin jusqu'au soir, pour le divertissement de la multitude (1).

Les acteurs chinois ne se mettent pas en peine de tromper les spectateurs par la magie des décors, et ont recours à des expédients qui nous paraîtraient aussi naïfs que singuliers. Ainsi, un général a-t-il reçu l'ordre de partir pour aller combattre dans une province éloignée, il parcourt la scène à cheval sur un bâton et armé d'un fouet; puis, il s'arrête tout-à-coup, et apprend aux spectateurs qu'il a atteint le but de son voyage. Faut-il escalader les murs d'une ville? trois ou quatre soldats empilés l'un sur l'autre forment le rempart. Sous ce rapport, les Européens, il y a à peine trois siècles, n'étaient guère plus avancés que les Chinois : on peut s'en convaincre en lisant nos mystères et même les pièces de l'Eschyle anglais (2), qui s'excuse de faire représenter une armée par deux ou trois hommes. Quant aux pièces de théâtre, elles ne sont pas sans mérite; quelques-unes, dans le genre tragique, sont empreintes d'un vif intérêt : tel est, entre autres, l'orphelin de *Tchao*, où Voltaire a puisé l'une de ses plus belles tragédies. Le

(1) Vid. *Voyage à Pe-King en* 1820 *et* 1821, par M. Timkovski, t. II, p. 174.

(1) Vid. *Description de la Chine*, par l'abbé Grosier, t. VI, p. 57.

(2) Shakespeare.

MCD 2019

sujet offre les situations les plus pathétiques. Un ministre sauve, en sacrifiant son fils, l'héritier mâle de son souverain, le fait passer pour son propre enfant, l'élève avec toute la tendresse d'un père, et l'aide quand il est devenu homme à reprendre le trône qui avait été ravi à sa famille. Nous croyons devoir offrir au lecteur l'analyse succincte d'une autre pièce, intitulée *les Chagrins de Han*. L'action se passe à l'époque où les empereurs chinois, trop faibles pour repousser les armes à la main les incursions des Tatars, avaient eu recours à l'expédient de donner en qualité d'épouses aux chefs de ces barbares des princesses de la famille impériale. Au premier acte, l'empereur charge son ministre de parcourir les provinces pour découvrir les plus belles filles, dont il lui enverra les portraits, afin d'arrêter son choix sur l'une d'elles qu'il veut élever au rang de sa compagne. Le ministre abuse de sa commission pour se faire donner des sommes considérables par les parents qui aspirent à faire entrer leur fille dans la couche du souverain. Mais l'entremetteur, ayant découvert une jeune fille de la plus rare beauté, essaie de rançonner le père, à qui sa pauvreté interdit de faire le sacrifice qu'on exige de lui. Alors l'avare ministre fait remettre à son maître un portrait de la jeune fille, que le peintre a eu soin de représenter aussi laide qu'elle était jolie : celle-ci se rend à Pé-King et réussit à attirer les regards de l'empereur, qui apprend de sa bouche la tromperie de son envoyé. Dans le premier mouvement de sa colère, le monarque ordonne de décapiter Mao-Yen-Chéou; on appelle ainsi le traître, qui se réfugie auprès du kan des Tatars, auquel il fait un tableau si séduisant des attraits de la jeune fille, que le prince la fait demander à l'empereur. Ce dernier, menacé de voir ses États envahis s'il répond par un refus, se décide à livrer sa femme. La scène de séparation entre les deux époux offre les traits les plus touchants; la princesse est remise au tatar, qui était venu à sa rencontre : ils arrivent sur les bords du fleuve Amour ou Saghalien, qui se jette dans la mer d'Ochotsk.—« Dans quel lieu sommes-» nous, dit la princesse? — Sur les bords » du fleuve du Dragon-Noir, qui sépare, ré-» pond le Kan, notre territoire de celui de » de la Chine. La rive méridionale forme la » frontière des États de l'empereur : à la » rive septentrionale commencent les pays » de notre domination. — Grand roi! s'é-» crie la princesse en parlant au kan, je » prends une coupe de vin, et je fais une li-» bation vers le Sud; c'est mon dernier adieu » à l'empereur.... (Elle verse une libation): » Souverain du Han, cette vie est terminée; » je t'attends dans l'autre : puis elle se pré-» cipite dans le fleuve. » La pièce devrait finir ici, mais elle dure encore un acte; l'empereur chinois s'endort sur la scène, et revoit en songe la princesse qui lui raconte le sacrifice qu'elle a fait de sa vie. Arrive ensuite un messager du kan pour annoncer au souverain chinois que ce dernier lui accorde la paix, et qu'il remet entre ses mains Mao-Yen-Chéou pour qu'il reçoive le châtiment de sa trahison (1).

De savants sinologues, à la tête desquels il faut placer M. Stanislas Julien, ont traduit plusieurs comédies chinoises, d'autant plus curieuses à connaître qu'elles nous initient à la connaissance des mœurs de toutes les classes. Nous regrettons vivement de ne pouvoir, faute de place, entrer dans aucun détail sur ce sujet, et nous terminerons cette esquisse de l'art dramatique en faisant remarquer que les jeux du théâtre sont plutôt tolérés que permis à la Chine. « Un empe-» reur fut même privé des honneurs funèbres » pour avoir trop aimé la comédie et les » comédiens. Sous le règne de Kia-King, » qui vivait au commencement de ce siècle, » les officiers mantchous ne pouvaient entrer » dans une salle de théâtre qu'après avoir ôté » préalablement de leur bonnet les marques » distinctives de leur grade. C'est par une suite » de cette manière de penser que toutes les » salles de spectacle sont mises sur le même » rang que les maisons de prostitution, et » reléguées dans les faubourgs des villes (2). »

« Les Chinois ont encore une foule

(1) *Description de la Chine*, par Davis, t. II, p. 135 et suivantes.

(2) *Voyage à Pé-King*, en 1820 et 1821, par Timkovski, t. II, p. 179.

MCD 2019

» de romans où ils se montrent, « dit M. Rémusat, « habiles à faire ressortir les » traits des passions, à dessiner les ca- » ractères et à produire un haut degré d'il- » lusion... On a véritablement fait connais- » sance avec eux quand on les a vus agir ou » entendus parler, quand on les a suivis dans » les particularités minutieuses de leurs » conversations. » On pourra s'assurer, jusqu'à un certain point, de la vérité de ces observations, en lisant le roman *des Deux Cousines*, traduit par l'auteur des paroles que nous venons de citer.

La littérature chinoise possède encore des contes philosophiques, quelquefois pleins de malice et d'imagination. Voltaire n'a pas dédaigné de puiser à cette source pour en composer l'un des meilleurs chapitres de Zadig. On jugera de l'étendue de ses emprunts et du parti qu'il en a tiré par l'ouvrage chinois que nous mettons sous les yeux du lecteur. Le principal personnage, appelé Tchouang-Tseu, était l'un des premiers disciples du célèbre Lao-Tseu (1).

Quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement et pour le repos du cœur, il ne crut pas devoir renoncer aux plaisirs de l'union conjugale ; il se maria successivement jusqu'à trois fois. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie ; il répudia la seconde pour une faute qu'elle avait commise ; la troisième sera le sujet de cette histoire.

Elle s'appelait Tian, et descendait des rois de Tsi ; Tchouang-Tseu s'était fait beaucoup estimer dans ce royaume, et un des principaux de cette famille, nommé Tian, épris de son mérite, lui donna sa fille en mariage. Cette nouvelle épouse l'emportait de beaucoup sur les deux autres qu'il avait eues ; son teint avait la blancheur de la neige, et sa taille était élégante et légère comme celle d'une immortelle ; aussi, quoique ce philosophe ne fût pas naturellement passionné, il aima tendrement cette dernière épouse. Cependant le roi de Tsou, étant informé de la haute réputation de Tchouang-Tseu, conçut le projet de l'attirer dans ses États : il lui députa des officiers de sa cour avec de riches présents en or et en soieries pour l'inviter à entrer dans son conseil en qualité de premier ministre. Tchouang-Tseu, loin de se laisser éblouir, répondit en soupirant par cet apologue : « Une génisse, destinée aux sacrifices » et nourrie depuis long-temps avec dé- » licatesse, marchait en pompe, chargée de » tous les ornements dont on pare les vic- » times : au milieu de cette espèce de triom- » phe elle aperçut sur sa route des bœufs at- » telés, qui suaient sous la charrue ; cette » vue redoubla sa fierté. Mais, après avoir » été introduit dans le temple, lorsqu'elle vit » le couteau levé et prêt à l'immoler, elle » eût bien voulu être à la place de ceux » dont elle méprisait le malheureux sort. » Ses souhaits furent inutiles ; il lui en » coûta la vie. » Ce fut ainsi que Tchouang-Tseu refusa honnêtement et les présents et les offres du roi. Peu après il se retira avec sa femme dans le royaume de Song, qui était sa terre natale. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne de Nan-Hoa, dans le district de Tsao-Tchéou, afin d'y passer sa vie en philosophe, et d'y goûter, loin du bruit et du tumulte, les innocents plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenait ses rêveries au bas de la montagne, il se trouva insensiblement proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. « Hélas, » s'écria-t-il en gémissant, « les voilà donc tous égaux ; il n'y a plus de » rang ni de distinction ; l'homme le plus » ignorant et le plus stupide est confondu » avec le sage : un sépulcre est enfin la de- » meure éternelle de tous les hommes. » Après s'être occupé pendant quelque temps de ces tristes réflexions, il avança le long de ces sépultures, et se trouva sans y penser près d'un tombeau nouvellement construit. La petite éminence, faite de terre battue, n'était pas encore entièrement sèche : tout auprès était assise une jeune dame en grand deuil ; elle était placée un peu à côté du sépulcre, tenant à la main un éventail blanc, qu'elle agitait sans cesse sur l'extrémité supérieure du tombeau. Tchouang-Tseu, sur-

(1) Vid. *Contes chinois*, t. III, p. 149, traduits par Abel Rémusat, auquel nous empruntons ce morceau.

MCD 2019

pris de cette aventure : « Oserais-je, » lui dit-il, « vous demander de qui est ce tom- » beau, et pourquoi vous vous donnez tant » de peine pour l'éventer ? Sans doute qu'il » y a quelque mystère que j'ignore ? » La jeune dame, sans se lever, et continuant tou- jours à remuer l'éventail, dit quelques mots entre ses dents, et répandit des larmes, ce qui faisait voir que la honte plutôt que sa timidité naturelle l'empêchait de s'expliquer. Enfin elle lui fit réponse. « Vous voyez une »veuve au pied du tombeau de son mari ; la »mort me l'a malheureusement enlevé. Celui »dont les os reposent sous cette tombe m'a »été bien cher durant sa vie : il m'aimait avec »une égale tendresse, même en expirant il ne »pouvait me quitter ; voici quelles furent ses »dernières paroles : » — « Ma chère épouse, » me dit-il, « si dans la suite tu songeais à un »nouveau mariage, je te conjure d'atten- »dre que l'extrémité de mon tombeau soit »entièrement desséché ; je te permets alors »de te remarier. » — « Or j'ai fait réflexion »que la surface de cette terre nouvellement »amoncelée ne sécherait pas aisément ; c'est »pourquoi vous me voyez occupée à l'éven- »ter continuellement, afin de dissiper l'hu- »midité. » A un aveu si naïf, le philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire. Il se posséda néanmoins ; mais il se disait en lui-même : Voilà une femme bien pres- sée ; comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari et d'en avoir été aimée ? Qu'eût-elle donc fait s'ils se fussent haïs ? Puis, lui adressant la parole : « Vous sou- »haitez donc, » lui dit-il, « que le dessus de »ce tombeau soit bientôt sec ? Mais étant »aussi délicate que vous êtes, vous serez »bientôt lasse, et les forces vous manqueront ; »agréez que je vous aide. » Aussitôt la jeune femme se leva, et, faisant une profonde révé- rence, elle accepta l'offre et lui présenta un éventail tout semblable au sien. Alors Tchouang-Tseu, qui avait l'art d'invoquer les esprits, les appela à son secours ; il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, et bientôt toute l'humidité disparut. La dame, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage gai et riant, tira d'entre ses cheveux une aiguille de tête d'argent, et la lui présenta avec l'éventail dont elle s'était servi, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnaissance. Tchouang-Tseu refusa l'aiguille de tête, et retint l'éventail, après quoi la dame se retira fort satisfaite. Sa joie éclatait dans sa con- tenance et sa démarche : pour ce qui est de Tchouang-Tseu, il demeura tout interdit, et, s'abandonnant aux réflexions que firent naî- tre en lui une pareille aventure, il retourna dans sa maison. Assis dans sa chaumière il considéra pendant quelque temps l'éventail, puis, jetant un grand soupir, il dit les vers suivants :

Ne dirait-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que
Par un reste de haine conservé de la vie précédente,
Et qu'elles se cherchent dans le mariage, afin de se maltraiter le
Plus long-temps qu'elles peuvent ?

Tian-Chi était derrière son mari sans en être aperçue ; après avoir ouï ce qu'il venait de dire, elle s'avança tant soit peu, et, se faisant voir : « Peut-on savoir, » lui dit-elle, « ce qui vous fait soupirer, et d'où » vient cet éventail que vous tenez à la » main ? » Tchouang-Tseu lui raconta l'his- toire de la jeune veuve, et tout ce qui s'é- tait passé au tombeau de son mari, où il l'a- vait trouvée. A peine eut-il achevé son ré- cit, que Tian-Chi, le visage allumé d'indi- gnation et de colère, chargea cette jeune veuve de mille malédictions, l'appela l'op- probre du genre humain, et la honte de son sexe ; puis, regardant Tchouang-Tseu : « Je » l'ai dit, et il est vrai, c'est là un monstre » d'insensibilité. Se peut-il trouver nulle » part un si mauvais cœur ? » Tchouang- Tseu dit encore les vers suivants :

Tandis qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le flatte et ne le loue ?
Est-il mort ? la voilà prête à prendre l'éventail pour faire au plus tôt sécher le tombeau.
La peinture représente bien l'extérieur d'un animal, mais elle ne montre pas ce qu'il est en dedans

A ce discours, Tian-Chi entra dans une grande colère : « Les hommes, » s'écria-t elle, « sont tous égaux quant à leur nature ; » c'est la vertu ou le vice qui met entre eux

MCD 2019

» la différence ; comment avez-vous la har-
» diesse de parler de la sorte en ma pré-
» sence, de condamner toutes les femmes et
» de confondre injustement celles qui ont
» de la vertu avec des malheureuses qui ne
» méritent pas de vivre ? N'avez-vous pas
» honte de porter des jugements si injustes,
» et ne craignez-vous pas d'en être puni ? »
— « A quoi bon tant de déclamations ? » ré-
pliqua le philosophe ; « avouez-le de bonne
» foi : si je venais à mourir maintenant,
» restant comme vous êtes, à la fleur de votre
» âge, avec la beauté et l'enjouement que
» vous avez, seriez-vous d'humeur à laisser
» écouler trois et même cinq années sans
» penser à un nouveau mariage ? »

« — Ne dit-on pas, » répondit la dame, « un ministre fidèle ne sert pas un second » prince ? Une vertueuse veuve ne pense ja- » mais à un second mari. A-t-on jamais vu » des dames de mon rang qui, après avoir été » mariées, aient passé d'une famille à une » autre, et qui aient quitté le lit de leurs no- » ces après avoir perdu leur époux ? Si pour » mon malheur vous me réduisiez à l'état de » veuve, sachez que je serais incapable d'une » telle action, qui serait la honte de notre » sexe, et que de secondes noces ne me ten- » teraient pas, je ne dis pas avant le terme » de quatre ou cinq ans, mais durant toute » la vie. Oui, cette pensée ne me viendrait » même pas en songe ; c'est là ma résolu- » tion, et rien ne pourrait m'ébranler. » — « De semblables promesses, » reprit Tchou- ang-Tseu, « se font aisément, mais elles ne » se gardent pas de même. » Ces paroles mirent encore la dame de mauvaise humeur, et elle éclata en paroles peu respectueuses. » Sachez, » dit-elle, « qu'une femme a sou- » vent l'âme plus noble et plus constante » dans son affection conjugale que ne l'a » un homme de votre caractère. Ne dirait-on » pas que vous êtes un parfait modèle de fi- » délité ? Votre première femme meurt, peu » après vous en prenez une seconde ; celle- » ci vous la répudiez, et moi je suis enfin » la troisième. Vous jugez des autres par » vous-même, et c'est pour cela que vous » jugez mal. Pour ce qui est de nous autres » femmes mariées à des philosophes, qui » faisons profession comme eux d'une vertu » austère, il nous est bien moins permis de » nous remarier. Si nous le faisions, nous » deviendrions un objet de risée ; mais vous » vous portez bien, à quoi bon ce langage, » et quel plaisir prenez-vous à me chagri- » ner ? » Alors sans rien dire davantage elle se jette sur l'éventail, que son mari te- nait à la main ; elle le lui arrache, et, de dépit, elle le met en pièces. « Calmez-vous, » dit Tchouang-Tseu, « votre vivacité me » fait plaisir, et je suis ravi que vous preniez » feu sur un pareil sujet. La dame se calma » en effet, et on parla d'autre chose. »

A quelques jours de là, Tchouang-Tseu tomba dangereusement malade, et bientôt il fut à l'extrémité. La dame Tian ne quit- tait pas le chevet de son lit, fondant en pleurs, poussant de continuels sanglots. « A » ce que je vois, » dit Tchouang-Tseu, « je » n'échapperai pas de cette maladie ; ce soir » ou demain matin il faudra nous dire un » éternel adieu. Quel dommage que vous » ayez mis en pièces l'éventail que j'avais » apporté, il vous aurait servi à éventer et » faire sécher la terre de mon tombeau. » — « Eh ! de grâce » s'écria la dame, « en » l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans » la tête des soupçons si chagrinants pour » vous et si injurieux pour moi : j'ai étudié » nos livres, je sais nos rites ; mon cœur » vous a été une fois donné, il ne sera ja- » mais à un autre, je vous le jure ; si vous » doutiez de ma sincérité, je consens et je » demande de mourir avant vous, afin que » vous soyez bien persuadé de mon fidèle » attachement. » — « Cela suffit, » reprit Tchouang-Tseu, « je suis rassuré sur la » constance de vos sentiments à mon égard. » Héias, je sens bien que j'expire, et mes » yeux se ferment à jamais pour vous. » Après ces paroles il demeura sans respira- tion et sans le moindre signe de vie. Alors la dame, éplorée et jetant les hauts cris, em- brassa le corps de son mari, et le tint long- temps serré entre ses bras, après quoi elle se couvrit d'un long vêtement de deuil ; nuit et jour elle faisait retentir tous les environs de ses plaintes et de ses gé- missements, et, donnant les démonstra-

MCD 2019

tions de la plus vive douleur ; elle la portait à un tel excès, qu'on eût dit qu'elle était à demi folle ; elle ne voulait prendre ni nourriture ni sommeil. Les habitants de l'un et de l'autre côté de la montagne vinrent rendre les derniers devoirs au défunt, qu'ils savaient un sage du premier ordre. Lorsque la foule commençait à se retirer, on vit arriver un jeune bachelier, bien fait et d'un teint fleuri : rien de plus brillant que sa parure ; il avait un habit de soie violet et un bonnet noir, une ceinture brodée et des souliers rouges : un vieux domestique le suivait. Ce seigneur fit savoir qu'il descendait des rois de Tsou. « Il y a quelques années, » dit-il, « que j'avais déclaré au philosophe »Tchouang-Tseu que j'étais dans la résolu»tion de me faire son disciple ; je venais à ce »dessein, et j'apprends à son arrivée qu'il »est mort ; quel dommage ! Quelle perte ! » Aussitôt il quitte son habit de couleur et se fait apporter un habit de deuil. Ensuite s'étant rendu près du cercueil, il frappa quatre fois la tête contre la terre, et s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Sage »et savant Tchouang-Tseu, votre disciple »est malheureux puisqu'il n'a pu vous trou»ver en vie, et profiter à loisir de vos le»çons ; je veux au moins vous marquer mon »attachement et ma reconnaissance en res»tant ici en deuil pendant l'espace de cent »jours. » Après ces dernières paroles il se prosterna encore quatre fois, arrosant la terre de ses larmes. Ensuite il demanda à voir la dame, pour lui faire son compliment. Elle s'excusa deux ou trois fois de paraître. Wang-Sun (c'est-à-dire le petit-fils du roi) représenta que, selon les anciens rites, les femmes pouvaient se laisser voir lorsque les intimes amis de leur mari leur rendaient visite. « J'ai encore, » ajoutat-il « plus de raison de »jouir de ce privilége, puisque je devais lo»ger chez le savant Tchouang-Tseu en qua»lité de son disciple. » A ces instances la dame se laisse fléchir ; elle sort de l'intérieur de sa maison, et d'un pas lent elle s'avance dans la salle pour recevoir les compliments de condoléance : ils se firent en peu de mots et en termes généraux. Dès que la dame vit les belles manières, l'esprit et les agréments de ce jeune seigneur elle en fut charmée, et elle sentit au fond de l'âme les mouvements d'une passion naissante, qu'elle ne démêlait pas bien elle-même, mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas si tôt. Wang-Sun la prévint en disant : « Puisque j'ai eu le mal»heur de perdre mon maître, dont la mé»moire me sera toujours chère, j'ai envie de »chercher près d'ici un petit logement, où je »resterai les cent jours de deuil ; puis j'as»sisterai aux funérailles. Je serai bien aise »aussi de lire durant ce temps-là les ouvra»ges de cet illustre philosophe ; ils me tien»dront lieu des leçons dont je suis privé. » — « Ce sera un honneur pour notre mai»son, » répondit la dame, « je n'y vois » d'ailleurs aucun inconvénient. »

Sur quoi elle prépara un petit repas et le fit servir ; pendant le repas, elle ramassa sur un pupitre bien propre les compositions de Tchouang-Tseu, elle y joignit le Tao-Te-King, présent de Lao-Tseu, et elle vint offrir le tout à Wang-Sun, qui le reçut avec sa politesse naturelle. A côté de la salle du mort, où était le cercueil, il y avait sur une des ailes deux chambres qui regardaient cette salle toute ouverte par devant, elles furent destinées au logement du jeune seigneur. La jeune veuve venait fréquemment dans cette salle pour pleurer sur le cercueil de son mari, puis, en se retirant, elle disait quelques mots d'honnêteté à Wang-Sun, qui se présentait pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevues bien des œillades échappaient qui trahissaient les cœurs de l'un et de l'autre ; Wang-Sun était déjà à demi pris et la jeune veuve l'était déjà tout-à-fait ; ce qui lui faisait plaisir, c'est qu'ils se trouvaient placés à la campagne, et dans une maison peu fréquentée, où la négligence des rits du deuil ne pouvait guère éclater. Mais comme il en coûte toujours à une femme de faire les premières démarches, elle s'avisa d'un expédient. Elle fit venir secrètement le vieux domestique du jeune seigneur ; elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin, elle le flatta et l'amadoua, ensuite elle vint insensiblement jusqu'à lui demander si son maître était marié ? Pas encore, répondit-il. « Et, continua-t-elle, quelles qualités voudrait-il trou-

MCD 2019

ver dans une personne pour en faire son épouse? Le valet, que le vin avait rendu gai, répliqua aussitôt : Je lui ai ouï dire que s'il en trouvait une qui vous ressemblât, il serait au comble de ses désirs. Ne ments-tu point? reprit la dame; m'assures-tu qu'il ait parlé de la sorte? Un vieillard comme moi, répondit-il, serait-il capable de mentir et aurait-il le front d'en imposer à une personne de votre mérite? Eh bien! répondit-elle, tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton maître; tu ne perdras pas ta peine, parle-lui de moi, et si tu vois que je lui agrée, assure-le que je regarderai comme un grand bonheur d'être à lui. Il n'est pas besoin de le sonder sur cet article, dit le valet, puisqu'il m'a avoué franchement qu'un pareil mariage serait tout-à-fait de son goût. Mais, ajoutait-il, cela n'est pas possible, parce que je suis disciple du défunt; on en gloserait dans le monde. Bagatelle, que cet empêchement, reprit la veuve passionnée; ton maître n'a point été réellement disciple de Tchouang-Tseu; il n'avait fait que promettre de le devenir, ce n'est pas l'avoir été; d'ailleurs, étant à la campagne et à l'écart, qui songerait à parler de notre mariage? Va, quand il surviendrait quelque autre obstacle, tu es assez habile pour le lever, et je reconnaîtrai libéralement tes services. » Elle lui versa en même temps plusieurs coups d'excellent vin pour le mettre en bonne humeur; il promit donc d'agir, et comme il s'en allait, elle le rappela : Écoute, dit-elle, si ton maître accepte mes offres, viens au plus tôt m'en apporter la nouvelle, à quelque heure du jour et de la nuit que ce soit; je t'attendrai avec impatience. Après qu'elle l'eut quitté, elle fut d'une inquiétude extraordinaire; elle alla bien des fois dans la salle sous divers prétextes, mais, au fond, c'était pour s'approcher un peu de la chambre du jeune seigneur; à la faveur des ténèbres, elle écoutait à la fenêtre de la chambre, se flattant qu'on y parlait de l'affaire qu'elle avait si fort à cœur. En passant assez près du cercueil, elle entendit quelque bruit; elle tressaillit de peur. Eh quoi! dit-elle tout émue, serait-ce que le défunt donnerait quelque signe de vie? Elle rentre au plus tôt dans sa chambre, et, prenant la lampe, elle vient voir ce qui avait causé ce bruit; elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums et y placer des offrandes à certaines heures; il était là à cuver le vin que la dame lui avait fait boire. Tout autre aurait éclaté à pareille irrévérence à l'égard du mort; celle-ci n'osa se plaindre, ni même éveiller cet ivrogne; elle va donc se coucher, mais il ne lui fut pas possible de dormir. Le lendemain elle rencontra ce valet, qui se promenait froidement, sans songer même à lui rendre réponse de sa commission. Ce froid et ce silence la désolèrent; elle l'appela, et, l'ayant introduit dans sa chambre : Eh bien! dit-elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé? Il n'y a rien à faire, répondit-il sèchement. Ah! pourquoi donc? répondit-elle, sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas su le faire valoir. Je n'ai rien oublié, poursuivit le domestique, mon maître a été même ébranlé; il trouve l'offre avantageuse et est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il envisageait d'abord dans sa qualité de disciple de Tchouang-Tseu, ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t-il dit, il y a trois autres obstacles insurmontables, et j'aurai de la peine à les déclarer à cette jeune veuve. Voyons un peu, reprit la dame; quels sont ces trois obstacles? Les voici, poursuivit le vieux domestique, tels que mon maître me les a rapportés : 1° le cercueil du mort étant encore exposé dans la salle, c'est une scène bien lugubre; comment pourrait-on s'y réjouir et célébrer des noces? 2° l'illustre Tchouang-Tseu ayant si fort aimé sa femme, et elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection, fondée sur sa vertu et sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette dame ne reste toujours attaché à son premier mari, surtout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite; 3° enfin, je n'ai pas ici mon équipage, je n'ai ni meuble ni argent : où prendre des présents de noces, et de quoi faire des repas? Dans le lieu où nous sommes, je ne trouverai pas même à qui emprunter; voilà, madame, ce qui l'arrête. Ces trois obstacles,

MCD 2019

répondit-elle, vont être levés à l'instant, et il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au premier article, cette machine lugubre que renferme-t-elle? un corps inanimé, dont on n'a rien à craindre; j'ai dans un coin de mon terrain une vieille masure; quelques paysans du voisinage que je ferai venir y transporteront cette machine, sans qu'elle paraisse ici davantage: voilà déjà un obstacle levé. Quant au second article, ah! vraiment feu mon mari était bien ce qu'il paraissait être, un homme d'une rare vertu et d'une grande capacité! Avant de m'épouser, il avait déjà répudié sa seconde femme; c'était un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation, qui était assez mal fondée, le dernier roi de Tsou lui envoya de riches présents et voulut le faire son premier ministre; lui, qui sentait son incapacité très-réelle, et qui vit qu'elle éclaterait dans un pareil emploi, prit la fuite, et vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que, se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve, occupée à faire sécher, à coups d'éventail, l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devait se remarier que quand il serait sec; Tchouang l'accosta, la cajola, lui ôta des mains l'éventail et se mit à en jouer pour lui plaire et sécher au plus vite le tombeau. Ensuite, il voulut retenir cet éventail comme un gage de son amitié, et l'apporta ici; mais je le lui arrachai des mains et le mis en pièces. Étant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous brouilla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçus de lui, et quelle amitié m'a-t-il tant témoignée? Ton maître est jeune, il aime l'étude, il se fera immanquablement un nom dans la littérature; sa naissance le rend déjà illustre, il est, comme moi, du sang des rois; voilà entre nous un rapport admirable de condition; c'est le ciel qui l'a conduit ici pour nous unir; telle est notre destinée. Il ne reste que le troisième empêchement, pour ce qui regarde les bijoux et le repas des noces, c'est moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aie été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes? Tiens, voilà déjà vingt taëls, va les offrir à ton maître, c'est pour avoir des habits neufs; pars au plus vite et informe-le bien de tout ce que je viens de te dire; s'il donne son consentement, je vais tout préparer pour célébrer ce soir même la fête de notre mariage. » Le valet reçut les vingt taëls et alla rapporter tout l'entretien à Wang-Sun, qui enfin donna le consentement si fort souhaité. Dès que la dame eut appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joie en cent manières. Elle quitte aussitôt ses habits de deuil, elle se pare, s'ajuste, se farde, tandis que, par ses ordres, on transporte le cercueil dans la vieille masure. La salle fut à l'instant nettoyée et ornée pour la cérémonie de l'entrevue et des noces; en même temps on préparait le festin, afin que rien ne manquât à la réjouissance. Sur le soir, la jeune femme fit préparer la chambre nuptiale; la salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes, garnies de flambeaux; sur la table du fond était le grand cierge nuptial. Lorsque tout fut prêt, Wang-Sun parut avec un habit et un ornement de tête qui relevaient beaucoup la beauté de ses traits et de sa taille. La dame vint aussitôt le joindre, couverte d'une longue robe de soie, enrichie d'une broderie très-fine. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis du flambeau nuptial; c'était un assemblage charmant. Ainsi rapprochés, ils se donnaient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à peu près comme des pierreries et des perles rehaussent la beauté d'un drap d'or et en paraissent plus belles. Après avoir fait les révérences accoutumées dans une pareille cérémonie, et s'être souhaité toutes sortes de prospérités dans leur mariage, ils se prirent par la main et passèrent dans l'appartement intérieur; là ils pratiquèrent le grand rite de boire tous deux l'un après l'autre dans la coupe d'alliance, après quoi ils se mirent à table. Le festin étant fini, et lorsqu'ils étaient sur le point de se coucher, il prit tout-à-coup au jeune époux d'horribles convulsions: son visage paraît tout défiguré, ses sourcils se froncent et s'élèvent, sa bouche fait d'affreuses contorsions, il ne peut plus faire un pas, et, voulant monter sur le lit, il tombe par terre; là, étendu tout de son long, il se frotte la

MCD 2019

poitrine des deux mains, criant qu'il a un mal de cœur qui le tue. La dame, éperdûment amoureuse de son nouvel époux, sans penser au lieu où elle est ni à l'état où elle se trouve, crie au secours, et se jette à corps perdu sur Wang-Sun; elle l'embrasse, lui frotte la poitrine, elle lui demande quelle est la nature de son mal. Wang-Sun souffrait trop pour répondre; on eût dit qu'il était près d'expirer. Son vieux domestique, accourant au bruit, le prend entre ses bras et l'agite. Mon cher Wang-Sun, s'écria la dame, a-t-il déjà éprouvé de pareils accidents? Cette maladie l'a déjà pris plusieurs fois, répondit le valet; il n'y a guère d'année qu'il n'en soit attaqué, un seul remède est capable de le sauver. Dis-moi vite, dit la nouvelle épouse, quel est ce remède? Le médecin de la famille royale, continua le valet, a trouvé ce secret, qui est infaillible : il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, et lui en faire avaler dans du vin chaud; aussitôt les convulsions cessent et il est sur pied. La première fois que ce mal le prit, le roi, son parent, ordonna qu'on exécutât un prisonnier qui méritait la mort et qu'on prît de sa cervelle; il fut guéri à l'instant. Mais hélas! où en trouver maintenant? Mais, reprit la dame, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle n'aurait pas un bon effet? Notre médecin, reprit le vieux domestique, nous avertit qu'au besoin on pourrait se servir de la cervelle d'un mort, pourvu qu'il n'y eût pas quarante-neuf jours qu'il fût expiré, parce que la cervelle, n'étant pas encore desséchée, conserve sa vertu. Eh! s'écria la dame, il y a vingt jours que mon mari est mort; il n'y a qu'à ouvrir son cercueil et y prendre un remède si salutaire. J'y avais bien pensé, répliqua le valet, je n'osais vous le proposer, je craignais que cette seule pensée ne vous fît horreur. Bon! répondit-elle, Wang-Sun n'est-il pas à présent mon mari? S'il fallait de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurais regret? et j'hésiterais par respect pour un cadavre, qui bientôt va tomber en poussière! Sur-le-champ elle laisse Wang-Sun entre les bras du vieux domestique; elle prend d'une main la hache destinée à fendre le bois du chauffage, et la lampe de l'autre; elle court avec précipitation vers la masure où était le cercueil : elle retrousse ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, l'élève et de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil et le fend en deux. La force d'une femme n'aurait pas été suffisante pour un cercueil ordinaire; mais Tchouang-Tseu, par un excès de précaution et d'amour pour la vie, avait ordonné que les planches de son cercueil fussent très-minces; ainsi du premier coup la planche fut fendue, quelques autres coups achevèrent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avait essoufflée, elle s'arrêta pour prendre haleine : au même instant, elle entend pousser un soupir, et, jetant les yeux sur le cercueil, elle voit que son premier mari se remue et se met sur son séant. On peut juger quelle fut la surprise de la dame Tian; la frayeur subite dont elle fut saisie lui fit pousser un grand cri, ses genoux se dérobent sous elle, et dans le trouble où elle se trouve, la hache lui tombe des mains, sans qu'elle s'en aperçoive. « Ma chère épouse, lui dit Tchouang-» Tseu, aidez-moi un peu à me lever. » Dès qu'il fut sorti du cercueil, il prit la lampe et s'avança vers l'appartement : la dame le suivait, mais d'un pas chancelant, et suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avait laissé le jeune Wang-Sun et son valet, et que ce devaient être les premiers objets qui se présenteraient à la vue de son mari. Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, tout y parut orné et brillant; mais heureusement Wang-Sun et le valet ne s'y trouvèrent pas. Elle se rassura un peu, et songea aux moyens de plâtrer une si mauvaise affaire; ainsi, jetant un regard tendre sur Tchouang-Tseu : « Vo-» tre petite esclave, lui dit-elle, depuis le » moment de votre mort, était occupée jour » et nuit de votre cher souvenir; enfin, » ayant entendu un bruit assez distinct, qui » venait du cercueil, et me ressouvenant des » histoires qu'on rapporte de certains morts, » qui sont retournés à la vie, je me suis flat-» tée que vous pourriez bien être du nom-» bre : j'ai donc couru au plus vite et j'ai

MCD 2019

» ouvert le cercueil. Béni soit le ciel ! mon » espérance n'a pas été trompée. Quel bon- » heur pour moi de retrouver un mari si cher, » dont je pleurais continuellement la perte ! » « — Je vous suis obligé, dit Tchouang-Tseu, » d'un si grand attachement pour moi ; j'ai » pourtant une petite question à vous faire : » Pourquoi n'étiez-vous pas en deuil ? Com- » ment vous vois-je vêtue d'un habit de bro- » card brodé ? »

La réponse fut bientôt prête : « J'allais, » dit-elle, ouvrir le cercueil avec un secret » pressentiment de mon bonheur ; la joie » dont je devais être comblée ne demandait » pas un vêtement lugubre, et il n'était pas » convenable de vous recevoir plein de vie » dans des habits de deuil : c'est ce qui m'a fait » prendre mes habits de noces. » — « A la » bonne heure ! dit Tchouang-Tseu, passons » cet article. Pourquoi mon cercueil se trou- » ve-t-il dans cette masure, et non dans la » salle où naturellement il devait être ? » Cette question embarrassa la dame, et elle ne put y répondre. Tchouang-Tseu, jetant les yeux sur les plats, sur les tasses et sur tous les autres signes de réjouissances, les considéra attentivement, et puis, sans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire et en avala plusieurs coups sans dire un seul mot, tandis que la dame était fort intriguée ; après quoi il prit du papier, des pinceaux, et il écrivit les vers suivants :

Epouse infidèle, ta conduite passée est celle
d'un implacable ennemi :
Aujourd'hui tu me parles de ta tendresse, mais
je n'en suis nullement touché.
Si je consentais à vivre avec toi comme un mari
doit faire avec sa femme,
N'aurais-je pas à craindre que tu ne vinsses
me fendre la tête d'un coup de hache.

Après quoi Tchouang-Tseu dit à la dame : « Regarde ces deux hommes qui sont der- » rière toi ! » Et il les montrait du doigt. Elle se tourne, et aperçoit Wang-Sun et son vieux domestique prêts d'entrer dans la maison : ce fut pour elle un nouveau sujet de frayeur ; ayant tourné la tête une seconde fois, elle s'aperçut qu'ils avaient disparu. Enfin cette malheureuse, au désespoir de voir ses intrigues découvertes, et ne pouvant survivre à sa honte, se retire à l'écart : là elle dénoue sa ceinture de soie et se pend à une poutre Fin déplorable, où conduit ordinairement une passion honteuse à laquelle on se livre ! Celle-ci, pour le coup, est sûrement morte, sans aucune espérance de retour à la vie. Tchouang-Tseu, l'ayant trouvée en cet état, la détache, et sans autre façon, va raccommoder un peu le cercueil brisé, où il enferme le cadavre. Ensuite, frappant sur les pots, sur les plats et sur tous les ustensiles qui avaient servi au festin des noces, il entonna une chanson, appuyé sur l'un des côtés du cercueil ; après quoi, Tchouang-Tseu fit de grands éclats de rire, et, donnant à droite et à gauche sur les ustensiles, il brisa tout ; il fit plus, il mit le feu à la maison, qui n'était couverte que de chaume. Ainsi tout fut bientôt réduit en cendres, et ce fut là le bûcher de la malheureuse Tian, dont il ne resta plus de vestiges. On ne sauva de l'incendie que le livre Tao-Te-King : ce furent des voisins qui le recueillirent et qui le conservèrent.

Après cela, Tchouang-Tseu voyagea de nouveau, bien résolu de ne jamais se remarier. Dans ses voyages, il rencontra son maître Lao-Tseu, à qui il s'attacha le reste de sa vie, et devint lui-même un philosophe célèbre.

Les Chinois ont cultivé toutes les branches de la littérature, et surtout la poésie : aussi, possèdent-ils des poèmes, des compositions lyriques et même des chansons. Ils ont devancé de beaucoup les peuples de l'Occident ; car l'époque la plus célèbre de la poésie chinoise remonte au huitième siècle de l'ère chrétienne, époque à laquelle toutes les nations de l'Europe étaient plongées dans la plus épaisse barbarie. Les Chinois, dans leurs vers, observent la césure et ont adopté la rime ; néanmoins, dans les poésies légères, les différents genres ne sont point séparés entre eux par des formes assez tranchantes : aussi n'est-il pas facile de leur assigner un caractère spécial. Nous citerons seulement une petite pièce tirée du livre des odes, écrit il y a environ trois mille ans. L'auteur compare un riche qui s'empare d'une fiancée promise à un prétendant pauvre, au

MCD 2019

coucou qui s'impatronise dans le nid des autres oiseaux.

Le nid que bâtit cet artiste ailé là-bas,
L'oiseau voleur le lui ravira.
— C'est ainsi qu'est privée de ses espérances la fiancée,
Qui, malgré elle, devient la proie d'un riche seigneur.
L'oiseau qui voltige prépare un gîte
Dans lequel le destructeur habitera bientôt.
— Et la fiancée, contrainte, s'éloigne en versant des pleurs;
Cent chars ajoutent à la pompe du cortége.
Pleurez le frêle architecte,
Un oiseau, plus fort que lui, l'a dépossédé de son nid.
— Pleurez la fiancée abandonnée, ravie :
Ah ! que la pompe est vaine pour adoucir les chagrins de son âme (1) !

La peinture et la sculpture sont restées dans une espèce d'enfance sous plusieurs rapports; car les Chinois n'emploient jamais les ombres pour faire saillir les contours, et n'observent pas les règles de la perspective. Leurs artistes dessinent pourtant avec assez de pureté : ils cultivent principalement l'aquarelle et le lavis. La sculpture a fait encore moins de progrès que la peinture; ceux qui manient le ciseau ne produisent que des œuvres grossières, et n'emploient que rarement la pierre ou le marbre. Ils ignorent l'anatomie, dont ils n'ont pas besoin; car les statues sont toujours chargées de draperies. Les Chinois sont encore moins avancés en musique, s'il faut en croire une des personnes attachées à l'ambassade de lord Macartney : « Leur gamme, » dit-il, « est im»parfaite; car leurs clés sont inconsistantes, »c'est-à-dire qu'elles errent de bémols en »dièzes, et de dièzes en bémols lorsqu'elles »ne sont point dirigées par un coup de clo»che, etc. Ils ne connaissent pas les demi»tons, et ne paraissent avoir aucune idée du »contre-point. Les exécutants, quel que soit »leur nombre, se suivent platement à l'u»nisson; néanmoins, dans certaines circon»stances, j'ai vu plusieurs instruments qui »jouaient dans l'octave aigu, tandis que d'au»tres jouaient dans l'octave grave, et qui se »rapprochaient un peu de l'harmonie : ils sa»vent à peine ce que c'est qu'un accompagne»ment, et cependant la musique était cultivée »chez les Chinois plusieurs siècles avant notre »ère. » Le gouvernement s'est occupé de cet art pour le régler et le faire entrer dans l'éducation publique; de là vient peut-être le peu de progrès que la musique a faits dans l'Empire, où le pouvoir semble avoir peur de toutes les innovations comme étant dangereuses pour sa sûreté. Les Chinois ont un grand nombre d'instruments, entre autres une espèce d'harmonica en fil-de-fer, que l'on touche avec une petite baguette de bambou. Leur musique offense les oreilles européennes, qu'elle assourdit par le vacarme produit par les gongs, les tambours, et les petites cloches qui prédominent dans leur orchestre.

Les Chinois ont encore fait peu de progrès dans les hautes sciences, quoiqu'ils aient la prétention de savoir calculer les éclipses depuis des siècles. Ils sont incapables de rédiger un almanach; il est vrai que le gouvernement a cru devoir interdire au vulgaire la connaissance des astres, et a décerné la peine de mort contre les individus qui tenteraient d'étudier leurs mouvements sans une mission officielle. Le père Verbiest éclaira l'ignorance des astronomes chinois, et fit construire les instruments nécessaires pour observer le ciel; ces derniers avaient cependant quelques instruments imparfaits de construction arabe; au reste, ils ont toujours confondu l'astronomie avec l'astrologie. L'almanach impérial qu'on publie chaque année en fait foi, car il contient des recommandations et des conseils qui feraient sourire notre incrédulité. Il établit qu'il existe des jours heureux et malheureux, et désigne en conséquence ceux que l'on doit choisir pour les actions les plus importantes de la vie, ce qui tend à perpétuer des superstitions souvent nuisibles. Quoiqu'ils soient à peine géomètres, les Chinois ont inventé plusieurs machines très-ingénieuses et qui leur permettent de soulever, avec un mécanisme très-simple, les poids les plus lourds; ils ont encore imaginé une pompe, avec laquelle ils élèvent l'eau, si nécessaire pour l'agriculture. En effet, la majeure partie des Chinois fait sa nourriture

(1) *Description de la Chine*, par Davis, t. II, p. 142.

MCD 2019

de riz; aussi excellent-ils dans l'irrigation des terrains.

Disons aussi quelques mots de la médecine : elle est encore dans l'enfance chez les Chinois, ainsi que la chirurgie, car ils ne connaissent point l'anatomie ; ils ont cependant quelques remèdes efficaces, entre autres l'usage des moxas, au moyen desquels ils guérissent les douleurs locales. Toute la science des Hippocrates chinois se réduit à l'observation de l'état du pouls, qu'ils prétendent mieux connaître que leurs confrères des autres nations. C'est par là qu'ils se flattent de discerner la nature et le degré du mal. Ils établissent une grande différence dans le pouls, suivant le sexe, l'âge et les saisons ; ils ne tâtent pas non plus indifféremment les deux poignets : si c'est le cœur ou le foie qu'ils croient lésés, ils tâtent le gauche ; si c'est l'estomac ou les reins, c'est le droit. Ils prétendent déterminer avec précision le nombre des battements du pouls : dans une personne en bonne santé, il doit y en avoir quatre ou cinq entre chaque aspiration ; s'il y en a davantage, cela dénote un état morbide. Quelques érudits leur font honneur de la découverte de la circulation du sang ; mais elle n'a rien produit d'utile, car les Chinois ignorent encore la différence qu'il y a entre les artères et les veines, dont les fonctions ne sont pas les mêmes ; ils ont aussi inventé un mode d'inoculation pour combattre les ravages de la petite-vérole, consistant à extraire le virus d'un bouton, et, après l'avoir séché et réduit en poudre, on le versait sur un morceau de coton, afin de l'introduire dans les narines de celui que l'on voulait guérir ou préserver de la maladie. Il est difficile de croire que ce remède ait eu quelque efficacité ; aussi le gouvernement chinois a-t-il adopté la vaccine, qui a été introduite à Canton par un chirurgien anglais. Malgré l'opposition des prêtres de Bouddha, qui s'étaient adjugé le monopole de l'inoculation, la vaccine a triomphé et s'est répandue dans toutes les provinces de l'empire. Au reste, la chirurgie sera toujours arrêtée dans son essor par le préjugé religieux, qui prescrit de respecter la dépouille des morts ; les Chinois ne peuvent donc s'instruire par la dissection. De là vient qu'ils ne pratiquent jamais aucune amputation, à l'exception d'une seule, qui appartient aux fonctions de l'exécuteur des hautes œuvres. Toutefois, le célèbre Khang-Hi, ayant compris l'utilité de l'anatomie, chargea un jésuite, le père Parennin, de traduire en langue mantchoue l'ouvrage le plus estimé en Europe sur cette science ; il dit à l'auteur de cette version, que sous la dynastie des Ming on avait fait l'ouverture d'un cadavre, et il ajouta : « Je » pense qu'on peut tirer de grands avantages » de la dissection, des criminels surtout, si » elle se fait en des lieux retirés et seulement » en présence de médecins et de chirurgiens. » Il faut bien que ces malheureux, qui ont » fait tant de mal au public pendant leur vie, » lui soient de quelque utilité après leur » mort (1). » Le monarque ne put ou n'osa établir cet usage, dans la crainte de ne pouvoir triompher des obstacles que devaient lui opposer les lois et la religion du pays, et il aima mieux laisser ses sujets dans leur ignorance que de les éclairer malgré eux. Au reste, les Esculapes chinois, s'ils sont trompés dans leurs prévisions, ne se déconcertent pas plus que les nôtres, et quand un malade meurt entre leurs mains, ils se justifient par cet adage : *Que la médecine peut dompter la maladie, mais non pas le destin.*

Nous indiquerons seulement à nos lecteurs que les Chinois ont les premiers fabriqué la porcelaine, et tiré parti de ce ver précieux qui donne la soie ; mais nous n'entrerons dans aucun détail sur les diverses productions de ce pays, sur son climat et sur la nature de son sol ; une pareille tâche, pour être dignement remplie, nous forcerait à entrer dans des développements trop étendus. Nous nous bornerons à apprendre à nos lecteurs que l'agriculture semble fleurir, quoique les Chinois ignorent les avantages de l'engrais et le système des jachères. Toutes les parties du territoire susceptibles de recevoir une culture quelconque ont été défrichées ; en outre, à l'exception des parcs appartenant à l'empereur, il n'existe pas de propriétés d'une vaste étendue consacrées seulement à l'agrément

(1) Vid. *Lettres édifiantes*, tome XVII, page 386.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.t

Pl. 25.

DAMES JAPONAISES A LA PROMENADE.

Danois Sculp.t

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1

de leurs possesseurs. Partout le terrain est creusé et fertilisé par la bêche et la charrue : de là vient le petit nombre de bestiaux et de bêtes de somme, qui ne peuvent se multiplier, faute de pâturages ; de là vient encore que les bestiaux ont l'apparence la plus chétive. Aussi les riches jouissent-ils seuls du privilége de manger de la viande de boucherie ; quant aux pauvres, à qui cette nourriture est interdite par sa cherté, ils ne font non plus jamais usage de lait, de beurre et de fromage.

Dans tous les pays civilisés, on a choisi l'or et l'argent comme signes représentatifs des valeurs de toute nature, afin d'éviter l'embarras des échanges ; la Chine n'a pas échappé à cette loi commune, et possède, comme les autres nations, un système monétaire ; mais, au lieu d'or et d'argent, elle n'émet que des pièces faites avec un métal appelé tchen, mélange de cuivre, de zinc et de plomb. Sur une des faces, on lit le surnom de l'empereur régnant ; le revers est rempli par une inscription tatare ; chacune de ces pièces est percée d'un trou, par lequel on les enfile par centaines. Un tchen vaut environ un centime, et se trouve exposé à une dépréciation continuelle, à cause de la multitude des faux monnoyeurs. Comme la seule monnaie courante est de cuivre, dans les transactions de quelque importance, les paiements s'effectuent avec des lingots d'argent, que l'on pèse dans des balances d'ivoire. Malgré son aversion pour les étrangers, à qui sa politique ne permet plus de pénétrer dans l'intérieur de l'empire, le gouvernement chinois n'a pu se refuser à entretenir avec eux des relations commerciales, qui sont d'ailleurs très-profitables à ses intérêts. Mais il n'a pas voulu permettre à tous ses sujets de traiter avec les Européens ; cette mission est exclusivement réservée à une compagnie de marchands, nommés *hongs*, et qui sont demeurés solidaires jusqu'en 1830. Précédemment, si l'un de ces négociants tombait en faillite, ses confrères étaient tenus de payer pour lui, et devaient former à cet effet un fonds commun, appelé *consou ;* mais plusieurs hongs ayant abusé de cette caution pour tenter de folles opérations, ou pour contracter des dettes énormes, dans le but coupable de s'en approprier le montant, le *consou* a été aboli il y a quelques années. Aujourd'hui, les hongs sont au nombre de onze, qui sont investis du droit de négocier individuellement avec les étrangers. Malgré les exactions du vice-roi de Canton, qui semble, lorsqu'il est revêtu de cette dignité, recevoir la permission tacite de s'enrichir aux dépens des hongs et des marchands étrangers, les Européens persistent à commercer avec les Chinois. Les Anglais tiennent le premier rang sur le marché de Canton ; ils achètent aux Chinois, depuis deux siècles, des masses énormes de thé, dont l'usage est devenu général dans la Grande-Bretagne. En retour, ils fournissent aux Chinois de l'opium, quoique l'introduction de cette substance soit interdite par les autorités du pays ; en effet, la loi condamne les acheteurs et les fumeurs d'opium à cent coups de bâton et au pilori pour deux mois ; ceux qui taisent le nom de l'individu qui leur a vendu l'opium sont déclarés complices et punis comme tels de cent coups et de trois ans d'exil. Quant aux mandarins qui ont partagé ou favorisé ce délit, ils encourent un châtiment plus sévère que celui que l'on inflige aux particuliers. Néanmoins, la passion de l'opium a si fort augmenté parmi les Chinois, que ce commerce est devenu la branche la plus fructueuse. D'un autre côté, le gouvernement a redoublé de sévérité contre les infracteurs ; un grand nombre d'entre eux ont subi la peine capitale, et au moment où nous écrivons (1), les dernières nouvelles arrivées de Canton nous apprennent que tous les négociants anglais sont emprisonnés et que les relations commerciales sont sur le point d'être interrompues complétement.

Un des plus grands embarras du gouvernement chinois, et qu'il semble regarder lui-même comme menaçant l'empire d'une catastrophe prochaine, c'est l'excès de la population, qui multiplie avec une telle rapidité, qu'elle finira par se trouver hors de proportion avec les moyens de subsistance. S'il en faut croire un des officiers chinois qui accompagnait en 1793 lord Macartney dans

(1) Août 1839.

MCD 2019

sa célèbre ambassade, la population s'élèverait à trois cent trente-trois millions. Quoique la Chine soit environ huit fois plus grande que la France, ce chiffre nous semble dépasser les bornes de la vraisemblance. Il est vrai que l'empereur Kien-Hong, dans une proclamation, déclare que le nombre de ses sujets se montait à trois cent-sept millions : en 1710, suivant le monarque lui-même, la Chine ne comptait que vingt-trois millions d'individus; or il faut supposer que dans un espace de quatre-vingts ans, la population aurait doublé tous les vingt ans. Il nous semble que cette effrayante progression ne saurait être admise, et que l'on serait plus près de la vérité en adoptant le chiffre de deux cent millions; car, si les provinces traversées par l'envoyé britannique regorgeaient d'habitants, ces provinces sont les plus riches de l'empire, et il est probable que les autres parties du territoire, moins favorisées par la nature, sont loin d'offrir le même luxe de population.

En résumé, si l'on compare avec un soin scrupuleux, les diverses relations des voyageurs anciens et modernes, on reconnaît que que les Chinois sont soumis à un gouvernement despotique, qui n'est adouci que par des usages religieux et politiques. En effet, l'empereur dispose, selon son bon plaisir, de la vie et des biens de tous : monarque et pontife tout à la fois, il exerce, à ce double titre, le pouvoir le plus étendu. D'un autre côté, sous le prétexte de maintenir un ordre parfait dans l'État et dans les familles, l'autorité intervient sans cesse, et prétend régler jusqu'aux sentiments les plus intimes; elle avilit encore la nation, en la soumettant, depuis le mandarin jusqu'à l'homme du peuple, au régime du bâton : c'est le bambou qui gouverne en dernier ressort. De nos jours, où la civilisation, partie de l'Occident a déjà pénétré parmi les nations asiatiques, et s'apprête à les soumettre à son joug, la Chine ne peut tarder encore longtemps à devenir sa conquête; mais de grands obstacles restent à surmonter : d'abord l'éloignement de ce pays de l'Europe, puis l'obstination de son gouvernement, qui a pris à tâche d'isoler la Chine et de l'empêcher d'entrer en contact avec les nations de l'Occident. Celles-ci sont regardées comme des barbares, et tous les moyens sont mis en usage pour ne pas former avec elles des relations suivies. Ainsi, quand les chefs de ces nations envoient des ambassadeurs, on prétend les soumettre à la cérémonie du koutou (1), et on les traite comme des gens suspects, en les entourant d'espions, et en leur interdisant de s'écarter de l'itinéraire qui leur est tracé d'avance. Jusqu'ici ce plan, suivi avec constance, a obtenu un plein succès, mais le moment approche où il faudra le modifier ou l'abandonner tout-à-fait. La Chine a pour voisin un empire formidable, qui a déjà obtenu, ou plutôt arraché la permission d'avoir un collége à Pé-King; il est facile de prévoir que la Russie ne s'en tiendra pas à cette concession, qui doit la conduire à des résultats importants. Quoi qu'il en soit, le souverain qui règne présentement est entouré d'un danger plus immédiat et plus redoutable: c'est la haine de la nation chinoise contre la dynastie actuelle, d'origine tatare. L'organisation des sociétés secrètes, que le pouvoir n'a pu détruire, malgré sa vigilance et sa cruauté, font présager une révolution qui renverra les Tatars dans leurs déserts.

Il nous reste, pour terminer notre tâche, à jeter un coup d'œil sur les royaumes tributaires de l'empire chinois. Ils sont au nombre de quatre : la Corée, le Ton-Kin, la Cochinchine et le Thibet : commençons par la Corée.

(1) Elle consiste à se mettre à genoux trois fois, et à frapper neuf fois la terre avec son front.

(2) Vid. *Précis de la Géographie*, par Malte-Brun, t. III, p. 347.

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL
MADRID

LA CORÉE.

C'est une grande péninsule, située entre la Chine et le Japon; elle peut avoir deux cent trente lieues de long, mais un tiers de cette longueur se trouve hors de la péninsule proprement dite : la largeur est au nord et au sud de quatre-vingt-dix à cent lieues; mais à l'endroit où la péninsule commence véritablement, cette largeur n'est que de quarante-huit à cinquante lieues. La Corée ne le cède guère en étendue à l'Italie (2). Les Chinois nomment la Corée, Kao-li; elle se divise en huit provinces, qui ont été subjuguées tour-à-tour par les Japonais, les Mantchous et les Chinois. Le roi de cette contrée reconnaît pour suzerain l'empereur de la Chine, dont il reçoit l'investiture, et auquel il paie un tribut annuel. Le prince coréen jouit du pouvoir le plus absolu; il dispose à son gré de la fortune et de la vie de ses sujets; il est aussi leur héritier, quand ils laissent quelques biens après leur mort. Le peuple est encore en proie à l'autorité tyrannique des nobles, car le pays est soumis au régime féodal.

Tous les habitants sont soldats, et contraints d'aller tous les sept ans faire le service auprès du monarque dans sa capitale. Malgré cette organisation militaire, les Coréens sont peu redoutables; ils ont pour armes un fusil à mèche, un arc et un sabre. Mais, s'ils sont esclaves du despote qui les régit, ce dernier vit à son tour sous la dépendance de l'empereur chinois; non-seulement il lui paie une redevance, mais, s'il prend une épouse, celle-ci ne peut se décorer du titre de reine sans l'assentiment de la cour de Pé-King. Nous citerons, à ce sujet, la requête suivante adressée en 1694 à l'empereur Kan-Hi, par le roi de Corée : « Moi, » votre sujet, je suis un homme dont la des- » tinée est peu fortunée : j'ai été long-temps » sans avoir de successeur; enfin j'ai eu un » enfant mâle d'une concubine. Sa naissance » m'a causé une joie incroyable : j'ai pris » aussitôt la résolution d'élever la mère qui » l'a engendré; mais je fis, en cela, une » faute qui a été la source de plusieurs in- » justices : j'obligeai la reine, mon épouse, » de se retirer dans une maison particulière, » et je fis ma seconde femme reine à sa place. » J'informai alors Votre Majesté en détail de » cette affaire. Maintenant je fais réflexion » que mon épouse a reçu les patentes de » création de Votre Majesté, qu'elle a gou- » verné ma maison, qu'elle m'a aidé aux » sacrifices, qu'elle a servi la reine ma bi- » saïeule et la reine ma mère, qu'elle a porté » le deuil de trois ans avec moi. Suivant les » lois de la nature et de l'équité, je devais » la traiter avec honneur; mais je me suis » laissé emporter à mon imprudence. Après » que la chose fut faite, j'en eus un extrême » regret : maintenant, pour me conformer » au désir des peuples de mon royaume, » j'ai dessein de rendre à mon épouse la di- » gnité de reine, et de remettre ma concu- » bine dans son premier état; par ce moyen » le gouvernement de la famille sera dans » l'ordre, et le fondement des bonnes mœurs » et de la conversion de tout un État sera » rectifié. — Moi, votre sujet, quoique je » déshonore par mon ignorance et ma stu- » pidité le titre que j'ai hérité de mes an- » cêtres, il y a pourtant vingt ans que je » sers Votre Majesté Suprême, et je dois » tout ce que je suis à ses bienfaits, qui me » couvrent et me protégent, comme le ciel. » Il n'y a aucune affaire, de quelque nature » qu'elle soit, que j'ose lui cacher; c'est ce » qui m'a donné la hardiesse d'importuner » deux ou trois fois Votre Majesté sur cette » affaire. A la vérité, je suis honteux de » passer ainsi les bornes du devoir; mais, » comme c'est une affaire qui touche l'ordre » qui doit se garder dans la famille, et qu'il » s'agit de satisfaire au désir du peuple, » la raison veut que je le fasse savoir avec » respect à Votre Majesté. » — L'année sui-

MCD 2019

vante, ce même roi de Corée, ayant adressé au monarque chinois une autre requête, qui fut jugée peu respectueuse, se vit condamné à une amende considérable, et l'on aggrava cette punition, en supprimant pendant trois années au monarque les présents qu'il devait recevoir, en échange du tribut qu'il envoyait acquitter à Pé-King.

Il est probable que les Chinois ont imposé aux Coréens leurs mœurs, leur langue, leur religion et jusqu'à leurs habits. En effet, il y a de grands points de ressemblance entre ces deux peuples; aussi nous croyons pouvoir nous dispenser d'entrer dans de longs détails sur tous ces points. Nous dirons seulement que l'idiôme vulgaire des habitants de la Corée est très-différent de celui de leurs vainqueurs; mais quand ils écrivent, ils font usage de la langue et des caractères chinois. Les hautes classes ont adopté généralement les croyances philosophiques de Khoung-tseu (1); mais le peuple suit le culte de Fô, dont les pratiques conviennent à son ignorance. Ce pays produit en abondance le froment et le riz; on y trouve aussi des mines d'or, d'argent, de fer et de sel : les habitants fabriquent encore une grande quantité de papier et de pinceaux recherchés par les Chinois, qui s'en servent pour écrire. Au reste, on sait fort peu de chose, dans l'Occident, sur cette nation, que les Européens visitent rarement, et chez laquelle ils n'ont jamais formé d'établissement.

(1) Confucius.

LE TON-KIN.

« Cette contrée est bornée au nord par »les provinces chinoises d'Yune-Nane et de »Kouan-Si; à l'orient, par la province de »Canton et la mer; au sud, par la mer et la »Cochinchine, et à l'occident, par les terres »de Laos. » Son étendue est d'environ cent soixante lieues du nord-ouest au sud-est, de cent cinquante de l'ouest à l'est (1). Pour l'histoire du Ton-Kin, il faut recourir aux annales chinoises; elles nous apprennent que ce pays, habité par un peuple presque sauvage, fut conquis l'an 214 avant Jésus-Christ par l'empereur Chi-Hoang-Ti, de la dynastie de Tsin, qui le civilisa en y transplantant des colons pris parmi ses sujets. Environ deux siècles après, les habitants du Ton-Kin, s'étant unis avec leurs voisins les Cochinchinois, se soulevèrent. Ils avaient pour chefs deux femmes de leur nation, qui »pposèrent la résistance la plus héroïque à l'armée chinoise qui vint les combattre sous la conduite d'un célèbre général, nommé Ma-Yeue.e; celui-ci consacra sa victoire par l'érection de deux colonnes qui, dit-on, subsistent encore aujourd'hui. Vaincus, les Ton-Kinois se soumirent, mais pour se révolter quelque temps après. Fatigués de leur humeur indocile, les Chinois finirent par renoncer au projet de les réunir au céleste empire, et leur permirent de se gouverner par eux-mêmes, à la charge de payer un tribut. Une famille, nommée Li, fut alors élevée au trône, et le garda deux cent vingt-deux ans; elle s'éteignit en 1230, et fut remplacée par la famille Tchin. Le dernier prince de cette race étant mort en 1406, le Ton-Kin fut subjugué de nouveau par l'empereur chinois Young-Lo. Mais il ne garda pas long-temps sa conquête : une insurrection formidable éclata contre les envahisseurs; elle était dirigée par un officier nommé Li-Li, qui parvint à s'asseoir sur le trône. Mais il se reconnut vassal de l'Empire chinois [1428]. Ses successeurs tinrent le sceptre jusqu'au commencement du seizième siècle. A cette époque le prince qui occupait le trône fut assassiné; mais le meurtrier perdit à son tour le pouvoir suprême et la vie, dans une bataille. Le vainqueur était un grand de la

(1) Vid. *Description de la Chine*, par Grosier, t. I, p. 366.

MCD 2019

cour, nommé Mo-Ten-Yon : il fit couronner un neveu du prince qui avait été égorgé; ce dernier s'appelait Li-Koeï, et mourut en 1530 laissant le sceptre à son frère Li-Nin, qui demanda des secours à l'empereur de la Chine contre Mo-Ten-Yon. En effet, ce dernier avait voulu détruire son ouvrage et dépouiller Li-Koeï; il avait même pris le titre de roi. L'empereur, reconnu pour arbitre dans cette affaire, partagea le Ton-Kin entre les deux prétendants. Les successeurs de Mo-Ten-Yon ne surent pas garder l'héritage qu'il leur avait transmis, et en 1577 il en furent dépouillés. Le prince de Li devint possesseur de tout le royaume : on sait qu'en 1641 un chef tatar s'empara de la Chine; il consentit à donner au prince de Li l'investiture du Ton-Kin : on croit que depuis cette époque la même famille occupe encore le trône, sous la suzeraineté des empereurs chinois; mais un grand changement s'est opéré dans le gouvernement du Ton-Kin. Il y a environ deux siècles, un général ambitieux a dépouillé le roi de son pouvoir pour ne plus lui laisser que les vains honneurs du rang suprême. Le monarque, sous le nom de *Dova*, occupe un palais et reçoit tous les hommages; mais toute l'autorité est entre les mains du *Chova*, investi du commandement des troupes. Une révolution à peu près semblable a eu lieu au Japon. Les annales chinoises n'ont point parlé de cet incident; car la cour de Pé-King ne reconnaît officiellement que le monarque légitime; c'est avec lui seul qu'elle entretient des rapports ostensibles : elle le décore du titre de roi; mais elle ne traite qu'avec le *Chova*. Cette comédie politique ne trompe sans doute plus personne, pas même le peuple tonkinois.

Placé sous la zône torride, le Ton-Kin n'a que deux saisons : ce pays est inondé, durant quatre mois, par des pluies abondantes qui pénètrent profondément la terre et la fécondent, quand elle est échauffée par les rayons d'un soleil brûlant : de là vient que la végétation est aussi prompte que vigoureuse. Les principales productions du Ton-Kin sont : la canne à sucre, le riz et la cannelle. La capitale, nommée Kecho, est, dit-on, aussi grande que Paris; mais les deux tiers des maisons sont de bois, et la plupart ont pour couverture des joncs ou de la paille; quelques édifices, ceux du prince et des mandarins, sont en briques, et la toiture est formée de tuiles de différentes couleurs. Le gouvernement est despotique comme dans tout l'Orient, et le peuple, qui ne possède aucune partie du sol, est contraint de travailler une partie de l'année pour le monarque et les mandarins; il est à peine besoin de dire que la pluralité des femmes est admise dans le Ton-Kin. Les hommes jouissent encore d'un autre privilége, celui du divorce, dont les femmes ne peuvent user. Les habitants du Ton-Kin ont adopté la langue écrite des Chinois, et la plupart de leurs institutions. Ils ont le nez moins épaté et moins plat que ces derniers, et leur teint est olivâtre. La multitude croupit dans l'ignorance et dans la misère; car le gouvernement, influencé sans doute par la cour de Pé-King, apporte mille entraves au commerce de ses sujets avec les Européens, qui, depuis 1730, ne peuvent plus pénétrer dans l'intérieur du royaume. L'état militaire de ce pays s'élève, dit-on, à près de cent cinquante mille hommes, qui seraient redoutables s'ils étaient bien armés et bien commandés. En effet, les Ton-Kinois montrent beaucoup d'adresse dans tous les exercices; ils passent pour être d'excellents tireurs : on en jugera par l'anecdote suivante. Un Portugais, renommmé par son habileté, fut un jour provoqué par un soldat du Ton-Kin. Ce dernier perça le point central qui marquait le but; l'autre alors eut recours à un subterfuge, pour sauver son honneur; il tira seulement à poudre, et dit aux assistants, qui cherchaient en vain la trace de sa balle : « *Eh! ne voyez-vous pas »qu'elle a passé par le même trou qu'a»vait fait celle de mon compétiteur!* » Les soldats se servent encore de l'arc, et d'une demi-pique qu'ils lancent contre l'ennemi; ils ont pour arme défensive le bouclier. On leur donne encore un fusil; mais d'une construction imparfaite, car il est à mèche.

Disons, avant de terminer, quelques mots de la religion. Les hautes classes, et princi-

MCD 2019

palement les lettrés, suivent la doctrine prêchée par Confucius; le peuple, et par politique, le *Chova*, ont adopté la croyance de Bouddha, mais dénaturée par des superstitions : la multitude se laisse diriger et rançonner par des espèces de magiciens, qui se vantent de lire dans l'avenir, et de guérir toutes les maladies par la force de leurs enchantements. L'époque la plus solennelle pour les Ton-Kinois est l'ouverture de l'année. Ce jour est signalé par des fêtes, et souillé même par des crimes; car le peuple est persuadé que s'il tue un homme, il s'assure par cette action que tous ses vœux seront comblés pendant les douze mois qui viennent de s'ouvrir. En conséquence, les uns assassinent avec le fer, d'autres avec le poison, et la police est impuissante à prévenir de pareils attentats. Les montagnes qui traversent le Ton-Kin contiennent des demi-sauvages soumis à un gouvernement théocratique. Un prêtre est le chef de l'État. La religion dont il est l'interprète ne ressemble en rien aux croyances qui règnent dans le Ton-King; elle décerne cependant, comme tous les autres cultes, des peines et des récompenses après la mort; ainsi, dans le paradis promis à ses sectateurs, ceux qui pourront s'y faire admettre, auront pour nourriture de la gomme, du miel et du poisson, et, pour s'égayer, une multitude de singes chargés de les divertir. En outre, les élus seront mis à couvert des rayons du soleil par un aigle gigantesque, qui étendra sur eux l'ombre de ses grandes ailes.

LA COCHINCHINE.

Cette contrée fut jadis réunie au Ton-Kin, et les deux États formaient une province de la Chine, nommée Nyane-Nane. Mais, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la Cochinchine et le Ton-Kin se soulevèrent contre la domination étrangère. Un seigneur cochinchinois, après avoir affranchi sa patrie, fut élevé au pouvoir suprême; son petit-fils fut détrôné par un favori, qui se saisit de la couronne l'an 347 avant J.-C.. Cet usurpateur s'appelait Fane-Ouene, et ses descendants se maintinrent sur le trône jusqu'en 653; mais ils avaient été réduits à se reconnaître tributaires de l'empire chinois.

Une nouvelle race royale surgit à cette époque; cependant on possède à peine quelques détails confus sur l'histoire de la Cochinchine sous cette dynastie. Lorsqu'en 1280 les Tatars-Mongols se furent emparés de la Chine, et eurent placé sur le trône de cet empire leur chef Chi-Tsou, celui-ci envoya plusieurs mandarins à la Cochinchine; ils devaient être chargés du gouvernement, à l'exclusion du roi de ce pays. Ce prince, aidé de son fils, fit mettre à mort les mandarins étrangers, qui avaient pris les rênes du pouvoir, et soutint l'attaque d'une armée chinoise qui marcha contre lui. Bref, la Cochinchine conserva son indépendance au prix d'un tribut. Dans le cours du quatorzième siècle, une guerre ayant éclaté entre ce pays et le Ton-Kin, les Cochinchinois, battus, reçurent la loi des vainqueurs. Dans la suite ils parvinrent à s'affranchir du joug qu'ils subissaient, et triomphèrent à leur tour, en 1671, des Ton-Kinois. L'éloignement de cette contrée, et le peu de rapports qu'elle a conservés avec l'Europe nous empêche d'entrer dans aucun détail sur les événements politiques dont elle a été le théâtre depuis ce temps; on sait seulement que vers la fin du siècle dernier, deux prétendants se disputaient le trône. L'un, qui descendait des anciens souverains, vint lui-même à la cour de Versailles pour implorer l'appui de la France. Il était accompagné d'un missionnaire catholique,

MCD 2019

qui l'avait décidé à entreprendre ce voyage. Louis XVI promit des secours au prince cochinchinois; mais, renversé du trône peu de temps après, il ne put tenir sa parole. Néanmoins quelques Français se joignirent au jeune roi lorsqu'il revint dans ses États, et l'aidèrent dans la lutte qu'il entreprit contre l'usurpateur de son héritage [1792]. Cet usupateur mourut alors, laissant deux fils, dont l'un s'empara du Ton-Kin, tandis que l'autre resta maître d'une partie de la Cochinchine, entre autres de la baie de Turon, où les Anglais de la suite de lord Macartney vinrent aborder en se rendant auprès de l'empereur chinois. Depuis ces renseignements, qui furent donnés sur les lieux à l'envoyé britannique, l'Europe n'a rien appris sur ce qui s'est passé ultérieurement dans la Cochinchine.

Ce pays, appelé aussi royaume d'Anam, forme onze provinces : quatre au nord et sept au midi : sa capitale se nomme Hué; elle a environ cinq lieues de circonférence. Elle est arrosée par une rivière, que des canaux distribuent dans tous les quartiers de la ville. Le gouvernement de cet empire est despotique; le prince délègue son pouvoir à quatre ministres, dont les deux premiers, qui ont la préséance, se nomment ministres de la main gauche, et les deux autres ministres de la main droite. Ils disposent de tous les emplois et de toutes les dignités. Les fonctionnaires qui servent sous eux sont armés à leur tour d'un pouvoir sans bornes; ils en usent presque toujours pour s'enrichir; mais le prince a grand soin de les punir, afin de profiter du fruit de leurs rapines. Tel est l'usage suivi constamment dans les cours orientales. Quoique les Cochinchinois aient adopté, en grande partie, la religion, les institutions et les usages civils de la Chine, ils ont cependant un langage usuel tout-à-fait différent. Ils ont encore un idiôme savant, mais qui se rapproche de la langue mandarine chinoise, et qu'ils écrivent avec les mêmes caractères. Au premier rang des productions nourricières du pays se trouve le riz, dont on cultive cinq espèces différentes. Le sol produit encore la canne à sucre, le cotonnier, le mûrier, le poivrier, l'arecquier, le thé, l'indigo et l'arbre du vernis. Les forêts et les montagnes sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de cerfs et de gazelles. Quant aux animaux domestiques, ce sont le cheval, le buffle, le taureau, le cochon et la chèvre, ainsi que la plupart des volatiles qui habitent nos basses-cours. Les Cochinchinois se servent des mêmes armes que leurs voisins de la Corée et du Ton-Kin; ils possèdent cependant quelques centaines de canons; les plus anciens ont été fondus par un Portugais, mais il est douteux qu'ils sachent se servir avec avantage de l'artillerie, car tout fait présumer qu'ils ont oublié les leçons qu'ils avaient reçues jadis; ce qui le prouve, c'est qu'ils sont encore aujourd'hui tributaires des Chinois. La Cochinchine est bornée au nord par le Ton-Kin, à l'est par la mer, au midi par le royaume de Camboje, et à l'ouest par une chaîne de montagnes. Sa longueur est d'environ quatre-vingts lieues, et sa largeur varie selon que la chaîne dont nous venons de parler s'éloigne ou se rapproche de la mer (1).

(1) Vid. *Description de la Chine*, par l'abbé Grosier, t. II, p. 11 et suivantes.

LE THIBET.

L'existence de cette contrée, siége d'une religion qui règne sur une grande partie de l'Asie, n'a été révélée aux Européens que dans le cours du treizième siècle, par le célèbre voyageur Marco-Polo. Elle est située entre le pays tatar du Kokonor, la Chine, l'Indostan, la Buckarie et le désert de Cobi: tout ce qu'on sait de son histoire dans le

MCD 2019

siècles passés ne remonte pas plus haut qu'à l'année 420 de l'ère chrétienne. Alors régnait au Thibet un prince portant le titre de Toufan ; un des successeurs de ce souverain se mit en relation avec la Chine : en 634 il épousa une fille de l'empereur du céleste empire, et, grâce à cette alliance, il étendit par les conquêtes les limites de ses États. Mais cette puissance, élevée par les armes, se soutint seulement durant deux siècles. A cette époque le Thibet forma diverses principautés, dont le plus grand nombre échurent à des pontifes appartenant au culte lamaïque. On ignore comment s'opéra ce nouvel ordre de choses ; quoi qu'il en soit, le premier empereur d'origine mongole qui occupa le trône de la Chine s'empara du Thibet, qu'il partagea en plusieurs provinces. Il donna la plus fertile, appelée Ousse-Han, à un prêtre bonze, qu'il décora du titre de wang (roi). Sous le règne de l'empereur Young-Lo, plusieurs bonzes obtinrent la même faveur. Enfin, en 1426, ces derniers se décorèrent du titre de grands-lamas ; les uns portaient des chapeaux jaunes, les autres des rouges, ils devinrent bientôt rivaux. Sur ces entrefaites, un prince tatar, appelé Tsan-Pa-Han, entreprit de détruire le pouvoir et la religion des lamas. Le plus puissant de ces pontifes, qui résidait à Lassa, conclut une alliance avec le souverain tatar du Kokonor, qui vainquit Tsan-Pa-Han, le fit prisonnier et le tua. Kouchi, on appelait ainsi le vainqueur, consacra son épée au souverain de Lassa, le dalaï-lama, et, pour mieux le défendre, il vint s'établir dans son voisinage, et s'y fixa, ainsi que ses successeurs. A l'avénement de la dynastie mantchoue [1642], le dalaï-lama envoya un ambassade à Pé-King, et s'y rendit lui-même dix ans après. Il fut reçu avec les plus grands honneurs, et revint dans sa capitale, comblé de présents, et assuré de la puissante protection du souverain chinois. En 1714 le chef des Éleuths entra dans le Thibet à la tête d'une puissante armée, et mit en cendres, après l'avoir pillée, la célèbre pagode de Pontala. A cette nouvelle, l'empereur chinois Khan-Hi envoya deux corps de troupes, qui chassèrent les Éleuths. Le dalaï-lama fut rétabli ; mais, à dater de cette époque, il devint le sujet de son puissant protecteur, qui laissa dans le Thibet une partie de ses soldats, moins pour protéger le pontife que pour maintenir son asservissement. Les Tatars-Éleuths ayant été subjugués en 1759, le Thibet jouit d'une tranquillité qui fut à peine troublée par de légers désordres que suscita l'ambition de quelques seigneurs thibétains. Mais en 1792, le pays devint la proie des montagnards du Népaul, qui firent un immense butin en s'emparant des richesses amoncelées dans les principaux monastères. L'empereur chinois Kia-King envoya contre les Népauls une nombreuse armée, qui força ces montagnards à quitter le Thibet, et même à restituer le fruit de leurs déprédations. Il laissa ensuite une partie de ses troupes dans le pays, afin d'empêcher les Anglais d'entretenir des liaisons avec le dalaï-lama, car la puissance britannique, devenue maîtresse de la plus grande partie de l'Indostan, commençait à donner de vives inquiétudes à la cour de Pé-King. Nous terminerons ici cette esquisse historique pour entrer dans quelques détails sur la religion, les mœurs et les productions du Thibet, dont toutes les parties sont à peine connues, même des Anglais, qui en sont si voisins, qu'ils y touchent par leurs possessions.

Le Thibet est désigné sous plusieurs noms en Asie : les Chinois l'appellent *Tsan* ; les Tatars, *Barantala*, *Boutan* et *Tangout*. Défendu par les plus hautes montagnes du globe, ce pays consiste en un grand nombre de vallées. Grâces à son élévation, le froid est ausi vif que dans les contrées les plus septentrionales de l'Europe. La partie méridionale, connue sous le nom de Boutan, jouit cependant d'nn climat plus doux. Le sol, dans les cantons les plus favorisés, produit seulement du froment et de l'orge ; mais ce désavantage est compensé par de nombreux troupeaux. Une immense quantité de gibier assure encore la subsistance des habitants. C'est dans le Thibet que se trouve cette espèce de chèvre dont le duvet sert à tisser ces châles que nous envoie Cachemire : on sait que ces précieux animaux, transportés en France, il y a quelques années, nous ont permis de rivaliser avec l'Inde. On trouve en-

MCD 2019

core au Thibet des mines d'or, d'argent, de plomb, de cinnabre et de mercure; il produit, en outre, une espèce de sel, le borax, qui sert à fondre et à souder certains métaux. Les habitants du pays se partagent en deux classes : l'une, celle du peuple, travaille; l'autre, celle des lamas, prie : c'est son unique emploi. Le chef du clergé, le Dalaï-Lama, joue un rôle à peu près semblable à celui du pontife romain; il est, comme lui, le chef de sa religion, qui compte dans la Haute-Asie des millions de sectateurs. La hiérarchie de cette église se compose de différents ordres.

« Ceux du premier se réduisent à un petit » nombre et prennent les titres de princes et » de grands-lamas. Leurs vastes domaines » forment de petits États indépendants, où » ils commandent en souverains; ils ont une » cour, des officiers et un nombreux domes- » tique; ils résident dans de vastes monas- » tères habités par de simples lamas ou moi- » nes, appelés Gylons. Quant au Dalaï- » Lama, il séjourne à Pontala : c'est un cou- » vent magnifique, peuplé d'une multitude de » prêtres attachés à sa personne. Il passe » une grande partie de sa vie placé sur une » espèce d'autel, assis, les jambes croisées, » sur de magnifiques coussins : c'est là qu'il » reçoit, dans une grave immobilité, les ado- » rations, non-seulement de ses sujets, mais » encore d'une multitude prodigieuse d'é- » trangers et de pieux pélerins, qui entre- » prennent les plus longs et les plus pénibles » voyages, pour venir lui présenter leurs » hommages à genoux, et recevoir sa béné- » diction. Le Grand-Lama ne rend de salut » à personne; il ne se découvre et ne se lève » jamais pour qui que ce soit. Il tient dans sa » main une baguette, au bout de laquelle est » suspendu un flocon de fils de soie; il se » contente d'en toucher légèrement la tête » de ses adorateurs, qui croient, dès ce mo- » ment, avoir obtenu la rémission de tous » leurs péchés : ce n'est que sur la tête des » lamas d'un certain rang que le pontife dai- » gne étendre sa main nue... Cette profonde » vénération des peuples est fondée sur la » haute idée qu'ils ont du pouvoir et de la » sainteté du Grand-Lama. Ils sont persua- » dés que toute la divinité de Fô réside en » lui, qu'il sait tout, qu'il voit tout, qu'il » lit dans le fond de tous les cœurs, sans » qu'il ait besoin, pour être instruit, de » faire des questions ou d'ordonner des in- » formations. Ils croient qu'il est immortel, » et que quand il paraît mourir, son âme et » sa divinité ne font que changer de demeure » en s'établissant dans un nouveau corps. » Depuis qu'une dynastie tatare règne en » Chine, le souverain de cet empire, maître » au Thibet par le droit de l'épée, prétend » s'arroger le privilége de présider à la ré- » surrection du pontife-dieu, qu'il a même » empêché de revivre durant plus de cinq » années (1); car il exigeait que cette re- » naissance se fît en faveur de l'un de ses » sujets qu'il avait désigné par avance. Au » reste, ce qui peint la profonde vénération » qu'inspire le pontife suprême, c'est que les » princes sectateurs du lamaïsme tiennent » à grand honneur de conserver, comme de » précieuses reliques, jusqu'aux excrétions » alvines du souverain pontife (2).

» Les dépouilles mortelles des houtouctou, »ou princes lamas, sont regardées comme »sacrées, et deviennent l'objet d'une pieuse »vénération. On embaume leurs corps avec »les aromates les plus précieux, et on les dé- »pose dans de riches cercueils, qu'on place »ensuite dans des chapelles funéraires, con- »struites exprès dans l'intérieur des monas- »tères. Ces chapelles, dont rien n'égale la »richesse et la magnificence, sont toujours »ouvertes pour le public dévot et les pélerins, »qui viennent y faire leurs prières et leurs »prosternations. Parmi les lamas du second »ordre, ceux qui ont mérité d'occuper les »premiers emplois, et ceux qui pendant leur »vie se sont acquis, par leur ferveur, une »réputation de sainteté, obtiennent aussi la »distinction d'un mode particulier de sépul- »ture. On brûle leurs corps, et leurs cendres, »soigneusement recueillies, sont renfermées »dans l'intérieur de petites statues de cuivre »doré, qu'on dépose parmi celles de tous

(1) De 1821 à 1826.

(2) C'est ce que Voltaire a nettement exprimé dans ces deux vers :

Plus loin, du Grand-Lama les reliques musquées
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

MCD 2019

»les saints du lamisme. Ces statues, dont le »nombre monte à plusieurs milliers, sont »disposées avec ordre sur des gradins, qui »s'élèvent le long des murs d'une vaste ga»lerie; ce sont les cryptes du Thibet; l'hon»neur d'y être admis équivaut à celui de »l'apothéose et de la canonisation. — Le »commun des lamas et toute la classe du »peuple sont traités après leur mort avec »moins de cérémonie. J'ai vu, dit un voya»geur (2), à côté du monastère de Teschou»Lombou, l'endroit où les Thibétains met»tent ordinairement leurs morts. C'est un »charnier assez spacieux, situé à l'extrémité »d'un roc, qui est absolument perpendicu»laire et entouré des autres côtés par de »hautes murailles, qu'on a sans doute con»struites pour épargner aux vivants le dégoût »et l'horreur que pourrait leur causer la vue »des objets que ce lieu renferme. On a laissé »le dessus totalement découvert, pour que les »oiseaux de proie puissent y entrer; dans le »fond il y a un passage étroit et bas, par où »les chiens et les autres animaux voraces y »pénètrent. D'une éminence que le roc forme »à côté s'avance une plate-forme, qu'on a »construite afin de pouvoir jeter facilement »les cadavres dans le charnier. »

Les lamas portent quelquefois une espèce de mître assez semblable à celle des évêques, et leurs cérémonies ont beaucoup de rapports avec la messe, ainsi que la célèbre l'église romaine. De nombreuses obligations sont imposées aux lamas; mais ils ont trouvé moyen de les remplir sans trop de peine; ainsi l'un se charge de l'observation d'un précepte, tandis que son collègue s'engage d'en pratiquer un autre. Cependant ils ne peuvent se dispenser de garder le célibat, et il leur est interdit de se livrer à toute espèce de commerce. Les Gylons, ou simples lamas, sont vêtus comme les moines catholiques.

La physionomie des Thibétains rappelle un peu celle des Mongols; ils sont doués d'une constitution vigoureuse, qu'ils doivent sans doute à l'air pur des montagnes et à la vie dure qu'ils mènent. Il règne au Thibet une coutume singulière, et dont il est difficile de se rendre raison; cette coutume autorise les femmes à prendre en même temps plusieurs maris; souvent une femme épouse tous les frères d'une même famille, le premier enfant qui naît de cette union appartient à l'aîné. On affirme que ces mariages sont rarement signalés par des querelles entre les maris; ils vivent entre eux dans la concorde la plus parfaite, ce qui pourrait s'expliquer par l'esprit de soumission, inculqué dès l'enfance, envers le chef de la famille, qui entretient la subordination et l'harmonie par l'autorité de son droit. La langue parlée des habitants du Thibet ne ressemble ni au tatar ni au chinois; les livres religieux qu'ils possèdent sont écrits dans un idiôme que personne n'entend plus, et que les lamas peuvent lire, mais sans en connaître la signification.

Les Chinois possèdent encore parmi leurs tributaires le royaume de Ha-Mi, situé à l'extrémité du désert de Cobi ou Cha-Mo; ils ont encore au même titre l'île de Formose, et les îles de Liou-Kiéou, qui sont placées entre la Corée et le Japon; on en compte trente six, composant un empire sur lequel régna une longue suite de rois. S'il en fallait croire ces insulaires, leurs princes auraient formé vingt-cinq dynasties, dont la durée compose une période de dix-huit mille ans; il n'est pas besoin de discuter une semblable prétention, elle se réfute d'elle-même. Quoi qu'il en soit, il paraît que les habitants de Liou-Kiéou ont été jadis subjugués par les Japonais, avant d'appartenir aux Chinois, qui ont introduit dans ce pays leur langue, leur religion et leurs institutions civiles; néanmoins le peuple parle un idiôme particulier.

(2) *Vid.* Samuël Turner, *Voyage au Thibet en* 1784.

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

DU JAPON.

L'empire du Japon, placé à l'extrémité de l'Asie et dans le voisinage de la Chine, se compose d'un grand nombre d'îles; les principales sont celles de Niphon, de Kiousou ou de Bongo et de Sikok (1). Les Chinois désignent ce pays sous le nom de Ji-pen ou Jé-poun, que les Portugais ont traduit par Japan, et que nous avons adopté, en y changeant une seule lettre. L'île principale, appelée Niphon, n'a pas moins de trois cents lieues de longueur; mais sa largeur n'est pas proportionnée à son étendue : elle est tout au plus de trente lieues vers le centre. On manque de bases certaines pour évaluer la population; mais elle doit être fort considérable, et s'élever au moins à vingt millions. Plusieurs contrées environnantes sont soumises au Japon, savoir : la terre de Jesso, les îles de Likeo et une partie des îles Kouriles, qui touchent au Kamtschatka. Cette dernière province appartient à la Russie; aussi l'on peut espérer que ce voisinage forcera le gouvernement du Japon à renoncer à son isolement, et à lever l'interdiction qui défend à ses sujets toutes relations avec les Européens, et ne permet pas à ceux-ci d'aborder les rivages de l'empire. L'histoire politique des Japonais, comme celle des autres peuples de l'Orient, offre bien moins d'intérêt que l'histoire des mœurs; nous esquisserons donc à grands traits cette partie de notre tâche relative aux événements. Au lieu d'offrir à nos lecteurs une aride nomenclature de noms barbares, qui chargeraient, sans profit, leur mémoire, nous entrerons seulement dans quelques détails sur les époques les plus importantes. Il serait aussi fastidieux qu'inutile d'examiner si les Chinois ont été les premiers habitants des îles du Japon; ce que l'on sait à cet égard se réduit à des conjectures. Toutefois, nous ferons remarquer que les Japonais affichent de grandes prétentions à l'antiquité de leur nation; c'est ainsi que dans leurs annales l'histoire du pays est

(1) Ce groupe d'îles s'étend du 26e au 41e degré de latitude nord, et du 125e au 147e degré de longitude orientale.

MCD 2019

partagée en trois époques : la première, celle des sept dieux, comprend un nombre infini de siècles ; la seconde, celle des demi-dieux ou héros, a duré deux millions trois cent quarante-deux mille quatre cent soixante-sept années ; et la troisième, celle des hommes, commence six cent soixante ans avant J.-C. Alors régnait sur la Chine Noeï-Wang, de la dynastie des Tchéou. Syn-Mu fonda à cette époque la monarchie japonaise, déjà dans un âge avancé, car il avait soixante-dix-huit ans. Il civilisa ses sujets, et leur apprit à diviser le temps en années, en mois et en jours ; c'est sous son règne que s'introduisit au Japon le culte des idoles, qui vint, dit-on, de la Chine. Syn-Mu avait cent cinquante-sept ans quand il mourut, laissant le trône à sa postérité, qui l'occupe encore aujourd'hui (1). Koreï, petit-fils du fondateur, partagea l'empire en trente-six provinces ; c'est la première division de ce genre dont il soit parlé dans l'histoire.

Rien n'égale la sécheresse des annales japonaises, qui ne sont autre chose que des tables de matières, contenant soigneusement, il est vrai, les noms des souverains, leur généalogie, le nombre de leurs enfants, l'époque de leur avénement au trône et celle de leur mort. Quant aux événements politiques, ils sont racontés sans aucun développement ; de là vient que nous passons sous silence l'histoire des soixante-dix monarques qui occupèrent le trône jusqu'en 1169 après l'ère chrétienne. C'est tandis que Takakura tenait le sceptre, qu'un seigneur, nommé Joritomo, fut créé sei-séogun, ou généralissime, de la couronne. Revêtu de cette charge, il aspira à s'emparer de la toute-puissance. Deux factions divisaient alors le pays ; chef de l'une d'elles, les Gendsis, Joritomo écrasa ses adversaires, les Fékis, qui avaient tenté de s'emparer des affaires en opprimant le daïri Takakura, qui occupait le trône. Celui-ci implora le secours des Gendsis ; mais ceux-ci, après l'avoir délivré, l'opprimèrent à leur tour. Telle est, en deux mots, l'histoire de cette révolution, qui força les daïri, ou empereurs héréditaires, à partager le pouvoir avec Joritomo et ses successeurs, qui prirent le titre de Cubo-Sama. Comme le daïri était tout à la fois chef de la religion et chef de l'État, les Cubo lui laissèrent son autorité spirituelle et tous les honneurs du rang suprême, le traitant ainsi qu'une idole que l'on encense, mais que l'on peut briser à son gré. Cette révolution ne put s'accomplir sans verser des flots de sang ; en effet, le Japon était divisé en un certain nombre de principautés, dont les possesseurs, vassaux de la couronne, étaient à leur tour seigneurs suzerains d'une multitude d'hommes, auxquels ils concédaient des terres ; bref, la forme du gouvernement était toute féodale. De là vint la résistance que les Cubo rencontrèrent avant de parvenir à asseoir solidement leur domination usurpée. Cette lutte fut signalée dans ses commencements par des atrocités qui font frémir. Déclarés rebelles, les adversaires du Cubo, s'ils tombaient vivants entre ses mains, étaient brûlés à petit feu ou livrés aux tourments les plus affreux ; on leur versait du plomb fondu dans les veines, on leur déchiquetait toutes les parties du corps avec des tenailles. Le neuvième Cubo, Ouziogoon, se rendit surtout célèbre par sa férocité et par ses débauches ; il en fut puni, car son incontinence ruina sa santé ; il régna toutefois vingt-cinq ans. Ceux qui le remplacèrent suivirent avec ténacité le plan de sa politique ; ils travaillèrent à abaisser les Jakatas, chefs de l'aristocratie féodale. Néanmoins, le daïri conserva une partie de la toute-puissance jusque vers le milieu du seizième siècle. A cette époque il en fut dépouillé complétement par Fide-Josi, qui força l'empereur de le déclarer quanbuku, général de l'empire. Revêtu de ce titre, il en profita pour achever de détruire les princes vassaux, dont l'indépendance gênait son despotisme. Il commença par les entraîner dans une expédition contre la Corée, où ils épuisèrent leur fortune ; ses intrigues, en jetant la division entre eux, achevèrent de les perdre, et toutes les provinces du Japon se soumirent successivement à l'ambitieux Fide-Josi, qui prit alors le titre

(1) *Vid.* Kœmpfer, *Histoire du Japon.* — *Les Tables chronologiques du père Couplet.* — *L'Histoire du Japon*, par le pere Charlevoix.

MCD 2019

de Taiko, ou souverain-seigneur. Les Japonais étaient restés inconnus à presque toutes les nations du globe, à l'exception des Coréens et des Chinois; mais en 1542 une tempête jeta sur les côtes du royaume un portugais, nommé Mendez Pinto, qui prit terre dans les États du petit roi de Bongo. Quoiqu'on ait disputé à cet aventurier l'honneur de sa découverte, il n'en est pas moins certain qu'à dater de cette époque le christianisme s'introduisit dans le Japon, et se répandit rapidement, par les soins et les prédications du jésuite François-Xavier, que l'église romaine a mis au rang des saints. Ce personnage aborda au port de Cangoxima, et convertit à la foi du Christ le petit roi et le peuple de cette contrée. Il parcourut ensuite les principales villes du Japon, où il obtint les mêmes succès apostoliques. Bientôt les Portugais obtinrent la permission de former des établissements, et reçurent la concession du port de Vocoxiura [1562]. Nous n'avons pas le projet de raconter en détail l'histoire des progrès du christianisme au Japon; il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que la loi nouvelle, prêchée par François-Xavier, pénétra dans toutes les classes. Il est rare qu'une révolution religieuse n'enfante pas une révolution politique, et, dans le but de prévenir ce résultat, Taï-Ko résolut d'extirper le christianisme, et de fermer en même temps le Japon aux Portugais et aux autres peuples, les Hollandais et les Anglais, qui avaient ouvert des relations commerciales avec ses sujets. Mais cette double entreprise offrait de nombreuses difficultés dont on ne pouvait triompher qu'avec l'aide du temps, et Taï-Ko mourut en 1598, ayant seulement préparé les voies à l'accomplissement de ses projets.

Son fils Fide-Josi II, encore dans l'enfance, fut mis sous la tutelle de Jéjas-Sama, qui lui fit épouser sa fille, puis le détrôna au bout de quatorze ans, sous le prétexte qu'il avait embrassé la foi catholique. Fide-Josi essaya de se défendre en se renfermant dans le château d'Osacca, et soutint un siége qui dura quatre ans. Lorsqu'il vit que toute résistance était devenue impossible, le malheureux prince, renfermé dans son palais, y mit le feu de ses propres mains. Cet événement arriva l'an 1612. Jaï-Ja-Sama, ou Ongoschio-Sama, dès qu'il fut débarrassé de son compétiteur, songea d'abord à délivrer le Japon des Portugais, dont il redoutait l'esprit envahisseur. Les Hollandais étaient alors en guerre avec ces derniers. Ils firent donc remettre au Cubo une lettre tombée entre leurs mains, et dévoilant les desseins ambitieux de leurs rivaux. Les Chinois, poussés par le même motif que les Hollandais, la jalousie commerciale, envoyèrent de Canton une autre missive, attribuée aux Portugais, et qui confirmait l'accusation portée contre eux. Ceux-ci prétendirent qu'on avait mal interprété leurs intentions, et que dans les lettres produites il s'agissait seulement d'établir la suprématie du pape. D'un autre côté, le daïri, quoique dépouillé de la toute-puissance dont ses ses ancêtres avaient joui depuis deux mille ans, voyait avec indignation que les prêtres catholiques s'apprêtaient à lui ravir les biens et les honneurs restés en sa possession. Toutes ces causes firent éclater une tempête, qui déracina le christianisme en même temps qu'elle ferma l'entrée du Japon. Les Portugais furent chassés; tous les Japonais qui avaient embrassé la foi du Christ furent livrés aux tortures et à la mort pour leur arracher une abjuration. Cette persécution dura quarante années: enfin, sous le règne de Fide-Tada, les chrétiens, lassés de souffrir, se soulevèrent: ils mirent à leur tête un prince Japonais, et se renfermèrent, au nombre de trente-sept mille combattants, dans la ville de Ximabara. L'empereur vint les assiéger avec une armée de quatre-vingt mille hommes et un train d'artillerie, que les Hollandais lui fournirent. Après une lutte acharnée, les insurgés sortirent de la place, et présentèrent la bataille aux troupes impériales. Accablés par la multitude de leurs ennemis, ils périrent tous les armes à la main [1638] (1). Cette sanglante défaite anéantit le christianisme au Japon; tous les habitants du pays qui avaient adopté la foi catholique l'abandonnèrent ou périrent sur les

(1) Vid. *Histoire du Japon*, par le père Charlevoix, t. V, pag. 327.

MCD 2019

échafauds. Le gouvernement s'imposa la loi de rompre toute communication entre ses sujets et les nations étrangères; les Hollandais furent seuls exceptés; mais ils durent subir les conditions les plus humiliantes: admis dans un seul port, celui de Nangasaki, ils sont renfermés dans leurs quartiers, gardés à vue pendant le jour, et tenus sous les verroux pendant la nuit. Ils ne peuvent non plus suivre leur culte qu'en secret, et l'on assure même que dans les premiers temps on les forçait de fouler au pied le signe de la rédemption et de cracher dessus. Malgré la peine de mort prononcée par l'édit contre les étrangers, les Portugais firent une tentative en 1640, et envoyèrent une ambassade à la tête de laquelle se trouvait don Luiz-Paëz-Pacheco, qui avait commandé dans les Indes, et était alors âgé de soixante-dix-huit ans. Il avait brigué ce dangereux honneur ainsi que trois autres nobles personnages, qui voulurent partager ses périls. Dès qu'ils furent débarqués à Nangasaki, au nombre de soixante-quatorze, on les retint prisonniers en attendant que l'empereur eût statué sur leur sort. Condamnés à la peine capitale, à moins qu'ils ne voulussent abjurer le christianisme, ils furent exécutés, à l'exception de treize d'entre eux. On conduisit ces derniers en présence du gouverneur, qui, après leur avoir fait promettre de rapporter fidèlement ce qu'ils avaient vu, ajouta : « Ne manquez »pas d'avertir les habitants de Macao que les »Japonais ne veulent plus recevoir d'eux ni »or, ni argent, ni aucune sorte de présents ni »de marchandises, en un mot rien absolument »qui vienne de leur part. Vous êtes témoins que »j'ai fait même brûler les habits de ceux »qui furent exécutés hier; qu'ils en fassent »autant envers nous s'ils en trouvent l'oc»casion, nous y consentons sans peine, et »qu'ils ne songent pas plus à nous que si »nous n'étions pas au monde.» On conduisit ensuite ces malheureux à l'endroit où leurs compagnons avaient été immolés, pour leur en montrer les têtes, qui avaient été posées sur des planches et formaient trois rangs; celles des ambassadeurs au premier, celles des autres Européens au second, et celles des étrangers au troisième, et, tout auprès, leur sentence, en gros caractère. On ne se contenta pas de leur faire jeter un coup-d'œil sur ces têtes, on voulut qu'ils les examinassent toutes en particulier, et qu'ils désignassent celles à qui elles appartenaient. Puis on leur fit voir une grande caisse revêtue de fer-blanc; elle contenait les corps des victimes, et le motif de leur supplice; l'inscription se terminait par ces mots : « Ceci soit »pour la mémoire du passé et serve d'aver»tissement pour l'avenir : tant que le soleil »échauffera la terre qu'aucun ne soit assez »hardi pour venir au Japon, et que tous sa»chent que le roi Philippe lui-même, le dieu »même des chrétiens, le grand Xaca, un »des premiers dieux du Japon, s'ils contre»viennent à cette défense, le payeront de »leur tête. » Après l'accomplissement de ces tristes cérémonies, les Portugais furent conduits à l'île de Sima, où on les embarqua sur un navire qui les conduisit à Macao (1). La tentative des Portugais donna lieu au décret suivant, rendu par le Cubo, et qui fut envoyé à toutes les autorités japonaises qui commandaient sur tout le littoral; il prescrivait : « Si quelques bâtiments étrangers »abordaient dans un port du pays, d'y mettre »le feu après avoir fait subir le dernier sup»plice à tout l'équipage. » Dans les premières années du dix-septième siècle les Anglais obtinrent la permission d'établir un comptoir à Firendo; mais ils laissèrent périr cet établissement, et ne se montrèrent au Japon qu'en 1637. Mal accueillis, ils ne reparurent qu'en 1675, et n'éprouvèrent pas une réception plus amicale. Instruit sans doute par les Hollandais, le Cubo leur ordonna de s'éloigner, sous le prétexte que leur roi avait pris pour épouse une princesse portugaise (2). A l'époque où lord Macartney, allait, en qualité d'ambassadeur, auprès du monarque chinois, un des vaisseaux de l'escadre qui le conduisit à Canton fit voile pour Nangasaki; mais il n'alla pas plus loin que l'île Formose. En 1803 une nouvelle tentative, faite par des négociants établis à

(1) Vid. *Histoire du Japon*, par le père Charlevoix, t. V, p. 336 et suiv.

(2) En effet, Charles II, qui régnait alors en Angleterre, avait épousé Catherine de Portugal.

MCD 2019

Calcutta, n'eut pas une meilleure issue, et les Anglais furent contraints de s'éloigner sur-le-champ. Enfin, quelques années après [1808], un bâtiment se présenta à Nangasaki; il portait pavillon russe, et reçut à son bord plusieurs Hollandais et quelques Japonais envoyés par le gouverneur. Mais le capitaine anglais ne renvoya que les Japonais et un seul Hollandais, et retint les autres, en déclarant qu'il les garderait comme prisonniers de guerre si l'on ne consentait à lui fournir un certain nombre de bœufs et de porcs. Le gouverneur japonais consentit à l'échange proposé; mais cette condescendance lui coûta la vie, et son successeur reçut l'ordre formel de recevoir désormais les Anglais à coups de canon. Les Américains des États-Unis essayèrent vainement aussi d'ouvrir des relations commerciales avec le Japon; on repoussa leurs avances. Louis XIV, par le conseil de Colbert, se disposait à envoyer une ambassade au Japon en 1665; mais le mauvais succès d'une mission de ce genre auprès du roi de Perse fit avorter ce projet.

Les Russes vinrent à leur tour. Maîtres d'une partie des îles Kouriles, dont ils partagent la possession avec les Japonais, ils projetèrent d'en profiter pour s'ouvrir les portes de cet empire. Un Japonais ayant fait naufrage, les Russes le recueillirent et l'envoyèrent à Saint-Pétersbourg par l'ordre de Catherine II, qui, après l'avoir ébloui par les pompes de sa cour et l'étalage de sa puissance, le fit reconduire dans son pays par le lieutenant de marine Laxmann [1792]. Celui-ci était porteur de quelques présents et d'une lettre adressée à sa majesté japonaise, dans laquelle Catherine offrait à ce monarque son amitié, et lui proposait d'ouvrir des relations commerciales entre les deux pays. Le voyage de Laxmann fit concevoir l'espérance d'un succès prochain; car bien que le Cubo n'eût pas répondu directement aux avances de l'impératrice, il permit à l'officier russe de se rendre au port de Nansagaki. L'autorisation était ainsi conçue: « L'entrée de Nangasaki est permise à un »vaisseau du grand empire russe; mais, »comme nous l'avons déjà déclaré, il est »strictement défendu aux vaisseaux étrangers »d'aborder ailleurs. Nous répétons aussi que »la religion chrétienne ne saurait être tolérée »dans notre empire. Une condition expresse »est que, pendant le séjour des étrangers, »ils ne se permettent aucun acte religieux. »Dans le cas où l'on conclurait un jour un »arrangement, rien ne serait stipulé de con»traire aux lois ci-dessus exprimées. Nous »donnons cet acte à Adam Laxmann pour »l'autoriser à venir sous ces conditions. » Mais les événements politiques qui ébranlèrent l'Europe à la fin du dix-huitième siècle détournèrent l'attention du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui ne se souvint du Japon qu'en 1802, où il envoya un ambassadeur, qui devait être conduit à sa destination par le capitaine de vaisseau de Krusenstern, chargé en même temps de relever la côte nord-ouest du continent américain. Le chef de cette mission, nommé Résanoff, emportait avec lui de riches cadeaux pour s'attirer la bienveillance des ministres japonais et du souverain. A peine débarqué à Nangasaki, l'ambassadeur et sa suite furent soumis à la surveillance la plus gênante. Ayant obtenu de débarquer pour raison de santé, on lui bâtit une maison en bois, que l'on entoura d'une palissade de bambous. Ainsi l'ambassadeur et ceux qui l'accompagnaient demeurèrent prisonniers par le fait, car ils ne pouvaient sortir sous aucun prétexte. On permit seulement à M. de Résanoff de solliciter, par écrit, la permission de se rendre à Jédo, où résidait le Cubo, afin de lui offrir les présents envoyés par l'empereur russe. Après de longues négociations, qui mirent à une grande épreuve la patience de l'envoyé russe, le Cubo refusa de le voir, et envoya seulement un seigneur japonais pour avoir une entrevue avec M. de Résanoff. A la suite de cette entrevue, ce dernier fut congédié, avec la déclaration suivante, portant en substance que l'empereur du Japon ne pouvait accepter les cadeaux qui lui étaient offerts, sans violer la loi, qui défend d'avoir aucun commerce avec les étrangers; que, d'un autre côté, le Japon était trop pauvre pour offrir des présents égaux à ceux qui étaient envoyés par le souverain russe. L'empereur se voyait

MCD 2019

donc dans la nécessité de ne rien accepter. La déclaration se terminait ainsi : « Le Ja-
» pon n'a pas de grands besoins, et les pro-
» ductions étrangères sont pour lui de peu
» d'utilité. Si un petit nombre d'objets,
» d'une utilité réelle, lui est refusé par son
» sol, si l'habitude lui a fait contracter
» quelques autres besoins, son commerce
» avec les Hollandais et les Chinois lui pro-
» cure abondamment ces objets, et le luxe
» est une chose qu'on ne doit pas favoriser.
» Il serait très-difficile d'établir ici un né-
» goce étendu, parce que la loi prohibe sé-
» vèrement toute communication entre le
» commun du peuple et les marins étran-
» gers. »

Ainsi, la mission de M. de Résanoff échoua sur tous les points, et les Russes perdirent même ce qu'ils avaient gagné à l'époque du voyage de Laxmann, car la permission accordée à ce dernier leur fut retirée. Ils eurent cependant, depuis cette époque, des rapports avec les Japonais par suite de quelques actes de violence commis par des sujets russes. En 1811 un capitaine moscovite, M Golowin, avait reçu la mission des vérifier la position des îles Kouriles : il arriva près de l'île d'Itourup, qui appartient aux Japonais. Comme ces parages sont encore peu connus, le capitaine poursuivit sa route et aborda à Kunaschir, où il trouva un établissement Japonais ; mais ayant eu l'imprudence de descendre à terre, on le retint prisonnier avec tous ceux qui l'avaient suivi. Ils subirent d'abord les traitements les plus rigoureux : fatigués de souffrir, le capitaine s'échappa de sa prison avec cinq de ses compatriotes ; mais on les reprit, et ils furent renfermés de nouveau dans des espèces de cages en bambou. Enfin, après une captivité qui avait duré plus de deux ans, M Golowin et ses compagnons obtinrent leur liberté [1813].

Depuis cette aventure l'Europe a cessé d'avoir aucune espèce de communication avec le Japon. Les Hollandais seuls ont continué jusqu'à nos jours à être reçus dans le port de Nangasaki. Les profits de leur commerce compensent à peine les risques et les dépenses que leur coûte le voyage. En effet, la mer qui environne les îles du Japon, est si dangereuse, que sur huit vaisseaux envoyés jadis tous les ans, les deux tiers périssaient ordinairement. Quant aux Chinois, on leur permet, par grâce, d'envoyer douze joncques, dont cinq arrivent au mois de juin et partent en octobre ; les sept autres viennent en décembre et retournent aux mois de mars et d'avril ; ils sont en outre contraints de laisser toujours en ôtage deux joncques. Autrefois le commerce de cette nation était plus florissant, parce qu'il n'éprouvait aucune entrave ; mais quelques livres chinois, relatifs au christianisme, ayant été saisis, cette découverte ranima les défiances du gouvernement japonais, qui imposa aux négociants chinois les lois les plus dures et les plus restrictives. Ils sont aussi parqués dans un étroit espace entouré de palissades et de fossés, et dont ils ne peuvent sortir que sous le bon plaisir des autorités, et lorsqu'ils remettent à la voile pour regagner leur pays. On assure même que le Cubo a cru devoir interrompre toute relation avec la Corée et îles Likéo, dans la crainte sans doute que leur voisinage ne servît à introduire dans l'empire des ouvrages prêchant la foi du Christ ; car le souvenir de l'influence exercée par cette religion et de la résistance de ses sectateurs quand on voulut l'extirper, est toujours présent à la pensée du chef de l'empire ; elle le fait persister dans une politique aussi timide que contraire à ses peuples séquestrés du reste du monde. Les Japonais ne peuvent manquer de déchoir, car ils ne s'éclairent que par leurs propres lumières, qui décroîtront faute d'être rallumées à celles d'autrui. Un temps viendra où, déshabitués de la guerre, ils seront hors d'état de résister aux attaques de leurs voisins. Quoi qu'il en soit, protégé contre les Européens par son éloignement et par les tempêtes fréquentes qui soulèvent les flots dont il est environné, le Japon peut rester encore inaccessible long-temps aux tentatives de toutes les nations, qui ont toujours échoué jusqu'à ce jour contre un régime despotique que rien ne peut lasser ni tromper.

Après avoir esquissé l'histoire politique des Japonais, il nous reste à tracer le tableau de leur religion, de leurs mœurs et de leurs

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.t — Paris, Imp.de Legay, r. de la Bucherie 1. — Danois Soulp.t

1. SOLDAT JAPONAIS. 2. OFFICIER CIVIL. 3. PAYSAN VÊTU DE PAILLE. 4. PÊCHEUR.

JAPON

institutions, c'est la partie la plus curieuse et la plus intéressante de notre travail. Nous commençons par le daïri, chef nominal de l'empire et grand pontife de la religion. Il porte les titres les plus pompeux (1) et après sa mort il est mis au rang des *dieux Camis*. Tels sont les dédommagements qu'il reçoit en échange du pouvoir passé entre les mains du Cubo-Sama. En entourant le daïri d'hommages qui vont jusqu'à l'adoration, ce dernier lui impose en retour des devoirs qui enchaînent sa liberté : ainsi, cet homme-dieu ne peut toucher la terre dans la crainte d'être profané par ce contact ; il faut, lorsqu'il veut sortir, qu'il soit porté par certains personnages préposés à cet office. Dans la crainte sans doute d'offenser sa gravité, on lui coupe, seulement lorsqu'il dort, les cheveux, la barbe et les ongles ; jadis il était condamné à se tenir assis sur son trône, la couronne en tête et à rester quelques heures dans la plus complète immobilité. S'il avait fait quelques mouvements, les superstitieux Japonais auraient été convaincus que tous les fléaux allaient être déchaînés sur le royaume. De nos jours, le daïri s'est affranchi de cette gêne insupportable ; il suffit que le diadême du prince repose à sa place durant quelques heures sur la chaise royale. L'habillement du souverain-pontife consiste en une tunique de soie noire, sur laquelle il met une robe rouge ; il a pour coiffure un chapeau avec deux espèces de brides tombant sur chaque joue. Douze tables sont dressées journellement dans un même nombre de salles et quand le prince à désigné celle qu'il a choisie, tous les mets sont réunis dans une seule pièce, pour servir à son repas, qui est toujours accompagné par une musique formidable et qui, dit-on, briserait le tympan l'un Européen. Toute la vaisselle dont il se sert chaque fois qu'il mange est mise en pièces sur-le-champ, mais il faut remarquer qu'elle n'est pas d'un grand prix. Les vêtements du pontife ne peuvent non plus servir à d'autre qu'à lui, car le profane qui aurait la témérité de s'en revêtir serait puni par une enflure qui gonflerait toutes les parties de son corps. Si l'empereur meurt sans enfants, une cour ecclésiastique, composée des principaux kungis, désigne son successeur ; leur choix peut tomber sur une fille comme sur un garçon. Au reste, cet incident devrait se présenter rarement, car le daïri a douze femmes, dont une seule partage les honneurs suprêmes ; elle obtient ce privilége pour avoir donné la première un héritier à son auguste époux. Entouré d'une cour aussi splendide que nombreuse, le daïri n'a, pour soutenir le faste qui l'environne, d'autres revenus que le produit des impôts payés par la ville de Méaco, où il réside dans un vaste palais ; mais il vend des charges ecclésiastiques et des titres honorifiques et reçoit de plus une pension considérable. Néanmoins, comme le pontife ne peut rétribuer convenablement tous les personnages qui grossissent sa cour, ceux-ci ont recours à toutes sortes de moyens, les uns pour soutenir leur faste, les autres pour suppléer à la modicité de leurs émoluments. Les premiers contractent des dettes, les seconds exercent des métiers, tels que ceux de cordonnier et de maréchal ; il est vrai que la plupart de ces derniers ne sont chargés à la cour du daïri que de fonctions serviles (1).

Tous les courtisans du daïri se vantent d'être descendus comme lui de Ten-Sio-Daï-Dsin, le chef de la seconde race ; quelques-uns possèdent de riches bénéfices, où ils se retirent pendant plusieurs mois de l'année ; la plupart ne s'éloignent pas de la personne sacrée de leur souverain et se divisent en six classes. La première classe est celle des Daijeo-Dai-sin, qui ont le privilége, après leur mort, de devenir en quelque sorte demi-dieux ; mais elle est fort peu nombreuse et presque toujours le daïri se réserve ce titre ou l'accorde seulement à l'empereur séculier, avec la dignité de quanhou-kou, laquelle désigne la charge de premier officier de la cour ecclésiastique. La seconde classe se compose seulement

(1) On l'appelle Vo ou Oo-Dai, c'est-à-dire race élevée ; Ten-Oo, ce qui signifie prince céleste ; Tai, Ten-sin, Mikaddo, Dao ou Dairi, tous ces mots signifient fils du ciel, empereur, prince, grand au seigneur.

(1) Vid. *Histoire du Japon*, par le père Charlevoix, tome 1er, page 147.

MCD 2019

de trois officiers, le Sa-dai sin, l'ou-dai-sin, et le Nai-dai-sin; la troisième classe comprend le daï-najen et le Stu-najen, qui remplissent diverses fonctions spirituelles ; les quatrième et cinquième classes sont très-nombreuses et se subdivisent en plusieurs ordres. On qualifie tous ces dignitaires de Tensi-bito, c'est-à-dire d'homme du ciel ; la sixième classe renferme également des titres très-variés. Il est deux titres que le Cubo a droit de conférer aux premiers ministres et aux princes de l'empire, ce sont ceux de makend.iro et de cami ; le premier, anciennement héréditaire, orrespond à nos titres de duc ou de comte, et le mot cami à celui de baron. Ces titres ne se placent pas devant, mais après le nom de la personne ; le mot cami, prononcé de la même manière, signifie une âme déifiée après la mort et en général une divinité. Mais on l'écrit avec des caractères très-différents de ceux qui appartiennent à ce mot quand il désigne de simples fonctions civiles.

Les courtisans ecclésiastiques, désignés généralement sous le titre de *kungis*, qui les distingue des *gegis* ou laïques, sont habillés d'une manière différente selon la classe dont ils font partie ; ils portent de larges et longs pantalons d'étoffe fine et rayée ; c'est le costume de cérémonie des seigneurs laïques eux-mêmes ; quand ils sont décorés du titre de cami, ils portent leur armoiries brodées sur la poitrine et sur le dos.—Dans certaines occasions les kungis se revêtent d'une robe très-longue et d'une largeur extraordinaire ; ils ont pour coiffure un bonnet noir dont la forme désigne leur rang et leur emploi ; les uns y ajoutent une large bande de crêpe noir ou de soie qui flotte sur leurs épaules, et d'autres une pièce en forme d'éventail qui retombe devant leurs yeux ; quelquefois ils se couvrent d'une espèce de petit châle ou de fichu, qui descend des deux côtés sur la poitrine ; la longueur de cet ornement a encore plusieurs degrés, selon la qualité des personnes.

Les dames qui composent la cour du daïri sont aussi vêtues tout autrement que les autres. Quant aux femmes légitimes du pontife, au nombre de douze, elles ont des robes magnifiques tissues de fleurs, d'or et d'argent, et si larges, que ce n'est pas pour elles un médiocre embarras de pouvoir marcher ainsi accoutrées. Une espèce d'étude est sans doute nécessaire pour leur apprendre à surmonter cette gêne ; mais l'habitude rend bientôt tout facile.

Les courtisans du daïri, et même les dames de cette cour, emploient une partie de leur temps à cultiver les sciences et les arts ; la musique est surtout un grand honneur, et les femmes se distinguent par leur adresse à jouer de toutes sortes d'instruments. Ainsi, la cour du daïri semble posséder la suprématie de l'esprit, et s'élève par là, bien plus que par son luxe, au-dessus du reste de la nation (1).

Après le daïri, qui obéit lorsqu'il semble commander, vient le Cubo-Sama, véritable chef de l'empire. Pour soutenir sa dignité, ce dernier prince possède des domaines considérables dans tout le Japon ; mais cinq villes sont particulièrement affectées à son entretien. Il perçoit ensuite, à son profit, tous les impôts, qui, pour la plupart, se paient en nature, et il en dispose à son bon plaisir. Il faut encore ajouter à cette source abondante, des tributs d'un autre genre, tels que les présents qu'il reçoit des gouverneurs des différentes provinces ; ce dernier article n'est pas un des moins fructueux. Nous avons dit que le système féodal était établi au Japon. Le Cubo est le chef suprême de cette confédération militaire, qui se subdivise en une multitude de vassaux. Ils sont tenus de fournir un certain nombre de soldats, suivant qu'ils possèdent des domaines plus ou moins considérables. Un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, dont le dévouement est le plus ferme, soutient sa puissance. Cependant, pour n'avoir rien à craindre de l'ambition des grands vassaux, il leur impose l'obligation de venir passer tous les ans plusieurs mois à Jédo, qui est sa résidence. Il retient aussi, comme otages, leurs femmes et leurs enfants ; puis il embarrasse ou détruit leur fortune, soit en les contraignant à une représentation dispendieuse, soit en

(1) Vid. *Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix, t. I, p. 138 et suivantes.

MCD 2019

allant les visiter; honneur qui coûte fort cher, et qui peut ruiner celui qui le reçoit Enfin la politique du prince s'attache surtout, quand il en trouve l'occasion, à diviser les grands domaines, dans le double but de se faire des créatures et d'empêcher un vassal de se rendre redoutable; il a soin encore de susciter des querelles et des inimitiés entre les grands, persuadé qu'il faut diviser pour régner. Le Cubo, comme tous les autres seigneurs qui relèvent de lui, dispose souverainement de la personne et des biens de ses sujets immédiats. C'est ainsi que, se substituant aux droits des parents, il marie les riches héritières à ceux qu'il désigne. Devenues dames, celles-ci s'entourent de jeunes filles, leurs vassales, choisies dans les familles les plus distinguées de leur petite cour. Ces filles s'engagent à rester auprès d'elles durant un certain nombre d'années; ordinairement la maîtresse se charge de leur trouver des maris. Tous les cinq ou six ans, le Cubo fait une visite de cérémonie au daïri. Rien n'égale la pompe de ce voyage; car le prince séculier se fait suivre par un cortége si nombreux qu'il peut passer pour une armée. Un témoin oculaire nous a laissé une relation de cette visite, dont nous allons extraire les passages les plus importants : la scène se passe à Méaco (1).

« Les rues que le cortége devait traverser, dit le narrateur, étaient couvertes de sablon très-blanc et de talc : on eût dit qu'elles étaient pavées en argent. A la pointe du jour la marche s'ouvrit par une troupe de domestiques appartenant à l'un et à l'autre souverain. Puis venaient les dames d'honneur du daïri; elles étaient dans des norimons ou chaises, portés par quatre hommes, et suivis par vingt autres norimons, renfermant autant de dames d'un rang inférieur. Les premières chaises étaient de bois vernis et d'une blancheur éblouissante; les secondes étaient peintes en brun. Après les dames, s'avançaient cinquante officiers du daïri; les uns étaient en chaises à porteurs, les autres à cheval : ces derniers étaient vêtus de satin ou de brocard. Leurs coursiers étaient petits, mais pleins de feu; ils portaient à leurs oreilles des petites cornes dorées, et l'on avait tressé leur crinière avec des fils d'or et d'argent. Chaque cavalier avait à ses côtés deux hommes qui tenaient sur sa tête un parasol de drap fin cramoisi, et derrière lui marchaient huit valets vêtus de blanc. On vit alors paraître les femmes du daïri; les trois qui étaient honorées du titre d'épouse occupaient chacune un carrosse chargé de dorure, et tiré par deux taureaux noirs : le cercle des roues était de vermeil, et les rayons couverts d'or émaillé. Les autres femmes du daïri, ainsi que les dames attachées à leur personne, étaient portées dans vingt-trois norimons. Les voitures du Cubo et de son fils étaient précédées et environnées de seigneurs et de gardes. Le daïri parut à son tour; il était assis dans un norimon, surmonté d'une coupole et d'un coq d'or massif, les ailes déployées : le fond des panneaux était d'azur; il représentait le ciel avec le soleil et les étoiles : cinquante seigneurs, vêtus de longues robes blanches, et coiffés de bonnets vernis, portaient sur leurs épaules le pontife. Derrière le norimon du daïri marchaient quarante gardes-du-corps, coiffés d'un casque; ils tenaient d'une main une masse d'armes en vermeil, et de l'autre un bouclier, avec un faisceau de flèches. Un corps de troupes fermait la marche (1). Le Cubo alla habiter un palais qu'il possède à Méaco, et sa visite lui fut rendue par le daïri, qui fut reçu avec les marques de la plus profonde vénération. Le pontife resta trois jours chez son hôte, qui surveilla lui-même la préparation des mets qui chargeaient chaque jour la table du chef de la religion, et qui s'élevaient à cent quatorze plats pour chaque festin. Les trois femmes du daïri furent servies par les ministres du Cubo; enfin l'entrevue des deux souverains se termina par des cadeaux qu'ils se firent réciproquement. Ces marques de soumission et de déférences, prodiguées au pontife, ne sont qu'une comédie pour en imposer à la multitude, qui ne juge que sur les apparences; mais le daïri n'en est pas moins

(1) C'est la ville où réside le daïri.

(1) Vid. *Relation d'une Ambassade au Japon*, par Montanus.

MCD 2019

le premier sujet du Cubo, qui lui impose respectueusement toutes ses volontés.

La religion exerce une influence si profonde sur tous les peuples, qu'on ne saurait la séparer de leur histoire; car elle gouverne encore plus despotiquement que le pouvoir politique, surtout en Orient, où elle agit sur des hommes qui ont, en général, plus d'imagination que de raison. Les croyances possèdent donc la plus grande influence au Japon; mais il est difficile d'expliquer clairement les dogmes qui les différencient: on peut cependant réduire à trois les religions qui règnent dans l'Empire. La plus ancienne est celle que l'on nomme Sinto; vient ensuite le Budso, que l'on croit être le même que le culte de Bouddha; enfin le Siouto, sorte de déisme, dégagé de toutes les superstitions qui chargent et quelquefois déshonorent presque tous les cultes. Les sectateurs du Siouto appartiennent aux classes les plus distinguées, et par la science et par le rang. — Le Sinto n'est autre que le culte des esprits, c'est-à-dire des Camis, qui régnèrent primitivement sur le Japon. Les premiers, au nombre de sept, sont sortis du chaos. Leurs successeurs ne furent plus considérés comme des demi-dieux: on n'en compte que cinq qui furent remplacés par une troisième dynastie. Les derniers princes de cette race ne furent plus que des héros, ou des hommes élevés au-dessus des autres par leurs qualités supérieures et la sainteté de leur vie. La plus révérée de toutes ces divinités est Tensio-Daï-Dsin, le premier des dieux terrestres. Les temples élevés en son honneur sont si nombreux, qu'on en rencontre dans toutes les villes: une armée de prêtres est chargée de les desservir; ils reconnaissent pour chef le daïri. Les temples sintoïstes sont appelés Mias. Devant ces édifices règne une esplanade: on y trouve un bassin plein d'eau, où se purifient ceux qui veulent se livrer à des actes religieux. Les ministres ou gardiens du temple se tiennent assis dans une pièce qui précède l'entrée du lieu saint; elle ne renferme qu'un miroir, comme pour avertir les fidèles que si les traits de leur visage sont reproduits exactement, il en est de même de toutes les pensées secrètes de leur âme, qui se montrent à découvert devant la divinité.

Dans les premiers temps on ne voyait aucune idole dans les Mias; mais depuis l'introduction du budsoïsme ou boudhisme, les prêtres du culte de Sinto les ont admis, sans doute par imitation, et les ont beaucoup multipliés. Quelques-unes de ces idoles ont plusieurs têtes et plusieurs bras, et présentent l'aspect de véritables monstruosités. Les sintoïstes croient qu'après leur mort les hommes seront récompensés ou punis. Les justes iront se placer, non dans le ciel même, mais sous la voûte qui le soutient; quant aux méchants, ils doivent errer dans la basse région des nuages, sans pouvoir s'élever plus haut, et cette impuissance fera leur supplice. Quoiqu'ils n'adoptent pas le dogme de la métempsycose, les sectateurs de Sinto ne se nourrissent pas de la chair des animaux; ils évitent de voir couler le sang et s'abstiennent de toucher à un cadavre. Celui qui manque à ces prescriptions est déclaré impur durant un certain temps, et doit se soumettre à divers cérémonies pour effacer cette tache. Ils sont encore persuadés que certains esprits s'efforcent d'empêcher les hommes d'assurer leur salut éternel, en leur inspirant des pensées coupables: ces démons entrent ordinairement dans le corps des renards; en effet, ces animaux exercent au Japon de grands ravages, et c'est de là qu'est venu sans doute l'origine de cette croyance. La religion de Sinto reconnaît aussi des ordres religieux, parmi lesquels se distinguent des espèces de moines appelés jammabos, qui s'imposent les plus grandes austérités. Ils entreprennent des pélerinages sur les hauts lieux, c'est-à-dire qu'ils vont prier aux sommets de certaines montagnes, reconnues pour sacrées; ils marchent toujours pieds nus, et ont pour vêtement une robe dont les manches sont d'une ampleur extraordinaire; leur coiffure présente la forme d'un cône renversé. Ils vivent d'aumônes, et possèdent une grande influence sur la multitude, parce qu'ils se mêlent d'expliquer les songes, de guérir les maladies, et qu'ils prétendent connaître l'avenir. Les dévots sintoïstes leur font des présents, dans la persuasion que les prières des jammabos sont toujours écoutées

MCD 2019

favorablement par la divinité. Les jammabos sont mariés et se font accompagner par leurs enfants, auxquels ils apprennent à mendier. Il y a aussi des couvents de femmes, ce qui peut paraître surprenant dans une contrée où règne la polygamie. Quoi qu'il en soit, certaines religieuses entreprennent des pélerinages, et subviennent à leurs besoins en sollicitant la charité des passants. Cette vie errante a fait planer de fâcheux soupçons sur la vertu de ces saintes personnes, dont le plus grand nombre a pour pères des jammabos; elles habitent deux ou trois ensemble, et tirent, dit-on, plus de partie de leurs charmes que de leurs prières (1).

Au reste, la loi de Sinto prescrit à ses sectateurs, au moins une fois en leur vie, un pélerinage au premier temple, élevé à *Tensio Dai-Dsin*, lequel est situé dans la province Dixio, où ce Dieu est né. Ceux qui ne veulent pas ou qui ne peuvent pas s'acquitter par eux-mêmes de ce devoir, s'en dispensent au moyen d'une rétribution, qu'ils paient aux ministres du temple. Le Cubo-Sama n'est point dispensé de cette obligation; il envoie tous les ans un ambassadeur offrir des présents au Dai-Dsin; le pontife suprême a seul le privilége de ne pas remplir cette obligation.

La religion de Budso n'est autre chose que celle de Bouddha, née dans l'Indostan, et qui, s'étant répandue dans la Chine, puis dans la Corée, a fini par pénétrer au Japon. Mais dans ce pays Bouddha est plus connu sous le nom de Xaca, mot qui signifie *ce qui est sans commencement*. Néanmoins, les Japonais disent que Xaca eut pour mère la femme du roi de Déhi, qui conçut d'une manière miraculeuse et sans avoir eu commerce avec son mari. Adopté par le monarque, dont il était regardé comme le fils, Xaca s'enfuit de la cour, et se retira sur une haute montagne, où il passa six années dans la solitude et livré aux méditations les plus profondes. Il quitta alors sa retraite et parcourut la presqu'île de l'Inde, où il prêcha une foi nouvelle. En mourant il recommanda à ses disciples l'observation de dix maximes; mais il ne mit par écrit que les cinq premières, par lesquelles il prescrit de ne pas mentir, de ne pas dérober, de ne point se désespérer pour des maux sans remède, de ne point se tuer, et de ne pas commettre d'adultère. On sait que le fond de sa doctrine est la transmigration des âmes dans le corps des animaux; mais les ministres de son culte l'ont chargé d'une foule de pratiques superstitieuses, dont ils profitent, soit pour s'enrichir, soit pour dominer les esprits. Ils vendent aux dévots des robes de papier, qui doivent assurer le salut de ceux qui s'en revêtent à l'heure du trépas; ils donnent des espèces de lettres de change tirées sur le paradis; ils ont même abusé d'un dogme dont on ne saurait contester l'utilité, c'est celui des peines et des récompenses qui attendent l'homme dans l'autre vie. Ils excitent leurs sectateurs à s'assurer l'immortalité en s'immolant eux-mêmes, et leur persuadent que ce sacrifice est agréable à la divinité; aussi voit-on des fanatiques qui se noient volontairement, d'autres qui se laissent mourir de faim ou se précipitent au milieu des flammes qui sortent de souffrières profondes. Quand on promène sur un char certaines idoles, on voit encore des malheureux se précipiter sous les roues; d'autres, non moins zélés, accomplissent un certain pélerinage, dont nous empruntons les curieux détails au père Charlevoix. « Environ deux cents personnes, dit-il, s'assemblent tous les ans dans la ville de Nara, située à huit ou neuf lieues de Méaco; ils ont soixante-quinze lieues à faire pour arriver au terme de leur voyage; ils en font tout au plus une par jour, tant les chemins sont affreux. Chacun porte sa provision de riz, qui n'est pas considérable, car on ne mange que le matin et le soir, et chaque fois on ne prend autant de riz que ce qu'il en peut tenir dans le creux de la main : on y joint trois verres d'eau; mais comme durant les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, qu'il faut en faire provision, et qu'elle se gâte quelquefois, un assez grand nombre de

(1) Une institution à peu près semblable existait jadis en France, où certaines religieuses, appelées vulgairement hirondelles de carême, parcouraient le pays pour quêter en faveur de leur institution. C'est entre les bras de deux de ces nones qu'est mort notre illustre Molière.

MCD 2019

pélerins tombent malades; abandonnés par leurs compagnons, ils périssent misérablement. A huit lieues de Nara, on commence à monter et il faut prendre des guides; ce sont des bonzes, nommés genguis; leurs fonctions consistent seulement à conduire les voyageurs jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres bonzes, connus sous le nom de guoguis, lesquels sont les directeurs du pélerinage. Ceux-ci mènent une vie austère, et l'on ne sait où ils habitent; leur figure a quelque chose d'affreux, leur air et leur regard farouche, leur son de voix rauque, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers, bordés de précipices, tout cela inspire une secrète horreur, qui se communique aux plus intrépides. Ces étranges conducteurs passent pour avoir de fréquents rapports avec les démons; ils s'annoncent, au reste, comme étant les confidents de Xaca, et le peuple les prend pour des saints. »

»C'est en vertu de cette opinion qu'ils exercent sur les pélerins l'autorité la plus despotique; ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence et toutes les autres règles prescrites, et si quelqu'un les enfreint, ils le suspendent par les mains à un arbre. Entraîné par le poids de son corps, le malheureux finit par se laisser tomber, et roule de précipices en précipices. Les spectateurs n'osent témoigner aucun sentiment de pitié; car un fils qui pleurerait son père, un père qui laisserait voir quelque compassion pour son fils, subiraient le même traitement. Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ, où les bonzes font asseoir tous les pélerins, les mains en croix et la bouche collée sur leurs genoux. C'est la posture la plus ordinaire aux Japonais quand ils prient. Il faut demeurer dans cette posture un jour et une nuit sans remuer; de grands coups de bâton puniraient le moindre mouvement. Durant ces vingt-quatre heures, le pélerin doit faire l'examen de sa conscience, afin de se disposer à confesser tous ses péchés; puis toute la troupe se remet en marche. Au bout de quelques lieues, on aperçoit comme un cercle de montagnes très hautes, au milieu desquelles s'élève un rocher, qui semble se perdre dans les nues : c'est la cime de ce rocher qui est le terme du pélerinage. Les *guoguistes* y ont dressé une machine, par le moyen de laquelle il sort du roc une longue barre de fer qui soutient une large balance. Ils placent les pélerins, les uns après les autres, dans un des plateaux, et ils mettent dans l'autre un contrepoids pour faire l'équilibre; ils poussent ensuite la barre en dehors, en sorte que la balance se trouve suspendue au-dessus d'un abîme sans fond. Tous les autres pélerins sont assis sur la crête des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir et entendre le pénitent, qui doit déclarer, à haute voix, toutes ses fautes. Si les bonzes jugent qu'il commet quelques restrictions, ils secouent la barre et le malheureux tombe dans le précipice. Les pélerins subissent tour à tour cette épreuve périlleuse; ils sont conduits ensuite dans un temple de Xaca, où l'on voit une statue de ce dieu d'une grandeur extraordinaire et qui paraît être d'or massif; elle est environnée de plusieurs autres idoles bien plus petites, mais dont le nombre s'augmente chaque année, grâce à la piété des fidèles. Les pélerins demeurent vingt-cinq jours dans ce lieu, et les emploient à diverses pratiques de dévotion, et quand ils prennent congé des prêtres du temple, ils leur donnent une gratification. Enfin, ils se rassemblent tous dans un banquet : c'est la conclusion du pélerinage; à la suite de ce festin, chacun se met en route pour revenir chez soi (1).

Presque toutes les pratiques religieuses des budsoïtes ont une analogie surprenante avec les cérémonies catholiques; c'est ainsi qu'ils font chaque matin le signe de la croix, qu'ils se servent de chapelet pour prier, qu'à une certaine heure du jour on sonne une cloche, et qu'à ce signal tout le monde se met à genoux et fait une courte oraison; ils sont aussi dans l'usage d'aller en procession et de porter en public, dans ces occasions, les images de leurs dieux et les reliques de leurs saints. Les temples jouissent encore du droit d'asile, comme chez les chrétiens au moyen-âge. Les prêtres confessent leurs pénitents, et sont

(1) Vid. *Histoire du Japon*, par le père Charlevoix, tome *I*, pages 227 et suivantes.

MCD 2019

classés dans un ordre hiérarchique, tout-à-fait semblable à celui de l'église romaine.

Quant à la secte appelée Siouto, dont la doctrine est empruntée à Confucius, elle n'a qu'un petit nombre de sectateurs, car c'est plutôt un système philosophique qu'une véritable religion. Ceux qui l'ont adopté, rejettent la métempsycose et la distribution des récompenses et des peines après la mort; les bons sont rémunérés seulement durant leur vie par la satisfaction que l'on goûte en faisant le bien; les méchants par le remords qui accompagne toujours les mauvaises actions. Les Sioutistes reconnaissent cependant qu'il y a un esprit universel, qui donne la vie à tout et qui absorbe les âmes séparées des corps, comme la mer reçoit les eaux des fleuves. Des esprits spéculatifs pouvaient seuls adopter de pareils principes, qui ne parlaient ni au cœur ni à l'imagination; aussi, lorsque le gouvernement résolut d'écraser le christianisme, on les somma de se déclarer pour la religion de Sinto ou celle de Budso. S'ils gardèrent leurs opinions, ils ne voulurent pas s'en faire les martyrs, et depuis cette époque ils se contentent de mépriser en secret le culte qu'ils ont adopté en apparence et qu'ils pratiquent pour ne pas être persécutés.

En expliquant à nos lecteurs la forme du gouvernement, nous avons fait voir qu'il était fondé sur le despotisme, car aucune institution religieuse ou politique ne gêne la volonté du Cubo-Sama, qui dispose à son gré de la vie et des biens de ses sujets. Sous le régime absolu, il arrive parfois que les peuples jouissent, sous quelques rapports, d'une véritable liberté; il n'en est pas ainsi au Japon, où les habitants, dans toutes les classes, sont placés dans une position peu différente de l'esclavage; ils sont accablés de devoirs qui les poursuivent et les enchaînent dans tous les détails de la vie. On en jugera par le tableau suivant de l'administration des villes.

Les cités impériales, et celles qui restent soumises à l'administration générale du pays, sont gouvernées d'après une police uniforme: chaque ville a des officiers chargés d'y maintenir le bon ordre. Le principal d'entre eux a le titre d'ottona : ses fonctions consistent à prendre soin que la garde se fasse pendant la nuit, et que les ordres des gouverneurs et des principaux magistrats soient ponctuellement exécutés. Il tient écrits, dans un registre, tous les noms de ceux qui occupent une maison ou qui demeurent dans celle d'autrui, de ceux qui naissent, qui meurent ou qui se marient, qui vont en voyage ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion ou leur métier. S'il s'élève quelque contestation entre les habitants de sa rue, il cite les parties en conciliation, mais n'a pas droit de prononcer sur leurs différents : il punit les fautes légères en faisant mettre les coupables aux arrêts ou en prison; quant aux délits plus graves, il se borne à arrêter les criminels, et à commencer l'instruction préparatoire, qu'il envoie aux magistrats supérieurs. L'ottona est élu par les habitants même de la rue; mais la nomination doit être confirmée par le gouverneur : il reçoit pour salaire le dixième d'une imposition locale établie sur la rue, et qu'on peut comparer à nos centimes additionnels. A Nangasaki, ce fonds provient d'un octroi sur les marchandises étrangères. Chaque ottona doit avoir trois lieutenants. Tous les habitants d'une rue sont partagés en compagnies de cinq hommes, dont chacune a son chef, et dans lesquelles on ne reçoit que les propriétaires des maisons. Les simples locataires ne sont pas dispensés de monter la garde, et de faire des rondes quoiqu'ils ne puissent concourir à l'élection des officiers de police. Les ordres de l'ottona sont expédiés ou notifiés par le fisia, qui est une espèce de greffier ou de secrétaire; c'est lui qui délivre les passeports, les certificats, les lettres de congé, et tient la liste des habitants. L'administration des fonds est confiée au Takousa-kahu, nom qui signifie garde du trésor : chacun des propriétaires exerce tour à tour cette charge. Le dernier des officiers municipaux est le nitsi-josi ou le messager; c'est lui qui informe l'ottona des naissances, des morts, des changements de domicile, et de tous les événements qui intéressent le bon ordre. Il est aussi chargé de remettre les notifications à ceux qu'elles concernent.

MCD 2019

On fait toutes les nuits deux rondes dans chaque rue : la première est composée de trois habitants, qui subissent cette corvée à tour de rôle. Ils ont un petit corps-de-garde au milieu de la rue. Les jours de grandes fêtes, et dans d'autres occasions importantes, le guet dure le jour comme la nuit, et l'on double le poste au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette garde, ou de lui faire la plus légère résistance. L'autre ronde, qui a pour objet de prévenir les vols et les incendies, se fait par deux hommes salariés qui vont sans cesse l'un vers l'autre, en partant d'une des extrémités de la rue. Dans les villes maritimes, il y a d'autres gardes le long de la côte et même à bord des jonques. Tous les gardes doivent, pendant la nuit, frapper de temps en temps sur des pièces de bois, afin de faire connaître qu'ils veillent à leur poste; mais, si ce bruit est une garantie de la sûreté des habitants, il nuit beaucoup à leur repos. Les rues sont fermées toute la nuit, et quelquefois on en ferme les postes pendant le jour; par exemple, à Nangasaki, au départ des navires étrangers. Cette mesure a pour objet d'empêcher les habitants de se dérober par la fuite ou de frauder la douane. Les recherches les plus rigoureuses continuent dans l'intérieur des maisons jusqu'à ce qu'on ait perdu le vaisseau de vue. Le nitsi-josi (messager) oblige tous les habitants à descendre, et en fait l'appel. Dans ces temps suspects, si quelqu'un est appelé pour ses affaires d'une rue à l'autre, il doit prendre un laissez-passer de son ottona, et pour surcroît de précaution, un homme du guet l'accompagne. L'habitant qui veut changer de demeure est obligé de présenter requête à l'ottona de la nouvelle rue où il désire s'établir, et d'en exposer les motifs. La requête ne serait pas admise si l'on n'y joignait pas un plat de poisson. L'ottona ne rend sa réponse qu'après avoir recueilli l'avis des habitants de sa rue, et il n'est pas rare qu'elle soit négative, lorsque le postulant est connu par quelque vice incommode ou scandaleux. En cas de réponse favorable, le suppliant doit prendre de ses voisins un certificat de bonne vie et mœurs, et des lettres de congé. Le nouvel habitant, définitivement reçu par le nouvel ottona, traite la compagnie dont il est devenu membre. Il vend ensuite son ancienne maison, mais avec le consentement de tous les habitants de la rue où elle est située, car ils pourraient rejeter un acquéreur inconnu ou d'une mauvaise réputation. L'acquéreur paie un droit de huit à douze pour cent, qui est versé dans le trésor de la rue au profit commun des habitants; une partie leur est distribuée, l'autre est employée aux dépenses communes du quartier. Des formalités rigoureuses sont à plus forte raison indispensables lorsqu'on veut faire un voyage. On prend d'abord un certificat, soit du chef de sa compagnie, soit du propriétaire de sa maison; l'attestation porte qu'un tel se dispose à partir pour telle affaire, et doit s'absenter pendant une époque déterminée; le contenu de l'écrit est confirmé par la plupart des officiers de la ville, qui y apposent leur sceau. Toutes ces formalités sont gratuites, à l'exception du papier, qui est payé au messager, et dont le prix fait partie de ses appointements. S'il s'élève une rixe entre les habitants d'une rue, les voisins les plus proches sont obligés de séparer les combattants. Non-seulement celui des adversaires qui tuerait l'autre paierait son crime de sa tête, n'eût-il fait qu'employer une légitime défense; mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis seraient condamnées aux arrêts pendant plusieurs mois. Dans cette circonstance, on accorde à ces individus un certain temps pour faire leurs provisions; ensuite on mure leurs portes et leurs fenêtres. Les autres habitants ne sont pas pour cela exempts de toute peine; on leur impose des corvées plus ou moins longues, à proportion de la facilité qu'ils auraient eue pour empêcher la catastrophe; c'est sur les chefs des compagnies que tombe le châtiment le plus rigoureux : ils sont responsables de ceux de leur société qui se seraient échappés par la fuite. Tout Japonais qui, dans une querelle particulière, met le sabre ou le poignard à la main, est irremissiblement condamné à mort, quand même il n'aurait pas touché son adversaire.

Les Japonais, comme tous les autres peu-

MCD 2019

ples de l'Orient, n'ont point d'autre code que quelques coutumes et ordonnances de l'empereur; aussi les tribunaux ne sont-ils composés que d'un petit nombre de juges, et l'on n'y voit pas d'avocats, car chaque prévenu plaide sa cause lui-même. La plupart des crimes entraînent la peine capitale, qui consiste à trancher la tête aux nobles, tandis que les gens du peuple sont mis en croix ou jetés dans un bûcher. La contrebande est réprimée aussi sévèrement que l'assassinat, et le vendeur et l'acheteur sont également mis à mort. Une exécution publique jette le déshonneur sur une famille; de là vient que les condamnés sollicitent la grâce de pouvoir s'ôter la vie: ils assemblent alors tous leurs amis dans la prison, et s'ouvrent le ventre avec un couteau. Mais cette faveur ne doit pas être prodiguée, puisqu'elle entraîne la remise de la confiscation des biens, dont profite le trésor du prince. Il arrive encore que l'on fait périr avec le criminel sa famille tout entière, surtout lorsqu'il s'agit d'un crime d'État. Après la peine capitale, le châtiment le plus ordinaire est la fustigation, que l'on applique dans les cas où la faute n'est qu'un simple délit. Les coupables sont encore relégués dans les îles Kouriles, que l'on peut considérer comme la Sibérie du Japon. Il n'existe pas de bourreaux en titre, et les exécuteurs des hautes-œuvres sont choisis parmi les tanneurs, dont la profession est la plus méprisée de toutes. Ils sont parqués, pour ainsi dire, dans un lieu situé hors de la ville, et tout près de la place où se font les exécutions.

L'armée japonaise, du temps de Kempfer, se montait à cent trente-huit mille hommes d'infanterie et trente mille huit cents de cavalerie, tous fournis au Cubo par les princes et les seigneurs; il avait en outre, ainsi que nous l'avons déjà dit, à sa propre solde, cent mille hommes de pied et vingt mille chevaux, formant les garnisons des forteresses impériales, sa maison militaire et ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap: ils portent des carabines fort courtes, une longue lance, un arc, des flèches et un sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les soldats d'infanterie n'ont pour armure défensive qu'une espèce de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique, un mousquet et un fusil à mèche. L'infanterie et la cavalerie se divisent par compagnies: cinq soldats ont un homme qui les commande; ce grade, qui correspond à celui de sergent, s'appelle koumino-kaschra, ou commissaire au riz. C'est en effet ce sous-officier qui va recevoir au magasin les rations de riz, et qui en fait la distribution à la troupe. Cinq de ces escouades sont à leur tour commandées par un sous-lieutenant. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a un capitaine, deux lieutenants et un sous-lieutenant: un colonel commande la réunion de toutes les compagnies. Une partie de la solde se paie en riz; mais à Matsmai, et dans les îles Kouriles, la distribution des vivres en nature est remplacée par une petite somme d'argent, Les soldats japonais sont rigoureusement exacts à leur consigne, et comme la plupart d'entre eux savent lire, ils la reçoivent presque toujours par écrit. La preuve de ce fait a reçu une nouvelle confirmation par le récit de M. Golownin, cet officier russe retenu prisonnier par les Japonais. Il dit que l'escorte qui le conduisit, ainsi que ses compagnons, dans l'île de Jesso, se composait d'environ deux cents hommes. Chacun d'eux portait suspendue à sa ceinture, une tablette en bois avec une inscription qui le rendait responsable des prisonniers, et lui prescrivait ce qu'il avait à faire: l'ojagoda, ou capitaine de cette troupe, portait sur lui la liste de tous ses soldats. Ils ont pour les occasions solennelles, et notamment pour la réception des ambassadeurs étrangers, des costumes magnifiques de satin ou de velours, avec des broderies d'or et d'argent; ces vêtements sont plus courts que leurs habits ordinaires, mais faits de la même manière, avec de larges manches. Lorsque la fête est finie, on replace ces costumes de gala dans les magasins impériaux. L'armée n'a point d'uniforme; les habits des soldats sont bigarrés, et de différentes étoffes; les officiers cependant sont vêtus à peu près de la même manière. Dans les grades supérieurs, ils portent des cuirasses ou des cottes de mailles, et sont coiffés

MCD 2019

de casques ornés d'un soleil, d'un croissant ou de tout autre emblême, selon leurs rangs respectifs. Toutes ces troupes, dit Kempfer, sont plus que suffisantes pour faire respecter un prince qui ne pense qu'à contenir ses sujets dans la soumission, et qui ne se propose point de conquêtes. Cependant, si l'empereur du Japon avait besoin de plus grandes forces, il lui serait facile de rassembler de formidables armées, sans causer aucun désordre dans le commerce de ses États, et dans l'exercice des arts et même dans le travail nécessaire à la subsistance des peuples. Tous les ans, il est exactement informé du nombre de ses sujets, soit de ceux qui habitent les villes, soit de ceux qui sont établis à la campagne. Divers officiers chargés de cette commission en rendent compte à la cour. L'absence de toute guerre étrangère est cause du peu de progrès qu'ont faits les Japonais dans l'artillerie. Quoiqu'ils possèdent les mines du plus beau cuivre de l'univers, ils ne songent point à fondre des canons : leurs remparts sont armés de vieilles pièces conquises sur les Portugais, et ils en ont acheté quelques autres aux Hollandais ; mais ces canons servent rarement, et l'on n'en fait guère usage que lorsqu'il s'agit de rendre des saluts militaires. Les Japonais ont encore adopté la singulière coutume de couvrir avec des tapisseries les murailles de leurs fortifications, et figurent avec des planches de fausses embrasures et de faux canons, afin d'empêcher l'ennemi de pointer avec justesse. Au reste, la nature du sol et l'état des chemins sont peu favorables aux manœuvres de l'artillerie ; aussi les Japonais préfèrent-ils se servir du mousquet, de la hallebarde, du sabre et de l'arc ; les nobles possèdent seuls des fusils à batterie. Le sabre est l'arme favorite des Japonais, et tous en portent, à l'exception des paysans : la plupart des fonctionnaires publics en ont même deux. Cette arme est d'une trempe excellente au Japon, car elle coupe un clou sans s'émousser ; on la passe à gauche dans la ceinture, le tranchant en dessus, au lieu d'être en dessous, selon la méthode européenne. Les chevaux sont harnachés à peu près comme ceux des Mameluks, ce qui permet au cavalier de gouverner en maître son coursier et de le faire obéir au moindre geste.

Passons maintenant au chapitre le plus curieux, celui des mœurs et des usages, qui, bien plus puissants que les lois, gouvernent la société dans tous les pays. Nous commencerons par tracer le portrait physique des Japonais : ils ont le teint olivâtre, les yeux petits et placés en coulisse, les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé et relevé en pointe, les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers et très-peu de barbe. Les femmes sont mieux partagées, car elles paraissent belles, même aux yeux des Européens. Il est seulement fâcheux qu'elles se peignent le visage, dans la fausse persuasion qu'elles ajoutent par ce moyen à leurs agréments naturels. Les nobles portent de longues robes de soie traînantes, d'étoffes fabriquées dans les îles Folsivio et Kama-Kura, où sont exilés les seigneurs condamnés aux travaux publics. Ils ont une ceinture qui soutient leur leur sabre et leur poignard. Les vêtements du peuple ne descendent que jusqu'à mi-jambe, et les manches ne vont qu'au coude. Les nobles ont le haut du front rasé, et le reste de leurs cheveux flotte par derrière. La bourgeoisie, au contraire, a le derrière de la tête rasé et le front bien garni. La coiffure des femmes appartenant à la première classe de la société consiste à porter les cheveux flottants, mais noués par derrière. Une perle ou toute autre pierre précieuse pend à l'oreille gauche, et à chaque oreille est suspendu un petit rang de perles. Plus une dame est d'un rang élevé, plus elle porte de vestes : sur ces vestes, qui sont fort légères, on met une longue robe flottante, retenue par une ceinture fort large et fort ornée. Elles marchent escortées, et précédées d'un grand nombre de filles et de suivantes portant dans de grands bassins des mules, des éventails, des confitures. Les femmes du peuple relèvent leurs cheveux sur le haut de la tête, et les assujettissent avec une aiguille La chaussure des hommes et des femmes consiste dans des sandales de peau de cerf, ou d'un tissu de jonc ou de bambou.

Le Japonais est altier, défiant et vindicatif

MCD 2019

à l'excès; aussi fait-il aisément le sacrifice de sa vie pour tirer vengeance d'une injure. Les auteurs citent une foule d'exemples de Japonais qui, rencontrant un ennemi, l'arrêtent, et s'ouvrent le ventre devant lui, afin de contraindre leur adversaire à en faire autant, car le point d'honneur est inexorable: il exige, en pareil cas, que les deux adversaires se tuent de leur propre main. Cette coutume remplace le duel, enraciné si profondément dans les mœurs de presque tous les peuples européens. Les Japonais ont même une générosité chevaleresque qui les porte à prendre la défense du premier venu qui implore leur appui. Ils possèdent encore un heureux mélange de bravoure et de franchise; ils sont encore remarquables par l'esprit de suite qu'ils portent dans toutes leurs entreprises, et par la politesse de leurs manières avec les étrangers. Mais cette politesse, adressée à des supérieurs, a quelque chose de rampant et servile: dans ces occasions, l'inférieur est tenu de se prosterner la face contre terre, et reste dans cette attitude jusqu'à ce qu'il lui soit permis de se relever. Un Japonais porte toujours avec lui un éventail, une pipe, tout ce qu'il faut pour écrire et plusieurs morceaux de papier; ces morceaux lui servent de mouchoirs de poche; ils les jette aussitôt qu'il en a fait usage. Suivons maintenant un Japonais depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il ne paraît pas que lorsqu'un enfant vient au monde, il soit l'objet d'aucune cérémonie ayant quelque rapport avec le baptême ou la circoncision. Dès que son intelligence a pris quelque développement, il se rend aux écoles publiques établies dans toutes les villes et même dans les villages. Quoique la classe soit présidée par un maître, il est suppléé par les élèves les plus instruits, qui enseignent aux autres ce qu'ils ont appris; d'où il résulte que la méthode lancastrienne ou l'enseignement mutuel est établie au Japon. Durant ses premières années, l'enfant porte un nom qu'il change lorsqu'il devient adulte; plus tard il en prend encore un autre, qu'il garde alors jusqu'au tombeau.

La plupart des Japonais se marient au sortir de l'adolescence; mais ils ne s'informent jamais par avance du caractère et des agréments physiques de celles qu'ils recherchent: tout se traite et se conclut sans la participation des deux futurs. Les cérémonies du mariage ont lieu communément sous une tente et hors de la ville; le dieu de l'hymen est représenté sur l'autel avec une tête de chien, et tenant un fil de laiton entre ses mains. La tête de chien signifie que la vigilance et la fidélité doivent se rencontrer dans l'union conjugale dont le fil de laiton est le symbole. Deux jeunes gens, ayant aux épaules deux ailes de papillon, représentent les génies tutélaires des nouveaux mariés. Les époux, tenant chacun un flambeau, s'avancent vers le prêtre qui est à l'autel; la future allume la première son flambeau et le présente au futur, qui allume le sien à la même flamme: l'union est alors considérée comme accomplie, et les assistants témoignent leur joie par des acclamations. De retour au logis, les parents de la jeune fille jettent au feu tous ses habillements, qui ne peuvent plus servir, puisque le costume des femmes est tout différent. Les femmes mariées se distinguent encore de celles qui ne le sont pas, par le singulier privilége dont elles jouissent de se peindre les dents en noir: la teinture dont on se sert pour cet usage se compose avec du mâche-fer et du sakki détrempé avec de l'urine. C'est ici le cas de rappeler à nos lecteurs que les Romains, sous le gouvernement des Césars, usaient d'une recette à peu près semblable, puisqu'ils se rinçaient la bouche avec l'eau que sécrète le corps humain. Les Japonais n'ont qu'une femme légitime, mais il leur est permis d'avoir des concubines; ces dernières sont toutefois dans la dépendance de l'épouse; elles n'ont pas non plus le droit de manger avec le maître. Au reste, le mariage n'est pas indissoluble; il peut être rompu par le divorce.

Les voyageurs ne sont entrés dans aucun détail sur ce point, et se contentent seulement de mentionner le fait. Les femmes n'apportent point de dot en se mariant; mais il arrive que l'époux paie une somme aux parents, plus ou moins forte, suivant la beauté de la jeune fille. Quand un père se juge hors d'état de nourrir un enfant qui vient de naî-

MCD 2019

tre, il peut, sans crime, le faire mourir ou l'exposer sur la voie publique. On sait que cette odieuse coutume, qui a subsisté en Occident avant et après l'ère chrétienne, n'a pu être extirpée que par les gouvernements qui se sont substitués à la place des parents, et ont adopté, au nom de l'État, les enfants délaissés par la misère et par la débauche; il en sera de même au Japon le jour où le pouvoir comprendra sa mission, qui est de veiller à la conservation de tous ses sujets.

Les morts, quand ils sont riches, causent à leurs héritiers de grandes dépenses, par les cérémonies qui accompagnent les obsèques. Le corps, vêtu de blanc, est porté en pompe sur un bûcher; par-dessus tous ses habits, on lui met une robe de papier, où sont tracés des caractères mystérieux, destinés à lui faire ouvrir les portes du paradis. Le plus jeune des enfants du défunt, armé d'une torche, met le feu au bûcher, et les cendres du cadavre sont recueillies soigneusement et mises dans un vase doré, pour être portées, quelques jours après, dans le lieu qui doit les renfermer. Ces dispendieuses cérémonies sont renouvelées, d'abord tous les sept mois, puis tous les sept ans; le deuil dure deux années, durant lesquelles il faut s'abstenir de goûter aucun plaisir ni aucune distraction : on le porte en blanc, comme chez les Chinois, car cette couleur est dans ces deux pays le symbole de la tristesse. Les âmes doivent mettre trois ans pour arriver jusqu'aux portes du paradis; mais elles interrompent chaque année ce voyage pour se rendre dans leur famille; de là vient que les bonzes, inventeurs de cette croyance, ont établi une fête pour la réception de ces mêmes âmes. La veille du jour fixé pour la cérémonie, chaque famille sort de la ville et se rend à l'endroit où elles doivent rencontrer les âmes; on les félicite sur leur arrivée, puis on les invite à se reposer; on leur présente des rafraîchissements et l'on converse avec elles, sans obtenir, il est vrai, de réponse, mais on est persuadé qu'on est entendu. Le lendemain, toutes les maisons sont ornées et des tables servies avec profusion; on y réserve la place des morts, auxquels on présente tous les mets dont ils sucent la substance. Le jour suivant, on reconduit les âmes au lieu où l'on est censé les avoir rencontrées. — Peu considérés pendant leur vie, les pauvres, quand ils ont cessé de vivre, ne sont pas consumés sur un bûcher : on les jette dans une espèce de charnier, où ils n'ont pas même les honneurs de la sépulture; leurs restes pourrissent en plein air et deviennent la pâture des animaux carnassiers. — La langue écrite des Japonais repose sur le même système que celui qui préside à l'idiôme chinois : ils ont des caractères qui représentent, non des mots, mais des idées; mais, à part cette analogie, à la vérité fondamentale, il existe des différences tranchantes entre les deux langues. Les Japonais ont un grand nombre de poésies, et surtout des pièces de théâtre, tragiques et comiques; mais leurs richesses littéraires n'ont pu encore être appréciées. Il faut donc se contenter d'apprendre que les Japonais ne sont pas restés étrangers à l'art dramatique; il faut dire encore que la partie matérielle de cet art a fait chez eux de grands progrès, car les décorations de leurs pièces sont fort belles et produisent une illusion complète.

Des représentations scéniques ont aussi lieu dans les temples aux dépens des habitants d'un quartier ou d'une rue, qui s'efforcent à l'envi de se surpasser dans ces occasions. La fête commence par une procession ouverte par des musiciens et des chanteurs : à leur suite on voit paraître les décorations et les machines, dont les plus pesantes sont portées par des hommes; les objets les plus légers sont remis aux mains de jeunes enfants; ils précèdent les comédiens magnifiquement vêtus, et des danseurs qui exécutent des pas. Les habitants de la rue qui font les frais de la représentation ferment le cortége; chacun d'eux est suivi par son domestique, tenant à la main un siége pour son maître. Des prêtres, vêtus de noir et la tête couverte d'un voile, occupent dans la salle les premières banquettes; derrière eux sont assis d'autres desservants du temple, ayant pour coiffure une espèce de bonnet de grenadier. Les spectateurs sont ensuite placés selon leur condition, et une police nombreuse et attentive veille au maintien de l'ordre. Le théâtre n'est

MCD 2019

pas divisé par des coulisses ; néanmoins on y représente des palais, des maisons, des forêts, et les changements à vue s'exécutent avec beaucoup de dextérité. Tous les rôles masculins de la pièce sont remplis par des jeunes gens appartenant aux familles qui supportent les dépenses de cette fête théâtrale ; on choisit les actrices parmi les courtisannes. Quant aux costumes, ils sont d'une grande richesse et d'une grande fraîcheur, car ils ne servent jamais qu'une fois. Le fils d'un homme célèbre (1), qui a suivi au Japon le capitaine Krusenstern, a rendu compte dans une lettre d'une représentation de ce genre à laquelle il assista, grâce à la connivence des bonzes qui présidaient à la cérémonie. Il ne put saisir le sens des mots ; mais la pantomime des acteurs lui fit comprendre qu'il s'agissait de deux princes qui se disputaient une jeune fille, et la possession d'un trône dont sa main était le prix. Le drame se terminait par la mort de celle-ci, qui périssait victime de la mère d'un de ses deux amants. Ce sujet appartenait aux temps héroïques du Japon ; car c'est toujours dans l'histoire ancienne du pays que les auteurs puisent le canevas de leurs compositions dramatiques. A voir l'émotion des spectateurs, les profonds gémissements et les gestes véhéments des acteurs, la pièce devait offrir des scènes pathétiques ; mais au moment où des larmes coulaient de tous les yeux, parut une espèce de bouffon, dont les lazzis firent succéder le rire aux pleurs. Ainsi que dans nos opéras, des chœurs et des danses suspendaient de temps à autre le dialogue. Il en était ainsi sur le théâtre d'Athènes, qui a servi de modele à presque toutes les nations modernes de l'Occident ; mais les personnages du chœur étaient liés à l'action, et s'ils ralentissaient quelquefois l'intérêt du drame, il ne le détruisaient pas. On ignore si les Japonais ont imité les Grecs sur ce point, car des missionnaires et des marchands sont les seuls qui aient pu posséder à fond leur idiôme ; mais les premiers ont négligé le théâtre et la littérature comme des objets profanes, et les autres n'ont guère songé qu'aux intérêts de leur commerce.

Il serait téméraire de prononcer en dernier ressort sur le mérite du théâtre japonais. On peut croire cependant qu'il est très-inférieur à celui des nations anciennes et modernes de l'Occident ; en effet les progrès de la littérature suivent la marche de la civilisation, et l'on ne peut, sous ce rapport, égaler le Japon à l'Europe. La danse est encore un des plaisirs favoris des Japonais, et fait le principal ornement de leurs fêtes. Des troupes de femmes, que l'on peut comparer aux bayadères de l'Inde et aux almées de l'Égypte, vont dans les maisons des grands et des riches exécuter des pantomimes où elles déploient un véritable talent. Leurs gestes peignent tous les sentiments de l'âme avec tant d'énergie, qu'ils touchent le cœur et remuent les sens profondément : l'éloquence ne saurait aller plus loin.

Ils ont aussi des livres d'histoire et de morale, des ouvrages théologiques et des traités de médecine ; ils se vantent même d'avoir découvert l'imprimerie. Leur musique est bruyante plutôt qu'harmonieuse : ils possèdent toutefois plusieurs instruments, dont l'un a la forme d'une guitare ; mais au lieu de pincer les cordes avec les doigts, on les frappe avec un petit bâton. Ils cultivent encore la peinture, et dessinent avec correction ; mais, ainsi que les Chinois, ils ignorent ou négligent la perspective. La plupart de leurs œuvres, en ce genre, demandent plus d'adresse que de génie : ce sont des paysages ou des ornements qui décorent leurs porcelaines et l'intérieur des appartements. Quant à leurs connaissances astronomiques, elles doiven être bien peu avancées, car les Japonais les plus instruits sont hors d'état de prendre la latitude et la longitude d'aucun lieu. Cependant certains prêtres prétendent posséder l'art de prédire les éclipses, et publient tous les ans des calendriers où ils marquent les révolutions des astres.

Les Japonais ont aussi des esculapes, mais la médecine dans cette contrée n'est que de

(1) Le président Kotzebue. Cet auteur a joui en Allemagne, par ses pièces de théâtre, d'une grande renommée. Il fut assassiné par un étudiant nommè Sand, qui crut, par ce meurtre, rendre un service éminent à son pays ; car on accusait Kotzebue d'avoir vendu sa plume à la Russie, pour aider cette puissance à priver l'Allemagne de ses libertés.

MCD 2019

l'empirisme. Ils sont cependant inventeurs de deux moyens curatifs, dont l'un s'est naturalisé en Europe: nous voulons parler de l'opération du moxa; l'autre, qui consiste à introduire au siége du mal une aiguille, a, dit-on, pour résultat de guérir les douleurs aiguës; ce remède, importé en France il y a quelques années (1), sous le nom d'acupuncture, fut l'objet d'une controverse très-vive dans le monde médical; mais la vogue dont l'acupuncture avait joui d'abord a passé promptement.

Les Japonais ne se sont guère élevés au-delà de l'arithmétique, et ils emploient pour compter la même méthode que les Chinois. La machine dont ils se servent pour cette opération est une espèce d'échiquier; les pièces et l'échiquier sont de différentes couleurs et répondent à nos unités dix et cent. Ils ont cependant tracé des mappemondes et des cartes géographiques; voici la description de l'une de ces cartes, selon le récit d'un voyageur à qui elle fut soumise : ils plaçaient, dit-il, au nord de leur empire, une île imaginaire, appelée Jésogarima; au-delà de cette île s'étendait un pays deux fois grand comme la Chine et divisé en provinces; un tiers de cette contrée, qui semble devoir être la Russie asiatique, s'avançait au-delà du cercle polaire et courait à l'est beaucoup plus loin que les côtes orientales du Japon. Ce dernier pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis la côte nord-ouest de l'Amérique. Ce golfe, qui ne ressemble nullement à la mer de ces parages, serait de forme carrée, avec une petite île entre les deux continents. Plus loin, vers le pôle, on voyait une autre île oblongue, touchant de ses deux extrémités, d'une part à la terre de Jesso, et de l'autre à l'Amérique. Cependant M. de Krusenstern s'est assuré qu'ils savent que la terre est ronde; et lorsque M. Golownin était captif à Matsmai (2), il vit entre les mains d'un Japonais, se disant géomètre et astronome, un sextant, un astrolabe, un étui de mathématiques et un niveau à mercure; mais il ignorait l'usage de ces instruments, et pria les Russes de le lui enseigner. Les Japonais ont d'ailleurs peu de motifs de se livrer à l'étude de l'astronomie, qui est surtout d'une grande utilité pour les progrès de la navigation. En effet, depuis l'expulsion des chrétiens, et l'interdiction presque absolue du commerce étranger, les Japonais ont à peine une marine, et se servent de jonques, avec lesquelles on ne pourrait entreprendre de longs voyages. Jadis ils avaient des vaisseaux de guerre; les plus grands ont à peine aujourd'hui quatre-vingts et quatre-vingt-dix pieds de longueur, sur vingt-deux ou vingt-cinq pieds de largeur; ils se terminent en pointe, à partir du milieu jusqu'à l'éperon; la poupe est large et plate, et le tillac s'élève un peu vers la poupe; il se compose de planches de sapin, et dépasse de bien peu la surface de l'eau quand le bâtiment a toute sa charge. Une espèce de cabane, de la hauteur d'un homme, le couvre presque tout-à-fait; il y a seulement un petit espace vers l'éperon, qu'on laisse vide, pour y serrer les ancres et les cordages; cette cabane avance, hors du vaisseau, environ deux pieds de chaque côté, avec des fenêtres brisées qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Dans l'intérieur de cette cabane, on a ménagé des petites chambres pour les passagers; elles sont séparées par des paravents. Le bâtiment n'a qu'une voile, faite de chanvre, et qu'un mât; les ancres sont de fer, les câbles de paille cordonnée et offrant une grande résistance; ces vaisseaux contiennent ordinairement trente ou quarante rameurs, pour les faire avancer quand le vent tombe (1).

L'architecture des Japonais est à peu près semblable à celle des Chinois, surtout lorsqu'elle s'applique aux édifices publics. Quant aux maisons particulières, elles sont en bois et n'ont guère plus d'un étage; on ne se sert pas de pierres de taille à cause des tremblements de terre; les habitants sont encore exposés à de fréquents incendies: de là vient que pour prévenir ou arrêter à temps les ravages de ce fléau, chaque maison doit avoir sur le toit, ou immédiatement au-dessous, une grande cuve remplie d'eau, avec des pom-

(1) 1825.
(2) 1811.

(1) Vid. Kempfer, liv. 5, chap. 3.

MCD 2019

pes pour la lancer sur les points attaqués par le feu ; les murs intérieurs des appartements, même le plafond, sont couverts de papiers de diverses couleurs, et on étend sur le parquet des nattes de jonc entremêlées de paille de riz ; les fenêtres sont garnies d'un papier transparent, mais bien moins que le verre.

L'année japonaise est lunaire; aussi est-elle tantôt de douze et tantôt de treize mois. Les heures sont doubles des nôtres ; on les compte depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, en indiquant six heures du matin au lever, et six heures du soir au coucher ; de sorte que d'après cette méthode, midi et minuit, tombent, le premier à neuf heures du matin, et le dernier à neuf heures du soir. La fin et le commencement de l'année sont deux époques importantes chez les Japonais; on arrête alors tous les comptes et on les rouvre de nouveau. La nouvelle année est signalée par de grandes réjouissances dans toutes les classes de la société ; ces réjouissances durent un mois. Durant la première quinzaine, la justice laisse reposer sa balance, les travaux s'arrêtent, et l'on se rend des visites de part et d'autre : chacun renouvelle ses vêtements. La coutume exige qu'on se présente en personne chez ses amis : sont-ils à la campagne, on leur envoie des lettres remplies de souhaits et de compliments ; on place aussi à la porte de toutes les maisons un trophée de paille tressée, représentant une écrevisse, une orange ou un chou (1). Il y a encore des fêtes qui correspondent à nos dimanches, et dont la plus solennelle est le premier jour de chaque mois.

Il existe au Japon un petit nombre d'animaux domestiques, qui sont le cheval, le taureau, le chien et le chat. Les chevaux sont de petite taille, mais ils sont rapides à la course ; les chiens, dans la plupart des villes japonaises, jouissent comme à Constantinople de grandes immunités ; ils remplissent les rues et ne souffrent jamais ni de la faim ni de la soif, car beaucoup d'âmes charitables ont soin de les nourrir et de les abreuver Lorsque le voyageur Kempfer se trouvait au Japon, le Cubo-Sama qui occupait le trône alors rendait une sorte de culte à ces animaux, parce qu'il était né sous la constellation du chien : chaque rue dans les villes était contrainte de fournir à l'entretien d'un certain nombre de ces quadrupèdes et même de leur donner des médicaments quand ils étaient malades ; ceux qui mouraient était enterrés avec une espèce de pompe. Il était défendu, sous des peines sévères, de les maltraiter et de les frapper, même pour repousser leurs attaques : il fallait alors recourir à des gardiens, qui avaient seuls la mission de les châtier. Kœmpfer rapporte à ce propos l'anecdote suivante : Le maître d'un chien mort le portait au sommet d'une montagne pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire tout haut le jour de la naissance de l'empereur, et l'ordre ridicule qui causait tant d'embarras à toute la nation. Un de ses amis, qui l'accompagnait, lui conseillait de se taire, quoiqu'il ne condamnât pas son impatience et ses plaintes ; mais il n'existait nul moyen de se soustraire à la loi. Il lui dit donc qu'au lieu de se livrer à une colère inutile il devait plutôt remercier les dieux de ce que l'empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pesant.

Un chien même a pris place parmi les idoles du pays ; il reçoit comme eux des respects et des hommages, ce qui ne surprendra pas ceux qui se rappellent que les anciens Égyptiens adoraient des ibis, des chats et jusqu'à des ognons. Quant aux chats, leurs gentillesses et la beauté de leur robe les font rechercher par les dames japonaises, qui les admettent dans l'intérieur de leurs appartements. Ils ne rendent cependant aucun service, car ils ne font jamais la guerre aux souris. Les animaux sauvages ne sont pas non plus très-nombreux ; les plus communs sont les renards, dont les poils servent à faire des pinceaux pour écrire et pour peindre. Beaucoup de Japonais ont la persuasion que les démons entrent dans le corps de ces animaux, et leur font commettre mille méchanchetés ; aussi les renards inspirent-ils une sorte d'effroi aux esprits superstitieux. Parmi les

(1) Les Japonais considèrent l'écrevisse comme le symbole de la reproduction; l'orange offre l'emblème de la prospérité ; quant au chou, le mot qui l'exprime signifie également chou et richesse.

MCD 2019

animaux nuisibles il faut placer au premier rang les fourmis blanches, qui causent les plus grands ravages dans les maisons et les magasins où sont déposées les marchandises. Leur mâchoire est armée de quatre pinces recourbées et tranchantes, avec lesquelles ces insectes percent le bois, et s'introduisent ainsi dans les habitations. On rencontre au Japon, dans les basses-cours, des poules et des canards; mais on ne mange que les œufs de ces volatiles, grâce au dogme de la métempsycose, qui défend de se nourrir de la chair d'un être vivant. Leur vie est encore protégée par certaines coutumes, entr'autres celle qui interdit durant certains jours aux parents et aux amis d'une personne défunte de tuer aucun animal. On ne peut non plus manger de la viande tant que dure l'année de deuil, qui signale le trépas de l'empereur. Le monarque peut aussi défendre à ses sujets de tuer ou d'exposer en vente aucun animal. Le faisan du Japon est encore remarquable par la beauté de son plumage. Enfin parmi les mouches, qui ne volent que la nuit, il y en a une dont les ailes sont bigarrées de bleu et d'or. Les dames s'en servent pour se parer. On trouve encore sur les côtes du Japon l'ambre gris. Cette substance s'emploie en Europe dans la médecine et dans les arts. En Orient, il remplace le sucre dans les confitures.

De tous les arts, le plus ancien comme le plus nécessaire, l'agriculture, a fait de grands progrès au Japon, et tout le territoire est mis en culture avec autant d'activité que d'intelligence. Il est vrai que ceux qui cultivent la terre y trouvent quelques avantages, car les fermiers ne donnent aux propriétaires que les six dixièmes de la récolte, et afin de mettre à profit toutes les parties du territoire, une loi prononce que celui qui laisse passer une année sans cultiver sa terre en perd la propriété.

Les champs sont principalement ensemencés avec le riz, l'orge, le froment et deux sortes de fèves. Le premier des céréales dont nous parlons sert de base à la nourriture de toutes les classes. L'orge est destiné aux chevaux et au bétail; on emploie le froment à faire des pâtisseries; quant aux fèves, on réduit leur farine en bouillie, qui remplace le beurre dans les sauces. Les Japonais cultivent encore le chanvre et le coton. Le mûrier croît abondamment dans ce pays, où la soie est aussi commune qu'à la Chine. Les Japonais possèdent en outre un arbre, le kadsi, dont ils font un excellent papier. Les flancs des montagnes sont garnis d'arbres précieux, tels que le camphrier et l'urus, qui fournit de la gomme: les Japonais en composent un vernis dont ils couvrent leurs meubles et jusqu'aux ustensiles domestiques. L'orange douce et une sorte de citron abondent aussi dans les forêts. La nature a gratifié le Japon d'un arbrisseau qui suffirait seul pour l'enrichir s'il voulait en approvisionner les Européens; nous voulons parler du thé, qui croît partout en abondance. Mais la récolte demande des soins tout particuliers. En effet, les feuilles ne doivent pas être arrachées à pleines mains, mais il faut les cueillir une à une. Cette opération a lieu à trois reprises différentes: elle commence aux premiers jours de mars; les feuilles, alors à peine développées, sont très-tendres, et on les met à part pour en faire ce qu'on nomme *le thé impérial, ou fleur de thé*, et que l'on destine aux riches, qui peuvent seuls en payer le prix. La seconde cueillette se fait au mois d'avril, et la troisième environ six semaines plus tard. Au reste, le thé le plus estimé est celui d'une petite ville appelée Udsi, située auprès de Macao. Sur une montagne qui s'élève aux portes de cette cité croît une espèce de thé pour l'usage du souverain et de sa famille. « Un fossé large et profond environne le » plan; les arbrisseaux y sont disposés en » allées, que l'on balaie chaque jour: on » porte l'attention jusqu'à veiller à ce qu'au- » cune ordure ne tombe sur les feuilles, et » lorsqu'arrive la saison de la récolte, ceux » qui doivent y être employés s'abstiennent, » dit-on, de manger de la viande et du pois- » son, de peur que le contact de leur ha- » leine ne soit nuisible aux feuilles; en ou- » tre, tant que l'opération dure, il faut que » les ouvriers se baignent deux ou trois fois » par jour, et ils ne peuvent toucher les » feuilles qu'avec des gants. Le principal

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.

Danois sculp.

1. COSTUME DU ROI DE PERSE. 2. MINISTRE DE LA FOI. 3. MEMBRE DE LA LÉGATION.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

PERSE.

» pourvoyeur de la cour entretient dans ce » lieu des commis pour veiller à l'observa- » tion de ces réglements (1). »

Au Japon les entrailles de la terre ne sont pas moins fertiles que sa surface; plusieurs provinces de cet empire possèdent des mines d'or; mais on ne peut les exploiter sans la permission de l'empereur, auquel il faut donner les deux tiers du produit. Autrefois ce genre d'exploitation était suivi avec ardeur; mais le gouvernement a jugé convenable d'interdire ce genre de travaux, sans doute pour empêcher ses sujets d'exporter l'or, et de chercher, par l'amour du gain, à lier des rapports avec les nations étrangères. On trouve encore dans la province de Bongo des mines d'argent extrêmement riches, et les provinces de Surenga, d'Alsingo et de Kiino-Kuni fournissent une grande quantité de cuivre très-estimé dans le commerce. Le fer est encore assez abondant, ainsi que le charbon de terre, dont les Japonais font usage. Les pierres précieuses que l'on rencontre dans ce pays sont des agates et des cornalines, et l'on pêche sur les côtes de l'île de Xicoco des huîtres qui renferment des perles. On recueille aussi du naphte. N'oublions pas non plus de mentionner que la province de Figen fabrique une grande quantité de porcelaine, qui peut rivaliser avec celle de la Chine.

Le tableau que nous venons de tracer des mœurs et des richesses naturelles du Japon font regretter que cet empire soit fermé depuis deux siècles à la curiosité des Européens, car si les Hollandais ont encore la permission d'y aborder, ce privilége devient stérile, puisqu'ils ne peuvent s'avancer dans l'intérieur du pays, et qu'ils subissent pendant leur séjour à Nangasaki une véritable captivité. D'une autre part, les mers qui entourent le Japon en défendent pour ainsi dire l'accès aux navigateurs; des écueils trompent leur expérience, et des typhons engloutissent fréquemment leurs vaisseaux. Les Russes seuls ont des points de contact avec les Japonais, avec lesquels ils partagent la possession des îles Kouriles; mais jusqu'à ce jour leurs tentatives pour conclure un traité de commerce avec leurs voisins ont toujours échoué. A l'exemple de ses prédécesseurs, le monarque qui réside à Jedo s'obstine à fermer ses ports à toutes les nations. Le succès de cette mesure, maintenue depuis si long-temps, atteste que les Japonais vivent soumis au régime le plus despotique; ils ressemblent sur ce point aux Chinois, avec lesquels ils ont tant d'analogie sous plusieurs rapports; ils sont cependant plus courageux que ces derniers; mais il ne faut pas oublier que le gouvernement féodal fleurit encore au Japon, et que le peuple, esclave de l'empereur et des grands, ne peut briser les chaînes qui le garrottent; la liberté n'aurait pu venir que du dehors, et il est probable que le triomphe de la religion chrétienne aurait amené de grands changements dans les institutions politiques du pays. C'est pour avoir pressenti ce résultat que les chefs du gouvernement ont aboli le culte du Christ et parqué les habitants dans leur pays pour les empêcher de communiquer avec les Européens; la force pourra seule les faire renoncer à cette politique. Il est donc impossible d'assigner l'époque où le Japon sortira de son isolement.

(1) Vid. *Histoire du Japon*, par le père Charlevoix, t. I, p. 364.

FIN DE L'HISTOIRE DU JAPON.

MCD 2019

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULES

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

DE

LA PERSE.

Ce pays, situé le long des bords de l'Océan Indien et du golfe Persique, avait dans les temps anciens, environ deux cents lieues de longueur sur une largeur à peu près égale. Des montagnes, des forêts et des défilés en rendaient l'accès difficile ; aussi les habitants, tant qu'ils se renfermèrent dans leurs limites primitives, conservèrent durant plusieurs siècles leur indépendance. Mais, accoutumés à une vie dure et agreste, ils apprirent bien vite, sous Cyrus, l'art de la guerre. Ce héros subjugua la Lydie et renversa l'empire de Babylone ; ses successeurs étendirent leur domination sur une grande partie de l'Asie et jusqu'aux portes de l'Égypte. Mais, colosse aux pieds d'argile, l'œuvre de Cyrus tombe tout-à-coup sous l'épée du souverain d'un petit canton de la Grèce. Alexandre, à la tête de trente-cinq mille hommes, disperse les troupes innombrables des Perses, et enracine sa puissance dans la plupart des provinces qu'il a subjuguées si rapidement. A la mort du conquérant, ses généraux, de soldats devenus rois, massacrent sa famille, et des lambeaux de ses conquêtes fondent des royaumes puissants. Une tribu guerrière, celle des Parthes, s'empare des provinces qui furent le berceau de la Perse ancienne, et oppose aux Romains une résistance devant laquelle se brise la valeur, jusqu'alors invincible, des enfants de Romulus. Enfin [220 ans avant J.-C.], une révolution, dont l'histoire ne raconte ni les causes ni les détails, élève au trône un Persan nommé Ardschir, dont les descendants gardèrent le sceptre jusqu'au septième siècle de l'ère chrétienne. A cette époque, les Arabes envahissent l'empire et introduisent la foi nouvelle, prêchée par leur prophète Mahomet. Ceux-ci, après une domination qui avait duré deux cents ans, sont expulsés, et font place à une dynastie nationale. Gengis et Timour, dans le cours rapide de leurs invasions, se saisissent en passant de la Perse, qui recouvre son indé-

MCD 2019

pendance sous la race des Sophis [1506]. Le plus grand prince de cette maison, le célèbre Shah-Abas, règne avec éclat durant un demi-siècle; mais la puissance élevée par ses talents décline par la nullité des monarques qui le remplacent, et l'on voit en 1722 le chef d'une tribu (1) pénétrer au cœur du royaume, prendre la capitale et ceindre le diadême. Nadir (2) survient à son tour, il chasse les Afghans, et s'installe sur le trône des Sophis. Il règne, ou plutôt, il combat l'espace de douze ans, porte ses armes triomphantes jusque dans l'Inde, où il pille les immenses trésors du Mogol; il meurt sous le poignard d'un assassin [1747], et la Perse, n'étant plus contenue par sa main puissante, tombe dans l'anarchie. Un eunuque, Agar Mohamed, l'étouffe dans le sang de ses rivaux, et transmet l'empire à son neveu Feth-Ali-Shah [1787]. Ce dernier monarque, quoiqu'il possédât de grandes qualités, n'a pu se défendre avec succès contre l'ambition envahissante de la Russie. C'est en vain qu'il essaya d'appeler à son secours la tactique européenne; ses soldats, encore trop novices, n'ont pas su résister sur les champs de bataille, et la Perse, dépouillée de l'Arménie, de la Géorgie et de quelques autres provinces, est désormais déchue de son rang. Livrée à la merci du czar, qui l'entoure et la presse sur tous les points, elle a perdu son indépendance politique, malgré les efforts de l'Angleterre, qui voudrait l'opposer à la Russie, et empêcher cette puissance de déborder jusque sur les rives du Gange. Feth-Ali vient de descendre au tombeau [1836], et son successeur, dominé par l'autocrate, semble devoir ne plus être que l'instrument de ses volontés. Tel est le précis rapide des révolutions qui ont agité la Perse jusqu'à nos jours; mais avant de commencer son histoire, il nous semble indispensable de tracer en peu de mots l'étendue de son territoire. Ainsi la Perse, quand elle était à l'apogée de sa puissance, avait pour limites, au midi le golfe Persique et l'Océan Indien, l'Indus et l'Oxus à l'est; et au nord-est la mer Caspienne, le mont Caucase et l'Euphrate à l'ouest. Dans l'Orient elle est généralement désignée sous le nom d'Iran. Ce pays est sillonné par des chaînes de montagnes qui renferment de riches vallées et de fertiles prairies. Des bouches de l'Indus à celle de Karoum et de l'Euphrate, espace aride et plat qui s'étend jusqu'à la mer, le sol et le climat rappellent l'Arabie. Quoique cet espace se prolonge dans une étendue de plus de vingt degrés, on n'y trouve pas une rivière qui soit navigable à plus de quelques milles au-dessus de l'Océan. Cette côte n'est qu'une suite de plaines de sable; cependant de faibles ruisseaux d'eau douce sillonnent de loin à loin cette immense et stérile contrée. L'intérieur des terres, depuis la chaîne de montagnes la plus voisine de l'Océan Indien et du golfe Persique jusqu'à l'Oxus, présente presque partout le même aspect, c'est-à-dire une succession de montagnes et de vallées. On rencontre encore d'immenses espaces recouverts d'une croûte salée. Sur d'autres points, dans le désert qui s'étend des portes de Kom et de Kasan aux provinces de Mazenderan et du Khorassan, l'œil n'aperçoit qu'une multitude de collines composées d'un sable rouge d'une extrême ténuité; lorsqu'il est soulevé par la violence des vents du nord-ouest, ce sable obscurcit l'air et devient funeste aux hommes, aux animaux et aux plantes.

Les vallées des provinces de la Perse sont de la plus grande fertilité, et donneraient des productions aussi abondantes que variées, si elles étaient soumises à une culture savante. Les pâturages de cette contrée sont excellents; mais le sol est en général dépourvu d'arbres, si ce n'est auprès des villes et des villages, ce qu'il faut attribuer aux guerres fréquentes dont la Perse à toujours été le théâtre. En effet, partout où l'on plante des arbres, ils croissent rapidement. Les vergers produisent tous les fruits de la zône tempérée, et les terres en friche se couvrent des plus belles fleurs. La Perse, comme nous l'avons déjà dit, ne possède qu'un petit nombre de grandes rivières; encore ne peuvent-elles, dans tout leur cours, servir au transport des hommes et des marchandises, et comme les pluies, excepté

(1) Celle des Afghans.

(2) Il est connu en Europe sous le nom de Thamas-Kouli-Kan.

MCD 2019

dans le Mazendéran, ne sont ni fréquentes ni abondantes, cette disette d'eau apporte le plus grand obstacle à la fertilité du pays. C'est en vain que les habitants ont essayé de remédier à cet inconvénient par un système d'irrigation; leurs travaux sont sans cesse détruits par des invasions. Le climat de cet empire offre les oppositions les plus saillantes : ainsi la température de Kasan est de vingt degrés plus chaude que celle de Cohrood, village qui n'est éloigné que de huit lieues : ce résultat tient à la différence des localités. Comme la plus grande partie du pays se compose de plaines situées au pied de hautes montagnes, passer des vallées inférieures à ces terres élevées, c'est changer la température de l'été contre celle de l'hiver. Cependant le climat de la Perse est généralement sain; outre une foule de végétaux, le sol produit encore une race de chevaux qui pourraient disputer le prix de la vitesse à ceux de l'Arabie. Le flanc des montagnes recèle des métaux; mais ils sont peu abondants, et la Perse a toujours reçu de ses voisins l'or et l'argent, et même le fer, avec lequel on acquiert les deux premiers sans avoir besoin de les acheter (1).

De toutes les formes de gouvernement la plus ancienne, et celle qui se retrouve chez presque tous les peuples, c'est le système monarchique, qui n'est lui-même qu'une extension du gouvernement paternel. Les Perses ont suivi la règle commune, et, s'il faut en croire leurs historiens, les premiers habitants du pays furent régis primitivement par un prophète appelé Mah-Abad, qui enseigna à ses compatriotes l'art de planter des jardins, de filer la toison des brebis et de forger des armes. S'il ne porta pas le nom de roi, il en exerça toute la puissance, et fut tout à la fois grand-prêtre et monarque : il eut treize successeurs. Le dernier, Azer-Abad, abdiqua volontairement pour se consacrer uniquement à la solitude et à la prière. A peine eut-il quitté le pouvoir que toutes les passions se déchaînèrent : l'ambition fit couler des torrents de sang, qui éteignirent la civilisation jusqu'au jour où, fatigués de tant d'excès, quelques sages allèrent trouver dans sa retraite un saint personnage que ses hautes vertus avaient fait surnommer Jy (1), et lui offrirent la couronne. Jy refusa d'abord; mais un ange descendu du ciel le fit changer de résolution, et il fonda une nouvelle dynastie, qui reçut la dénomination de Jy-Anienne. Cependant la méchanceté des hommes n'ayant fait que s'accroître, Dieu les abandonna à leurs vices, qui amenèrent la destruction de la plus grande partie de la race humaine. Enfin, le Tout-Puissant se laissa fléchir, et choisit, pour restaurer la monarchie, Kaiomurs ou Gilshah, qui rassembla les hommes encore vivants, et les tira une seconde fois de la barbarie (2). Le nouveau prince devint la tige des rois Paishdadiens, ce qui veut dire premiers distributeurs de la justice.

L'historien poète Ferdousi a décrit la guerre qu'il eut à soutenir avec une partie de ses sujets, qui persistaient à repousser les avantages de la civilisation. Ces barbares adversaires sont nommés déeves ou magiciens : nous indiquerons seulement les noms des premiers successeurs de Kaiomurs; car l'histoire de ces princes, fondée sur des traditions véritables, est dénaturée sans cesse par des fables. Noushung, à qui le sceptre fut transmis, le garda quarante années : on lui attribue l'invention de plusieurs arts utiles; entre autres, il fit connaître à ses sujets comment on se procurait du feu par le choc de deux caillous. Son fils, Tahamurs, mérita le surnom de *Dewe-Bund*, celui qui lie les sorciers. Ce titre lui fut conféré en mémoire des succès qu'il obtint contre les déeves. On fait remonter au règne de ce monarque l'introduction des idoles, qui aurait eu pour cause le désir si naturel à des parents et des amis de conserver, au moyen de bustes et de portraits, le souvenir de ceux qu'ils avaient perdus. En effet, à cette époque, une maladie épidémique avait moissonné la majeure partie de la population; il arriva que dans la suite ces monuments de tendresse et de vénération reçurent un culte, comme si, au

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, t. 1, pag. 2 et suivantes.

(1) Ce mot, en pehlvi, signifie *pur*.

(2) La dynastie Jyanienne aurait duré un aspar, c'est-à-dire mille millions d'années.

MCD 2019

lieu de représenter des hommes, ils étaient l'image de ces êtres supérieurs qui président à nos destmées. Jemsheed, qui remplaça Tahamurs, dont il était le neveu, passe pour avoir jeté les fondements de la célèbre ville de Persépolis. Il divisa la nation en quatre classes : dans la première étaient les hommes pieux, en d'autres termes, les prêtres; ils étaient chargés d'enseigner les lois de la morale. La seconde comprenait les écrivains, dont la mission était de rédiger les actes et les comptes de l'État. Les guerriers étaient rangés dans la troisième classe ; ils n'avaient d'autre occupation que de s'exercer au maniement des armes, et ils s'engageaient à tout quitter pour aller défendre leurs concitoyens si le royaume était menacé par des ennemis extérieurs. Les ouvriers, les cultivateurs et les marchands remplissaient la dernière caste.

Après avoir fait long-temps le bonheur de son peuple, le monarque, enivré de sa toute-puissance, voulut se faire adorer comme un dieu; mais cette impiété fut bientôt punie. Un prince syrien, nommé Zohauk, vint attaquer Jemsheed, qui fut contraint de chercher son salut dans la fuite. Poursuivi avec acharnement par les satellites de son adversaire, il fut découvert en Chine, où il s'était réfugié, et conduit à Zohauk, qui le fit scier entre deux planches avec une arête de poisson. Le meurtrier remplaça la victime sur le trône, et se fit détester par sa tyrannie; il fut détrôné par un simple forgeron d'Ispahan, et la dynastie Paishdadienne fut remise en possession de l'Empire dans la personne de Féridoon. Ce prince, trompé par la tendresse qu'il portait à ses trois fils Selm, Toor et Érij, crut devoir diviser entre eux ses États : Selm eut en partage les provinces composant aujourd'hui la Turquie ; Toor reçut la Tatarie avec une partie de la Chine; la Perse fut le lot d'Érij. Les deux premiers, prétendant avoir été lésés, firent périr leur frère par trahison, et aggravèrent encore leur crime en envoyant sa tête à Féridoon. Le vieillard, dans son désespoir, jura de punir les assassins, et confia le soin de sa vengeance au jeune Manuchéher. Ce prince était fils d'Érij, et lorsque l'âge lui permit de tenir une épée, il fut mis par son grand-père à la tête d'une armée puissante, qui marcha contre Toor et Selm. Ceux-ci périrent tous deux sous les coups de leur neveu, auquel Féridoon, en mourant, transmit sa couronne; il lui légua en même temps un habile ministre nommé Sam, dont il lui conseilla de suivre toujours les avis. Manuchéher se confia, en effet, à l'expérience du sage ministre qui lui avait été recommandé par son aïeul, et l'empire jouit d'une prospérité sans égale. Nous voici parvenus à une époque remarquable dans l'histoire de la Perse ancienne. Le fils aîné de Sam étant venu au monde avec des cheveux blancs, celui-ci se persuada que cet enfant devait le jour à un magicien : il le fit donc exposer sur une montagne, où il fut nourri par un griffon. Cependant, Sam, éclairé par une voix divine, se mit à la recherche de son fils et le retrouva. Sal (c'était le nom de ce dernier) fut introduit à la cour, et obtint le gouvernement du Seistan et de Caboul, où il se rendit avec son père, qui voulut l'accompagner. Une aventure d'amour, dont les détails appartiennent bien plus au roman qu'à l'histoire, rendit Sal père d'un enfant appelé Roostum ou Roustan, si célèbre dans les antiques annales de son pays. Il fallut sept nourrices pour allaiter le héros enfant, et quand il eut quitté leur sein, il dévorait sept moutons par jour pour sa nourriture. On devine, d'après ce début, que les exploits de Roustan sont des actes surhumains ou plutôt des miracles; mais les contes historiques dont il est l'objet méritent cependant d'être étudiés soigneusement, car ils contiennent des germes de vérité : nous en rapporterons quelques-uns en reprenant le fil des événements. Manuchéher était mort après avoir occupé le trône pendant cent vingt ans. Nouzer, son héritier, dédaigna de recourir à l'habileté du vieux ministre Sam; il ne tarda pas à s'en repentir. Attaqué par le roi de Turan (1), qui envoya contre lui son fils Afraziab, à la tête de forces considérables, Nouzer fut fait prisonnier et mis à mort par le vainqueur, qui devint roi de Perse, et régna douze ans. Sur ces entrefaites, Sam était descendu au tombeau avant d'avoir pu

(1) On croit que ce pays était la Scythie.

MCD 2019

conjurer l'orage qui allait fondre sur l'empire; son fils Sal se déclara contre l'usurpateur, et offrit d'abord la couronne au frère de ce dernier : il voulait, par cette proposition, diviser ses ennemis; mais Afraziab fit avorter cette combinaison en tuant d'un coup de sabre son compétiteur. Sal mit alors sur le trône un prince nommé Zoo; après avoir conquis la province du Fars, Zoo expira jeune encore, laissant la couronne à son fils Kershasp, qui, déclaré incapable de tenir les rênes du pouvoir, fut déposé : ce dernier prince clot la liste des rois Paishdadiens, qui régirent la Perse deux mille quatre cent cinquante ans. On n'a conservé que les noms de douze de ces monarques. Toutefois, il ne faut pas croire que les événements que nous venons de raconter n'aient aucun fondement historique : on se rappelle qu'un forgeron nommé Kawah délivra la Perse du joug d'un tyran. Son tablier devint l'étendard national. Eh bien, quand les Arabes, sous le calife Omar s'emparèrent de la Perse, ce même étendard tomba entre leurs mains : témoignage irrécusable d'un fait célèbre; il établit en même temps l'authenticité du passé.

Sal était l'auteur de la déchéance de Kershasp, et disposa de la couronne en faveur de Kai-Kobad, qui appartenait par les liens du sang à la famille de Manuchéher. Roustan, député par son père, vint lui offrir le diadême. Le nouveau monarque remit le gouvernement entre les mains de ses deux puissants protecteurs. Sal fut chargé de l'administration des affaires, et Roustan marcha contre Afraziab, qui, chassé de la Perse, venait d'y rentrer conduisant une armée de Scythes.

DYNASTIE KAIANIENNE.

Kai-Kobad avait à peine reçu la couronne décernée par les principaux personnages de l'empire, qu'il lui fallut la défendre contre l'usurpateur Afraziab. Roustan conduisit les Perses au combat : dans la bataille qui eut lieu, il fit un grand carnage de ses adversaires avec la massue de son aïeul Sam. Le prince scythe courut à sa rencontre dans la mêlée. A sa vue, le héros persan jeta son arme redoutable, et l'enleva de sa selle en le saisissant par la ceinture, mais la ceinture se rompit, et Afraziad fut sauvé de la mort par ses soldats qui l'entraînèrent (1). Vaincu, il repassa l'Oxus, et un traité de paix mit fin aux hostilités. Kai-Kobad, premier roi de la famille Kaianienne, eut un règne long et tranquille; il occupa le trône durant cent vingt ans. Quoiqu'il eût quatre fils, nommés Koos, Arish, Room et Armen, le premier hérita seul du sceptre paternel. Il voulut conquérir la province du Mazenderan, et le monarque de ce pays ayant imploré les secours du déeve ou magicien Suffeed, Kai-Koos, frappé tout-à-coup d'aveuglement ainsi que ses soldats, fut mis en déroute et fait prisonnier. Roustan, chargé par son père Sal d'aller à la recherche du prince, qui avait été renfermé dans un château-fort, réussit à le délivrer en employant tour-à-tour la ruse et la force. Il tua le déeve Suffeed, et perça de sa lance le roi de Mazaderan, dont la souveraineté devint une des provinces de la Perse. De retour à Ispahan, Kai-Koos subit une seconde captivité pour avoir voulu contraindre le roi de Hamaveran à lui donner la main de sa fille. Celui-ci s'empara de sa personne par trahison, et Roustan réussit encore à briser les fers de Kai-Koos, en l'échangeant contre les rois d'Égypte et de Barbarie, qui étaient tombés entre ses mains par le sort des combats. En effet, ces deux monarques, de concert avec Afraziab, avaient envahi la Perse. Après avoir accompli la délivrance de son souverain, Roustan tourna son épée contre le Scythe, et le chassa de la Perse. Ce fut dans le cours de cette guerre qu'il tua de sa main son propre fils le jeune Sohrab, qui, jaloux de s'illustrer, avait suivi les drapeaux d'Afraziab. Il combattait sous un nom supposé, et attaqua Roustan jusqu'à trois fois : à la première rencontre, ils se séparèrent sans avoir pu se vaincre mutuellement; à la seconde, Sohrab renversa son père, mais il ne voulut pas lui arracher la vie; enfin, à la troisième, Sohrab, blessé mortellement, dit à son vainqueur

(1) Vid. Ferdousi.

MCD 2019

qu'il lui conseillait de fuir pour éviter la colère de Roustan, dont il était le fils. Ces paroles, dit Ferdousi, furent un coup terrible pour le vieux guerrier : revenu à lui, il voulut s'assurer de son malheur, et Sohrab, ouvrant sa cotte de mailles, lui montra un sceau qu'il portait à son bras, et que sa mère lui avait donné lorsqu'elle lui apprit le secret de sa naissance. Cet épisode offre le plus vif intérêt. Meurtrier de son propre sang, dans sa douleur, Roustan voulut d'abord attenter à sa propre vie, et il emporta le corps de son fils dans le Seistan, où il le fit inhumer; quant à la mère de Sohrab, elle perdit la raison. L'historien la montre, qui, dans son égarement, rêvet les habits souillés de sang du jeune Sohrab; elle baise le front du cheval que son fils avait aimé, puis essaie de tirer son arc, de manier son épée et sa massue : elle meurt enfin de ses regrets, et son âme va rejoindre celle de son héroïque enfant. Kai-Koos avait eu un fils de son mariage avec la princesse de Hamaveran; il s'appelait Siawush, et se trouva, comme Hippolyte, en butte aux sollicitations amoureuses de sa belle-mère, qui, pour se venger de l'indifférence dont il payait sa passion, tenta plusieurs fois de le perdre par de fausses accusations. Sur ces entrefaites, Afraziab avait renouvelé la guerre; Siawush et Roustan commandaient les troupes envoyées contre lui, et le forcèrent à souscrire un traité glorieux pour la Perse. Mais Kai-Koos, au lieu de donner son approbation à cet acte, fit arrêter les ôtages qui avaient été remis entre les mains de son fils et de Roustan, et envoya une nouvelle armée sous les ordres d'un nouveau général. Irrité de ce manque de foi, Siawush passa dans le camp d'Afraziab, disant qu'il avait pris ce parti pour sauver sa tête, toujours menacée par les intrigues de sa belle-mère.

Il épousa Féringées, fille d'Afraziab, et reçut pour dot la souveraineté des provinces de Chéeen et de Kholen (1). Il périt peu de temps après par les ordres de son beau-père, qui, trompé par des imputations calomnieuses, le fit assassiner. A la mort de son époux, Féringées était enceinte, et fut remise entre les mains d'un ministre d'Afraziab, qui prit l'engagement de faire périr l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Mais, touché de pitié, quand la princesse accoucha d'un enfant mâle, au lieu de lui donner la mort, il le nomma Kai-khoosroo, et le remit aux mains d'un berger, après avoir fait dire à Afraziab que son petit-fils n'existait plus. Cependant, instruit par la rumeur publique que le jeune prince avait échappé au trépas, le vieux monarque apprit la vérité de la bouche de son ministre, et fit venir à la cour le jeune Kai-khoosroo, qui, par le conseil de son sauveur, se fit passer pour idiot. Cette ruse désarma les défiances d'Afraziab, qui l'eût sans doute sacrifié à ses craintes. Cependant le roi de Perse, dès qu'il eut appris le meurtre de Siawush, avait juré d'en tirer vengeance. Il mit Roustan à la tête d'une armée qui envahit les États d'Afraziab. Celui-ci, vaincu dans un combat, eut la pensée de mettre à mort son petit-fils Kai-khoosroo; mais, cédant aux représentations du ministre qui avait sauvé le jeune prince, il se contenta de l'envoyer au-delà de la mer de la Chine. Afraziab lui-même, à la suite de ses défaites, se vit contraint de quitter son royaume, dont Roustan fit la conquête. Il ne restait plus qu'à retrouver Kai-khoosroo. Un guerrier persan vint à bout de le découvrir en parcourant tout l'empire du milieu (1). Ramené dans sa patrie, le fils de Siawush, accueilli avec la plus grande joie par son grand-père, fut déclaré son héritier.

Parvenu au trône, Kai-khoosroo commença de nouvelles hostilités contre Afraziab, et se servit encore de l'épée de Roustan, qui, malgré sa vieillesse, sortit vainqueur de toutes les luttes où il s'engagea. Nous n'entrerons pas dans le détail de ses exploits, qui, exagérés par Ferdousi, appartiennent moins à l'histoire qu'à la fable; nous dirons seulement qu'après avoir subi plusieurs défaites, l'intrépide Afraziab tomba vivant entre les mains de ses ennemis. Conduit en présence de Kai-khoosroo, le monarque le fit mettre

(1) On croit que ces deux provinces désignent la Tatarie chinoise.

(1) La Chine.

MCD 2019

à mort pour venger le trépas de Siawush, et peu de temps après cet événement abdiqua le trône. Il transmit la couronne qu'il abandonnait, à son gendre Lohrasp, puis il partit pour aller s'ensevelir dans une retraite qu'il s'était choisie ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il disparut, tandis qu'une effroyable tempête fit périr tous ceux qui l'avaient accompagné.

Les premières années du règne de Lohrasp furent signalées par des victoires, que ses généraux remportèrent sur les souverains de la Tatarie et de la Chine; l'un d'eux, nommé Bucht-Al-Nasser (1), s'empara même de Jérusalem. Le monarque persan se brouilla plus tard avec son fils Gushlasp, qui, ayant tramé une conspiration contre l'autorité paternelle, fut réduit à quitter la Perse pour se réfugier dans les pays situés à l'ouest de l'Euphrate. Ayant séduit, par sa bonne mine, la fille de l'empereur de l'Ouest, il fut mis à la tête des forces militaires du royaume, avec lesquelles il marcha contre sa patrie. Lohrasp essaya d'abord de résister à cet invasion; mais, instruit que le chef de ses ennemis était son propre fils, Gushlasp, il termina la guerre sans combat, en le proclamant son héritier et en lui cédant le trône quelque temps après.

Un des premiers actes du nouveau prince fut l'adoption du système religieux prêché à cette époque par le célèbre Zerdust ou Zoroastre. La Perse se couvrit de temples consacrés au culte du feu, et les dogmes du nouveau culte furent écrits sur des peaux de vache que l'on envoya à Persépolis : un caveau creusé dans le roc reçut ce dépôt sacré. Le changement de religion de Gushlasp (2) fit naître une guerre avec le roi de Tatarie, Arjasp, qui avant de recourir aux armes, avait exhorté le monarque persan à retourner à la foi de ses ancêtres. Ainsi que son prédécesseur, Gushlasp eut un fils rebelle; il s'appelait Isfundear, et s'était, dès sa plus tendre jeunesse, rendu célèbre par ses exploits : après s'être réconcilié avec son père, il vainquit le prince tatar, qui périt dans la lutte. Dans la suite, Isfundear, accusé d'avoir ourdi un complot contre la vie de son père, fut condamné à une prison perpétuelle. Cet événement fit éclore des troubles dans le royaume, et le roi de Tatarie en profita pour envahir la Perse; Gushlasp le repoussa, mais battu à son tour, il se vit dans la nécessité d'implorer le secours de son fils Isfundear, qui non-seulement mit en fuite l'ennemi, mais s'empara de sa capitale et reprit la bannière de l'empire, que les Tatars avaient emportée et qu'ils conservaient comme un trophée (1). Le vainqueur entreprit ensuite des expéditions dans l'Inde, dans l'Asie, dans l'ouest, c'est-à-dire dans l'Asie-Mineure. A son retour, Isfundear s'attendait à placer sur son front la couronne, car le vieux Gushlasp avait promis d'abdiquer en sa faveur; mais le vieillard, pour se dispenser de remplir cet engagement, eut recours à la ruse, et prétenqu'il ne pouvait céder le sceptre avant qu'Isfundear lui eût conduit enchaînés, Roustan et sa famille. Ce dernier, établi dans le Seistan, y commandait en souverain, et refusait de reconnaître la suprématie du monarque de la Perse. Isfundear fut contraint de se soumettre à cette nouvelle épreuve, et marcha contre Roustan; les deux héros engagèrent un combat singulier qui se termina par la mort du jeune prince, tué par une flèche lancée par son adversaire, et qui lui creva les yeux. Avant d'expirer, il dit à Roustan : *Voilà le triste résultat de l'injuste attaque que j'ai tentée contre vous à l'instigation de mon méchant père*, et il le conjura de prendre soin de l'éducation de son fils Bahman. Lorsqu'il vit revenir le corps inanimé de son fils, Gushlasp éprouva les plus vifs regrets; il adopta Bahman et le déclara son successeur.

Bahman, que les historiens persans appellent Ardisheel Dirazdust (2), s'illustra par la sagesse de son gouvernement : attentif à

(1) Ce mot veut dire Fortune de la Victoire. On croit que Buth-Al-Nasser est le même que le Nabuchodonosor des Hébreux.

(2) Ce prince est, à n'en pas douter, le Darius Hystaspes des Grecs.

(1) Cette bannière était le tablier du forgeron Kawah, dont on avait fait une enseigne; c'était en un mot l'oriflamme des Perses.

(2) Ce dernier mot signifie longs bras, d'où il suit que ce prince doit être l'Artaxerce-Longue-Main des Grecs.

MCD 2019

récompenser comme à punir les agents du pouvoir, il rendit son peuple heureux et puissant. Dans les premières années du nouveau règne, mourut l'invincible Roustan, qui succomba victime d'une trahison. Ardisheer mit à profit la mort du héros pour s'emparer de l'héritage qu'il laissait; il rentra donc en possession du Seistan. Il conduisit ensuite son armée dans les régions de l'ouest, où il fit de grandes conquêtes. Un historien persan rapporte encore que le monarque traita avec bonté les Juifs, et leur accorda un privilége important, celui d'être gouvernés par un chef de leur nation : les faveurs qu'obtinrent les Hébreux étaient dues à l'influence d'une femme du harem, juive de nation (1).

Homaï, fille de Bahman, ou Ardisheer, lui succéda, et occupa le trône plus de trente ans. Ayant eu commerce avec son père, elle voulut détruire l'enfant dont elle accoucha ; mais cet enfant, que l'on avait abandonné dans son berceau au courant d'une rivière, fut recueilli par un paysan ; son mérite l'éleva aux premiers grades de l'armée. Reconnu alors par Homaï, celle-ci lui céda la couronne volontairement (2).

Monté au trône sous le nom de Darab I, le petit-fils d'Ardisheer guerroya contre Philippe de Macédoine, nommé par les auteurs persans Philippoos de Room. Ces mêmes auteurs affirment que le prince macédonien acheta la paix en s'engageant à payer un tribut, et en accordant à Darab sa fille en mariage.

Cette double assertion a été imaginée pour sauver aux Persans la honte d'avoir été vaincus par un prince étranger ; aussi nous ferons remarquer que Philippe combattit seulement contre les Grecs, ses compatriotes, dont il méditait l'asservissement. Son mariage et sa défaite sont donc des faits apocryphes, qu'il faut reléguer au rang des fables.

Darab II nous est présenté comme un prince disgracié de la nature, et dénué des vertus et des qualités du rang suprême (1). Celui-ci engagea une lutte avec Alexandre, fils de Philippe, et cette lutte lui coûta le trône et la vie. Nous allons retracer les campagnes du héros macédonien, d'après les annales persanes ; elles racontent en peu de mots les opérations qui précédèrent la bataille d'Arbelles, où Darab perdit l'empire. Dans la chaleur de l'action, le monarque persan aurait été assassiné par deux de ses gardes, qui coururent avertir Alexandre pour se vanter de ce meurtre et en solliciter le prix. Le prince grec accourut et trouva Darab souillé de sang et de poussière, et prêt à rendre le dernier soupir : il versa des larmes à cette vue, et, soulevant la tête du mourant, il l'embrassa. Darab ouvrit les yeux, et dit : « Le monde a mille portes, par où entrent » et sortent sans cesse ceux qui l'habitent. » Puis il supplia son vainqueur de ne pas placer une race étrangère sur le trône de la Perse, et de ne pas déshonorer sa fille, prisonnière entre ses mains, mais de la prendre pour épouse. Telles furent ses dernières paroles, car il expira presque sur-le-champ. Alexandre lui fit de magnifiques obsèques, punit les meurtriers de Darab, prit pour femme la fille de ce prince, et divisa l'empire qu'il venait de conquérir en quatre vingt-dix principautés.

Selon plusieurs historiens persans, Alexandre était frère de Darab (2) ; mais d'autres, plus véridiques, affirment cependant qu'Alexandre était fils de Philippe : ils nous apprennent qu'avant d'attaquer la Perse il avait soumis plusieurs peuples de la Grèce, qui refusaient de lui obéir. Ils ajoutent qu'après ses victoires sur Darab, il conduisit son armée dans l'Inde, et envahit les États d'un prince appelé Keyd (3). Sommé de se déclarer tributaire du conquérant, Keyd répondit à l'envoyé macédonien : « Non-seulement

(1) L'historien juif Josèphe s'efforce d'établir que ce prince, nommé Artaxerce par les Grecs, est le même que cet Assuérus dont parle l'Écriture dans l'*Histoire d'Esther*.

(2) S'il faut en croire les auteurs grecs, un fils pouvait, en Perse, épouser sa mère ; mais peut-être n'était-il pas permis à un père de prendre sa fille pour femme.

(1) C'est le Darius-Codoman des Grecs.

(2) L'auteur persan qui a imaginé ce conte prétend que Darab renvoya la princesse macédonienne à son père à cause de sa mauvaise haleine. Elle était alors grosse d'Alexandre.

(3) Ce prince indien paraît être le Taxiles dont il est question dans les écrivains grecs et romains.

MCD 2019

» je suis prêt à me reconnaître le vassal de » votre maître; mais j'offre de lui remettre » ma belle-fille, une coupe taillée dans un » seul rubis, un philosophe rempli de science, » et un médecin si habile qu'il peut ressus- » citer un mort. » Alexandre accepta ses offres, et se hâta d'épouser la princesse indienne, pour laquelle il ressentit la plus vive passion lorsqu'elle lui fut présentée. Il attaqua un autre prince, nommé Poor, qui, vaincu, périt dans la bataille. Alexandre ou plutôt Secunder (ainsi l'appellent les Perses) quitta l'Inde pour aller attaquer l'empereur de la Chine (1). Ce dernier prince, voulant connaître par lui-même son nouvel ennemi, vint dans le camp des Grecs sous un déguisement. Il fut découvert et conduit en présence d'Alexandre, auquel il dit : « Je ne crains rien ni pour » moi, ni pour le bien de mon royaume, car » si vous m'ôtiez la vie, mes sujets auraient » bientôt trouvé un nouveau chef; mais j'é- » tais curieux de voir vous et votre armée, » certain d'avance qu'Alexandre ne s'offen- » serait pas d'une démarche ayant pour but » d'obtenir son amitié. » Le héros macédonien traita le monarque chinois avec les plus grands égards; toutefois il exigea que ce dernier promît de lui payer un tribut. L'empereur partit pour ses États; mais trois jours après on vint prévenir Alexandre qu'une armée nombreuse s'avançait contre lui. Il fit à la hâte toutes ses dispositions pour livrer bataille. Mais il fut prévenu par le monarque chinois, qui vint à sa rencontre. «J'ai voulu, » lui dit-il, « que vous vissiez mon armée, afin » que vous fussiez convaincu que si je désire de » faire la paix, je possède tous les moyens de » faire la guerre; mais ayant consulté les as- » tres, j'ai reconnu que le ciel s'est déclaré » votre protecteur, et je viens demander la » paix. » Alexandre, ravi de cette déclaration, n'insista plus sur l'article du tribut, et les deux princes se séparèrent satisfaits l'un de l'autre.

(1) Il est probable qu'il s'agit de la Tatarie chinoise, que les auteurs perses ne distinguent jamais de la Chine. Alexandre fit une invasion dans la Scythie; ne serait-ce pas la même expédition dont les mêmes auteurs auraient porté le théâtre en Chine.

Rassasié de gloire, Alexandre se disposait à retourner en Grèce et s'était mis en marche à la tête de ses troupes; mais, surpris par un saignement de nez, il fut contraint de s'arrêter et de se coucher sur une cotte de mailles qu'on étendit par terre pour lui servir de lit. Un des assistants tendit un bouclier sur la tête du prince expirant pour le mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil. Alexandre alors s'écria : « La prédiction des astrologues » est accomplie, et je vais mourir. Hélas! faut- » il que l'œuvre de ma jeunesse soit finie; que » la plante au printemps soit moissonnée » comme le fruit mûr de l'automne. » En effet, une prédiction annonçait que lorsque Alexandre placerait son trône sur un point où le sol serait de fer et où le ciel serait d'or, ces deux signes dénonceraient que l'heure de son trépas allait sonner. Avant d'expirer, Alexandre écrivit à sa mère pour lui annoncer qu'il allait quitter la vie; il lui recommandait de faire des largesses à tous ceux qui auraient échappé aux misères de ce monde et qui n'auraient jamais perdu les objets qui leur étaient chers; mais on ne trouva personne réunissant ces deux conditions. Tous ceux qu'on interrogea avaient plus ou moins souffert; tous avaient perdu ou des parents ou des amis, et la mère désolée reconnut qu'elle devait chercher à se consoler de la perte de son fils, puisque souffrir était le lot de l'humanité. C'était aussi ce qu'Alexandre avait voulu démontrer à sa mère par ce détour ingénieux. Les historiens persans le font mourir dans la ville de Zour (1); d'autres soutiennent que ce fut à Babut, ou Babylone. Il avait trente-six ans.

Les orientaux ont encore semé la vie d'Alexandre d'anecdotes destinées à faire saillir ses hautes vertus et les lumières de son esprit. Nous en rapporterons quelques-unes Un chef ennemi fut un jour amené en sa présence chargé de fers; il ordonna de les lui ôter. « Si j'étais que de vous, dit un courtisan, je ne traiterais pas cet homme avec tant de bonté. — C'est précisément parce que je ne suis pas vous que je l'ai épargné. » On lui

(1) Cette ville est dans le Kurdistan. Les Romains la désignent sous le nom de Siazuros.

MCD 2019

demandait un jour comment il avait pu, à son âge, conquérir en si peu de temps de si vastes pays, et mériter une si grande renommée. Il répliqua : « J'ai si bien traité mes ennemis que je les ai forcés d'être mes amis, et j'ai si bien traité mes amis, qu'ils ne sont jamais devenus mes ennemis. » Les accès de colère auxquels il s'était laissé emporter plus d'une fois lui avaient fait commettre de grandes fautes dont il avait gardé le souvenir. Il faut alors, disait-il, éviter de se rencontrer avec les princes dont le courroux peut enfanter des maux irrémédiables, « car les rois sont comme la mer, qui, dangereuse même dans le calme, est terrible dans la tempête (1). »

(1) Après avoir raconté l'histoire de la Perse d'après les chroniques de ce pays, nous mettons sous les yeux du lecteur le récit des mêmes époques fait par les écrivains occidentaux. Suivant ces derniers, Persée, fils de Danaé, fut le premier roi des Perses, auxquels il imposa son nom. Nous passons sous silence les premiers siècles de cette nouvelle monarchie, que le temps a couverts d'un voile qu'il est impossible de soulever, pour nous occuper de Cyrus. S'il en faut croire Hérodote, ce héros était fils de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, qui l'avait mariée au général persan Cambyse. Sur la foi d'un songe qui lui avait fait entendre que sa postérité serait précipitée du trône par un prince de sa famille, il prit la résolution de se défaire de Cyrus, qui venait de naître. Son ministre Harpagus, chargé de cette cruelle mission, crut l'avoir remplie en remettant l'enfant à un pâtre qui reçut l'ordre de le faire mourir. Ému de compassion, le pâtre sauva Cyrus, et l'éleva comme son propre fils. Astyage, ayant découvert plus tard que Cyrus existait, se vengea d'Harpagus, dont il fit mettre à mort le fils. Cependant le jeune prince alla chercher un asile en Perse, et prit un tel ascendant sur l'esprit de ce peuple, qu'il le conduisit contre son grand-père, à l'instigation d'Harpagus, qui aspirait à punir Astyage. Ecbatane, capitale de la Médie, fut prise par les Perses, et l'empire subjugué. Le récit de Xénophon est tout différent : il prétend que Cyrus était fils de Cambyse, roi des Perses, et de Mandane, fille d'Astyage, souverain des Mèdes. Cyaxare, ayant succédé à Astyage, demanda des secours à Cambyse contre les Babyloniens, qui menaçaient son royaume d'une invasion. Cyrus, alors âgé de vingt ans, fut mis à la tête des troupes perses. Il battit les adversaires de Cyaxare, et finit par s'emparer de la célèbre ville de Babylone. Il conquit encore l'Asie-Mineure, la Cappadoce et une partie de l'Arabie, et à la mort de son père et de son oncle, il réunit sous son sceptre la Perse et la Médie. Sous le règne de ce prince eut lieu la libération des Juifs, qui, demeurés captifs à Babylone, furent renvoyés à Jérusalem par le conquérant. Hérodote fait mourir ce prince dans une expédition contre la reine des Messagètes. Xénophon le fait expirer dans son lit, et place dans sa bouche un discours moral sur la vanité des grandeurs humaines. Le vaste empire fondé par Cyrus l'an 436 avant l'ère chrétienne, subsista deux cent neuf ans sous la domination de douze princes. Le fils de Cyrus, Cambyse, conquit l'Égypte, la Lybie et la Cyrénaïque. Héritier des qualités guerrières de son père, il n'avait aucune de ses autres vertus. A sa mort, le trône fut usurpé par un mage, qui se fit passer pour Smerdis, frère de Cambyse, et que ce roi avait immolé à ses soupçons. L'imposture de Smerdis ayant été reconnue, il fut assassiné dans son palais par plusieurs seigneurs perses, et l'un des conjurés, Darius, fils d'Hystaspe, obtint le sceptre. Ce fut un grand monarque, car il avait toutes les qualités nécessaires au commandement. Il porta ses armes jusque dans l'Inde. A son retour de cette expédition, il remit sous le joug les Ioniens, qui avaient tenté de se soustraire à sa domination. Les Athéniens étant intervenus en faveur des Ioniens, Darius résolut de les punir, et envoya dans la Grèce une grande armée sous les ordres de son gendre Mardonius, qui fut contraint de revenir sur ses pas. Une seconde armée fut encore détruite par les Grecs dans les champs de Marathon. Xercès, fils de Darius, succéda au trône et aux projets de son père. Il subjugua l'Égypte, qui s'était révoltée, et marcha lui-même, à la tête de plusieurs millions d'hommes, contre les Grecs, qui mirent sa flotte en déroute. Xercès, découragé, reprit le chemin de l'Asie, et fut, quelque temps après son retour, égorgé dans son lit. Sous le règne d'Artaxercès, fils de Xercès, la lutte continua ; le champ de bataille n'était plus la Grèce, mais l'Asie. Xercès II, son successeur, périt par un meurtre, après avoir occupé le trône quarante-cinq jours. Ochus, frère de la victime, punit l'assassin, et se fit déclarer roi. Il prit le nom de Darius Nothus, et tint le sceptre dix-neuf ans. Il laissait deux fils, Artaxercès et Cyrus. Les deux frères combattirent pour l'empire, et Cyrus succomba dans une bataille. Artaxercès poussa sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt quatorze ans, et transmit la couronne à son fils Ochus II, qui fut poignardé après un assez long règne, par l'eunuque Bagoas, son ministre favori. Ce dernier donna le sceptre à Darius-Codoman, prince de la famille royale. Il comptait gouverner sous le nom du nouveau monarque : déçu dans son espoir, il lui présenta un breuvage empoisonné ; mais Darius avait été prévenu, et il força Bagoas à avaler le contenu de la coupe. Harcelés sans cesse par les Perses, les Grecs songèrent à tirer vengeance des injures qu'ils en avaient reçues, et Alexandre, mis à la tête de la ligue, passa en Asie. Il franchit le Granique en présence de l'ennemi, et se rend maître

Dès qu'Alexandre eut fermé les yeux, ses généraux démembrèrent le vaste empire qu'il avait fondé par la puissance de ses armes.

MCD 2019

Ptolomée se saisit de l'Égypte, Antipater alla régner sur la Macédoine, et Séleucus devint possesseur de la Perse et de la Syrie. Le troisième monarque qui succéda à ce dernier est connu dans l'histoire sous le nom d'Anthiocus-Théos; il perdit la Perse par la révolte d'un chef de cette nation, appelé Arsace ou Ashk, qui, après avoir tué le vice-roi syrien, appela à son aide les autres chefs de tribus; tous s'unirent pour assurer l'indépendance de leur pays, et formèrent une confédération qui se soutint contre les attaques des descendants de Séleucus. L'auteur de cette révolution est appelé Ashk par les historiens orientaux, qui ne fournissent d'ailleurs aucun détail sur les actes des Ashganiens, c'est-à-dire les successeurs du prince dont nous venons de parler. Ils parlent vaguement de plusieurs guerres mêlées de succès et de revers avec les monarques syriens (1)

C'est encore sous les Arsacides que les Perses luttèrent avec les Romains de la république et de l'empire. Le annales du peuple-roi nous ont conservé le souvenir de ces guerres, où les légions subirent plusieurs défaites. La première et la plus célèbre fut celle qui vit périr Crassus et son armée. Mais que pouvaient la tactique et la bravoure contre des obstacles que le génie et le courage étaient impuissants à surmonter? En effet, la frontière du royaume persique s'étendait depuis le golfe de ce nom jusqu'à la mer Caspienne, et n'offrait que des déserts stériles, et des montagnes escarpées. Le soldat romain était donc exposé à périr de faim et de soif, et ne pouvait non plus joindre ses adversaires, qui ne combattaient qu'en fuyant; c'est-à-dire qu'après avoir lancé une grêle de flèches, ils s'éloignaient au galop de leurs coursiers. Un intervalle de cinq siècles sépare la mort d'Alexandre du règne d'Ardechir Babegan ou Artaxercès, tige des princes Sassaniens. C'est durant cette longue succession d'années qu'arriva une révolution qui donna la toute-puissance à la tribu des Parthes, dont la Perse prit le nom; mais aucun document historique ne nous reste pour éclairer cet événement. Les princes de la maison des Arsacides n'ont laissé dans les annales de leur pays que des souvenirs confus, dont il serait impossible de former un récit complet; car on ne sait de leurs actes que ce qui nous a été révélé par les historiens de Rome, et l'on ignore le plus souvent à quel monarque il faut les attribuer. Nous passerons donc sur-le-champ au règne d'Artaban ou Arduan, qui fut renversé du trône par Ardschir. Ce prince descendait du célèbre Isfundear. Cependant son père Balbek n'occupait qu'un emploi subalterne; ses talents naissants furent devinés et cultivés par le gouverneur de la province du Fars: quand il mourut ce dernier lui succéda. Son élévation lui fit concevoir la pensée d'aspirer à la première place, mais il trouva un rival dans son frère Shahpoor

de Sardes, d'Éphèse et de plusieurs autres cités. Dans sa seconde campagne, il bat le roi de Perse à la bataille d'Issus, et s'empare de la famille du prince vaincu. Enfin, dans les champs d'Arbelles, Darius perd l'empire, et quelques jours après la vie. Un de ses satrapes, Bessus, l'égorgea par surprise. Ainsi tomba la domination des Perses en Asie, après avoir duré deux cent neuf ans.

(1) Nous allons donner la liste des princes qui firent partie de la dynastie des Arsacides :

Ashk, qui régna 250 ans avant J.-C.
Tyridates (254 ou 248).
Artaban (217 ou 209).
Phrapaticus-le-Grand (196).
Phradates I (182).
Mithridate I (174 ou 170).
Phradates II (136).
Artaban II (226 ou 125).
Mithridate II (124).
Mnaskires (87).
Sinatorockes (77).
Phradates III (69).
Mithridate III (60).
Orodes (54).
Phradates IV (37).
Orodes II (an 1 après J.-C.).
Vonones (4).
Artaban III (19 ou 18).
Gotarzes et Bardanes (41).
Vonone II (54).
Vologéses (50).
Pocorus (83 ou 90).
Khosrou (107 ou 117).
Vologéses II (122).
Vologéses III (149).
Vologéses IV (190).
Artaban (289).
Les Arsacides régnèrent environ 470 ans.

MCD 2019

qui aspirait au même but; les deux prétendants en vinrent aux mains. Demeuré vainqueur, Ardschir marcha contre Artaban, auquel il enleva, dans la plaine d'Hoormuz, la couronne et la vie. Ardschir, ayant subjugué le reste de la Perse, prit le titre de Shahan-Shah ou roi des rois; il étendit les limites de l'empire, et soutint une longue guerre contre l'empereur Alexandre Sévère. Il montra encore autant d'habileté dans l'administration de ses États qu'il avait déployé de courage sur les champs de bataille; et fit jouir ses sujets des avantages que procurent l'ordre. Il trouva même assez de loisir pour composer plusieurs ouvrages, entre autres un livre de morale où se trouve la maxime suivante : « Point de royauté sans armée, point d'armée sans finances, point de finances sans population, point de population sans justice. » Parvenu au suprême pouvoir, il finit cependant par s'en dégoûter, et il le remit volontairement, avant sa mort, à son fils Shahpoor. Ardschir fonda la dynastie Sassanienne, et c'est sous son règne que l'empire quitta le nom de royaume des Parthes, pour reprendre celui de Perse.

[240 ans après J.-C.] Fils et successeur d'Ardschir, Shahpoor avait été proscrit même avant que de naître; car sa mère appartenait à la famille des Arsacides, dont tous les membres étaient voués à la mort. Ce secret ayant été révélé à Ardschir, il prescrivit d'ôter la vie à la mère et à l'enfant; mais l'exécuteur de cet ordre trahit sa mission, et Shahpoor, élevé dans un souterrain, fut reconnu plus tard et accueilli par son père, qui se trouvait sans postérité et qui lui légua sa couronne. Le nouveau monarque est célèbre dans l'histoire de son pays pour avoir vaincu et fait prisonnier l'empereur Valérien. Maître de l'armée romaine, qui avait été contrainte de livrer ses armes, il lui imposa un souverain, dont le premier acte fut de conduire son protecteur aux portes d'Antioche, où le prince persan trouva d'immenses richesses dont il se gorgea; mais la plus grande partie lui fut enlevée à son retour par Odénat, l'époux de la célèbre Zénobie, et qui commandait à Palmyre. Les dernières années du règne de Shahpoor furent obscurcies par des revers; il occupa le trône durant trente-cinq ans et mourut, dit-on, assassiné.

[271.] Son fils, Hoormuz, le remplaça et ne tint le sceptre qu'une seule année. Comme aucun incident n'eut lieu durant son passage sur le trône, nous rapporterons seulement une anecdote qui le concerne. Hoormuz, chargé du vivant de son père de gouverner l'importante province du Khorassan, s'était signalé en repoussant les invasions de l'ennemi, en même temps qu'il s'était attiré l'amour des habitants par la sagesse de son administration. Cette conduite fut dénoncée à Shahpoor, et présentée à ses yeux comme une adroite hypocrisie qui couvait l'ambitieuse pensée de le renverser du trône pour se mettre à sa place. Instruit de cette imputation calomnieuse, le jeune prince, pour la détruire, imagina d'envoyer à son père, comme un gage de dévouement, une de ses mains qu'il avait fait couper. Lorsqu'il reçut ce sanglant témoignage de fidélité, Shahpoor ne douta plus que son fils avait été calomnié, et lui rendit toute son affection.

[272.] Hoormuz laissait un fils nommé Baharam, qui prit sa place et ne l'occupa que trois ans et trois mois. Ce fut lui qui livra au dernier supplice le célèbre Manès ou Mani, auteur d'un système religieux où il essayait de fondre ensemble le dogme de la métempsycose, les deux principes du bien et du mal enseignés par Zoroastre, avec les dogmes du christianisme. Comme les sectateurs de cette dernière religion s'étaient persuadés que le fils de Marie devait envoyer au monde un consolateur, Manès prétendit jouer ce rôle. Il avait commencé son apostolat au temps de Shahpoor, qui l'avait chassé de la Perse. Conduit par l'espoir qu'il convertirait Baharam de ses opinions, Manès se fit présenter au prince, qui parut d'abord l'écouter avec intérêt; mais le monarque, soit qu'il eût acquis la conviction que Manès était un imposteur, ou soit qu'il crût devoir le sacrifier à sa politique, le fit mettre à mort, et l'on suspendit sa peau à la porte de la capitale de l'empire (1).

(1) Cette ville avait été fondée par Shahpoor; elle était située dans le Fars.

MCD 2019

Baharam II [283] s'aliéna, par sa conduite tyrannique, l'affection des grands et du peuple. Les premiers voulaient lui ôter le trône et la vie; mais, à la prière du grand-pontife, ils consentirent à lui donner un avertissement pour l'éclairer sur ses torts. En conséquence, ils s'abstinrent un jour de paraître à son lever. Effrayé d'une solitude à laquelle il n'avait pas été accoutumé, le monarque se mit à parcourir toutes les salles de son palais, qu'il trouva désertes. Ce fut alors que le grand-pontife se présenta devant lui, sans prononcer un seul mot. Interrogé par le prince, il rompit le silence, mais pour lui présenter le tableau de toutes ses fautes, et le conjurer de prévenir les périls qui le menaçaient. Le roi montra le plus vif repentir de ses erreurs, et promit de les réparer à l'avenir. Au signal du pontife, les grands reparurent tout-à-coup devant le souverain, qui leur répéta les engagements qu'il venait de prendre, et jura de les accomplir : il tint parole. Cependant l'empire fut humilié par les succès de l'empereur romain Carus, qui reprit aux Perses la Mésopotamie.

Baharam III ne tint le sceptre que trois mois (293); son frère et son successeur Narsi (le Narsès des Grecs), après avoir régné sans éclat pendant neuf ans, abdiqua en faveur de son fils, Hoormuz II. Les historiens persans parlent à peine de ce prince, et leur silence n'est peut-être qu'un calcul; car, suivant les auteurs occidentaux, Narsi, après de légers succès, fut battu complétement par l'empereur Galérius, auquel il céda plusieurs provinces, entre autres la Karduchia, qui forme aujourd'hui le Kurdistan.

Hoormuz II [303] ne se recommande à la postérité que pour avoir donné le jour au célèbre Shahpoor II; il mourut après avoir régné sept ans et cinq mois, laissant enceinte une de ses femmes. Les Mobuds, c'est-à-dire les grands dignitaires ecclésiastiques, s'étant concertés avec les grands-officiers de l'État, déclarèrent que des signes certains leur annonçaient la venue d'un prince. En conséquence, on suspendit le bandeau royal sur la tête encore invisible du monarque futur, qui recevait ainsi chaque jour les hommages de tous les courtisans. Le ciel ne trahit point l'attente générale, et dès que le prince fut né, on le confia à des personnages aussi fidèles qu'éclairés. Ceux-ci, lorsque Shahpoor fut en état de recevoir leurs leçons, lui inculquèrent les principes les plus sages, et préparèrent ainsi les hautes destinées qui attendaient le jeune prince. Cependant l'empire était envahi par les Grecs et par les Arabes. Ce fut contre ces derniers que Shahpoor fit ses premières armes : il les mit en fuite; et, pour imprimer une terreur salutaire à ces barbares, ceux qui tombèrent entre ses mains subirent un châtiment terrible. On leur perça les épaules, et l'on fit passer une corde par cette ouverture. Il est fâcheux que les historiens orientaux aient défiguré le règne Shahpoor par des fables; nous n'en rapporterons qu'une seule, comme un échantillon de toutes les autres, et qui suffira pour les faire apprécier. Shahpoor aurait, dit-on, quitté ses États pour aller à Constantinople, protégé par un déguisement, afin de juger par lui-même des forces de ses adversaires, et surprendre leurs projets. Mais il fut reconnu et traîné à la suite de l'armée romaine, où il remplissait l'office d'une bête de somme. Ayant réussi à s'évader, il aurait à son tour rendu aux Romains tout le mal qu'il en avait reçu, en s'emparant de la personne de l'empereur, et en forçant les soldats romains, devenus ses prisonniers, à réparer de leurs propres mains les dévastations qu'ils avaient commises. Toutes ces inventions n'ont aucun fondement historique; il est vrai seulement que les Perses remportèrent de grands avantages sur les troupes de l'empereur Constance. Shahpoor eut, en outre, à se défendre contre les attaques du célèbre Julien, qui périt dans cette campagne [363]. Mais les auteurs persans ne font pas mention de ce fait mémorable, et conviennent cependant que Shahpoor éprouva une sanglante défaite, mais ils ajoutent qu'il prit sa revanche, chassa les Romains de son empire, et les poursuivit jusque sur leur territoire. L'empereur de Constantinople sollicita humblement la paix. Au reste, le monarque dut la retraite de ses ennemis moins à ses talents militaires qu'à la méthode qu'il suivit, laquelle consistait à détruire toutes les productions de la contrée envahie par

MCD 2019

ses adversaires, qui, ne pouvant plus subsister, étaient enfin réduits à quitter le royaume. Le règne de Shahpoor fut aussi long que glorieux ; car ce prince expira à l'âge de soixante-onze ans. La possession de Nisibis, place réputée imprenable, la cession qu'il obtint de la Mésopotamie et des cinq provinces des frontières occidentales de la Perse, enfin l'adjonction de l'Arménie à ses États : tels furent les trophées qui attestent ses succès guerriers. Il sut encore rendre la Perse florissante : en un mot, il eut toutes les vertus d'un grand monarque.

[381.] Nous ne ferons que nommer Ardschir II, Shahpoor III, et Baharam IV. Les actes de leur vie ne présentent aucune particularité digne d'être rapportée. Jesdijerd Ulathim, ou le Pêcheur, monta sur le trône en 404, et le garda seize années. Les historiens de sa nation le peignent sous les couleurs les plus défavorables, tandis que les Grecs font l'éloge de la sagesse de son gouvernement. Quoi qu'il en soit, les détracteurs de ce prince lui attribuent quelques paroles pleines de sens, et qui prouvent du moins en faveur de son esprit. « Le plus sage monar-»que, » disait-il, « est celui qui ne punit ja-»mais dans sa colère, et qui suit toujours la »première impulsion de son cœur lorsqu'il »s'agit de récompenser le mérite. — Il disait »encore que lorsqu'un roi cesse de faire de »bonnes actions, il en fait nécessairement »de mauvaises. »

Le successeur de Jesdijerd, Baharam V, fut obligé de conquérir la couronne qui lui appartenait de droit, car d'ambitieux courtisans tentèrent de la lui ravir, et osèrent même la placer sur la tête d'un prince de la famille royale, nommé Khoosroo. Baharam l'emporta sur son concurrent, et se fit aimer de ses sujets ; il possédait toutes les qualités qui font les grands rois ; il y joignait d'autres vertus qui lui gagnaient l'affection de tous ceux qui pouvaient l'approcher. C'est ainsi qu'il se montrait plein de douceur et de générosité ; sa libéralité était même si grande qu'elle lui attira les remontrances de ses ministres. Ils lui remirent un mémoire ayant pour but de lui démontrer la nécessité, pour un prince, de ne jamais épuiser son trésor : il leur répondit par ce peu de mots, qu'il écrivit au bas de leur requête : « Si je dois »m'abstenir de donner des récompenses pour »gagner le cœur des hommes qui se dévouent »volontairement à mon service, de quel moyen »faut-il faire usage pour les attacher à mon »gouvernement. » Toutefois s'il repoussa le kan de la Transoxiane, qui avait osé envahir la Perse, et s'il gagna une victoire mémorable sur les Tatars, il remporta à peine quelques avantages sur les Romains. On lui reproche encore d'avoir trop aimé la chasse, et on lui donna le surnom de Gour ou âne sauvage, parce qu'il s'attachait surtout à poursuivre ces animaux : ils furent même la cause de sa mort. En effet, un jour que le roi courait sur les traces de son gibier favori, il disparut ainsi que son coursier, et il fut impossible de retrouver son corps. Le lieu où se passa cet accident est une vallée entre Shiraz et Ispahan ; elle est sillonnée par un grand nombre de fontaines, dont les sources coulent sous terre et sont recouvertes d'une couche de terre assez mince : il n'est donc pas étonnant que le monarque ait été englouti, et que ses restes aient échappé à toutes les recherches. On raconte aussi de Baharam, que voyant un groupe de Persans qui dansaient sans être accompagnés par aucun instrument, faute d'avoir pu trouver des musiciens, il voulut contribuer aux plaisirs de ses sujets, et envoya jusque dans l'Inde chercher des ménétriers : douze mille de ces artistes, séduits par les libéralités du monarque, vinrent s'établir dans ses États, où ils répandirent la connaissance de leur art. Au reste, les historiens orientaux attribuent à Baharam plusieurs aventures qui ne sont évidemment que des fables. C'est ainsi qu'il le font voyager dans l'Inde comme un simple pélerin, et qu'ils ont à ce propos imaginé des contes plus ou moins ingénieux. Nous rapporterons cependant l'anecdote suivante, comme la moins invraisemblable, si elle n'est pas plus véridique que les autres. Baharam avait un fils, qui, bien qu'il fût entouré des professeurs les plus habiles, se montrait incapable de profiter de leurs leçons. Un jour le gouverneur du jeune prince vint tout alarmé dire au monarque que son élève cherchait à sé-

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 2.

Demoraine del.t

Danois sculp.

FEMMES DU HAREM DU ROI.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

PERSE.

MCD 2019

duire une jeune fille, dont le père habitait dans le voisinage du palais. Plein de joie à cette nouvelle, Baharam fit venir ce dernier : « Apprenez, » lui dit-il, » que mon fils aime »votre fille; faites donc qu'elle use de son »pouvoir pour éveiller en lui le désir de se »rendre digne de lui plaire : elle peut, sans »danger pour elle-même, lui donner assez »d'encouragement pour entretenir sa passion : »l'amour fera le reste. » En effet, le prince sortit de son apathie, et devint, en peu de temps, aussi remarquable par son esprit qu'il l'avait été jadis par sa stupidité.

[440]. Jezdijerd II succéda à son père Baharam. On rapporte seulement de lui qu'il engagea des hostilités avec l'empereur de Constantinople, qui avait cessé de lui payer un tribut; mais rien ne prouve que ce tribut ait jamais été consenti. Le monarque persan est désigné par le surnom de ***Sipah-dost***, l'ami du soldat : ce qui prouve qu'il aimait la guerre. Cependant on parle à peine de ses exploits; il mourut après un règne de dix-huit ans, et fut remplacé par son fils cadet Hoormuz, auquel il transmit la couronne, au détriment d'un fils aîné nommé Firoze [456]. Ce dernier, qui s'était enfui dans la Transoxiane, revint à la tête d'une armée composée de plusieurs tribus qui peuplent cette contrée. Hoormuz, vaincu, fut mis à mort.

Firoze, appelé dans l'histoire de Perse Murdanah, c'est-à-dire le *Courageux* (1), a justifié ce titre par la témérité de ses entreprises, qui eurent l'issue la plus funeste. En effet, quoiqu'il dût le trône au kan de la Transoxiane, il forma le projet de le détrôner. Khoosh-Nuaz, tel était le nom du prince tatar, sortit victorieux de cette lutte, grâce au dévouement d'un de ses sujets, qui, s'étant fait mutiler volontairement, fut rencontré par les Persans. On le conduisit à Firoze : « Qui vous a mis dans ce triste état, lui dit le roi? — Le tyran Khoosh Nuaz. — Et par quelle raison? — Parce que j'ai pris la liberté de lui faire des représentations. Mais je serai vengé; car je puis vous conduire par un chemin très-court qui vous mènera près du quartier des Tatars, que vous surprendrez : vous pourrez alors délivrer le monde du barbare dont je suis la victime. » — Sur la foi des paroles de cet héroïque transfuge, l'armée s'engagea dans un désert où elle fut bientôt en proie aux horreurs de la faim et de la soif. La retraite n'était plus possible, car les Persans se trouvaient enveloppés par un ennemi supérieur en force; néanmoins, le prince tatar permit à Firoze de retourner dans ses États : il lui fit jurer seulement de ne pas reprendre les armes. Plus sensible à la honte qu'à la reconnaissance, Firoze ne tarda pas à violer sa parole : il envahit de nouveau le royaume de son généreux adversaire, mais il perdit la vie, ainsi que tous les siens, dans cette expédition; il avait régné vingt-six ans.

[488]. Son fils Pallas régna obscurément quatre années, et la couronne échut à Kobad. Ce prince, frère de Pallas, au début de son règne, laissa d'abord le gouvernement entre les mains d'un ministre qui avait eu sous son prédécesseur l'entière direction des affaires. Mais bientôt, fatigué d'une tutelle qui menaçait de devenir un esclavage, il se défit par un assassinat de l'ambitieux ministre, qui, voyant diminuer son crédit, avait formé le projet de détrôner Kobad. Les premières années du règne de ce prince furent tranquilles et prospères jusqu'à l'époque où un imposteur, nommé Mazdak, vint prêcher en Perse des opinions aussi insensées que dangereuses. C'est ainsi qu'il soutenait que toutes les propriétés devaient être communes, en y comprenant les femmes; car, disait-il, tous les objets vivants et inanimés appartenant à Dieu, nul ne saurait, sans impiété, s'attribuer leur usage exclusif : il eut l'adresse, par une adroite jonglerie, de convaincre le monarque qu'il avait le don des miracles, et acquit, par ce moyen, une grande influence sur son esprit. Les doctrines du prophète ne tardèrent pas à produire des troubles dans l'État; en effet les sectateurs de la religion nouvelle se croyaient en droit de s'emparer du bien d'autrui, et enlevaient les femmes et les filles qui excitaient leur convoitise. Ceux qui étaient victimes de ces

(1) Ce prince est nommé Pérosis par les historiens grecs.

MCD 2019

excès ne pouvaient recourir à la justice du souverain, qui avait adopté hautement la foi du prophète. Mais quelques hommes puissants profitèrent du mécontentement universel pour arrêter Kobad : ils donnèrent le sceptre à son frère Jamasp. Le monarque parvint à s'échapper de sa prison, et trouva un asile auprès du roi de Tatarie, qui lui donna des troupes, avec lesquelles Kobad reconquit le pouvoir suprême. Il eut la générosité de pardonner à l'usurpateur et à tous ses complices. Il soutint ensuite une guerre heureuse contre l'empereur grec Anastase; mais il ne put empêcher les Romains de bâtir la ville de Dara, laquelle, pendant plus d'un demi-siècle, tint en échec toutes les forces persanes. Kobad expira après un règne de quarante ans [531], et fit reconnaître pour son héritier un de ses fils, Nourchirwan, celui de tous ses enfants qu'il aimait avec le plus de tendresse, et qui, sous tous les rapports, était digne de cette préférence.

Ce prince, soit par une feinte modestie, soit qu'il fût effrayé du fardeau qu'il allait s'imposer, refusa la couronne : il se rendit cependant aux instances qui lui furent faites; mais, avant d'accepter le souverain pouvoir, il déclara qu'il voulait commander seulement aux actions de ses sujets, sans prétendre imposer des lois à leur conscience, qui serait toujours libre. Il tint sans doute ce langage pour rallier à sa cause les partisans de Mazdak, qu'il se voyait forcé de ménager jusqu'à ce qu'il se sentît assez fort pour le détruire. Il avait d'abord un juste motif de haine contre l'imposteur qui avait eu l'audace de demander à Kobad de lui céder la mère de Nourchirwan. Celui-ci avait gardé le souvenir de cette insulte : aussi, dès qu'il fut affermi sur le trône, il fit mettre à mort Mazdak et ses principaux disciples : le culte de Zoroastre reprit alors tout son ascendant. Le roi donna ensuite ses soins à l'administration de son royaume, qu'il partagea en quatre gouvernements, dont il régla l'organisation; il encouragea les sciences et les lettres, en comblant de bienfaits les hommes qui les cultivaient avec éclat; il fonda, en outre, des colléges pour répandre l'instruction dans toutes les classes. Il exerçait aussi par lui-même la surveillance la plus active sur les personnages chargés des fonctions publiques, afin de réprimer les abus dont ils pouvaient se rendre coupables. S'il fut grand dans la paix, il ne se montra pas moins habile dans la guerre, et triompha plus d'une fois des armées de Justinien, auquel il prit toute la Syrie. Il se rendit maître encore d'Antioche, et poussa ses incursions jusque sur les bords du Phase [540]. Il étendit en outre ses conquêtes sur d'autres points, car il rangea sous sa domination plusieurs contrées qui bordent l'Indus, et soumit à son pouvoir quelques provinces de l'Arabie. Nourchirwan partagea toujours personnellement la gloire et les fatigues de ses soldats : parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il commandait encore ses armées, et donnait l'exemple de toutes les vertus guerrières. La polygamie, qui permet aux princes de l'Orient de prendre plusieurs femmes, leur crée presque toujours une nombreuse famille. Parmi tous les fils du monarque, il s'en trouvait un nommé Nouschizad, qu'il aimait avec prédilection; mais, issu d'une femme chrétienne, le jeune prince avait adopté la croyance de sa mère. Alarmé de la haine et du mépris qu'il faisait éclater hautement pour le culte de Zoroastre, Nourchirwan le fit enfermer. Il partit ensuite pour la Syrie, où il tomba dangereusement malade. Le bruit de sa mort s'étant répandu en Perse, Nouschizad trompa la vigilance de ses gardiens, et réunit autour de sa personne quelques hommes dont le nombre grossit rapidement; il tenta, avec leur appui, de s'emparer de deux provinces du royaume. Nourchirwan envoya contre lui un de ses officiers, nommé Ram-Burzen, auquel il prescrivit de tuer son fils s'il le rencontrait les armes à la main au milieu du combat, mais de le traiter avec les égards dus à son rang si le prince se rendait prisonnier. Ram-Burzen accomplit la première partie de ses instructions, c'est-à-dire que Nouschizad périt en effet dans la rencontre qui eut lieu, mais son meurtrier affecta de maudire une victoire achetée par le sang d'un prince qui appartenait à la race illustre des Sassanides.

Les historiens orientaux donnent à Nour-

MCD 2019

chirwan les épithètes de bon et de juste ; ils citent à l'appui plusieurs faits : nous rapporterons seulement l'anecdote suivante, racontée par un seigneur persan à un ambassadeur romain : « L'envoyé des Césars regardait un jour par une fenêtre du palais » de Ctésiphon ; il aperçut un terrain inégal » et qui faisait un fâcheux contraste avec les » beautés régulières qui l'entouraient ; il demanda la cause de cette singularité : C'est, » dit son interlocuteur, que ce terrain appartient à une vieille femme qui n'a jamais voulu le vendre : le roi, quoique » cette obstination gâtât le plan qu'il avait » arrêté, a respecté un refus dont il n'aurait pu triompher que par la violence. Ce » petit coin de terre, reprit le Romain, consacré par un acte de justice me paraît plus » beau que toutes les merveilles qui l'environnent ». Néanmoins, il ne faut pas croire que le monarque persan possédât au fond les deux vertus dont on lui fait honneur. Sa position lui aurait permis difficilement de les pratiquer ; car, obligé de tout voir et de tout ordonner par lui-même, il était impossible qu'il se montrât constamment juste et modéré, sans paraître faible et irrésolu. Au reste, ses panégyristes sont obligés de convenir qu'il se défit de ses frères, et qu'il ordonna la mort de son fils. Toutefois son règne fut glorieux, et Nourchirwan descendit dans la tombe presque aussi vieux que Nestor, laissant après lui une renommée que le temps a fortifiée au lieu de l'affaiblir. La nation dut être fière de son roi, « qui com- » mandait depuis les bords de la Méditer- » ranée jusqu'à ceux de l'Indus, depuis la Mer » Rouge jusqu'à la Mer Caspienne, et de- » puis le Pont-Euxin jusqu'aux rives du » Iaxartes. » (1).

(579.) Fils et successeur de Nourchirwan (2), Hoormuz III marcha sur ses traces tant qu'il fut dirigé par un visir qui avait aidé son père dans les soins du gouvernement : mais ce vieux ministre ayant quitté la cour pour rentrer dans la vie privée, le jeune monarque, n'ayant plus de guide, se livra à toutes les passions de son âge. Entouré de flatteurs, il leur livra l'empire comme une proie. Les princes tributaires de l'Inde et de l'Arabie ne tardèrent pas à secouer le joug, et une armée romaine entra dans la Mésopotamie, tandis que des hordes tatares traversèrent l'Oxus, sous le prétexte de marcher contre l'empereur de Constantinople. Hoormuz eut l'imprudence d'acquiescer à cette demande mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur, et mit à la tête de ses soldats un officier nommé Baharam : il fut désigné au choix du monarque, parce que l'astrologue de la cour avait déclaré que le khakan (1) serait détruit, ainsi que son armée, par une troupe peu nombreuse, dirigée par un général d'une haute taille, ayant les cheveux bouclés, un teint brun, les sourcils épais et joints l'un à l'autre, un corps maigre et une tournure embarrassée. Comme Baharam remplissait toutes ces conditions, il fut chargé du commandement, et rassembla douze mille hommes d'élite, à la tête desquels il attaqua les Tatars, les mit en déroute et tua le khakan. Mais un courtisan ayant insinué que le vainqueur avait gardé pour sa part la majeure partie du butin, Hoormuz prêta l'oreille à cette calomnie, et, sur ces entrefaites, Baharam ayant éprouvé un échec, il lui envoya des vêtements de femme, une quenouille et un fuseau. Le guerrier se revêtit sur-le-champ du costume féminin qu'on venait de lui remettre, et parut, ainsi accoutré, devant ses soldats. « Voici, » leur dit-il, « la récompense avec » laquelle le prince paie mes services. » Dans son indignation, l'armée proclama roi son général, et voulait qu'il la conduisît contre Hoormuz pour laver dans son sang l'outrage dont il s'était rendu coupable envers le libérateur du pays. Baharam n'accepta pas alors la couronne ; mais il eut recours à une ruse adroite, qui avait pour but de jeter la désunion parmi ses adversaires : il fit donc frapper de la monnaie portant l'effigie de Khoosroo-Purveez, fils d'Hoormuz. Ce dernier, se

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, t. Ier, pag. 220.

(2) Nourchirwan est le même prince que les écrivains occidentaux nomment Kosroès.

(1) C'était le titre du chef des Tatars qui se trouvaient alors en Perse.

MCD 2019

voyant exposé par cette mesure, à laquelle il n'avait aucune part, aux plus fâcheux soupçons, prit le parti de quitter la cour furtivement. Hoormuz fit jeter en prison deux de ses oncles, appelés Bundawee et Bostam; mais ceux-ci avaient des amis puissants qui les mirent en liberté, et, s'étant saisis du souverain, ils lui crevèrent les yeux. Dès qu'il eut appris la triste destinée de son père, Khoosroo revint en toute hâte dans la capitale, et rassembla des soldats pour combattre Baharam, qui s'avançait à la tête des siens, afin de s'emparer du trône. Il fut vaincu, et alla demander un asile à l'empereur Maurice, qui lui fit l'accueil le plus amical. La fuite du prince entraîna la mort du malheureux Hoormuz, que l'on étrangla, afin qu'on ne pût replacer sur son front le diadême.

(590.) Baharam s'empara du pouvoir; mais il ne jouit que huit mois de son usurpation. Khoosroo revint à la tête d'une armée étrangère, que lui avait fournie Maurice; un grand nombre de Persans vinrent aussi le rejoindre, et, défait à son tour dans une bataille, l'usurpateur s'enfuit dans la Tatarie. Le poison termina ses jours, au moment où il aurait peut-être rétabli sa fortune, car le khakan qui régnait alors, après lui avoir fait une réception honorable, n'avait pas tardé à reconnaître tout son mérite, et lui eût sans doute fourni les moyens de rentrer en Perse à main armée. Mais la reine, qui était parente de Khoosroo et qui soutenait les intérêts de ce prince, fut, dit-on, la cause de la mort prématurée de Baharam.

(603.) Khoosroo-Purveez, devenu possesseur du trône, se montra reconnaissant envers l'empereur Maurice, auquel il devait sa couronne : il lui restitua plusieurs places fortes, entre autres Dara; mais il se montra sévère et même cruel envers ceux qui s'étaient déclarés contre lui; il fit même égorger ses deux oncles, parce qu'ils avaient, disait-il, porté leurs mains sur la personne de son père. En effet, ils avaient été les bourreaux d'Hoormuz; cependant ils avaient commis ce meurtre pour servir les intérêts de leur neveu. Le règne de Khoosroo fut encore marqué par la conquête de la Syrie et l'invasion de la Palestine; Jérusalem fut prise et livrée aux flammes par les troupes persanes, qui emportèrent en triomphe la vraie croix. Celui qui occupait le trône de Constantinople était le centurion Phocas, qui avait acquis la pourpre en égorgeant Maurice; mais ce tyran, mal affermi sur un trône usurpé, ne pouvait opposer de résistance aux attaques des Perses, il était trop lâche et trop mal obéi; Khoosroo n'éprouva donc que peu d'obstacles dans l'accomplissement de ses expéditions guerrières. Cependant Héraclius avait renversé Phocas; dès qu'il tint le sceptre, il résolut de reconquérir ce que l'empire avait perdu, et, dans l'espace de six années, il rentra en possession des provinces tombées au pouvoir des Perses, et s'avança même jusqu'aux environs d'Ispahan [628]. Khoosroo s'enfuit, sans oser combattre; toutefois, il repoussa la paix qui lui était offerte par le vainqueur; il finit enfin sa carrière, victime de l'ambition dénaturée de Siroez, l'un de ses fils. Ce prince, sachant que son père voulait transmettre la couronne à l'un de ses frères, se saisit de la personne de Khoosroo, qu'il fit mettre à mort, forcé, disait-il, à ce meurtre par les clameurs du peuple et des soldats. Le monarque assassiné avait tenu le sceptre trente-huit ans. Dans sa jeunesse, lorsqu'il fut en butte aux traits de l'adversité, il montra une bravoure et une habileté qui contribuèrent à rétablir sa fortune; mais dans la suite, tandis qu'il obtenait, par l'épée de ses généraux, des triomphes faciles sur les Grecs, livrés à l'anarchie, il s'endormait au sein des voluptés, et ne songeait qu'à briller par la somptuosité de ses équipages, la magnificence de ses palais et la pompe de sa cour. Il avait douze mille femmes dans son harem; les trônes sur lesquels il siégeait dans les cérémonies étaient enrichis de pierres précieuses d'un prix inestimable. Ses écuries renfermaient douze mille chevaux; il possédait en outre douze cents éléphants. Durant trente années il excita l'envie et l'admiration de l'Orient, et fut un exemple des plus mémorables de l'instabilité des grandeurs humaines. Parmi ses nombreuses maîtresses, celle qu'il préférait était la belle Shereen, aussi séduisante

MCD 2019

par son esprit que par ses charmes. Siroez, quand il eut hérité du trône par un parricide, désira sa possession ; mais elle demanda, comme une grâce, à voir les restes de Khoosroo, et mit fin à ses jours par le poison. Ce témoignage d'attachement a immortalisé le nom de Shereen. Les historiens, les poètes et les romanciers ont célébré sa mémoire ; mais l'envie a prétendu que tandis qu'elle enivrait de ses caresses son royal amant, elle les prodiguait en même temps au sculpteur Ferhad. Quoi qu'il en soit, son souvenir ne rappelle que l'union si rare des perfections de l'âme et du corps.

(628.) Siroez ne jouit que huit mois du fruit de son crime, et sa mort devint le signal de nouvelles révolutions ; il laissait un fils, Ardechir, âgé de sept ans, qui lui succéda. Un général ambitieux, nommé Shariar, détrôna cet enfant pour se mettre à sa place, et fut tué lui-même peu de temps après. Comme il n'existait plus de rejeton mâle de la maison de Sassan, les auteurs du meurtre de Shariar choisirent pour reine une fille de Khoosroo-Purveez ; elle s'appelait Pooran-Dokht, et ne garda le sceptre qu'un an et huit mois. Il échut alors à son cousin Sha-Shenendeh, qui ne fit que paraître sur le trône, car au bout d'un mois on le contraignit d'abdiquer en faveur d'Arzem-Dokht, autre fille de Khoosroo. Cette princesse était belle ; ses charmes, rehaussés par l'éclat du diadême royal, enflammèrent le cœur ou l'ambition de Ferak-Hoormuz, gouverneur du Khorassan. Il quitta son poste pour venir à la cour, et fit l'aveu de sa passion à sa souveraine, qui, feignant de partager ses sentiments, lui assigna un rendez-vous, où il tomba sous le poignard de plusieurs assassins. Roostum, fils de Ferak, leva sur-le-champ une armée pour venger son père, s'empara de Madain, alors capitale de la Perse, et fit périr la reine dans les plus cruels tourments. — Un certain Kesra, descendant d'Ardichir Babigan, vivait dans la ville d'Ahwas : on l'arracha de son obscurité pour l'élever à la place de ses ancêtres ; mais son incapacité l'en fit déchoir presque aussitôt. On lui substitua Ferokzad, fils de Khoosroo-Purveez et d'une chanteuse ; le poison fit périr ce dernier, après un règne de trente jours.

(632.) Yezdijird III, fils de Shahriar, fut appelé au pouvoir suprême. Il avait vécu jusqu'alors dans la retraite, et se montra doué de toutes les vertus du commandement. Cependant la Perse allait se trouver aux prises avec des adversaires d'autant plus redoutables qu'ils étaient enflammés par le fanatisme religieux. Ces adversaires étaient les Arabes, à qui Mahomet avait donné une foi nouvelle ; déjà ils avaient préludé à la conquête de l'Iran (1) par diverses incursions, qui avaient eté repoussées. Un des premiers successeurs du prophète, le calife Omar, régnait à la Mecque ; il mit à la tête de ses soldats un nouveau général pour continuer la guerre, et ce dernier, sur l'invitation d'Yezdijird, envoya trois chefs arabes auprès du monarque. Une conférence s'ouvrit, dont nous rapportons les termes, parce qu'ils peignent les mœurs de cette époque. « Nous vous avons toujours regardés, » dit le roi aux députés, « avec très-peu de consi-
» dération ; les Arabes, jusqu'à ce jour, n'ont
» été connus en Perse que sous les deux titres
» *de marchands* ou *de mendiants*. Vos
» aliments sont des lézards verts, votre breu-
» vage de l'eau salée, et votre vêtement
» quelque étoffe faite de poil grossier ; mais,
» depuis peu de temps, vous êtes venus en
» plus grand nombre en Perse ; vous avez
» goûté d'une nourriture meilleure, vous
» avez bu de l'eau douce, et vous avez fait
» usage d'habillements plus commodes que
» les vôtres ; vous avez entretenu vos frères
» de toutes vos jouissances, et ils sont ac-
» courus en foule pour les partager ; enfin,
» vous prétendez nous imposer une loi nou-
» velle qu'il ne nous convient pas d'accepter.
» Vous ressemblez à ce renard d'une de nos
» fables, qui entra dans un enclos où il vit une
» grande abondance de raisins, et se gorgea
» de ce fruit. Le jardinier ne voulut pas trou-
» bler sa jouissance ; le produit de la vigne,
» pensait-il, ne serait pas fort diminué par
» le peu qu'en prendrait pour lui le renard ;
» mais l'animal rassasié, au lieu de garder

(1) La Perse.

MCD 2019

» pour lui sa bonne fortune, alla publier dans » sa tribu l'excellence des raisins, et la bon- » homie du jardinier. L'enclos fut bientôt » rempli de renards, et le maître fut obligé » de fermer les portes et de tuer tous ces in- » trus qui l'auraient ruiné. Néanmoins, » ajouta Yezdijird, je veux croire que le be- » soin seul a inspiré votre conduite; aussi je » veux bien vous pardonner; je chargerai » même vos chameaux de froment et de dattes, » pour que, de retour dans votre pays, vous » puissiez régaler vos compatriotes; mais si, » méconnaissant ma générosité, vous restez » en Perse, vous n'échapperez pas à ma juste » vengeance. — Tout ce que tu as dit, ré- » pliqua le chef de la députation, sur l'an- » cienne condition des Arabes est vrai : ils » se nourrissaient de lézards verts et leurs » mœurs étaient barbares, ils étaient vêtus » de tissus de poil, ils ne connaissaient ni » le bien ni le mal, et ne savaient pas dis- » tinguer ce qui est permis de ce qui est dé- » fendu. Tels nous étions; mais Dieu, dans » sa pitié, nous a envoyé un saint livre, qui » nous enseigne la vraie foi : par ce livre il » nous est ordonné de faire la guerre aux in- » fidèles, et d'échanger notre triste et misé- » rable condition contre la richesse et le » pouvoir. Nous vous invitons aujourd'hui » solennellement de recevoir notre religion. » Si vous y consentez, il n'entrera pas en » Perse un seul Arabe sans votre permission, » et nos chefs vous demanderont seulement » les taxes que tous les croyants sont obligés » de payer (1); si vous n'acceptez pas notre » religion, vous êtes requis de payer le tri- » but qui est imposé aux infidèles (2); si » vous rejetez ces deux propositions, prépa- » rez-vous à la guerre (3). »

Yezdijird, se croyant assez fort pour ne pas ployer la tête sous le joug qu'on voulait lui imposer, rompit la conférence en déclarant qu'il en appelait au sort des armes. En effet, il mit sous les ordres de Roostum-Fe-rokzad une armée nombreuse, qui fut vaincue dans plusieurs actions meurtrières contre les Arabes. La première bataille eut lieu aux environs de Kadesie; elle dura trois jours, et coûta la vie au général persan. Les vainqueurs recueillirent un immense butin, dont ils ignoraient la valeur. « Je donnerai, disait un Arabe, tout ce qu'on voudra de ce métal jaune pour un peu de blanc; » c'est-à-dire que, ne connaissant pas le prix de l'or, il voulait l'échanger pour de l'argent. Dans l'une de ces trois journées, les Persans laissèrent aux mains de l'ennemi le célèbre étendard qui avait été, dans l'origine, le tablier du forgeron Kavvah, libérateur de sa patrie. La perte de cette enseigne, regardée comme un talisman, fut considérée comme le signal de la chute des Sassanides. Yezdijird s'enfuit précipitamment de sa capitale, dont les Arabes s'emparèrent; cependant il parvint à rassembler de nouvelles forces, dont il donna le commandement à Firouzan, le plus célèbre de ses généraux. La plaine de Nahavund fut le tombeau de la monarchie persane : Firouzan se sauva dans les montagnes, il périt dans sa fuite; quant au monarque, il alla chercher un refuge dans le Seistan, puis ensuite dans le Khorassan, et, durant plusieurs années, disputa moins son trône que sa vie. Enfin, dénué de toutes ressources, il franchit les frontières du royaume pour aller demander un asile aux habitants de Merw. Le gouverneur de cette ville, après avoir accueilli le prince infortuné, écrivit au khakan pour l'inviter à venir s'emparer du fugitif; le khakan arriva près de la cité, suivi d'un corps de troupes. Informé de son approche, Yezdijird sortit seul secrètement de la ville. Comme il errait au hasard dans la campagne, il aperçut un moulin sur le bord d'une rivière, appelée Mourgab; il entra et demanda au meunier de le cacher pour le dérober à des ennemis acharnés qui le poursuivaient, et il ajouta, qu'en partant le lendemain il payerait ce service par une somme qui le mettrait à l'abri du besoin. Le meunier consentit à le recevoir, et le roi donna, pour garant de sa parole, son épée et son baudrier, qui étaient d'un grand prix. La vue de ces objets éveilla la cupidité du meunier, qui, voyant

(1) Le *zukat*, la part des pauvres, c'est le dixième de la propriété, et le *khums*, destiné à l'entretien des *syuds* ou descendants du prophète, c'est le cinquième des biens.

(2) Cette taxe s'élève à 35 pour cent.

(3) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome 1, pages 254 et suivantes.

MCD 2019

le prince endormi, l'assomma et lui coupa la tête; il fut aidé dans ce meurtre par ses domestiques. Après avoir dépouillé le cadavre de ses vêtements, ils le précipitèrent dans la rivière. Quelques jours après, le peuple de Merw, s'étant soulevé contre le khakan et ses Tatares, les chassèrent et firent des recherches pour connaître le sort de Yezdijird; quelques-uns d'entre eux se rendirent au moulin et découvrirent le crime du meunier et de ses domestiques. Ils furent tous punis par le dernier supplice, et le corps du monarque, ayant été retrouvé, fut embaumé soigneusement et envoyé à Istakin, où reposaient les dépouilles mortelles de ses ancêtres. Avec ce prince finit la race de Sassan, qui avait occupé le trône de la Perse durant quatre cent quinze ans.

La chute de la dynastie dont Yezdijird était le dernier représentant entraîna du même coup la ruine de la religion de Zoroastre et des institutions et des mœurs qui avaient jusqu'alors régi la Perse. Il convient donc d'entrer sur ces points dans quelques détails. Nous parlerons d'abord de Zoroastre. Sa naissance était illustre, car il descendait de Feridoun, un des rois de la race paishadadienne. A peine sa raison fut-elle développée, qu'il se livra à l'étude, entre autres à celle de la marche des corps célestes, puisa ses connaissances en astronomie dans ses entretiens avec des savants de la Chaldée. On sait, au reste, peu de chose sur sa vie, car les faits qui le concernent sont mêlés de fables, où la vérité est comme ensevelie. Zoroastre parvint à établir son culte dans toute la Perse; mais Afraziab, roi des Scythes et des Tatars, envahit l'Iran pour forcer le roi de ce pays à retourner à la foi de ses ancêtres : battu d'abord, il revint à la charge, et pénétra jusqu'à Balk, qu'il incendia. Il renversa les temples du feu, égorgea les mages; Zoroastre lui-même périt, dit-on, dans ce massacre. Mais les dogmes qu'il avait établis lui survécurent, et triomphèrent du féroce Afraziab. Voici, au reste, en peu de mots, l'exposé de sa doctrine : « Dieu, » disait-il, « existait » de toute éternité; il était comme l'infini » du temps et de l'espace. Il existait dans l'u- » nivers deux principes : l'un, désigné par » le nom d'Hormuzd, représentait le prin- » cipe de tout ce qui était bien; tandis que » Arimane était le chef ou seigneur du mal. » Chacun de ces deux esprits possédait le » pouvoir de créer ou de détruire; mais il » l'exerçait dans des vues opposées: de là » vient qu'il se rencontrait en toutes choses » un mélange de bien et de mal. Les agents » d'Hormuzd cherchaient à conserver les » éléments, les saisons et l'espèce humaine, » que ceux d'Arimane s'efforçaient de dé- » truire; mais le principe du bien avait » seul en soi le privilége de l'éternité, et » devait prévaloir à la fin des siècles. La lu- » mière était le type du bon esprit, et l'ob- » scurité celui du mauvais, et Dieu avait dit » à Zoroastre : *Ma lumière est cachée* » *sous tout ce qui brille*. De là vient que » tout sectateur de ce prophète, lorsqu'il » fait ses actes de dévotion dans les tem- » ples, se tourne vers le feu sacré, qui » brûle sur l'autel, et lorsqu'il est en plein » air, vers le soleil, qui est la plus noble de » toutes les lumières, et dont la divinité se » sert pour répandre sa divine influence » sur toutes les terres, et perpétuer l'œuvre » de sa création. Les anges gardiens des ani- » maux et des éléments s'étaient adressés à » Zoroastre pour le prier de veiller à la con- » servation des êtres qui leur étaient confiés : » ainsi les hommes devaient s'abstenir de » de tuer les animaux, d'éteindre le feu, car » cet élément est la lumière de Dieu; ils de- » vaient encore préserver la terre du con- » tact du sang et des cadavres, et l'eau de » toute impureté. Ils devaient en outre ne » pas détruire ou arracher avant le temps de » la récolte les plantes et les fruits de la » terre qui avaient été faits pour la nourri- » ture et le bonheur des hommes et des ani- » maux (1). » Zoroastre composa sous la dictée du Tout-Puissant un livre, le *Zend-a-Vesta*, que les prêtres, ou mages, devaient lire chaque jour au peuple. Cet ouvrage contient d'excellentes maximes, qui enseignent aux hommes à pratiquer les vertus, et à fuir les vices. Mais en offrant à ses secta-

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, t. I et 187 suivants.

MCD 2019

teurs le feu comme le symbole de la divinité, Zoroastre peut être accusé d'avoir déposé dans son culte le germe d'une honteuse superstition. En effet, un grand nombre de ses disciples ont adoré le feu au lieu d'adorer celui qui l'avait créé.

S'il en faut croire un ouvrage curieux et authentique, intitulé le *Dabistan*, douze religions différentes auraient régné dans la Perse avant le culte introduit par Zoroastre. Ces religions, dont les rites étaient sans doute différents, avaient un principe unique, c'était le sabéisme, ou l'adoration des astres; mais ces astres étaient gouvernés par un Dieu suprême, qui dirigeait tous leurs mouvements.

En examinant avec attention le petit nombre de documents historiques qui nous restent sur l'ancienne Perse, on reconnaît qu'elle était régie par le pouvoir monarchique. Toutefois, l'autorité des rois était contenue par une noblesse militaire, dont les chefs, appartenant à la famille royale, régissaient diverses provinces du royaume. Dans plusieurs occasions on voit que les nobles disposaient du trône, puisqu'ils s'assemblaient lorsqu'un nouveau prince allait ceindre la couronne. Dans l'origine, les rois ne vivaient que du revenu de leurs terres et des présents que tous ceux qui les approchaient étaient tenus de leur offrir. Darius Hystaspes divisa son royaume en vingt grandes satrapies; il établit en outre des impôts, qui devaient être perçus régulièrement. Au reste, l'usage des cadeaux offerts au monarque, et par tous les inférieurs à leurs supérieurs, subsiste encore aujourd'hui. C'est une source féconde de richesses pour le prince et les fonctionnaires de l'État, et une des oppressions les plus pesantes pour le grand nombre; car la valeur de ces présents n'est déterminée par aucune loi, et n'a d'autres règle que l'avarice ou la générosité de celui qui doit recevoir.

On possède trop peu de notions sur les mœurs des anciens Perses, pour être en état de les apprécier. Toutefois, un seul fait, dont l'évidence ne saurait être contestée, nous conduit à penser qu'ils s'étaient déjà avancés dans la civilisation : ce fait est le respect qu'ils professaient pour les femmes : elles tenaient dans la société un rang à peu près égal à celui des hommes, et leur influence avait infusé dans tous les cœurs des principes et des habitudes qui tendaient à dépouiller les hommes de leur grossièreté native; aussi Ferdousi affirme-t-il que les lois si délicates de l'honneur, telles qu'on les comprend dans l'Occident, étaient alors suivies en Perse, et formaient un code qui commandait impérieusement à tous les esprits. — Quoique le célèbre Nourchirwan (Kosroès) eût fondé un collége, et que son exemple eût été imité par quelques-uns de ses successeurs, il ne paraît pas que les sciences aient fait de grands progrès dans l'ancienne Perse. Les mobuds, ou prêtres, avaient concentré toutes les connaissances, comme un monopole qui appartenait à leur position sociale. En effet, ils étaient seuls chargés de garder les annales du pays. Ils cultivaient surtout l'astrologie, science mensongère, mais qui pouvait être utile à leurs intérêts. Quant à l'astronomie, s'il en faut croire le témoignage de philosophes romains envoyés à la cour de Nourchirwan (Kosroès), ceux qui se vantaient de la posséder en étaient encore aux premiers éléments. On croit en outre que l'agriculture avait dû être florissante dans ces anciens temps, puisque les hommes en général ne se nourrissaient pas de la chair de leurs troupeaux; mais on ne possède aucun détail sur ce sujet. Comme le défaut de place nous interdit d'exposer nos conjectures, nous allons reprendre le récit des faits.

Après le gain de la bataille de Nahavund et la fuite de Yezdijird, les généraux arabes parcoururent toutes les provinces du royaume, et leur fanatisme farouche détruisit les monuments des arts et tout ce qui rappelait les souvenirs du passé; c'est ainsi qu'ils livrèrent aux flammes ou perdirent les archives qui contenaient l'histoire de l'ancienne Perse. Ils voulurent aussi convertir les habitants au culte du prophète, non par la persuasion, mais par la force. La plus grande partie de la nation recula devant les souffrances du martyre, et adopta l'islamisme; cependant quelques familles, ne voulant pas renoncer à la foi de leurs pères, allèrent au loin cher-

MCD 2019

cher une autre patrie. On rencontre encore leurs descendants dans les montagnes du Bulk et du Khorassan, où ils ont conservé les traits et les mœurs de leurs ancêtres, dont ils ont seulement oublié le langage. A partir du jour où tomba la maison des Sassanides, la Perse, durant deux siècles, ne joua plus que le rôle de sujette, et fut comme perdue dans le vaste empire conquis par le cimeterre des compatriotes de Mahomet. Les successeurs de ce prophète envoyèrent des lieutenants pour gouverner l'Iran (1); mais ces monarques-pontifes ne surent pas conserver la double puissance dont ils avaient hérité, et ceux qu'ils chargeaient de commander à leur place finirent par secouer le joug de l'obéissance. Dans le Khorassan, Tahir fonda une dynastie nouvelle, qui régna durant un demi-siècle [820-873]; enfin, un aventurier, fils d'un potier d'étain et nommé Yacoob-ben-Leis, rangea la Perse sous sa domination. D'abord chef de voleurs, le succès de ses brigandages lui créa une renommée qui attira près de lui une foule d'hommes précipités dans le crime, autant par la perversité de leurs penchants que par la misère, suite de l'anarchie où le pays était tombé; mais ces hommes étaient braves, et devinrent d'excellents soldats, et leur chef un général habile. Salah-ebn-Naser, s'étant emparé sans droit du gouvernement du Seistan, prit à sa solde Yacoob pour se défendre contre les attaques d'un de ses rivaux. Salah étant mort, son frère lui succéda, et mit Yacoob à la tête de ses troupes; celui-ci montra sa reconnaissance en faisant arrêter son bienfaiteur, qu'il livra au calife de Bagdad. Il obtint la place qu'il venait de rendre vacante, et profita de sa nouvelle position pour tourner ses armes contre le gouverneur du Khorassan, auquel il enleva la forteresse de Hérat; il entra ensuite dans la province de Kerman, et réussit, peu de temps après, à se rendre maître de l'importante ville de Shiraz. Sa politique cherchait en même temps à se maintenir en bonne intelligence avec le souverain de Bagdad, auquel il envoyait de riches présents; le calife le ménageait à son tour, parce qu'il craignait d'irriter son ambition [870]. Mais, Yacoob ayant éprouvé des revers, le chef des croyants le déclara rebelle; puis, sur la nouvelle d'un nouveau succès, il lui adressa l'investiture du Khorassan, du Taberistan et du Fars. « Dites à votre maî-» tre, » répondit Yacoob à l'envoyé, « que » déjà je dois à mon épée les pays qu'il m'oc-» troie si généreusement; qu'il garde son in-» vestiture pour quelqu'un qui veuille bien » lui avoir obligation. » Le calife (1), quand on lui reporta cette réponse, comprit qu'elle renfermait une déclaration de guerre; il s'y prépara sur-le-champ, et mit à la tête de ses soldats son frère Muaffick, qui battit Yacoob. Celui-ci se hâta de rassembler une autre armée; il marcha une seconde fois sur Bagdad. Le commandeur des croyants crut devoir essayer de désarmer un ennemi si redoutable, et lui envoya un député chargé de propositions de paix. Yacoob venait de tomber malade dangereusement : il ordonna d'introduire le messager du calife; puis, s'étant fait apporter son épée, un peu de pain, quelques oignons secs : « Rapportez à votre maître, » dit-il, « que, si je vis, cette épée dé-» cidera entre nous : si je suis vainqueur, » je ferai ce qu'il me plaira; si c'est lui qui » remporte la victoire, ce pain et ces ognons » seront ma nourriture. Ni lui ni la fortune » ne peuvent rien sur un homme qui sait se » contenter de pareils aliments. » Heureusement pour le maître de Bagdad, Yacoob mourut deux jours après cet entretien [877]. Il possédait toutes les vertus militaires, et qui suffisent en Orient pour disposer du sort des peuples et s'asseoir sur un trône; aussi devint-il la tige d'une dynastie royale, qui prit le nom des Soffarides (2).

Amer ou Amrou, frère de Yacoob, lui succéda; son premier soin fut d'entrer en accommodement avec le successeur de Mahomet, dont il se reconnut le vassal, et auquel il continua de rester soumis pendant plusieurs années. Mais les habitants du Khorassan, lassés de l'oppression qu'ils subissaient, s'étant soulevés contre Amer, la cour de Bagdad

(1) Ce calife était Muatamed-ul-Ullan.
(2) Ce mot veut dire potier d'étain.

MCD 2019

saisit cette occasion pour nommer un nouveau gouverneur de cette province. Amer fut excommunié, c'est-à-dire que tous les imans prononcèrent dans chaque mosquée des malédictions contre lui; en même temps, la cour de Bagdad appuya par une armée cette mesure. Amer, vaincu, parvint cependant plus tard à relever sa fortune : il tua son compétiteur, dont il envoya la tête au calife. Il obtint son pardon; mais il méditait de se venger, et tenta de s'emparer, par trahison, de la personne du chef de l'islamisme; il échoua dans cette tentative, où il perdit un œil. Le souverain de Bagdad excita alors contre Amer Ismaël Samanée, seigneur tatar, qui venait de s'emparer de la Transoxiane. Amer, vaincu dans une sanglante bataille, tomba entre les mains de son adversaire. Un auteur persan raconte, qu'au moment où le monarque venait d'être fait prisonnier, ayant demandé quelque nourriture pour ranimer ses forces épuisées, un soldat mit de la viande dans un vase pour la faire bouillir; survint un chien, qui, alléché par l'odeur, mit sa tête dans le vase; mais, ne pouvant plus la retirer, il s'enfuit, emportant la marmite et tout ce qu'elle contenait. Amer se mit à rire, et répondit à ceux qui lui demandaient la cause de cet accès de gaîté : « Ce matin encore, mon intendant se plaignait de n'avoir » que trois cents chameaux pour transporter » tout l'attirail nécessaire à ma table, et » maintenant, un chien emporte tout à la » fois mon dîner et ma batterie de cuisine. » Conduit à Bagdad, le malheureux prince languit d'abord dans une prison, et fut mis à mort quelques mois après [901]. La chute d'Amer entraîna celle de sa famille, et la Perse fut partagée entre deux nouvelles races, connues dans l'histoire sous le nom des Samanides et des Dilémides Les premiers possédaient le Khorassan, le Seistan et la Transoxiane, tandis que les seconds commandaient aux provinces méridionales : l'Irac, le Fars, le Laristan et le Kerman. Les princes de ces dynasties furent perpétuellement en guerre les uns contre les autres; mais ces luttes sont dépouillées de tout intérêt : nous serons donc sobre de détails sur cette période. Ismaël, premier roi de la race des Samanides, prétendait descendre de la famille de Sassan; il s'éleva, par son courage, aux premiers postes, et nous avons vu qu'il défit Amer dans une bataille, et s'éleva sur ses ruines. En effet, il reçut du calife l'investiture des gouvernements du Khorassan, du Seistan et de plusieurs autres provinces septentrionales de la Perse; il étendit ensuite ses conquêtes dans le nord de la Tatarie. Il mourut à soixante ans, après en avoir passé treize sur le trône [907]. Il fut remplacé par son fils Ahmed, qui se signala seulement par ses cruautés. Deux lions étaient chargés de veiller à la sûreté de ce prince; mais on parvint à les écarter, et plusieurs esclaves d'Ahmed pénétrèrent dans son appartement et l'assassinèrent, après un règne de sept années. Il laissait un fils, encore dans l'enfance, qui fut mis sur le trône; il s'appelait Nasr, et réussit non seulement à se maintenir, mais encore à réunir sous sa domination tous les États de son aïeul Samanée. La protection qu'il accorda aux gens de lettres a immortalisé sa mémoire : il les comblait de distinctions et de faveurs; ainsi, le poète Rudiki pouvait rivaliser, par la somptuosité de son train, avec les plus riches seigneurs du royaume : il avait deux cents esclaves pour le servir; lorsqu'il voyageait, ses équipages étaient transportés par quatre cents chameaux.

(De J.-C. 943, de l'hég. 323.) Noé ou Noah, fils de Nasr, recueillit le trône paternel; mais il fut sans cesse en butte aux attaques de ses généraux, dont la cour de Bagdad favorisait sous main la désobéissance; il fut même déposé, puis rétabli dans son pouvoir. Il expira, jeune encore, et transmit le trône à son fils, Abdulmalick, qui périt par un accident. Ses successeurs, Munsour, Abdul, Kassim, Noé et Mustunza, furent contraints de lutter contre les Tatars et les Dilémides. Le dernier Samanide, Mustanza, chassé de ses États, alla chercher un asile auprès d'un chef arabe, qui le livra à ses ennemis.

A l'époque où les Samanides tenaient sous leur domination les provinces septentrionales de la Perse, les Dilémides gouvernaient la partie méridionale : ils étaient issus d'un pêcheur, appelé Abul-Shujah-Ul-Buyah. Ses

MCD 2019

fils entrèrent au service du gouverneur de la province, et s'élevèrent rapidement par leur courage. L'aîné, Ali, déjà parvenu au commandement d'un corps d'armée, défit le lieutenant du calife qui résidait à Ispahan. Ayant remporté une seconde victoire sur le même adversaire, il s'empara de plusieurs provinces, et osa même marcher sur Bagdad, dont il prit possession. A son approche, le calife Mustuky s'enfuit, mais revint bientôt dans sa capitale pour subir la loi du vainqueur. En effet, il combla d'honneur celui qui venait de méconnaître son autorité, et lui prodigua, ainsi qu'à tous ses frères, les premières dignités de l'empire. Ali fut créé vice-roi de Fars et d'Irak, et reçut le titre d'émir-ul-omrah (1); le plus jeune obtint l'emploi de visir du commandeur des croyants : il s'en servit pour détrôner son maître, et mit à sa place Mothi, au nom duquel il exerça la souveraine puissance. Il seconda activement son frère Ali, qui devint un puissant monarque, car les États de ce dernier s'étendaient depuis le Khorassan jusqu'aux portes de Bagdad [948]. Ali mourut, et, comme il n'avait pas d'enfants, son frère, Nukun-u-Doulah, qui administrait la province d Irak, lui succéda. Le fils de ce dernier, Azud-u-Doulah, hérita à son tour du sceptre, et à la mort du visir, qui était son oncle, il prit possession de cette dignité. Jusqu'à sa mort, il régna dans Bagdad, sous l'humble titre d'esclave du commandeur des croyants, auquel il imposait toutes ses volontés. Tous les princes voisins l'entouraient cependant d'hommages, et lui prodiguaient les mêmes respects que s'il eût été roi. Il embellit Bagdad, et dota en même temps cette ville d'établissements utiles, car il fonda des hôpitaux, où les pauvres étaient traités gratuitement dans leurs maladies. Tout en proclamant le bonheur dont il fit jouir les peuples placés sous son sceptre, les historiens lui reprochent d'avoir augmenté certains impôts, et de s'être reservé le monopole de la glace. Ce dernier acte souleva contre lui la multitude, désireuse de goûter à bon marché une jouissance d'un grand prix dans les contrées sujettes à éprouver de grandes chaleurs. Son trépas, arrivé en 982, alluma la guerre entre ses frères, ses fils et ses neveux. Nous passerons sous silence les détails de cette lutte, qui se prolongea environ trente ans. A cette époque, le célèbre Mahmood, sultan de Ghizné, mit fin à la dynastie des Dilémides, en s'emparant de la personne de Mujid-u-Doulah [997].

(1) Chef des nobles.

DYNASTIE DES GHIZNEVIDES.

Le règne de Mahmood a jeté un si grand éclat, qu'il nous semble nécessaire de dire quelques mots des premiers souverains de Ghizné (1). Cette principauté dut son origine à un noble mécontent de Bokharah, qui se retira dans cette ville pour se soustraire à la vengeance de Munsour, l'un des derniers princes de la maison de Saman [976]; son fils Isaac lui succéda. Mais à la mort de ce dernier, un soldat de fortune, Turc d'origine, et nommé Subuctageen, fut porté au trône par le suffrage du peuple et des soldats. Le nouveau prince justifia le choix qui avait été fait de sa personne par de grands talents, qui firent de la principauté de Ghizné un puissant royaume. Il alla porter la guerre dans l'Inde pour y propager la religion de Mahomet, et devint maître des provinces de Ponjaub, de Paishawur et de Lingham; il ne prit cependant, malgré ses victoires, aucun titre royal. Avant d'expirer, dominé par une tendresse aveugle, il voulut transmettre son royaume à son fils Ismaël, au détriment de Mahmood, qui était l'aîné de ses enfants. Ce passe-droit était une injustice, ou plutôt un acte d'ingratitude, car Mahmood avait suivi son père dans ses expéditions, et avait dignement partagé ses succès et ses dangers.

Dès que Subuctageen eut fermé les yeux, il marcha contre Ismaël, qui s'enferma dans Ghizné; mais cette ville ne put résister long-temps, et le jeune Ismaël tomba entre les mains de son frère, qui respecta sa vie, mais le confina dans une pri-

(1) Cette ville est située au midi de Caboul, et à une distance de soixante milles de cette cité. Ghizné, si florissante sous Mahmood, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, ayant cinq ou six mille habitants.

MCD 2019

son le reste de ses jours. Mahmood en prenant le sceptre, rendit hommage à Cawder, calife de Bagdad et repoussa les offres d'un autre calife, qui venait de s'établir en Égypte; Cawder lui décerna les titres de très-grand et de protecteur de la foi, et Mahmood prouva qu'il méritait cette distinction par son zèle religieux. C'est dans ce but qu'il entreprit une campagne dans l'Inde [1000-1001]. Un prince de ce pays, Jypaul, vint à sa rencontre; mais, ayant subi une défaite, il prit la résolution magnanime d'offrir aux dieux qu'il adorait le sacrifice de sa vie pour apaiser leur courroux, et monta volontairement sur un bûcher. Cependant Mahmood remporta encore deux victoires éclatantes; mais il ne put en recueillir le fruit, parce qu'il lui fallut revenir défendre ses États héréditaires contre un chef tatar, dont il avait épousé la fille quelques années auparavant : il triompha de ce nouvel ennemi, et le poursuivit au-delà de l'Oxus [1004]. Il revint ensuite dans l'Indostan, et se trouva en présence d'une armée innombrable, commandée par Anundpal, fils de ce Jypaul qui s'était immolé volontairement pour le salut de son peuple. Une bataille s'engagea entre les deux adversaires; elle fut aussi longue que sanglante, et se termina par la déroute du prince indou. Mahmood s'empara du camp des vaincus, qui contenait d'immenses richesses, et s'avança dans l'intérieur du pays, renversant sur son passage les temples et les idoles consacrés à Brama. Il reprit ensuite le chemin de Ghizné, et célébra son retour par des fêtes où il offrit à l'admiration publique le riche butin qu'il avait fait, entre autres des trônes d'or massifs, une immense quantité de vaisselle d'or et d'argent, et des perles dont le poids total s'élevait à cent quarante livres. Mahmood, en 1012, fit une nouvelle expédition dans l'Inde, et détruisit le fameux temple de Tannazer (1), dont l'idole, brisée en plusieurs morceaux, fut envoyée à Ghizné; ses débris devinrent les marches de la principale mosquée de cette capitale : c'était afin que les musulmans, lorsqu'ils allaient adorer Dieu et glorifier son saint prophète, foulassent aux pieds ces symboles de la superstition. Mahmood marcha contre la principauté de Cachemire et les contrées voisines, dont il força les habitants d'embrasser l'islamisme.

Mais la conquête de l'Indostan dominait souverainement la pensée de Mahmood, et il résolut d'y rentrer pour se rendre maître de Cannouge, célèbre alors par ses richesses et sa magnificence (1). Après une marche qui dura trois mois, le sultan de Ghizné parut tout-à-coup aux portes de la ville, qui ne songea pas même à se défendre; il s'empara ensuite de Marut, où il renversa toutes les idoles qui peuplaient les édifices religieux de cette cité. Mais s'il détruisit les images des dieux, il respecta leurs temples, soit qu'il ne pût s'empêcher de respecter ces chefs-d'œuvre de l'art, ou soit que le temps lui manquât pour achever leur destruction. Quoi qu'il en soit, il ramena dans Ghizné cinquante-trois mille captifs, trois cent cinquante éléphants, et une énorme quantité de bijoux et d'espèces monnayées [1018].

Mahmood fit encore plusieurs expéditions dans l'Inde; la plus célèbre est son incursion dans le Guzarate : il lui fallut traverser le désert de Joudpore. Il conduisait parmi les bagages de son armée vingt mille chameaux, portant des outres pleines d'eau, et il arriva devant une place forte appelée Somnauth, où était renfermée une idole célèbre qui portait ce nom. Les Indous se défendirent en désespérés, et soutinrent deux assauts. Sur ces entrefaites, une armée vint au secours des assiégés. Mahmood marcha contre ses nouveaux ennemis, et les mit en déroute après un combat acharné. Alors les habitants de Somnauth ouvrirent les portes au vainqueur, qui, poussé par son fanatisme religieux, mit en pièces l'idole qui attirait les hommages de tous les sectateurs de Brama. En vain les prêtres lui offrirent des monceaux d'or pour racheter leur divinité, Mahmood fut inflexible et dut s'en féliciter,

(1) Ce temple était situé au nord de Delhi, et à soixante-dix milles de cette ville célèbre.

(1) On croit que cette ville est le Palibothra des anciens : elle n'est éloignée du Gange que de trois milles (environ trois quarts de lieue).

MCD 2019

car l'intérieur de la statue contenait une immense quantité de bijoux, dont la valeur s'élevait bien au-dessus des sommes qui lui avaient été offertes [1026]. Mahmood survécut à peine deux ans à la conquête de Guzarate ; il mourut dans un superbe palais élevé par ses ordres, et auquel il avait donné le nom de *palais du bonheur*. On dit que, prêt à rendre l'âme, il exprima son regret de quitter ses braves soldats, et de dire adieu à tous les projets qu'il méditait encore pour étendre sa gloire. Ce prince a été l'objet des louanges des historiens mahométans, fiers de ses triomphes sur les ennemis du culte de Mahomet. L'attachement fanatique de Mahmood à la foi musulmane aignillonna sa passion pour les conquêtes, et le poussa à porter dans tous les lieux où l'islamisme n'était pas reconnu le ravage et la destruction. Mais, en revanche, la Perse jouit sous son règne d'une longue paix, et le peuple respira sous une administration habile et vigilante. Le prince lui-même surveillait, lorsqu'il n'était pas à la tête de ses armées, les dépositaires de son pouvoir, et punissait leurs fautes sans être arrêté par aucune considération. Un homme étant venu se plaindre d'un jeune noble qui le forçait chaque soir de sortir de son domicile afin de le remplacer auprès de sa femme, avec laquelle il passait la nuit tout entière, le prince se rendit chez le plaignant, éteignit la lampe, et, ayant terrassé le ravisseur, il lui abattit la tête d'un coup de sabre. Alors il fit apporter de la lumière, et, après avoir examiné le corps, il se jeta à genoux, et rendit au ciel des actions de grâces ; puis il demanda de l'eau, en but avec avidité, et dit au mari, qui n'avait pu cacher sa surprise : « Sachez que » depuis que j'ai su l'outrage qui vous avait » été fait je n'ai ni mangé, ni bu, ni dormi ; » je m'étais imaginé qu'un de mes fils pou- » vait être le coupable, et, pour ne pas lais- » ser désarmer ma justice, j'ai éteint la lu- » mière afin de remplir mon devoir de sou- » verain. Quand j'ai reconnu que n'avais » pas frappé un de mes enfants, j'ai remer- » cié Dieu, et j'ai bu pour étancher la soif » qui me dévorait. » Nous rappellerons encore l'historiette suivante, qui est peut-être plus vraisemblable que vraie. Un derviche dit un jour au visir de Mahmood, nommé Khas-Aias : « Faites-moi obtenir, je vous en sup- » plie, quelques secours du sultan. » — « Demain, » lui répondit le ministre, « le » roi doit aller à la chasse ; trouvez-vous sur » son passage, et proposez-lui de lui ensei- » gner la langue des oiseaux : je saisirai » cette occasion pour vous faire obtenir » quelque faveur. » La chose s'exécuta comme elle avait été convenue, et le monarque accorda dix pièces d'or par jour au derviche pour qu'il donnât des leçons à son visir. Ce dernier se promenait un jour dans la campagne avec le prince : ils aperçurent deux hiboux perchés l'un vis-à-vis de l'autre, et qui semblaient converser : « Eh bien, » dit Mahmood à son compagnon, « vous devez » entendre maintenant la langue des oiseaux; » apprenez-nous ce que ceux-ci se disent. » Le ministre eut l'air de prêter l'oreille un instant, et s'écria : « Le hibou que vous » voyez a un fils à marier ; il vient demander » à l'autre sa fille, qui exige que le futur » apporte en dot cinq cents villes ruinées. » L'autre lui a répondu : Dans un pays gou- » verné par le sultan Mahmood, qu'est-ce » qu'une dot de cinq cents villes ruinées? » demandez-m'en mille si vous voulez, je suis » en état de vous les fournir. » C'était faire entendre à Mahmood qu'il négligeait de réparer les édifices publics et les maisons qui tombaient en ruine dans les villes. Il comprit cette leçon et la mit à profit.

Prince guerrier, Mahmood aimait aussi les lettres, et prodigua ses largesses à tous les hommes qui s'illustrèrent par leurs ouvrages. Il engagea le célèbre Ferdousi à écrire le *Shahnameh* ou le *Livre des Rois* : c'est l'histoire de la Perse, écrite en vers quelquefois sublimes ; mais le monarque eut le tort d'écouter les clameurs de l'envie, et refusa au poète, lorsqu'il eut fini son œuvre, la récompense qui lui avait été promise : il lui fit remettre un présent dont la valeur était au-dessous de ce que Ferdousi devait attendre. Celui-ci, indigné, rejeta le don du prince, et, dans son dépit, ajouta à son poème quelques vers satiriques contre le monarque qui avait faussé sa parole. Reconnaissant ensuite

MCD 2019

combien il est dangereux de s'attaquer aux puissants, il quitta la cour pour se retirer à Toos, sa patrie (1). Cependant les vers échappés au courroux de Ferdousi furent communiqués au roi, qui craignit de se venger, et envoya au poète une somme considérable; mais quand elle arriva aux portes de Toos, on portait au tombeau le corps de Ferdousi, qui venait d'expirer. Sa fille, à qui l'on offrit cet or, ne voulut pas accepter pour elle ce qui avait été refusé au génie de son père. Les conquêtes de Mahmood avaient reculé si loin les limites de ses États, qu'à l'ouest et au sud-ouest ils touchaient à la Géorgie et à Bagdad; le royaume de Bokarah et la province de Kashgur les bornaient au nord et au nord-est, et ils s'étendaient à l'est et au sud-est jusqu'aux provinces du Bengale et du Decan, et jusqu'à l'Océan Indien. Mais, en Orient, les empires tombent aussi rapidement qu'ils s'élèvent; si les victoires les font naître, ils s'écroulent subitement sous les coups de quelque défaite; en outre, la succession au trône donnant presque toujours lieu à une lutte entre divers prétendants, l'affaiblit, et souvent en précipite la chute. C'est ce qui arriva lorsque Mahmood eut fermé les yeux : une guerre éclata sur-le-champ entre ses deux fils, Massoud et Mahomet. Le dernier, abandonné de ses soldats, fut privé de la vue par Massoud, qui entreprit, peu de temps après, une expédition dans les environs de Delhi. A peine de retour à Ghizné, il fut contraint de reprendre les armes pour repousser les attaques d'une tribu tatare, appelée *Seljoukee*, qui pénétra dans le Khorassan. Massoud livra bataille à ces farouches ennemis; vaincu, il prit la résolution de se retirer dans l'Inde, et d'établir à Lahore le siége de sa puissance. Mais il conduisait avec lui les immenses trésors amassés par Mahmood, et ses soldats, la discipline s'étant relâchée par suite de l'échec éprouvé par leur chef, se soulevèrent, et mirent au pillage les richesses traînées à leur suite; puis, pour se dérober au châtiment qu'ils venaient d'encourir, ils brisèrent les fers de Mahomet, prisonnier dans le camp, et le saluèrent comme souverain. Celui-ci, à qui l'on amena le prince détrôné, ne voulut pas user de représailles, et se contenta de l'envoyer dans la forteresse de Kurri. Massoud fut assassiné quelques années après, à l'insu de Mahomet. Massoud laissait un fils, appelé Madood, qui prit le titre de roi et qui vint combattre son oncle sur les bords de l'Indus; demeuré vainqueur, il fit le périr avec toute sa famille, qui avait été prise dans l'action [1040-1041]. Le nouveau monarque perdit tout ce qu'il possédait dans la Perse. Au reste, nous n'entrerons dans aucun détail sur toutes les révolutions qui signalèrent la décadence de la dynastie fondée par Mahmood, et qui doit à lui seul tout l'éclat dont elle brille dans l'histoire; ce n'est qu'un tableau monotone d'assassinats, de révoltes et de batailles, qui ne sauraient exciter aucun intérêt; nous rapporterons seulement le sac de la ville de Ghizné. Cette capitale, enrichie par les dépouilles de tant de peuples, avait été enlevée à Byram, l'un des descendants de Mahmood, par Souri, prince affghan. Biram rentra en possession de Ghizné à la suite d'une victoire. Souri était tombé entre ses mains; il ordonna qu'il fût dépouillé de ses habits, qu'on le peignît en noir, et dans cet état, monté sur un taureau maigre, la tête tournée vers la queue de l'animal, on le promena dans toutes les rues de la ville, où il eut à subir les railleries et les insultes de la populace; puis, on le fit expirer dans les supplices. Biram envoya la tête de Souri à Sanjar, prince seljoucide, qui tenait alors la Perse sous sa domination. Allah, frère de Souri, ne respirant que la vengeance, accourut et entra de vive force dans Ghizné, qui, pendant sept jours, resta en proie à toute la fureur et à toute la rapacité des vainqueurs. Ceux-ci, après s'être enivrés de carnage, emmenèrent à Ghour un certain nombre de nobles et de prêtres; on les égorgea, et on employa le sang de ces victimes à délayer le mortier qui servit à cimenter les remparts de cette ville [1151]. Le dernier prince Ghiznevide portait le nom de Koosroo-Malek; assiégé dans Lahore par un prince de Ghour,

(1) Cette ville est située dans le Khorassan; elle s'appelle aujourd'hui Musheid.

MCD 2019

son cousin, il fut pris et mis à mort (1)

DYNASTIE DES SELJOUCIDES.

Le lecteur doit se rappeler qu'une tribu tatare, celle de Seljoukee, sous le règne de Massoud I, avait fait plusieurs incursions dans le Khorassan, où elle avait fini par s'établir. Un de ses chefs, Toghrul, devint lieutenant du calife de Bagdad, remporta d'éclatantes victoires sur les armées de l'empereur, et à sa mort la plus grande partie de la Perse reconnaissait son autorité [1063]. Son neveu et son successeur, Alp-Arslan, recueillit cet héritage et l'agrandit encore. Il porta d'abord ses armes dans la Géorgie et dans l'Arménie, où il propagea, par le glaive, le culte de Mahomet. Effrayé des succès d'Arslan, Romain Diogènes, que l'amour de l'impératrice Eudoxie avait élevé au trône de Constantin, marcha contre les Persans, qu'il rencontra près du village de Konongo, dans la province de l'Aberdijan. Quoique les Grecs fussent plus nombreux que leurs ennemis, la victoire se rangea du côté des Persans. Romain, après avoir fait des prodiges de valeur, tomba vivant entre les mains de ses adversaires. Conduit en présence d'Arslan, il dit au sultan : « Si tu es cruel, fais-» moi mourir ; si tu aimes la vaine gloire, » charge-moi de chaînes et traîne-moi à ta » suite dans ta capitale pour orner ton » triomphe ; si tu es généreux, rends-moi » la liberté. » Arslan adopta ce dernier parti, et Romain vit ses fers brisés, à la condition de payer un tribut ; mais, à peine de retour à Constantinople, le poison termina ses jours [1072]. Alp-Arslan tourna ensuite ses armes contre la patrie de ses ancêtres : il franchit l'Oxus, à la tête de deux cent mille soldats, et pénétra dans le Khaurizm. Un chef arabe, nommé Yusuph, chargé de défendre un petit fort, remplit si bien sa mission, que le sultan, irrité de s'être arrêté si longtemps devant une bicoque, maltraita Yusuph, auquel il reprocha d'avoir osé lui résister, et il ordonna de le mettre à mort. L'autre s'élança sur le monarque le poignard à la main, et le frappa d'un coup mortel ; il fut mis en pièces par les gardes du sultan, qui expira peu de temps après, en déplorant les tristes effets de sa présomption, qui le faisait périr par sa faute. On l'enterra à Merw, ville du Khorassan, et l'on grava sur sa tombe ces mots : « Vous tous, qui avez vu la gloire » d'Alp-Arslan, élevée jusqu'aux cieux, » venez à Merw, et vous ne trouverez plus » de lui que poussière [1072]. » Ce prince ne s'illustra pas seulement par ses talents guerriers ; il possédait encore une autre qualité, non moins utile dans un souverain : celle de choisir ses instruments ; c'est ainsi qu'il discerna le mérite de Nisam-ul-Mulk, auquel il abandonna les détails de l'administration. Ce visir fit pénétrer l'ordre dans toutes les branches du gouvernement, éleva des mosquées, répandit l'instruction en érigeant des colléges, et immortalisa le nom de son maître et le sien, parce qu'il encouragea les lettres et les sciences. Nizam assura la couronne à Malik-Shah, fils d'Arslan. Cawder-Beg, oncle du jeune prince, et qui avait tenté de s'emparer du trône, était retenu prisonnier dans une ville du Khorassan ; quelques troupes, mutinées parce qu'elles réclamaient leur paie arriérée, ayant manifesté l'intention de donner le sceptre au prince captif, Nizam le fit mettre à mort, et prévint ainsi une guerre civile. Les Seljoucides tenaient sous leur dépendance le calife de Bagdad, et Malik-Shah éleva à cette dignité Mochtadi ; il eut même la pensée de faire de Bagdad le siége de son empire ; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. La faveur

(1) Voici la liste des princes de Ghizné, et la date de leur accession au trône :

Subuctageen,	de J.-C.	976,	de l'hégire	365.
Ismaël,	—	997,	—	387.
Mahmood,	—	997,	—	387.
Mahomet,	—	1030,	—	421.
Massoud,	—	1031,	—	422.
Madood,	—	1041,	—	433.
Massoud,	—	1049,	—	441.
Aly,	—	1049,	—	441.
Abdurrasheed,	—	1052,	—	443.
Furrukhzaud,	—	1053,	—	444.
Ibrahim,	—	1059,	—	450.
Massoud,	—	1098,	—	492.
Arslan-Shah,	—	1104,	—	508.
Behram-Shah,	—	1108,	—	512.
Khoosroo-Shah,	—	1152,	—	547.
Koosroo-Malek,	—	1160,	—	555.

MCD 2019

des rois est presque toujours sujette à s'altérer par le temps, car l'inconstance est un vice de notre nature ; Nizam en fit l'épreuve. On irrita contre lui la vanité du sultan, en lui faisant entendre qu'aux yeux des peuples il semblait n'occuper que le second rang ; on éveilla ses craintes, en lui faisant remarquer que les douze fils du visir occupaient les principales charges de l'État, et il saisit l'occasion de secouer un joug qui pesait à sa fierté. Un fils du ministre ayant refusé de donner un emploi à un personnage qui avait été recommandé par le monarque, celui-ci fit redemander à Nizam les marques de sa dignité et disgracia toute sa famille. Outré de ce qu'il appelait un acte d'ingratitude, le vieillard s'écria : « Le roi ne tardera » pas à reconnaître que ce bonnet et cette » écritoire (1) qu'il me redemande aujour- » d'hui, sont liés par les décrets de la Provi- » dence à son trône et à sa couronne. » Ce propos, commenté avec perfidie, fut rapporté à la cour, et Nizam tomba sous le poignard d'un assassin, soldé par son successeur au pouvoir [1092]. Malik-Shah suivit au tombeau son ancien ministre. Durant les vingt années de son règne, la Perse jouit d'un sort tranquille et prospère ; ses États s'étendaient de la Tatarie à la Syrie : s'il ne fit pas de conquêtes, il sut du moins conserver toutes celles que son père lui avait léguées. A la mort de Malik se termine, pour ainsi dire, l'histoire de la dynastie des Seljoucides ; du moins, ce qui nous reste à dire de ces princes est dénué de tout intérêt. Comment ne pas lasser l'attention du lecteur, quand on est réduit à lui présenter sans cesse les mêmes faits, qui ne se recommandent par aucune circonstance de nature à exciter la compassion ou la curiosité ; nous dirons donc en peu de mots, que les quatre fils de Malik-Shah se disputèrent le trône, et y parvinrent successivement. Burkyaruk, l'aîné, tint le sceptre douze ans ; mais, au milieu de troubles continuels, un de ses frères, Mahomet, se rendit maître de l'Aderbijan, tandis qu'un autre, appelé Sanjar, fondait un royaume dans le Khorassan et la Transoxiane ; Mahmood, le plus jeune, avait été couronné par les soins de sa mère, et s'était établi à Ispahan. De ces quatre princes, le plus célèbre fut Sanjar, qui, maître du Khorassan, finit par étendre sa domination sur toute la Perse par ses neveux, devenus ses lieutenants ; les princes indous qui résidaient dans le voisinage de l'Indus, le souverain de Lahore et le prince de Ghour, étaient ses tributaires. Toutefois, Sanjar éprouva de grands revers à la fin de son règne : mis en déroute par les Tatars, dont il avait envahi le territoire, il fut, quelque temps après, battu et fait prisonnier par une horde de Turcomans, qui s'étaient répandus dans le Khorassan ; il demeura captif, et subit tous les maux et toutes les insultes imaginables. Durant son absence, les Turcs portèrent le carnage et la dévastation dans ses États. Un poète, contemporain, en a tracé le triste tableau : « En ces lieux, où la misère » a fixé son trône, y a-t-il quelqu'un, » s'écrie Anweri, « à qui sourit la fortune ou » que la joie accompagne? Oui ; c'est ce » cadavre qu'on descend dans la tombe. Y » a-t-il une femme restée pure où se com- » mettent tant d'odieuses violences? Oui ; » c'est cet enfant qui vient de sortir du sein » de sa mère. — Les mosquées ne reçoivent » plus un peuple fidèle ; il a fallu céder aux » plus vils animaux les lieux saints ; convertis en étables, ils n'ont plus ni toits ni » portiques. Notre oppresseur ne peut lui- » même faire proclamer son nom à la prière ; » tous les crieurs du Khorassan ont été tués, » et les chaires des imams sont renversées. — » Ici la douleur, lorsqu'elle se montre, est » devenue un crime, la crainte sèche les lar- » mes prêtes à couler ; la terreur étouffe les » gémissements, et la mère épouvantée, si » elle aperçoit tout-à-coup, parmi les victi- » mes, un fils chéri, n'ose demander com- » ment est mort son enfant ! » Les souffrances de ses sujets jetèrent Sanjar dans une profonde mélancolie, à laquelle il succomba,

(1) Ces deux objets sont les insignes de la charge de visir, et l'on dit en Perse, quand ce haut fonctionnaire est destitué, qu'il a rendu l'écritoire et le bonnet comme chez nous, lorsqu'un ministre est tombé au pouvoir, on dit qu'il remet son portefeuille. Le visir porte toujours avec lui cette écritoire, et la place dans sa ceinture.

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.t Danois sculp.

Pl. 26.

COSTUMES MILITAIRES PERSANS.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

PERSE.

MCD 2019

peu de mois après s'être affranchi de ses fers [1157].

Le trépas de Sanjar réveilla les prétentions rivales des princes seljoucides; ils se disputèrent son héritage, qui échut enfin à Toghrul III. Il fut le dernier de cette race, et périt dans une bataille, de la main du roi de Khaurizm, qui le rencontra dans la mêlée [1196]. La maison de Seljouk avait exercé le pouvoir suprême durant cent cinquante-huit années.

Le vainqueur de Toghrul s'appelait Takush, gouverneur de la province de Khaurizm; il s'était rendu indépendant. Il transmit sa principauté à son fils Mahomet, dont le trône s'écroula sous les coups de Gengis-Khan, lorsque ce héros dévastateur s'empara de la Perse; le monarque alla finir ses jours dans une petite île de la mer Caspienne. Jellal-u-Deen, après la retraite de son père Mahomet, continua de résister au vainqueur avec un héroïsme qui fut même admiré de ses ennemis. Chassé de ses États, il fit sa retraite, en combattant, jusque sur les bords de l'Indus, et se jeta dans les eaux de ce fleuve pour sauver sa liberté. Il revint dans le Kerman; mais, au lieu de féconder ses bonnes qualités, l'infortune fit éclore dans son âme des vices honteux, qui souillèrent ses dernières années : après s'être distingué par son indomptable courage, on le vit prendre la fuite devant quelques soldats mongols, pour se réfugier dans les montagnes du Kurdistan, où il périt par un assassinat [1230]. A cette époque, l'Aderbijan, le Fars et le Laristan, furent soumis à des petits princes, appelés Attabegs. Les faits qui les concernent peuvent être omis sans inconvénient, car ils racontent des guerres sans importance, et ne présentent que des princes dépossédés ou élevés au trône par le meurtre. Ces tableaux, fastidieux par leur monotonie, ne sont bons qu'à surcharger la mémoire, qui a peine à les retenir. Nous nous contenterons donc de mentionner les Attabegs, dont la domination dura un peu plus d'un siècle.

Il convient maintenant de revenir sur nos pas pour jeter un coup-d'œil sur la nation des Mongols, qui, vers l'année 1220, sous la conduite du célèbre Temugin ou Gengis, soumirent la plus grande partie de l'Asie. Ce prince, ayant réuni sous ses lois toutes les tribus tatares, se fit déclarer khakan, c'est-à-dire chef suprême; il avait alors quarante-neuf ans. Il imposa à ses sujets des lois uniformes, concernant le gouvernement civil et l'organisation de l'armée; nous ne parlerons que de ces dernières. Tous les Mongols étaient soldats, ou dans l'obligation de travailler un certain nombre de jours par année pour le compte de l'État. « Les forces militaires étaient partagées en tomans ou divi-» sions de dix mille hommes, dont chacune » avait pour chef un général; les tomans se » divisaient en dix corps de mille hommes » chacun, commandés par dix officiers nom-» més par le khakan; chaque corps formait » dix compagnies de cent hommes, et ces » compagnies en sections de dix hommes; » il y avait un officier pour chaque compa-» gnie, et un pour chaque section Tous ces » officiers, depuis le général qui commandait » un toman jusqu'au chef d'une section, » étaient enregistrés et responsables des » hommes placés sous leurs ordres. Tout » était réglé, même le mode relatif au par-» tage du butin : nul ne pouvait piller sans » ordre, mais quand l'ordre en était donné, » le moindre soldat avait autant de droit à ce » qu'il prenait que son général (1). » Gengis comptait sous ses drapeaux plus de six cent mille soldats, avec lesquels il étendit ses conquêtes de l'Indus à la Mer-Noire, des bords du Volga et des rives du golfe persique aux déserts de la Sibérie. A sa mort [1226], il partagea entre ses quatre fils ses vastes États. Un de ces derniers, Tulikan, laissa plusieurs enfants; l'un d'eux, appelé Hulakoo, vint achever la conquête de la Perse, que les armées de son grand-père avaient plutôt parcourue que soumise. Il détruisit d'abord la secte des Ismaéliens, dont le chef était connu dans l'Occident sous le nom du Vieux de la Montagne. Ce personnage était une sorte de prophète qui exerça sur ses sectateurs le despotisme le plus illimité durant plus de deux siècles. Les chefs ismaéliens dominaient

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome II, page 147.

MCD 2019

par la terreur les princes de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte, quoiqu'ils ne possédaient que quelques châteaux forts. En effet, ils avaient enivré leurs adeptes d'un fanatisme si aveugle et si redoutable, que ceux-ci, dès qu'ils en avaient reçu l'ordre, allaient égorger tous les personnages, rois ou simples particuliers, qui étaient désignés à leur fureur. Livrés aux tortures les plus cruelles, ils les supportaient sans jeter un cri, et sans laisser échapper aucun aveu. Des califes, des rois, des prêtres, des savants, pour s'être attiré l'inimitié du chef des assassins, étaient tombés sous le poignard des fanatiques, dont il disposait. Hulakoo extermina les ismaéliens, et s'empara de la Perse tout entière [1258]; il fixa enfin sa résidence à Maragha, ville située dans l'Aderbijan. C'est dans cette cité que le petit-fils du barbare Gengis ralluma le flambeau des sciences et des lettres; il y fonda un observatoire, dirigé par le célèbre Nasser-u-Deen, auteur des tables astronomiques connues sous le nom de *Tables d'Eel-Khannée*.

Hulakoo fut remplacé [1264] par son fils Abaka-Khan, qui eut à se défendre contre ses anciens compatriotes, les Tatars, qui vinrent apporter la mort et le pillage dans quelques provinces de la Perse. Il était devenu l'époux de la fille de l'empereur de Constantinople, Michel Paléologue; ce qui a fait dire, mais à tort, qu'il avait adopté la loi du Christ. C'est sous le règne de ce prince que florissait un des plus grands poètes persans, Sadi, natif de Shiraz.

[1281.] Neckoudar, frère d'Abaka, fut choisi pour occuper le trône. Il prit le nom d'Ahmed-Khan lorsqu'il embrassa le culte de Mahomet; mais en adoptant les doctrines du prophète, il persécuta violemment les chrétiens, et souleva contre lui, à cette occasion, les Mongols, qui haïssaient les sectateurs de l'islamisme bien plus que ceux du Christ. Ils dénoncèrent leur souverain au khakan, chef suprême des Tatars. Ahmed, soupçonnant son frère d'avoir été l'instigateur de cette réclamation, le fit tuer: il voulait faire subir le même sort à son neveu Arghoun; mais les seigneurs mongols prirent la défense du jeune prince, et précipitèrent du trône Ahmed. Arghoun fut déclaré par le khakan souverain de la Perse, de l'Arabie et de la Syrie. Aucun événement de quelque importance ne signala son règne; on sait seulement qu'il persécuta les Mahométans, tandis qu'il se montrait plein de tolérance pour les chrétiens.

[1291.] Les émirs décernèrent la couronne à Key Khatou, frère d'Arghoun. Ce monarque n'usa du pouvoir que pour se plonger dans les plaisirs: non content d'avoir peuplé son harem d'une multitude de beautés de tous les pays, il faisait encore enlever les femmes et les filles persanes qui avaient le malheur d'exciter ses désirs. Ses folles dépenses eurent bientôt épuisé ses finances. Ce fut alors que son visir lui proposa d'émettre un papier-monnaie à l'exemple de l'empereur de la Chine, qui venait de créer des valeurs semblables dans ses États. Le roi adopta avec enthousiasme ce projet, et l'on établit dans toute la Perse des maisons d'estampe ou de banque, chargées de fabriquer et de mettre en circulation les billets de change. En même temps une proclamation proscrivit l'usage des métaux précieux, et défendit de les employer soit comme signe monétaire, soit pour les transformer en bijoux. Cette tentative avorta, et le prince n'osa en poursuivre l'exécution. Il n'en recueillit d'autre fruit que la haine publique. Baidu-Khan profita de cette disposition des esprits pour lever l'étendard de la révolte, et Key-Khatou fut mis à mort.

[1294.] Baidu-Khan était à peine en possession du pouvoir, qu'il périt égorgé par son neveu Ghasan-Khan, fils d'Arghoun. Ce dernier, avant de prendre les rênes du gouvernement, convoqua un coroultaï, ou assemblée de nobles mongols, qui l'élurent pour leur souverain. Depuis que plusieurs monarques avaient passé si rapidement sur le trône, l'autorité royale avait été usurpée par les grands: cette usurpation était le principe de toutes les révoltes qui avaient troublé l'État. Ghasan-Khan résolut de rétablir les institutions de Gengis, mais avec les modifications que le temps avait rendues nécessaires; puis il publia des ordonnances réglant l'administration de la justice, la perception des revenus publics, la distribution

MCD 2019

des terres consacrées aux dépenses qu'entraînait le maintien des forces militaires du royaume Il perfectionna encore par des réglements nouveaux le système des postes, établies alors dans tout l'empire; détermina le poids et la valeur des monnaies, et s'efforça de réprimer le vol et le brigandage; en un mot, la législation dont il est l'auteur parut si sage, qu'elle fut adoptée par ses successeurs. Depuis la conquête de la Perse par Hulakoo, les rois de ce pays reconnaissaient le khakan pour leur suzerain; Ghazan-Khan fut le premier qui se dégagea de cette obligation, et il repoussa les Tatars, qui vinrent l'attaquer afin de le contraindre à rentrer dans les liens de l'obéissance. Pour justifier sa conduite, le monarque se convertit à l'islamisme. Les soldats tatars qui l'entouraient suivirent son exemple, et la plus grande partie de la Perse devint musulmane. Toutefois Ghasan fut toujours en guerre avec les califes de l'Égypte, dont il redoutait l'ambition. Il entra en correspondance avec le pape Boniface VIII. Son but, en recherchant l'appui des princes chrétiens, était de les armer contre le souverain du Caire, car c'était l'époque où régnait dans toute son ardeur la fièvre des croisades. Les historiens reprochent à Ghasan son ingratitude envers son visir Nouroze, qui lui avait rendu les services les plus signalés. Il s'en défit par un meurtre. C'est en Orient le sort ordinaire des favoris, car le despotisme du prince est toujours soupçonneux, parce qu'il a tout à craindre. De son côté, le ministre, dont la vie et la fortune sont à la merci de son maître, peut être tenté de le renverser du trône dès qu'il croit sa tête menacée [1294-1303].

Mahomet-Khodah-Bondah, frère de Ghasan, tint le sceptre après lui. Il se déclara pour la secte d'Ali (1), et, depuis cette époque, ses sujets ont adopté la croyance de leur souverain, dont ils chérissent la mémoire. Khodah-Bondah bâtit la ville de Sultanieh, qui devint la capitale de ses États. A sa mort, on lui éleva dans cette cité un superbe tombeau, que le temps détruit rapidement chaque jour, car ce monument, l'un des plus beaux édifices qui décorent la Perse, tombe en ruines, et sert de magasin à fourrages, sans respect pour le monarque dont il contenait la dépouille mortelle. Son fils, Abou-Seyd, n'avait que trois ans à la mort de son père; et comme il se trouvait hors d'état de tenir les rênes du gouvernement, les nobles se disputèrent le pouvoir, qui tomba entre les mains de l'émir de Chouban, qui avait épousé la sœur de son souverain. Ce mariage, en augmentant l'influence de l'émir, promettait de la rendre inébranlable; il voulut même la fortifier encore en mariant sa fille, Bagdad-Khatoon, à un seigneur mongol; mais Abou-Seyd, ayant vu cette dame, s'enflamma pour elle de la plus vive passion: il s'appuya d'une loi déclarant qu'un homme est obligé de céder sa femme au monarque si le prince témoigne le désir d'en faire sa compagne; mais ni Chouban, ni son gendre ne voulaient se soumettre à cette injonction; l'émir, ayant pris les armes contre son souverain, succomba dans la lutte; quant au mari, il acheta son pardon en livrant sa femme au roi. Avec Abouseyd se termina pour ainsi dire le rôle politique de la famille d'Hulakoo. Les derniers princes de cette race ne possédèrent plus que les apparences du pouvoir, livré désormais à des nobles puissants, qui l'exploitaient à leur profit [1335-1344]. Sept monarques passèrent sur le trône (1); les provinces tombèrent au pouvoir de chefs audacieux, et le royaume, livré à l'anarchie, devint aisé-

(1) Ali avait épousé la fille du prophète. A la mort de son beau-père Aboubekre, Omar et Osman jouirent tour-à-tour du kalifat. Aly posséda enfin cette dignité, mais le successeur d'Osman la lui disputa, et Aly, dépouillé du pouvoir, fut assassiné. Son fils et son neveu périrent aussi tragiquement. C'est depuis cette époque que la religion mahométane est divisée en deux sectes principales, les shiites et les sunnites. Les premiers reconnaissent les droits d'Ali au pontificat, tandis que les seconds rejettent la légitimité de ces mêmes droits.

(1) Voici les noms des descendants de Gengis Muezuden-Arpa-Khan, couronné en 1335, mort en 1336. — Moosassa-Kan; 1336. — Mahomet-Khan régna deux années, et périt en 1338. — Saukey, sœur d'Abou-Seyd, apporta la couronne, en 1338, à son époux, Jhan-Timour; il est déposé en 1339, et remplacé par Soliman-Khan, qui, contraint de s'enfuir en 1444, a pour successeur Nousheerwan.

MCD 2019

ment la proie de Timour lorsqu'il voulut englober la Perse dans ses vastes conquêtes.

Cet homme, qui a répandu tant de sang, et amoncelé tant de ruines, appartenait à l'une de ces tribus nomades qui reconnaissaient pour suzerain le khan de Tatarie. Son véritable nom est Timour-Leng, ou Timour-le-Boiteux, parce qu'il était atteint de cette infirmité; en Occident il est plus connu sous le nom de Tamerlan. Son courage et l'habileté de sa politique le portèrent au premier rang dans sa patrie, et il devint, comme autrefois Gengis, chef suprême de toutes les hordes errantes dans les vastes plaines qui s'étendent depuis les rives de l'Oxus jusqu'aux frontières de la Chine. Quand il eut affermi son pouvoir sur ses compatriotes, il commença le cours de ses dévastations en s'emparant de Kashgar et de Kaurizm; puis il envahit le Khorassan. Cette dernière province, l'une des plus importantes de la Perse, était alors placée sous la domination d'un petit prince, Gheaus-u-Deen, qui s'était rendu indépendant. Accablé par les armes de Timour, il obtint seulement la vie; mais ses sujets subirent de la part du vainqueur les plus terribles exactions; le Seistan et le Mazendéran éprouvèrent ensuite les mêmes calamités, et Timour, poursuivant ses succès, prit et détruisit la ville de Sultanieh, où régnait encore un descendant d'Hulakoo. A la même époque, un autre corps tatar soumettait les montagnards du Laristan; l'Irak et le Fars ne tardèrent pas non plus à tomber sous le joug des envahisseurs. Ispahan était la capitale de la première de ces provinces; elle se rendit d'abord sans combat, mais le peuple, dans un moment d'irritation, ayant massacré la garnison tatare, Timour emporta la ville d'assaut, et fit égorger presque tous les habitants: chaque soldat mongol dut apporter un tribut de têtes humaines, et soixante-dix mille chefs humains, entassés en piramides, servirent de trophée à la victoire du farouche conquérant [1387]. Il retourna, peu de temps après, au siége de son empire, et revint, au bout de cinq années, soumettre de nouveau les provinces persanes, qui avaient tenté de secouer le joug. Dans une bataille qui eut lieu près de Shiraz, Timour fut sur le point de périr sous les coups de son adversaire, le brave Munsoor, qui, dépouillé de la principauté du Fars, n'avait pas craint de revenir en disputer la possession aux Tatars [1392]; Munsoor fut vaincu et périt dans le combat. Il n'entre pas dans notre plan de suivre les opérations de Timour; nous dirons seulement, qu'après avoir rangé la Perse une seconde fois sous sa domination, il parcourut en vainqueur l'Asie-Mineure, la Mésopotamie et la Géorgie; il s'avança jusqu'aux portes de Moscou. Croyant, comme César, n'avoir rien fait s'il lui restait quelque chose à faire (1), il entreprit une expédition dans l'Indostan, et s'avança jusqu'à Delhi, où il renouvela les scènes atroces qui avaient souillé la prise d'Ispahan. De retour à Samarcande, il en partit pour aller renverser l'empire fondé nouvellement par les Turcs, et dont Burse était la capitale. Enfin, parvenu à l'âge de soixante-onze ans, il allait se précipiter sur la Chine, lorsque la mort l'arrêta en chemin [1405].

L'héritage de Timour fut disputé par deux de ses petit-fils; l'un Peer Mahomet, succomba, par la trahison de son visir; l'autre, appelé Khulleel-Sultan, resta possesseur du trône; mais la passion insensée qu'il éprouvait pour une des femmes de son harem, la belle Shad-ul-Mulk, le perdit. Une conspiration, tramée par quelques émirs, lui enleva la couronne, et il fut retenu prisonnier dans une forteresse du pays de Kashgar. Sur ces entrefaites, Sultan-Shahrokh, oncle de Khulleel, s'empara de l'autorité suprême; mais, s'il garda le trône au préjudice de son neveu, il adoucit son malheur en lui rendant sa maîtresse. Le prince déchu étant mort, quelques années après, Shad-ul-Mulk ne voulut pas lui survivre, et se poignarda de sa propre main [1409].

Shahrokh était brave, quoiqu'il n'eût pas, comme son père, la passion des conquêtes; il se contenta de repousser les Turkomans, lorsqu'ils firent des invasions dans ses États. Durant un règne de trente-huit années, il

(1) Nous traduisons ici le vers célèbre de la Pharsale :

Nil actum reputans si quid superesset agenaum.

MCD 2019

ramena la prospérité dans son royaume, et rebâtit les villes détruites par les soldats de Timour; il ranima les sciences et les lettres, et sut faire bénir son pouvoir [1446]. Son fils, Ulugh-Bey, aimait comme lui les arts et la paix; mais il eut le malheur de vivre à une époque turbulente, où le premier devoir d'un prince était de savoir combattre; il en fit la triste épreuve : son propre fils, Abdul-Lateef, impatient de régner, le vainquit et le tua [1449]. Ulugh-Bey laissa du moins un monument qui a rendu sa mémoire immortelle : ce sont des tables astronomiques, auxquelles il attacha son nom, puisqu'elles furent composées par son ordre.

Abdul avait acquis la couronne par un parricide; il n'en jouit que six mois : ses soldats l'égorgèrent, et la Perse, depuis le jour de son trépas, retomba dans l'anarchie; tous les descendants de Timour s'en partagèrent les lambeaux. Un petit-fils de Shahrokh, nommé Baber, étant devenu maître du Khorassan et de plusieurs autres provinces limitrophes, obtint la suprématie sur ses concurrents. Quoiqu'il suivît la loi du prophète, ce prince n'en observait pas exactement tous les préceptes, entre autres celui qui défend de boire du vin; cependant, honteux de sa faiblesse, il fit vœu sur le tombeau d'un célèbre iman, de renoncer à cette liqueur qui troublait sa raison; mais il ne put vaincre un penchant enraciné par l'habitude, et mourut par suite des excès où l'entraînait sa passion [1456]. Un arrière petit-fils de Timour, Abou-Seyd, tenta de saisir l'héritage de Baber; mais il perdit la vie dans une rencontre avec les Turkomans. Ses fils, au nombre de onze, jouèrent un rôle obscur; l'histoire parle toutefois d'Oman Shaikh, parce qu'il fut père du célèbre Baber, qui, n'ayant pu remonter au trône de ses ancêtres, alla fonder dans l'Indostan un empire, qui a duré trois siècles et jeté le plus vif éclat (1). Cependant un autre personnage, issu de la maison de Timour et nommé Hussein-Mirza, obtint la prépondérance sur ses nombreux rivaux; on lui donna même le titre de Ghazée, ou le victorieux; mais son fils, battu par les Usbegs, fut réduit à quitter la Perse et alla mourir à Constantinople [1505].

Nous avons parlé déjà plusieurs fois des Turkomans; c'étaient des hordes, originaires de la Tatarie; ils étaient venus s'établir dans l'Asie-Mineure, et formaient deux tribus. celle du mouton noir et celle du mouton blanc, parce que les figures de ces animaux étaient représentées sur leurs étendards. Après la mort de Timour, leurs chefs prirent part aux dissensions qui déchiraient la Perse, et entrèrent en lutte avec tous les princes de la race de Timour, qui, à ce titre, aspiraient à réunir sous leur sceptre tout le royaume. Les Turkomans finirent par s'approprier plusieurs provinces. Rien de plus confus que l'histoire des princes turkomans du mouton noir et du mouton blanc; elle ne présente qu'une succession de combats et de catastrophes, dénués de grandeur comme d'intérêt. Tous ces faits ne méritent pas d'attirer l'attention; nous ne chercherons pas à les exhumer de l'oubli; il suffira d'apprendre au lecteur que la Perse était en proie à la confusion la plus extrême, lorsqu'une nouvelle race, celle des Sophis, ramena l'unité dans le royaume, et lui rendit son ancienne splendeur.

DYNASTIE DES SOPHIS.

Les ancêtres d'Ismaël, que nous allons voir monter au trône de la Perse, s'étaient rendus célèbres par leur piété. L'un d'eux, nommé Sudder-u-Deen, était regardé comme un saint. A l'époque où Timour envahit le royaume, ce conquérant visita le pieux musulman dans sa cellule, et promit de lui accorder ce qu'il lui demanderait. — Eh bien, mettez en liberté les prisonniers turcs que vous avez amenés avec vous. Timour fit ce

(1) L'empire mongol, fondé par Baber, a été conquis par les Anglais à la fin du dix-huitième siècle. Un descendant du petit-fils de Timour réside encore à Delhi, où il occupe le palais de ses ancêtres; les monnaies portent son nom et son effigie; mais ce fantôme de monarque, pensionné par ses vainqueurs, ne peut donner aucun ordre, et ne peut même sortir, sans permission, de l'enceinte où il vit confiné; ce n'est plus, en un mot, qu'un roi de théâtre, qui inspire plus de mépris encore que de pitié.

MCD 2019

qu'il désirait, et la reconnaissance des captifs fut la première cause de la grandeur à laquelle atteignit la race des Sophis : ils devinrent les plus zélés partisans de la famille de Suffic, et lui consacrèrent leur vie et leur épée. Sudder-u-Deen mourut dans sa solitude, et laissa pour tout héritage son manteau, qui appartint à l'aîné de ses fils. Ce legs était d'une grande importance pour celui qui le recueillait ; il lui imprimait un caractère sacré, et lui transférait une sorte de suprématie religieuse, qui, fondée seulement sur l'opinion, n'en était pas moins très-réelle et très-puissante (1). Le possesseur du manteau, Khaudjah-Ali, voué comme son père à la vie méditative, alla visiter la Mecque, et finit ses jours à Jérusalem, où ses disciples lui élevèrent un tombeau. Son fils Juneyd acquit une si grande renommée, et devint l'objet d'une vénération si profonde et si universelle, qu'un prince de la tribu du mouton blanc, Uzun-Hussum, lui donna sa sœur en mariage. Cette alliance fit de Juneyd un personnage politique, et il périt dans un combat livré contre Jehan-Shah, chef de la tribu du mouton noir. Il laissait un fils, appelé Hider ; celui-ci devint le gendre de son oncle Uzun-Hussum, qui, vainqueur des autres princes ses rivaux, s'était rendu maître de presque toute la Perse. Ismaël était le troisième fils d'Hider ; son frère aîné, Ali, ayant été tué par les troupes du gouverneur de Shirwan, Ismaël, encore dans l'enfance, fut conduit dans le Ghilan [1492], où il fut recueilli par les amis de sa famille. Dès qu'il put tenir une épée, le jeune prince marcha contre l'auteur de la mort de son père, et le battit ; mais Alwund-Bey, prince de la dynastie du mouton blanc, vint au secours du vaincu : il ne fut pas plus heureux, et la province d'Aderbijan fut pour Ismaël le prix de ses deux victoires. L'année suivante, il obtint un nouveau succès contre un prince de la même race, et se trouva maître, en moins de quatre ans, des plus belles provinces de la Perse, dont il se déclara le souverain [de J.-C. 1502, de l'hég. 908].

(1) C'est ainsi que dans la Bible nous voyons le prophète Élie, lorsqu'il fut ravi au ciel, jeter son manteau à son disciple Élisée.

Les ancêtres d'Ismaël étaient shiites, c'est-à-dire qu'ils soutenaient la légitimité des droits au califat d'Ali, gendre du prophète. Long-temps persécutés, ceux qui soutenaient cette opinion se rallièrent à Ismaël, et se dévouèrent à sa cause avec cette ferveur qui ne recule devant aucun sacrifice ; Ismaël sut en profiter dans l'intérêt de sa fortune. En 1508 il conquit le Khorassan sur les Usbegs, et s'empara de la ville de Bulkh. Vainqueur dans toutes les batailles, Ismaël éprouva à son tour une sanglante défaite, lorsqu'il fut attaqué par Selim, sultan de Constantinople, qui avait pénétré dans l'Aderbijan [1514]. Cet échec n'eut aucune suite sérieuse, car le prince turc se retira, faute de vivres, n'emportant qu'une gloire stérile ; il mourut, et Ismaël, débarrassé d'un ennemi si redoutable, en profita pour franchir l'Araxe et soumettre la Géorgie : il expira à l'âge de quarante-cinq ans [1523] (1). Ce prince, dont la mémoire a été, pour ainsi dire, divinisée par les Persans, avait de grandes qualités : il unissait à la vertu guerrière l'habileté politique ; mais il doit la majeure partie de sa renommée au zèle qu'il montra pour faire triompher la secte d'Ali ; aussi est-il désigné dans l'histoire sous le nom de *roi des Shiites*.

Tamasp, fils aîné d'Ismaël, lui succéda ; le commencement de son règne fut troublé par l'ambition de la tribu de Tukuloo, dont les chefs voulurent s'emparer de la personne du jeune monarque, qui serait alors devenu leur esclave. Tamasp avait seize ans ; il ne voulut pas céder à cette insolente proposition, et fit un appel à la fidélité des autres tribus, et celle de Tukuloo, écrasée par le nombre, fut dispersée [1530]. Le monarque battit les Usbegs, qui avaient fait une incursion dans le Khorassan ; mais l'empereur turc, Soliman I, pénétra à son tour dans la Perse, et arriva même jusqu'aux portes de Sultanieh : il ne put cependant prendre cette ville, et opéra sa retraite ; la campagne suivante eut les mêmes résultats, et Soliman, qui avait encore envahi le royaume, fut contraint de se retirer [1533]. Tamasp avait trois frères ;

MCD 2019

l'un d'eux, appelé Ilkhas, se révolta contre son souverain; vaincu, il alla chercher un asile dans le Khurdistan, auprès d'un chef de tribu qui le vendit au monarque. Ilkhas, jeté dans les fers, mourut au bout d'une année, sans doute par les ordres de Tamasp. Un autre frère du monarque périt aussi sacrifié sur un simple soupçon; mais les crimes de ce genre sont un résultat presque inévitable de la position des princes de l'Orient. Comme le dogme de la légitimité n'a pénétré ni dans les mœurs ni dans les lois, celui qui occupe le trône a surtout à craindre l'ambition de ses proches parents, dans lesquels il voit des rivaux secrets et toujours prêts à prendre sa place. En 1548, Soliman vint attaquer de nouveau la Perse à la tête de deux cent mille hommes; Tamasp marcha à sa rencontre, et remporta un triomphe signalé; il est vrai que ce triomphe fut en grande partie l'œuvre de la bravoure et de la tactique de dix mille Portugais, qui avaient pris place dans les rangs de l'armée persane. A la suite de cette victoire, le monarque envahit la Géorgie, et s'avança même dans l'Asie-Mineure. Fils d'un personnage révéré comme un saint, Tamasp crut devoir faire une pénitence publique pour expier ses infractions au précepte de Mahomet, qui proscrit l'usage du vin. Il donna l'ordre, à cette occasion, de fermer tous les cabarets de son royaume; toutefois, il ne s'était pas corrigé de son penchant excessif pour les femmes. Enfermé dans son harem, il oubliait au sein des voluptés ses devoirs de roi, au détriment de son peuple, qui eut beaucoup à souffrir de cette négligence, car elle encouragea les ennemis intérieurs et extérieurs du royaume à faire des tentatives, qui pouvaient être justifiées par le succès. C'est sous le règne de ce prince que les Anglais pénétrèrent dans la Perse; un négociant de cette nation fut accrédité par Élisabeth auprès du souverain persan, et en obtint une audience, mais qui ne produisit aucun utile résultat. Tamasp occupa le trône cinquante-trois ans, et il en avait soixante-quatre lorsqu'il mourut [1576]. Il laissait un grand nombre d'enfants; le cinquième de ses fils, Hider Mirza, était auprès de Tamasp, il s'empara du palais et se fit proclamer roi; mais, trompé par la femme favorite de son père, qui se montra en apparence dévouée à ses intérêts, il tomba victime d'une conspiration tramée autour de lui. Son frère Ismaël, alors captif dans une forteresse, passa de sa prison sur le trône. Le nouveau monarque ouvrit son règne par le massacre des princes du sang royal; tous périrent, à l'exception d'Ali-Mirza, que l'on priva de la vue. Cependent le frère aîné d'Ismaël, affligé dès sa naissance d'une cécité presque complète, et qui semblait devoir l'éloigner à jamais du trône, se trouvait à Shiraz avec sa famille, tandis qu'un de ses fils, nommé Abas, était confié aux soins d'un seigneur persan, appelé Kouli-Khan. Le monarque ne se crut pas en sûreté tant qu'un seul homme de sa famille serait vivant, et il envoya l'ordre de mettre à mort Mahomet et ses deux enfants; mais il mourut subitement, et ses victimes échappèrent au trépas : une heure plus tard, la tête de Mahomet eût roulé sous le sabre du bourreau; quant au jeune Abas, il fut sauvé, non par un motif de compassion, mais parce que l'ordre qui prescrivait de le sacrifier arriva à l'époque du ramazan (1). Ali-Kouli, dans ces jours consacrés aux mortifications et à la prière, ne voulut pas se souiller d'un meurtre, et ce délai conserva la vie à un enfant qui devait être un jour la gloire de sa patrie.

(De J.-C. 1577; de l'hég. 985.) Mahomet Mirza fut aussitôt proclamé roi; comme son prédécesseur, il sacrifia à ses craintes deux frères et une sœur. Son règne, qui dura près de huit ans, fut signalé par des révoltes, les unes provoquées par deux religieux mendiants, qui voulurent se faire passer pour Ismaël; les autres par des chefs de tribus, qui aspiraient à se saisir de la direction des affaires. Sous le prétexte qu'il existait d'intolérables abus, ils massacrèrent le visir Soliman, que le monarque fut contraint de livrer à leur fureur. Les Turcs, profitant des troubles qui agitaient le royaume, tentèrent une invasion, et s'emparèrent de Tabriz; mais la mort du pacha qui les com

(1) Ce mois est consacré au jeûne par les musulmans.

MCD 2019

mandait entraîna bientôt leur retraite. Peu de temps après cet événement, Hamza-Mirza, fils aîné de Mahomet, et dont le caractère et les talents étaient le soutien du trône paternel, fut assassiné par un barbier (1). A la même époque, les chefs des tribus du Korassan s'étaient rendus maîtres, au nom du jeune Abas, de cette province, et Mahomet, hors d'état de se défendre, ne put garder le sceptre, qui passa aux mains de son fils. L histoire a oublié ou dédaigné de nous apprendre ce que devint le monarque déchu, s'il fut sacrifié aux exigences de la politique orientale, ou s'il acheva ses derniers jours dans l'obscurité d'un harem.

(De J.-C. 1585 ; de l'hég. 993.) Shah-Abas avait dix-huit ans lorsqu'il prit la place de son père. Son premier soin fut de secouer le joug que faisait peser sur lui Murshud-Kaoli-Kan, chef d'une tribu du Korassan ; il avait eu la plus grande part à l'élévation du jeune monarque, et prétendait gouverner sous son nom. Abas s'affranchit par un meurtre de cette tyrannie, car il voulait régner par lui-même, et ne déléguer à personne le pouvoir qu'il était si digne d'exercer. Il ouvrit ensuite la campagne contre les Turcs, qu'il joignit sur les bords du Kur ou Cyrus, rivière de la Géorgie ; il les battit, et réduisit sous son obéissance le Ghilan. Il revint dans le Khorassan, dont il chassa les Usbegs, tribu tatare qui infestait constamment cette province. Dans une action, qui eut lieu près d'Hérat, ces barbares furent exterminés. Tandis que le monarque triomphait dans le Khorassan, ses généraux soumettaient les îles du golfe Persique, et prenaient possession de Bahrein, célèbre par la pêche des perles. Il rentra encore en possession de la province de Lar. Les Turcs, sous Ismaël II, avaient pris pied dans la Perse, où ils possédaient le fort de Nahaviend, les villes de Tabriz et de Téflis, ainsi que la plus grande partie de l'Aderbijan. Abas résolut de les chasser. Mais, avant de commencer la lutte contre le sultan de Constantinople, Abas, cédant aux conseils de deux gentilhommes anglais qui étaient venus à sa cour (1), il leur confia un corps de troupes pour instruire ses soldats dans l'art de la guerre ; il avait un double but, celui de battre les Turcs et d'avoir à sa disposition des hommes dévoués, dont il comptait se servir pour rendre son autorité plus absolue. En effet, ce plan obtint un plein succès Abas remporta une victoire signalée sur les Turcs dans la province de l'Aberdijan de J.-C. 1603 ; de l'hég. 1014]. Le soir de la bataille, le monarque, entouré de ses principaux chefs, recevait leurs félicitations et buvait avec eux pour célébrer sa victoire, lorsqu'on lui amena un prisonnier, remarquable par sa haute stature et sa mâle physionomie. Interrogé par le roi : « J'appartiens, » dit le captif, « à la famille khurde de Mookrée » — « Qu'on le livre, » dit le prince « à Roostun-» Bey. » C'était un chef d'une famille ennemie de celle de Mookrée ; mais celui-ci refusa noblement de se venger sur un homme sans défense. Alors le roi dit tout haut à son capitaine des gardes de couper la tête au prisonnier, qui se précipita alors sur le monarque un poignard à la main ; la table fut renversée, les lumières éteintes, et tous les témoins de cette scène étaient plongés dans la stupeur, car ils n'osaient secourir Abas dans la crainte de le frapper dans l'obscurité. Enfin on apporta des flambeaux ; Abas avait désarmé le Khurde, qui fut massacré sur-le-champ ; et il se remit à table, où il continua de boire et de recevoir les têtes sanglantes que ses soldats venaient à chaque instant déposer à ses pieds. A dater de cette victoire, les Turcs n'éprouvèrent plus que des défaites ; ils furent chassés de toutes les provinces de la Perse, et perdirent même les villes de Bagdad, de Mosoul, et la province du Diarbékir.

Nous avons vu qu'Abas avait envoyé Sir Antony Sherley pour nouer des relations

(1) Des historiens occidentaux prétendent que Hamza occupa même le trône durant quelques années ; mais l'auteur persan Zubd-ul-Tuarikh, dont le témoignage doit être d'un grand poids, ne parle pas de cette circonstance. Nous avons cru devoir suivre son récit.

(1) Ces deux gentilshommes s'appelaient Sherley ; l'aîné, sir Antony, fut envoyé en Europe pour former des alliances entre Shah-Abas et la chrétienté. L'autre, sir Robert, resté en Perse, essaya de discipliner les troupes de ce pays.

MCD 2019

avec les nations européennes. Séduits par l'espoir d'ouvrir de nouvelles chances à leur commerce, les Français, les Hollandais et les Anglais avaient fondé des comptoirs à Gombroom; mais les Portugais, établis depuis long-temps à Ormuz, pouvaient être des rivaux redoutables, et il fut résolu de les expulser. L'île d'Ormuz, qu'ils occupaient, commandait l'entrée du golfe Persique; l'avantage de cette position avait pu seule déterminer des hommes à habiter un territoire privé d'eau douce et de verdure, et brûlé par un soleil ardent. Mais la sûreté, l'étendue de son port ne tarda pas à rendre Ormuz le centre d'un immense commerce. Ainsi que l'avait prévu le grand Albuquerque lorsqu'il s'en empara pour le Portugal, cette île parvint rapidement au plus haut point de prospérité, et l'industrie de l'homme, luttant avec succès contre le climat, avait fait d'Ormuz un lieu de délices. Abas, ébloui par de si brillants résultats, dont il ne soupçonnait pas la cause, résolut de s'approprier ces avantages, et s'adressa à la compagnie anglaise des Indes orientales, à laquelle il promit d'abandonner la moitié du butin que l'on recueillerait. Les marchandises britanniques devaient, en outre, ne plus payer de droits de douanes lorsqu'elles seraient importées à Gombroon. A ce prix, les Anglais fournirent à Shah-Abas des vaisseaux et de l'artillerie. La garnison portugaise, décimée par les fatigues et la famine, fut réduite à se rendre, et le monarque, ayant planté ses enseignes sur les murs d'Ormuz, lui imposa son nom (de J.-C. 1622; de l'hég. 1032). Les Anglais ne recueillirent de la ruine d'Ormuz que la honte d'y avoir contribué. Le monarque viola audacieusement toutes ses promesses, et leur défendit même de former aucun établissement dans le golfe. Sous le sceptre de son nouveau maître, Ormuz déchut bien plus rapidement qu'il ne s'était élevé, et le tort fait aux Portugais ne tourna pas au profit de leurs adversaires. Les Anglais n'en tirèrent aucun avantage, et les Persans, restés maîtres de la place, virent s'évanouir les richesses qu'ils avaient convoitées, car, venues avec le commerce, elles s'éloignèrent avec lui.

Les historiens ont loué l'administration d'Abas; il est certain que ce prince déploya autant de vigilance que d'habileté : il réprimait sévèrement les concussions de ses généraux et de tous les fonctionnaires publics; mais les punitions qu'il infligeait étaient presque toujours empreintes de cruauté : il ordonnait le plus souvent de couper le nez et les oreilles aux coupables, et dans ses jours d'indulgence, il se contentait de les faire promener sur un âne à travers les rues, ou de les contraindre à danser et à jouer le rôle de bouffon. Lorsqu'il parvint au trône, il fut obligé de montrer une grande sévérité pour ployer à l'obéissance les chefs de tribus, dont l'indocilité lui créait sans cesse de nouveaux embarras. Pour triompher d'une résistance toujours voisine de la sédition, Abas leva un corps de dix mille chevaux et de douze mille fantassins, qu'il paya de ses deniers. Appuyé sur leur dévouement, il reconquit tous les droits du commandement, qu'il poussa jusqu'au despotisme. Devenu maître du pouvoir, il sut le manier, et rendit la Perse florissante au dedans et redoutable au dehors; mais s'il méritait l'admiration et même l'attachement de ses sujets, il fut le tyran et le bourreau de sa famille. Il avait quatre fils; l'aîné, Suffie-Mirza, ayant excité sa jalousie, le monarque le fit assassiner par un de ses courtisans, nommé Beh-Bood-Khan, et récompensa le meurtrier en lui conférant les plus hauts emplois; mais l'expiation devait être terrible, et Beh-Bood reçut un jour l'ordre d'apporter la tête de son propre fils. Le misérable obéit, et ne put s'empêcher de dire à Abas : « Je suis bien malheureux! — Oui,» lui dit le monarque, « mais tu oublieras ton » infortune, car tu es ambitieux; et ton cœur » est maintenant semblable à celui de ton » maître. » Trois princes restaient : l'un mourut de maladie, et Abas fit arracher les yeux aux deux autres. L'une de ces victimes, appelé Khodah-Bundah, irritée de ce barbare traitement, conçut la haine la plus profonde contre son père; il avait une fille, délices de son aïeul : le prince saisit un jour cet enfant, et l'égorgea, uniquement pour désespérer Abas, puis il s'empoisonna. Le monarque survécut peu de temps à cette horrible tragé-

MCD 2019

die; car il se livra, pour en perdre le souvenir, à des excès qui abrégèrent ses jours : il était cependant âgé de soixante-dix ans quand il mourut; mais la force de sa constitution, si elle n'eût été minée par le chagrin et la débauche, semblait lui promettre une plus longue carrière [de J.-C. 1628, de l'hég. 1037]. Il fit bâtir dans toutes les provinces du royaume des caravanserails, jeter des ponts, et embellit Ispahan, dont il fit sa capitale; il décora cette cité de plusieurs palais et d'une mosquée, l'un des plus beaux édifices de la Perse. Mais son œuvre la plus utile, comme la plus gigantesque, est une chaussée de trois cents milles de longueur, et qui traverse toute la province du Masenderan; solidement construite, elle s'est conservée presque intacte jusqu'à nos jours, quoiqu'elle n'ait jamais été réparée. Il attira aussi dans son royaume les étrangers, et leur permit de professer publiquement leur culte; exemple de tolérance d'autant plus remarquable, qu'Abas affichait aux yeux de ses peuples une grande dévotion.

Shah-Suffie, son petit-fils, héritier de la couronne, se montra indigne de la porter. Il commença son règne par faire crever les yeux à son frère et mettre à mort ses deux oncles; il égorgea successivement la plupart de ses ministres, de ses généraux et de ses courtisans, et n'épargna pas même les femmes de son harem. On assure qu'il livra au bourreau sa propre mère et sa sœur; mais le plus grand nombre des crimes dont il se souilla, il les commettait quand l'ivresse l'avait rendu furieux, ou quand il était égaré par ses craintes superstitieuses : c'est ainsi, qu'ayant fait un jour une pêche heureuse, il distribua son butin entre tous les seigneurs qui l'accompagnaient, il y joignit des robes d'honneur; mais, malheureusement, la lune se trouvait en ce moment dans la constellation du lion, et ceux qui avaient reçu les présents du monarque furent mis à mort peu de temps après. Les Turcs firent une invasion dans la Perse, mais on les repoussa; les Usbegs, qui avaient envahi le Khorassan, en furent chassés. Ces deux guerres sans importance sont les seuls événements militaires qui remplissent les annales du règne de Shah-Suffie. Ce prince garda le sceptre quatorze ans, et mourut à Kashan [de J.-C. 1641, de l'hég. 1051]. Lorsqu'il sentit que ses forces s'affaiblissaient, il exprima son regret d'avoir fait aveugler son fils Abas. Mais l'eunuque chargé de cette cruelle mission avait pris sur lui de ne pas l'exécuter, et conseilla au jeune prince de jouer le rôle d'aveugle. Ce dernier avait réussi à duper toute la cour, en affectant toutes les apparences de la cécité. L'eunuque promit au monarque de rendre la vue à l'héritier du trône, et tint aisément sa promesse.

Abas II était encore trop jeune pour prendre les rênes du gouvernement, il fut mis sous la tutelle de quelques seigneurs, connus par l'austérité de leur conduite et de leurs principes religieux. La dévotion devint alors à la mode parmi les courtisans, qui s'interdirent même l'usage du vin, afin de plaire aux nouveaux dispensateurs du pouvoir; mais le peuple ne goûta pas cette réforme, s'il en faut juger par l'anecdote suivante. Les habitants d'Érivan, ayant appris qu'on venait de leur donner pour gouverneur un buveur d'eau, adressèrent une requête au roi pour faire révoquer cette nomination, qui effrayait, disaient-ils, leur fragilité; en effet, la plupart des citoyens d'Érivan étaient signalés par leur penchant à l'ivrognerie. Le gouvernement crut devoir revenir sur son choix. Abas ne tarda pas à oublier avec l'âge les préceptes salutaires qu'il avait reçus, entre autres celui qui recommandait de s'abstenir de boire du vin; il prit goût, au contraire, à cette liqueur, et finit par s'enivrer presque tous les soirs; mais quand sa raison était troublée, au milieu des orgies dont il s'était fait une habitude, Abas devenait cruel, et punissait par la mort ou la mutilation les indiscrétions les plus légères qui échappaient à ses convives. — Il avait à peine seize ans, lorsqu'il marcha en personne pour reprendre à l'empereur mongol, Kandahar enlevé à son prédécesseur. Dans cette expédition, les troupes persanes donnèrent un exemple trop rarement suivi, surtout en Orient : ils payèrent aux habitants tout ce qu'ils furent obligés de prendre pour subvenir à leurs besoins. Abas régna vingt-cinq ans, et il en avait trente-quatre quand il mourut des suites de

MCD 2019

son intempérance. D'autres historiens prétendent qu'il expira victime d'une maladie, qu'ils imputent à un vice honteux, trop commun en Orient. Quoi qu'il en soit, ce prince, qui faisait trembler ses courtisans, rendit son peuple heureux; en effet, quand sa raison n'était pas troublée par l'ivresse, il se montrait juste et bon, et, par sa vigilance, empêchait les dépositaires de son pouvoir d'en abuser pour satisfaire leurs passions ou pour augmenter leur fortune.

(1666, de l'hég. 1677.) Le monarque qui venait de descendre dans la tombe, laissait deux fils : l'aîné, appelé Suffie, avait vingt ans; le plus jeune, Humza-Mirza, n'en avait que sept, mais il se trouvait au palais quand son père mourut, tandis que Suffie était à Ispahan, traité comme un prisonnier; on avait même, peut-être à dessein, répandu le bruit qu'il venait d'être privé de la vue. En conséquence, les principaux officiers de l'État s'assemblèrent, et le visir proposa de donner la couronne à Humza-Mirza. Les assistants paraissaient disposés à adopter cette résolution, quand l'eunuque Aga-Moobaruk, à qui se trouvait confié l'éducation de Humza, prit tout-à-coup la parole en ces termes : « Je dois croire, » dit-il, » nobles seigneurs, qu'en prenant une réso- » lution semblable, vous vous laissez emporter à un enthousiasme subit, qui ne vous a » pas permis de peser l'acte dont on vous » propose l'adoption. En y réfléchissant, » vous ne voudrez jamais commettre une » action aussi contraire à la justice et aux » lois de notre saint prophète. Vous n'avez » encore entendu que des raisons spécieuses, » qui semblent légitimer ce crime, et quel » est le motif qui vous inspire? je vais le » dire tout haut : c'est d'obtenir le gouvernement de ce royaume; voilà pourquoi » vous voulez placer un enfant sur le trône. » Vous dites que son frère aîné est mort ou » du moins privé de la vue. Ces deux faits » sont également faux : il vit, il voit clair; » ma tête répondra de la vérité de ce que » j'avance. S'il en avait été autrement, je » n'aurais pas pu l'ignorer; de plus, si le feu » roi eût voulu prendre pour successeur Humza-Mirza, n'aurait-il pas manifesté » cette intention, en donnant à cet enfant » des marques publiques de sa prédilection; » aurait-on caché ce secret important à son » illustre mère, et à moi, qui suis chargé de » l'éducation du jeune prince; mais jamais » Abas n'a eu ce projet, et si vous transférez » jamais au jeune frère les droits de son aîné, » vous commettrez tout à la fois une injustice » et une trahison! Hé bien! s'il faut un sacrifice pour la tranquillité de l'État, qu'il » tombe plutôt sur le plus jeune des deux » princes. Ne voyez-vous pas que vous allez » jeter tout le royaume dans la confusion? » Croyez-vous que le reste de la noblesse » persane n'aura pas plus de respect pour » la justice et les lois? Croyez-vous aussi » que le peuple consente à partager votre » crime, et sûrement ce serait en accepter » la honte que de vous soutenir; vous serez » en horreur à tout le monde. Humza-Mirza » vous regardera quelque jour comme des » hommes qui ne l'auront élevé au trône que » pour satisfaire leur propre ambition, et » qui, pour arriver à ce but, auront trahi » leur roi, leur prophète et leur Dieu. Il » s'arrêta alors un moment, puis, tout ému, » il s'écria : Humza-Mirza, Humza-Mirza, » à quelle extrémité me réduit-on! O vous, » les premiers de cet empire, voulez-vous me » contraindre à étrangler ce jeune prince » avec ces mêmes mains qui l'ont élevé? » Voulez-vous que j'apporte ici son cadavre » palpitant? Il dépend de moi de commettre » cet odieux attentat, et je ne vois plus d'autre moyen pour vous forcer à être justes. » Il faudra bien alors que vous décerniez la » couronne à celui à qui elle appartient; et » comme il vous récompensera quand il saura » à quelle horrible extrémité il a fallu recourir pour vous forcer à le placer sur le » trône (1). » Après ces mots, il sortit de la salle et laissa les assistants en proie à la crainte et à l'étonnement. Aga-Moobaruk avait tout à gagner à l'élévation du prince confié à ses soins, et cependant il se déclarait en faveur de Suffie; il était donc inspiré par le patriotisme le plus pur, et par un

(1) Vid. *Voyage de Chardin en Perse*, tome IV, page 226.

MCD 2019

sentiment de loyauté qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer ; aussi, après un long silence, le visir prit enfin la parole pour annoncer que, puisque le prince Suffie vivait encore, et qu'il n'était point privé de la vue, le trône lui appartenait. Ce fut ainsi que ce prince obtint le sceptre, et nous devons ajouter qu'il se montra reconnaissant envers le personnage auquel il en était redevable : il lui offrit les premières charges du royaume ; mais, content d'avoir fait son devoir, Aga-Moobaruk refusa les biens qui lui étaient offerts, et ne voulut pas sortir de son obscurité.

Le nouveau roi se montra peu digne d'un si noble dévouement, et il n'usa du rang suprême que pour satisfaire ses penchants déréglés. Les heures qu'il ne passait pas dans son harem, il les consacrait à de hideuses orgies, entouré de quelques favoris, de musiciens et de bouffons : il s'enivrait presque tous les soirs ; malheur alors à ceux qui partageaient ses amusements : un mot mal interprété allumait la colère du roi, et la fête se terminait souvent par des meurtres ou des mutilations. Le monarque avait abandonné les soins du gouvernement à Shaik-Ali-Khan, homme aussi remarquable par son habileté pratique dans les affaires, que par son intégrité et la rigidité de ses habitudes. Le prince se sentit offensé de la sage conduite de son visir, qui faisait la satire de la sienne, et, un jour qu'il se livrait à ses débauches accoutumées, il envoya chercher le vieux ministre, et lui déclara qu'il lui fallait opter entre une coupe remplie de vin ou d'opium. Le visir, n'osant pas désobéir à son maître, choisit l'opium et tomba bientôt dans une sorte de léthargie ; le roi fit venir toute la cour pour lui montrer l'austère visir plongé dans l'ivresse ; puis, il ordonna de lui couper la barbe, et le fit reporter à son logis. Le lendemain, Ali-Khan, ayant repris sa raison, se crut déshonoré, et refusa obstinément de garder la direction des affaires. Le monarque ne tarda pas à reconnaître combien le ministre lui était nécessaire, et le fit prier plusieurs fois de reprendre son emploi, mais il ne put triompher de son refus. Enfin, quatre mois après cet événement, Suffie, étant ivre, prescrivit à l'un de ses courtisans de faire couper les mains à un musicien, puis il s'endormit ; quand il se réveilla, ayant appris que son ordre était resté sans exécution, il renouvela son ordre sanguinaire, et condamna à la même peine celui qui avait osé lui désobéir. Averti de ce qui se passait, Ali-Khan se rendit au palais et vint se jeter aux pieds du roi pour le supplier de révoquer cette cruelle sentence. « Eh quoi ! » lui dit le prince, « vous avez repoussé mes sollici-» tations, et vous venez ici intercéder pour » d'autres. — Je suis votre esclave, » répondit le ministre, « et prêt à obéir à vos » commandements. — Alors je pardonne ; » reprenez votre charge, et je promets de » respecter à l'avenir e vous et moi-même. » Il jura, dit-on, alors de renoncer au vin ; mais il n'eut pas la force de persévérer dans cette résolution.

Suffie était superstitieux, et il en donna la preuve en se faisant couronner une seconde fois et en prenant le nom de Soliman, à l'instigation de ses médecins, qui, ne pouvant lui rendre la santé, lui persuadèrent que les astrologues de la cour n'avaient pas choisi un jour heureux quand il avait ceint la couronne la première fois. Soliman, toujours renfermé dans son palais, laissa les Usbegs recommencer leurs incursions dans le Khorassan, et les Tatars de Kapchaek promener le ravage sur les bords de la mer Caspienne. Son règne dura vingt-neuf ans et se termina en 1694.

Hussein-Mirza succéda à son père ; s'il n'avait pas hérité de ses vices honteux, s'il n'avait pas comme lui l'instinct de la cruauté, en revanche son caractère manquait d'énergie, et il se laissa dominer par des prêtres fanatiques, qui s'emparèrent de tous les principaux emplois. Néanmoins, comme une longue paix avait énervé toutes les classes, aucune révolte n'éclata contre les indignes possesseurs du pouvoir, choisis par le monarque. Plongés comme leur prince dans la mollesse, les nobles avaient perdu le goût des armes, et subirent avec résignation le joug des mollahs et des eunuques ; aucun symptôme ne semblait annoncer l'approche d'une révolution qui devait livrer la Perse à

MCD 2019

toutes les calamités et à toutes les horreurs de la guerre et renverser du trône les Sophis. Nous allons donc entrer dans quelques détails sur les causes de cette catastrophe. Au sein des montagnes situées entre l'Indus et le Khorassan vivaient des tribus à demi sauvages, et connues sous le nom d'Afghans. Leur amour effréné pour l'indépendance, en les mettant toujours aux prises les uns contre les autres, les rendit toujours incapables de résister aux conquérants qui voulurent les subjuguer. Ils furent donc soumis successivement par Mamhood de Ghiznné, Gengiz et Timour; le pays qu'ils occupaient fut partagé entre l'Inde et la Perse. Deux tribus, celles de Ghilié et d'Abdallie, s'étaient rangées sous la domination de la Perse, à l'époque où le grand Shah-Abas venait de s'emparer de Kandahar, place d'une grande importance par sa situation sur les frontières de la Perse et de l'Indostan. Les souverains mongols essayèrent à plusieurs reprises de la reprendre, mais tous leurs efforts échouèrent contre la résistance qu'on leur opposa. Abas récompensa la fidélité des Afghans en leur faisant remise d'une grande partie du tribut auquel ils étaient assujettis, et distribua à leurs chefs de brillantes récompenses. Néanmoins, la cour de Delhi poussait continuellement à la révolte quelques tribus, entre autres les Afghans Ghiljée, qui étaient établis dans les environs de Kandahar. Pour étouffer ces semences de révoltes, les ministres de Hussein-Shah nommèrent au gouvernement de cette ville Gurghin-Khan Vali, ou prince de Géorgie, et mirent à ses ordres une armée de vingt mille Persans, auxquels le prince joignit un corps de troupes levées parmi ses compatriotes. Personne n'osa résister à des forces si imposantes; mais Gurghin avait résolu de punir les Afghans, et il les abandonna comme une proie à ses soldats. Il eut ensuite le crédit de faire rejeter par la cour de Perse les plaintes et les accusations qui furent portées contre lui, et, pour mieux les étouffer à l'avenir, il fit arrêter et conduire à Ispahan un certain Mir-Vais, chef d'une tribu et premier magistrat de Kandahar; il avertit en même temps les ministres qu'il fallait retenir cet homme et le soumettre à la surveillance la plus sévère : c'était le seul moyen d'assurer la paix publique. Mir-Vais essaya de tirer parti de sa disgrâce, et se mit à étudier l'état de la cour et la disposition des esprits. Le gouvernement de la Perse se trouvait alors entre les mains des eunuques, qui avaient mis à l'encan toutes les places et toutes les dignités. Mir-Vais entretenait des rapports secrets avec les principaux chefs des Afghans; ils lui fournirent des sommes considérables, par le moyen desquelles il ne tarda pas à se créer des partisans, qui lui firent obtenir une audience du sultan. Admis en présence du monarque, il réussit à justifier sa conduite, et depuis ce jour non-seulement il reprit toute sa liberté, mais encore il obtint le privilége d'approcher à toute heure du souverain. Il profita habilement de cet avantage pour ruiner le prince géorgien dans l'esprit du roi, en lui faisant entendre que le Vali, gouvernant tout à la fois la Géorgie, le Kandahar et la Caramanie, était trop puissant pour un sujet. Après avoir rendu suspecte la fidélité de Gurghin-Khan, Mir-Vais, laissant dormir la vengeance qu'il méditait, afin de la rendre plus sûre, obtint la permission d'aller faire un pélerinage à la Mecque. Ce voyage avait un but politique d'une grande importance; en effet, une haine religieuse existait entre les Afghans et les Persans : les premiers étaient *sunnites* et les seconds *shiites*. Or, les mollahs, ou chefs de la loi, qui résidaient à la Mecque, avaient en horreur la secte d'Ali (1); consultés par Mir-Vais, ils rendirent les deux décisions suivantes, savoir : Qu'il était permis à des musulmans opprimés par des hérétiques de prendre les armes pour s'affranchir de cette contrainte, — et que les musulmans qui avaient juré fidélité à un prince hérétique, étaient déliés de leur serment si le prince n'observait pas les conditions qu'il avait promises. — Muni de ces décrets, dont il se promettait de faire usage en temps et lieu, Mir-Vais revint à Ispahan pour attendre l'occasion d'exécuter ses projets : cette occasion ne tarda pas à se présenter; il la saisit avec empressement. Un

(1) Les shiites.

MCD 2019

aventurier armenien, nommé Israël Ori, après avoir été soldat dans les troupes de l'empereur Léopold, était parvenu à s'introduire dans le cabinet des ministres autrichiens, auxquels il se rendit utile par la connaissance qu'il avait des langues de l'Orient. Il fut envoyé à Constantinople à l'époque des négociations qui se terminèrent par la paix de Carlowitz; il s'engagea ensuite au service du czar, qui le chargea de quelques missions diplomatiques, dont il s'acquitta heureusement, et il obtint pour récompense d'être envoyé en Perse avec le titre d'ambassadeur. Son seul but était de s'enrichir promptement, car, dans ce pays, les ministres étrangers possèdent le privilége de faire entrer toutes sortes de marchandises sans payer aucun droit; mais, pour accroître son importance, Ori se rendit auprès de Clément XI : il se vanta de ramener les Arméniens dans le giron de l'Église romaine, et il obtint du pape un bref, réglant et approuvant son entreprise. Il fit encore répandre le bruit qu'il descendait des anciens rois d'Arménie, et se mit en marche avec un nombreux cortége, composé en grande partie de ses compatriotes, attirés par l'espérance de faire fortune sous son patronage; quelques Russes y figuraient encore, conduits par le même désir. L'arrivée prochaine d'Ori excita de grandes alarmes à la cour; tous les Européens, ayant appris que l'ambassadeur avait déclaré qu'il devait solliciter l'expulsion de tous les missionnaires chrétiens, se réunirent contre lui, et comme une vieille prophétie, répandue parmi le peuple arménien, annonçait que cette nation serait rétablie par les Russes dans son indépendance primitive, et sous le sceptre d'un monarque indigène, on fit remettre à Shah-Hussein l'anagramme du nom d'Israël Ori, et où l'on avait trouvé ces mots : *il sera roi*. De son côté, Mir-Vais augmenta les terreurs du monarque persan et de ses ministres, en insinuant que le cabinet de Pétersbourg nourrissait la pensée de s'emparer de l'Arménie et de la Géorgie, et qu'il comptait pour l'exécution de ce plan sur la coopération de Gurghin-Khan, Géorgien de naissance et chrétien de religion. Les craintes de Shah-Hussein n'étaient que des chimères; toutefois, n'osant se brouiller avec le czar, il permit à son ambassadeur de franchir les frontières de l'empire et d'arriver à Ispahan, où il lui fit rendre les plus grands honneurs; mais, n'osant pas non plus ôter à Gurghin le gouvernement de Kandahar, il imagina de renvoyer dans cette ville Mir-Vais, auquel on rendit tous ses emplois [de J.-C. 1708, de l'hég. 1120].

Ainsi les deux ennemis se trouvaient en présence; la lutte ne tarda pas à s'engager, et ce fut le Vali qui porta le premier coup. Ayant appris que son adversaire avait une fille remarquable par sa beauté, il la fit demander au père pour son harem. Mir-Vais communiqua l'ordre du gouverneur aux principaux Afghans, qui témoignèrent la plus vive indignation : tous voulaient prendre les armes; mais il calma leur bouillante ardeur en disant : « Il vaut mieux frapper le lion » endormi qu'éveillé; soyez discrets et ne » doutez pas que je saurai tirer une terrible » vengeance d'une telle insulte. » Tous les assistants jurèrent de se tenir prêts à le seconder, et prirent l'engagement de renoncer à leurs femmes s'ils manquaient à cet engagement sacré. Après les avoir congédiés, Mir-Vais envoya à la place de sa fille une jeune personne qui avait été élevée auprès d'elle, et Gurghin-Khan, désarmé par cette apparente soumission, finit par se réconcilier avec Mir-Vais. Celui-ci, ayant endormi les défiances du gouverneur, résolut de frapper le coup qu'il méditait. Il excita une tribu à se révolter, et Gurghin-Khan se vit contraint d'envoyer contre les insurgés la plus grande partie de sa garde, composée de Géorgiens, dont la bravoure égalait la fidélité; puis Mir-Vais convoqua sa tribu et lui ordonna de s'assembler à deux ou trois lieues de Kandahar. Toutes ses dispositions étant prises, il invita le gouverneur à une fête qui se célébrait hors la ville, et, à l'issue d'un banquet somptueux, il le fit massacrer, ainsi que tous les gens de sa suite. Les Afghans se revêtirent des habits de ceux qu'ils avaient tués, et se présentèrent aux portes de Kandahar, dont ils s'emparèrent, et attaquèrent sur-le-champ la citadelle, qui fut emportée d'assaut. On égorgea la garnison tout en-

MCD 2019

tière, et Mir-Vais se trouva maître de la capitale et bientôt après du reste de la province. Tous les chefs afghans accoururent sous ses enseignes, et il s'empara du défilé de Zébul, position importante et qui lui permettait de se défendre avec avantage contre une armée persane qui serait envoyée contre lui.

Au lieu d'étouffer cette révolte par la force, la cour d'Ispahan eut recours aux négociations, et envoya à Mir-Vais Mahomet Gheam-Khan, qui, introduit dans une réunion formée des principaux chefs afghans, promit son pardon au meurtrier de Gurghin : il n'avait fait, disait-il, que prévenir la justice du monarque, à la veille de frapper le Vali. Mir-Vais crut devoir interrompre brusquement l'orateur. « Crois-tu, » lui dit-il, « que nous soyons dupes de tes paro» les? Sache donc que tous ceux qui t'écou» tent repoussent tes propositions. Que ton » roi lève son bras ou le laisse tomber; s'il » était aussi formidable que tu le dis, c'est » par des actions et non par de vaines mena» ces qu'il s'opposerait à nos desseins. » — Aussitôt il fit arrêter Mahomet et le jeta en prison, soit pour paralyser ses intrigues, soit pour rendre impossible tout arrangement avec la Perse. Un autre Mahomet, gouverneur de Hérat, arriva à son tour, envoyé par les ministres, qui lui avaient confié cette mission parce qu'il avait accompagné le chef des rebelles dans son pélerinage à la Mecque; mais celui-ci n'obtint pas plus de succès : l'Afghan refusa de l'écouter et le retint auprès de lui, mais il le logea dans sa maison, et lui prodigua tous les soins de l'hospitalité. Déchu dans son espoir d'obtenir la soumission de Mir-Vais par la persuasion, la cour d'Ispahan commença les hostilités : les gouverneurs voisins du Kandahar marchèrent contre les Afghans, et furent défaits tour-à-tour. Le monarque reconnut enfin la nécessité d'employer toutes ses forces pour terminer cette lutte, et il leva une armée formidable, qu'il mit sous les ordres de Khosrou-Khan, Vali de Géorgie. Ce général, aussi brave que prudent, prit toutes les précautions qui devaient assurer le succès de ses armes : il étudia le terrain, s'informa soigneusement de la manière de combattre de ses adversaires, et ouvrit la campagne en débusquant l'ennemi du défilé de Zébul; il l'atteignit quelques lieues plus loin, sur les bords d'une rivière, et lui livra bataille. Mir-Vais subit une déroute complète, et le vainqueur arriva sans obstacle aux portes de Kandahar. Ne pouvant empêcher les Persans de commencer le siége de cette cité, Mir-Vais appela à son secours des tribus à demi sauvages et répandues dans une chaîne de montagnes situées au midi de Kandahar. Ses nouveaux alliés le secondèrent si bien en dévastant tous les environs, que Khosrou, rebuté par le manque de vivres et par plusieurs attaques infructueuses, se vit contraint de se retirer; mais, harcelé dans sa retraite par les Afghans, il périt dans un combat, les armes à la main [1713]. Une seconde armée persane, levée à la hâte, éprouva le même sort, et Mir-Vais, devenu maître de tout le Kandahar, prit le titre de roi, et mourut sur le trône, après avoir gardé la souveraine puissance durant près de cinq années. Si ce prince dut son élévation à des moyens désavoués par la morale, il faut cependant reconnaître qu'il déploya de grands talents et qu'il était digne de la haute fortune à laquelle il avait su monter. Il laissait deux fils; mais, leur jeunesse ne permettant pas qu'on leur confiât les rênes du gouvernement, Mir-Abdallah, frère de Mir-Vais, lui succéda. Au lieu de garder un sceptre obtenu par la victoire et que la victoire devait consolider dans ses mains, le nouveau prince, timide par caractère, résolut de restituer volontairement ce qu'il croyait ne pouvoir garder. En conséquence, il entama des négociations avec Shah-Hussein, et on stipula : 1° Que le tribut non acquitté par les Afghans leur serait remis; 2° qu'aucune troupe étrangère ne serait cantonnée dans la province; 3° que le gouvernement de la contrée appartiendrait à Mir-Abdallah et à ses descendants. Quoique ce traité eût été négocié secrètement, il parvint à la connaissance de l'un des deux fils de Mir-Vais; il avait dix-huit ans, et s'indigna à la pensée qu'il allait retomber au rang de sujet. Ayant assemblé quelques amis de son père, il court au palais, s'en empare, pénètre dans l'appartement de son

MCD 2019

oncle, qu'il trouve endormi et qu'il poignarde. Mir-Maghmud (tel était le nom de l'assassin) assembla le peuple, auquel il avoua hardiment l'action qu'il venait de commettre, et il la justifia en lisant à haute voix le traité conclu par son oncle. Une transaction si honteuse trouva peu de sympathie dans la multitude; la mort de Mir-Abdallah lui sembla une digne expiation de sa lâcheté, et le meurtrier fut proclamé roi.

A la même époque, la tribu des Afghans Abdallies, qui habitait la province du Hérat, prit les armes et secoua le joug de la domination persane. Cet événement eut pour cause la lubricité du gouverneur Mahomet Zamon-Khan. Épris d'une vive passion pour un jeune homme, appelé Azadallah, il s'adressa au père de cet adolescent, qui promit de lui livrer son fils; mais le jeune homme refusa d'accéder à cet infâme marché, et, comme son père voulut employer la violence, il le tua, et fut salué chef de sa tribu. Zamon-Khan prétendit punir cette action comme un parricide, et se mit à la poursuite d'Azadallah, à la tête de quelques milliers d'hommes; mais il tomba dans une embuscade, et ses soldats, s'étant enfuis en désordre vers les murs d'Hérat, furent suivis par les vainqueurs, qui entrèrent avec eux dans la ville. Les habitants de cette cité étaient sunnites, et sympathisaient sous ce rapport avec les Abdallies; ils se réunirent à eux contre les Persans; bref, Azadallah se rendit maître de toute la province, qui se déclara indépendante et se mit en république. Sur ces entrefaites, les Khurdes et les Usbegs firent des invasions en Perse; les premiers pénétrèrent même jusqu'aux portes d'Ispahan, et les seconds dévastèrent le Khorassan : de leur côté, les Tatars-Lesghuis pillaient le Daghestan.

Ainsi la majeure partie du royaume était envahie ou révoltée, par la faute de Shah-Hussein, ou plutôt de ceux qui gouvernaient sous son nom. Dans cette fâcheuse alternative, les ministres résolurent de s'occuper d'abord des Usbegs et des Abdallies, et firent marcher contre eux trente mille hommes, sous les ordres d'un général habile, Suffie-Khouli-Khan, qui battit d'abord les Usbegs, mais qui fut vaincu et tué par Azadallah [1719]. Cependant Mir-Maghmud, roi de Kandahar, s'était emparé de la province de Kerman; cette fois attaqué par Loft-Ali-Khan, le prince fut vaincu et contraint de se retirer dans son pays. On aurait dû récompenser le vainqueur, on le destitua; mais cette disgrâce avait été précédée par la chute de Futteh-Ali-Khan, premier ministre et frère du général. Nous allons raconter cette intrigue, parce qu'elle peint l'état de la cour de Perse. Le premier mollah, ou grand-prêtre du royaume, et le hakem-bachi, premier médecin, unis avec les adversaires de Futteh Ali, entrent la nuit dans la chambre du roi, l'éveillent et lui lisent une lettre attribuée au ministre; elle était écrite à son frère Loft-Ali, et le prévenait que trois mille Khurdes s'approchaient d'Ispahan pour se saisir du monarque, et qu'il eût à se mettre en marche avec son armée pour appuyer cette tentative. Shah-Hussein, dans son effroi, abandonna l'alpemat-doulet (1) à ses accusateurs. Ils l'arrachent de son harem, le traînent au palais et commencent par lui crever les yeux; puis ils l'appliquent à la torture pour le contraindre à livrer ses trésors. Cependant, le jour avait paru et point de nouvelles des Khurdes qui devaient envahir la capitale; des cavaliers, envoyés en reconnaissance, n'avaient rencontré aucune troupe suspecte, et Shah-Hussein, dont la frayeur commençait à se calmer, donna l'ordre de respecter les jours de Futteh-Ali. Le divan reçut la mission de juger le ministre disgracié. Ce dernier se défendit avec tant de force et d'éloquence, qu'il emporta son absolution; mais le monarque, quoique persuadé de son innocence, n'osa lui rendre le pouvoir, et le fit renfermer dans la citadelle de Shiraz, où il mourut, après dix ans de captivité. Quant à Loft-Ali-Khan, frère de la victime et qui se trouvait, comme nous l'avons dit, à la tête d'une armée dans le Fars, averti qu'on devait l'arrêter, il avait pris la fuite, et ses soldats imitèrent l'exemple du général. Il entra ensuite en négociation avec la cour, et obtint sa grâce,

(1) C'est le premier ministre de la cour d'Ispahan. Futteh-Ali était revêtu de cette dignité.

MCD 2019

MADRID

MCD 2019

MCD 2019

Demersine del. Pl. 27. Danois sculp.

1 ET 2. COSTUMES DES DAMES PERSANNES À LA PROMENADE. 3 ET 4 id. DANS L'INTÉRIEUR DES HABITATIONS.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

PERSE.

à la condition de restituer les contributions qu'il avait levées à son profit. Sur ces entrefaites, les Lesghis s'étaient jetés sur la province de Shirwan, où ils avaient porté la dévastation, tandis que les Abdallies, répandus dans tout le Khorassan, s'apprêtaient à mettre le siége devant Mushed. A tous ces maux vinrent se joindre de nouvelles craintes, inspirées par la superstition. Le soleil ayant été voilé pendant plusieurs jours par des nuages d'un rouge sanglant, on assembla les astrologues, qui s'accordèrent pour annoncer les plus grands malheurs : à les entendre, Ispahan était menacé d'une destruction complète, soit par le feu, soit par un tremblement de terre. Shah-Hussein sortit précipitamment, suivi de son harem et de ses ministres, pour aller camper dans le voisinage, et le divan prit des mesures afin de détourner le courroux céleste; entre autres, il défendit la vente des liqueurs enivrantes et chassa d'Ispahan les femmes publiques. Des mollahs exhortèrent le peuple à faire pénitence de ses péchés, qui avaient armé contre lui la vengeance de la divinité [1722].

Ce fut dans ces circonstances que Mir-Maghmud, sauvé d'une ruine imminente par la disgrâce de Loft-Ali-Khan et la dispersion de l'armée de ce général, sortit du Kandahar, à la tête de vingt mille hommes, pour tenter la conquête de la Perse. Son armée se grossit bien vite d'une foule de bandits de toutes les nations et de montagnards, attirés par l'espoir du butin; mais le renfort le plus important, par le nombre comme par le choix des combattants, lui fut amené par un prince de Kaboul, conduisant à sa suite une véritable armée, s'élevant à vingt-cinq mille soldats. Il traversa le désert qui sépare la Karamanie du Kandahar, sans éprouver de grandes pertes, et arriva aux portes de Kerman [1722]. Il mit le siége devant cette place, et, ne pouvant la prendre, il consentit à s'éloigner, en recevant une somme de deux mille cinq cents tomans (1). Il reprit sa marche et arriva devant Yezid; il essaya, mais en vain, de s'emparer de cette ville par un assaut. Ayant été repoussé, il se dirigea sur Ispahan, et pénétra jusqu'au village de Goulnabad, à neuf milles de la capitale. « Cette » grande cité, assise sur la rive septentrio- » nale de la rivière Zainderoud, était en- » tourée d'une muraille et défendue, du côté » du sud, par la rivière, qui n'est pas guéa- » ble au printemps, et l'on était à cette épo- » que de l'année. Ispahan renfermait près » de six cent mille habitants; on y entrait » par six ponts, dont le principal a trente- » trois arches; il est flanqué de quatre tours » rondes; aux deux extrémités de ce pont » arrivent, en pente douce, deux grandes » chaussées, longues de trois mille pas et » larges de soixante-dix : elles sont plantées » d'un double rang de platanes. Cette ave- » nue, appelé Char-Bag, ou les quatre jar- » dins, était bordée à droite et à gauche de » superbes palais et de magnifiques jardins. » Sur un des côtés de la partie de l'avenue » qui s'étend au sud de la rivière, on décou- » vrait le beau faubourg d'Abas-Abad, et » sur l'autre, celui de Julfa, habité par une » colonie arménienne; il était protégé par » un mur assez élevé, mais qui n'aurait pu » résister longtemps aux effets de l'artille- » rie (1). » Toutefois les Afghans n'avaient que de petits canons ou coulevrines, portés à dos de chameaux, et dont les coups n'étaient guère redoutables lorsqu'il s'agissait de renverser des bastions. Cependant le divan s'était laissé surprendre, et si la capitale renfermait des troupes plus nombreuses que celles de l'ennemi, il ne s'y trouvait ni vivres ni munitions de guerre; mais, comme les assiégeants ne pouvaient bloquer la place, il était facile d'obvier à cet inconvénient. Quoi qu'il en soit, Shah-Hussein, saisi d'épouvante, envoya deux officiers auprès de Magmud, auquel on offrait, s'il voulait se retirer, une somme de quinze mille tomans (2). Le prince afghan rejeta cette proposition, qui, en lui découvrant la lâcheté de ses adversaires, lui promettait des avantages bien supérieurs au faible tribut arraché à la frayeur de la cour de Perse. Cependant, deux partis divi-

(1) Environ cinq cent mille francs.

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome II, pages 441 et suivantes.

(2) Environ 900,000 francs.

MCD 2019

raient le conseil de Shah-Hussein : Mahomet Kouli-Khan, athémat-doulet, ou ministre dirigeant, était d'avis que l'on devait se tenir sur la défensive, et couvrir les troupes par des retranchements; en effet, à l'exception de la garde du monarque, l'armée persane se composait de la milice d'Ispahan, ramassis d'hommes sans courage et sans expérience de la guerre, et d'une foule de courtisans, armés à la hâte, et qui ne pouvaient offrir qu'une bravoure personnelle, souvent plus embarrassante qu'utile, lorsqu'elle n'est pas soumise aux règles de la discipline. Le Vali d'Arabie, Addallah-Khan, soutenait, au contraire, qu'il fallait livrer bataille, car la majesté de l'empire et l'honneur du prince serait avilis s'ils reculaient devant des rebelles et des esclaves. Il semble que le sentiment de l'athémat-doulet devait être suivi par le sultan, puisqu'il cadrait avec son caractère timide et irrésolu : il n'en fut point ainsi. Shah-Hussein s'enfla d'une audace imprudente, et résolut de marcher en avant; mais, au lieu de réunir ses soldats sous un même chef, il partagea le commandement entre l'athéma-doulet et le Vali, divisés d'opinion et qui pouvaient encore se diviser sur le champ de bataille.

L'armée sortie d'Ispahan se composait de plus de soixante mille hommes, et traînait avec elle vingt-quatre pièces de canon : couverts de riches habits et d'armes brillantes, les soldats de Shah-Hussein semblaient plutôt marcher à une fête qu'à un combat. Ceux de Maghmud, au contraire, n'avaient pour vêtements que des haillons, pour armes que des sabres et des lances; mais ils étaient éprouvés par la fatigue et accoutumés à braver toutes les souffrances, comme tous les périls. Les astrologues ayant déclaré que le 8 mars était un jour favorable, l'action s'engagea après une longue attente. L'aile gauche des Afghans fut enfoncée par une attaque impétueuse des Persans; au même instant, le Vali d'Arabie, ayant fait un circuit, pénétra dans le camp ennemi, et eût donné la victoire à Shah-Hussein, si ses soldats, au lieu de s'occuper au pillage, fussent revenus prendre part au combat. L'athéma-doulet avait chargé, de son côté, l'aile droite ennemie placée sous les ordres d'Aman-Ullah. Celui-ci, ayant eu l'air de se retirer devant les assaillants, fit ouvrir tout-à-coup ses lignes, derrière lesquelles étaient rangés cent chameaux, dont chacun portait une coulevrine (1). Le feu de cette artillerie, tirée à bout portant, renversa le premier rang de la colonne persane, qui, chargée par les cavaliers afghans, lâcha pied. Aman-Ullah poursuivit les fuyards et s'empara de l'artillerie persane, dont il tourna les canons contre ses adversaires. La déroute devint générale, et la plupart des chefs de l'armée vaincue prirent le chemin de leurs foyers, emmenant avec eux les hordes qu'ils commandaient. Quant au Vali d'Arabie, chargé du butin qu'il avait recueilli, il rentra dans la capitale, après avoir cependant, mais en vain, tâché de rétablir les chances du combat. Telle fut l'issue d'une bataille qui paraîtra bien peu meurtrière si l'on songe aux conséquences qu'elle entraîna; en effet, les vaincus ne perdirent pas plus de deux mille hommes, mais Shah-Hussein se trouva sans armée et sans aucun moyen pour en rassembler un autre. La défaite de Gulnabad (2) répandit l'effroi et la consternation dans Ispahan, qui avait compté sur une victoire. Le sultan recourut à sa ressource ordinaire : il demanda des conseils et finit encore par adopter l'avis le moins sage. L'athéma-doulet proposa au roi de quitter la capitale pour se retirer à Kasbin, où il rassemblerait toutes les forces du royaume, tandis que, s'il restait à Ispahan, la prise de cette cité entraînerait la ruine complète du prince et de l'État. Le Vali d'Arabie soutint, de son côté, qu'il fallait rester dans Ispahan; s'en éloigner, porterait le découragement dans tous les esprits. Cette dernière opinion l'emporta, et l'on prit sur-le-champ des mesures défensives : on éleva de nouveaux retranchements, on répara toutes les brèches, et on prit toutes les précautions nécessaires pour faire une vigoureuse défense; en même temps on dépêcha des courriers dans toutes les provinces pour presser les gouver-

(1) Cette coulevrine, appelée zumbouruk, se charge avec des boulets du poids de deux livres.

(2) C'était le nom du village auprès duquel s'était livrée la bataille.

MCD 2019

neurs de lever des soldats, qui devaient être dirigés vers Honsar, rendez-vous général de toutes les troupes mises sous le commandement du Vali de Laristan, déclaré généralissime. Mais, pour soutenir un siége, il fallait des vivres, et les ministres du sultan n'avaient pas songé à assurer la subsistance des habitants de la capitale, dont le nombre s'augmentait journellement par une foule d'hommes qui venaient y chercher un refuge; et telle fut l'impéritie du gouvernement, qu'il défendit, sous peine de mort, que personne ne sortît de la ville.

Cependant, Maghmud se tenait renfermé dans son camp, incertain s'il devait renoncer à son entreprise, car il craignait d'être attaqué par les forces persanes qui se rassemblaient dans les différentes provinces du royaume. Il avait même abandonné sur le champ de bataille les canons qu'il avait conquis sur l'ennemi, et peut-être eût-il opéré sa retraite s'il n'avait été retenu par une sorte de honte; il vint donc camper à Cherustan, petite ville située presqu'aux portes d'Ispahan. Shah-Hussein, lorsqu'il apprit ce mouvement, ordonna d'évacuer Farabad, résidence impériale, qu'il avait fait bâtir et entourer d'épaisses murailles. Maghmud s'en saisit sur-le-champ pour y loger son armée, il y trouva même quelques pièces d'artillerie, que les Persans avaient enterrées, faute de savoir les enclouer. Il se présenta ensuite devant Julfa, un des faubourgs de la capitale, dont tous les habitants étaient Arméniens. Ces derniers avaient été installés dans ce lieu par Abas-le-Grand : ils avaient obtenu de ce prince d'être régis par des magistrats de leur nation; le monarque leur avait en outre avancé des sommes considérables, qui avaient servi à étendre leur commerce; il avait de plus déclaré que les Arméniens jouiraient des mêmes droits que les Persans, et que leur principal magistrat serait admis à la table royale quand le roi dînait en public, à certain jour de cérémonie. Le successeur d'Abas avait suivi son exemple, et les Arméniens de Julfa étaient parvenus au plus haut point de prospérité. Néanmoins, Shah-Hussein, cédant aux importunités des Mollahs, leur avait retiré un privilége important, celui qui mettait sur la même ligne un infidèle et un musulman. Les Arméniens, n'ayant pu, malgré tous leurs efforts, obtenir la révocation de ce décret, leur influence baissa de jour en jour, et ils furent en butte à la rapacité des grands et à l'insolence de la populace; avec la sécurité dont ils avaient joui si long-temps déclina leur prospérité commerciale. Comme ils étaient mécontents à juste titre du gouvernement, celui-ci finit par les craindre et par suspecter leur fidélité. Cependant, malgré les injustices et les persécutions qu'ils avaient souffertes, les Arméniens, à l'approche de Maghmud, se montrèrent pleins de dévouement, et le roi leur ordonna de s'assembler devant son palais pour les passer en revue; mais, quand ils furent réunis au lieu du rendez-vous, ils furent enveloppés par un corps de troupes, qui les contraignit de rendre leurs armes. Tel était l'état des choses, lorsque les Afghans se présentèrent devant Julfa, dont ils voulurent se rendre maîtres de vive force. Après un assaut qui dura près de deux heures, ils réussirent seulement à s'emparer d'un faible retranchement, qui avait été élevé à la hâte. Toutefois, les Arméniens ne perdirent pas courage, et prirent la résolution de continuer à se défendre; ils envoyèrent demander des secours au Vali d'Arabie, toujours chargé du commandement suprême dans la capitale : ce général ne leur donna que des promesses, et Suffie-Mirza, l'un des fils du monarque, étant sorti à la tête d'une troupe de cavaliers pour opérer une diversion, le Vali lui intima l'ordre de rentrer dans Ispahan, sous le prétexte qu'il ne devait pas exposer sa personne dans une entreprise de peu d'importance. Quelques historiens assurent que le Vali avait fait un pacte secret avec Maghmud, ou qu'il voulait prolonger la guerre, afin de garder plus long-temps l'autorité dont il était revêtu, et dont il comptait user pour augmenter ses trésors. Sur ces entrefaites, un guèbre, qui servait dans l'armée ennemie, ayant reconnu durant la nuit que les murs de la place étaient en terre, parvint à pratiquer une ouverture, qu'il agrandit en employant à ce travail un éléphant. Lorsque le jour parut, les Arméniens virent avec effroi qu'un détachement

MCD 2019

ennemi s'était établi sur la brèche, pratiquée à la faveur des ténèbres; il fallut donc capituler, et Maghmud exigea une somme de soixante-dix mille tomans (1); puis, lorsqu'il fut entré dans Julfa, il demanda que cinquante jeunes filles, choisies parmi les plus belles et les plus riches, lui fussent livrées. Il était trop tard pour désobéir, et l'on conduisit les victimes à Ferrabad, où le prince afghan avait établi sa résidence. Ce sacrifice s'accomplit au milieu des larmes et des gémissements des mères à qui l'on arrachait leurs enfants pour les abandonner à des infidèle et à des barbares, qui violenteraient peut-être leur conscience comme ils allaient souiller leur honneur. Les jeunes captives montrèrent aussi un désespoir si profond, que les Afghans se laissèrent toucher de compassion : presque toutes revinrent chez leurs parents, renvoyées par leurs nouveaux maîtres : les unes furent remises en liberté sans condition; les autres durent payer une rançon. Bref, il n'en resta qu'un petit nombre qui ne put s'affranchir; mais les vainqueurs exigèrent avec rigueur la contribution en argent. Les Arméniens ayant prétendu qu'ils se trouvaient hors d'état de fournir la somme promise, car leurs effets les plus précieux se trouvaient à Ispahan, Maghmud envoya des officiers, qui pénétrèrent dans les maisons et saisirent tout ce qui tomba sous leurs mains avides; il fit en outre appliquer à la torture les principaux habitants, et ce qui rendit cette mesure plus désastreuse, c'est que tous les hommes à qui l'on supposait des richesses, dénoncés par des envieux ou des ennemis, se virent exposés aux plus cruels tourments. Vaincus par la douleur, quelques-uns dénonçaient leurs voisins et jusqu'à leurs amis. La fuite était le seul moyen d'échapper à cette oppression, et tous ceux qui purent quitter Julfa allèrent chercher un refuge à Ispahan.

« Cependant, Maghmud commença le siége de la capitale; son armée occupait toute la rive méridionale du Zenderood, depuis Julfa jusqu'à Abas-Abad. Ces beaux palais, ces jardins magnifiques qui décoraient cette partie de la capitale servirent aux barbares de logements pour eux et d'écuries pour leurs chevaux : tout le travail d'un siècle tomba soudainement en ruines sous la main d'une tribu sauvage, qui regardait avec mépris ces brillantes demeures de la mollesse et de l'opulence : le centre de la position des Afghans était cette grande avenue des quatre jardins dont il a déjà été parlé. Maghmud commença sur-le-champ ses opérations contre la ville : dans le premier assaut qu'il donna aux ouvrages extérieurs, ses troupes furent repoussées; deux jours après, le 23 mars, craignant de perdre ainsi l'avantage sur lequel il comptait le plus, la terreur des assiégés, il se mit lui-même à la tête d'une partie de ses plus braves soldats et attaqua un des principaux ponts. Il chargea avec tant de fureur, qu'Ispahan aurait été dès ce moment emporté, sans le courage d'un eunuque blanc, nommé Ahmed-Aga, qui, après un combat opiniâtre, força les Afghans à se retirer derrière leurs retranchements. Maghmud fut tellement découragé par cet échec, qu'il fit des propositions de paix : il demanda que les provinces de Kandahar, du Khorassan et de Kerman, fussent données à lui et à ses héritiers en souveraineté indépendante, et, en outre, que le roi lui accordât une de ses filles en mariage, avec une dot de 50,000 tomans (1). Ces propositions furent rejetées, et le prince afghan, changeant de plan, crut que, pour arriver à réduire la ville, il fallait commencer par ravager tout le pays qui l'entoure. Les contrées voisines d'Ispahan sont peut-être ce qu'il y a de plus fertile au monde; l'art y avait fait d'immenses efforts pour aider encore la nature à embellir ce délicieux pays : les eaux pures du Zenderood, divisées en d'innombrables canaux, venaient fertiliser tous les champs et arroser tous les jardins. On ne voyait pas un endroit qui ne fût cultivé, excepté ce qui était occupé par les villes, les villages et les magnifiques demeures des grands seigneurs, qui le disputaient aux palais du monarque. Ce beau pays, si bien orné par la nature, par l'art et par ses richesses, fut condamné par Maghmud à une ruine

(1) Environ quatre millions et demi.

(1) 2,400,000 Francs.

MCD 2019

complète : son armée fut employée pendant près d'un mois à le saccager ; mais un siècle presque entier n'a pas encore réparé ce que ces barbares avaient fait en si peu de temps : des fragments de canaux rompus, des champs stériles, des monceaux de ruines, attestent encore leur zèle de destruction (1). »

Les ravages des Afghans augmentèrent encore la population, déjà trop considérable, d'Ispahan : tous ceux dont les maisons étaient livrées aux flammes et les champs dévastés vinrent se jeter dans la capitale ; une nécessité inhumaine, mais sage, prescrivait de les repousser ; on eut, au contraire la faiblesse de leur ouvrir les portes, et bientôt la famine commença avec toutes ses horreurs. Lorsque Maghmud fut parvenu à resserrer la ville sur tous les points, il intercepta les convois qui tentèrent de s'introduire et qui furent pris à la vue des assiégés. Ceux-ci demandèrent inutilement des armes et des chefs pour courir au combat, le Vali d'Arabie ne voulut pas ou ne sut pas mettre à profit un enthousiasme, qu'il regarda peut-être comme un feu passager et qui s'éteindrait en présence de l'ennemi ; quoi qu'il en soit, il demeura dans une complète inaction. Un incident vint alors ranimer l'espoir des citoyens d'Ispahan : ce fut la défaite d'un corps ennemi, qui, revenant chargé de butin, fut enveloppé par les paysans d'un village qui touchait aux portes de la capitale (2). Maghmud était accouru, mais vainement, pour dégager les siens ; il envoya alors en toute hâte auprès de Shah-Hussein pour demander qu'on épargnât la vie de ses soldats. Ce dernier expédia sur-le-champ un officier, afin de sauver les prisonniers ; mais quand il arriva, il ne trouva plus que des corps tout sanglants. Maghmud devint furieux quand il apprit cette nouvelle, car parmi ceux qui venaient de périr se trouvaient son oncle, son frère et deux de ses cousins. Il fit massacrer aussitôt tous les Persans que le sort de la guerre avait fait tomber entre ses mains ; puis il se retira à Ferrabad.

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcolm, pages 257 et suivantes.

(2) On appelait ce village Ben-Ispahan, ce qui veut dire *l'enfant d'Ispahan*.

Si Shah-Hussein et ses conseillers eussent déployé quelque énergie, il eût été facile de forcer sur un point les lignes de l'ennemi, qui étaient trop étendues pour ne pas offrir quelque point vulnérable. Les habitants de la capitale ne cessaient de demander des armes pour attaquer les assiégeants, et les Arméniens de Julfa, qui entretenaient des rapports secrets avec le divan, proposaient, au moment où une sortie aurait lieu, de tomber sur la garnison renfermée dans leurs murs. Le Vali d'Arabie fit rejeter toutes les mesures de vigueur qui auraient ouvert une chance de salut ; il sortit alors de la ville, comme s'il eût voulu combattre, mais il demeura dans l'inaction. Il laissa mettre en déroute plusieurs khans, qui étaient accourus au secours d'Ispahan, et qui furent vaincus parce qu'ils ne voulurent jamais unir leurs enseignes et marcher sous les ordres d'un seul chef. Afin d'éteindre ces funestes divisions, le roi, qui avait désigné pour son successeur un de ses fils nommé Thamas-Mirza, lui ordonna de se frayer un passage à tout prix, et d'aller dans les provinces rallier toutes les volontés. Le prince, à la tête de trois cents cavaliers, réussit à forcer un poste et gagna Kasbin ; mais ni ses ordres ni ses prières n'obtinrent de succès, et il lui fut impossible de rassembler une armée. Cependant, la disette faisait de jour en jour de nouveaux progrès dans Ispahan, et le peuple, exaspéré par ses souffrances, courut en foule au palais, criant qu'il fallait que Shah-Hussein se mît à leur tête et les conduisît au combat. Le roi les remit au lendemain, et, comme la multitude continuait ses clameurs et semblait s'irriter de plus en plus, les gardes et les eunuques la dispersèrent par plusieurs décharges de mousqueterie. Cet acte, aussi odieux qu'insensé, eut produit un soulèvement général, si la fureur de la multitude n'eût été détournée par Achmet-Aga, vieil officier, qui parut tout-à-coup et invita les hommes courageux à le suivre contre l'ennemi : il en réunit trente mille (1), et,

(1) Nous ferons remarquer au lecteur que les Persans portent presque tous un sabre et un poignard.

MCD 2019

les ayant joints à un corps de vétérans, il fondit sur les Afghans avec tant d'impétuosité, qu'il devint maître de leurs principaux postes. Au lieu d'assurer ce triomphe en le partageant, le Vali d'Arabie ne fit aucun mouvement, et, dans son indignation, Achmet-Aga donna l'ordre aux siens de charger les Arabes. Les Afghans, déjà mis en fuite, revinrent sur leurs pas, et contraignirent leurs adversaires de se réfugier dans la ville. Achmet fut blâmé par le monarque; on lui fit un crime de son courage, on le destitua de son commandement. Le cœur brisé de cette ingratitude, il ne survécut que deux jours à sa disgrâce : on le trouva mort dans son lit; on ne saurait affirmer si le désespoir termina ses jours, ou s'ils furent abrégés par le poison (1). La sortie entreprise par ce brave officier avait pour but d'assurer le passage d'un nouveau convoi, qui tomba entre les mains des Afghans.

Réduit aux abois par la trahison, et plus encore par sa propre lâcheté, Shah-Hussein fit offrir à Maghmud, avec la main de l'une de ses filles, la souveraineté des provinces de Khorassan, de Kandahar et de Kerman. « Il m'offre, » répondit le fier Afghan, « ce » que je possède déjà, car je tiens en mon » pouvoir et sa personne et celle de sa fa» mille. Ce ne sont plus quelques provinces, » c'est l'empire qu'il me faut. » Sur ces entrefaites, on apprit que Malik-Mahmoud, gouverneur du Seistan arrivait à marches forcées, et conduisant des forces nombreuses. Déjà même, à la tête de son avant-garde, il s'était avancé jusqu'à Gulnabad; mais les espérances des assiégés ne durèrent qu'un moment : Maghmud, au lieu de tirer l'épée contre ce nouvel adversaire, aima mieux l'acheter, et conclut avec lui un traité d'alliance, par lequel il lui abandonnait le Khorassan, qui, uni avec le Seistan, devait former un royaume tributaire. La conclusion de cet infâme marché ne laissait plus au monarque d'autre choix que de périr les armes à la main ou de capituler. Mais Maghmud ne se montra pas empressé de recueillir le fruit principal de sa victoire, c'est-à-dire la possession d'Ispahan. Comme il n'avait sous ses enseignes que vingt mille soldats, il ne voulait pas risquer un assaut, ni s'exposer à perdre par le pillage la plus grande partie du butin qu'il attendait; il était, en outre, effrayé du grand nombre des habitants que renfermait la capitale, et il eut recours, pour la décimer, à la famine, bien plus meurtrière que l'épée de ses Afghans. En effet, les passages étaient si bien gardés, que toute tentative avait cessé pour introduire des vivres dans Ispahan, où la chair des chameaux, des chevaux et des mules était montée à un prix si exorbitant, que le roi, ses principaux courtisans et les plus riches citoyens pouvaient seuls en acheter (1). Le peuple était réduit à se nourrir d'écorces d'arbres, de feuilles et de cuir bouilli dans l'eau. Quand ces tristes aliments furent consommés, les vivants dévorèrent les cadavres de ceux qui avaient succombé. On vit même des pères égorger leurs enfants pour se repaître avec leurs membres palpitants. D'autres, condamnés à mourir par la faim, abrégèrent leur agonie en se poignardant, et faisaient subir le même sort à leurs femmes et à leurs enfants. Les rues, les places publiques, les jardins étaient jonchés de cadavres abandonnés sans sépulture : on en voyait flotter encore un grand nombre dans le Zenderoud, dont les eaux étaient si corrompues qu'elles avaient cessé d'être salubres. Les malheureux qui tentaient de pénétrer dans le camp ennemi étaient massacrés sans pitié par les Afghans, qui jetaient dans les puits les femmes et les enfants.

Enfin, le 21 octobre, on vit Shah-Hussein sortir à pied de son palais, suivi de ses ministres et de ses officiers, il traversa les principales rues de la ville, et, s'adressant à la multitude qui se pressait autour de lui, il déplora à haute voix les malheurs de son règne, causés, disait-il, par l'impéritie ou la perfidie de ses conseillers. Malgré la faiblesse de son caractère, le roi était aimé; le peuple avait conservé le souvenir de sa douceur et de sa bonté : aussi le monarque n'en-

(1) Vid. *Voyage en Perse*, par Hanway, tome II, page 173.

(1) Le corps d'un cheval valait à cette époque mille couronnes, c'est-à-dire deux mille écus.

MCD 2019

tendit aucun reproche, et ne rencontra que des cœurs qui compatissaient à son infortune, et pleuraient avec lui sur les malheurs de la patrie. Après avoir fait à son peuple ce touchant et dernier adieu, Shah-Hussein signa un acte d'abdication en faveur de Maghmud, et le lendemain, 23 octobre, il sortit à cheval d'Ispahan, accompagné de trois cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient le Vali d'Arabie l'athémat-doulet et tous les grands dignitaires de l'État. Il était environ midi quand ce triste cortége pénétra dans Farabad. Maghmud reposait dans son appartement, et Shah-Hussein dut se résigner à attendre le réveil du prince afghan : on le traitait en sujet, même avant qu'il fut descendu du trône. On l'introduisit enfin dans une salle, au fond de laquelle le vainqueur était assis sur un carreau tissu d'or et de soie ; il prit place à sa gauche et lui dit : « Mon fils, » puisque la volonté de Dieu a décidé que » tu devais me remplacer sur le trône, j'abdi- » que l'empire entre tes mains ; puisse ton rè- » gne être toujours heureux ! » Ensuite, ayant détaché de son turban le tourah, ou aigrette royale, il la remit au grand-visir de Maghmud ; mais l'Afghan ne voulut la recevoir que de la main du descendant des Sophis. Hussein fut réduit à accomplir lui-même ce triste office. On servit du thé et du café : le nouveau roi daigna alors entrer en conversation avec le monarque déchu, et lui dit : « Telle est l'instabilité des » grandeurs humaines : Dieu seul dispose » des empires et les distribue suivant sa vo- » lonté ; mais je prends l'engagement de » vous considérer et de vous traiter comme » un père, et de ne rien entreprendre sans » vous avoir consulté. » Hussein fut encore forcé d'offrir publiquement ses hommages, ainsi que tous les grands du oyaume, à l'heureux Maghmud ; puis il alla s'ensevelir dans un palais, qui devait lui servir de prison. Dixième successeur d'Ismaël, il fut aussi le dernier de sa race, qui avait porté le sceptre deux cent vingt-trois ans (1722).

Maghmud fit une pompeuse entrée dans Ispahan, où le peuple l'accueillit avec des transports de joie ; il y répondit par des saluts affectueux, et donna le soir de cette journée un banquet, où il admit des personnes appartenant à toutes les classes Son premier soin fut de rétablir l'abondance dans la ville, et ses mesures furent si bien prises, que les marchés furent approvisionnés suffisamment quelques heures après la levée du siége. Il s'occupa ensuite à régler l'administration du royaume, et laissa les emplois aux Persans qui les exerçaient ; mais il joignit à chacun de ces fonctionnaires un Afghan, qui devait être tout à la fois un disciple et un surveillant. Il confia cependant à l'un des siens la présidence de son conseil, et il réussit en peu de temps à faire pénétrer partout l'ordre et le repos, qui en est la conséquence. Il confirma encore les priviléges accordés aux Européens, et même il permit aux missionnaires d'exercer librement leur culte. Comme ils étaient empreints d'une véritable sagesse, ces premiers actes de Maghmud eurent pour résultat de faire revenir dans leurs foyers les habitants qui avaient pris la fuite, et la population, rassurée dans ses plus chers intérêts, commença à prendre confiance dans le gouvernement. Pour assurer le succès de son entreprise, Maghmud avait employé la trahison en même temps que la force ; mais il punit alors tous ceux qui avaient oublié leurs devoirs pour le servir : ils furent livrés au dernier supplice, et leurs biens allèrent grossir les trésors du monarque. Cependant le Vali d'Arabie fut épargné ; mais il perdit tous ses emplois, et la principauté qu'il possédait dans le Khurdistan passa à son frère cadet. Maghmud, en revanche, récompensa les seigneurs persans qui s'étaient montrés fidèles à la cause de Shah-Hussein, et ne craignit pas de louer le courage et la fermeté de l'ancien athemat-doulet, Mahomet Kouli-Khan, qui n'avait prêté serment au nouveau prince qu'à la condition de ne jamais prendre les armes contre le prince Thamas-Mirza (1). Il prodigua encore les plus grands égards au monarque qu'il avait renversé du trône ; il l'honorait souvent de ses visites, et le consultait sur les affaires les plus importantes. Il enleva seulement à Shah-Hus-

(1) Vid. Hanway, t. II, p. 184.

MCD 2019

sein les plus belles femmes de son harem; il ne lui en laissa que cinq. Le monarque déchu fut profondément affligé de cette mesure, et ne put s'empêcher de laisser éclater son chagrin. Toutefois il finit par s'attacher si bien à Maghmud, qu'il publia, de son propre mouvement, un acte par lequel il engageait tous les Persans à reconnaître l'autorité de ce prince, dont il célébrait les hautes vertus. Il est vrai que Maghmud lui avait demandé une de ses filles en mariage; il pouvait ainsi le compter parmi ses enfants.

Tout semblait présager un heureux avenir à la Perse; mais Maghmud démentit bientôt les espérances qu'il avait fait naître. La prise d'Ispahan avait été suivie par la soumission des villes de Kashan, de Kom et de Kasbin. Thamas-Mirza, qui avait pris le titre de shah, à l'approche des généraux afghans s'enfuit avec précipitation jusqu'à Tauris, et les troupes qu'il avait rassemblées se dispersèrent sans combat. La nouvelle de cet événement remplit de joie le cœur de Maghmud; mais les revers succédèrent bien vite aux triomphes. Un convoi d'argent qui traversait la province du Segestan fut enlevé; le monarque, privé des fonds qu'il attendait, et dont il avait le plus pressant besoin, se vit à cette époque obligé de soutenir la guerre contre les Russes. Sous le prétexte de venger les outrages qu'avaient essuyés ses sujets, pillés par les Lesghis, Pierre-le-Grand, à la tête de quarante mille hommes, pénétra dans le Daghestan, et prit de vive force la place importante de Derbent. Son but était de s'emparer des côtes de la mer Caspienne, et s'il ne put mettre à exécution toutes les parties de ce plan, ses successeurs l'ont accompli de nos jours dans toute son étendue. Tandis que les Russes envahissaient les provinces septentrionales de la Perse, cet empire était encore menacé à l'est et au midi par les Turcs, qui se mirent en marche pour attaquer Hamadan.

Mais d'autres périls plus pressants allaient ébranler la puissance de Maghmud. Nous avons vu que la ville de Kasbin avait reconnu la nouvelle domination; un chef afghan, nommé Aman-Ullah, commandait dans cette place. Les habitants, fatigués des excès des vainqueurs, se soulevèrent tout-à coup et firent main-basse dans tous les quartiers sur la garnison. Aman-Ullah courut à la grande place, où se concentrèrent ses soldats : on combattit avec acharnement des deux côtés; mais la bravoure dut céder au nombre. Le général afghan, blessé dans l'action, fut trop heureux de s'échapper et de fuir par une issue secrète : il perdit seize cents hommes. Il reprit le chemin d'Ispahan, où il arriva, après avoir vu périr, par la rigueur de la saison (1), la moitié de ceux qui l'avaient accompagné dans sa retraite (2). Plusieurs autres villes avaient suivi l'exemple de Kasbin, et Maghmud se trouvait dans une position critique, car il n'avait plus sous ses ordres que seize mille hommes, avec lesquels il lui fallait retenir sous le joug de l'obéissance un grand royaume, où tout lui était hostile; car les Persans n'avaient ni le même langage, ni les mêmes mœurs, ni la même religion que leurs vainqueurs; le monarque voyait en outre avec effroi que les habitants de la capitale étaient vingt fois plus nombreux que ses soldats. Pour conjurer ce péril, il commença d'abord par inviter à un repas les anciens ministres de Shah-Hussein et tous les plus grands seigneurs du royaume, il les fit égorger [1723] (3), et ordonna d'exposer leurs cadavres aux regards du public; puis, ayant fait rassembler le lendemain, au nombre de deux mille, les enfants de ces victimes, on les conduisit dans un champ, à peu de distance des portes de la ville, où des soldats les massacrèrent; mais le tyran n'était pas encore rassuré, et il fit passer au fil de l'épée trois mille hommes, qui avaient formé précédemment la garde de Shah-Hussein. Tant de sang versé n'avait pas encore satisfait la rage de Maghmud; ce n'était que le prélude des scènes qui allaient épouvanter la ville tout entière, dont il or-

(1) On était alors au mois de janvier.

(2) Un des plus braves officiers de Maghmud, Ashraff, qui avait accompagné Aman-Ullah à Kasbin, avait saisi l'occasion de la défaite des Afghans pour s'en séparer : il s'était retiré dans le Kandahar avec trois cents chevaux, comme s'il eût voulu attendre les événements et se tenir prêt à en profiter.

(3) Vid. *Mémoires de Krusinski*, page 263.

MCD 2019

donna la dépopulation. Durant quinze jours, les habitants d'Ispahan furent traînés à la mort comme des moutons à la boucherie : ils y marchaient avec la même résignation ; ainsi l'on voyait un seul Afghan conduire au supplice, à travers les rues de la ville, quatre ou cinq Persans, et ni les condamnés ni les spectateurs n'osaient se révolter, les uns pour s'arracher à la mort qu'ils allaient subir à l'instant même, les autres pour se dérober à une semblable destinée, qui pouvait les atteindre le lendemain. Bref, il ne resta plus dans Ispahan que des vieillards et une troupe de jeunes Persans, que Maghmud avait enrégimentés et qu'il se proposait d'élever dans les mœurs et dans les habitudes de ses compatriotes. Engagé dans la route du crime, Maghmud ne pouvait s'arrêter, et, comme il manquait d'argent pour payer ses sicaires, il s'empara de la caisse des factoreries étrangères établies à Ispahan ; les Hollandais perdirent le plus dans ce désastre : on leur prit près de trois millions. Il voulait aussi se défaire des braves habitants de Ben-Ispahan (1), auxquels il avait été accordé une capitulation ; il y envoya des meneurs, espérant, par leurs secours, faire éclater une sédition, qui aurait justifié le sang qu'il se proposait de verser ; mais ceux dont on voulait ébranler la fidélité, loin de se laisser corrompre, livrèrent à Maghmud ses propres agents (2). Le monarque fut si touché de cette action, que toute idée de vengeance s'évanouit et fit place dans son cœur à la reconnaissance.

Il fallait repeupler Ispahan ; il y pourvut en faisant venir quelques tribus kurdes : il en fit des citoyens d'Ispahan et en enrôla un certain nombre dans son armée. Il entreprit alors une expédition dans le voisinage : il s'empara de plusieurs villes, qu'il livra au sac et au pillage ; il échoua toutefois devant les murs d'Yezid, qu'il ne put prendre, et cet échec fit éclater des murmures et même des clameurs séditieuses parmi ses soldats. Il avait en outre à redouter l'ambition mécontente de ses deux principaux généraux : l'un d'eux, Aman-Ullah, en vertu d'un traité qu'il avait conclu avec Maghmud au début de l'invasion de la Perse, prétendait exercer en commun avec le monarque la souveraineté, quoiqu'il n'eût été question dans leur arrangement que du partage du butin. Maghmud ne pouvait céder à une prétention si exorbitante et si dangereuse ; mais il s'efforçait d'amuser Aman-Ullah par des promesses ; il le comblait des distinctions les plus flatteuses. Ce dernier était devenu l'époux de l'une des filles de Shah-Hussein, et chaque jour était aiguillonné par cette princesse, qui lui conseillait de se joindre à Thamas, plutôt que d'obéir à un usurpateur, qui ne respirait que pour le perdre. Entraîné par les importunités de sa femme, le chef afghan quitta tout-à-coup la capitale, et prit le titre et les insignes du rang suprême. A cette nouvelle, Maghmud courut sur les traces de son rival et l'atteignit, après quatre jours de marche. Les deux armées étaient en présence et se préparaient au combat, lorsque les deux généraux, au lieu de donner le signal de la lutte, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre lorsqu'ils s'aperçurent ; ils se jurèrent une éternelle amitié et revinrent ensemble à Ispahan. Mais les troupes d'Aman-Ullah, mêlées avec celles de Maghmud, furent éloignées d'Ispahan, et leur chef, destitué de leur secours, se vit à la merci du monarque, qui fit éclairer toutes ses actions, au point de lui enlever toute liberté d'agir. Sur ces entrefaites, Ashraff, qui était resté dans le Kandahar, retourna dans la capitale, où sa présence devint un nouvel embarras pour Maghmud. L'âme de ce prince n'était pas assez forte pour résister à tant d'assauts, et, au lieu de chercher en lui-même des ressources, il eut recours à la superstition. Il demanda à la divinité son appui, et se soumit, croyant ainsi l'obtenir, à une pénitence aussi pénible qu'extraordinaire : il s'enferma durant quinze jours dans un souterrain, ne prenant pour toute nourriture qu'un peu de pain, n'ayant pour boisson que de l'eau, et

(1) C'était un village situé aux portes de la capitale.

(2) Ils remirent aussi entre ses mains Loft-ali-Khan, qui cherchait à les soulever contre les Afghans. Ce général, conduit en présence de Maghmud, fut haché à coups de sabre par ce barbare. Le frère de Loft-ali-Khan, ancien athemat-doulet, dont nous avons raconté la chute, mourut à cette époque dans la prison où il avait été renfermé.

MCD 2019

répétant sans cesse à haute voix des prières. Le jeûne austère qu'il s'était imposé aboutit à déranger complétement son cerveau, déjà troublé par de continuelles terreurs ; il devint plus soupçonneux et plus cruel. Le bruit s'étant alors répandu que Suffie-Mirza, fils aîné du monarque déchu, venait de s'échapper, Maghmud fit rassembler dans une des cours du palais tous les princes de la famille royale, que l'on amenait comme des criminels, les mains liées derrière le dos : le tyran présidait à cette boucherie, à laquelle il prit une part active. Déjà trente-neuf victimes étaient tombées sous le sabre des meurtriers, quand Hussein accourut et saisit ses deux plus jeunes fils qui survivaient encore; Maghmud s'élance pour les arracher des bras d'un père, et il blesse celui-ci d'un coup de poignard. Toutefois, la vue du sang du vieux roi fit tomber la fureur de Maghmud, et Shah-Hussein eut le bonheur de sauver les deux enfants qui lui restaient seuls de toute sa famille [17 février 1725].

Tandis que Maghmud croyait affermir son pouvoir par des cruautés, Shah-Tamas, réfugié à Tauris, essayait de recueillir l'héritage paternel. Mais cette tâche était au-dessus de ses forces : dès sa plus tendre enfance, élevé au fond d'un sérail, il ne connaissait ni les hommes, ni les choses, et choisissait ses conseillers parmi les eunuques et les esclaves qui avaient présidé à son éducation. Au lieu d'employer l'adresse et la douceur, puisqu'il ne pouvait recourir à la force, pour rallier à sa cause les grands personnages de l'empire, il crut ne devoir s'appuyer que sur ses droits, et envoya un message, conçu en termes hautains et presque menaçants, à Waghtanga, Vali de Géorgie, pour lui prescrire de venir apporter son hommage, en personne. C'était ce même personnage qui, mécontent, à juste titre, des ministres de Shah-Hussein, avait refusé de coopérer à la délivrance d'Ispahan (1).

(1) En 1720, les Lesghis, peuplade barbare, ayant commis les plus grands ravages dans la Géorgie, le Vali s'apprêtait à tirer de leurs excès une vengeance exemplaire, quand il en fut empêché par les ministres de Shah-Hussein, qui lui firent ordonner de remettre le sabre dans le fourreau. Lorsque ce message arriva, Vaghtanga était déjà en marche, et jura, dans sa colère, de ne jamais prendre les armes pour le sultan. Il ne fut que trop fidèle à son serment.

Thamas le déposa et Mahomet Kouli-Kan, prince de Caket, fut nommé à sa place. Après une lutte entre les deux compétiteurs, Vaghtanga fut réduit à s'enfuir, et alla mourir à Saint-Pétersbourg. Toutefois Maghmud n'était pas l'adversaire le plus redoutable du fils de Shah-Hussein; les Russes et les Turcs étaient bien plus dangereux, car, sous prétexte d'intervenir entre les deux princes rivaux qui se disputaient le sceptre des Sophis, ils cherchaient à s'emparer des provinces placées dans leur voisinage : ainsi le czar s'était saisi de Mazanderan et de la province d'Astrabad, tandis que les Ottomans s'étaient emparés du Ghilan. Constantinople admettait dans ses murs un ambassadeur de Maghmud, tandis que le cabinet de Saint-Pétersbourg recevait de préférence un envoyé de Shah-Thamas. Cependant la Porte et la Russie finirent par conclure un traité, par lequel ils s'engageaient à rétablir le prétendant sur le trône de ses ancêtres, mais sans arrêter la marche de leurs armées, et l'on vit entr'autres les Turcs, en 1724, devenir maîtres du Khurdistan et de l'Érivan.

Revenons à Maghmud : renfermé dans Ispahan, il languissait, déchiré par des douleurs d'entrailles, auxquelles se mêlaient des remords, qui venaient assaillir son esprit bourrelé de dévorantes inquiétudes. Ne trouvant aucun soulagement dans les secours de l'art qui lui étaient prodignés par la médecine, il envoya chercher des prêtres arméniens. Ils vinrent de Julfa en procession, revêtus de leurs habits sacerdotaux, et furent introduits auprès du monarque, qu'ils exorcisèrent : Maghmud les récompensa par le don de deux mille tomans ; mais son mal ne fit qu'empirer, et il s'y joignit une lèpre affreuse, qui fit du malheureux prince un objet d'horreur et de dégoût. Tandis que Maghmud, en proie à une effrayante agonie, s'éteignait lentement, Ashraff, quoique gardé à vue dans ses appartements, avait noué des intelligences au dehors, même avec Thamas, auquel il promettait de restituer le

MCD 2019

sceptre; mais il ne travaillait que pour lui, et ses partisans, s'étant réunis en tumulte, allèrent délivrer Ashraff, et le proclamèrent roi. On assure que son premier soin fut de se faire apporter la tête de Maghmud, qui n'avait pas encore rendu le dernier soupir. Ce dernier était âgé de vingt-sept ans. L'histoire l'a rangé parmi les tyrans les plus sanguinaires. Mais ce qui peut affaiblir l'horreur attachée à sa mémoire, c'est que ses cruautés peuvent être attribuées aux dérangements de ses facultés mentales. Quoique mal fait et petit de taille, Maghmud excellait dans tous les exercices du corps. A la tête de ses soldats, il se montrait infatigable autant qu'intrépide. Il possédait encore d'autres vertus, que l'on rencontre rarement chez ses compatriotes : c'est ainsi qu'il tenait invariablement sa parole, qu'il était constant dans ses amitiés, et qu'il se contentait d'une seule femme, ce qu'on peut appeler en Orient de la chasteté. Parvenu au souverain pouvoir par une sanglante usurpation, il en jouit à peine trois années.

(1725.) Maître du pouvoir, Ashraff s'en servit pour se délivrer de tous les officiers dont les talents et l'ambition pouvaient menacer sa fortune. Il commença par faire mettre à mort Aman-Ullach, qui avait prétendu partager l'autorité avec Maghmud. Il fit tuer encore le koular-agazi, ou chef de la garde de Maghmud, dont il enviait les richesses, et il remplit son trésor avec les dépouilles de tous ceux qu'il livra au fer des bourreaux. Il ordonna ensuite d'enfermer dans des cercueils les restes des princes de la famille royale égorgés par les satellites de son prédécesseur, et contraignit la mère de ce dernier à demeurer quinze jours entiers dans la cour où se trouvaient déposés les cercueils renfermant les cadavres des princes de la maison des Sophis; et cependant il devait la vie à la mère de Maghmud, qui avait intercédé en sa faveur auprès de son fils. Les dépouilles mortelles des princes assassinés furent conduites en pompe à la ville de Kom : on les inhuma dans un caveau qui renfermait les monarques précédents de la Perse, c'est-à-dire les descendants d'Ismaël. Ashraff fit encore arracher les yeux à son propre frère, ainsi qu'au jeune fils de Maghmud. Après toutes ces exécutions, l'artificieux Afghan alla trouver dans sa retraite Shah-Hussein, et lui proposa de reprendre le diadême; mais le roi déchu refusa, en disant que ce serait méconnaître les décrets de la providence, qui l'avaient exclu du trône, et il termina sa réponse en signant un dernier acte d'abdication, par lequel il transférait à Ashraff la toute-puissance; il lui offrit en outre en mariage une de ses filles. Ashraff accepta la main de la princesse, et s'occupa sans délai à consolider son pouvoir en employant la force des armes et les négociations. Il avait d'abord tenté de s'emparer de la personne de Thamas, en l'attirant dans la capitale par la promesse de placer la couronne sur sa tête. Mais, averti du piége qu'on lui tendait, le fils de Shah-Hussein, qui s'était avancé jusqu'aux portes d'Ispahan, avait pris la fuite, et s'était retiré dans les montagnes du Mazanderan, où il se cacha. Délivré de la présence de Thamas, le nouveau roi essaya d'abord d'arrêter les progrès des Turcs, et envoya un ambassadeur à Constantinople, dont la mission était d'intéresser à sa cause les Oulémahs (1). En effet, ceux-ci embrassèrent chaudement les intérêts d'Ashraff, parce que ce prince et sa nation étaient sunnites. Toutefois, comme le prince afghan refusait de reconnaître la suprématie religieuse du sultan, son ambassadeur fut renvoyé, et la guerre éclata de nouveau entre les deux empires (1726). Les Turcs s'avancèrent jusque dans les environs d'Ispahan; mais Ashraff, par une marche rapide, écrasa l'une de leurs divisions, et battit l'armée ottomane tout entière quelque temps après (1726). Cette victoire amena la conclusion d'un traité, qui abandonna aux Ottomans le Khurdistan et une partie de l'Aderbijan et de l'Irak, provinces dont ils étaient

(1) On appelle ainsi les membres du clergé à Constantinople ; ils ont pour chef le muphti. Comme ce personnage est chargé d'interpréter l'Alkoran, qui est en même temps le code religieux et politique des Turcs, il jouit d'une grande influence, et ses décisions ont plus d'une fois détrôné les sultans.

MCD 2019

déjà en possession : Ashraff reconnut encore le Grand-Seigneur comme successeur légitime du Prophète, et obtint en retour d'être reconnu en qualité de roi de Perse. On ne saurait lui reprocher un acte qui lui était imposé par les exigences de sa position, et dont il n'aurait pas long-temps accepté la honte, car tout fait présumer que s'il eût triomphé de ses rivaux, il ne serait pas resté long-temps tributaire de l'étranger. Quoi qu'il en soit, n'ayant plus à se défendre contre les Turcs, il tenta, mais vainement, de s'emparer du Kandahar, alors en la possession du frère de son prédécesseur Maghmud, qui s'était fait déclarer roi, et avait soumis à sa domination presque tout le Khorassan. D'un autre côté, Shah-Thamas, réfugié à Farabad, essayait de rallier ses partisans, lorsque le destin lui donna pour protecteur et ponr appui un aventurier appelé Nadir-Kouli (1).

Le rôle brillant que ce personnage va jouer dans l'histoire de la Perse nous impose l'obligation d'entrer dans quelques détails sur ses antécédents ; car c'est en mesurant les obstacles qu'il a surmontés qu'on peut apprécier le génie d'un homme. Nadir était né dans le Khorassan, et appartenait à la tribu d'Afshar, originaire de la Tatarie. Son père subsistait à fabriquer des bonnets de peau de mouton, qu'il allait vendre dans les marchés du voisinage. Il mourut lorsque son fils avait à peine treize ans, le laissant, ainsi que sa mère, dans un état voisin de l'indigence. En 1704, les Usbegs ayant envahi le Khorassan, ils emmenèrent prisonnier le jeune Nadir. Celui-ci trouva moyen de s'échapper, et reparut, en 1708, dans sa patrie. Il avait alors vingt ans (2). Dénué de toute ressource, il s'adonna au brigandage jusqu'à l'époque où il trouva une place de courrier chez un bey, ou petit prince du pays. Il exerçait cet emploi conjointement avec un collègue, qu'il tua on ne sait pour quel motif. Cette aventure ne l'empêcha pas de rester au service du bey, qu'il assassina pour avoir refusé de lui donner sa fille en mariage. Il s'enfuit avec sa maîtresse dans les montagnes, et se joignit à une troupe de bandits, cantonnés dans ces lieux. Il devint bientôt leur chef, et se rendit si redoutable, que le gouverneur du Mazanderan le prit à son service. A cette époque, les Tatars, profitant des troubles excités par la révolte de Mir-Vais, firent une invasion dans le royaume. Nadir battit les envahisseurs en différentes occasions, et demanda au gouverneur, pour prix de ses exploits, d'être confirmé dans le commandement des troupes de la province. Le khan, appelé Babulu, conféra cette place à son neveu ; puis, irrité des reproches que Nadir lui adressa à cette occasion, il lui fit donner la bastonnade sous la plante des pieds. Nadir s'éloigna et alla chercher un asile auprès d'un de ses oncles, gouverneur du château de Kœlat, situé près de Mesched. Il ne resta pas long-temps auprès de son nouveau protecteur, qui le renvoya pour le punir de s'être mêlé à des intrigues suspectes. Nadir reprit son premier métier de voleur, et parvint à former une petite troupe, qui ne tarda pas à se grossir. Favorisé par l'anarchie où les Afghans avaient plongé la Perse durant cinq années, il parcourut le Khorassan, mettant à contribution les villages et les voyageurs. Enfin, en 1727, lorsque Thamas et Ashraff se disputaient le trône, il s'offrit à l'héritier légitime des Sophis. Il venait d'être renforcé par l'adjonction de quinze cents montagnards, que lui avait amenés leur chef, Sef-O-Den-Bey. Le premier soin de Nadir avait été d'entrer en pourparlers avec son oncle : il le surprit dans son château, et le massacra de sa propre main. Le château de la victime devint pour le meurtrier une place d'armes, qui lui servait à mettre à couvert son butin. Pour légitimer sa fortune, Nadir passa dans le camp de Shah-Thamas. Il remporta plusieurs petites victoires sur les Afghans ; et réussit même à les chasser de tout le Khorassan. Thamas le mit à la tête de toutes ses troupes ; mais, craignant qu'un si grand pouvoir dans

(1) Ces deux mots signifient esclave de l'admirable ou esclave de Dieu. Lorsque dans la suite il fut revêtu de la dignité de khan, il prit le nom de Thamas-Kouli-Khan, esclave de Thamas. Parvenu au trône, il reprit son nom de Nadir. C'est aussi le seul que nous coutinuerons à lui donner.

(2) Il était né en 1688 de l'ère chrétienne, ce qui répond à l'année 1100 de l'hégire.

MCD 2019

les mains d'un seul homme ne devînt dangereux pour son autorité, il donna pour collègue à Nadir Futey-Ali-Khan, gouverneur du Mazanderan Nadir ne tarda pas à se débarrasser de ce compagnon ; il l'accusa de conspirer contre Thamas, et le fit étrangler sans jugement. « J'avais juré, » dit le monarque » de ne jamais attenter aux jours de Futey. » — « Et moi je n'avais fait aucune promesse » de ce genre, » répondit Nadir. Il ne tarda pas à faire oublier l'attentat qu'il avait commis par de nouveaux succès. Déjà maître du Khorassan, dont il fut créé beglerbey, c'est-à-dire gouverneur suprême, il avait encore subjugué la province de Hérat, lorsque Ashraff, qui avait affecté jusqu'alors de mépriser les progrès des armes de Nadir, marcha contre lui à la tête de ses meilleurs soldats. Il arriva dans le voisinage de Damgon, au pied de la chaîne de montagnes qui s'élèvent sur la côte méridionale de la mer Caspienne. Le 2 octobre 1729, une bataille s'engagea entre les deux adversaires : elle fut sanglante, et se termina par la défaite des Afghans, qui perdirent leur bagage et leur artillerie. Les vaincus opérèrent avec tant de précipitation leur retraite, qu'ils arrivèrent en deux jours à Téhéran, éloigné de soixante-dix lieues du champ du combat. Ils gagnèrent ensuite Ispahan, où ils renfermèrent dans une citadelle qu'Ashraff avait fait bâtir au centre de la capitale, leurs femmes et leurs enfants. Puis ils allèrent prendre position à trente milles au nord d'Ispahan, résolus d'y attendre l'ennemi pour tenter de nouveau le sort des armes. Cependant Nadir avait persuadé à son maître de ne pas suivre l'armée. Il se mit en marche, et, lorsqu'il arriva en présence des Afghans, ses troupes s'étaient grossies d'une foule de volontaires qui aspiraient à briser le joug qui pesait sur la Perse. Ashraff avait élevé des retranchements ; Nadir ne fut pas intimidé par cet obstacle, et réussit à forcer les lignes de ses adversaires. Ceux-ci opposèrent à l'attaque des Persans une résistance courageuse ; mais ils finirent par céder la victoire, et prirent la fuite dans le plus grand désordre. Au coucher du soleil, ils touchaient aux portes d'Ispahan, où ils pénétrèrent en proclamant qu'ils venaient de battre l'ennemi. Mais la vérité ne tarda pas à être connue, car Ashraff, jugeant qu'il ne pouvait défendre une ville ouverte de tous côtés, en sortit avec les siens dès le point du jour, pour se retirer à Shiraz. Avant de s'éloigner, le barbare fit égorger le malheureux Shah-Hussein, ainsi que les deux jeunes princes que le vieux monarque avait sauvés, au péril de sa vie, de la rage de Maghmud. Il arracha de la solitude du harem les princesses de la famille royale, pour les traîner à sa suite, et emporta tout l'or et tout l'argent renfermés dans le palais. Cet immense convoi était protégé par douze mille cavaliers, et la capitale vit ses murs purgés des Afghans, après avoir gémi durant sept années sous leur tyrannique domination. A peine avaient-ils franchi les portes d'Ispahan, qu'un ramassis d'hommes, composé en grande partie de paysans des environs, inonda les rues de la ville, et s'abandonna aux excès les plus monstrueux : ils maltraitèrent les habitants, outragèrent les femmes, et pillèrent les maisons.

Cet affreux désordre dura jusqu'à l'arrivée de quinze cents hommes que Nadir envoya et qui mirent fin aux brigandages qui avaient souillé, pendant deux jours, Ispahan. Le vainqueur, lorsqu'il eut pris possession de sa conquête, ordonna d'exécuter publiquement tous les Afghans que l'on trouva dans la ville ; puis, il laissa la populace traîner dans les ruisseaux le cadavre de Maghmud et démolir son tombeau, que l'on remplaça par un égoût : vengeance ignoble et qui déshonore seulement ceux qui l'exercèrent. Shah-Thamas fut accueilli avec les plus vifs transports d'allégresse ; mais, lorsqu'il entra dans la demeure de ses ancêtres, assailli par les plus cruels souvenirs, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Il venait d'apprendre que son père avait péri par l'ordre d'Ashraff, et que le meurtrier traînait ses sœurs en captivité ; mais quel ne fut pas sa joie et son étonnement, lorsqu'ayant voulu pénétrer dans les appartements du harem, une vieille femme, couverte de haillons, vint se jeter dans ses bras : c'était sa mère. Ayant pris les habits d'une esclave, elle s'était résignée à remplir les fonctions de la domesticité, et avait ainsi caché à tous les yeux sa naissance

MCD 2019

et son nom, jusqu'au jour ou sa délivrance fut accomplie.

Il fallait s'assurer les fruits de la victoire, et, pour la rendre complète, exterminer les Afghans et leur chef. Nadir se chargea de cette tâche ; mais à la condition que le monarque restauré par ses soins lui concéderait le droit de lever des impôts pour faire face, disait-il, aux dépenses de la guerre. Accorder une pareille requête, c était aliéner les droits de la souveraineté ; Thamas le sentait, mais, entraîné par l'assentiment universel des grands et des soldats, qui le pressaient de consentir au désir de son général, il céda, et s'aperçut bientôt qu'il ne régnait plus que de nom. Toutefois, Nadir se mit en devoir d'achever la ruine d'Ashraff, qui s'était, comme nous l'avons dit, retiré à Shiraz. Après avoir été battu de nouveau près des ruines de l'ancienne Persépolis, il proposa de remettre entre les mains de Nadir le trésor et les diamants de la couronne, dont il s'était saisi, et de mettre en liberté les princesses de la famille royale; mais il demandait en retour qu'il lui fût permis de se retirer dans sa patrie avec tous les siens. Le général persan répondit aux officiers venus dans son camp qu'il fallait livrer leur chef, ou que tous les Afghans seraient mis à mort, sans exception. Ashraff, qui craignait d'être victime d'une trahison, s'enfuit secrètement de Shiraz, accompagné seulement de deux cents cavaliers. Son évasion fut le signal de la dispersion de ses sujets; ils étaient encore au nombre de vingt mille hommes, et se divisèrent en plusieurs troupes pour échapper plus facilement à leurs ennemis. Ceux-ci les poursuivirent avec acharnement, et trouvèrent aisément leurs traces, car les chemins suivis par les fugitifs étaient semés de cadavres de vieillards, de femmes et d'enfants, égorgés par les Afghans pour les sauver de l'esclavage et des indignes traitements qui les attendaient aux mains de l'ennemi. Ashraff essaya de regagner son pays natal par la province du Seistan; mais, attaqué par une de ces tribus sauvages qui parcouraient la Karamanie, il fut contraint de se jeter dans le désert, n'ayant plus avec lui que deux hommes. Un chef balouche, l'ayant rencontré, l mit à mort et envoya sa tête à Shah-Thamas. Enfin, de tous les compagnons de Maghmud lorsqu'il entreprit la conquête de la Perse, et de tous ceux qui étaient venus s'y établir, nul ne regagna le pays natal : le fer, la fatigue et la famine s'unirent pour compléter la destruction entière des Afghans. Le petit nombre des individus de cette nation qui échappèrent à la mort se réfugièrent dans l'Inde, et terminèrent leur existence dans l'exil et dans la pauvreté. Cette catastrophe ne fut en définitive qu'une expiation de tous les maux que les Afghans avaient répandus sur la Perse, dont ils avaient dévasté les provinces, exterminé la population, et renversé jusqu'aux édifices. Campés au milieu d'une grande nation, plutôt surprise que vaincue, ils succombèrent quand celle-ci voulut recouvrer son indépendance.

L'affranchissement de la Perse était l'ouvrage de Nadir, et Shah-Thamas lui abandonna pour récompense quatre provinces de l'empire (1), et la main de l'une des filles de Shah-Hussein; il voulait même lui conférer le titre de sultan, que Nadir ne crut pas devoir accepter ; mais celui-ci fit cependant acte de souveraineté, en ordonnant de frapper en son nom et d'orner de son effigie la monnaie du Khorassan, et qui devait servir à payer ses soldats. Il leur avait permis à peine de prendre quelque repos, qu'il marcha contre les Turcs, qui occupaient encore une grande partie de l'Irak et toute la province de l'Aderbijan. Il remporta sur les Osmanlis une victoire complète, à la suite de laquelle il devint maître de la cité d'Hamadan ; il s'empara aussi de Tauris et d'Ardebil, ainsi que de la plupart des villes de l'Aderbijan. Il avait pénétré dans l'Arménie, et se disposait à mettre le siége devant la capitale de ce royaume, quand il apprit que les Abdallies, qui habitaient dans le Khorassan, venaient de se révolter ; il revint sur ses pas, les battit et réduisit en son pouvoir Hérat. Durant le siége de cette cité, Nadir, ayant dispersé un corps ennemi, voulut célébrer cet avantage par une fête, à laquelle il invita

(1) Ces provinces étaient le Khorassan, le Mazanderan, le Seistan et le Kerman,

MCD 2019

plusieurs chefs qui étaient ses prisonniers; tandis que les convives se livraient à la joie qu'inspirent le vin et la bonne chère, on apporta sur des piques les têtes de trois cents Abdallies. Cet usage de repaître ses yeux des restes sanglants d'un ennemi existe encore dans presque tout l'Orient, et témoigne de la barbarie qui règne encore dans cette vaste partie du monde. Les exploits de Nadir l'avaient élevé à un si haut point de gloire et de puissance qu'il était devenu l'arbitre de la Perse : Shah-Thamas voulut à son tour se signaler par des succès militaires; c'était, en effet, le seul moyen qui lui restât pour neutraliser l'influence menaçante de son général; malheureusement le monarque n'avait pas le génie guerrier. Il envahit l'Arménie [1731], et vint bloquer Érivan; mais, ne pouvant prendre cette place, il avait commencé sa retraite, lorsque les Turcs attaquèrent l'armée persane dans le voisinage du mont Ararat; ils en firent un affreux carnage. Quelque temps avant cette défaite, Shah-Thamas avait envoyé un ambassadeur à Constantinople; ce dernier avait à peine remis ses lettres de créance, lorsqu'arriva la nouvelle que Nadir était maître d'Hérat : l'envoyé persan fut jeté en prison, puis il fut relâché quand la Porte apprit les revers de Shah-Thamas. Ce faible prince finit par signer un traité, livrant aux Turcs les provinces situées au-delà de l'Araxe, et laissa même dans les fers les soldats devenus captifs durant la guerre; ainsi, tout le fruit des victoires de Nadir était perdu.

Ce général préparait cependant les moyens de s'assurer le pouvoir suprême; il avait réuni une troupe, composée d'Afghans, d'Usbegs et de Turkomans, entièrement dévoués à sa fortune, et dont il augmentait choque jour le nombre; aussi se garda-t-il bien d'accéder à l'invitation qu'il reçut de Shah-Thamas de licencier ses soldats, sous le prétexte de soulager le peuple, qui gémissait depuis trop long-temps sous le fardeau des taxes nécessitées par la guerre. Le monarque terminait sa dépêche en enjoignant à Nadir de se rendre à Ispahan pour conférer avec lui sur les moyens qu'il faudrait employer afin de rétablir dans l'administration l'ordre, troublé par l'usurpation des Afghans. A la réception du message royal, Nadir, pour se dispenser d'y obéir, publia d'abord une proclamation dans laquelle il censurait amèrement le traité qui venait d'être signé avec les Turcs. « Un tel acte, » disait-il dans cette pièce, « est contraire à la volonté du ciel, et » les anges qui gardent le tombeau du divin » Ali nous appellent hautement à la déli- » vrance de ses sectateurs, prisonniers entre » les mains de vils hérétiques. » Il adressa en même temps des lettres à tous les gouverneurs du royaume, où il leur apprenait qu'il allait marcher à la tête d'une armée contre les Ottomans, et terminait par ces mots : « Quant aux shiites qui reculeront » dans cette grande occasion et qui approu- » veront cette honteuse paix, ils seront ban- » nis de la secte fidèle et comptés pour tou- » jours au nombre de ses ennemis : les » égorger sera un devoir; les laisser vivre » sera un crime impie. » Nadir ne s'en tint pas là; il envoya à Constantinople un officier porteur d'une déclaration conçue en ces termes : « *Il faut rendre les provinces en-* » *levées à la Perse, ou se préparer à* » *combattre.* » Après avoir parlé, non plus comme un sujet, mais comme un souverain, il se mit en marche pour se rendre auprès de Shah-Thamas; mais son escorte formait une armée de cinquante mille hommes, qui, presque tous ayant servi sous ses ordres, avaient pour leur général un attachement fanatique. Il entra dans Ispahan et se rendit au palais; introduit en présence de Thamas, il lui fit connaître l'indignation qu'il avait éprouvée en apprenant le honteux traité conclu avec la Porte Ottomane, et dont il proposait d'effacer la honte, en allant dicter de nouvelles conditions jusque sous les murs de Constantinople; puis, il se plaignit de ses ennemis, qui empoisonnaient toutes ses actions, tandis qu'ils faisaient commettre au prince les fautes les plus graves dans le gouvernement. Il demanda donc que ces dangereux conseillers fussent punis rigoureusement. Mais Thamas refusa d'infliger des châtiments à des serviteurs, peut-être mal habiles, mais dont il connaissait l'attachement à sa personne. Au sortir de cet entretien, Nadir convoqua ses principaux officiers :

MCD 2019

« On ne peut rien attendre, dit-il, d'un monar-»que aussi faible que Thamas, et qui semble »déjà prêt à méconnaître les services qui lui »ont été rendus. Il faut donc, pour garantir »les intérêts de l'armée et sauver l'État de sa »ruine, déposer Shah-Thamas, et le remplacer »par son fils Abas-Mirza, âgé seulement de »huit mois. » Pour exécuter ce plan, Nadir invita son maître à passer une revue, qui devait se terminer par un banquet. Le monarque se rendit à l'invitation de son général, qui, l'ayant enivré, le fit conduire par ses affidés dans les jardins d'Hazarjerib, qui devaient lui servir de prison. Le lendemain de cet événement, Nadir en fit part aux grands-officiers de la couronne et aux généraux de son armée, qui approuvèrent l'élévation au trône du jeune Abas. Le monarque déchu fut envoyé dans une ville du Khorassan.

Le nouveau roi reçut dans son berceau les hommages de tous les grands de l'empire. Comme il lui arriva de jeter des cris, Nadir, qui présidait à la cérémonie, dit à ceux qui l'entouraient : « J'entends le langage des en-»fants, notre prince demande les provinces »cédées aux Turcs; mais, » ajouta-t-il à haute voix, « calme-toi, ces provinces seront bien-»tôt restituées à l'héritage de ta famille (1). Nadir exerça dès ce moment le pouvoir suprême, sans même se faire décerner le titre de régent, et distribua les principaux postes de l'État entre les membres de sa famille et ses partisans les plus dévoués; il marcha ensuite contre les Turcs, qui occupaient encore la ville de Kermansha, située à peu de distance d'Ispahan : il s'en empara, et parut bientôt après sous les murs de Bagdad. Cette dernière cité, bâtie sur la rive gauche du Tigre, avait été long-temps la résidence des califes; prise par les Persans en 1260, elle avait fini par rester entre les mains des Ottomans. A l'époque où Nadir l'assiégea, elle était défendue par une double enceinte, et environnée par de larges fosses, remplis par les eaux du fleuve; deux cents pièces de canons garnissaient les remparts, et la garnison se composait de trente-deux mille hommes. Le général persan n'avait point d'artillerie, et tenta de s'ouvrir l'entrée de la ville par le moyen des Juifs et des Arméniens, qui étaient en assez grand nombre dans la place; mais les intelligences qu'il avait nouées avec quelques-uns d'entre eux furent découvertes, et il résolut de prendre Bagdad par la famine. Il l'entoura d'une nouvelle ville, où ses soldats logèrent avec leur famille, et déjà, grâce à la rigueur du blocus, la disette faisait de grands ravages dans la place, qui allait être contrainte d'ouvrir ses portes, si Nadir eût eu la patience d'attendre quelques jours de plus. Mais, ayant appris que Topal-Osman, pacha de Trébisonde, s'approchait avec des forces assez considérables, il écrivit au gouverneur turc de Mossoul : « Je suis informé que, je ne sais quel »vieux général s'avance pour s'opposer à »mes conquêtes, mais il vient si lentement, »qu'il n'arriverait jamais jusqu'à moi; je »suis déterminé à lui épargner la moitié du »chemin; annoncez-lui donc que je me pro-»pose de l'aller trouver et de le prendre avec »sa petite armée, comme un enfant dans son »bechick (1). » Topal-Osman, en proie aux douleurs de la goutte, ne pouvait ni marcher ni monter à cheval, et se faisait porter dans une litière. Il répondit en ces termes à la lettre de Nadir : « Le Grand-Seigneur mon » maître a des soldats aussi nombreux que » les sables de la mer, et un grand nombre » d'habiles généraux pour les conduire à la » victoire; mais il a choisi ma petite armée » et mon faible bras pour mieux confondre » ton orgueil. Il est vrai que je suis vieux et » infirme, et que je n'ai que peu de temps à » vivre; mais, si Dieu daigne m'assister, je » compterai assez de jours pour te faire » éprouver le sort de Nemrod, que le ciel, » pour le punir de sa vanité, fit périr par une » misérable mouche, qui de son nez gagna » la cervelle, qu'elle dévora. » Cette missive irrita vivement Nadir, et, dans son impatience, laissant la moitié de ses soldats devant Bagdad, il vint à la rencontre de son adversaire : une bataille s'engagea sur les bords du Tigre, et Nadir, abandonné par un corps

(1) Voir *Histoire des Révolutions de la Perse au dix-huitième siècle*, par Picault, tome II, page 101.

(1) Ce mot, en turc, signifie berceau et litière.

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine dol.t

Boulemier sculp.

1 ET 2. CAVALIERS PERSANS. 3. SOLDAT D'INFANTERIE.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

PERSE

MCD 2019

d'Arabes, qui tourna ses armes contre lui, et, foudroyé par une artillerie bien supérieure à la sienne, fut mis en déroute. Il fit tout ce qu'il put pour rétablir le combat : soldat aussi bien que général, il chargea plusieurs fois à la tête de ses escadrons, et fut renversé deux fois dans la mêlée [1733]. Le corps de l'armée persane qui occupait les lignes devant Bagdad, attaqué par la garnison, prit la fuite, et la ville se trouva entièrement affranchie. Nadir, qui s'était retiré dans les murs de Hamadan, rassembla ses troupes dispersées : il se garda bien de leur adresser des reproches, et rejeta sa défaite sur la trahison des Arabes; il sut ainsi pénétrer ses soldats d'un nouvel enthousiasme, qui demandèrent à grands cris de se mesurer de nouveau avec l'ennemi. Il reprit donc l'offensive, et subit un nouvel échec dans le voisinage de Kerkoud; mais dans une action qui s'engagea quelques jours après Nadir remporta une victoire complète. Topal-Osman périt les armes à la main, et sa mort entraîna la déroute des siens. Nadir, auquel on apporta sa tête, fit chercher le corps du brave Ottoman, et renvoya ses restes au camp des Turcs, afin qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture

Nadir ne put cependant entrer dans Bagdad, car il apprit qu'une insurrection venait d'éclater dans la province du Fars. Il lui fallut donc abandonner une conquête qui flattait son orgueil, pour étouffer promptement une révolte qui pouvait avoir les suites les plus importantes. Un certain Mahomet, balouche de nation, était l'instigateur et le chef de la rébellion. Surpris par Nadir, qui arriva tout-à-coup à la tête de trente mille hommes, il se vit abandonné par ses soldats, qui jetèrent leurs armes sans combattre. Mahomet n'eut plus d'autre ressource que la fuite; il gagna les rivages du golfe Persique et s'embarqua sur un esquif : il fut livré par le patron à l'implacable Nadir, qui le condamna aux douleurs de la torture, pour lui faire livrer ses trésors; mais le prisonnier s'étrangla dans sa prison. Cependant la cour de Constantinople avait refusé de ratifier le traité que le héros persan avait signé avec le gouverneur de Bagdad, et la guerre se ralluma entre les deux empires. Nadir, à la tête de cent mille hommes, fit la conquête de la Géorgie, et porta ensuite ses armes victorieuses dans l'Arménie. Il rencontra dans les plaines de Baghavund, près d'Érivan, l'armée turque, commandée par Abdalhah-Kouproli; ce dernier périt dans la bataille, qui coûta aux Turcs vingt mille soldats. Cette action fut si décisive, qu'elle entraîna la reddition des villes de Gunjah, de Téflis, de Kars et d'Érivan.

Sur ces entrefaites, le jeune Abas mourut (1) : on ignore si son trépas fut amené par une maladie ou provoqué par une politique cruelle. Quoi qu'il en soit, comme on se trouvait alors à l'équinoxe du printemps, où tous les grands officiers de l'État se rendent à la cour, Nadir les convoqua dans la plaine de Mogam. « J'ai affranchi, » leur dit-il, « notre patrie du joug de l'étranger, » et je l'ai délivrée de la tyrannie des Afghans; » mes armes ont également forcé les Russes » à nous rendre nos provinces de la mer » Caspienne; mais il faut soutenir par de » nouveaux triomphes les succès que nous » venons d'obtenir : cherchez donc un géné- » ral qui puisse vous conduire à la victoire, » car, pour moi, je n'aspire plus qu'à finir » mes jours dans le repos et l'obscurité, » puisque j'ai largement payé ma dette à la » patrie. Il vous reste encore à faire un » choix non moins important, c'est celui » d'un souverain, puisque l'enfant qui devait » nous gouverner vient de rendre le dernier » soupir. Rappelez alors Shah-Thamas, ou, » si vous êtes convaincus de son incapacité, » donnez le trône à quelque autre, plus digne » de l'occuper. » Dès qu'il eut fini de parler, Nadir se retira dans sa tente, laissant en apparence les grands libres de choisir qui leur semblerait le plus brave et le plus habile. Mais il avait si bien pris ses mesures, que les électeurs déclarèrent que le vœu unanime de l'assemblée lui déférait la couronne. Il refusa un honneur auquel, à l'entendre, il n'avait jamais aspiré; les députés renouvelèrent leurs sollicitations chaque

(1) Quelques historiens le comptent parmi les rois, sous le nom d'Abas III.

MCD 2019

jour, durant un mois entier. Quand il jugea que cette comédie ne pouvait durer plus long-temps, il consentit à prendre le sceptre; mais il stipula qu'il aurait le droit de le transmettre à ses héritiers, et que toute distinction entre les sunnites et les shiites serait abolie. Ces conditions obtinrent l'assentiment de tous les assistants, et le monarque convoqua les ministres de la religion pour obtenir leur sanction; mais le chef des mollahs déclara hautement qu'il n'appartenait pas au prince de prononcer sur des matières de foi. Il fut étranglé dès le lendemain, et sa mort fit connaître à tous que Nadir ne voulait souffrir aucune opposition à ses volontés. Si l'on se demande par quel motif il voulait abolir le schisme qui divisait depuis tant de siècles les Persans et les Turcs, on reconnaîtra sans peine qu'il était de son intérêt de détruire la croyance établissant le gendre du prophète héritier légitime du califat, puisque la race des Sophis, qu'il venait de détrôner, se prétendait issue de ce même Ali, et, à ce titre, devenait plus respectable aux yeux du peuple persan. En outre, Nadir rêvait déjà la conquête de l'Asie-Mineure et de l'Inde, et, sachant que les nations de ces contrées haïssaient la secte d'Ali, il voulait, en l'abolissant, détruire un obstacle qui devait nuire à ses projets. Quand Nadir se fit couronner, le patriarche d'Arménie lui ceignit le sabre, emblême de la dignité suprême; mais le monarque voulut attacher lui-même à sa coiffure l'aigrette royale, pour montrer que son pouvoir ne relevait de personne; il fit ensuite graver un sceau, avec ces paroles : *Le brillant qui décorait la bague de la gloire s'étant détaché, Dieu a choisi Nadir pour l'y replacer.* On lisait sur les pièces de monnaie frappées à son effigie : *Nadir, roi des rois et le héros du siècle,* et sur le revers une sentence arabe, qui signifiait : *Ce qui est arrivé est pour le mieux* [1736]. Nadir avait puni la résistance du chef des mollahs, et, jugeant que par ce meurtre il s'était attiré la haine du corps entier, il résolut de ne garder aucun ménagement. Ayant assemblé les mollahs à Kasbin, il leur demanda comment ils employaient les revenus de l'Église. — Ils répondirent : A payer les ministres du culte et à entretenir en bon état les mosquées et les colléges. — « Je me charge de tout cela, » répliqua Nadir, « et en attendant, voici les » instruments dont Dieu s'est servi pour relever cet empire en décadence (il montrait » ses soldats); ce sont là ses véritables prêtres. En conséquence, j'ordonne, dès ce » jour, que tous les revenus du clergé soient » désormais affectés à la subsistance de mon » armée. » Celle-ci, composée en grande partie de Tatars, ne pouvait manquer d'accueillir avec joie un pareil don. Quant au peuple, brisé par les longs malheurs qu'il avait éprouvés, il laissa dépouiller ses prêtres sans paraître s'intéresser à leur sort, et Nadir publia un édit déclarant qu'à l'avenir les sunnites et les shiites devaient se regarder comme des frères, et ne plus se maudire entre eux. Ce décret, signifié par ambassade à l'empereur de Constantinople, amena la paix; le Grand-Seigneur, se voyant reconnu successeur véritable de Mahomet, reconnut à son tour Nadir comme souverain légitime de la Perse.

Lorsqu'il eut réussi à désarmer le Turc, son ennemi le plus redoutable, Nadir s'occupa de faire de nouvelles levées, de rassembler des armes et des munitions, et se mit en marche pour reprendre Kandahar, dont Hussein-Khan, frère de Mic-Maghmud, s'était adjugé la souveraineté. Sommé de comparaître à Ispahan, il avait refusé d'obéir à cette injonction, et avait fait des préparatifs de défense vraiment formidables; en effet, quand les Persans arrivèrent sous les murs de Kandahar, ils furent repoussés dans toutes leurs attaques par la garnison, qui s'élevait à trente mille hommes. Nadir résolut alors de prendre la place par un blocus : il construisit autour de la place des tours, liées ensembles par des postes fortifiés, qui interdirent toutes communications avec le dehors; en même temps, il envoya son fils aîné Reza-Kouli contre les Usbegs, accourus pour tenter une diversion. Reza les battit dans plusieurs rencontres, et Hussein-Khan, ayant obtenu d'être confirmé dans le commandement de la place qu'il avait si bien défendue, en ouvrit les portes à Nadir [1737].

MCD 2019

A l'époque où le monarque se disposait à porter ses armes dans le Kandahar, il avait envoyé un ambassadeur à Delhi pour sommer le souverain de ce pays de ne plus donner asile à ses ennemis. Le prince mongol, non-seulement n'eut aucun égard à la réclamation du roi de Perse, mais il traita mal son envoyé. Nadir n'attendait qu'un prétexte pour commencer les hostilités : il envahit aussitôt le Caboul, prit d'assaut la capitale, et passa au fil de l'épée la garnison et tous les habitants. Il convient ici de dire quelques mots sur le grand empire qui allait devenir la proie du héros persan. Souvent ravagé par des armées étrangères, l'Inde, du jour où elle fut soumise par Mahmood de Ghizné, n'avait plus été gouvernée par des princes indigènes; Timour l'avait parcourue à son tour, et l'un de ses descendants, nommé Baber, chassé de la Perse, son héritage, était venu s'établir à Delhi, qui devint le siége d'un nouvel empire. Ackbar, petit-fils de Baber, éleva son royaume au plus haut degré de puissance; il étendit sa domination dans les plus belles provinces de la péninsule Indienne. Au dix-huitième siècle, l'un de ses descendants, le célèbre Aurengzeb, s'illustra par ses talents politiques et guerriers; mais, à sa mort, on vit surgir les premiers germes d'une dissolution prochaine, qui allait détruire l'œuvre de Baber. La plupart des gouverneurs des grandes provinces obéissaient à peine au souverain de Delhi, tandis qu'une tribu de guerriers, connus sous le nom de Marattes, ravageait l'empire chaque année par les incursions les plus désastreuses (1). Aurengzeb les avait combattus durant trente années; mais les princes qui avaient tenu le sceptre après lui s'étaient soumis à l'humiliation de payer aux Marattes un tribut pour se mettre à l'abri de leurs déprédations. Quand Nadir devint roi, Mahomet-Shah occupait le trône élevé par la race de Timour; plongé dans la mollesse et dans les plaisirs, il avait livré le gouvernement à son visir Douran-Khan; mais le vice-roi du Décan, Nizam-al-Muluck, jaloux du crédit de Douran, appela, dit-on, Nadir à son aide, aimant mieux subir le joug de l'étranger que celui d'un rival qu'il détestait. Plusieurs historiens s'efforcent de justifier Nizam, et soutiennent que le Mongol ne fut trahi que par lui-même, c'est-à-dire que sa faiblesse et sa lâcheté amenèrent seules la ruine de l'État. Quoi qu'il en soit, Nadir, devenu maître du Caboul, se mit en route pour Delhi : il lui fallut franchir des défilés, traverser une multitude de rivières; mais tous ces obstacles ne purent arrêter le conquérant, qui savait vaincre autant par l'adresse que par la force. En effet, il s'attachait à corrompre les gouverneurs des villes et les généraux, et ne combattait que ceux qui repoussaient ses largesses; ces derniers étaient les moins nombreux : presque tous les dépositaires du pouvoir se vendirent honteusement à l'envahisseur. Enfin, quand Nadir eut passé l'Indus, Mahomet-Shah s'éveilla de son assoupissement, et se mit en campagne, suivi de deux cent mille hommes, de cinq cents pièces de canon, et d'un grand nombre d'éléphants, qu'on devait lancer contre l'ennemi. L'armée mongole s'avança jusqu'au village de Karnal, situé sur les bords de la rivière de Samna et à vingt-cinq lieues de Delhi : elle s'enferma dans un camp retranché; mais, ayant été rejoint par un renfort considérable, que lui amenait un de ses généraux, l'empereur sortit de ses retranchements et présenta la bataille aux Persans. Écoutons Nadir, racontant lui-même cette journée à son fils Reza-Kouli.

« Après avoir pourvu à la garde de notre » camp, et avoir invoqué le secours du » Tout-Puissant, nous montâmes à cheval » et courûmes au combat. Pendant deux heu » res entières on se battit avec fureur, et un » feu vif de canon et de mousqueterie se » soutint sans interruption. Après cela, par » l'aide de l'Être suprême, nos héros, chas» seurs de lions, rompirent la ligne de l'en» nemi, le chassèrent du champ de bataille, » et le poursuivirent sur tous les points. Le » combat a duré deux heures, et, pendant » plus de deux heures et demie, nos soldats, » vainqueurs, ont poursuivi l'ennemi. Une » heure avant la fin du jour l'ennemi avait » été entièrement chassé du champ de bataille

(1) Les Marattes étaient originaires de la province du Décan.

MCD 2019

» Mais, comme son camp était fortement re-
» tranché, et défendu par de hautes fortifi-
» cations, nous n'avons pu sur-le-champ y
» donner l'assaut. Un trésor considérable,
» un grand nombre d'éléphants, une partie
» de l'artillerie de l'empereur, et de riches
» dépouilles de toute espèce ont été le fruit
» de notre victoire. L'ennemi a laissé plus
» de vingt mille hommes sur le champ de
» bataille, et le nombre des prisonniers est
» bien plus considérable encore. Aussitôt
» que l'action a été finie, nous avons entouré
» le camp de l'empereur, et nous avons pris
» des mesures pour empêcher toute commu-
» nication avec le pays voisin, faisant en
» même temps préparer de l'artillerie et des
» mortiers pour détruire les fortifications
» derrière lesquelles l'ennemi s'était retiré.
» La plus grande confusion régnait dans
» l'armée impériale; il n'y avait plus la moin-
» dre discipline. Enfin l'empereur, forcé par
» une nécessité irrésistible, après avoir at-
» tendu toute une journée, envoya Nisam-
» Ul-Muluck à notre camp royal, le mardi,
» 10 septembre, le jour de zilkadeh (1). Le
» lendemain, Mahomet-Shah, en personne,
» accompagné de toute sa cour, se présenta,
» couvert de deuil, en notre divine présence.
» Comme nous sommes nous-même d'une
» famille de Turkomans, et que Mahomet-
» Shah est Turkoman, et descend en ligne
» directe de la noble famille de Gurgan, au
» moment où il s'approcha, nous envoyâmes
» notre cher fils Nasser-Aly-Khan au-delà
» des limites du camp pour le recevoir.
» L'empereur entra dans notre tente, et nous
» lui donnâmes le sceau de notre empire. Il
» passa toute cette journée dans notre tente
» royale; considérant notre affinité avec les
» Turkomans, et sentant que les honneurs
» sont dus à la majesté du roi des rois: nous
» avons voulu les rendre à l'empereur, nous
» avons ordonné que ses pavillons royaux,
» toute sa famille et les grands de sa suite
» fussent respectés, et nous lui avons donné
» un établissement convenable à sa haute di-
» gnité. — Maintenant l'empereur avec sa
» famille et tous les grands qui sont sortis
» du camp vont se rendre à Delhi, et, mardi,
» vingt-cinquième jour de zilkadeh (1), nos
» étendards victorieux se dirigèrent vers
» cette capitale.

» En considération de la naissance de
» Mahomet, de ce qu'il descend de la mai-
» son de Gurgan (2), de ce qu'il est no-
» tre parent comme Turkoman, notre
» intention est de le rétablir sur son trône
» et de replacer sur sa tête la couronne
» royale. Honneur à Dieu, gloire au Très-
» Haut, qui nous a donné le pouvoir pour
» accomplir cette grande œuvre. Soyons
» éternellement reconnaissants de cette grande
» grâce, que nous avons reçue du Tout-Puis-
» sant. Dieu a fait disparaître dans la vapeur
» du désert les sept grandes mers au-des-
» sous de nos pas glorieux et victorieux, et
» de ceux de nos fidèles héros. Dans notre
» idée royale, il a fait les trônes des rois et
» le profond Océan de la gloire terres-
» tre plus méprisables que l'écume légère
» qui flotte à la surface des vagues, et,
» sans doute, la bonté extraordinaire qu'il
» nous montre sera évidente au monde en-
» tier (3). »

Le premier ministre mongol, Douran-Khan, tomba percé de coups mortels, et Sadut-Khan, le même qui avait amené un renfort considérable à son souverain, fut blessé dangereusement. Les vaincus perdirent dix-sept mille hommes, et les Persans deux mille. L'empereur avait encore à ses ordres une armée plus nombreuse que son adversaire; mais elle était désorganisée par sa défaite, et, d'ailleurs, elle manquait de vivres, par l'imprévoyance de ses chefs. Il est vrai qu'une multitude de marchands avaient suivi les troupes; mais, comme on se plaignait qu'ils vendaient trop cher leurs marchandises, le monarque ordonna de les saisir, et cette mesure imprudente fit naître sur-le-champ la disette; car ceux qui avaient jusqu'alors approvisionné le camp s'enfuirent ou cachèrent ce qu'ils possédaient. Se voyant désarmé,

(1) 19 février 1739.

(1) Cette date répond au 3 mars.

(2) On désigne ainsi, en Orient, la maison de Timour.

(3) Vid. *Asiatic Researches*, t. X.

MCD 2019

empereur, par le conseil de Nisam-Al-Muluck, envoya demander la paix à Nadir, qui répondit aux députés qu'il ne voulait point abuser de sa victoire, et qu'il s'arrangerait avec Mahomet-Shah, si ce dernier venait le trouver dans son camp. L'entrevue entre les deux souverains eut lieu le 18 février 1739. Le descendant de Timour, porté sur un trône mobile, était suivi de deux de ses ministres et d'une escorte de deux cents hommes. Nadir introduisit lui-même dans sa tente le Mongol, qu'il fit asseoir à sa gauche. Après lui avoir adressé quelques reproches sur la conduite qu'il avait tenue, et qui avait fait éclore la guerre, Nadir promit cependant de lui laisser l'empire, à la condition de payer les frais de l'expédition qu'il avait entreprise. « J'irai, » lui dit-il, « à Delhi pour y faire » reposer mon armée, et lorsque j'aurai été » satisfait, je vous laisserai en possession de » votre trône. » Dès le lendemain de cette conversation, l'armée mongole fut licenciée, et le vainqueur s'empara de son artillerie et de ses équipages ; il était déjà maître de la caisse militaire de l'armée et des joyaux de la couronne, que l'empereur avait apportés dans ses bagages. Ensuite il se mit en marche pour faire une entrée triomphante dans la capitale de l'empire. Il conduisait avec lui Mahomet-Shah, le fils et les femmes de ce monarque, confiés à la garde de douze mille Persans. Quelques détachements de soldats mongols s'avançaient aussi, placés entre les rangs de l'armée victorieuse, et Nadir était lui-même à la tête de sa garde et d'une nombreuse cavalerie. Toute cette multitude couvrait, en longueur, un espace de quatre lieues. Elle arriva le 7 mars aux portes de Delhi, et campa dans les jardins d'une résidence royale. L'empereur alla occuper son palais, où Nadir lui rendit visite le lendemain. Il avait chargé du gouvernement de la capitale Sadut-Khan ; mais celui-ci, ayant cru remarquer qu'il était devenu suspect, s'empoisonna, et fut remplacé par un général persan, Thamas-Khan, brave soldat, mais administrateur inhabile. Thamas ordonna aux marchands de grains d'ouvrir leurs magasins, et fixa le taux auquel ils devaient vendre leurs blés. Cette mesure, ruineuse pour ces marchands, fut cause qu'ils s'assemblèrent pour aviser à ce qu'ils feraient dans cette occurrence. Le peuple se réunit bientôt en foule autour de la maison où ils délibéraient, et quand les Persans voulurent dissiper ce rassemblement, ils furent égorgés. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que Nadir avait été tué, et cette nouvelle, inventée et propagée, dit-on, par Said-Nez-Khan, seigneur indou du plus haut rang, alluma partout le feu de la révolte. Tous les soldats étrangers dispersés dans la ville furent égorgés par la multitude et durant toute la nuit la lutte continua, rendue plus horrible par les ténèbres. Dès que l'aube parut, Nadir, à la tête d'une troupe d'élite, se mit en devoir de parcourir la ville pour apaiser le tumulte ; mais on tira sur lui, et l'un de ses officiers fut même blessé à ses côtés. Alors Nadir donna l'ordre de massacrer tous les habitants : il ne fut que trop obéi. A l'instant, ses farouches soldats pénétrèrent dans les maisons, où ils égorgèrent sans distinction tout ce qui se présenta à leurs coups. Delhi renfermait à cette époque près d'un million d'hommes, qui se laissèrent tuer sans opposer de résistance, car cette populace, si hardie la veille, avait perdu tout son courage à l'aspect des Persans qui s'avançaient en ordre pour tirer vengeance de la mort de leurs compagnons. La plume ne saurait décrire les scènes d'horreur qui souillèrent cette journée ; l'intérieur des maisons et les rues étaient jonchés de cadavres de vieillards, de femmes et d'enfants ; l'air retentissait partout des cris des victimes, se mêlant aux imprécations des meurtriers, tandis que le feu, joignant ses ravages à ceux du glaive, menaçait Delhi d'un embrasement général. Le carnage dura depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Cependant Nadir s'était retiré dans une mosquée, où le malheureux Mahomet-Shah vint se jeter à ses pieds, en lui criant : « Grâce pour mon peuple ! » — « L'empe- » reur, » répondit Nadir, « ne doit jamais » demander en vain, » et il prescrivit de cesser le massacre à l'instant. Mais il fit rechercher les instigateurs de cette insurrec-

MCD 2019

tion. On lui amena Saïd-Nez-Khan. Ce seigneur, à qui l'on avait donné pour sauvegarde un détachement de soldats persans, les avait fait attaquer par la populace, et ils avaient été brûlés vifs dans sa maison. Nadir ordonna qu'on lui ouvrît le ventre, et fit subir le même supplice à tous les personnages que l'on soupçonna coupables d'avoir provoqué les malheurs qui venaient d'ensanglanter Delhi : ils étaient quatre cents. Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des victimes qui périrent dans la capitale : un écrivain indou prétend qu'il ne périt que huit mille personnes et non cent mille, ainsi que le disent plusieurs auteurs contemporains ; il est impossible de connaître l'exacte vérité sur ce point. Quoi qu'il en soit, Nadir, au moment de l'insurrection, avait fait fermer les portes de Delhi, ce qui avait amené la famine. Il s'empressa de révoquer cette mesure, et permit à tous ceux qui voulurent quitter la ville de se retirer dans les cités environnantes. Il s'occupa ensuite de recueillir les dépouilles, fruit des spoliations de ses soldats, qui furent requis de déposer dans un même lieu tout ce qu'ils avaient pris, il leur accorda cent millions de gratification (1). Puis il chargea un seigneur indou, nommé Sirbulind-Khan, de prélever les sommes que l'empereur avait promis de lui remettre. Sirbulind-Khan s'acquitta de cette triste tâche en employant tous les ménagements compatibles avec le devoir qui lui était imposé ; mais il ne put empêcher les autres collecteurs de se livrer à tous les excès que peut enfanter la cupidité. Ils exigeaient que chaque habitant fournît un état de toutes ses possessions, ils encourageaient les délateurs, et, sur le rapport de ces misérables, ils soumettaient aux plus cruelles tortures les malheureux accusés d'avoir donné des déclarations inexactes. Le détail de toutes les barbaries qui furent commises dans cette occasion ferait honte à l'humanité : ni le rang, ni le sexe, ni l'âge ne défendaient contre les bourreaux ; bref, le conquérant arracha à l'empire mongol plus de deux milliards de notre monnaie (1). Le sang qui avait coulé dans les rues de Delhi était à peine séché, que le roi de Perse célébra le mariage de son second fils, Nasser-Aly-Mirza, avec une princesse de la famille de Timour, et les pompes et les joies de l'hyménée remplacèrent, après deux jours, les larmes et les cris de désespoir qui avaient retenti dans tous les quartiers de la capitale ; et comme Mahomet n'avait donné à sa nièce que douze cent mille francs, Nadir fit don à la jeune épouse de douze millions. Il afficha encore une générosité toute royale en distribuant aux seigneurs de la cour de Delhi des robes de brocard et de velours brochées en or, que l'on évaluait à quinze cents francs l'aune. Nizam-Al-Muluck, que l'on accuse d'avoir livré son pays au conquérant, reçut un bonnet à la persane, un sabre et un poignard enrichis de pierreries. L'empereur lui-même subit l'humiliation d'accepter un cadeau du vainqueur. Nadir lui donna des bracelets, un réseau d'or et une écharpe de diamants, et lui plaça sur la tête un diadême, comme s'il voulait faire entendre qu'il lui rendait le pouvoir suprême. Cette scène eut lieu en présence des chefs persans, des grands-officiers et des seigneurs indous. Nadir passa à Delhi soixante-huit jours, et, avant de s'éloigner, il traça à l'empereur Mahomet-Shah des règles de conduite que nous transcrivons, parce qu'elles peignent sa politique et ses vues sur la manière de gouverner.

« Vous devez commencer, » lui dit-il, « par vous emparer de tous les domaines de

(1) Un historien divise ainsi cette somme :

	Crores. — Liv. tournois.
Joyaux de la couronne et des principaux seigneurs.	25 — 750,000,000
Le trône du paon, composé de pierres précieuses et de diamants imitant le plumage de cet oiseau. . .	9 — 240,000,000
Vaisselle et autres objets en métaux précieux. . . .	30 — 900,000,000
Canons et munitions de guerre.	4 — 110,000,000
Marchandises, telles que soieries et autres objets manufacturés.	2 — 55,000,000
Total.	70 crores de roupies, ou 2,055,000,000 liv.

(1) Les troupes de Nadir s'élevaient environ à cent quarante mille hommes.

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL MADRID

» tous vos gouverneurs, et leur assigner des
» appointements aux dépens du trésor public.
» De cette manière, ils ne seront plus indé-
» pendants, et on ne les verra pas entretenir
» des troupes à leurs frais, ou bien leurs
» soldats deviendront les vôtres. Vous avez
» besoin d'un corps de soixante mille cava-
» liers toujours prêts à transmettre vos or-
» dres et à les faire exécuter dans toute
» l'étendue de l'empire : soixante rou-
» pies (180 fr.) par soldat suffisent pour
» leur paie ; que chaque division de dix
» hommes ait un deh-bachi (caporal) ; par
» dixaine de caporaux, un sudival (capitaine);
» par dixaine de capitaines, un husarri, ou
» colonel. Informez-vous soigneusement du
» nom, de la famille, du pays de chaque
» chef de corps ; tâchez même d'apprendre
» par cœur tout ce qui concerne particuliè-
» rement chacun de vos officiers ; la chose
» est plus facile que vous ne l'imaginez, et
» vous serez bientôt dans le cas de les em-
» ployer selon la nature de leur capacité
» ou de leurs autres relations. Surtout ne
» souffrez jamais que l'inaction corrompe
» vos troupes. Réunissez de temps à autre
» des corps nombreux sous le commande-
» ment d'un général de confiance ; cela les
» habitue à un service d'armée auquel elles
» seraient toutes neuves autrement. Quant
» aux grands-officiers de la couronne, vous
» avez besoin de tout votre discernement
» pour leur nomination : écartez ces gens
» artificieux, souples ou intéressés, qui ne
» pensent qu'à eux-mêmes, au lieu de ne
» songer qu'à servir le prince. Je pourrais
» bien vous proposer de faire ce choix moi-
» même ; mais je craindrais que les hommes
» que j'aurais placés n'en abusassent après
» mon départ pour vous manquer de respect.
» En tous cas, quels qu'ils soient, si vous les
» trouvez rebelles, ayez recours à moi pour
» les châtier : dans quarante jours je serai
» ici de Kandahar ; c'est comme si je restais
» auprès de vous. »

Le 4 mai 1739, Nadir donna l'ordre du départ ; il passa la revue de son armée dans les vastes jardins de Shadimar, et soixante hommes, sur quatre cents qui n'avaient pas répondu à l'appel, ayant été découverts, eurent la tête tranchée en présence de toutes les troupes. Le conquérant emmenait à sa suite plusieurs centaines de maçons, de charpentiers, de tailleurs de pierres, de serruriers, dont il voulait se servir pour élever un palais semblable à celui que l'empereur possédait dans le voisinage de Delhi. Parmi les bagages, on remarquait trois cents éléphants, dix mille chevaux et un nombre encore plus considérable de chameaux et de mules, qui portaient l'or et toutes les riches dépouilles que le conquérant avait arrachés aux Indous. Mais il n'était pas facile de défendre une si riche proie contre les habitants des provinces qu'il fallait traverser pour retourner en Perse. Ces derniers, favorisés par la connaissance qu'ils avaient des localités, profitaient tantôt des ténèbres de la nuit pour se glisser dans le camp et enlever les bêtes de somme avec leur charge, ou tantôt égaraient les soldats demeurés en arrière ; puis ils les massacraient afin de les voler. Dans le but d'arrêter ces désordres, Nadir incendiait les villes et les villages où il se commettait des meurtres et des vols, et il fit pour ainsi dire une partie de sa route à la lueur des flammes qui embrasaient les cités et les hameaux. Lorsqu'il arriva sur les bords de l'Indus, menacé par les montagnards du Caboul, il leur acheta la permission de passer, moyennant dix lacs de roupies (1), qu'il leur fit distribuer. Tandis qu'il rassemblait des matériaux pour traverser le fleuve (2), il fit mettre sous les armes toute son armée, et lui annonça que l'empereur mongol offrait de racheter à un prix très-élevé deux aigrettes de diamants, appartenant à son épouse favorite. Soit que cette demande eût été réellement faite à Nadir, ou soit que ce fût un prétexte inventé dans un but politique, il en résulta que tous les soldats persans durent, sous peine de mort, livrer à des commissaires toutes les pierreries tombées entre leurs mains. Ils obéirent et ne gardèrent que l'argent monnayé. On ignore si Nadir voulait par cet acte satisfaire sa cupidité ou seulement ôter à ses soldats des richesses qui

(1) Trois millions de francs.
(2) L'Indus.

MCD 2019

pouvaient énerver leur courage. Lorsqu'ils eurent repassé l'Indus, au lieu de rentrer directement en Perse, on les conduisit à travers les déserts de Sind pour attaquer un prince indou qui voulait se rendre indépendant. Nadir lui enleva ses trésors, renfermés dans une forteresse, et le força de reconnaître sa suzeraineté. Il fit enfin son entrée dans Hérat, 26 mai 1740, et quelques jours après on exposa publiquement, par ses ordres, les dépouilles enlevées au Mongol. Ce spectacle pompeux, en popularisant la gloire du conquérant, flattait aussi l'orgueil de la nation. Mais le repos que Nadir venait d'accorder à ses troupes ne dura pas long-temps, et il entreprit de punir le khan de Boukarah, qui, durant son absence, avait dévasté le Khorassan. Le prince tatar n'entreprit pas même de se défendre, et vint déposer aux pieds de Nadir tous les insignes de la royauté. Ils lui furent restitués, et la guerre se termina par un mariage entre la fille du khan et le neveu du vainqueur. Ce dernier tourna ensuite ses armes contre un chef tatar, qui commandait dans le pays de Khaurizm, lequel s'étend sur les deux rives de l'Oxus, à l'ouest de Boukarah. Ilburz, c'était le nom de ce chef, se croyant sûr de l'impunité par les obstacles naturels qui promettaient de le défendre contre son adversaire, fit égorger les envoyés de Nadir. Vaincu et fait prisonnier, on l'amena en présence du roi de Perse, devant lequel il prétendit excuser le meurtre commis sur la personne des ambassadeurs persans, en affirmant qu'il ignorait que ce crime eût été commis. « En ce cas, dit le shah, « tu ne mérites pas de régner, puis-» qu'on peut, à ton insu, commettre un » forfait aussi abominable que celui que je » te reproche : ainsi tu mourras, mais » comme un chien et non comme un homme, » car il n'en est point qui n'eût respecté le » caractère d'un envoyé. » En conséquence, le khan et les officiers de sa nation captifs avec lui eurent la gorge coupée, genre de supplice que l'on regarde en Perse comme le plus ignominieux. En quittant cette contrée, Nadir emmena avec lui vingt mille de ses habitants, qu'il enrôla sous ses drapeaux; puis, fatigué de vaincre, il alla goûter quelques jours de repos dans la forteresse de Kœlat. Il était né dans le voisinage de ce château, et l'on sait quel charme s'attache aux lieux où l'on a passé son enfance, d'ailleurs Nadir avait choisi le château de Kœlat pour y cacher les immenses richesses fruit de ses conquêtes. Il y avait fait construire un palais, et peut-être rêvait-il de revenir passer ses derniers jours dans cette retraite, empreinte pour lui des souvenirs les plus attachants; mais une vie tranquille et douce ne pouvait convenir ni à la position du monarque persan, ni à son caractère : il se rendit à Mushed, où il célébra ses victoires par des fêtes qui durèrent trois mois. Ensuite il se mit en marche pour le Daghestan, habité par les Lesghis, montagnards indociles et indomptables, et qui s'étaient rendus coupables envers Nadir, dont ils avaient tué le frère. Ce fut dans le cours de cette expédition que le monarque courut le risque de tomber sous les coups d'un assassin. Il traversait un passage étroit, situé entre la province d'Astrabad et le Khorassan, et s'avançait environné seulement de ses femmes et de ses eunuques, lorsqu'un homme, tapi dans un fossé recouvert de branchages, lui tira un coup de pistolet, qui l'atteignit au bras droit. Le meurtrier courut ensuite, le sabre à la main, sur le prince; mais, désespérant de se faire jour à travers les eunuques qui entouraient le roi, il disparut dans un taillis [1741]. Nadir battit les Lesghis; mais, après avoir éprouvé des pertes considérables, il ne réussit pas à les soumettre entièrement.

L'homme qui avait attenté aux jours de Nadir ne put échapper aux recherches dirigées contre lui : l'historien et le secrétaire du roi (1) dit qu'il s'appelait Need-Kuddum, et que le fils du chef d'une tribu de Lesghis avait armé son bras. Il fut condamné seulement à perdre les yeux. Mais depuis ce moment Nadir conçut de violents soupçons contre son fils aîné, Reza-Kouli. Ce jeune prince s'était distingué par ses exploits, et quand son

(1) Il s'appelait Mirza-Mehdy, et accompagna Nadir dans toutes ses expéditions. Sir William Jones a traduit l'ouvrage de Mehdy.

MCD 2019

père avait envahi l'Indostan, il était resté chargé du gouvernement de la Perse : il s'acquitta avec succès de cette importante fonction. Il avait fait mettre à mort l'infortuné Shah-Thamas, qui languissait depuis sa chute du trône dans une forteresse du Khorassan. Mais, s'il faut en croire un Européen qui était alors en Perse (1), Reza-Kouli aurait exécuté ce meurtre sans ordre et se serait déclaré roi. A son retour, Nadir aurait fait venir son fils, et, après lui avoir reproché d'avoir voulu l'assassiner par les mains de Need-Kuddum, il lui offrit son pardon s'il voulait abjurer la haine qu'il nourrissait contre son père et son roi. Le prince répondit par des reproches et des imprécations si violentes, que Nadir, transporté de colère, lui fit arracher les yeux. Mais le secrétaire du monarque prétend que s'il priva son fils de la vue, il fut poussé à cette horrible action par les menées criminelles de quelques délateurs infâmes, et que le jeune prince n'avait rien fait qui justifiât le traitement dont il fut la victime. Le médecin européen (2) de Nadir confirme cette assertion par son témoignage; tout fait donc présumer que Reza fut la victime d'une intrigue de cour. Quand cette horrible tragédie se passa, Nadir dit à son fils : « Vos » crimes m'ont imposé cette effrayante né- » cessité. » — « Ce ne sont pas mes yeux » que vous avez fait arracher, » répliqua le prince, « ce sont ceux de la Perse. » Reza-Kouli avait quelques-unes des grandes qualités de son père, dont il avait aussi gardé les vices, entre autres la cupidité; on en jugera par le trait suivant : tandis qu'il était chargé de la régence, le patriarche d'Arménie s'était présenté à son audience revêtu de tous les insignes de sa dignité ; le prince s'en empara en disant que les pierreries qui ornaient la crosse et la mître du patriarche seraient mieux employées si l'on en consacrait le prix à payer les charges de l'État. Néanmoins, si Reza-Kouli fût resté à la tête des affaires qu'il avait déjà maniées, la Perse, à la mort de Nadir, n'aurait pas eu à souffrir tous les maux de l'anarchie.

Cependant le monarque, obligé de soutenir un état militaire dont les dépenses surpassaient les revenus du royaume (1), se vit contraint de recourir aux mesures les plus désastreuses. Lorsqu'il revint de son expédition dans l'Inde, il abolit les taxes qui pesaient le plus lourdement sur le peuple ; mais comme il fallait payer les soldats sur lesquels s'appuyait son pouvoir, le roi fit revivre les impôts anciens; puis il en établit encore de nouveaux. Enfin, quand il eut pompé tout l'argent de ses sujets, Nadir cantonna ses troupes chez les habitants, où elles vivaient à discrétion, genre de tyrannie le plus monstrueux comme le plus insupportable ; aussi le commerce disparut, car il ne vient qu'à la suite de la sécurité ; les arts cessèrent d'être cultivés, et un désordre universel, soutenu par la violence, devint l'état permanent de la société en Perse. Le résultat de ce système amena la dépopulation de plusieurs provinces : l'émigration fut si considérable que des villes et des villages demeuraient presque sans habitants ; les uns s'étaient réfugiés dans les montagnes, les autres avaient fui jusqu'au-delà du Gange. En un mot, on eût dit que la Perse était livrée à tous les fléaux les plus cruels, réunis pour la dévaster. Nadir semblait ne plus se considérer comme un souverain, mais comme un chef de bandes, qui ne songeait qu'à pressurer le royaume pour s'enrichir à tout prix. Ispahan, qui, au jour de sa splendeur, avait renfermé cent mille maisons habitées, n'en comptait plus que cinq mille, et toute la province de l'Irak (2), naguère si florissante, et si fertile, offrait alors l'aspect d'un désert. La population des autres villes avait diminué dans une proportion non moins effrayante. Sur ces entrefaites, les Turcs en-

(1) Vid. *Hanway*, t. II, p. 349.

(2) C'était un moine appelé Bazin. Présenté à Nadir avant le séjour du prince à Derbent, il resta auprès de lui jusqu'au jour où le roi fut assassiné.

(1) Dans les dernières années de Nadir, les revenus de la Perse s'élevaient à la somme de cent quarante-huit millions cinq cent mille francs. L'entretien des troupes dévorait une somme de cent quatre-vingt-sept millions, ce qui faisait chaque année un déficit de quarante-cinq millions.

(2) Ispahan, capitale de l'empire, était située dans cette province.

MCD 2019

vahirent le Shirvan : ils menaient avec eux un prétendu fils de Shah-Hussein, qui s'était, disait-on, réfugié sur leur territoire. Les habitants de Shivan accueillirent ce prétendant, qui, renforcé par un corps de Lesghis, alla mettre le siége devant Derbent. Il fut repoussé et battu complétement par Nasser-Aly-Mirza, second fils de Nadir. Quand il apprit cette victoire, le monarque persan ordonna de construire une pyramide avec les têtes des morts et des prisonniers. Le prince vaincu ayant été saisi dans sa fuite, Nadir ordonna de lui arracher un œil. Ce malheureux avait déjà perdu son nez : il fut renvoyé dans cet état à Constantinople. La ville de Shiras, qui avait ouvert ses portes au prétendant, subit la punition la plus terrible ; prise d'assaut, les soldats de Nadir massacrèrent tous ses habitants. Un seigneur persan Taghi-Khan commandait dans la place; il s'échappa sous les vêtements d'un berger: ayant été reconnu et livré au roi, il vit déshonorer son épouse, violée devant ses yeux par un Tatar, et mettre à mort par le bourreau ses parents et ses ses amis, puis on le dépouilla de sa qualité d'homme: il fut fait eunuque, et cependant Nadir, quelque temps après, le nomma gouverneur de Caboul. Une inconséquence si monstrueuse prouve que le roi n'avait plus d'autre règle de conduite que son caprice, puisqu'il confiait un emploi d'une si grande importance à un personnage qui ne devait respirer que la vengeance. Il est probable que Nadir était en proie à un dérangement d'esprit qui altérait momentanément ses facultés et lui faisait commettre des actes qu'aurait désavoués la raison la plus vulgaire; mais son génie ne l'abandonnait pas sur les champs de bataille, et il vainquit encore les Turcs auprès d'Érivan. Toutefois, il conclut la paix avec le sultan, car il avait besoin de ses soldats pour étouffer des révoltes continuelles, qui menaçaient d'éclater jusque dans son camp. Un jour on lança dans sa tente une flèche entourée d'un papier contenant ces mots . « Es-tu Dieu, roi ou prophète? Si tu es » Dieu, montre ta miséricorde ; si tu es roi, » sois clément ; si tu es prophète, donne des » preuves de ta mission. » Nadir fit afficher sa réponse, où il disait : « Je ne suis ni Dieu » ni prophète ; je suis le fléau envoyé par le » ciel pour punir les iniquités de la génération présente. » Cet incident annonçait que le joug imposé par le roi avait fait éclore des mécontentements qui, refoulés dans les cœurs, n'attendaient que l'occasion d'en sortir et de se débarrasser du tyran par tous les moyens, c'est-à-dire par l'insurrection ou par l'assassinat. Il est vrai que Nadir méritait de plus en plus l'exécration des Persans ; car son avarice et sa cruauté s'accroissaient de jour en jour : Ispahan en fit, à cette époque, la triste épreuve. Il leva sur cette ville une contribution extraordinaire et les collecteurs de cette taxe se livrèrent aux plus horribles excès, encouragés par l'exemple du chef de l'État, que n'arrêtait aucune considération : ainsi, des marchands arméniens et indous, pour avoir acheté des selles de cheval brodées de perles, qui avaient été dérobées au monarque, furent brûlés vifs.

D'Ispahan, Nadir se rendit à Kerman, qu'il traita comme la capitale. Un négociant hollandais périt sous le bâton ; son seul crime était d'être riche. Le roi alla visiter ensuite Mushed, où il commit des cruautés qui sembleraient fabuleuses, si les annales de l'Orient n'en offraient pas de fréquents exemples. Il fit renfermer dans un même lieu les militaires et les marchands étrangers, et ordonna d'arracher aux uns un œil et d'aveugler les autres. Quelle était la cause de ces exécutions? la révolte du gouverneur de la province, Aly Kouli-khan, dont les victimes de la rage de Nadir étaient accusées d'être les partisans. Aly Kouli avait joint ses forces à celles d'un neveu du monarque, Thamaras-Khan, lequel avait pris les armes contre son oncle. Cette insurrection pouvait avoir les suites les plus dangereuses; car Nadir n'osait compter sur la fidélité de ses soldats persans. En effet, ces derniers étaient shiites, et l'on se rappelle que Nadir s'était mis en hostilité avec le clergé de cette secte, à laquelle tous les habitants du royaume étaient attachés. Il en résulta que Nadir éloigna de sa personne tous les chefs militaires persans, et s'entoura de préférence de Tatars et d'Afghans, sunnites comme lui.

MCD 2019 .

Poursuivi par ses craintes, Nadir résolut de leur sacrifier tous les officiers de sa garde persane, dont il se défiait : quelques-uns disent même qu'il s'agissait de massacrer tous les Persans. Un esclave géorgien ayant surpris ce secret, le révéla au kurchi-bachi (1). Celui-ci fit part de cette découverte à quatre officiers supérieurs, qui se chargèrent de prévenir Nadir, en lui ôtant la vie. Parmi ces conjurés, étaient Mahomet Koulikhan, chef de la tribu des Afshars, à laquelle appartenait le monarque, et Saleh-bey, capitaine de ses gardes. Ils pénétrèrent dans la tente du shah, qui reposait à côté de l'une de ses femmes. Nadir, éveillé par le bruit, se leva brusquement; mais Saleh-bey se précipita sur lui et l'étendit mort d'un coup de sabre : Ainsi mourut Nadir, le vingt-trois mai 1747. Nous empruntons à un historien moderne (2) le résumé succinct des actes de Nadir, qui doit en même temps servir à éclairer le jugement du lecteur sur cet homme extraordinaire : « Né au dernier » rang de la société, il semble n'avoir dû » l'influence qu'il exerçait sur ses grossiers » compagnons qu'à une force de corps ex- » traordinaire, à un courage déterminé et à » un esprit naturel très-remarquable, qui, » bien qu'éclairé par l'expérience, ne fut ja- » mais cultivé par l'éducation. L'état affli- » geant où se trouvait alors sa patrie était » bien fait pour exciter dans l'âme ardente » de Nadir la plus noble ambition ; et quand » on considère les succès qui ont accompagné » ses premiers efforts contre les Afghans, on re- » grette peu de le voir s'emparer de ce pouvoir » suprême dont il jouissait, en réalité, depuis » long-temps et auquel il n'aurait pu renon- » cer sans un très-grand danger, soit pour » lui, soit pour ce royaume que son génie » et son courage venaient de sauver. — Après » avoir chassé des provinces intérieures de » la Perse les Barbares qui l'avaient envahie, » et avoir remporté sur les Turcs la victoire » la plus signalée, Nadir s'occupa de rendre » au trône son antique considération. Quand » il conquit le Kandahar et Caboul, il con- » çut le grand et heureux projet d'ajouter à » la force du royanme de Perse en faisant de » ses plus dangereux ennemis ses plus braves » défenseurs. Quant à son expédition dans » l'Inde, quoiqu'elle ait été la source de » grandes calamités, jamais peut-être aucun » prince de l'Orient ne fit une aussi grande » conquête en commandant moins de crimes » à ses soldats : les richesses et la renom- » mée fruits de cette entreprise lui donnèrent » les moyens de rendre à la Perse son an- » cienne splendeur. L'invasion du territoire » de Bokarah, qui était le meillenr et le seul » moyen d'assurer la tranquillité de ses Etats, » ajouta peut-être plus encore à sa gloire et » à sa puissance. La manière généreuse dont il » traita le monarque humilié de ce pays et » sa conduite à l'égard de l'empereur de » l'Inde prouvent que Nadir comptait plus, » pour affermir son pouvoir, sur la terreur » qu'avaient inspirée ses armes que sur l'é- » tendue de ses domaines. — Si l'on consi- » dère le but noble et patriotique qui avait » pour la première fois stimulé son ambition, » la valeur et les talents qu'il avait montrés, » la modération avec laquelle il avait usé de » la victoire et les grandes actions qu'il avait » faites, on ne pourra lui refuser une grande » et juste admiration. On a parlé du chan- » gement effrayant qui se fit dans son carac- » tère : en effet, du moment où son carac- » tère eut subi le joug de l'avarice et de la » méfiance, il devint le plus cruel des tyrans, » et par une étrange destinée, la Perse sem- » bla condamnée à recevoir la mort de cette » même main à qui, peu d'années aupara- » vant elle avait dû la vie. »

Nadir avait compris que le commerce était la source la plus sûre et la plus abondante des richesses d'un pays : aussi voulait-il encourager le commerce ; mais il connaissait mal les moyens qu'il fallait employer pour le naturaliser dans ses États. Il essaya aussi de se créer une marine sur la mer Caspienne. Il entreprit encore de construire des vaisseaux sur le golfe Persique. Ses projets n'eurent qu'un commencement d'exécution : il en devait être ainsi ; car, au lieu de s'informer de l'état des localités, il ordonna de tirer les bois qui devaient servir à la con-

(1) C'était le chef de la garde persane.

(2) Malcom, *Histoire de la Perse*, pages 145 et suiv.

MCD 2019

struction de ses navires de la province du Mazanderan, située à une distance de près de deux cents lieues. Il fallut transporter ces bois à travers une contrée qui ne possédait ni rivières, ni canaux, ni même des chemins, et cette tâche si difficile et si coûteuse tomba sur les habitants, qui furent requis d'y contribuer de leurs bras et de leur argent. Lorsqu'il voulut orner ses palais de Kœlat et de Mushed, il fit venir des marbres de l'Aderbijan, dont la taille et le transport furent de même exécutés aux frais des habitants. Nadir eut aussi le tort de croire, comme tous les despotes, que sa volonté réglerait jusqu'à la conscience de ses sujets; et il s'imagina qu'il pourrait leur imposer une nouvelle religion. Il commença donc par déclarer la guerre au clergé, dont il s'adjugea les immenses richesses : il abolit les fonctions du sudder-ul-sudour, ou grand-pontife, auquel il ne laissa qu'une petite pension; puis il fit traduire les quatre évangiles, et interrogea quelques prêtres chrétiens, juifs et mahométans, dans le but de comparer les dogmes de ces religions, et d'en tirer un culte nouveau. Il y trouvait un double avantage, celui de détruire l'attachement du peuple à la famille des Sophis, qui était fondée sur des croyances religieuses, et celui, plus grand encore, de se faire chef spirituel et temporel dans son pays; mais il ne parvint qu'à s'attirer la haine du clergé, qui l'infusa, avec le temps, dans tous les cœurs. — Nadir mourut à l'âge de soixante-un ans, et il en avait passé près de douze sur le trône.

Dès que la nouvelle du meurtre de ce prince se fut répandue dans le camp, toutes les troupes, réunies sous son commandement, mais qui appartenaient à plusieurs nations de l'Asie, prirent les armes, et en vinrent aux mains dans l'obscurité; mais quand le jour montra la tête de Nadir placée sur une lance, et exposée à tous les regards, les combattants s'arrêtèrent et les Tatars Usbegs purent se mettre en chemin pour retourner dans leur patrie. Mais les Persans chargèrent de nouveau les Afghans. ceux-ci se défendirent avec tant d'intrépidite qu'il fallut se résoudre à leur ouvrir le passage : leur chef, Achmet-Khan, opéra sa retraite jusque dans le Kandahar, et fit cent lieues à travers des provinces dout la population, irritée contre ses soldats, les harcelait sans relâche. Il parvint cependant à réunir assez de vivres pour traverser le désert du Saghestan, et se fit proclamer roi par son armée. Ses États se composèrent de plusieurs contrées appartenant naguère au Mongol; il y joignit le Kandahar, Hérat et le Khorassan. Ce nouveau royaume, dont les revenus se montaient à quatre-vingt millions, et qui entretenait cent mille hommes de cavalerie, ne tarda pas à devenir formidable à ses voisins Nadir laissait deux fils : l'un, Réza-Kouli, qu'il avait privé de la vue; le second, Nasser-Ali, déjà célèbre par quelques exploits guerriers, semblait avoir tous les droits au trône; mais il n'osa les faire valoir, et ce fut un neveu du monarque assassiné, Ali-Kouli-Khan, qui se saisit du pouvoir suprême. On se rappelle que ce dernier venait de lever l'étendard de la révolte contre Nadir, de concert avec Tamaras-Khan, gouverneur des provinces indiennes conquises par Nadir; il entra en négociation avec les chefs militaires, et acheta leurs suffrages, car il était parvenu à s'emparer du château de Kœlat, où Nadir avait déposé son trésor, qui se montait à quatre cent millions. Il promit en même temps l'impunité aux meurtriers de Nadir. On lui envoya la tête du conquérant pour la montrer à ses soldats. On rapporte que le messager, ayant perdu ce gage en chemin, y suppléa en immolant un Tatar, dont le chef, exposé publiquement, produisit le même effet. Ali-Kouli-Khan prit le nom de d'Adil-Shah (roi de justice), et publia un manifeste dans lequel il énumérait tous les crimes de son prédécesseur, qui était en même temps son oncle : « Toutes les lan-»gues de l'empire en rendaient le même »témoignage; les bons et les méchants qui »peuplent l'Iran (1), en redisaient toutes »les particularités. Un cri de douleur uni-»versel s'était élevé jusqu'aux cieux, et la »miséricorde divine s'était émue : arracher »les yeux de ses sujets, se faire un jeu de

(1) La Perse.

MCD 2019

»leur existence après les avoir inhumaine-»ment mutilés, les taxer au-delà de ce qu'ils »possédaient, et surpasser les cruautés de »tous les tyrans en érigeant des pyramides »de têtes humaines : tels étaient les passe-»temps de Nadir. Enfin le meurtre était »le seul remède qui restât pour se déli-»vrer de ce farouche oppresseur, et moi-»même, quoique son neveu, je l'aurais immolé »de ma propre main, si je n'eusse été prévenu »par les Afghans de la garde. Après avoir annoncé qu'il s'était emparé du fort de Kœlat, Adil-Shah continue ainsi : « En »nous rappelant l'affreux état de notre pays »depuis plusieurs années, ses campagnes »désertes, ses villes sans habitants, l'espèce »humaine réduite à l'état d'un vil troupeau »qu'on égorge chaque jour, nous avons cru »qu'il était de notre devoir de venir au se-»cours de nos sujets..... En conséquence, »nous remettons gracieusement toutes les »taxes dues jusqu'à ce jour ; nous restitue-»rons aux contribuables les avances qu'ils ont »déjà faites, et nous abolissons toute espèce »d'impôts dans nos États durant deux an-»nées..... En outre, toutes les confiscations »arbitraires et illégales, faites sous le règne »précédent sont déclarées nulles, et les biens »saisis par le fisc seront rendus à ceux à qui »ils appartiennent (juillet 1747). »

Cette déclaration avait pour but de con-concilier au monarque la multitude, en la soulageant momentanément du fardeau des taxes ; il espérait ainsi l'attacher à son gouvernement. Malgré le blâme qu'il avait jeté sur les barbaries dont Nadir s'était souillé, le nouveau roi commença son règne par faire mettre à mort les deux fils de son prédécesseur Réza-Kouli et Nasser-Ali, puis treize fils ou petit-fils de Nadir : il fit, en outre, éventrer toutes les femmes de ce monarque qui étaient grosses ou soupçonnées de l'être. Enfin, de toute la famille du conquérant, il n'épargna qu'un fils de Réza, appelé Shah-Rokh, dont il voulait se servir, en le plaçant sur le trône, et en gouvernant sous son nom, dans le cas où quelque prétendant oserait aspirer à la succession de Nadir. Au lieu de se rendre à Ispahan, il préféra rester dans son palais d'Ashraff, où il passait un temps précieux, livré à la double ivresse de l'amour et du vin. Il se reposait du soin de maintenir l'obéissance sur son frère, Ibrahim-Khan, qu'il avait envoyé dans la capitale, et sur Amur-Aslan-Khan, qui commandait les provinces de l'ouest. Un trône usurpé est toujours entouré de périls, qu'il est aussi difficile de prévoir que de repousser. Ardil ne tarda pas à en faire l'épreuve : le chef de sa garde, ce même Mahomet-Khan qui avait pris une part si active à l'assassinat de Nadir, conspira contre le nouveau souverain ; mais son projet fut découvert avant l'exécution, et Adil-Shah le livra aux femmes de Nadir, qui le mirent à mort, après lui avoir fait souffrir tous les tourments imaginables. La découverte de cette trahison éveilla les craintes du roi, qui, depuis ce jour, cessa de goûter un instant de repos. Pour calmer les inquiétudes qui le dévoraient, il appela auprès de lui son frère Ibrahim et Amur-Aslan : aucun d'eux n'obéit à l'ordre qu'il avait reçu. Le shah, avant d'employer la force contre son frère, recourut aux négociations, et offrit même à ce dernier de partager avec lui la souveraineté. Cette proposition ayant été rejetée, il s'avança à la tête d'une armée dans les plaines de Kasbin ; mais, abandonné de ses soldats, il alla chercher un refuge à Téhéran. Bientôt, fatigué de l'incertitude de son sort, et, jugeant qu'il ne pouvait soutenir la lutte plus long-temps, il résolut de se confier à la générosité d'Ibrahim ; son attente fut cruellement déçue, car ce frère dénaturé lui fit arracher les yeux [de J.-C. 1748 ; de l'hégire 1162].

Ibrahim se contenta de gouverner la Perse sans prendre ni le titre ni les insignes du pouvoir suprême ; il n'osait encore franchir le degré qui le séparait du trône, et il attendait, pour ceindre la couronne, qu'il eût réussi à s'emparer de la personne de Shah-Rohk, petit-fils de Nadir. Ce dernier se trouvait en possession des trésors renfermés dans le château de Kœlat, et qui n'étaient pas encore épuisés ; mais les grands et les chefs militaires des provinces orientales de l'empire ayant reconnu et proclamé Shah-Rohk pour leur souverain, Ibrahim prit le titre de

MCD 2019

roi. Il n'en jouit pas long-temps ; son armée, dont il ne pouvait plus assurer la paie, se dispersa : il fut pris et conduit à Mushed, où il mourut bientôt par le fer ou par le poison.

Shah-Rokh était issu de la race des Sophis par sa mère en même temps que par son père : il descendait en ligne directe de Nadir. Il réunissait donc les droits les plus forts, ceux de la victoire et de la légitimité. Ces titres étaient sans doute d'un grand poids sur l'esprit de la multitude ; mais ils ne pouvaient enchaîner l'audace de tous les hommes puissants qui aspiraient à s'emparer d'un sceptre, presque toujours le prix de la violence et de la perfidie. Cette persuasion poussa à la révolte un certain Syud-Mahomet, fils du grand-prêtre de Mushed. Appuyé par les Mollahs, il fit, par leur moyen, répandre le bruit que Shah-Rokh voulait, à l'exemple de Nadir, renverser la religion nationale pour y substituer un nouveau culte. Il cherchait aussi à capter la faveur de la multitude en se vantant que le sang des Sophis coulait dans ses veines par les femmes. Quand il eut reconnu que ses intrigues commençaient à agiter les esprits, il leva un corps de troupes, et attaqua brusquement le jeune monarque, qui marcha contre lui avec des forces inférieures. Syud-Mahomet, ayant fait prisonnier Shah-Rokh, lui fit crever les yeux ; mais, battu à son tour par Yusouf-Ali, général du jeune roi, il subit le même traitement. Le petit-fils de Nadir, en dépit de sa cécité, remonta sur le trône, et Yusouf-Ali, investi du titre de régent, s'empara de la direction des affaires [1750]. Il était à peine en possession du pouvoir, qu'il lui fut ravi par deux chefs militaires : l'un, Jaffer, commandait un corps de Khurdes ; l'autre, Mir-Aulum, était à la tête d'une tribu d'Arabes. Ils vainquirent Yusouf et l'égorgèrent ; puis ils en vinrent aux mains. Mir-Aulum défit son rival, et fut battu et tué quelque temps après par Achmed-Khan, celui-là même qui, après la mort de Nadir, s'était fait déclarer roi des Afghans. Achmed aurait pu tenter la conquête de la Perse ; mais il préféra devenir l'arbitre de l'empire plutôt que de s'en faire le maître, et il abandonna la province de Khorassan, qu'il venait de conquérir au petit-fils de Nadir, dont il se déclara le protecteur. Shah-Rokh remonta encore sur le trône, pour en descendre, quelques années après, par une mort tragique.

Depuis la mort de Nadir, la Perse était tombée dans la plus effroyable anarchie : chaque province, chaque ville était devenue la proie de chefs militaires, qui levaient des impôts, sans autre droit que la force, ou pillaient les voyageurs et les habitants. Ces derniers, lassés de subir des violences et de déprédations, avaient fini par s'enrôler comme soldats, et le pays tout entier était sillonné par des bandes armées, qui commettaient tous les ravages imaginables. Enfin, un chef de tribu, nommé Murdan-Khan, se saisit d'Ispahan et couronna un descendant de la famille des Sophis : c'était un enfant âgé de huit à neuf ans, il était neveu de Shah-Hussein et s'appelait Ismaël. Il voulait régner sous le nom de ce jeune prince ; mais, pour parvenir à son but, Ali-Murdan s'était vu contraint de s'associer plusieurs chefs, entre autres Kerim-Khan, auquel il promit d'abandonner une part du pouvoir. Les deux alliés ne tardèrent pas à devenir ennemis ; Kerim consentit cependant à marcher contre un Afghan, qui s'était mis en possession des villes de Kasbin et de Sultanieh, situées dans le voisinage d'Ispahan. Kherim éprouva un échec, et, à son retour, fut si mal accueilli par le régent, qu'il s'en sépara ouvertement. Murdan-Khan périt assassiné, et Kerim hérita de sa puissance et de sa dignité [1752]. Toutefois, il lui restait à vaincre deux compétiteurs formidables ; l'un, appelé Azad, contre lequel il avait perdu précédemment une bataille ; l'autre, Mahomet-Hassan-Khan, soutenu par la tribu des Khajars, s'était emparé des trois provinces d'Astrabad, de Mazanderan et de Ghilan. Kerim surprit les troupes du premier, lorsqu'elles étaient engagées dans le défilé de Kuma, et remporta un avantage si décisif qu'Azad fut contraint de s'enfuir à Bagdad, et ne reparut que pour implorer la clémence de Kerim, lorsque celui-ci était enfin parvenu à s'emparer du sceptre. Accueilli avec bonté, il se résigna à prendre rang parmi les servi-

MCD 2019

teurs et les amis du nouveau prince. La lutte allait s'ouvrir désormais entre Hassan et Kerim, qui s'était vu dans la nécessité de s'enfuir à Shiraz, tandis que son rival s'installait à Ispahan [1757], où il recueillit la haine des habitants, qu'il livra comme une proie à ses soldats. Il en sortit pour assiéger Kerim dans la vllle (1) où il s'était retiré; mais il ne put réussir à la prendre, et le petit nombre de troupes qu'il avait laissées dans la capitale, s'étant dispersées à la nouvelle de l'échec qu'il venait de subir, Hassan alla chercher un refuge dans le Mazanderan. Kerim envoya contre lui une armée, sous les ordres de Sheick-Ali-Khan, qui le réduisit à accepter le combat avec des forces inégales; Hassan mourut les armes à la main, et sa tête fut envoyée à Kerim, qui n'eut pas de peine à soumettre toutes les provinces de l'empire. Il crut devoir, toutefois, laisser le Khorassan à Shah-Rokh, et conclut une alliance avec le monarque des Afghans.

Les succès de Kerim, en concentrant le pouvoir entre ses mains, fit sortir la Perse de l'abîme où l'anarchie l'avait plongée. En effet, il adopta les mesures les plus judicieuses et les plus habiles pour retablir l'ordre, troublé depuis si long-temps. Il assujettit les soldats à une discipline sévère, et força tous les vagabonds, qui n'entrèrent pas dans les rangs de l'armée, à embrasser quelque profession, pour les arracher à une oisiveté toujours dangereuse pour eux-mêmes et pour les autres. Il s'efforça encore de ranimer le commerce intérieur, en purgeant les routes des brigands, qui les infestaient, et tâcha d'attirer en Perse les négociants étrangers, en faisant publier que leurs personnes et leurs biens seraient placés sous la protection du gouvernement. Après s'être concilié, par ses actes, la faveur publique, Kerim affermit son autorité par un coup d'état, peut-être nécessaire. On se rappelle que le prédécesseur de Kerim, Murdan-Khan, avait placé sur le trône un jeune enfant de la race des Sophis; ce prince, parvenu à sa dix-huitième année, pouvait songer à régner par lui-même, ou d'autres pouvaient nourrir la pensée de commander sous son nom. Afin de prévenir ce résultat, Kerim ayant convoqué dans la capitale un conseil, composé des grands-officiers de l'empire, cette assemblée déposa Ismaël, qu'elle déclara incapable de tenir les rênes de l'État. Le prince déchu passa du trône dans une forteresse située aux portes de Shiraz; Kerim alla résider dans cette ville, où il se fit bâtir un magnifique palais. C'est de cette retraite, que tous les arts s'étaient empressés d'embellir, qu'il gouverna la Perse, depuis 1761 jusqu'en 1779, et la fit jouir d'un bonheur qu'elle n'avait pas goûté depuis long-temps. Quoiqu'il fût investi de la souveraine puissance, Kerim se contenta du titre de vakil ou régent. Nous n'entrerons dans aucun détail sur son règne, car les faits qui le composent sont dénués d'importance comme d'intérêt. Il fit la guerre aux Turcs; mais cette guerre n'eut aucun résultat décisif; il fut encore obligé de sévir contre plusieurs de ses principaux officiers, qui conspirèrent contre sa vie : il les fit périr, les uns par la main du bourreau, les autres par le poison ou par l'assassinat. Les princes de l'Orient n'ont point d'autres ressources que ces indignes moyens pour punir un sujet rebelle s'il est puissant, car ils ne peuvent songer à invoquer contre lui la justice des tribunaux. Kerim expira âgé de presque quatre-vingts ans, et sa mort causa les plus vifs regrets à toute la nation; cependant, il semble n'avoir possédé aucune de ces grandes qualités qui distinguent les hommes supérieurs; en retour il avait toutes les vertus qui distinguent les bons rois. Il remplissait avec exactitude tous les devoirs attachés à son rang, entre autres celui qui impose au monarque le soin de rendre la justice à ses sujets. Un jour, il se disposait à quitter sa salle où se donnaient ses audiences, lorsqu'un homme arriva précipitamment. — Qui êtes-vous? lui dit Kerim. — Je suis un marchand, à qui des voleurs viennent de prendre tout ce qu'il possédait. — Eh! que faisiez-vous quand on vous a volé? — Je dormais, répondit le marchand. — Eh, pourquoi dormiez-vous s'écria le prince impatienté. — Parce que j'ai cru que le roi veillait pour moi. — Kerim, se tournant alors vers son visir, lui ordonna

(1) Shiraz.

MCD 2019

de rembourser au marchand tout ce qu'il avait perdu, et ajouta : — C'est à nous à retrouver cet argent sur les voleurs. Quoiqu'il ne sût pas même écrire, le monarque encouragea les sciences et les lettres; il éleva de magnifiques tombeaux à deux poètes célèbres, Sadi et Hafiz, et préposa des derviches à la garde de ces édifices. Aujourd'hui même encore la mémoire de Kerim est restée chère aux Persans, qui louent surtout sa bonté; c'est en effet la seule vertu que la multitude sache apprécier et qui inspire le plus vivement sa reconnaissance.

Kerim laissait quatre fils; dès qu'il eut fermé les yeux, son frère Zucki-Khan se saisit du pouvoir et fit proclamer rois ses deux neveux, Aboul-Futteh-Khan et Mahomet-Ali-Khan (1); mais il se fit en même temps leur tuteur et leur maître. Son gendre, Saduck-Khan, vint auprès de Shiraz, à la tête d'une armée, dans le but de s'allier avec son beau-père; mais, abandonné par ses soldats, il courut se réfugier dans la province de Kerman. Sur ces entrefaites, Ali-Mourad-Khan, neveu de Zucki, se révolta contre lui, et s'empara d'Ispahan. Zucki se mit en marche pour aller combattre ce nouveau rival, et s'arrêta chemin faisant dans la petite ville de Yezdikaust pour y lever une contribution; il ordonna de jeter dans un précipice dix-huit des principaux habitants; et fit subir le même sort à un syud ou descendant du prophète, que sa piété avait rendu l'objet d'un respect universel, et livra la femme et la fille de cet infortuné à la brutalité des soldats de sa garde; mais le poignard d'un assassin fit bientôt justice de ce monstre (2). Aboul-Futteek fut proclamé seul roi à Shiraz; mais il se montra peu digne d'une tâche aussi difficile que celle qui lui était imposée. Cependant, à la nouvelle de la mort de Zucki, Saduck accourut à Shiraz, et s'empara du malheureux Aboul-Futteek, auquel il fit arracher les yeux; il prit ensuite le titre de roi. De son côté, Ali-Mourad, renfermé dans Ispahan, prit à son tour le titre et les insignes du pouvoir suprême. Saduck vint l'attaquer, et Ali-Mourad, qui était venu à sa rencontre, ayant éprouvé un échec, fut abandonné par la plus grande partie de ses troupes, et s'enfuit à Hamadan. Il enrôla de nouveaux soldats et revint mettre le siége devant Shiraz, capitale des États de Saduck. La garnison de cette ville lui en ouvrit les portes, et Saduck, retiré dans la citadelle avec sa famille, tomba entre les mains de son adversaire, qui le mit à mort, ainsi que tous ses enfants mâles qui avaient atteint l'âge de l'adolescence [1781].

Ali-Mourad, débarrassé de ses rivaux, régna sans partage, durant quelques années, sur presque toutes les provinces de la Perse; mais l'exemple qu'il avait donné pour arriver au trône tourna contre lui; deux ambitieux, Aga-Mahomet-Khan, chef de la tribu des Khajars, et Jaffer-Khan, le seul fils de Saduck qu'Ali-Mourad eût épargné, levèrent l'étendard de la révolte. Le premier était le plus redoutable; il avait rangé sous sa dépendance l'Astrabad, le Taberistan et le Mazanderan. Le monarque le fit attaquer par Sheick-Weiss, son fils; mais ce jeune prince, après quelque succès dans le Mazanderan, était sur le point de réduire Aga-Mahomet à chercher un refuge chez les Turkomans, lorsqu'il fut abandonné par ses soldats; ceux-ci voulaient même le massacrer, le prince s'échappa et vint trouver son père à Ispahan. Ali-Mourad, quoiqu'il fût attaqué d'une maladie dangereuse, assembla une nouvelle armée et se mit en route à sa tête; mais sur ces entrefaites, ayant reçu la nouvelle que Jaffer-Khan avait pris les armes, il voulut retourner dans sa capitale; mais il expira en chemin [1785]. Ce prince, enlevé si rapidement à sa haute fortune, avait des talents militaires, ils sont du moins attestés par son rival Aga-Mahomet, qui, pressé par ses officiers d'envahir l'Irak, leur répondit : « Il

(1) Voici quelle fut la destinée des enfants de Kerim. L'aîné, Salah-Khan, fut aveuglé par son cousin Ackbar; le second, Aboul-Futteh, éprouva le même sort par l'ordre de Saduck; le troisième, Mahomet-Ali, fut encore la victime d'Ackbar, qui lui fit arracher les yeux, et priva de sa virilité le dernier fils de Kerim, Ibrahim-Khan.

(2) Dans une autre occasion, ce même Zucki imagina de planter un jardin avec les corps de ses ennemis. On prit de fortes branches et on attacha à chacune d'elles un prisonnier, la tête en bas, et on les plaçait dans des trous, creusés à cet effet.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demorainе del. Pl. 28. Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1. Boulemier sculp.

1 ET 2. PRINCES PERSANS. 3. MANIÈRE DE TRANSPORTER LES FEMMES DU HAREM.

PERSE

»faut attendre que ce respectable borgne (1) »ne se trouve plus sur notre chemin, jus- »qu'alors il ne faut pas tenter une pareille en- »treprise. » Ali-Mourad avait à peine fermé les yeux, qu'il fut remplacé par le gouverneur d'Ispahan, qui prit le titre de roi. Ce monarque improvisé eut un règne de quatre jours, au bout desquels Jaffer-Khan, étant arrivé aux portes de la capitale, se saisit de lui et le jeta dans un cachot; puis, ayant attiré, par des promesses accompagnées de serment, Sheick-Weiss, qui se trouvait à Téhéran avec quelques mille hommes, Jaffer lui fit crever les yeux.

Dès qu'il eut appris ce qui se passait, Aga-Mahomet franchit le Taurus et déborda dans la province de l'Irak. A son approche, Jaffer quitte Ispahan avec une telle précipitation, que ses bagages sont pillés par la populace, et il perd jusqu'aux insignes de la royauté. Aga-Mahomet ne garda pas long-temps sa nouvelle conquête; il en sortit, après y avoir séjourné seulement deux mois, pour aller porter la guerre dans le Laristan. Attaqué par les Khurdes, qui parviennent à l'affamer dans son camp, Mahomet alla se renfermer dans les murs de Téhéran, et son rival rentra dans Ispahan, qu'il fut contraint d'abandonner quelque temps après [1786]. La lutte continua entre les deux rivaux jusqu'en 1789; à cette époque Jaffer-Khan, ayant offensé un de ses plus braves chefs, nommé Haji-Ali-Kouli, et l'ayant condamné à une prison perpétuelle, plusieurs amis du captif conspirèrent contre le roi, auquel ils firent administrer du poison, et, tandis que le monarque était en proie à l'agonie la plus affreuse, les conjurés s'introduisirent dans son appartement et l'étranglèrent. Le prince assassiné laissait un fils, qui se trouvait alors dans le Kerman. Loft-Ali-Khan, on appelait ainsi ce prince, favorisé par un scheick puissant, qui lui fournit des soldats, marcha droit à Ispahan, où il se fit proclamer roi et mit à mort un des ministres de son père, Syud-Mourad, qui avait pris le titre et les insignes du pouvoir suprême.

(1) Il désignait ainsi Ali-Mourad, qui avait perdu un œil.

Le nouveau roi avait à peine vingt ans, et s'était déjà distingué par ses exploits; dans plusieurs occasions il avait, malgré sa jeunesse, montré autant d'habileté que de bravoure. Il devait le trône à un certain Haji-Ibrahim, premier magistrat d'Ispahan; mais ce personnage lui étant devenu suspect, la méfiance et bientôt la haine se glissèrent entre le roi et son ministre. Celui-ci, convaincu que sa vie était menacée, souleva, par le moyen de son frère et de plusieurs autres chefs, l'armée, à la tête de laquelle Loft-Ali-Khan était sorti de la capitale pour attaquer Aga-Mahomet. Le jeune monarque fut contraint de se sauver, avec un petit nombre de serviteurs qui lui étaient restés fidèles, et se retira auprès du scheick d'Abusheher, qui lui avait déjà fourni des secours. Mais il courut le risque d'être livré, car son ancien ami avait embrassé la cause d'Aga-Mahomet. Loft-Ali-Khan trouva cependant un nouveau protecteur: il enrôla quelques hommes courageux, avec lesquels il remporta de petites victoires, qui augmentèrent le nombre de ses partisans. Il reparut alors sous les murs de Shiraz, dont il forma le blocus. Aga-Mahomet vint lui-même au secours de la place, et s'était arrêté dans un petit village situé près des ruines de Persépolis; Loft-Ali-Khan vint l'attaquer dans son camp, et fut sur le point de faire prisonnier son adversaire. Il fut réduit, après avoir échoué dans cette tentative hardie, à s'éloigner en toute hâte de Shiraz, pour se retirer dans les montagnes du Khorassan, puis reparut encore à la tête de quelques hommes déterminés, et s'empara, par escalade, de la ville de Kerman [1793-1794]. Il établit sa cour dans cette cité, et fit frapper des monnaies à son effigie. Mais il ne tarda pas à voir accourir Aga-Mahomet, conduisant une armée nombreuse, qui reprit Kerman. Le vainqueur donna comme esclaves à ses soldats toutes les femmes et tous les enfants de Kerman: quant aux hommes, les uns furent décapités, et les autres privés de la vue. Le massacre finit seulement quand les bourreaux, fatigués du meurtre, s'arrêtèrent non par pitié, mais par lassitude. Ali trouva moyen de s'échapper, et se réfugia auprès du gouverneur de

MCD 2019

Normanshir, qui consentit à le livrer à Mahomet pour racheter la vie de son frère. Le malheureux prince se mit en défense contre les soldats chargés de l'arrêter, déjà même il avait sauté sur un cheval; mais un des assaillants ayant coupé le jarret du coursier, Loft-Ali renversé par terre, tenta encore de résister : il fallut céder au nombre. On le conduisit en présence de son barbare adversaire, qui, non content de lui crever les yeux, l'envoya prisonnier à Shiraz, où il mourut bientôt, égorgé par les ordres de son rival [1795]. Loft-Ali-Khan avait alors vingt-cinq ans, et fut le dernier de la famille de Kerim, qui avait gouverné la Perse durant près d'un demi-siècle. Héros sur le champ de bataille, il se serait signalé par des conquêtes s'il n'eût pas vécu à une époque où la bravoure n'était plus qu'une qualité secondaire, ou du moins ne pouvait servir qu'apuyée de la ruse et de la trahison : il devait succomber, car son rival, Mahomet, aussi courageux que lui, possédait en outre toutes les autres qualités qui manquaient à Loft-Ali-Kan.

Aga-Mahomet, fondateur de la dynastie qui règne maintenant sur la Perse, était fils d'un chef de Khajars, tribu d'origine turque, qui s'était établie à Asterabad. Son père, Mahomet-Hassan, proscrit par Nadir, s'était réfugié parmi ses anciens compatriotes, qui habitent les bords de la mer Caspienne; mais, n'ayant pu emmener avec lui toute sa famille, deux de ses fils tombèrent entre les mains d'Adil-Shah, neveu et successeur de Nadir. Ce prince fit dépouiller de sa virilité l'un de ces enfants, Aga-Mahomet, qui avait alors cinq ou six ans. Mahomet-Hassan revint dans sa patrie, où il joua un rôle important, au milieu des révolutions qui suivirent le trépas du conquérant de l'Inde (1); il fut même sur le point de monter sur le trône, et ne céda qu'à la fortune de Kerim : il périt, les armes à la main, dans le Mazanderan. Son fils, Aga-Mahomet, était resté auprès de Kerim, qui le gardait comme un ôtage; à la mort de ce monarque, il s'échappa de Shiraz et vint rejoindre les hommes de sa tribu, qui le reconnurent pour leur chef. Nous avons vu comment, après une lutte de dix-huit années, il parvint à saisir le sceptre, après s'être fait livrer son compétiteur, Loft-Ali-Khan. Aga-Mahomet avait plusieurs frères : trois de ces princes s'étaient expatriés; Aga-Mahomet fit arracher les yeux à un autre de ses frères (1), qu'il accusa d'avoir conspiré contre sa personne. Il ne restait plus que Jaffer, dont l'habileté et la bravoure lui avaient aplani le chemin du trône; de si grands services furent l'arrêt de sa mort. Toutefois, Aga-Mahomet préféra la ruse à la force, car il redoutait l'ascendant de Jaffer sur les Khajars; il envoya donc sa mère auprès du prince, qui résidait dans le Mazanderan; elle réussit à apaiser Jaffer, qui, ayant demandé pour récompense le gouvernement d'Ispahan, n'avait pu obtenir cet emploi. Il consentit, non sans peine, à venir trouver Mahomet à Téhéran; mais, le lendemain de son arrivée, il tomba sous les coups d'assassins, payés par le monarque. Ce dernier osa dire publiquement qu'il avait commis ce crime à regret, mais qu'il fallait préserver à tout prix la Perse des malheurs d'une guerre civile. Le peuple n'osa murmurer, et les soldats ne s'étonnèrent pas d'un meurtre de plus. Aga-Mahomet ne pouvait consolider son pouvoir que par la guerre; elle était même un devoir pour le souverain, car, durant les troubles qui avaient déchiré la Perse, plusieurs provinces s'étaient séparées de la monarchie. Héraclius régnait alors en Géorgie, et avait reconnu la suzeraineté de la Russie; sommé de se rendre à Téhéran pour recevoir l'investiture de sa principauté, il ne voulut pas obéir et fut contraint de soutenir une lutte inégale contre Mahomet, car la cour de Saint-Pétersbourg ne fit rien pour secourir son allié. Héraclius livra bataille aux Persans sous les murs de Téflis : il fut vaincu et s'enfuit dans les montagnes du voisinage; les vainqueurs entrèrent dans sa capitale, où ils égorgèrent presque toute la population; ils n'épargnèrent que les femmes et les enfants. Ce fut à la suite de ce triomphe qu'Aga-Mahomet prit le diadême;

(1) Nadir.

(1) Il s'appelait Kouli-Khan.

MCD 2019

il ne voulait pas, disait-il, porter le titre de roi tant qu'il ne posséderait pas l'empire dans toute son intégrité ; mais quand il eut conquis la Géorgie, il céda aux instances de ses courtisans. Toutefois, il refusa de mettre sur son front la riche couronne que Nadir avait portée et qui était surmontée de quatre plumes, emblêmes des États que ce conquérant avait soumis (1); mais il ceignit le cimeterre qui avait été consacré sur le tombeau du fondateur de la dynastie des Sophis. Le monarque envahit ensuite le Khorassan, où régnait un petit-fils de Nadir, Shah-Rokh, qui était privé de la vue. Hors d'état de résister à un adversaire aussi redoutable, le malheureux prince se présenta sans armes ; mais, peu touché d'une infortune que l'âge rendait encore plus respectable, Aga-Mahomet redemanda à Shah-Rock les pierres précieuses qu'il devait avoir en sa possession, et le condamna aux plus effroyables tortures. Il voulait surtout se faire remettre un rubis qui avait jadis orné le diadême d'Aurengzeb : les bourreaux tracèrent sur la tête du patient un cercle de pâte, au milieu duquel on versa du plomb fondu. Shah-Rokh, vaincu par la douleur, rendit alors le joyau qu'on lui redemandait et mourut quelques jours après, par suite des souffrances qu'il avait éprouvées. Le dernier descendant des Sophis avait soixante-quatre ans quand il expira d'une manière si cruelle et si honteuse [1796]. Cependant les Russes, lorsqu'ils apprirent la défaite d'Héraclius, résolurent de le venger, et une armée, sous les ordres de Zouboff, commença les hostilités. En peu de temps, ce général se rendit maître de toute la côte de la mer Caspienne ; puis, ayant franchi l'Araxe, il se disposait à marcher sur Téhéran, lorsque la mort de Catherine II dissipa tout-à-coup l'orage qui menaçait la Perse [1796]. Lorsqu'il apprit que les Russes se retiraient, Aga-Mahomet rentra dans la Géorgie, pour en chasser les Lesghis, que le fils et le successeur d'Heraclius, Georgin-Khan, avait appelé à son aide. Déjà il s'était rendu maître d'une ville importante, dont les habitants lui avaient ouvert les portes, quand il fut assassiné par deux de ses domestiques qu'il avait condamnés à mort pour une cause assez légère. L'exécution ayant été remise au lendemain, les deux esclaves, qui étaient demeurés libres, entrèrent dans la tente du monarque et l'égorgèrent ; on croit qu'ils commirent ce crime à l'instigation d'un seigneur puissant, nommé Saduck-Khan, qui, en effet, essaya de saisir la couronne et mit à couvert la vie des meurtriers. Aga-Mahomet périt à l'âge de soixante-trois ans : l'amour du pouvoir, l'avarice et la vengeance, tels sont les traits principaux de son caractère ; mais son habileté politique l'emportait encore sur ses talents militaires ; *la tête de ce monarque,* disait un de ses ministres, *ne laissait rien à faire à sa main* (1). Cruel envers ses frères, Aga-Mahomet montra la plus vive affection pour ses deux neveux, Futteh-Ali-Khan et Hussein-Kouli-Khan ; il déclara le premier son successeur, et, quelques années avant sa mort, il le chargea des affaires les plus importantes. Aga-Mahomet etait surtout dévoré par une avarice insatiable, ne reculant devant aucun moyen de se procurer de l'argent. « On rap-»porte qu'il s'était arrangé avec un religieux-»mendiant pour tirer de l'argent à ses cour-»tisans. Cet homme vint un jour lui deman-»der l'aumône ; le roi lui fit compter une »somme considérable, et tous les assistants »s'empressèrent d'imiter l'exemple du mo-»narque ; mais celui-ci attendit vainement »son associé, et avoua à l'un de ses ministres »qu'il avait été dupé : ce misérable mendiant »que vous avez vu ce matin, devait me ren-»dre, non-seulement ce que je lui avais »donné, mais encore me donner la moitié de »ce qu'il aurait reçu. Toutes les recherches »ne purent faire découvrir le rusé voleur, »qui garda son butin. »

(1797.) Dès que la mort d'Aga-Mahomet fut connue, ceux qui l'entouraient songèrent à tirer parti de cet événement, et le cadavre du prince fut abandonné sans sépulture. Plusieurs chefs de tribus quittèrent le camp ; mais le premier ministre, Haji-Ibrahim, s'é-

(1) Ces États étaient l'Afghanistan, l'Inde, la Tartarie et la Perse.

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome II, page 433.

MCD 2019

tant déclaré pour Futteh-Ali-Khan, neveu d'Aga-Mahomet, le fit proclamer roi à Shiraz. Saduck tenta de se créer un parti pour monter au trône; il avait accueilli les assassins d'Aga-Mahomet, qui lui avaient livré les joyaux de la couronne, dont ils s'étaient emparés; mais il fut battu, et Futteh-Ali-Khan se mit en possession du pouvoir, qu'il a gardé jusqu'à sa mort. Nous tracerons en peu de mots le règne de ce prince, sur leqnel on ne possède encore qu'un petit nombre de documents. Il réussit à soumettre définitivement le Khorassan, qui était révendiqué par le monarque des Afghans; mais il ne put empêcher les Russes d'incorporer à leur empire la Géorgie. Napoléon, devenu l'arbitre de l'Europe, avait porté ses regards sur l'Asie, où les Anglais, ses adversaires les plus redoutables, avaient étendu leur domination. Il voulait les attaquer jusque dans l'Inde, et, dans ce but, il envoya en 1809 une célèbre ambassade au roi de Perse; l'envoyé français, le général Gardanne, était accompagné de plusieurs officiers, ayant pour mission de discipliner l'armée persane. Ce projet eut un commencement d'exécution, car Futteh-Ali avait compris qu'il ne pouvait lutter contre des armées européennes, s'il ne parvenait à initier ses soldats à la science de la guerre. Il espérait encore, par l'appui de la France, se faire rendre la Géorgie; mais les événements servirent mal les vues de sa politique, et la Russie s'est encore emparée de toute l'Arménie. Le roi de Perse, déchu de son antique puissance, n'est plus qu'un monarque esclave de la Russie et de l'Angleterre, dont il subit tour-à-tour les exigences. Futteh-Ali-Khan est mort en 1836. Sous le sceptre de ce prince la Perse a joui d'un long repos intérieur, qui aurait pu lui rendre son ancienne prospérité si le shah avait pu corriger les vices de l'administration de son royaume; mais cette tâche ne peut être que l'œuvre du temps, et surtout de la civilisation. Un seul homme aurait avancé cette époque s'il eût vécu plus long-temps: c'était Abas-Mirza, second fils de Futteh-Ali-Khan; mais il expira en 1833, ayant ébauché ses plans d'amélioration, qui concernaient seulement l'armée. Avec l'aide d'officiers français et anglais il avait formé des régiments et enseigné à ses soldats les manœuvres européennes; mais il fallait vaincre des préjugés enracinés depuis des siécles, et tenant à la religion et à des habitudes nationales: aussi, quand Arbas-Mirza essaya de lutter contre les Russes, il fut vaincu: toutefois il conserva toujours son crédit auprès du shah, et son œuvre lui a survécu et a été continuée par les Anglais, jaloux d'arracher la Perse à l'influence des Russes. Lorsque Futteh-Ali-Khan eut rendu le dernier soupir [1836], soixante concurrents se disputèrent sa succession: un général anglais, à la tête de quelques troupes persannes disciplinées, a donné le trône à Mohammed, l'un des petits-fils de Futteh-Ali. Malgré ce service éminent, le nouveau roi semble vouloir se jeter dans les bras du czar; du moins la cour de Saint-Pétersbourg, au moment où nous écrivons [1839], domine et inspire toutes les révolutions du cabinet de Téhéran. La lutte est donc ouverte en Asie entre l'Angleterre et la Russie, qui préludent, en Perse, à des hostilités plus sérieuses, et qui, prochainement, auront pour théâtre l'Indostan, que l'empereur moscovite voudrait enlever aux Anglais. Ici s'arrête le récit des faits politiques, et nous allons compléter notre histoire par un coup-d'œil sur les mœurs, les institutions et la littérature du peuple dont nous venons de parcourir les annales.

MŒURS DES PERSANS; CARACTÈRE GÉNÉRAL DES DIVERSES CLASSES.

« Les Persans, dit le célèbre voyageur »Chardin sont communément *hauts, droits,* »*vermeils, vigoureux, de bon air* et *de* »*bonne apparence.* Pour l'esprit, ils l'ont »aussi beau et aussi excellent que le corps; »leur imagination est vive, prompte et fertile, »leur mémoire est aisée et féconde; ils ont »beaucoup de disposition aux sciences, aux »arts libéraux et aux arts mécaniques; ils en »ont aussi beaucoup pour les armes; leur »pente est grande et naturelle à la volupté, »au luxe, à la dépense, à la prodigalité. Fort

MCD 2019

»philosophes sur les biens et les maux de la »vie, sur l'espérance et sur la crainte de l'a»venir, peu entachés d'avarice, ne désirant »acquérir que pour dépenser, ils aiment à »jouir du présent, et ils ne se refusent rien »qu'ils puissent se donner, n'ayant nulle in»quiétude de l'avenir, dont ils se reposent »sur la Providence et sur leur destinée; ils »croyent fermement qu'elle est certaine. Ainsi, quand il leur arrive quelque disgrace, »ils n'en sont point accablés, comme la plu»part des autres hommes; ils disent tranquil»lement *mek toub est*, cela est écrit, pour »dire qu'il était ordonné que cela arrivât..... »Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs »des Persans, c'est leur humanité envers les »étrangers, l'accueil qu'ils leur font et la »protection qu'ils leur donnent, leur hospi»talité envers tout le monde et leur tolérance »pour les religions qu'ils tiennent fausses et »qu'ils tiennent même pour abominables. » Mais à côté de ces vertus, Chardin place une kirielle de vices, dont l'énumération va, sans doute, paraître bien longue au lecteur. Ainsi les Persans, à entendre le célèbre voyageur français, « sont dissimulés, fourbes et les »plus grands flatteurs du monde, et avec le »plus de bassesse et d'impudence; ils enten»dent fort bien la flatterie, et encore qu'ils »s'en servent avec peu de pudeur, c'est »pourtant avec beaucoup d'art et d'insinua»tion..... » Ce n'est pas tout, suivant leur accusateur. « Ils sont menteurs à l'excès; »ils parlent, ils jurent et déposent à faux »pour le moindre intérêt; ils empruntent et »ne rendent point, et s'ils peuvent tromper »ils en perdent rarement l'occasion; l'hypo»crisie est le déguisement sous lequel ils »marchent. »

Ces principaux traits du caractère des Persans se sont conservés jusqu'à nos jours, car en Orient tout est immobile, et les siècles peuvent s'accumuler les uns sur les autres, sans apporter aucun changement essentiel dans les mœurs des peuples; mais il importe de faire remarquer que le despotisme sous lequel vivent comme aplaties toutes les classes de la société, ne leur permet pas cette franchise, cette loyauté et le franc-parler qui caractérisent les Européens. On conçoit aisément que la dissimulation est une habitude générale dans un pays où il suffit du simple caprice d'un despote pour perdre une famille tout entière; on voile donc sa pensée, on s'habitue à s'en rendre le maître, on craint de déplaire et surtout de blesser ses supérieurs; une flatterie continuelle règne dans tous les discours, comme un cérémonial perpétuel dans tous les usages de la vie, et c'est bien sous les gouvernements où le despotisme est aussi oppressif qu'en Perse, qu'on a dû inventer cet adage : *Que Dieu a donné la parole à l'homme pour mieux déguiser sa pensée.* Mais les gens du peuple cèdent très-souvent à l'impétuosité de la colère, et, à leurs risques et périls, s'abandonnent à une franchise qui ne connaît plus de bornes. Un gouverneur d'Ispahan avait établi un impôt sur tous les magasins de cette immense cité; un marchand de salade se présente à son audience pour lui représenter qu'il est dans l'impossibilité de payer la taxe à laquelle il vient d'être soumis. — Tu paieras ou tu quitteras la ville, répond le gouverneur d'Ispahan. — Je ne puis payer, reprit le marchand de salade, et d'ailleurs, où puis-je aller? — A Chyraz ou à Kachan, dit le gouverneur, si tu t'y trouves mieux. — Votre frère commande dans l'une de ces villes; votre neveu dans l'autre. — Va à la cour, et là plains-toi de l'injustice dont je te rends la victime. — Mais votre frère est premier ministre. — Eh bien, va-t-en dans l'enfer. — Votre père y est peut-être, reprit le marchand sans se troubler. — A ces derniers mots, toute l'assemblée se mit à rire. Cette anecdote prouve qu'en Perse, comme dans beaucoup de contrées de l'Europe, les gens du peuple, lorsqu'ils sentent le joug de l'oppression trop peser sur eux, ne reculent pas devant l'expression des vérités les plus hardies; ils oublient alors la dignité et le pouvoir de ceux devant lesquels ils parlent.

Les Persans qui appartiennent aux classes aisées, s'entre-visitent avec beaucoup de cérémonie, soit à l'époque des fêtes solennelles, soit dans toutes les circonstances qui amènent de la tristesse ou de la joie dans l'intérieur de la famille. « Les grands, dit Chardin, at-

MCD 2019

» tendent alors les visites des gens de moin-
» dre qualité, à qui ils les rendent ensuite.
» Les courtisans vont chez les ministres, soir
» et matin, leur faire la *révérence* et leur
» faire *cortége* de leur palais à la cour. On
» les fait entrer dans de grandes salles et on
» leur présente du tabac et du cahvé, en at-
» tendant que le seigneur, qui est encore
» dans l'appartement des femmes, en sorte.
» Dès qu'il paraît, tout le monde se lève et se
» tient debout, droit sur ses pieds, à sa
» place, sans se remuer. Il passe en fai-
» sant un signe de tête à toute la compa-
» gnie, que chacun lui rend plus pro-
» fondément, et il va se mettre à sa place
» accoutumée. Il fait signe en même temps
» de s'asseoir, et puis quand il est près de
» se retirer, il se lève, sort le premier et
« marche devant : chacun le suit. Les grands
» reçoivent aussi de cette manière les infé-
» rieurs chez eux; mais on fait plus de com-
» pliments avec ses égaux et avec ses supé-
» rieurs. On leur fait la bien-venue avant
» que de s'asseoir, et l'on observe de ne point
» s'asseoir avant eux, et de ne se lever qu'a-
» près eux, en sortant. Le maître du logis
» est toujours assis au haut bout, et lors-
» qu'il veut faire une politesse particulière,
» il fait signe qu'on vienne se mettre auprès
» de lui. Il n'offre point de donner sa place,
» parce que la personne à qui il l'offrirait le
» prendrait pour un affront; mais pour té-
» moigner un respect extraordinaire, il la
» quitte et va se mettre à côté de l'individu
» honoré, et au-dessous. »

Si la personne à laquelle on va rendre visite se trouve pour le moment dans la salle et qu'elle soit d'un rang élevé, voici le cérémonial qu'on observe à son égard : l'on pénètre doucement, et l'on se range près de la première place vide, *les pieds l'un contre l'autre, les mains l'une sur l'autre à la ceinture, et la tête un peu penchée devant soi*, se donnant une contenance grave et recueillie, jusqu'au moment où le maître du logis vous fait signe de vous asseoir, ce qu'il fait toujours, promptement, d'un signe de la main ou de la tête. Reçoit-on la visite de son supérieur, on se lève à son approche et *l'on fait semblant d'aller au-devant.* Un égal vient-il vous visiter, on se soulève à demi, et si c'est quelque inférieur, mais auquel on porte une certaine estime, on se *meut*, comme si on voulait se lever. Ceux qui se trouvent en visite ne se lèvent pas en général pour les gens qui entrent, à moins cependant qu'ils ne leur portent du respect. A ces premiers détails, il faudrait en joindre beaucoup d'autres pour avoir une idée complète de la politesse des Persans, lorsqu'ils se visitent entre eux; mais leur manière de s'asseoir est précédée d'une foule de cérémonies que je ne passerai pas sous silence, parce qu'elles révèlent le génie particulier de la nation. « Devant les gens, dit Chardin, à qui
» l'on doit du respect, on s'assied d'abord
» sur les talons, ayant les genoux et les pieds
» serrés l'un contre l'autre. Devant ses
» égaux, on se tient plus commodément; car
» on se met sur son séant, les jambes croisées
» en dedans, et le corps droit. On appelle
» cette position s'asseoir sur quatre genoux,
» parce que les genoux et les chevilles des pieds
» sont plats à terre. Les amis et les gens fami-
» liers s'entre-disent d'abord : asseyez-vous à
» votre aise, c'est-à-dire, croisez les jambes
» comme vous voudrez; mais, à moins que de
» passer une demi-journée assis au même
» endroit, on ne change point de posture.
» Les Orientaux sont beaucoup moins *fré-*
» *tillants* que nous, et moins inquiets. Ils
» sont assis gravement et sérieusement; ils
» ne font jamais de gestes du corps, ou que
» rarement, et seulement pour se délasser;
» mais ils n'en font jamais pour l'action et
» pour accompagner le discours. . . Ils ne
» croient pas qu'un homme qui a l'esprit
» rassis puisse gesticuler. C'est aussi une très-
» grande incivilité parmi eux de faire voir le
» bout des pieds, quand on est assis. Les sa-
» luts se font par une inclination de tête :
» et c'est là la civilité ordinaire, ou bien en
» appuyant la main droite à la bouche, et
» c'est comme on fait parmi les amis, lors-
» qu'on a été long-temps sans se voir. Enfin
» l'on se donne aussi un baiser et une courte
» embrassade, à des retours de longs voyages
» et en des circonstances extraordinaires. »

Au portrait que le célèbre voyageur français Chardin, qui vivait sous Louis XIV,

MCD 2019

c'est-à-dire au dix-septième siècle, nous a laissé des Persans, je vais opposer celui qu'un ambassadeur anglais auprès de la cour de Perse, sir John Malcolm, a tracé il y a environ trente ans. « Si on les considère dans leur » ensemble, les habitants de la Perse forment » une belle race. Ils ne sont pas grands; » mais il est rare d'en voir qui soient ou très- » petits ou difformes. En général, ils sont » forts et actifs; leur teint varie depuis la » couleur olive foncée jusqu'à une blancheur » qui approche de celle de l'Européen du » Nord, et s'ils n'ont pas l'incarnat de celui- » ci, leur air sain, frais et rempli de jeunesse, » leur donne les apparences de la beauté. » On peut louer dans ce peuple une intelli- » gence facile, un esprit vif et des manières » naturellement polies. Les Persans sont so- » ciables et gais, et, sauf quelques exceptions, » aussi pressés à dépenser leur argent qu'ar- » dents à le gagner. » Comme on le voit, les mœurs des nations en Asie triomphent de toutes les révolutions, et se conservent sans changement à travers les siècles. Sir John Malcolm représente en 1810 les Persans comme les plus dépensiers des hommes; sur ce point, voici les observations faites par Chardin dans le dix-septième siècle. «..... Ils » ne sauraient garder de l'argent, et, quelque » fortune qui leur arrive, ils dépensent tout » en très-peu de temps..... » Maintenant je dois dire que le voyageur anglais, échappant à ce caractère de misanthropie si généralement répandu parmi ses compatriotes, paraît avoir adouci certaines teintes, que Chardin a reproduites avec une vérité toute crue; il faut ajouter que celui-ci, dénué de toute espèce d'appui, faisait le commerce de joaillerie dans la Perse, où il a demeuré une partie de sa vie, tandis que sir John Malcolm, en sa qualité d'ambassadeur d'un peuple puissant, n'a vu que les sommités sociales, se présentant à lui sous les apparences les plus avantageuses. Cependant, je continuerai à opposer ces deux voyageurs l'un à l'autre. Sir John Malcolm termine de la manière suivante le portrait qu'il trace des Persans. « Les hautes classes » des habitants des villes sont des maîtres » doux et indulgents, et les gens des classes » inférieures, relativement à la manière dont » ils remplissent leurs devoirs et à l'empres- » sement qu'ils mettent à exécuter les ordres » qu'on leur donne, sont les meilleurs des » serviteurs. La fausseté des Persans est de- » venue proverbiale; les serments qu'ils font » sans cesse pour attester leur véracité, suf- » firaient seuls pour prouver qu'ils n'en ont » point. Ils jurent par la tête du roi, par » celle de la personne à qui ils s'adressent, » par la leur, par celle de leur fils, qu'ils » n'assurent rien qui ne soit vrai; et, si un » étranger continue à montrer de la défiance, » ils lui disent quelquefois : *Croyez-moi,* » *car, quoique Persan, je dis la vérité.* » Au reste, on aperçoit de prodigieuses différences entre les habitants des villes et ceux des bourgs : ceux-ci possèdent des vertus qui manquent aux autres.

Annonce-t-on à un Persan qu'il vient de lui naître un enfant mâle, il doit faire cadeau de tout ce qu'il porte sur lui; on lui ôte alors le turban qu'il a sur la tête, en lui disant : *Il vous est né un enfant mâle,* et aussitôt, ajoute un voyageur, « il faut faire » un présent pour la bonne nouvelle, et » comme pour racheter son habit et ce qu'on » a sur soi. »

DU LUXE DES PERSANS.

Les Persans ont un invincible penchant pour les pierreries et les diamants; ils ont jusqu'à quinze ou seize bagues aux doigts, cinq ou six à un seul doigt; mais ils n'en portent qu'aux trois doigts du milieu. Les bagues des hommes sont montées en argent, car, ne voulant pas les ôter pendant qu'ils font leurs prières, ils tiennent à se montrer devant Dieu sans porter de l'or; il n'en est pas de même des femmes. A part les bagues dont ils parent leurs doigts, les riches portent, suspendus à leur cou et cachés dans leur sein, des paquets renfermant sept et huit bagues, auxquels leur cachet et une petite bourse sont liés. Les Persans ornent, en outre, leurs armes, telles que poignard et épée, de pierreries; leur baudrier et leurs agrafes sont d'or émaillé. « Ils passent le poignard » dans la ceinture et l'y attachent avec un » cordon, appliquant à l'endroit du nœud

MCD 2019

» une *enseigne* ronde de pierreries, qu'ils » appellent *rose de poignard ;* ils portent » en outre des pierreries à la tête et à leurs » bonnets de sophi, qu'ils mettent les jours » de fêtes solennelles : il y a de ces bonnets » chargés de cinq et jusqu'à six aigrettes de » pierreries ; personne n'en peut mettre au » turban que le roi seul, à la réserve des » nouveaux mariés, qui ont la permission » d'en porter durant leur noce. » Les grands et les riches ont des harnais d'argent, d'or ou de pierreries : quelquefois les harnais, au lieu d'ouvrages d'orfévrerie, sont couverts de ducats ; on garnit les selles d'or massif, devant et derrière ; le coussinet de la selle est en broderie, et les plus somptueux l'ont en broderie de perles ; les chevaux, soit pour la parade, soit pour le froid, portent une riche housse qui pend très-bas. Mais le plus grand objet du luxe des Persans, bien entendu de ceux qui possèdent de grandes richesses, est leur harem, où ils tiennent renfermées une foule de femmes destinées à leurs plaisirs, et qui, faute d'occupations sérieuses, ne songent qu'à leur toilette ; le harem, en outre, a dans ses murs une multitude d'eunuques et des esclaves qui surveillent les femmes et font le service auprès d'elles. Un homme riche ou de distinction va-t-il rendre une visite, est précédé d'un ou de deux chevaux de main, menés en lesse chacun par un domestique à cheval ; deux, trois, quatre valets de pied courent devant son cheval et à côté ; il y a de plus derrière le maître un homme à cheval, qui est le dépositaire de sa *bouteille de tabac*, un autre qui porte une *toilette de broderie*, où il y a d'ordinaire un *juste-au-corps* et *un bonnet*, et un autre homme, qui n'est que pour l'accompagner. « S'il va, » dit Chardin, « à la promenade, il mène un » autre *valet à cheval*, avec un *yactan*, » qui sont deux petits coffres carrés, et qui » renferment de quoi faire une légère collation, avec un tapis pardessus. Lorsqu'il » s'arrête en quelque lieu, soit un jardin, » soit le bord d'une eau ou quelque autre endroit, on étend un tapis, sur lequel il s'assied et se met à fumer. S'il va à la chasse, » un *fauconnier* ou deux, aussi à cheval, l'oiseau sur le poing, se joignent à ce cortége. »

Rentrons maintenant dans la maison d'un Persan, et occupons-nous d'abord des vêtements des deux sexes ; nous passerons ensuite aux meubles qui garnissent l'intérieur de la maison. Les Persans, au lieu de porter le vêtement que nos pères appelaient haut-de-chausses, et auquel nous donnons aujourd'hui le nom de pantalon, ont un caleçon double, qui s'étend jusqu'à la cheville du pied. La chemise du Persan est longue, et elle est mise pardessus le caleçon ; elle est ouverte, du côté droit, jusqu'à l'estomac, et, aux bas côtés, comme celle des Européens ; elle n'a pas d'ailleurs de collet, mais une simple couture. « Les femmes riches, » dit un célèbre voyageur, « et quelquefois les hommes, rebor- » dent le collet de la chemise d'une broderie » de perles, large d'un doigt. Les hommes, » en Perse, ni les femmes non plus, ne por- » tent rien au cou. Les hommes mettent sur » la chemise une veste de coton, qui s'atta- » che par-devant sur l'estomac et tombe jus- » que sur le jarret, et par-dessus une robe » qu'ils appellent *cabai*, qui est large comme » un cotillon de femme, mais fort étroite en » haut, passant deux fois sur l'estomac, et » s'attachant sous les bras, le premier tour » sous le bras gauche, et l'autre tour, qui » est celui de dessus, sous le bras droit. Les » manches de cette robe sont étroites ; mais, » d'un autre côté, comme elles sont très- » longues, on les plisse sur le haut du bras, » et on les boutonne au poignet. Les cava- » liers aussi portent des *cabais à la géor-* » *gienne*, qui ne diffèrent des autres qu'en » ce qu'elles sont ouvertes sur l'estomac avec » des boutons et des gances. » Quoique cette veste serre beaucoup les reins, on l'attache précisément là de deux ou trois ceintures par-dessus, placées en double, larges de quatre doigts : la robe forme alors sur l'estomac une poche tout à la fois ample et sûre. « On place pardessus un justau- » corps, ou court et sans manches, connu » sous le nom de *courdi*, ou long et à man- » ches, qu'on appelle *cadebi*. Les justaucorps » ont de la largeur par le bas et sont étroits » en haut ; aussi ressemblent-ils à des clo- » ches. Ils sont en drap, ou de brocard d'or, » ou de gros satin, et on les chamarre de

MCD 2019

» dentelles ou de galons d'or ou d'argent, ou » on les brode. » Tel était l'habillement des habitants de la Perse au dix-septième siècle. Voyons maintenant la description qu'en donnent les voyageurs modernes : Le costume des Persans leur est particulier, et diffère de celui des autres peuples de l'Orient. Ils veulent que leurs habits dessinent avec exactitude les formes du haut du corps et des bras. Les hommes ont des robes longues et étroites jusqu'aux hanches; à partir de ce point, elles vont s'élargissant et se prolongeant jusqu'aux talons. Les Persans portent dessous leurs robes une veste qui est fort longue, et qui est faite d'indienne ouatée. Cette veste, ils la croisent sur les reins ; elle s'ouvre en remontant, de telle façon que la poitrine reste découverte. Cette dernière partie du corps se trouve néanmoins cachée lorsque les Persans sont habillés. Leur chemise est courte, n'a pas de collet, est fendue sur le côté droit et est bordée d'un cordonnet tout en soie et dont la couleur est tranchante. On voit, d'après ce rapprochement, que la forme de chemise de ce peuple n'a subi aucun changement depuis près de deux siècles, et qu'elle est telle que nous l'a décrite Chardin. Les Persans ont des pantalons d'une très-grande ampleur; on les fait en taffetas rose ou cramoisi. Ces pantalons, ils les maintiennent sur les hanches par une coulisse, dans laquelle ils introduisent un cordon de soie, et ce dernier est noué sur le devant. Les pantalons des Persans couvrent jusqu'au coude-pied. Ce peuple ne se sert point aujourd'hui de bas; mais il porte des chaussons. Le turban, auquel il donne le nom de *dulbend*, c'est-à-dire *lien qui entoure*, pèse quelquefois jusqu'à quinze livres; il est fait de grosse toile blanche, couverte d'une riche étoffe de soie, ou de soie et d'or. Les étoffes des habits sont de soie et de coton ; quant aux chemises et aux caleçons, on n'y emploie que de la soie. La couleur noire est repoussée, et on l'appelle *la couleur du diable*. Les Persans attachent la plus grande importance à la beauté de leur barbe, que beaucoup d'entre eux laissent descendre jusque sur leur poitrine. Ils portent aussi des moustaches. Abas-le-Grand donnait une haute paye à ceux de ses soldats qui avaient des moustaches touffues.

Le vêtement des femmes a beaucoup de rapport avec celui des hommes : le caleçon se prolonge jusque sur la cheville du pied ; mais les jambes de ce même caleçon sont très-longues et très-étroites. Les Persanes portent des brodequins qui s'élèvent au-dessus de la cheville. On emploie pour ces brodequins la broderie et les plus riches étoffes. La chemise, appelée *camis*, présente sur le devant une ouverture qui s'étend bien au-dessous de la poitrine. De même que les hommes, on voit les femmes laisser ressortir sur leurs pantalons ce vêtement nécessaire, qu'on cache avec tant de soin en Europe. Les chemises des dames persanes sont fermées au cou par un bouton d'or. On se sert ordinairement, pour ces chemises, de mousseline brodée, d'une extrême finesse. Plusieurs rangs de petites perles bordent le tour du cou. Les vestes des dames persanes traînent presque sur leurs talons. La ceinture qui presse leur taille offre seulement un pouce de largeur. Elles portent un voile, qui, de la tête, s'étend sur les épaules et la gorge. Vont-elles au dehors, elles mettent pardessus le tout un grand voile blanc, qui les enveloppe de la tête jusqu'aux pieds. « Les fem- » mes persanes, » dit Chardin, « portent » quatre voiles en tout : deux qu'elles met- » tent au logis, et deux qu'elles mettent » de plus quand elles sortent. Le premier » de ces voiles est fait en *couvre-chef*, tom- » bant sur le derrière du corps, en guise » d'ornement; le second passe sous le men- » ton et couvre le sein ; le troisième est le » voile blanc qui leur couvre tout le corps, » et le quatrième est une façon de mouchoir » qu'elles passent sur le visage et attachent à » l'endroit des tempes. Ce mouchoir ou voile » a un réseau à l'endroit des yeux, comme » les vieux points ou dentelles, afin de voir au » travers. » J'ajouterai que ce réseau a une ouverture transversale d'environ la largeur de deux pouces de longueur. Il est défendu aux femmes, de la manière la plus expresse, de jamais lever ce voile lorsqu'elles sont dehors; elles ne quittent jamais d'ailleurs leur retraite sans porter de larges bottines d'étoffe, qui, s'élevant jusqu'aux genoux,

MCD 2019

renferment leur pantalon. Ainsi, de tous leurs vêtements, on ne peut apercevoir que les mules, que l'on fait avec du velours brodé en or ou en soie.

Je passe à l'ancienne coiffure des femmes : elles formaient de leur chevelure, qu'elle rejetaient sur le derrière de la tête, une multitude de nattes ou de tresses, qui tombaient jusque sur leurs talons. Les cheveux venaient-ils à manquer de longueur, on y appliquait des tresses de soie, auxquelles on attachait des perles, des pierreries ou des ornements d'or ou d'argent. Le sommet de la tête n'est couvert, sous le couvre-chef, que du bout d'un bandeau échancré en triangle; c'est donc la pointe qui couvre la tête, et qui est tenue sur le front par une bandelette de la largeur d'un pouce; elle est brodée ou couverte de pierreries. Cette coiffure, au reste, ne peut être portée que par les femmes mariées. Quant aux jeunes filles, elles ont de petits bonnets, à la place du couvre-chef, qu'on peut comparer à une thiare. Il paraîtrait que le temps a apporté d'heureuses améliorations à la coiffure des dames persanes. En effet, je trouve dans un ouvrage moderne (1) : « La coiffure des dames persanes » se compose d'un turban fait avec un schall » de Cachemire, qu'elles arrangent fort ar- » tistement, et qu'elles ornent çà et là de » perles et de bijoux de toute espèce. Elles » forment de leurs cheveux une trentaine de » petites tresses, dont elles nouent la moitié » sur le sommet de la tête et autour du tur- » ban, laissant pendre les autres derrière » avec les bouts du schall, qui y tombent » également d'une manière très-élégante. » Elles ont, de plus, de chaque côté de la fi- » gure deux mèches de cheveux bouclés, » fort longues, qu'elles laissent descendre » jusque sur le sein, ce qui accompagne » très-bien cette coiffure, et lui donne de la » grâce. »

Les parures des femmes persanes varient à l'infini; elles sont en général fort brillantes, et coûtent très-cher, ce qui fait, en Asie, le désespoir des hommes, comme en Europe. La dépense pour la toilette des femmes renfermées dans un harem, et livrées au désœuvrement, peut donc être, pour ainsi dire, sans bornes. En Perse, le beau sexe porte des aigrettes de pierreries sur la tête; les femmes attachent aussi une *enseigne* de pierreries, qu'elles placent entre les sourcils, et un tour de perles, qui est fixé au-dessus des oreilles, et qui arrive sous le menton. Mais, comme j'en ai déjà fait la remarque au lecteur, il règne une très-grande différence entre les habitudes des villes et celles des campagnes. Suivant les localités, la même différence se montre dans la manière dont se parent les femmes; dans diverses provinces, elles passent donc un anneau à la narine gauche, et qui reste suspendu comme une boucle d'oreille. Cet anneau peut entrer dans le doigt du milieu, et au bas se trouvent deux perles rondes, avec un rubis entre deux passés dedans. Maintenant, il s'agit de donner une idée précise des dépenses de toilette auxquelles sont assujettis un homme ou une femme appartenant à la classe supérieure. Le prix d'un beau turban est d'environ trois mille francs, monnaie de France; le plus misérable ne peut s'acquérir à moins de cent écus. Je dois faire observer qu'il faut avoir plusieurs turbans, afin de pouvoir en changer au besoin. Ce n'est pas tout : on doit être habillé de neuf le jour de l'an, et si l'on assiste à une noce. Les robes coûtent environ cent cinquante francs, et, pour être à la mode, il faut en changer tous les jours. Une ceinture en brocard ne s'achète pas à moins de trois cents francs, et elle doit être cachée par une autre, en poil de chameau, qui coûte la même somme de trois cents écus. Bref dit Chardin, « veut-on porter le *martre*, il » faut bien faire un autre compte! car l'on » n'a pas un beau justaucorps à moins de trois » mille francs, et les plus beaux valent le » double. » Ainsi, et laissant à part les diamants qu'une femme ou qu'un homme riches peuvent porter, on doit, pour être habillé avec magnificence, dépenser au-delà de six mille francs : on est élégant, parmi nous, à meilleur marché. Le gouvernement, en Perse, ne cherche pas à réprimer le luxe : c'est

(1) Vid. *La Perse, ou histoire, mœurs et costumes des habitants de ce royaume*, par Réné Perrin et Édouard Gauttier.

MCD 2019

un joug de plus qu'il impose à ses sujets de toutes les classes, et qui, d'ailleurs, est d'accord avec leur propre inclination. On cite habituellement le proverbe suivant, et qui reflète le caractère national : *corbet ba lebas*, l'honneur est selon l'habit.

Si la somptuosité des habits est une cause générale de ruine, il n'en est pas de même de l'ameublement, auquel les Persans, comme tous les autres habitants de l'Asie, apportent une parcimonie extrême. Au premier instant, il semblerait plus conforme à la raison de faire des sacrifices pour orner la demeure où vit la famille; mais les peuples du midi, grâce à la douceur du climat, séjournent dans les lieux publics; c'est là où s'écoule leur existence. La toilette doit donc être pour eux la première, la plus importante de toutes les dépenses, surtout dans la Perse, où l'on est passionné pour tout ce qui est luxe et ostentation. Si l'on songe ensuite à l'inconstance qui s'attache aux positions sociales les plus brillantes; si l'on réfléchit qu'il suffit d'un caprice du despote pour être dépouillé de ses richesses, on conçoit alors qu'on les consume dans les dépenses d'une représentation qui attire sur vous les regards de la foule, et vous assure la considération générale. En résumé, de la nature particulière des gouvernements qui sont imposés aux peuples résultent pour eux certaines mœurs qui leur sont propres; ainsi, sans la connaissance de ces dernières, on ne peut jamais bien apprécier une nation, et des détails qui, au premier instant, paraissent futiles, ont donc une importance réelle.

Les appartements, dans la Perse, présentent à l'œil des Européens quelque chose de complétement dégarni; on n'y trouve ni lits, ni chaises; on n'aperçoit pas davantage de miroirs, de tables, de guéridons ni de tableaux. Les salles ou les chambres ont seulement un seul plancher, couvert par deux tapis, sous lesquels on étend une sorte de gros feutre. Les tapis, chez les riches, sont longs de soixante pieds. Les Persans, qui tous manquent d'armoires et de commodes pour serrer leurs effets, font construire de petites niches dans l'épaisseur des murs; ces niches ont une profondeur d'environ huit ou dix pouces, sur trois pieds de hauteur et à peu près autant de largeur. Par-dessus le tapis dont j'ai déjà parlé, on place tout autour de la salle, et contre le mur, de petits matelas, qu'on enveloppe de couvertures faites de toile de coton, piquées de soie blanche ou de couleur, ou piquées d'or; puis, ajoute Chardin, « on range tout du long de la muraille de gros »carreaux pour appuyer contre; on place »sur le bord de ces belles couvertures de »gros crachoirs d'argent, qui servent aussi à »les tenir en état par leur pesanteur : ce sont »là des chaises d'Orient. » Les Persans sont beaucoup plus à l'aise, assis sur leurs tapis, que les Européens sur leurs chaises. Quant aux lits, ils ne se composent que d'un seul matelas : on l'étend le soir sur le tapis de la chambre; on place ensuite un drap, une couverture et deux oreillers de duvet. Les matelas de prix sont de velours, et les couvertures de brocart, de soie, d'or ou d'argent, de toutes couleurs. Le matin on enlève le tout pour le faire transporter dans la garde-robe. On ne se sert pas, dans l'intérieur des maisons, de chandelles, mais bien de lampes, où l'on fait brûler, au lieu d'huile, du suif blanc, pur et fin comme la cire, et qui ne répand aucune odeur désagréable.

DE LA NOURRITURE DES PERSANS.

Les Persans ont l'habitude de ne faire que deux repas par jour : le premier se compose de fruits, de laitage et de confitures; il a lieu entre onze heures et midi, et est appelé *hazeri*, ce qui signifie *toujours prêt*, à cause du peu de temps que ses préparatifs exigent. Le second repas, qui est le principal, se prend à sept heures du soir : on y sert des potages faits aux fruits et aux herbes, des rôtis cuits au four, à la poêle et à la broche, des légumes et du pilo ou pillaw : tout est placé à la fois sur la table, et le repas ne s'étend pas au-delà d'une demi-heure. J'allais oublier de dire qu'en se levant les Persans prennent le café, dans lequel quelques-uns mangent une croûte de pain. Comme dans les maisons des riches il y a un grand nombre de domestiques, on n'amasse pas de provisions, pour éviter le gaspillage; on ne garde

MCD 2019

jamais les viandes du jour au lendemain : ainsi le mouton et l'agneau qu'on mange le soir sont tués le matin ; reste-t-il quelques débris dans l'intérieur de la famille, ils sont donnés aux pauvres, et il n'y a pas un morceau de pain, ni aucun aliment cuit ou cru lorsque l'on va se coucher. Les viandes qu'on mange le plus souvent sont celles du chapon, du chevreau, du poulet, du pigeon et de l'agneau ; on fait aussi une grande consommation d'œufs : le cochon et le lièvre sont défendus par la religion. Le pain des Persans est mince comme des galettes ; on le cuit dans des fours ronds, faits en terre, comme une fosse profonde de quatre à cinq pieds, et de deux de diamètre : le pain est appliqué sur le four, et en moins d'un quart d'heure, il est cuit. Les Persans ont encore une autre espèce de pain, qu'ils nomment *lavach* : il est rond, et mince comme un parchemin. Le pain qu'ils appellent songuck, c'est-à-dire pain de *caillou*, est cuit dans des fours dont le fond est couvert de cailloux, qui s'échauffent facilement, et qui gardent long-temps la chaleur. Dans les maisons où règne l'aisance on fait le pain deux fois par jour. « En Perse, » dit Chardin, « on porte le manger à la bouche » avec les doigts. On déchire aussi la viande » avec les doigts ; on l'enveloppe de riz » comme si l'on faisait une pelote, on y » met un peu de sel avec le pouce, et on » porte ce gros morceau à la bouche, qu'on » avale sans le mâcher, comme les Euro- » péens font pour le potage. Cela se mange » vite et est fort nourrissant, et ainsi le re- » pas ne dure pas long-temps ; d'autant » plus qu'on parle fort rarement en man- » geant. On sert avec les viandes des cou- » pes de sorbets avec une cuillère de bois, » chacune longue d'un pied, afin de la por- » ter plus facilement à la bouche : c'est là » la boisson du souper. A la fin du repas, on » apporte à laver avec de l'eau chaude pour » se dégraisser la main, que chacun essuie » à son mouchoir ; puis on donne de l'eau à » la glace à qui en demande, ou bien des » sorbets. »

Aux détails fournis par Chardin, je crois devoir en ajouter d'autres, empruntés à des voyages d'une date récente. Les Persans se servent de la main droite pour manger ; tout-à-fait étrangers à l'usage des cuillères, couteaux et fourchettes, ils découpent avec la seule main dont ils se servent toutes les viandes, qui sont, d'ailleurs, très-cuites ; laisser voir sa main gauche à table, serait une grossièreté impardonnable ; ils l'enveloppent donc dans un pli de leur robe, au-dessous du bras gauche. Les Persans, lorsqu'ils mangent, donnent l'idée complète d'un homme à genoux, plié en *z*, assis sur ses talons, et dont la tête s'avance, de façon, que la bouche est à un pied et demi de terre. On n'a pas l'habitude des verres pour les boissons ; ces dernières sont servies dans des bocaux de différentes dimensions, et auxquels sont attachées des cuillères, avec lesquelles on puise à boire. Assistons maintenant à un repas : d'abord, à son entrée, chaque convive est accueilli par le maître de la maison, qui lui dit : *kech guihal di* (soyez le bien venu).

« A l'heure du dîner, on étend autour de » la chambre, et devant les convives, de gran- » des nappes de toile peinte des Indes ; puis, » cinq ou six domestiques apportent des cru- » ches et des aiguières couvertes de grilles : » le tout en cuivre étamé ; chacun reçoit » de l'eau sur la main droite et l'essuie avec » son mouchoir. Ensuite on présente au » maître, puis à tous les convives, de deux » en deux, d'énormes plateaux chargés de » sucreries, de biscuits, de frangipane, de » dragées et de fruits, auxquels on ne touche » que par civilité ; on sert alors le dîner de » la manière suivante. Les domestiques ap- » portent d'abord le pain, qui consiste en de » grandes galettes, larges d'un pied, longues » de deux, et de deux ou trois lignes d'é- » paisseur, que l'on nomme *teheuragues* ; » elles servent seulement d'assiettes : on y » recueille les grains de pilo ou pillaw qui » s'échappent des mains quand on le porte à » la bouche. On sert ensuite les plateaux de » deux en deux, comme pour les sucreries ; » ils contiennent cette fois les plats de pilo » ou pillaw et les boissons ; quand ils sont » tous servis, le maître de la maison donne » le signal de commencer par ces mots : » *Bism Allah* (avec l'aide de Dieu). Les

MCD 2019

» domestiques continuent de servir de nou-
» veaux plats, les derniers desquels sont les
» rôtis ou *kiababs*. On sert à part, pour
» exciter l'appétit, des raisins, des cornichons,
» des radis, des amandes, et même du sel,
» que chacun prend avec le bout du pouce,
» humecté de salive (1). »

Quant au pilo ou pillaw, si connu dans toute l'Asie, c'est à proprement parler du riz cuit au bouillon ou au beurre, de manière que les grains restent entiers sans se fendre, et si bien cuits, qu'en les portant à la bouche ou en les pressant du doigt ils se mettent en pâte. On fait de ce pilo ou pillaw de plus de vingt façons différentes : au mouton, à l'agneau, au poulet. Les grands donnent des festins qui durent tout le jour, et où ils font venir des danseuses, qui s'abandonnent aux gestes les plus licencieux. C'est la coutume chez les Persans, quand on sert le souper, de faire mettre les grands plats devant le principal convié; le maître du logis lui dit ensuite à voix basse : *Monsieur, c'est à vous d'en disposer ;* il répond : *qu'il désire que ce soit pour toute l'assemblée.* Dans les festins, c'est le fils ou le parent du logis qui fait l'office de maître-d'hôtel et sert; mais il est à remarquer que les enfants du maître de la maison ne prennent place à table, dans un repas, que s'ils sont mariés, ce qui a lieu d'ordinaire avant l'âge de vingt ans. Les Persans désignent les festins par l'expression *mege-les*, c'est-à-dire assemblée.

Chardin, qui en général se montre fort sévère à l'égard des Persans, a cependant fait le plus bel éloge de leur sobriété; à l'entendre, c'est à peine s'ils songent à manger : une révolution complète se serait donc opérée à cet égard, du moins s'il faut en croire Malcolm. « Leur table, » dit-il (celle des Persans), « est en général bien servie; le »bas prix des denrées de tout espèce, et la »grande abondance de fruits, mettent les »moindres habitants des villes en état de bien »vivre..... Il ne leur est pas permis, en »qualité de mahométans, de boire du vin, »mais on observe peu cette règle, et, »comme, pour employer une de leurs phrases, »il y a autant de péché dans un verre que »dans une bouteille, quand ils se permettent »de boire, ils le font avec excès. Ils sont, en »effet, tellement persuadés que le seul mérite »de ce breuvage défendu consiste dans sa »qualité enivrante, qu'il leur faut une longue »expérience pour croire que tous les chrétiens »ne sont pas des ivrognes; c'est, nous disent-»ils, un des priviléges de votre religion de »vous enivrer, et il ne peut y avoir à cela »ni faute ni honte. »

Il me reste à dire que, chez les Persans, on sert après le repas le café et le caillioun. Le café, dans l'Orient, ne se prépare pas comme en Europe : les Persans, par exemple, ne le font pas moudre, mais il le pilent, jusqu'à ce qu'il soit devenu fin comme du tabac d'Espagne; ils le font ensuite cuire comme nous; mais, loin de le laisser se reposer, ils l'agitent fortement dans la cafétière, afin d'en mêler le marc : aussi, quand on le verse, produit-il l'effet d'un chocolat qui serait très-épais. Pour n'altérer en rien le goût du café, on le boit sans sucre; la civilité exige de ne jamais vider ni rendre sa tasse avant que la personne la plus importante de la société ait remis la sienne. La consommation du café en Orient est prodigieuse dans toutes les classes, et on ne peut s'en passer, même lorsqu'on voyage; les gens riches, pour en prendre dans ce cas autant qu'il peuvent le désirer, en transportent de bien pilé dans des tabatières; on y mêle un peu de miel fin pour le mieux broyer, et alors le café devient une sorte de confiture fort agréable; on la détache au moyen de petites cuillères, et quelquefois on y ajoute une dose d'opium. En Perse, on peut placer sur la même ligne, et on aime avec la même fureur que le café, une espèce de pipe, appelée caillioun. « Elle se compose de plusieurs »pièces : d'abord de la tête et du corps de la »pipe, de la carafe et des tuyaux. La tête est »faite comme une poire dont on aurait coupé »la partie inférieure, de manière à la rendre »plate; elle est creuse, garnie en dedans de »terre calcaire cuite, et percée du haut en »bas; on la remplit aux deux tiers avec des

(1) Vid. *La Perse, ou histoire, mœurs et costumes des habitants de ce royaume*, par Réné Perrin et Édouard Gaultier.

MCD 2019

»morceaux de charbon, puis on l'adapte sur »un tube droit, qui est fixé sur une carafe et »dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à »deux pouces du fond de ladite bouteille ; sa »gorge a un trou latéral, destiné à recevoir »un tuyau pour fumer, et est fermée hermé»tiquement par un tampon de bois, placé à »cet effet au milieu du tube. Voici comment »on s'y prend pour charger le caillioun : »Après avoir mis dans la bouteille une cer»taine quantité d'eau, souvent odoriférante, »on s'assure s'il y en a trop, en aspirant, ce qui »produit dans ce cas l'effet de la pompe et »fait monter l'eau jusqu'à la bouche ; on la »diminue jusqu'à ce que l'on n'en obtienne »plus que de l'air ; alors on remplit la tête »de tabac, que l'on couvre de charbons ar»dents, maintenus par un couvercle mobile, »fait en forme de cône ; puis on la pose sur »le tube droit dont il est parlé plus haut et »il est prêt à être fumé. Un domestique est »exclusivement consacré à l'entretien du »caillioun : on appelle ce domestique *pich»khadmet;* il accompagne son maître à che»val (1). »

J'ai cru devoir entrer dans ces longs détails, à une époque où l'habitude de fumer est devenue si répandue en Europe, que les dames elles-mêmes ne craignent pas l'odeur de la pipe ou du cigarre, auquel même quelques-unes recourent. Quant aux femmes persanes, elles fument beaucoup, elles fument pour ainsi dire toujours. La politesse exige qu'on offre son caillioun au personnage le plus important de la société, qui s'en sert pendant quelques minutes. Les Persans ne consentent pas à se séparer de leur caillioun en voyage et à cheval ; ils ont alors des tuyaux de cuir élastique, qui sont légers et d'une longueur de quinze à vingt pieds, au moyen desquels ils tiennent leurs chevaux à distance les uns des autres. Le *pich-khadmet* place le caillioun allumé dans la main droite, tandis que de la main gauche il dirige son cheval, qui est toujours un peu en arrière de celui de son maître On porte à une valeur de deux millions de francs le caillioun du roi, qui est couvert de perles, de brillants, de rubis et d'émeraudes.

(1) *La Perse, ou histoire, mœurs et costumes des hobitants de ce royaume*, par Réné Perrin et Édouard Gaultier.

DES FIANÇAILLES ET DES MARIAGES.

Il faut d'abord que le lecteur sache, pour l'intelligence de ce chapitre, que les jeunes filles, en Orient, sont élevées dans l'intérieur du harem, qui est la partie de la maison où les femmes vivent renfermées. Un jeune homme, dans la Perse, veut-il se marier, il recourt à l'entremise d'une vieille femme, qni a pour mission d'aller visiter les différents harems : à son retour, elle fait un portrait de la *jeune future*, sur lequel on se décide, si elle plaît, à stipuler les divers articles qui se rapportent aux intérêts, que les parents se chargent de régler, et le *futur* donne une somme d'argent, destinée à servir de douaire à la femme qu'il doit épouser plus tard. Le lit nuptial et les différents objets mobiliers qui composent ce que nous appelons en France le ménage sont fournis par la mère de la jeune personne, et ne s'élèvent pas d'ailleurs à une somme considérable. On arrête ensuite le jour des fiançailles, et on invite tous les amis à y assister : cette cérémonie se réduit à présenter aux diverses personnes qui composent l'assemblée, le jeune homme, à qui on annonce que, dès ce jour, il a donné parole de devenir l'époux de telle personne. Enfin, le jour où la noce aura lieu est indiqué, puis on offre une collation en fruits, sucreries et sorbets ; on loue des musiciens, des chanteurs et des danseurs, et cette solennité dure jusqu'à la nuit. La mère de la jeune fille donne, de son côté, une fête à peu près semblable dans son harem.

Des mois, des années s'écoulent ensuite avant que le mariage ait lieu ; car, dans les familles importantes, on célèbre les fiançailles bien avant que les enfants aient atteint l'âge de raison. Enfin le terme est-il arrivé et le jour pris pour le mariage, la fiancée impose ses dernières conditions, avant d'accorder au futur son consentement définitif : à l'instigation de ses proches, elle exige des bijoux, des schals, de l'argent, et quelquefois même jusqu'à

MCD 2019

des propriétés. Mais on transige facilement, et la crainte d'être refusée décide la jeune fille à rabattre de ses prétentions. Dans le cas où elle ne voudrait pas s'en désister, le futur cède; mais, devenu époux, il reprend à sa femme, au moment où elle entre dans le harem, tout ce qu'il lui a donné. Enfin, le jour du mariage est arrivé : le jeune homme, suivi de ses parents et d'un mollah (prêtre), pénètre dans la cour du harem de sa future. Celle-ci se place derrière les jalousies de sa fenêtre, et à la demande qui lui en est faite par le prêtre, si elle veut prendre pour époux l'homme qu'elle voit, elle répond que oui. Il en est de même du futur, auquel une semblable interpellation est faite. Les paroles de l'union sont alors prononcées, et le marié fait connaître le jour où il viendra chercher sa compagne : il est d'usage qu'un mois s'écoule avant. Le jour est-il décidé, l'époux convoque tous ses amis, dont le nombre s'élève en général de cent à cent cinquante : ils sont à cheval, et armés comme s'ils partaient pour une expédition militaire; des femmes se mêlent au cortége où elles dirigent un cheval magnifiquement enharnaché, et qui doit servir à la mariée. Deux heures avant que le soleil ne se couche, tout le cortége, devant lequel marchent des musiciens, des chanteurs et des danseurs, se rend vers la demeure de la mariée, faisant entendre sur le chemin de nombreuses décharges de mousqueterie. Parvenu dans l'intérieur, l'époux cherche partout sa femme, qui, suivant l'usage, se cache de son mieux : il la découvre enfin; mais elle est voilée. Une véritable lutte s'établit aussitôt entre l'époux et sa femme : cette dernière ne veut pas quitter la la demeure de ses parents; l'époux, après avoir éprouvé une très-longue résistance, l'emporte dans ses bras, et malgré ses cris, la place sur le cheval qu'on lui a amené. Les femmes du cortége se pressent alors autour de la jeune mariée, et toujours précédés des musiciens et des danseurs on traverse la ville, avant de se rendre au domicile du mari. Celui-ci pénètre avec ses amis dans la piéce qu'on appelle le *Divan*, tandis que sa compagne est conduite dans le harem. Une multitude de divertissements se succèdent jusqu'au soir, puis on sert le souper, dont la durée dépasse souvent minuit : on se lève ensuite de table, et l'on suit le marié jusqu'à la porte de son harem.

Les femmes sont à peine instruites de l'arrivée du mari, qu'elles s'empressent de recouvrir la figure de la jeune mariée; l'époux s'avance dans l'appartement, et lève le voile qui couvre les traits de sa femme, qu'il voit pour la première fois : est-elle assez malheureuse pour le repousser par sa laideur, il s'éloigne sans proférer une seule parole. Aussitôt on entend éclater des cris et des gémissements, et l'épouse est renvoyée à ses parents, qui sont tenus de la reprendre; mais a-t-elle reçu une dot, des bijoux de la part de son futur, elle les garde à titre de dédommagement. On conçoit combien une pareille rupture est pénible; aussi prend-on maintenant ses précautions pour l'éviter. Les jeunes gens recourent à une multitude de ruses pour parvenir à voir leurs futures, qui, de leur côté, montrent leurs traits dans quelques lieux solitaires, où elles feignent de se croire seules, tandis qu'elles savent bien que leurs prétendus s'y tiennent cachés, grâce à la complaisance intéressée de quelques vieilles femmes. La mariée a-t-elle eu le bonheur de charmer son époux par sa beauté, il se place près d'elle, et lui prodigue l'assurance d'un amour qui sera éternel : il adresse ensuite des remerciements affectueux aux dames qui l'ont accompagnée, et qui se retirent dans ce moment. Les esclaves préparent la couche nuptiale, et disparaissent tous, à l'exception d'une vieille femme, qui joint ses instances à celles du mari, qui presse sa femme de se coucher : plusieurs heures se passent avant qu'elle se résigne à une obéissance qui devrait lui paraître si douce : de jeunes épouses opposent des refus qui durent souvent des mois entiers. Au préalable, la vieille esclave a glissé dans le lit une grande pièce d'étoffe blanche, qui attestera la sagesse de la mariée. Cette dernière a-t-elle consenti à occuper la place qui lui est destinée, la vieille se tient en dehors de la chambre à coucher, et lorsqu'elle soupçonne que le tout a été accordé, elle se précipite dans la chambre nuptiale, et enlève de

MCD 2019

dessous les époux le voile blanc qu'elle avait déposé, et va le porter sur-le-champ, fût-ce au milieu des ténèbres de la nuit, aux parents de l'épousée. Je reviens sur mes pas pour faire connaître au lecteur une circonstance particulière ; c'est que la noce durât-elle huit jours, les musiciens, chanteurs et danseurs ne cessent de se faire entendre dans les cours extérieures de la maison, et que les tables demeurent chargées de vivres jusqu'au moment où ces baladins reçoivent l'ordre de déguerpir. Je terminerai ces détails sur les mariages dans la Perse par un emprunt que je ferai à un ouvrage moderne (1). « Ce n'est pas sans de grandes » difficultés qu'un époux parvient à décider » sa femme à se mettre au lit : cette es- » pèce de querelle n'est rien en comparai- » son de celle qui s'élève aussitôt après pour » l'engager à quitter de maudits pantalons » qui s'opposent à ses projets, et ce n'est sou- » vent pas dès le premier jour que les maris » peuvent obtenir cet article essentiel de la » capitulation. On serait porté à croire que » toutes les difficultés sont aplanies, point » du tout ; il en est une beaucoup plus rare » en Europe, c'est celle de parvenir à la » consommation du mariage, tâche si diffi- » cile à remplir dans ce pays, qu'il se passe » communément des semaines et même des » mois avant qu'on puisse en venir à bout. » Il faut savoir encore que même alors l'usage » et la religion interdisent à l'époux une sa- » tisfaction complète, et il ne peut se rap- » procher de sa femme qu'après trois fois » vingt-quatre heures révolues. Les Persans » donnent pour raison de cette bizarrerie que si une femme venait à concevoir dans ce moment, il ne pourrait en résulter qu'un » enfant de sang : raisonnement tout-à-fait » singulier pour un tel peuple. »

DES DIVORCES ET DES VEUVES.

On peut juger du degré de civilisation dont jouit un peuple d'après le respect qu'il porte au mariage, cette base essentielle de tout espèce d'ordre dans la société. Les Asiatiques, qui sont tous plus ou moins abandonnés aux plaisirs des sens, et auxquels leur religion permet la pluralité des femmes, se jouent de ce que les Européens regardent comme tout ce qu'il y a de plus sacré au monde ; le mariage. Ils le considèrent donc comme un engagement passager, dont ils se délivrent aussitôt qu'il les fatigue. Les Persans jouissent pour leur part de la facilité de répudier leurs femmes deux fois de suite, en se réservant le droit de les reprendre si tel est leur caprice ; la loi n'a opposé des entraves que si le mari tentait de faire rentrer, pour la troisième fois, la femme dans le domicile légitime, et au rang qu'elle avait d'abord possédé. Dans ce cas, l'ancienne épouse, avant de revenir à son mari, contracte une union avec un autre homme, à la condition de rester une nuit avec lui, et d'en être répudiée le lendemain même. Les grands qui se trouvent soumis à cette règle y échappent néanmoins de la manière suivante : Ils font épouser la femme qu'ils sont décidés à reprendre par un esclave qu'ils gagnent à prix d'argent : celui-ci, au lieu de consommer le mariage avec la femme, passe la nuit fatale au milieu de ses camarades, et renvoie le lendemain, et *intacte*, la femme; elle rentre dans le harem de son premier mari, qui célèbre de nouvelles noces avec elle. Mais il est à remarquer que les époux primitifs ne peuvent se livrer à leurs anciens rapports que lorsque trois mois se sont écoulés : ce délai est indispensable, afin qu'on puisse acquérir la preuve que la femme ne renferme pas dans son sein quelque enfant, œuvre de son mariage de vingt-quatre heures. Tous ces détails, qui répugnent à la délicatesse européenne, prouvent qu'à certains égards les Persans touchent encore à la barbarie. Il est, au reste, bien entendu que si la femme qui a déjà éprouvé deux répudiations veut s'en tenir à son nouvel époux, elle emploie tous ses charmes pour l'amener à la consommation du mariage. Les femmes répudiées, de même que celles qui ont obtenu le divorce, perdent tout espèce de droit sur leurs enfants, qui sont confiés pour toujours au père, auquel ils portent

(1) *La Perse, ou Histoire des mœurs et costumes des habitants de ce royaume*, par Réné Perrin et Édouard Gauttier.

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 7.

Demoraine del. Boulemier sculp.

1 ET 2. HABITANS D'ISPAHAN. 3 ET 4. PAYSANS PERSANS.

PERSE

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

d'ailleurs un si profond respect, qu'ils ne s'asseyent jamais devant lui sans qu'il leur en ait donné la permission. La femme obtient le divorce dans trois cas, savoir : quand elle fournit la preuve que son mari ne peut subvenir à son entretien ; qu'il a satisfait avec elle, et en dépit de son refus, un goût dépravé ; enfin lorsqu'elle jure, sous la foi du serment, qu'il est atteint d'impuissance. La femme qui a réussi à se faire divorcer conserve en sa possession sa dot, ses effets, ses bijoux ; bref, tout ce qu'elle a reçu en don de son mari ; elle jouit en outre du douaire qui lui a été donné ; mais il ne faut pas qu'elle se remarie. Quant à la veuve, elle reste dans le harem ou choisit une toute autre demeure : sa part d'héritage se réduit à fort peu de chose quand elle n'a pas d'enfant, à moins cependant que son mari n'ait pris d'autre femme ou n'ait pas eu d'enfants de ses esclaves ; dans ce cas, tout ce que le défunt possédait lui revient de droit, mais à la condition qu'elle ne se remariera pas. Convole-t-elle à de secondes noces, les biens appartiennent aux parents du mari, qui ne sont pas forcés de lui restituer la dot ni aucun des dons qu'elle tenait de son époux.

DES BAZARS.

Cette expression est désormais passée dans notre langue, car nous possédons à Paris un certain nombre de bazars ; seulement, comme des boutiques règnent le long de nos rues et au-delà même du besoin, on peut considérer parmi nous ces monuments comme d'une parfaite inutilité. Il n'en est pas de même dans l'Asie ; aussi, on ne compte guère de ville, de bourg ou de village de quelque importance qui n'ait son bazar. Ce sont, disent les auteurs de l'ouvrage intitulé *La Perse*, « ce sont des bâtiments ordinaire»ment situés dans le centre des cités, et où »se trouvent réunis tous les marchands et »tous les artisans. Ces bazars sont faits en »forme de grands corridors, à peu près sem»blables à ceux des dortoirs d'un cloître, »mais plus larges, et ayant de chaque côté »de petites boutiques basses et de peu d'é»tendue, que l'on ouvre à sept heures du »matin et qu'on ferme au coucher du soleil. »Chaque corridor est destiné à une seule es»pèce de marchandise, ou bien à des artisans »d'une même profession. » Les gouverneurs des provinces sont presque tous possesseurs de bazars ; c'est pour eux une source immense de revenus, puisqu'ils les font élever au centre même de leur puissance. Ils peuvent se livrer à l'égard des malheureux marchands à une multitude de rapines et d'extorsions : veulent-ils augmenter le prix de location des boutiques, ils font répandre la nouvelle d'une grande bataille qui a été perdue, ou bien un prince est mort ; aussitôt le bazar est fermé, et ce n'est qu'en imposant les plus grands sacrifices qu'ils rendent les clefs pour que la circulation en soit de nouveau permise aux négociants et au public. Il est défendu en Perse de passer la nuit, même pour dormir, dans les boutiques d'un bazar, dont la garde est confiée à des dorogas, qui en font parcourir les diverses parties par des patrouilles. Est-on arrêté après neuf heures du soir dans un bazar, et dans le cas où l'on n'est pas parfaitement connu, on reçoit la bastonnade ; si l'on pense que vous vous êtes caché avec de mauvaises intentions, on vous abat le nez ou les oreilles ; est-on surpris après avoir volé, on est aussitôt mis à mort : telle est la justice de l'Orient. J'ai déjà dit qu'un bazar est divisé en plusieurs corridors, à la tête desquels sont placés des doyens particuliers ; ceux-ci remettent aux dorogas le prix du loyer des boutiques louées par tel ou tel corps de métier. Les bazars ne sont pas seulement des centres de commerce, ils servent de réunion à toutes les classes de la société. Fermés hermétiquement aux rayons du soleil pendant l'été, ils offrent une promenade toujours fraîche ; en hiver, on y échappe à la rigueur du froid. Les femmes qui appartiennent aux classes riches se montrent dans les bazars, où elles font elles-mêmes leurs achats ; quelquefois elles viennent pour voir dans ces lieux publics leurs amies et s'entretenir avec elles. Quant aux femmes du peuple, elles se tiennent dans les bazars du matin au soir, entrant dans toutes les boutiques pour se procurer des nouvelles, qu'elles vont ensuite colporter dans les ha-

MCD 2019

rems. Quoique le beau sexe en Perse soit voilé de la tête aux pieds, les femmes, au moment même où elles s'accostent, se reconnaissent; les hommes, au contraire, touchent en passant leurs propres épouses sans pouvoir réussir à les deviner.

DES BAINS PUBLICS.

La religion dans la Perse fait un devoir journalier de la propreté du corps, puisqu'elle prescrit des ablutions nombreuses; on conçoit, d'ailleurs, que dans un climat généralement chaud comme celui de l'Orient, on se plaise à vivre pour ainsi dire dans l'eau: de là une nécessité absolue des bains; aussi toutes les classes de la société en ont-elles une sorte d'usage continuel. Je dois faire remarquer, relativement aux Persans, qu'ils gardent la même chemise un mois, et que, de même que leurs femmes, ils ne quittent pas leurs pantalons, même pendant la nuit: de pareilles habitudes exigent, à titre de compensation, une très-grande propreté dans tous les autres détails de la vie. Chaque matin, avant que les prêtres du haut des minarets de la mosquée aient convoqué les fidèles à la prière, la cloche des bains résonne pour appeler à la purification; dès ce moment, il y a foule dans les bains publics. Quant aux riches, ils en possèdent dans l'intérieur de leur harem, où ils se rendent jusqu'à midi; mais, à partir de cette heure, les bains sont laissés aux femmes jusqu'au soir. Les bains en Perse forment de grands bâtiments souterrains, qui se terminent en dômes; à leur partie supérieure se trouvent des trous, fermés au moyen d'un albâtre, par où pénètre la lumière. Les premières salles, en général rondes et grandes, renferment des banquettes et des niches, où l'on ôte ses vêtements. Au centre de ces mêmes salles s'élèvent d'élégants bassins de marbre et d'albâtre, animés par de magnifiques jets d'eau. Les baigneurs, pour ne pas être nus, s'entortillent le corps d'une longue pièce de toile, qui les cache depuis les hanches jusqu'aux genoux; ils pénètrent ensuite dans une salle devenue étouffante par la vapeur de l'eau chaude, mais qui n'incommode pas les Orientaux.

« Cette même salle est pavée de grands carreaux de marbre blanc, échauffés par l'eau qu'on y répand continuellement et en abondance. Dans le fond est un petit cabinet, où chacun se rend l'un après l'autre pour s'épiler, ce qui se fait en un clin d'œil, par le moyen d'une pâte faite avec de l'orpin et un peu de chaux délayée dans de l'eau froide; on s'en frotte les parties velues, et elles deviennent nettes comme la paume de la main en moins de cinq minutes. » Cette opération achevée, on retourne dans la salle chaude, là deux barbiers, entièrement nus comme vous, vous placent étendu sur le marbre et déposent sous votre tête un léger coussin, qui lui sert d'appui; une transpiration très-abondante s'établit aussitôt: les deux barbiers frottent votre corps et en compriment les diverses parties, sans jamais quitter la direction des muscles; ils font ensuite éprouver à chaque membre des mouvements de rotation, qui, la première fois qu'on prend le bain à la mode du pays, causent quelque douleur, mais que l'habitude fait bientôt disparaître. Aux deux barbiers se joint un troisième personnage, qui inonde continuellement le baigneur d'eau chaude. « Ce qui, » au dire des voyageurs, contribue à assouplir les muscles. Aussitôt que cette première opération est terminée, les barbiers » s'arment d'un gant de crin, et en frottent » le corps dans tous les sens; ils enlèvent de » cette manière, et dans un instant, des rouleaux considérables d'épiderme morte, dont » le dégagement est d'autant plus essentiel à » la santé, qu'il redonne un libre cours à la » transpiration. » Il est d'usage en Perse qu'on se fasse teindre la barbe et les cheveux au bain: on emploie à cet effet une poudre que l'on extrait de la feuille de l'indigo, qu'on a d'abord fait sécher; on la laisse infuser ensuite dans une très-petite quantité d'eau jusqu'à la consistance d'une pâte claire. Avant de s'en servir, on se lave les cheveux et la barbe avec de l'eau de savon, destinée à enlever les parties graisseuses, résultat de la transpiration; puis, on baigne sa tête dans de l'eau chaude pour enlever toutes les traces du savon, et on essuie ses cheveux à diverses reprises; on les couvre enfin, d'un bout à l'au-

MCD 2019

tre, de la pâte dont nous venons d'indiquer la recette ; les barbiers procèdent alors à l'opération du bain décrite plus haut, et dont la durée est près de deux heures, de sorte que a teinture a tout le temps nécessaire pour bien prendre. Quant aux dernières traces de la pâte, on les détache de la tête au moyen d'eau chaude et d'un peigne fin. Comme on ne connaît pas dans la Perse ce que nous appelons les plaisirs de la société, puisqu'il n'y a pas de cercles proprement dits, les bains publics les remplacent : c'est là que marchands et étrangers accourent pour s'entretenir d'affaires ou faire simplement des connaissances : on y fume, on y prend du café, et l'on ne se quitte jamais sans avoir appris quelques nouvelles, qu'on s'empresse d'aller répandre à son tour. « Mais, » dit une relation tout à la fois remarquable par son exactitude et sa malice, « c'est particulièrement » aux femmes que les bains servent de point » de ralliement ; elles s'y font journellement » des visites : chaque niche a sa société, et » elle est toujours pleine. C'est là qu'elles » traitent de tout ce qui concerne les affaires » de leurs familles, et comme il en est peu » d'entre elles qui n'aient quelque sujet de » jalousie, et conséquemment des motifs pour » se plaindre, on peut dire que ce lieu est un » tribunal femelle, présidé par les vieilles, » qui décident en dernier ressort de tous les » délits qui sont de leur compétence. D'abord, » elles s'y font confidence entière de tout ce » qui leur est survenu depuis leur dernière » entrevue, racontant si leurs époux ont été » plus ou moins tendres, s'ils ont marqué de » la déférence à telle autre de leurs femmes » ou de leurs esclaves. Les belles délaissées » se vengent de leurs heureuses rivales par » des portraits que le dépit a dictés, et dont » la ressemblance est souvent loin d'être » exacte. Après avoir épuisé ce sujet et s'être » mutuellement consolées de leurs disgrâces, » elles s'informent des nouveaux mariages » projetés, ce qui donne occasion de scruter » à fond les malheureuses fiancées. Si j'en » juge par des rapports qui m'ont paru sin- » cères, on passe légèrement sur les bonnes » qualités, et on appuie ferme sur les défauts. » Pour manier la médisance et la calomnie, » les Persanes n'auraient rien à apprendre » chez nous, et la charité musulmane est à » cet égard au niveau de la charité chré- » tienne. »

DES CARAVANSERAIS OU CARAVANSERAILS.

Il ne faut pas croire que l'Orient soit couvert, comme l'Europe, de magnifiques routes, que des voyageurs traversent jour et nuit dans tous les sens ; rien de pareil n'a lieu dans ces contrées, où l'on marche d'habitude par caravane ; on ne trouve donc ni auberge ni hôtellerie, et c'est pour parer à ces inconvénients qu'on élève des caravanserais. Nous parlerons d'abord de ceux qu'on bâtit dans des lieux déserts ; on les appelle forains, et ils sont dus à l'humanité de quelques hommes riches ou religieux. Ces caravanserais présentent un rang d'écuries surmontées de plusieurs chambres : c'est là que le voyageur et l'étranger vont chercher un abri, soit pendant les grandes chaleurs du jour, soit pendant la nuit. Abas-le-Grand, roi de Perse, fit élever une multitude de caravanserais qui aujourd'hui sont tombés en ruines. De nos jours, où de riches voyageurs ont sillonné l'Asie, ils ont introduit la coutume d'un nombreux cortége de domestiques, qui portent tous les objets de première nécessité, que leurs maîtres ne trouveraient pas, surtout dans certaines régions pour ainsi dire inhabitées. Les caravanserais-forains ne servent en général d'asile, au moment où j'écris, qu'aux chameliers des caravanes, et quelquefois même aux voleurs de grande route. Quant aux caravanserais des villes, ce sont de beaux bâtiments carrés, qui contiennent une certaine quantité de boutiques ; ils servent d'abri aux marchandises appartenant aux commercants étrangers, et où ils obtiennent la permission de les vendre, en payant un droit aux dorogas. Au-dessus des boutiques des caravanserais des villes sont élevés des magasins, des chambres ; on y trouve aussi, plus bas, des écuries et des hangars, destinés aux chameaux. Les caravanserais des villes font partie des bazars, dans l'enceinte desquels ils sont situés. Leur revenu s'élève souvent à des sommes immenses : il est perçu par des es-

MCD 2019

claves qui appartiennent au propriétaire de l'édifice.

DU HAREM.

Les Européens ont eu long-temps les idées les plus fausses sur les mœurs et les usages des Orientaux, dont ils ont présenté dans leurs pièces de théâtre ou leurs livres la caricature plutôt que la réalité. Mais c'est surtout lorsqu'il s'est agi de pénétrer dans la partie la plus intime de la demeure des Asiatiques, que nos écrivains ont entassé erreurs sur erreurs. Il est impossible d'ailleurs de se procurer sur un point aussi délicat des renseignements précis; car il est arrivé seulement aux voyageurs qui possédaient la qualité de médecins d'être appelés dans le harem pour venir donner leurs soins à des femmes malades, et que la science fort incomplète du pays ne pouvait guérir. Mais ces femmes auxquelles les médecins européens doivent rendre la santé ne sont exposées à leurs regards que couvertes de voiles, et à peine peuvent-ils leur tâter le pouls. Quels renseignements se procurer dans une visite rapide et lorsqu'on est entouré d'une multitude de surveillants? De cette difficulté même de bien *voir* et de bien *observer* est née cette multitude de contes sur les harems, que vulgairement nous appelons sérails. Et d'abord il ne faut pas s'imaginer que tous les Orientaux indistinctement ont un harem dans le sens étendu que nous donnons à ce mot; pour se procurer tant de jouissances réunies, il faudrait posséder de très-grandes richesses, lesquelles, dans l'Orient comme en Europe, sont l'apanage exclusif d'un petit nombre. Le lecteur comprendra donc que soutenir un harem sur un pied magnifique est un genre de luxe beaucoup plus coûteux que l'entretien d'équipages dans nos villes. Si l'amour, ou plutôt le désir de la possession, est la passion la plus violente des Persans, cette même passion en crée une autre qui ne lui cède pas en violence, je parle de la jalousie. Ce n'est donc pas assez d'avoir un grand nombre de femmes qu'on a achetées, il faut encore les entourer de surveillants qui puissent donner tous les genres de garanties; de là viennent les eunuques, race dégénérée: puis les femmes, dans les harems des riches, vivent dans un désœuvrement perpétuel, et elles ne parviennent à charmer leur ennui que grâce à une multitude de caprices, tous excessivement coûteux pour le maître; elles ont, en outre, une rage de toilette dont les exigences sont excessivement ruineuses; enfin on attache au service de ces mêmes femmes des esclaves femelles. Il faut donc posséder les emplois les plus lucratifs ou jouir d'une très-grande fortune pour avoir un harem tel que nous le comprenons parmi nous. Maintenant, qu'est-ce qu'un harem? C'est, nous le répétons, un corps ou une réunion de corps de logis séparés, consacrés exclusivement aux femmes et aux enfants de la famille. Entre la partie de la maison habitée par les hommes et celle qui est consacrée aux femmes et aux enfants, s'étendent, bien entendu chez les riches, de longues cours, où brillent des parterres émaillés de mille fleurs, mais principalement de roses et de tulipes; des massifs d'arbres offrent à leur tour les fruits les plus succulents et l'ombrage le plus délicieux. Dans les harems des grands chaque femme a sa chambre particulière, et, de ces femmes, le nombre s'élève à deux cents, et quelquefois bien au-delà: il faut ensuite des logements pour les enfants, qui, en général, sont en grande quantité; pour les esclaves, les cuisines, les garde-manger, les salles des bains, les boulangeries et une foule d'autres dépendances. Les Persans, qui, d'après le Koran, ne devraient avoir que quatre femmes légitimes, en ont autant que leur fortune leur permet d'en doter et d'en entretenir. Ce n'est pas tout, ils achètent continuellement une foule de jeunes esclaves femelles, qu'ils admettent à l'honneur de leur couche, et qui, lorsqu'elles leur ont donné des enfants, prennent place au rang des femmes subalternes. Il résulte de cette immense réunion de femmes esclaves appartenant à un seul homme, que dans la Perse, comme dans tout le reste de l'Orient, les riches sont déjà tombés dans l'épuisement à un âge où parmi nous on jouit à peine des plaisirs des sens Les femmes du harem, réduites à un maître qui n'a plus que de vains désirs, s'abandonnent

MCD 2019

alors à un genre de débauche qui nous fait horreur. On conçoit combien il est difficile de maintenir la paix et l'harmonie entre tant de rivales; c'est le soin des eunuques, et lorsque leurs représentations ne sont pas écoutées, ils recourent à des châtiments corporels. Toutes les femmes légitimes ont un rang à part, et qui est déterminé à partir de la première : elles doivent se porter respect, et, dans certains cas, les unes sont contraintes de rendre certains services aux femmes qui sont censées placées au-dessus d'elles; ce que ces dernières sont très-exactes à exiger si elles se trouvent avec des étrangères, afin de leur prouver le degré de considération dont elles jouissent parmi leurs compagnes. Comme les femmes persanes n'ont été élevées que pour servir aux plaisirs du maître, on ne leur apprend ni à lire ni à écrire. Elles vivent donc dans un désœuvrement perpétuel, et lorsqu'elles se sont occupées du soin de leur toilette, le grand souci de leur existence, elles se tiennent des journées entières assises sur des tapis, et devant des fenêtres, d'où elles aperçoivent des jets d'eau ; elles fument ensuite le caillioun, boivent du café, et reçoivent des visites : quelquefois elles vont en faire à leur tour. Le soir, le moment de la fraîcheur est-il venu, elles se promènent dans des jardins hors la ville, où elles restent long-temps couchées après que la nuit est arrivée.

On aurait tort de croire que les femmes retirées dans les harems y goûtent une existence tranquille et heureuse : toujours placées en présence les unes des autres, elles se détestent. Écoutons le célèbre voyageur anglais Morier, qui, deux fois, comme attaché à une ambassade anglaise, a fait le voyage de la Perse : « Le bruit qui sortait »des maisons voisines donnait une idée fort »juste de la vie intérieure des Persans. Non »loin de moi demeurait un vieillard morose, »qui gourmandait incessamment ses femmes; »je distinguais la voix de l'une, qui, d'un »ton perçant et criard, ne manquait ja»mais de le mettre dans une telle colère, que »la scène se terminait toujours par des coups, »dont le bruit, accompagné des lamentations »des femmes, se faisait entendre distinctement à mon oreille. Auprès du mur de mon »jardin, à vingt pas de l'endroit où je m'asseyais, était une société de cinq ou six fem»mes, épouses ou esclaves d'un musulman; »elles étaient toujours noyées dans les lar»mes, poussant des cris comme des enfants, »ou se livraient aux débauches les plus dé»goûtantes; quelquefois elles chantaient à »haute voix, en s'accompagnant d'un tam»bourin, et souvent il leur arrivait de se que»reller; et, dans ces moments, elles n'épar»gnaient pas les termes les plus orduriers. »Le hasard me permit de jeter un coup d'œil »dans la cour où elles se tenaient habituelle»ment : j'aperçus trois femmes avec des en»fants, assises sur la pierre nue, et fumant »le callioun. Un grand mouchoir de soie »noire leur couvrait la tête; une chemise »leur descendait jusqu'au milieu du corps; »elles portaient un pantalon large, et pour »chaussure des pantoufles vertes, à talons »élevés. » Il ne s'agit, comme on le voit, dans le récit du voyageur anglais Morier, que de harems sans importance; autrement il ne lui aurait jamais été possible de voir, même par hasard, ce qui se passait dans la cour intérieure. Au reste, les femmes persanes, même dans les harems des riches, où elles sont entourées d'esclaves, veulent allaiter elles-mêmes leurs enfants, auxquels elles prodiguent les soins les plus tendres jusqu'à l'âge de onze ou douze ans; époque à laquelle les garçons quittent l'intérieur du harem pour être circoncis, et les filles pour recevoir un mari, être données ou même simplement vendues. Quelques-unes apprennent le chant et la danse, et, au moyen de ces talents, séduisent à leur tour le maître, dont elles partagent alors les faveurs les plus intimes (1).

Si les Arabes, quand ils portèrent dans une grande partie du monde la religion fondée par Mahomet, se montrèrent quelquefois impitoyables, s'ils ruinèrent et dépeuplèrent des provinces et des cités, leur passage ne fut pas seulement marqué par le carnage et la destruction, ils réparèrent le mal qu'ils avaient fait en inoculant aux nations

(1) *De la Langue et de la Littérature.*

MCD 2019

qu'ils avaient converties à leur culte par le sabre, le goût des sciences et des lettres. Dans la Perse, ils voulurent même anéantir la langue du pays, pour y substituer celle du Koran; mais ils ne réussirent qu'à modifier l'idiôme des vaincus. Ceux-ci adoptèrent l'alphabet arabe et quelques autres changements, qui rajeunirent l'ancien pelhvi, mais sans le dénaturer entièrement. La langue persane moderne est particulièrement remarquable par son harmonie et sa richesse; aussi possède-t-elle un grand nombre de poésies dans presque tous les genres. La littérature compte encore des historiens dont la diction est remarquable par l'élégance et la clarté; mais leurs ouvrages ne sont que des annales, où les événements sont rapportés avec exactitude, mais dépouillés de ces réflexions qui éclairent le jugement du lecteur, et scrutent les faits pour en tirer des leçons. Les moralistes tiennent aussi une place importante parmi les écrivains persans, et nous leur terons des emprunts; mais au lieu d'enseigner toujours la sagesse par des préceptes arides, ils la rendent attrayante en l'enfermant dans une fable ou dans un apologue. Il est vrai que, vivant sous un régime despotique, ceux qui se hasardaient à prêcher la vérité, étaient contraints d'en voiler l'expression, de peur d'offenser l'oreille superbe des rois. Leurs plus célèbres moralistes ont adopté la philosophie d'Aristote : ils ne jurent que par lui. Nous dirons peu de chose des théologiens et des innombrables traités sortis de leur plume: de semblables matières ne sauraient avoir d'attraits pour la majorité de nos lecteurs. A la tête des poètes et des historiens, car il fut l'un et l'autre, se place le fameux Ferdousi. Il était fils d'un jardinier de Thous, et vint à Ghizné, capitale des États de Mahmoud, pour demander justice du gouverneur de Thous. Ce monarque, auquel ses exploits ont acquis une si brillante renommée, et qui s'était assis sur le trône de Perse, encourageait, par ses libéralités et sa puissante protection, les lettres et les sciences. Il pensionnait, pour les retenir à sa cour, plus de quatre cents personnages, qui s'étaient rendus illustres par leurs talents. Présenté au souverain par un poète qui jouissait d'un grand crédit auprès de Mahmoud, Ferdousi fut chargé de coordonner et de mettre en vers les chroniques de l'empire, que le hasard venait de rendre à la lumière. Il s'occupa sans relâche de ce travail durant huit années, et lorsqu'il vint présenter ce qu'il avait fait au monarque, il fut magnifiquement récompensé. Ferdousi se remit à son œuvre avec une nouvelle ardeur; mais l'envie, toujours prête à flétrir le succès, surtout quand il est mérité, le desservit auprès du sultan, et le malheureux poète n'obtint pas ce qu'il devait attendre. Il alla cacher son juste dépit dans sa ville natale, où il mourut pauvre et obscur. Son ouvrage est intitulé : *Shah-Nameh*, ou *le Livre des Rois*. C'est une chronique, ou, si l'on veut, un poème héroïque de plus de cent soixant-dix mille vers, et qui embrasse une période de trois mille six cents ans. L'œuvre de Ferdousi brille par l'harmonie du style, la richesse des expressions et la vérité des sentiments et des passions. Un célèbre orientaliste anglais, William Jones, a publié de longs extraits de l'ouvrage de l'écrivain persan; mais l'œuvre de Ferdousi n'a pas été traduite en entier dans les langues européennes. L'Occident n'en connaît que des fragments, que nous croyons inutile de rapporter, non-seulement à cause de leur étendue, mais parce qu'ils exigeraient encore de longs commentaires.

Après Ferdousi, les deux poètes les plus célèbres sont Hafiz et Sadi; le premier, par sa morale voluptueuse et par la molle élégance de ses vers, rappelle le poète de Théos et son digne émule Horace. Comme le favori de Mécène, Hafiz dédaigna les grandeurs et les richesses, auxquelles ses talents et son esprit l'auraient fait aisément parvenir, car les princes de son temps voulaient le retenir à leur cour; mais il refusa d'aliéner son indépendance. Toutefois, sa renommée ne lui permit pas toujours de se dérober à l'empressement des dépositaires du pouvoir. Quand le farouche Timour se fut emparé de la Perse, il fit venir Hafiz, et lui dit : « Comment as-tu pu écrire ce distique où tu proposes à ta belle de lui donner en échange pour une des mouches qui ornent son visage

MCD 2019

» les deux plus belles villes de mes États (1) ? » — Hélas, prince, répondit le poète, on m'a » toujours reproché d'être trop généreux, c'est » ce qui fait que je n'ai jamais été riche. » Cette répartie fit sourire Timour, et valut à Hafiz la faveur et les libéralités du conquérant. Malgré la morale un peu licencieuse de ses vers, Hafiz connut les liens et les douceurs du mariage : le ciel lui donna une épouse qui fit le bonheur de sa vie, et lorsqu'elle lui fut enlevée par la mort, il exprima ses regrets par des vers qui témoignent combien celle qu'il pleurait était digne de son affection. — « Plus heureuse que moi, » dit-il, « elle est » allée rejoindre les anges, qu'elle avait un » instant quittés pour venir en ce monde. » Le nom d'Hafiz et ses poésies sont restés dans la mémoire de ses compatriotes, et l'un des derniers rois de la Perse (2) a fait élever un magnifique tombeau pour y renfermer les restes d'Hafiz ; un derviche, préposé à leur garde, montre aux voyageurs le volume qui contient les œuvres du poète, et leur en fait sentir les beautés. Malheureusement, de toutes les œuvres de l'esprit, la poésie est celle qui perd le plus à être transportée d'un idiôme dans un autre ; nous citerons toutefois la petite pièce suivante, qui suffira pour donner au lecteur une idée de la manière d'Hafiz.

O douce haleine de Zéphire,
C'est de l'objet de mon ardeur
Que vient ton parfum enchanteur ;
Qu'avec transport je te respire !
Mais ce parfum, cher à mes yeux,
Est un larcin que je t'envie ;
Ah ! redoute ma jalousie,
Si tu touches ses beaux cheveux.
O rose, auprès de son visage,
Oses-tu montrer la beauté ?
Tout en lui n'est que volupté ;
Mille épines sont ton partage.
Bouton naissant ! par quelle erreur
A ma maîtresse on vous compare ;
Un éternel printemps la pare,
Un jour flétrit votre fraîcheur (3).

(1) Voici les vers d'Hafiz traduits en français :

Écoute, aimable objet qui me tiens en servage ;
Si tu veux échanger, Hafiz te donnera
Pour le signe amoureux qui pare ton visage,
Et Samarcande et Bokhara.

Vid. *Essai sur la Littérature persane*, par Édouard Gauttier.

(2) Kerim.

(3) Vid. *Essai sur la Littérature persane*, par Édouard Gauttier.

Comme le recueil d'Hafiz ne se compose que de pièces courtes et gracieuses, tous les Persans qui ont reçu quelque éducation les savent par cœur et les citent souvent dans la conversation ; on les chante encore dans les fêtes, car elles célèbrent presque toutes l'amour et le vin.

Un autre poète, nommé Anweri, s'est fait une grande réputation dans un genre de poésie, appelé *cassideh*, petit poème qui tient de l'ode de l'élégie et de l'idylle. Son talent pour la poésie se révéla tout-à-coup par un incident fortuit. Ayant vu passer un homme couvert de riches vêtements et entouré d'un nombreux cortége, on lui apprit que ce personnage était le poète de la cour. — Et moi aussi, s'écria Anweri, *je suis poète*. Et dès le lendemain il alla présenter une ode de sa composition au monarque. Le prince qui régnait alors sur le Khorassan, nouveau royaume formé des débris de l'empire des Seljoucides, se nommait Sanjar (1) ; il avait l'esprit cultivé : il accueillit le jeune poète, encouragea ses essais et finit par l'admettre dans son intimité. Anweri avait encore étudié une science, aujourd'hui discréditée en Europe, mais qui jouit toujours en Perse d'une grande considération ; cette science, l'astrologie, se mêle, pour les diriger, à tous les événements de la politique et de la vie privée ; de là vient que ceux qui passent pour exceller dans cet art jouissent à la cour d'un grand crédit et d'une grande considération. Mais Answeri, ayant été accusé d'avoir fait une fausse prédiction, ne put résister aux persécutions des envieux de sa faveur et de ses talents, et alla chercher un refuge à Balk, où il mourut l'an de l'hégire 597 (de l'ère chrétienne 1200). Ce même Anweri a déploré, dans un poème élégiaque, les malheurs du Khorassan, quand les Turcs vinrent porter dans cette contrée le carnage et la dévastation. Rien de plus énergique et de plus touchant que le tableau qu'il trace des excès monstrueux de ces barbares (2).

Venons maintenant à un personnage dont

(1) *Vid.* page 160 de cette histoire.

(2) On peut consulter à ce sujet la page 160 de cette histoire, où nous avons cité un morceau du poème d'Anweri.

MCD 2019

le nom est devenu populaire en Occident; c'est le célèbre Sadi, tout à la fois poète et moraliste. Il naquit à Shiraz, dans l'année 1174 de notre ère (1). Élevé à Bagdad, il étudia la théologie, se fit derviche, et entreprit de grands voyages, revêtu du costume de son ordre; il accomplit dix fois le pélerinage de la Mecque, visita l'Indostan et même l'ancienne Grèce. Ses rapports avec des étrangers de tous les pays, de tous les rangs et de toutes les professions, lui offrirent un vaste champ pour recueillir des observations sur l'homme et la société; il en fait lui-même l'aveu quelque part. « J'ai long-temps, » dit-il, « parcouru le monde, j'ai vu bien des »individus; il n'est point un coin de terre »dont je n'aie tiré quelque profit, et j'ai dé»robé un épi à chaque gerbe. » Chassé de sa patrie, alors désolée par les incursions des Turcs, Sadi se rendait à Jerusalem, lorsqu'il fut fait prisonnier par les croisés, qui l'employèrent à élever les fortifications de Tripoli. Un si rude travail, qui était accompagné des plus durs traitements, rendait Sadi si malheureux, qu'il eût peut-être succombé à ses maux, s'il n'eût été reconnu par un riche marchand d'Alep, qui brisa ses fers et lui donna sa fille en mariage. « Mais helas! » s'écrie Sadi, qui raconte lui-même son aventure, « le bien qu'il crut me faire me rendit » le plus malheureux des hommes. Cette » femme, d'un humeur acariâtre, m'accablait » de ses mépris, et me reprochait d'avoir été » racheté par son père. — Votre père, en » effet, a payé dix pièces d'or pour me dé» livrer, et cent autres pour me rendre votre » esclave. »— Sadi avait la répartie aussi vive que piquante; comme il entrait un jour à Tauriz dans une maison de bains, il fit rencontre d'un célèbre poète de cette ville, qui, sachant qu'il était de Shiraz, et qu'ainsi que tous ses compatriotes sa tête était devenue chauve, renversa une tasse d'une forme ronde; il dit à Sadi : Derviche, apprends-moi pourquoi la tête de tous les habitants de Shiraz ressemblent à cette tasse. — Par la même raison, répliqua Sadi en remettant la tasse dans sa position naturelle, par la même raison que la tête de tous les habitants de Tauris lui ressemble également quand on en voit tout le vide. » Devenu vieux, et délivré sans doute de sa femme, il passa les dernières années de sa vie dans un monastère situé aux environs de Shiraz. Vénéré comme un saint, admiré comme un grand écrivain, il recevait dans sa retraite la visite des personnages les plus élevés de son temps; des rois même venaient le voir et lui offraient des présents, dont il distribuait la plus grande partie à ses amis et aux pauvres. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-treize ans [1267 de l'ère chrétienne, de l'hég. 690]. Les principaux ouvrages de Sadi sont *le Gulistan* (Parterre de Roses); c'est un traité de morale en prose et en vers; *le Boustam* (le Verger) se compose de sentences morales; *le Pend-Nameh* (le Livre des Conseils) est encore un livre du même genre que le précédent; enfin, Sadi a composé un grand nombre de petits poèmes, tels que des élégies, des fables, des anecdotes et des épigrammes.

Nous allons citer quelques exemples, pris au hasard dans les traités moraux de Sadi : — Il faut manger quand l'appétit est devenu dévorant, parler quand on est aiguillonné par la nécessité, et se coucher quand on dort debout. — Ne vous faites pas un jeu d'offenser un homme de basse condition, car une fourmillière met à bout le lion le plus vigoureux, et une multitude de moucherons forceront l'éléphant à se jeter par terre. — Il ne faut pas qu'un roi prenne plus de plaisir à la voix des flatteurs, qu'il n'en prend aux cris de ceux qui souffrent. — Un sultan disait : Je n'ai pas tant de peur des lances des hommes que des quenouilles des femmes. — Si vous voulez que les faiblesses humaines ne prennent pas d'empire sur vous, prenez empire sur elles avant qu'elles soient devenues irrésistibles. — N'apprenez pas vos fautes par la bouche de vos amis, de peur qu'on ne vous dise : demandez à vos ennemis qui vous êtes. — Lorsque vous avez quelque grâce à accorder, ne le faites pas avec des paroles rudes; lorsque vous avez quelque censure à adresser, ne le faites pas avec des paroles flatteuses, car du sucre au lieu de médecine ne profite en rien à la santé. — Dans les

(1) De l'hégire 571.

MCD 2019

conseils d'un roi à son fils et son successeur, on rencontre les maximes suivantes : — Il n'est pas permis de boire une tasse d'eau sans le consentement de la loi ; mais avec sa permission on peut verser le sang. — Apprends que le chemin des gens pieux est entre l'espérance et la crainte. — On se fera une habitude de sagesse en espérant le bien et craignant le mal. — Demain est le jour du jugement dernier; tous le craindront, excepté ceux qui le craignent aujourd'hui. — Il ne faut point envoyer pour administrer ensemble deux anciens amis, car qui sait s'ils ne se donneront pas la main, l'un volant, l'autre recelant. — Lorsque les voleurs ont de la jalousie l'un contre l'autre la caravane passe en sûreté.

Sadi a composé des fables; La Fontaine s'est emparé de celle que nous allons citer, afin d'établir un point de comparaison entre l'imitateur et son modèle.

LE ROSSIGNOL, LA ROSE ET LA FOURMI (1).

Au milieu des bosquets une brillante rose
Étalait les trésors de sa fleur demi-close :
Le rossignol la vit un jour,
Et du printemps le favori volage
Ne chanta plus que pour l'amour.
Mais la fourmi du voisinage,
Le rencontrant un jour : Fais-tu provision,
Gentil rossignol? lui dit-elle;
La saison des amours ne peut être éternelle,
A cette ennuyeuse leçon,
Le jeune amant s'enfuit à tire d'aile.
La fourmi bientôt eut raison :
Les vents froids et brumeux d'automne
Étendirent la neige en tapis éclatants,
Et la corneille monotone
Osa ravir le nid du chantre du printemps.
Le pauvret, désolé, dans ses jours de détresse,
Vola, pour bannir sa tristesse,
Vers la brillante fleur qui l'avait enchanté.
Las ! sur sa tige desséchée,
La pauvre rose était penchée ;
Le rameau seul était resté.
Il redemande en vain et l'ombre et le mystère
De ces bosquets témoins de son bonheur ;
En vain il cherche sur la terre
Un grain, un fruit, une fleur.
Transi, mourant de faim ; mais, plus que tout encore,
Plaignant le sort fatal de celle qu'il adore,
Plein de son désespoir, il court à la fourmi :
Voisine, lui dit-il, votre imprudent ami
Méprisa vos avis au temps de son ivresse;
Il vous implore au temps de sa détresse ;
Vous voyez son malheur, venez à son secours.
— Insensé, reprit-elle, et les nuits et les jours
Par tes chants amoureux tu troublais ce bocage,
Et tu veux à présent qu'avec toi je partage?
Non, mon ami ; mais, pour tes beaux concerts,
Il est un sage avis qu'il faut que je te donne : [ne,
Souviens-toi qu'il n'est point de printemps sans automPoint de chemin fleuri qui ne mène aux déserts.
Dans le printemps de la jeunesse,
Au milieu des ris, des amours,
Toi qui coules tes heureux jours,
Songe à l'hiver de la vieillesse (1).

(1) La rose est, en Orient comme en Occident, le symbole de la beauté : nos poètes lui donnent pour amant le papillon, et les Orientaux le rossignol.

DES MAXIMES DE MORALE.

Les Orientaux, dans tous les temps, se sont attachés, dans leurs ouvrages, à frapper l'esprit par des antithèses, des métaphores et des comparaisons, et quelques autres figures plus brillantes que justes. Aussi le goût sévère qui a présidé aux immortelles compositions de l'ancienne Grèce ne saurait-il approuver leurs écarts. Quoi qu'il en soit, nous allons choisir au hasard des maximes dans les moralistes persans, en recueillant celles qui sont les plus remarquables par le tour et par la pensée : — Le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu. — L'expérience est une augmentation d'entendement. — Un sage auquel on demandait de qui il avait appris la sagesse, répondit : « des aveugles, qui ne remuent » pas le pied sans avoir sondé le terrain. » — La sagesse consiste en trois choses : la dévotion dans la religion, la patience dans l'adversité, et la prudence dans la vie. — L'abstinence est un arbre dont la racine est le contentement, et le fruit le repos. — Qui est traîné dans le chariot de l'espérance a la pauvreté pour compagne. — L'espérance est le pain des malheureux. — N'ayez jamais querelle contre trois hommes à la fois, de peur que l'un d'eux ne se fasse partie et les deux autres témoins. — Les songes ne forment des choses en dormant que dans le moule que les pensées ont fait en veillant. — Si un roi cueille une pomme dans le jardin de son sujet, les courtisans arracheront l'arbre jusqu'à la racine. — Ne vous fiez pas aux protestations de reconnaissance des hommes à qui vous faites des grâces, jusqu'à ce

(1) Vid. *Essai sur la Littérature persane*, par Édouard Gaultier.

MCD 2019

que vous leur en ayez refusé, car s'ils portent généreusement votre refus, ils sont reconnaissants, s'ils s'en irritent, ce sont des ingrats. — Le commencement de la colère est la fureur, et la fin est le repentir. — Qui loue une action déshonnête la commet. — Craignez celui qui vous craint. — Il y a quatre cnoses dont l'homme est toujours plus chargé qu'il ne pense : d'ennemis, de péchés, d'années et de dettes. — La pratique d'une vertu attire une autre vertu ; l'habitude d'un vice attire un autre vice. — Le meilleur fruit de la pénitence est de pécher peu. — Pensez d'où vous êtes venu, où vous êtes, où vous irez. — La pitié envers les méchants est une cruauté envers tous les hommes. — Qui se justifie sans être accusé se déclare lui-même coupable. — Au roi juste le peuple sert de garde. — Dans la mer il y a des biens sans nombre ; mais si vous cherchez la sûreté elle est sur le rivage. — Deux sortes de faim ne s'assouvissent jamais : celle des sciences et celle des richesses. — La générosité est le sommaire de toutes les vertus. — Un pauvre sans patience est comme une lampe sans huile. — Ce n'est pas l'âge qui donne le savoir, c'est l'expérience. — La gloire du marchand est dans sa bourse, celle du savant dans ses livres. —Donnez-vous de garde de l'homme honoré, quand vous le méprisez, du fou en jouant avec lui, du sage en l'offensant, du méchant quand vous vous serez joint d'amitié avec lui. — Dix derviches dormiront sur un tapis : deux rois ne sauraient durer ensemble dans un quart du monde. — Le monde est un écho qui redit comme on lui dit ; c'est pourquoi, si nous voulons qu'on dise du bien de nous, il ne faut dire que du bien des autres. — A six caractères on peut connaître le fou : à ce qu'il se courrouce sans *sujet*, qu'il *parle mal à propos*, qu'il *se confie à chacun*, qu'il change *sans raison*, qu'il recherche *ce qui ne lui importe pas*, qu'il ne distingue pas son *ami* d'avec son *ennemi*.

DES FABLES.

S'il est incontestable que l'Asie est le berceau des sciences et des lettres, et que *langues* et *littératures* ont toutes le même point de départ, il faut reconnaître que les Orientaux sont les créateurs de l'apologue : rien ne s'accorde mieux avec le gouvernement de ces peuples qu'un pareil genre de composition ; sous des formes en apparence inoffensives, il donne les leçons les plus hautes comme les plus ingénieuses. La fable, en outre, peut, grâce aux déguisements qui lui sont propres, s'adresser au souverain de même qu'au dernier de ses sujets ; elle prend tous les tons pour mieux dire la vérité à tous. Le nombre des apologues, dans l'Orient, est immense, et, sans remonter à une antiquité dont il est impossible, faute de documents certains, de pouvoir suivre les traces, nous nous contenterons de dire que les fables de l'Asie ont, depuis un temps immémorial, circulé dans l'Occident. Elles étaient connues dans le moyen-âge, dont elles ont subi l'empreinte persuasive ; c'est là que notre immortel La Fontaine a trouvé le germe de tous les chefs-d'œuvre dont il a enrichi la France ; car, dans les *fables* comme dans les *contes*, le *fond* n'est rien, la *forme* est tout : or, cette forme, le plus national de nos écrivains la possédait dans le plus haut degré de la perfection, et, par le cachet qu'il a su imprimer à tous les sujets qu'il a empruntés, il les a faits siens. Il ne faut pas, du reste, s'attendre à trouver dans les fables des Persans cette supériorité à laquelle nous a accoutumés La Fontaine : conduite du drame, détails, moralité, enfin toutes les conditions qui constituent l'apologue, se trouvent réunies chez le *bonhomme*, tandis que les Persans manquent en général de goût, d'habileté, de morale et de justesse. Néanmoins, comme début de l'*art*, ces fables présentent un véritable intérêt ; elles indiquent la marche que, dans ses longs développements, suit l'esprit humain : on apprend quels sont les points de ressemblance et de dissemblance qui, dans les œuvres de l'esprit, existent entre les divers peuples, étude indispensable, et qui, avec le temps, doit répandre un jour immense sur les vérités les plus secrètes de notre nature. Forcé, par le défaut d'espace, de nous renfermer dans des limites étroites, nous mettrons seulement sous

MCD 2019

les yeux du lecteur deux fables persanes : la première est d'un tour d'esprit tout à la fois juste et ingénieux ; la seconde a été imitée par La Fontaine, et est devenue un de ses chefs-d œuvre : nous mettrons à côté l'un de l'autre l'ouvrage antique et l'ouvrage moderne. Voici maintenant le premier apologue persan : il est intitulé le *Tailleur*.

« Un tailleur qui avait beaucoup volé » dans sa profession eut un songe pendant » lequel il se trouva soumis au jugement de » Dieu : on lui montra alors une grande en- » seigne, faite de tous les morceaux d'étoffe » qu'il avait dérobés à ses pratiques ; il parut » fort surpris et cria miséricorde, promettant » bien de ne plus tomber dans une pareille » faute. Le matin, il raconta le songe qu'il » avait fait à ses garçons, et la ferme résolu- » tion qu'il avait prise de se montrer hon- » nête homme : Mes amis, ajouta-t-il, si » vous me voyez jamais mettre de côté » quelque pièce, criez-moi : *Maître, l'en- » seigne*. Au bout de quelque temps, sa » peur étant passée, le tailleur oublia et son » rêve et la bonne résolution qu'il lui avait » inspirée, et, taillant un habit d'un drap » très-riche, il en prit pour lui un grand » morceau ; ses garçons de lui dire aussitôt : » *Maître, l'enseigne*. Mais il leur répon- » dit incontinent : Taisez-vous, j'y pensais » moi-même ; mais je me rappelle fort bien » qu'il n'y avait pas de cette sorte d'étoffe » dans l'enseigne. »

Passons à la seconde pièce, qui nous semble très-inférieure à celle que venons de citer; elle mérite cependant de fixer l'attention, puisque La Fontaine a daigné prendre la peine de la *refaire à neuf* : c'est au lecteur lui-même à porter l'arrêt.

DE L'HOMME ET DU SERPENT.

» Un serpent se trouvait dans un marais » où on allait mettre le feu : un homme, pas- » sant par là, sauva avec son bâton le reptile, » qu'il plaça dans son bissac. Après avoir » cheminé quelque temps, il se dit à lui- » même : Je veux voir si la pauvre bête n'est » pas morte. Ainsi parlant, il ouvre son bis- » sac ; le serpent en sort aussitôt et dit à » l'homme : Il faut que je te lance mon ve- » nin et que je te tue. Quoi ! répondit l'hom- » me, pour me récompenser de t'avoir sau- » vé la vie, tu veux me donner la mort ! » Rend-on ainsi le mal pour le bien ? Oui, » reprit le serpent, c'est la coutume ; mais » que m'importe ? je veux te tuer, parce que » cela me plaît. Un bœuf survint dans ce » moment : nos deux personnages de le con- » sulter et de s'en rapporter à ce qu'il déci- » derait. Maître bœuf prit la parole, et dit : » Il est vrai qu'on rend presque toujours » le mal pour le bien ; j'ai servi long-temps » et avec courage mon maître, j'ai vieilli à » son service ; mais, dès que je n'ai plus été » capable de travailler, il m'a chassé de chez » lui. Un lion passe ; on l'appelle : Est-ce » la coutume de rendre le bien pour le mal ? » Oui, sans doute, répondit-il, car je vis » dans les bois et je ne vais point chercher » les hommes, et cependant ils ne cessent de » venir me faire la guerre avec des pieux, » des lances et toutes sortes d'armes, et ils » s'efforcent même de me tuer. Le lion par- » lait encore, que survint un renard : on le » consulta aussi, l'homme promettant bien » de s'en remettre à son jugement. Le re- » nard, en fourbe accompli, s'écria : Le ser- » pent a raison ; la coutume du genre hu- » main c'est de rendre le mal pour le bien ; » mais contez-moi le fait, parce que les cir- » constances peuvent avoir quelque chose de » particulier. Le renard, après avoir entendu » attentivement le récit qu'il avait deman- » dé, reprit : Je ne crois pas que le serpent » ait été dans le bissac ; il n'a pas deux pieds » de long, et le serpent est de la longueur » de plus d'une aune. Il n'y a pourtant rien » de plus vrai, répondit le serpent, et pour » te le faire voir, je vais m'y remettre. A » peine le reptile était-il dans le bissac, que » le renard de crier à l'homme : Liez vite » votre bissac, et tuez le serpent : il ne doit » pas s'en plaindre, puisque, selon sa maxi- » me, on rend *le mal* pour *le bien*. »

Écoutons maintenant La Fontaine (1) :

(1) Un homme vit une couleuvre.
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots, l'animal pervers

MCD 2019

c'est un drame complet qu'il raconte; en d'autres termes, ce sont des personnages qui se succèdent les uns aux autres, et dont tous les efforts tendent à un but unique, savoir la démonstration de l'ingratitude profonde de l'homme. Chaque témoin qui dépose corrobore l'étendue et la puissance des preuves : elles deviennent à la fin si pressantes, leur poids se montre si accablant que l'homme, cédant à un sentiment de rage, tue le reptile, faute de pouvoir lui fournir aucune bonne raison. Ainsi, l'unité, ce premier principe de tous les arts, brille à un degré suprême dans la fable française, et il résulte de tous ces témoignages qui se succèdent les uns aux autres, que l'esprit reste frappé d'une profonde conviction. Dans l'apologue persan, on ne peut concevoir le rôle du renard : comme tous les autres animaux, il a dû souffrir de l'ingratitude de l'homme, et cependant il se déclare, sans être entraîné par aucun intérêt personnel, l'ennemi juré du serpent, dont il conseille la mort. Il y a donc là un défaut de logique et d'observation, puisque le serpent déserte sa propre cause pour embrasser celle de l'homme, dont il peut à chaque instant devenir la victime. Dans le drame de La Fontaine, car ses fables méritent ce titre, on a entendu à peine les divers interlocuteurs, que l'auteur tire sur-le-champ une conséquence admirable des différentes plaidoiries auxquelles il vous a fait assister : arrive enfin la moralité de la fable : quelle leçon pour ceux qui sont obligés de vivre auprès des grands!!!! On voit évidemment que l'écri-

(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper.)
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer, toutefois, de raison,
L'autre fit cette harangue :
Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi :
Mes jours sont en tes mains; tranche-les : ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:
Selon tes lois condamne-moi.
Mais trouve bon qu'avec franchise,
En mourant, au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est pas le serpent; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles;
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais, rapportons-nous en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : on l'appelle; elle vient.
Le cas est proposé : C'était chose facile;
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison; pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée, et mes peines
Ont pour but son plaisir, ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille; il me laisse en un coin,
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître;
Mais je suis attachée; et, si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude. Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines,
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous, tant que nous sommes
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer, chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur:
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courbait sous les fruits. Cependant, pour salaire,
Un rustre l'abattait; c'était là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral, il nous donne,
Ou des fleurs au printemps, ou des fruits en automne;
L'ombre l'été, l'hiver le plaisir du foyer.
Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.
On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais, que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

MCD 2019

vain français faisait partie d'une société touchant au plus haut degré de civilisation; tandis que l'auteur persan appartenait à un peuple à peine échappé de la barbarie.

Outre des apologues et des fables, la littérature persane possède des contes pleins d'esprit et d'imagination. Qui n'a pas lu les *Mille et un Jours*, qui rivalisent avec les *Mille et une Nuits* et par l'inépuisable variété des faits et par la pensée philosophique qui parfois s'y cache sous le voile du mensonge. L'auteur de ces contes était un derviche nommé Moclès; il vivait dans le dix-huitième siècle. Il était fort jeune lorsqu'il composa l'ouvrage dont nous parlons, et il en puisa l'idée et la plupart des sujets dans un recueil de comédies indiennes; car il paraît bien certain que l'art d'amuser les hommes par des récits empreints de merveilleux est né sur les bords du Gange. Au reste, le talent de conter est devenu un métier dans tout l'Orient. A Constantinople, on trouve dans les cafés des hommes qui rassemblent parmi les assistants un auditoire auquel ils commencent à raconter une histoire; puis, au moment où l'intérêt est le plus vif, le conteur prend la fuite, et ne consent à revenir que si les auditeurs déposent entre ses mains une légère rétribution. L'Arabe, au milieu de ses marches, à travers le sable des déserts, oublie ses fatigues par le charme d'un récit fantastique. Les Persans ne sont pas moins avides de ce genre de plaisir, car ils n'ont pas moins d'imagination que les autres Orientaux, et ils sont, comme eux, avides d'un amusement qui enchante l'esprit en le transportant dans un monde formé à l'imitation du nôtre, mais qui semble bien plus séduisant.

DE L'ARMÉE EN PERSE.

Tous les grands États entretiennent des forces militaires destinées à défendre le pays contre des attaques venant du dehors, et à maintenir l'ordre dans l'intérieur : telle est la règle universellement reconnue et pratiquée en Europe depuis plusieurs siècles. Il n'en a presque jamais été ainsi en Orient. Jusqu'au règne d'Abas-le-Grand, les provinces du royaume entretenaient des corps de troupes qui devaient servir à la défense du royaume. Mais ces troupes n'étaient qu'un ramas d'hommes d'autant plus indisciplinés que leur paie n'était jamais assurée. Abas, qui voulait former le noyau d'une véritable armée, dans le double but de faire des conquêtes et d'affranchir son pouvoir de toute dépendance, créa un corps de cavalerie et un corps d'infanterie, l'un de dix mille et l'autre de douze mille hommes. L'innovation la plus importante du roi fut que les soldats du second de ces corps combattaient à pied, et étaient pourvus de mousquets, au lieu de l'arc et de la flèche, armes ordinaires des Persans. Il faut remarquer que, jusqu'à cette époque, la Perse n'avait point d'infanterie. Au reste, il en fut long-temps de même en Europe, où, durant cette période appelée le moyen-âge, les deux tiers des armées se composaient de cavaliers, qui décidaient presque seuls du destin des batailles. Les forces de l'État se montaient, sous le grand Abas, à cent vingt mille hommes effectifs; mais elles diminuèrent rapidement sous ses successeurs. Abas II abolit même un corps d'artilleurs qui s'étaient distingués sur les champs de bataille, et qui avaient rendu des services importants. Telle était l'armée au temps où Chardin visita la Perse (1). Il est vrai qu'elle pouvait suffire à la tâche qui lui était imposée. En effet, les provinces menacées d'une invasion étaient ravagées par les défenseurs qu'on envoyait à leur secours; ils brûlaient les maisons, détruisaient les récoltes, et déracinaient jusqu'aux arbres. L'ennemi, ne trouvant alors aucune ressource, était presque toujours contraint de se retirer, harcelé sans cesse par les soldats persans, qui le détruisaient en détail. Il faut remarquer, néanmoins, que cet état de choses se modifia, soit en bien, soit en mal, selon le caractère et les talents des hommes investis du commandement. Lorsque Bélisaire lutta contre les armées persanes, il avait en tête Nouchirwan, l'un des plus grands monarques qui aient régné sur ce pays; et les succès que le général de l'empire obtint furent d'au-

(1) Dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

MCD 2019

tant plus glorieux qu'on lui opposa une héroïque résistance. Le vainqueur lui-même loua publiquement le courage et la discipline de ses adversaires. Quand Nadir, de chef de brigands, fut devenu roi, il mit tous ses soins à tirer l'armée de l'état d'enfance où elle croupissait; car ce conquérant avait le génie de la guerre, et il avait deviné quelle était la cause des triomphes constants des soldats européens sur les troupes asiatiques; il attira donc à son service des officiers français, et leur confia le soin d'instruire ses soldats, jusqu'alors rassemblés tumultueusement. L'armée persane se composait d'hommes qui ne servaient que temporairement; ils quittaient le drapeau suivant leur volonté, et sans que les chefs eussent le droit et la volonté de les retenir. Le monarque commença par remédier à cet abus, en prononçant la peine capitale contre ceux qui s'éloigneraient sans congé. Bref, il introduisit un ordre nouveau parmi ses troupes; il en forma des brigades, qui furent subdivisées en bataillons et en compagnies, commandées par différents chefs (1). L'infanterie formait deux corps, les serbaz, ou tirailleurs, et les toufenkdji, fusiliers. Ils étaient armés de longues carabines, qu'ils appuyaient sur des fourches, afin de viser plus juste. Nadir établit aussi certaines règles pour sa cavalerie, et publia des réglements relatifs à la police du camp et à l'ordre qu'on devait observer dans les marches. Les triomphes de ce prince sur les Turcs et les Indous furent le résultat de cette discipline, qui lui donna une supériorité constante sur ses adversaires. Mais quand Nadir expira sous le sabre d'un assassin, les institutions militaires qu'il avait créées n'avaient pas encore pris racine; elles tombèrent dans l'oubli durant la longue anarchie qui désola la Perse quand le conquérant eut fermé les yeux. Aga-Mahomet restaura, sous quelques rapports, la discipline; toutefois, ce fut seulement sous le règne de son neveu et son successeur, Futteh-Ali-Khan, que des déserteurs russes, réfugiés en Perse, firent connaître les premiers principes du maniement des armes et des évolutions militaires usités chez les Européens. Sous la direction de ces transfuges, on organisa quelques bataillons; mais cet essai n'eut aucun résultat satisfaisant. En 1809, Napoléon envoya au monarque persan une ambassade, dont le personnel se composait en grande partie d'officiers, et dont le chef était le général Gardanne. Celui-ci avait pour mission principale d'introduire dans l'armée persane la discipline européenne. Il fut soutenu et chaudement appuyé par le second fils du monarque, nommé Abas-Mirza. « Ce »jeune prince, doué, » dit un voyageur moderne (1), « d'une conception vive, d'une »bravoure déjà signalée et d'une affabilité qui »lui gagnait tous les cœurs, possédait, en ou»tre, assez d'instruction pour sentir le besoin »d'en acquérir davantage. Ce fut ainsi qu'il »reconnut que la nation persane ne pourrait »reprendre son rang, si elle n'adoptait les »sciences, les arts, et surtout les institutions »militaires de l'Europe. Ainsi que Pierre-le»Grand, il endossa le vêtement militaire, et »se soumit à apprendre d'un Russe l'exercice. »Il commença avec vingt ou trente hom»mes, qu'il fit instruire dans une cour sépa»rée, pour qu'ils ne fussent pas exposés aux »railleries de la populace. Ce ne fut que »lorsqu'il eut ordonné aux nobles de prendre »le fusil, qu'il vit imiter son exemple. Il par»vint enfin à apprendre à sa petite troupe »l'exercice du peloton, à marcher en ligne, »à faire volte-face au mot du commandement, »et à battre du tambour; mais il manquait »d'officiers, et les progrès en seraient sans »doute restés là si l'ambassade française ne »fût arrivée à cette époque en Perse (2).

Les soldats persans profitèrent fort peu des leçons qu'ils reçurent sous d'aussi habiles instructeurs; la discipline européenne est antipathique au génie des Orientaux. La Turquie vient de donner une preuve éclatante de la répugnance générale qu'ils éprouvent pour notre manière de faire la

(1) Le commandant d'un bataillon s'appelait bin-bachi, le chef d'une compagnie youz-bachi; et un sous-officier, ayant dix hommes sous ses ordres, on-bachi.

(1) *Voyage en Perse*, en 1805 et 1806, par Amédée Jaubert, p. 170, 1 vol. in-8°.

(2) V. *le Second voyage en Perse*, par Jacques Morier, t. II, p. 7 et 8.

MCD 2019

guerre : à peine Mahmoud, cet inflexible réformateur, a-t-il eu un pied dans la tombe que tout est retombé d'un mouvement général dans l'ancienne routine ; il en est de même en Perse. Un prince doué d'un esprit supérieur comprend-il la nécessité de certaines innovations, parvient-il même à les exécuter, et, en dépit de tous les obstacles, à les introduire dans l'État, est loin encore d'avoir obtenu un véritable succès : il se fait obéir, il n'a pas persuadé, sa volonté passe comme un torrent ; mais les Asiatiques savent attendre, et arrive un nouveau prince, qui, élevé dans le harem, en possède toutes les idées étroites. Ainsi dans la Perse, l'ambassade anglaise qui succéda, vers 1812, à l'envoyé français le général Gardanne, fournit de nouveaux officiers au prince Abas-Mirza, » dont le premier désir, » dit Jacques Morier, « fut de former un corps d'artillerie ; le » lieutenant dans cette arme Lindsay, officier » attaché à l'armée de Madras, le disciplina » d'une manière surprenante ; Abas-Mirza, » dédaignant la jalousie des officiers natifs, » laissa la liberté au lieutenant anglais d'infliger à ses recrues les punitions qu'il jugerait convenables, et lui laissa un pouvoir » illimité sur ses troupes. Les *serbaz* ou » fantassins furent placés sous le commandement du major anglais Christie, attaché à » l'armée de Bombai, et qui sut inspirer à » ses soldats un excellent esprit de corps. » Maintenant, s'il faut en croire certaines relations, le cabinet de Saint-James, après avoir développé de nombreux efforts pour créer une véritable armée persane, aurait employé tous les moyens, même la corruption, afin de détruire son propre ouvrage. Cette conduite lui aurait été dictée, dit-on, par ses intérêts politiques. Sans prétendre soulever un voile que le temps seul pourra arracher, il est certain que, dans le moment où j'écris, la Perse et la Grande-Bretagne sont sur le point d'entrer en hostilités, tandis que la Russie guette un instant favorable pour accroître son influence dans une des parties les plus importantes de l'Orient. L'infanterie régulière en Perse, du moins il y a quelques années, consistait en vingt-deux régiments nationaux, dont voici les noms :

Le 1er de Tebriz,	formant	3	bataillons.
Le 2e d'Ourouméa,	—	3	—
Le 3e de Khoï,	—	3	—
Le 4e de Maragha,	—	3	—
Le 5e d'Érivan,	—	3	—
Le 6e de Marend,	—	2	—
Le 7e d'Ahar,	—	2	—
Le 8e de Nackchiwan,	—	2	—
Le 9e d'Ardebil,	—	2	—
Le 10e de Chaguaguïs,	—	2	—
Le 11e de Kaugaloux,	—	2	—
Le 12e de Schassévan,	—	2	—

En tout, l'armée persane peut s'élever, suivant Malcolm, à *deux cent cinquante-quatre mille hommes*, qui seraient composés de la manière suivante :

Cavaliers, nommés *gholam-chah.*	4,000
Nomades	80,000
Milices enregistrées	150,000
Troupes exercées à l'Européenne.	20,000
Total.	254,000

« Sur les vingt mille hommes de troupes régulières, » dit M. Jaubert (1), « neuf mille étaient particulièrement attachés » à la personne du souverain ; le reste, aux » ordres du prince Abas-Mirza, se composait de douze bataillons d'infanterie, nommés serbaz, d'un escadron de cavalerie et » d'un nombre d'artilleurs suffisant pour la » manœuvre de vingt pièces de canon. » Le roi passe habituellement la revue de ses troupes deux fois par an : chaque soldat défile devant le prince, après qu'on a appelé tout haut son nom ; si le souverain veut le conserver à son service, il lui fait payer sa solde. Il résulte de cette méthode, qui tient tout-à-fait de la barbarie, qu'il est impossible au shah d'inspecter plus de cinq cents hommes par jour. Les Persans, au reste, ne peuvent comprendre la subordination dans les grades telle qu'elle est établie dans nos armées régulières ; il ne leur paraît pas conforme à la raison que les affaires passent d'abord sous les yeux du commandant en chef, et il leur semble naturel qu'un simple soldat, un sergent ou un lieutenant, traitent directement avec le prince de tout ce qui concerne le ser-

(1) *Voyage en Arménie et en Perse.*

MCD 2019

vice; ils pensent enfin qu'en adoptant les costumes et les usages militaires des infidèles on se trouve en opposition avec l'islamisme, qui primitivement a fait ses immenses conquêtes à l'aide du cimeterre et de la discipline que lui avait légués Mahomet ou Mohammed. Le prince Abas-Mirza, si en avant de ses contemporains, perdait quelquefois courage en songeant à tous les détails que renferme la discipline des armées de l'Europe moderne. A la suite de profondes réflexions, il s'écriait souvent : *Cette discipline est une chose bien difficile!!* Une armée persane est-elle en marche vit aux dépens des pays qu'elle traverse. Les nazirs (intendants de l'armée) donnent aux kalanters ou ketkhodas (maires) de chaque village une note recognitive des divers objets qui ont été consommés, et de leur valeur intrinsèque, dont il devra être fait déduction sur le montant des impôts; mais cette déduction promise, on oublie de la régulariser, de telle sorte, que les pays traversés par les troupes éprouvent les mêmes pertes qu'ils auraient à souffrir de la présence des ennemis. « Lorsqu'un khan » arrive, » dit M. Jaubert, « on lui désigne » un ou plusieurs vergers pour y dresser ses » tentes; des esclaves munis de pieux et de » haches ne font aucun scrupule de renverser » une partie des murs de clôture qui sont » ordinairement de terre, et les troupes entrent par la brèche comme dans une ville » prise d'assaut. En Perse, les enclos sont » entièrement dépourvus de portes, à cause » de la rareté du bois, et les jardiniers s'y » introduisent, la plupart du temps, à l'aide » d'échelles; mais toutes les clôtures sont à » peu près inutiles, rien ne pouvant résister » à l'indiscipline du soldat, ni à la violence » des chefs. » Les troupes sont armées à la légère; comme elles guerroyent presque toujours en été elles s'avancent la nuit, à la clarté de mille flambeaux et au son de la musique; leur étape est environ d'un tiers plus longue que le chemin parcouru ordinairement dans un jour par une caravane; mais au besoin les soldats persans peuvent faire jusqu'à dix-sept lieues d'une seule halte, ainsi qu'ils en fournirent la preuve en 1795 et sous les ordres de Mehemed-Khan. Une armée composée de Persans ne prend, même en campagne, aucune espèce de précautions : on ne voit aucune garde avancée, des entraves sont mises aux pieds des chevaux, et les camps sont ouverts de tous côtés aux attaques de l'ennemi; au moment du combat, nul ordre n'est conservé par les Persans : ils tentent d'enfoncer l'ennemi, et s'ils n'y réussissent pas ils s'enfuient. Il est de tradition parmi les tribus nomades, qu'un cavalier qui a perdu la selle doit être considéré comme vaincu : on lui enlève ses armes, mais sans lui porter aucun coup; on ne cherche pas à vaincre, mais à faire du butin; aussi quelques Européens suffisent pour battre ces ramas d'hommes, chez lesquels, grâce à l'artillerie et à la mousqueterie, le courage individuel devient inutile. On ne connaît dans la Perse ni casernes, ni hospices militaires, ni magasins; les soldats se nourrissent comme ils veulent ou comme ils peuvent, au moyen de leur solde : elle est de 120 à 140 francs par soldat, et de 20 à 30 tomans, c'est-à-dire de 400 à 600 francs, par officier, bien entendu pour toute la campagne. Il nous serait très-facile de multiplier les détails à l'infini sur cette matière, mais ce que nous avons dit suffira pour faire comprendre au lecteur qu'il n'y a aucune espèce de parité à établir entre les levées de l'Orient et les armées régulières de l'Europe. L'infériorité des troupes asiatiques est démontrée, depuis plusieurs siècles, par une série de faits incontestables, et il y a longtemps que nous aurions fait supporter le joug à ces peuples, si la question unique était de les vaincre. Mais qui se partagera leurs dépouilles? l'Europe médite sur cette question depuis plus de deux cents ans, et le problème n'est pas encore résolu.

DU ROI, DE SON HAREM ET DES PRINCES DU SANG.

Le roi, en Perse, est maître de la vie comme des biens de ses sujets; il exerce par conséquent un despotisme sans bornes, et qui a pour base divers préceptes émanés du Koran, cette loi religieuse de l'Orient. Ainsi, c'est par suite de leurs croyances que les Mahométans se soumettent à un gouvernement qui,

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 1.

Demoraine del.t — Boulemier sculp.

COSTUMES DES HABITANS DU DÉSERT DE L'ARABIE.

ARABIE

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

suivant les contrées, est plus ou moins absolu. Ainsi, long-temps à Constantinople, le pouvoir suprême a été contenu dans de certaines bornes par la double influence des Oulémas (prêtres) et des janissaires. En Perse, où légalement rien n'arrête la tyrannie, elle se soumet cependant à des usages qni ont pour eux la vénération des siècles et la puissance des traditions. D'un autre côté, les gouverneurs des provinces, afin de mieux faire exécuter les ordres du maître, sont revêtus d'une si grande puissance qu'elle forme un véritable contrepoids au despotisme. Enfin, la plupart des tribus nomades reconnaissent à peine l'autorité du roi de Perse. A l'époque où le célèbre Chardin voyageait dans cette contrée, tels étaient les titres que prenait le souverain : *Soliman, roi victorieux, seigneur du monde, prince très-vaillant descendu de Cheikh Sefy, de Moussa, de Hacen.*

Maintenant, passons aux qualifications que les sujets de ce *seigneur du monde* étaient tenus de lui donner : les voici dans toute leur intégrité : *Le plus relevé des hommes vivants, source de la majesté, source de la puissance et de la gloire, égal au soleil, chef des grands rois, dont le trône est l'étrier du ciel, agent du ciel dans ce monde, centre du globe de la terre, objet des vœux de tous les mortels, dispensateur des grands noms, chef de la plus excellente secte de l'univers, séant sur le siége impérial du premier trône temporel, le plus grand et le plus resplendissant, prince des fidèles, né et sorti du trône qui est l'unique trône de la terre, roi du premier ordre, monarque des sultans et des commandants de l'univers, ombre du Dieu trés-grand, répandue sur la face des choses sensibles, premier noble et de la plus ancienne noblesse, roi fils des rois, descendant des plus nobles rois, souverain fils des souverains, descendant des plus anciens souverains, empereur de tous les temps et de tous les êtres corporels, seigneur des révolutions et des mondes, père des victoires, très-heureux sultan Soliman Padichah, descendu de Séphy, de Moussa, de Hacen, prince de la souveraine puissance, distributeur des couronnes et des trônes.*

Il est impossible de ne pas sourire de pitié à la lecture de ce fatras de vains titres, quand on songe surtout qu'en Perse la plupart des souverains descendent de chefs de tribus qui, à la suite d'invasions, se sont emparés du trône, qu'ils ont légué à leurs enfants.

Quoique le prince semble maître d'exécuter toutes ses volontés, puisque la loi ne met aucune borne à sa puissance, il est cependant soumis à de nombreux travaux, auxquels il pourrait difficilement se soustraire. Ainsi, dès le matin, il confère avec ses ministres et ses secrétaires, et règle les affaires les plus importantes; vient ensuite ce qu'on appelle dans les cours d'Europe le lever : il dure environ une heure et demie ; c'est alors qu'en présence des princes et des grands-officiers de la cour, le monarque distribue la louange ou le blâme, les récompenses et les châtiments. Il donne ensuite une heure à ses favoris et à quelques dépositaires de son pouvoir, puis il rentre dans ses appartements intérieurs. Le soir venu, il s'entoure des personnages qui font partie de son intimité ; quelquefois on y traite d'affaires d'État ; mais le plus souvent on se livre à des plaisirs et à des distractions destinées à reposer l'esprit des fatigues de la journée. Ce temps de récréation a plus d'une fois été souillé par des débauches et des supplices ; nous en avons cité des exemples dans le cours de notre récit ; car le roi de Perse, soit qu'il reste dans son palais, soit qu'il se montre en public, est toujours accompagné de bourreaux prêts à exécuter ses ordres, quels qu'ils soient. Ses occupations ordinaires, telles que nous venons de les retracer, n'éprouvent de modifications que lorsque le prince est malade, ou s'il a entrepris quelque grande chasse. Chaque année le monarque rassemble un camp, et passe sous la tente plusieurs mois, où il se livre aux mêmes occupations que s'il habitait sa capitale. Cependant il s'affranchit alors quelque peu des rigueurs du cérémonial et de l'étiquette, et se rend accessible à presque toutes les classes de ses sujets. Le roi est maître absolu de la personne de tous les

MCD 2019

membres de sa famille, de celle des ministres et des fonctionnaires publics, et dispose encore à son gré de l'existence de tous les individus qui composent sa maison. Néanmoins, quand il s'agit de condamnations capitales à l'égard d'individus des autres classes, le prince est tenu de respecter les formes prescrites par la loi, et se borne à faire exécuter la sentence, quand il ne juge pas à propos de faire grâce au coupable. Il arrive sans doute que le monarque se met au-dessus de la loi; mais ces cas sont rares, parce que ce serait choquer l'opinion publique, qui exerce toujours quelque influence, même sur les tyrans. En effet, si le droit de rendre la justice est un des attributs du souverain, il n'en fait usage que sous la surveillance du clergé, car toute justice émane du Koran, dont les prêtres sont exclusivement les interprètes. Ils peuvent donc intervenir et arrêter ou embarrasser le prince par leur opposition. Au reste, il ne faut pas juger un prince d'Orient avec les idées qui dominent en Europe : un roi de Perse, qui commande à des tribus turbulentes et dont l'obéissance est pour ainsi dire conditionnelle, n'a d'autre moyen d'assurer la stabilité de son gouvernement que de retenir auprès de lui les chefs de ces mêmes tribus ainsi que leurs familles : il est donc forcé, en cas de rébellion, de sévir contre les gages qui sont entre ses mains : en outre, c'est le roi qui prescrit toutes les exécutions, et les cours des palais en sont le théâtre le plus ordinaire. En Europe, au contraire, le souverain ne voit jamais répandre le sang de ses sujets; il peut seulement en arrêter l'effusion par sa clémence.

On sait qu'en Orient le prince, comme les grands et les riches particuliers, passe sa vie dans le harem, au milieu d'une multitude de femmes rassemblées pour satisfaire aux exigences de ses sens, et pour amuser ses loisirs. Le harem royal est séparé en divers corps de logis, qui ne se communiquent point; d'un côté sont les femmes du monarque régnant, et de l'autre les femmes du prédécesseur. Ces dernières, mises pour ainsi dire à la réforme, vivent dans une réclusion perpétuelle, et qui ne finit qu'à leur mort. Tel est le triste sort qui attend la plupart de celles que le monarque a honorées de son choix; ses agents parcourent tout le royaume, et enrôlent, si on peut s'exprimer ainsi, les plus belles personnes, dont les parents reçoivent en échange une pension viagère, qui devient quelquefois considérable si une fille devient la favorite du monarque, et surtout si elle lui donne des enfants mâles : alors la famille de la favorite voit tomber sur elle les faveurs et les dignités. Si, parmi les beautés qui peuplent le harem, il se trouve des jeunes filles appartenant à des seigneurs, le plus grand nombre est originaire de la Géorgie et de la Circassie; elles ont été enlevées ou vendues volontairement. Il y a dans le harem des offices de toutes les espèces, comme à la cour; mais tous ces offices sont exercés par des femmes, qui remplissent même jusqu'aux fonctions religieuses; car les hommes, quel que soit leur âge et leur condition, sont exclus de ce lieu. Ce sont des femmes qui exercent dans le harem tous les métiers nécessaires à l'entretien des habitantes du harem, et ce sont des filles esclaves qui cultivent les arts destinés à les récréer. Les filles qui naissent dans ce lieu y demeurent toute leur vie, ou sont mariées aux hommes revêtus des plus hautes dignités, et quelquefois à de simples officiers et à des capidgys (1) du palais. Les dépenses du harem doivent s'élever à des sommes considérables : dès qu'une femme a mis au monde un fils, la mère et l'enfant occupent un appartement séparé, et sont pourvues d'un établissement. Nous rapporterons, à ce propos, que lorsque Shah-Hussein occupait le trône (2), on vit arriver au harem trente berceaux dans le même mois. Lorsqu'une femme a le bonheur d'être la mère de l'héritier du trône, elle s'entoure d'une pompe presque royale, et prend une part active aux intrigues du palais et de la politique : elle devient, en outre, l'arbitre de ses compagnes; elle les donne pour épouses aux grands du royaume qui briguent de semblables hymé-

(1) Les huissiers.

(2) C'est sous le règne de ce monarque que les Afghans s'emparèrent du trône de Perse, et mirent fin à la dynastie des Sophis.

MCD 2019

nées pour gagner les bonnes grâces de la favorite.

Théâtre des plaisirs, le harem est aussi le séjour de secrètes douleurs et de crimes qui font frémir la nature : ainsi l'avortement est chose ordinaire ; en effet, les femmes devenues mères sont condamnées par ce seul fait à ne plus sortir du harem, et vivent toujours tourmentées par la crainte de voir le fruit de leur amour mis à mort ou aveuglé par la politique cruelle du monarque régnant. Des eunuques sont seuls chargés de la garde du harem : les eunuques blancs veillent aux portes extérieures, les noirs, admis dans la seconde enceinte, communiquent seuls avec les femmes, qui sont soumises à leur tyrannie. Une troisième garde se compose de jeunes filles, placées sous l'inspection d'une vieille, qui peut leur infliger les traitements les plus rigoureux. Elles font un service assez semblable à celui d'un soldat, car elles font sentinelle tour-à-tour, et leur paie leur est donnée moitié en agent, moitié en étoffes. Les eunuques coûtent de mille à deux mille francs ; on les tire, en général, de l'Indostan, de l'Afrique et de l'Abyssinie ; les blancs sont, pour la plupart, originaires de la Géorgie et de la Circassie : jusqu'à nos jours, ces deux contrées ont toujours eu le privilége, plus lucratif qu'honorable, de fournir la population des harems. — « Le nombre des eunu»ques des plus grands seigneurs ne s'élève »guère à plus de huit ; dans celle des seigneurs »de moindre qualité il est de trois à quatre, »et les gens qui ne sont que riches se »contentent de deux ; mais pour ceux »du souverain on ne saurait en préciser le »nombre au juste : ils sont répandus dans son »palais et ses diverses maisons de plaisance ; »un certain nombre marche toujours à sa »suite. N'ayant ni parents ni famille, et »amenés fort jeunes dans une maison, on »peut compter sur leur fidélité, et ils se re»gardent eux-mêmes comme des membres de »la famille à laquelle ils appartiennent. Ce »sont eux qui ont le maniement des fonds, »qui traitent toutes les affaires, qui sont en»fin les *factotum* des personnes qu'ils ser»vent. Cependant, n'ayant pas assez de vi»gueur pour les états mécaniques, ils sont »forcés de demeurer toute leur vie dans »l'état de domesticité, pour lequel ils sem»blent faits. C'est au milieu de ces hommes »que le roi de Perse passe la plus grande »partie de la journée. Un grand nombre de »ces esclaves sont rangés autour de lui, at»tentifs à ses moindres volontés. Les femmes »auxquelles il ordonne de paraître demeurent »aussi debout en sa présence, et rarement il leur »permet de s'asseoir. Il en est quelques-unes »qui chantent et qui dansent, pendant que les »autres s'empressent de prévenir ses moin»dres désirs (1). » Maintenant il nous reste à donner une idée complète au lecteur de la magnificence et du luxe extraordinaire que, dans certaines certaines circonstances, déploie le shah, ou le roi de Perse. Dans ces circonstances, les Orientaux s'imaginent qu'en surprenant les Européens par le faste d'une représentation pour ainsi dire théâtrale, ils leur donneront une grande idée de leur puissance ; mais elle se dément bien vite dans une foule de détails, où la misère se laisse apercevoir ; car c'est surtout dans l'Asie que les extrêmes se touchent. Nous possédons à cet égard une foule de témoignages irrécusables ; mais nous donnons la préférence à la relation qui a été faite par M. Jaubert, de l'audience qui lui a été accordée par le monarque : écoutons maintenant notre voyageur.

« Le jour fixé pour la première audience » que devait m'accorder Feth-Ali-Shah étant » arrivé, des officiers, envoyés par ce prince, » vinrent me prendre au lever du soleil. » Nous montâmes à cheval, précédés d'une » cavalerie nombreuse et brillante, et de di» vers esclaves, portant sur leurs têtes, dans » des plateaux, les présents que j'avais été » chargé d'offrir à la cour de Perse, et qui » consistaient principalement en armes, en » étoffes et en bijoux. Ces objets étaient » couverts et dérobés aux regards du publie » par de beaux schals de l'Inde. Une double » haie de soldats, assis à terre, le fusil sur » l'épaule, bordaient les rues (2), qui me pa-

(1) *Histoire, Mœurs et Coutumes de la Perse*, par René Perrin, t. III, p. 125.

(2) Cette ville est Téhéran, aujourd'hui la capitale de la Perse.

MCD 2019

» rurent sales, tortueuses et du plus misé-
» rable aspect. Les spectateurs se tenaient
» derrière ; les terrasses des maisons étaient
» couvertes de femmes et d'enfants.

» La porte du palais impérial, à laquelle
» les persans donnent, entre autres noms
» emphatiques, celui de *Deri-sa-Adet*
» (porte de félicité), bien que tout l'édifice
» soit, à l'extérieur, d'une architecture très-
» mesquine, est comme celle d'une forteresse,
» défendue par un large fossé, sur lequel on
» laisse tomber un pont-levis. Après avoir
» passé ce pont, nous entrâmes dans la pre-
» mière cour intérieure du palais, qui est
» très-spacieuse ; nous y vîmes des troupes,
» quelques pièces de canon et des chevaux
» blancs appartenant au roi. La crinière, la
» queue et les jambes de ces animaux étaient
» peintes en rouge tirant sur l'orange. Ce
» ne fut pas sans surprise ni sans une secrète
» horreur que je remarquai, dans cette cour,
» un mât au haut duquel était exposée la
» tête d'un personnage de distinction, qu'on
» avait récemment mis à mort. Nous parvîn-
» mes ensuite auprès d'une seconde porte,
» construite en briques peintes, et située à
» l'entrée d'une galerie obscure, qui se pro-
» longe jusqu'au salon des visirs. Ce fut là
» qu'on me fit mettre pied à terre. Je fus
» reçu par le tachrifatchy-bachy, ou maître
» des cérémonies, tenant à la main une lon-
» gue baguette d'or, enrichie de pierreries.
» Cet officier, nommé Dja-Farcouly-Khan,
» m'introduisit dans le salon. J'y trouvai
» Mirza-Riza-Couly et plusieurs autres per-
» sonnages de distinction, séparés des spec-
» tateurs par une simple balustrade. En at-
» tendant l'heure que les astrologues avaient
» désignée pour l'audience, on m'offrit le
» narghileh et des rafraîchissements. Lors-
» que cette heure fut arrivée, on me condui-
» sit vers une longue avenue ornée de bas-
» sins. Une terrasse, sur laquelle s'élevait la
» salle d'audience, était soutenue latérale-
» ment par un mur de huit ou dix pieds de
» hauteur ; du côté qui nous faisait face, la
» salle était ouverte comme le devant d'un de
» nos théâtres. Nous nous trouvions, le
» maître des cérémonies et moi, à une telle
» distance du shah, que nous avions de la
» peine à le distinguer sur son trône. Nou
» fîmes le premier salut, lorsque la ligne que
» formaient les bourreaux armés de hache
» et de cimeterres, s'ouvrit pour nous laisser
» passer. Un peu plus loin étaient rangés,
» en grand nombre, des mirzas, des kharis,
» des gholam-shah et d'autres officiers de la
» cour ; tous étaient vêtus d'écarlate, et se
» trouvaient plus ou moins près de la salle
» d'audience, selon le plus ou moins d'im-
» portance de leurs fonctions. Avant que
» nous fissions le second salut, Dja-Far-Cou-
» ly-Khan quitta sa chaussure, puis, élevant
» la voix, il dit : — Prince plus grand que
» le ciel, roi des rois, ombre du Très-Haut
» sur la terre, le plus humble de tes esclaves
» amène au pied de ton trône, resplendissant
» de gloire et refuge des peuples, un Fran-
» çais, envoyé vers toi pour te présenter le
» salut, et te porter une lettre contenant des
» paroles qui sont comme autant de perles
» tirées du fond de la mer de l'amitié. — Le
» shah, qui jusqu'alors était resté immobile,
» répondit : — Soyez le bien-venu. — Lors-
» que Feth-Aly-Shah eut proféré ces mots,
» l'un des visirs s'approcha de moi, et me fit
» monter par un escalier pratiqué sous la
» terrasse même de la salle d'audience. Les
» murs de cette salle, formant un carré long,
» étaient ornés d'arabesques et d'inscriptions
» en lettres d'or appliquées sur un fond blanc.
» De hautes colonnes torses, et de marbre vert,
» soutenaient, du côté de l'avenue, le faîte de
» l'édifice. Le jour pénétrait de l'autre côté,
» au travers de vitraux de couleur, offrant
» divers dessins d'une élégance et d'une dé-
» licatesse remarquables. Tout le parquet
» était couvert d'un tapis de Kachemyr, qui,
» par la finesse de son tissu et l'éclat des
» fleurs dont il était orné, l'emportait infi-
» niment sur les plus beaux schals qui nous
» viennent de cette célèbre vallée. Le trône
» était porté sur plusieurs colonnes de mar-
» bre, de sept à huit pieds de hauteur. Qua-
» tre autres colonnes, revêtues de plaques
» d'or et d'émail, étaient placées au-dessus
» des premières, et soutenaient un dais. Des
» milliers de diamants, de rubis, d'émerau-
» des et de saphirs, étincelaient de toutes
» parts. Un soleil, figuré par un très-grand

MCD 2019

» nombre de gros diamants, brillait derrière » le shah, qui était assis, le dos appuyé sur » un coussin de satin blanc brodé de perles, » et vêtu d'une robe de même étoffe, sur la- » quelle retombait la longue barbe de ce » prince. Des parements, formés par un tis- » su de perles, bordé de rubis, et orné de » roses ou de pierres de couleur, remon- » taient presque jusqu'aux coudes. Les épau- » lettes et la moitié du corps de la robe » étaient couvertes d'un tissu du même » genre. Deux grands brasselets, de forme » ronde, travaillés en pierres précieuses, or- » naient la partie supérieure de chaque bras. » Le diamant auquel les Persans donnent le » nom de kouhinour (montagne de lumière), » était enchâssé au milieu de l'un de ces » bracelets, et celui qu'ils appellent deryai- » nour (océan de lumière), enrichissait l'au- » tre. Ces deux belles pierres ont appartenu » à Mohammed-Shah, à qui Nadir les enleva » lors de la prise de Delhi ou Shah-Djihan- » Abud. Au lieu de turban, le shah portait » une espèce de thiare, dont un tissu de » perles, formé de rubis et d'émeraudes, » formait le rebord. Une aigrette en pierre- » ries était placée sur le devant de cette » coiffure, et surmontée de trois plumes de » héron. Un collier, composé de perles » grosses comme des noisettes. les plus éga- » les et de la plus belle eau qu'il soit possi- » ble de voir, croisait, par devant, sur le » corps, et en faisait deux fois le tour. Un » poignard, enrichi de pierreries, était passé » dans un ceinturon orné de belles émerau- » des, auquel était suspendu un sabre entiè- » rement couvert de perles et de rubis. Au » pied du trône étaient rangés trois fils du » shah et plusieurs jeunes pages, vêtus aussi » de robes de satin, et portant à leur cein- » ture des poignards enrichis de diamants. » Chacun d'eux tenait à la main l'un des » divers attributs du pouvoir suprême, qui » étaient le sabre, le poignard, la massue, » le javelot, le bouclier, l'aiguière et le bas- » sin pour les ablutions. Parvenu à l'entrée » de la salle d'audience, je saluai de nouveau » le roi de Perse La lettre dont j'étais por- » teur, renfermée dans un sac de brocard, » lui fut ensuite présentée sur un plateau » d'or. Le grand visir, après avoir déployé » cette lettre, en lut la traduction, en mo- » dulant sa voix de façon à faire sentir le » rhythme des phrases. Le shah, par une » bienveillance toute particulière, me permit » de garder mes bottes, et même de m'as- » seoir à la persane, vis-à-vis de lui. L'au- » dience dura plus d'une heure, soit à cause » du désir qu'éprouvait ce prince d'être » exactement informé de l'objet de ma mis- » sion, soit parce qu'il lui était agréable de » pouvoir s'entretenir avec un Européen » sans secours d'interprète. »

DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

Chez les peuples soumis au despotisme le plus absolu, il existe cependant des tribunaux pour rendre la justice. En Perse, ainsi que chez toutes les nations qui ont adopté l'islamisme, le koran est tout à la fois un code religieux et un code de jurisprudence. De là vient que les prêtres réunissent un double caractère : pontifes, ils enseignent les dogmes et les pratiques de la religion ; juges, ils appliquent les décisions qu'ils puisent dans le livre sacré écrit par Mahomet. On conçoit l'importance de cette prérogative pour les membres du clergé ; c'est sur elle que se fonde la plus grande partie de l'influence qu'ils exercent sur la population. Néanmoins, le clergé ne possède pas seul le monopole de la justice, car des magistrats sont institués pour appliquer l'urf, c'est-à-dire la loi coutumière, laquelle varie suivant les localités : le roi est le premier magistrat de l'urf. En Europe, durant le moyen-âge, une lutte qui dura plusieurs siècles s'établit entre l'Église et les princes ; elle avait pour cause l'administration de la justice, dont le clergé voulait être le dispensateur exclusif, tandis que les rois revendiquaient pour eux cette portion de la souveraineté. Obligés de céder sur plusieurs points, les prêtres se réservèrent certains cas comme étant de leur domaine, puisqu'ils ne pouvaient être décidés que par la loi religieuse. Il en a été de même en Perse, où les prêtres prétendent retenir devant leurs tribunaux le mariage, l'hérédité, le divorce, les contrats, les ventes et toutes

MCD 2019

les conséquences résultant de ces différents actes, et ne laisser à l'urf que la connaissance des crimes ou des délits qui portent le trouble dans la société, tels que le meurtre, le vol et la fraude. Ainsi, le système législatif de la Perse se compose de deux juridictions : celle du *chirrah*, présidée par le sheick-al-islam ou chef de la foi, et la cour de l'urf, composée de magistrats séculiers. En tête de ces magistrats est le souverain; après lui viennent les ministres, les gouverneurs de provinces, ceux des villes, les magistrats subalternes, les percepteurs de contributions et les chefs de village; ces derniers sont armés de toutes les attributions de nos officiers de police. Comme les décisions des juges n'ont jamais été recueillies, il ne peut exister de jurisprudence, c'est-à-dire d'antécédents, qui, à la longue, deviennent des autorités, sur lesquelles le plaideur s'appuie pour renforcer son droit; aussi les juges de l'urf n'ont-ils d'autre règle que leur propre jugement, et l'on accuse beaucoup d'entre eux de ne suivre que la mobilité de leurs intérêts, d'où il suit que le gain d'un procès ne dépend pas de la justice de la cause, mais de la valeur du présent que les parties font aux juges. Dans les affaires criminelles, il arrive encore souvent que le magistrat décide avec précipitation sans se donner la peine de balancer les témoignages, et punit l'innocent pour le coupable. Les magistrats inférieurs de l'urf, c'est-à-dire les chefs de village, ont seulement la faculté d'infliger des punitions corporelles et de légères amendes. Si un délit offre quelque gravité, le délinquant est renvoyé devant l'intendant du district ou percepteur des contributions, et si le crime poursuivi est au-dessus de la compétence de ce magistrat, le prévenu est traduit devant le gouverneur de la province, qui est investi du droit de punir le coupable, en lui ôtant la vie. — « Les magistrats laïques de la Perse tiennent toujours en public leurs séances judiciaires, » ce qui, sans doute, produit un effet salutaire en faveur de leurs procédures. Ces » séances sont quelquefois très-tumultueuses, » quoique le juge soit toujours assisté par » une foule d'officiers inférieurs dont la » fonction est de maintenir l'ordre; les » femmes qui s'y trouvent présentes y font » ordinairement beaucoup de bruit, car il » n'est pas permis aux serviteurs des magistrats de leur imposer silence par le moyen » des coups que dans les cas de trouble; ils » en distribuent libéralement à tous les assistants (1). »

La punition des crimes et des délits n'est point soumise, comme en Europe, à des peines invariables; en général le meurtre est puni par la mort. En effet, on lit dans le Koran : « La peine du talion est écrite pour le »meurtre; un homme libre sera mis à mort »pour un homme libre, l'esclave pour un »esclave, la femme pour une femme (2). » Mahomet dit encore : « Le meurtre peut s'ex»pier en délivrant de captivité un fidèle, en »payant une amende aux parents du mort ou »en donnant des aumônes; néanmoins, si les »parents d'un homme ou d'une femme assas»siné demandent vengeance, après l'instruc»tion du procès, si le crime est prouvé, le cou»pable est remis entre leurs mains pour en »faire ce qu'ils en jugeront à propos. » Un résident anglais à Abusheher fut témoin de l'exécution d'un jugement de cette espèce. Trois individus, convaincus d'un meurtre, furent remis aux parents de la victime, qui les conduisirent au cimetière pour y être mis à mort; les jeunes enfants de la personne décédée frappèrent les assassins avec des couteaux et trempèrent leurs petites mains dans le sang qu'ils venaient de répandre. Mahomet, en cas de vol, permit seulement la mutilation; quand le vol est considérable, le plus souvent il entraîne la mort. Au reste, les peines capitales les plus en usage sont la strangulation et la décapitation; quelquefois on empale les criminels, ou bien on leur inflige le même supplice qu'au traître Bessus (3). Ceux qui osent aspirer au trône, s'ils sont vaincus, sont condamnés à perdre

(1) *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome IV, page 191.

(2) *Vid.* le Koran, traduit par Savary, tome I, page 29.

(3) Ce satrape, assassin de Darius, subit un supplice effroyable : on courba de force deux arbres avec des cordes, dont les bouts opposés étaient attachés aux cuisses du coupable, que les arbres, en se redressant, déchirèrent en morceaux.

MCD 2019

les yeux, et quelquefois même cette punition a été infligée à des populations mâles tout entières.

Il n'existe pas en Perse de prisons proprement dites; les officiers inférieurs de chaque magistrat jugeant les causes criminelles enferment les prévenus dans leur logement, où ils leur font subir les plus dures privations pour les forcer d'acheter leur liberté ou quelque adoucissement; si le captif tente de s'évader, le géôlier lui administre une grêle de coups de bâton. Quant à la répression des délits d'une importance secondaire, les coupables paient une amende ou subissent la bastonnade sous la plante des pieds : on étend le patient sur le dos et ses pieds sont fixés à une longue perche, soutenue par un valet du bourreau, dans une position horizontale; puis, quatre hommes frappent à tour de bras avec des bâtons; la règle ordinaire est d'administrer trente coups et jamais plus de trois cents. La torture est quelquefois employée, mais seulement lorsqu'il s'agit de contraindre un homme à découvrir ses trésors. Au reste, le monarque et les gouverneurs de provinces imaginent des supplices plus ou moins cruels selon la nature du crime qu'ils veulent punir. « Ainsi, en 1810, un » esclave, ayant empoisonné son maître et » toute sa famille, fut pendu par les talons » sur la place du marché de Téhéran et dé» coupé par le bourreau de la même manière » qu'un boucher ouvre le corps d'un mou» ton; mais on lui refusa la grâce qu'on fait » à l'animal, à qui l'on coupe la gorge avant » de le mettre en quartiers (1). »

Sous le règne des Sophis, il existait un juge suprême en matière criminelle, appelé beggy, qui connaissait les cas de meurtre, de vol, et lorsqu'il s'agissait de la perte d'un œil ou d'une dent : les nobles et les ambassadeurs avaient le privilége de plaider devant ce magistrat; la charge de beggy a été supprimée au profit du souverain, qui en exerce les fonctions; mais il les délègue quelquefois à ceux de ses fils qui sont chargés du gouvernement d'une province. En résumé, ajoute un historien que nous avons souvent cité, le roi nomme les gouverneurs des provinces et des cités, et désigne souvent le darogha, ou lieutenant de police, dans chaque cité; mais le kalantar ou principal magistrat de la ville, et les kutkodahs ou magistrats des différents quartiers, sont toujours choisis parmi les hommes les plus respectables de la ville; le pouvoir ne fait en ce cas que ratifier le choix du peuple. Dans les petites villes et villages, un kutkodah qui déplairait à la majorité ne pourrait long-temps garder son office; ainsi, le peuple possède le privilége de choisir par le fait le personnage qui influe le plus directement sur sa position. Nous ferons encore observer que dans toutes les villes de quelque importance les marchands, les artisans, les ouvriers et les cultivateurs ont chacun un représentant qui défend auprès du gouverneur les intérêts de sa classe. Choisi par la communauté à laquelle il appartient, il est toujours confirmé par le roi. Investi de la confiance de ses concitoyens, ceux-ci ne peuvent lui faire perdre son emploi que par une accusation publique, et fortifiée par les preuves les plus irrécusables (1).

Sujettes durant toute leur vie à l'esclavage domestique, les femmes sont rarement punies publiquement; mais elles partagent toujours les disgraces de leurs pères et de leurs maris, quand ces derniers encourent la colère du prince; alors on les torture (2), on les vend, ou on les marie à des gens du peuple. Ainsi, l'on a vu des femmes du plus haut rang devenir les épouses de muletiers et de crocheteurs.

Le système judiciaire que nous venons de tracer ne s'applique qu'aux habitants des villes et des villages; car une partie de la population de la Perse se compose de tribus qui campent et sont soumises à des lois particulières. — Outre le chef, des anciens sont à la tête de chaque division de la tribu : ce

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome IV, page 179.

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome IV, page 201.

(2) La torture qui est infligée aux femmes consiste à enfermer dans leurs caleçons de jeunes chats, dont on excite la colère en les frappant avec des verges.

MCD 2019

sont en général des parents plus ou moins proches du chef; en temps de paix, ils sont les juges de leurs concitoyens, en temps de guerre, leurs officiers. Ces priviléges dont ils sont investis, ils les tiennent de l'hérédité et les transmettent de la même manière à leurs descendants. C'est parmi ces anciens que le chef, lorsqu'il s'absente ou ne peut résider dans un lieu, doit ehoisir son remplaçant; la personne qu'il désigne a autant de pouvoir dans la tribu qu'en possède dans une ville un gouverneur sur les habitants..... Les cas ordinaires sont decidés par le chef ou par celui qui le représente; mais si quelque personnage important se trouve mêlé dans une contestation, on assemble en conseil les anciens, et la question est décidée à la majorité des voix. « Le conseil dont il s'agit » ici n'est pas composé d'un nombre déter- » miné de membres : si la querelle a pour » objet une question de propriété foncière, » il est formé des principaux propriétaires; » s'il s'agit d'une dette, les anciens et les » amis, tant du débiteur que du créancier, se » réunissent pour arranger l'affaire; lorsqu'il » a été commis un meurtre, les parents du » mort et ceux du meurtrier sont appelés » devant le conseil, et si les uns et les autres » appartiennent à la tribu, ils sont admis à en » faire partie. Le mollah de la tribu est or- » dinairement membre de ce conseil, comme » interprète de la loi religieuse, qui peut être » invoquée. Quand le crime est prouvé, le » coupable est livré à l'héritier de la vic- » time, qui peut ou le tuer ou accepter le » prix du sang. Dans le cas où le coupable » parviendrait à se soustraire à l'exécution » de l'arrêt prononcé contre lui, tous les » parents de sa partie adverse sont tenus de » tirer vengeance de l'attentat commis sur la » personne du mort, et s'ils ne peuvent faire » autrement, n'hésitent pas à recourir à l'as- » sassinat, ce qui engendre une série d'as- » sassinats et de nouveaux sujets de haine, » qui s'irritent de plus en plus. Le prix du » sang ne s'acquitte pas toujours avec de » l'argent; il arrive que l'héritier du mort » exige qu'on lui donne, en qualité d'épou- » ses pour lui et pour les siens, plusieurs » proches parentes du meurtrier. C'est en » effet la meilleure manière de terminer ces » sortes de querelles, parce qu'elle réunit, » par les liens de la parenté, ceux qui seraient » demeurés éternellement ennemis. — Tou- » tefois, dans quelques tribus de la Perse, la » peine du talion est rigoureusement pres- » crite, mais n'est pas toujours appliquée; » il advient quelquefois, mais rarement, » qu'un meurtrier se présente une épée sus- » pendue à son col devant l'héritier de celui » qu'il a fait périr, et lui déclare qu'il vient » pour subir son sort. C'est le moyen le plus » sûr que l'on puisse employer pour sauver » sa vie, car les lois de l'honneur empêchent » presque toujours de mettre à mort un en- » nemi désarmé. Lorsqu'un homme est trop » pauvre pour payer le prix du sang, il est » contraint de porter un grand collier de fer » et de demander l'aumône à tous les pas- » sants, jusqu'à ce qu'il ait recueilli la somme » à laquelle il a été condamné. Dans le Kur- » distan, dont les tribus sont à peine civili- » sées, le meurtre, même de la nature la plus » criminelle, n'est pas toujours puni. Malcom » rapporte à ce sujet que, lorsqu'il traversa » en 1810 le pays des Kurdes, il apprit » qu'un homme venait de tuer son père; on » lui fit connaître aussi que l'assassin échap- » perait sans doute à toute punition, car, » étant héritier direct de la victime, il n'y » avait personne qui pût demander le prix » du sang, et que, dans le cas où l'affaire » serait portée devant le conseil de la tribu, » l'assassin serait admis à racheter son for- » fait; en effet, la vie d'un jeune homme est » trop précieuse pour être sacrifiée à l'occa- » sion de la mort d'un vieillard (1). »

DU CLERGÉ.

Cet ordre a joui long-temps, en Perse, d'une grande influence, qu'il devait à la mission dont il est chargé, celle d'enseigner au peuple les dogmes de la religion, et de lui aplanir la voie du salut éternel. Le clergé n'a encore rien perdu de sa toute-puissance sur l'esprit de la multitude; mais

(1) Vid. *Histoire de la Perse*, par Malcom, tome IV, pages 207 et suivantes.

MCD 2019

il ne possède plus les immenses richesses qu'il devait aux pieuses libéralités des dévots musulmans; Nadir l'en a dépouillé. Le chef du clergé était appelé sudder-ul-suddour; il nommait les mollahs qui desservaient toutes les mosquées et tous les juges qui composaient les tribunaux ecclésiastiques, et disposait encore de tous les revenus produits par les terres et par les établissements religieux. Cette charge, qui donnait de si grands pouvoirs, alarma le despotisme ombrageux des Sophis, et, sous le règne du petit-fils de Shah-Abas, la Perse eut deux pontifes au lieu d'un: le premier, connu sous le nom de sudder-ul-suddour-e-khas, c'est-à-dire pontife du roi, avait la prééminence sur son collègue, le sudder-ul-sudour-e-Aum, c'est-à-dire grand pontife du peuple. Quand il eut pris possession du trône, Nadir abolit non-seulement la dignité de grand-prêtre, mais, en outre, il s'empara de tous les biens ecclésiastiques, dont il se servit pour payer ses soldats. Ses successeurs n'ont pas jusqu'ici restitué ce que Nadir avait pris, et cette spoliation a fait déchoir le clergé du haut rang qu'il occupait jadis, car la richesse est une puissance dans tous les pays.

Les mollahs, c'est-à-dire les simples prêtres, jouissent de peu de considération, moins par leur pauvreté que par leurs vices, qu'ils cherchent cependant à dissimuler par une profonde hypocrisie; ils sont d'ailleurs si dépourvus d'instruction, qu'il en est bien peu qui lisent le Koran dans l'original: il faut, de plus, ajouter que ceux qui composent les tribunaux ecclésiastiques se déshonorent par leur vénalité. Placés bien au-dessus des mollahs, quoiqu'ils n'exercent aucune fonction rétribuée, les moustaheds (1) jouissent d'un respect et d'une considération qu'ils doivent à une vie sainte et irréprochable. « Ils évitent, dit un voyageur (2), »les honneurs et les amusements, et toutes »leurs pensées semblent être dirigées vers le »ciel: ils prêchent les doctrines les plus pures; ils montrent la plus grande pa»tience à l'égard de leurs disciples, qu'ils »corrigent non-seulement sans rudesse, mais »avec une modération exemplaire, ils parlent »peu, et presque toujours par sentences. Leur »costume consiste en un manteau blanc, tissu »de poil de chèvre ou de chameau, et ils »couvrent leur tête d'un grand bonnet blanc, »qui donne à leur figure un air de pâleur et »d'austérité. » C'est la voix du peuple qui, seule, est écoutée, et son suffrage, qui élève un candidat à la dignité de moustahed: aussi les grands et même les rois montrent-ils pour ces personnages la plus grande déférence. Les juges ecclésiastiques manquent rarement de les consulter dans les affaires importantes, et le souverain imite quelquefois cet exemple. Il ne saurait non plus refuser d'admettre en sa présence un moustahed, d'écouter ses exhortations, et d'accorder souvent les grâces qu'il sollicite; son séjour habituel dans une ville a quelquefois suffi pour sauver les habitants, menacés des rigueurs du pouvoir; car ceux qui en sont les dépositaires redoutent d'armer contre eux la censure d'un moustahed: en un mot, ces personnages semblent jouer en Perse un rôle à peu près semblable à celui des prophètes dans la Judée, sous les rois d'Israël. Ils prêchent, comme les prophètes, la multitude; ils l'endoctrinent publiquement, dirigent l'opinion des masses, et, par là, tiennent en échec et tempèrent le despotisme du gouvernement.

La cour du *chirrah* est présidée par un prêtre, le sheick-al-islam, ce qui veut dire le chef de la foi. Ce pontife, quoique nommé par le monarque, est indiqué à son choix par une grande réputation de savoir et de sainteté. Après cet officier judiciaire, vient le cadi, magistrat inférieur en Perse, et qui prend place parmi les mollahs composant le tribunal du chirrah; les cadis et les mollahs jouissent de la plus mauvaise renommée: tous les voyageurs européens s'accordent à signaler leurs prévarications; mais peut-être sont-ils plus retenus à l'égard de leurs compatriotes que vis-à-vis les étrangers, qu'ils peuvent dépouiller sans crainte: en effet, le Koran ne donne aux *infidèles* aucune

(1) Ce mot est le participe d'un verbe arabe, qui signifie: celui qui donne témoignage.

(2) Kœmpfer. — *Amœnitates exoticæ*, pages 103 et 104.

MCD 2019

garantie contre les fraudes dont ils pourraient être victimes, et la conscience des cadis et des mollahs n'éprouve aucun remords quand il s'agit de concourir à la spoliation de ceux qu'ils regardent comme des ennemis de leur dieu et de leur prophète. Au reste, les idées religieuses conserveront encore long-temps une immense influence dans la Perse, car c'est le seul refuge qui reste au peuple contre le despotisme, et le seul contre-poids de la tyrannie qui l'écrase depuis tant de siècles.

Outre le clergé régulier, il y a des espèces de moines, appelés derviches : les uns vivent dans des ermitages, et sont nourris par la piété des fidèles du voisinage ; les autres parcourent les diverses provinces du royaume et mendient dans les villes et les villages : ils enseignent au peuple de prétendus secrets, dont ils se font payer la découverte, et possèdent une habileté souvent très-voisine de la friponnerie. Les supérieurs des derviches font de temps à autre des tournées pour surveiller la conduite de leurs religieux, et s'établissent chez les grands et chez les riches, qui s'empressent de les héberger. Sous le prétexte de donner aux pauvres des secours, ils extorquent à leurs hôtes des aumônes dont ils fixent le taux. Si quelqu'un se refuse à cette exigence, ils s'établissent à la porte de sa demeure, et y restent obstinément jusqu'à ce qu'on ait fait droit à leur demande. Après les derviches viennent les fakirs, moines vagabonds, qui ne reconnaissent point de supérieurs, et ne suivent d'autres lois que celles qu'ils s'imposent. Vêtus comme les derviches, ils parcourent les campagnes et cherchent à exciter l'admiration et la générosité des dévots, en s'infligeant des pénitences extraordinaires. Ils n'ont d'autres ressources que les aumônes qu'ils recueillent, et qu'ils obtiennent souvent par force ; car la plupart d'entre eux passent pour mettre à contribution les voyageurs qu'ils rencontrent dans des lieux écartés

DES FINANCES ET DES IMPÔTS.

En Perse, comme dans presque tous les empires de l'Orient, il n'existe point de système financier que l'on puisse comparer aux institutions qui régissent les États européens. Depuis le spoliation du clergé, la couronne possède une grande partie des terres du royaume, et le revenu du monarque est encore grossi par les taxes établies sur les maisons, les boutiques, les moulins, les manufactures, et par les droits prélevés sur les marchandises fabriquées dans le pays, ou venant de l'étranger. Les terres de la couronne sont affermées à des paysans, et à des conditions assez avantageuses pour ces derniers. Comme le monarque jouit du droit injuste de confiscation, il a toujours des terres à concéder. Les habitants des villes sont imposés d'apres le nombre des maisons contenues dans les cités. La somme qui doit être fournie est arrêtée par avance ; mais les collecteurs sont autorisés à prélever au-delà de ce qui est dû par les contribuables au gouvernement : il résulte de cet usage que l'impôt n'a pas de véritable limite, et s'élève et s'abaisse suivant que l'homme qui le prélève est plus ou moins cupide. Néanmoins, les taxes légales sont modérées ; mais il en existe d'autres qui sont d'autant plus oppressives qu'elles n'ont point de règles déterminées, et qu'elles arrivent sans être prévues : tel est, entre autres, le sadir, ou réquisition faite au nom de l'intérêt public.

Ainsi, le roi, s'il veut élever un palais, bâtir un acqueduc, s'il marie un des princes de sa famille, s'il a besoin de défrayer un ambassadeur étranger, lève une taxe sur tout l'empire, ou seulement sur quelques provinces. Le sadir frappe sur toutes les classes, mais il pèse principalement sur les propriétaires de terres et les habitants des villes, car les tribus errantes ne peuvent être aisément contraintes de le payer, puisqu'il faudrait saisir leurs tentes et leurs troupeaux, et qu'elles sont maîtresses de changer de lieu à leur volonté. Chaque contribuable devrait ne payer que dans la proportion de ce qu'il paie de *malliat* ou de revenu fixe ; mais les gouverneurs de province ne suivent d'autre règle que leur cupidité, et ne se font aucun scrupule de commettre à cet égard les injustices les plus criantes. Malcolm éva-

MCD 2019

luait, en 1810, le revenu fixe de la Perse à environ trois millions sterling (1); mais, si ce calcul était juste alors, il ne l'est plus aujourd'hui que le royaume a perdu l'Arménie et la Géorgie. Outre les taxes que nous venons de faire connaître, tous les Persans sont soumis à un impôt qui n'est prescrit que par l'usage; mais cet usage est une loi dont il n'est pas permis de s'affranchir. A la fête de Nouroze (équinoxe du printemps), les grands officiers de l'État, les ministres, les gouverneurs de villes et de cantons et les chefs de tribus doivent au monarque des présents qui se composent des productions de toutes les parties du royaume. Quelquefois ces dons sont remplacés par une somme d'argent; mais les donneurs de cadeaux ne paient qu'avec la bourse et aux dépens de toute la population. La quotité de ces présents s'élève, dit-on, aux deux cinquièmes des revenus publics : on a vu un gouverneur de province offrir jusqu'à cent mille tomans (2). C'est encore à l'époque du Nouroze que le shah reçoit le tribut payé par les princes et les chefs de tribus soumis à son autorité. Un autre produit, qui, dit-on, est assez fructueux, est la somme à laquelle sont imposés les prévenus condamnés par les cours de l'urf, et les employés du gouvernement déchus de leur place, pour avoir commis quelques fautes. En résumé, le souverain est le plus grand capitaliste du pays, puisque les deux tiers des revenus de l'État entrent dans son trésor.

(1) 75,000,000.

(2) Environ 1,500, 00.

MCD 2019

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

DES ARABES.

L'Arabie est une grande presqu'île, appartenant à l'Asie; elle est entourée au sud par la mer qui porte son nom; au nord-ouest elle confine à l'Afrique par l'isthme de Suez, et au nord elle est bordée par les déserts d'Irak et de Dschisira. Le plus célèbre géographe de l'antiquité, Ptolémée, partageait ce pays en trois régions, sous les dénominations suivantes : l'Arabie déserte, l'Arabie heureuse et l'Arabie pétrée (1). Comme l'intérieur de l'Arabie se compose en grande partie d'immenses espaces envahis par des sables, où règne le samoun, dont le souffle dessèche tout ce qu'il rencontre et frappe souvent de mort l'homme et les animaux, les habitants de cette péninsule ont long-temps échappé au joug des conquérants qui tour-à-tour ont ravagé la terre. Ils n'ont pu être domptés par les puissants monarques qui commandaient à Babylone ou régnaient dans l'Assyrie la Perse et l'Égypte. Cependant Alexandre soumit à sa domination quelques provinces arabes, qui s'affranchirent à sa mort. Les Romains portèrent aussi leurs armes de ce côté; mais leurs légions, jusqu'alors invincibles, éprouvèrent quelques défaites; néanmoins, les Césars devinrent maîtres de la partie septentrionale de l'Arabie. Les premiers habitants de cette terre avaient adopté le sabéisme, c'est-à-dire qu'ils adoraient les astres; toutefois, la religion chrétienne y fit d'assez grands progrès. En effet, durant les premiers siècles qui suivirent l'apparition du Christ, la foi nouvelle qu'il avait fondée au prix de son sang se répandit avec rapidité chez tous les peuples placés sous le sceptre des empereurs de Rome; mais quand elle eut triomphé du paganisme, la religion chrétienne vit naître dans son sein une foule de sectes, dont les partisans, persécutés pour les opinions, vinrent chercher un refuge parmi les Arabes : les plus nombreux furent les

(1) Ainsi nommée d'après l'ancienne cité de Petra, où les Romains et les Perses déposaient les marchandises qu'ils voulaient répandre dans l'Arabie, en même temps qu'ils trouvaient à Petra les productions du pays, qu'ils transportaient dans toutes les parties du monde connues à cette époque.

MCD 2019

Nestoriens et les Monophysites; un grand nombre de juifs vinrent encore dans ces mêmes lieux chercher une patrie. On peut croire que cet état de choses servit les projets de Mahomet quand il tenta de jouer le rôle de prophète. Quoi qu'il en soit, jusqu'au jour où parut ce personnage, les Arabes élevaient de nombreux troupeaux, cultivaient leurs champs et menaient une vie toute pastorale; tels ils étaient, tels ils sont encore aujourd'hui. Leur pays, dans sa vaste étendue, ne contient qu'un petit nombre de villes; presque tous les habitants appartiennent à des tribus qui vivent sous des tentes et changent de lieux à chaque saison; les uns récoltent ce qu'ils ont semé, les autres se livrent au brigandage et s'enrichissent avec les dépouilles des voyageurs. Aujourd'hui l'Arabie forme cinq provinces : le pays d'Yemen, gouverné par un iman; le pays d'Oman, régi par l'iman de Maskate; la province de Lachsa ou d'Hadsiar, et celle de Nedschid et d'Iémana; ces deux dernières sont habitées par les Wahabites, sectaires audacieux qui ont prétendu réformer le culte établi par le prophète, et ont même violé son tombeau. Vaincus par le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, ils ont perdu presque toutes leurs conquêtes.

Les Arabes font remonter leur origine à Khatan et à Ismaël, patriarches dont parle la Genèse, et qui vinrent établir leur résidence dans cette contrée. Il n'entre point dans notre plan d'examiner la validité de ces descendances, qui, fussent-elles fondées sur la vérité, sont toujours obscurcies par des fables qu'il est difficile, ou plutôt, à peu près impossible de reconnaître. A l'exemple des historiens qui nous ont précédé, nous allons commencer le récit des faits à la naissance de Mahomet, qui a tiré son pays de l'obscurité pour le lancer sur la scène du monde et l'élever au plus haut point de gloire et de prospérité. Mahomet naquit l'an 569 de l'ère chrétienne (1); il faisait partie de la tribu des Koraichites, et prétendait descendre d'Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham. La Mecque, où Mahomet vit le jour, était alors la ville la plus célèbre de l'Arabie, et l'on s'y rendait en pélerinage pour visiter la Kaaba ou maison carrée : c'était un temple qui renfermait les images d'Abraham et d'Ismaël; ces deux patriarches recevaient un culte d'adoration comme des divinités. La Kaaba était entourée extérieurement de trois cent soixante statues, représentant des génies ayant la mission de présider à tous les jours de l'année; on leur attribuait le pouvoir de faire tomber la pluie à leur gré et de féconder les champs. Au reste, toutes les tribus ne professaient pas le même culte; si le plus grand nombre offrait aux astres de l'encens et des prières, d'autres, croyant que l'univers était en proie à deux principes opposés, l'un bon et l'autre mauvais, rendaient un culte au second pour fléchir sa méchanceté, c'est-à-dire qu'ils adoraient le démon; on ne dit pas quelle était la religion suivie par les parents de Mahomet. Quoi qu'il en soit, son père se nommait Abdallah et sa mère Amina; ils moururent jeunes, et leur fils fut mis d'abord sous la tutelle de son grand-père Abdol-Mothalleb, puis sous celle de son oncle Abou-Thaleb. Nous ne rapporterons pas les faits miraculeux qui signalèrent la naissance du futur prophète, car l'histoire ne saurait les admettre dans ses annales; on assure cependant que dès son jeune âge il surpassait les autres enfants de sa tribu par la pénétration et la vivacité de son esprit, et montrait aussi un grand penchant à la méditation; il se mêlait rarement aux jeux et aux amusements de ses compagnons. Abou-Thaleb, ainsi que presque tous les habitants de la Mecque, allait porter dans la Syrie les productions de l'Arabie, et ramenait en échange les marchandises fabriquées dans l'empire r main, et qu'il vendait à ses compatriotes. Il emmena avec lui Mahomet, alors âgé de treize ans, et, à son retour, lui fit faire ses premières armes dans une petite guerre que les Mecquois eurent à soutenir contre quelques tribus voisines. Mahomet entra ensuite au service d'une riche veuve, appelée Khadigia, dont il fut chargé de diriger les affaires; cette femme, alors sur le retour, car elle avait quarante ans, offrit sa main au jeune Mahomet, qui passa subi-

(1) Les Orientaux nomment leur prophète Mohammed; nous continuerons de l'appeler Mahomet, pour nous conformer à l'usage adopté généralement.

MCD 2019

tement, par cette union, de la pauvreté à l'opulence. Il fit un digne usage de sa nouvelle fortune, en répandant ses bienfaits sur la famille de son oncle Abou-Thaleb, qui se trouvait dans un état voisin de l'indigence (1). Les quinze années qui suivirent son mariage, Mahomet les passa livré aux soins de son négoce et à l'éducation de ses enfants : ils étaient au nombre de huit, quatre fils et quatre filles; les dernières seules survécurent, et l'histoire rapporte qu'elles trouvèrent toutes des époux.

Devenu riche, Mahomet voulut se rendre célèbre, et, pour y parvenir, il commença par afficher un grand amour pour la retraite : c'est ainsi qu'il allait habiter chaque année pendant un mois une caverne, creusée par la nature dans les flancs du mont Hira, situé à quelque distance de la Mecque. Bientôt il fit confidence à ses amis que l'ange Gabriel venait l'y visiter et lui apporter des instructions de la part de Dieu, qui avait résolu, par son entremise, d'abolir l'idôlatrie pour y substituer la religion qu'avaient suivie Abraham et les prophètes. Khadigia crut aisément aux révélations faites par l'envoyé du ciel à son époux, qui compta parmi ses premiers disciples Ali, son cousin, fils d'Abou-Thaleb, et Abou-Bekr, qui devait un jour régner après lui. Ceux-ci prirent le nom de musulmans, qui veut dire *se remettre entre les mains de Dieu,* et recueillaient avidement les instructions de Mahomet, qui lui-même les recevait, disait-il, de la bouche d'un ministre du Très-Haut, et les écrivait chaque jour. C'est ainsi que fut composé le Koran (2).

Mahomet jouait le rôle de prophète depuis trois années, et n'avait converti que quelques membres de sa famille; il se décida enfin à faire éclater sa mission, et, au milieu d'un grand repas qu'il donna à ses parents, il prit la parole, et, après avoir montré les pernicieux effets de l'idolâtrie, il développa les avantages du culte qu'il voulait établir; mais, à l'exception du jeune Ali, la plupart des convives se montrèrent peu disposés à adopter la nouvelle croyance. Mahomet se mit alors à prêcher le peuple de la Mecque sur les places publiques : cette tentative révolta contre lui le plus grand nombre de ses concitoyens; dans leur indignation, ils menacèrent même de se livrer à des violences contre le nouvel apôtre et ceux qui avaient adopté ses doctrines. Abou-Thaleb était premier magistrat de la Mecque; quoiqu'il favorisât son neveu, quand il vit la profonde irritation des esprits, il conseilla à ce dernier de céder à l'orage et de s'éloigner, car Mahomet ne pouvait plus paraître en public sans être poursuivi par des injures et des malédictions. Il finit par aller chercher un refuge dans la ville de Taïef, à quelques lieues de la Mecque. Dans cette cité il ne réussit pas mieux que dans sa ville natale, où il revint secrètement. C'était l'époque où une foule de pélerins venaient visiter la Kaaba; Mahomet profita de cette circonstance pour essayer de se faire des prosélytes. Quelques habitants de Médine accueillirent favorablement ses prédications : ils étaient rivaux des citoyens de la Mecque, et propagèrent les préceptes de Mahomet parmi leurs compatriotes. Enhardi par ce succès, celui-ci ne craignit plus de déclarer hautement qu'il était chargé d'une mission divine, et qu'à ce titre il avait pénétré jusqu'au pied du trône de Dieu, qui avait daigné s'entretenir avec lui. Jusqu'alors il avait prêché la patience à ses disciples; dès qu'il se sentit fort, il leur dit qu'ils devaient repousser l'injure par le glaive, et leur fit jurer de sacrifier pour la défense de sa personne leur vie et leur fortune.

Abou-Thaleb était mort, et Mahomet, n'ayant plus de protecteur, fut en bute à la colère des magistrats de la Mecque; ils le regardaient comme un séditieux, qui allait allumer la guerre dans les murs de la cité. Mahomet se déroba à leur ressentiment, et se retira à Médine, dont la majorité des habitants avaient embrassé son culte. Cette retraite, ou cette fuite, est nommée hégire par les musulmans, et elle sert de point de départ à leur chronologie. On entrait alors dans l'année 622 de l'ère chrétienne.

Dès qu'il se fut établi à Médine, Maho-

(1) Vid. *Annales d'Abulféda*, tome I, page 28.
(2) Ce mot signifie lecture.

MCD 2019

met s'empara de toute l'autorité, et commença à faire exécuter ses lois, car il agissait comme pontife et comme roi. Ses sectateurs furent donc astreints à payer les aumônes prescrites, à observer le jeûne du ramadan, et à pratiquer des ablutions journalières. En sa qualité de prince, Mahomet déclara la guerre aux habitants de la Mecque, dont il enleva les troupeaux, et auxquels il fit éprouver les plus grandes pertes. Ses soldats pillèrent même la caravane qui se rendait à la Kaaba : c'était commettre un sacrilége, car l'époque où cette caravane arrivait était un temps de trève générale. Mais le prophète trouva moyen d'excuser ses sectateurs, en disant que si c'était un péché d'avoir fait la guerre à une semblable époque, les Mecquois en avaient commis un bien plus grand en s'opposant aux desseins de Dieu, et en chassant son prophète de leurs murs (1).

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu'une caravane composée de mille chameaux venait de Syrie ; Mahomet partit de Médine afin de s'en rendre maître; il était suivi seulement de trois cent treize hommes, tandis que les Mecquois avaient envoyé un corps de neuf cent cinquante hommes pour défendre la caravane. On en vint aux mains ; les soldats du prophète furent vainqueurs, et celui-ci fit couper la tête des captifs, qui s'étaient montrés ses ennemis les plus acharnés ; le reste dut rester esclave ou se racheter. Quand il fallut se partager le butin, Mahomet, pour prévenir des querelles qui auraient pu devenir sanglantes établit que, le cinquième du butin appartenait à Dieu et à son prophète, un autre cinquième devait être mis à part pour les parents du prophète, pour les pauvres et les orphelins ; le reste revenait aux soldats. On obéit à cette décision, car Mahomet avait soin de publier qu'elle émanait de Dieu lui-même. et nul de ses sectateurs n'aurait osé douter de la véracité du prophète. Les Mecquois ne tardèrent pas à vouloir tirer vengeance de leur défaite, et ils marchèrent sur Médine à la tête de trois mille hommes [624-625 de J.-C.]. Mahomet sortit à leur rencontre. Ses soldats eurent d'abord l'avantage ; mais ayant quitté leurs rangs pour achever la déroute de l'ennemi, la cavalerie mecquoise profita de cette faute, et Mahomet, en s'efforçant de rallier les siens, reçut plusieurs blessures : une particularité qui signale cette action, c'est que les femmes des Mecquois dont les pères, les époux et les frères avaient péri précédemment dans la bataille gagnée par Mahomet, avaient suivi l'armée, et mutilèrent les cadavres des vaincus, leur coupant le nez et les oreilles pour les suspendre à leur ceinture comme des trophées (1). Parmi les sectateurs de Mahomet qui périrent dans cette action, se trouva l'un de ses oncles, appelé Hamza ; le prophète prétendit qu'Hamza avait été reçu immédiatement dans le septième ciel, pour le récompenser d'avoir sacrifié sa vie à faire triompher la vérité (2).

La lutte continua donc entre les deux partis, et produisit une foule de scènes de meurtre et de pillage, qui se renouvelaient chaque jour ; les maisons et les récoltes étaient livrées aux flammes, et les prisonniers mis à mort. Une femme de la Mecque, ayant fait égorger un captif, se servit de son crâne pour en faire une coupe, dont elle faisait usage dans ses repas. Lorsque Mahomet établit son pouvoir dans Médine, il traita avec douceur les Juifs qui se trouvaient dans cette ville : mais n'ayant pu les décider à embrasser sa religion, il leur offrit l'alternative de se faire musulmans ou de subir le dernier supplice. Il leur permit cependant de s'expatrier, et les Hébreux, au nombre de sept cents, quittèrent Médine. Leur ressentiment arma de nouveau contre le prophète les Mecquois, qui revinrent mettre le siége devant Médine. Devenu prudent par sa défaite récente, Mahomet se renferma dans la place, qu'il fit

(1) Vid. *Monuments persans, arabes et turcs*, décrits par M. Reynaud, t. I, p. 210.

(1) Vid. *Annales d'Albuféda*, t. I, p. 96.

(2) Il portait l'étendard de l'armée, dont on lui avait confié la défense, à cause de sa bravoure reconnue. Surnommé par son neveu : *le Lion de Dieu*, il reçut, après sa mort, une autre dénomination : on l'appela *la joie des martyrs de la foi*. Les musulmans l'honorent comme un saint, et vont visiter son tombeau.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Martinet del.

J. Adam sculp.

1. ARABE DE MÉDINE. 2. FEMME DE LA MECQUE. 3. id. DE MÉDINE.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

entourer de retranchements. Après plusieurs attaques infructueuses, ses adversaires furent contraints de se retirer. Dès qu'ils se furent éloignés, Mahomet marcha aussitôt contre la tribu des enfants de Koraïda, chez laquelle un grand nombre de juifs s'étaient réfugiés. Il prit d'assaut une forteresse où ils s'étaient renfermés, et condamna à la mort tous les hébreux qui tombèrent vivants entre ses mains. Le succès de cette expédition acheva de donner à Mahomet la suprématie sur tous les chefs de l'Arabie, et il jugea que le temps était venu de s'ouvrir les portes de la Mecque, soit par la ruse, soit par la force. Suivi de quatorze cents soldats, et menant avec lui soixante-dix chameaux, destinés à être sacrifiés dans les cérémonies religieuses, il se mit en marche pour la ville sainte. Mais les habitants et leurs alliés s'étaient saisis de tous les passages, Mahomet jugea qu'il était plus utile pour lui de conclure un traité, que de livrer une bataille, et il fut convenu que lui et les siens seraient admis l'année suivante, sous la condition de ne pas avoir d'autre arme que leur épée. Cet accommodement excita l'indignation des compagnons du prophète; mais il réussit à calmer leur mécontentement, certain d'avance que la Mecque ne tarderait pas à lui ouvrir ses portes. En effet, les habitants de cette cité qui s'étaient convertis à l'islamisme se rendirent à son camp; Mahomet les repoussa, car il en avait pris l'engagement; mais ces derniers, n'ayant plus d'asile, se mirent à ravager les environs de la Mecque. Le prophète, à la prière des magistrats de la cité sainte, consentit à les recevoir, et augmenta ses forces de nouveaux partisans, d'autant plus dévoués à sa cause qu'ils venaient de souffrir pour elle. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs établis à Khaibar, forteresse située à six journées de Médine. Ceux-ci, quoique leurs murs fussent ébranlés par le choc du bélier, ne perdirent pas courage, et repoussèrent si vivement leurs adversaires, que le prophète chargea d'une dernière attaque Ali, qui était en même temps son cousin et son gendre (1). Il lui ceignit une épée à deux tranchants (1), lui remit un drapeau, et lui commanda de marcher à l'assaut. Ali eut bientôt franchi la brèche, où il fut arrêté par un géant, nommé Marhab, fameux par ses exploits; il lui fendit la tête et pénétra dans la place, qui fut obligée de se rendre. Cette victoire fut cependant fatale au prophète; il fut empoisonné par une sœur du géant qui avait succombé sous les coups d'Ali: la force de sa constitution triompha du venin; mais il avait attaqué les sources de la vie, et abrégea les jours de Mahomet.

Néanmoins, il recouvra la santé, et continua de se livrer aux soins du gouvernement; mais sa passion effrénée pour les femmes lui causa de grands embarras. Le gouverneur de l'Égypte, qui, à cette époque, appartenait à l'empereur grec, avait envoyé au prophète des présents, dont faisaient partie deux jeunes filles d'une rare beauté; l'une, appelée Marie, attira son attention: il s'enflamma d'amour pour elle; mais pour la posséder il fallait tromper la jalousie de ses autres femmes. En dépit de toutes ses précautions, il fut surpris par l'une de ses épouses, qui se nommait Hafsa et était fille d'Omar, musulman aussi fanatique que dévoué à la fortune du prophète. Hafsa ne put s'empêcher de laisser éclater son ressentiment, et son mari la répudia, ainsi que toutes ses autres épouses. Enfin, pour apaiser un scandale qui pouvait avoir des suites dangereuses pour sa réputation et pour son autorité, Mahomet reprit toutes ses femmes; mais il ajouta au Koran un nouveau verset, l'autorisant à posséder toutes les femmes qui lui inspireraient des désirs. — Quelques mois après cette aventure, il se mit en route pour se rendre à la Mecque, où il fut reçu avec répugnance par les habitants; cependant, il y demeura quatre jours, et pénétra dans tous les lieux saints, entre autres dans la Kaaba.

Après avoir immolé soixante-dix chameaux, qu'il avait amenés pour les sacrifier au seigneur, Mahomet revint à Médine; mais, durant son court séjour dans la ville sainte, il fit un grand nombre de pro-

(1) Il avait épousé peu de temps auparavant Fatime, la fille chérie du prophète.

(1) Cette épée était connue sous le nom de doul *fekar*, ce qui veut dire: celle qui pourfend tout.

MCD 2019

sélites, dont les plus illustres étaient Khaled et Amrou, qui se signalèrent, dans la suite, par leurs exploits guerriers; le gardien même de la Kaaba adopta le culte de Mahomet, et son exemple fut suivi par les principaux Mecquois. Peu de temps après l'accomplissement de son pélerinage, le prophète saisit une occasion pour rompre la trève qui existait entre lui et les habitants de la Mecque, et il parut bientôt devant cette ville à la tête de dix mille hommes : à peine éprouva-t-il quelque résistance. Il sacrifia, dit-on, seulement une douzaine de ses ennemis les plus acharnés, et pardonna à tout le reste de la population. Dès qu'il fut entré dans la ville, il se rendit à la Kaaba; il ordonna de détruire les trois cent soixante idoles qui entouraient cet édifice, il fit même abattre les statues d'Abraham et d'Ismaël, sous le prétexte qu'on devait honorer ces patriarches et non pas leur rendre un culte divin. Mahomet s'occupa ensuite d'extirper l'idolâtrie dans toutes les cités du voisinage, qui adoptèrent la foi nouvelle, à l'exception de quelques tribus. Il fut obligé d'en venir aux mains avec les habitants du pays de Taïef : l'action fut sanglante; les musulmans, que leur nombre avait rendu trop confiants, ayant éprouvé une vive résistance, se mirent à fuir, et les ennemis arrivèrent jusqu'au prophète, qui se tenait sur une éminence, entouré de ses partisans les plus dévoués, parmi lesquels on remarquait son oncle Abbas, Abou Békr, Omar et Ali. Il voulait se jeter au milieu des combattants et périr glorieusement les armes à la main; mais il en fut empêché, et Abas étant parvenu à faire entendre sa voix aux musulmans, ceux-ci se rallièrent autour de leurs chefs et attaquèrent à leur tour les idolâtres. Mahomet, ramassant une poignée de sable, la jeta contre ses adversaires, en criant : *Que leurs faces soient confondues.* Ses soldats redoublèrent d'efforts et finirent par faire reculer l'ennemi, qui enfin fut mis en déroute. Mahomet, pour achever sa victoire, alla mettre le siége devant la cité de Taïef; mais s'il ne put s'en rendre maître, toutefois il enleva aux habitants tous leurs alliés, qu'il attacha à sa cause en leur rendant les prisonniers qu'il avait faits sur eux [huitième année de l'hégire et 631 de J.-C.]. Il se rendit ensuite à la Mecque pour rendre grâce à Dieu de son triomphe, puis il revint à Médine, où il reçut, par des ambassadeurs, la soumission de presque tous les peuples de l'Arabie, car les provinces de cette contrée, appartenant à la Perse, s'en détachèrent, entraînées par l'exemple de leur gouverneur, qui embrassa l'islamisme. Ayant réduit tous ses voisins sous sa domination, Mahomet forma le dessein d'attaquer l'empire de Constantinople en Asie, et il partit à la tête de trente mille hommes; il traversa le pays des Témoudites, qui occupaient une fertile vallée au midi de la Mer-Morte; mais comme les habitants persistaient dans leur leur idolâtrie, il empêcha les musulmans de se désaltérer à l'eau d'un puits qui servait aux Témoudites, et il ordonna de passer outre. Son armée eut encore à soutenir une attaque dangereuse, celle du samoun, vent pestilentiel du désert qui frappe de mort tous ceux qui respirent son souffle empoisonné; mais, grâce aux mesures prudentes prescrites par leur général, les musulmans échappèrent à ce fléau, et subjuguèrent les Arabes d'Ailah, placés à l'extrémité de la Mer-Rouge, et ceux de Gerah et d'Adraa, qui occupaient l'ancien pays des Moabites. Pour entreprendre cette expédition, le prophète avait été contraint d'employer la rigueur, car il s'était mis en marche à l'époque de la récolte, et cette circonstance avait refroidi l'ardeur de ses partisans; mais Abou-Békr, Omar, Othman et quelques autres, ayant offert une partie de leur fortune, leur zèle enfanta des imitateurs, et Mahomet leva une armée la plus nombreuse qu'il eût jamais eue sous ses ordres. Revenu vainqueur à Médine, il punit ceux qui avaient refusé de le suivre ou qui l'avaient abandonné en chemin, en les séparant, durant cinquante jours, de la communion des fidèles. Il fit encore un nouveau pélerinage à la Mecque; il menait cette fois à sa suite quatre-vingt-dix mille hommes et une quantité innombrable de brebis et de chameaux couronnés de fleurs, et qui devaient être sacrifiés. Après avoir visité la Kaaba, il gravit, hors de la ville, la colline de Safa, et prononça à haute voix ces paroles : « *Dieu est grand » et il n'a pas de compagnon, la puis-*

MCD 2019

» *sance appartient à lui seul; louange* » *soit à lui, il n'y a pas d'autre dieu que* » *Dieu.* » Il ajouta alors un nouveau chapitre au Koran, où il faisait dire par le Seigneur : « C'est maintenant que les mécréants » n'oseront plus attaquer votre culte, ne les » craignez plus; c'est aujourd'hui que j'ai » mis la dernière main à votre religion. » Avant de quitter la Mecque, Mahomet fit deux réformes importantes : la première fut l'abolition des mois sacrés, durant lesquels les Arabes ne pouvaient se faire la guerre; la seconde était relative au calendrier. Afin que les peuples de l'Arabie pussent venir à la Mecque à une époque déterminée, on avait rendu l'année à peu près fixe : le prophète régla qu'elle serait lunaire; il est difficile de deviner le motif de ce changement, car il devait gêner les pélerins, puisque l'époque du voyage à la Mecque allait désormais varier sans cesse, et devait tomber tantôt à l'instant des semailles, tantôt à celui des récoltes. Quoi qu'il en soit, Mahomet avait brisé toutes les résistances autour de lui, il avait commencé par recommander la tolérance; mais alors il changea de langage et inséra dans le Koran la déclaration suivante de la part de Dieu et de son prophète : « Par- » tout où vous trouverez des idolâtres, com- » battez-les, assiégez-les, tendez leur des » piéges. » En conséquence, il publia un décret où il accordait aux infidèles un délai de quatre mois pour se convertir; mais à l'expiration de ce terme, s'ils n'avaient pas embrassé l'islamisme, on devait les exterminer. Au reste, c'est ainsi que procèdent tous ceux qui aspirent à commander à la société : sont-ils faibles, ils affichent de la modération, sont-ils devenus forts, ils imposent leurs volontés par la force, à défaut de la persuasion. Médine était le siége du gouvernement de Mahomet, et ce fut dans cette ville, sa résidence habituelle, qu'il sentit de nouveau les atteintes du poison que lui avait administré a sœur de Marhab. Le mal devint si violent, que Mahomet, pressentant peut-être qu'il devait le conduire au tombeau, se retira dans la maison occupée par Aïescha, celle de ses femmes qui avait toujours eu le plus d'ascendant sur son esprit, et à laquelle il accordait une confiance illimitée (1). Quoiqu'il éprouvât les plus vives douleurs et qu'il fût en proie à une fièvre ardente, Mahomet ne perdit jamais de vue les intérêts de sa politique, et réussit à se débarrasser par un assassinat, qui eut lieu la veille de sa mort, d'un autre prophète, nommé Asvad, qui prêchait sa doctrine dans l'Yemen, et plus d'une fois durant son règne il eut recours à cet infâme moyen pour venir à bout des hommes dont l'ambition ou la position était un obstacle à sa puissance. Sa maladie dura treize jours; il les passa presque toujours entouré de ses principaux disciples, auxquels il adressait des avis et des exhortations; il se fit encore porter plusieurs fois à la mosquée, où il déclara à tous les assistants qu'il était prêt à répondre à toutes les plaintes et toutes les réclamations qui lui seraient adressées. Un homme redemanda trois drachmes; il les lui fit donner en disant : « J'aime encore mieux avoir » à rougir dans ce monde-ci que dans l'au- » tre. » Le lendemain de cette scène, il donna la liberté à ses esclaves. On rapporte que Mahomet demanda une plume et de l'encre pour écrire un nouveau Koran, ce qui alluma une vive discussion parmi les assistants; la dispute devint si vive, que le malade fit sortir tout le monde de sa chambre. « Il n'est pas séant, » dit-il, « de se que- » reller en présence de l'apôtre de Dieu. » Depuis ce jour, Aïescha ne permit plus qu'on approchât du lit de son époux, qui expira le lundi 12 du mois de rebi premier [8 juin 632 de J.-C.].

Mahomet ne laissait point de fils, et les débats qui s'élevèrent dès qu'il eut fermé les yeux retardèrent ses funérailles. Ali, son gendre, semblait avoir les droits les plus forts; mais il fut contraint de céder à l'ascendant d'Omar, qui termina le différent par un trait d'abnégation, qui entraîna tous les assistants. En effet, on était convenu de nommer deux kalifes, et le choix étant tombé sur lui pour partager cette haute dignité, il la refusa et jura fidélité à Abou-Békr, beau-père de Mahomet. Celui-ci fut accepté par

(1) Mahomet avait douze femmes légitimes, qui habitaient chacune une maison séparée.

MCD 2019

tous ses rivaux ; Ali, déchu du trône, reçut la mission de laver seul le corps du prophète, que l'on revêtit de trois robes. Les uns voulaient qu'il fût inhumé à la Mecque, où il était né ; d'autres soutinrent, au contraire, qu'il devait être enterré à la place qui avait reçu son dernier soupir. Cette opinion, soutenue par Abou-Békr, l'emporta, et l'on creusa la tombe du prophète à l'endroit même qu'avait occupé son lit de mort. Une mosquée s'élève aujourd'hui sur le cercueil de Mahomet ; c'est là que, depuis douze siècles, les musulmans viennent offrir des vœux et des hommages à celui qu'ils appellent l'apôtre de Dieu.

Après avoir retracé l'histoire politique du prophète, nous allons rassembler sur ce personnage toutes les particularités relatives à sa vie privée, afin de le faire mieux connaître à nos lecteurs. Commençons par ses qualités physiques. Il avait la tête grosse et la barbe épaisse, le front large et les traits réguliers ; sa voix était pleine et sonore, et il était de taille moyenne. Il prenait, au reste, un grand soin de sa personne, et teignait ses cheveux en rouge : aussi, quoiqu'il entrât dans la vieillesse quand il mourut, sa tête ne paraissait pas avoir blanchi. S'il commit de grands crimes pour s'introniser et se placer au-dessus de tous les autres hommes, en s'égalant presque à Dieu, ses talents peuvent en quelque sorte couvrir ses vices, que ses sectateurs ont transformés depuis en vertus : car le succès justifie tout. Il était, au reste, doué d'une habileté peu commune pour tirer parti des hommes dont il voulait faire les instruments de ses desseins. Fallait-il verser le sang, il employait le bras d'Omar ; car ce dernier était un enthousiaste toujours prêt à obéir à ses ordres sans les discuter. S'il fallait persuader les esprits, il choisissait avec discernement, parmi ses disciples, les hommes qui possédaient l'heureux don de convaincre les autres par l'adresse ou la force de leurs arguments. Nous empruntons à un ouvrage moderne (1) le passage suivant, qui nous dépeint Mahomet tel qu'il fut réellement, en dégageant cette grande figure des traits exagérés tracés par ses sectateurs et ses adversaires.

« Mahomet était naturellement gai, affable, » d'une humeur égale. Il écoutait patiem- » ment tout le monde, et, suivant l'expres- » sion de ses historiens, quand il était en so- » ciété, il ne se levait jamais le premier. Sa » conversation était douce et enjouée ; il en- » tendait même la plaisanterie. Un jour, une » veille femme étant venue le prier de de- » mander pour elle à Dieu le paradis, il ré- » pondit que le paradis n'était pas fait pour » les vieilles femmes. Ensuite, comme cette » femme s'était mise à pleurer, il ajouta : » Oui, les vieilles femmes n'entreront pas » dans le paradis ; car auparavant Dieu les » rajeunira. La maison de Mahomet était » simple et modeste ; en un mot, semblable » à celle d'un particulier. Il avait, à la cam- » pagne, vingt chamelles, cent brebis, six ou » sept chèvres qui fournissaient du lait à sa » famille. Les terres qu'il possédait suffi- » saient à sa provision d'orge ou de dattes ; » on ne se nourrissait le plus souvent, chez » lui, qu'avec ce fruit ; on ne buvait que de » l'eau ; quelquefois même, deux mois se pas- » saient sans qu'on allumât du feu dans la » maison. En voyage, Mahomet faisait mon- » ter un de ses esclaves en croupe avec lui, » et tous deux mangeaient au même plat. A » la ville, il tenait successivement compa- » gnie à ses femmes, ou allait manger fami- » lièrement chez ses amis. Il ne se distin- » guait des autres ni dans le vêtement ni » dans la manière de vivre. Il s'était d'abord » permis le coton ; trouvant ensuite le coton » trop riche, il s'en interdit l'usage, et s'ha- » billa de laine. Il cousait sa chaussure, rac- » commodait ses habits, allumait son feu, » balayait sa chambre et se servait lui-même. » Mahomet était si sobre, que lorsqu'il mou- » rut, on entendit Aïescha qui disait : O toi » qui ne mangeais pas de l'orge tout ton saoul! » En effet, il portait si loin la tempérance, » que, quelquefois, pour apaiser la faim qui » le dévorait, il était obligé de se presser le » ventre avec une pierre.

» La plus grande partie de l'orge et des » dattes, il l'abandonnait aux pauvres ; il » entretenait constamment quarante person-

(1) V. l'excellent ouvrage de M. Reynaud intitulé : *Monuments arabes, persans et turcs*, t. I, p. 272 et suiv.

MCD 2019

» nes à ses frais. Quelque chose qu'on lui de-
» mandât, il ne disait jamais non : aussi lui
» arriva-t-il souvent de manquer du néces-
» saire. Dieu, suivant l'expression de ses his-
» toriens, lui avait offert la clef des trésors
» de la terre, et il n'en avait pas voulu. Dans
» son intérieur domestique, il était bon, fa-
» cile, d'un caractère qui le faisait aimer.
» Les parents d'un de ses esclaves, nommé
» Zéid, étant venus apporter sa rançon, Zéid
» refusa d être racheté, en disant : Où trou-
» verai-je un père si indulgent, un maître
» si attentif à mes intérêts?

» Mahomet était très-zélé pour ses amis;
» il les servait avec la même ardeur qu'il en
» était servi : c'était, à ses yeux, le meilleur
» moyen de les attacher à sa cause. Un jour,
» des Médinois, qui embrassèrent les pre-
» miers son parti, lui ayant témoigné quel-
» que crainte qu'il ne fît sa paix avec leurs
» ennemis, et qu'eux-mêmes ne se trouvas-
» sent en butte à leur vengeance, il leur dit :
» Entre nous tout est commun; le sang des
» uns est le sang des autres; la ruine des uns
» est la ruine des autres, et je dépends de
» vous comme vous dépendez de moi. Je fe-
» rai la guerre à ceux qui vous feront la
» guerre, et je serai toujours en paix avec
» vous.

» Par une suite naturelle, il s'entretenait
» familièrement avec ses amis, se mêlait de
» leurs affaires, entrait dans leurs intérêts,
» etc... Mais autant il était disposé à les ser-
» vir, autant il était implacable contre ses
» ennemis. Si quelqu'un mettait obstacle à
» ses desseins, il ne consultait plus que l'ex-
» cès de son ressentiment : le fer, le poison,
» rien ne lui coûtait.

» L'activité de Mahomet était infatigable;
» son esprit était dans un travail continuel.
» On le voyait sans cesse occupé à prévenir
» les desseins de ses ennemis ou à les com-
» battre. C'est surtout les armes à la main
» qu'il était redoutable. Les musulmans comp-
» tent jusqu'à vingt-sept expéditions où il se
» trouva : c'est de là qu'ils l'ont surnommé
» le prophète des guerres et des combats, le
» prophète du sabre. »

Mahomet se faisait instruire de tout ce qui se disait et se faisait; aussi, quelquefois ses compagnons en étaient étonnés : il avait coutume de faire honneur de cette pénétration aux révélations de l'ange Gabriel. Les musulmans, pour rendre raison de la sagacité avec laquelle Mahomet devinait les choses les plus secrètes, disent « qu'il avait » entre les deux épaules deux petits yeux » aussi fins que des trous d'aiguille, avec » lesquels il voyait à travers les habits. — » Mahomet était superstitieux, car il croyait » aux rêves et se les faisait expliquer par » Abou-Békr : il ajoutait foi aussi à la ma-» gie, et se crut un moment ensorcelé. — » En un mot, son dévouement pour ses amis, » sa douceur envers ses inférieurs, et la su-» périorité de son esprit, avaient inspiré un » tel enthousiasme à ses disciples, que lors-» qu'il se purifiait ils enlevaient l'eau qui » avait lavé ses souillures, et la buvaient; » lorsqu'il crachait, ils avalaient sa salive; » lorsqu'il se coupait les cheveux, ils les ra-» massaient avec empressement. Ainsi, dans » son dernier pélerinage, à la Mecque, le » prophète s'étant rasé la tête, Khaled re-» cueillit les cheveux de Mahomet, et les » porta toujours à son turban, les regar-» dant comme le plus sûr garant de ses vic-» toires. »

Après l'ambition, les deux passions dominantes du prophète étaient les parfums et les femmes : né avec le tempéramment le plus fougueux, il avait besoin de plusieurs épouses pour satisfaire ses désirs toujours renaissants; aussi en eut-il jusqu'à douze, auxquelles il adjoignit de belles esclaves, qu partageaient aussi sa couche. Neuf de ses femmes légitimes existaient encore au jour de son trépas, mais elles furent contraintes de vivre dans le célibat; car il ne leur permit pas de se marier après sa mort, en insérant dans le Koran un verset où il dit : « Vous ne de-» vez pas faire injure au prophète, ni épou-» ser aucune de ses femmes. » Cependant plusieurs d'entre elles étaient jeunes encore; Aïescha avait à peine vingt ans : elles se soumirent à cet arrêt, et, devenues veuves, vécurent dans la chasteté.

Nous avons déjà dit que le prophète avait eu de sa première femme, Khadigia, quatre fils et quatre filles; ces dernières seules sur-

MCD 2019

vécurent, et furent toutes mariées : Fatime, qui était l'aînée, et qui était la plus chérie. devint l'épouse d'Ali : les musulmans l'ont placée parmi les quatre femmes qui ont atteint la perfection. Mahomet avait eu un fils d'une esclave égyptienne, nommée Marie ; mais il expira quelques mois après sa naissance.

Comme il vivait dans un temps d'ignorance, il n'est pas surprenant que Mahomet ne sût ni lire, ni écrire ; d'ailleurs l'art de tracer des caractères sur le papier n'était alors que le partage d'un petit nombre de personnes : aussi le prophète avouait-il son ignorance. Néanmoins il paraît que lorsqu'il eut saisi la toute-puissance il parvint à posséder le double talent qui lui manquait. Au reste il avait plusieurs secrétaires, auxquels il accordait plus ou moins de confiance ; les uns écrivaient sous sa dictée les prétendues révélations que Gabriel lui faisait de la part de Dieu, les autres rédigeaient les actes de son gouvernement ; quelques-uns présidaient même aux détails de l'administration de sa maison. Tout ce qui avait servi à l'usage de Mahomet étant devenu précieux pour ses sectateurs, ils nous ont transmis le nombre de ses chevaux, de ses mules, de ses ânes, de ses chameaux, et nous ont conservé jusqu'à leurs noms. Un historien de Mahomet raconte gravement que lorsque le prophète mourut, entraîné par son désespoir, un de ses ânes alla se jeter dans un puits. Nous possédons encore une liste de toutes les armes à l'usage du prophète : il avait neuf épées, trois boucliers, deux casques, que l'on distinguait par des épithètes. On lui attribue une foule de miracles, qu'il serait trop long de rapporter ici, car ils s'élèvent à plus de soixante mille : nous rapporterons seulement un de ces prodiges ; c'est que les infidèles ayant demandé un miracle, Mahomet fendit la lune en deux. Le Koran fourmille de contradictions, et n'est, en réalité, qu'une compilation indigeste, et un mélange des dogmes de la loi d'Israël et de celle du Christ. La morale de ce livre est souvent pure, mais prise aux sources dont nous venons de parler. Mahomet a cependant imprégné son œuvre d'une espèce de fatalisme, qui inspire à ses sectateurs le sentiment de la résignation, car tous les événements de ce monde étant arrêtés d'avance, il ne reste plus à l'homme qu'à se soumettre à tous les maux qui peuvent l'accabler. Au reste, le dogme de la résignation est favorable au despotisme : de là vient sans doute que tous les peuples qui ont embrassé l'islamisme sont soumis à ce régime. Il faut, de plus, remarquer que lorsque Mahomet établit sa religion, les autres cultes qui régnaient en Arabie étaient fort au-dessous du sien ; ils étaient déshonorés par le meurtre, par des absurdités grossières, et dépourvus, en outre, de moralité. Il ne faut pas non plus oublier que les musulmans ne durent éprouver d'abord que de faibles obstacles pour propager leur foi : le nord de l'Arabie Pétrée, la Syrie, la Palestine et l'Egypte appartenaient à l'empire d'Orient ; mais cet empire déclinait rapidement. Tout avait dépéri : les arts, le commerce et surtout la discipline militaire. Au lieu de rester soldats, les Grecs étaient devenus théologiens ; habiles à discuter, ils ne savaient plus combattre. La Perse, déchirée par des divisions intestines, était hors d'état d'opposer quelque résistance à des hommes qui, comme les Arabes, étaient enflammés par le fanatisme le plus puissant et le plus irrésistible, puisqu'il était puisé dans le sentiment religieux. Toutes ces causes expliquent suffisamment les triomphes de l'islamisme, qui n'employa guère d'autre argument que le sabre. C'est ce qui distingue Mahomet des autres prophètes ou législateurs religieux qui ont endoctriné le genre humain. La plupart, au contraire, n'ont employé d'autre arme que la persuasion, et ont toujours prêché l'horreur du sang.

La mort de Mahomet ouvrait un vaste champ à l'ambition ; aussi une lutte s'éleva entre les personnages qui aspiraient à sa succession. Nous avons dit qu'Abou-Békr fut élu, mais seulement parce qu'Omar se déclara en sa faveur. Les deux femmes du prophète qui avaient assisté à son agonie (1) avaient déclaré qu'Abou-Békr avait été choisi par Mahomet pour le remplacer ; ce-

(1) C'étaient Aïescha et Afsa.

MCD 2019

pendant cette déclaration ne produisit aucun effet. Ali s'était refusé à l'élévation du nouveau kalife; celui-ci chargea Omar de faire cesser cette opposition. Ali, assiégé dans sa maison, à laquelle les assaillants menaçaient de mettre le feu, se laissa arracher son adhésion, et Abou-Békr monta sur le trône. On se rappelle qu'il était père d'Aïescha, et avait toujours montré autant de dévouement que de docilité à tous les désirs de Mahomet. Toutefois, des rébellions éclatèrent contre lui; plusieurs tribus abjurèrent l'islamisme, et refusèrent de payer les impôts établis par la nouvelle loi. Khaled, envoyé contre les rebelles, les vainquit, et les força de rentrer dans le devoir. Ce général marcha ensuite pour étouffer une révolte encore plus dangereuse, et dont le chef était un certain Moséiléma, de la tribu d'Honifa. Il s'était déclaré l'égal de Mahomet, auquel il avait écrit en ces termes : Moséiléma, apô»tre de Dieu, à Mahomet, apôtre de Dieu : »*Que la moitié de la terre soit à toi et* »*l'autre moitié à moi.* » Cette proposition fut rejetée hautement par le maître de Médine et de la Mecque, qui mourut avant d'avoir abattu cet audacieux rival. Le premier soin d'Abou-Békr fut de punir Moséiléma. Khaled, à la tête de quarante mille hommes, le battit. L'imposteur périt dans la bataille, et ses partisans se hâtèrent de retourner au culte de Mahomet qu'ils avaient abandonné. (11e année de l'hégire et 633 de J.-C.)

Deux autres imposteurs inquiétèrent encore le gouvernemont d'Abou-Békr : l'un, mis en déroute par Khaled, abjura ses erreurs et retourna à l'islamisme; l'autre, qui s'était érigée en prophétesse, fut mise à mort. Quelques auteurs prétendent qu'elle avait épousé ce Moséiléma dont nous venons de raconter la défaite. Il fallait trouver un aliment à l'ardeur de ses généraux et de ses soldats : Abou-Békr résolut de leur ouvrir la carrière des combats en envahissant la Syrie, province de l'empire grec. Le prince qui occupait le trône de Constantinople était Héraclius, qui se distinguait de la plupart de ses prédécesseurs par des talents guerriers. Il éprouva d'abord quelques échecs; mais il finit par battre les troupes musulmanes commandées par Abou-Obeidah. Le célèbre Khaled vint partager le commandement, par ordre du kalife, et, dès qu'il fut arrivé, la victoire revint sous les drapeaux de ses compatriotes. Il se rendit maître de Bostra, et mit aussitôt le siége devant Damas. Une armée grecque de soixante-dix mille hommes marcha au secours de cette ville; mais elle fut détruite après un grand carnage, et Khaled poursuivit ses opérations, qui se terminèrent par la prise de Damas. Les habitants éprouvèrent toute la rage des vainqueurs, qui en passèrent un grand nombre au fil de l'épée. Khaled se montra tout à la fois général et soldat; car, ayant défié en combat singulier deux généraux grecs, il les força de se rendre. On vit même sous les murs de Damas, et à la bataille qui fut livrée aux environs de cette cité, des femmes arabes combattre, et rivaliser de bravoure avec les hommes. Cependant la Syrie n'était pas entièrement conquise, lorsque Abou-Békr mourut, après avoir régné environ trois ans. Quoiqu'il eût des enfants, il nomma, par son testament, Omar pour son successeur. Ce choix prouve que celui qui le fit *n'avait en vue, comme il le dit lui-même, que le bonheur de son peuple.* Il savait qu'Omar, par l'ascendant de son caractère, pouvait seul réunir toutes les volontés, et n'hésita pas de le préférer à sa famille (treizième année de l'hégire; de J.-C. 635). Abou-Békr imita le prophète par son désintéressement et par sa simplicité; car, maître de tant de trésors, il ne possédait, quand il expira, que cinq drachmes, un chameau, un esclave et le vêtement qu'il portait sur lui. Il était encore plein de charité; mais ce qui recommande sa mémoire à la reconnaissance des fidèles musulmans, c'est qu'il s'occupa de recueillir les chapitres du Koran pour en former un volume : il confia ce travail à des personnages estimés par leur science et leur caractère, ce qui n'empêcha pas le kalife Othman d'ordonner une nouvelle révision de l'œuvre du prophète. On voit donc que ce livre n'est pas demeuré tel qu'il est sorti originairement de la bouche de son auteur (1).

(1) Vid. *Annales d'Albufeda*, t. I, p. 212 et 264.

MCD 2019

Omar, soit qu'il se sentît incapable de tenir la place de Mahomet, ou soit qu'il voulût seulement faire parade d'une feinte humilité, refusa d'abord le pouvoir suprême; il se rendit enfin aux instances qui lui furent faites. Son prédécesseur avait porté le titre de vicaire de l'apôtre de Dieu; le nouveau pontife s'appela d'abord le vicaire de l'apôtre de Dieu; mais il adopta bientôt la dénomination de commandeur des croyans, qu'il a transmise à ses successeurs, et qu'ils ont adoptée. Omar s'occupa d'étendre les conquêtes des musulmans; mais son premier acte fut de restituer le commandement à Abou-Obéidah, et de destituer Khaled, malgré ses nombreux services et ses brillants exploits. Il annonça même au peuple cette résolution du haut de la chaire dans la mosquée, et subit les observations d'un de ses auditeurs, qui rappela à cette occasion qu'Abou-Békr ayant été sollicité de ne plus se servir des talents guerriers de Khaled, avait répondu : « qu'il serait bien fâché de laisser » inutile dans son fourreau une épée que » Dieu avait tirée pour le service du vrai » culte. » Omar répliqua à cette attaque par un discours où il s'efforça de justifier le choix qu'il venait de faire. Khaled se soumit sans murmurer à l'ordre du kalife, mais il voulut rester sous les drapeaux, et consentit à servir sous les ordres de celui qui, la veille, était à peine son égal. A la même époque, une armée musulmane, conduite par Sad-Ben-Wakas, envahit la Perse, où régnait alors Yesdijird; la bataille de Nahavund, gagnée par les Arabes, fit crouler d'un seul coup la monarchie persanne (de l'hég. 21, et 641 de J.-C.). Cependant l'armée de Syrie obtenait, à son tour, de rapides succès; Abou-Obéidah réduisit sous son obéissance Balbeck, Émesse et plusieurs autres villes importantes de la Syrie. Héraclius, pour sauver cette province, fit un dernier effort, et rassembla une armée nombreuse sous les ordres d'un général nommé Manuel. Les Grecs succombèrent encore à la journée de Yermouk : le chef musulman remporta cette victoire avec la tête et le bras de Kaled, qui se distingua dans cette action autant par son habileté que par son courage Nous croyons devoir citer une anecdote qui peint vivement l'esprit qui animait alors les Arabes. Omar, instruit par son général que ses soldats avaient oublié la défense proscrivant l'usage du vin, ordonna de faire donner aux coupables soixante coups de bâton sous la plante des pieds. Ceux qui avaient commis cette faute subirent sans se plaindre le châtiment prononcé par le kalife. Un grand nombre d'entre eux vinrent même se déclarer volontairement. Avec des guerriers si braves et si obéissants, on pouvait tout oser et tout se promettre de leur courage; aussi Obéidah ne reculait-il devant aucune entreprise, et défiait-il tous les obstacles, certain de les surmonter avec des hommes qui regardaient la mort comme un bienfait, parce qu'elle devait les conduire à la possession du paradis. Cependant, au lieu d'achever la conquête de la Syrie, sur l'ordre qu'il reçut d'Omar, il marcha sur Jérusalem, et offrit aux habitants l'alternative d'embrasser l'islamisme ou de subir une ruine totale. Ceux-ci ne furent pas intimidés, et se défendirent quatre mois entiers; enfin, n'ayant plus l'espoir d'être secourus, ils proposèrent de capituler. Chargé par ses concitoyens d'obtenir des conditions favorables, le patriarche parla du haut des murs de la place, et dit au général musulman « que quiconque se présentait en ennemi » devant la sainte cité, s'attirait la colère de » Dieu. » Obéidah lui répondit : « Nous sa- » vons que Jérusalem est une ville illustre; » mais comme les mahométans sont plus » dignes de la posséder que les chrétiens, » que c'est le séminaire des prophètes et le » lieu de leur sépulture, que notre grand » Mahomet y est monté en une nuit au ciel, » où il approcha du Seigneur, qui daigna » lui parler, le kalife est résolu de continuer » le siége jusqu'à ce que la ville lui soit » rendue. »

Il fut convenu que Jérusalem ouvrirait ses portes, mais il fallut attendre l'arrivée d'Omar, qui se rendit au camp, car il voulait avoir la satisfaction d'entrer le premier dans la ville sainte. Il accomplit ce long voyage, non avec la pompe et le brillant cortége d'un souverain, mais avec le modeste équipage d'un simple voyageur. Il était sur un chameau portan

MCD 2019

en croupe les provisions nécessaires à sa nourriture qu'il prenait dans un plat de bois et dont il faisait part à ses compagnons. A son arrivée, il assembla ses troupes, leur fit un sermon, et prit pour texte ces paroles du Koran : « Celui que Dieu conduira marche-» ra dans le droit chemin; mais, si Dieu le fait » égarer, il ne trouvera personne qui le dé-» fende et qui le remette dans la bonne route. » On voit qu'Omar agissait encore plutôt en missionnaire qu'en roi. Il confirma ensuite les articles de la capitulation, qui garantissait aux habitants de Jérusalem l'exercice de leur religion et la jouissance de leurs biens. Il fut, en outre, stipulé qu'ils ne pourraient bâtir de nouvelles églises, convertir des musulmans à leur culte, ni porter les mêmes vêtements que les vainqueurs. De plus, on leur interdit de monter à cheval et de porter des armes [636 de J.-C.]. Le Kalife parcourut la ville, accompagné du patriarche, et visita l'église de la Résurrection; mais il refusa d'y faire sa prière, et voulut s'acquitter en plein air de ce devoir; il dit alors au patriarche : « Si j'avais prié dans un de vos tem-» ples, les musulmans s'en seraient empa-» rés, contre votre attente, et contre mon in-» tention; mais, comme je veux bâtir une » mosquée, indiquez-moi dans quel lieu je » pourrais l'édifier. » On le conduisit dans un lieu où se trouvait enfoncée une pierre sur laquelle le patriarche Jacob dormait lorsque Dieu lui envoya cette vision dont parle la Bible. Néanmoins, c'était dans ce même endroit que l'on déposait toutes les immondices de la ville. Omar prescrivit de nettoyer cette place, et donna lui-même l'exemple, en remplissant sa robe de ces ordures, qu'il alla jeter au loin. Les musulmans qui l'entouraient se mirent à l'œuvre, et l'on jeta les fondements d'une mosquée qui s'éleva sur le même emplacement où avait existé jadis le temple de Salomon.

Omar ne resta que dix jours dans la ville sainte, et retourna à Médine, où il fut accueilli avec des témoignages de joie et de gratitude par les habitants, qui craignaient qu'il n'eût formé le dessein de fixer sa résidence à Jérusalem. Cependant les armées musulmanes étendaient chaque jour leurs conquêtes : Amrou avait reçu le gouvernement de la Palestine, et eut bientôt soumis toute cette contrée; il résolut alors d'envahir l'Égypte. Nous mentionnerons seulement cette expédition, dont les détails appartiennent à une autre histoire (1), en faisant toutefois remarquer à nos lecteurs que les Arabes durent en grande partie leurs succès à la connivence des habitants. En effet, ceux-ci avaient presque tous adopté l'hérésie d'Eutychès, qui ne reconnaissait qu'une seule nature dans Jésus-Christ : or les Grecs de Constantinople condamnaient cette opinion comme un crime. De là vint que, dans plusieurs provinces, les Égyptiens chassèrent les garnisons d'Héraclius, et introduisirent l'ennemi dans leurs cités. Néanmoins, Amrou livra plusieurs batailles, entreprit des siéges, et s'il triompha, ce ne fut pas sans éprouver quelquefois une résistance obstinée; car l'enthousiasme religieux enfante des actions héroïques, comme le patriotisme, et les soldats grecs, quoique dégénérés, retrouvaient quelquefois leur ancienne bravoure en combattant les Arabes, qu'ils haïssaient comme des infidèles.

Omar, retiré à Médine, dirigeait du fond de son palais les opérations de ses généraux, et s'acquittait en même temps, avec scrupule, de ses devoirs religieux comme souverain pontife. Il se rendait chaque jour à la mosquée, prêchait le peuple, et rendait la justice. Un Persan, nommé Firouz, devenu esclave d'un Arabe, avait été obligé d'acheter de son maître la permission de pratiquer son culte; il vint se plaindre à Omar de cette exaction : rebuté par le kalife, il jura de se venger. Il tint parole, et quelques jours après, s'étant approché du prince, qui faisait sa prière dans la mosquée de Médine, il le frappa de trois coups de poignard dans le bas-ventre. L'assassin fut massacré sur la place : le kalife, qui survécut trois jours à sa blessure, expira la vingt-troisième année de l'hégire [645 de J.-C.], il en avait passé dix sur le trône. Omar était un musulman rigide, et qui semble avoir pratiqué de bonne foi la

(1) Voir, dans le même volume, *Histoire de l'Égypte*.

MCD 2019

croyance qu'il avait adoptée. Il avait toutes les vertus d'un Arabe, c'est-à dire qu'il s'infligeait des mortifications, n'ayant pour nourriture que du pain d'orge, pour boisson que de l'eau, et faisant chaque jour, sans jamais y manquer, les prières et les ablutions prescrites par le Koran (1). Omar n'était pas moins désintéressé qu'il était sobre et religieux : il ne garda pas une obole des sommes immenses qui lui étaient remises par ses généraux ; il donna le premier une solde à ses soldats, qui n'avaient jusqu'alors d'autre paiement que le butin fait sur l'ennemi, et lorsqu'il mourut, ses troupes l'avaient rendu maître de l'Arabie entière, de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte, de Tripoli d'Afrique et du pays de Barca

Abou-Békr avait préféré l'intérêt de l'État à celui de sa famille ; Omar l'imita sur ce point, et quoiqu'il eût des enfants, il ne voulut pas que l'un d'eux héritât du trône. Il abandonna le choix de son successeur à une commission qu'il désigna ; elle était composée de six personnes, savoir : Ali et Othman, gendres du prophète, Zobéir, cousin de Mahomet, et trois autres personnages, Talha, Abdal-Rahman et Saad, qui avaient vécu dans son intimité et qu'à ce titre on appelait ses compagnons. Les commissaires s'étant assemblés dès qu'Omar eut fermé les yeux, Abdal-Rahman fit connaître qu'il renonçait au kalifat pourvu qu'on lui permît d'élire celui qui devait être revêtu du souverain pouvoir : Ali fut le seul qui rejeta cette proposition ; mais tous les autres l'acceptèrent, et Othman fut nommé.

Othman était gendre de Mahomet ; il avait épousé deux filles du prophète, et avait servi de secrétaire à son beau-père. Il était libéral et magnifique, et, malgré son âge avancé, il aimait de préférence les jeunes gens, et n'avait aucun égard aux titres qui militaient en faveur des anciens compagnons de Mahomet. Cette conduite injuste et imprudente aigrit les esprits ; on censura avec amertume tous les actes du kalife, et on se plaignit, non sans raison, qu'il épuisât les trésors de l'empire pour enrichir sa famille, dont la cupidité se montrait insatiable. D'un autre côté, l'extension rapide des conquêtes des Arabes, qui plaçait leur chef au rang d'un puissant souverain, devait apporter des modifications dans la forme du gouvernement. Ainsi, il était d'usage que le kalife, lorsqu'il devait exécuter quelque entreprise nouvelle, consultât le peuple à l'heure de la prière, et prît l'avis de tous les assistants. Cette coutume fut long-temps sans inconvénients, à cause du respect profond qu'inspiraient le prophète et ses deux premiers successeurs ; mais ce respect devait s'affaiblir par le temps, et il arriva un jour qu'Othman, étant en chaire, fut interrompu, chargé d'injures, et il eût même couru risque de la vie s'il ne s'était retiré. Bref, l'esprit de sédition se répandit dans toutes les classes, qui se croyaient appelées à examiner les affaires de l'État. Devenus ennemis du kalife, les anciens compagnons de Mahomet s'attachaient à décrier son administration, et condamnaient même ses actes les plus louables ; ils ne craignirent pas de lui donner les noms d'impie, de faussaire et d'ennemi de Dieu, parce que Othman fit réviser le Koran, réuni en corps d'ouvrage par les soins d'Abou-Békr ; mais les copies de ce livre, répandues par milliers, portaient des versions différentes. Ces dissemblances donnaient lieu à des disputes journalières : le kalife ordonna de brûler toutes ces copies et de s'en tenir désormais au texte épuré et publié par ses soins.

Le Koran, disséminé dans toutes les classes de la société, ne tarda pas à faire naître des sectes fondées sur l'interprétation erronée du livre de Mahomet. Un certain Abou-Dar prétendit y trouver que les richesses étaient un obstacle au salut des fidèles, et qu'il fallait en dépouiller ceux qui les possédaient. Abou-Dar trouva bientôt un grand nombre de partisans, et il fallut sévir contre ce promoteur d'une hérésie qui tendait à bouleverser la société ; il fut mis en prison, où il mourut. Dans le même temps [31 de l'hég., de J.-C. 651], un autre hérésiarque prétendit que Mahomet allait revenir sur la terre pour réformer les vices de l'administration, ce qui infusa dans l'esprit

(1) Il fit aussi neuf fois le pélerinage de la Mecque.

MCD 2019

de la multitude la conviction d'un changement prochain et indispensable dans le gouvernement. Une autre cause de mécontentement était la destitution prononcée par le kalife de plusieurs généraux et gouverneurs qui s'étaient distingués par de grands services rendus à l'État ; ainsi Amrou, le conquérant de l'Égypte, avait été remplacé par son frère de lait Abdallah, proscrit jadis par le prophète. Bref, à des plaintes plus ou moins fondées succéda la révolte : une troupe de séditieux vint camper aux environs de Médine ; ils sommèrent le prince, par une députation, de gouverner suivant les règles de l'équité ou d'abdiquer sa dignité. Au lieu de repousser cette insolente notification, Othman la justifia en déclarant, du haut de la chaire, qu'il ferait droit aux griefs qu'on venait de lui dénoncer. Cette condescendance ne fit qu'enhardir les mécontents ; ils s'assemblèrent de nouveau, et leurs rangs furent grossis par six cents musulmans venus d'Égypte ; ces derniers réclamaient la destitution de Saïd, qui avait remplacé Amrou. Othman céda encore sur ce point, et Mahomet, fils d'Abou Békr, obtint la place de Saïd. Il se mit en route avec les soldats égyptiens pour aller prendre possession de son nouveau poste ; mais en chemin il rencontra un courrier du kalife porteur d'un message adressé à Saïd, et contenant l'ordre de faire couper les pieds et les mains, et d'empaler Mahomet et les principaux personnages qui l'accompagnaient. Cette missive était l'œuvre de Merwan, secrétaire d'Othman, et qui l'avait écrite à l'insu de son maître, dans le but de soulever Mahomet et les siens. En effet, ils revinrent sur leurs pas, entrèrent dans Médine et vinrent assiéger le kalife dans sa maison. Othman implora les secours d'Ali, qui lui envoya deux de ses fils, dont la présence empêcha les séditieux de se porter aux dernières violences ; mais, n'ayant pu les décider à se retirer, ceux-ci s'éloignèrent, laissant le kalife à la merci des séditieux. Les Égyptiens se précipitèrent alors, le sabre à la main, dans les appartements, et ce fut alors que commença une lutte sanglante, qui se termina par la mort ou par la fuite des derniers défenseurs du kalife, parmi lesquels se trouvait sa femme, qui eut la main tranchée par un coup de sabre. C'était un vendredi, et Othman avait coutume ce jour-là de jeûner et de lire tout le Koran ; il était plongé dans cette sainte occupation quand les conjurés pénétrèrent jusqu'à lui : Mahomet le saisit par la barbe et lui plongea son sabre dans la poitrine. Othman expira percé de dix blessures ; son corps resta trois jours sans sépulture, et fut enfin jeté dans une fosse, sans que personne eût pris le soin de le laver et de lui ôter ses vêtements. Le pontife était âgé de quatre-vingts ans et en avait régné douze ; il périt l'an 35 de l'hégire [656 de J.-C.] ; victime des intrigues d'Aïescha, appuyée par Zobéir et Talha, qui avaient cependant contribué à son élection. Les dissensions qui agitèrent la cour du calife et amenèrent sa fin tragique, n'empêchèrent pas les armées musulmanes de poursuivre leurs conquêtes : elles achevèrent de soumettre la Perse jusqu'aux rives de l'Oxus ; un autre corps s'avança en Afrique, et ne s'arrêta que devant les flots de l'Océan Atlantique ; une flotte du calife se rendit maîtresse de l'île de Chypre, et menaça l'Europe d'une invasion prochaine.

Ali avait été le premier disciple de Mahomet, pour lequel il avait toujours professé le dévouement le plus absolu : quand le prophète, cédant aux persécutions de ses ennemis, abandonna furtivement la Mecque, Ali, voulant faire croire qu'il n'avait pas quitté la ville, se mit dans son lit. Il entra si avant dans la confiance de Mahomet, que celui-ci le chargea de le remplacer à Médine lorsqu'il s'en éloigna pour tenter une expédition lointaine ; néanmoins, le prophète, à son lit de mort, l'oublia ou ne voulut pas lui assurer le kalifat, et Ali fut précédé sur le trône par deux autres compagnons de Mahomet, qui semblaient ne pas avoir des droits aussi forts que les siens ; cependant, il se résigna, et fut le sujet le plus fidèle de ceux qu'il considérait au fond de son âme comme des usurpateurs. Il comptait des ennemis acharnés parmi les anciens compagnons du prophète, et cette conviction le poussa sans doute à refuser d'abord l'empire ; mais les rebelles qui avaient exécuté le meurtre d'Othman étaient en armes, et, s'étant déclarés pour Ali, ils déci-

MCD 2019

dèrent son élection. Le nouveau prince, pour mieux valider son élévation, voulut recevoir dans la mosquée de Médine les serments et les félicitations de ses sujets. Craignant de ne pouvoir se concilier le suffrage de certains hommes puissants qui commandaient des armées ou gouvernaient d'importantes provinces, il résolut de les destituer pour les remplacer par d'autres hommes, dévoués à sa fortune; mais cette mesure fit éclore des résistances qui amenèrent la ruine d'Ali. Chargé par Omar du gouvernement de la Syrie, Moaviah refusa d'obéir à l'ordre du calife qui lui retirait son emploi; depuis quinze ans il administrait ce pays, et il réussit à lier à sa cause les soldats et les habitants. Uni par les liens du sang à Othman, il jura de tirer vengeance de sa mort, et mit ce prétexte en avant pour prendre les armes contre Ali, coupable de n'avoir pas puni les meurtriers. Mais un danger plus pressant encore menaçait l'autorité du kalife : Aïescha s'était déclarée contre lui ; il avait déjà subi les effets de sa haine, car les intrigues de cette femme l'avait deux fois écarté du trône. En effet, Ali s'était attiré la colère de la veuve de Mahomet pour avoir soutenu une accusation d'infidélité portée contre elle du vivant de son époux. Le temps n'avait pu fléchir le ressentiment d'Aïescha, et, s'étant coalisée avec Tallah et Zobéir, elle leva une armée nombreuse et marcha contre Médine ; chemin faisant, elle se saisit de Basra ou Bassora. Ali vint à sa rencontre : les deux armées demeurèrent quelques jours en présence l'une de l'autre sans en venir aux mains; mais on ne put entrer en arrangement, et une bataille s'engagea entre les deux partis : le kalife remporta la victoire, car si ses troupes étaient moins nombreuses, elles étaient plus aguerries et plus disciplinées que les soldats de ses adversaires; Zobéir et Tallah furent blessés mortellement. Aïescha, montée sur un chameau, excitait l'ardeur de ses partisans; entourée d'ennemis qui n'osaient cependant s'attaquer à sa personne, elle fut contrainte de se rendre quand elle perdit sa monture, dont on coupa les jarrets. Le vainqueur eut pour elle les plus grands égards ; il lui recommanda seulement de ne plus se mêler des affaires de l'État, et la renvoya, sous la protection d'une escorte, à Médine. Ali se montra encore plein d'humanité à l'égard de ses adversaires : il fit tout ce qu'il put pour arrêter le carnage; mais ses recommandations ne furent pas assez puissantes pour apaiser la rage de ses soldats, qui se montrèrent impitoyables.

Il restait encore à étouffer la rébellion qui avait éclaté en Syrie, et dont l'instigateur, comme nous l'avons déjà dit, était Moaviah, qui s'était fait proclamer kalife à Damas. Pour animer ses soldats et la multitude contre Ali, il avait fait promener dans les rues de la ville la robe d'Othman, encore souillée par le sang de cette illustre victime. Ce triste spectacle avait tellement exaspéré les esprits, que près de trente mille hommes s'étaient enrôlés volontairement sous les enseignes de Moaviah, pour venger le meurtre d'Othman. Ali, n'ayant pu désarmer son adversaire en lui offrant d'oublier sa révolte et de lui conférer un poste élevé, se mit en marche, et arriva sur les confins de la Perse et de la Syrie. Son armée, forte de quatre-vingt-dix mille hommes, prit position dans la plaine de Saffein, à peu de distance de l'Euphrate. Les troupes de Moaviah s'élevaient à peu près au même nombre. Mais, au lieu de trancher leur différend par une bataille, les deux chefs, pendant près de trois mois, s'attaquèrent par des escarmouches, qui ne décidaient rien. Néanmoins, les soldats de Moaviah éprouvèrent de plus grandes pertes que leurs rivaux, et ce dernier refusa même de lutter en champ clos contre Ali, qui avait proposé de terminer la querelle par un combat singulier. Moaviah avait plus d'habileté que de bravoure, et, n'osant se mesurer avec son rival, il eut recours à la ruse : une nuit que son camp était sur le point d'être forcé par ses ennemis, il fit attacher le koran au haut des piques, que l'on promena dans les rangs; des crieurs faisaient entendre ces paroles : « Voici le »livre qui doit prononcer entre nous, et »qui défend de répandre le sang des fidèles. » Cette proclamation fit tomber les armes des mains de plusieurs tribus attachées à la cause du gendre de Mahomet, qui fut contraint de

MCD 2019

se soumettre au vœu de ses soldats. Deux commissaires nommés dans les deux camps ouvrirent des conférences : celui de Moaviah était le célèbre Amrou, ce conquérant de l'Égypte, qui s'était attaché à la fortune du gouverneur de la Syrie (1). L'arbitre nommé, plutôt que choisi, par Ali se nommait Abou-Musa-Al-Ashari, dont la fidélité était plus que douteuse ; car il avait déjà trahi les intérêts de celui qu'il était chargé de défendre. Amrou persuada à son collègue que pour pacifier l'empire il était nécessaire d'exclure Ali et Moaviah. En conséquence, une tribune ayant été élevée entre les deux camps, Abou-Musa y parut, et, montrant un anneau, il dit à haute voix : « Je dépose Ali » et Moaviah de la même manière que je » viens d'ôter cet anneau de mon doigt. » Amrou prit la parole à son tour, et s'exprima ainsi : « Je confirme la dé- » position d'Ali ; mais je donne le califat à » Moaviah, car Othman l'a déclaré son suc- » cesseur, et il justifie ce choix par ses ver- » tus. » Cette décision inattendue fit éclater une vive altercation entre les deux arbitres. Abou-Musa chargea d'invectives Amrou, l'appelant chien, impie et animal immonde. Amrou repoussa l'insulte par l'insulte, et persista à maintenir la sentence qu'il avait prononcée. Le résultat de cet arbitrage, loin d'amener une réconciliation, augmenta l'aigreur des deux partis. Amrou alla retrouver à Damas Moaviah (2). Quant à son collègue, Abou-Musa, qui avait si mal rempli sa mission, il alla chercher un refuge à la Mecque (de l'hég. 37, et de J.-C. 657). Cependant Ali n'avait pas seulement à résister à Moaviah ; il fut attaqué, même dans le lieu de sa résidence, par quatre mille Khorégites, révoltés contre lui sous le prétexte qu'il avait commis un péché irrémissible en soumettant sa cause au jugement des hommes, et cependant ils avaient forcé le calife de consentir à l'arrangement qui avait transmis à Amrou et à Abou-Musa le pouvoir de disposer du kalifat. Ali mit fin par une victoire à cette dangereuse révolte, et résolut de marcher de nouveau contre son compétiteur de Syrie ; mais le plus grand nombre de ses soldats l'abandonnèrent. Sur ces entrefaites, Amrou s'empara de l'Égypte au nom du calife de Damas (1), et fit prisonnier Mahomet, nommé au gouvernement de cette province par Ali. On se rappelle que ce Mahomet avait égorgé Othman dans son palais ; en expiation de ce crime on le mit à mort, et son cadavre fut brûlé dans une peau d'âne (2). Chaque jour le malheureux Ali voyait décroître sa puissance ; il ne lui resta plus à la fin que la Mésopotamie et une partie de la Perse, lui qui avait possédé toute l'Arabie, l'Égypte entière, et soumis à sa domination le littoral de l'Afrique. Le nombre de ses partisans diminuait graduellement ; il ne comptait plus sous ses enseignes que des soldats indociles ou dont le zèle avait perdu toute son énergie. « En vain je vous appelle le » jour et la nuit, » disait-il, « chacun de » vous refuse de s'armer ou rejette le poids » de la guerre sur son compagnon. On atta- » que votre pays, on massacre les hommes, » on dépouille les femmes, et personne d'en- » tre vous ne réprime ces excès, etc. Si l'hi- » ver je vous appelle, vous répondez qu'il » fait trop froid ; si c'est l'été, il fait trop » chaud. Puisqu'il en est ainsi, puis-je comp- » ter que vous oserez jamais braver les lan- » ces et les épées de vos ennemis. »

La guerre durait toujours entre les deux kalifes, et menaçait de se prolonger encore long-temps, lorsque trois Khorégites, échappés aux désastres qui avaient frappé leurs compagnons, se rencontrèrent à la Mecque : en déplorant le triste état de l'empire fondé par Mahomet, ils tombèrent d'accord que pour amener le salut de la religion musulmane il fallait tuer Ali, Moaviah et Amrou. Liés au meurtre par un serment religieux, nul ne manqua à l'engagement qu'il avait pris ; le même jour, les trois proscrits étaient frappés par le poignard. Moaviah reçut une

(1) Moaviah.

(2) Durant les conférences ouvertes entre Amrou et son collègue, Ali et Moaviah s'étaient éloignés en vertu d'une convention réciproque. Le premier s'était fixé à Koufa, le second à Damas.

(1) Moaviah.

(2) Vid. *Annales d'Albuféda*, t, I, p. 328. — Vid. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 93.

MCD 2019

blessure grave, mais qui n'était pas mortelle; Amrou évita la mort par un heureux hasard; il s'était fait remplacer à la mosquée par un de ses officiers, qui expira, victime d'une méprise; quant à celui qui devait immoler Ali, il exécuta son criminel projet, qui réussit, car il s'était donné deux associés. Le kalife succomba; mais il ne mourut pas sur-le-champ : des trois assassins, l'un s'échappa, et ne put être pris; le second fut tué sur la place, et le dernier fut saisi, tenant encore son épée, teinte de sang. Conduit devant le monarque, et interrogé sur le motif qui avait conduit son bras, il répondit au kalife : « J'ai voulu te » punir du mal que tu as fait aux musul- » mans. » Ali survécut trois jours à ses blessures, et il expira à l'âge de soixante ans, après en avoir régné cinq (40 de l'hég., et 661 de J.-C.). Sans égard pour la recommandation de la victime, qui avait exprimé le désir de ne faire éprouver à son meurtrier d'autre souffrance que la mort, on lui coupa les mains et les pieds, on lui arracha la langue et les yeux, et son corps fut jeté dans les flammes. Ali avait un fond de douceur et de bonté qui le rendait l'idôle de tous ceux qui l'approchaient, et sa libéralité était si grande, que le vendredi il partageait entre les pauvres l'argent qui se trouvait dans le trésor. Il avait aussi la bravoure d'un soldat; mais il manquait de cette fermeté courageuse, vertu principale du commandement. Son esprit était cultivé, et nous en avons pour témoignage quelques poésies admirées encore aujourd'hui par ses compatriotes. Il parlait, en outre, avec l'éloquence la plus persuasive et la plus entraînante. Beaucoup de musulmans croient qu'il possédait le don de prévoir l'avenir, et lui attribuent un livre qui révèle l'histoire du passé, et déroule les faits que le temps doit faire naître un jour. Cet ouvrage mystérieux existe, dit-on, dans la bibliothèque du sultan de Constantinople. Ali épousa successivement neuf femmes, dont il eut des enfants; mais l'histoire ne s'occupe que des fils de Fatime, la fille du prophète, et qui sont connus sous les noms de Hassan et de Hossein. Ses autres épouses lui donnèrent quinze fils et dix-huit filles. Le défaut de place nous interdisant d'entrer dans de plus longs détails sur Ali, nous rappellerons seulement au lecteur que, depuis sa mort, l'islamisme s'est partagé entre deux sectes principales, portant la dénomination de Shiites et de Sunnites. Les uns traitent d'usurpateurs les trois premiers califes, Abou-Békr, Omar, et Othman, tandis que les autres les regardent comme ayant été élus légitimement. Les Shiites rejettent encore comme une œuvre apocryphe la Sunna, ou recueil de traditions du prophète, livre que leurs adversaires respectent à l'égal du Koran. Ali fut inhumé dans le voisinage de Koufa, et ses sectateurs vont encore aujourd'hui en pélerinage à son tombeau.

Hussan, fils aîné d'Ali, prit la place de son père; mais il était plus pieux que brave, et montra bientôt qu'il ne savait que prier quand il fallait combattre. En effet, Moaviah était à la tête d'une puissante armée, et ne voulait point reconnaître le nouveau kalife. L'héritier d'Ali avait aussi des troupes nombreuses, et, entraîné par les sollicitations de ses amis, il marcha contre son rival, qu'il rencontra près de Koufa. Après quelques escarmouches assez vives, mais sans résultats décisifs, Hassan fut abandonné par ses soldats, auxquels il n'avait su inspirer aucun attachement. Blessé par les séditieux, il se retira dans le château de Madain, et fit proposer à Moaviah d'abdiquer la qualité de kalife. Il reçut en dédommagement les sommes qui alors existaient dans le trésor de Koufa, et le revenu annuel des impôts d'une des plus riches provinces de la Perse. Hassan se retira ensuite à Médine, où il vécut huit ans, livré à de pieux exercices. Il avait occupé le trône six mois : il mourut l'an 50 de l'hég. (670 de J.-C.). Quelques auteurs prétendent qu'il fut empoisonné par sa femme, à l'instigation de Moaviah. Les Sunnites lui reprochent aussi d'avoir répudié un grand nombre de femmes, pour goûter les plaisirs du changement; aussi un historien l'a-t-il surnommé le *divorceur*. Nous allons rapporter succinctement les faits qui concernent les descendants directs d'Ali, avant de nous occuper de Moaviah, afin de ne point rompre le fil de notre narration. Hossein, frère d'Has-

MCD 2019

san, se reconnut sujet du monarque de Damas, et le servit même de son épée; mais Yézid, fils de Moaviah, et son successeur, s'étant attiré la haine et le mépris public, Hossein, qui résidait à Médine, entreprit de se faire reconnaître pour souverain par les habitants de Kouſa et de Bassora : suivi de sa famille et d'un petit nombre d'amis, il traversa le désert; mais, quand il arriva au lieu du rendez-vous, ceux qui devaient se soulever en sa faveur avaient été prévenus et mis à mort. Il voulut revenir à Médine; mais les soldats de Yézid le poursuivirent, et l'enveloppèrent dans une plaine aride, située à quelque distance de l'Euphrate. On le somma de se rendre sans conditions, et Hossein n'ayant autour de lui que soixante-douze personnes, résolut de périr les armes à la main. Il fit entourer par de larges fossés l'enceinte où s'élevaient ses tentes, et se disposa à recevoir le choc de ses ennemis, qui commencèrent l'attaque au lever de l'aurore. Tous les défenseurs d'Hossein ayant été tués, il se précipita sur ses adversaires, et tomba, percé de mille coups. Son corps demeura sans sépulture, et sa tête fut envoyée à Yézid : ses femmes et ses sœurs furent abandonnées à la lubricité des vainqueurs. Mais la mort d'Hossein ne resta pas sans vengeance; les chefs et les soldats qui avaient trempé dans ce meurtre l'expièrent par la suite, et furent égorgés par les partisans du fils d'Ali. Les Shiites ont donné à ce prince le titre d'iman, puisqu'il ne posséda jamais le pouvoir suprême. Hossein laissait un fils nommé Ali, qui ne montra d'autre ambition que celle de conquérir le paradis par sa piété. On compte douze imans issus en ligne directe de Hossein, et qui vécurent écartés des affaires et pensionnés par les kalifes. Le dernier de ces pontifes, appelé Mohammed, disparut à l'âge douze ans, sans laisser aucune trace, et en sa personne s'éteignit la race des imans. Les Shiites prétendent qu'il doit reparaître un jour sur la terre et la subjuguer, pour la soumettre à la Perse : c'est ainsi que les juifs attendent la venue du Messie, qui les placera à la tête de tous les peuples.

L'abdication de Hassan et la cession des provinces qu'il possédait avait affermi le pouvoir entre les mains de Moaviah. Reconnu seul kalife, il ne fut pas au-dessous de la mission qu'il s'était donnée. Cependant les événements de son règne n'offrent que peu d'intérêt : sa vigilance et son habileté surent retenir dans le devoir ses lieutenants; mais les kalifes n'étaient pas seulement chargés des soins du gouvernement temporel, ils avaient encore dans leur domaine l'administration des choses spirituelles, et l'on rapporte que Moaviah introduisit dans les cérémonies du culte deux modifications importantes, établissant qu'il était permis au kalife de parler assis du haut de la chaire, et de prêcher avant de réciter les prières. Cette dernière prescription avait pour but de retenir le peuple, et de le contraindre à écouter les vérités morales débitées par le pontife, successeur de Mahomet. L'an 48 de l'hégire [670 de J.-C.], Moaviah chargea son fils Yézid d'assiéger Constantinople; mais cette entreprise se réduisit à un blocus, et se termina par la retraite des Arabes. S'il faut en croire les annalistes chrétiens, les troupes musulmanes reparurent sous les murs de Constantinople en 672, et s'éloignèrent, après avoir fait des pertes considérables : les Grecs leur brûlèrent un grand nombre de vaisseaux; car ce fut à cette époque qu'un certain Callinicus inventa le feu grégeois; cette composition, dont le secret est encore ignoré des modernes, produisait une flamme qu'on ne pouvait éteindre qu'avec du vinaigre. Comme il existait encore quatre anciens compagnons de Mahomet, et qui aspiraient eux-mêmes à la succession du prophète, Moaviah se donna pour collègue son fils Yézid. Il lui fit prêter serment par tous ses sujets, à l'exception cependant des personnages dont nous venons de parler, et dont il souffrit le refus, n'osant employer contre eux la violence, dans la crainte de mécontenter les dévots musulmans, qui professaient la vénération la plus profonde pour les hommes qui avaient vécu dans l'intimité de Mahomet. — La femme bien aimée du prophète, la célèbre Aïescha, mourut l'an 58 de l'hégire; elle avait joué un rôle important, car on se souvient qu'une partie du Koran avait été écrite d'après ses souvenirs; aussi avait

MCD 2019

elle reçu le nom de mère des fidèles et de prophétesse. Moaviah mourut deux ans après à Damas [60 de l'hég., 688 de J.-C.]; il se fit porter à la mosquée, et dit au peuple : « Je suis comme le blé qu'on va moissonner, »je vous ai gouverné si long-temps que vous »êtes las de moi, comme je le suis de vous. »Je surpasse tous ceux qui me succéderont, »de même que mes prédécesseurs m'ont sur»passé. Dieu souhaite de s'approcher de tous »ceux qui désirent s'approcher de lui. O Dieu! »je souhaite d'aller à toi, souhaite aussi de »venir à moi. » Il donna, avant d'expirer, de sages conseils à Yézid; il lui recommanda surtout de ménager les Arabes, dont il tirait son origine, et de gouverner avec douceur les Syriens. Moaviah, à compter du jour où Hassan avait abdiqué, occupa le trône dix-neuf ans trois mois et vingt-sept jours; il était fils d'Abou-Sofian, qui commandait les idolâtres de la Mecque, et qui battit Mahomet à la journée d'Ohod. Devenu secrétaire du prophète, Moaviah s'était élevé par la suite jusqu'au gouvernement de la Syrie, qui lui avait frayé le chemin du trône. S'il se saisit sans droit du kalifat, il prouva du moins qu'il était digne de l'exercer; cette excuse ne justifie pas les attentats de l'ambition, mais elle les atténue. Ainsi, quoiqu'il ne fut au fond qu'un usurpateur, Moaviah tient, dans la mémoire des hommes, un rang honorable parmi les princes successeurs de Mahomet.

Yézid recueillit presque sans opposition l'héritage paternel, c'est-à-dire qu'il fut proclamé kalife à la mort de Moaviah. L'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, la Perse et toutes les autres provinces de l'empire le reconnurent; mais la Mecque, Médine et une partie de l'Irack se montrèrent peu disposées à se soumettre à sa domination. Hossein, fils d'Ali, gendre de Mahomet, résidait à Médine et reçut l'ordre du gouverneur de prêter serment à Yézid; mais il s'en excusa et partit pour se rendre à Koufa et à Bassora, dont les habitants avaient promis de se déclarer en sa faveur. Nous avons raconté l'issue de cette expédition, qui se termina par la mort de Hossein, tué en combattant. La famille de ce dernier, faite prisonnière, fut envoyée à Damas pour être livrée à Yézid, qui délibéra avec ses confidents sur ce qu'il devait faire des derniers descendants du prophète. Les uns voulaient exterminer toute cette race; mais Yézid rejeta cet avis sanguinaire, et traita avec douceur les femmes et les enfants de Hossein : il leur prodigua tous les secours que réclamait leur position, et même il leur permit de retourner à Médine. La triste destinée de Hossein fit éclore des troubles dans cette dernière ville; les Médinois finirent par se révolter ouvertement contre le fils de Moaviah. A l'heure de la prière, quand le peuple était assemblé dans la mosquée, un des assistants jeta son turban par terre et dit : « Je renonce à Yézid de la même ma»nière que je jette ce turban. » Un autre, ôtant son soulier, ajouta : « Je rejete Yézid »de la même façon que j'ôte ce soulier. » La foule suivit l'exemple qui lui était donné, et le lieutenant d'Yézid, Othman, fut chassé de la ville, ainsi que tous les partisans des Ommiades. A la nouvelle de cette rébellion, le calife chargea Moslem de l'étouffer à tout prix. Ce dernier força les habitants de Médine de se rendre à discrétion, et usa de sa victoire avec barbarie, car il fit massacrer une partie de la population, et livra Médine au pillage. Il épargna cependant Ali, fils d'Hossein; non-seulement il le laissa libre, mais il le traita avec le respect le plus profond. Sur ces entrefaites, Yézid mourut dans le voisinage d'Emesse, l'an 64 de l'hégire [684 de J.-C.], après un règne de près de quatre ans; il n'en avait que trente-neuf quand il expira. Les révoltes qui éclatèrent contre lui eurent pour cause et pour prétexte son avarice et son impiété; il est certain que ce dernier reproche n'était pas sans fondement, car le kalife ne craignait pas d'enfreindre la loi en buvant du vin publiquement; il fut encore le premier prince musulman qui remplit son palais d'eunuques. En outre, il aimait passionnément les chiens; or, cet animal était en horreur à ses sujets mahométans. Tous les Persans maudissent la mémoire d'Yézid, auquel ils reprochent d'avoir fait tuer Hossein et profaner Médine, qu'il abandonna à la merci de ses soldats; les historiens sunnites ne parlent pas en meilleurs termes de ce prince. Sous son règne,

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Martinet del. *J. Adam sculp.*

Pl. 30.

1. SULTAN. 2. CAPITAINE DES GARDES. 3. CHEF DES EUNUQUES NOIRS. 4. PAGES DU GRAND SEIGNEUR.

(Costumes Turc en 1820.)

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie 1.

TURQUIE

les Arabes étendirent encore leurs conquêtes, et s'emparèrent de la Transoxiane, appelée aujourd'hui la Grande-Boukharie.

Moaviah I avait eu le crédit de rendre le califat héréditaire dans sa famille, et, en vertu de ce principe, Moaviah II, fils d'Yézid, monta sur le trône sans éprouver d'obstacles. Le nouveau prince ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était chargé d'une tâche trop au-dessus de ses forces, et environ six semaines ou deux mois après son élévation, il réunit en conseil les principaux personnages de l'État, leur découvrit qu'il voulait abdiquer l'empire, et leur abandonna le choix de son successeur. Merwan fut élu à sa place, et le fils d'Yézid, après avoir renoncé volontairement au pouvoir suprême, résolut de vivre dans la retraite la plus profonde; mais il mourut, peu de temps après son abdication, de la peste, suivant les uns; d'autres affirment, au contraire, qu'il fut empoisonné. Quoi qu'il en soit, il expira la 64e année de l'hégire [684 de J.-C.]; il avait plutôt la piété d'un derviche que celle d'un souverain, et, sans doute, il se rendit justice en renonçant à porter une couronne dont le poids aurait écrasé sa faiblesse.

Nous avons vu que la Mecque, Médine et les pays environnants étaient soulevés contre Yézid; dès que les habitants de ces contrées surent qu'il était mort, ils s'accordèrent à proclamer, en qualité de kalife, Abdallah, fils de Zobéir (1); il se fit couronner à la Mecque. Merwan, qui fut élu peu de temps après son compétiteur, et qui appartenait à la maison des Ommiades, était alors à Médine, et se disposait à prêter serment à Abdallah; mais il apprit que ce dernier avait envoyé l'ordre d'exterminer tous les Ommiades. Merwan prit la fuite, et revint à Damas, où il fut choisi pour remplacer Moaviah II. Ainsi, dès la soixante-cinquième année (2) de la fondation de l'empire de Mahomet, cet empire était déjà divisé : Abdallah régnait dans l'Yemen, l'Hedjaz, l'Égypte et l'Irack, tandis que Merwan possédait, au même titre, toute la Syrie.

Ce prince débuta par enlever l'Égypte à son rival Abdallah. De retour à Damas, il fut contraint de se défendre contre les sectateurs d'Ali, qui s'étaient déclarés contre les deux kalifes. Conduits par Soliman, fils d'un des compagnons de Mahomet, ils arrivèrent dans les environs de Bagdad, où ils furent écrasés par un lieutenant de Merwan, appelé Obéidallah, le même qui avait vaincu et causé la mort d'Hossein, fils d'Ali. Le kalife de Syrie n'était parvenu à cette haute dignité qu'en épousant une des femmes d'Yézid, et en désignant pour son successeur Khaled, fils de cette dame, qui n'avait pas encore atteint l'âge d'homme; mais, dans la suite, Merwan voulut assurer le trône à son fils Abdel-Malec. Khaled, dépouillé de l'héritage qu'il attendait, fit partager son ressentiment à sa mère, épouse de Merwan, et celle-ci empoisonna, dit-on, son époux. Ce prince ne tint le sceptre que quelques mois, puisqu'il mourut la 65e année de l'hégire [685 de J.-C.].

Abdel-Malec fut inauguré le même jour que son père expira. Comme son compétiteur Abdallah était maître de la Mecque, où il avait établi sa résidence, le prince syrien défendit à ses sujets d'aller en pélerinage dans cette ville, et leur prescrivit d'aller à Jérusalem, où le kalife Omar avait fait bâtir une mosquée qui renfermait la pierre de Jacob; les Syriens se soumirent à cet ordre de leur prince, et se rendirent dans la cité de Salomon, au lieu de visiter la ville où le prophète avait pris naissance. Nous avons vu que les sectateurs d'Ali avaient été battus par Obéidallah, général de Merwan; un certain Mokhtar ranima les restes de ce parti, et parvint à rassembler une armée nombreuse; il espérait profiter de la lutte qui durait entre les kalifes de Syrie et de la Mecque pour établir sur leurs ruines un fils d'Hossein. Il essaya de conclure une paix trompeuse avec Abdallah, et envoya trois mille hommes pour le surprendre; mais celui-ci était sur ses gardes, et évita le piége qui lui était tendu. Mokhtar marcha ensuite contre Obéidallah, qui venait de battre dans le

(1) Zobéir était l'un des disciples et des compagnons de Mahomet, et périt, comme nous l'avons rapporté, dans une bataille qu'il livra contre Ali, gendre du prophète.

(2) 687 de J.-C.

MCD 2019

voisinage de Bagdad un corps de ses partisans; il le vainquit à son tour, et le corps de ce général ayant été trouvé sur le champ de bataille, il le fit brûler. Ce succès le rendit maître de plusieurs villes importantes, et il commençait à se rendre formidable, lorsque Abdallah envoya contre lui son frère Musab, qui, après avoir mis en déroute Mokhtar, l'assiégea dans le château de Koufa. Mokhtar périt sur la brèche, et tous ceux qui avaient embrassé sa cause furent exterminés [de l'hég. 67, de J.-C. 689].

A cette époque, Abdel-Malec, étant parti de Damas pour marcher contre Musab, frère de son rival, fut obligé de revenir sur ses pas, car Amrou, auquel il avait laissé le gouvernement de sa capitale, s'en était emparé. Cette querelle se termina par un accommodement; mais le kalife, quelque temps après, tua Amrou de sa propre main. Attaqué sur ces entrefaites par les Grecs, il fut réduit à acheter leur retraite de la Syrie, et à prendre l'engagement de payer un tribut au souverain de Constantinople [70 de l'hég., 692 de J.-C.]. Abdel-Malec avait cru devoir subir cette humiliation, afin de rassembler toutes ses forces contre Musab; il le rencontra sur les frontières de la Mésopotamie. La bataille de Masken, gagné par le kalife de Syrie, le rendit maître de toute la province de l'Irack; Musab périt en combattant vaillamment, et le vainqueur retourna à Damas. Il envoya ensuite une nouvelle armée, sous les ordres d'Al-Héjai, pour assiéger la Mecque et mettre fin à la guerre par la prise de cette ville. Abdallah s'y était renfermé; il se défendit avec la plus grande bravoure, mais, abandonné de la plupart de ses partisans, il alla trouver sa mère pour lui demander si, dans la position où il se trouvait, il ne pouvait pas entrer en négociations avec le kalife de Syrie, qui lui accorderait sans doute des conditions favorables. Cette dame, petite-fille d'Abou-Békr, ne put s'accoutumer à voir son fils retomber dans une condition privée: elle l'exhorta à ne pas survivre à la perte du pouvoir suprême. Abdallah lui dit donc un dernier adieu, alla se jeter au milieu de ses ennemis, et trouva la mort dans leurs rangs. Le vainqueur lui fit couper la tête, et ordonna de mettre son corps en croix Abdallah avait régné neuf ans, et perdit le trône et la vie l'an 73 de l'hégire [692 de J.-C.]. L'Arabie tout entière se soumit avec la Mecque, et par la chute de cette ville, Abdel-Malec se trouva seul possesseur de l'empire. Les dernières années de son règne furent remplies par des guerres contre les Grecs, et par la conquête de l'Afrique, dont les Arabes avaient été chassés, mais où ils rentrèrent pour rester en définitive maîtres de cette contrée, c'est-à-dire de tout le littoral jadis si célèbre par la fondation de Carthage, et le vaste empire conquis par ses habitants. Les armées du kalife pénétrèrent jusque dans l'Inde, tandis qu'elles apparurent en Espagne. Abdel-Malec mourut l'an 85 de l'hégire [707 de J.-C.]; il avait soixante ans, et en avait passé vingt-un sur le trône.

Walid, fils d'Abdel-Malec, fut proclamé kalife, et à son avénement il confirma dans leur poste tous les personnages qui commandaient des armées ou régissaient des provinces à la mort de son père. Nous croyons inutile de nous étendre sur le règne de ce prince, qui fut d'abord assez court, car il n'occupa le trône que neuf ans et huit mois; les événements de sa vie politique peuvent donc être racontés en quelques lignes. En effet, il devint maître, par ses soldats, de la Grande et de la Petite-Boukharie, du Turkestan et de plusieurs contrées de l'Indostan situées en-deçà du Gange; mais de toutes ses conquêtes la plus importante, ou du moins, celle qui a eu le plus de retentissement dans l'histoire, est l'invasion de l'Espagne, opérée par Tarik l'an 93 de l'hég. [712 de J.-C.]. Le récit de cette expédition appartient à l'histoire de la Péninsule Ibérique, et nous y renvoyons le lecteur; nous rappellerons seulement que les Arabes employèrent cinq années à soumettre la plus grande partie de ce pays, dont la possession causa de grands embarras aux kalifes, incessamment occupés à surveiller les chefs de leurs troupes, qu'ils punissaient même de leurs victoires, car ils avaient à craindre que le succès n'attisât leur ambition et qu'ils ne voulussent se rendre indépendants; aussi, il n'y eut pas moins de vingt gouverneurs généraux en Espagne

MCD 2019

dans le court espace de vingt années. Walid obtint encore de grands avantages sur les Grecs, et se disposait même à assiéger la ville de Constantin, lorsqu'il mourut, avant d'avoir pu commencer cette entreprise [an de l'hég. 96 et de J.-C. 715]. Ce prince employa des sommes considérables à élever des monuments publics : il fit bâtir de magnifiques mosquées à Damas, à Jérusalem et à Médine. Les habitants de cette dernière cité se plaignirent vivement à cette occasion de Walid, qui, pour donner plus d'étendue au temple qu'il voulait édifier, ordonna d'abattre les maisons des femmes de Mahomet. Or, le prophète, lorsqu'il prenait une nouvelle épouse, lui faisait bâtir une petite maison pour la loger; les musulmans professaient une sorte de vénération pour ces restes d'une époque qui leur rappelait de si grands et de si saints souvenirs, et ils virent avec chagrin qu'on les faisait disparaître. Si Walid eut tort sur ce point, il mérita la reconnaissance de ses sujets en fondant le premier un hôpital pour soigner les malades, et un caravanserai, destiné à héberger gratuitement les voyageurs et les étrangers.

Soliman, qui remplaça Walid, était son frère; il ne garda le pouvoir suprême que deux ans et huit mois. Son règne ne fut signalé que par un seul fait de quelque importance, ce fut le siége de Constantinople, qui dura treize mois : les Arabes perdirent soixante mille hommes; quelques historiens prétendent même qu'il faut doubler ce nombre. Le kalife rappela de l'Espagne le célèbre Musa, chargé du gouvernement de ce pays, et qu'il avait subjugué conjointement avec Tarik. Ce dernier, maltraité par Musa, porta contre lui les plus graves accusations, et en fournit des preuves si convaincantes, que Musa perdit son emploi, fut dépouillé de ses immenses richesses, et mourut dans l'exil et dans l'indigence. Le kalife avait su se faire aimer de ses sujets musulmans par sa clémence et surtout par sa bonté, dont il ne cessait de donner les preuves les plus touchantes et les plus multipliées. A son lit de mort, il dicta un testament par lequel il désignait pour lui succéder Omar, son cousin-germain, à la condition que celui-ci, s'il expirait sans enfants, assurerait le trône à Yézid, neveu de Soliman.

Omar, deuxième du nom, prit les rênes du gouvernement, en exécution de la dernière volonté de son prédécesseur. Il se rendit le jour même à la mosquée, et fit un discours au peuple pour lui demontrer qu'il n'était ni juste ni charitable de prononcer des malédictions contre Ali et sa famille, ainsi que l'usage s'en était établi depuis l'avénement de Moaviah I. Il ne réussit pas à persuader tous ses auditeurs, car quelques-uns d'entre eux se mirent à crier : *On viole la loi!* Omar, pour justifier ce qu'il venait de faire, imagina, d'accord avec un juif, la petite scène suivante : Ce dernier vint demander publiquement au kalife sa fille en mariage. — Je ne puis y consentir, répondit Omar, puisque tu es d'une autre religion que moi. — Mais, répliqua le juif, Mahomet n'a-t-il pas donné sa fille en mariage à Ali? — Ali, répondit Omar, était musulman, et a été depuis commandeur des fidèles. — Pourquoi donc, répondit le juif, le maudissez-vous dans vos mosquées? — Omar, se tournant alors vers ceux qui l'entouraient, les chargea de répondre au juif, et comme ils ne purent trouver aucune bonne raison, le kalife décida que désormais, au lieu de prononcer des malédictions contre Ali et les siens, on y substituerait ce verset du Koran : « Pardonnez-»nous, Seigneur, nos fautes, et pardonnez »aussi à nos frères qui professent la même foi »que nous (1). » Omar affichait une grande dévotion; mais ce n'était point une vaine parade, car il était profondément religieux, et pratiquait avec scrupule la morale et les observances prescrites par le prophète; son humilité était si grande, qu'il refusa d'habiter le palais de son prédécesseur jusqu'à ce qu'il plût à la famille de Soliman de lui céder la place. Omar occupait le trône depuis deux ans et quelques mois, lorsqu'un certain Shuzib se révolta, sous le prétexte qu'il fallait réformer l'État et la religion; il envoya au kalife des députés, auxquels le prince accorda une conférence. Ceux-ci alléguèrent plusieurs griefs, dont le plus grave était que

(1) Vid. *Abulfarage*, page 204.

MCD 2019

le pontife avait assuré la couronne à Yézid, neveu de Soliman, dont les vices menaçaient l'empire des plus grands malheurs. Cette accusation, qui n'était pas dénuée de fondement, parut faire une vive impression sur Omar, et fut cause de son trépas; en effet, les partisans de Yézid, craignant qu'il ne fît passer sa dignité à une autre famille, lui administrèrent du poison [de l'hég. 101, 723 de J.-C.].

Yézid II était le quinzième kalife depuis Mahomet; son premier acte fut de changer tous les gouverneurs de son empire. Cette mesure, plus hardie que prudente, causa quelques troubles, qui furent apaisés promptement; toutefois, la révolte d'un certain Yézid ne fut pas étouffée facilement : il fallut envoyer contre ce personnage, qui s'était emparé de Koufa, une armée nombreuse, sous les ordres de Mosléma, frère du monarque; le rebelle succomba dans une bataille, et sa tête fut envoyée à Damas. L'histoire de Yézid est stérile en grands événements, et peut-être, s'il eût vécu, les vices de son caractère auraient-ils fait naître des révoltes dans l'empire, car, loin de suivre l'exemple de son prédécesseur, il s'abandonnait à tous ses penchants. Épris d'une chanteuse, il l'aima avec une telle passion, que, cette femme étant morte par accident, il n'eut pas la force de lui survivre, et expira quinze jours après elle [l'an 105 de l'hég., 727 de J.-C.]. Son règne avait duré quatre ans et quelques jours.

Yézid, en mourant, avait désigné son frère Hesham pour le remplacer; mais ce dernier devait transmettre la couronne à son neveu, fils de Yézid.

Hesham fut élevé au trône par la volonté de Yézid II, et cette volonté fut obéie ponctuellement; d'où il suit, d'après cet exemple et plusieurs autres que nous avons déjà cités précédemment, que la succession de Mahomet n'était réglée par aucune loi. Le règne du nouveau prince ne contient d'autres faits que des changements de gouverneurs dans les vastes provinces de l'empire, et des guerres contre les Grecs. Nous rapporterons cependant un incident qui a droit de prendre place dans nos annales par sa célébrité : c'est la défaite d'Abdalrahman, plus connu en Europe sous le nom d'Abdérame. Chargé de régir l'Espagne, il vint, à la tête d'une armée nombreuse, attaquer Eudes, comte et duc d'Acquitaine; celui-ci, appuyé par les forces de Charles-Martel, qui régnait en France, quoiqu'il n'eût pas le titre de roi, battit Abdérame, et chassa les Arabes pour jamais du territoire de la Gaule. Hesham régna près de vingt ans [de l'hég. 125, 742 de J.-C.]; il possédait quelques grandes qualités, mais elles furent ternies par son avarice. Son palais était rempli d'un grand nombre de coffres dont il avait seul les clefs : les uns renfermaient des espèces monnayées et les autres des amas de vêtements. Toutefois, ce prince était dans un tel dénuement, que lorsqu'il mourut on ne trouva pas un drap pour l'ensevelir, et il fallut qu'un de ses esclaves se chargeât de ce soin à ses dépens. Hesham faisait observer avec rigidité à sa famille et à ses courtisans les devoirs religieux : un de ses fils ne s'étant pas rendu à la mosquée, sous le prétexte qu'il n'avait pu sortir faute d'équipage, le kalife lui intima l'ordre d'aller à pied au temple durant une année entière.

Hesham eut pour successeur son neveu Walid, qui avait été éloigné de la cour par le monarque, en punition des débauches auxquelles il se livrait. Dans la retraite qu'il s'était choisie, Walid parut réformer ses penchants vicieux; mais à peine eut-il recueilli le pouvoir suprême, qu'il lâcha la bride à toutes ses passions. Néanmoins, les premiers actes de son règne lui concilièrent l'attachement du peuple et des soldats : en effet, il fit de grandes libéralités à la multitude, et augmenta d'un dixième la paie de ses troupes; malheureusement le kalife crut pouvoir impunément afficher des principes irreligieux, en même temps qu'il révoltait l'opinion publique par le scandale de ses mœurs. Des mécontents soulevèrent aisément les esprits, et, passant des murmures à la révolte, ils proclamèrent Yézid, puis, se mirent en marche, et vinrent assiéger le monarque, qui se trouvait alors dans une maison de plaisance située près de Damas. Celui-ci essaya de calmer les mutins en leur rappe-

MCD 2019

lant les bienfaits qu'il avait répandus sur les habitants de sa capitale; mais on lui répondit par des invectives et des reproches, qui n'étaient que trop mérités. Dix des rebelles, ayant enfoncé la porte de l'appartement du prince, le tuèrent et lui coupèrent la tête et la main, que l'on promena dans les rues de Damas. Il laissait deux fils, Hakem et Othman, qu'il avait fait reconnaître pour ses héritiers au trône; mais, à l'avénement de Yézid III, au lieu de posséder une couronne, ils furent jetés dans un cachot. Walid II tint le sceptre environ quinze mois, et mourut à l'âge de quarante-deux ans; il avait l'esprit cultivé, et a composé des poésies qui mériteraient des éloges, si l'auteur n'avait pas exercé sa verve sur des sujets que repousse l'honnêteté [126 de l'hég. et 743 de J.-C.].

La mort sanglante de Walid II fit éclore des révoltes dans l'empire : un certain Merwan, fils d'un secrétaire du kalife égorgé, prit les armes en Arménie, publiant qu'il venait venger le sang qui avait été répandu. Sur ces entrefaites, Soliman, l'un des fils d'Hesham, s'échappa de sa prison, et marcha sur Damas, à la tête de ses partisans; mais il ne paraît pas que cette attaque ait eu une grande importance, car le nouveau prince s'occupa seulement de désarmer Merwan, et il y réussit en lui conférant le gouvernement de plusieurs provinces asiatiques. Yézid survécut peu de temps à ce traité, qui semblait devoir l'affermir sur le trône; il mourut de la peste à Damas l'an 126 de l'hégire [748 de J.-C.], après un règne de six mois (1).

Ibrahim, frère de Yézid III, se saisit du pouvoir, et s'allia avec ce même Soliman, fils d'Hesham, dont nous venons de parler. Ce dernier avait voulu revendiquer le trône; mais il consentit à reconnaître Ibrahim et à prendre le commandement de ses troupes, qui marchaient contre Merwan. En effet, ce général, ayant appris le trépas subit de Yézid III, se dirigea sur Damas, annonçant hautement qu'il venait pour déposer Ibrahim, et restituer la couronne aux deux princes Hakem et Othman, fils de Walid II, et qui étaient retenus prisonniers depuis la mort de leur père. Merwan livra une sanglante bataille à Soliman, qui courut chercher un refuge à Damas, où, dès qu'il fut arrivé, de concert avec Ibrahim, il fit égorger les deux princes captifs; puis il pilla le trésor et s'enfuit de Damas avec son butin. Les habitants de cette ville ouvrirent leurs portes au vainqueur, qui fut proclamé kalife. Ibrahim se reconnut son sujet, et descendit du trône où il n'avait fait que paraître : il périt, dit-on, d'une mort violente, cinq ans après sa déchéance; mais les historiens ne sont pas d'accord sur les circonstances qui amenèrent son trépas. Il régna au plus soixante-dix jours; de là vient que quelques historiens ne le comptent pas au nombre des kalifes; d'autres, au contraire, le placent au rang des successeurs de Mahomet, dont il fut le dix-neuvième.

Merwan II, quoique reconnu sans opposition, éprouva bientôt après son avénement des résistances et des trahisons qui mirent ses jours en danger. C'est ainsi qu'ayant voulu réduire les habitants d'Émesse, qui s'étaient révoltés, ceux-ci consentirent à le recevoir; le kalife ne fut pas plus tôt entré, suivi seulement de trois cents hommes, que l'on ferma les portes de la ville; Merwan, enveloppé de toutes parts, n'échappa qu'avec peine au piége qui lui avait été tendu. Damas suivit aussi l'exemple d'Émesse, et le monarque fut contraint de reconquérir sa capitale. Soliman s'était réconcilié avec Merwan; néanmoins, il souleva contre lui les citoyens de Bassora, et se fit déclarer kalife [749 de J.-C.] : il pénétra même en Syrie; mais il fut vaincu et se retira à Palmyre. Une autre rebellion, qui avait éclaté à Koufa, fut encore étouffée à la même époque. Néanmoins, une famille puissante, celle d'Abas, aspirait au pouvoir suprême, et recevait des subsides de ses partisans, répandus dans l'Arabie et dans le Khorassan. Ibrahim était alors le chef des Abassides, et résidait à la Mecque; ses soldats battirent ceux de Merwan, et déclarèrent leur chef souverain de l'empire de Mahomet. Enfin, après une lutte de plus de

(1) *Vid.* pour le règne de ce prince et celui de ses trois prédécesseurs, *Albufarage*, *Elmacin* et *la Bibliothèque orientale*, de d'Herbelot.

MCD 2019

deux ans, Ibrahim, fait prisonnier, lorsqu'il se rendait en pélerinage à la Kaaba, par une troupe de cavaliers au service de Merwan, mourut dans la prison où il avait été renfermé [131 de l'hég., 753 de J.-C.]. Son frère Aboul-Abas s'était retiré à Koufa; il prit la place d'Ibrahim, et battit, dans le voisinage de l'Euphrate, les troupes de son rival. Peu de temps après, Merwan éprouva une nouvelle défaite et se réfugia en Égypte; Abdallah, un des généraux d'Aboul-Abas, poursuivit Merwan, qui périt frappé dans une mosquée: le sanctuaire de la divinité ne put le protéger contre ses ennemis, qui l'égorgèrent, pour ainsi dire, sur l'autel; sa tête fut envoyée à son compétiteur [132 de l'hégire, et 754 de J.-C.]. Il fut le vingtième kalife depuis l'avénement du prophète.

DYNASTIE DES ABASSIDES.

Aboul-Abas-Soffah fut le premier kalife abasside, et signala son entrée au pouvoir par des barbaries que la politique lui conseillait, mais qui déshonorent son caractère. En effet, il poursuivit avec acharnement tous les membres de la famille des Ommiades: il eût pu se contenter de les exterminer, sans faire précéder leur trépas par d'horribles tortures; il est vrai qu'il n'ordonna pas toutes les cruautés qui tachent le commencement de son règne, mais il couvrit de son approbation ceux qui les commettaient; ainsi, la responsabilité de ces actes pèse sur sa mémoire. Les habitants d'une province de la Syrie ne tardèrent pas à prendre les armes pour soutenir la cause des Ommiades, ainsi que plusieurs cantons de l'Arabie; mais ces rebellions furent réprimées par la force; néanmoins, la lutte se prolongea assez long-temps en Arabie. Aboul-Abas-Soffah mourut de la petite-vérole, suivant les uns dans sa trente-troisième année, et dans sa quarantième suivant les autres. Ce prince était pieux, ce qui ne l'empêcha pas de répandre à grands flots le sang de ses adversaires. Dans certaines âmes, la religion est une loi dont elles ne respectent ni la morale ni l'esprit, se bornant à observer les prescriptions de son culte, elles pensent en avoir assez fait, et se croient quittes envers Dieu quand elles lui ont offert de l'encens et des prières [136 de l'hég. et 753 de J.-C.].

Abou-Jafar-Almansor, frère d'Abas-Soffah, avait été reconnu héritier du trône, et, à ce titre, il fut proclamé souverain à la mort de son prédécesseur. A l'époque où cet événement arriva, le nouveau kalife était en chemin pour la Mecque, car il avait sollicité et obtenu la mission de conduire les pélerins dans la ville sainte. Dès qu'il eut reçu la nouvelle de son élevation, il chargea Abou-Moslem de le faire reconnaître dans tout l'empire; mais les Ommiades avaient encore de nombreux partisans, qui prirent les armes pour leur cause, tandis que l'oncle et le neveu d'Almansor tentèrent de se faire adjuger le trône; cependant Almansor triompha de tous ses adversaires, grâce à la bravoure et à l'habileté d'Abou-Moslem.

Ce général ne tarda pas à se brouiller avec le kalife; il est rare que de trop grands services ne soient pas payés par l'ingratitude, qui est quelquefois provoquée sinon justifiée, par les exigences de la politique. S'il a donné le trône à son maître, un sujet a quelquefois le tort de l'en faire ressouvenir; ou il arrive que le souverain se défie d'un homme assez puissant pour avoir décerné la couronne. D'ailleurs les princes sont toujours entourés de courtisans, habiles à aigrir les dissentiments les plus légers, jusqu'à ce que la haine en sorte, et ce fut ce qui arriva dans cette occasion. Le kalife s'offensa de quelques manques d'égard, qui furent interprétés comme des insultes, et Almansor, ayant attiré à la cour son lieutenant, le fit égorger en sa présence par ses gardes (137 de l'hég., et 759 de J.-C.). Deux ans après cette tragique aventure, un prince de la maison des Ommiades, échappé par miracle à l'extermination de sa famille, arriva en Espagne. Ce prince, appelé Abdal-Rahman, enleva cette contrée à la domination d'Almansor, et fonda une monarchie puissante, dont la ville de Cordoue fut la capitale (1). L'an 140 de l'hégire, Almansor

(1) Vid. dans notre collection, l'*Histoire de l'Espagne*, tome cinquième.

MCD 2019

courut les plus grands dangers par le fanatisme de certains sectaires nommé les Rawandiens, qui voulaient lui rendre les mêmes honneurs qu'à la divinité. Le kalife les traita d'impies, et fit arrêter une centaine de ces insensés. Ceux qui étaient demeurés libres décidèrent qu'il fallait tuer le pontife, puisqu'il refusait d'être adoré comme un Dieu, et ils vinrent, au nombre de plusieurs mille, l'assiéger dans son palais. Almansor attaqua ces fanatiques, et réussit à les mettre en fuite, après en avoir fait un grand carnage; car les Rawandiens se défendirent avec acharnement. Cet événement fit une si profonde impression sur l'esprit du kalife qu'il résolut d'abandonner Damas, et il jeta les fondements d'une ville nouvelle, placée au confluent de l'Euphrate et du Tigre; elle reçut le nom de Bagdad, et a joué depuis un rôle important dans les annales de l'empire arabe. Tandis que Almansor était occupé à édifier sa future capitale, de nouveaux compétiteurs lui disputèrent la couronne; l'un se fit proclamer à Médine, l'autre à Bassora: ils furent vaincus et tués les armes à la main (de l'hég. 145, et 767 de J.-C.). Deux ans après avoir triomphé des deux adversaires dont nous venons de raconter la chute, Almansor alla s'établir à Bagdad, où il fixa sa résidence. Les derniers événements qui remplissent le règne de ce prince n'offrent aucun intérêt; nous dirons seulement qu'il se rendit à Jérusalem pour célébrer le ramadan (1): poussé par un esprit de dévotion, il résolut d'aller en pélerinage à la Mecque; il tomba malade en chemin, et mourut entre les bras de son fils, Al-Mohdi, auquel il donna plusieurs avis pleins de sagesse, lui recommandant surtout de ne point laisser les femmes se mêler des affaires de l'État. Il expira l'an 158 de l'hég. (780 de J.-C.). Almansor régna environ vingt-deux ans: il possédait à fond l'art de gouverner; mais il se fit haïr et mépriser par son avarice. On lui reproche aussi des cruautés; mais si on le compare aux autres princes de l'Orient, cette accusation perdra beaucoup de sa gravité, car, dans cette partie du monde, la vie des hommes est abandonnée à la merci du souverain et de ses agents, et les mœurs publiques ne condamnent que les princes qui se font un jeu de répandre le sang.

Rien n'est plus monotone que le récit des faits politiques quand ils se bornent à des guerres et à des négociations; nous serons donc brefs sur ces deux points, et nous rapporterons en quelques lignes le récit des faits dont se compose le règne assez court d'Al-Mohdi ou Mahadi, reconnu, du vivant de son père, héritier du trône. Il y monta; mais, à son avénement, il eut à combattre deux prétendants: l'un était un prince de sa famille, l'autre un faux prophète, qui excita dans la Perse une dangereuse révolte. Fait prisonnier, le second expia son ambitieuse tentative par le supplice de la croix. Quant au prince Abasside dont nous venons de parler, il renonça à ses prétentions moyennant une somme considérable. Le kalife remporta de grands avantages sur les Grecs par l'épée de son fils, Aroun-Al-Raschid, devenu depuis si fameux, et qui força l'impératrice Irène à demander la paix. L'an 169 de l'hégire, Mahadi mourut, empoisonné, dit-on, par une de ses concubines: celle-ci, voulant se venger d'une de ses rivales, lui avait envoyé une fort belle poire, dont le kalife mangea, se trouvant chez celle qui venait de recevoir ce perfide présent. Ce prince se montra aussi prodigue que son père était avare; s'il dissipa les trésors qui lui avaient été légués par Almansor, il en employa la plus grande partie à encourager les lettres par ses libéralités. Doué d'un esprit vif et enjoué, personne ne plaisantait avec plus de grâce et de finesse; mais il récompensait dans les autres ce talent qu'il possédait si bien. Nous citerons, en témoignage, l'anecdote suivante. Un jour qu'il s'était égaré à la chasse, il entra dans la maison d'un paysan, qui lui présenta du pain bis et du lait. Sur la demande du kalife, son hôte lui apporta une cruche de vin. Après en avoir bu un coup, le monarque demanda au paysan s'il le connaissait; sur sa réponse négative: « Je suis, » dit le prince, « un des » principaux seigneurs de la cour du com» mandeur des croyants; » puis il but un se-

(1) Ce mois est le carême des musulmans, qui observent alors un jeûne très-rigoureux.

MCD 2019

cond coup, et reprit : « Je suis encore plus » grand que je ne vous l'ai dit. » Il avala un troisième coup, en ajoutant : « Je suis le ka- » life, devant lequel tout le monde se pros- » terne. » A ces mots, l'Arabe se saisit de sa cruche pour l'emporter, et dit à Mahadi, qui témoignait son étonnement : « C'est » que j'ai peur, si vous buviez un quatrième » coup, que vous ne me disiez que vous êtes » le prophète, et que si vous en buviez un » cinquième, vous ne finissiez par vous faire » Dieu. » Cette saillie fit rire le monarque, et il donna à son hôte une veste et une bourse pleine d'argent.

Musa-Al-Hadi, fils aîné de Mahadi, fut reconnu kalife et couronné à Bagdad par les soins de son frère Aroun-Al-Raschid, qui fit prêter serment de fidélité au nouveau prince. Celui-ci, à la mort de son père, était occupé à faire rentrer dans le devoir les peuples du Mazanderan, l'une des provinces de la Perse. Aussitôt après son avénement, une révolte éclata contre son autorité à Médine; elle avait pour instigateur et pour chef Hossein, l'un des descendants d'Ali, gendre du prophète. Il réussit à rassembler des troupes nombreuses, en appelant les esclaves sous ses drapeaux, auxquels il promettait la liberté; mais ces soldats avaient plus de zèle que d'expérience : ils furent vaincus; Hossein périt par le sabre du bourreau, et le kalife, pour achever d'étouffer tous les germes de rebellion, ordonna de massacrer à la Mecque les membres de la famille des Abassides, qui s'y étaient rendus en pélerinage. Cette exécution, jointe à la défaite d'Ali, avait affermi sur le trône Musa-Al-Hadi; mais les brillantes qualités de son frère Al-Raschid troublaient encore sa sécurité, et il forma le projet de lui enlever la couronne pour la transmettre à son fils Jafar, qui était encore enfant. Comme il se défiait de son visir Yahya, qui s'était efforcé de le faire changer de résolution, le kalife fit venir un de ses affidés, nommé Hartamah, et lui commanda d'assassiner son frère et le ministre Yahia; mais dans la nuit qui suivit ce même jour, le monarque expira subitement. Les historiens ne sont pas d'accord sur les circonstances de son trépas, tous cependant l'attribuent à Khizaran, mère du prince, qui, contrainte de choisir entre ses deux enfants, se décida à sacrifier le kalife, qui voulait l'empêcher de se mêler des affaires du gouvernement. Al-Hadi fut étouffé dans son lit; il garda le sceptre un an deux mois et vingt-deux jours. Ce prince aimait les lettres, et les encourageait par son exemple, puisqu'il faisait lui-même d'assez bons vers, et par ses libéralités, qui touchaient quelquefois à la profusion. Ainsi, Merwan, fameux poète arabe, lui ayant présenté un poème de sa composition, il fut si charmé de cette œuvre, qu'il dit à l'auteur : « Choisissez » de recevoir sur-le-champ trente mille drach- » mes, ou cent mille en vous soumettant à les » toucher de la main d'un trésorier des finances de l'État. — Merwan répondit : Trente mille comptant et cent mille avec le temps. Cette saillie plut si fort au monarque, qu'il fit donner à l'auteur cent trente mille drachmes, qu'il tira de son trésor [170 de l'hég. et 786 de J.-C.].

Aroun-Al-Raschid était âgé de vingt-deux ans quand il hérita du pouvoir suprême. Menacé de la mort, Jafar, fils d'Al-Hadi se reconnut son sujet. La même nuit vit périr un kalife, un autre monter sur le trône et un prince ouvrir les yeux à la lumière. En effet, on vint apprendre au nouveau monarque, au moment où il était proclamé, qu'une de ses épouses lui avait donné un fils. Le règne d'Al-Raschid fut aussi long que glorieux; mais le défaut de place nous permettra seulement d'en raconter les principaux événements. En 796 de l'ère chrétienne [174 de l'hég.], les troupes du kalife s'emparèrent, après une brillante victoire, de l'île de Chypre; quelques années après, le monarque battit les Grecs, et envoya un de ses fils gouverner les provinces occidentales de l'Afrique. Après la déposition de l'impératrice Irène, Al-Raschid, provoqué par Nicéphore, qui avait succédé à cette princesse, entra derechef sur le territoire de l'empire, et força le souverain de Constantinople de lui payer un tribut. Les hostilités entre les deux empires se renouvelèrent plusieurs fois, et se terminèrent toujours par la défaite des Grecs. Le kalife eut encore à repousser des attaques dirigées contre son autorité, car il

MCD 2019

lui fallut étouffer plusieurs révoltes; l'une et l'autre éclatèrent dans la Perse, et furent réprimées par la force. Après avoir triomphé en personne de la dernière de ces rebellions, Al-Raschid, se trouvant à Rakka, eut un songe où il vit une main suspendue sur sa tête et tenant une poignée de terre rouge; en même temps une voix fit entendre ces mots : « Voici la terre qui doit servir de sépulture »à Aroun. » En effet, peu de jours après, le prince tomba malade, et rendit le dernier soupir dans la ville de Thous. On rapporte que, l'esprit frappé du songe qu'il avait eu à Rakka, il envoya Mesrour, son esclave favori, chercher une poignée de terre prise dans le territoire de Thous; l'envoyé présenta cette terre, qui était rouge, et le bras nu jusqu'aux épaules : « En vérité, s'écria Aroun, voici la »terre et le bras que j'ai vus dans mon rêve. » A partir de ce moment, le mal continua de faire des progrès, et le kalife survécut à peine trois jours. Le règne d'Aroun fut de vingt-trois ans; il affichait une grande piété, car il accomplit sept fois le pélerinage de la Mecque, et l'exécuta même une fois à pied. Les historiens lui attribuent toutes les qualités qui font les grands rois : il était brave dans les combats, politique habile, et tenait la cour la plus magnifique de son temps. Il vécut entouré de poètes et de savants, dont il récompensa les talents, parce qu'il savait les apprécier. Sous son administration, les arts et le commerce fleurirent; ils enrichirent l'État, en même temps qu'ils augmentèrent la gloire et la renommée du prince. Durant la plus grande partie de son règne, Al-Raschid fut aidé par les lumières et la fidélité de Jafar, ou Giafar, son visir, qui appartenait à l'illustre famille des Barmécides. Les historiens varient sur la cause qui amena la ruine de ce ministre; les uns l'attribuent à la négligence de Giafar, qui, ayant été chargé de garder un prisonnier politique important, le laissa s'échapper (1); mais la version la plus répandue est que le kalife, pour jouir constamment de la société de sa sœur Abbasa et de son visir, consentit à les unir par le mariage, mais à la condition que Giafar n'userait jamais de ses droits d'époux. Le visir oublia l'imprudente promesse qu'il avait faite, et Abbasa mit au monde, en secret, deux enfants, qui furent envoyés à la Mecque. Lorsqu'il apprit la faiblesse de sa sœur et la désobéissance de son ministre, le kalife entra dans une si grande colère, qu'il fit arrêter Abbasa et ordonna de la jeter dans un puits; Giafar fut décapité, et les diverses parties de son corps, coupées par quartiers, furent clouées aux portes de Bagdad et mises au haut d'un pieu sur le pont du Tigre. S'il nous était permis de hasarder une conjecture, nous dirions que la chute de Giafar fut peut-être l'œuvre du temps, qui use tôt ou tard la fortune des favoris. Ainsi, Mécène finit par lasser la faveur d'Auguste, et dans les temps modernes Wolsey mourut dans la disgrâce, car ses longs services avaient fatigué son maître Henri VIII. Al-Raschid proscrivit toute la famille des Barmécides, et défendit même, sous peine de mort, de prononcer leur nom. On raconte qu'un vieillard, comblé des bienfaits de Giafar, osa braver l'ordre du kalife, en célébrant à haute voix dans les rues de Bagdad les grandes qualités de l'infortuné visir. Conduit devant le monarque, il demanda la permission de dire deux mots, et, l'ayant obtenue, il recommença le panégyrique de Giafar et de ses ancêtres; Al-Raschid l'écouta sans l'interrompre, et non-seulement lui fit grâce de la vie, mais il lui donna une assiette d'or qui se trouvait devant lui. Le vieillard, en acceptant le cadeau, s'écria : « Voici encore une nouvelle » grâce que je reçois des Barmécides. » La réputation du kalife s'étendit jusqu'en Occident, où régnait alors, sous le titre d'empereur, l'illustre Charlemagne. Il lui envoya une brillante ambassade et de riches cadeaux, parmi lesquels on remarquait une horloge, qui excita l'étonnement et l'admiration du monarque franc et de sa cour. Toutefois, ce qui a contribué le plus à la célébrité d'Aroun-Al-Raschid, et ce qui a popularisé son nom chez tous les peuples civilisés, c'est qu'il figure à chaque page dans ces contes

(1) Ce prisonnier était un des descendants d'Ali, gendre de Mahomet. Les membres de cette famille, appuyés sur leurs droits, ne cessaient d'exciter des révoltes contre les kalifes, et, à ce titre, excitaient des craintes continuelles.

MCD 2019

arabes chefs-d'œuvre d'esprit et d'imagination, et qui, traduits dans toutes les langues, sont aussi dans toutes les mains; ils font l'amusement de tous les âges, et témoignent hautement en faveur de l'excellence d'une littérature qui a pu produire une œuvre si remarquable.

Aroun-Al-Raschid laissait deux fils; le premier, appelé Amin, monta sur le trône; l'autre, connu sous le nom d'Al-Mamoun, fut reconnu héritier présomptif de la couronne. Mais la discorde ne tarda pas à éclater entre le monarque et son frère : Amin commença les hostilités en déclarant Al-Mamoun déchu de son droit, qui fut transporté au fils du kalife; mais le prince qu'on venait de dépouiller était gouverneur du Khorassan, où il avait conquis, par son bon gouvernement, l'affection du peuple. Mandé à la cour, il refusa de s'y rendre, et assembla des troupes, qu'il plaça sous les ordres de Taher, guerrier déjà célèbre par ses exploits. Ce dernier, ayant battu les troupes d'Amin, Al-Mamoun prit le titre de kalife; il résolut d'aller porter la guerre jusque sous les murs de Bagdad, et forma deux corps d'armée, commandés par Taher et Harthéma, qui prirent le chemin de la capitale de l'empire. — Malgré les périls de sa position, Amin ne songeait qu'à ses plaisirs, et passait son temps entouré de femmes et d'eunuques; sa négligence fit naître une conspiration, et il fut déposé; mais les habitants de Bagdad le rétablirent sur le trône. Ce retour de fortune ne fut pas de longue durée; en effet, la plupart des provinces se déclaraient successivement pour Al-Mamoun, et Taher vint bientôt camper aux portes de la capitale. Amin, qui s'y était renfermé, se défendit avec courage; mais, abandonné par un grand nombre de ses partisans, il fut contraint de se retirer dans la vieille ville, située sur la rive occidentale du Tigre. Taher et son collègue Harthema en poussèrent le siége avec vivacité, et Amin n'eut bientôt d'autre alternative que de se faire tuer ou de se rendre; il choisit ce dernier parti, et s'embarqua sur une chaloupe pour aller se livrer lui-même à Harthema; mais des soldats de Taher, placés en embuscade, attaquèrent la barque où se trouvait Amin, et s'emparèrent de sa personne. Ils le conduisirent dans la maison d'un certain Ibrahim, et, vers le milieu de la nuit, ayant pénétré dans son appartement ils le massacrèrent. Amin avait régné près de quatre ans, et n'en avait pas trente à l'époque de sa mort tragique, qui eut lieu l'an 198 de l'hégire [818 de J.-C.].

Débarrassé de son rival, Al-Mamoun semblait devoir être affermi sur le trône; mais dès qu'il y fut assis, des rebellions éclatèrent contre lui dans plusieurs provinces. A Koufa, un descendant d'Ali se fit proclamer kalife et obtint des succès si rapides qu'il s'empara de Bassora; ce prince, appelé Mahomet, mourut sur ces entrefaites, et fut remplacé par un autre Mahomet de la même famille. Ce dernier fut vaincu et fait prisonnier par Harthema, qui avait puissamment contribué à donner la couronne à Mamoun. Néanmoins, s'étant rendu auprès du kalife, qui résidait à Meru, ville du Khorassan, il fut accusé de trahison, jeté dans les fers, et égorgé dans sa prison [200 de l'hég.]. Deux autres usurpateurs parurent aussi à cette époque dans l'Yémen et à la Mecque; mais ils échouèrent dans leur tentative. L'an 201 de l'hégire, un acte imprudent d'Al-Mamoun fut sur le point de lui arracher le sceptre; en effet, il voulut faire reconnaître pour son successeur Ali, issu en droite ligne du gendre du prophète, et à qui il avait donné sa fille en mariage. Tous les membres de la famille des Abassides se réunirent pour s'opposer à cette mesure, et n'eurent pas de peine à soulever les habitants de Bagdad, en faisant répandre le bruit que, par cette adoption, le kalife faisait une injure mortelle à leurs sentiments religieux (1); en conséquence, ils le déposèrent, et mirent à sa place Ibrahim, son cousin-germain. Heureusement, le jeune Ali mourut (203 de l'hégire); Al-Mamoun réussit à rentrer dans Bagdad, et apaisa l'irritation des habitants en révoquant l'ordre,

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que l'islamisme était alors divisé en deux sectes principales : les shiites et les sunnites; or, en adoptant un fils d'Ali, Al-Mamoun semblait déclarer qu'il abandonnait l'opinion des sunnites, soutenue par sa famille, pour embrasser l'opinion contraire.

MCD 2019

qu'il avait donné trois ans auparavant, d'adopter la couleur verte, qui était celle de la famille d'Ali. Ibrahim, qui avait régné un moment à Bagdad, s'était si bien caché qu'il ne fut découvert que sept années après, lorsqu'il passait dans une des rues de la capitale. Amené en présence du kalife, celui-ci non-seulement lui accorda la vie, mais il lui fit présent d'une somme considérable, et l'admit au nombre de ses amis. L'an 202 de l'hégire, .e gouverneur arabe de l'Afrique fit une descente dans la Sicile, et finit par se rendre maître de cette ville célèbre. Deux ans après, le kalife se mit à la tête de ses troupes, et fit une irruption sur les terres de l'empereur grec; il se rendit aussi en Égypte pour étouffer une insurrection. De nouvelles hostilités éclatèrent encore entre le kalife et l'empereur de Constantinople ; Al-Mamoun s'avança en Cilicie, et s'empara de presque toutes les villes de cette province. Il se disposait à retourner à Bagdad, lorsqu'un jour qu'il prenait le plaisir du bain, il dit à son frère Motasem et à ceux qui les entouraient : Les dattes fraîches d'Azad viendraient ici bien à propos. — A peine eut-il exprimé ce vœu que l'on apprit que des mulets, chargés d'une grande quantité de ces fruits, étaient arrivés au camp, et il en mangea avec si peu de discrétion, qu'il fut pris d'une fièvre violente, qui le conduisit au tombeau [218 de l'hég., 836 de J.-C.].

Al-Mamoun occupa le trône vingt ans et quelques mois et jouit chez les Arabes d'une renommée qui n'est pas inférieure à celle de son père Aroun al-Raschid. S'il est vrai que ses talents politiques et guerriers le conduisirent au trône et l'y maintinrent, il doit cependant toute sa gloire à sa passion pour les sciences et les lettres : il n'est peut-être aucun prince qui ait plus fait pour elles et pour ceux qui les cultivent. En effet, il envoya de tous côtés des personnages érudits chargés de recueillir des manuscrits dans toutes les langues, et il en forma des bibliothèques. Sa cour était peuplée d'une foule de savants et de littérateurs dont la reconnaissance immortalisa le nom de leur bienfaiteur. Al-Mammoun ne protégeait pas les lettres seulement par ostentation : il pouvait en apprécier lui-même le charme et l'utilité, et chaque jour il occupait ses loisirs et enrichissait son esprit par la lecture des meilleurs ouvrages. On raconte que lorsqu'il voyageait, ses équipages renfermaient toujours un grand nombre de livres pour son usage particulier. De toutes les sciences qui fleurirent sous son règne, celles qui jettèrent le plus d'éclat furent la médecine et l'astronomie. Le prince lui-même avait étudié le cours des astres, et possédait sur ce point des connaissances qui n'étaient à cette époque que le partage du petit nombre. Les docteurs musulmans reprochent à Al-Mamoun d'avoir montré peu de zèle pour la religion du Prophète. Cette accusation était fondée, puisque le kalife accueillait également les savants de toutes les nations et de toutes les religions, et l'on ne saurait l'en blâmer, car s'il se fût montré musulman rigide, il n'aurait pu imprimer cet élan qui a fait de son siècle le siècle d'or de la science et de la littérature arabe.

Al-Mammoun avait un fils nommé Al-Abas, et cependant il désigna son frère Al-Motasem pour occuper le trône après lui. Ce prince, à peine en possession du kalifat, eut à réprimer des révoltes, entre autres celle qui fut excitée par un certain Babec. Cet homme avait pris la qualité de prophète, et aspirait à détruire l'islamisme, dont il rejetait tous les dogmes. Afshin, général de Motasem, marcha contre le rebelle, qui, devenu maître de l'Aderbijan et de l'Irack persique, avait levé une nombreuse armée : après une lutte assez longue, Babec, fait prisonnier, fut envoyé au kalife, qui le fit mourir dans les plus affreux supplices. En effet, on lui coupa les bras et les jambes, on lui fendit le ventre, et sa tête, envoyée dans le Khorassan, fut exposée aux yeux du public. Motasem se signala aussi contre les Grecs, sur lesquels il obtint de grands avantages. Ce fut durant cette campagne qu'ayant découvert une conspiration en faveur d'Abas, son neveu, il punit de mort les conjurés, et renferma le jeune prince dans une prison où il mourut de soif. Motasem expira après un règne de huit ans huit mois et huit jours, et il était encore le huitième kalife de la famille

MCD 2019

des Abassides. Il se donna le surnom de Billah, c'est-à-dire celui qui est conservé et défendu par la grâce de Dieu (227 de l'hég., 841 de J.-C.).

Wathek-Billah était fils de Motasem, et lui succéda : il régna cinq années, durant lesquelles l'histoire ne signale aucun fait digne de fixer l'attention ; il mourut l'an 232 de l'hégire (852 de J.-C.), par suite de ses excès en tous genres, car il aimait avec passion les femmes et la bonne chère, et ne voulut jamais écouter les exhortations de son médecin, qui le conjurait de se ménager. Ce prince marcha sur les traces d'Al-Mamoun, et s'érigea comme lui en protecteur des sciences et des lettres ; il favorisa surtout les poètes, car il faisait d'assez bons vers, et répandit ses libéralités sur les hommes qui possédaient un talent dont lui-même était pourvu.

Motawakkel, frère de Vathek, prit sa place à l'exclusion de son neveu, Mahomet, surnommé Mohtadi : il dut le sceptre au commandant de la milice turque, créée par Motasem, et qui devait un jour jouer un rôle si important. Un de ses premiers soins, lorsqu'il eut pris les rênes du gouvernement, fut de régler la succession au kalifat. Montaser, son fils aîné devait avoir la couronne, laquelle appartiendrait après lui à Motaz, puis à Moawiad, ses deux autres fils. Il partagea entre eux toutes les provinces de l'empire ; le premier eut pour sa part toutes les possessions des Arabes en Afrique ; il y joignit la Syrie, la Mésopotamie et la plus grande partie de l'Arabie : Motaz reçut pour son lot presque toute la Perse, ainsi que l'Arménie, et Moawiad eut en partage le territoire de Damas, celui d'Émesse et la Palestine. Cet arrangement causa la mort du kalife, qui fut assassiné à l'instigation de son fils aîné, Montaser, jaloux de son frère Motaz. Un soir que le kalife avait fait la débauche avec quelques-uns de ses courtisans, son échanson, appelé Bager, et qui était Turc de nation, fit retirer tous les convives : un seul voulut rester, il se nommait Fatah, et jouissait de la confiance du kalife ; quelques moments après, les conjurés entrèrent dans la salle, le sabre à la main ; le monarque essaya de se défendre ; mais, accablé par le nombre, il tomba bientôt, percé de coups : Fatha fut massacré à côté de son maître. S'il en faut croire quelques historiens, Motawakkel aurait provoqué le forfait dont il fut la victime par son humeur capricieuse et le genre de ses amusements : c'est ainsi que lorsqu'il était à table avec ses courtisans, il faisait introduire un lion, et se divertissait de la frayeur qui saisissait ses convives. D'autres fois il faisait placer sous la table des vases remplis de serpents et de scorpions, dont les blessures pouvaient être mortelles. Si ces faits ne sont point controuvés, ils suffisent pour expliquer comment Montaser put trouver des complices empressés à se débarrasser à tout prix d'un prince qui se faisait un jeu d'exposer la vie de ses amis et de ses officiers. On rapporte encore du kalife des actes de cruauté qui dénotent une âme féroce : il avait, dit-on, fait construire un grand fourneau de fer, garni de pointes dans l'intérieur, et il y faisait mettre des personnages de toute condition, auxquels il voulait extorquer de l'argent, ou infliger une punition sévère ; on chauffait alors le fourneau, et les malheureux qui s'y trouvaient renfermés étaient déchirés par les pointes et brûlés par les parois. Le parricide Montaser avait aussi beaucoup à se plaindre de son père, qui tantôt le contraignait de boire avec excès, ou tantôt lui faisait souffrir le plus indigne traitement, puisqu'il lui donnait des soufflets en présence des courtisans. Les auteurs varient et sur l'âge du kalife et sur la durée de son règne ; il avait, suivant les uns, quarante ans, suivant les autres quarante-quatre ; il tint le sceptre quinze ou quatorze ans. Quoi qu'il en soit, Motawakkel fut regretté par les savants et les gens de lettres, envers lesquels il se montrait aussi affable que généreux (257 de l'hég., et 861 de J.-C.).

Montaser-Billah recueillit le fruit de son forfait, puisqu'il fut proclamé les mains teintes encore du sang paternel ; mais n'osant avouer la part qu'il avait prise à cette horrible action, il assembla tous les grands officiers de sa cour et les principaux citoyens, et leur fit lire une déclaration portant que

MCD 2019

le kalife avait été assassiné par Fatah, qui avait aussitôt été mis à mort par les ordres de Montaser. Parmi les assistants, il ne se trouva personne qui pût démentir cette assertion si contraire à la vérité, puisque Fatah avait fait le sacrifice de sa vie pour défendre son souverain. Montaser prit donc la place qu'il avait su rendre vacante. Mais il ne put étouffer les remords qui le poursuivaient ; tout semblait lui reprocher le crime dont il s'était souillé : un jour il remarqua une belle tapisserie représentant un cavalier dont le chef était orné d'un diadême, autour duquel étaient brodés quelques mots persans, dont il voulut savoir la signification ; l'interprète, contraint d'obéir, avoua que ces mots voulaient dire : « Je suis » Shiroyeh, fils de Khosroëz-Puviz, qui ai » tué mon père et n'ai régné que six mois. » Montaser ne put dissimuler son trouble, et crut voir dans ces paroles un arrêt du ciel. Wasif, chef de la milice turque, avait été l'âme du complot tramé contre Motawakkel ; il s'était donné pour complices ses principaux officiers : craignant que les princes Motaz et Moawiad, déclarés héritiers du trône, ne voulussent venger un jour la mort de leur père, il exigea qu'ils renonçassent, de concert, au droit dont ils avaient été investis : ils se soumirent à ce qu'on exigeait d'eux. Un tel acte imposé au kalife était une grave atteinte portée à son pouvoir, et dut faire présager l'avenir qui attendait les souverains héritiers de Mahomet.

Montaser échappa à la triste destinée qui devait frapper ses successeurs ; car il mourut après avoir porté la couronne environ six mois. On ignore quelle est la véritable cause de son trépas, que les historiens attribuent au poison, ou à un abcès dans la tête.

Dès que Montaser eut rendu le dernier soupir, les chefs de la milice turque résolurent d'écarter les membres de la famille de Motawakkel, et ils déclarèrent kalife un petit-fils de Montaser, qui prit le surnom de Mostain-Billah. Ce prince fit arrêter Motaz et Moawiad, et se trouva possesseur du pouvoir suprême ; mais ce pouvoir, il ne pouvait l'exercer que sous la dépendance de ceux qui l'avaient remis entre ses mains. Mostain avait confié l'exercice de son autorité à un officier turc, appelé Atameh ; mais, devenu jaloux de son crédit, deux chefs turcs, Wasif et Boga, excitèrent une sédition, et leurs soldats pillèrent la maison du visir. Ces désordres furent apaisés ; cependant la réconciliation des chefs de la milice turque ne pouvait être ni sincère, ni durable : en effet, Bager, un de ces officiers, forma le projet d'assassiner son rival Wasif, et de déposer Mostain, pour mettre à sa place un autre kalife, qui serait sa créature. Le complot ayant été révélé au prince avant son exécution, celui-ci fit arrêter et mettre à mort Bager : les partisans de ce dernier prirent les armes et vinrent assiéger le palais, qu'ils menacèrent d'incendier si on ne livrait à leur vengeance Wasif et Boga, qu'ils regardaient comme les auteurs de la mort de leur général. Le kalife résidait alors dans la ville de Sara-Manrày, située à quelques lieues de Bagdad ; il s'enfuit dans sa capitale, suivi de Wasif et de Boga. Les séditieux, déconcertés par le départ du prince, implorèrent leur pardon ; mais, ayant été repoussés, ils tirèrent de sa prison Motaz, et le placèrent sur le trône. Une guerre éclata entre les deux frères, et se termina par l'abdication de Mostain (de l'hég. 252, et 869 de J.-C.). Le prince déchu ne tarda pas à fournir un nouvel exemple qu'un monarque, surtout en Orient, s'il n'est plus sur le trône, ne peut habiter que le cercueil : en effet, il fut égorgé peu de temps après qu'il eut quitté le sceptre ; il régna près de quatre années (1).

(1) Voici la liste des kalifes qui régnèrent à Bagdad jusqu'au jour où le dernier successeur de Mahomet, Mostasem-Billah, monta sur le trône.

	Date de l'avénement.	
	Hég. —	J.-C
Motaz,	252 —	866
Mohtadi-Billah,	255 —	869
Motamed-Billah,	256 —	870
Motaded-Billah,	799 —	892
Moctafi-Billah,	289 —	902
Moktader-Billah,	295 —	908
Kaher-Billah	329 —	932
Radi-Billah,	322 —	934
Mottaki,	329 —	941

MCD 2019

Si l'histoire n'était pas un recueil d'enseignements pour les esprits méditatifs, elle ne mériterait pas d'être lue, puisque son but principal est l'utilité ; aussi nous ne croyons pas devoir fatiguer la mémoire de nos lecteurs par une longue suite de faits qui se répètent sans cesse, et n'offrent ni intérêt ni instruction. Nous cesserons donc de raconter en détail l'élévation et la chute des kalifes qui régnèrent à Bagdad, courbés sous le sabre d'une milice insolente, dont ils n'étaient que les esclaves ; il suffira d'indiquer au lecteur les différentes phases qui signalèrent la ruine des princes qui se succédèrent sur le trône de Bagdad, et que la plupart teignirent de leur sang. Lorsque Radi-Billah tenait le sceptre, il ne possédait plus, en réalité, que la ville et le territoire de Bagdad, et n'exerçait plus qu'une prééminence religieuse sur les autres princes mahométans ; ce n'était plus un roi, mais seulement un pontife. A cette époque [325 de l'hég., 932 de J.-C.], les vastes États des Abassides avaient été envahis par des chefs militaires, qui s'étaient rendus indépendants; la plus grande partie de l'Irack-Arabique, où se rencontraient trois villes célèbres : Waset, Bassora et Koufa, étaient devenue la proie d'un émir ; la Perse était divisée entre Ali, fils de Buya, fondateur de la dynastie des Buides, et un autre chef, qui devint la tige des princes Deylamytes. L'Égypte et la Syrie avaient cessé d'appartenir au kalife : un certain Mahomet, fils de Tagaj, gouverneur de cette contrée, s'en était déclaré le maître. Une famille arabe, celle des Fatimites, avait joué le même rôle en Afrique, après en avoir chassé les gouverneurs placés par le pontife de Bagdad. La Sicile, subjuguée par les Arabes, ne reconnaissait plus l'autorité du successeur de Mahomet, ainsi que l'Espagne, qui s'était émancipée long-temps auparavant. Enfin, les provinces d'Yémen et de Bahrein, situées en Arabie, étaient entre les mains des princes tahériens, descendants de Taher, qui s'était signalé sous le règne du célèbre Al-Mamoun. Bref, jusqu'au jour où le dernier des Abassides descendit au tombeau, égorgé par l'ordre d'Hulakoo, dix-huit monarchies, plus ou moins considérables, s'élevèrent sur les ruines de l'empire élevé par Mahomet ; on trouvera le récit de ces faits dans les histoires auxquelles ils appartiennent exclusivement. Il nous reste donc maintenant à narrer les événements qui amenèrent la chute définitive du kalifat. Dans la seconde année du treizième siècle, un guerrier, connu en Europe sous le nom de Gengiskan, jeta les fondements d'un empire qui s'étendait de l'Indus à la Sybérie; il avait, en un mot, rangé sous ses lois tous les peuples de la Haute-Asie, et les bornes de ses États touchaient d'un côté aux rives du Volga, et de l'autre s'arrêtaient au golfe Persique. Il expira en 1226 de J.-C., l'un de ses fils, Hulakoo, après avoir remis la Perse sous la domination des Mongols, exterminé les ismaéliens (1), résolut alors de s'emparer de Bagdad, où régnait Mostasem-Billah.

Ce pontife était livré aux plaisirs, et ne comprit pas qu'il fallait tâcher de se faire craindre du Mongol, s'il voulait s'en faire respecter. En effet, il avait sur pied une armée forte de soixante-dix mille hommes, qui pouvaient jeter un grand poids dans la balance; mais un des visirs du kalife persuada à son maître que des troupes si nombreuses épuisaient son trésor, et qu'il devait

Moctafi-Billah,	333	—	944
Moti-Lillah,	334	—	946
Tay-Lillah,	363	—	974
Kader-Billah,	381	—	991
Kayem-Beamrillah,	422	—	1031
Moktadi-Beamrillah,	467	—	1075
Mostahder-Billah,	487	—	1094
Mostarshed-Billah,	512	—	1118
Rashed-Billah,	529	—	1135
Moktafi-Beamrillah,	530	—	1136
Mostanjed-Billah,	555	—	1160
Mostadi-Beamrillah,	556	—	1170
Naser-Ledinillah,	575	—	1180
Dhaher-Billah,	622	—	1225
Mostanser-Billah,	623	—	1226
Mostasem-Billah,	640	—	1242

(1) Le chef de ces sectaires était appelé par les croisés le Vieux de la Montagne ; c'était une sorte de prophète, qui avait à ses ordres un grand nombre de disciples, auxquels il commandait le meurtre des princes ses adversaires, et il était toujours obéi. Les ismaéliens avaient reçu le nom d'assassins, et c'est de là que ce mot s'est introduit dans notre langue.

MCD 2019

en licencier la plus grande partie, puisque Hulakoo allait tourner ses armes vers le nord, et que Bagdad n'avait plus rien à redouter de son ambition. Mostasem écouta ce perfide conseil, et quand il eut désarmé, le conquérant mongol envahit tout-à-coup son petit royaume. Le kalife essaya de conjurer l'orage en envoyant des présents à Hulakoo; ils furent rejetés, et un corps de troupes mongoles s'avança jusque sous les murs de la capitale. Les soldats de Mostasem, ayant osé livrer bataille, subirent une déroute complète. Bientôt Hulakoo arriva lui-même, et commença le siége de la place [666 de l'hég., janvier 1258 de J.-C.]. Tandis que les assaillants dressaient leurs machines de guerre, et s'apprêtaient à battre les remparts de Bagdad, le kalife se livrait à ses débauches accoutumées, sans laisser percer la plus légère inquiétude. Enfin, tiré de son apathie par l'imminence du danger, il fit partir pour le camp du général mongol deux de ses officiers; mais Hulakoo déclara qu'il fallait que les trois principaux ministres du kalife se rendissent auprès de lui. Il poussa en même temps avec tant de vivacité ses opérations, que peu de jours après il s'empara de Bagdad par un assaut. La résistance des assiégés ne fut pas opiniâtre; néanmcins les vainqueurs se gorgèrent du sang et des dépouilles de toutes les classes de la population. Mostasem, demeuré dans son palais, où il n'avait plus pour défenseurs que ses femmes et ses esclaves, voulut se présenter lui-même devant le prince mongol, auquel il apportait des pierreries et des joyaux d'un prix inestimable. Hulakoo distribua ces richesses à ses principaux officiers; il restait à statuer sur le sort du monarque vaincu : son trépas fut résolu, et le malheureux Mostasem, enfermé dans un sac, fut traîné dans toutes les rues de Bagdad, et rendit le dernier soupir au milieu des insultes et des malédictions. Ses femmes et ses fils étaient au nombre de sept cents; ceux-ci subirent la même destinée que leur père. Ainsi finit, par une catastrophe déplorable, le dernier successeur du prophète (1); il avait quarante-six ans, et en avait siégé seize sur le trône, quand il fut égorgé. En lui s'éteignit cette puissance politique et sacerdotale établie par Mahomet; fondée par le glaive, elle périt aussi par le glaive. Depuis la ruine du dernier souverain de Bagdad, l'église musulmane a cessé d'avoir un chef reconnu comme le régulateur suprême des dogmes et des cérémonies de l'islamisme. Chaque monarque s'est investi de l'autorité spirituelle, comme faisant partie des prérogatives de la royauté. Cependant à Constantinople, c'est un prêtre, le muphti, qui est devenu l'interprète de la loi religieuse, et, à ce titre, il n'a pas cessé de jouer un rôle important dans la politique. En Perse, les fonctions les plus éminentes du sacerdoce, après avoir été confiées long-temps à un seul ecclésiastique, ont été partagées entre deux membres du clergé. Toutefois, dans ce dernier pays, le pouvoir spirituel a toujours vécu sous la dépendance du pouvoir temporel.

Nous terminons ici l'histoire des Arabes, car, à dater de la ruine du kalifat, ils ont cessé d'attirer les regards des autres nations. Sortis de leurs déserts pour donner au monde une religion nouvelle, et rallumer partout où ils ont porté leurs armes le flambeau des sciences et des lettres, ils ont accompli avec succès cette double mission. Depuis environ sept cents ans, ils semblent avoir oublié la gloire de leurs ancêtres; comme au temps de Mahomet, les uns vivent de brigandages et les autres du lait et de la chair de leurs troupeaux. Cependant, des sectaires, connus sous le nom de Wahabis, ont tenté d'accomplir une révolution dans les mêmes lieux où le prophète de l'islamisme est né, et où reposent ses restes. Vers le milieu du siècle dernier, un certain Mohammed entreprit de jouer en Arabie le même rôle que Luther en Europe; il voulut, comme ce moine célèbre l'entreprit au seizième siècle, épurer le culte musulman. Une tradition, répandue parmi le peuple, racontait que Soliman, grand-père de Mohammed, s'étant endormi dans sa cabane de pasteur, avait vu en rêve une flamme s'échapper

(1) Mostasem était le cinquante-septième pontife qui fut revêtu du kalifat depuis Mahomet, et le trente-septième prince de la famille des Abassides.

MCD 2019

de son corps, se répandre ensuite dans les campagnes environnantes, et consumer tous les habitants. Quelques sheiks interprétèrent cette vision : elle annonçait, à les entendre, que l'un des fils de Soliman devait commander à toute l'Arabie. Ce ne fut cependant que son petit-fils Mohammed qui justifia l'accomplissement de la prophétie; il fonda la secte des Wahabis, dont il emprunta le nom à celui de son père, appelé El-Wahab. Ce novateur prétendait que la cupidité et l'ambition avaient dénaturé le sens du livre écrit par Mahomet, et qu'il prétendait ramener à sa pureté primitive. Il sema d'abord sa doctrine parmi ses compatriotes, puis il parcourut, durant trois années, la Syrie et les bords de l'Euphrate. Un certain Séoud, qui avait rallié sous les mêmes enseignes plusieurs tribus, embrassa la foi nouvelle, et résolut de la propager par le sabre. Les hommes dont il s'entoura, il les soumit à la discipline la plus sévère, en les ployant à l'observance d'austérités monastiques; il les rendit aussi sobres que courageux, et en fit bientôt d'excellents soldats, à la tête desquels il obtint des succès journaliers sur ses voisins, et qui le mirent à même d'entreprendre, quelques années plus tard, la conquête de l'Arabie entière. A la mort de Séoud, son fils Abdel-Azis, maître des provinces de Nedjd et de Lahsa, situées au centre de l'Arabie, était devenu le chef suprême des wahabis [1802]. Après avoir menacé les possessions ottomanes, il tomba tout-à-coup sur la ville de Kerbelé, placée à peu de distance de l'Euphrate. Cette cité renfermait le tombeau de Hussein, fils d'Ali, le gendre et l'un des successeurs du prophète; enrichie par la pieuse dévotion des shiites, la chapelle où se trouvait la tombe du saint renfermait les plus riches offrandes, que les wahabis se partagèrent entre eux, en même temps qu'ils renversèrent le monument élevé en l'honneur du fils d'Ali. Quelque temps après, ces sectaires commirent les mêmes ravages à la Mecque, qui fut contrainte de leur ouvrir ses portes. Abdel-Azis périt assassiné; mais il laissait un fils, Séoud, qui hérita de ses projets comme de sa puissance. En 1808 il parut subitement sous les murs de Damas, et somma les habitants d'embrasser sa croyance, s'ils voulaient sauver leur vie et leurs biens. Il forma le blocus de la ville; mais il se retira, sans même avoir commencé les opérations du siége.

Sur ces entrefaites, l'Egypte venait de passer sous la domination d'un nouveau maître; cet homme était Méhémet-Ali, aujourd'hui si célèbre. S'étant élevé, par son courage et son habileté, au nombre des chefs militaires oppresseurs de l'antique royaume des Pharaons, il avait égorgé, par une insigne perfidie, les mameloucks, soldats intrépides et soutiens des beys, qui s'étaient partagé l'Égypte, et ne laissaient au pacha, représentant le sultan de Constantinople, qu'un pouvoir nominal [1811]. Débarrassé de ses rivaux, Méhémet parut se soumettre aux ordres de son suzerain. Celui qui régnait alors sur les rives du Bosphore, Mahmoud II, lui ayant ordonné d'attaquer les wahabis, le nouveau souverain de l'Égypte entreprit d'aller chercher ces sectaires jusqu'au siége de leur puissance. Ses troupes sauvèrent la Mecque et Médine, menacées par les wahabis [1813], et il envoya les clefs de ces deux villes à Constantinople; Méhémet se rendit lui-même dans la ville sainte, et chargea l'un de ses fils, Tawssoun-Pacha, de continuer la guerre. Ce jeune prince obtint de brillants succès, mais il mourut au milieu de ses triomphes; il fut remplacé par son frère Ibrahim. A cette époque, l'émir Séoud, chef des wahabis, expira, laissant le pouvoir suprême à son fils aîné Abdallah. Celui-ci était loin de posséder les talents de son père; il essaya de résister aux Égyptiens, et finit par se renfermer dans la ville de Derayeh. Contraint de se rendre, il fut envoyé au Caire auprès de Méhémet-Ali, qui le fit partir pour Constantinople. Abdallah espérait que le sultan, le voyant désarmé, et venant se livrer lui-même, lui accorderait la vie. Entraîné par les cris d'un peuple fanatique, Mahmoud se vit dans la nécessité de sacrifier le malheureux Abdallah : promené pendant trois jours dans les rues de la capitale, et en butte aux insultes de la populace, le fils de Séoud termina ses souffrances par le sabre du bourreau, qui lui trancha la tête

MCD 2019

MCD 2019

Martinet del. Pl. 29. J. Adam sculp.

1. GRAND VISIR. 2. CAPITAINE DES JANISSAIRES. 3. JANISSAIRE.
EN COSTUMES DE CÉRÉMONIE. 4. SPAHIS.
(Costumes Turc en 1820.)

TURQUIE

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

sur la place de Sainte-Sophie [1818]. Depuis la chute et la mort d'Abdallah, les Wahabis ont cessé d'être redoutables, et tout fait croire que leur fanatisme s'évanouira, étouffé par Méhémet, qui règne aujourd'hui en maître sur presque toute l'Arabie.

MŒURS ARABES.

Les récits dans lesquels nous sommes déjà entré ont fait connaître au lecteur les nombreuses conquêtes faites par les Arabes sous l'étendard de Mahomet. Ces tribus généreuses ne sont pas seulement recommandables par un courage brillant et héroïque, mais elles possèdent au plus haut degré l'instinct de la civilisation; elles en ont donné de nombreuses preuves en Espagne, où elles ont fait avancer également la littérature et les sciences. Les Arabes, au moyen-âge, excellaient dans la médecine comme dans l'agriculture. Nous allons reprendre ici ces peuplades si héroïques et si brillantes à leur point de départ, c'est-à-dire dans les déserts mêmes, qui, depuis un temps immémorial, les ont vues naître; car il est à remarquer, dit le savant Anglais sir William Jones, « que »les mœurs des Arabes n'ont point changé »depuis le temps de Salomon jusqu'au siècle »présent. » Au reste, nous emprunterons une foule de détails pleins d'intérêt à des voyageurs qui ont long-temps vécu parmi les tribus, dont ils nous ont ensuite retracé les mœurs et les usages. Les habitants de l'Arabie forment deux classes parfaitement distinctes : les *Bedouins* ou *Nomades* (1), et les *Arabes sédentaires*, qui, à leur tour, sont partagés en une multitude de petites associations. Le nom de *Bedouin* dérive de *Bedony*, c'est-à-dire, individus qui habitent la plaine ou le désert; c'est dans le désert de Syrie qu'on les trouve en plus grand nombre. « Ces tribus, » dit le célèbre voyageur allemand Burckhardt (2), « peuvent être partagées en deux classes : la première com- » prend toutes celles qui, au printemps et » en été, s'approchent des cantons cultivés » de la Syrie, et les quittent en hiver; la » seconde, celles qui restent toute l'année » dans le voisinage des endroits cultivés. » Dans la première, on compte les tribus des » *A'nezé*; dans la seconde, les nombreuses » tribus désignées par les noms d'*Alhei* » *Schémal* et *Arabel Kebli*. » Les *A'nezé* constituent l'un des corps de Bedouins les plus formidables des déserts de l'Arabie; ils professent les opinions religieuses des *Wahabites*. Ceux du nord sont partagés en quatre branches principales : *Aoulad-Ali*, *El-Hessenné*, *El-Raoualla* et *El-Bescher*; dans son ensemble, la population des *A'nezé* peut être évaluée à trois cent cinquante mille âmes. Suivant les auteurs du *Précis de la Géographie universelle*, les Arabes nommés *Ahl-El-Schémal*, c'est-à-dire nations du nord, campent toute l'année soit parmi les villages de la Syrie orientale, soit dans le désert depuis le *Haourân* jusqu'à Palmyre. Parmi leurs nombreuses tribus se trouvent les *Maouali*, les *Hadédien*, dont les femmes sont célèbres par la blancheur de leur peau; le *Sslobeïb*, qui sont vêtus de peaux de gazelles; les *Djebel-Haourân*, qui vivent dans les montagnes du pays d'*Haouran*; les *Faddhal*, dont le cheik prend le titre d'émir, et les *Beni-Ssakher*, hommes vigoureux, aux traits larges et à la barbe touffue. Les Arabes appelés *Arab-El-Kebli*, qui envoient tous les ans au Caire une caravane de plus de quatre mille chevaux; et les *Schera'ra't*, qui ont peu de chevaux, mais qui sont tous bien armés.

Les *A'nezé* peuvent être considérés comme de véritables Bedouins, ils sont libres et ne reconnaissent pas d'autres lois que celles qui dans tous les temps ont gouverné le désert. Ces tribus, suivant le témoignage de *Burckardt*, sont nomades, dans la plus stricte acception de ce mot, car, durant toute l'année, elles sont dans un mouvement presque continuel. En été, les *A'nezé* campent près des frontières de Syrie, et, en hiver, se retirent dans le cœur du désert ou vers l'Euphrate; en été,

(1) Nous nous occuperons principalement de ceux-ci.

(2) *Voyages en Arabie, contenant la description des parties du Hedjaz regardées comme sacrées par les musulmans, suivis de notes sur les Bedouins, et d'un Essai sur l'Histoire des Wahabites*, par Burckardt; traduit de l'anglais par Eyriès.

MCD 2019

ils s'établissent tous près des ruisseaux et des sources qui abondent dans le voisinage du désert de Syrie; mais ils restent rarement plus de trois ou de quatre jours dans le même endroit : aussitôt que leur bétail a consommé l'herbe près d'un lieu où il y a de l'eau, ils vont chercher d'autres pâturages, et l'herbe qui repousse sert à un campement suivant. Le camp varie pour le nombre des tentes; tantôt il n'est que de dix, tantôt il se monte à huit cents. Quand il est peu considérable, les tentes sont rangées en cercle, et leur ensemble porte le nom de *Douar ;* mais quand le camp est très-grand, les tentes sont disposées sur une ligne droite, ou sur un seul rang, surtout le long d'un ruisseau; quelquefois il y a trois ou quatre de ces rangées, derrière les unes les autres : ces derniers camps sont nommés *nezel.* En hiver, lorsque l'eau et le pâturage ne manquent jamais, la manière de camper est différente : alors toute la tribu se répand sur la plaine en groupes, composés chacun de trois ou quatre tentes, et séparés l'un de l'autre par un intervalle d'une heure et demie de marche; cette manière de camper s'appelle *fereik*.....

Chaque père de famille fiche en terre sa lance à côté de sa tente, et attache par devant son cheval ou sa jument; c'est là aussi que ses chameaux se reposent pendant la nuit. Les moutons et les chèvres restent jour et nuit aux soins d'un berger, qui tous les soirs les ramène à la tente. Cette dernière est appelée chez les Bedouins *béith* (maison); elle est faite en poil de chèvre, et est partagée en deux parties : l'appartement des hommes est à gauche de l'entrée, et celui des femmes à droite. La tente présente en général sept pieds de hauteur, sur une longueur de vingt-cinq à trente; sa largeur est de dix pieds au plus; les parties de la tente sont ordinairement au nombre de neuf, et elle est construite de manière que la pluie et le vent ne peuvent s'y faire sentir. « L'*A'nezé* le plus riche, ajoute Burckhardt, n'a jamais plus d'une tente, à moins qu'il n'ait une femme qu'il ne veut pas répudier, quoiqu'elle ne vive pas de bon accord avec l'autre; alors il dresse une petite tente près de la sienne propre. Il peut aussi arriver que si l'Arabe prend chez lui la famille de son fils ou celle de son frère défunt, sa tente ne soit trop petite pour tout ce monde; alors il en place une à côté de la sienne. » Les Arabes vivant dans le désert portent le plus vif attachement et prodiguent les soins les plus tendres à leurs chevaux, les compagnons de tous leurs instants; ils s'occupent continuellement de leur conserver de l'eau : cette dernière est renfermée dans de grands sacs de peau de chameau tannée; ceux-ci sont cousus aux quatre coins, et deux ouvertures sont pratiquées : la principale par-dessus, l'autre près de l'un des angles inférieurs C'est à cette dernière qu'on recourt pour satisfaire sa soif en voyage, tandis que cette outre est suspendue au côté de l'animal; deux de ces sacs, appelés *navouié,* le laissent en proie à une lourde charge. On conçoit l'importance que les Bedouins attachent à la conservation de leurs coursiers; au moyen du *hedeid el fers,* sorte de chaîne de fer, on lie ensemble deux chevaux par l'un des pieds de devant : contenus de cette manière, on les voit paître tout le jour dans les environs du camp. La nuit, on emploie pour être sûr que les chevaux ne seront pas dérobés, le *merebet el fers,* longue chaîne, ayant un anneau de fer à une extrémité : on y passe le nez de la jument, et on le ferme; puis, on rive l'autre extrémité de la chaîne à un piquet de fer, que le propriétaire de l'animal enfonce en terre à la place de sa tente où il veut dormir.

HABILLEMENT DES BEDOUINS.

En été, les hommes ont une chemise de grosse toile de coton, par-dessus laquelle les riches mettent un *kombar,* robe longue de soie ou de coton; la plupart cependant ne portent qu'un ample manteau de laine sur la chemise. Les cheiks se revêtent de manteaux d'une valeur qui s'élève jusqu'à dix livres sterling; ils sont brodés en or. Les Bedouins couvrent leur tête d'un *keffié,* turban ou mouchoir carré de toile de coton ou d'un tissu de soie et de coton; ils le roulent, dit Burckardt, de manière à laisser tomber un bout par derrière, et deux autres sur les épaules; ils se servent de ceux-ci pour pré-

MCD 2019

server leur visage des rayons du soleil, d'un vent brûlant ou de la pluie, ou pour le cacher s'ils ne veulent pas être connus. Autour du *keffié*, une corde en poile de chameau fait le tour de la tête en guise de turban. Les Arabes ne rasent jamais leurs cheveux, qu'ils laissent tomber par derrière, formant de longues tresses noires. En hiver, ils placent sur la chemise une pelisse, faite de plusieurs peaux de mouton. Les femmes ont une large robe de cotonnade de couleur foncée, et sur la tête un mouchoir rouge pour les jeunes, et noir pour les vieilles. Elles portent des anneaux d'argent aux oreilles et au nez; dans quelques tribus elles se tatouent les joues, la poitrine et les bras. Elles se couvrent le visage avec un voile de couleur foncée, qui est noué de manière à cacher le menton et la bouche; la plupart ont des bracelets, soit en verroterie, soit en argent, et quelques-unes mêmes des chaînes d'argent. En hiver comme en été, les hommes et les femmes vont nu-pieds.

ARMES DES BEDOUINS.

Les Bedouins ont pour arme la plus ordinaire la lance; ils ne la jettent qu'à une petite distance quand ils poursuivent un cavalier qu'ils ne peuvent rejoindre, et qu'ils sont sûrs de frapper. Ils la balancent pendant quelques moments au-dessus de leur tête, puis la dardent en avant; d'autres la tiennent et la brandissent à la hauteur de la selle. L'Arabe, vivement pressé par son ennemi, pousse continuellement sa lance en arrière, pour empêcher que la jument de celui qui le poursuit ne l'approche trop, et quelquefois, en poussant adroitement la pointe de sa lance en arrière, il tue soit l'homme, soit sa monture. Si, ainsi qu'il arrive quelquefois, l'Arabe éprouvait de la difficulté à retirer la lance de la blessure, il a recours à son *seif* ou sabre, qui l'accompagne toujours, même quand il va boire du café dans la tente d'un voisin. Indépendamment de la lance et du sabre, chaque Arabe porte à sa ceinture un *sekin* ou coutelas recourbé; ceux qui combattent à pied se servent du *keta'a*, lance courte, qu'ils jettent à une distance considérable. Si le cavalier n'a pas de lance, il s'arme d'une masse; il y en a de plusieurs sortes : le *kénoua'a* a un manche en bois, et une tête ronde en fer; le *da'bous* est entièrement de fer; le *kolong* a un manche de bois, et un marteau de fer au bout. Les fantassins ont quelquefois un *duraké*, bouclier de forme ronde de dix-huit pouces de diamètre, fait de peau de bœuf sauvage, et couvert de lances de fer; la cotte de mailles (*dora*) est encore en usage parmi les Arabes.

Les mousquets sont rares parmi les Bedouins. Les meilleurs fusils sont distingués par des noms particuliers, et passent de père en fils comme une sorte de propriété substituée et dont on ne se défait que dans les cas d'extrême nécessité. Les Bédouins, notamment ceux du Nedjd et des montagnes du Hedjaz, sont d'excellents tireurs. Les mousquets sont, en général, en plus grand nombre dans les montagnes, tandis que dans les plaines on voit plus communément les hommes montés sur des chameaux et armés de lances. Un Européen croirait qu'il est presque impossible de viser sûrement avec un instrument aussi grossier qu'un mousquet arabe, qui souvent ne vaut pas plus d'une piastre forte. Cependant c'est avec cette arme chargée à balle, affirme Burckhardt (1), que ces hommes ont tué devant moi des corneilles et même des perdrix. Dans les combats répétés entre les Turcs de Mohammed-Ali et les Bedouins, ceux-ci défirent invariablement leur ennemi par le simple feu de leur mousqueterie quand ils se battirent dans les cantons montagneux, tandis qu'ils eurent constamment le dessous toutes les fois que la cavalerie turque eut assez d'espace pour agir. Partout les Bedouins font eux-mêmes leur poudre; dans beaucoup de cantons on trouve du salpêtre et du charbon. Il paraît que le mousquet ou fusil à mèche est une arme beaucoup plus sûre, quoique moins maniable que notre fusil; il ne peut faire long feu; les Bedouins le préfèrent; et, quand ils se procurent un fusil ordinaire, ils le convertissent en mousquet. Dans les déserts méridionaux de l'Arabie et dans les montagnes

(1) Traduction d'Eyriès.

MCD 2019

du Hedjay, les *mezrach* ou lances courtes sont d'un usage commun, elles sont entourées de fil d'archal jaune, comme celles des Arabes de Nubie. On voit des cottes de mailles dans toutes les parties de l'Arabie. Un *daoudi*, qui est une cotte de mailles de la première qualité, coûte de cinq cents à mille piastres fortes.

NOURRITURE DES ARABES.

Ces tribus sont douées, en général, d'une très-grande sobriété, que leur commandent d'ailleurs et le climat et leur position particulière; on aurait donc peine à trouver dans les mets qui composent leur nourriture de quoi remplir des volumes comme en Europe. Les Arabes consomment principalement des pâtes, que nous allons indiquer ici d'une manière très-rapide; mais ce qu'il faut remarquer avant tout, c'est que les vivres dévorés dans l'Occident par une seule famille serviraient à faire vivre des nomades en Orient pendant une semaine. J'entre maintenant dans l'énumération des divers mets qui soutiennent les enfants du désert. La *ftita*, dit Burckardt, est une pâte de farine détrempée avec de l'eau : on la fait cuire dans des cendres chaudes de fiente de chameau, ensuite on y ajoute un peu de beurre; quand cela est complétement pétri, on le sert dans une gamelle de bois ou de cuir. — Le *khafouri* est le *ftita* avec un mélange de lait. — La *iesch* est une pâte de farine et de lait aigre de chamelle : on la fait cuire; le lait de chamelle aigrit promptement après qu'on l'a mis dans le *zéka* ou l'outre de peau de chèvre. — Le *behatta* est du riz ou de la farine qu'on fait cuire dans du lait doux de chamelle. — Le *heneïné* est une pâte faite de pain, de beurre et de dattes, mêlés ensemble. — Le *khoubz*, ou, plus communément, *jisve* dans le dialecte bédouin, est le pain; il y en a de deux sortes, toutes deux sans levain : l'une en forme de galettes rondes, et cuites sur un *sadj*, qui est une plaque de fer; l'autre manière de faire le pain est de placer en cercle une grande quantité de petites pierres, au dessus desquelles on allume un feu vif; quand elles sont suffisamment échauffées, on enlève le feu, et la pâte est étendue sur ces cailloux; puis on la couvre aussitôt de cendres brûlantes, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle soit complétement cuite; ce pain, nommé *khoubz aly el redha'f*, ne se mange qu'à déjeûner. — Le *burgoul* est du froment qu'on fait bouillir avec du levain, et ensuite sécher au soleil; on le conserve un an, cuit avec du beurre ou de l'huile. — Voici comme on fait le beurre : le lait de brebis ou de chèvre (car on ne se sert jamais, pour cette opération, de celui de chamelle) est versé dans un *keder*, posé sur un feu doux, et on y jette un peu de *leben*, ou lait aigre, ou un petit morceau des entrailles desséchées d'un jeune agneau (*metefkha'*); alors le lait se sépare, et est mis dans un *zéka* : c'est une outre de peau de chèvre, attachée à une des perches de la tente; on l'agite en avant et en arrière pendant deux heures, sans discontinuer : alors la substance butyreuse se coagule, on en fait sortir l'eau par la pression, et le beurre est placé dans le *mekrasch*, qui est une poche en peau; quand, au bout de deux jours, on en a réuni une quantité suffisante, on le pose de nouveau sur le feu, on y jette une poignée de *burgoul*, et on le fait bouillir, en ayant soin de l'écumer.

Après un certain temps, le *burgoul* précipite toutes les substances étrangères, et le beurre reste clarifié au haut du *kédel*. On fait encore passer le lait de beurre à travers un sac de poil de chameau, et tout ce qui reste de substance butyreuse est séché au soleil : c'est ce qu'on appelle *aouket* ou *hhaméïd jesbscheb*, et on le mange. Le burgoul, dégagé du beurre avec lequel il a bouilli, est nommé *khélasé*; on le donne aux enfants. Des tribus d'A'nezé, dans le Nedjd, n'ont jamais goûté de viande; elles vivent presque uniquement de dattes et de lait. Après avoir enlevé le beurre, on bat le lait de beurre jusqu'à ce qu'il se coagule de nouveau, puis on le fait sécher jusqu'à ce qu'il soit complétement dur : alors on le moud, et chaque famille en recueille au printemps deux à trois charges; on le mange mêlé avec du beurre. Le *kemmaié* ou *kemma*, ou *djémé* en dialecte bedouin, est le mets de prédilection des

MCD 2019

Arabes : c'est une espèce de truffe qui croît dans le désert, et qui n'offre nulle apparence de racine ni de semence ; par sa forme et sa dimension, elle ressemble beaucoup à la vraie truffe. Il y en a trois variétés, savoir : la rouge (*khela'si*), la noire (*jébah*), la blanche (*zébéidi*). Si les pluies ont été abondantes en hiver, on trouve les djemés à la fin de mars. Elles sont à peu près à quatre pouces de profondeur en terre ; on reconnaît leur présence à un petit renflement du sol ; si on les laisse parvenir à leur maturité complète, elles s'élèvent de la moitié de leur volume hors du terrain. Les enfants et les domestiques les enlèvent avec de petits bâtons. Quelquefois il y a tant de ces tubercules dans une plaine qu'ils font trébucher les chameaux. Chaque famille en ramasse quatre à cinq charges de chameau, et tant que cette provision dure, on vit uniquement de kemmaié, sans goûter ni bourgoul ni aïesch. On les fait cuire dans de l'eau et du lait, jusqu'à ce qu'ils forment une pâte, sur laquelle on verse du beurre fondu. S'ils sont abondants, on les fait sécher au soleil, et ensuite on les accommode comme ceux qui sont frais. Les Arabes ne se permettent un plat délicat qu'à l'occasion d'une fête ou de l'arrivée d'un étranger. Pour un hôte ordinaire, on fait cuire du pain et on le sert avec l'aïesch ; si l'hôte mérite de la considération, on lui prépare du café, ainsi que du behatta ou du ftita, qui est du pain et du beurre fondu. Pour un homme de rang, on tue un chevreau ou un agneau. Dans ce cas-là, on fait bouillir l'agneau avec du bourgoul dans du lait, et on le sert dans un grand plat de bois, autour duquel la viande est placée. Une gamelle contenant la chair de l'animal est posée sur le milieu du bourgoul, qu'elle comprime, et chaque morceau est trempé dans cette graisse avant qu'on le porte à la bouche. Si on tue un chameau, occurrence fort rare, on le dépèce en grands morceaux : une partie est bouillie, et la graisse est mêlée avec du bourgoul ; une partie est rôtie, et également posée sur un plat de bourgoul ; ensuite toute la tribu prend part au régal délicieux. Les Arabes mangent malproprement ; ils plongent la main entière dans le plat qui est devant eux, font avec le bourgoul des boulettes de la grosseur d'un œuf de poule, et les avalent. Ils lavent leurs mains avant le dîner, mais rarement après, se bornant à lécher la graisse de leurs doigts et à frotter leurs mains sur le fourreau de leurs sabres, ou à les nettoyer avec la roffé de la tente. L'heure ordinaire du déjeûner est vers dix heures : si le pâturage est abondant, le lait de chameau passe à la ronde après le dîner. Les Arabes mangent de bon cœur. Le mets bouilli étant toujours très-chaud, il faut une certaine habitude pour éviter de se brûler les doigts, et pour ne pas aller moins vite que la compagnie. Durant les premiers temps que des voyageurs européens passent avec les Arabes, il est rare qu'ils soient assez prestes pour manger suffisamment. Les femmes prennent leurs repas dans le *méharrem* ; il est fort rare qu'elles mangent de la viande, excepté la tête, les pieds et le foie des agneaux. Pendant que les hommes du camp vont dans la tente où un étranger est régalé et prend part au souper, leurs femmes se glissent dans le méharrem de la maîtresse, pour lui demander un pied ou quelque autre morceau chétif de l'animal tué à cette occasion (1).

Il y a des cantons du desert qui, à cause de leur éloignement des terres cultivées, consomment très peu de blé : par exemple les Arabes qui habitent la côte orientale du golfe Arabique, entre Yabo et Akaba, se servent à peine de pain de froment. C'est la nécessité du blé qui contraint les Bedouins à avoir des rapports avec les Arabes cultivateurs ; en effet, les premiers ne peuvent jamais se passer complétement des derniers. Dans les villages des frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, les villes de Nedjd, Yambo, la Mecque et Djodda et les vallées du Hedjaz, on rencontre fréquemment des Bedouins qui accourent d'une distance de dix et même de quinze journées pour acquérir des denrées : c'est là qu'ils se font acheter leur bétail, et ils emportent en retour du froment, de l'orge, des vêtements. Les Arabes font quelquefois cuire un agneau dans la terre ; ils creusent

(1) Burckhardt, traduction d'Eyriès.

MCD 2019

alors un trou, qu'ils chauffent et couvrent avec des cailloux. Quand ils voyagent, ils ont pour aliment presque unique du pain sans levain, qu'il font cuire dans les cendres, et qu'ils mêlent avec du beurre. Dans le Hedjaz, on mange principalement du riz mêlé avec des lentilles; il est à très-bas prix, et passe pour aussi nourrissant que le blé. Quant au dattier, dans tous les lieux où il se rencontre, il forme la base de la nourriture. Dans certaines localités, les Bedouins se montrent intrépides consommateurs de beurre : le matin et avant l'heure du déjeûner, on avale une grande tasse de beurre fondu, et on en respire, dit un célèbre voyageur, autant par les narines. L'exercice perpétuel auquel se livrent les Bedouins donne de la vigueur à leur faculté digestive : ainsi un Arabe se soutiendra un très-long espace de temps avec la ration la plus mince, et pourra, dans un seul repas, dévorer un agneau entier sans être malade. Égorge-t-on une brebis ou une chèvre dans le désert, il est d'usage que les personnes qui sont présentes se mettent à manger le foie et les rognons dans leur état de crudité complète, en y répandant quelques g ains de sel. Les Arabes de l'Yémen dévorent non-seulement ces parties, mais des tranches entières de chair crue; ils ressemblent, sur ce point, aux Abyssins et aux habitants du Liban. Les Arabes Asir et ceux qui habitent plus vers l'Yémen, consomment du cheval, exemple qui n'est jamais suivi par les Bedouins du nord.

DU MARIAGE.

Les Arabes, en leur qualité de mahométans, ont le droit d'épouser plusieurs femmes; mais ils ne jouissent guère de ce droit, à cause de la pauvreté générale qui règne dans le désert. Les Arabes se contentent, en général, d'une femme. Les préliminaires relatifs au mariage varient suivant les mœurs particulières des tribus; mais il est de règle que le tout se passe fort simplement. Un homme, dit Burckhardt, qui, chez les *A'nezé*, désire épouser une fille, dépêche au père un ami de la famille, et la négociation commence. On consulte alors les intentions de la fille, et si le mariage doit avoir lieu, l'ami prend la main du père en disant : « Tu déclares que tu donnes ta fille »pour femme à..... ? » Le père répond affirmativement. Le jour du mariage étant fixé ordinairement cinq à six jours après les fiançailles (*tabab*), le futur arrive, avec un agneau dans ses bras, à la tente du père de la fille, et coupe la gorge à l'animal devant des témoins. Dès que le sang tombe à terre, la cérémonie du mariage est regardée comme accomplie. Les hommes et les filles s'amusent à se régaler et à chanter. Peu de temps après le coucher du soleil, le futur se retire dans une tente dressée pour lui à une certaine distance du camp; il s'y enferme, et attend l'arrivée de celle qu'il regarde déjà comme son épouse. La jeune fille court de la tente d'un ami à une autre, jusqu'à ce qu'elle soit saisie par quelques femmes, qui la conduisent en triomphe à la tente du futur. Il se tient à l'ouverture pour la recevoir, et la force d'entrer. Les femmes qui l'ont accompagnée s'en vont. La jeune fille, feignant d'être effrayée, pousse des cris perçants, ce qui est regardé comme une preuve éclatante de la pureté de ses mœurs. Une veuve *A'nazé* se remarie-t-elle, se garde bien de faire entendre même un simple murmure, car elle blesserait toutes les bienséances que lui commande sa position. Dans la tribu des *El Ricr*, voisins de Nazareth, ce sont les pères qui se chargent de négocier le mariage de leurs enfants. Sont-ils d'accord sur les termes, le père du futur offre à celui de la fille une feuille verte, et appelle toutes les personnes présentes à être témoins du don. Si, chez les *A'nezé*, le père de la future ne réclame pas le prix de sa fille (*hakk el bint*), chez les *Ahl-el-Schémal*, le père exige le *khomsé*, qui consiste dans les cinq choses suivantes : un tapis, un grand anneau pour le nez, une chaîne de cou en argent, des bracelets du même métal et un sac à chameau de la manufacture de tapis de Bagdad. Si un Arabe acquiert la conviction que la femme qu'il a épousée en qualité de vierge ne lui a pas apporté les prémices de sa personne, il laisse s'écouler quelques jours, après lesquels il la répudie, en donnant pour motif qu'elle

MCD 2019

ne lui plaît pas. Les *A'neze* ne se marient jamais avec les *Ssona* ou artisans; ils ne veulent pas non plus que leurs filles contractent d'alliance avec les *fellahs* ou habitants des villes. Une fois marié, l'Arabe possède-t-il des preuves évidentes de l'infidélité de sa compagne, il l'accuse en présence de son père ou de son frère; alors l'un d'eux lui coupe la gorge.

Chez les Arabes du mont Sinaï, les cérémonies qui précèdent le mariage présentent des différences : le père de la future et son amant sont-ils d'accord, le premier offre au second une branche d'arbre ou d'arbrisseau, qu'il place dans son turban, où il la conserve pendant trois jours, voulant prouver de cette manière que c'est une vierge qu'il a épousée. On ne consulte que fort rarement la jeune fille; en effet, quand même elle éprouverait une profonde aversion pour le futur, elle n'en serait pas moins forcée, pour la première nuit, à subir ses embrassements; il est vrai que le lendemain elle est libre de quitter la tente de son époux. Parmi les Arabes du Sinaï, la jeune fille, lorsqu'elle ramène le soir son troupeau, est assaillie dans les environs du camp par son futur et deux de ses meilleurs amis; ils réunissent tous leurs efforts pour l'entraîner dans la tente de son père, mais elle oppose la plus vive résistance, et même les blesse quelquefois en leur lançant des pierres, quoique d'ailleurs elle aime l'amant qui la recherche. Le futur et ses amis, toujours en employant la violence, la font entrer dans la pièce réservée aux femmes, et l'un des parents lance sur la jeune fille un abba, en disant ces mots : « Nul autre (et il prononce le nom du futur) ne t'épousera. » Il arrive souvent que la fille ne sait pas encore le nom de celui à qui elle est fiancée. Ces préliminaires accomplis, on habille la vierge avec les vêtements neufs dont le futur lui a fait don, et on conduit devant la tente un chameau : on place la jeune fille sur le dos de l'animal, où les amis du futur la tiennent avec force des deux côtés, car elle feint toujours d'opposer la plus grande résistance; elle fait trois fois le tour de la tente, puis elle est menée dans un réduit particulier que le futur lui a disposé dans sa tente, et qu'il entouré de rideaux. Le futur fait-il partie d'un camp éloigné, on assied la jeune mariée sur un chameau, et, après que l'abba a été placée sur sa tête, on la conduit à la tente de son mari; elle est suivie d'un nombre plus ou moins considérable de femmes. Quant à elle, les convenances lui commandent de pousser des cris et des sanglots. On l'abandonne avec une seule femme dans la tente de son futur; les autres, qui se tiennent en dehors, font retentir l'air des louanges du jeune couple; on égorge ensuite des moutons, et tous les invités mangent du pain et de la viande. Le soir, le futur s'échappe du milieu de ses amis le plus adroitement qu'il peut; il va trouver sa femme, et le mariage se consomme, mais non sans que la vierge ne s'efforce de pousser des cris aigus. Le lendemain on rend le repas de noces; en effet, chaque père de famille dans le camp fait cadeau d'une chèvre à la mariée; on tue deux ou trois de ces animaux, avec lesquels on prépare un repas abondant, puis le tout est terminé. Dans les tribus où l'on reçoit le prix de la fille, les cheiks les plus riches, pourvu qu'on leur paie le prix exigé, contractent des alliances de famille avec les Arabes les plus pauvres.

Un homme qui n'a pas encore été marié obtient-il la main d'une veuve, ne touche pas pendant trente jours à aucun des aliments qui appartiennent à sa femme, ni même n'emploie dans ses repas aucun des vases dont elle s'est servie jusque là; pendant ce temps la femme et tout ce qui est en sa possession est regardé comme étant *géran* (impur). Le mari offre-t il du café à ses amis, chacun se munit de sa tasse, afin de ne pas boire dans une tasse qui appartiendrait à la veuve récemment mariée. Il faut, suivant les convenances du désert, qu'une vierge nouvellement unie demeure quinze jours dans l'intérieur de la tente, ou ne la quitte que le soir. Le mari s'absente-t-il pour un voyage, la jeune femme, dans ce cas, a le droit de rendre plus courte la durée de sa réclusion. Le prix d'une vierge varie selon les tribus : chez les Arabes du Sinaï, il s'élève de cinq à dix piastres fortes, et quelquefois jusqu'à trente, si la jeune fille est belle et si elle appartient à une

MCD 2019

famille considérée; on paie seulement une portion de la somme au père de famille; vient-il à mourir, on doit payer à son frère ou à son plus proche parent. La veuve ou *azeba* n'est estimée qu'au tiers du prix d'une vierge. Parmi les *Mézéine,* tribu de la presqu'île du Sinaï, il est permis à une jeune fille, après avoir été enveloppée le soir dans l'abba, de s'enfuir de sa tente pour se réfugier dans les montagnes voisines; son prétendu s'élance le lendemain sur ses traces, mais souvent plusieurs jours s'écoulent avant qu'il puisse découvrir le lieu de sa retraite; ses compagnes, qui le connaissent toujours, lui apportent des vivres. A-t-il découvert la récluse, il est de son devoir d'accomplir le mariage en plein air, et de passer la nuit entière avec elle dans les montagnes. Le lendemain, l'épouse retourne à sa tente avec son mari, afin de pouvoir manger; mais le soir elle prend de nouveau la fuite. Après qu'elle a répété ce manége à diverses reprises, elle revient definitivement, et ne pénètre dans la tente de son mari que lorsque sa grossesse est très-avancée. Chez les *Djcbalié,* petite tribu du Sinaï, d'origine assez récente, l'épouse, après ses noces, demeure trois jours entiers avec son mari; elle s'en va ensuite dans les montagnes, et ne reparaît que lorsque son mari l'a retrouvée.

Chez les Bedouins, les jeunes filles apportent dans les rapports journaliers qu'elles ont avec les hommes la réserve la plus grande; l'amour entre les deux sexes naît d'ailleurs dans les premiers jours de la jeunesse. En dépit de la vivacité de leur attachement, les Arabes, comme je vais le dire tout-à-l'heure, divorcent avec beaucoup de facilité.

DE LA RÉPUDIATION.

Les Arabes, comme tous les peuples qui ne se soumettent pas au joug salutaire de la civilisation, se jouent du mariage, qu'ils rompent au plus léger caprice. Quand ils veulent se débarrasser de leur femme, ils n'ont qu'à lui dire : « *Tu es répudiée* (ent ta'lek)! » Puis il lui font cadeau d'une chamelle, et la renvoient à sa famille. En vain la compagne de l'Arabe sera-t-elle enceinte; en vain lui aura-t-elle donné plusieurs enfants, rien n'empêche son époux de la chasser du toit commun. La femme, dans le premier cas, se charge de l'enfant jusqu'au jour où il sera devenu assez fort pour courir : parvenu à cet âge, le père le recueille dans sa tente. Quant à la mère qui lui a donné plusieurs enfants, l'Arabe consent quelquefois à la laisser vivre au milieu de ses jeunes rejetons; mais elle a le droit de se retirer chez ses parents. On rencontre des Arabes, âgés tout au plus de cinquante-cinq ans, qui, grâce à des répudiations successives, ont épousé cinquante femmes différentes. Il s'agit, en définitive, d'être en état d'acheter une chamelle, et alors on change de femme aussi souvent qu'on le veut. Le beau-sexe a pourtant aussi des droits : l'épouse, a t-elle trop à souffrir sous la tente de son mari, se sauve chez son père ou chez l'un de ses parents. L'Arabe, s'il veut faire rentrer sa compagne dans le domicile conjugal, s'engage à lui donner de beaux vêtements, des anneaux pour le nez ou des tapis. Mais si elle persévère dans son refus, il ne peut la forcer à retourner chez lui; seulement il ne consent pas à prononcer la formule sacramentelle de la répudiation, ou, si l'on aime mieux, du divorce (*ent ta'lek*). La femme ne peut alors se remarier, et on la désigne sous le nom de *ta'mehhé*. C'est un usage fort répandu que le beau-frère d'une jeune veuve l'épouse. De cette manière, le bien de la famille reste dans les mêmes mains. Parmi les Arabes l'homme encore possède le droit exclusif d'épouser sa cousine, et il faut qu'elle obtienne sa permission pour contracter mariage avec un autre homme. Dans ce dernier cas, et de même que si l'époux répudie sa femme, au moment où il la quitte, il prononce ces paroles : « Elle était ma babouche; je l'ai jetée »là! (1) » Chez les *Ahl-el-Schémal*, un Arabe a-t-il enlevé la femme d'un autre, et se réfugie-t-il dans la tente d'un troisième, celui-ci égorge une brebis, et de cette manière le couple se trouve marié. En pareille circonstance, dans la tribu des *A'nezé*, la femme revient en toute sûreté auprès de ses

(1) Livre de Ruth, chap. IV, c. 7, 8.

MCD 2019

parents, jusqu'au moment où son époux prononce la formule du divorce. Son amant, de son côté, n'a plus aucun danger personnel à courir, car il est devenu le *dakhéil* de la famille qui l'a reçu.

Parmi les Bedouins du Sinaï, quand on répudie sa femme sans aucun motif ou sans fournir la preuve qu'elle s'est mal conduite, on doit lui donner six ou huit piastres fortes, une chèvre, une bouilloire en cuivre, un moulin à bras, et plusieurs autres ustensiles servant au ménage.

Une dispute vient-elle à éclater entre un mari et une femme, les habitants des tentes voisines en sont bientôt informés. Ils donnent en général raison à la femme, surtout lorsqu'elle sait bien défendre sa cause. Le mari s'irrite-t-il de se voir donner tort, prononce quelquefois des mots qui constituent le divorce. Alors les Arabes, virant aussitôt de bord, se tournent du côté de l'époux, s'écriant : « C'est bien fait ! ! Maintenant nous » nous apercevons que tu es un homme ! »

DES GUERRES DE PILLAGE DES BEDOUINS.

Les Arabes vivent de pillage comme les nations civilisées de leur travail. Il est rare, d'ailleurs, qu'ils livrent des combats ou des batailles proprement dites : on ne connaît donc pas, parmi ces peuples, ce que nous appelons l'art de la guerre. Il s'agit, comme chez les sauvages, de surprises ; et lorsqu'on se trouve en force inférieure, il n'y a nulle espèce de honte à prendre la fuite. Les tribus arabes vivent entre elles dans un état d'hostilités continuelles, mais sans éprouver de grandes pertes. Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de vaincre un ennemi national, ou de combattre pour soutenir la réputation ou la gloire de la tribu ; alors on verse jusqu'à la dernière goutte de son sang. On cite *Gédoua-ibn-Ghéian-el-Schasmi*, guerrier moderne, qui dans plus d'un combat tua souvent jusqu'à trente ennemis. « En 1790, » dit Burckhardt, « une guerre éclata entre » les Ibn Faddhal et les Ibn-Esméir. Les deux » armées se rencontrèrent près de Mézerib : » quelques escarmouches avaient déjà eu lieu, » quand Gédoua ou Gjédoua, ainsi que les » Bedouins le nomment dans leur dialecte, » conçut la généreuse pensée de sacrifier sa » vie pour la gloire de sa tribu. Il piqua » droit à Ibn-Esméir, sous la bannière duquel les Schamsi combattaient alors, ôta sa » cotte de mailles et tous ses habits, ne gardant » que sa chemise; puis il s'approcha de ce » chef, et lui baisa la barbe, ce qui annonçait » qu'il lui dévouait son existence. Alors, quittant les rangs de ses amis, et sans autre » arme que son sabre, il lança son coursier » contre l'ennemi. La force de son bras lui eut » bientôt ouvert les rangs de ses adversaires ; » il pénétra jusqu'à leur étendard, ou *merked*, » qui était placé au centre, abattit d'un coup » qu'il lui porta à la cuisse le chameau qui » le portait, puis il fit volte-face, et il avait » déjà gagné l'espace qui séparait les deux » armées, quand il fut tué d'un coup de fusil, » tiré par un *métras*, ou fantassin (1). » Les Arabes sont-ils d'accord sur une expédition, chaque cavalier a un ami qui l'accompagne, et qu'on appelle *zammal ;* ce dernier est monté sur un chameau plein de vigueur et de jeunesse : le cavalier s'approvisionne de sacs à chameaux, de vivres et d'eau. Le *ghazou*, ou les détachements volants s'avancent-ils proche de l'ennemi, le chef fixe d'ordinaire trois rendez-vous, où les zammals attendent les cavaliers, déjà partis pour l'attaque. Le premier endroit qui est désigné se trouve à une demi-heure de distance du camp ennemi, soit dans une vallée, soit derrière une colline. Si, au temps qui a été fixé par le chef, les cavaliers ne sont pas encore revenus, les *zammals* se portent au second rendez-vous, et y restent un jour entier dans l'attente de leurs amis ; ils se dirigent ensuite vers la troisième station, où ils s'arrêtent pendant trois ou quatre jours : ce lieu se trouvant toujours à une grande journée de distance du point où l'on doit attaquer. Ce temps accompli, et si aucun des cavaliers ne revient, les *zammals* retournent dans leurs foyers aussi vite qu'ils le peuvent. L'expé-

(1) Les métras ou fantassins sont armés de mousquets ; ils s'accroupissent, sur le premier rang, entre les lignes des cavaliers, et placent devant eux des tas de pierre, sur lesquels ils appuient leur arme afin de viser plus juste.

MCD 2019

dition a-t-elle été heureuse, le zammal a pour sa part une chamelle, quand même la part de son ami ne s'élèverait qu'à un seul chameau. Dans le cas où le cavalier est vaincu, le *zammal* n'a rien. Lorsqu'un ennemi est venu de loin pour livrer un camp au pillage, il ne songe pas au butin que pourront renfermer les tentes ; mais il enlève les chevaux et les chameaux. Le camp dont on médite l'attaque est-il voisin, dans le cas où l'on triomphe on enlève les tentes et tout ce qu'elles renferment. Cependant si une femme est douée d'une assez grande énergie pour courir pendant quelque temps après le chef des ennemis, en lui criant : « O noble chef, »je sollicite ma nourriture de Dieu et de toi ! » il lui fait donation d'un chameau qu'il prélève sur sa part.

Il est de règle, parmi les Arabes, que le butin soit divisé entre eux d'après l'arrangement qui a été arrêté avant que l'expédition ne se mît en route. Dans le cas où aucune condition n'a été faite, tout ce qu'un membre de l'expédition touche le premier avec sa lance lui appartient de droit. Le chef du *ghazou,* c'est-à-dire de l'expédition, a, indépendamment de sa part ordinaire, un dixième du pillage. Parmi les tribus, il en est qui n'attaquent jamais pendant la nuit ; telle est la coutume des *A'nczé :* ils considèrent une telle action comme un véritable guet-apens ; ils craignent surtout que dans le feu de l'action on ne pénètre dans l'appartement des femmes, et qu'on ne se porte à leur égard à des actes de violence, lesquels amèneraient à leur tour une guerre d'extermination. Cependant les Arabes *Schammar* s'approchent, au milieu des ténèbres, et dans le plus profond silence, des camps ennemis, et renversent avec promptitude les principales perches des tentes, et, pendant que leurs adversaires s'efforcent de se débarrasser des couvertures de la tente qui sont tombées sur eux, les assaillants enlèvent le bétail. Le pillage d'un camp coûte rarement la vie à un grand nombre de combattants, car il s'agit d'une surprise, et ceux qui la tentent sont toujours en nombre supérieur : au reste, un Arabe ne massacre jamais un ennemi lorsqu'il n'oppose pas de résistance, à moins qu'il ne cherche à venger le sang d'un parent. On a fait la remarque qu'au milieu même de l'impétuosité d'une première attaque, les femmes qui se trouvent dans le camp sont toujours respectées. Un Arabe, dans le moment même où il est poursuivi par un ennemi, reconnaît-il que son coursier va tomber sans force, conserve sa vie en se jetant à terre (*houel*), en même temps qu'il demande quartier ; il en est quitte, dans ce dernier cas, pour perdre son cheval, et être dépouillé de ses vêtements. Quand le fuyard ne veut pas se rendre au moment même où il est pressé par son ennemi, qui lui crie : *houel! houel!* (descends), celui-ci s'efforce de le tuer d'un coup de lance. Quelques tribus arabes, lorsqu'elles sont en guerre, déploient, au moment de la rencontre un étendard, dont la perte, ou simplement la chute, sont considérées comme le signe de la défaite. On compte deux espèces d'étendards : l'un est le *merked* (navire) ; il est élevé de six à sept pieds, et consiste en deux échafaudages en bois : on les établit sur le dos d'un chameau, l'un vis-à-vis de l'autre, de telle sorte qu'ils ne se trouvent séparés que par l'intervalle d'un empan ; mais ce dernier est assez large par le bas pour qu'on s'asseye sur une selle pour diriger l'animal. L'autre espèce de bannière est appelée *ofté :* elle se compose de deux châssis en planches, hauts de cinq pieds, ayant une forme de carré oblong ; le tout est orné de plumes d'autruche. Le guide du chameau auquel est confié l'étendard est un enfant en bas âge, une femme âgée ou un esclave ; car on tient comme étant au-dessous d'un homme de faire entendre le cri appelé *Daghraiat,* et qui sert à exciter les combattants. Une bannière est-elle enlevée, on la porte en triomphe dans la tente du cheik dont les troupes sont victorieuses.

La cause la plus habituelle des guerres qui s'élèvent entre les tribus, est la jalousie que soulève la jouissance de certains puits ou de certains pâturages ; mais c'est par exception seulement que les hostilités se prolongent, on parvient facilement à s'entendre et à se réconcilier : puis un chef acquiert-il la preuve que les Arabes qui reconnaissent son

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL MADRID

mpire sont mécontents de la paix qu'il a conclue, il fait parvenir au parti jadis son ennemi une notification soit verbale et écrite, lui annonçant que les hostilités doivent reprendre leur cours ; telle est la formule : *merioud el nika* (reprise des hostilités). Il est arrivé quelquefois que des dissensions éclatent parmi les familles appartenant à la même tribu ; alors les chefs s'empressent d'opérer un rapprochement, qu'ils obtiennent sans beaucoup de peine.

Les Arabes partent-ils pour une expédition, se placent sous les ordres d'un *akid*, et l'autorité du cheik disparaît complétement pendant le temps que dure la guerre. Les fonctions de l'akid sont héréditaires, parce que tous les membres de la famille où cette charge a été exercée une fois sont considérés comme obéissant à une sorte d'inspiration divine. La création primitive de l'akid aurait eu pour résultat d'imposer des bornes à la puissance du cheik, qui cependant est très-limitée.

VENGEANCE DU SANG OU TH'AR.

Les Arabes sont tous pénétrés de cet axiôme : que quiconque verse le sang d'un homme, en doit compte à la famille de l'homme tué. Cette conviction, répandue d'ailleurs chez tous les peuples restés étrangers à la civilisation, repose sur le Koran, cette loi religieuse des mahométans ; elle porte, chapitre II, verset 173 : « O croyants ! » la peine du talion est écrite pour le meurtre ; un homme libre sera mis à mort pour » l'homme libre, l'esclave pour l'esclave, la » femme pour la femme. Celui qui pardonnera » au meurtrier de son frère aura droit d'exiger » un dédommagement raisonnable, qui lui sera » payé avec reconnaissance. » Il est vrai que le Koran dit, chapitre XVII, verset 35 : « Ne » versez point le sang humain, si ce n'est en jus» tice ; Dieu vous le défend. Le meurtrier sera » en la puissance des héritiers du défunt ; mais » ils ne doivent point excéder les bornes qui » leur sont prescrites. » Les Arabes, n'écoutant que la vengeance, veulent non-seulement le sang de l'homicide, mais encore celui de tous ses parents, et c'est cette série de meurtres qui forme le droit du *th'ar*, ou la vengeance du sang. Ce droit a pour borne la cinquième génération, ou le *khomsé*. Les Arabes disent : « Le th'ar s'arrête au *khomsé* ; » ceux-là seuls, selon Burckhardt, ont le droit » de venger un parent mis à mort, dont le » quatrième ascendant direct est en même » temps le quatrième ascendant direct du dé» funt ; et, d'un autre côté, la seule parenté » mâle de l'homicide, dont l'ascendant di» rect au quatrième degré est le même » de celui de ce dernier, est sujette à payer » de son sang celui qui a été répandu : la » génération actuelle est aussi comprise » dans le khomsé. La descendance directe de » tous ceux qui avaient le droit de vengeance » au moment du meurtre, hérite de droit. » Quand la famille de l'homme tué assassine pour se venger deux personnes de la famille du *dammaoui*, ou de l'homme avec lequel, suivant l'expression arabe, *il y a eu du sang*, celle-ci oppose la réprésaille d'un meurtre. Un seul homme est-il tué ? tout s'arrête ; mais peu de temps s'écoule sans que la querelle ne soit réveillée. Les proches parents de la personne tuée ont le droit d'accepter le prix du sang ; mais refusent-ils, le meurtrier et tous ceux de sa famille se sauvent dans une tribu éloignée, où ils restent quelquefois pendant un demi-siècle. Un usage auquel il serait criminel de déroger, assure aux fugitifs trois jours et quatre heures, pendant lesquels il est défendu de se mettre à leur poursuite. Il arrive quelquefois qu'un seul meurtre force plusieurs centaines de tentes à choisir une autre place. Il est permis de recourir à toute espèce de moyen pour obtenir la vengeance du sang d'un proche parent : cependant il n'est pas licite de tuer l'homicide s'il est devenu l'hôte d'un troisième Arabe, ou bien s'il s'est réfugié dans la tente d'un ennemi invétéré. On regarde, dans tous les cas, comme une tache indélébile lorsque les premières ouvertures de réconciliation sont faites de la part des parents ou des amis de la personne tuée. Voici maintenant le prix du sang d'un homme : un *A'nezé* en a-t-il tué un autre, il donne cinquante chamelles, un *deloul* ou un chameau de monture, une

MCD 2019

jument, un esclave noir, une cotte de mailles et un fusil Ces cinq derniers objets forment ce qu'on appelle le *sola ;* les cinquante chamelles avec le *sola* composent ce qu'on appelle le *diei*. Un A'nezé devient-il le meurtrier d'un Arabe qui appartient à une tribu différente, ou un étranger tue-t-il un *A'nezé* d'une tribu différente, le *diei* a lieu d'après le réglement qui a force de loi dans la tribu de l'étranger.

Parmi les *Maouali*, les *Serdié*, les *Faleili* et les Arabes *El-Schémal*, le prix du sang s'élève à mille piastres, c'est-à-dire au-delà de douze cents francs ; chez les *A'mmour* il est de cinq cents piastres. Quand le parent le plus proche de l'homme qui a été tué est tombé d'accord sur le *diei*, les amis du *dammaoui*, c'est-à-dire de l'exilé, se présentent avec leurs femmes et leurs filles à la tente de celui qui réclame le prix du rang, le supplient de faire remise d'une partie du *diei* ; il est rare qu'il ne fasse pas quelque concession, mais sans renoncer jamais à la jument, à l'esclave et au fusil. Le *dammaoui* vient lui-même avec son plus proche parent à la tente de son adversaire, une chamelle suit leurs pas ; on l'égorge, et son sang lave celui de la personne qui a été assassinée. La chair de l'animal est aussitôt mangée par les amis des deux adversaires et est considérée comme un à-compte sur le *diei*. Au moment de la séparation, le *dammaoui*, ou celui qui le représente, attache un mouchoir blanc à l'extrémité de sa lance : c'est une manière d'annoncer qu'*il est quitte du prix du sang :* on paie sur-le-champ une partie au *diei*, le reste est soldé deux ou trois jours après. Il est de règle que la famille entière du *dammaoui* contribue à sa libération.

La vengeance du sang étant considérée comme une dette d'honneur indépendante de l'administration de la justice, c'est un droit auquel il est très-difficile de faire renoncer les Arabes ; aussi ce proverbe est-il très-répandu parmi eux : « Quand même le feu de » l'enfer devrait être mon partage, je n'a- » baudonnerais pas le th'ar. »

DU GOUVERNEMENT CHEZ LES TRIBUS ARABES.

Ces tribus reconnaissent pour chef un personnage plus ou moins important, auquel elles donnent le titre de cheik, sans lui accorder d'ailleurs aucune autorité précise : son influence, il la tire de son caractère, de ses richesses, de son courage, de ses talents et enfin de la noblesse de sa naissance. Le cheik n'exerce pas en réalité un pouvoir absolu ; car, suivant un célèbre voyageur, « les différentes hordes de famille entre les- » quelles la tribu est subdivisée, sont indé- » pendantes l'une de l'autre ; leurs chefs » composent le conseil effectif de la tribu : le » grand-cheik peut bien prendre sur lui de » décider les questions d'une importance se- » condaire ; mais quand des sujets qui tou- » chent à l'intérêt général ou à l'avantage » public doivent être discutés, l'avis de » chaque personne distinguée de la tribu » doit être connu. » On se trompe très-souvent sur l'étendue du pouvoir que l'on attribue aux cheiks chez les Bedouins. En effet, un de leurs chefs se rend-il dans une ville voisine, ils lui fournissent une escorte, qui, en apparence, lui témoigne le plus profond respect. Maintenant quelle est la raison de cette conduite ? C'est qu'ils veulent que le gouverneur avec lequel leur cheik va traiter, obtienne des conditions avantageuses ; ils espèrent donc, en l'entourant de respect, arriver à ce résultat. Il est vrai que, par exception, on rencontre en Égypte quelques tribus où les chefs distribuent des châtiments corporels ; mais c'est là un fait isolé et purement local. Quant aux Bedouins, à peine sont-ils rentrés avec leurs cheiks dans le désert, qu'ils se dispensent à son égard de toute espèce d'obéissance, et, de son côté, il n'oserait pas même gronder ses sujets, qui le poursuivraient de leurs injures. La dignité de cheik, dans les tribus composées de Bedouins, se conserve dans la même famille, sans être cependant héréditaire. Ces peuplades du désert ont eu long-temps des cadis, que les Wahabites supprimèrent, pour les faire remplacer par d'autres cadis, qu'ils firent appeler *Deraiéh*. Ces derniers, qui rece-

MCD 2019

vaient leur traitement du trésor public, se montrèrent pleins de science et de désintéressement, qualités fort rares dans l'Orient. Quant aux tribus que ne purent dompter les Wahabites (je veux parler des Arabes du Sinaï), elles gardèrent leurs anciens cadis. Des contestations éclatent-elles entre les Arabes, on peut recourir aux décisions de trois cadis successifs; mais la troisième sentence ne peut être annulée, car, alors, la partie qui, cette fois, a obtenu gain de cause, en appellerait à la force, qui, en général, tranche d'une manière définitive les litiges. Quand les parties sont en présence du juge, elles doivent se dépouiller des armes qu'elles portent, afin de démontrer que, pour le moment, elles renoncent à décider leur contestation par un combat singulier. La dignité de cadi est toujours inhérente à une famille; elle est héréditaire dans quelques tribus et ne l'est pas dans d'autres. Un juge semble-t-il manquer d'habileté, perd la confiance générale, et on prend pour arbitre un homme de la tribu auquel on reconnaît de la capacité. Un Bedouin redoute de prêter serment en présence d'un cadi ou devant le tombeau du cheik ou d'un santon, ainsi qu'on l'exige quelquefois; dans ce cas, il préférera la perte d'une petite somme plutôt que de s'exposer aux suites si effrayantes pour lui d'un serment.

En général, les Arabes conçoivent une si haute idée de la sainteté du serment, que, lorsqu'ils sont faussement accusés d'un meurtre, et que les parents de la victime proposent au prévenu de prêter un serment qui le justifierait, il consent souvent à subir les frais de l'amendé plutôt que de jurer. Un serment prêté reste comme une tache permanente pour un Arabe. Voici, au reste, la formule par laquelle il repousse l'accusation d'homicide :

Ouallahi inni ma schagheitau djeldou, oua mu yettemtou oualdou.

Par Dieu je n'ai percé aucune peau, ni rendu aucun garçon orphelin.

Dans leurs rapports de tous les jours, les Arabes font entendre le nom de Dieu plus de cent fois dans l'espace de quelques heures; mais, tant que le serment ne leur est pas imposé d'une manière solennelle, ils ne redoutent aucun danger de cette coutume. Les Arabes du *Hedjid* connaissent l'institution de l'*ouassi*, ou tuteur; mais elle n'est pas généralement répandue dans le désert.

SCIENCES, MUSIQUE ET POÉSIE DES BEDOUINS.

Les sciences ne jouent pas un très-grand rôle chez ces peuplades; en effet, on compte des tribus, par exemple celle des *Ibn Dhouai*, où père, mère et enfants ne savent ni lire ni écrire; chez les *A'nezé* eux-mêmes on ne rencontre guère que quelques rares exemplaires du Koran. Quant à la poésie, elle obtient toujours la faveur publique. Si chez les Romains on appelait le poète *vates*, c'est-à-dire homme qui connaît l'avenir, chez les Arabes un poète est bien plus souvent nommé *sabeb-koul* ou *koual*, maître de la parole, que *scha'ara* (poète). Toutes les richesses, toutes les ressources de la versification, sont déployées pour célébrer les grandes qualités des chefs, la valeur brillante d'un guerrier (*el-mediéhh*), ou les attraits d'une maîtresse chérie; on donne à chaque genre de poésie le nom de *kassidé*. Un *A'nezé* recite-t-il des vers, il s'accompagne d'une espèce de guitare, appelée *rébaba*, seul instrument de musique possédé dans le désert. Je vais maintenant placer sous les yeux du lecteur un échantillon de la poésie bedouine. Un Arabe, n'ayant pas voulu écouter les conseils de son cheik, fit partir ses chameaux en hiver pour aller pâturer avec ceux d'une tribu étrangère. L'Arabe imprudent perdit ses chameaux, qui périrent; alors il adressa la pièce de vers suivante à son chef (1).

« Soleiman! prête-moi la plume et la »feuille de couleur blanche, afin que je puisse »composer mes vers, le langage de la vérité. »Il faut que j'implore l'aide de Dieu, qu'il »ait compassion de nos péchés. Louons-les »avec des louanges innombrables comme des »grains entassés, les cultivateurs de la terre, »les *bedous* et les pasteurs. Et puisse le

(1) J'ai extrait ce poème des *Voyages* de Burckhardt, traduits par Eyriès.

MCD 2019

»prophète intercéder pour nous auprès de »Dieu, alors nos crimes pourront obtenir »leur pardon. O toi, qui t'éloignes de moi, »monté sur le chameau de couleur claire, »portant sur son dos la selle à quatre côtés (1), »et son sac, et son cuir de cou (2), et de la »farine bien moulue avec des grains de café »et le tombac à l'odeur suave (3). C'est un »honnête jeune homme, aimé de tous ses »compagnons, l'orgueil des jeunes femmes. »Mieux que les katas (4) si nombreux, la »nuit, il découvre les sentiers de la campa- »gne, et son œil voit plus loin que celui de »l'aigle qui cherche la proie. Ta route est »vers le Boudjé (5); tu t'avances lentement, »car tu ne connais pas la crainte, et un jour »tu obtiendras un riche butin des pélerins (6). »Il faut que sur ta route tu combattes le vo- »leur errant, et que tu le poursuives; mais, »ami, garde bien ton chameau, autrement »le voleur le laissera périr dans la plaine so- »litaire. Voyage de nuit, long-temps après »le coucher du soleil; que le feu aperçu de »loin ne te fasse point hâter le pas, avant »d'avoir entendu l'aboiement des chiens, et »les chants de nos gens; les femmes (7) les »plus fières ne discontinuant pas de chanter »les louanges du frère d'Ouaddha. Parmi les »troupeaux du pasteur vigilant (8) tu pour- »ras trouver le frère d'Ouaddha, suivant le »bétail en mouvement (9). Monté sur sa ju- »ment d'un blanc de neige (10), il atteint sans »peine tous les cavaliers; le butin qu'il »prend avec son aide est immense. Qui pourra »compter les héros, les guerriers qu'il a tués, »et dont le sang a coulé sur la terre! Ils »fuient devant ses regards, les guerriers, »comme des oiseaux légèrement blessés; »mais il les a désignés, et à son cri de »guerre (1), nul n'ose retourner en arrière; »le lâche même combattra pour son butin. »Son propre parent n'a-t-il pas senti la pe- »santeur de son bras!! Nulle prouesse plus »digne de louange n'a jamais été racontée »par personne (2). Et maintenant, quand tu »approches du camp, des chants de joie se- »ront entonnés, et les acclamations se feront »entendre, et il sera grand le carnage (des »animaux). Alors accourent les filles avec »leurs dents brillantes comme l'éclair, pour »apprendre les exploits du frère d'Ouaddha; »ils sont riches ses Arabes. Sa barbe est res »plendissante de vertu sa démarche n'est »pas celle du misérable, et l'obscurité de la »nuit ne cache aucune de ses actions. Sa »personne mâle est exempte de tout crime »avilissant, et ne mérite aucun reproche; »présente-lui mes salutations et de nombreu- »ses bénédictions, et remets entre ses mains »mes vers à sa louange. Et quand tu entre- »ras dans la tente, que tout homme méchant »se retire; loue Dieu et le prophète, et la »richesse sera ton lot. Et en parlant ainsi, »des tapis seront étalés pour toi, et les hari- »cots qui bouilliront répandront une odeur »agréable. Tandis que les dattes et le beurre »sont posés sur des plats (3), sois sobre,

(1) Le *schedad* ou le bât du chameau.

(2) Le *marakad* est un morceau de cuir mis sur le cou du chameau pour appuyer les pieds du cavalier.

(3) *Tombac*, sorte de tabac qu'on fume dans le narghilé ou la pipe persane, après qu'elle a été complétement lavée.

(4) Le *kata*, oiseau très-commun dans les plaines du Hauran : on l'appelle en français *Grandoule*.

(5) Le *Boudjé* est une source voisine du Mézerib, à deux longues journées de marche au sud de Damas.

(6) Les Arabes se glorifient de voler et de piller les caravanes allant à la Mecque.

(7) Les Arabes appellent *touamih* les femmes qui ont quitté leur mari, mais n'ont pas encore obtenu la sentence du divorce.

(8) Aussitôt que le berger voit venir de loin un homme monté sur un cheval ou sur un chameau, il en avertit les Arabes du camp par un grand cri.

(9) *El suhhet*, dans le dialecte bedouin, est le troupeau de tout un camp.

(10) *Khadhéré*, une jument blanche.

(1) Chaque Arabe a quelque expression de prédilection par laquelle il anime, dans un combat, son propre courage et celui de ses amis. Les cavaliers fameux emploient ordinairement leur propre nom pour effrayer ou défier l'ennemi; ainsi l'un d'eux s'écrie : *Ana'àkhou Ouaddha!* je suis le frere d'Ouaddha. Ce cri de guerre est appelé *nekhouet*.

(2) Le *cheik* à qui ces vers son adressés frappa de sa masse-d'armes un de ses cousins, et lui brisa quelques dents, parce qu'il s'était comporté lâchement pendant que toute la tribu était engagée dans un combat. Le cheik est loué de ce qu'il a ainsi, pour l'honneur de la tribu, perdu la somme à laquelle le cadi le condamnerait pour avoir maltraité son cousin.

(3) Les Arabes nomment *koualek* le mets posé devant les étrangers qui arrivent entre les heures de

MCD 2019

»pense à la brebis qui vient d'être égorgée. »Quand tu auras mangé, et que tu te seras »lavé (1), il pourra te demander où je vis »présentement; dis-lui : Yousouf vit main- »tenant dans la misère et dans l'affliction; »depuis le temps qu'il a négligé tes avis, il »n'a pas éprouvé de bonheur; son bien est »disparu! Ni les lances, ni les ennemis ne »l'ont pris; mais il est puni de n'avoir pas »fait attention à tes avis. Dieu améliorera les »choses, mon frère; son aide sera toujours »avec toi, car si toi seul m'est laissé, ô frère, »je suis encore riche. O fortune, accompa- »gne ses pas; que la verdure et les racines (2), »même en hiver, croissent devant lui et satis- »fassent son troupeau. Lorsque tu fais ta »prière à Dieu, adresse-lui des louanges sans »fin, comme les fruits de l'arbrisseau et les »poils de ton bétail. »

Ce poème, dû à un Bedouin, lui fit obtenir du chef auquel il l'avait adressé, de riches présents, qui le relevèrent de sa ruine.

A part le *kassidé*, les Arabes possèdent des chants nationaux; on appelle ceux des femmes *asa'mer*. Ces dernières, dans les jours de fête et de réjouissances, se placent, le soir, à une certaine distance des tentes, et forment des chœurs composés de six, huit ou dix d'entre elles. L'une prélude au chant, l'autre le reprend à son tour : c'est ce qu'on appelle *el bena't yelaboua el asa'mer*. Le chant célèbre les louanges de la bravoure ou de la générosité; son mouvement est accéléré ou est retardé suivant la volonté du chanteur. Voici maintenant les paroles :

El kheil djeitna ya Deiba
— Le guerrier s'avance, ô Deiba!
El kheil djeitna hhéteiba!
— L'intrépide guerrier s'avance
El kheil Dhoui ya Deiba!
— Dhoui le guerrier, ô Deiba

Burckhardt, qui a souvent entendu ces chants, ajoute : « La première ligne est ré- »pétée cinq ou six fois par le chœur diri- »geant; ensuite les autres la reprennent à »leur tour : il en est de même de la seconde »ligne; mais la troisième, qui contient tou- »jours le nom de quelque guerrier fameux, »est souvent répétée jusqu'à cinquante fois. »Cependant, les femmes prononcent le nom »de telle manière, qu'il est difficile pour les »hommes qui écoutent de savoir quel est »l'heureux mortel ainsi désigné. » Les hommes ont des chants nationaux d'un genre complétement différent; ceux qu'ils consacrent à l'amour sont appelés *hodjeini*. Un amant qui la nuit est privé de sommeil se présente dans l'appartement des hommes de la tente où demeure sa maîtresse; alors il chante son *hodjeini*, qu'il prolonge jusqu'au lever de l'aurore à l'unisson avec ses amis, qui se pressent autour de lui. Les jeunes filles, de leur côté, font entendre leurs chansons, qu'on appelle, comme celles des hommes, des *hodjeini*. Il me reste à placer sous les yeux du lecteur un échantillon des *hodjeini* des hommes :

« O loup, ô toi qui es plus haut que le Kara (1), »J'ai vu mon amour et les tentes de sa famille. »

Passons maintenant à un autre *hodjeini* des hommes.

« Cousine, lève-toi! amène-moi le chameau, »Le chameau noir que l'on aime pour la solitude. »Place sur son dos sa belle selle et des outres en cuir du Nedjd, »Afin que, montés sur son dos, nous hâtions notre marche de compagnie avec les chameaux de charge.

Le *ssahdjé* est un chant que les hommes font entendre en l'honneur d'un chef. Une douzaine d'Arabes, rangés en cercle et assis, répètent plusieurs fois de suite *hamoudé*, *hamoudé* (au lieu de *hamd*, louange); l'un d'eux chante ensuite cinq ou six mots en l'honneur de quelqu'un; alors le *hamoudé* retentit de nouveau, et on l'accompagne de claquements de mains; un second Arabe entame une autre stance à la louange du même homme ou d'un autre, et il faut qu'il fasse rimer la syllabe de son verset avec celle du

déjeûner et celles du souper, ou entre dix heures du matin et le coucher du soleil, intervalle dans lequel un Arabe mange quelque chose.

(1) L'original dit : nettoyé avec du savon; compliment adressé au cheik, qui, pour faire honneur à ses hôtes, ne recule pas devant la dépense d'une chose aussi rare que le savon dans le désert.

(2) Il est question des *kemmaié* ou truffes du désert.

(1) Haute montagne dans le Djof.

MCD 2019

premier chanteur : le *sshadjé* peut se prolonger ainsi pendant des heures entières. Le *hadjou* est le chant de guerre des Arabes; lorsqu'une tribu s'élance à la rencontre de l'ennemi, les cavaliers, placés au premier rang, sont suivis par les hommes qui sont montés sur les chameaux; les Bedouins à pied et portant des bâtons, des lances et des *kolongs*, se tiennent à l'arrière-garde. L'ennemi approche-t-il, les fantassins précipitent leur marche, afin de rejoindre les colonnes qui sont en avant; alors ils entonnent le *hadou :*

« O mort ! suspends ta rage, ô mort jusqu'à ce que nous puissions tirer notre vengeance du sang. »

Les hommes montés sur des chameaux font aussi entendre leur *hadou.*

« Seigneur, préserve-les de tous les dangers qui les menacent ! Fais que leurs membres soient des colonnes de fer. »

Les cris de fréquentes réjouissances, affirme Burckhardt, retentissent aussi souvent dans le désert que dans les villes de la Syrie; les hommes regardent comme au-dessous de leur dignité de se joindre jamais à un pareil bruit.

HOSPITALITÉ.

Chez les Arabes, un hôte est considéré comme une personne sacrée, et quand on parvient à obtenir un protecteur dans une tribu, on peut compter sur l'amitié et le dévouement de toutes les tribus alliées de celles-là. Un étranger est-il dépourvu d'ami ou même d'une simple connaissance parmi les enfants du désert, s'arrête à la première tente qui se présente à ses regards : il n'est pas besoin que le maître soit présent; en effet, sa femme ou sa fille étendent aussitôt un tapis, et préludent aux préparatifs soit du déjeûner, soit du dîner. Les affaires de l'étranger lui commandent-elles un séjour prolongé, l'hôte, après avoir laissé s'écouler un délai de trois jours et quatre heures, l'interroge pour savoir s'il l'honorera plus long temps de sa compagnie. Dans le cas de l'affirmative, ce dernier est tenu de prendre sa part dans les détails du ménage : il doit aller puiser de l'eau, traire les chamelles, et donner à manger au cheval. Dans le cas où il se refuserait à ces légères fatigues, il reste chez son hôte; mais il est blâmé par tous les Arabes du camp; il lui est permis, néanmoins, de se présenter dans quelque autre tente du *Nezel,* où il reçoit de nouveau l'hospitalité; de cette manière, il peut changer d'hôte tous les trois ou quatre jours, jusqu'au moment où ses affaires sont terminées. Les Arabes qui appartiennent à une tribu du Nedjd, avant d'accueillir l'étranger, lui répandent sur la tête une tasse de beurre fondu. Chez les *Mérekédé,* tribu établie sur les frontières de l'Yémen, l'hospitalité est, pour ainsi dire, sans bornes. En effet, l'étranger doit passer la nuit avec la femme de son hôte, quels que soient son âge ou sa condition; si la dame a eu à se louer de la manière dont il s'est conduit, elle lui prodigue les attentions les plus délicates de l'hospitalité; mais s'il a montré peu de galanterie et d'empressement, on le renvoie avec ignominie, après lui avoir coupé auparavant le bas de son abba. Il est à remarquer, au reste, que les jeunes vierges ne sont jamais, suivant le témoignage d'un célèbre voyageur, sacrifiées à ce système barbare d'hospitalité.

Il faut cependant remarquer que, sur les routes parcourues par un grand nombre de pélerins, l'hospitalité des Bedouins s'est vue dans la nécessité de s'imposer des bornes. Burckhardt, cependant, cite un fait qui montre que les devoirs de cette même hospitalité se montrent encore pleins de force dans le désert. Djerba, dit-il, cheik de la puissante tribu des *Beni Schammar*, en Mésopotamie, avait vu perir presque entièrement son bétail et celui de ses Arabes. Sur ces entrefaites, deux étrangers se présentèrent à sa tente : tout était épuisé; de deux chameaux qui lui restaient encore, il voulut qu'on en tuât un : sa femme s'y opposa, parce qu'ils étaient indispensables aux enfants qui étaient trop faibles pour suivre à pied le camp. « Nous avons faim, il est vrai. répondit un des étrangers; mais nous sommes convaincus de la validité de vos arguments, et nous nous en fions à la bonté de Dieu pour trouver demain quelque part une provision de vivres; et cependant, ajouta-

MCD 2019

MCD 2019

Martinet del. J. Adam sculp.

COSTUMES DES FEMMES TURQUES.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1

MCD 2019

t-il, nous serons la cause que les ennemis de Djerba lui reprocheront de laisser un hôte avoir faim dans sa tente. » A ces derniers mots, le cheik se retira ; et déjà il liait les pieds de sa jument pour la tuer, seule richesse qui lui restait avec ses chameaux, lorsqu'on vint lui annoncer que la province de Cassim lui envoyait en présent deux charges de riz déjà parvenues dans le voisinage.

ESCLAVES ET DOMESTIQUES.

Dans les tribus d'Arabes, on trouve un assez grand nombre d'esclaves, et tout chef doué de quelque puissance parvient à se procurer chaque année une demi-douzaine d'esclaves mâles, et quelques femmes. Les *A'nezé* se défendent de toute co-habitation avec les femmes qui sont leurs esclaves ; ils les rendent à la liberté, après quelques années de service, pour les marier à leurs esclaves mâles, ou aux descendants d'esclaves qui sont établis dans la tribu. Les esclaves mâles, après avoir été émancipés en présence de témoins, se font raser la tête, comme témoignage de leur affranchissement. Les Arabes riches entretiennent quelquefois dans l'intérieur de leur maison des domestiques de leur nation ; mais ils leur prodiguent les plus grands soins, évitant surtout de les battre, car ils s'enfuiraient. A chaque tente, ou quelquefois de deux à trois tentes, on confie à un fils cadet ou à un domestique la garde du bétail, et on lui donne des gages pour dix mois ; ils se composent d'un *haouar* ou jeune chameau, et d'un *khomsé*, qui renferme les cinq objets suivants : une paire de souliers, une chemise, un keffié ou mouchoir, un abba, et une peau de brebis : le tout peut se monter à une trentaine de francs.

ÉDUCATION.

Elle tient peu de place chez les habitants du désert, car ils abandonnent leurs enfants à tous leurs caprices, et à toutes leurs volontés ; ils ne les corrigent en général qu'à la dernière extrémité ; mais, en retour, ils leur font prendre, de très-bonne heure, l'habitude des privations, des dangers et des fatigues de la vie nomade. Les parents, loin de se piquer d'enseigner les préceptes de la civilité à leurs rejetons, les excitent à être arrogants, à injurier, et même à donner des coups aux étrangers ; ils aiment à les voir dérober, par plaisanterie, différents petits objets sans aucune valeur, et qui leur appartiennent ; bref, ils se plaisent, lorsque dans leur enfance ils développent un caractère hargneux, à lui donner eux-mêmes des développements ; ils en tirent la conséquence qu'ils seront un jour intrépides guerriers. Les enfants arabes sont dressés de très-bonne heure à cacher le nom de leur famille aux étrangers, dans la crainte que ceux-ci ne viennent pour réclamer la vengeance du sang contre la tribu ; les Arabes adultes eux-mêmes ne confient jamais le nom de leur famille à un étranger, quelle que soit sa tribu. Ceci prouve la terreur qu'inspire le *th'ar* ou la vengeance du sang

CONSTITUTION PHYSIQUE ET MORALE DES ARABES.

Les Arabes sont de moyenne taille, maigres et desséchés par la chaleur. Ils ont le teint basané, les yeux et les cheveux noirs ; légers à la course et excellents cavaliers : ils passent généralement pour braves, pour habiles à manier l'arc et la lance, et pour bons tireurs depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. La gravité, considérée chez les peuples orientaux comme la qualité distinctive d'un homme bien élevé, paraît moins naturelle aux Arabes qu'aux Turcs.... Si le brigandage est le métier avoué des nomades, ou Bedouins, l'art de tromper y supplée dans les villes commerçantes. A côté de ces vices, nés de l'absence d'un gouvernement régulier, subsiste encore, comme nous l'avons dit plus haut, l'ancienne hospitalité patriarchale. On trouve dans quelques villages du *Tehamad* des maisons publiques où les voyageurs sont logés et nourris quelques jours sans payer. Quand les Arabes sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, quoiqu'ils soient mahométans, chrétiens, grands ou petits..... L'Arabe est très-sobre : les gens du peuple ne font qu'un repas de mauvais pain de *doura*, espèce de

MCD 2019

millet; ils y joignent du lait de chameau, de l'huile, du beurre et de la graisse; l'eau pure étanche leur soif: la viande est peu en usage; celle du porc était défendue longtemps avant Mahomet (1). Pour le repas, on place de petites tables d'un pied de haut sur un large tapis ou sur des nattes, où les personnes invitées s'asseyent. Les Orientaux aiment passionnément la pâtisserie; on sait que leur liqueur favorite est le café: ils le préparent en le brûlant dans une poële ouverte; ils le broient ensuite dans un mortier de pierre ou de bois. Cette méthode conserve au café un parfum qu'il perd lorsqu'on le réduit en poudre avec un moulin. Les habitants de l'Yémen prennent rarement cette boisson, qu'ils regardent comme très-échauffante; mais, avec les cosses du café, ils préparent une liqueur semblable au thé. Les Arabes de distinction se servent de porcelaine de la Chine. Quoique interdites par la loi, les liqueurs spiritueuses ne sont point inconnues en Arabie. Les habitants ne portent point, en général, de chaussures; la plante de leurs pieds s'endurcit au point de braver les sables brûlants. Dans les montagnes, cependant, ils Les garantissent avec des peaux de mouton. les femmes arabes ne manquent pas de coquetterie; elles portent des anneaux, des bracelets, des colliers de perles fausses. Avec le jus de l'henné elles se teignent les ongles de rouge et les pieds et les mains d'un brun jaune: elles se noircissent les paupières avec de l'antimoine. La contrainte dans laquelle vivent les femmes arabes n'exclut pas les intrigues amoureuses; mais les périls, les combats, la mort entourent à chaque instant le jeune séducteur. La vie pastorale des Bedouins procure aux deux sexes un peu plus de facilité pour se voir; aussi, le désert est-il le théâtre de ces passions vive, qne les romans arabes nous peignent. Une taille élancée, semblable au jonc flexible ou aux longues lances d'Yémen, des hanches d'un volume immense, et qui peuvent à peine passer par la porte de la tente; deux pommes de Grenade sur un sein d'albâtre, des yeux vifs et languissants comme ceux de la gazelle, des sourcils bien arqués, une chevelure bouclée et noire qui flotte sur un cou long comme celui des chameaux. Tels sont les traits sous lesquels les peignent les poètes. Les femmes du peuple, dans les plaines maritimes, ont le teint d'un jaune foncé; mais, dans les montagnes, on rencontre même des paysannes, qui ont des traits, une taille et un teint que ne désavoueraient ni la Grèce, ni l'Italie (1).

Le caractère moral des Arabes renferme une multitude de contradictions, qu'il est presque impossible de concilier, et même d'expliquer; en général, il y a une très-grande différence à faire entre les Bedouins et les Fellahs, qui habitent les pays subjugués par les Turcs, et qui vivent dans toutes les villes des gouvernements. En définitive, le trait le plus marquant du caractère levantin, et qui s'étend dans toutes les classes, dans toutes les conditions, c'est-à-dire du pacha à l'Arabe du désert, c'est un amour sans frein pour l'argent. En retour, l'Arabe déploie un caractère plein de grandeur, lorsque, dans le péril le plus imminent, il couvrira son hôte de son corps, ou soutiendra les revers de la fortune, la misère, et tous les genres de sacrifices avec la résignation la plus touchante; il est d'ailleurs plein de générosité et de compassion; il est vif, spirituel, libre et enjoué dans la conversation ordinaire; seulement lorsque, pendant les chaleurs dévorantes de l'été, il fait route dans le désert, il évite de parler, de crainte d'exciter encore la soif qui le tourmente. Le Bedouin se montre-t-il dans les villes, affiche un caractère tout opposé à celui qu'il montre d'habitude; il est convaincu que les citadins au milieu desquels il est mêlé pour quelques instants ont conçu de sa personne l'idée la plus fausse; alors il se donne un air de *pénétration silencieuse et de résolution déterminée;* mais à peine a-t-il remis le pied dans le désert, qu'il reprend son véritable caractère. Les Arabes errants possèdent beaucoup plus d'esprit, de discernement et de pénétration que les habitants des villes. Si les Bedouins se montrent jaloux de leur

(1) Mill, *Dissert. de Mahomedismo*, p. 23-118; Hiéronym. *In Jovinian*, II, c. IV.

(1) *Précis de la Géographie universelle.*

MCD 2019

femmes, ils leur permettent cependant de causer en toute liberté avec un étranger; c'est extrêment rare, d'ailleurs, quand ils les battent, car aussitôt celles-ci poussent des cris aigus, et leur protecteur, ou *ouassi*, accourt et désarme la colère du mari. L'Arabe s'abandonne, dans sa tente, à la paresse et à la nonchalance, tandis que sa femme et ses filles s'occupent à moudre le froment avec le moulin à bras, ou à le piler dans un mortier, à puiser de l'eau, et à raccommoder la couverture de la tente. Quant au mari ou son frère, ils s'asseyent devant leur tente, où ils fument leurs pipes; reconnaissent-ils, au volume extraordinaire de la fumée qui s'échappe de l'appartement des femmes, qu'un étranger se présente au camp, ils vont à sa rencontre, et le saluent par ces mots : *salam aleik* (la paix soit avec toi) : ce salut les Arabes l'adressent également à un chrétien; reconnaissent-ils dans l'étranger une ancienne connaissance, ils l'embrassent; est-ce un grand personnage, ils impriment leurs leurs lèvres sur sa barbe. L'étranger a-t-il pris place sur le tapis étendu par l'hôte au moment de son arrivée, il dit à chaque homme de la compagnie : « *Peut-être êtes-vous* » *bien* ou *j'espère que vous êtes bien* » *(la'lek taub)*. » Une conversation très-vive s'établit aussitôt, à laquelle se mêlent les nouvelles les plus récentes du désert; on est surpris avec quelle rapidité elles circulent, ou, pour mieux dire, elles volent dans ces solitudes si vastes et si profondes.

C. Niebbur, dans son célèbre *Voyage en Arabie*, rend justice aux dames du désert, qu'il est loin de regarder comme sauvages. « Notre voisine, la première dame du camp, » dit-il, accompagnée de quelques autres » femmes arabes, nous honora, l'après-midi, » d'une visite, et nous fit présent d'une » poule et de quelques œufs... Les autres » femmes arabes ne voulurent pas entrer » dans notre tente; elles s'assirent toutes » dehors, mais assez près pour être à l'om- » bre, et pour que nous puissions nous en- » tretenir commodément avec elles. De tout » ce que nous leur racontâmes des mœurs » européennes, rien ne leur fit tant de plaisir » que la loi qui défend au chrétien d'avoir » plus d'une femme. Celle de notre cheik » se plaignit de ce qu'elle avait une rivale, » et surtout de ce que son mari l'aimait plus » qu'elle, quoiquelle l'eût épousé la pre- » mière, et se fût toujours bien conduite. »

DES LIMITES IMPOSÉES AUX CHEFS CHEZ LES ARABES.

Il est bien entendu que je ne parle pas ici des Arabes des villes, mais de ceux du désert; là règnent une liberté et une indépendance pour ainsi dire sans limites; il est vrai cependant que chaque tribu arabe compte un cheik principal, de même que chaque camp, car une tribu en a souvent plusieurs placés à sa tête. Un cheik est un homme qui possède une considération plus ou moins grande; mais le chef, comme je l'ai déjà dit à l'article du gouvernement chez les Arabes, n'exerce en réalité aucun pouvoir, mais une influence qui découle de son caractère, de sa position ou de ses richesses. En résumé, ce que nous appelons en Europe autorité souveraine n'existe pas dans le désert, pas plus qu'on ne reconnaît de traces d'administration. Mais où se trouve donc, va-t-on nous demander, le gouvernement réel des Bedouins? Dans la puissance, dans la force de leurs familles; comme elles sont toujours sous les armes, menaçant de punir les agressions, elles forment un contrepoids qui conserve la paix politique dans la tribu; ainsi il faut bien comprendre que c'est le gouvernement de tous qui règne et administre dans le désert. Quant aux priviléges qui sont accordés aux cheiks, ils se réduisent à conduire la tribu contre l'ennemi, à diriger les négociations relatives à la paix ou à la guerre, à déterminer le lieu où l'on campera, et à traiter les étrangers de distinction. En retour, le cheik n'a pas le droit de déclarer la guerre, ou de conclure la paix, sans avoir au préalable consulté les principaux personnages de la tribu. Le chef a'nezé, même le plus puissant, recule devant la pensée d'infliger la punition la plus légère à l'homme le plus pauvre de sa tribu; car ce dernier aurait pour vengeurs tous ses parents. Un cheik doit posséder une grande fortune personnelle,

MCD 2019

car sa tribu ou son camp ne lui paie aucune sorte d'imposition; il faut cependant qu'il fasse de grandes libéralités, donne aux pauvres, et distribue à ses amis les présents qu'il reçoit. Mais quelles ressources possède-t-il pour faire face à tant de dépenses? D'abord le tribut qu'il prélève sur les villages de Syrie, et les émoluments que lui paie la caravane des pélerins de la Mecque. Il est l'usage qu'à la mort d'un cheik, l'un de ses fils, son frère ou l'un de ses parents qui aura donné de nombreuses preuves de courage ou de générosité, lui succède; il arrive cependant qu'un autre Arabe de la tribu est choisi, ce qui amène de nombreuses discordes, les uns se prononçant pour la famille du dernier chef, les autres pour un cheik nouveau; quelquefois un cheik est déposé de son vivant, et on lui donne pour successeur un homme qui fait des libéralités à profusion, car donner chez les Arabes est la première qualité qu'on exige d'un chef. Aucune cérémonie ne préside au choix de ce dernier; seulement on lui fait savoir qu'il sera considéré à l'avenir comme le chef de la tribu. En cas de contestation ou de litige, un chef ne peut pas exécuter une sentence, à moins que les parties ne s'en rapportent à sa décision.

DE LA MANIÈRE DONT LA JUSTICE SE REND CHEZ LES ARABES.

On retrouve encore chez les Bedouins ces cadis, ou, suivant l'orthographe suivie par le traducteur français de Burckhardt, ces *kadhi el Arabes* dont parlent les historiens arabes; les *Aoulad-Aly* en possèdent trois, les *Raoualla* et les *Bes-scher* chacun un. Ces kadis ou juges se font surtout remarquer par leur profonde connaissance des coutumes des tribus; ils ne savent d'ailleurs ni lire ni écrire, mais ils sont doués d'une très-grande mémoire, de telle sorte qu'ils ont toujours présent à l'esprit les décisions qui, dans des cas analogues, ont été rendues par leurs prédécesseurs. Les Arabes appellent les magistrats de cette espèce *kadhi el fera'a* (cadis des lois coutumières); cette expression forme une opposition complète avec l'appellation *kadhi el scheria'a* (kadis de la loi écrite), comme on en rencontre dans les villes turques. Parmi les Arabes, les kadis des lois coutumières n'attirent l'attention ni par un vêtement particulier, ni par une manière de vivre qui tranche avec celle qui est ordinaire chez les nomades.

La dignité de kadi se conserve en général dans la même famille; le choix d'un nouveau magistrat découle de la bonne idée qu'il a su donner de son mérite aux autres kadis des tribus alliées, ainsi qu'aux familles qui composent sa propre tribu. La justice sait tout aussi bien se faire payer dans le désert que dans les villes de l'Europe. Un cheval, une jument sont-ils l'objet de la contestation, les frais se montent à un *bekra*, en d'autres termes, à la valeur d'une jeune chamelle. Si les parties plaident relativement à la possession d'un chameau, le kadi a pour sa part un *dahb*, c'est-à-dire à peu près neuf francs; mais le litige roule t-il sur une somme d'argent, les droits du magistrat sont portés à la somme excessive de vingt-cinq pour cent, et sont toujours à la charge de celui qui a gagné son procès, à la différence de ce qui a lieu parmi nous, où celui qui a perdu paie en outre les dépens. Il arrive souvent que des témoins qu'on regarde comme tous dignes de foi, se trouvent entre eux en pleine contradiction; alors le kadi se déclare incompétent, et renvoie les plaideurs devant le *mebesscha*, « qui, » dit Burckhardt, « leur »fait subir une ordalie, sorte d'épreuve sem»blable à celles qui étaient usitées en Europe »dans les périodes des ténèbres du moyen»âge. Dans chacune des principales tribus »des *A'nezé*, il y a un *mebesscha* ou juge »principal, devant lequel se décident toutes »les causes embrouillées. Si ses efforts pour »concilier les deux adversaires sont inutiles, »il ordonne qu'on allume du feu devant lui, »ensuite il prend une longue cuiller de fer, »usitée par les Arabes pour griller le café, »et, l'ayant fait rougir au feu, il en lèche »avec sa langue l'extrémité supérieure des »deux côtés; alors il la replace dans le brasier, »commande à l accusé de se rincer la bouche »avec de l'eau, et de lécher la cuiller comme »il l'a fait. S'il ne résulte pas de brûlure de

MCD 2019

»cette épreuve pour la langue de l'accusé, »il est supposé innocent; si, au contraire, »elle a souffert, il perd sa cause. Les Arabes »attribuent ce résultat miraculeux, non à »Dieu tout-puissant, protecteur de l'inno»cence, mais au diable. On a connu des gens »qui léchaient plus d'une vingtaine de fois »le *bescha'a*, ou la cuiller rougie au feu, »sans en éprouver le plus léger dommage. »Le *mebesscha* reçoit pour sa peine quarante »piastres, ou une chamelle de deux ans. »

Ces détails sont précieux, parce qu'ils nous expliquent une multitude de faits analogues qui ont eu lieu au moyen-âge dans notre Occident, et qui nous paraissent tous empreints d'une sorte de merveilleux. Il était donc possible alors à quelques uns, d'après ce que dit Burckhardt des Arabes, d'échapper à l'épreuve du fer rouge, qui était si fatale à d'autres; ainsi, rien de plus certain qu'une multitude de faits relégués par le scepticisme moderne au nombre des fables. Un Arabe est-il flétri de l'accusation d'homicide et de meurtre, à laquelle il oppose la dénégation la plus complète, on emploie la ressource du *mebesscha*. Un Arabe n'est jamais irrévocablement condamné par la sentence d'un seul kadi : il en appelle à un autre, à plusieurs autres; mais il est bien rare, dans ce cas, que tous ne le condamnent point. Cependant, comme il n'existe aucun moyen coërcitif pour le soumettre à la sentence du juge, il s'y refuse quelquefois; s'il persévère imperturbablement dans sa désobéissance, ses parents, après lui avoir donné les meilleurs conseils, l'abandonnent eux-mêmes, de crainte que si, en dernier résultat, il y avait effusion de sang, ils ne soient compromis à leur tour. Les Arabes, si l'on en excepte, comme je l'ai déjà dit, certaines tribus dans l'Égypte, ne sont jamais assujettis à des châtiments corporels : les jugements du cheik, de l'arbitre, du kadi et du *mebesscha*, se bornent à prononcer des amendes; c'est ce qui, au moyen-âge, avait également lieu en Europe.

Les injures (1), les actes de violence, les coups, les blessures qui amènent l'effusion du sang, ont leur tarif d'amende; mais je crois essentiel de placer sous les yeux du lecteur un modèle des jugements prononcés par les kadis.

Bokhit a appelé Djolan chien. Djolan, par suite de cette injure, a frappé Bokhit au bras; alors Bokhit a porté à Djolan un coup de couteau à l'épaule; Bokhit paiera en conséquence à Djolan :

Pour l'injure qu'il lui a adressée. . . . . 1 brebis
Pour l'avoir blessé à l'épaule d'un coup de couteau . . . 3 chameaux.
Djolan paiera à Bokhit pour l'avoir frappé au bras . . . 1 chameau.

Il reste donc dû à Djolan : deux chameaux et une brebis.

Tuer un chien de garde est un délit qui s'expie encore par une amende; à cet effet on couche l'animal sur le sol, puis on le mesure depuis le museau jusqu'à la queue, que l'on étend horizontalement, on enfonce ensuite en terre un bâton de la même longueur, et celui qui a fait périr le chien répand sur le bâton autant de froment qu'il en faut pour le couvrir entièrement. Ce tas de blé appartient au maître de l'animal à titre de dédommagement.

La plupart des affaires se décident par la déposition des témoins, et il existe des moyens de s'en procurer, soit en disant à chacun des assistants : rends témoignage (1), soit en leur touchant le bras. Si cette double formalité n'a pas eu lieu dans le cas où l'affaire engendrerait un procès, le kadi s'informe préalablement si les témoins sont hadheréin (personnes présentes) ou schahedéin (ou témoins réels); s'il n'en existe que de la première sorte, la partie opposée est en droit de repousser leurs dépositions. Toutefois les *hadhéréins* peuvent exiger que les deux adversaires se transportent dans leur tente avec le kadi pour recevoir leur témoignage. D'un autre côté, les témoins réels sont forcés, mais seulement parce que telle est la coutume, d'aller se présenter devant de kadi, même quand ce dernier serait campé à plusieurs

(1) Tu n'as pas soin de tes hôtes, tu es un esclave, un chien de garde... Je te connais bien, tu es un lépreux.

(1) Ascheded ya falasi

MCD 2019

journées de distance. En cas de maladie le cheik de la tribu reçoit la déposition du témoin et la communique au kadi. S'il arrive qu'il n'y a pas de témoins, le kadi défère le serment à l'accusé, qui jure être innocent du crime dont on l'a chargé. Il faut encore remarquer que le serment n'est jamais exigé du plaignant ou de l'accusateur dans aucun cas. Le serment joue donc un grand rôle dans la vie judiciaire des Arabes; un des plus ordinaires est de saisir la perche qui, placée au centre, est le soutien principal de la tente, et de jurer : *par l'existence de cette tente et de son maître.* Un des serments les plus solennels consiste à ramasser un brin de paille ou un petit morceau de bois, et à l'offrir à la partie adverse en lui disant : « Prends ce bois, et jure par le nom » de Dieu et par la vie de celui qui l'a fait » verdir et l'a desséché (1). »

Comme les Arabes sont superstitieux et croient à la magie, si un homme est soupçonné d'avoir commis un vol d'une grande importance, et s'il n'existe pas de témoin du fait, l'accusateur, si toutefois l'inculpé ne s'y oppose pas, le mène à quelque distance du camp, afin de ne pas nuire à la tribu. Dès qu'on est arrivé dans un endroit convenable, le plaignant trace sur le sable avec la pointe de son couteau, un grand cercle, et prescrit à l'accusé de poser, à son exemple, un pied dans le cercle, et de répéter avec lui les mots suivants : « Par Dieu, par Dieu et par Dieu ! » certes, je ne l'ai pas prise, et la chose n'est » pas en ma possession. » On nomme cette cérémonie le *serment des lignes.* Quelquefois on introduit dans le cercle un *schemlé,* c'est-à-dire une poche à mamelle pour les chamelles, et une fourmi (el nemlé); c'est comme si l'homme à qui le serment est imposé disait : Puissé-je être jamais réduit à n'avoir pas, pour calmer ma soif, le lait d'une chamelle, et à ne posséder que la provision d'hiver d'une fourmi.

Les Arabes n'ont guère d'autre frein que la loi religieuse, car les cheiks ne sont investis que d'une autorité toute morale, et restreinte à leur influence personnelle effet, ils ne peuvent, comme nous en avons déjà fait la remarque, infliger aucune punition corporelle, et sont loin de posséder sur les hommes de leur tribu un pouvoir égal à celui de chef de famille. Certains usages, enracinés dans toutes les âmes, suppléent cependant à l'absence du pouvoir, et sont assez forts pour prévenir les effets désastreux de l'anarchie qui semblerait devoir régner constamment entre des hommes toujours armés et qui n'ont d'autre profession que le brigandage. De toutes les institutions établies pour entretenir la paix entre les membres d'une même tribu, la plus heureusement imaginée, comme la plus efficace, est celle de l'*ouassi,* ou tuteur, pour être assuré que, soit qu'il vive ou qu'il meure, la famille d'un individu ne sera pas en butte à l'oppression d'autrui. Un Arabe se présente donc devant un ami; il fait un nœud au mouchoir de cet ami, et lui offre une chamelle, en lui disant : Je te nomme *ouassi* de mes enfants, et je nomme tes enfants *ouassi* de mes enfants, et tes petits-enfants de mes petits enfants. Si l'ami, ce qui arrive presque toujours, ne refuse pas la chamelle, il devient par ce seul fait, ainsi que les siens, protecteur héréditaire de la famille dont il est l'*ouassi.* Presque tous les Arabes se lient les uns aux autres de la même façon : de là vient la confraternité qui règne parmi les membres d'une même tribu, et les empêche de s'abandonner entre eux à des actes de violence continuels.

DES LOIS RELATIVES A L'HÉRÉDITÉ.

Les lois relatives à l'hérédité ont varié sans cesse à toutes les époques et chez tous les peuples : au temps des patriarches l'aîné recueillait tout le bien de la famille, car il devait subvenir à l'entretien de tous. Parmi les nations civilisées, on rencontre la même coutume, mais cette coutume a été inspirée par un but politique, celui d'éterniser la splendeur d'une famille, en concentrant dans une seule main les possessions de toute la branche. Nous rappellons la législation sur cette matière; mais sans prétendre en discuter ici les avantages et les inconvénients,

(1) *Voyage en Arabie,* par Burckhardt, tom. 3, pg. 91 et suiv.

MCD 2019

il nous suffit de les mentionner pour mettre nos lecteurs à même de s'instruire par la comparaison. Quant aux Arabes, il suivent la loi du Koran, qui prescrit le partage égal des biens du père entre ses enfants. Si ces derniers sont mineurs, les devoirs paternels sont remplis par le parent le plus proche, qui loge les orphelins dans sa propre tente, et administre leur bien, dont le revenu est employé uniquement à fournir à ces mêmes enfants toutes les choses nécessaires à leur entretien. A douze ans l'aîné des garçons est émancipé, et prend en main la gestion des biens, assez faciles à administrer, puisqu'ils ne sont autres que des bêtes de somme et des troupeaux. Si le parent chargé de la tutelle est soupçonné de s'être montré infidèle à son mandat, l'*ouassi* peut intervenir, et vérifier si les intérêts de ses pupilles n'ont pas souffert quelques dommages ; si les créanciers d'un Arabe décédé élèvent des demandes contre l'héritier, et si la dette consiste en bétail, la quantité qui se trouve due est payée ; si la dette a pour cause des marchandises fournies, le créancier ne reçoit que la valeur réelle de ces objets au prix courant du jour, sans aucune addition pour le bénéfice (1).

VOLS ET LARCINS DES ARABES ENTRE EUX.

Parmi ces peuplades, aucun sentiment de honte ne s'attache ni au vol ni au larcin, qu'on considère seulement comme des actes d'adresse et d'habileté. Il y a néanmoins une exception à faire : ainsi, on ne regarde pas comme honorable de voler dans le camp ou chez les tribus de ses amis ; mais il faut remarquer que cette manière de dérober à autrui ne laisse aucune tache sur un homme. Ce qui se passe à cet égard dans les tribus se reproduisait, pas plus tard que le siècle dernier, parmi les clans des montagnards écossais, et a eu lieu dans toute l'Europe pendant cette ère que nous appelons le moyen-âge. Dans l'Arabie, le voleur est nommé *harami*, véritable titre d'honneur qui flatte singulièrement la vanité des jeunes gens les plus courageux, véritables héros du pays. Les Bedouins, pour leur part, ont réduit le vol en système, et il est devenu la science stratégique du désert, à l'usage des guerriers : voici comment on procède à ce singulier métier. Un Arabe veut-il tenter un vol, il se fait accompagner d'une douzaine d'amis, couverts de haillons. Chacun se munit d'une petite provision de farine et de sel, et emporte une outre pleine d'eau ; le voyage dure en tout une douzaine de jours ; les *harami*, ou voleurs, ne vont jamais qu'à pied. Arrivés près du camp, objet de leur convoitise, trois se détachent vers les tentes, qu'ils doivent rejoindre à minuit, heure où les Arabes sont plongés dans le plus profond sommeil. Les autres *harami*, ou voleurs, se tiennent à distance du camp pour attendre le retour de leurs compagnons. Ceux-ci ont chacun un rôle particulier à remplir. Le *mostambéh* se met derrière la tente où l'on veut voler, et essaie d'attirer l'attention des chiens de garde les plus voisins. A peine ceux-ci l'ont-ils entendu, qu'ils se précipitent sur lui ; le *mostambéh*, qui a bien étudié leurs mouvements, prend aussitôt la fuite, et les emmène sur ses traces, très-loin du camp. Le second des trois acteurs principaux, qu'on appelle *el harami* (le voleur par excellence), se glisse du côté des chameaux, qui se tiennent accroupis vers la tente, et coupe la corde qui leur attache les jambes. Ces animaux, ne se sentant aucune charge, se lèvent et s'en vont sans faire le plus léger bruit : le *harami* fait marcher une de ses chamelles hors du camp ; les autres la suivent, suivant leur coutume. Quant au troisième aventurier, nommé le *kaidé*, il s'établit près de la perche de la tente connue sous le nom de *main*, et, armé d'un gros bâton, s'apprête à frapper quiconque tenterait de sortir. Le vol a-t-il réussi, le *harami* et le *kaidé* excitent de la manière suivante les chameaux à marcher : ils saisissent la queue de l'un de ces animaux, le plus fort, s'ils le peuvent, et la tirent avec force : ils prennent aussitôt le galop, et se trouvent entraînés, tandis que le reste du troupeau les suit. Parvenus au lieu du rendez-vous général, ils se hâtent de courir au secours du *mostam-*

(1) *Voyage en Arabie*, par Burckhardt, traduit de l'anglais par Eyriès, tom. 3, pag. 90.

MCD 2019

béh, occupé à se défendre contre les chiens, qui ne cessent de le poursuivre. Les voleurs, après avoir ravi quelquefois jusqu'à cinquante chameaux, reviennent chez eux à marches forcées, et n'ayant toujours voyagé que la nuit. Le moment du partage arrivé, le *mostambéh*, l'*el harami*, et le *kaidé* en reçoivent la principale part.

Mais si les Arabes sont très-habiles comme voleurs, ils rencontrent dans les précautions que leurs compatriotes prennent contre eux des obstacles, qui font évanouir leur desseins, et ils ont à expier les larcins dans lesquels ils n'ont pu réussir. Un voisin de la tente attaquée découvre-t-il le *harami* et le *kaidé*, il va éveiller ses amis, et, se réunissant tous, ils enveloppent les voleurs. Celui qui, le premier, appréhende un de ces hommes, le fait son prisonnier ou *rabiet :* puis le *rabât*, c'est-à-dire celui qui a mis la main sur le *rabiet*, lui ordonne de dire ce qu'il est venu faire ; cette question est suivie d'une grêle de coups sur la tête ; le *rabiet* répond : *Je suis venu pour voler ; Dieu m'a renversé*. Il est alors entraîné dans la tente, où sa capture devient la cause de grandes réjouissances. Le *rabât* fait ensuite écarter tous les témoins, et lie les mains et les pieds du captif, et appelle enfin tous les hommes de sa tribu. L'un de ceux-ci, ou le *rabât* lui-même, crie au prisonnier : *neffa* (renonce). Le voleur, craignant d'être frappé de nouveau, s'empresse de répondre *beneffa* ou *reneffa* (je renonce).

Cette formalité dérive de la coutume du *dakheil*, sur laquelle Burckhardt donne des explications que je vais transcrire dans leur entier. « C'est une loi reçue chez les » Arabes que dès qu'un homme redoute » un danger actuel de la part d'un autre, » et peut en toucher un troisième, n'importe » ce qu'est celui-ci, fût-il même le frère de » l'agresseur; ou s'il touche même une chose » inanimée que celui-ci a dans sa main, ou » avec laquelle une partie quelconque de son » corps est en contact, ou s'il peut l'atteindre » en crachant sur lui ou en lui jetant une » pierre, il s'écrie en même temps : *anadak-* » *heilak* (je suis ton protégé), ou *terrani* » *bâllah oua bek ana dakheilak*, cesse » d'être exposé à tout danger, et le troisième » est obligé de le défendre : toutefois ceci » est rarement nécessaire, puisque l'agresseur se désiste dès ce moment. Le *harami* » jouirait également du même privilége s'il » pouvait trouver une occasion de le demander. C'est pour cela que les Arabes qui » entrent dans la tente lui crient de renoncer au privilége du *dakheil*, et sa réponse : » *Je renonce*, le met dans l'impossibilité de » réclamer toute protection ultérieure due à » un *dakheil*. Mais cette renonciation n'est » valide que pour la durée du jour présent, » car si le lendemain la même personne rentre dans la tente, la même forme de renonciation serait nécessaire. Elle est, en » général, répétée chaque fois que quelqu'un entre dans la tente, afin que le » harami ne puisse pas devenir le dakheil de » quelqu'un ; et, en outre, pour qu'il ne » puisse pas s'échapper aisément, on creuse » dans le sol de la tente un trou profond » de deux pieds, et de la longueur de l'homme, » on l'y couche les pieds enchaînés, les mains » liées et les tresses de ses cheveux attachées » à deux pieux placés de chaque côté de sa » tête. Des perches de la tente sont posées » sur cette fosse ; on entasse par-dessus des » sacs de blé et d'autres choses pesantes, et » on ne laisse qu'une petite ouverture au-dessus du visage du prisonnier pour qu'il » puisse respirer. »

Si le camp change de lieu, on place un morceau de cuir sur la tête du captif, et on le met sur un chameau, les mains et les pieds liés ; puis, quand on fixe les tentes, on lui prépare une nouvelle fosse. Cependant, quoique enterré tout vif, la *harami* ne perd pas l'espoir de se sauver, tandis que le *rabât* multiplie tous les genres de précautions et d'efforts pour déterminer le prisonnier à lui payer une forte rançon. Ce dernier, est-il d'une famille riche, cache avec soin son véritable nom ; mais, réussit-on à le découvrir, il faut qu'il livre, à titre de rançon, tout ce qu'il a en chevaux, brebis, chameaux, tentes, provisions et bagages.

Quelquefois le *harami* reste six mois en prison avant de vouloir se faire connaître ; dans ce cas, il obtient le rachat de sa liberté

MCD 2019

à des conditions plus douces. Il arrive aussi que de son trou, qu'on peut considérer comme un véritable tombeau, le *rabiet*, s'il n'a pas prononcé la renonciation dont nous avons parlé plus haut, parvient à cracher à la figure d'un homme ou d'un enfant; alors c'est de même que s'il avait touché un protecteur et un libérateur. Un enfant lui offre-t-il un morceau de pain (1), dans ce dernier cas le *harami* est censé avoir trouvé son libérateur. En vain serait-il le plus proche parent du *rabât*, le droit du *harami* est incontestable; aussitôt les courroies qui liaient ses cheveux sont coupées avec un couteau, les liens qui le tenaient garrotté sont défaits, et il est rendu à la liberté. Il réussit encore parfois, et pendant l'absence du *rabât*, à s'échapper pendant la nuit; alors il se déclare le *dakheil* de la première personne qu'il rencontre sur son chemin. Ce dernier cas ne se présente que fort rarement, parce que le captif obtient une portion de nourriture si minime qu'il est trop faible pour entreprendre aucun genre d'effort. Au reste sa famille ne l'abandonne pas, et l'on recourt à diverses ruses; par exemple, la mère ou la sœur du captif revêtent le costume des mendiantes, obtiennent l'hospitalité chez quelque Arabe du camp où le prisonnier est retenu. Après que la libératrice a bien reconnu la tente du *rabât*, la parente, ayant à la main un peloton de fil, s'introduit dans ce même camp la nuit, s'approche du trou où est enseveli le *harami*, place le peloton de fil à sa bouche, ou l'attache à ses pieds; la femme alors se retire, et déroule le fil jusqu'à ce qu'elle arrive à une tente voisine : elle en réveille aussitôt le maître, lui applique le fil sur la poitrine, lui disant : « *Regarde-moi pour » l'amour que tu as pour Dieu et pour » toi-même, ceci est sous ta protection.* » L'Arabe se lève, roule le fil dans ses mains, et arrive jusqu'à la tente où est le *harami*; il arrache le *rabât* au sommeil, lui montre le fil que le prisonnier a entre ses mains, et déclare qu'il est devenu son *dakheil*: alors il l'emmène avec lui.

Les femmes proches parentes du prisonnier emploient encore un autre stratagême. L'une d'elles s'établit dans le camp jusqu'au jour où les Arabes abattent leurs tentes, et que le captif est mis, les mains et les pieds liés, sur un chameau avec le bagage de la famille. La femme, dis-je, qui veut délivrer le captif, sépare le chameau qui le porte du reste de la bande, et le dirige vers un autre Arabe, qui se déclare le protecteur du *rabiet*. Si, après avoir épuisé tous les moyens, un prisonnier ne peut être délivré, il faut qu'il s'entende avec le *rabât* pour le paiement de la rançon. « La somme »une fois fixée, il arrive généralement que »dans la tribu du *rabât* des hommes de celle »du *rabiet* se trouvent établis; ils deviennent »responsables du montant du rachat. Le *ra»biet* est alors consigné à ses amis, dont l'un »l'accompagne à sa propre tente, reçoit de »lui la rançon stipulée, et revient remettre »ponctuellement au *rabât* les chameaux ou »les autres objets qui la composent. Si le »voleur délivré ne peut recueillir parmi ses »amis le montant complet de sa rançon, il »est engagé, par l'honneur, à se remettre »entre les mains de son *rabât*, et redevient »ainsi captif. Il existe peu d'exemples de »*rabiet* qui refuse de payer ou de revenir »chez son *rabât*. Si sa caution n'a pu le »forcer à s'acquitter, elle doit satisfaire le »*rabât* de son propre bien. » En retour, la caution dénonce parmi toutes les tribus de sa nation le *rabiet* délivré comme un perfide (*jebogah*); alors non-seulement il lui est défendu de jouir encore du privilége d'hôte ni de celui de *dakheil*, mais l'Arabe chez lequel il se présente le dépouille de tout ce qu'il possède.

Un père, un enfant de famille, préméditent-ils un vol, ne s'en ouvrent jamais à leurs plus proches parents; ils commandent à leur femme ou à leur sœur de faire pour eux une provision de sel ou de farine dans un petit sac; pressés de questions relativement à leurs voyages, ils répondent : *Ce n'est pas ton affaire*, ou bien, *Je vais où Dieu me conduit.* Un père dont le fils est devenu captif, à titre de *rabiet*, sacrifiera sa fortune entière au paiement de sa rançon, parce qu'il regarde d'abord comme un très-

(1) Cependant on excepte l'enfant du *rabât*.

MCD 2019

grand honneur que son fils soit proclamé un *harami*, et qu'en second lieu il espère bien qu'il trouvera dans une nouvelle expédition de nombreux dédommagements. Parfois le *rabiet* devient libre sans payer de rançon, ou du moins en paie-t-il une très-minime : par exemple, lorsque, par suite de son emprisonnement, il est en danger de mort; dans ce cas, le *rabdt* craint que s'il vient à rendre le dernier soupir chez lui, son sang ne retombe sur sa tête. Quand les Arabes s'approchent d'un camp à pied et en petit nombre, c'est qu'ils veulent voler; sont-ils décidés à tenter une attaque ouverte, ils se présentent montés sur leurs chameaux. Sont-ils vaincus, on les considère alors comme des ennemis, mais non pas comme des voleurs; on les dépouille, on les pille, mais on ne les fait pas prisonniers. On tient, au contraire, pour *harami*, c'est-à-dire voleur, tout Arabe qui est à pied et sans arme; alors, on le fait son *rabiet*, pourvu cependant qu'on le saisisse dans un lieu d'où il peut retourner à son camp, ou atteindre les tentes d'une tribu amie avant le coucher du soleil; mais si on le rencontre éloigné de plus d'une journée ou à une distance telle qu'il n'y puisse parvenir qu'en marchant à pied tout le reste de la journée, à partir du moment où l'on s'est abordé jusqu'au coucher du soleil, il n'est pas permis de le faire son *rabiet*. Chez les Arabes, les femmes ne deviennent jamais captives à titre de *rabiet*. Arrête-t-on un homme lorsqu'il tente de relâcher un ami ou un parent captif, il est déclaré à son tour *rabiet*, à la condition, toutefois, qu'il arrivera en droiture du désert; mais a-t-il été accueilli comme hôte dans une tente du camp, a-t-il bu de l'eau, ou s'est-il assis dans une tente, en prononçant la salutation *salam aleik* (la paix soit avec toi), il est protégé aussitôt par le maître de cette même tente. Si les *harami*, ou voleurs, sont rejoints avant d'être parvenus chez eux avec leur butin par des Arabes de la tribu volée, ou par des alliés de celle-ci, les chameaux sont repris; mais on ne les rend pas à leur véritable propriétaire, ils appartiennent à ceux qui les ont recouvrés.

Les *harami*, au moment même où ils commettent un vol, reconnaissent-ils qu'ils vont être découverts, ou que le jour va se lever, ou bien encore qu'un homme de leur bande est blessé de manière à ne pouvoir les suivre; dans ces différents cas, il entrent dans une tente, en réveillent les habitants, et leur disent : « *Nous sommes des voleurs, et nous désirons faire » halte. — Vous êtes en sûreté.* » Telle est la réponse qu'on leur fait. On allume ensuite un brasier, on prépare le café, et un déjeûner est servi aux voleurs, qui restent chez les hommes devenus leurs hôtes aussi long-temps qu'ils le veulent. Ce n'est pas tout, on leur distribue des provisions suffisantes pour qu'ils puissent retourner chez eux, et si, chemin faisant, ils rencontrent une troupe faisant partie de la tribu qu'ils venaient pour voler, ils lui disent : « Nous avons mangé le sel dans telle et » telle tente, » et ils sont à l'abri de toute attaque. Mais si les *harami*, après avoir reçu une hospitalité aussi touchante, pillaient pendant leur retour des Arabes faisant partie de la même tribu, ils perdent pour cela même le privilége du *dakheil*. Ce n'est pas tout, et l'affaire ne s'arrête pas là; en effet, ceux qui ont été volés s'adressent au Bedouin qui a si généreusement exercé l'hospitalité, et il envoie sur-le-champ un messager au cheik de la tribu des voleurs, afin de faire rendre les objets qui ont été pris. Si les *harami* les restituent, aucune suite n'est donnée à la réclamation; mais, dans le cas contraire, l'Arabe qui s'est montré si hospitalier va trouver les voleurs, portant avec lui le vaisseau de cuivre dans lequel ils ont mangé lorsqu'il les a reçus; puis, marchant droit à la tente d cheik des voleurs, et toute la tribu réunie, il dit aux *harami* : « Voilà le plat dans » lequel vous avez mangé, et qui est le signe » de la protection que je vous ai accordée » lorsque vous étiez en danger; rendez-moi » donc le bétail enlevé. » Si les voleurs accèdent à cette juste demande, un accord à l'amiable a lieu sur-le-champ; dans le cas contraire, l'hôte arabe saisit le plat, *makrarah*, et leur dit : « Vous êtes des traîtres, » et partout je vous dénoncerai comme tels. Cette déclaration produit les mêmes effets qu'

MCD 2019

ceux du *bog* ou de la conduite déloyale. Je n'ai parlé jusqu'à présent que des vols commis par les Arabes dans les camps ennemis; il me reste maintenant à entretenir le lecteur des vols qu'ils exécutent entre les gens de leur propre tribu ou d'une tribu amie. Un semblable voleur, lorsqu'il était pris en flagrant délit, était condamné par l'ancienne loi à perdre la main droite; mais désormais, il peut la racheter au prix de cinq chamelles, payable à la personne à laquelle il préméditait de faire un larcin.

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE ARABES.

La langue arabe est classique dans tout l'Orient, elle est étudiée avec beaucoup de soin par tous ceux qui se piquent de savoir; elle a fourni une multitude de documents à l'histoire comme à la géographie : elle est d'ailleurs pleine d'harmonie et a complété les deux principaux idiômes de l'Asie. Un célèbre voyageur français, Savary, l'appelle la plus riche et la plus harmonieuse de la terre. « Quelle est admirable dans ses ressources, » s'écrie-t-il, cette langue qui, par la com- » position de ses verbes, peut suivre la pen- » sée dans son vol, et la peindre avec jus- » tesse; qui, par l'harmonie de ses sons, » imite le cri des animaux, le murmure de » l'onde fugitive, le bruit du tonnerre, le » souffle des vents; cette langue, que tant de » poètes ont embellie, et qui existe depuis le » commencement du monde! » En dépit de ces éloges, la littérature arabe n'a été longtemps connue en France, je veux parler des gens du monde, que dans une seule de ses parties : ses contes, traduits sous le siècle de Louis XIV, par le célèbre orientaliste Galand; ils sont restés populaires, amusent et instruisent tous les âges et toutes les conditions : c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. Mais les poésies arabes proprement dites ont été moins connues parmi nous; en effet, il devait en être ainsi : dans tous les idiômes les vers vivent principalement d'harmonie et d'images. L'harmonie ne peut être rendue, même par la meilleure des traductions : elle s'évapore transportée d'une langue dans une autre; on peut la comparer à certaines productions dont on ne peut sentir le mérite que sur la terre même qui les a vues naître. Quant aux images, elles tiennent à la manière de vivre des peuples, à leur climat, enfin à toutes les habitudes de leur existence. On peut donc dire que telle image est pleine de noblesse en Asie, qui sera vulgaire et basse en Europe; ensuite toutes les langues méridionales, par cela même qu'elles sont très-abondantes, offrent en même temps une harmonie qui, en devenant une de leurs qualités principales et de leurs plus doux attraits, les placent pour ainsi dire au-dessus des efforts des traducteurs : ces derniers ne peuvent rendre que des pensées; or il y en a fort peu dans la poésie arabe.

Nous devons cependant essayer d'en donner une idée au lecteur; nous ferons donc divers emprunts à de doctes orientalistes qui ont réussi à faire revivre dans notre langue quelque étincelle de l'idiôme jadis parlé par Mahomet. C'est au jeune Agoub, qui, né en Egypte, est venu ensuite en France, et est parvenu à posséder également les trésors littéraires de l'Asie et de l'Occident, que nous donnons la préséance. Nous avons de ce jeune écrivain, trop tôt ravi aux lettres, une traduction de chants arabes, appelés *Maouals*. « Ce chant, dit-il, jusqu'ici peu connu de » l'Europe, est à la fois érotique et élégia- » que; tantôt il se rapproche de la romance » française, et tantôt revêt la couleur ana- » créontique. Le *maoual*, dont l'origine re- » monte au temps des Barmécides, est ordi- » nairement écrit en langue vulgaire, et ne » consiste qu'en une seule strophe. Quoique » dans un espace aussi restreint les déve- » loppements soient impossibles, les *mao- » nals* arabes présentent en général un sens » complet : ce sont autant de petits tableaux, » esquissés sans art, souvent avec négli- » gence, mais où respire toute la naïveté » des poésies primitives. Un souvenir, une » plainte, un message, un désir, quelquefois » une simple pensée suffit au sujet d'un » *maoual*. Chanté par les Arabes sur un » air lent et expressif, il est propre à faire » ressortir les charmes d'une belle voix, dont » il emploie les accents les plus pathétiques

MCD 2019

» et les plus tendres. En Egypte le *maoual* » fait encore les délices de tous les harems. » Les almées, ces cantatrices célèbres, qui » sont les conviées de toutes les fêtes, et qui » vont chez les grands faire admirer la sou- » plesse et l'éclat de leurs savantes modula- » tions, ne chantent elles-mêmes que des » *maouals*, et quelquefois les improvisent. » Il ne nous reste plus, maintenant qu'on connaît le genre de ces compositions, que d'en citer quelques-unes; en répétant que les vers qui sont traduits ressemblent à des roses qui ont perdu leur odeur. Je transcris : « Les » chagrins n'ont que trop vieilli le cœur de » ton amant; prends en pitié ses douleurs. » Semblable à la cire que la flamme a tou- » chée, il brûle, il se dévore, et s'éteint » consumé. Hélas! j'avais placé en toi tant d'avenir! Je fus imprévoyant, je suis puni : sous mes calculs tu les as trompés, toutes » mes espérances tu les as déçues! Que tu » l'as cruellement détrompé de l'attente qu'il » avait. Comptant sur la chaleur du soleil, » un malheureux vendit ses vêtements.... Le » soleil avait disparu! » — Cette petite pièce de poésie se termine par un trait d'autant plus piquant qu'il est tout-à-fait inattendu. — Je passe à une seconde citation : « Tes deux bras » blancs sont si beaux que j'en perds la rai- » son, et que je me vois comme un jouet » entre tes doigts. Tes yeux, en blessant » mon cœur, m'ont pour toujours ravi le » sommeil. Quand je te contemple, je de- » meure long-temps préoccupé de l'éclat » de ton visage, et des ces lentilles d'a- » mour qui le font si piquant.... Ah! di- » sons-le, la beauté est une puissance, et » cette puissance assujettit l'univers. » Il nous reste encore à transcrire deux compositions de ce genre qui prouveront avec quelle profusion les Arabes répandent les images même dans leurs poésies légères : ainsi, dans un *maoual*, un amant dit sa maîtresse : « Ton regard est une » épée redoutable, prête à frapper la tête » des ennemis; la rosée de ta bouche, » semblable à un baume salutaire, peut » guérir quiconque fut blessé par le dard » de l'amour. Si tu réponds à mes dé- » sirs, l'or le plus pur ne semblerait pas as- » sez précieux pour payer tes caresses, et si » je meurs victime de mes feux, mon cœur » t'absout d'avance de mon trépas. Tu as une » joue vermeille semblable à la coupe trans- » parente où pétille le vin; tu as un œil qui » d'un seul signe entraîne après toi tous les » cœurs. Tu as un cou dont la blancheur » rappelle l'éclat des perles et des diamants. » Mais tu as, avec tant de charmes, une rai- » son qui peut t'avertir combien tu es injuste » envers ton ami. » Les comparaisons ne manquent pas, comme on le voit, dans ces deux *maouals*. En voici maintenant un autre dont la chute nous semble fort entortillée; ce n'est pas au reste par le goût que brillent les poètes arabes : « Aujourd'hui je » soupire après ta présence, ô toi qu'hier » encore je possédais auprès de moi; toi » dont le visage radieux éclipse, par son » éclat, la clarté du soleil; quand donc » viendras-tu visiter mon asile, afin que je » réunisse et confonde en toi toutes les fa- » cultés de mon âme et les cinq organes de » mes sensations : ma vue, mon odorat, mon » ouie, le sens du goût et celui du toucher. » En résumé ces *maouals* ressemblent beaucoup aux sonnets italiens.

Un autre orientaliste, M. Garcin, a publié, en 1821, la traduction d'un ouvrage intitulé : *Les Oiseaux et les Fleurs;* ce sont des allégories morales, écrites en style mystique. « Azzeddin, leur auteur, com- » mence, » dit M. Garcin, « par établir qu'il » n'est rien dans la nature qui ne soit doué » de la faculté de se faire entendre d'une » manière sensible ou intellectuelle. A » l'homme seul est réservé l'usage de la pa- » role; mais les autres créatures, animées « ou inanimées, semblent aussi s'exprimer » dans un langage figuré, dont leur manière » d'être, leurs propriétés, leurs habitudes, » donnent l'intelligence. L'auteur nomme » cette sorte de langage *langue de l'état* » ou *de la situation*, ce que l'on peut ren- » dre par *langage muet*. Partant de cette » idée, il se suppose au milieu d'un jardin; » là, occupé à étudier les discours emblémа- » tiques des objets que la nature offre à nos » sens, il s'applique à les interpréter, et son » livre développe tout ce qu'une imagination

MCD 2019

» orientale peut découvrir dans ce langage » mystérieux. Toutefois, pour enduire de » miel les bords de la coupe amère de la » morale et de la piété, l'auteur a suivi une » marche progressive dans son ouvrage; » aussi, ses premières allégories sont-elles » bien plus gracieuses et bien moins mysti- » ques que les suivantes. Il n'est pas inutile » de remarquer que dans ces allégories les » vers ne se lient presque jamais avec la » prose, et qu'ils sont ordinairement placés » dans la bouche de l'auteur, quoiqu'ils vien- » nent après le discours de la fleur ou de l'a- » nimal mis en scène, et qu'ils semblent sou- » vent, sous certains rapports, être une suite » de ce discours.

» Dans la première des allégories d'Az- » zeddin, c'est le zéphir qui prend la pa- » role. « Fidèle messager des amants, je » porte sur mes ailes les soupirs brû- » lants de celui qu'agite la maladie de l'a- » mour, à l'objet qui peut seul remédier à » ses maux. Je transmets avec exactitude les » secrets que l'on me confie, et je redis les » nouvelles telles que je les ai entendues. Si » je rencontre un voyageur, mon haleine » devient plus douce : ce ne sont que cajo- » leries, que badinages, que jeux familiers; » je règle cependant ma conduite sur la » sienne : s'il est bon, je le caresse d'un » souffle voluptueux; est-il méchant, au con- » traire, je le moleste de mon vent importun. » Mon haleine légère et odorante donne la » santé à l'infirme, et rend paisible et agréa- » ble le sommeil du midi. Si mon frémisse- » ment agite le feuillage, celui qui aime ne » peut retenir ses soupirs, et il dit sa peine » à l'oreille de ma maîtresse, si mon mur- » mure se fait entendre. La douceur et la » mollesse composent mon essence : celui » qui jouit des faveurs de Dieu est le seul » qui sache m'apprécier. N'est-ce pas à mon » souffle vivifiant que l'atmosphère doit la » pureté dont elle jouit! Et ne t'imagine » point que la mobilité que tu remarques » dans ma nature soit l'effet d'un vain ca- » price; c'est pour ton utilité et pour ton » avantage que mon haleine suit les saisons » dans leurs variations diverses..... C'est » moi qui mûris les fruits, qui donne aux » fleurs leur coloris brillant, aux ruisseaux » leurs chaînes argentées; c'est moi qui fait » parvenir aux arbres le pollen qui les fé- » conde, à la maîtresse les soupirs du cœur » qu'elle a enflammé, et c'est encore mon » haleine parfumée qui annonce au pélerin » de l'amour qu'il s'approche de la tente de » sa bien-aimée. »

Il est très-facile de reconnaître que ce morceau, quoique traduit dans une langue qui n'a aucune espèce d'analogie avec l'arabe, est rempli d'images douces et grâcieuses; aussi le célèbre William Jones regarde le livre d'Azzeddin comme parfait, tant à cause du nombre de belles figures qui s'y trouvent qu'à cause de l'élégance et de la grâce du style. Cet écrivain d'ailleurs exerçait, d'après Abou'Imahsen, dans son dictionnaire des hommes célèbres, les fonctions d'iman et de vaez (prédicateur). Il parla un jour devant la *Caaba*, entouré d'une foule de grands et de savants, qui furent saisis d'admiration pour son mérite. Mais je reviens à la première allégorie de cet auteur, dont je n'ai cité qu'une partie; elle est terminée par des vers qu'il me reste à transcrire. — *Vers.* — « Oh! combien est doux » ce que le zéphir est venu rapporter à mon » oreille de la beauté de ce site élevé! Il s'est » plu à répandre l'odeur balsamique dont il » s'était chargé, et à m'enivrer de ce parfum » délicieux. Lorsque les premiers soupirs de » cet amour qui me consume s'échappèrent » de mon sein, le zéphyr semblait les secon- » der de son haleine mourante. La brise » fraîche et embaumée du matin aurait dû » étancher la soif de ma passion; mais, ayant » passé durant la nuit auprès de ces pavil- » lons printaniers, et de ces tertres élevés, » et s'étant imprégné des émanations mus- » quées qui se répandent de la tente de ma » maîtresse, elle a rendu bien plus violent » le feu de mon amour et de ma souffrance. » Ivre de plaisir, je n'ai pu revenir à moi, » ni rappeler mes esprits. Attentif à la voix » du zephyr, j'ai deviné le secret que mes » rivaux n'ont pu deviner, et j'ai entendu ce » qu'ils n'ont pas entendu. J'ai su que dans » un lieu où le vin excitait à la volupté la » plus pure, mon amie adorée a laissé voir

MCD 2019

» l'éclat de sa beauté, sans qu'aucun voile » vînt dérober ses appas, et a montré à ses » amants fidèles ce visage ravissant, inacces- » sible pour l'ordinaire aux regards les plus » avides. » Il est facile de reconnaître dans les vers qui viennent de passer sous les yeux du lecteur, les deux défauts dans lesquels tombent ordinairement les poètes arabes : l'exagération des images, et les expressions tantôt entortillées, tantôt prétentieuses, auxquelles ils ne peuvent échapper : ainsi, on se demande comment *la brise fraîche et embaumée du matin* peut dessécher une passion ; puis, après s'être *imprégnée d'émanations musquées*, rendre plus violent le feu de l'amour et de sa souffrance ; pour nous autres, Européens, il y a là une absence de vérité et de naturel, qui rend insensible à toutes les beautés de détail.

Cependant, on ne connaîtrait que d'une manière trop superficielle le genre de mérite particulier à l'auteur des allégories morales, si je ne lui faisais un nouvel emprunt : c'est la pièce intitulée la *Rose* qui va trouver ici sa place ; Azzeddin lui-même prend d'abord la parole. — La Rose. — « Après que j'eus compris les pa- » roles que semblait proférer le zéphyr, » tandis que je cherchais à interpréter le » sifflement du merle, et que je réfléchissais » sur les couleurs variées des fleurs, la rose, » en exhalant son parfum, m'annonça sa » douce venue, s'exprimant ainsi dans son » langage muet : Je suis l'hôte qui vient » entre l'hiver et l'été, et ma visite est aussi » courte que l'apparition du fantôme noc- » turne : hâtez-vous de jouir du court espace » de ma fleuraison, et souvenez-vous que le » temps est un glaive tranchant. J'ai à la » fois et la couleur de la maîtresse et l'habit » de l'amant ; j'embaume celui qui respire » mon haleine, je cause à l'innocente beauté » qui me reçoit de la main de son ami une » émotion inconnue. Le temps de ma durée » est comme une visite que je fais aux hommes, » et celui qui espère me posséder long-temps » est dans l'erreur. Pourquoi faut-il qu'en » butte à la fortune contraire qui m'abreuve » d'amertume, partout où mon bouton s'é- » panouit, un cercle d'épines me presse de » toutes parts? Les aiguillons acérés et les » flèches aiguës de mes épines me blessent, » et, répandant mon sang sur mes pétales, » les teignent d'une couleur vermeille. Voilà » ce que j'endure, et je suis cependant le » plus noble des hôtes, le plus élégant des » voyageurs. Mais, hélas ! personne n'est à » l'abri des tourments et des peines, et du » moins, celui qui saura les supporter attein- » dra l'objet de ses vœux. Brillante de fraî- » cheur, je suis parée du vêtement de la » beauté, lorsque tout-à-coup la main des » hommes me cueille, et me fait bientôt » passer du milieu des fleurs dans la prison » de l'alambic : alors mon corps est liquéfié » et mon cœur est brûlé, ma peau est dé- » chirée et ma force se perd, mes larmes » coulent et personne ne les arrête, personne » n'a pitié de moi. Mon corps est en proie à » l'ardeur du feu, mes larmes à la submersion, » et mon cœur à l'agitation. La sueur que » je répands est un indice irrécusable des » tourments que le feu me fait endurer. Ceux » que consume une chaleur brûlante reçoi- » vent de mon essence du soulagement à » leurs maux, et ceux que les désirs agitent » respirent avec plaisir mon odeur musquée. » Lorsque mes agréments extérieurs quittent » les hommes, mes qualités intérieures res- » tent toujours au milieu d'eux. Les con- » templatifs qui savent tirer de ma beauté » passagère une allégorie si instructive, dé- » sirent le temps où ma fleur orne les jardins, » et les amants voudraient que ce temps, durât » toujours. — Vers. — Si je t'ai quitté cor- » porellement, mon esprit n'est-il pas tou- » jours auprès de toi ! Fais-y réflexion, et tu » ne mettras aucune différence entre ma pré- » sence et mon éloignement. Il a bien raison » celui qui me dit : on peut te comparer à » la rose qui disparaît, mais qui laisse son » essence. »

On va lire maintenant un poème arabe célèbre, que j'ai extrait de l'excellent ouvrage de M. le baron Sylvestre de Saci.

« Enfants de ma mère, préparez-vous à » partir, et hâtez le pas de vos montures, » pour moi, je vais chercher une autre société » que celle de votre famille. Déjà toutes » choses sont prêtes : l'astre des nuits brille

MCD 2019

» de son éclat, les chameaux sont sanglés,
» prêts à marcher où les besoins nous appel-
» lent, et la selle est placée sur leur dos. Il
» est sur la terre une retraite éloignée où
» l'homme généreux peut être à l'abri des
» insultes, un asile solitaire prêt à recevoir
» quiconque veut se soustraire à la haine des siens. Jamais certes, jamais il ne se trou-
» vera à l'étroit sur la terre, l'homme pru-
» dent et qui sait employer les heures de la
» nuit à courir après l'objet de ses désirs, ou
» à s'éloigner de ce qui cause sa frayeur.
» D'autres compagnons me dédommageront
» de la perte de votre société; un loup en-
» durci à la course, un léopard au poil ras,
» une hyène à l'épaisse crinière. En leur
» compagnie on ne craint point de voir tra-
» hir son secret, et le malheureux qui a
» commis une faiblesse n'appréhende point
» de se voir lâchement abandonné, en
» punition de sa faute. Tous ils repoussent
» les insultes, tous ils combattent avec bra-
» voure; aucun d'eux, cependant, n'égale
» l'intrépidité avec laquelle je m'élance au
» premier aspect de l'ennemi. Mais quand il
» s'agit d'étendre la main pour partager les
» aliments, alors que le plus avide est le plus
» diligent, je ne les devance plus en vitesse.
» C'est l'effet de cette générosité par la-
» quelle je m'élève au-dessus d'eux, car le
» premier rang appartient de droit au plus
» généreux. Je supporterai sans peine la
» perte de ces compagnons, que les bienfaits
» même ne peuvent subjuguer, et dont le voi-
» sinage ne procure aucune agréable diver-
» sion, et je ne m'apercevrai pas de leur ab-
» sence, pourvu que les trois autres ne m'a-
» bandonnent point : un cœur intrépide, un
» glaive étincelant, un arc aussi long que
» robuste, qui rende un son éclatant, du
» nombre de ces arcs polis, et dont le mérite
» est relevé par la beauté des courroies et du
» baudrier auquel il est suspendu; qui gé-
» missent à l'instant où la flèche s'échappe,
» et qui semblent imiter les cris et les hurle-
» ments d'une mère accablée d'infortune, à
» laquelle le sort a ravi ses enfants.

» Je ne suis pas de ces gens incapables
» de supporter la soif, qui, en menant le
» soir leurs troupeaux à la pâture, éloignent
» les petits de leurs mères, dont le soin ne
» leur est point interdit. Je ne suis pas non
» plus du nombre de ces hommes pusillani-
» mes et poltrons, qui ne s'éloignent jamais
» de la compagnie de leurs femmes, et déli-
» bèrent avec elles sur toutes leurs démar-
» ches; de ces hommes qu'un rien étonne,
» aussi timides que l'autruche, dont le cœur
» palpitant semble un passereau qui s'élève
» et s'abaisse tour-à-tour à l'aide de ses ailes;
» rebut de leurs familles, lâches casaniers,
» qui passent tout leur temps à causer d'a-
» mourettes avec les femmes, et que l'on voit
» à tous moments du jour parfumés et far-
» dés. Je ne suis pas de ces hommes faibles
» et petits, dont les défauts ne sont rachetés
» par aucune vertu; incapables de tout, qui,
» n'étant protégés par aucune arme, pren-
» nent l'épouvante à la moindre menace; de
» ces âmes sans énergie, que les ténèbres
» saisissent d'effroi, quand leur robuste et
» agile monture entre dans une solitude af-
» freuse, qui n'est propre qu'à égarer le
» voyageur. Quand les pieds de ma monture
» rencontrent une terre dure et semée de
» cailloux, ils en tirent des étincelles et les
» font voler en pièces.

» Je sais triompher de la faim en en-
» tretenant long-temps son espoir par de
» vaines promesses, jusqu'à ce qu'enfin
» je puisse la réduire au néant; j'en dé-
» tourne ma pensée, et je l'oublie entière-
» ment. Je dévore la poussière de la terre,
» sèche et sans humidité, de peur que quel-
» que bienfaiteur orgueilleux ne s'imagine,
» en venant à mon secours, avoir le droit de
» s'élever au-dessus de moi. Si ce n'était la
» crainte d'essuyer quelque outrage, qui
» m'a fait embrasser cette vie pénible et
» errante, tout ce que l'on peut désirer pour
» apaiser la faim ou la soif ne se trouve-
» rait que chez moi; mais une âme fière
» comme la mienne, ne continuera de m'a-
» nimer, s'il me faut souffrir des affronts,
» qu'aussi long-temps que je pourrai me
» transporter dans d'autres régions. Je sais
» renfermer la faim dans les replis de mes
» entrailles, comme sont tenus fermement
» dans la main d'une habile fileuse les fils que
» tordent ses doigts. Je sors dès le matin,

MCD 2019

» n'ayant pris qu'une légère nourriture, tel » qu'un loup maigre aux poils grisâtres, » qu'une solitude conduit à une autre soli- » tude, et qui, pressé de la faim, se met en » course dès la pointe du jour avec la ra- » pidité du vent; dévoré par le besoin, il se » jette dans le fond des vallées, et précipite » sa marche; fatigué de chercher en vain » dans des lieux où il ne trouve aucune proie, » il pousse des hurlements auxquels répon- » dent bientôt ses semblables, des loups mai- » gres comme lui, aux flancs décharnés, dont » le visage porte l'empreinte de la vieillesse. » On dirait, à la rapidité de leurs mouve- » ments, que ce sont les flèches qu'agite » dans ses mains un homme qui les mêle » pour tirer au sort; ou que le chef d'un » jeune essaim mis en liberté hâte le vol de » la troupe qui le suit, vers les bâtons qu'a » placés, pour les recevoir, dans un endroit » élevé, l'homme qui s'occupe à recueillir » le produit du travail des abeilles. Ces loups » ouvrent une large gueule. Leurs mâchoi- » res écartées ressemblent aux deux parties » d'une pièce de bois que l'on a fendue; ils » ont un aspect affreux et terrible. Aux hur- » lements de ce loup, les autres répondent » par des hurlements dont retentissent au loin » les déserts; on les prendrait pour autant » de meres éplorées dont les cris déchirants » se font entendre du sommet d'une colline » élevée. A ses cris succèdent le silence; tou- » jours constants à imiter son exemple, ils » se consolent de la faim qui les dévore par » celle qu'endure celui-là, et leurs tour- » respectifs servent aussi à soulager leurs » ments communes douleurs; se plaint-il! ils » font entendre leurs plaintes; s'il renonce » à des plaintes superflues, les autres y re- » noncent aussi, et, certes, là où les plaintes » ne servent de rien, la patience est de beau- » coup préférable. Il retourne sur ses » pas; ils précipitent leur course, et, quoique » pressés par la violence de la faim, ils ca- » chent les maux qu'ils endurent sous une » bonne contenance.

» Les katas, au plumage cendré, qui ont » volé pendant toute une nuit pour atteindre » une citerne, en faisant retentir l'air du » bruit de leurs flancs agités, ne boivent que » les restes des eaux où je me suis désaltéré. » Nous courions en même temps pour apaiser notre soif; nous nous hâtions, à l'envi, » d'atteindre cet objet de nos désirs. Ils semblaient embarrassés dans leur vol, tandis » que, sans me presser, je les devançais lestement, comme si j'étais le chef de leur » troupe. Déjà je les ai quittés, et je me suis » retiré après avoir étanché ma soif; épuisés de fatigue, ils tombent avec précipitation sur les bords humides de la citerne, » et plongent dans la fange le cou et le jabot. Le bruit qu'ils font tout autour de » cette mare est comme celui d'une troupe » de voyageurs au moment où leur caravane » s'arrête pour camper. Ils accourent de divers côtés de la citerne; elle réunit leur » troupe dans un centre commun; de même » que les troupeaux d'un campement arabe, » ils se réunissent autour d'un abreuvoir. Ils » ont bu à la hâte et reprennent leur vol: ils » sont partis aussitôt. Semblables, au mo- » ment où les premiers rayons du jour éclai- » raient leur retraite, à une caravane de la » tribu d'Ohadha qui précipite son départ.

» Lorsque je prends la terre pour mon lit, » j'étends sur sa surface un dos que soulèvent » des vertèbres saillantes et desséchées, et je » repose ma tête sur un bras décharné, dont » toutes les articulations semblent être au- » tant de dés jetés par un joueur, et qui sont » dressés debout devant lui. Si les destins » malins de la guerre se plaignent aujour- » d'hui que Schanfara échappe à leurs coups, » assez long-temps ils ont joui de son mal- » heur. Il a été en proie à toutes les injusti- » ces qui se sont partagé sa chair comme » celle d'un chameau, dont les portions sont » tirées au sort, et, toutes les fois que quel » que malheur est survenu, il en a toujour » été la première victime. Si, par hasard, i » goûtait un instant de sommeil, le sort, ja- » loux, ne semblait fermer ses yeux vigilants » que pour épier l'occasion de le frapper de » quelque nouvelle infortune. Les soucis, ses » compagnons assidus, n'ont cessé de se suc- » céder avec autant et plus d'exactitude que » le retour régulier des accès d'une fièvre » quarte. Lorsqu'ils approchaient, je les » éloignais de moi; mais ils revenaient, et

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris. Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1

1. NÉGOCIANT TURC DE MERDIN. 2. MARCHAND DE CONFITURE. 3. BARBIER.

TURQUIE.

» fondaient sur moi de toutes parts. Si tu me
» vois, semblable à l'animal qui vit au mi-
» lieu des sables, exposé à l'ardeur du so-
» leil, dans un état de misère, les pieds
» nus et dépourvus de chaussures, sache que
» je suis un homme dévoué à la patience:
» je cache sous mon armure un cœur de
» lion, et la fermeté d'âme me tient lieu de
» sandales: tantôt je manque de tout, tan-
» tôt je suis dans l'abondance; car celui-là
» est véritablement riche qui ne craint pas
» l'exil, et qui n'épargne point sa vie. Le
» besoin et l'indigence ne m'arrachent au-
» cun signe d'impatience, et les richesses ne
» me rendent point insolent.

Ma sagesse n'est point le jouet des passions
» insensées; on ne me voit point rechercher
» les bruits défavorables que sème la renom-
» mée pour ternir, par des rapports malins,
» la réputation d'autrui. Combien de fois,
» pendant une nuit rigoureuse, où le
» chasseur brûlait, pour se chauffer, et son
» arc et ses flèches, je suis resté au milieu
» de l'épaisseur des ténèbres et de la pluie,
» n'ayant pour toute compagnie que la faim,
» la brume, la crainte et les alarmes! J'ai
» rendu des femmes veuves et des enfants
» orphelins, et je suis revenu comme j'étais
» parti, tandis que la nuit conservait encore
» toute son obscurité. Au matin qui la sui-
» vait, pendant que j'étais tranquillement
» assis à Gomaëla, deux troupes causaient
» ensemble à mon sujet: nos chiens, di-
» saient-ils, ont aboyé cette nuit; nous nous
» sommes demandé à nous-mêmes: Ne se-
» rait-ce point un loup qui erre à la faveur
» des ténèbres, ou une jeune hyène: mais,
» après un instant de bruit, ils se sont
» rendormis, et alors nous nous sommes
» tranquillisés en disant: C'est sans doute un
» milan ou peut-être un épervier qui a eu
» une frayeur passagère. Si c'est un génie
» malin qui a passé par ici, certes il nous a
» fait grand mal par sa visite nocturne; si
» c'est un homme....., mais un homme ne
» peut pas faire tant de ravages. Pendant les
» jours brûlants de la canicule, où les vapeurs,
» formées par l'ardeur du soleil, sont en fu-
» sion, où les reptiles, ne pouvant supporter
» sa violence, s'agitent sur le sable brûlant,
» j'ai exposé hardiment mon visage à tous
» ses feux, sans qu'aucun voile me couvrît,
» et, n'ayant pour tout abri contre sa fureur,
» qu'une toile déchirée et une longue cheve-
» lure, qui, agitée par le vent, se sépa-
» rait en touffes épaisses, dans laquelle
» le peigne n'avait point passé, qui n'avait
» été, depuis long-temps, ni parfumée ni
» purgée de vermine, enduite d'une crasse
» invétérée, sur laquelle une année entière
» avait passé sans qu'elle eût été lavée et
» nettoyée. Combien de fois n'ai-je pas
» traversé des déserts immenses, aussi nu
» que le dos d'un bouclier lesquels n'avaient
» jamais senti le pied d'un voyageur.
» J'en ai parcouru toute l'étendue d'une
» extrémité jusqu'à l'autre, et je me suis
» traîné jusqu'au sommet d'une hauteur
» inaccessible, que j'ai gravie tantôt debout
» et tantôt assis, comme un chien. Autour
» de moi rôdaient de noirs bouquetins, que
» l'on eût pris, à leurs longs poils, pour de
» jeunes filles vêtues d'une robe traînante:
» ils s'arrêtaient autour de moi sur le soir,
» et semblaient me prendre pour un grand
» chamois, tacheté de blanc, aux jambes tor-
» ses, qui gagnait le penchant de la col-
» line. »

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ARABIE.

MCD 2019

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE.

Les Turcs, dont nous allons dérouler les annales, tiennent encore en Europe une place importante; non pas à cause de leur puissance, qui ne menace plus personne, mais parce que leur faiblesse, qui fait présager la ruine prochaine de l'empire fondé par Othman, peut armer l'un contre l'autre ses puissants voisins, qui convoitent ses dépouilles et sont déjà prêts à se les partager. Établie dans la position la plus heureuse, à l'extrémité de l'Europe et de l'Asie, et assise sur deux mers dont elle tient pour ainsi dire la clé entre ses mains, Constantinople excite l'envie et l'admiration de tous les princes de l'Occident. Cette antique cité, conquise sur les fils dégénérés de Romulus, qui avaient répudié jusqu'à la langue de leurs ancêtres, a cependant marqué le terme où les succès des Turcs devaient s'arrêter. En effet, si, depuis qu'ils sont devenus les habitants de la ville de Constantin, ils ont rêvé de nouvelles conquêtes et porté deux fois leurs enseignes jusque sous les remparts de Vienne, ils n'ont jamais pu prendre pied en Allemagne, et se sont vus contraints de rentrer dans leurs limites. L'histoire des Turcs ne comporte pas de longs développements. Né d'hier, car ils n'existent comme nation que depuis six siècles, ils n'ont jamais été que des guerriers intrépides, et sont toujours restés étrangers aux progrès de la civilisation. Nous n'avons donc à raconter que des faits politiques, la plupart dénués d'un véritable intérêt, puisqu'ils enfantent toujours les mêmes événements : des villes prises, des princes égorgés, des habitants mis à mort ou traînés en esclavage, des dévastations sans mesure et sans fin, tels sont les tableaux qu'il nous faut sans cesse présenter au lecteur. Afin de ne pas fatiguer son

MCD 2019

attention, nous allons tracer en traits rapides les premiers temps de l'histoire ottomane. Les Turcs habitaient jadis les bords de la Mer-Caspienne, et faisaient partie de la tribu des Ogusiens. Comme les Tatars, leurs compatriotes, ils quittèrent les vastes plaines où ils erraient avec leurs troupeaux, pour chercher des terres nouvelles et du butin. Un de leurs chefs, appelé Soliman Schaw, alla chercher fortune à la cour du sultan de Kharisme (1214 de l'ère chrétienne). A sa mort, l'héritage qu'il laissait, c'est-à dire les dépouilles des peuples vaincus, et des soldats, furent partagées entre ses quatre fils. Deux de ces princes, Toghrul et Dundar, renoncèrent à leur ancienne patrie, et s'établirent entre Alep et Césarée. Toghrul, ayant perdu son frère et son allié, se mit au service d'Aladin, issu de la race des Seldjoucides, et qui résidait à Iconium, capitale d'un royaume qui embrassait une partie de la Syrie et de l'Asie-Mineure. A cette époque les Tatars, sous la conduite de Gengis, avaient fait d'immenses conquêtes. Lorsqu'il expira, en 1227, ses vastes États furent divisés entre ses enfants. Ceux-ci ne purent continuer la tâche exécutée si glorieusement par leur père, et le sultan d'Iconium, grâce à la bravoure de Toghrul, parvint à repousser les invasions des Tatars, et agrandit ses possessions aux dépens des Grecs. Toghrul mourut au milieu de ses triomphes; son fils aîné, Ottoman ou Othman, le remplaça. Doué, comme lui, de qualités héroïques, il mérita les faveurs dont il fut comblé par Aladin, qui lui permit de faire battre monnaie et d'y placer son effigie et son nom. Tant qu'Aladin vécut, Othman demeura confondu parmi les émirs; mais, vers l'année 1400, ayant perdu son protecteur, qui ne laissait pas d'héritier, il prit le titre de Sultan. Toujours les armes à la main, il devint maître de presque toute l'ancienne Bythinie, à l'exception de la capitale, restée au pouvoir des Grecs. Apôtre zélé de l'islamisme, qu'il avait adopté, Othman somma tous les princes de l'Asie-Mineure de recevoir le culte de Mahomet, ou de soutenir une guerre d'extermination. Ceux qui se sentaient trop faibles pour résister se soumirent sans combat, et le monarque légua à son fils Orkan un royaume déjà considérable, et, ce qui valait mieux encore, une armée aguerrie. Il rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-neuf ans, après en avoir régné vingt-six [1327 de J.-C., de l'hég. 728].

Orkan signala les premiers jours de son règne en s'emparant de Pruse, cette même ville qui avait résisté aux armes de son père; il soumit ensuite les principales villes de la Cappadoce. Dans toutes les villes où il pénétra, il abattit les églises chrétiennes ou les convertit en mosquées, et fit abandonner aux enfants chrétiens la religion du Christ pour leur faire adopter le culte de Mahomet. Orkan, dont l'ambition était loin d'être assouvie par ses succès, voulut rendre ses conquêtes durables en assurant une paie régulière à ses soldats, afin de les retenir sous les drapeaux et de les ployer à l'obéissance. Il forma donc une nouvelle milice; ceux qui la composaient étaient de jeunes chrétiens, esclaves par le droit de la guerre, et qui, n'ayant plus ni patrie ni famille, s'attachèrent à leurs chefs, pour lesquels ils professèrent long-temps un dévouement aveugle, ou plutôt un véritable culte. Ces soldats sont les mêmes devenus depuis si redoutables sous le nom de janissaires. Orkan avait épousé la fille de Kantacuzène, empereur de Constantinople : ce prince avait usurpé le trône sur son pupille, et, se sentant mal affermi, il voulut sans doute désarmer l'ambition d'Orkan en se l'attachant par des liens de famille. Les États du sultan s'étendaient jusqu'aux bords de la mer qui sépare l'Asie de l'Europe; mais les Turcs étaient restés jusqu'alors complétement étrangers à l'art de la navigation, ils n'avaient pas même une seule barque. Cependant Soliman, fils d'Orkan, résolut de franchir le détroit au-delà duquel il pouvait apercevoir les murs de Constantinople; à la faveur de la nuit, il arriva sur les bords du détroit à la tête de quatre vingts hommes, et s'embarqua sur trois radeaux soutenus par des morceaux de liége et des vessies de bœuf : il parvint sans accident au pied du château d'Hanni (l'ancien Sestos); un paysan, qu'il épouvanta par ses menaces, et qu'il séduisit par son or, l'introduisit dans

MCD 2019

le château par un souterrain. Maître de cette place, qui n'était habitée que par des matelots, Soliman parvint à décider ces hommes à lui amener deux petits navires qui étaient à l'ancre dans le voisinage, et il s'en servit pour retourner sur la côte d'Asie et en ramener quatre mille Turcs qui attendaient sa venue : cette troupe s'empara de l'autre château, qui était aussi dépourvu de garnison, et alla sur-le-champ assiéger Gallipoli, dont les défenseurs, n'ayant ni vivres ni munitions, furent obligés de se rendre. Ce succès inespéré eut des suites importantes : les Turcs se répandirent dans la Thrace, où ils commirent les plus grands ravages, et Soliman s'empara d'Andrinople. Ce jeune prince mourut par une chute de cheval ; son trépas avança les jours de son père : en effet, Orkan ne put se consoler de cette perte, et mourut deux mois après son fils; il avait tenu le sceptre trente-cinq ans, et en avait soixante-dix quand il expira [761 de l'hég. et 1359 de J.-C.].

Orkan laissait un second fils, qui monta sur le trône à l'âge de quarante-un ans : il se nommait Amurat, et il établit sa résidence à Andrinople; son premier soin fut de compléter le plan ébauché par son père, qui avait, comme nous l'avons dit, jeté les bases d'une nouvelle organisation militaire, en instituant les janissaires. Cette milice, qui ne formait alors que dix mille hommes, dut s'accroître rapidement, car le sultan ordonna d'incorporer dans les rangs le cinquième des jeunes gens faits prisonniers à la guerre, et que l'on obligeait d'adopter le culte de Mahomet. Les janissaires furent divisés en *odas* ou chambrées, et ils reçurent pour chef suprême un des premiers officiers de l'empire, qui prit le titre d'*aga ;* pour rendre plus durable l'organisation de ce nouveau corps, Amurat voulut qu'elle fût sanctionnée par la religion. Un célèbre derviche fut appelé ; il étendit sa manche sur la tête d'un des nouveaux soldats, prosternés devant lui, et il dit à haute voix : « Qu'ils portent le nom »de janissaires, que leur contenance soit fière, »leurs mains toujours victorieuses, leurs épées »toujours tranchantes, leurs lances toujours »prêtes à frapper l'ennemi, et que leur cou»rage soit la cause de leurs succès. » A dater de ce jour les janissaires, dont le nom signifie *nouveaux soldats*, entrèrent dans l'armée turque, dont ils allaient être la gloire. Soutiens de la puissance des sultans, ils en furent en même temps les fléaux, car, aussi séditieux qu'ils étaient braves, nous les verrons disposer du trône au gré de leur caprice et de leur cupidité, et faire trembler sans cesse le maître dont ils n'étaient que les premiers esclaves.

L'établissememt des janissaires donnait à l'armée turque une infanterie redoutable; Amurat y joignit une cavalerie d'élite, connue sous le nom de spahis. Ces hommes avaient reçu une part des terres conquises, et s'engageaient, en retour, à se présenter à cheval, armés et équipés, toutes les fois qu'ils en étaient requis par le sultan. Ces lots, ainsi distribués, s'appelaient des timars, et ceux qui les possédaient en avaient reçu la dénomination de timariots. On voit que les Turcs avaient mis en pratique le système féodal à peu près tel qu'il existait en Europe.

Amurat était devenu l'allié des Grecs, en attendant qu'il pût devenir leur maître ; en effet, Jean Paléologue, qui régnait à Constantinople, ayant été attaqué par les Valaques, les Moldaves, les Transylvains et les Bulgares, qui avaient formé une ligue redoutable, s'était vu dans la nécessité d'implorer l'appui du sultan. Une armée de Grecs et de Turcs fut mise sous les ordres d'Andronic, héritier du trône de Constantin, et de Contuse, fils d'Amurat, qui remportèrent une victoire complète sur leurs adversaires. Mais les deux jeunes princes, également ambitieux, quoiqu'ils eussent des vues différentes, s'unirent, dans la pensée criminelle de détrôner leurs pères ou de les forcer de partager le pouvoir suprême. Les deux rebelles gouvernaient les provinces situées en Europe ; ils s'avancèrent, à la tête des troupes qu'ils avaient séduites, à quelques lieues de Constantinople. Paléologue et Amurat se hâtèrent d'assembler des soldats, et vinrent camper à quelque distance du camp. Amurat s'en approcha la nuit même de son arrivée; il réussit à se faire reconnaître par les gardes avancées, et ranima, par ses discours, dans le cœur de ces guerriers leur vieille fidélité. En quelques

MCD 2019

heures, la plupart des soldats de Contuse et d'Andronic les abandonnèrent, et ces princes furent réduits à chercher un refuge dans une ville voisine, où ils tentèrent de se défendre; mais il fallut céder à la force, et le sultan fit aveugler son fils, et précipiter la garnison du haut des remparts. Andronic, amené à Constantinople, fut condamné à perdre les yeux; mais on eut la barbarie de faire subir la même peine à son fils, âgé de cinq ans : il est vrai que Paléologue ne se porta à cet acte de sévérité que pour obéir aux instances menaçantes d'Amurat, envers lequel il s'était engagé, par serment, à infliger Andronic cette punition. Amurat, malgré l'activité de son génie, qui voulait tout connaître par lui-même, sentit le besoin d'avoir un dépositaire de sa puissance, qui le soulageât dans les travaux du gouvernement. Il créa donc un premier ministre, sous le titre de grand-visir, et lui conféra une autorité presque aussi étendue que la sienne; il institua encore une espèce de grand-prevôt, chargé de prononcer sur toutes les querelles et les dissentiments qui s'éleveraient entre les soldats. Ce magistrat fut appelé kadilesker, c'est-à-dire, chef de tous les kadis; il obtint pour rémunérer ses services la quinzième partie du butin qui était fait sur l'ennemi. Comme les invasions sur les terres des peuples voisins étaient alors très-fréquentes, le lot du kadilesker devait se monter à des sommes considérables.

Les progrès continuels des Turcs excitaient les craintes des peuples dont ils étaient entourés, et ceux-ci s'associaient entre eux pour mieux résister à ces redoutables adversaires. Quoiqu'ils eussent été vaincus dans plusieurs rencontres, les Serviens, les Hongrois et les Dalmates s'unirent de nouveau, et furent encore mis en déroute dans les plaines de Cassovie. Enivré de sa victoire, Amurat, parcourant à pied le champ de bataille, dit à son visir : « Ce succès me » cause d'autant plus de joie, que j'ai rêvé » cette nuit que j'étais percé par une main » ennemie. » Au même instant, un soldat blessé, et couché parmi les morts, se soulève et frappe le sultan, qui mourut de sa blessure quelques heures après l'avoir reçue [1385]. Ce prince ne possédait pas seulement le génie de la guerre : il fonda des écoles et des hôpitaux, et sut administrer comme il savait combattre; il passa trente années sur le trône, et en avait soixante-onze quand il expira.

Le fils aîné d'Amurat, Bajazet, prit à ce titre la place de son père, aux acclamations des soldats, et usa d'abord de son pouvoir pour mettre à mort son frère Thelébi. C'est le premier exemple de ces meurtres que nous verrons par la suite ouvrir le règne d'un grand nombre de sultans. Dès qu'il fut assis sur le trône, Bajazet marcha contre Étienne, prince des Moldaves, et gagna sur lui une grande bataille; mais, ses soldats s'étant dispersés pour s'enrichir par le pillage, Etienne vengea l'échec qu'il avait éprouvé en surprenant à son tour les vainqueurs, qui se laissèrent égorger sans presque se défendre. Attaqué durant cette campagne par le souverain de la Karamanie, Bajazet se rendit maître de cette province, mit à mort le prince vaincu, et condamna ses deux fils à une prison perpétuelle. Cependant les succès du sultan avaient jeté l'alarme parmi les princes chrétiens; Sigismond, roi de Hongrie, voulut prévenir l'orage qu'il prévoyait, et forma une ligue puissante contre Bajazet : l'Allemagne tout entière, et les plus braves guerriers de la France, de l'Italie et de l'Espagne se réunirent sous les enseignes du monarque hongrois, et vinrent présenter la bataille aux Turcs, qui assiégeaient alors Nicopolis. Malgré leur nombre et leur courage, les soldats du Christ ne purent résister au choc de l'ennemi, et prirent la fuite, après quelques heures de combat. Le carnage fut affreux, et le sultan, soit pour assouvir la cruauté de son caractère, soit afin d'intimider pour l'avenir les guerriers de l'Occident, fit trancher la tête, en sa présence, aux chevaliers qui avaient été contraints de se rendre. Il n'épargna pas même les chefs de l'armée qu'il venait de détruire, et ce ne fut pas sans peine qu'il consentit à faire grâce au fils du duc de Bourgogne, celui-là même qui devint depuis si célèbre en France sous le nom de Jean-sans-Peur; un autre Français, le maréchal de Boucicaut, échappa aussi,

MCD 2019

comme par miracle, à cette boucherie.

L'empereur grec, Jean Paléologue, était mort, laissant la couronne à son second fils Manuel II; mais ce prince sentait que son trône était mal affermi, car il était miné par les intrigues de son neveu Jean, fils d'Andronic, et condamné comme son père à perdre la lumière; mais cet arrêt injuste, quoiqu'il eût été exécuté, avait seulement affaibli la vue du jeune prince; elle s'était fortifiée avec le temps, et il se trouvait en état de remplir les fonctions de la royauté. Il implora la protection de Bajazet, qui lui accorda son appui, espérant détruire les deux rivaux l'un par l'autre, et parvenir plus aisément à les dépouiller. Il fournit des troupes au compétiteur de Manuel, qui mit à feu et à sang les environs de Constantinople, et réussit à affamer les habitants de cette grande capitale. Manuel, craignant pour sa vie et pour sa liberté, prit le parti d'abdiquer en faveur de son fils Jean, et alla chercher la sécurité en Italie; il se rendit même auprès de plusieurs princes, dans le but de trouver aux Grecs des défenseurs, mais il n'obtint que peu de succès dans cette mission.

Cependant Bajazet, avant de marcher sur Constantinople, dont il rêvait déjà la conquête, voulut enlever ses États à un petit prince de la Natolie. Ce dernier alla trouver en Géorgie Tamerlan ou Timour, qui venait d'ajouter la Perse à ses immenses possessions. Le conquérant tatar fit sommer Bajazet de rendre à Tharingbeg (1) sa principauté; sur le refus du sultan, Timour inonda l'Asie-Mineure de ses hordes innombrables, s'avança jusqu'auprès d'Ancyre, et bloqua les troupes de Bajazet, qui faisait le siége de cette ville. Ce dernier, dont les soldats étaient menacés de mourir de soif et de faim, se vit forcé d'en venir aux mains avec les Tatars; placé sur une éminence d'où il planait sur le champ de bataille, il fut témoin de la déroute des siens. Le prince Mustapha venait de périr glorieusement; il prescrivit alors à Soliman, son second fils, de s'éloigner à toute bride pour aller se renfermer dans Pruse, tandis qu'il allait vendre chèrement sa vie, puisqu'il ne lui restait plus d'autre ressource que de périr les armes à la main; mais, enveloppé de toutes parts, il ne put mourir, et tomba vivant entre les mains de ses ennemis. On le conduisit à la tente de Timour, qui le reçut, dit-on, et le traita en roi; d'autres historiens, au contraire, affirment qu'il le fit enfermer dans une cage de fer. Quoi qu'il en soit, Bajazet survécut peu de temps à sa défaite, et fut inhumé dans le tombeau de ses pères, car Timour rendit le corps du monarque à son fils [1401]. Les triomphes et la chute de Bajazet sont un des enseignements les plus frappants que la fortune ait donnés aux ambitieux; en effet, c'est au moment où il se flattait de pénétrer dans la ville de Constantin, et de consolider par cette prise le vaste empire conquis si rapidement par les Turcs, qu'il tomba tout-à-coup du faîte où il s'était élevé, et mourut misérablement, déchiré par des regrets d'autant plus poignants qu'il avait joui de ses succès avec un orgueil aussi impitoyable qu'excessif.

L'empire turc, agrandi par Bajazet, parut après sa défaite sur le point de se dissoudre; les Tatars réduisirent en cendre Pruse, saccagèrent Nicée et presque toutes les villes qui avoisinaient le Bosphore. Soliman n'essaya pas de reconquérir l'héritage paternel; après avoir traversé Pruse, recueillant toutes les richesses qu'il put emporter avec lui, il se rendit à Constantinople, où Manuel venait de reprendre le sceptre qu'il avait cédé naguère à son fils Jean. L'empereur grec se hâta de profiter de la conjoncture présente pour reprendre sur les Turcs ce qu'il avait perdu. Soliman se reconnut son vassal, et ne conserva plus du royaume de ses pères qu'une seule province, l'ancienne Thrace. Il préféra accepter pour suzerain le monarque grec plutôt que l'empereur tatar; celui-ci affecta cependant de se montrer généreux envers les fils de Bajazet, puisqu'il partagea entre eux les États de leur père, mais il créait en même temps entre ces princes des inimitiés qui devaient être favorables à sa politique En conséquence Musa et Mahomet, frères de Soliman, obtinrent des principautés; le premier

(1) C'était le nom du prince que le sultan avait dépouillé.

MCD 2019

entra bientôt en hostilité avec Soliman, et, après avoir subi plusieurs échecs, il se réfugia en Valachie. Quoique absent, il fomentait des intrigues dans la cour de son frère, dont il préparait la chute accélérée par l'imprudence de sa conduite : en effet, ce prince bravait sans scrupule la loi de Mahomet, proscrivant l'usage du vin, et se livrait à d'autres débauches qui finirent par user l'attachement de ses sujets. Lorsqu'il eut mûri son plan, et qu'il eut gagné à sa cause les principaux officiers de Soliman, Musa parut sous les murs d'Andrinople. Abandonné de ses soldats et de ses serviteurs, ce dernier s'échappa de sa capitale; mais, ayant été reconnu par les habitants d'un village qu'il traversait, il fut attaqué et périt en se défendant : il avait gardé le rang suprême quatre ans et dix mois [de l'hégire 808 et 1405 de J.-C.].

Musa prit pour son partage les provinces situées en Europe, tandis que Mahomet garda les provinces asiatiques. Il s'empara de Thessalonique, où l'empereur de Constantinople, Manuel, avait envoyé son fils Jean pour le dédommager du trône que ce prince avait été obligé de restituer. Musa obtint encore des succès dans la Morée, puis en Hongrie. Par malheur, ayant déposé les armes pour goûter quelque repos, il se plongea dans la mollesse, et commit des actes de cruauté qui soulevèrent contre lui ses partisans les plus dévoués. Ceux-ci appelèrent Mahomet, qui passa le détroit, et s'avança vers Andrinople à la tête d'une armée nombreuse. Musa vint à sa rencontre; mais, abandonné dans la plus grande partie de ses troupes, il chercha son salut dans la fuite. Des spahis, envoyés à sa poursuite, l'atteignirent, et, n'ayant pu le prendre vivant, furent réduits à le tuer. Nous ferons remarquer que les historiens turcs n'admettent pas dans la liste de leurs souverains ni Soliman ni Musa, car ils les considèrent seulement comme des princes, mais non comme des monarques.

Mahomet avait réussi à détrôner son frère avec les secours des Grecs; il leur restitua Thessalonique et la province dont cette ville était la capitale. Attaqué à l'improviste par le prince de Karamanie, il le vainquit et le força de lui payer un tribut. Il eut ensuite à réprimer une révolte qui menaçait de le renverser du trône. On se rappelle que son frère aîné, Mustapha, avait succombé les armes à la main à la bataille d'Ancyre. Un imposteur entreprit de jouer le rôle de ce prince, et fut soutenu par le gouverneur de Thessalonique, où il s'était réfugié après avoir été mis en déroute par Mahomet. Le sultan ne put se faire livrer son compétiteur; il obtint seulement que le prétendu Mustapha irait vivre à Lemnos, où il serait gardé à vue. Mahomet mourut à Andrinople à l'âge de quarante-sept ans [de l'hégire 425 et de J.-C. 1421].

Les monarques ottomans n'avaient pas d'ennemi plus habile et plus dangereux que le souverain de Constantinople, qui épiait toutes les occasions de saper la puissance des Turcs. Lorsqu'Amurat prit les rênes du gouvernement à la mort de son père, Manuel, se fondant sur un article du testament de Mahomet, fit demander au nouveau sultan de lui envoyer ses deux frères, pour les élever auprès de lui. Amurat refusa sagement de remettre entre les mains d'un monarque étranger des gages si précieux, et dont il pourrait se servir pour troubler la tranquillité de l'État. Manuel se souvint alors du faux Mustapha, qui vivait relégué à Lemnos; il le fit venir et lui donna des troupes, à la tête desquelles l'imposteur s'empara de Gallipoli. Amurat envoya à sa rencontre son visir Mahomet, qui, n'ayant pu prévenir ses soldats contre la corruption, fut réduit à déposer les armes sans avoir combattu; toute son armée passa dans le camp de Mustapha. Ce dernier, enivré de ses succès, oublia trop vite les engagements qu'il avait pris envers son protecteur, auquel il avait promis de rendre les provinces qui s'étendent depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Valachie; il devait y joindre la majeure partie de la Thessalie. Sommé de tenir ses promesses, il refusa de les remplir, sous le prétexte qu'il ne lui était pas permis d'aliéner ce qu'il appelait le patrimoine de ses ancêtres. Au lieu d'entretenir la guerre civile, qu'il venait d'allumer, l'empereur grec, égaré par le désir de tirer vengeance de la déloyauté de Mustapha, se tourna du côté du rival de cet usurpateur, qui accepta

MCD 2019

ses offres de service, et réussit à détruire son compétiteur en lui débauchant ses principaux officiers. En effet, Mustapha se vit tout-à-coup abandonné de tous ses partisans ; il n'eut d'autre ressource que la fuite. Réfugié en Valachie, il fut enlevé par des émissaires d'Amurat, et ramené en Andrinople, où il expira sur un gibet. Toujours poursuivi par la crainte que lui inspiraient les Turcs, Manuel, n'osant les attaquer à force ouverte, eut recours à l'intrigue, et son or et ses promesses ayant acheté la fidélité du gouverneur des deux princes frères de Mahomet, l'aîné de ces enfants, appelé Mustapha, fut proclamé sultan dans la ville de Nicée. Amurat fondit sur les rebelles, qui eurent à peine le temps de se mettre en défense. Il fit périr tous ceux qui tombèrent en son pouvoir, et, pour étouffer à l'avenir toutes les semences de la révolte, il fit étrangler en sa présence ses deux frères.

Comme il n'ignorait pas la part que Manuel avait prise au complot tramé contre ses droits, le sultan alla mettre le siége devant Thessalonique ; mais cette ville venait de se donner aux Vénitiens, qui la défendirent avec opiniâtreté : cependant Amurat s'en rendit maître par un assaut, et les habitants de cette cité, vendus comme esclaves, enrichirent les vainqueurs, qui les épargnèrent par avarice. Il attaqua ensuite le prince de Servie, qui abandonna ses États pour se retirer à la cour de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie. Ce monarque avait conclu avec les Turcs une trève de dix années, après avoir obtenu de grands succès sur Amurat, grâce aux talents du célèbre Huniade, vaivode de Transylvanie. Obsédé par les instances de ses courtisans et des autres princes européens, Ladislas résolut de recommencer la guerre, et consulta la cour de Rome sur ce qu'il devait faire, car il n'osait manquer à la foi jurée. Eugène IV occupait alors la chaire de saint Pierre ; il releva de son serment le prince hongrois, se fondant sur cette funeste maxime : qu'on ne saurait être lié par des engagements contractés avec les infidèles. L'armée chrétienne était plus nombreuse qu'aguerrie : à cette époque, la cavalerie, composé de gentilshommes, était seule redoutable ; quant à l'infanterie, formée d'une multitude d'hommes mal équipés et complétement étrangers à ces manœuvres savantes qui décident aujourd'hui le destin des combats, elle ne pouvait rivaliser avec les janissaires. Aussi, malgré les excellentes dispositions de son général, les soldats du Christ ne purent résister : la déroute commença par les fantassins, qui, dans leur fuite, jetèrent partout le désordre. Le roi de Hongrie fut massacré, et sa tête, placée au bout d'une pique, acheva de jeter la terreur dans les rangs des confédérés. La bataille de Varna promettait au vainqueur, des succès encore plus décisifs ; mais Amurat, au lieu de marcher en avant, revint à Andrinople, et céda la couronne à son fils aîné, Mahomet, âgé de quinze ans. Cette résolution si subite et si singulière lui fut, dit-on, inspirée par une dévotion outrée, car il aspirait à s'assurer le ciel promis par Mahomet aux fidèles musulmans qui sanctifieraient leur vie par des vertus religieuses. Retiré à Magnésie, il consacrait tout son temps à de pieuses méditations ; mais il fut bientôt contraint de quitter sa retraite pour reprendre le fardeau du pouvoir : en effet, le jeune sultan, livré à des favoris incapables, s'était montré au-dessous de la tâche qui leur avait été imposée. L'empire allait retomber dans la confusion, lorsque les premiers officiers de l'État, effrayés du mécontentement du peuple et des janissaires, vinrent supplier Amurat de conjurer l'orage qui se préparait. Le prince céda à leurs instances et parut tout-à-coup à Andrinople, tandis que Mahomet était absent de cette ville pour une partie de chasse. La présence d'Amurat rallia toutes les volontés ; la multitude et les soldats l'accueillirent avec enthousiasme, et il reprit la toute-puissance sans que Mahomet eût même la pensée de la lui disputer. En peu de temps il restaura le gouvernement, et rendit aux Turcs leur supériorité dans les combats.

Toutefois ses talents et son activité échouèrent contre le génie d'un guerrier, le célèbre Scanderbeg, fils d'un petit prince de l'Épire, Jean Castriot ; il avait été envoyé en ôtage auprès du sultan, qui l'avait pris

MCD 2019

en amitié à cause de sa bravoure et des heureuses qualités de son esprit. Mais le sultan se défiait de son élève, et ne voulut pas lui transmettre le gouvernement de la province où son père, Jean Castriot, avait régné ; il continua de profiter des services de Scanderbeg, qu'il menait toujours avec lui à l'armée. Durant sa première gnerre contre les Hongrois, Amurat avait voulu s'emparer de Belgrade ; mais, forcé de lever le siége de cette ville, il confia le commandement de ses troupes à un pacha, et partit pour Andrinople. Il avait laissé dans le camp un de ses grands-officiers, qui faisait les fonctions de secrétaire-d'État. Scanderbeg fait naître l'occasion de se trouver seul avec ce personnage, et, le poignard sur la gorge, le contraint de signer un ordre enjoignant au pacha d'Épire de remettre à Scanderbeg la ville capitale de cette province. Cela fait, il tue le personnage sur le lieu même, l'enterre de ses propres mains, et court à Croïa, qui lui est livré. Maître de cette cité, il le fut bientôt de toute la province, car les Albanais détestaient les Turcs, et avaient conservé un vif attachement pour leurs princes, dont Scanderbeg était l'héritier et le représentant. Celui-ci redouble d'activité, lève des troupes, remplit ses magasins, fortifie ses villes, aidé par les Vénitiens, qui lui fournirent en abondance des armes et de l'argent. Bientôt Amurat envoie contre le rebelle cent mille soldats. Malgré leur bravoure, les Turcs n'obtinrent aucun succès ; s'ils parvinrent jusque sous les murs de Croïa, ils ne purent s'y maintenir long-temps. Scanderbeg, à la tête de dix mille Albanais, doués comme lui d'un courage aussi téméraire qu'infatigable, détruisit en détail ses nombreux ennemis, favorisé par les lieux remplis de montagnes et de défilés qu'il connaissait parfaitement. Les pluies de l'automne achevèrent de rebuter les Turcs, en ruinant leurs travaux, et ils finirent par opérer leur retraite, si affaiblis et si découragés qu'Amurat n'osa pas tenter une seconde fois de renouveler son entreprise ; il était d'ailleurs en proie à des infirmités, fruit de l'âge et des fatigues de la guerre. Il retrouva cependant sa vigueur première pour repousser une invasion des Hongrois et il mourut bientôt après, âgé de quarante-neuf ans, dont il en avait passé trente sur le trône [de l'hég. 855, et 1451 de J.-C.]. Ainsi que la plupart des grands guerriers, ce prince aimait passionnément les femmes : il en avait trois qui étaient ses épouses légitimes, sans compter un nombre illimité de concubines. Amurat fut le premier sultan qui introduisit dans son palais des eunuques noirs, auxquels il remit la garde de son harem ; c'est depuis cette époque que ces êtres dégradés, se mêlant aux intrigues ourdies par les maîtresses favorites des sultans, devinrent des personnages dans l'État, et quelquefois les arbitres de sa destinée.

Mahomet, deuxième du nom, hérita du sceptre paternel, et, pour mieux l'assurer dans sa main, il fit étrangler un fils d'Amurat qui était encore à la mamelle. Cet acte de barbarie, qui était, pour ainsi dire, imposé au monarque par sa position, a droit de nous révolter ; mais il nous montre en même temps à quel prix il faut acheter en Orient le pouvoir suprême, puisque le meurtre de ses proches est une des conditions du marché. Le sultan, à l'exemple de ses prédécesseurs, nourrissait la pensée de se rendre maître de Constantinople. Cette ville était le seul débris qui restât du vaste empire fondé par Romulus, et qui avait rangé sous sa domination les peuples civilisés de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Les deux fils de Constantin s'étaient partagé l'héritage de ce grand prince, un seul aurait été trop faible pour en soutenir tout le poids. Rome avait succombé la première sous l'épée des barbares; mais d'heureuses circonstances, ou plutôt la position favorable de Constantinople, qu'il était si facile de défendre, lui avait permis de se conserver jusqu'au jour où Mahomet vint camper au pied de ses remparts (1). Le sultan, ayant calculé les obstacles qu'il avait à vaincre, comprit qu'un des moyens

(1) Constantinople était cependant tombée au pouvoir des croisés dans les premières années du treizième siècle, les Latins avaient pris la place des Grecs ; mais ces derniers étaient rentrés en possession de cette capitale, et depuis cette époque douze princes grecs avaient régné à Constantinople, qui avait fini à former à elle seule tout l'État.

MCD 2019

les plus puissants de triompher était de posséder une bonne artillerie, et pour y parvenir il attira, à force d'argent, dans ses États des ouvriers grecs, habiles dans l'art de fondre les métaux, et il arma de nombreuses batteries un fort qu'il fit élever sur le bord du détroit pour en intercepter le passage; c'était commettre une violation du traité conclu avec les Grecs. Constantin Paléologue, qui régnait alors à Byzance, fit entendre des réclamations qui ne furent pas écoutées; il insista par une seconde ambassade, et Mahomet répondit qu'il ferait écorcher vif le premier envoyé qui oserait venir lui faire encore des représentations. Pour faire tête à son redoutable ennemi, le monarque grec n'avait que huit mille soldats, quoique la population de Constantinople fût pour ainsi dire innombrable; mais toute cette multitude était composée de bourgeois et d'artisans qui n'avaient jamais porté les armes, et qu'il eût été impossible de soumettre aux lois de la discipline militaire; l'empereur ne pouvait non plus compter sur le secours des Latins. Son père, Jean Manuel, avait consenti à faire rentrer ses sujets dans le giron de l'Église catholique; mais quand il voulut exécuter cette fusion, il éprouva une résistance invincible de la part du clergé et du peuple. Le souverain pontife Nicolas V envoya cependant un cardinal pour essayer de vaincre l'obstination des Grecs; mais il ne fit aucune démarche auprès des princes catholiques de l'Occident pour les conjurer de voler au secours de Constantinople. Les Vénitiens et les Génois furent les seuls qui fournirent quelques défenseurs à la capitale de l'empire; mais il faut remarquer qu'ils habitaient un des faubourgs de cette ville, et qu'en essayant à l'arracher aux mains des Turcs, ils combattaient pour sauver leurs propres foyers.

Au mois de mai 1453, le sultan, ayant achevé tous ses préparatifs, parut devant Constantinople à la tête de trois cent mille hommes. « Cette ville avait alors dix-huit »milles de circuit, et forme encore aujourd'hui une angle aigu dont le sommet répond »à l'Orient en s'avançant dans la mer, et »regarde le Bosphore de Thrace; la partie »occidentale, qui forme la base de l'angle, »tient au continent. Elle était défendue par »une double muraille, munie d'un large fossé »plein de l'eau de la mer, parce que tout le »côté de l'angle exposé au midi est baigné »par la Propontide; le côté du septentrion est »baigné par un autre bras de mer qui s'enfonce »dans les terres, et forme un immense bassin »entre les remparts de Constantinople et une »langue de terre, sur laquelle est bâtie Ga»lata. Le tout ensemble offre à la vue le plus »magnifique port qui soit dans le monde en»tier. Son entrée, large de six cents pas, »était alors fermée par une estacade dont le »milieu était défendu par deux chaînes de »fer, et par les vaisseaux qui étaient dans le »port (1). » Mahomet, s'étant rendu maître de Galata, réussit, à force de bras, à traîner soixante vaisseaux, qui parurent tout-à-coup dans le port. Sur ces bâtiments les Turcs élevèrent des beliers et des balistes : les uns pour ébranler les murailles, les autres pour en écarter les assiégés, en les accablant de projectiles de toute espèce. Un Vénitien entreprit de brûler la flotte ennemie, mais il échoua par la trahison d'un Génois, qui en avertit les Turcs. Cet acte déloyal fut causé par la haine qui subsistait entre Venise et Gènes, se disputant les profits du commerce de l'Orient à Constantinople. Hors d'état de résister par la force des armes, l'empereur grec eut recours à la corruption, et acheta la fidélité d'Ali, visir de Mahomet, et de plusieurs autres grands officiers de l'État, dont les manœuvres réussirent à entraver les opérations du siége. Constantin essaya, en outre, de fléchir le sultan par la promesse d'un tribut considérable; mais cette proposition fut rejetée, et Mahomet proposa à son tour au monarque suppliant d'aller régner en vassal dans une province de la Morée. Celui-ci ne voulut pas consentir à se déshonorer en cédant le trône qui lui avait été légué par ses ancêtres, et jura de s'ensevelir sous ses débris. Les Turcs montèrent à l'assaut, et perdirent beaucoup de monde durant les premières heures du combat, car le sultan sacrifia sans pitié les soldats sur lesquels il

(1) Vid. *Précis de l'Histoire de l'Empire Ottoman*, par Alix, pages 73-74, tome I.

MCD 2019

comptait le moins; ils commencèrent l'attaque les premiers; précipités par milliers du haut des remparts, leurs corps servirent à combler les fossés et à fatiguer les bras des assiégés. Les janissaires parurent alors, et leur impétuosité triompha de la lassitude des Grecs et des Vénitiens. Un guerrier de cette nation, nommé Justiniani, était chargé du commandement général des troupes, et se montrait digne de cet honneur par ses talents et sa bravoure : général et soldat tout à la fois, il opposa aux Turcs une résistance héroïque; mais ayant reçu plusieurs blessures, il quitta le champ de bataille, et entraîna la déroute des siens. L'empereur combattait sur un autre point; on vint lui dire que l'ennemi pénétrait en foule par la brèche : *Hélas!* s'écria-t-il, *ne se trouvera-t-il pas quelque chrétien qui consente à me tuer par pitié.* Alors il quitta ses armes dorées, ses brodequins de pourpre, se couvrit de l'armure d'un soldat, et courut au-devant des janissaires; il disparut dans la mêlée, et l'on trouva son cadavre sous des monceaux de morts. Tel fut la fin glorieuse et funeste du dernier empereur, héritier de Constantin, dont il portait aussi le nom, et qu'il honora par le sacrifice de sa vie. Les vainqueurs inondèrent comme un torrent les places et les rues de Constantinople, et coururent au pillage des maisons et des églises. Renfermée dans les temples et prosternée au pied des autels, la population se laissa enchaîner et mettre en vente comme un vil troupeau; les Turcs épargnèrent la plus grande partie de cette multitude dont la mort eût trompé leur cupidité. Constantinople succomba le 28 mai 1453 [857 de l'hég.]; onze cent cinquante-trois ans s'étaient écoulés depuis le jour où l'ancienne Byzance avait été choisie par son fondateur pour devenir la seconde capitale de l'empire romain. L'assaut avait eu lieu dans l'après midi, et la nuit tout entière fut laissée aux vainqueurs, qui se gorgèrent de butin et de sang. Mahomet n'entra dans les murs de sa conquête que sur les deux heures après-midi; il descendit de cheval à la porte de l'église de Sainte-Sophie, cathédrale de Constantinople; il visita l'intérieur de ce magnifique édifice, et alla dîner dans le palais impérial. Pour rendre habitable cette royale demeure, qui avait été abandonnée durant le sac de la ville à la rapacité du soldat, il fallut racheter aux pillards les meubles dont ils s'étaient emparés. Le sultan changea en mosquées tous les temples du Christ, et repeupla Constantinople en faisant venir les habitants de plusieurs provinces, au nombre de dix mille familles, et qui reçurent en partage des maisons et des terrains. Ses généraux s'empressèrent à l'envi de lui offrir les plus belles captives; on rapporte que l'une d'elles, appelée Irène, fit une si vive impression sur le cœur du prince qu'elle devint sa favorite. Occupé du soin de lui plaire, il semblait avoir oublié à ses pieds le soin de sa gloire, et ne plus songer à cueillir de nouvelles palmes. Les janissaires firent entendre des murmures, qui peut-être auraient fini par une révolte si Mahomet, instruit du mécontentement de ses soldats, ne l'eût étouffé par un acte d'une barbarie sauvage, et cependant héroïque : il fit amener Irène sur une terrasse du palais, et, en présence de ses troupes, lui trancha la tête de sa propre main.

Mahomet revola ensuite à de nouvelles conquêtes, et acheva de soumettre la Morée. Deux frères de l'empereur Constantin, Thomas et Démétrius, régnaient dans cette contrée sous le nom de despotes : le premier s'enfuit en Italie avec sa femme et ses enfants; le second se remit entre les mains du sultan. Les Turcs eurent encore à subjuguer plusieurs seigneurs grecs qui possédaient de petites principautés, et ils profitèrent des dissensions qui régnaient entre eux pour les détruire les uns par les autres. Maîtresses de la terre ferme, les troupes ottomanes s'emparèrent successivement de toutes les îles de la mer de Grèce; tout ce beau pays, qui avait été si long-temps le sanctuaire des lettres, des sciences et des arts, devint la proie des Turcs, qui le couvrirent de ruines, et y installèrent, durant trois siècles, la misère, l'ignorance et l'esclavage. Mahomet eut pourtant la curiosité de visiter Athènes, et admira les édifices qui décoraient encore cette ville célèbre (1) [1457 de J.-C., et 861 de l'hég.].

(1) Vid. *Chalcondyle*, chapitre III.

MCD 2019

Sur ces entrefaites, Scanderbeg, n'ayant pu décider les princes chrétiens à s'unir à lui pour attaquer Manomet, prit seul l'initiative et recommença la guerre contre le fils d'Amurat. Il serait trop long de rapporter les incidents de cette lutte, qui dura trois années, et pendant lesquelles les Ottomans furent toujours battus. Enfin Mahomet, voulant restaurer l'honneur de ses armes, se mit en marche à la tête de cent cinquante mille hommes pour assiéger Croïa, capitale de son ennemi ; mais, soit qu'il craignît d'échouer dans son entreprise, soit qu'il en fût détourné par des affaires plus importantes, il remit le commandement à l'un de ses lieutenants, qui fut obligé de se retirer, après avoir perdu la plus grande partie de ses soldats. Scanderbeg avait formé une alliance étroite avec les Vénitiens, qui étaient pour lui d'utiles alliés; il s'était rendu à Lissa pour conférer avec des envoyés de cette puissance, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre qui le conduisit au tombeau, le 17 janvier 1466; il était âgé de soixante-trois ans, et il y en avait vingt-quatre qu'il était roi, c'est-à-dire qu'il n'avait pas quitté les armes, car son règne ne fut qu'un long combat. Il fut inhumé dans la cathédrale de Lissa; les Turcs, s'en étant rendus maîtres par la suite, déterrèrent les ossements du héros, mais ce ne fut pas pour insulter à ses restes, car ils se les partagèrent, afin de les porter sur eux comme des reliques qui devaient leur porter bonheur et leur infuser les vertus militaires de ce grand capitaine (1).

Quelque temps après, le sultan vint, à la tête d'une armée nombreuse, assiéger Belgrade, qui est bâtie dans une presqu'île formée par le Danube et par la Save. Son premier soin, après avoir bloqué la place par terre, fut d'intercepter les communications que la ville entretenait au dehors par le fleuve, au moyen de sa flotte, dont il forma une espèce de chaîne; mais Huniade, ayant descendu le Danube avec cent soixante petits vaisseaux, entra dans le port malgré les Turcs, auxquels il prit et coula à fond un grand nombre de bâtiments. Son arrivée électrisa les habitants, qui prirent tous les armes jusqu'aux prêtres et aux femmes, et opposèrent une résistance si héroïque que Mahomet quoiqu'il multipliât les assauts, échoua dans toutes ses attaques ; blessé lui-même, il fut sur le point de tomber entre les mains des assiégés. Huniade, qui payait chaque heure et chaque instant de sa personne, reçut à son tour un coup mortel; mais en expirant il eut la consolation de voir les Turcs lever leurs tentes, et s'éloigner vaincus. Le sultan effaça la défaite qu'il venait d'éprouver devant Belgrade en s'emparant de Trébizonde, capitale d'un petit royaume situé à l'extrémité de la Mer-Noire. Le prince qui commandait dans cette ville était un Comnène, famille qui avait occupé le trône de Constantinople; il s'appelait David, et avait usurpé le trône sur son neveu. Après avoir soutenu un siége de trente jours, il rendit la place à Mahomet, à condition que le sultan lui donnerait en dédommagement la souveraineté d'une des provinces de l'empire ottoman, et prendrait sa fille pour épouse. Conduit à Constantinople avec ses fils, David y trouva la mort; accusé d'une prétendue conspiration, il périt, ainsi que ses enfants, par la main du bourreau, et sa fille, au lieu d'être la femme de Mahomet, fut confondue dans le harem parmi ses nombreuses concubines. Mahomet devint encore maître à cette époque de la Karamanie; il prit sur les Vénitiens l'île de Négrepont, autrefois l'île d'Eubée. Le provéditeur Arrezzo, après une longue résistance, rendit la place, en stipulant que sa vie et celle de ses soldats seraient épargnées. Mahomet répondit de leur tête sur la sienne; mais dès qu'il fut entré dans la place, il fit scier par le milieu du corps Arrezzo et ses plus braves officiers, et prétendit, pour s'excuser, qu'il avait garanti leurs têtes et non pas leurs flancs.

Cependant le pape Caliste III avait formé une ligue, à laquelle avaient accédé les rois de Hongrie et d'Arragon, le duc de Bourgogne, les Génois, les Vénitiens et plusieurs princes de la péninsule italienne; les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, établis à Rhodes, étaient entrés dans cette confédération. Mahomet, qui voulait s'emparer de leur île, s'arma de ce grief pour les attaquer;

(1) Vid. *Histoire de l'Empire Ottoman*, par Ricaut.

MCD 2019

cent mille hommes, conduits sur cent soixante vaisseaux, se présentèrent devant Rhodes, le 23 mai 1481 [de l'hég. 886]. Ils étaient sous les ordres de Mefih, pacha, renégat et Grec de nation (1); parmi ses lieutenants se trouvait un chevalier, traître à son ordre, et qui devait le diriger dans ses opérations. « Située au bord de la mer, la ville » de Rhodes était entourée par une double » muraille, fortifiée par de grosses tours; » un rempart soutenait ces murailles et ces » tours par un fossé large et profond. La » ville avait deux ports : l'un était réservé » pour les galères, l'autre recevait les gros » vaisseaux. Aux deux côtés de ce dernier » port se trouvent deux petits golfes, l'un » au nord et l'autre au midi; celui du nord » est fermé par un môle avancé dans la mer, » sur lequel était construit une forteresse, » appelée le fort Saint-Nicolas; l'autre golfe » était défendu par une forteresse moins im- » portante. A deux milles de la ville est une » colline, appelé le mont Saint-Étienne (2).» Telle était la situation de Rhodes à l'époque où elle fut attaquée. L'armée ottomane, après son débarquement, s'empara du mont Saint-Étienne; puis elle assiégea le fort Saint-Nicolas, que le grand-maître Pierre d'Aubusson défendit en personne. Toutes les attaques tentées par les Turcs échouèrent, et le pacha, n'espérant plus entrer dans la place par la force, proposa au grand-maître une capitulation honorable. Celui-ci la rejeta sans balancer, et dit aux chevaliers qui semblaient improuver sa décision : « Messieurs, si quel- » qu'un de vous ne se croit pas en sûreté » dans la place, le port n'est pas si étroite- » ment bloqué que je ne puisse l'en faire » sortir. » Tous ayant gardé le silence, il ajouta : « Si vous voulez demeurer parmi » nous, il faut donc qu'on s'en rapporte à » moi, et je déclare que je ferai couper la » tête au premier qui parlera de se rendre. » Le pacha, profondément irrité, renouvela ses attaques avec une nouvelle furie. Ce fut en vain que son artillerie foudroyait les remparts: un mur s'écroulait-il, un autre s'élevait derrière comme par enchantement. Enfin, ne pouvant vaincre le grand-maître, il tenta de s'en défaire par le poison; mais il ne réussit pas mieux dans ce noir projet, et prit le parti, après avoir durant trois mois prodigué le sang des Turcs, de lever le siége. Il se rendit auprès de l'empereur pour justifier sa défaite, mais il en fut puni comme d'une trahison : il perdit tous ses emplois, et alla végéter dans l'exil. Le sultan, loin d'être rebuté par l'échec qu'il venait d'éprouver, rassembla de nouvelles armées : l'une fit une invasion dans la Pouille, et se rendit maître d'Otrante, que Mahomet fit fortifier, dans le but de s'établir plus tard en Italie; il se mit à la tête de l'autre armée, qui devait marcher contre la Perse; mais, à quelques lieues de Constantinople, il tomba malade et mourut, à l'âge de cinquante-un ans, et après en avoir régné trente [1481 de l'ère chrétienne, et de l'hég. 886]. Ce prince est un des plus remarquables qui aient occupé le trône ottoman; quoiqu'il ait passé sa vie dans le tumulte des armes, il avait trouvé le temps de cultiver son esprit, et l'enrichissait sans cesse par de nouvelles connaissances; il s'était surtout occupé d'astronomie, et possédait de cette science tout ce que l'on savait de son temps. Il aimait aussi les arts, et fit venir de Venise le célèbre Jean Belin pour faire son portrait. Les succès qu'il obtint sur les champs de bataille, il les dut à la discipline établie parmi ses troupes, et aux soins qu'il se donna pour perfectionner son artillerie, qui était en effet la mieux servie à cette époque. Si les successeurs de Mahomet eussent imité son exemple sur ce point, et se fussent attachés comme lui à perfectionner les armes et le tactique militaire, les Turcs seraient devenus les dominateurs de l'Europe. Quoi qu'il en soit, Mahomet ternit toutes ses grandes qualités par deux vices qui trouvent rarement place dans les âmes héroïques, la perfidie et la cruauté, et qui tachent presque tous les actes de son gouvernement.

Bajazet, fils aîné de Mahomet II, résidait à Amasie en qualité de gouverneur, lorsqu'il apprit officiellement la mort de son père; au lieu de se rendre à Constantinople, il écrivit

(1) Il était de la famille des Paléologue, et avait abjuré sa croyance pour parvenir aux honneurs.

(1) Vid. *Précis de l'Histoire de l'Empire Ottoman*, par Alix, tome I, page 101.

MCD 2019

au grand-visir qu'ayant formé le vœu de se rendre à la Mecque, il allait se mettre en route pour accomplir ce saint pélerinage, et il lui prescrivit de confier l'autorité souveraine à son fils Corcud, qui entrait à peine dans l'âge de l'adolescence. Il fut obéi, et le jeune prince jouit, durant neuf mois, de tous les honneurs de la souveraineté, car on frappa de la monnaie avec son effigie, et son nom fut prononcé dans les prières publiques. Néanmoins, lorsque Bajazet fut de retour, il remonta sur le trône sans éprouver d'obstacles. Sur ces entrefaites, Jem ou Zizim, frère de Bajazet, profitant de l'absence du sultan, avait pris les armes, et s'était rendu maître de toute la Bithynie; il prétendait que le sceptre devait lui appartenir, parce que Bajazet était venu au monde avant que leur père ne fût parvenu à l'empire, tandis que lui Zizim était né lorsque Mahomet se trouvait investi de la toute-puissance (1). Le sultan ne répondit à ce manifeste qu'en marchant contre Zizim, qui accepta le combat dans le voisinage de Pruse, et fut vaincu. Ce dernier alla demander un asile et des secours au souverain de l'Égypte, qui, ne voulant pas lui fournir une armée, lui conseilla de s'éloigner en allant visiter le tombeau de Mahomet. Zizim ne goûta pas cet avis, et, au lieu de se rendre à la Mecque, il s'allia avec Karaman-Ogli, prince de la Karamanie, dont il ne possédait plus qu'une petite partie, les Turcs lui ayant enlevé le reste. Les deux alliés furent encore mis en déroute par Bajazet au pied du mont Taurus. Zizim, poursuivi avec acharnement par les vainqueurs, se jeta dans une barque; il errait sur les flots ne sachant où se diriger, lorsqu'il fut rencontré par une flotte montée par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; ils le conduisirent à Rhodes, où le grand-maître le reçut en lui prodiguant les marques du plus grand respect : il fut traité comme un souverain. Toutefois, d'Aubusson ne crut pas devoir garder Zizim auprès de lui, et l'envoya dans la Provence, où l'ordre possédait plusieurs riches commanderies. Il négociait en même temps avec Bajazet, qui signa la paix, à condition que son frère resterait sous la garde des chevaliers de Saint-Jean, qui recevraient en retour un subside annuel de trente-cinq mille ducats.

Cependant les janissaires commençaient à faire sentir leur pouvoir; déjà fatigués du repos, ils se mutinèrent, sous le prétexte que le sultan voulait les licencier. Bajazet réussit à les apaiser, et se promit bien de les occuper à l'avenir, car ils étaient surtout redoutables dans la paix; il chercha donc à se créer des adversaires, et engagea des hostilités avec les Égyptiens. L'ancien royaume des Pharaons, après avoir subi la domination romaine et celle des Grecs, avait secoué le joug de ces derniers pour se donner aux Arabes. Les kalifes abassides et les fatimites régnèrent successivement dans cette contrée, et furent remplacés par des princes syriens. L'un d'eux était le célèbre Saladin, dont les descendants occupèrent le trône d'Égypte jusqu'au jour où ils en furent précipités par les mamelucks. Ces mamelucks étaient des esclaves, la plupart Tatars et Circassiens, composant une troupe d'élite qui, à l'exemple des prétoriens, prétendit disposer du sceptre. Après avoir égorgé leur prince, celui-là même qui avait vaincu et fait prisonnier saint Louis, les mamelucks avaient continué à disposer du souverain pouvoir, qui, au temps de Bajazet, était possédé par Caitebai, descendant d'un mameluck, que ses camarades avaient couronné. Les prétextes pour faire la guerre ne manquent jamais aux princes ambitieux; et le sultan, pour venger, disait-il, un de ses vassaux injustement attaqué, envahit la Syrie; mais il fut battu deux fois, et contraint d'acheter la paix par la cession de quelques places fortes de la Karamanie.

Bajazet fut d'autant plus sensible à cet échec, qu'il pouvait refroidir l'attachement du peuple et des soldats, et fournir à Zizim l'occasion d'exciter quelque nouvelle révolte. Nous avons dit que ce prince avait été conduit en France; mais il se rendit bientôt en Italie, sur l'invitation du pape Innocent VIII, qui exigea des chevaliers de Saint-Jean qu'il fût remis entre ses mains. Zizim entra dans Rome entouré d'un pompeux cortége; conduit

(1) Vid. *Histoire des Turcs*, par Cantemir, pages 75-81, tome II.

MCD 2019

au Vatican, il réclama l'appui du pontife en des termes pleins de mesure et de dignité (1492 de J.-C., 898 de l'hégire).

Innocent VIII eut pour successeur Alexandre VI, qui souilla par ses crimes la chaire du prince des apôtres : Zizim, qui avait joui jusqu'alors d'une captivité aussi douce qu'honorable, fut enfermé dans le château de Saint-Ange. Sur ces entrefaites, le roi de France, Charles VIII, héritier de la maison d'Anjou, réclamait à ce titre le royaume de Naples, et venait de descendre en Italie à la tête d'une armée formidable, qui remplissait d'inquiétude et d'effroi tous les souverains de la Péninsule. Comme le bruit s'était répandu que le jeune monarque aspirait, en outre, à la possession de Constantinople, où il devait se faire couronner en qualité d'empereur d'Orient, le pape fit dire à Bajazet que Charles voulait s'emparer de la personne de Zizim, pour le faire servir d'instrument à ses projets politiques. Le sultan se hâta d'envoyer à Alexandre une somme considérable pour l'engager à ne pas livrer le prince turc au monarque français, et, dans la missive qu'il adressa à ce sujet au pape, il lui fit entendre que la mort de son frère étant nécessaire au repos de l'empire, il attendait ce service de son amitié. Le pontife répondit à l'attente du sultan. Charles VIII, étant arrivé aux portes de Rome, somma le pape de lui remettre Zizim, qui, en effet, lui fut livré, mais lorsqu'un poison mortel circulait déjà dans ses veines [1497 de J.-C., et de l'hégire 903] (1). Délivré de son compétiteur, Bajazet déclara la guerre aux Vénitiens, et remporta sur eux une victoire navale, à la suite de laquelle les Turcs s'emparèrent de Modon, ville importante de la Morée (1500 de J.-C., et 906 de l'hég.). Bajazet envahit en même temps le Frioul, où les janissaires recueillirent un immense butin, non-seulement par le pillage, mais plus encore par l'argent qu'ils tirèrent de la personne des habitants vendus comme esclaves dans les marchés d'Orient. Heureusement pour l'Italie que le grand capitaine Gonzalve de Cordoue, ayant chassé les Français de Naples, au profit de son maître, Ferdinand-le-Catholique, roi d'Arragon, battit, à son tour, la flotte turque, et, par cet exploit, aida les Vénitiens à obtenir une paix honorable. A cette époque, Bajazet fut sur le point de périr sous le poignard d'un derviche, qui s'était approché de lui pour réclamer une aumône. Toutefois sa vie et son pouvoir étaient sans cesse menacés par l'ambition de ses fils, qui étaient au nombre de cinq. Deux de ces princes, accusés d'avoir voulu se rendre indépendants dans les provinces qu'ils étaient chargés de régir, furent mis à mort. L'aîné, qui s'appelait Achmet, était le favori de son père, qui nourrissait le dessein de lui transmettre la couronne de son vivant ; il espérait se débarrasser par cet acte du poids et des ennuis de la grandeur souveraine, tout en conservant le pouvoir ; car Achmet semblait incapable de régner par lui-même. Le bruit s'étant répandu parmi les janissaires que Bajazet allait abdiquer, ils allèrent trouver le futur monarque pour le supplier d'augmenter leur paie ; mais Achmet refusa d'accéder à cette demande. Alors les janissaires résolurent de s'adresser à un autre fils de Bajazet, qui résidait à Trébizonde. Sélim, ainsi s'appelait ce jeune prince, était dévoré d'ambition ; il accepta l'offre qui lui était faite, et parut à quelques lieues de Constantinople, suivi de vingt mille hommes : il venait, disait-il, rendre visite à son père, et lui offrir le tribut de son respect. Le sultan ne fut pas la dupe de cet artifice, et fit répondre à Sélim qu'il lui défendait de s'avancer : en même temps il assembla des troupes, composées en grande partie de ces mêmes janissaires qui s'étaient montrés peu disposés à reconnaître Achmet pour leur maître. Néanmoins ils ne s'étaient pas joints à Sélim, et celui-ci atta-

(1) Cantemir raconte que Zizim fut assassiné par un renégat italien, envoyé pour commettre ce crime, et qu'il avait pris à son service en qualité de barbier. Ce misérable lui coupa la gorge ; mais le récit de Cantemir est contredit par les faits les plus authentiques : c'est ainsi qu'il fait mourir le prince à Naples, tandis qu'il expira à Terracine ; d'ailleurs tous les historiens chrétiens ne disent pas un mot des circonstances rapportées par Cantemir, et l'un d'eux, le célèbre Comines, qui se trouvait sur les lieux, attribue, comme les autres, le trépas de Zizim au poison.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

COSTUMES MILITAIRES MODERNES

1. LE SULTAN. 2. LANCIER DE LA GARDE. 3. COLONEL D'ARTILLERIE. 4. FANTASSIN.

TURQUIE.

qué par des forces supérieures, fut mis en déroute, et alla chercher un refuge à Kaffa, ville de la Crimée. Bajazet n'osa ou ne voulut pas poursuivre le rebelle, satisfait de l'avoir éloigné; il préféra remettre le sceptre à son fils Achmet. Ce prince était né timide, il refusa un honneur qu'il jugeait trop dangereux, puisque les janissaires n'étaient pas disposés en sa faveur. Son frère, Corcut, qui avait déjà gouverné l'empire par intérim, n'avait pas su non plus conquérir l'affection des soldats, et Bajazet prit le parti de conserver la couronne. Mais les janissaires voulaient changer de maître, et leurs chefs écrivirent à Sélim, pour l'engager à revenir. Il quitta en effet son asile, et se mit en chemin pour Constantinople. Dès qu'il arriva aux portes de cette capitale, les janissaires vinrent en foule à sa rencontre, et Bajazet comprit alors qu'il avait cessé de régner. Il entra donc en négociation avec son fils, auquel il demanda pour toute grâce la permission d'aller achever ses jours à Dimotica : ayant obtenu ce qu'il désirait, il se hâta de quitter le palais, accompagné du nouveau monarque, qui lui prodigua toutes les marques extérieures du respect le plus profond. Bajazet, soit à dessein ou soit que l'état de sa santé lui prescrivît d'agir ainsi, s'éloigna lentement de Constantinople. On rapporta même à Sélim qu'il avait envoyé des émissaires dans les villes qui devaient se trouver sur son passage, afin de réchauffer le zèle et l'ancienne fidélité du peuple et des soldats. Sélim, n'envisageant plus qu'un seul intérêt, celui de sa sûreté, ordonna d'administrer du poison à son père, dont le corps fut ramené dans la capitale avant qu'il eût atteint le lieu choisi pour sa retraite (de l'hég. 918, et 1512 de J. C.). Bajazet avait passé trente-deux ans sur le trône. Quoique rigide observateur des ois du Koran, il y dérogeait sur un point, celui qui défend de boire du vin; car il aimait avec passion cette liqueur, et en buvait jusqu'à s'enivrer. Il est rare que la dévotion ne rende pas superstitieux : aussi Bajazet faisait-il recueillir soigneusement la poussière de ses habits et de ses souliers, dont on fit une pâte en forme de brique, et qu'il ordonna, en mourant, d'enterrer avec lui, suivant la sentence de Mahomet, qui dit : « L'homme dont »les pieds ont été couverts de la poussière du »sentier du Seigneur sera préservé du feu de »l'enfer. Ce prince aimait les sciences et les lettres, et passait même pour savant.

Devenu parricide, Sélim ne devait pas hésiter à verser le sang de ses frères; aussi, à peine eut-il saisi le souverain pouvoir, qu'il s'en servit pour se défaire d'Achmet et de Corcut. Le premier, averti que Sélim voulait sa tête, prit les armes, excité par les missives de plusieurs officiers de l'armée du sultan, qui lui promettaient d'embrasser sa cause. Mais le sultan avait intercepté les lettres; il en prit connaissance et les fit remettre à leur destination. Achmet, ne soupçonnant pas qu'il était trahi, arriva dans la Natolie à la tête de quinze mille hommes; tous ses partisans avaient péri par la main du bourreau, et il fut obligé de livrer bataille avec des forces inférieures; il fut battu, fait prisonnier, et mis à mort par l'ordre du vainqueur. Quant à Corcut, il essaya à peine de résister, et se sauva dans les montagnes de l'Arménie; mais, ayant été découvert, le cruel Sélim, auquel on l'amena, le fit étrangler.

Achmet laissait deux fils, qui s'étaient réfugiés l'un à la cour du roi de Perse, l'autre à celle du sultan d'égypte. Cet incident fournit à Sélim l'occasion de satisfaire son humeur belliqueuse, et d'occuper ses janissaires, que le repos fatiguait, et rendait toujours séditieux. Le prince qui régnait alors en Perse s'appelait Ismaël, et avait rangé tout l'empire sous sa domination. Comme il était Shiite, il envoya un ambassadeur à Sélim, chargé de lui présenter un exemplaire du Koran et un lion d'une stature remarquable. Sélim fit partir un envoyé, qui présenta au roi de Perse un Koran, accompagné de la Sunna (1). Il y joignit un autre présent : deux chiens énormes, lesquels, dit l'ambassadeur turc, étaient de force à étrangler les lions les plus redoutables. Les hostilités ne tardèrent pas à commencer entre les deux monarques, et Sélim, s'étant avancé jusque dans le voisinage de Taurus,

(1) C'est un recueil de commentaires admis par les Sunnites, et rejetés par les Shiites.

MCD 2019

une action s'engagea entre les Turcs et les Persans. Les premiers, grâce à leur artillerie et à la bravoure disciplinée des janissaires et des Spahis, remportèrent une victoire complète. Tauris ouvrit ses portes au sultan, qui fut toutefois contraint de se retirer, faute de vivres. Il opéra cependant sa retraite en bon ordre, et gagna, sans être entamé, la ville d'Amasie. Le succès qu'il venait d'obtenir n'avait fait qu'attiser l'ambition du sultan, et, dès que le printemps fut venu, il envahit l'Arménie. Le souverain de cette contrée ne put résister aux attaques d'un adversaire si redoutable; son armée fut vaincue dans plusieurs rencontres, et le malheureux prince tomba, avec toute sa famille, entre les mains de Sélim, qui l'envoya au supplice avec tous les siens. Le sultan voulait pénétrer de nouveau en Perse; mais il en fut empêché par l'opposition unanime de ses soldats, qui déclarèrent ne plus vouloir retourner dans un pays dont toutes les provinces étaient séparées par des déserts, où ils risquaient de périr de soif et de faim. Forcé de revenir sur ses pas, Sélim licencia ses troupes et revint à Constantinople; mais il défendit aux janissaires d'y entrer, et, pour se garantir de leurs attaques, il fit élever des batteries autour du sérail. Il ne resta plus aux janissaires d'autre parti que de se soumettre, et ils obtinrent grâce en livrant leurs chefs, qui furent décapités publiquement.

On se rappelle que le monarque égyptien avait accueilli l'un des fils d'Achmet. Sélim, regardant cette action comme une offense, résolut de l'en punir. Il envoya en Syrie l'un de ses meilleurs généraux, Sinan-Pacha, et il alla bientôt le joindre, lui amenant des renforts, qui élevèrent l'armée turque à cent cinquante mille hommes. Au lieu d'attendre l'attaque de Sélim, le souverain de l'Égypte arriva dans les plaines d'Alep, où il offrit la bataille à son adversaire. La bravoure des mamelucks échoua contre le feu meurtrier des janissaires; après une lutte désespérée, ils battirent en retraite. Un incident accéléra la défaite du sultan Gauri (1), ce fut la trahison de deux de ses principaux lieutenants, qui passèrent à l'ennemi. Il fut trouvé mort après l'action, et cependant son corps n'offrait aucune blessure extérieure (de l'hég. 1516, et 922 de J.-C.). Cette victoire valut à Sélim toute la Syrie, dont il traita les habitants avec beaucoup de douceur, afin de les attacher à son gouvernement. Toutefois cette conquête ne pouvait lui suffire; après avoir accordé plusieurs mois de repos à ses troupes, il résolut de soumettre l'Égypte à sa domination. Il se dirigea sur Gaza. Durant cette marche, un de ses pachas lui ayant demandé à quelle époque il comptait arriver au Caire, Sélim, prenant cette question pour une raillerie: « Ce sera, » dit-il, « quand il plaira à Dieu; » mais, pour toi, tu resteras ici. » Et il le fit étrangler sur l'heure. Comme il se trouvait à peu de distance de Jérusalem, le prince alla passer trois jours dans la cité sainte, et visita la mosquée bâtie sur l'emplacement où s'élevait jadis le temple de Salomon. Il rejoignit ensuite son armée: l'avant-garde, commandée par Sinan-Pacha, fut attaquée près de l'isthme de Suez par les mamelucks, ayant à leur tête un nouveau sultan, qu'ils avaient élu. Toman-Bey, on l'appelait ainsi, ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, et se retira après avoir fait des pertes énormes. L'armée victorieuse continua sa marche, et rencontra de nouveau, à six milles du Caire, le sultan d'Égypte, qui fondit sur les Turcs avec quarantemille mamelucks. Ceux-ci soutinrent ce choc formidable sans en être ébranlés; mais ils perdirent leurs principaux chefs, entre autres Sinan-Pacha. Toman-Bey se renferma dans la capitale, et fit prendre les armes à tous les habitants. Les rues furent barricadées, les maisons crénelées, et les Turcs, lorsqu'ils tentèrent de pénétrer dans l'intérieur de la ville, éprouvèrent une résistance si longue et si invincible, qu'ils furent contraints de se retirer et d'incendier le Caire, qui se rendit enfin lorsqu'il ne restait plus que des décombres et des cadavres. Toman-Bey s'était retiré de l'autre côté du Nil, et soutint un nouveau combat, où il fut encore vaincu. Ayant perdu tout espoir, il s'enfuit, déguisé; mais des Spahis, envoyés à sa poursuite, et guidés par des traîtres, le decou-

(1) C'était le nom du monarque égyptien.

MCD 2019

vrirent, et le ramenèrent au Caire. Sélim aurait pu se contenter de l'immoler ; mais, avant de le faire périr par la main du bourreau, il se donna l'ignoble plaisir de le faire promener dans toutes les rues de la ville sur un mulet éclopé. Il extermina ensuite sans pitié tous les mamelucks qui tombèrent entre ses mains. L'empire fondé par ces soldats avait duré trois cents ans, et fut renversé en quelques jours par Sélim. Un kalife de la race des Abassides existait encore en Égypte, où il n'avait plus en partage que de vains honneurs ; il donna à Sélim l'investiture du royaume qu'il venait de conquérir, et alla finir ses jours à Constantinople, où il vécut entouré des mêmes respects qu'on lui avait prodigués sur les bords du Nil. Le sultan fit une entrée triomphale dans sa capitale, et s'engagea par serment à s'emparer de la Perse et à subjuguer cette nation, qui était un objet d'horreur pour les fidèles musulmans (1). Mais le défaut d'argent ne lui permettant pas d'entreprendre sur-le-champ cette expédition, le monarque alla habiter Andrinople, où il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en quelques jours (de l'hég. 926, 1520 de l'ère chrétienne).

Le règne de ce prince, quoique signalé par de si brillantes conquêtes, ne dura que six ans, et il en avait cinquante-quatre quand il mourut. Il possédait presque toutes les qualités qui font les héros, et celles qui sont nécessaires pour administrer un État. Comme il ne pouvait se fier aux rapports de ses ministres, il lui arrivait souvent de parcourir, déguisé, durant la nuit, les rues de Constantinople, afin de connaître par lui-même les abus, et de les réprimer. Il entretenait aussi un grand nombre d'espions, qui lui rendaient compte de tout ce qu'ils voyaient et de tout ce qu'ils entendaient. Mais la cruauté de Sélim a terni ses vertus politiques et militaires ; aussi avait il reçu le surnom de Yacuz, qui signifie un homme féroce. Jamais reproche ne fut mieux mérité, car, dans plus d'une occasion, il fit périr, sans jugement et sur de simples dénonciations, cinq ou six cents personnes à la fois. Un autre acte qui lui fut inspiré par son zèle religieux dénote encor son humeur sanguinaire : ayant remarqué que les chrétiens étaient en possession de toutes les églises dans un quartier de Constantinople, il s'empara de ces édifices pour les transformer en mosquées, et voulut contraindre, sous peine de la vie, tous les sectateurs du Christ à embrasser l'islamisme, sous peine de mort. Mais le grand-visir réussit, d'accord avec le muphti, à faire réformer cette ordonnance, qui aurait fait verser des torrents de sang.

Soliman, premier du nom, fils de Sélim, lui succéda en 1520 (de l'hég. 927) ; mais son avénement fut marqué par une révolte dangereuse. Si l'Égypte avait été conquise par la bravoure des janissaires, la trahison avait en même temps favorisé le triomphe du vainqueur : en effet, deux chefs mamelucks, vendus à Sélim, lui avaient assuré la victoire. L'un d'eux, appelé Gazelbey, récompensé par le gouvernement de la Syrie, souleva cette province, dont il voulut se faire reconnaître le souverain. Mais son règne dura à peine deux mois ; il perdit, dans une bataille, le sceptre et la vie Soliman tourna ensuite ses armes contre les Hongrois, avec lesquels les Ottomans avaient déjà soutenu des guerres aussi fréquentes que meurtrières. Le roi de ce pays n'était qu'un enfant, et ne pouvait compter alors sur l'appui des autres princes chrétiens, car Charles-Quint et François Ier avaient commencé l'un contre l'autre cette longue lutte qui devait ensanglanter l'Italie et la France. L'Europe était, en outre, sourdement agitée par l'hérésie de Luther, qui divisait toutes les consciences, et semait dans tous les cœurs des haines profondes, destinées à engendrer plus tard de terribles combats. Les Turcs, conduits par le grand-visir, Mustapha-Kirlou, parurent tout-à-coup devant Belgrade, et s'emparèrent, presque sans résistance, de cette ville, qui était considérée comme le boulevard de la Hongrie. Ravi de ce succès, qui lui en promettait de plus importants dans un avenir prochain, Soliman forma une entreprise dont il attendait d'autant plus de gloire que Mahomet l'avait ten-

(1) Nous rappelons au lecteur que les Turcs traitent les Persans d'hérétiques.

MCD 2019

tée vainement. Cette entreprise était le siége de Rhodes, que le sultan commença avec une armée de cent cinquante mille hommes. Le grand-maître d'Aubusson était mort, et avait été remplacé par Villiers de l'île Adam, qui n'était ni moins brave ni moins dévoué que son prédécesseur. Il organisa la défense avec autant de promptitude que d'habileté, et, quoiqu'il n'eût que six mille hommes tant chevaliers que soldats, il fit éprouver à ses adversaires des pertes si énormes, que Soliman jugea nécessaire d'animer les Turcs par sa présence, et vint prendre en personne le commandement. L'arrivée du sultan enflamma ses soldats d'un nouveau courage, et il livra plusieurs assauts meurtriers, qui lui firent perdre plus de vingt mille hommes, mais sans lasser la constance des assiégés. Ceux-ci n'avaient pas perdu l'espoir d'être secourus par l'Italie, l'Espagne et la France. Mais les souverains de ces contrées, occupés de leurs querelles, ne pouvaient prendre qu'un médiocre intérêt au sort de Rhodes; ils n'envoyèrent que des renforts insuffisants, et qui, pour la plupart, ne réussirent pas même à pénétrer dans la place. Aussi le grand-maître, entouré de décombres, n'ayant plus autour de lui qu'un petit nombre de chevaliers, fut réduit à solliciter une capitulation. Il fut stipulé que les chrétiens conserveraient la possession de leurs églises, et qu'on ne pourrait enlever leurs enfants pour les contraindre à embrasser le culte de Mahomet; que le peuple ne payerait aucun impôt pendant cinq années, et que tous ceux qui ne voudraient pas demeurer dans l'île auraient le temps nécessaire pour s'éloigner, en emportant ce qui leur appartenait. Soliman ratifia ces conditions, et fit son entrée dans Rhodes le jour de Noë. 1522 (de l'hég. 929). Le grand-maître en reçut un accueil dont il dut être flatté; Soliman l'appela son père, et, se tournant vers l'un de ses officiers, il lui dit: « Ce n'est pas sans peine qu'à son âge j'o» blige ce chrétien d'abandonner sa maison.» De retour à Constantinople, Soliman eut à réprimer une nouvelle révolte des janissaires, mécontents d'être exclus de la garde du souverain, qui venait de créer un nouveau corps, celui des bostangis, ou jardiniers, chargés de la double mission de cultiver les jardins du sérail et de veiller à sa sûreté. Les janissaires avaient, en outre, un autre grief contre le sultan, auquel ils reprochaient de les avoir frustrés du pillage de Rhodes. Ils s'attroupèrent en grand nombre, et saccagèrent la maison du defterdar, ou grand-trésorier, et poussèrent leur rapacité jusqu'à vouloir s'emparer du trésor d'une mosquée: un odi-baschi (1), nommé Ibrahim, eut le courage de résister, seul, aux séditieux, jusqu'au moment où l'empereur vint les disperser par l'autorité de sa présence et de ses discours. Le grand-visir, accusé de n'avoir su ni prévenir ni étouffer cette insurrection, fut déposé, et Soliman donna les sceaux de l'empire à Ibrahim.

Le sultan, pour n'avoir rien à craindre des janissaires, résolut de les conduire en Hongrie. Louis II, qui régnait alors dans ce pays, n'avait ni assez d'expérience ni assez de forces pour résister à un ennemi si redoutable. En effet, la Hongrie était soumise au gouvernement féodal, et le monarque, entouré de vassaux, dont quelques-uns étaient presque aussi puissants que lui, n'obtenait qu'une obéissance conditionnelle et souvent contestée. Il convoqua les états pour aviser aux moyens de repousser l'attaque des Turcs; mais, tandis que les barons discutaient, Soliman avait déjà pénétré dans le cœur du royaume, à la tête de deux cent mille hommes. Les Hongrois prirent aussitôt les armes à la voix de leur monarque, à l'exception de Jean Zapoli, vaivode de Transylvanie, qui voulut attendre les événements. Quoiqu'il eût à peine trente mille hommes, Louis en vint aux mains avec l'ennemi dans la plaine de Mohatz, et se fit tuer les armes à la main. Soliman remporta une victoire complète (27 octobre 1526; de l'hég. 933). Il marcha ensuite sur la capitale de la Hongrie, qui lui ouvrit ses portes, et il entra quelques jours après dans la cité de Pest, située de l'autre côté du Danube. Mais la saison s'avançait, et Soliman reprit avec ses soldats

(1) C'est un officier turc dont le grade correspond à peu près à celui de capitaine dans les troupes européennes.

MCD 2019

le chemin de Constantinople, sans laisser de garnisons dans les villes qu'il venait de conquérir. De retour dans sa capitale, il donna sa sœur en mariage au grand-visir Ibrahim. Cette alliance avec la maison d'Othman était le comble des honneurs pour ce ministre ; mais il faut savoir que les conditions d'une telle alliance sont bien pesantes pour l'époux ; en effet, il doit renoncer au droit, si cher aux Orientaux, de posséder plusieurs femmes, et il devient l'esclave de la sienne, qui lui fait subir toutes ses volontés. Néanmoins Ibrahim n'hésita pas à accepter un hymen qui éblouissait son ambition, et qui lui livrait le pouvoir, car il devint le favori de son maître.

Sur ces entrefaites une révolution politique eut lieu dans la Hongrie : on se rappelle que Jean Zapoli, vaivode de Transylvanie, n'avait pas conduit ses vassaux au secours de la patrie ; il n'avait pas combattu à la journée de Mohatz, où le jeune roi Louis II était mort glorieusement. Comme ce prince ne laissait pas d'enfant, Zapoli, aidé de ses richesses et de son crédit, se fit adjuger la couronne, malgré l'opposition d'Étienne Battori, palatin de Hongrie. Celui-ci réclama vainement le trône en faveur de Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, et qui, en sa qualité de beau-frère de Louis, devenait héritier légitime du trône resté vacant (1). Battori ne put empêcher l'élection de Zapoli ; mais les nobles de sa faction, s'étant assemblés à Presbourg, couronnèrent de leur côté l'archiduc Ferdinand. Ce prince vint prendre possession de son royaume à la tête d'une armée, et Zapoli, hors d'état de résister, alla chercher un refuge auprès du roi de Pologne Sigismond, son beau-frère, qui n'osa embrasser ouvertement sa cause. Le monarque déchu s'adressa alors à Soliman, ou plutôt au grand-visir, Ibrahim, qui engagea son maître à soutenir les droits de Zapoli. Soliman entra dans le royaume, à la tête de deux mille hommes ; il pénétra jusqu'à Bude, qui lui ouvrit ses portes, et, poursuivant ses succès, il arriva jusque sous les murs de Vienne. Cette capitale, défendue par les vétérans de Charles-Quint, brava toutes les attaques des Turcs, qui se retirèrent, faute de vivres, après avoir perdu quarante mille hommes. Soliman retourna à Bude, où il couronna de ses propres mains Jean Zapoli. L'échec que le prince turc venait d'éprouver en Autriche fut compensé par l'acquisition de la Moldavie, dont le souverain se déclara volontairement son vassal. La lutte ne tarda pas à recommencer en Hongrie entre le sultan et Charles-Quint ; l'un réunit sous ses enseignes toutes les forces de l'empire, tandis que le sultan lui opposa des troupes aussi nombreuses. Toutefois la campagne qui s'ouvrit ne fut signalée par aucun fait d'armes important, et la guerre se termina par un traité stipulant que Zapoli et Ferdinand garderaient les provinces qui étaient entre leurs mains, et prendraient le titre de roi ; mais si Zapoli mourait le premier, la Hongrie tout entière devait revenir à l'archiduc, à l'exception de la Transylvanie, qui appartiendrait au fils de Zapoli.

Ibrahim, quoiqu'il possédât toute la confiance du sultan, résolut de l'éloigner de Constantinople, où son crédit était menacé par les intrigues des femmes du harem impérial : l'une d'elles, appelé la Circassienne, parce qu'elle était née dans ce pays, avait donné un fils à Soliman ; mais, s'étant aperçue que Roxelane, jeune esclave russe, attirait les regards et les attentions du sultan, elle lui défendit de paraître à l'avenir en présence du prince, et celle-ci n'ayant eu aucun égard à cette injonction, elle la maltraita. Soliman fut instruit des violences exercées sur Roxelane, et comme il avait conçu pour cette odalisque une vive passion, il la vengea en faisant châtier sa rivale, qui fut reléguée dans le vieux sérail. A dater de ce jour, Roxelane régna sans partage sur le cœur de son amant, et s'unit avec Salema, mère de l'empereur, contre le grand-visir, qui favorisait Mustapha, fils de la Circassienne. Le ministre n'ignorait pas les attaques dont il était l'objet, et, pour les suspendre, en attendant qu'il pût les faire cesser, il détermina Soliman à attaquer la Perse (1534). Mais cette campagne ne fut pas plus heureuse que la plupart des

(1) Ferdinand d'Autriche avait épousé la princesse Anne, sœur de Louis II.

MCD 2019

invasions faites par les Turcs dans ce pays; les troupes ottomanes, décimées par l'intempérie du climat, furent contraintes de se retirer. Toutefois, Soliman, devenu maître, par une trahison, de Bagdad, se fit couronner roi de Perse dans cette ville, et, au retour du printemps, il tenta de nouveau de reconquérir ce royaume, dont il n'était le souverain que de nom. Il échoua encore dans cette entreprise, et prit le parti de retourner dans sa capitale, où il retomba sous le joug de sa mère et de Roxelane. Elles réussirent à lui persuader qu'Ibrahim s'était vendu à Ferdinand d'Autriche, et qu'il n'avait entraîné le sultan à faire la guerre en Perse qu'afin de laisser à l'archiduc le temps nécessaire pour se mettre en état de résister aux Turcs si une nouvelle lutte s'engageait. Ibrahim succomba sous ces accusations, qui étaient loin d'être appuyées par des preuves suffisantes, et il fut étranglé.

A cette époque, Soliman, sans avoir combattu, obtint la suzeraineté de deux principautés importantes, situées en Afrique. Un pirate audacieux, Chéreddin, surnommé Barberousse, à cause de la couleur de sa barbe, s'était rendu maître d'Alger, dont il avait égorgé le souverain. Mais les ravages que Barberousse commettait dans les États chrétiens qui bordaient la Méditerranée avaient soulevé contre lui une haine universelle, et, craignant de succomber sous les attaques combinées de ses ennemis, il se plaça sous la protection du sultan des Turcs, en se déclarant son vassal. Sur ces entrefaites, il réussit à s'emparer, par une perfidie, de Tunis, qu'il gouverna avec le titre de vice-roi (1). Cependant Charles-Quint, voulant rehausser la gloire de ses armes, et délivrer ses sujets des pirateries de Barberousse, vint assiéger Tunis, s'en empara, et la remit aux mains d'un des fils du dernier souverain de Tunis, et qui avait été chassé de l'héritage paternel (1535). La guerre continua sur mer entre les Turcs et l'empereur d'Occident (2). Celui-ci, secondé par le roi de France et les Vénitiens, aurait sans doute obtenu des succès signalés; mais le commandant de la flotte chrétienne, André Doria, ne fit pas tout ce qu'il devait faire, et les Vénitiens, ayant abandonné la ligue des puissances coalisées contre les Ottomans, ces derniers n'éprouvèrent que des pertes insignifiantes. Soliman s'empara même de plusieurs possessions importantes appartenant aux Portugais, entre autres du royaume d'Aden, situé sur les bords du golfe Arabique.

Le roi de Hongrie, Jean Zapoli, mourut alors : il laissait un fils en bas-âge, que ses partisans, au mépris du traité conclu entre son père et l'archiduc Ferdinand, placèrent sur le trône. Soliman envoya des troupes pour soutenir le jeune monarque, et se rendit lui-même à Bude. Mais, dès qu'il fut arrivé, il dépouilla le fils de Jean de son titre royal, se fit livrer toutes les places où flottait le drapeau du prince, et voulut réduire ses possessions à l'état de provinces ottomanes. En effet, il s'empara d'une grande partie des églises pour en faire des mosquées, prescrivit de rendre la justice en son nom, et nomma des kadis pour juger les procès criminels. L'archiduc Ferdinand, battu par les Turcs, proposa au sultan de se reconnaître son vassal; mais Soliman lui répondit qu'il fallait encore qu'il fît hommage pour les provinces autrichiennes. L'archiduc ne pouvait condescendre à cette demande; il continua la guerre, et subit de nouveaux échecs. En même temps, l'empereur turc contracta une alliance avec François I, qui, forcé de défendre contre Charles-Quint l'indépendance de son royaume, fut contraint de s'allier avec Soliman. Sa flotte, jointe à celle de Barberousse, alla s'emparer de la ville de Nice. Mais la bonne intelligence ne régna pas long-temps entre les Turcs et les Français; les premiers, après avoir pillé Nice, firent voile pour le Bosphore, sans que leur chef, Barberousse, daignât prendre congé des généraux de François I. Quant à la guerre de Hongrie, elle se termina par une trêve de cinq années. L'une des conditions de ce traité portait que Charles et Ferdinand payeraient au monarque ottoman un tribut annuel de trente mille ducats, et que chacun

(1) Voir l'Histoire d'Espagne de notre collection, pag. 126.

(2) Charles-Quint.

MCD 2019

conserverait le territoire qu'il occupait au moment où les hostilités avaient pris fin (1547 de l'hég., 945 de J.-C.). De toutes les beautés qui peuplaient le harem de Soliman, Roxelane était la seule qui possédât un empire absolu sur son cœur et sur son esprit, que le temps ne faisait que consolider : elle osa concevoir le projet de s'asseoir sur le trône, à côté de son maître, et, malgré des obstacles insurmontables en apparence, elle réussit à s'y placer. Elle fit confidence à Muphti de son intention d'élever à ses dépens une superbe mosquée, et lui demanda si cette œuvre pieuse lui serait comptée pour son salut. Le pontife lui répondit qu'étant esclave du sultan, tous ses actes personnels, quelque méritoires qu'ils fussent, ne seraient attribués qu'au maître dont elle dépendait. Roxelane se montra si affectée de cette réponse, que Soliman ne crut pouvoir dissiper son chagrin qu'en la déclarant libre. Mais, dès qu'il eut accordé cette faveur, et lorsqu'il voulut donner à Roxelane des témoignages de sa passion, celle-ci, alléguant qu'elle avait cessé d'être esclave, se refusa aux empressements du monarque, qui essaya vainement, par des prières, des menaces et des mauvais traitements, de la soumettre à ses désirs. Il se vit forcé, pour rentrer en possession de ses anciens droits, de donner à Roxelane le titre et les prérogatives d'une épouse. Soliman entreprit ensuite une nouvelle campagne contre les Persans; il perdit encore son armée; cette disgrâce de la fortune n'empêcha pas le sultan, dès qu'il fut de retour à Constantinople, de recommencer la lutte avec Ferdinand, qui, ayant obtenu le désistement de Jean Zapoli, venait de se faire couronner roi de Hongrie, et de répudier la suzeraineté de Soliman. Une armée turque envahit le royaume de l'archiduc; mais, arrêtées devant la ville d'Agria, les troupes ottomanes, n'ayant pu prendre cette place, que ses habitants défendirent avec l'intrépidité la plus héroïque, finirent par évacuer la Hongrie.

Le célèbre Barberousse était mort en 1547, laissant un élève qui promettait d'hériter de sa fortune et de ses talents; il se nommait Dragut, et avait répandu l'effroi sur les côtes de la Sicile, de l'Italie et de l'Espagne, par les ravages qu'il ne cessait de commettre sur le littoral de ces contrées. Voulant se créer une souveraineté qui le mît au rang des princes, il s'empara par surprise d'Africa, petite ville peuplée de Maures, et placée entre Tunis et Tripoli. Les chevaliers de Saint-Jean-de Jérusalem, se défiant à bon droit d'un voisin tel que Dragut, joignirent leurs galères à celles du pape, et cette flotte, mise sous les ordres d'André Doria, parvint à se rendre maîtresse d'Africa. Ce succès fit naître une guerre avec Soliman, qui chargea Sinan-Pacha et Dragut de s'emparer de Tripoli. Gaspard de Valier commandait dans la place : la lâcheté de la garnison qui servait sous ses ordres le contraignit de se rendre dès les premières attaques. La capitulation portait que les chevaliers, la garnison et les habitants demeureraient libres, et que la ville ne serait pas livrée au pillage. Sinan-Pacha, ayant attiré Valier dans son camp, se saisit de sa personne, et parvint aussi à prendre et à désarmer les chevaliers et les soldats. Chargés de fers, ces malheureux allaient être embarqués pour être vendus comme esclaves, lorsque Louis d'Aramont, qui se rendait à Constantinople en qualité d'ambassadeur de la cour de France, survint par un heureux hasard. Il exigea et il obtint que tous les prisonniers seraient remis en liberté. Sinan-Pacha, ayant établi un aga dans Tripoli, revint à Constantinople (1551).

Renfermé dans le sérail, Soliman était enveloppé d'intrigues ayant pour but d'assurer la succession à l'un de ses fils, à l'exclusion des autres; Roxelane dirigeait secrètement toutes ces menées. Son premier soin fut de préparer la ruine de Mustapha, fils de cette Circassienne qui avait été sa rivale. Ce prince était gouverneur d'Amasie, et avait été revêtu de cette dignité pour qu'il vécût loin de la cour. Unie avec le grand-visir Rustan, dont elle avait fait son gendre, Roxelane prépara la ruine de Mustapha en faisant célébrer sans cesse par ses affidés les rares vertus et les talents précoces du jeune prince, qui l'avaient rendu l'idole du peuple et des soldats. Ces louanges perfides avaient pour but d'ouvrir l'âme de Soliman à la crainte

MCD 2019

et à la jalousie; elles produisirent l'effet qu'on s'en était promis. Un eunuque, ancien précepteur de Mustapha, et gagné par Roxelane, écrivit que son élève entretenait de secrètes relations avec les Persans, et qu'il avait formé le dessein de détrôner son père, ou, du moins, de se faire céder la moitié de l'empire. Soliman crut son trône et sa vie menacés, et fit partir Rustan pour la Syrie, où s'assemblait une armée contre la Perse. La direction de cette guerre devait être confiée à Mustapha; mais, instruit qu'il se tramait un complot contre ses jours, le prince hésita de se rendre au camp. Pour vaincre son refus, le sultan partit pour Alep, et fit sommer son fils de venir le joindre. Celui-ci n'osa résister à cet ordre; les soldats l'accueillirent avec des cris de joie, et il traversa le camp au milieu des acclamations. Il était accompagné d'un des fils de Roxelane, nommé Zeangir, qui avait conçu pour lui la plus tendre amitié, et qui avait voulu le suivre, afin de partager son sort. Parvenu à la tente du monarque, Mustapha, à qui l'on fit déposer son cimetère et son poignard, fut seul introduit; et, saisi aussitôt par des muets qui, tenant la corde d'un arc, voulurent l'étrangler. Mustapha opposa une résistance si longue, que Soliman vint animer les assassins par sa présence, et le jeune prince succomba sous leurs efforts. Son cadavre fut exposé à tous les regards, et l'on publia qu'il avait été puni de mort pour avoir conspiré contre son père et contre l'État. Lorsqu'il apprit le trépas de son frère et de son ami, Zeangir se poignarda; quelques historiens affirment, au contraire, qu'il mourut de douleur et de rage (1562; de l'hégire 960) (1). La haine de Roxelane n'était pas encore assouvie : Mustapha laissait un fils qu'elle fit égorger, du consentement de Soliman. Ce prince avait encore deux enfants, Sélim et Bajazet; ce dernier était l'objet exclusif de l'affection de sa mère. Voulant lui assurer le trône, elle n'hésita pas à tenter d'en précipiter son époux. Elle imagina donc de ressusciter Mustapha en chargeant de ce rôle un esclave qui ressemblait à ce prince : déjà l'imposteur s'était fait reconnaître par plusieurs odas de janissaires et marchait sur Constantinople, lorsque Soliman, qui se trouvait alors en Asie, envoya pour le combattre le grand-visir Achmet. Vaincu, le faux Mustapha fut fait prisonnier et mis à la torture : il avoua qu'il n'avait été que l'instrument de Bajazet; mais Roxelane, qui avait dirigé en chef cette intrigue, sut dérober son fils au châtiment qu'il avait mérité. Le faible Soliman consentit à le revoir et à lui pardonner. Achmet fut puni de son zèle; accusé de concussion, il périt étranglé, et les sceaux de l'empire furent rendus à Rustan, auquel on les avait ôtés à l'époque de la mort de Mustapha. Quelque temps après cet événement, Roxelane tomba malade, et expira dans les bras de l'époux qu'elle avait trahi, et qui l'avait tant aimée. Soliman perdait en elle une confidente qui dirigeait toutes ses pensées. Il approchait de la vieillesse, et cette circonstance allumait plus vivement l'ambition de Bajazet, qui aspirait à saisir la couronne, même au prix d'un parricide. Son frère aîné, Sélim, était un obstacle à la réussite de ce projet, et, pour détruire ce rival, il eut recours au poison. Mais l'esclave qui s'était chargé de l'exécution fut prévenu, et accusa Bajazet. Le sultan, ne voulant pas sévir contre un criminel qui était son fils, éloigna les deux frères; Sélim alla résider à Iconium, et Bajazet à Amasie, en qualité de gouverneur. Ce dernier ne tarda pas à prendre les armes contre son frère : Soliman, instruit enfin des projets ambitieux de ce fils rebelle, donne l'ordre à Sélim de le combattre. Bajazet fut battu dans le voisinage d'Iconium, et parvint à se réfugier à la cour de Perse. Tamasb, fils d'Ismaël, régnait dans ce pays : il accueillit le fils de Mahomet; mais, ayant su que ce dernier conspirait contre lui, le monarque persan le fit charger de fers, et envoya prévenir Soliman qu'il mettait le prince à sa disposition. Le sultan envoya deux hiaoux, qui arrivèrent à Ispahan, et

(1) Vid. Cantemir, tome II, page 331. — Busbecq, legat. turc..., epist. III, et l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par Ricaut. — Cette catastrophe inspira au poète Champfort une tragédie qui obtint un assez grand succès, et attira sur son auteur l'attention publique.

MCD 2019

mirent à mort Bajazet et tous ses enfants, au nombre de quatre, qu'il avait amenés en Perse.

Nous avons vu que l'île de Rhodes avait été enlevée par les Turcs aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, Charles-Quint, pour les dédommager de cette perte, leur avait cédé Malte. « Cette île a environ vingt » milles de long et douze de large, et, du » côté du midi, est entourée d'écueils et de » rochers impraticables; mais, en avançant » vers le couchant et le nord, il y a plu- » sieurs anses propres à recevoir des vais- » seaux. Au levant, on trouve deux grands » ports, au milieu de l'un desquels est une » petite île, qui sert, à tous ceux qui vien- » nent de l'Orient, pour faire quarantaine : » ce port est appelé Marsamusset, et l'autre » Grand-Port. Ils sont séparés par une lan- » gue de terre, à l'extrémité de laquelle s'é- » levait un fort, nommé Saint-Elme. Le » château Saint-Ange, seule forteresse qui » fût dans l'île lorsque les chevaliers de » Saint-Jean en prirent possession, est placé » sur une langue de terre, de l'autre côté du » Grand-Port. Derrière le château Saint- » Ange est le bourg qu'on a appelé cité » victorieuse après la levée du siége. Enfin » une autre langue de terre, parallèle et » plus enfoncée dans le port que la précédente, » est terminée par un rocher fort escarpé, sur » lequel a été bâti un petit fort nommé » fort de la Sangle. La cité notable, alors » capitale de l'île, est éloignée de plus de » six milles de la mer (1). » Malte avait un peu plus de dix mille défenseurs, chevaliers, soldats, étrangers et habitants; mais le grand-maître Lavalette, qui les commandait, ne désespéra pas de la victoire; il était d'ailleurs résolu à périr plutôt que de se rendre. Le 18 mai 1565, les Turcs débarquèrent dans l'île au nombre de quarante mille hommes. Il avaient pour chefs Piali et Mustapha. Le premier, qui était renégat, faisait les fonctions d'amiral; le second devait diriger les troupes. Ils vinrent d'abord attaquer le château Saint-Elme, où s'était renfermé, à leur demande, un Espagnol nommé de Guerras, et soixante chevaliers de toutes nations, qui furent renforcés par trois compagnies qui voulurent aussi s'associer à cet acte de dévouement. Les Turcs parvinrent à ouvrir la tranchée, malgré la nature du sol, qui n'est partout qu'un roc; aussi, en beaucoup d'endroits, étaient-ils forcés d'élever des parapets avec des pieux de bois et des planches garnies extérieurement de terre, apportée de loin, afin d'amortir le choc des boulets. La lutte était déjà engagée depuis plusieurs semaines, lorsque le célèbre Dragut amena des renforts aux Ottomans. Son arrivée devint le signal des attaques les plus vives et les plus meurtrières : dans un seul assaut les Turcs perdirent trois mille hommes. Les assiégeants, malgré leur bravoure, étaient sans cesse repoussés par les moyens que suggérait la nécessité, toujours si ingénieuse : c'est ainsi que les défenseurs du fort, ayant à leur disposition un grand nombre de tonneaux, en détachèrent les cercles, les enduisirent d'abord d'huile bouillante, puis ils les entouraient de laine, qui était imbibée d'eau-de-vie, mêlée avec du savon et de la poudre écrasée. On jetait ces cercles, auxquels on avait mis le feu, sur les assaillants; ils entouraient, en tombant, deux ou trois hommes, et mettaient le feu à leurs habits; alors ces malheureux étaient obligés de se jeter à la mer, et de se noyer pour n'être pas réduits en cendres. Dragut fut blessé à mort dans la tranchée; mais comme il survécut quelques jours à sa blessure, il eut la satisfaction, avant d'expirer, d'apprendre que son trépas était vengé par la prise du fort, dont les derniers défenseurs, au nombre de soixante-dix, se firent tuer. Le siége de Malte attira l'attention de toute l'Europe, qui cependant ne songea pas à envoyer du secours à Lavalette; on se battit presque tous les jours pendant cinq mois : les habitants, jusqu'aux vieillards et aux femmes, prirent part à la défense, et servirent d'auxiliaires aux chevaliers. Enfin une flotte espagnole arriva de la Sicile après une longue attente, et débarqua sept mille hommes de troupes réglées. A leur approche, les Turcs, sans compter le nombre de ces nouveaux enne-

(1) Vid. *Précis de l'Histoire de l'Empire Ottoman*, par Alix, t. I, p. 270.

MCD 2019

mis, coururent à leur flotte, abandonnant même leur artillerie. Toutefois Mustapha, craignant pour sa réputation et pour sa vie, fit décider qu'on aborderait une seconde fois ; mais les janissaires et les spahis, croyant marcher à une mort certaine, ne purent soutenir l'attaque des chrétiens, et s'enfuirent, au premier choc, sur leurs galères, qui s'éloignèrent à toutes voiles.

La nouvelle de cet échec transporta de colère Soliman ; mais il crut devoir dissimuler son mécontentement, et fit publier que Malte n'étant qu'un rocher stérile, ses généraux, après l'avoir ruiné, n'avaient pas cru devoir y laisser une garnison. La flotte ottomane entra comme en triomphe dans le port de Constantinople, et l'on promena dans les rues de cette cité quelques têtes de chevaliers qu'on avait conservées à cet effet. Mais le peuple ne fut pas dupe de cette jonglerie, et ne mêla pas des cris de joie à des chants de triomphe qui cachaient une défaite. La triste issue du siége de Malte n'avait pas dégoûté Soliman de la guerre, et il voulait faire oublier le désastre qu'il venait de subir, en soutenant les intérêts d'Étienne Zapoli, prince de Transylvanie, et qui, dans son enfance, avait porté la couronne de Hongrie. L'archiduc Ferdinand, devenu empereur, était demeuré souverain de ce pays (1), et, à sa mort, l'avait transmis à son fils Maximilien. Ce fut contre ce dernier que marcha le sultan, à la tête de cent cinquante mille hommes ; il vint mettre le siége devant la ville de Zighet, défendue par une poignée de soldats, ayant pour chef le comte de Serin. Ce général, après une résistance héroïque, se retira dans la citadelle, n'ayant plus que deux cent cinquante soldats, qui jurèrent de mourir tous ensemble ou de triompher. Soliman ordonnait chaque jour de nouveaux assauts, et l'on assure que le dépit de voir ses soldats toujours repoussés lui causa une apoplexie qui le foudroya. Le grand-visir Méhémet cacha la mort de l'empereur quatre jours, durant lesquels il ordonna des attaques si fréquentes, que les assiégés succombèrent enfin sous le nombre : il n'en échappa que deux, que l'on guérit de leurs blessures, mais qui furent condamnés à l'esclavage. Soliman avait soixante-seize ans quand il mourut (1566 de J.-C., et de l'hég. 974). Il en avait passé quarante-six sur le trône. Ce monarque peut être regardé comme un des plus grands monarques ottomans. Doué de talents militaires remarquables, il avait encore l'esprit cultivé, car il faisait d'assez bons vers et parlait le persan et l'arabe comme sa langue naturelle. Mais il ne fut pas seulement recommandable par ses travaux guerriers, il dota son pays de codes réglementaires, où se trouvent déterminées les attributions de tous les fonctionnaires civils et militaires (1).

Cette œuvre valut à Soliman le surnom de Kanuni, c'est-à-dire législateur. Ce qui distingue ce prince de ses prédécesseurs et de ceux qui ont porté le sceptre après lui, c'est qu'au lieu de s'abandonner exclusivement aux plaisirs faciles du harem, il honora de son choix et garda un véritable attachement pour une seule femme ; et si cette liaison lui fit commettre de grandes fautes, elle prouve du moins qu'il appréciait le charme que l'on rencontre dans une union cimentée par les qualités du cœur et de l'esprit. Soliman enrichit Constantinople d'un bel édifice, c'est une mosquée qui porte son nom (2) : on y voit encore son tombeau.

Il restait à Soliman un fils nommé Sélim, qui, averti de la mort de son père, se fit proclamer sur-le-champ à Constantinople. Dès qu'il eut été reconnu, il sortit de la ville pour aller à la rencontre de l'armée ramenant le corps de son empereur. Quand les funérailles de Soliman furent achevées, les janissaires, n'ayant pas reçu la gratification qui leur était accordée à chaque avénement, se soulevèrent, et le faible Sélim fut réduit à leur compter un double mois de solde. Dans le but d'éloigner cette redoutable milice, le nouveau monarque déclara la guerre aux Vénitiens, qu'il voulait contraindre de lui céder l'île de Chypre. Sur le refus des Vé-

(1) Charles-Quint, son frère, lui avait cédé la couronne impériale.

(1) Ce code est intitulé Kanuk-Nameh, ou livre des réglements.

(2) On l'appelle Soleymaniyeh.

MCD 2019

nitiens, Piali et Mustapha, qui avaient naguère échoué devant Malte, furent chargés de réduire Chypre. Cette île avait, durant plusieurs siècles, formé un royaume, qui avait joué un rôle important à l'époque des croisades; mais, depuis que les Vénitiens s'en étaient rendus maîtres, Chypre avait perdu une grande partie de sa splendeur; aussi n'opposa-t-elle d'abord aucune résistance aux envahisseurs. Mais ceux-ci, devenus maîtres, par capitulation, de Nicosie, en violèrent les conditions, et massacrèrent tous les habitants, ou les réduisirent en esclavage. Cette perfidie irrita si vivement les Cypriotes, que lorsque Mustapha vint assiéger Famagouste, il éprouva la résistance la plus opiniâtre. Le procurateur Bragadino commandait dans la ville, et se défendit quatre mois et demi. Il aurait péri sur la brèche, s'il n'avait été contraint de se rendre par les habitants. Il fut stipulé que la garnison sortirait de la place avec les armes, et s'embarquerait sur des vaisseaux turcs pour se rendre à Candie; puis, que les citoyens de Famagouste pourraient quitter la ville ou y demeurer, et que, dans ce dernier cas, ils conserveraient leurs biens et leur culte. Mandé par Mustapha, commandant des troupes ottomanes, Bragadino, suivi de ses principaux officiers et de quelques gentilshommes cypriotes, se rendit à la tente du pacha. Celui-ci, au mépris de la foi jurée, les fit charger de fers : on les décapita en présence de Bragadino, qui fut écorché vif, après avoir été soumis aux traitements les plus injurieux et les plus humiliants [de J.-C. 1571, de l'hég. 979]. Mustapha, ayant fait suspendre la peau de cette illustre victime à une des antennes de sa galère, comme le plus beau trophée de sa victoire, la porta à Constantinople : il comptait sur une récompense proportionnée à l'importance du succès qu'il venait d'obtenir, il fut accueilli par une disgrâce complète que lui valut le grand-visir Méhémet, qui redoutait ses talents et son ambition. Privé de ses honneurs, il obtint pour toute grâce un sangiakat (1). Piali éprouva le même sort que son collègue, et fut dépouillé de sa charge, qui passa dans les mains d'Ali.

Cependant les Vénitiens, à l'époque où l'île de Chypre était assaillie par les Turcs, avaient conclu un traité d'alliance avec le roi d'Espagne, Philippe II, et le pape. Mais les alliés mirent tant de lenteur à rassembler leurs forces, que Chypre fut subjuguée. Toutefois la flotte chrétienne, composée de deux cent cinquante galères, se mit en mouvement sous les ordres de don Juan d'Autriche, frère du monarque espagnol, qui, sur la nouvelle que la flotte ennemie était entrée dans le golfe de Lépante, se mit à sa poursuite, et ne tarda pas à l'atteindre. Le capitan-pacha Ali accepta le combat, qui fut engagé par six galéasses vénitiennes : en quelques heures la ligne des Turcs fut rompue, et la galère de l'amiral ottoman s'étant accrochée à celle de don Juan, une lutte acharnée s'engagea entre les deux équipages, composés de l'élite des guerriers turcs et chrétiens; la plupart des Turcs et le pacha lui-même périrent les armes à la main, et don Juan fit attacher au grand mât de la galère la tête du capitan-pacha. La victoire du général espagnol, due à l'impétuosité de ses attaques comme à l'habileté de ses manœuvres, fut puissamment aidée par la coopération d'une foule de chrétiens esclaves, et qui servaient comme rameurs sur les galères ottomanes; quand l'une d'elles était attaquée, ils prenaient parti pour les assaillants et leur assuraient la supériorité. Les vaincus perdirent trente mille hommes dans cette journée, cent soixante galères, environ vingt autres bâtiments plus petits, et trois cent soixante-douze pièces de canon. Malheureusement les confédérés ne surent pas profiter de leur succès; au lieu d'aller porter la terreur jusque dans le port de Constantinople, ils perdirent un temps précieux à délibérer, et, n'ayant pu tomber d'accord sur ce qu'ils devaient faire, ils finirent par se séparer [1571 de J.-C.; de l'hég. 979].

Quand il apprit ce désastre, Sélim II, dans un premier transport de rage, donna l'ordre de massacrer tous les chrétiens qui

(1) Les sangiaks sont des gouverneurs des villes, placés au-dessous des pachas; ils font porter devant eux, comme marques de leur dignité, un étendard et une queue de cheval.

MCD 2019

habitaient sa capitale; mais cet ordre resta sans exécution, grâce à la prudence du grand-visir, qui reussit à convaincre son maître que ces meurtres seraient préjudiciables à l'Empire, puisque l'État serait privé d'une foule d'hommes qui l'enrichissaient par leur industrie. Le sultan s'occupa donc à réparer ses pertes, et en peu de mois il eut une flotte de deux cents galères, qui alla braver celle des chrétiens. Le sénat de Venise, reconnaissant qu'il ne pouvait compter sur l'appui des Espagnols, ne songea plus à combattre, et il ouvrit des négociations avec Sélim, qui se terminèrent par un traité de paix peu glorieux pour la république, puisqu'elle consentit à payer à la Porte une indemnité de trois cent mille ducats. Non-seulement les Turcs possédaient alors les plus belles contrées de l'Europe et de l'Asie, ils avaient encore des princes feudataires soumis à leur suzeraineté; tel était, entre autres, le souverain de Transylvanie, Étienne Battori, à qui venait d'échoir ce pays; il reçut de Sélim la masse d'arme et l'épée, attributs du pouvoir suprême, et s'engagea à ne contracter aucune alliance sans le consentement du sultan. La Moldavie appartenait encore au même titre à la Porte, qui donna le trône à cette époque à un prince qu'elle protégeait. Les troupes turques se saisirent de Tunis par surprise; mais le vainqueur de Lépante, don Juan, reprit cette ville, et la garda pour lui, c'est-à-dire qu'il y mit une garnison dévouée à ses intérêts. Sinan-Pacha, chargé de faire de nouveau la conquête de Tunis, réussit à s'en rendre maître; il établit dans cette cité un fantôme de république, à laquelle il laissa quelques milliers d'hommes aguerris pour la protéger; mais les institutions créées par Sinan ne purent vivre long temps sur une terre accoutumée à ne porter que les fruits du despotisme.

La puissance ottomane n'avait pas dégénéré sous Sélim, quoique ce prince n'eût jamais dirigé par lui-même les opérations militaires; mais il semble avoir possédé des talents politiques. Une maladie aiguë l'emporta au mois de décembre 1574 [de l'hégire 982]; il était âgé de cinquante-deux ans, il en avait passé huit sur le trône. Les historiens mahométans et chrétiens s'accordent à reprocher à ce monarque d'avoir aimé avec excès les femmes et le vin, et ces deux passions, s'il faut les en croire, abrégèrent ses jours. Néanmoins, Sélim eut presque toutes les vertus du rang suprême, puisqu'il était, dit-on, juste, libéral et clément; il se plaisait aussi à converser avec les savants, ce qui fait croire que son esprit était cultivé.

Le fils aîné de Sélim, Amurat III, dès qu'il eut appris la mort de son père, se rendit en toute hâte à Constantinople, où il se fit reconnaître et proclamer empereur. Le premier acte de son règne fut de sacrifier à sa sûreté ses cinq frères, dont l'aîné n'avait pas plus de huit ans: on les étrangla en sa présence; l'une des mères de ces infortunés se poignarda de désespoir, et le sultan ne put s'empêcher de donner des larmes à sa mémoire. Le nouveau prince, délivré de la crainte de trouver des rivaux dans sa famille, s'occupa sur-le-champ de régler les affaires intérieures du royaume: il publia d'utiles réglements et fixa le titre et la valeur des monnaies; puis, jaloux d'affermir au dehors la prépondérance de la puissance ottomane, il fit élire roi de Pologne le vaivode de Transylvanie, Étienne Battori; ce prince prit la place de Henri III, qui venait d'abandonner son trône pour aller régner en France (1) [1574 de J.-C., et de l'hég. 980]. Soit qu'il fût excité par une haine religieuse, soit qu'il voulût s'illustrer par des exploits militaires, Amurat déclara la guerre aux Persans, et chargea du commandement de son armée le vainqueur de Chypre, ce même Mustapha qui languissait depuis sa victoire dans l'obscurité d'un emploi secondaire. Ce général obtint d'abord d'assez grands succès, mais il finit par être battu, et à son retour on le dépouilla de son commandement [de l'hég. 988, et 1582 de J.-C.]. Cette guerre, qui dura encore plusieurs années, causa la disgrâce de tous ceux qui furent chargés de la diriger, et se termina par un traité de paix entre les deux empires; la Perse céda la province du Chirvan. Durant le cours de cette lutte, le

(1) Henri III était frère de Charles IX, roi de France. Ayant appris la mort de son frère, il quitte furtivement la Pologne pour aller prendre sa place.

MCD 2019

sultan témoigna un jour son étonnement en présence de Sinan, son grand-visir, du peu de succès de ses armes, qui à cette époque avaient subi plusieurs revers; Sinan osa lui dire que la victoire reviendrait sous ses drapeaux s'il se montrait, comme la plupart de ses prédécesseurs, à la tête de ses soldats. La franchise de ce langage déplut au monarque, qui ôta les sceaux au visir et les confia à un personnage qui, peu de temps auparavant, exerçait la profession de cuisinier, et dont nous croyons devoir raconter l'histoire en peu de mots. Amurat avait l'habitude de se promener sous un déguisement dans les rues et les lieux publics de sa capitale; il remarqua un jour un homme qui maudissait à haute voix le kiaïa, fonctionnaire chargé d'approvisionner la ville. Le sultan lia conversation avec cet homme, qui lui confia la cause de son mécontentement : « Je suis, » dit-il, « menacé de recevoir cinquante coups » de bâton sous la plante des pieds, et ce- » pendant je n'ai pas mérité cette punition. » Cuisinier dans un oda de janissaires, je » viens ici chaque jour chercher ce qui m'est » nécessaire; mais j'ai beau arriver de grand » matin, je trouve presque toutes les denrées » enlevées; il m'est impossible avec l'argent » que je reçois de faire aucun achat. En un » mot, le kiaïa, par les impôts qu'il met sur » les vivres, les a fait tellement renchérir » qu'il est impossible que les janissaires puis- » sent subsister avec leur solde. Les grands » s'enrichissent, tandis que nous mourons » de faim, et nous sommes encore bat- » tus pour leurs friponneries. » L'empereur ayant reconnu que les plaintes du cuisinier étaient fondées, le fit venir au palais et l'attacha au service de sa personne. Ferhad (on l'appelait ainsi) plut au sultan, et fut élevé, comme nous venons de le dire, à la première dignité de l'État. Il se montra digne de sa fortune, commanda avec gloire les armées, et montra autant de fermeté que d'habileté dans les affaires. Tandis que Ferhad était chargé du gouvernement, une nouvelle guerre éclata avec l'empereur d'Allemagne, Rodolphe, fils et successeur de Maximilien. Le visir, ayant été accusé de concussion, tomba dans la disgrâce de son maître, et on lui donna pour successeur Siaüs-Pacha. Celui-ci s'empara ou plutôt acheta la ville de Raab, la place la plus forte de la Hongrie, que le gouverneur, le comte de Hardek, eut l'infamie de lui vendre. Il gagna encore une bataille contre ses adversaires; mais ayant appris que le nouveau roi de Pologne, Battori, venait de s'allier avec Rodolphe, et que la Moldavie et la Valachie étaient sur le point d'entrer dans cette confédération, il supplia le sultan de se rendre à l'armée. Amurat promit d'aller se mettre à la tête de ses soldats, mais il se contenta de sortir de sa capitale et de se rendre à Andrinople pour les passer en revue; il borna tous ses exploits à cette promenade. De retour à Constantinople, il fut attaqué d'une maladie de langueur, et mourut au mois de janvier 1595 [de l'hégire 1004]; il avait tenu le sceptre vingt ans, il en avait cinquante quand il mourut. Pendant les premières années de son règne il aima avec passion une Vénitienne de la maison de Baffo, et qui, enlevée par des pirates, était entrée dans le harem d'Amurat avant qu'il fût monté sur le trône; elle posséda long-temps toute son affection, mais il finit par se montrer inconstant, et devint si débauché qu'il recevait quelquefois dans son lit jusqu'à trois femmes dans l'espace d'une nuit; il fut, dit-on, père de cent deux enfants. Il s'adonna encore à une autre passion, celle du vin, et s'enivrait souvent. Tandis qu'il s'épuisait auprès de ses maîtresses, il en fut puni par une vieillesse anticipée, car à l'époque de son trépas il semblait être entré dans l'âge de la décrépitude. Dominé en outre par l'avarice, il altérait sans cesse la monnaie, ce qui fit éclater de fréquentes révoltes militaires, que le sultan apaisait en jetant aux séditieux des fenêtres du sérail de l'argent de bon aloi, et en livrant au supplice les fabricateurs de monnaie, qui n'étaient coupables que d'avoir obéi trop fidèlement aux ordres du chef de l'État (1).

Mahomet, troisième du nom, l'aîné des princes ottomans, résidait à Magnésie, où la

(1) Voir l'*Histoire de l'Empire ottoman*, par Cantemir, tome III; consulter aussi l'*Histoire des Empereurs Turcs*, par Ricaut

MCD 2019

jalousie d'Amurat l'avait relégué. En arrivant à Constantinople il fit étrangler sous ses yeux dix neuf de ses frères et précipiter dans les flots du Bosphore dix odalisques qui étaient enceintes. A peine se croyait-il affermi sur son trône par ces barbaries, qu'il se vit exposé à de dangereuses révoltes, provoquées par les souffrances du peuple de la capitale, en proie à la disette. Le sultan parvint à calmer la multitude en prodiguant les trésors de son prédécesseur. Mais, tandis que des séditions troublaient Constantinople, l'empire était menacé par une ligue redoutable, dont le chef était l'empereur d'Allemagne, et à laquelle s'étaient joints les princes de Transylvanie, de Valaquie et de Moldavie. Siaüs-pacha, qui commandait une armée turque dans la Hongrie, éprouva plusieurs défaites, et fut contraint de repasser le Danube. Quelques villes fortes tombèrent en même temps au pouvoir de l'ennemi, et Mahomet, imputant ces désastres à son lieutenant Siaüs, le rappela. Celui-ci sauva sa tête en livrant la plus grande partie de sa fortune à la sultane Validé (1), mère du monarque. Les sceaux de l'empire passèrent dans les mains de Ferhad, ce cuisinier parvenu, qui avait déjà rempli deux fois le poste de grand-visir. Il fut encore plus malheureux que son prédécesseur, et, après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes, il essaya, de retour à Constantinople, de justifier sa conduite; mais soit qu'il ne pût appuyer ses raisons par assez d'or, ou soit que Mahomet crut nécessaire de faire un exemple, le malheureux Ferhad périt par le lacet. Ali-Assan prit sa place, et, ne voulant pas exposer sa vie, il eut l'adresse de décider le sultan à se mettre à la tête de ses soldats. Mahomet, conduisant cent cinquante mille hommes, vint mettre le siége devant Agria, ville forte de la Hongrie. Cette place osa se défendre: le gouverneur, auquel on offrit des honneurs et de l'argent s'il voulait capituler, rejeta hautement ces propositions, et continua de repousser les Turcs jusqu'au jour où la garnison, s'étant mutinée, ouvrit les portes de la ville. La plupart de ces traîtres furent passés au fil de l'épée par les Turcs, qui épargnèrent seulement le brave gouverneur et quelques officiers. A peine Mahomet eut-il le temps de jouir de ce succès, acheté si cher, qu'il fut attaqué par les Allemands. L'archiduc Mathias, qui les commandait, pénétra dans le camp des Turcs; mais, les soldats s'étant mis à piller, les Ottomans se rallièrent, et battirent à leur tour les vainqueurs. Cette bataille, ou plutôt ce carnage, coûta cinquante mille hommes aux deux partis. Le sultan reprit le chemin de Constantinople, où il trouva la peste (de l'hég. 1006, de J.-C. 1597), qui exerça les plus affreux ravages jusque dans le sérail, où dix-sept princesses, sœurs du monarque, moururent en un seul jour, victimes de ce fléau. Si la peste décimait le peuple, il était, en outre, opprimé par l'avidité et l'impéritie des personnages qui avaient le maniement des affaires. La sultane validé exerçait l'influence la plus funeste comme la plus décisive. Elle voulait gouverner l'État, et avait pour ministres les eunuques du palais, aussi incapables qu'elle de porter le fardeau du commandement; ils ne savaient que vendre les emplois, dont ils partageaient le prix avec la sultane, et semaient dans tout l'empire des germes de révolte. Ces germes ne tardèrent pas à se développer, et les pachas d'Erzeroum, de Sivas, de la Karamanie, se déclarèrent indépendants. Le grand-visir, Ali-Assan, quitta la capitale pour tenter de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Mais, durant son absence, les spahis s'assemblèrent en armes, et demandèrent qu'on leur distribuât les trésors des mosquées, afin de pourvoir à leurs ubsistance. En effet les timars dont ils étaient pourvus étaient alors entre les mains des pachas révoltés, et ils se trouvaient dans l'impossibilité de subvenir aux dépenses qui leur étaient imposées. Le kislar-aga, chef des eunuques noirs, et le muphti. ne voulurent pas consentir à la demande des mutins, et ceux-ci, conduits par un de leurs chefs, nommé Hussein, se présentèrent devant le sérail, et pénétrèrent dans la première cour. Le palais n'avait pour défenseurs que les bostangis et les pages; aussi le faible Ma-

(1) C'est le titre que porte la mère du monarque régnant.

MCD 2019

homet ordonna que l'on introduisît en sa présence une députation de spahis ; ils se présentèrent au nombre de trente. Hussein prit la parole, et remontra que si lui et ses camarades étaient privés de leurs revenus, il fallait en accuser les ministres, dont la mauvaise administration avait porté le trouble dans tout l'empire ; il s'éleva encore avec énergie contre le pouvoir que les eunuques s'arrogeaient, et il déclara que les spahis ne déposeraient les armes que lorsqu'ils auraient vu exposées, sur les murs du sérail, les têtes du dernier kaïmacan (1), alors prisonnier, du kislar-aga, chef des eunuques noirs, et du capi-aga, chef des eunuques blancs. On alla chercher l'ancien kaïmacan, qui se justifia en produisant les ordres de l'empereur. Mahomet protesta qu'il avait été trompé par le pacha du banc Timatchki, qu'il ordonna d'étrangler à l'instant. Déjà les bourreaux avaient saisi la victime, lorsque l'aga des janissaires, qui était présent, protesta que ses soldats prenaient sous leur sauvegarde celui qu'on allait immoler. Timatchki obtint sa grâce : quant aux deux chefs des eunuques, ils furent mis à mort à l'instant. Le muphti, terrassé par la crainte, consentit à ouvrir, en faveur des spahis, les trésors des mosquées ; mais il se démit de sa dignité. Hussein et le kaïmacan firent nommer à sa place un certain Zani, leur créature. Dès qu'il eut appris ce qui venait de se passer, Ali-Assan revint en toute hâte à Constantinople. Il rassembla chez lui l'aga des janissaires et ses principaux officiers, et leur fit sentir qu'ils avaient eu tort de rester neutres dans cette affaire : il n'appartenait qu'aux seuls janissaires d'adresser au sultan des réclamations. Il réussit aisément, par ce langage, à éveiller la susceptibilité jalouse de l'aga et de ses amis, et ils jurèrent de soutenir le grand-visir, qui avait en effet grand besoin de leur assistance, car lorsqu'il alla saluer le sultan, ce monarque lui montra un fetwa du muphti, ordonnant qu'il fût dépouillé de son office et mis à mort. Le ministre persuada à son maître que le pontife avait reçu, pour lancer cette ordonnance, trente mille sequins du kaïmacan Mahmout, qui aspirait à saisir les sceaux, et il arracha au faible monarque l'ordre d'étrangler le kaïmacan. Deux capidgis (1) furent envoyés immédiatement pour exécuter cet arrêt ; mais ils ne trouvèrent pas le kaïmacan, qui, soupçonnant qu'il se tramait quelque chose contre lui, avait été se placer dans les rangs des spahis, rassemblés en armes sur plusieurs places de la ville. Conduits par Hussein, ils vinrent assiéger le grand-visir dans sa maison ; mais il s'échappa pour se réfugier chez l'aga, d'où il expédia aux janissaires, aux topgis ou canonniers, et aux soldats de marine, l'ordre de se réunir devant la première cour du sérail. Il vint lui-même se mettre à leur tête, et leur lut un billet du sultan, qui prescrivait de châtier les rebelles. Tous les soldats, janissaires, topgis, marins, accueillirent le ministre avec de grandes acclamations, et les chefs demandèrent que le muphti fût envoyé en exil, et que l'on sommât les spahis de livrer les instigateurs de la révolte. Ceux-ci repoussèrent avec indignation les députés des janissaires ; mais un nouveau muphti venait d'être nommé : il écrivit un nouveau fetwa, portant que le corps des spahis, refusant de livrer les révoltés, devenait traître lui-même, et que cette troupe devait être cassée si elle ne déposait pas les armes à l'instant. Le grand-visir fit publier la décision du nouveau chef de la loi dans toutes les rues et dans toutes les places de Constantinople. Alors plusieurs escadrons de spahis descendirent de cheval et se soumirent. Leur exemple ne tarda pas à être suivi par leurs camarades. Le kaïmacan et Hussein, quoiqu'ils n'eussent plus autour d'eux qu'un petit nombre de partisans, se barricadèrent dans quelques maisons, qu'il fallut emporter de vive force ; ils succombèrent en se défendant : ceux de leurs complices qui survécurent au combat périrent par la main du bourreau. Ainsi se termina cette émeute, qui,

(1) C'est un fonctionnaire qui remplace le visir dans l'administration intérieure de l'Etat lorsque ce dernier va prendre le commandement de l'armée.

(1) Ce sont des officiers attachés au serail, qui en gardent les portes ; ils remplissent en même temps les fonctions de messagers.

MCD 2019

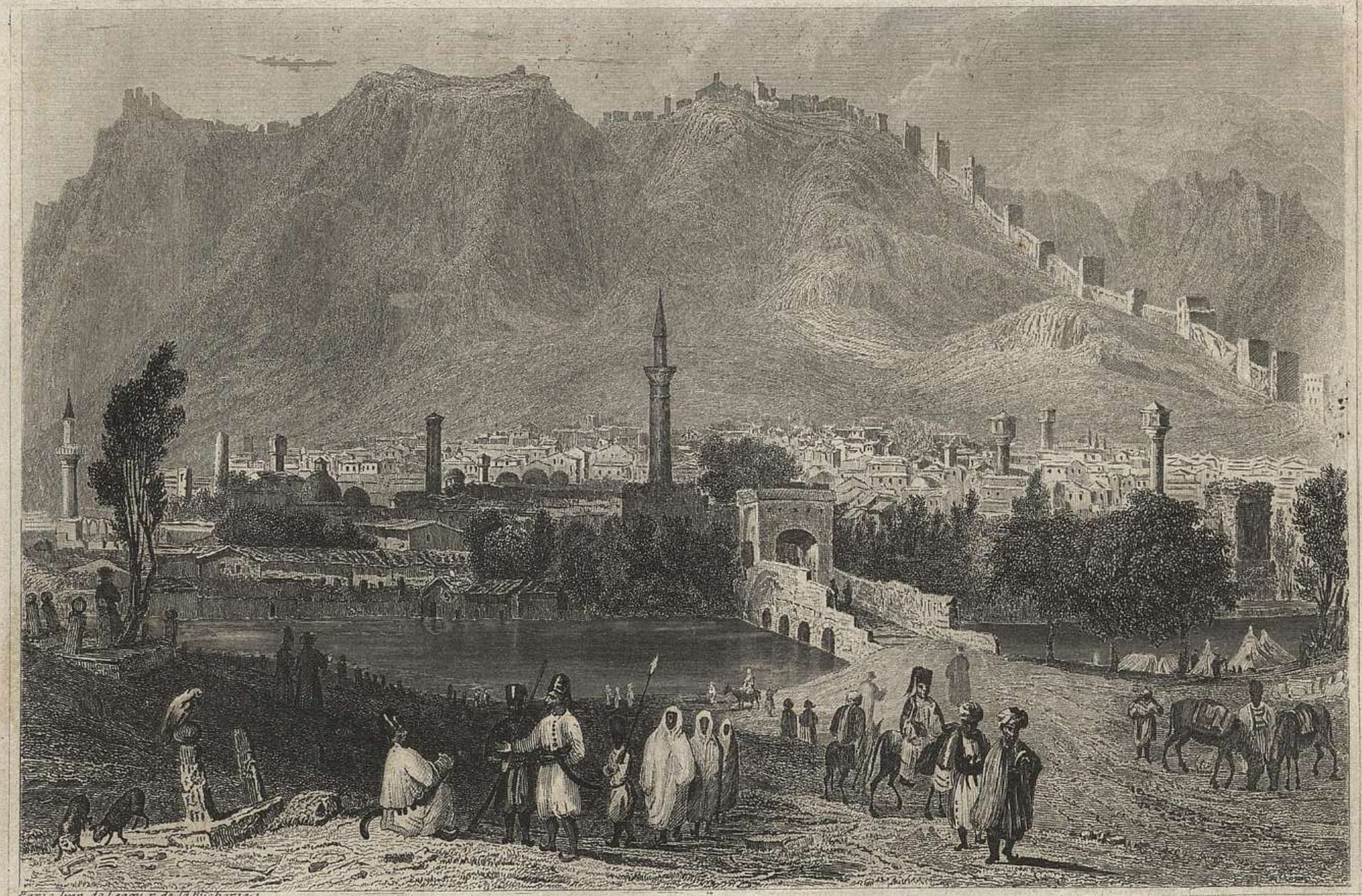
pendant deux jours, jeta l'effroi dans la ville et causa de grands ravages par l'emploi de l'artillerie, avec laquelle le grand-visir n'hésita pas à foudroyer ses ennemis. Sûr de l'appui des janissaires, ce ministre se crut assez fort pour ôter le pouvoir à la sultane validé : la lutte entre la princesse et Ali-Assan se termina par la perte de ce dernier, à qui le sultan envoya redemander les sceaux : il les rendit; mais les janissaires prirent aussitôt les armes. Cependant aucun personnage marquant n'osa se mettre à la tête de l'insurrection, et le muphti, ayant lancé un fetwa contre le grand-visir déposé et ses adhérents, tandis que la sultane validé apaisait les esprits par des distributions d'argent, la sédition, après avoir duré trois jours, prit fin sans qu'aucune goutte de sang fût versé : elle se termina par la mort d'Ali-Assan, qui fut étranglé.

La faiblesse et l'incurie de Mahomet III firent naître des révoltes dangereuses parmi les pachas ; l'un d'eux, nommé Scrivan, s'empara même de Pruse, ancienne capitale de l'empire ottoman, et fut sur le point de se créer en Asie un État indépendant. Les gouverneurs d'Erzeroum et de Sivas avaient accepté le rôle de ses lieutenants, et il paraissait difficile de réduire Scrivan par la force ; mais le grand-visir successeur d'Ali-Pacha employa la corruption, et réussit à amener la déchéance du rebelle, que ses principaux partisans abandonnèrent par l'appât des récompenses et du pardon qui leur fut accordé. Mahomet mourut [de J.-C. 1603, de l'hég. 1012], après un règne de neuf années ; père de quatre enfants mâles, il avait fait étrangler l'aîné de ses fils, dans la crainte que ce jeune prince ne prît sa place.

Lorsque le sceptre échut à Achmet Ier, il n'avait que quinze ans, et néanmoins il montra une prudence et une maturité de jugement que l'on ne devait pas attendre de son âge. Son premier soin fut de s'attacher les soldats en leur distribuant une gratification, dont la mère de son prédécesseur fit les frais. On se rappelle que cette sultane avait amassé d'immenses richesses en vendant les dignités et les emplois, elle en fut dépouillée par le jeune monarque, qui la relégua dans le vieux sérail. Il fallait au sultan l'appui d'un ministre qui sût tout à la fois combattre et administrer. Le prince, au lieu d'arrêter son choix sur l'un de ses courtisans, fit venir le gouverneur de l'Égypte, renommé pour son intégrité et ses autres vertus publiques. Les sceaux furent remis à cet officier, nommé Mourad, qui justifia par sa conduite la faveur dont il était l'objet. Il retint les pachas dans l'obéissance, et conclut avec l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, une trève de vingt années [1606] ; elle arrêta les guerres si acharnées qui avaient mis si long-temps aux mains les Turcs, les Hongrois et les Allemands. Cependant les ennemis du grand-visir, qui voulaient l'éloigner de Constantinople et préparer sa chute en l'exposant à une défaite presque certaine, persuadèrent à l'empereur de déclarer la guerre au roi de Perse. Mourad prévoyait qu'une lutte avec cet empire ne pouvait avoir d'heureux résultats ; toutefois il se mit en marche, mais, s'étant aperçu qu'on lui envoyait des lieutenants chargés moins d'appuyer ses opérations militaires que d'espionner sa conduite, il prit une résolution décisive qui devait le perdre ou le sauver. Il écrivit une lettre au sultan, dans laquelle il exposait que les véritables ennemis de l'empire n'étaient pas en Perse, et qu'il fallait, au lieu d'envahir ce royaume, abattre les têtes de plusieurs pachas et gouverneurs, infidèles à leurs devoirs envers le prince et l'État. Il terminait sa missive en disant : « Je fais mar-
» cher l'armée contre Scutari, et non contre
» la Perse. Votre hautesse me jugera et me
» donnera ses ordres, que j'exécuterai fidè-
» lement lorsqu'ils partiront de sa bouche.
» Je porte à mon empereur les restes de ma
» vie, dont il disposera selon sa puissante
» volonté. » En effet, le grand-visir parut avec ses troupes aux portes de Constantinople, où il fit une entrée triomphale. On portait devant lui les drapeaux pris sur les rebelles de la Karamanie, et les têtes des principaux chefs, qui avaient été mis à mort. Mourad n'eut pas de peine à se justifier, car il avait su se faire craindre, même de son maître. Toutefois il ne put empêcher le sultan de commencer la guerre contre la Perse,

MCD 2019

MCD 2019



Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie 1.

Léonce Thuillier Sculpt.

Pl. 31.

TURQUIE.

VUE D'ANTIOCHE (Turquie d'Asie.)

MCD 2019

à laquelle il redemandait Bagdad, dont le Sophi s'était emparé. Le visir, comme chef de l'armée, eut à conduire les opérations militaires, et se donna pour lieutenant Nassuf-Pacha, dont il avait fait la fortune. Ce dernier, loin de se montrer reconnaissant envers son bienfaiteur, écrivit au divan que le grand âge du visir ne lui permettrait pas de déployer toute l'activité nécessaire pour assurer le succès de la campagne. Il demandait à le remplacer et offrait d'avancer annuellement une somme de trente mille sequins, pour contribuer à assurer le service des vivres. Cette lettre fut renvoyée par le sultan à Mourad, qui fit venir Nassuf-Pacha, et, lui montrant la dépêche, « Avez-vous, » lui dit-il, « les trente mille sequins que vous promet- » tez à l'empereur? » Nassuf, après un moment de silence, répondit en balbutiant qu'il les avait en sa possession. On alla chercher cet argent, et Nassuf, pour échapper à la peine qu'il sentait bien avoir méritée, essayait de justifier sa perfidie, lorsque Mourad lui coupa la parole : « Puisque, » dit-il, « vous » pensez être plus en état que moi de diri- » ger l'armée, je vous en remets le com- » mandement, ainsi que les sceaux de l'em- » pire, d'après le pouvoir que j'en ai reçu » du sultan. » Il fit aussitôt proclamer Nassuf grand-visir, et se retira dans la province du Diarkebir, où il acheva ses jours au bout de quelques mois, dans une retraite qu'il s'était choisie : il avait alors quatre-vingt-neuf ans.

Nassuf-Pacha, devenu général, préféra négocier au lieu de combattre, et ramena ses troupes après avoir signé un armistice, qui se termina par un traité de paix entre les deux empires. En 1612 [de l'hég. 1021], la Hollande, qui s'était élevée par son courage au rang de nation indépendante, ouvrit des relations commerciales avec les sujets de la Porte, et fit connaître à Constantinople la plante appelée le tabac. Cette denrée devint bientôt d'un usage presque général; mais le muphti s'avisa de prétendre que puisque le tabac, pris avec excès, causait une espèce d'ivresse, il devait être assimilé au vin et à toutes les liqueurs fermentées, dont le prophète avait prononcé l'interdiction. Le chef de la loi se disposait même à publier à cette occasion un fetwa, lorsque le grand-visir le prévint, en faisant distribuer gratuitement du tabac, au nom de l'empereur, aux janissaires et aux spahis. Le muphti crut devoir fléchir devant une opposition qu'il désespérait de vaincre, et Nassuf triompha du pontife. A cette époque, il entra dans la famille du sultan, qui lui donna sa sœur en mariage. Ébloui de cette alliance, le ministre crut qu'elle rendrait son pouvoir inébranlable; et il lâcha la bride à tous ses vices, entre autres à sa passion pour l'argent. Afin de satisfaire la soif de l'or qui le dévorait, il ne craignit pas d'intimer à ceux qui avaient obtenu des emplois l'ordre de lui fournir certaines sommes dont il frustrait l'Etat pour les appliquer à son profit. Mais le muphti, dans l'espoir de se venger du visir, surveillait tous ses actes, et les fit dénoncer à l'empereur. Le monarque, auquel on fournit des preuves irrécusables des concussions de Nassuf, prononça l'arrêt de sa mort, qui fut confirmé par un fetwa du pontife. Cependant il fallut user de ruse pour en assurer l'exécution. Le bostangi-bachi (1) se rendit au palais du visir : admis avec peine auprès du ministre, il lui demanda un entretien particulier; tirant alors un papier signé par le sultan, il le présenta à Nassuf : c'était un ordre de remettre les sceaux de l'empire. Ce dernier s'empressa de les rendre, se croyant assuré de conserver au moins sa vie et sa fortune; mais il fut bientôt détrompé, l'envoyé du sultan lui communiqua un nouvel ordre, qui condamnait Nassuf à mourir. Tous les eunuques et les esclaves s'étaient éloignés, et il ne restait aux portes de l'appartement que quatre bostangis, que leurs chefs avaient amenés. Le ministre déchu recourut aux supplications les plus touchantes pour obtenir la grâce de parler à l'empereur et d'avoir une dernière entrevue avec son épouse. Mais le bostangi-bachi fut inflexible, et la victime appela elle-même ses bourreaux, qui l'étranglèrent.

(1) Cet officier a sous ses ordres le corps des bostangis, qui sont tout à la fois jardiniers et gardes du sérail. L'office de bostangi-bachi est un des plus importants de l'État.

MCD 2019

Quelque temps après cet événement, de nouvelles guerres éclatèrent, l'une avec les Druzes, peuple qui habite le mont Liban, et dont le prince avait fait des incursions dans la Syrie, où il se rendit maître de Sidon. Sur ces entrefaites, le roi de Perse prit derechef les armes contre les Turcs, et les battit dans le voisinage de Bassora. Achmet se disposait à venger en personne la défaite des siens, lorsqu'il mourut le 16 novembre 1617 [de l'hég. 1027], après un règne de quatorze ans; il en avait trente quand il expira. Ce prince, pour un despote, ne peut être accusé d'avoir répandu beaucoup de sang : il laissa vivre ses frères, ce qui témoigne en faveur de son humanité, et s'il fit périr quelques personnages éminents, la plupart avaient mérité d'être punis sévèrement. Achmet avait trois mille femmes dans son harem; mais il faut dire, à sa louange, qu'il ne laissa aucune d'elles prendre quelque empire sur sa volonté.

Achmet laissait plusieurs enfants en bas-âge : il crut qu'il serait plus avantageux pour l'État de confier le pouvoir à son frère Mustapha, qui vivait ignoré dans le fond du sérail. Dociles à la dernière volonté de l'empereur expirant, tous les grands officiers proclamèrent Mustapha. Celui-ci ne tarda pas à faire voir son incapacité : quoiqu'il fût hors d'état de gouverner, il se montrait jaloux d'exercer la toute puissance; mais il suivait toutes les inspirations de son caprice, qui lui faisait distribuer, comme au hasard, les emplois : c'est ainsi qu'il donna à deux icoglans (1) les gouvernements de l'Égypte et de la Syrie; il lui arriva encore d'enlever à de vieux soldats leurs timars, pour les conférer à des hommes qui n'avaient jamais porté les armes. Poussé, dit-on, par des goûts condamnables, il témoignait ouvertement la plus grande aversion pour les femmes, et ne voulait en admettre aucune en sa présence, ce qui mécontenta le kislar-aga (2), qui ne possédait plus qu'un titre sans fonctions. Cependant la guerre contre la Perse durait encore, et le grand-visir Achmet se mit en marche, ramassant sur son passage toutes les garnisons pour en grossir son armée. Il n'était encore qu'à quelques journées de Constantinople, lorsqu'il reçut des lettres de la sultane validé, mère du monarque, du kaïmacan, du muphti et du kislar-aga, qui le conjuraient d'accourir dans la capitale pour sauver les neveux de Mustapha que ce prince voulait faire périr (1). Le grand-visir et ses soldats firent une telle diligence, qu'ils parurent aux portes de la capitale sans que l'empereur fût instruit qu'ils revenaient sur leurs pas, car le kaïmacan l'avait engagé dans une partie de chasse, qui dura plusieurs jours. La déchéance du sultan s'accomplit sans résistance, en vertu d'un fetwa du muphti, déclarant que Mustapha était indigne du trône, puisque par son éloignement pour les femmes et par le dessein qu'il avait formé de se défaire de ses neveux, il exposait l'empire à n'avoir plus de chefs sortis de la race d'Othman. Bref, Mustapha fut déposé, et rentra dans la prison qu'il avait quittée pour occuper le trône quatre mois [de l'hég. 1027, et 1618 de J.-C.].

Le fils aîné d'Achmet, âgé de douze ans, remplaça son oncle Mustapha, sous le nom d'Othman II. Comme le monarque était trop jeune pour tenir les rênes de l'État, le grand-visir, qui ne pouvait différer de mettre fin à l'expédition entreprise contre contre les Persans, quitta la capitale, laissant le soin des affaires au kaïmacan, qui devait présider le divan et veiller sur tous les détails de l'administration. Il continua son chemin avec célérité, et remporta deux victoires sanglantes, elles contraignirent le monarque ennemi à demander la paix, qu'il obtint à la condition de payer un tribut annuel de soixante-dix charges de soie. Le grand-visir, de retour à Constantinople, ne jouit pas long-temps de sa gloire; atteint d'une maladie mortelle, il fit nommer pour son successeur le kaïmacan Dilaver-Pacha. Celui-ci l'emporta sur l'aga des janissai-

(1) On appelle ainsi des jeunes gens qui exercent dans le sérail les fonctions de pages de sa hautesse.

(2) C'est le chef des eunuques noirs, qui sont chargés spécialement de la garde des femmes du sultan.

(1) Ils étaient fils du précédent empereur, Achmet.

MCD 2019

res, aspirant à cette dignité par l'entremise d'un effendi (1), nommé Viner, qui, chargé de l'éducation du jeune sultan, avait conservé un grand empire sur son élève. Sander-Pacha, ce même aga qui n'avait pu obtenir les sceaux de l'empire, demeura fidèle à son devoir ; mais les janissaires ressentirent vivement l'affront fait à leur chef par l'élévation de Dilaver-pacha aux fonctions de grand-visir. Toutefois ces germes de mécontentement auraient été promptement étouffés, si Othman n'eût pas conçu de fâcheuses préventions contre les janissaires, que ses confidents lui peignaient sans cesse comme des séditieux, toujours prêts à tuer ou à déposer leurs maîtres quand ceux-ci n'obéissaient pas à tous leurs caprices. Un incident augmenta encore l'éloignement du jeune empereur pour cette milice, ce fut la conduite des janissaires dans la campagne qui eut lieu contre les Polonais. Ces derniers, auxquels on reprochait des incursions sur le territoire turc, eurent à soutenir l'attaque de trois cent mille hommes, commandés par le sultan en personne [1621 de J.-C.; de l'hég. 1031]. Othman, malgré le nombre de ses soldats, perdit une sanglante bataille, et, dans son dépit, accusa les janissaires de n'avoir pas rempli leur devoir ; cependant ils étaient revenus trois fois à la charge : comme le sultan voulait recommencer une nouvelle attaque, l'aga lui ayant exposé qu'il allait sacrifier inutilement le sang des janissaires : « Eh bien, » lui dit le monarque en colère, « quant j'aurai perdu des » ânes, je saurai trouver de bons chevaux » pour les remplacer. » Ces imprudentes paroles ne furent pas oubliées, et contribuèrent à précipiter la chute de celui qui les avait prononcées. Un traité de paix conclu avec la Pologne ramena l'empereur dans sa capitale. Le mécontentement des janissaires s'augmenta de plus en plus par la faute du sultan, qui saisissait toutes les occasions de faire voir qu'il n'avait aucune confiance dans cette milice. En effet, lorsqu'il sortait du sérail, il s'entourait exclusivement de bostangis et de topgis, et les comblait de ses libéralités. En même temps il envoyait faire des levées en Égypte pour en former, disait-on, un corps d'élite qu'il voulait opposer aux janissaires. Il annonça aussi qu'il allait se rendre à la Mecque, et, contre l'usage des monarques ottomans, il prit pour femme légitime la fille d'une sœur de Mahomet III, qu'il aimait avec passion. Le muphti, sachant qu'il serait soutenu, lança un fetwa qui condamnait l'hymen contracté par le prince, et qui décidait, en outre, que l'intérêt de l'État dispensait le sultan d'aller en personne visiter le tombeau du prophète. Aussitôt une grande fermentation éclata parmi les janissaires, et leur chef vint dire à Othman qu'il devait obéir à l'ordonnance du muphti s'il voulait prévenir un soulèvement parmi ses soldats. Dans le même temps, les principaux ulémas s'étaient réunis dans une mosquée, et envoyèrent au sérail une députation, qui, introduite devant le monarque, le supplia de renoncer au pélerinage de la Mecque, de rompre son mariage, et d'abandonner le projet qu'on l'accusait d'avoir formé d'anéantir l'institution des janissaires, consacrée par la religion. Othman rejeta des prières qui ressemblaient trop à des menaces, et s'écria : « J'exterminerai tous les janis- » saires et tous leurs adhérents après vous » avoir fait piler dans un mortier. » Les ulémas rapportèrent cette réponse à leurs collègues, qu'ils trouvèrent entourés d'une foule de janissaires et de spahis, qui, transportés de fureur, allèrent assiéger la maison de Viner effendi, auquel on astribuait les torts reprochés au sultan. Un simple officier, nommé Daoud, se met à leur tête. Les portes sont enfoncées ; mais l'effendi avait pris la fuite. Les séditieux coururent alors au palais du grand-visir, Dilaver-pacha ; comme ils n'avaient à la main que des bâtons, les gardes tirèrent sur cette multitude. A l'instant la terreur se répand dans la ville ; toutes les boutiques se ferment, et le peuple, se mêlant aux soldats, vient se grouper devant le sérail en demandant à grands cris la tête de Viner et celle du grand-visir. La nuit dis-

(1) On donne ce nom à certains fonctionnaires qui se livrent à l'étude de la loi musulmane, c'est-à-dire du Koran, qui est tout à la fois un code religieux et politique.

MCD 2019

persa les mutins; mais, à la pointe du jour, les soldats reparurent, armés de sabres et de mousquets, et réclamèrent la mort du grand-visir, du kaïmacan, du defterdar, du kislar-aga et d'un pacha du banc (1). Ces personnages passaient pour avoir poussé le sultan aux mesures qui avaient servi de prétexte à la sedition. Ceux qui la dirigeaient ne gardant plus de ménagements, enfoncèrent à coups de canon les portes des différentes cours du sérail, où la populace se précipita. Le grand-visir crut que sa présence pourrait dissiper cette foule qui ne lui paraissait pas redoutable. Il sortit accompagné de quelques chiaoux et du bostangi-bachi. Dès qu'il parut, il fut saisi et massacré; mais les janissaires sauvèrent le bostangi-bachi, en le prenant sous leur protection. L'empereur et les autres ministres continuaient à demeurer renfermés dans l'intérieur du sérail, et la foule grossissait à chaque instant en redoublant ses clameurs. Alors une voix s'écria : *Nous voulons sultan Mustapha.* Ce vœu fut adopté par tous les assistants, et cent mille voix répétèrent : *Nous voulons Mustapha pour notre empereur.* Un des chiaoux qui avait suivi le malheureux Dilalaver (2), indiqua le lieu où se trouvait le prince déchu. C'était un édifice circulaire qui ne recevait de jour que par le haut. Des janissaires s'étant procurés des échelles, brisèrent les fenêtres du dôme, et trouvèrent Mustapha qui gisait dans un coin de cette prison, entouré de quelques négresses destinées à le servir. On le fit sortir de sa prison avec des cordes. Sa faiblesse était si grande qu'il s'évanouit, et que, ne pouvant se tenir à cheval, on fut obligé de le mettre dans un chariot pour le conduire dans une mosquée, où le muphti devait lui ceindre le cimeterre, et le coiffer du turban, qui sont les insignes du pouvoir souverain.

Quand il apprit ce qui venait de se passer, Othman se livra au désespoir, et chargea l'aga des janissaires de désarmer la colère de ses soldats. Celui-ci accepta cette périlleuse mission, et courut sur les traces de Mustapha. Mais à peine eut-il parlé en faveur d'Othman, que les janissaires fondirent sur lui et l'égorgèrent. Un autre pacha du banc, nommé Houssain, éprouva le même sort. Cependant le jeune empereur était sorti du sérail pour se rendre à l'Atméidan(1); mais, environné par un détachement les spahis, ceux-ci l'entraînèrent dans la mosquée où Mustapha venait d'être déclaré chef de l'empire par le muphti. On le mena dans une salle où se trouvait le nouveau prince, qui, le voyant entrer avec quelques officiers, s'imagina que la fortune s'était rangée du côté d'Othman; il se jeta à ses pieds pour solliciter son pardon : *Voilà donc*, dit Othman, *celui qu'on me préfère; voilà le successeur de tant de conquérants!* Il supplia ensuite ceux qui l'entouraient de le dérober aux insultes, et se retira dans une autre pièce. Il fut conduit le soir même au château des Sept-Tours, où il ne resta pas long-temps. Daoud, le chef de la sédition, qui avait été créé grand-visir, entra le lendemain dans le cachot du souverain détrôné et le fit étrangler [octobre 1622, et de l'hégire 1032]. Tous les personnages que les janissaires avaient proscrits furent sacrifiés, et moururent, comme leur maître, par la main du bourreau.

Mustapha remit le pouvoir qui lui avait été rendu, à sa mère la sultane validé, elle en abandonna une partie au grand-visir Daoud, qui, trois jours après le triomphe de la révolution accomplie par son audace, avait reçu pour récompense la main d'une sœur du monarque. Il voulut s'emparer de la personne des frères de Mustapha; ils étaient trois : Amurat, Bajazet et Ibrahim. Mais, quand le chef des eunuques blancs vint pour chercher les princes, Amurat refusa de le suivre; les icoglans et les bostangis ayant pris sa défense, mirent en pièces le capi-aga (2) et ses satellites. Les janissaires s'étant soulevés à la nouvelle de la violence que Daoud avait

(1) On appelle pachas du banc ceux de ses fonctionnaires qui sont admis aux délibérations du divan, ou grand conseil de l'empire.

(2) Le grand-visir, qui venait d'être mis en pièces par la populace.

(1) On l'appelle encore l'Hippodrome. C'est une grande place où les Turcs vont s'exercer à lancer la djerid, sorte de javelot.

(2) C'est le titre qu'on donne au chef des eunuques blancs.

MCD 2019

tenté d'exercer sur Amurat et ses frères, il fut destitué. La sultane validé lui donna pour successeur un vieil eunuque blanc, qui fit tomber le gouvernement dans un tel mépris, que plusieurs pachas refusèrent d'envoyer à la Porte le produit des impôts, sous le prétexte qu'ils en avaient besoin pour défendre leurs provinces. N'osant pas encore rendre les sceaux à Daoud, son gendre, le sultan médita de l'investir de la charge de capitan-pacha (1). Mais Calil, qui occupait cette place, et que l'on accusa de trahison pour la lui enlever, se justifia devant les membres du divan par des preuves irrécusables; et, changeant de rôle, il accusa Daoud d'avoir fait assassiner le dernier empereur contre la volonté de Mustapha. En effet, Daoud avait fait couper par l'exécuteur une oreille au cadavre d'Othman, et l'avait envoyée à l'empereur, enfermée dans une boîte, sous le convercle de laquelle il avait écrit de sa main : *Présent offert au padischa, que son fidèle ministre a servi malgré lui.* Or, Calil présenta ce témoignage accablant du crime de Daoud. Les chefs des janissaires que l'on avait admis au divan dans cette occasion, s'écrièrent qu'il fallait mettre à mort ce parricide; mais le grand-visir et les autres pachas prétendirent qu'étant beau-frère du monarque, Daoud ne pouvait être mis à mort sans un ordre de l'empereur. Il fut décidé que le bostangi-bachi répondrait de sa personne. La sultane validé, Mustapha et le vieil eunuque, qui tenait les sceaux de l'empire, mirent en jeu tous les moyens pour sauver Daoud. L'aga des janissaires, qui avait montré beaucoup d'animosité contre lui, fut assassiné, et le sultan consentit à signer un ordre qui aurait été adressé à Daoud pour faire mourir Othman. Amené devant les janissaires, le ministre déchu produisit cet ordre, et les officiers gagnés par l'or de la sultane validé enlevèrent le criminel, et le conduisirent dans une mosquée; mais un simple officier des janissaires persuada à quatre cents de ses camarades qu'on les trompait; ils coururent à la mosquée, se firent livrer Daoud, et le conduisirent au château des Sept-Tours. Il y fut mis à mort dans la même chambre où il avait fait étrangler naguère l'infortuné Othman. Cette exécution entraîna la déposition du vieil eunuque, qui fut remplacé par le kaïmacan Chusain-pacha. Peu de temps après qu'il eut été revêtu de son office, le ministre [1623 de J.-C., et de l'hég. 1033] provoqua la déchéance de l'imbécille Mustapha, auquel on envoya une députation qui se convainquit de son incapacité. En effet, le monarque, invité à se rendre au divan, n'osa consentir à cette demande, dans la crainte de montrer à tous les assistants qu'il était hors d'état de commander. En conséquence, le grand-visir proposa de donner le trône au sultan Amurat (1). Le jeune prince protesta d'abord qu'il ne voulait pas dépouiller son oncle, et céda enfin aux instances qui lui furent faites. Il ne s'agissait plus que de faire la cérémonie du couronnement; mais, comme on n'avait pas la certitude que les janissaires consentiraient à l'élection du nouveau prince, on employa trois jours à les gagner, et, quand ils se crurent assurés du succès, les principaux meneurs assemblèrent tous les odas dans la première cour du sérail, et leur firent crier *vive Amurat IV!* Le divan était alors assemblé, la majorité de ceux qui le composaient, consultée par le muphti, approuva le choix du nouvel empereur. Introduit dans le conseil, Amurat prit la parole, et promit de rendre à l'empire tout son éclat en réprimant les abus et en faisant observer les lois. Le lendemain, le chef de la loi lui remit publiquement les marques de la dignité suprême, c'est-à-dire le turban et le cimeterre; puis Amurat fit une entrée solennelle dans Constantinople. A son arrivée au sérail, il fit enfermer son prédécesseur, mais sans attenter à ses jours; car Mustapha, déclaré imbécille, ne pouvait, à ce titre, être mis à mort. La sultane validé, dépouillée du pouvoir, fut conduite au

(1) C'est le grand-amiral de l'empire.

(1) Tous les princes de la race d'Othman portent le titre de sultan; mais on y joint leurs noms quand ils ne sont pas empereurs; ainsi l'on dit Sultan-Ibrahim, Sultan-Bajazet; tandis que, pour le monarque régnant, on ne joint jamais son nom à la dénomination de sultan.

MCD 2019

vieux sérail, où elle devait achever sa vie dans l'obscurité [de l'hég. 1030, de J.-C. 1622].

Quand Amurat IV monta sur le trône, le trésor était vide, et le monarque, obligé de conquérir l'affection des janissaires par des largesses, fut réduit à s'adresser à la bourse des pachas du banc et des officiers du sérail, qui se cotisèrent pour lui fournir les sommes dont il avait besoin; il emprunta même trente mille sequins aux quatre principaux ministres chrétiens qui résidaient à Constantinople. En effet, le nouveau prince se trouvait assiégé par de grands embarras: le pacha d'Erzeroum, soutenu par celui d'Alep, sous le prétexte de venger le meurtre d'Othman, avait réuni des troupes nombreuses, et s'apprêtait à déclarer son indépendance. Il fallut employer les moyens les plus énergiques pour résister à ce rebelle. Tous les gouverneurs reçurent l'injonction de lever des soldats, qui, sous les ordres du grand-visir Chusain, prirent la route d'Amasis pour en chasser Abassa; on appelait ainsi le pacha révolté. D'un autre côté, il fallait retenir dans le devoir les princes tributaires de la Porte; et, à cet effet, le capitan-pacha partit pour la Crimée, afin de d'instaler sur le trône Mahud-Ghéraï, fils aîné du dernier Kan, et dont Amurat avait fait choix pour succéder à son père. Mais un parti nombreux de Tatars, qui voulait secouer le joug des Turcs, choisit Méhemet, frère de Mahud. L'amiral ottoman ayant abordé à Kaffa et débarqué huit mille hommes pour soutenir le prince élu par le sultan, ces derniers furent enveloppés, et auraient été massacrés tous, si Méhémet n'eût arrêté le carnage, et permis au capitan-pacha de s'éloigner avec sa flotte. Sur ces entrefaites, les Cosaques parurent dans le Bosphore, où il ne se trouvait aucun navire pour défendre le canal; ils ravagèrent tout le littoral, et remportèrent un butin considérable. Dans ces tristes circonstances, Amurat fit preuve de prudence et d'habileté; il confirma l'élection de Mehemet, kan de Crimée, qu'il n'avait pu empêcher, mais lorsque ce prince eût consenti à lui rendre hommage. Il renouvela ensuite les traités conclus avec les Polonais et les Allemands, pour s'occuper exclusivement de pacifier les provinces d'Asie.

Nous avons vu que le grand-visir s'était chargé de réduire Abassa; mais, ayant appris que les Persans s'étaient rendus maîtres de Bagdad et de tout le pays environnant, le ministre voulut reprendre cette ville, et n'y put réussir, après un siége de six mois. Le sultan le rappela, le dépouilla de sa dignité et de toutes ses richesses; cependant il lui laissa la vie, qu'il avait mérité de perdre par les concussions dont il s'était rendu coupable. Chafis-Ali, pacha de Bosnie, lui succéda, et parvint à changer l'état des choses. Au lieu de combattre Abassa, il ouvrit des négociations avec lui, et parvint à lui faire accepter un grand gouvernement en Europe. Il marcha ensuite contre les Persans, sur lesquels il remporta de grands avantages durant trois campagnes consécutives. Il avait entrepris le siége de Bagdad, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Dans ses derniers moments, il écrivit à Amurat pour lui conseiller de faire la paix avec la Perse. Amurat suivit ce conseil, et signa un traité avec le sophi, auquel il laissa toutes ses conquêtes.

L'empire avait encore un ennemi redoutable dans la personne de Fakreddin, prince des Druzes, qui soutenait depuis long-temps une guerre acharnée contre les Turcs; il s'était même rendu maître de la Palestine. Mais Fakreddin ayant perdu son fils et subi plusieurs défaites, se trouva sans armée; réduit à errer dans les cavernes du mont Liban, il fit demander à l'empereur la permission de se rendre à Constantinople pour y plaider sa cause. Comme on savait qu'il était possesseur de trésors considérables qu'on n'aurait pu saisir, puisqu'il les avait enfouis, il obtint la grâce qu'il sollicitait, et se mit en chemin avec une suite nombreuse de cavaliers escortant les richesses de leur maître, qui devaient racheter sa vie et sa liberté. Amurat alla au devant du prince des Druzes, auquel il se présenta sous les habits et sous le titre d'un pacha du banc. Fakreddin avait été prévenu, et présenta sa justification avec tant d'adresse, qu'il désarma la colère du sultan. Mais, craignant qu'il n'obtînt trop de crédit sur l'esprit d'Amurat, la sultane validé, le mufti et le grand-visir s'unirent

MCD 2019

contre lui ; et, l'ayant accusé d'avoir abandonné l'islamisme pour retourner à son ancienne croyance, celle du Christ, le malheureux émir fut condamné à mort et exécuté [14 mars 1635; de l'hégire 1045] (1). Peu de temps après le supplice de Fakreddin, un de ses accusateurs, le grand-visir Regeb-pacha, quoiqu'il fût beau-frère du sultan, ne put éviter le fatal cordon. On lui reprochait, non sans vraisemblance, d'avoir suscité plusieurs rébellions pour se donner le mérite de les étouffer, et d'avoir augmenté sa fortune par des moyens illicites.

Cependant Amurat, se jugeant affermi sur son trône, résolut d'aller en personne tirer vengeance des Persans, et reprendre les provinces de l'empire qu'il avait été réduit à leur céder. Il donna l'exemple de toutes les vertus guerrières, marchant à cheval et souvent à pied à la tête de ses soldats, et partageant tous leurs dangers. Il assiégea Revan, place forte de l'Arménie, dont les portes lui furent ouvertes par la trahison du gouverneur. Ce fut durant cette expédition que le sultan envoya à Constantinople l'ordre de mettre à mort l'un de ses deux frères nommé Bajazet (2). La sultane validé essaya vainement de s'opposer à ce meurtre ; il fut accompli par des muets. Amurat quitta ensuite l'armée pour revenir à Constantinople, où il reçut, à son arrivée, plusieurs nouvelles affligeantes : en effet, il apprit qu'une horde de Cosaques s'était emparé d'Azof, ville située sur le Don, à peu de distance de la Mer-Noire, et que les Polonais et les Russes manifestaient l'intention de maintenir les Cosaques dans la possession de leurs conquêtes. De son côté, le roi de Perse avait repris Revan. Le grand-visir Mehemet fut envoyé sur-le-champ en Arménie ; mais, arrivé sur les lieux, loin de marcher en avant, il crut plus convenable de faire reposer ses soldats avant de les conduire à l'ennemi. La conduite du visir, présentée au sultan comme une espèce de révolte contre son autorité, ne pouvait manquer de lui déplaire ; aussi envoya-t-il à l'aga des janissaires l'ordre de déposer Mehemet et de le faire étrangler ; mais le ministre, sachant qu'on dépréciait sa conduite, faisait arrêter tous les courriers, et se fit remettre le message dont nous venons de parler. Il rassembla tous les principaux officiers des spahis et des janissaires ; et, adressant à l'aga auquel on avait destiné le commandement de l'armée à sa place, il lui demanda s'il aurait été possible d'entreprendre des opérations militaires avec des soldats dont les uns étaient attaqués de la peste et les autres accablés de fatigues. L'aga convint qu'il n'eût pas été sage d'agir autrement que le visir n'avait fait. « Eh bien ! » reprit Mehemet, « donnez-moi ce témoignage par écrit, pour » l'envoyer à notre empereur, car nous avons » à Constantinople des ennemis plus dange- » reux que les Persans. » Tous les assistants souscrivirent au vœu de leur général. Mehemet expédia la décision du conseil par le même courrier qui avait apporté sa destitution ; mais ce dernier paya cher sa complaisance, et fut étranglé en arrivant à Constantinople. Toutefois, Amurat écrivit au visir une lettre affectueuse dans laquelle il louait sa conduite ; mais il terminait en lui redemandant les sceaux, alléguant que la place de premier ministre ne pouvait plus convenir à son âge. Mehemet n'osa désobéir en cette occasion, et reparut au divan, qui le condamna à payer une amende pour n'avoir pas poussé la guerre avec assez de vigueur.

Cependant Amurat mit sur pied une armée nombreuse qu'il voulait mener lui-même pour reprendre Bagdad. La sévérité qu'il avait montrée contre les timariots, qui négligeaient de servir en personne et qu'il dépossédа de leurs fiefs, lui procura une cavalerie aussi nombreuse que bien équipée. Le roi de Perse, de son côté, se trouvait à la tête de cent vingt mille hommes ; néanmoins les deux monarques ne livrèrent aucune bataille dans cette campagne. Amurat parut enfin sous les murs de Bagdad, où se trouvait une garnison qui défendit la place avec la plus grande intrépidité. L'aga des janissaires, successeur du grand-visir, tomba frappé d'un coup mortel durant les opérations du siége,

(1) *Histoire de l'Empire ottoman*, par Ricaut.

(2) Racine a composé sur cet événement une tragédie qui porte le nom du prince qui en est le héros principal.

MCD 2019

qui fut très-meurtrier, car l'empereur faisait donner des assauts presque tous les jours. Les fortifications étant à moitié renversées par le feu de l'artillerie, les assiégés demandèrent à se rendre. La capitulation portait qu'ils auraient la vie sauve, et que les habitants conserveraient leurs propriétés; mais le sultan, au mépris de la foi jurée, fit égorger les Persans dès qu'ils eurent déposé les armes, et le lendemain de ce massacre, il entra dans Bagdad, foulant aux pieds de son cheval les cadavres qui remplissaient les rues [de l'hégire 1048 et 1638 de J.-C.]. Un nouveau traité mit fin à la lutte entre les deux empires, mais le roi de Perse garda la ville de Revan, que ses soldats avaient reprise. Amurat avait contracté un vice dégradant, celui de l'ivrognerie, quoique le Koran ait proscrit impérativement l'usage du vin. Une aventure que nous croyons devoir rapporter, lui fit connaître cette liqueur, dont il est si dangereux de boire avec excès. Un jour qu'il parcourait, suivi de quelques officiers, un quartier de Constantinople, il rencontra un homme qui, au lieu de se prosterner devant l'empereur, s'approcha d'un air riant, et proposa au monarque de lui vendre Constantinople. « Quelle somme m'offriras-tu? dit le sultan. — Ne t'inquiète pas, lui répliqua l'ivrogne; si tu veux, je t'achèterai avec la capitale, et le fils de l'esclave (il désignait ainsi l'empereur) sera satisfait du marché. » Amurat fit conduire cet homme dans un appartement du sérail, où il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Becri, on appelait ainsi l'ivrogne, s'aperçut, à son réveil, qu'il se trouvait dans la demeure du souverain. Lorsqu'il fut mandé par l'empereur, il se munit d'un vase plein de vin, et, quand le prince lui demanda d'un ton railleur quel prix il voulait mettre à Constantinople : « Le voici, dit-il en montrant le vase qu'il avait apporté; le vin vaut mieux que tous les royaumes du monde. » Amurat voulut en goûter, et finit par s'enivrer. Becri devint son convive habituel, et tous deux ne manquaient pas de perdre chaque jour la raison avec le jus de la treille. Mais bientôt le vin parut insipide au sultan, qui contracta l'habitude de faire usage des liqueurs distillées qui usèrent son tempérament et le conduisirent au tombeau à l'âge de trente ans, après en avoir passé dix-sept sur le trône [de l'hégire 1049 et de J.-C. 1639]. Ce prince savait gouverner et combattre; mais la sévérité de son humeur, qui dégénérait en cruauté, a terni toutes ses vertus. S'il rétablit la discipline militaire, ce fut en prodiguant les supplices. Il ne savait pas proportionner la peine au délit, et, pour un vol de peu d'importance, il fit écorcher vif le coupable. Il ne montrait pas plus d'indulgence pour les citoyens, et punissait de mort les plus légères infractions à ses lois. Il rendit à l'empire son ancien éclat, et a mérité de prendre rang parmi les souverains ottomans les plus belliqueux.

Ibrahim, successeur d'Amurat, était son frère et le seul rejeton de la race d'Othman. Si ses jours avaient été respectés à l'époque où le sultan avait livré Bajazet au fatal cordon, il avait été renfermé dans une obscure prison, où il languissait dans une triste oisiveté, et attendant chaque jour l'arrêt de son trépas; mais sa mère Kiosem, la sultane validé, veillait sur lui, et sut le défendre contre le cruel Amurat. Dès que ce dernier eut fermé les yeux pour jamais, tous les grands de l'empire vinrent chercher Ibrahim pour lui donner le sceptre; ce prince, naturellement timide, s'imagina que cette démarche n'était qu'un piége tendu à sa bonne foi. Il fallut qu'on lui montrât le corps de son frère pour qu'il consentît à suivre ses libérateurs, qui le conduisirent à la mosquée de Jub. Le muphti lui remit les insignes du commandement. Le nouveau monarque, ne pouvant tenir par lui-même les rênes de l'État, confia la direction des affaires à la sultane Kiosem et au grand-visir Mustapha, et ils régnèrent conjointement sous le nom d'Ibrahim. Voulant signaler son ministère par quelque action d'éclat, le visir résolut de reprendre Azof; mais le capitan-pacha ayant échoué dans cette entreprise, il fut destitué, et Mustapha devint tout à la fois grand-visir et grand-amiral. Il est vrai qu'il avait jadis occupé cette dernière place. Il chargea le pacha du Caire d'aller de nouveau assiéger Azof; mais,

MCD 2019

quand la flotte turque arriva, elle ne trouva plus que des ruines, car les Cosaques avaient abandonné cette ville, qu'il fallait rebâtir et repeupler [1642]. Cependant la sultane validé ne tarda pas à se brouiller avec le grand-visir, qui aspirait à rendre à l'empire sa gloire et sa prospérité, tandis que Kiosem ne songeait qu'à satisfaire son avidité et ses caprices. Le gouverneur de Chypre s'avisa de ne plus verser dans les caisses du defterdar le produit des impôts, prétendant qu'il avait remis les sommes levées sur le peuple au trésorier de la sultane validé, qu'il avait en effet gagnée à sa cause par de riches présents. Fort de l'appui d'une si puissante protectrice, il se croyait sûr de l'impunité; mais une petite escadre turque étant venue aborder dans un des ports de Chypre, le commandant attira le gouverneur sur son vaisseau, le fit décapiter, et prit sa place par l'ordre du grand-visir, auquel il envoya la tête de son prédécesseur. Mustapha la fit remettre aussitôt à la sultane, qui, furieuse de cette insulte, réussit à perdre le visir dans l'esprit de son maître, et ce ministre fut étranglé secrètement dans l'intérieur du sérail. Sous un monarque tel qu'Ibrahim, les femmes et les eunuques devaient exercer une grande influence sur la politique; aussi le kislar-aga (1) fut-il cause de la conquête de Candie. Ce personnage, quoiqu'il eût perdu sa qualité d'homme, avait un harem. Ayant acheté une nouvelle esclave, celle-ci se trouvait enceinte et accoucha d'un fils que son maître adopta. Cette femme fut choisie pour être la nourrice d'un jeune prince qu'une des sultanes venait de mettre au jour. Mais, ayant inspiré de la jalousie à l'une des favorites de l'empereur, elle fut renvoyée, et sa disgrâce causa celle de son maître. Le chef des eunuques noirs l'emmena avec lui dans le voyage qu'il se proposait de faire pour accomplir le saint pélerinage imposé à tous les Musulmans. Le faste dont il s'entoura et la suite nombreuse qui l'accompagnait persuadèrent à la multitude que c'était le fils du sultan qui se rendait à la Mecque. La petite flotte sur laquelle se trouvait le kislar-aga ayant été contrainte de relâcher à Rhodes, plusieurs galères de Malte attendirent son départ, la poursuivirent et s'en emparèrent après un combat assez vif, puis ils allèrent se rafraîchir et acheter des provisions dans un port de l'île de Candie. Le fils adoptif du kislar-aga fut traité à Malte comme l'héritier du trône de Constantinople, et cet incident excita le ressentiment d'Ibrahim. Il fit tomber sa colère sur les Vénitiens, coupables d'avoir accueilli les ravisseurs. En vain l'ambassadeur de cette nation représenta au sultan que la république n'avait pu ni empêcher cet événement ni punir ceux qui l'avaient fait naître. Une flotte, sortie de Constantinople, vint débarquer tout-à-coup à Candie. Cette île a quatre-vingts lieues de longueur sur vingt de large. Les troupes turques s'emparèrent de la Canée, la ville principale du pays. Le commandant vénitien Cornaro alla se renfermer dans une autre place nommée Rétimo, et qui fut prise de vive force [1645-1646]. Mais les Ottomans furent moins heureux en Dalmatie, où les Vénitiens les repoussèrent.

Comme il abandonnait à sa mère et à ses ministres toutes les fonctions du pouvoir suprême, Ibrahim passait son temps à de futiles amusements et à des débauches continuelles. Une femme qui avait jadis figuré parmi ses concubines avait accepté la mission de signaler au sultan les femmes les plus belles pour servir à ses plaisirs, elle vint dire un jour au monarque qu'elle avait aperçu au bain une jeune vierge douée des charmes les plus ravissants. C'était la fille du muphti. Ibrahim, ne pouvant en faire sa maîtresse, offrit de l'épouser; mais, instruite par son père de l'inconstance du prince, la fille du muphti refusa de consentir à l'honneur qui lui était offert. Le sultan la fit enlever, et, après avoir contenté ses désirs par la violence, voyant qu'il était pour elle un objet d'aversion, il la renvoya dans la maison de son père. Le muphti n'osa se plaindre ouvertement de l'outrage qu'il avait reçu, il se plaignit seulement du grand-visir Méhémet, qui, pour comprimer une révolte des janissaires, avait fait exécuter secrètement un grand nombre de ces soldats. Le pou-

(1) C'est le chef des eunuques noirs.

MCD 2019

tife excita sous main cette milice, et assembla ses principaux officiers dans la mosquée d'Ortadjami. il avait convoqué en même temps tout le corps des ulémas. Dès qu'il eut appris ce qui se passait, le visir obtint d'Ibrahim un hatti-shérif (1), qui intimait à toutes les personnes réunies dans la mosquées l'ordre de se séparer à l'instant. Le muphti répliqua à cette ordonnance par un fetwa qui proscrivait le visir comme meurtrier des janissaires. Ibrahim, intimidé, consentit à déposer Méhémet, mais non à le faire mourir sans entendre sa défense. Le chef de la loi et ses adhérents élevèrent alors à cette dignité un des commandants des spahis, nommé Mourad. Celui-ci vint, accompagné d'une députation, se présenter à Ibrahim pour demander la tête de Méhémet. Le sultan l'accabla d'injures, le saisit par la barbe et le chargea de coups. Mourad, aidé de ses compagnons, s'arracha des mains d'Ibrahim, et sortit du sérail. Sur-le-champ tous les odas s'armèrent, les spahis montèrent à cheval, et vinrent assiéger le palais. La sultane validé, n'espérant pas dissiper cette tempête, consenti à la déposition du monarque.

Le lendemain, à la pointe du jour, la tête du grand-visir Méhémet fut exposée dans l'hippodrome. De son côté, le muphti et les principaux chefs du mouvement, s'étant rendus à la mosquée de Sainte-Sophie, le pontife harangua l'assemblée, et conclut qu'il fallait sommer le prince de venir rendre compte de sa conduite. Il rédigea un fetwa, qui fut porté au sérail par l'aga des janissaires et par les deux kadilesker (2). Ibrahim mit en pièces l'ordonnance du muphti. Mais l'aga fit observer au monarque qu'il y allait de sa vie, et promit de faire tous ses efforts pour obtenir qu'on lui permît de quitter le trône pour une prison. « N'y a-» t-il donc personne ici, » s'écria Ibrahim, « qui ait le courage de prendre ma défense? » et il courut se réfugier dans l'appartement de la sultane validé. Enhardi par la lâcheté du souverain, le muphti prononça sa déchéance, et il fut amené de force dans la salle du divan, où se trouvèrent réunis les grands dignitaires de l'empire et le chef de la loi : il s'abaissa jusqu'à supplier les assistants de lui laisser le sceptre, promettant de mieux gouverner à l'avenir. Mais le muphti l'accabla de reproches, et fit signe d'entraîner l'empereur déchu, que l'on jeta dans un cachot. Son fils, le jeune Mahomet, âgé de sept ans, fut proclamé, et conduit en litière à la mosquée de Jub, où il fut inauguré par le muphti. A son retour au sérail, on vint apprendre à ce dernier qu'Ibrahim s'abandonnait au désespoir le plus violent, et que ses cris se faisaient entendre hors des murs de sa prison. Suivi du nouveau grand-visir, il pénétra auprès du monarque détrôné pour lui ôter la vie ; mais les bourreaux refusèrent d'abord de porter les mains sur la personne d'un fils d'Othman, et il fallut employer la violence pour les forcer à remplir leur office. Ils étranglèrent Ibrahim le 17 août 1648 [de l'hég. 1058]. Il avait régné neuf ans, et en avait trente-un quand il expira (1). Ce prince, ayant passé sa jeunesse dans la solitude et la crainte, se montra, dès les premiers jours de son règne, aussi faible de corps que d'esprit. Cependant sa santé se raffermit, mais il n'en usa que pour se plonger dans la débauche. Indigne d'occuper le trône, on ne peut s'étonner qu'il n'ait pas su le conserver (2).

L'empereur-enfant Mahomet IV, que l'on venait d'élire, avait une mère, qui, par l'avénement de son fils, devenait sultane validé. Le vieux muphti, principal auteur de la révolution qui venait de s'accomplir, comprit que cette sultane ne pourrait s'accorder avec l'ambitieuse Kiosem (3); s'étant aperçu que le

(1) On donne ce nom à tous les édits signés par le sultan.

(2) Ces deux fonctionnaires sont les chefs de tous les cadis : l'un est chargé d'administrer la justice dans les provinces d'Europe, l'autre dans celles d'Asie.

(1) Les historiens turcs n'entrent dans aucun détail sur la mort d'Ibrahim; ils disent seulement qu'il reçut la couronne du martyre, et cependant ils ont noirci sa mémoire en l'accusant des vices les plus honteux et les plus dégradants.

(2) Voyez pour ce règne Cantemir, t. III, et l'histoire de l'empire ottoman, par Ricaut, t. II.

(3) L'ancienne sultane validé, mère d'Ibrahim et aïeule de Mahomet IV.

MCD 2019

grand-visir avait épousé les intérêts de la jeune validé, il résolut sa mort, et obtint le consentement de Kiosem, lui remontrant que ce sacrifice était nécessaire pour apaiser les spahis, qui avaient montré la plus vive indignation en apprenant le meurtre d'Ibrahim, et qu'on ne pouvait apaiser qu'en leur jetant la tête de l'assassin. Il ajouta que l'influence de Mourad et les fonctions dont il était revêtu lui permettraient de faire pencher la balance en faveur de Tourhane (1), à laquelle il voulait livrer le pouvoir. En conséquence, le muphti négocia un accommodement entre les janissaires et les spahis, et il fut réglé que pour satisfaire ces derniers on immolerait les bourreaux d'Ibrahim : ils n'avaient cependant obéi que contraints par la force. On les punit néanmoins du dernier supplice en les jetant à la mer. Leur perte importait à la sécurité du muphti, qui anéantissait ainsi les témoins de sa complicité avec le grand-visir. Ce ministre était allé à Scutari; à peine de retour à Constantinople, il fut arrêté en vertu d'un fetwa du muphti, confirmé par un hatti-shérif, qui le condamnait à la peine capitale pour avoir versé le sang de son souverain. Vainement il réclama contre cet arrêt, rendu par celui-là même qui avait pris part au crime dont on le chargeait; il ne put échapper à son sort, et on lui donna pour successeur Sciaus, ancien gouverneur de la Natolie. Ce ministre suivit les traces de son prédécesseur; il s'attacha à la jeune validé, et prit soin de se créer des partisans, en distribuant tous les timars et les sangiakats vacants à ses amis et à ceux de Tourhane. De son côté, Kiosem attira à sa cause Bectas, l'aga des janissaires, et convint avec lui de donner le sceptre à Soliman, frère cadet de l'empereur. En effet, Bectas agit si efficacement sur ses soldats, qu'il leur fit prendre les armes, et les réunit en conseil dans la mosquée d'Ortadjami. Tandis qu'ils délibéraient, le visir, averti qu'un mouvement se préparait, était sorti avec une faible escorte; rencontré par quelques détachements de janissaires, qui le conduisirent malgré lui à la mosquée, il se trouva en présence de Bectas, qui harangua les assistants, et leur dit que le gouvernement se trouvant entre les mains d'une jeune odalisque, privée d'expérience, il était nécessaire de changer cet état de choses, qui présageait le plus funeste avenir Sciaus ajouta que la sultane Kiosem était plus en état que sa rivale d'administrer les affaires, ayant pour elle la double garantie de l'âge et de l'expérience, et qu'il allait retourner chez lui pour y convoquer le muphti, les pachas du banc et les spahis, afin de délibérer avec eux sur les moyens qu'il fallait employer dans le but d'assurer le succès de l'entreprise. Il accourut sur-le-champ au sérail, et entra par la porte des jardins, qui était ouverte. Surpris de cette innovation, il demanda le bostangi-bachi, auquel il reprocha sa négligence. Cet officier s'excusa en disant qu'il avait agi par l'ordre de Kiosem. Sciaus, en s'avançant plus avant dans le palais, s'aperçut que les appartements de la vieille sultane étaient illuminés et ouverts à tout venant. Il ordonna au kislar-aga de faire fermer les portes et de garrotter les eunuques attachés au service de Kiosem; puis, ayant nommé un nouveau bostangi-bachi, ce dernier fit prendre les armes à tous les habitants du sérail; les avenues et les cours furent défendues par des pièces d'artillerie. On conduist la jeune sultane dans l'appartement de Mahomet, que le grand-visir fit placer sur son trône, entouré des principaux dignitaires de l'empire, que le ministre avait fait appeler. Il prit alors la parole, et exposa le but de la conjuration tramée par Bectas, au profit et par les ordres de Kiosem; il rappela que les lois du sérail avaient été violées, et que la transgression de ces lois méritait la mort. Cependant le jour commençait à poindre, et l'on entendit le canon tonnant contre les janissaires, qui s'étaient présentés en armes sous les murs du sérail. Sciaus comprit qu'il fallait agir, et somma le muphti de rendre un fetwa contre Kiosem. Il fut remis à des icoglans pour l'exécuter. Ceux-ci pénètrent daus le harem et se dirigent vers l'appartement occupé par la vieille sultane; mais elle avait disparu, et

(1) La nouvelle sultane validé, mère du jeune empereur.

MCD 2019

s'était blotie au fond d'une armoire, où ses bourreaux la découvrirent ensevelie sous plusieurs tapis. Ils l'arrachèrent de cet asile, et la traînèrent sur le parquet ; dans leur brutale avidité, ils lui arrachèrent les diamants et les bijoux dont elle était couverte, la dépouillèrent de ses riches vêtements, et finirent par l'étrangler.

Tandis que la complice de Bectas expirait par les mains des icoglans, cet aga s'était rendu au sérail, où il comptait être introduit sans éprouver de résistance : trouvant les portes fermées, les murailles garnies de défenseurs, il reconnut que le visir l'avait trompé, et rassembla en toute hâte tous les odas. Il allait commencer l'attaque, quand les portes du palais s'ouvrirent, et l'on vit paraître l'étendard de Mahomet, précédant une troupe nombreuse et bien armée, qui se mit en ordre de bataille. Un cavalier sort des rangs, et jette aux janissaires un papier ; c'était un hatti-shérif du grand-seigneur, ainsi conçu : « Je nomme l'aga des janis-» saires pacha de Bosnie, Kul-Kaïa pacha de » Temeswar, et Kara-Chiaus capitan-pacha ; » je leur enjoins de quitter sur-le-champ » leurs anciennes fonctions, et je donne aux » janissaires, pour chef, Kara-Assan-Ogli. » A peine les soldats eurent-ils connaissance de cette déclaration, que Bectas et ses deux collègues se virent abandonnés. Tous trois cherchèrent leur salut dans la fuite : découvert le lendemain, caché dans une cabane, Bectas fut étranglé ; Kul-Kiaïa était sorti de Constantinople pour gagner l'Albanie ; il tomba entre les mains d'un sangiak, et périt en se défendant : Kara-Chiaus succomba aussi les armes à la main ; ayant gagné la Natolie, il s'enferma dans une maison qui lui appartenait, et soutint un siége : il fallut recourir au feu pour le forcer de sortir ; il fut pris et mis à mort. Une amnistie, qui offrit le pardon à tous ceux qui avaient pris part à la révolte de Bectas, mit fin à l'effusion de sang, qui se borna aux trois victimes d'élite dont nous venons de parler. Toutefois, le grand-visir ne jouit pas long-temps de sa victoire ; au bout de quelques mois il tomba sous le poignard d'un assassin. Heureusement que les sceaux de l'empire échurent à un homme capable d'exercer les fonctions éminentes de premier ministre : c'était un vieillard nommé Méhémet Kiupruli, âgé de quatre-vingts ans ; il joignait à l'expérience, fruit d'une longue carrière, toute l'énergie de la jeunesse. La première mesure qu'il adopta fut de renvoyer de Constantinople les spahis, qui faisaient naître des désordres continuels dans la ville, parce qu'ils étaient sans cesse en hostilité avec les janissaires ; il assura par ce moyen la tranquillité dans la capitale, et s'occupa ensuite des affaires extérieures. La Porte était alors en guerre avec les Vénitiens au sujet de Candie. Hussein-Pacha fut envoyé dans cette île avec quarante mille hommes ; mais il obtint peu de succès. Le visir attaqua encore les Vénitiens en Dalmatie : ce fut dans cette campagne que le jeune empereur Mahomet fit ses premières armes [1658 de J.-C., et 1069 de l'hégire].

A cette époque, le pacha d'Alep voulant se venger du grand-visir, qui avait fait mourir son beau-frère, répandit le bruit qu'un des fils d'Amurat IV, proscrit par Ibrahim, avait échappé au fatal cordon, et rassembla des forces considérables, parmi lesquelles se trouvaient un grand nombre de spahis, qui croyaient combattre pour un prince de la race d'Othman. Kiupruli, ayant à ses côtés le jeune Mahomet, marcha contre l'imposteur, le battit, et parvint à étouffer cette insurrection dans le sang de ses principaux instigateurs. Le vieux visir intervint ensuite entre le Polonais et les Suédois, qui se faisaient la guerre, et ordonna à Ragotzi, vaivode de Transylvanie et vassal de la Porte, de ne point fournir de secours à Charles-Gustave (1) ; et, sur le refus de Ragotzi, le ministre le remplaça par un nommé Rédai. Mais Ragotzi, qui était aimé de ses ancien sujets, retint le souverain pouvoir, et vain quit une armée ottomane commandée par le pacha de Bude. Kiupruli s'apprêtait à marcher lui-même pour réparer cet échec, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle ; mais, avant d'expirer, il obtint de Mahomet que sa dignité passerait à son fils, qui méritait cette faveur, jusqu'alors sans exemple,

(1) Le roi de Suède.

MCD 2019

par les talents que l'on reconnaissait en lui. L'élévation du nouveau grand-visir excita une violente opposition qu'il ne parvint à calmer qu'en employant tour-à-tour l'indulgence et la sévérité. Cependant les hostilités qui continuaient en Transylvanie, amenèrent la guerre avec l'empereur d'Allemagne Léopold I. Ce prince avait obtenu des secours de la diète rassemblée à Ratisbonne; mais les troupes des confédérés, quoique nombreuses et braves, ne pouvaient obtenir de succès, car elles étaient sous les ordres de trois généraux indépendants l'un de l'autre, et qui ne voulaient pas suivre un plan uniforme d'opérations. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de cette lutte; nous dirons seulement que les soldats de Léopold ne triomphèrent que lorsqu'ils furent placés sous le commandement du célèbre Montécuculi; il remporta, près de Saint-Godard, une victoire importante qui fit perdre aux Turcs plus de vingt mille hommes, et amena une trève entre les deux empires [1665 de J.-C. et 1076 de l'hégire]. Le vaivode Abaffi, qui avait été nommé par la cour ottomane, fut reconnu en cette qualité par Léopold, qui laissa aux Turcs les villes de Waradin et de Neuhausel, tombées en son pouvoir par le sort des armes. L'empereur obtint en retour les provinces de Satmar et de Saboli; il se réserva le droit de conserver des garnisons autrichiennes dans les cités hongroises qui en avaient reçu durant la guerre (1). Les hostilités continuaient toujours entre les Turcs et les Vénitiens, sans que ni les uns ni les autres obtinssent de succès décisifs. Le grand-visir résolut d'aller porter la guerre à Candie; il y débarqua dans l'année 1667 [1078 de l'hégire], à la tête d'une armée formidable, et mit le siége devant la ville de Candie. Des volontaires de toutes les nations accoururent pour défendre cette place, et Louis XIV envoya sept mille soldats sous les ordres du duc de Beaufort. A la tête de cette troupe se trouvait l'élite de la noblesse française : on y remarquait le duc de Lafeuillade, qui avait amené deux cents gentilshommes entretenus à ses dépens. Beaufort fut tué sur la brêche; mais ses braves compagnons après avoir fait des prodiges de valeur, crurent devoir se retirer pour de légers mécontentements. Leur départ, dit-on, accéléra la capitulation, et la ville ouvrit ses portes après une résistance de plus de vingt-neuf mois. Cent dix mille Turcs avaient péri au pied des murs de Candie. Comme les habitants avaient obtenu la permission de s'expatrier, il n'en resta plus que trente qui ne purent ou ne voulurent pas abandonner leur patrie. Le visir fit une entrée triomphale dans sa conquête, où il ne trouva plus que des ruines fumantes, et où il n'eut pour spectateurs que ses propres soldats. Son premier soin fut de débarrasser les rues encombrées par des cadavres; puis il fit rebâtir les maisons ruinées par la guerre, et Candie ne tarda pas à se repeupler de Musulmans et de Grecs, qui vinrent s'y établir [1670 de J.-C. et 1081 de l'hégire].

Kiupruli intervint encore entre le roi de Pologne (1) et les Cosaques de l'Ukraine, vassaux de la république. Ceux-ci ne voulaient pas qu'on les traitât en esclaves. La Porte les prit sous sa protection, et l'empereur Mahomet, conduisant cent cinquante mille hommes, envahit la Podolie, province qui appartenait à la Pologne. La capitale, Kaminiek, tomba au pouvoir des Turcs; Lemberg éprouva le même sort; et, malgré l'éclatante victoire que Sobieski, grand-maréchal de Pologne, remporta sur le khan de Crimée, qui avait inondé la Pologne de ses nombreux soldats, le roi Michel conclut la paix aux plus honteuses conditions, car il céda aux Turcs toute la Podolie, et reconnut les Cosaques en qualité de vassaux de l'empire ottoman. Michel mourut peu de temps après avoir signé ce traité, et Sobieski prit sa place, porté au trône par l'éclat de ses services. Déjà la diète avait annulé le traité ignominieux de Boudchaz, et Kiupruli se disposait à venir se mesurer avec Sobieski, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. Il avait gouverné l'empire durant quinze années, et, dans ce

(1) Le prince Ragotzi était mort peu de temps auparavant.

(1) Michel I.

MCD 2019

long ministère, jusqu'alors sans exemple parmi les Turcs, il montra toutes les qualités du commandement. Politique habile, il eut encore une autre vertu bien rare en Orient, celle qui consiste à ne verser le sang que sur les champs de bataille ; il réussit même à faire observer à ses soldats toutes les lois de la discipline, qui distinguent les armées européennes. Ainsi, dans la campagne de Podolie, il fut défendu de rien enlever aux habitants, et des janissaires subirent la peine capitale pour avoir dérobé quelques légumes ; mais, en revanche, les troupes de Kiupruli vécurent dans l'abondance ; leur camp était toujours bien approvisionné, par la confiance qu'ils avaient su inspirer aux paysans, qui venaient en foule apporter des denrées. Si les Turcs eussent possédé plusieurs ministres de ce caractère, ils auraient pu s'élever au niveau des autres peuples de l'Europe, qui grandissaient à mesure qu'ils s'abaissaient [1675; de J.-C. de l'hég. 1086]. Kara-Mustapha, beau-frère de Kiupruli, et que celui-ci avait associé à son pouvoir en lui donnant la place de kaïmacan, hérita des sceaux, et reprit la guerre contre Sobieski. Il fit envahir la Pologne par deux cent mille hommes, sous les ordres d'un certain Ibrahim, surnommé le Démon à cause de ses barbaries (1). Néanmoins, après une campagne qui ne fut signalée par aucune action d'éclat ; la paix fut signée entre la Porte et la Pologne, aux conditions suivantes, savoir : que les Cosaques ne posséderaient que le tiers de l'Ukraine, et que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre. Mais le nouveau grand-visir ne sut pas ménager ces feudataires, qui finirent par se jeter dans les bras de l'empereur moscovite, qui promit de les défendre. En conséquence, le czar fit marcher des troupes au secours des Cosaques, et les deux peuples réunis battirent le seraskier Ibrahim. Pour réparer cet échec, le grand-visir engagea Mahomet à se mettre à la tête de l'armée ottomane ; mais, arrivé dans l'ancienne Thrace, le monarque, cédant à sa plus forte passion, celle de la chasse, ne voulut plus aller plus loin, et Kara Mustapha, chargé du commandement, fut battu comme l'avait été Ibrahim. Mustapha n'aurait pu garder long-temps le pouvoir, s'il n'avait été soutenu par l'éloignement de son maître pour les affaires, qui, ayant pris l'habitude, du vivant de Kiupruli, de se laisser gouverner, montrait la même docilité envers le successeur de ce ministre. Privé de talents militaires, Kara-Mustapha n'était pas politique plus habile, et engagea plusieurs querelles avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre, auxquels il refusait le droit de s'asseoir auprès de lui sur le même sofa. Sa cupidité surpassait encore son incapacité, et il saisissait toutes les occasions de s'enrichir par les moyens les plus iniques.

Cependant les Hongrois, à qui Léopold avait enlevé les priviléges, gardiens de leur liberté, s'étaient révoltés contre lui. Ils avaient pour chef le jeune comte Tekeli, dont le père avait succombé en combattant pour la même cause. Tekeli réussit à tenir en échec les Autrichiens, qu'il vainquit dans plusieurs rencontres. L'empereur essaya alors de le tromper en demandant une trêve durant laquelle il entama des négociations qui avaient seulement pour but de préparer de nouveaux moyens d'attaque contre son adversaire. Tekéli, se voyant hors d'état de résister, implora l'appui du grand-seigneur, le grand-visir déclara la guerre aux Autrichiens et marcha sur Vienne, dont il entreprit le siége avec une armée pour ainsi dire innombrable. Léopold, dès les premiers jours de l'invasion, avait quitté sa capitale avec sa famille, laissant au duc de Lorraine, son beau-frère, le soin de faire tête aux Ottomans. Ce dernier ayant fait entrer huit mille hommes dans Vienne, s'enferma dans un camp retranché, à quelques lieues de cette ville, où il attendit l'arrivée des Polonais, des Saxons et des Bavarois, qui accouraient au secours de l'Autriche. Le grand-visir ouvrit la tranchée au mois de juillet 1683, et il aurait pris la place, si son avarice n'avait empêché les janissaires de s'abandonner à l'impétuosité de leur bravoure ; car, la ville étant prise d'assaut, il aurait perdu les immenses richesses dont il rêvait déjà la pos-

(1) Le monarque polonais n'avait à opposer à cette multitude que trente-huit mille soldats.

MCD 2019

session. Il défendit, sous peine de mort, à ses soldats de risquer aucun assaut, et donna à Sobieski le temps de délivrer la ville. Ce monarque parut le 12 septembre : il avait sous ses ordres soixante-quatorze mille hommes, et comptait parmi ses lieutenants trois souverains et vingt-trois princes appartenant à des maisons régnantes. Il livra bataille à ses adversaires, qui, mal commandés, éprouvèrent une déroute complète. Kara-Mustapha prit la fuite, après avoir enlevé de sa tente l'étendard de Mahomet. Les vainqueurs entrèrent en foule dans le camp, où ils firent un immense butin. Un spectacle lamentable frappa leurs regards en y pénétrant : une multitude de femmes venaient d'être massacrées par les Turcs, qui, n'ayant pu les emmener, les égorgèrent pour qu'elles ne tombassent pas au pouvoir de l'ennemi. L'évêque de Neustadt recueillit les enfants de ces infortunées et les fit baptiser, au nombre de cinq cents. Les fuyards coururent sans s'arrêter jusqu'à Raab, à huit lieues du champ de bataille. Le grand-visir s'occupa alors de rallier son armée dispersée, et se vengea de l'échec qu'il venait d'éprouver en faisant périr ses principaux officiers, qu'il accusa faussement de l'avoir poussé à entreprendre le siége de Vienne. Il rétrograda jusqu'à Belgrade, où il s'occupa à préparer les moyens de conjurer l'orage que sa défaite avait amassé sur sa tête. Il y réussit par le crédit de la sultane validé, à laquelle il fit remettre de grandes sommes accompagnées de riches présents ; mais cette princesse étant morte quelque temps après, les accusations contre Mustapha se réveillèrent avec plus de force ; et le sultan, effrayé par les janissaires qui vinrent en foule demander la mort du grand-visir, n'hésita pas à sacrifier son ministre, qui se trouvait encore à la tête de quatre-vingt mille hommes. On lui dépêcha le chiaou-bachi et un autre officier, qui vinrent lui notifier l'ordre de mourir. Mustapha n'était pas aimé, et, voyant qu'il ne trouverait persoune pour le défendre, il se laissa étrangler sans opposer aucune résistance. Son kaïmakan karakaja Ibrahim le remplaça malgré lui. En effet, il ne voulait pas tenir les sceaux dans un moment où la position critique des affaires rendait le pouvoir si difficile à manier, et si dangereux pour celui qui l'exerçait. Néanmoins, forcé d'obéir, il voulut conclure la paix avec les Autrichiens, mais le sultan refusa d'y consentir. Sur ces entrefaites, les Vénitiens reprirent les armes contre la Porte, tandis que Sobieski et le duc de Lorraine continuaient à obtenir de nouveaux succès.

La campagne de 1685 fit perdre aux Turcs la Morée, conquise par Morosini, et Léopold rentra en possession de la Hongrie. Ces revers amenèrent la chute du grand-visir ; il eut pour successeur le séraskier Soliman-Pacha. Ce ministre rassembla trois armées, qui entreprirent vainement de résister aux ennemis de l'empire. Elles furent battues dans toutes les rencontres, et le grand-visir, qui avait pris part aux opérations militaires, n'osa pas retourner à Constantinople, où le mécontentement public était parveuu à son comble. Un iman (1) poussa la hardiesse de son zèle jusqu'à interpeller le grand-seigneur, auquel il reprocha son incurie et la dissolution de ses mœurs. Le monarque n'osa répondre à cet audacieux et encore moins le punir. Cependant le grand-visir, retiré dans son camp à Péterwaradin, voulut déployer une sévérité peut-être outrée contre ses principaux officiers. Comme il ne s'était encore signalé que par des défaites, il ne possédait pas l'amour et l'attachement des soldats, et, lorsqu'il voulut appliquer la rigueur des lois militaires à un aga qui avait mal rempli son devoir, une révolte subite éclata, et le visir, ne pouvant plus commander, s'échappa de sa tente, emportant avec lui les sceaux de l'empire et l'étendard de Mahomet. Les troupes nommèrent alors un grand-visir, Sciaus-Pacha, et prirent le chemin de Constantinople pour faire ratifier leur choix par Mahomet, et pour se faire payer neuf mois de solde qui leur étaient dus. Le sultan dépêcha à leur rencontre le sélictar-aga (2) et le reis-

(1) On donne ce nom à tout prêtre qui est chargé de desservir une mosquée.

(2) Cet officier est le porte-sabre du grand-seigneur, et remplit auprès de sa personne toutes les fonctions analogues à celles qui appartiennent au

MCD 2019

effendi (1); ils avaient pour adjoint le defterdar, ami particulier de Sciaus. Arrivés à Andrinople, où l'armée était déjà parvenue, les députés, ayant annoncé qu'ils venaient de la part du grand-seigneur, furent conduits auprès du nouveau général; mais durant le trajet, les soldats se saisirent du defterdar, et le massacrèrent. Ils étaient animés contre ce fonctionnaire, qui avait, disait-on, empêché qu'ils ne fussent payés. Sciaus, à qui les députés remirent les insignes de sa dignité, en lui prescrivant de retourner en Hongrie, ne se montra pas disposé à l'obéissance. Les officiers qui l'entouraient s'écrièrent qu'ils allaient à Constantinople, afin d'enseigner à l'empereur ce qu'il convenait de faire pour le salut de la patrie. Dès qu'il sut ce qui venait de se passer, Mahomet montra toute sa faiblesse : il avait bien accueilli d'abord le visir Soliman-pacha ; il lui demanda sa tête, comptant que la mort de ce ministre apaiserait le mécontentement des soldats, auxquels il promit en même temps le paiement intégral de ce qu'ils réclamaient. Pour effectuer cette promesse, il fit mettre en vente huit cents femmes de son harem, et employa sa vaisselle à faire frapper de la monnaie. Il renvoya en même temps le muphti, qui avait approuvé la guerre contre les Allemands.

Cependant les troupes n'avaient point suspendu leur marche, et le corps des ulemas, qu'on avait voulu soumettre quelque temps auparavant à payer une taxe, se disposait à les accueillir. Dans le but d'assurer son maintien sur le trône, en faisant disparaître tous ceux qui pouvaient y prétendre, comme issus du sang impérial, Mahomet voulut faire étrangler ses frères ; mais le kaïmacan Kiupruli refusa d'obéir, et mit en sureté les princes que l'on voulait proscrire. Sciaus-Pacha, à son arrivée, plaça des postes dans les différents quartiers de Constantinople, et se rendit au sérail, où il fut introduit en présence de Mahomet. Celui-ci, au lieu de montrer de la fermeté, descendit au rôle de suppliant : il protesta qu'ayant puni les ministres qui l'avaient trompé, il allait mieux gouverner à l'avenir, et, qu'au reste, il était prêt à quitter le trône et la vie si l'on exigeait ce double sacrifice. Sciaus fut profondément ému de l'abaissement d'un monarque naguère si puissant, réduit à n'employer que des prières pour défendre et sa couronne et ses jours. Il alla retrouver les chefs des ulemas et ses principaux officiers, rassemblés dans une mosquée ; mais quand il voulut parler en faveur du sultan, il fut interrompu par des apostrophes menaçantes, et on envoya au prince deux effendis, pour lui signifier qu'il avait cessé de régner. Mahomet répondit à cette injonction par une apologie de sa conduite, et des imprécations contre les rebelles ; mais l'un des effendis l'arrêta tout court en lui disant : « Nous n'avons » pas mission ni d'écouter ni de répondre à de » telles allégations ; descends du trône que » tu n'es pas digne d'occuper, et va prendre la place de tes frères, que tu voulais » égorger. » Remis aux mains du bostangibachi, le prince déchu fut renfermé dans une prison [1687 de J.-C.].

Mahomet avait régné quarante ans, durant lesquels l'empire turc retrouva son ancien éclat par les talents des Kiupruli. La mort de ces personnages illustres ayant mis fin aux succès glorieux qu'ils avaient obtenus, le monarque, livré à des hommes cupides et incapables, déchut rapidement dans l'estime de son peuple. Il était d'ailleurs méprisé par les soldats, dont il n'avait jamais partagé les périls et les travaux, et qui n'avaient pour lui aucune affection. Aussi la révolution qui le précipita du trône s'accomplit-elle avec tranquillité ; aucun sabre ne sortit du fourreau pour le défendre. Quoiqu'on lui reprochât un vice honteux et qui contrarie le vœu de la nature, il eut cependant de ses femmes sept enfants mâles, qui, à l'exception de deux, moururent en bas-âge. Il survécut lui-même cinq années à sa chute, et expira en 1692 [de l'hég 1104].

Soliman II, successeur de Mahomet, était âgé de quarante-six ans, qui s'étaient écoulés dans la retraite la plus profonde. Aussi ce prince était-il complétement étranger à

premier gentilhomme de la chambre dans les cours d'Europe.

(1) C'est le grand-chancelier et le ministre des affaires étrangères de l'empire.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl 32.

1. GÉNÉRAL DES TROUPES INDIENNES. 2. RICHE INDIEN.
3. CIPAYE OU SOLDAT INDOU AU SERVICE DE LA COMPAGNIE DES INDES.
4. DOMESTIQUE D'UN RAJAH.

Paris Imp. de Legay r de la Bucherie 1

la connaissance des hommes et à celle des affaires. Il refusa d'abord le sceptre par timidité, puis il se rendit aux instances qui lui étaient faites, et quand il eut la certitude que son frère était dépouillé du pouvoir. Sciaus, confirmé par le nouveau sultan dans sa dignité de visir, ainsi que tous les membres du divan, se trouva placé dans la position la plus critique; les soldats réclamèrent à grands cris et leur paie arriérée, et la gratification qu'on leur distribuait à chaque avénement. Le visir était hors d'état de satifaire à ces demandes, il répondit par des promesses. Après trois jours d'attente, les janissaires vinrent assiéger le visir dans son palais. Celui-ci, à la tête de ses gardes et de ses esclaves, fit une résistance désespérée; mais, accablé par le nombre, il succomba, et les assaillants, ayant pénétré dans son harem, se saisirent des épouses, des sœurs et des concubines de Sciaus, les dépouillèrent des bijoux dont elles étaient parées, arrachèrent jusqu'a leurs vêtements, les traînèrent, demi-nues, à travers la ville, et finirent par les mettre en vente. Échauffés par le succès de cet attentat, les séditieux commencèrent à piller; une lutte sanglante s'engagea entre les janissaires et les habitants, qui défendaient leur vie et leurs propriétés; il fallut que le muphti intervînt pour faire mettre bas les armes à la milice, qui, à la vue du chef de la loi, faisant porter devant lui l'étendard de Mahomet, se dispersa, et l'ordre fut rétabli. Le personnage qui reçut les sceaux après la mort du grand-visir ne les garda que quatre jours. Le sultan les remit à Mustapha-Pacha, qui employa généreusement la plus grande partie de sa fortune au service de l'État. En effet, il fit de grandes avances pour satisfaire l'avidité des janissaires, et réussit à les ranger à leur devoir. Devenus obéissants, ils marchèrent contre le pacha de Romélie, et le forcèrent de se soumettre aux conditions qui lui furent imposées. Les troubles intérieurs étaient à peine réprimés, que le gouvernement se vit dans la nécessité d'employer tous ses efforts pour maintenir sa domination en Hongrie. On se rappelle que le comte Tekeli avait pris les armes contre l'empereur, et s'était mis sous la protection de la Porte-Ottomans; un des généraux de Mahomet l'ayant fait arrêter et renfermer au château des Sept-Tours, Tekeli avait perdu, par suite de cet acte arbitraire, presque toutes les villes subjuguées par ses armes; il ne lui resta plus que les cités d'Agria et de Mongatz : cette dernière, où s'était renfermée son épouse, qui l'avait défendue avec un courage héroïque, venait d'être prise, et Léopold, déclaré roi, avait obtenu le droit de transmettre le trône de la Hongrie à ses héritiers directs. Toutefois le monarque autrichien ayant engagé une lutte avec Louis XIV, les Turcs profitèrent de cette circonstance pour faire de nouveaux efforts. Soliman arriva lui-même en Bulgarie, à la tête d'une armée nombreuse, mais incapable de la commander. Il chargea de ce soin un certain Rejeb, qui, de chef de brigands, devint tout-à-coup séraskier, c'est-à-dire général en chef. Attaqué par le prince de Bade, il éprouva deux sanglantes défaites, et périt par le cordon peu de temps après. Il fut puni non pas de son impéritie, mais de son impiété, car on l'accusa d'avoir eu recours à la magie au lieu d'implorer l'intercession du ciel pour diriger ses opérations militaires. Toutefois les Turcs, malheureux en Hongrie, recouvrèrent la Morée : elle se souleva contre les Vénitiens, qui l'attaquaient dans son culte. En effet, les habitants de ce pays suivaient la religion grecque, regardée comme schismatique par l'Église romaine. Une insurrection, dirigée par un certain Liberius, que le sultan tira du bagne pour en faire un prince de la Morée, dépouilla les Vénitiens de toutes les conquêtes de Morosini.

Les Turcs reprirent partout l'offensive, et ce fut l'œuvre d'un nouveau grand-visir, de la famille de Kiupruli, descendant des deux grands hommes d'État qui avaient illustré ce nom. Le nouveau ministre montra qu'il avait hérité de leurs talents. Investi du pouvoir, il commença par ramener l'abondance à Constantinople, et rétablir l'ordre dans toutes les branches de l'administration. Comme il fallait de l'argent pour subvenir aux frais de la guerre, il fit rendre gorge à tous les fonctionnaires chargés de la percep-

MCD 2019

tion des impôts; il ôta leurs fiefs à tous les timariots qui ne servaient pas en personne et s'imposa la loi de réserver les revenus publics à l'acquittement des dettes de l'État et de la solde des troupes. Il assembla ensuite une nouvelle armée, où il établit la discipline la plus sévère. Il ouvrit la campagne en Hongrie, s'empara de plusieurs places fortes, et vint mettre le siége devant Belgrade, qui se rendit; tandis que le visir s'était éloigné pour aller à la rencontre du général Veterani, qu'il eut la gloire de vaincre. De retour à Andrinople, où il fit une entrée triomphale, Kiupruli se préparait à poursuivre ses succès, lorsque Soliman II mourut d'une hydropisie, le 24 juin 1691 [de l'hég. 1103], après un règne qui avait duré trois ans et neuf mois. Ce prince, élevé dans la solitude et la dévotion, possédait toutes les vertus d'un derviche; mais il n'avait aucune des qualités nécessaires au rang suprême. Les historiens turcs vantent sa dévotion; mais ils conviennent que son ignorance en politique, et même en ce qui concernait les choses les plus communes de la vie, allait jusqu'à la stupidité. Heureusement il ne fit que passer au trône, sur lequel il n'aurait jamais dû monter (1).

Soliman avait un frère appelé Achmet, et qui n'était jamais sorti, comme lui, des murs du sérail : le grand-visir résolut de lui donner le sceptre, malgré l'opposition de quelques grands personnages qui auraient préféré un des fils de Mahomet IV. Ce monarque vivait encore, et reçut la visite du nouveau sultan, qui promit au prince déchu d'adoucir son sort, et qui en donna la preuve en lui envoyant plusieurs femmes du vieux sérail pour le servir et rendre moins amers les ennuis de sa captivité. Kiupruli continuait cependant ses préparatifs pour aller reporter la guerre en Hongrie, et décida le sultan à l'accompagner à Andrinople : mais, tandis qu'il s'occupait avec zèle des affaires de l'empire, Achmet prêtait l'oreille aux accusations portées contre son ministre par le kislar-aga et son kiaïa, dont les plaintes étaient répétées par les femmes du harem placées sous leur dépendance. Tout ce peuple d'esclaves ne pouvait pardonner au visir les réformes qu'il avait introduites, et qui blessaient leurs intérêts. Le kislar-aga était chargé, conjointement avec le muphti, de l'administration des biens appartenant aux mosquées, et s'était vu contraint de rendre compte des sommes immenses dont il était le dépositaire, et dont il avait coutume de s'approprier une partie. Dupe de son inexpérience, le sultan se laissa persuader que Kiupruli méditait de le déposer pour le remplacer par un de ses neveux. En conséquence, il fut résolu de mander le visir au sérail, où il serait mis à mort. Mais ce complot n'avait pas échappé à la curiosité sagace d'un muet; il courut avertir le ministre, qui assembla aussitôt l'aga des janissaires et ses principaux officiers. Dévoués à leur général, ceux-ci jurèrent de détrôner Achmet plutôt que de souffrir que Kiupruli fût sacrifié. Aussitôt ils font prendre les armes aux soldats, et marchent au sérail, conduits par le grand-visir. Épouvanté de cette démonstration, le prince n'hésita pas à apaiser la révolte en livrant à la vengeance de Kiupruli ses calomniateurs. Le kislar-aga fut puni par l'exil; mais ses complices furent pendus publiquement. Le ministre, débarrassé d'ennemis d'autant plus redoutables qu'ils avaient l'oreille du prince, se mit en campagne, et se rendit à Belgrade. Il avait en tête le prince de Bade, sur lequel il remporta d'abord un léger avantage. Quelques jours après, le visir attaqua un corps d'Allemands à Salankémen; mais, dans le feu de l'action, une balle le frappa mortellement, et les Turcs, consternés de la mort de leur chef, prirent la fuite. Le plus ancien pacha reçut le commandement, et sut empêcher les Autrichiens de tirer un grand parti de leur victoire. Le kaïmacan du grand-visir le remplaça; mais son avarice, son incapacité et sa cruauté causèrent bientôt sa chute, et les sceaux de l'empire furent donnés à Tarposchi, pacha du Diarbekir. Il ne tarda pas lui-même à être déposé. Buljulki-Mustapha, qui avait eu un commande-

(1) Consulter sur ce règne l'*Histoire de l'Empire turc*, par Ricaut et Cantemir.

MCD 2019

ment dans la guerre de Hongrie, fut revêtu de l'office de premier ministre, et, se mettant à la tête des troupes, il parvint à délivrer Belgrade, assiégé par les Allemands. Il reparut triomphant à Andrinople. Mais la sultane favorite, Fatima, qui venait de mettre au monde deux princes jumeaux, s'unit contre le ministre avec le muphti et le kislar-aga, et ils réussirent aisément à le renverser. L'empereur, en le destituant, lui laissa tous ses biens, et lui conféra quelque temps après le gouvernement de Damas. Ali-Pacha de Tripoli devint son successeur, et voulut d'abord faire la paix avec l'empereur et les Polonais; mais ses propositions ayant été repoussées, il envoya en Hongrie de nouvelles troupes, qui n'éprouvèrent que des échecs [1691 de J.-C., 1105 de l'hég.]. A la même époque les Vénitiens s'emparèrent de l'île de Chio et de quelques villes dans la Dalmatie.

Tandis que les Ottomans étaient battus en Europe, la fortune de leurs armes n'était pas plus heureuse en Orient, où l'émir de la Mecque pilla les pélerins qui vont chaque année au tombeau du prophète. Soixante mille musulmans furent dépouillés et vendus comme esclaves. Le prétexte de cette attaque était que l'empereur n'avait pas payé le tribut accoutumé au chef des Arabes, qui se paya de ses propres mains, et contraignit le sultan à s'acquitter envers lui; mais il ne rendit pas le riche butin qu'il avait fait. Achmet II végéta près de quatre ans sur le trône; il en avait cinquante quand il mourut le 27 janvier 1695 [de l'hégire 1107].

Achmet venait à peine d'expirer, qu'un eunuque noir courut avertir le sultan Mustapha que son oncle était mort. Ce prince sortit de son appartement, disons mieux, de sa prison, et se fit reconnaître par les bostangis et les icoglans, qui répandirent cette nouvelle au dehors du sérail. Cependant le grand-visir et le muphti avaient assemblé le divan, et cherchaient à entraîner la majorité des suffrages à donner le trône à un fils d'Achmet, âgé de trois ans. Ce choix leur assurait le pouvoir durant plusieurs années; mais tout-à-coup le selictar-aga et le chiaoux-bachi parurent dans l'assemblée, et annoncèrent que le nouveau monarque, Mustapha II, était sur son trône, et attendait qu'on lui rendît hommage. Il fallut obéir, car on entendait les cris du peuple et des soldats en faveur du souverain qui venait de succéder à Achmet. Ils allèrent se prosterner aux pieds de celui qu'ils avaient voulu priver du sceptre, et sans doute de la vie, suivant l'usage inhumain qui signalait chaque nouveau règne.

Mustapha était âgé de trente-trois ans, et, quoique élevé dans l'ombre du sérail, il avait un caractère absolu. Il commença par donner à sa mère le titre et les honneurs de sultane validé, et rappela à la cour tous ceux qui avaient joui de la faveur de son père, Mahomet IV; puis il se disposa à continuer la guerre contre l'empereur d'Allemagne. Le trésor était vide, il ne s'y trouvait que quinze bourses; le sultan le remplit en enlevant à la favorite de son prédécesseur les immenses richesses qu'elle avait amassées en vendant à son profit les grades et les dignités. Il dépouilla encore de ses biens le muphti, qu'il remplaça par Fezuli-effendi, son ancien précepteur. Le kislar-aga perdit aussi sa fortune, et son poste fut donné à l'eunuque noir qui avait prévenu le monarque de la mort d'Achmet. Quant au grand-visir, dont l'opinion dénonça l'avarice et la cupidité, il subit quelque temps après un sort plus rigoureux : convaincu d'avoir détourné les fonds affectés au service de l'artillerie, il fut étranglé, et ses trésors confisqués. Elmas-Pacha, autrefois favori de Mahomet IV, obtint les sceaux. Le monarque, ayant réuni une armée de quarante mille hommes, qu'il soumit à une discipline sévère, se mit à sa tête, traversa le Danube à Belgrade, et s'empara de Lippe et de Lital, qu'il ordonna de raser. Il marcha ensuite à la rencontre du général Veterani, qui n'avait que huit mille hommes. Attaqué par des forces supérieures, ce dernier aurait cependant remporté la victoire s'il n'eût été blessé au milieu de l'action; mais lorsqu'il eût quitté le champ de bataille ses troupes commencèrent leur retraite, et se retirèrent en bon ordre. Cet avantage n'avait rien de bien glorieux,

MCD 2019

cependant le peuple et les soldats célébrèrent le prétendu triomphe du sultan lorsqu'il reparut à Andrinople. Il est vrai qu'à cette époque arriva la nouvelle que l'île de Chio venait d'être prise sur les Vénitiens, et que les Moscovites avaient été contraints de lever le siége d'Azof. L'année suivante [1696, de l'hég. 1108], le sultan ouvrit la campagne et battit les Allemands ; mais ce succès fut contrebalancé par la chute d'Azof, dont le czar venait de s'emparer par une seconde attaque, qui fut plus heureuse parce qu'il avait pris à son service des officiers allemands, qui dirigèrent les opérations du siége. Dans le but de ravir la Hongrie à la maison d'Autriche, le sultan déclara Tekeli roi de cette contrée. Cependant le prince Eugène s'avançait pour combattre le nouveau monarque et son puissant allié ; il surprit les Turcs lorsque la moitié de leur armée avait déjà franchi la Teiss ; ceux qui étaient restés sur la rive ayant à leur tête le grand-visir, furent exterminés au nombre de vingt mille hommes, et dix mille se noyèrent [1697]. Le vainqueur n'eut pas la permission de poursuivre ses avantages, et la campagne se termina aux approches de l'hiver. Mustapha voulut encore tenter la fortune des armes ; néanmoins il ne livra aucune bataille, et des conférences s'ouvrirent à Carlowitz, bourg de Hongrie. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre y prirent part ; mais il fallut trois mois pour régler le cérémonial entre les représentants des diverses puissances. On ne put les mettre d'accord qu'en faisant construire un édifice circulaire, où se trouvait une vaste salle, percée d'autant de portes qu'il y avait de nations représentées au congrès. Les envoyés entrèrent en même temps, et s'assirent autour d'une table ronde. Après des discussions qui durèrent deux mois, la paix fut signée le 22 janvier 1699 [de l'hég. 1111]. Elle portait le nom de trêve. L'Autriche demeura maîtresse de la Transylvanie, et le sultan garda Temeswar : il fut stipulé que Léopold aurait la possession de tout le pays qui s'étend entre la Teiss et le Danube. La Russie conserva tout ce qu'elle avait conquis, et les Polonais obtinrent la restitution de Kaminiek, de la Podolie et de l'Ukraine. Quant aux Vénitiens, la Porte leur rendit la Morée, Sainte-Maure et les îles voisines : il lui resta la terre ferme avec Lépante. Tekeli fut sacrifié par son protecteur, qui lui donna, en échange d'un royaume une pension, et il acheva ses derniers jours à Péra, dans l'exil et l'obscurité.

La paix de Carlowitz avait été accueillie avec reconnaissance par les Ottomans, et cependant ceux là même qui l'avaient appelée de tous leurs vœux ne tardèrent pas à blâmer le sultan de l'avoir conclue. Ils ne respiraient plus que la guerre, prétendant qu'il fallait attaquer le monarque russe, tandis qu'il s'efforçait d'introduire dans son armée la discipline, la tactique et les évolutions en usage chez les nations de l'Occident les plus civilisées ; ils prétendaient encore que le czar augmentait sa flotte, et qu'il élevait des forteresses sur les rives du Boristhène. Pour s'assurer si ces bruits étaient fondés, le sultan envoya sur les lieux un de ses officiers appelé Kibléli, neveu du grand-visir Hussein-Pacha. Le ministre ne permit pas à Kibléli de rendre un compte sincère de sa mission ; il le contraignit, au contraire, à faire un rapport en opposition avec la vérité. Mais le kan de Crimée, qui avait donné l'éveil à la cour ottomane, fit remettre à Mustapha une nouvelle missive dans laquelle il affirmait de nouveau que les Russes faisaient des préparatifs menaçants pour la Turquie. Le sultan fit venir Kibléli ; il lui adressa des questions si pressantes, que ce dernier dévoila toute l'intrigue dont il avait été l'instrument. Conduit aux Sept-Tours, il périt étranglé ; mais le grand-visir, soutenu par le muphti, ne perdit que sa dignité, qui échut au pacha de Bagdad. Daltaban, on l'appelait ainsi, s'était distingué dans la campagne contre le prince Eugène. Son premier acte fut de condamner le traité de Carlovitz, qu'il regardait comme déshonorant. Il essaya donc de le rompre, en prétendant que les ministres ottomans avaient excédé leurs pouvoirs et méritaient d'être punis ; mais le chef de ces négociateurs, Rami-Effendi, était une créature du muphti, qui le déroba à la vengeance du grand-visir, et tous deux s'uni-

MCD 2019

rent contre le ministre, qu'ils accusèrent de discréditer le souverain dans l'esprit du peuple et des soldats. Le monarque, au lieu de s'enquérir de la vérité de ces allégations, prononça la destitution et la mort du visir, à qui l'on trancha la tête au sérail. Cette exécution irrita les janissaires, qui professaient une haute estime pour les vertus guerrières de l'infortuné visir. Sur ces entrefaites, les jebedjés (1) n'ayant pas reçu leur paye, en rejetèrent la faute sur le kaïmakan, qui, ayant voulu sévir contre quelques-uns d'entre eux, fit éclater une sédition. Les janissaires s'unirent aux jebedjés, et s'assemblèrent en armes, à l'instigation d'un officier des jebedjés nommé Karakah-Mahomet. Ils élurent grand-visir un ancien pacha appelé Dorojan, créèrent muphti Kiasi-Effendi, et nommèrent kaïmakan un certain Ferrari. Le nombre des séditieux s'éleva en peu de jours à cinquante mille hommes, qui marchèrent sur Andrinople, où se trouvait le sultan. Ce prince leur envoya l'iman de la cour pour écouter leurs griefs. Ce ministre de paix fut sur le point d'être mis en pièces par les soldats, qui arrivèrent aux portes d'Andrinople. Le grand-visir Rami sortit de la ville à la tête d'environ quinze mille hommes. Le combat allait s'engager, lorsque le muphti inauguré par les rebelles s'avança entre les deux armées, tenant en main le Koran, et invita les soldats du sultan à se réunir à leurs frères, qui n'avaient pris les armes que pour punir des ministres pervers. Les exhortations du pontife provoquèrent aussitôt de nombreuses désertions dans les troupes de Rami, qui, perdant tout espoir, prit la fuite. Karakah et le kaïmakan entrent dans la ville, marchent au sérail, et, introduits en présence de Mustapha, lui demandent avec arrogance les têtes du grand-visir, du muphti Fezula et de Maurocordato, premier drogman de la Porte. Ce dernier et le ministre Rami avaient disparu. Fezula fut livré seul aux soldats, qui l'amenèrent au camp, et lui firent subir les plus horribles tortures pour qu'il livrât ses trésors, puis ils l'égorgèrent. En vain le monarque confirma-t-il la nomination du visir Dorojan et celle du chef de la loi Kiasi, les révoltés ne furent pas encore satisfaits, et les chefs de la rébellion écrivirent au prince Achmet, frère de Mustapha, pour lui offrir le trône. L'empereur, à qui cette lettre fut remise, jugea que le sceptre allait passer en d'autres mains; il alla trouver le sultan Achmet, l'embrassa affectueusement, et le salua empereur : « Puisque le ciel, » lui dit-il, « vous met » à ma place sur le trône, n'oubliez pas que » je vous ai traité avec indulgence; je compte » que vous en userez ainsi envers moi. Ap- » pelé au trône par votre naissance, héri- » tez de mes droits; mais souvenez-vous » que votre élévation est l'ouvrage de quel- » ques traîtres qui vous arracheront la cou- » ronne, si vous laissez leur crime impuni. » Cette révolution eut lieu le 24 août 1702 [de l'hégire 1114]. Mustapha avait régné sept ans, et il en avait quarante lorsqu'il fut contraint d'abdiquer : il survécut à sa chute une seule année. Ce prince avait d'excellentes qualités, et sa déposition fut l'œuvre d'une soldatesque dont les fureurs ne pouvaient être conjurées ni par les vertus ni par les talents. Il fut le premier qui comprit l'état d'infériorité où la Turquie était tombée sous le rapport militaire, et il tenta d'y remédier en cherchant à plier ses soldats aux manœuvres pratiquées chez les Allemands; mais les janissaires ne voulurent jamais apprendre des évolutions et se soumettre à une discipline qui choquait leurs préjugés et aurait enchaîné leur valeur turbulente; cette tentative fut peut-être la première cause de la ruine de Mustapha.

Achmet III commença son règne par distribuer une gratification aux troupes; et, s'il accepta les dignitaires nommés par les rebelles, il prit ses mesures pour assurer leur punition. En effet, après s'être mis à l'abri d'une sédition nouvelle en disséminant les odas des janissaires et des spahis, il donna à Karakah la mission d'aller porter à la Mecque un kafetan et une épée que chaque empereur envoie au sherif à son avénement au trône. Karakah traversait à son retour la ville d'Alep, lorsqu'il fut saisi et mis à mort. Le grand-visir Dorojan fut dépouillé bientôt de

(1) C'est un corps de troupes qui se compose d'armuriers, tout à la fois ouvriers et soldats.

MCD 2019

son emploi et condamné à l'exil. Quant à l'aga des janissaires, on le manda au sérail, et il fut jeté à la mer. Le nouveau grand-visir, appelé Assan, engagea son maître à pousser plus loin sa vengeance; quatorze mille soldats, dénoncés comme ayant pris la part la plus active à la rébellion, furent exécutés secrètement. La cruauté du visir aurait pu devenir fatale au sultan, mais il ne tarda pas à lui retirer son office. Une intrigue de femme fut la cause de la chute d'Assan : ayant épousé la sœur du monarque, celle-ci fut soupçonnée d'avoir trahi la foi conjugale; elle se plaignit à son frère, et fit disgracier son époux. Le kaïmakan Kaïalili devint à son tour premier ministre, et fut remplacé, peu de temps après, par le baltagi bachi Mehemet, que sa complaisance et non ses talents conduisirent à une si haute fortune. Durant le règne de son frère Mustapha-Achmet, auquel on avait accordé une assez grande liberté, avait rencontré chez sa mère, la sultane validé, une jeune esclave nommée Saraï, pour laquelle il avait conçu la plus vive passion. Pour en prévenir les suites, qui auraient pu coûter la vie à Achmet et à sa maîtresse, la sultane maria celle-ci au fils du premier médecin du sérail. Mais l'époux, d'après le conseil de son père, ne crut pas devoir user de ses droits; et quand Achmet devint empereur, il lui amena sa femme, en protestant qu'elle ne l'avait jamais été que de nom; il obtint de la reconnaissance du monarque la place de kadilesker. Achmet ne put cependant faire rentrer la belle Saraï dans le sérail, car la loi s'y opposait. Ce fut alors que le baltagi-bachi Mehemet s'offrit à devenir son mari pour sauver les apparences, et il obtint en retour les sceaux de l'empire. Depuis cette époque, le sultan allait chaque jour, à la faveur d'un déguisement, chez sa maîtresse, où il tenait conseil, et il se laissait conduire entièrement par cette femme, qui n'avait ni l'esprit ni les talents nécessaires pour gouverner. Mehemet ne resta premier ministre que seize mois; on lui donna pour successeur Tchourlouri, pacha d'Alep, qui devint gendre du sultan. Ce fut durant son administration que le roi de Suède, Charles XII, vint se réfugier sur le territoire ottoman, à la suite de sa défaite à Pultawa. Le comte Poniatowski, son agent à Constantinople, entreprit d'armer la Porte contre la Russie, et parvint à renverser le visir, qui était opposé à la rupture de la paix. Ce dernier fut déposé, et perdit tous ses biens. Les sceaux échurent à Numan-Kiupruli, petit-fils du vainqueur de Candie; mais il fut renvoyé, et l'époux de Saraï reprit le poste de premier ministre. Achmet, entraîné par les intrigues du parti suédois, lui donna l'ordre de marcher contre les Moscovites : en signe de déclaration de guerre, on mit aux Sept-Tours l'ambassadeur de cette nation. Pierre-le-Grand avait à combattre deux cent mille Turcs, il crut pouvoir les vaincre avec quatre-vingt mille hommes, et s'avança sur les bords du Pruth, dans le voisinage d'Yassi, capitale de la Moldavie. L'hospodar (1) lui était vendu; mais ses sujets, prévenus contre les Russes, refusèrent de leur fournir des provisions. Tandis que l'abondance régnait dans le camp du grand-visir, les troupes du czar, affaiblies par la désertion, et décimées par la famine, se trouvèrent réduites à trente mille soldats, et le monarque s'estima trop heureux de signer un traité qui lui permit de se retirer sain et sauf avec son armée, à la condition de restituer Azof, de démolir les forts bâtis sur les Palus-Méotides, de retirer ses troupes de Pologne, et de payer au khan de Crimée un tribut annuel de quarante mille sequins [21 juillet 1711, de l'hég. 1123]. Mehemet s'était laissé influencer, et avait conclu cette paix à l'instigation de son lieutenant, Osman-aga, gagné par l'argent et les pierreries que lui fit remettre Catherine, épouse de Pierre. Le ministre n'avait d'ailleurs aucun talent pour la guerre, et s'épouvanta du désespoir des Moscovites, qui auraient vendu chèrement leur vie. Charles XII, retiré à Bander, accourait pour être témoin de la ruine de son rival; il n'arriva que pour le voir se retirer tranquillement : dans son indignation, il courut droit à la tente de Mehemet, lui reprocha sa conduite,

(1) C'est le titre affecté au prince chargé du gouvernement de ce pays.

MCD 2019

lui déchira sa robe avec ses éperons, et retourna dans sa retraite. Toutefois, dénoncé au sultan par Poniatowski, agent du roi de Suède, le grand-visir fut destitué, et son lieutenant mis à mort.

Cependant les Russes ne s'étaient pas pressés d'exécuter les clauses du traité, et Achmet se décida à les y forcer les armes à la main ; mais son favori, Coumourgi, apaisa la colère de son maître, et les Russes, ayant fait de nouveau la promesse de remplir les engagements qu'ils avaient contractés, les troupes ottomanes déposèrent les armes. Par contre-coup, Charles XII, sommé de quitter la Turquie, s'y refusa. Sept mille janissaires, avec plusieurs pièces de canon, prirent d'assaut sa maison. Le roi fut fait prisonnier ; conduit à Démotica, il retourna quelques mois après dans son royaume. Coumourgi prit enfin la place de grand-visir, qui était restée vacante plus de six mois. Le premier acte de son ministère fut d'attaquer les Vénitiens, sur lesquels il remporta de grands avantages. L'empereur d'Allemagne, Charles VI, allié des Vénitiens, prit leur défense, et Coumourgi envahit la Hongrie à la tête de cent cinquante mille hommes. Le prince Eugène marcha à sa rencontre, et, quoiqu'il eût des forces inférieures, il battit complétement les Turcs à Peterwaradin. Le grand-visir, blessé mortellement, expira le lendemain de la bataille [1716]. Le séraskier de Bosnie prit le commandement, et rallia les troupes vaincues sous les murs de Belgrade. Cette guerre, désastreuse pour les Ottomans, se termina par le traité de Passarowitz : la Porte garda la Morée ; mais elle perdit la Hongrie.

Cependant la Perse était tombée dans l'anarchie depuis que les Afghans, sous la conduite de leur prince, Mir-Maghmud, avaient renversé Shah-Hussein, dernier descendant de la race d'Ismaël. Les Turcs avaient profité de cet état de choses pour s'emparer de plusieurs provinces de la Perse ; mais un ancien chef de brigands, nommé Nadir, rétablit sur le trône le fils de Shah-Hussein, après avoir chassé les Afghans. Bientôt il provoqua la déchéance du monarque qu'il avait restauré, et s'empara du pouvoir suprême (1). Le nouveau prince envoya sommer la Porte de restituer les provinces de son empire dont elle s'était emparée. Le sultan et son grand-visir Ibrahim n'étaient pas préparés à soutenir la guerre : il fallait d'ailleurs de l'argent, et le premier ministre, pour s'en procurer, crut devoir faire revivre un impôt appelé bédead, et qui avait été quelquefois établi sur des marchandises de détail. En même temps, Achmet fit publier qu'il marcherait lui-même contre les Persans, et se rendit à Scutari, où devaient se rassembler les troupes. La plupart des grands fonctionnaires de l'État, à l'exemple de leurs maîtres, quittèrent Constantinople pour aller habiter leurs maisons de plaisance sur les rives du Bosphore. Cet incident favorisa l'insurrection, qui, tramée par trois hommes du peuple, précipita Achmet du trône. Ces trois hommes, appelés Patrona Kalil, Muslu et Ali, faisaient partie du corps des janissaires, et chacun d'eux exerçait, pour vivre, une petite industrie. Kalil vendait de vieux habits, Muslu des fruits, et leur camarade Ali fournissait du café à la populace. Le nouvel impôt froissait leurs intérêts ; ils se mirent à déclamer contre le gouvernement, et les deux camarades de Kalil, pour gagner des prosélytes, en vinrent même à donner gratis leurs marchandises. Patrona, de son côté, confectionna avec de vieilles étoffes trois drapeaux, qui servirent de signe de ralliement aux conjurés. Ceux-ci, divisés en trois bandes, se rendirent à la place de l'Atméidan, faisant entrer dans leurs rangs tous les soldats et habitants qu'ils rencontraient sur leur chemin. Les tambours, qui s'étaient joints aux rebelles, semèrent bientôt l'alarme dans toute la ville, où se trouvaient seulement l'aga des janissaires et le kiaïa du grand-visir. Le premier courut à l'Atméidan, et conjura les insurgés de se disperser ; mais, voyant que ses ordres comme ses prières n'étaient pas écoutés, il se perdit dans la foule, et, s'étant jeté dans une barque, il se fit conduire à Scutari, où il se renferma dans sa maison. Le kiaïa

(1) Nous renvoyons le lecteur à l'*Histoire de la Perse*, qui fait partie de ce volume.

MCD 2019

fit moins encore ; à la nouvelle de ce qui se passait, il disparut, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Sur ces entrefaites, Kalil, chef apparent de l'émeute, envoya briser les portes des prisons et des bagnes, dont toute la population vint grossir le nombre de ses partisans, et, au bout de quelques heures, il en comptait déjà trois mille. Le kaïmacan et le reis-effendi, prévenus à leur tour, et s'étant assurés que l'insurrection devenait formidable, se rendirent en toute hâte à Scutari, pour en prévenir le sultan et son ministre Ibrahim. Achmet débarqua, à l'heure de minuit, à la pointe du sérail, rassembla tous les membres du divan, dont plusieurs furent d'avis qu'il fallait marcher, à la tête des bostangis, des icoglans et de tous les officiers du palais, contre les insurgés. Mais le monarque décida qu'il fallait attendre le jour. Dès qu'il parut, on somma les révoltés de se disperser, et, sur leur refus, l'étendard de Mahomet fut déployé devant le sérail. Mais Ali, à la tête d'un détachement de six cents hommes, se plaça à quelque distance, dans le but d'empêcher, par des arguments ou par la force, que personne ne vînt se ranger sous l'étendard sacré. Ceux qui le gardaient étaient d'ailleurs moins nombreux que la troupe d'Ali. Cependant le trouble et la consternation régnaient dans le palais, où l'on ne savait prendre aucune résolution. Toutefois, le capitan-pacha vint, en personne, conduire les galères qu'il commandait, sous les murs du sérail. Déjà il avait pris terre avec quatre cents lévantis (1), lorsque Patrona-Kalil survint, accompagné de deux bataillons : ils firent feu, sans balancer, sur les lévantis, qui commencèrent à fuir. Kalil, s'adressant au capitan-pacha, lui dit : « Tu n'as rien à craindre pour ta vie, » car je n'ai pas oublié que tu as, jadis, » épargné la mienne (2); viens prendre » place parmi nous, et tu conserveras ton » grade. » Abdi, c'était le nom du capitan-pacha, suivit ce conseil, et il envoya chercher les canons du port, qu'il mit à la disposition des révoltés. Alors Kalil marcha sur le sérail, qu'il investit, et répondit à un nouvel envoyé du sultan que ses camarades ne déposeraient les armes que si on leur livrait le muphti, et quatre membres du ministère, entre autres le grand-visir. Il consentit cependant à épargner le chef de la loi, et se disposait à forcer les portes du sérail, lorsqu'elles s'ouvrirent, et montrèrent les cadavres d'Ibrahim et de trois autres ministres que le sultan venait de sacrifier. Mais Patrona et ses affidés s'écrièrent que ce n'était point le corps d'Ibrahim, mais celui d'un forçat, et qu'en outre, l'incapacité d'Achmet étant manifeste, il fallait mettre à sa place son neveu, le sultan Mahmoud. Le nom de ce prince passa de bouche en bouche, et fut répété par la foule, qui l'adopta aussitôt pour son souverain. Alors l'iman de Sainte-Sophie, Zadi-effendi, se présenta pour entrer dans le sérail : c'était ce personnage qui avait dirigé Kalil et assuré le succès de la révolution. Indigné de n'avoir pu obtenir la place de kadilesker, il avait juré la perte du muphti. Le divan était assemblé, Zadi fut introduit, et osa dire à Achmet, demandant si les rebelles, satisfaits de la mort des ministres, s'étaient séparés : « Le peuple et les soldats te répudient, et » veulent pour maître le sultan Mahmoud. » — « Eh bien, » s'écria Achmet, « que ne » m'a-t-on dit cela plus tôt? » et il alla chercher lui-même le nouveau monarque et l'installa sur le trône. « Je vous remets le » sceptre, » lui dit-il ; « n'oubliez pas que » Mahomet IV et Mustapha II, votre père, » l'ont perdu pour avoir suivi trop aveuglément les conseils de leurs ministres. Exa- » minez donc tout par vous-même. Je vous » recommande mes enfants et moi. » Il sortit ensuite pour aller occuper l'appartement que Mahmoud venait de quitter [1730 de J.-C., et de l'hég. 1143].

Achmet III avait deux passions favorites : celle des femmes et de l'argent. Il avait l'esprit cultivé; et s'il ne fut pas guerrier, il possédait l'esprit des affaires et n'était pas dénué de talents politiques. Sous son règne, des imprimeurs, venus de France, établirent

(1) On appelle ainsi les soldats de marine.

(2) Patrona avait été lévanti; condamné pour vol au gibet, le capitan-pacha lui avait fait grâce.

MCD 2019

des presses à Constantinople ; mais le chef de l'établissement étant mort, cet essai n'eut aucune suite.

Kalil se présenta au nouvel empereur Mahmoud I dans le costume de sa profession. Le sultan lui ayant demandé la récompense qu'il désirait, il répondit qu'il était satisfait, puisqu'il avait renversé des tyrans oppresseurs du pays, pour lui donner un nouveau souverain digne du trône où il venait de monter ; mais qu'il avait entendu dire que tous ceux qui avaient rendu de tels services n'étaient jamais morts dans leur lit. Le monarque jura qu'il n'attenterait jamais à ses jours. Il lui accorda la remise des nouveaux impôts, qui fut proclamée sur-le-champ dans les rues de la capitale. Kalil, Muslu et Ali ne crurent pas devoir accepter d'emplois, mais ils s'arrogèrent le droit de les distribuer au gré de leurs fantaisies ou de leurs intérêts. Lorsqu'on fit aux janissaires et aux spahis distribuer la gratification due à chaque avénement, Patrona prétendit que les nouveaux enrôlés devaient y prendre part ; aussi vit-on accourir une foule d'hommes de tout âge, et même des vieillards, qui se faisaient inscrire dans les odas, quoiqu'ils fussent incapables de porter les armes. Un nouveau lieutenant des janissaires ayant voulu s'opposer à ce désordre, Kalil l'accabla d'injures, et le malheureux fut immolé. L'aga, pour avoir déplu à Kalil, fut sur le point d'éprouver le même sort ; du moins ce dernier lui en fit la menace. En un mot, enivrés d'orgueil et d'impudence, les trois libérateurs de Mahmoud se croyaient en état d'imposer des lois à leur prince et à ses ministres. Le grand-visir Mehemet ayant rendu une ordonnance défendant aux janissaires de porter des armes dans la ville, Patrona et ses deux complices allaient chaque jour chez le ministre avec leurs sabres, et, prenant place sur le même sofa, ils lui dictaient insolemment leurs volontés. Le trait suivant fera connaître à quel point était montée l'audace de ces dominateurs. Kalil rencontra un jour un Grec qui exerçait la profession de boucher, et dont il avait reçu quelques secours ; il lui donna mille sequins, et lui promit la dignité d'hospodar de la Moldavie. En effet, le boucher créé prince de cette contrée, fut présenté à l'empereur en cette qualité ; mais il fallait payer cinq cents bourses, et l'hospodar improvisé n'avait pas encore rempli cette condition à la chute de son protecteur. Celui-ci, ne mettant plus de bornes à son omnipotence, forma le projet de donner les sceaux de l'empire à Muslu, et de se faire lui-même capitan-pacha. Mahmoud comprit alors qu'il fallait sacrifier des hommes qui semblaient résolus de régner à sa place ; par le conseil du grand-visir et du kan de Crimée, alors à Constantinople, la résolution fut prise de s'en défaire, et l'on concerta les moyens qui seraient mis en usage. Kalil, Muslu et Ali furent invités à se rendre au divan, où devaient se trouver seulement quelques pachas désignés par eux-mêmes ; mais, à leur entrée au sérail, accompagnés de trente janissaires qui leur servaient de gardes-du-corps, on retint ces derniers dans la première cour. Arrivés dans la salle du conseil, Patrona, Muslu et Ali s'assirent. quelques chiaoux se tinrent debout devant les sofas comme pour attendre des ordres. La délibération commença ; mais, à un mot prononcé par le vizir, les chiaoux se précipitèrent sur Kalil et ses deux amis, qu'ils poignardèrent. La suite des trois tyrans fut aussi mise à mort. Les portes du sérail s'ouvrirent, et il en sortit des chariots remplis des cadavres de ceux qu'on venait d'exécuter, précédés par des chiaoux criant au peuple : « Ainsi seront traités tous ceux qui voudront désobéir à notre sublime empereur ! » Depuis quelque temps, Zadi-Effendi, dont l'audace habile avait dirigé la révolution, ayant obtenu la dignité de kadilesker, objet de son ambition, avait abandonné Patrona et ses deux affidés, dont il s'était servi comme d'instruments ; de leur côté, les janissaires et les habitants de Constantinople, fatigués de tous les désordres qui se commettaient chaque jour, virent avec joie la punition de leurs auteurs ; ils témoignèrent leur satisfaction par des démonstrations publiques. Le boucher, devenu prince, ne put jouir de sa souveraineté ; on l'étrangla, ainsi que près de cinq cents individus qui s'étaient signalés par des violences et des rapines.

MCD 2019

Le premier ministre Mehemet, accusé d'avoir montré trop de condescendance, perdit les sceaux; on lui donna pour successeur Ibrahim-Cabaculak, ancien pacha d'Alep, dont le premier acte fut de déclarer que ceux qui s'étaient enrôlés pour obtenir la gratification à l'avénement du monarque ne recevraient pas la solde durant une année. Cette décision fit éclore des mécontentements, et deux princesses, filles du dernier empereur Achmet, les fomentèrent; car l'une d'elles, veuve du grand-vizir Ibrahim, aspirait à venger son père et son époux. Trois janissaires, à l'exemple de Patrona, de Muslu et d'Ali, se chargèrent de la mission de faire révolter leurs camarades, auxquels ils distribuèrent de l'argent. Tout à coup, dans la nuit du 25 mars 1731 [1144 de l'hégire] le logement de l'aga est envahi par les trois sédi-tieux, accompagnés de quatre cents janissaires. Ils se plaignirent des ministres, et sommèrent leur chef de livrer les drapeaux dont il est le dépositaire. Celui-ci les exhorte à se retirer; mais, voyant qu'il n'est pas obéi, il sort, et reparaît à la tête de quelques soldats, qui se jettent sur les révoltés. Blessé dans la lutte, l'aga court cependant au sérail annoncer ce qui se passait, tandis que les révoltés se rendent à la place de l'Atméidan, portant avec eux les marmites des odas. A la pointe du jour, le grand-visir, l'aga des janissaires et les pachas du banc, suivis de toute la population armée du sérail, fondent sur les rebelles, qui, après une assez vive résistance, se réfugient dans leurs quartiers. Ils furent contraints de déposer les armes. Soixante-dix insurgés faits prisonniers furent étranglés sur l'heure, et le grand-visir profita de sa victoire pour faire sortir de Constantinople la moitié des odas, qui durent aller rejoindre les troupes que l'on réunissait pour marcher contre les Perses. Les deux princesses instigatrices de la révolte subirent un châtiment: reléguées dans le vieux sérail, elles perdirent en outre leurs richesses par la confiscation. Un nouveau complot fut encore découvert, et le grand-visir livra au dernier supplice tous les individus que l'on soupçonna d'y avoir pris part. Un des condamnés ayant aperçu le sultan à une fenêtre, lui cria: « Apprends que tu ne »seras jamais en sécurité sur ton trône tant »que le pauvre peuple sera forcé d'acheter »du pain d'orge et de son, plus cher que celui »de froment. » Ces paroles causèrent la chute du grand-visir, qui voulut rendre responsables de ces abus plusieurs grands fonctionnaires, entre autres le kislar-aga et le capitan-pacha; mais ces derniers, étant soutenus par la sultane validé, firent destituer le grand-visir, et donner sa place à Topal-Osman, pacha de Silistrie. Malgré ses talents, Topal ne garda le pouvoir que quelques mois, et alla diriger la guerre contre les Persans. Victorieux d'abord, il finit par mourir dans une bataille où ses adversaires le défirent; il est vrai qu'ils étaient commandés par le célèbre Nadir, devenu roi de l'empire d'Ismaël. La Porte entra en lutte, sur ces entrefaites, avec les Autrichiens et les Russes; mais les incidents de cette guerre méritent à peine d'attirer notre attention, puisqu'ils n'eurent que des résultats de peu d'importance. La mort de l'empereur d'Allemagne, Charles IV, arrivée en 1740, mit en feu toute l'Europe; mais le sultan, qui avait offert inutilement sa médiation, garda la neutralité. Cependant la faiblesse du gouvernement fit naître des troubles à Constantinople, où éclatèrent plusieurs incendies ayant pour but d'avertir Mahmoud qu'il devait changer les dépositaires du pouvoir. En effet, il fut contraint d'envoyer à la mort son favori le kislar-aga, que ses concussions avaient rendu odieux. Né dans l'île de Bornéo, cet homme appelé Békir avait su plaire au sultan, et avait profité de sa faveur pour amasser des richesses s'élevant à plus de quarante millions dont le fisc hérita. C'est sous le règne de Mahmoud que naquit la secte des wahabis, dont nous aurons à parler plus d'une fois, puisqu'on les verra sur le point de se créer un empire indépendant dans cette Arabie, patrie de Mahomet, et qui fut le théâtre de sa gloire. Attaqué d'une fistule, le sultan expira le 13 décembre 1754 [de l'hégire 1168]. Il occupa le trône vingt-quatre années, et ne gouverna jamais par lui-même. Au lieu de s'occuper des affaires de l'empire, il passait tout son temps à fabri-

MCD 2019

quer lui-même des bijoux, conformément à un article du Koran, qui recommande à tous les mahométans d'exercer une profession manuelle.

Le frère de Mahmoud monta sur le trône sous le nom d'Othman II. Il avait toujours vécu dans la solitude, car les princes de la famille impériale n'ont de rapports qu'avec les esclaves des deux sexes qui les servent. Des eunuques sont leurs gouverneurs, des femmes esclaves dirigent leurs études; ils demeurent donc presque entièrement étrangers aux lumières de la science, aux plaisirs de l'esprit, et à la connaissance des hommes et des affaires. Aussi le monarque montrait-il une curiosité pour ainsi dire enfantine, puisqu'il assista déguisé en effendi, à l'audience que le grand-visir donna au comte de Vergennes, ambassadeur de France, et qu'il suivit le cortége comme un spectacle qui le captivait entièrement. Incapable de commander, il remit le pouvoir au kislar-aga, successeur de ce Bekir dont nous venons de raconter la fin tragique. Ce favori, pour mieux conserver son empire, ne voulut d'abord pas un emploi plus élevé que le sien; mais il fit et défit à son gré les grands-vizirs, qui n'étaient, au fond, que ses substituts. Cependant il céda à la tentation de jouer le rôle de premier ministre; mais une grave accusation dirigée contre lui détermina sa perte : on le chargea d'avoir entretenu des intelligences avec les deux neveux d'Othman, Mustapha et Abdul-Hamid; or, Othman, poursuivi par ses craintes, avait déjà fait périr trois frères des deux jeunes princes. Le vizir, qui méritait d'être puni pour sa cupidité insatiable, fut mis à mort à la suite d'une scène violente avec son maître, qui voulut même le frapper. Un effroyable incendie consuma, en 1755, une grande partie de la capitale. Le monarque avait projeté d'agrandir les rues; mais, les propriétaires ayant réclamé le terrain qu'occupaient leurs maisons, les rebâtirent sur le même emplacement, sans que le gouvernement s'y opposât. Jaloux de son pouvoir, l'empereur montra dans une occasion qu'il saurait le défendre; car le corps des ulémas ayant manifesté des prétentions qui tendaient à diminuer l'autorité du chef de l'État, Othman menaça plusieurs prêtres de les envoyer au supplice (1). Ce prince mourut en 1757; il avait tenu le sceptre trois années.

Comme son prédécesseur, Mustapha III avait passé la majeure partie de sa vie au fond du sérail, toujours menacé de tombe victime des terreurs du prince régnant. Il avait échappé miraculeusement à cette triste destinée, et l'on prétend que son visage portait encore les traces du poison que des mains perfides avaient mêlé à ses aliments; mais la force de sa constitution avait sauvé Mustapha, qui eut le bonheur, en arrivant au pouvoir, de rencontrer un homme digne de l'exercer à sa place. C'était Raghib-Pacha, grand-visir d'Othman, et qui avait été chercher Mustapha dans sa retraite pour le proclamer souverain de l'empire. Ce ministre, qui ne possédait les sceaux que depuis quelque temps, rétablit avec promptitude l'ordre dans toutes les parties de l'administration, et le pays fut bientôt en état d'attaquer comme de repousser ses ennemis. Raghib tint le timon des affaires durant cinq années [1762], et tenta d'introduire plusieurs réformes importantes, entre autres, l'établissement des lazarets, pour préserver la capitale de la peste; mais ce dernier projet ne put avoir d'exécution, repoussé par l'opinion des masses imbues du principe funeste de la fatalité. Raghib eut du moins la satisfaction de fonder une bibliothèque publique à Constantinople, dans le but d'inspirer à ses compatriotes le goût de l'instruction. A la mort de son vizir, Mustapha entreprit de gouverner par lui-même. Jamais œuvre ne fut plus difficile; car, au moment où il l'entreprit, le sceptre des Romanzow venait de tomber entre les mains d'une femme que ses talents politiques ont placée parmi les plus illustres souverains : c'était la célèbre Catherine II. Dès qu'elle se fut emparée de la toute puissance, elle en fit usage pour attaquer l'indépendance des peuples voisins de son empire, qu'elle projetait de soumettre à sa domination. Ce fut ainsi qu'elle parvint

(1) Ce supplice, subi par les seuls ulémas, consistait à être pilé dans un mortier.

MCD 2019

à donner pour roi à la Pologne le comte Stanislas Poniatowski, esclave couronné, dont elle fit le jouet de son ambition. Mustapha se montra très-mécontent de cette élection, car il en prévoyait les suites ; mais, ne pouvant encore se mesurer avec les Russes, il se contenta des explications de Catherine, qui prit l'engagement de ne pas attenter à la liberté des Polonais. Mais la czarine oublia bientôt ses promesses, et la guerre éclata de nouveau. Le kan de Crimée, Crim-Gueraï, chargé du commandement, obtint des succès contre les Russes, et en eût remporté de plus grands, sans doute, s'il n'avait été mis au tombeau par la jalousie du grand-vizir Mehemet-Emin, qui l'empoisonna. Ce dernier n'éprouva que des revers, et les expia par sa mort. On lui donna pour remplaçant Moldovanghi-pacha, jadis simple bostangi. Il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, et se fit battre à son tour [1769]. Il perdit les sceaux, et reçut en échange le commandement des Dardanelles. Encouragée par le bonheur de ses armes, Catherine résolut de précipiter la ruine de l'empire ottoman, en soulevant les Grecs, qui gémissaient sous la plus dure oppression. Elle se servit d'un aventurier de cette nation nommé Papaz-Oglou ; ce dernier parvint à organiser, parmi ses compatriotes, une insurrection qui éclata lorsqu'une flotte russe parut dans la mer Égée. Le commandant de cette expédition, Alexis Orlof, n'était pas, par ses talents, à la hauteur d'une semblable mission ; elle eût échoué dès le début de la campagne, s'il n'eût été secondé par l'Écossais Elphinston, qui vint le joindre avec une petite escadre russe. Cet habile marin anéantit la flotte turque dans la baie de Tschesmé [juillet 1770]. Il proposa ensuite à Orlof d'aller forcer les Dardanelles, et il y entra même avec trois vaisseaux ; mais, n'étant pas soutenu, il se vit dans la nécessité d'abandonner son entreprise.

Cependant les Russes, sous les ordres de Romansow, mirent en déroute les Turcs et les Tatars, qui, au nombre de deux cent mille hommes, étaient sur le point de les envelopper. Cette victoire donna aux vainqueurs la Bessarabie, et leur facilita la conquête de la Crimée, qui eut lieu en 1771. L'Autriche et la Prusse offrirent leur médiation ; elle amena un armistice, durant lequel on entama des négociations. Mais Catherine exigeait que la Crimée fût déclarée indépendante, et les Turcs ne voulurent jamais consentir à renoncer à cette souveraineté. La lutte continua, mêlée de succès et de revers, qui épuisaient les deux nations sans amener aucun résultat décisif, et la guerre durait encore lorsque Mustapha mourut, le 21 janvier 1774. Ce prince vit commencer la décadence de son empire, et ne put la prévenir, car elle était préparée depuis long-temps ; elle tenait à des causes qui remontaient à la vicieuse organisation dn gouvernement turc dont les ressorts étaient d'ailleurs usés par le temps.

Mustapha était père d'un fils né en 1762, qui régna depuis sous le nom de Selim III. Néanmoins, avant d'expirer, il envoya chercher son frère Abdul-Hamid, et le fit reconnaître pour son successeur. Ce prince était alors âgé de cinquante ans, et avait borné jusqu'alors toutes ses occupations à transcrire le Koran, et à fabriquer de ses propres mains des arcs et des flèches. Cependant l'empire n'avait jamais eu un plus pressant besoin d'être régi par un souverain qui fût assez fort pour l'arrêter sur le penchant de sa ruine : en effet, la puissance ottomane était en butte aux attaques d'adversaires plus ou moins redoutables. A leur tête se trouvaient les Russes, enorgueillis par tant de victoires qu'ils venaient de remporter ; d'un autre côté, le souverain de la Géorgie, royaume dépendant de la Turquie, s'était placé sous la protection de Catherine II, qui préparait encore les moyens de faire de la Crimée une province de ses États. En outre, plusieurs pachas, tant en Europe qu'en Asie, avaient secoué le joug de l'obéissance, tandis qu'en Afrique, l'Égypte était sur le point d'échapper à la domination musulmane. Depuis Selim I, cette contrée était gouvernée par un pacha ayant sous ses ordres une milice, celle des Mamelucks, placée sous le commandement de plusieurs chefs décorés du titre de beys. Ceux-ci ayant augmenté le nombre de leurs soldats composés, comme

MCD 2019

les premiers janissaires, d'esclaves étrangers, avaient fini par faire la loi aux représentants de la Porte. En 1746, un certain Ibrahim s'était rendu maître de toute l'autorité, et, lorsqu'il mourut, les beys se partagèrent le pouvoir, au détriment de l'Égypte, désolée par les rapines d'un gouvernement dont l'anarchie était le principe. Enfin, en 1766, un de ces tyrans, nommé Ali, ayant subjugué les autres beys, se déclara indépendant du maître de Constantinople. Il expulsa le pacha, fit frapper des monnaies en son nom, et porta ses armes jusque sur les bords de la Mer-Rouge. Il régna dix années; mais, trahi par son fils adoptif, Mohammed, qui fut reconnu pacha par la Porte, il périt dans un cachot. Tel était l'état de l'empire, lorsqu'Abdul-Hamid en prit les rênes; il s'abandonna d'abord aux conseils d'un simple bostangi, qui lui inspirait toutes ses résolutionss.

Les ministres furent renvoyés, à l'exception du grand-visir, Moussou-Oglou, qui possédait des talents militaires. Ce ministre marcha contre les Russes avec près de quatre cent mille hommes; mais cette multitude, sur la croyance que l'ennemi avait tourné la position que l'armée occupait, se dispersa sans combattre. Il ne resta au visir que douze mille soldats : bloqué dans son camp, Moussou-Oglou, avec l'assentiment d'Abdul-Hamid, conclut la paix. Elle fut signée à Kaïnardgi près de Silistrie, le 21 juillet 1774. Par ce traité les Tatars de la Crimée et du Cuban furent affranchis de la suzeraineté de la Porte, qui accorda, en outre, aux Russes le droit de naviguer dans toutes les mers de l'empire. Ces derniers restituèrent la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie; mais ils gardèrent Azof et plusieurs autres places fortes, et obtinrent que le monarque ottoman reconnaîtrait le partage de la Pologne, qui venait d'être dépecée par les souverains de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie.

Délivré de la guerre extérieure, le sultan s'occupa de punir les personnages qui avaient trahi leurs devoirs, et fit étrangler le prince Ghicca, hospodar de Moldavie, ainsi que plusieurs autres fonctionnaires, soupçonnés de s'être montrés infidèles ou peu zélés. Le capitan-pacha, Hassan-Bey, parvenu à la haute place qu'il occupait (1) par ses services, entreprit de faire rentrer dans le devoir les pachas révoltés et quelques brigands audacieux qui s'étaient créé des souverainetés. Parmi ces derniers figurait un chef arabe, nommé Daher, devenu maître de la Palestine, et avait pris le titre de cheick d'Acre et de Galilée : Hassan le battit, le tua, et mit à sa place Achmet, qui mérita par ses barbaries le surnom de Djezzar, c'est-à-dire boucher. Plus éclairé que ses compatriotes, Hassan protégea de son influence les écoles d'instruction et les fonderies établies à Constantinople par le baron de Tott. Cet officier, envoyé par la France auprès du kan de Crimée, Crim-Guéraï, s'était rendu à Constantinople après la mort de ce prince, et avait offert ses services au sultan, qui lui avait confié le soin de mettre en état de défense les châteaux des Dardanelles. Tott enseigna aux Turcs l'art de pointer et de servir une pièce d'artillerie. Hassan, de son côté, parvint à rétablir la marine de sa patrie en faisant construire des vaisseaux sous la direction d'ingénieurs européens. Sur ces entrefaites, Catherine souleva contre le kan de Crimée, Dewet-Guéraï, une partie de ses sujets, qui, à son instigation, choisirent pour prince Saïm-Guéraï, lequel finit par céder ses États à la Russie pour une pension. Cet incident fut sur le point de ranimer la guerre entre les Turcs et les Moscovites; mais la cour de Constantinople, qui sentait sa faiblesse, n'osa reprendre les armes, tandis que Catherine fit un voyage triomphal dans sa nouvelle conquête. Toutefois la Prusse et l'Angleterre ayant offert leur appui à Abdul-Hamid, il réclama l'évacuation de la Géorgie et le droit de visiter les vaisseaux russes lorsqu'ils passeraient le Bosphore. Catherine rejeta ces conditions, et la lutte recommença. La campagne de 1788 fut marquée par la prise d'Oczakow, enlevé d'assaut par les Russes. Leur général, le farouche Souvarow, se baigna dans le sang,

(1) Hassan-bey s'était signalé par son habileté et son audace à la bataille navale de Tschesmé, et dans plusieurs occasions.

MCD 2019

car la garnison et presque tous les habitants, au nombre de vingt-cinq mille, furent massacrés. L'intrépide Hassan ne fut pas plus heureux sur le Dniéper ; ses bâtiments, foudroyés par des batteries russes placées sur le rivage, furent désemparés, brûlés ou coulés à fond après un combat acharné qui dura deux jours. Le sultan survécut à peine quelques mois aux revers qui venaient de le frapper ; il expira le 7 avril 1789.

Selim III succéda à son oncle Mustapha, et, à son avénement, se trouva chargé d'un lourd fardeau, celui de soutenir la guerre contre les Russes et les Autrichiens. Ses armées furent encore vaincues par les soldats de Catherine et les troupes de Joseph II à la bataille de Rimnik. L'empereur d'Allemagne mourut sur ces entrefaites ; son frère Léopold, qui le remplaça, conclut la paix avec la Porte. Catherine continua seule la lutte et obtint de nouveaux triomphes ; son général, Souvarow, couronna ses exploits, dans cette campagne, par la prise d'Ismaël, où succombèrent trente-trois mille Turcs. Enfin un nouveau traité, conclu à Yassi le 9 janvier 1792, mit fin aux désastres de la guerre. Les Russes obtinrent la cession définitive d'Oczakow, et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, et consentirent à restituer leurs autres conquêtes. Cependant l'empire ottoman était en proie à de nouvelles convulsions, la Syrie et l'Égypte ne reconnaissaient plus son autorité, et, du côté de l'Orient, les Perses menaçaient ses frontières. Le sultan, pour conjurer les périls qu'il prévoyait, renvoya ses deux principaux ministres ; le capitan-pacha, Hassan, fut remplacé par un jeune page du sérail, appelé Kutchuk-Hussein, favori de Selim, et le grand-visir Joussouf par Meleck-Mehemet, âgé de quatre-vingt-six ans. Ces deux choix du monarque avaient pour but d'imprimer aux affaires une marche rapide, qui serait tempérée par l'expérience du premier ministre. Le nouvel amiral ne tarda pas à montrer qu'il était digne de sa fortune en purgeant l'Archipel d'un célèbre pirate grec, qui ravageait depuis quelque temps ces parages : en récompense de sa victoire, Hussein devint l'époux d'une nièce de son souverain. Tandis que Selim s'efforçait de pacifier les provinces désolées par des rébellions et des brigandages, le pacha de Widdin, Passewan-Oglou, se mit en révolte sur les bords du Danube, et obtint d'abord des succès assez importants : il osa même faire une entreprise sur Belgrade. La tête du rebelle fut mise à prix ; bloqué dans Widdin par une armée nombreuse, il parvint à faire lever le siége de cette place, et balança, par son courage et son activité, toutes les forces de la puissance ottomane.

Mais un événement plus grave vint augmenter les perplexités de la Porte. La révolution française, commencée en 1789, avait substitué à une monarchie vieille de quatorze siècles, une republique, qui avait grandi au sein des tempêtes populaires et des attaques de tous les rois de l'Europe. Après avoir subi plusieurs transformations, ce gouvernement avait enfanté une combinaison nouvelle, où le pouvoir exécutif était confié à cinq personnages portant le nom de directeurs. Ceux-ci formèrent le projet de s'emparer de l'Égypte dans le double but de pénétrer un jour par ce point dans l'Inde, où dominaient les Anglais, et d'éloigner de la France le général Bonaparte, dont les directeurs redoutaient l'ambition. La flotte, sortie de Toulon le 19 mai 1798, débarqua, le 1er juillet, auprès d'Alexandrie, et fit, en peu de mois, la conquête du royaume des Pharaons et des Ptolomées. Le lecteur trouvera dans une autre histoire les détails de ce glorieux événement (1) ; nous dirons seulement que Bonaparte, rappelé en France par de graves intérêts, laissa le commandement au brave Kléber, qui tomba, le 14 juin 1800, sous les coups d'un fanatique. Le général Menou le remplaça ; attaqué par deux corps de troupes anglaises et une armée turque, il se laissa battre, et conclut, le 9 septembre 1801, un traité, par lequel il restitua l'Égypte à la Porte. Selim essaya de rétablir son autorité dans ce pays ; mais, après de longues hostilités, les beys finirent par expulser le gouverneur turc. Un soldat albanais, appelé

(1) Voir l'*Histoire de l'Égypte*, qui fait partie de ce volume.

MCD 2019

Mehemet-Ali, s'était, par ses talents, élevé au rang de bey · il s'unit avec ses collègues pour chasser le représentant du souverain, et, lorsque les Anglais, en 1807, voulurent s'emparer des places maritimes de l'Égypte, il fit échouer cette entreprise. Bref, sa politique, souvent perfide, le conduisit à son but, celui de rester seul le maître, et il y parvint en rassemblant les mamelucks et leur chef dans la citadelle du Caire, où il les fit massacrer par ses soldats. Depuis cette époque, Mehemet règne sur les bords du Nil, sans avoir pris encore ni le titre ni les insignes de la souveraineté.

A l'époque où le Directoire présidait aux destinées de la France, il avait envoyé en ambassade auprès de Selim le général Aubert Dubayet, qui amena à sa suite une compagnie d'artillerie légère avec ses canons, que le grand-seigneur prit à son service. Précédemment le monarque avait fait élever dans sa capitale des casernes pour y loger des régiments de canonniers, de bombardiers et de fusiliers, auxquels on apprenait les manœuvres usitées parmi les troupes européennes. Cependant Bonaparte, après avoir renversé le directoire et gouverné sous le nom de premier consul, avait échangé ce titre contre celui d'empereur, et le général Sébastiani était son représentant à Constantinople, lorsque les Anglais voulurent contraindre le sultan à se réunir à la Prusse, à l'Angleterre et à la Russie, coalisées contre la France. L'amiral britannique, Duckworth, menaça, en cas de refus, de forcer les Dardanelles, et de bombarder Constantinople. Le ministère turc, consterné, ne songeait plus qu'à obéir à cette insultante injonction, lorsque l'ambassadeur français, ayant pénétré jusqu'au sultan, fit adopter un plan de défense, qu'il se chargea de mettre à exécution. Aidé de quelques officiers de sa nation, il commença à élever des batteries sur les deux rives du Bosphore, et bientôt les soldats et la population se joignirent aux Français. Le 20 février 1807, la flotte anglaise se déploya devant la ville, et le ministre britannique somma le sultan de remettre le château des Dardanelles, de livrer les vaisseaux turcs qui étaient dans le port, de déclarer la guerre à la France, et de rendre à la Russie la Moldavie et la Valachie. Mais il était trop tard pour faire accepter ces conditions; plus de neuf cents bouches à feu étaient prêtes à tonner sur les vaisseaux de l'amiral Duckworth, qui repassa le détroit non sans éprouver quelque dommage. A cette même époque, l'empereur Alexandre avait commencé la guerre contre les Turcs, tandis que les Serviens étaient en insurrection depuis plusieurs années sous la direction d Czerni-George, un de leurs compatriotes. Le Turcs essuyèrent un échec dans le voisinage de Lemnos; le capitan-pacha, Seïd-Ali, perdit dans cette action plusieurs de ses navires (1).

Nous avons dit que Selim nourrissait le projet de former des soldats mieux disciplinés et plus dociles que les janissaires; les militaires français venus à la suite du général Aubert Dubayet formèrent le noyau d'un bataillon, composé en grande partie de renégats étrangers; telle fut l'origine de la nouvelle milice à laquelle on donna le nom de Nisam Geditte. Ce corps, divisé en huit régiments, avait rendn de grands services durant les années 1803 et 1804, en exterminant des troupes nombreuses de brigands, qui, descendus des montagnes de l'Albanie et de la Bosnie, ravagèrent la Romélie et la Bulgarie : ils avaient même osé frapper d'une contribution Andrinople, la seconde capitale de l'empire.

La bravoure des Nisam-Gedittes leur concilia l'affection de Selim; mais elle leur valut la haine des janissaires, qui voyaient en eux des rivaux prêts à les supplanter. Le muphti avait approuvé par un fetwa la création du nouveau corps; mais ce pontife étant mort, le kadilesker de Romélie, qui était opposé aux nouvelles institutions, s'unit avec le kaïmacan, Mousta-pacha, qui partageait son aversion pour les innovations tentées par le sultan. Le premier disposait d'un corps redoutable par son influence sur l'esprit des peuples; le second se chargea de travailler

(1) Le capitan-pacha, Kutchuk-Hussein, neveu et favori de Selim, qui avait conservé l'amitié du sultan, était mort en Égypte en 1808.

MCD 2019

les janissaires et les autres troupes. En effet, les châteaux des Dardanelles et les batteries du Bosphore étaient confiés à la garde des Nisam-Gedittes et d'une autre milice, les *yamacks-labiélis*, ou servants de batterie. Mais, quoique réunis pour le même service, ces deux corps avaient de fréquentes querelles, excitées sourdement par Mousta-pacha. L'ancien reis-effendi, Mahmoud, ayant été chargé d'acquitter la solde des yamacks, et de les engager en même temps à revêtir l'uniforme des Nisam-Gedittes, les yamacks voulurent mettre en pièces Mahmoud, dont les nouveaux soldats prirent la défense. Une lutte sanglante s'engagea, et Mahmoud était parvenu à s'échapper, lorsqu'il fut poursuivi et atteint par quelques yamacks, qui l'égorgèrent. Cet assassinat présageait une révolte; il demeura impuni, grâce à la coupable indulgence du kaïmacan. Les émissaires de ce ministre parvinrent à déterminer les yamacks à se réunir auprès du village de Bujukdéré. Ils choisissent pour chef un de leurs officiers, Kabakchy-Oglou, qui les mène droit à Constantinople. Dès qu'ils sont arrivés, Mousta-pacha mande plusieurs fonctionnaires, qu'il livre en holocauste à cette soldatesque. Kabakchy se rend ensuite à la caserne des janissaires, qu'il entraîne sur ses pas. Il obtint le même succès auprès des topjis, et va s'établir dans la place de l'Atméidan. Les janissaires s'y rendent avec les marmites des odas, qui imposent à tous les membres de ce corps l'obligation de les suivre.

Après avoir harangué tous les assistants, Kabakchy leur lut une liste de proscrits dressée par les soins du kaïmacan, et envoya des assassins pour immoler les victimes, dévouées à la mort. La plupart succombèrent, et l'on apporta leur tête au chef des rebelles. Cependant le sérail était fermé et confié à la garde des pages, des bostangis et des baltagis. Les insurgés se présentent devant le palais en demandant la tête du bostangi-bachi, qui avait tenté vainement d'étouffer l'insurrection. Tous les grands personnages qui entouraient Selim lui conseillaient d'apaiser la révolte par ce pénible sacrifice; mais il refusa de commettre cette lâcheté, et ne céda qu'aux instances du proscrit, qui offrit lui-même sa vie pour sauver celle de son souverain. On jeta sa tête du haut des murs du sérail, et elle fut portée à Kabakchy-Oglou. En même temps, Selim accorda la suppression des Nisam-Gedittes.

Mais les instigateurs du mouvement n'étaient pas satisfaits, et Kabakchy, instrument docile de leurs volontés, rassembla de nouveau les soldats sur la place de l'Atméidan, et, prenant la parole, il leur dit « que » le triomphe qu'ils avaient obtenu ne serait » assuré que lorsque Selim serait déposé, et » que ce prince, ayant perdu la confiance du » peuple et de l'armée, il fallait consulter le » muphti pour qu'il désignât celui qui de- » vait prendre la place du souverain déchu. » Aussitôt il rédigea la question suivante, adressée au pontife : « Tout padischah qui, » par sa conduite et les actes de son gouver- » nement, viole les principes religieux pres- » crits par le Koran, mérite-t-il de rester » sur le trône ? » Le muphti rédigea en réponse un fetwa contenant ce peu de mots : « Non, mais Dieu sait le meilleur. » Cette démission ayant été rapportée à Kabakchy, il la fit connaître aux soldats et au peuple, et déclara qu'en vertu de la volonté du ciel et de celle de la nation, Selim devait être remplacé par Mustapha III, fils du sultan Abdul-Hamid. Le muphti se chargea de notifier cette résolution au sultan. Introduit dans le sérail, il s'acquitta de sa mission avec les formes du respect et du regret, et Selim, voyant que toute résistance serait inutile, se soumit à cet arrêt; il sortit de la salle pour aller se renfermer dans son appartement, devenu désormais une prison. Il rencontra son successeur, qui allait recevoir les hommages de ses nouveaux sujets, et lui adressa quelques paroles pleines de raison et de dignité [juin 1808]. Quand le bruit de la déposition de Selim se fut répandu au-dehors, les Nisam-Gedittes se dispersèrent, et leurs casernes furent pillées par les janissaires. Mustapha conserva les ministres de son prédécesseur qui avaient échappé à la proscription, remplaça ceux qui avaient péri, et l'ordre se rétablit promptement dans Constantinople.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris, Imp. de Legay, r. de la Hueherie, 1.

Pl. 33.

Léonce Thuillier Sculpt.

MOSQUÉE DE MUSTAPHA, PRES DE BÉEJAPORE (Indostan.)

Le successeur de Selim, Mustapha IV, garda à peine quelques mois la couronne qu'il venait d'obtenir par une révolte. S'il eût été doué des qualités que réclamait sa haute position, il eût pris des mesures énergiques et décisives pour consolider son pouvoir. Il ne songea pas même à se concilier l'affection du peuple en supprimant les taxes qui avaient été établies pour l'entretien des nisam-gedittes, et demeura dans son palais, s'enivrant des plaisirs qui lui avaient été jusqu'alors refusés.

Cependant une armée nombreuse était en marche, et devait se réunir à Schumla, sous les ordres du grand-visir, afin de marcher centre les Russes, qui occupaient la Valachie. Mais le ministre ayant montré peu de sympathie pour la révolution qui venait d'éclater, fut destitué, et on lui donna pour successeur Tcheleby-pacha. A la même époque, une émeute, excitée par les janissaires, fit égorger l'aga, qui avait aussi désapprouvé la destitution de Selim. Les armées étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque le traité de Tilsitt, conclu contre Alexandre et Napoléon, fit mettre bas les armes aux Russes et aux Ottomans, en vertu d'un armistice amené par les soins d'un commissaire français. La Porte suspendit aussi toute hostilité contre les Serviens. Revenons maintenant à Constantinople, où le muphti, le kaïmacan et Kabakchy Oglou régnaient pour ainsi dire sous le nom du nouveau sultan. Ces trois hommes ne tardèrent pas à se brouiller; le dernier s'étant uni avec le chef de la loi, le kaïmacan fut remplacé par une créature du muphti et de son allié, qui avait reçu pour récompense le commandement des yamacks, et la garde des châteaux du Bosphore, ce qui le rendait tout-puissant dans la capitale.

Cependant le pacha de Routschouk, Mustapha-Bairactar, qui s'était distingué en Hongrie contre les Autrichiens, et s'était élevé au poste qu'il occupait par ses services, méditait de faire remonter Selim sur son trône. Il accueillit le kaïmacan déposé, et tous deux unirent leurs ressentiments pour travailler de concert à la ruine du nouveau sultan. Le grand-vizir, depuis la paix de Tilsitt, résidait à Andrinople, entouré de quelques troupes Bairactar lui envoya un de ses affidés, qui proposa au ministre de renverser le muphti et Kabakchy, lesquels disposaient insolemment du pouvoir que leur abandonnait le faible Mustapha En exécution du plan qui avait été arrêté, le pacha de Routschouk se rendit à Andrinople avec quatre mille hommes, se faisant suivre à quelque distance par douze mille autres qui étaient également dévoués. Presque tous les ministres étaient alors auprès du vizir. Dans un conseil tenu à l'arrivée de Bairactar, il fut convenu que le grand-vizir et ses collègues prendraient le chemin de Constantinople, sous le prétexte de rapporter au sérail le sandjak-scherif (1). Mais, avant de se mettre en marche, un certain Hadji fut dépêché avec cent cavaliers pour se défaire de Cabackchy Oglou, qui demeurait au village de Fanaraki, sur les bords du canal. Hadji, pénétra dans la maison du proscrit et le poignarda. Quand il annonça la nouvelle de cette execution aux yamacks, dont il était nommé le commandant, ceux-ci, excités par les plaintes d'un oncle de la victime, voulurent massacrer Hadji et sa troupe, qui parvinrent à gagner la tour du fanal d'Europe, où ils se renfermèrent. Les yamacks ne purent les forcer dans cet asile, et les assiégés réussirent à regagner l'armée qui s'avançait sous les ordres du grand-vizir et de Bairactar. Le sultan fut sommé de renvoyer le muphti, de licencier les yamacks, et de punir leurs principaux officiers, qui avaient opprimé tous les bons musulmans, et jusqu'au souverain lui-même. Mustapha accorda tout ce qu'on lui demandait, et se rendit en pompe au camp de Bairactar, qu'il combla de prévenances et de caresses. Mais celui-ci n'avait encore exécuté que la moitié de son plan; quelques jours après la visite dont il avait été honoré, ayant su que le monarque était sorti du sérail pour aller passer la journée à l'un de ses kiosques, Bairactar fit prier le grand-visir de se rendre auprès de lui, et lui déclara qu'il allait marcher au

(1) C'est l'étendard de Mahomet, que l'on ne déploie que dans les grandes occasions.

MCD 2019

palais pour rétablir Sélim sur le trône. Le ministre ayant montré de l'indécision, il ordonna qu'on l'arrêtât, et fit prendre les armes à ses soldats pour aller, disait-il, reporter l'étendard de Mahomet au sérail. Les gardes laissèrent Bairactar et son cortége pénétrer dans la première cour; mais le bostangi-Bachi fit fermer les portes de la seconde. Il parut à l'un des créneaux, et déclara qu'il n'ouvrirait que sur l'ordre de Mustapha. « Il ne s'agit plus de ce prince » lui cria le pacha de Routschouk; » c'est le sultan »Sélim qui est notre maître, et que nous »venons replacer sur le trône. » Aussitôt il ordonna d'enfoncer la porte à coups de canon. En ce moment arriva un message du sultan, qui venait de rentrer dans son palais, car les conjurés n'avaient pas pris la précaution de s'emparer des dehors du sérail du côté de la mer. Mustapha fit dire à Bairactar que Selim allait paraître sur-le-champ. Il envoya le kislar-aga et plusieurs eunuques dans l'appartement du monarque déchu, qu'ils étranglèrent. La porte du sérail s'ouvrit alors, et Bairactar s'étant avancé pour offrir ses hommages à Sélim, ne vit plus que son cadavre. Il resta immobile de surprise et de douleur; mais, reprenant toute son énergie, il dit à ses soldats : « Qu'on arrête le » sultan Mustapha; qu'on proclame à sa » place le sultan Mahmoud, et que l'on » égorge les assassins de Sélim. » Ses ordres sont exécutés, mais on eut quelque peine à trouver le nouveau prince, qui s'était caché sous un amas de nattes et de tapis [1808].

Mahmoud II était le trentième monarque assis sur le trône fondé par Othman. Son premier soin fut de faire célébrer avec magnificence les obsèques de Sélim, car il chérissait la mémoire de ce prince, qui avait pris soin de son éducation, et qui lui avait montré toute la tendresse d'un père. Sélim avait voulu, comme Pierre-le-Grand, régénérer toute sa nation; mais il n'avait ni le génie ni la fermeté du czar, qui exécuta par lui-même toutes les grandes choses qu'il entreprit. Ses vices mêmes lui furent utiles. Quand il voulut créer une armée il se fit soldat, et devint matelot quand il voulut avoir une marine. Le sultan, au contraire, avait toujours mené une vie molle, et ne savait braver ni le péril ni la fatigue : il échoua pour avoir entrepris une tâche trop au-dessus de ses forces. Bairactar avait reçu les sceaux de l'empire, et fut d'abord l'idole du peuple et des soldats; mais cet enthousiasme s'éteignit bientôt pour faire place à la haine. En effet, Bairactar tenta de rétablir les nisam-gedittes sous un autre nom, et, lorsqu'il paraissait en public, ses gardes traitaient avec brutalité la foule réunie sur son passage. Pour autoriser ses projets de réforme, le vizir imagina de convoquer à Constantinople tous les pachas. Ceux qui n'étaient pas trop éloignés de la capitale se rendirent en personne à son invitation, d'autres s'y firent représenter par des agents. On soumit à cette assemblée un plan ayant pour but d'apporter des modifications importantes à l'institution des janissaires. Les principaux articles de ce réglement tendaient à forcer ces soldats à demeurer dans leur caserne, et à les contraindre à se soumettre à la discipline et aux manœuvres des troupes européennes. La majorité des assistants adopta les vues du gouvernement, et promit de concourir à leur application. Kadi-Pacha, l'ancien commandant des nisam-gedittes, resta à Constantinople avec trois mille hommes, et deux autres pachas laissèrent aussi dans la capitale une partie de leur suite; mais le grand-visir, qui avait montré d'abord de l'adresse et de la modération, s'abandonna bientôt à la fougue de son caractère, et s'aliéna toutes les classes de la nation. Il crut cependant pouvoir braver la haine publique; soutenu par les soldats qu'il avait amenés, et ceux de Kali-Pacha, campés dans le voisinage de Constantinople. Mais les ennemis de Bairactar ayant fait attaquer le territoire de Routschouk par l'ayan de Philippopoli, il fut contraint d'envoyer la plus grande partie de ses troupes pour repousser cette agression. Quand on vit qu'il était presque désarmé, ses adversaires firent éclater dans Constantinople une insurrection terrible, qui commença par un incendie allumé par les janissaires. Les soldats de Bairactar furent massacrés, et cet homme si intrépide, au lieu

MCD 2019

de se mettre à la tête de ses partisans et de vaincre ou de périr les armes à la main, alla se renfermer avec une favorite et un eunuque dans un tour. En vain kadi-pacha déploya autant de courage que d'habileté, les janissaires et leurs adhérents l'emportèrent ; ils mirent le feu aux casernes occupées par la nouvelle milice, massacrèrent les soldats de ce corps qui échappèrent à l'incendie, puis coururent au sérail, demandant à grands cris le rétablissement de Mustapha. Entraîné par une horrible nécessité, le sultan ordonna d'étrangler ce prince, qui était son frère, et comme Mahmoud était le seul prince qui restât de la famille d'Othman, il n'eut plus rien à craindre des rebelles. Ces désordres durèrent deux jours, et quand ils furent apaisés, on trouva Baïractar et ses deux compagnons qui avaient été asphyxiés. Tous ses amis cherchèrent leur salut dans la fuite ; mais la plupart furent découverts et mis à mort.

Mahmoud, après la mort tragique de son vizir, prit en main les rênes du gouvernement ; son premier acte fut de signer la paix avec la Grande-Bretagne, malgré l'opposition de la France et de la Russie. Cette dernière puissance avait entamé des négociations avec la Porte, et un congrès devait être ouvert à Yassi ; mais la conclusion de la paix avec l'Angleterre, qui arriva sur ces entrefaites, fit rompre les conférences, et la lutte recommença entre le sultan des Turcs et l'empereur moscovite. Le prince Bagration, ayant franchi le Danube et mis en déroute un corps ottoman, se rendit maître de Rassewat, tandis que la forteresse d'Ismaël tombait au pouvoir d'un de ses lieutenants. Néanmoins, le grand-vizir, vieillard de soixante-douze ans, ne recula pas devant le vainqueur ; attaqué près de Silistrie par Bagration, il le repoussa et le contraignit à repasser le Danube [1809]. La campagne suivante fut encore signalée par des revers : les soldats de Mahmoud furent battus par les guerriers d'Alexandre, qui restèrent en possession de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie, où ils prirent leurs quartiers d'hiver. Le sultan avait manifesté l'intention de se mettre à la tête de ses troupes pour réveiller leur énergie ; mais les intrigues du muphti, appuyé par l'aga des janissaires, ne permit pas au monarque de paraître en personne sur les champs de bataille ; il fut contraint de rester au sérail, et le souvenir de l'opposition que venait d'éprouver sa volonté l'affermit encore dans le projet qu'il nourrissait déjà de s'affranchir du joug que faisait peser sur lui une milice insolente. Les Turcs, sous la conduite du nouveau grand-vizir Achmet-Pacha, subirent en 1811 de nouvelles défaites ; mais elles furent en quelque sorte compensées par la naissance d'un fils ; jusqu'alors Mahmoud n'avait eu d'autres enfants que des filles, qui ne pouvaient hériter du trône paternel. Cependant des plénipotentiaires turcs et russes s'étaient assemblés à Bucharest ; mais cette circonstance n'avait point interrompu les opérations militaires, elles paraissaient même devoir recommencer avec une nouvelle énergie, puisque le sultan avait prescrit d'enrôler tous les hommes en état de porter les armes, tandis qu'Alexandre, de son côté, avait fait marcher deux divisions, destinées à renforcer l'armée de Kutusoff, qui occupait les deux principautés (1). Toutefois, les négociateurs moscovites s'étant relâchés de la plupart de leurs prétentions, la paix fut signée entre les deux puissances le 28 mai 1812. Alexandre s'était hâté de transiger avec Mahmoud, afin d'employer toutes ses forces à repousser l'agression redoutable de l'empereur Napoléon, qui avait envahi le territoire russe. Si les envoyés du sultan avaient su tirer parti de la crise qui menaçait l'autocrate, ils auraient obtenu la restitution de la plus grande partie des conquêtes opérées par ses armes ; aussi le sultan crut-il devoir punir tous ceux qui avaient négocié le traité de Bucharest. Le grand-vizir perdit les sceaux, et les deux frères Morouzi, dont l'un était premier drogman de la Porte, subirent le dernier supplice. Mahmoud n'ayant plus à combattre d'ennemis extérieurs, s'occupa de réduire plusieurs pachas qui ne se faisaient aucun scrupule de désobéir aux ordres du gouvernement : les uns furent mis à mort et les

(1) La Moldavie et la Valachie.

MCD 2019

autres déposés. En Égypte éclata dans cette même année un événement d'une haute importance : nous avons dit qu'un soldat habile et intrépide, Méhémet-Ali, gouvernait cette contrée au nom de la Porte : ayant divisé, par ses intrigues, les chefs des mamelucks, il les attira auprès de lui dans la forteresse du Caire et les fit égorger. Ceux qui échappèrent au carnage, traqués, ainsi que leurs soldats, dans toutes les provinces de l'Égypte, furent presque tous découverts et mis à mort. Quelques centaines de mamelucks, réduits à s'expatrier, s'enfuirent jusque dans la Nubie, et cette milice, si renommée par sa bravoure et sa turbulence, fut anéantie par ce coup décisif, qui rendit son auteur, Mehemet-Ali, maître absolu sur les rives du Nil (1). La cour de Constantinople approuva la conduite de Méhémet, qui obtint bientôt un nouveau titre à la bienveillance du sultan en soumettant les Wahabis, devenus maîtres de la Mecque et de Médine; les clefs de cette dernière ville furent envoyées au monarque ottoman et placées au sérail parmi d'autres reliques du prophète.

On se rappelle que les Serviens opposaient depuis long-temps une résistance opiniâtre à la Porte : ils avaient jusqu'alors été secondés par les puissances d'Europe, voisines de la Turquie; mais en 1813, Mahmoud, se trouvant en paix avec tous les princes de l'Occident, résolut d'employer toutes ses forces pour les soumettre. Le pacha de Widdin, à la tête de cinquante mille hommes, prit d'assaut un camp retranché, et ses troupes se répandirent comme un torrent dans tous le pays, qui fut livré à la dévastation. Belgrade, la capitale, fut réduit à capituler, et le brave Czerni-Georges, qui avait conduit tant de fois à la victoire ses compatriotes, se vit dans la nécessité de fuir à son tour. Il se réfugia en Russie, où le czar lui donna le titre de général. Fatigué du repos, il tenta, quelques années après, de rentrer dans sa patrie; mais, il tomba entre les mains d'un chef servien qui, craignant, peut-être que l'arrivée de Georges ne le fît déchoir de sa position, le mit à mort. Ainsi périt cet homme intrépide et féroce tout à la fois; sorti des rangs populaires, il avait saisi le pouvoir suprême par l'audace et l'énergie de son caractère; son patriotisme farouche exaltait si violemment son âme, qu'il tua son père parce que ce vieillard voulait le contraindre à ne plus exciter les Serviens à conquérir leur indépendance par des guerres continuelles; il fit aussi massacrer son frère, qui s'était rendu coupable de désobéissance.

Cependant l'Europe tout entière avait pris part à la formidable coalition formée par les grandes puissances contre Napoléon. Ce conquérant, si long-temps heureux, avait fini par succomber sous le nombre de ses ennemis; abandonné même des anciens compagnons de ses victoires, il avait abdiqué le trône de France et reçu en échange la souveraineté de l'île d'Elbe. Un prince de la maison de Bourbon, Louis XVIII, vint prendre place au trône de ses ancêtres, et son avénement rendit la paix au monde. Toutefois, cette paix ne dura pas long-temps : au mois de mars 1815, Napoléon débarque à l'improviste sur les côtes de la Provence, rallie à son drapeau les soldats et une partie de la population, et entre dans Paris, tandis que son rival est réduit à chercher un asile en Belgique. Mais la bataille de Waterloo vint arracher le sceptre à Napoléon, qui alla mourir captif à Sainte-Hélène. Mahmoud ne prit aucune part à ces grands événements, et lorsqu'ils furent accomplis, il accueillit avec de grands honneurs le marquis de Rivière, nommé par Louis XVIII son ambassadeur à Constantinople, où cet envoyé arriva le 16 juillet 1816. Cette même année le sultan éprouva un échec dans la personne d'un de ses feudataires, dont il n'osa cependant prendre la défense. Le dey d'Alger se croyant, en sa qualité de chef de pirates, dispensé de respecter les règles du droit, avait autorisé les violences exercées par quelques-uns de ses sujets contre des pêcheurs anglais. Une flotte vint demander réparation, lord Exmouth la commandait; l'audace et l'habileté des marins britanniques triompha de la résistance des Algériens, dont tous les vaisseaux furent anéantis, et la ville courait le risque

(1) Le lecteur trouvera les détails de ce tragique événement dans l'*Histoire de l'Égypte*, qui fait partie de ce volume.

MCD 2019

d'être détruite comme la flotte, lorsque le dey sauva sa capitale en se soumettant à toutes les conditions qui lui furent imposées. Vainement avait-il imploré l'appui de son souverain; le sultan était demeuré spectateur de la lutte, et se borna, quand elle fut terminée, à donner au vaincu quelques dédommagements : le dey reçut en don plusieurs frégates, en attendant qu'il pût rétablir sa marine, complétement détruite. Le seul incident de quelque importance qui eut lieu à Constantinople à cette époque [1816], fut un incendie qui éclata à Beschitasch, près du palais d'été du Grand-Seigneur. Les flammes atteignirent le harem, où se trouvaient renfermées les femmes du sultan; quand celles-ci eurent été dérobées à tous les regards profanes, les eunuques permirent alors l'entrée du harem; mais une des filles de Mahmoud, encore en bas-âge, périt avec sa nourrice, victime des scrupules de ses gardiens, qui, n'ayant pu la sauver à temps, l'abandonnèrent à son sort. Les deux faubourgs de Pera et de Galata furent aussi ravagés par le feu, et comme le gouvernement soupçonnait les janissaires de ne pas être étrangers à ces accidents, soit en les faisant naître, soit en négligeant de porter secours aux maisons incendiées, il destitua plusieurs chefs de cette milice, et fit étrangler, sans forme de procès, plusieurs soldats; on prit aussi des mesures de police d'une grande sévérité. Néanmoins, ces mesures ne purent faire cesser entièrement certains désordres, qui n'étaient au fond que des démonstrations politiques. En effet, des placards affichés furtivement lançaient des accusations contre les ministres; le sultan crut devoir les sacrifier à la haine populaire; mais les uns sauvèrent leur vie et les autres leur fortune. En 1819, la Porte obtint la restitution de la ville de Parga, dont les malheureux habitants aimèrent mieux s'expatrier que de retomber sous le joug des Turcs; avant que de s'éloigner ils rassemblèrent les ossements de leurs ancêtres et les brûlèrent. Ils étaient menacés de devenir les sujets d'Ali-Tebelen, pacha de Janina, si célèbre par ses perfidies et ses cruautés. Ali allait bientôt recevoir le châtiment de ses crimes. Fier de sa puissance et de ses richesses, il aspirait à l'indépendance; son or et ses intrigues avaient suspendu, pendant plusieurs années, l'arrêt qui devait le frapper, enfin il ne put empêcher le divan de le déclarer rebelle et de lui nommer un successeur; mais il n'était pas facile d'obtenir la soumission d'un semblable vassal, et il fallut faire marcher contre Ali toutes les forces de l'empire. Celui-ci, ne pouvant résister seul, songea à se créer des défenseurs : ses agents, répandus dans toute la Morée, réussirent à faire surgir sur plusieurs points une insurrection formidable. La Laconie, la Messénie, l'Arcadie, la Béotie, se soulevèrent, et leur exemple fut imité par les insulaires d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara. Enrichis par le commerce, ces derniers équipèrent une flotte de cent quatre-vingts voiles, et aidèrent puissamment la cause de leurs compatriotes. De son côté, Ali soudoya un grand nombre de montagnards, nommés Klephtes, c'est-à-dire voleurs de grand chemin, qui s'étaient multipliés dans les provinces de l'ancienne Grèce soumises à la domination des Turcs. Le pacha avait en outre trois fils, Mouktar, Véli et Salyh : le premier commandait à Berat, le second à Prevesa, et le troisième à Lepante; ils levèrent des troupes, fortifièrent les villes de leur gouvernement et s'apprêtèrent à faire une résistance désespérée [1821]. Dans une circonstance aussi grave, le sultan nomma un nouveau grand-vizir, appelé Benderli, qui débuta par envoyer au supplice le patriarche des Grecs, Grégoire, qui résidait à Constantinople. Plusieurs évêques et prélats, auxquels on adjoignit des personnages de la même nation, appartenant aux familles les plus riches et les plus illustres, furent aussi livrés à la mort; tous ces malheureux étaient accusés d'avoir fomenté l'insurrection qui venait d'éclater dans la Morée. Les exécutions faites dans la capitale donnèrent pour ainsi dire le signal aux plus horribles excès; dans la Thrace, la Macédoine et l'Asie Mineure, on massacra les Grecs, on démolit les églises chrétiennes, dont les prêtres tombèrent sous le glaive et le poignard des musulmans. Comme cette proscription s'était étendue jusque dans la Moldavie et la Valachie, l'am-

MCD 2019

bassadeur russe intervint, mais on n'eut aucun égard à ses plaintes, et des troupes ottomanes entrèrent dans les deux principautés Les Heteristes (1), commandés par Alexandre Ipsilanti, furent mis en déroute, et ceux qui échappèrent à ce désastre allèrent se réunir à des bandes d'Albanais, avec lesquels ils firent aux Turcs une guerre de partisans aussi meurtrière qu'acharnée. Leur chef s'enfuit sur le territoire autrichien, où il fut retenu prisonnier; mais son frère Démétrius, par l'ascendant de son nom et de sa fortune, était devenu chef du gouvernement à Hydra, et dirigeait toutes les opérations. Sur ces entrefaites, les Turcs, battus en Morée, perdirent quelques places importantes, entre autres Napoli-de-Malvoisie, Navarin et Tripolitza; c'est dans cette dernière cité que les Grecs établirent un gouvernement provisoire, chargé d'organiser et de diriger l'insurrection; la lutte avait lieu simultanément sur terre et sur mer. Il serait aussi long que fastidieux de raconter les petits combats et les autres incidents que l'on voyait éclore chaque jour; nous croyons devoir nous borner à rapporter les faits politiques de quelque importance. A ce titre, nous signalons l'ouverture d'un congrès qui se tint à Épidaure, et qui rédigea une constitution. Quoique cet acte offrît encore de grandes imperfections, il eut du moins pour résultat de régulariser et de rendre plus forte l'insurrection, en organisant un plan de défense et en rassemblant tous les moyens que le pays offrait pour exécuter ce plan.

Cependant Ali, poussé vivement par le séraskier Kurchid-pacha, avait perdu successivement ses meilleures places, et s'était vu réduit à se réfugier dans un château fortifié, bâti sur les bords du lac de Janina. Abandonné par un ingénieur italien, qui passa au service des assiégeants, Ali, réfugié dans une tour à trois étages, bravait encore les attaques de Kurchid, car il menaçait de se faire sauter et d'anéantir toutes les richesses entassées dans ce dernier asile. Le séraskier ouvrit alors avec lui des négociations et réussit à persuader au vieux pacha que le sultan lui accorderait son pardon en lui laissant une partie des trésors qu'il avait amassés Ali se décida à livrer la tour et à se retirer dans une petite île située au milieu du lac; il y résidait depuis trois jours, lorsqu'une troupe de soldats vint lui signifier un firman de Mahmoud qui le condamnait à mourir. Dans ce moment suprême, Ali retrouva toute son intrépidité : — « Croyez-vous, » s'écria-t-il, « que je me laisserai prendre » comme une femme? » et, saisissant ses armes, il fit feu sur les assaillants. Frappé par une grêle de balles, il expira, et sa tête fut envoyée à Constantinople, où on l'exposa publiquement [février 1822]. Ali-Tebelen avait alors plus de quatre-vingts ans, et n'avait rien perdu de l'énergie et de l'audace qui avait signalé sa jeunesse; assemblage monstrueux de tous les vices, il avait aussi de grandes qualités, qui firent de cet homme un personnage extraordinaire. Despote par tempérament et par position, il fit peser sur les peuples soumis à sa domination le joug le plus cruel, et quand il se vit accablé par des forces supérieurs, il crut se sauver en demandant à la liberté d'appuyer sa tyrannie. Il fournit aux Grecs les moyens de se soulever contre leurs oppresseurs; mais la duplicité trop connue d'Ali démentait son langage, et les Grecs ne purent se fier à des promesses tant de fois violées. Ainsi, le vieux despote n'eut pour défenseurs que des hommes soudoyés par son or, et qui l'abandonnèrent quand il eut perdu tout espoir de sauver sa tête [février 1822].

Cependant Kurchid, après avoir vaincu le pacha de Janina, fut chargé de faire rentrer sous le joug la Morée, où il envoya trente mille hommes, sous les ordres d'un de ses lieutenants, tandis qu'il dirigeait une autre armée, ayant pour chef Omer-Vrione, contre les Souliotes, braves montagnards de l'Épire, qui s'étaient rendus célèbres par

(1) Ce mot veut dire société d'amis; des Grecs de tous les rangs faisaient partie de cette association, à laquelle étaient agrégés des étrangers de toutes les nations. Son but apparent était de répandre l'instruction parmi les Grecs; mais les chefs de l'association poursuivaient un autre but, qui n'était autre que de rendre aux Grecs leur ancienne indépendance. Une foule de jeunes gens, enrégimentés sous les ordres d'Alexandre Ipsilanti, s'étaient emparés de Yassi, capitale de la Moldavie.

MCD 2019

leur résistance héroïque quand Ali voulut les soumettre à sa domination. En même temps, une flotte turque parcourut la mer de Grèce pour débarquer des soldats sur différents points. Toutefois, au bout de quelques mois, les troupes ottomanes, tenues en échec par le brave Colocotroni, l'un des chefs des Hellènes, furent détruites en détail; Kurchid en personne était battu aux Thermopyles, et alla mourir de douleur à Larisse, car il venait d'apprendre sa destitution. Le capitan-pacha subit à son tour une défaite en essayant de ravitailler Napoli-di-Romani. Peu de temps auparavant les Turcs s'étaient emparés de Chio, dont les habitants avaient embrassé la cause de la liberté. Cette île, véritable paradis de la Grèce, renfermait dans son enceinte une population de cent vingt mille âmes, heureuse et libre autant qu'on peut l'être quand on est privé de l'indépendance politique. En effet, les Chiotes exerçaient librement leur culte, ils possédaient le droit d'élire leurs magistrats municipaux et de choisir les juges chargés de prononcer en matière civile et commerciale; mais tous ces avantages ne purent leur faire oublier ce qu'ils se devaient à eux-mêmes et à leurs compatriotes qui avaient levé l'étendard de l'indépendance; ils les imitèrent et en furent cruellement punis. Une flotte turque aborda à l'improviste sur les rivages de Chio, où elle porta le meurtre et la dévastation; en quelques jours, le fer et la flamme anéantirent toutes les richesses des habitants, dont la plupart, sans distinction de sexe et d'âge, furent égorgés. Bref, il n'en resta plus que vingt mille, qui échappèrent à la mort par la lassitude des bourreaux. Mais les Chiotes furent bientôt vengés : un des marins grecs les plus hardis, le brave Canaris, s'étant approché au milieu de la nuit sans être aperçu des vaisseaux ottomans, les incendia et engloutit dans les flots les barbares qui avaient trempé leurs armes dans le sang de ses compatriotes. Malheureusement, des dissensions intestines paralysaient le courage des Grecs, qui se disputaient entre eux le pouvoir, au lieu de tourner toutes leurs forces contre l'ennemi; aussi les victoires les plus glorieuses et les plus importantes demeuraient stériles. Néanmoins des flottes et des armées ottomanes furent successivement détruites; cependant Mahmoud s'opiniâtrait à faire rentrer sous le joug la Morée, et l'inondait sans cesse de nouveaux soldats. Missolonghi, qui était devenu le siége du gouvernement de la Grèce occidentale, étant menacée par les Turcs; Maurocordato, l'un des chefs les plus renommés des Hellènes et l'adversaire politique de Colokotroni, s'y rendit, amenant à sa suite une foule de volontaires. Ce fut dans cette ville qu'arriva à cette époque [1824] le célèbre Byron, venant offrir aux Grecs l'appui de sa fortune et de sa renommée. Ce personnage, placé par sa naissance dans les premiers rangs de la société de son pays, s'était rendu célèbre en Angleterre par ses talents poétiques. Entraîné par un dévouement généreux, il dévoua aux Grecs sa vie et tout ce qu'il possédait; il leur apporta des armes et des presses : avec les premières on eut des soldats, avec les autres on fonda un journal pour plaider la justice et la légitimité de la cause des insurgés. Byron ouvrit encore en faveur de ses nouveaux amis un emprunt à Londres, qui fournit des fonds pour alimenter la guerre; mais il ne put recueillir le prix de tant de sacrifices, il mourut quelques mois après son arrivée, emportant seulement dans sa tombe l'espoir que la Providence accomplirait un jour l'œuvre de délivrance des Hellènes [19 avril 1824]. Toutefois, le trépas de lord Byron fut une calamité pour le gouvernement grec; en effet, quand il eut expiré, l'emprunt ouvert à Londres cessa de se remplir et jeta les dispensateurs du pouvoir en Grèce dans la pénurie la plus désastreuse. Les Turcs venaient alors de reprendre l'offensive avec succès : l'île d'Ipsara était tombée en leur pouvoir, tandis qu'Ibrahim, fils du pacha d'Égypte, abordait en Morée à la tête d'une armée nombreuse et aguerrie; il vint continuer le siége de Missolonghi, qui résistait depuis plus de deux ans aux forces ottomanes. Ibrahim entra dans cette ville, dont les défenseurs, ne voulant pas se rendre, tentèrent de se faire jour les armes à la main; dix-huit cents de ces braves réussirent seulement à s'échapper. Les Égyptiens pénétrèrent enfin

MCD 2019

dans Missolonghi, où se trouvaient encore des blessés, des vieillards, des femmes et des enfants, et une troupe de soldats grecs qui s'étaient retranchés dans la tour de Botzaris. Cette tour était minée, ses défenseurs, se firent sauter plutôt que de se rendre, et ensevelirent dans leur tombe plus de deux mille Égyptiens [22 avril 1826].

La nouvelle de la prise de Missolonghi, quoiqu'achetée si chèrement, remplit de joie la populace de Constantinople, qui ne douta pas que l'heure de la destruction des Hellènes ne fût sonnée. Mais le sultan n'en jugea pas ainsi : la résistance si longue et si opiniâtre des habitants de la Morée lui fit comprendre qu'il ne pourrait en triompher qu'en introduisant parmi ses soldats la tactique et la discipline des troupes enropéennes. Il nourrissait depuis long-temps dans sa pensée ce grand projet, déjà tenté vainement par quelques-uns de ses prédécesseurs. Ainsi Mahmoud Ier avait fait traduire et répandre avec profusion plusieurs traités sur l'art militaire, traduits de l'italien, afin de préparer les esprits aux innovations qu'il méditait. Abdulhamid adopta les plans de Mahmoud, et en commença l'exécution en donnant au corps des artilleurs un uniforme, en leur faisant apprendre à pointer avec justesse et à tirer avec célérité, et il avait fait édifier une caserne pour y tenir rassemblés les soldats de marine. Sélim III, qui tint le sceptre après lui, marcha dans la même voie avec plus de hardiesse et de résolution, mais il succomba victime de la rage jalouse des janissaires. Enfin Mahmoud II, affermi sur le trône, résolut de reprendre l'œuvre commencée par Sélim, et ordonna la formation d'un nouveau corps composé de janissaires, et dont les soldats devaient être instruits aux exercices pratiqués par les infidèles (1). Ce corps fut établi en vertu d'une ordonnance impériale dont nous croyons devoir rapporter quelques passages, pour faire connaître à nos lecteurs le style employé par les organes du gouvernement : « Grâce aux soins constants » que les sultans, successeurs d'Othman, ont » eu d'exciter l'ardeur guerrière des musul » mans, et de les conduire à la guerre » sacrée, la réputation des armées otto- » manes a rempli le monde. Long-temps les » ennemis qui se présentaient devant les » rangs pressés de nos bataillons ont été la » proie du glaive, et les héros musulmans, » chargés des dépouilles des nations, ont eu » le droit de se pavaner dans l'arène de la » gloire. Long-temps les janissaires, ce corps » institué dans un esprit de conquête pour la » foi, ont été des guerriers favorisés du ciel, » que l'histoire nous fait voir triomphants en » toute rencontre. — Mais, depuis près d'un » siècle, des intrigants ont limé sourdement » le collier de leur discipline et rompu » enfin la chaîne de leur subordination en- » vers les chefs. Autrefois les janissaires » étaient tous soldats actifs (*echkendjis*), » touchant la paye portée à leurs noms sur » les rôles. En campagne, ils étaient tous » sous les drapeaux, prêts à exécuter les » ordres de leurs officiers. Mais dans l'an- » née 1152, lors de la guerre de Morée, des » *echkendjis*, par l'entremise de personna- » ges imprévoyants, obtinrent, quoique en- » core valides, des traitements de retraite, » et commencèrent à introduire parmi les » militaires de cette classe le funeste usage » de vendre les billets de paye à des indi- » vidus étrangers à l'armée. Cet abus s'est » si bien développé, que l'odjak (1) n'a » presque plus compté de véritables hommes » de guerre ; il n'a plus été qu'un grand » corps désorganisé..... Alors, enhardis par » notre faiblesse, nos ennemis ont osé éten- » dre leurs mains impures vers l'œuf écla- » tant de blancheur de l'honneur musulman. » — Mais les éléments de force ne peuvent » se puiser aujourd'hui que dans l'étude et » la pratique des arts militaires, dont la con- » naissance est indispensable pour combattre » avec avantage un ennemi discipliné. Le » Koran l'a dit : *Employez, pour vaincre* » *les infidèles, tous les moyens qui sont* » *en votre pouvoir*. Ce texte sacré, le sens » que lui donnent les plus doctes interprètes

(1) Ces militaires furent nommés *echkendjis*, ce qui signifie soldats actifs.

(1) Le mot signifie foyer, et désigne le corps entier des janissaires.

MCD 2019

» de la loi, plusieurs paroles du prophète re-
» cueillies par tradition, nous démontrent
» jusqu'à l'évidence la nécessité d'acquérir
» la science militaire. C'est donc avec la
» conscience d'accomplir une obligation re-
» ligieuse, que le gouvernement, dans le
» but d'affermir la puissance ottomane, et de
» rendre au nom musulman tout son éclat,
» s'est décidé à former un nouveau corps
» d'echkendjis tirés de l'odjak des janissaires,
» et a déterminé le mode qui serait mis en
» usage pour leur organisation (1). »

Les arguments employés dans cette pièce, quoiqu'ils fussent appuyés par l'assentiment du muphti, ne firent aucune impression sur les janissaires; quelques-uns de leurs officiers, lorsqu'ils entendirent la lecture du rescrit impérial, laissèrent percer leur mécontentement; ils s'engagèrent toutefois par écrit à obéir à l'ordre du sultan; et, à dater de ce jour, commencèrent les enrôlements pour le nouveau corps des echkendjis, qui, en peu de jours, s'élevèrent à cinq mille. Cependant des conciliabules avaient lieu entre plusieurs officiers et sous-officiers, dont les plus actifs étaient le vice-intendant Mustapha et Youcef le Curde. Mais les conjurés se divisèrent d'abord sur la question de savoir s'il fallait précipiter la révolte ou la retarder. En attendant, leurs discours faisaient pressentir qu'il se préparait quelque mouvement : il éclata enfin, environ un mois après la publication de l'ordonnance prescrivant la formation des echkendjis. Dans la nuit du 15 juin 1826 (1241 de l'hégire), les chefs du complot et tous leurs adhérents se rendirent deux par deux ou isolément sur la place d'Etmeïdan, qui se remplit bientôt d'une foule de janissaires. Alors les chefs envoyèrent un détachement à la maison de l'aga; cet officier, averti de cette visite, crut devoir l'éviter; et les soldats, n'ayant pu pénétrer jusqu'à lui, brisèrent à coups de fusil les portes et les fenêtres de sa maison, et finirent par y mettre le feu. Au point du jour, quelques sédi-tieux allèrent s'emparer, dans les casernes, des marmites des janissaires, et réussirent même à saisir celles des armuriers, qui se trouvèrent ainsi précipités dans l'insurrection, tant avait de force cette idée superstitieuse, que tout soldat qui refusait de suivre la marmite du corps était déshonoré. Sur ces entrefaites, on vit accourir à l'Etmeïdan les portefaix et une foule de bandits, toujours si nombreux dans les capitales, et qui, avides de pillage, venaient se joindre aux révoltés. Une troupe de furieux, ayant pour chef un fruitier, courut investir le palais du grand-visir, tandis que des bandes se répandirent sur d'autres points pour assassiner les victimes qu'on leur désignait, et s'enrichir par le meurtre. En effet, l'un des proscrits était l'agent de plusieurs pachas, et ceux qui se présentèrent pour l'égorger trouvèrent chez lui des sommes d'argent qu'ils se partagèrent; elles se montaient à plus de huit mille bourses (1). Le grand-visir perdit environ six mille bourses; mais il échappa aux poignards des conjurés, car il avait passé la nuit hors de Constantinople, dans une maison de campagne située à trois lieues de la capitale.

Cependant ce ministre, averti de ce qui se passait, envoie prévenir Hussein-pacha et Méhémet-pacha, et leur enjoint de se rendre au sérail à la tête de leurs troupes; lui-même se jette dans une barque, et débarque au kiosque du bord de l'eau (2). Il fit aussitôt partir un exprès pour communiquer au sultan la nouvelle de l'insurrection, et l'engager à se montrer aux soldats. Les mesures prises par le visir s'exécutèrent avec promptitude : Hussein et Méhémet se présentèrent suivis de leurs soldats; et bientôt après, avertis par des messagers, on vit accourir le muphti, les principaux ulémas et les professeurs, accompagnés des étudiants, leurs élèves, qui demandèrent des armes pour concourir à la défense du trône et de la patrie. En même temps arrivèrent tous les chefs mi-

(1) Vid. *Précis historique de la destruction des Janissaires en* 1826, traduit du turc par Caussin de Perceval, pages 42 et suivantes.

(1) Chaque bourse vaut 500 piastres turques, cette dernière monnaie ne représente guère maintenant que huit sous de France.

(2) Il est situé sur le port de Constantinople, et près de la pointe du sérail.

MCD 2019

litaires, parmi lesquels se trouvait le commandant de l'artillerie, qui amenait des canons. Les séditieux, réunis sur la place de l'Etmeïdan, sommés de s'expliquer sur leurs intentions, envoyèrent un écrivain au grand-visir, chargé de déclarer qu'ils ne voulaient pas se soumettre aux exercices pratiqués par les infidèles; ils demandaient en outre la tête de tous ceux qui avaient conseillé l'ordonnance, et qu'ils désignaient par leur nom. Le grand-vizir leur fit répondre que le nouveau système, sanctionné par le chef de la religion, avait pour but de rétablir sur des bases solides la puisssance ottomane, et qu'il allait tirer contre eux le glaive de la vengeance. Tandis que les fidèles serviteurs du sultan se préparaient à combattre pour sa cause, le monarque qui avait établi sa résidence à Bechiktach (1), s'était empressé de se rendre au sérail, et il entra dans l'immense salle nommée *Chambre de la Circoncision*, où il assembla le grand-visir, le muphti et tous les principaux fonctionnaires de l'État, auxquels il parla en ces termes : « Vous » savez tous combien, depuis le jour de mon » avénement au trône, j'ai mis de soins et de » zèle à servir les intérêts de la religion, et » à faire le bien du peuple qui m'a été con- » fié par la Providence. Vous savez surtout » combien les janissaires, dont les séditions » ont si souvent porté atteinte à la couronne, » ont trouvé en moi d'indulgence pour des » actes bien capables cependant de lasser la » patience la plus débonnaire. Pour éviter » l'effusion du sang, je leur ai pardonné; j'ai » fait plus, je les ai comblés de faveurs. » Enfin, sans y être forcés autrement que » par des bienfaits, ils ont pris l'engage- » ment de se soumettre aux dispositions de » l'ordonnance nouvelle. Le refus qu'ils font » aujourd'hui d'exécuter leurs promesses, la » violation du contrat légal signé par eux, » et sanctionné par toutes les autorités civiles » et religieuses; l'exaltation furieuse qu'ils » déploient, les prétentions insolentes qu'ils » osent manifester; tout cela ne constitue- » t-il pas une véritable révolte contre le sou- » verain? Pour repousser ces traîtres, pour » étouffer l'insurrection, quelle mesure ju- » gez-vous convenable? Ouelle est l'opinion » de l'interprète de la loi religieuse sur l'em- » ploi de la force des armes? » L'avis des ulémas fut unanime; ils répondirent qu'il fallait combattre les factieux en s'appuyant sur ce passage du Koran : « Si des hommes » injustes ou violents attaquent leurs frères, » combattez ces agresseurs, et envoyez-les » à leur juge naturel. » Mahmoud voulait même se mettre à la tête de ses soldats; il céda cependant au prières de ses ministres, qui le conjurèrent de ne pas exposer sa personne en qui résidait le salut de l'empire; mais il alla chercher lui-même l'étendard du prophète, et le remit entre les mains du grand-visir et du muphti. Le saint drapeau fut porté dans la mosquée du sultan Achmet et planté au-dessus de la chaire.

Cependant des crieurs, envoyés dans les rues de Constantinople, appelaient tous les musulmans à la défense du souverain, et leur assignaient la place du sérail pour lieu de rendez-vous. Une grande partie des habitants se rendit à cet appel, et l'arsenal du sérail leur fournit des armes. Le grand-visir sortit alors du palais, et se rendit au temple dont nous venons de parler. Ce fut là qu'entouré des ulémas et de ses principaux officiers, on résolut qu'Hussein-pacha et Méhémet-pacha iraient attaquer les rebelles. Ils se mirent en marche à la tête des artilleurs, des soldats de marine, des bombardiers et des mineurs, lesquels étaient suivis par une troupe d'étudiants et de citoyens armés. Les insurgés ayant appris que l'étendard du prophète flottait dans la mosquée du sultan Achmet, placèrent des postes dans les rues environnantes, pour en écarter ceux qui voudraient s'y rendre; mais ces postes perdirent bientôt courage, et se replièrent sur la place d'Etmeïdan, où les rebelles étaient concentrés. Quelques instants après, un groupe d'insurgés, qui fuyaient devant les deux pachas, arrivèrent encore sur la place, dont ils fermèrent la porte d'entrée et qu'ils fortifièrent en amassant derrière de grosses poutres et des pierres.

Cependant les troupes dirigées par les

(1) C'est un village sur la côte d'Europe, et où le sultan passe ordinairoment l'été.

MCD 2019

deux pachas, et qui s'étaient grossies de nouveaux renforts, avaient cerné l'Etmeïdan et la caserne des janissaires ; mais, avant de commencer le combat, l'officier d'artilleurs Ibrahim-aga s'approcha de la porte pour conseiller à ceux qui la gardaient de mettre bas les armes; mais, toutes ses instances ayant été repoussées, l'ordre fut donné d'ouvrir le feu. Un boulet brisa un battant de la porte, et un canonnier nommé Mustapha ayant franchi le premier la barricade, ouvrit l'autre battant, et ses camarades se précipitèrent sur ses pas. Les insurgés commencèrent à prendre la fuite ; au milieu du tumulte, Mustapha mit le feu à des étaux de bouchers qui tenaient à la caserne des janissaires, et bientôt cet édifice, criblé par la mitraille, devint la proie des flammes. Alors se passa une scène de carnage que nous renonçons à décrire. Quatre mille janissaires tombèrent sous le sabre et les balles, ou écrasés par les débris. La lutte cessa complétement au coucher du soleil. Ceux qui avaient échappé à la mort cherchèrent un refuge chez leurs amis; pour les empêcher de sortir de la ville ou intercepter les secours qu'ils auraient pu attendre du dehors, on mit des gardes à chaque porte de la capitale ; on enjoignit aux habitants de faire des rondes dans leurs quartiers, et l'on fit de minutieuses perquisitions dans les anciennes casernes des janissaires, et dans tous les lieux où l'on soupçonnait que des rebelles avaient trouvé un asile. Les malheureux que l'on saisit furent conduits dans la place d'Etmeïdan, et menés ensuite en présence du grand-visir, qui siégeait dans une salle faisant partie de la mosquée d'Achmet ; le ministre, après les avoir interrogés, les livrait au bourreau. Parmi les prisonniers se trouvait le chef des pompiers. « Aga, » lui dit le visir, « tu avais mission d'éteindre les » incendies, pourquoi ne t'es-tu pas pré» senté? — L'incendie, » répliqua l'accusé, « qui était allumé, ne pouvait être arrêté; » d'ailleurs, un bon musulman devait plu» tôt l'attiser. » Sur cette réponse, le visir fit un signe, et le malheureux, entraîné hors de sa présence, mourut avec un courage que ne put fléchir l'aspect du supplice. Après lui périrent, le jour même et le lendemain, les principaux instigateurs de la révolte, entre autres le vice-intendant Mustapha, Youcef le Curde, et plusieurs hommes du peuple qui avaient joué le rôle le plus actif dans la sédition : leurs cadavres furent exposés, au nombre de deux cents, dans la place d'Etmeïdan, tandis que cent vingt autres rebelles étaient exécutés au palais de l'aga par les ordres d'Hussein-pacha. Dès que la victoire eut été sanctionnée par le trépas de tous les rebelles qui tombèrent aux mains du grand-visir, ce ministre tint un conseil où il fut décidé que les janissaires seraient abolis : cette résolution, approuvée par le sultan, fut annoncée aux fidèles, à l'heure de la prière, dans les mosquées. Des personnages, désignés à cet effet, lurent au peuple le firman impérial : on envoya ce même firman dans toutes les provinces, et les pachas reçurent l'injonction la plus pressante de le faire exécuter sur-le-champ.

Des publicistes ont blâmé Mahmoud pour avoir détruit l'institution des janissaires qu'il n'a pas su remplacer, et s'appuient sur les revers qui ont frappé, depuis ce moment, l'armée ottomane. En examinant les faits avec attention, il nous semble que le défaut de succès des innovations tentées par le monarque était moins sa faute que celle de son temps. A ne parler que des janissaires, ce corps, jadis redoutable, pouvait-il désormais servir de rempart à la Turquie? non sans doute, car ceux qui composaient cette milice n'étaient plus des soldats ; on n'y trouvait que des portefaix, des bateliers, des fruitiers, et des individus voués aux occupations les plus basses. Comme on n'osait pas les contraindre à s'exercer, ces guerriers novices savaient à peine charger leurs armes. Fallait-il entrer en campagne, ils allaient camper dans la plaine de Davoud-Pacha ; puis ils désertaient par bandes, et retournaient à Constantinople reprendre leur métier. Le petit nombre de janissaires qui marchaient à l'ennemi pillaient en passant tout ce qui s'offrait à leurs mains avides. Dans les batailles, ils prenaient la fuite à la plus légère résistance ; ils étaient en outre tellement indociles, que les généraux n'osaient compter sur leur appui. En temps de paix, ils étaient

MCD 2019

les oppresseurs de la population, à laquelle ils faisaient subir les plus criantes exactions; dans la capitale, tous les prolétaires étaient membres d'un orta, et se créaient, à ce titre, des priviléges qui n'étaient sanctionnés par aucune loi Les uns s'arrogeaient le droit de vendre pour le compte des jardiniers, qui venaient apporter, dans un lieu désigné à cet effet, les fruits de leurs jardins; mais, détenteurs infidèles, ils gardaient pour eux la majeure partie du gain. Ils s'étaient encore emparés du commerce des légumes. Sous le prétexte de protéger les navires qui débarquaient sur le port des marchandises, des janissaires attachaient à la proue les marques distinctives de leur compagnie, et, en retour de ce service qu'ils imposaient, ils exigeaient une somme qui réduisait et quelquefois absorbait entièrement les bénéfices appartenant à l'équipage et aux propriétaires du bâtiment. Les compagnies s'arrachaient ce droit de possession qu'ils avaient rendu si lucratif, ce qui donnait lieu à des querelles et à des combats troublant sans cesse la tranquillité publique. Les peintres, menuisiers ou tailleurs de pierre, s'ils étaient affidés à un orta, s'emparaient de force des maisons qu'on était en train de construire, et se substituaient aux ouvriers choisis par l'architecte. Quand la Grèce eut levé l'étendard de l'insurrection, certains officiers de janissaires imposaient arbitrairement des amendes aux banquiers de cette nation et à tous les riches rayas juifs et chrétiens; ils en étaient venus à braver la justice, et donnaient à ceux qu'ils protégeaient des brevets d'impunité. Un meurtrier était-il saisi par les magistrats, il suffisait aux janissaires de s'écrier : *il est notre camarade!* pour qu'il fût mis en liberté, et à l'abri du châtiment réservé au crime dont il s'était rendu coupable. Chargés de la police de la capitale, ils causaient mille désordres; et, s'ils étaient mécontents du gouvernement, ils incendiaient les maisons de leurs propres mains. Les casernes n'étaient habitées que par une centaine de vétérans; les autres janissaires vivaient avec leurs femmes et leurs enfants, et ne montraient de l'exactitude que pour recevoir leur paye, qui était souvent l'objet d'un trafic scandaleux. Un seul individu qui avait acheté à vil prix les billets de solde, touchait le salaire de cinq cents hommes. Tels étaient les janissaires depuis plus d'un siècle; aussi ne s'étaient-ils signalés que par des défaites et des séditions à Constantinople, où ils égorgeaient les ministres et détrônaient les sultans. A l'exemple des prétoriens, ils touchaient une gratification à l'avénement d'un nouveau souverain : aussi le trône aurait-il fini par être mis à l'enchère, comme il le fut à Rome, lorsque Didius l'acheta. Si nous sommes entré dans ces détails, c'est pour montrer à nos lecteurs que les janissaires, autrefois les soutiens de l'empire, en étaient devenus les fléaux : on ne peut donc regretter la ruine d'une institution usée par le temps et nuisible à l'État. Il eût fallu, dira-t-on, la régénérer plutôt que de la détruire, puisqu'elle se rattachait à la religion, qui l'avait rendue vénérable aux yeux des peuples en la consacrant. Mais l'expérience prouve que les institutions ne peuvent être restaurées lorsque le temps les a dépouillées de leur verdeur et réduites à l'impuissance du bien. Si les ottomans n'ont plus cette fièvre conquérante qui les dévorait, et que les préceptes du Koran leur avaient inoculés, il n'était pas possible de l'entretenir dans les âmes, et surtout de la rallumer après qu'elle était éteinte. Si cette ardeur guerrière avait pour principe la foi religieuse, comment ressusciter cette foi? car les croyances une fois mortes ne peuvent plus retrouver la vie. Mahmoud a donc fait tout ce qu'il pouvait faire et pour émanciper son pouvoir et pour soutenir son empire qui chancelait.

La destruction des janissaires entraîna la ruine des spahis, des silihdars et d'un autre corps de cavalerie d'élite, qui avaient aussi dégénéré, et qui n'étaient plus redoutables que pour le souverain. Toujours unis aux janissaires lorsqu'il s'agissait de prendre part dans quelque révolte, soit dans la capitale, soit dans l'armée, les spahis et les silihdars s'étaient fait donner la mission de lever les impôts en temps de guerre; trois cents d'entre eux étaient investis de ce privilége, dont ils usaient pour pressurer le peuple. Le gouvernement jugea encore nécessaire de pro-

MCD 2019

noncer l'abolition des derviches-bektachis : c'était un moine de ce nom qui avait jadis appelé la bénédiction du ciel sur les premiers soldats du corps des janissaires ; et, depuis cette époque, les bektachis étaient devenus les amis et les soutiens de la milice instituée par Orkan. Un moine de cet ordre résidait constamment dans le quartier du quatre-vingt-quatorzième orta ; aussi, dans toutes les insurrections militaires, les bektachis soufflaient le feu de la sédition, et ils avaient trempé dans la dernière révolte des janissaires. Les trois chefs principaux des bektachis furent arrêtés et mis à mort publiquement ; puis le sultan, autorisé par une décision du muphti et des principaux ulémas, supprima cette congrégation religieuse, s'empara de ses biens, et se servit des couvents qui ne furent pas condamnés à la destruction, pour en faire des casernes à l'usage des nouveaux corps de troupes qui devaient remplacer les janissaires (1). Nous avons omis de dire que les yamacks furent aussi licenciés, et l'on forma des régiments appelés *asker-i-muhammediié* (soldats de Mahomet), qui furent soumis aux manœuvres et aux exercices des troupes européennes. L'énergie que le sultan venait de montrer n'empêcha pas que les mécontents ne cherchassent à exciter de nouveaux troubles ; ils débutèrent par mettre le feu dans le quartier de Constantinople situé *près de la porte du jardin*. L'incendie, activé par le vent, détruisit la huitième partie de la ville ; le gouvernement prit, à cette occasion, des mesures rigoureuses ou plutôt cruelles, car il répandit dans tous les lieux publics des agents chargés d'arrêter les individus qui se permettaient de critiquer les actes du pouvoir ; les coupables étaient décapités sans jugement, et on jeta à la mer, cousues dans des sacs, jusqu'à des femmes du peuple qui n'avaient pas su mettre un frein à l'intempérance de leur langue. Elles avaient compté, sans doute sur l'impunité ; car si, en Orient, les femmes sont soumises à une dépendance qui ressemble à l'esclavage, il est rare qu'on les punisse pour des fautes qui se rattachent à la politique. Cependant ces terribles exécutions, quoiqu'elles eussent imprimé la terreur, n'avaient pas étouffé l'audace des ennemis du nouvel ordre de choses : un ex-derviche Bektachi trama un vaste complot qui fut découvert avant son exécution. Il fut mis à mort, ainsi qu'un grand nombre d'anciens janissaires ; ceux de ces soldats qui ne subirent pas le dernier supplice furent déportés dans les provinces les plus éloignées de l'empire.

Tandis que le sultan essayait à Constantinople d'introduire d'importantes réformes dans l'armée et dans l'administration, il poursuivait toujours la guerre contre les Grecs. Ibrahim et le séraskier Reschid-pacha continuaient leurs opérations dans la Morée ; le général turc s'était avancé sous les murs d'Athènes, dont il avait commencé le siége ; mais la cause des Hellènes devait triompher, car elle avait rallié les nations les plus puissantes de l'Europe. Des comités philhelléniques s'étaient formés à Londres et à Paris ; ils recueillaient des souscriptions qui avaient fournis aux insurgés des armes et des munitions. Un officier français, le colonel Fabvier, était venu diriger le courage indiscipliné des Grecs, tandis que le général Church et lord Cochrane, tous deux Anglais, avaient encore offert l'appui de leurs talents ; le premier reçut le titre de général en chef des troupes de terre, tandis que le second obtint le commandement des forces maritimes. Néanmoins, Church ne put réussir à débloquer Athènes, quoiqu'il fût secondé par son habile compatriote. Ainsi les Turcs semblaient devoir l'emporter prochainement, car le gouvernement grec était livré à toutes les fureurs de l'anarchie. Quelques ambitieux se disputaient le pouvoir à main armée, et dissipaient, sans profit pour la nation, les ressources qu'ils auraient dû employer pour sa défense. Heureusement, l'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie arrêta les succès des Ottomans ; ces trois puissances avaient conclu à Londres, le 6 juillet 1827, une convention, dans le but de mettre un terme à la guerre entre les Turcs et les Grecs. Le sultan, ayant

(1) *Précis historique de la destruction du corps des janissaires*, traduit du turc par Caussin-Perceval, pages 297 et suivantes.

MCD 2019

repoussé obstinément toutes les conditions qui lui furent proposées, les trois cours alliés décidèrent d'employer la force. Le pacha d'Égypte venait d'envoyer à son fils des renforts qui devaient donner à Ibrahim la supériorité sur ses adversaires, car Reschid-pacha avait fini par se rendre maître d'Athènes, et ces deux chefs, en réunissant leur forces, allaient bientôt achever la conquête de la Morée. L'escadre égyptienne était mouillée à Navarin; le vice-amiral anglais Codrington établit un blocus et fit signifier à Ibrahim qu'il lui était interdit de faire sortir ses vaisseaux du port. Ce dernier promit de rester dans l'inaction jusqu'au retour d'un courrier qu'il allait expédier en Égypte. Les navires anglais s'étant éloignés, Ibrahim ne tint aucun compte de l'engagement qu'il avait pris. A la nouvelle de cet acte déloyal, Codrington, auquel vinrent se joindre les vaisseaux français et russes, commandés par les amiraux de Rigny et de Heyden, attaqua dans le port de Navarin l'armée navale des Turcs et des Égyptiens. Un combat terrible s'engagea; et l'habileté l'emporta sur le courage dénué d'expérience. Après une lutte acharnée, qui dura près de quatre heures, la plus grande partie de la flotte égyptienne, criblée par les boulets et la mitraille, s'abîma dans les flots. Pendant la nuit qui suivit la bataille, les vaisseaux de l'escadre vaincue sautèrent en l'air tour à-tour et remplirent la baie de leurs débris enflammés; sur soixante bâtiments, il en restait vingt quand le jour parut. [20 octobre 1827]. Cet acte si décisif ne put vaincre la résistance de Mahmoud, qui refusait toujours d'acquiscer à l'émancipation des Hellènes; il fit, au contraire, un appel à tous ses sujets pour les sommer de prendre les armes contre les infidèles qui voulaient détruire la religion de Mahomet et la nation musulmane. Il chassa à cette époque de sa capitale les Arméniens catholiques originaires d'Angora, dont la communion s'était éparée des Églises de l'Orient et de Rome; vingt-sept mille de ces malheureux durent retourner en Asie. Arrachés de leurs foyers, la plupart moururent de fatigue et de misère avant d'avoir atteint le but de leur voyage.

Toutefois, malgré sa colère contre les Grecs, qu'il traitait de rebelles, le sultan leur fit proposer une amnistie accompagnée des promesses les plus séduisantes : ils devaient être invertis de nouveaux priviléges qui les auraient placés presque au niveau des sujets musulmans; mais le nouveau chef du gouvernement des Hellènes, le comte Capo d'Istria, repoussa ces propositions, que les Grecs ne pouvaient plus accepter sans déshonneur.

Sur ces entrefaites, la Russie déclara la guerre à la Porte et contribua puissamment par cette diversion à la régénération des Hellènes, qui allaient bientôt remonter au rang de peuple libre. Mahmoud ne fut pas effrayé de la lutte qui menaçait son empire, et se disposa à la soutenir avec énergie. Il ordonna de nombreuses levées et envoya le destructeur des janissaires, Hussein-pacha, pour défendre le camp de Schumla; Varna reçut encore une nombreuse garnison. Cependant les troupes d'Alexandre commencèrent l'attaque avec vigueur et obtinrent sur tous les points de brillants succès : Ibraïl se rendit au grand-duc Michel, et plusieurs autres places ouvrirent leurs portes à des généraux moscovites, entre autres Anapa, place forte de la Grande Abazie; sur le Danube les Russes avaient investi la forteresse de Silistrie et ils assiégeaient Varna. Cette ville était défendue par Yousouf, pacha de Sères, et le capitan-pacha Izzet-Méhémet; déjà les assaillants avaient pratiqué une brèche et allaient livrer un assaut, lorsque Yousouf se rendit au quartier-général ennemi pour traiter de la reddition de la place. Comme il avait fait cette démarche malgré l'opposition du capitan-pacha, il ne voulut pas retourner dans la ville et demeura dans le camp moscovite. Cette conduite a fait planer sur lui le soupçon déshonorant qu'il avait trahi ses devoirs. Quoi qu'il en soit, le capitan-pacha se renferma dans la citadelle avec trois cents hommes, et il lui fut permis de sortir sans déposer les armes. Le sultan le récompensa en lui donnant les sceaux de l'empire, qui furent ôtés au grand-vizir Méhémet-Selim Cependant les Russes ne purent profiter de leurs succès : décimés par la peste et par les rigueurs de l'hiver, ils furent contraints de

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO MADRID

repasser le Danube et de lever le blocus des Dardanelles, qui était demeuré sans résultat, puisque Constantinople ne cessa pas d'être approvisionnée.

La bataille de Navarin avait refroidi l'ardeur d'Ibrahim, et il entra en pourparlers avec les amiraux alliés, qui le pressaient de retourner en Egypte. Sir Edouard Codrington se rendit auprès de Méhémet-Ali pour obtenir qu'il rappelât son fils; mais tandis que cette négociation se poursuivait au Caire, une expédition française, commandée par le général Maison, arriva dans la Grèce et s'empara, sans coup férir, du château de Morée. Ibrahim n'hésita plus alors à quitter le Péloponèse; il s'embarqua à la fin de l'année 1828; le général Maison fut élevé à la dignité de maréchal de France. Les Turcs avaient encore éprouvé de grands revers en Asie. Toutefois, le sultan ne voulut prendre aucune part aux conférences qui se tinrent à Poros pour fixer le sort de la Grèce et résolut de pousser la guerre avec vigueur contre les Russes. Dans les premiers jours de mars 1829, il publia un hatti-sherif qui prescrivait à toutes ses troupes d endosser un uniforme qui se rapprochait du costume militaire européen. Le soldat turc, au lieu du turban, reçut pour coiffure le fess (1), qui remplaça le turban, et se vêtit d'une petite veste et d'un pantalon à la cosaque. La lutte recommença sur les bords du Danube; les Russes étaient sous les ordres d'un nouveau chef, le général Diebitch; il battit deux fois les troupes ottomanes auprès de Silistrie, et finit par s'emparer de cette ville. Le vainqueur, ayant concentré ses forces, fit croire au grand-vizir, renfermé dans Schumla (2), qu'il allait l'attaquer; mais il nourrissait dans sa pensée un autre projet, qu'il exécuta avec autant de hardiesse que de célérité. Ses troupes, divisées en trois corps, franchirent les défilés du Balkan et pénétrerent dans la Romélie. Plusieurs cités de cette province ouvrirent leurs portes, d'autres furent prises d'assaut, et Diebitch, pour ne pas armer contre lui les habitants, répandit une proclamation dans laquelle il s'engageait à faire respecter scrupuleusement la religion, les personnes et les propriétés. Les promesses du général ayant été tenues scrupuleusement, la population ottomane livra ses armes et demeura dans l'inaction. Les soldats russes, après s'être emparés de Selimno, arrivèrent sans obstacles sous les murs d'Andrinople, où les habitants, loin d'essayer de faire aucune résistance, les accueillirent avec de grandes démonstrations de joie. Sur ces entrefaites, l'amiral russe Heyden bloquait les Dardanelles, tandis que l'amiral Greigh suivait la côte, afin de se mettre en communication avec les troupes de Diebitch. L'ennemi devait paraître en peu de jours aux portes de Constantinople, qui ne pouvait manquer de tomber en son pouvoir. Mahmoud, persuadé enfin que toute résistance était impossible, prit le parti d'envoyer deux négociateurs au camp russe. La position du sultan était d'autant plus difficile, qu'il avait encore à se défendre contre le ressentiment des janissaires, conspirant toujours dans l'ombre; en effet, on découvrit qu'ils avaient formé le plan d'égorger le monarque et sa famille, les membres du divan et les francs, c'est-à-dire les hommes connus pour être les partisans des reformes introduites par le prince. Le gouverneur des châteaux du Bosphore était le chef de cette conjuration; il fut mis à mort avec six cents de ses complices ou présumés tels.

Après des discussions qui durèrent plusieurs mois, la paix fut conclue le 14 septembre [1829]. L'empereur Nicolas (1) consentit à rendre toutes ses conquêtes en Europe, et à borner son empire au Pruth; il se fit céder encore la suzeraineté réelle de la Valachie et de la Servie; le sultan ne fut plus que le possesseur nominal de ces trois principautés, dont le czar se déclara le protecteur, c'est à-dire le maître. Il fut en outre stipulé que le Bosphore serait ouvert à toutes les nations; mais les Russes obtinrent des avan-

(1) Sorte de bonnet rouge.

(2) Schumla formait un camp retranché formidable, où les Turcs, toujours si intrépides lorsqu'ils sont abrités par quelques rempart, s'étaient plusieurs fois défendus avec succès contre les Russes et leur avaient fait éprouver des pertes considérables.

(1) Il avait succédé en 1826 à son frère Alexandre, mort à Taganrok.

MCD 2019

tages particuliers. En Asie, où l'un des généraux de Nicolas s'était emparé de l'Arménie, il restitua cette province, à l'exception des places de guerre les plus importantes. Enfin, la Porte dut payer d'énormes contributions pour acquitter les frais de la guerre, et se vit réduit à reconnaître l'indépendance de la Grèce.

Mahmoud profita des loisirs de la paix pour étendre de plus en plus et développer son système de régénération; non content de reconstituer son armée, il entreprit de civiliser son peuple et d'introduire dans tous les rangs les usages et les habitudes des nations policées de l'Occident. Il tenta d'abord de rendre les grands chemins plus sûrs, en prescrivant à tous les voyageurs de se munir de passeports. Jusqu'à cette époque, les Turcs n'avaient jamais su jouir des douceurs de la société; chacun, renfermé dans sa famille, n'avait que des relations d'affaires, et l'on ne connaissait pas ces réunions où tous les sexes et tous les âges se rassemblent pour causer ou pour se livrer à divers amusements. Afin d'entraîner ses sujets par son exemple, le sultan donna des fêtes, des bals, des concerts; mais si ces innovations séduisirent les personnages favorisés par la fortune ou distingués par le rang, la plus grande partie de la nation, enracinée dans ses vieilles mœurs, les repoussait avec horreur, et la populace témoigna son mécontentement, comme autrefois les janissaires, par des incendies. Le faubourg de Pera, habité exclusivement par les Européens, devint la proie des flammes, qui dévorèrent dix mille maisons (1). Une dangereuse insurrection éclatait encore à cette époque et pour la même cause en Albanie, où le gouvernement fut contraint d'envoyer une armée de vingt mille hommes. Reschid-pacha, qui la commandait, ne put réussir à l'étouffer qu'en employant tour-à-tour la voie des armes et celle des négociations. A la même époque [1830], Mahmoud se vit enlever la principauté d'Alger, dont les Français se saisirent pour venger l'insulte faite par le dey à l'ambassadeur de leur roi. Le sultan, voulant prévenir le résultat qu'il prévoyait, envoya en toute hâte au prince algérien le capitan-pacha pour négocier un accommodement; mais l'envoyé turc ne put débarquer: il prit le parti de se rendre en France, où il subit une quarantaine. Sur ces entrefaites, la victoire avait livré aux soldats français la ville d'Alger, et l'envoyé de Mahmoud revint à Constantinople, sans avoir pu même déployer son caractère de médiateur.

La révolution de 1830, qui renversa du trône Charles X, fut accueillie avec joie par le peuple de Constantinople, qui se persuada que le roi déchu avait été justement puni par le ciel pour avoir outragé l'islamisme en dépouillant de sa souveraineté le dey d'Alger, et en s'emparant, par droit de conquête, d'un pays habité par les musulmans, et où régnait exclusivement le culte de Mahomet. De nouvelles insurrections éclatèrent en Macédonie et en Bosnie, tandis qu'en Asie des troubles s'étaient élevés à Bagdad. Le sultan ne perdit pas courage et parvint à faire rentrer les rebelles dans le devoir; mais il n'en persista pas moins à marcher dans la carrière nouvelle où il était entré: il en donna la preuve en instituant un ordre qu'il appela *nichani-iflithar* (1). Il créa, en outre, un journal officiel, sous le titre de *Moniteur ottoman*, et qui fut rédigé en turc et en français [1831].

Tandis que le sultan s'efforçait de surmonçait de surmonter les périls et les difficultés qui l'assaillaient chaque jour, le gouverneur de l'Égypte Méhémet-Ali établissait son empire sur cette contrée, et préparait les moyens qui devaient le rendre indépendant de son suzerain. Une querelle sérieuse s'étant élevée entre Méhémet et le pacha d'Acre, Mahmoud s'empressa d'intervenir entre les deux adversaires; il autorisa même le vice-roi d'Égypte à se faire rendre justice par les armes, toutefois, à la condition que la flotte égyptienne n'agirait que de concert avec une escadre ottomane, sous les ordres du capitan-pacha. Mais celui-ci, ayant appris en route que la peste exerçait d'affreux ravages sur

(1) Il n'est pas inutile de prévenir nos lecteurs que la plupart des maisons de Constantinople sont en bois, ce qui explique et la fréquence des incendies et l'étendue de leurs ravages.

(1) Ces deux mots veulent dire : signe d'honneur.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Pl. 34.

Par ie Imp de Legay, r. de la Bucherie 1.

1. FEMME D'UN RAJAH. 2. BAYADÈRE. 3. FAVORITE DU GRAND MOGOL. 4. JEUNE BIRMANE.

INDE.

es bords du Nil, fit rester ses vaisseaux à Rhodes. Méhémet n'avait pas sollicité les secours de l'amiral turc, et s'empressa de faire partir son fils Ibrahim, qui, en peu de temps, se rendit maître de Gaza, de Jaffa et de Kaïa; puis il vint mettre le siége devant la ville d'Acre, où Abdallah s'était renfermé. Sans être arrêté par les menaces du sultan, qui le somma de suspendre les hostilités, Ibrahim, par les ordres de son père, poussa plus vivement que jamais son entreprise; secondé par des officiers européens, il finit par s'emparer de la place après un assaut meurtrier. La résistance de la garnison fut si opiniâtre, que les Égyptiens lâchèrent pied; il fallut qu'Ibrahim, pour les ranimer, fît pointer son artillerie contre ses propres soldats, et il tua de sa main quelques fuyards. Douze jours après cette conquête, il entra à Damas. Sur ces entrefaites, le sultan, irrité de la désobéissance de Méhémet et de son fils, les avait déclarés *fermanlis*, c'est-à-dire excommuniés, et, à ce titre, déchus de toutes leurs dignités. Une armée, ayant pour chef Hussein-pacha, qui reçut à cette occasion le titre et le grade de feld-maréchal, marcha en Syrie, et vint attaquer les Égyptiens dans le voisinage de l'Oronte. Il éprouva une déroute complète; et, dans une autre rencontre entre Alexandrie et Antioche, le général ottoman subit une seconde défaite, qui rendit Ibrahim maître de toute la Syrie (juin et juillet 1832). Mahmoud envoya sur-le-champ de nouvelles troupes avec un nouveau chef, Reschid-pacha, qui se fit battre à son tour sous les murs de Konia. La victoire d'Ibrahim fut si complète que Mahmoud n'avait plus d'armée. Toutefois, le sultan refusait encore de donner à Méhémet l'investiture de la Syrie, et cependant Ibrahim pouvait arriver sans obstacle jusqu'à Constantinople. La France et la Russie offrirent leur médiation; l'empereur Nicolas s'empressa de faire partir une flotte qui entra dans le Bosphore; mais le sultan, par les conseils de l'amiral Roussin (1), voulut renvoyer les vaisseaux moscovites. Mais, Ibrahim ayant continué sa marche et réduit en son pouvoir plusieurs villes importantes, entre autres Smyrne, le monarque ottoman retint la flotte russe, et sollicita de cette puissance un prochain renfort. Cependant deux négociateurs, un secrétaire d'ambassade français et Mustapha-Areschid-bey-effendi arrivèrent au quartier-général d'Ibrahim, ils conclurent un traité par lequel ce dernier prit l'engagement de quitter l'Asie-Mineure, et fut créé en retour pacha d'Acre, de Tripoli et de Damas. Ainsi Méhémet allait régner sur toute la Syrie; il obtint encore, plus tard, le district d'Adana, auquel sa position donnait une grande importance [1833].

La Russie avait débarqué ses soldats sur la côte d'Asie, et pour ainsi dire aux portes de la capitale de l'empire : le comte Orloff, qui les commandait, s'obstina à rester, quoiqu'on n'eût plus besoin de ses services, donnant pour prétexte que la sollicitude de l'empereur Nicolas pour son allié lui avait prescrit de ne pas quitter le Bosphore avant qu'Ibrahim n'eût repassé le mont Taurus. Durant son séjour à Constantinople, Orloff, qui était aussi revêtu du caractère d'Ambassadeur, signa en secret un nouveau traité avec le divan : conclu pour huit années, il se terminait par un article déclarant qu'à l'avenir les Dardanelles seraient fermées à toutes les nations qui seraient en guerre avec la Russie. La France et l'Angleterre, dès qu'elles eurent connaissance de cet arrangement, le désapprouvèrent hautement : elles soutinrent qu'il livrait aux mains du czar les destinées de l'empire turc, puisqu'il avait acquis le droit d'intervenir dans toutes les occasions, et l'on sait qu'il arrive tôt ou tard que le médiateur se change en maître. Le divan répondit, de concert avec la Russie, que ce traité ne devait porter aucun ombrage aux puissances européennes, puisqu'il n'avait d'autre but que de rendre plus intime l'amitié qui allait régner désormais entre deux nations si long-temps ennemies. Toutefois, les protestations des cabinets de Londres et des Tuileries n'eurent aucune suite sérieuse, quoiqu'elles eussent été soutenues par des

(1) Il venait d'arriver à Constantinople pour remplacer, en qualité d'ambassadeur, le général Guilleminot.

MCD 2019

armements maritimes; tout se borna à de simples démonstrations qui demeurèrent sans effet. Afin de garantir le maintien du traité d'Unkiar-Skelessi (1), Nicolas fit remise au sultan des sommes que la Turquie devait fournir pour payer les frais de la guerre, et prit l'engagement de retirer ses troupes de la Moldavie et de la Valachie. — Quoiqu'il pût disposer des forces de son empire contre les Serviens, qui venaient de chasser les musulmans de leur pays, Mahmoud fut contraint d'abdiquer pour ainsi dire les droits de la souveraineté, car les Serviens, moyennant un léger tribut annuel, obtinrent de ne plus payer à l'avenir aucun impôt à la Porte, et leur chef, le prince Milosch, devint possesseur de tous les priviléges d'un monarque indépendant.

A cette époque [1834], le sultan envoya une armée nombreuse en Asie, dans la persuasion que le moment était venu de reprendre à Méhémet-Ali toutes les concessions qu'il avait faites à ce prince. En effet, une grande fermentation existait en Syrie, dont les habitants semblaient disposés à se déclarer contre les Égyptiens, à l'exemple de la Palestine tout entière, qui venait de s'insurger pour se délivrer du despotisme des agents d'Ibrahim. De semblables soulèvements avaient eu lieu dans l'Yémen, province de l'Arabie. Toutes ces révoltes qui éclataient simultanément sur plusieurs points, menaçaient la puissance de Méhémet; et le sultan, persuadé que la ruine de ce vassal était imminente, avait résolu de profiter de cette occasion pour rentrer dans tous ses droits. Quatre-vingt mille hommes de troupes régulières, rassemblées dans le voisinage de la Syrie, étaient prêts à marcher; mais il fut obligé de céder aux représentations unanimes des grandes puissances, et la paix ne fut point troublée. Mahmoud, ne pouvant faire la guerre, essaya du moins de se donner une armée instruite et disciplinée : il institua des écoles où les sous-officiers étaient tenus d'aller puiser une instruction spéciale, qui devait les mettre à même d'enseigner aux soldats les exercices et les manœuvres des troupes européennes. Il créa encore une nouvelle milice, sorte de garde nationale; il espérait y puiser des soldats qui ne seraient pas entièrement étrangers au maniement des armes. Le monarque ottoman prit aussi la sage résolution d'accréditer des ambassadeurs auprès des grandes cours de l'Occident, afin d'être mis au courant de la marche et des incidents de la politique de ces nations. Jusqu'alors l'orgueil insensé du gouvernement turc ne lui permettait pas d'avoir de communications régulières avec les princes européens, qu'il traitait de *giaours* (infidèles), car il les méprisait trop pour songer qu'il dût les craindre.

Les revers que la Porte n'avait cessé de subir depuis un demi-siècle avaient enhardi ses vassaux, et ils avaient, par le fait, secoué le joug de la suzeraineté du sultan. Les États barbaresques s'étaient à peu près rendus indépendants : Mahmoud profita habilement de la guerre civile qui déchirait Tripoli pour replacer cette principauté sous sa domination. Le fils et le frère du pacha qui venait de mourir prétendaient tous deux succéder à son pourvoir. Le premier, Sidi-Ali, était maître de la cité, et accueillit avec joie une flotte ottomane qui entra tout-à-coup dans le port, et offrit d'appuyer ses droits. En conséquence, cinq mille Turcs, ayant débarqué, occupèrent la ville et les postes principaux. Le commandant de l'escadre, Nedjib-pacha, invita Sidi-Ali à venir sur son vaisseau, puis il le retint prisonnier, et déclara qu'il occupait Tripoli au nom du sultan son maître. Conduit à Constantinople, le malheureux bey obtint grâce de la vie, mais on le dépouilla de ses richesses, estimées à quinze millions de piastres [1836]. Encouragé par ce succès, Mahmoud essaya de s'emparer de Tunis; en s'établissant sur ce point, il séparait l'Égypte d'Alger, et pouvait susciter de dangereux ennemis aux Français. Afin de prévenir ces conséquences, le cabinet des Tuileries envoya l'amiral Hugon, qui fut chargé de surveiller, avec quelques vaisseaux, les mouvements de la flotte ottomane. Le capitan-pacha Tahir

(1) On appelle ainsi l'arrangement conclu entre Mahmoud et le czar, contre lequel la France et l'Angleterre avaient réclamé si vivement.

MCD 2019

était à bord ; il fit une descente dans le voisinage de Tripoli pour détruire une petite ville qui s'était révoltée ; mais, tout fait présumer que, gêné par la présence des bâtiments français, il ne put exécuter la partie la plus importante de sa mission, qui était de réduire Tunis. Cet échec fut en quelque sorte balancé par la restitution de la place importante de Silistrie, que Nicolas rendit après avoir reçu quatre-vingt-quinze millions de piastres, qui furent, dit-on, avancées au sultan par l'Angleterre. Enfin, les troubles qui s'étaient élevés dans la Bosnie, l'Albanie et la Bulgarie furent aussi réprimés [1836].

Tandis qu'il étouffait toutes les rebellions, Mahmoud s'occupait, en même temps, de faire pénétrer de plus en plus ses idées réformatrices, et qui tendaient à régénérer tout à la fois les institutions et les mœurs du pays. En dépit des préjugés, si fortement encore enracinés dans les esprits, on vit, à l'inauguration d'un nouveau pont conduisant de Constantinople à Galata, les femmes du sultan le traverser, assises dans des chariots grillés, et traînés par des bœufs : elles étaient sans voile et parées avec la plus grande magnificence. Il fit plus encore en faisant mettre son portrait dans les casernes, malgré le Koran, qui prononce la défense formelle de reproduire par le pinceau la représentation d'aucune créature vivante. Cette innovation souleva de graves mécontentements ; mais ceux qui osèrent témoigner leur indignation expièrent cette hardiesse par la mort : on les étrangla sans jugement, et on les jeta dans le canal du Bosphore. Sur ces entrefaites, la peste se déclara dans la capitale, et le sultan ayant assemblé le muphti et les principaux ulémas, ceux-ci, interrogés par le prince, décidèrent qu'en interprétant sagement certains passages du Koran, on y voyait que le prophète ne défend pas de prendre toutes les mesures nécessaires pour repousser le fléau des maladies contagieuses, puis le chef de la loi prit l'engagement de rédiger un fetwa, qui permettrait l'établissement des lazarets.

L'ardeur réformatrice de Mahmoud éprouvait cependant de violentes contradictions, qui éclataient sous toutes les formes : ainsi un derviche, que le peuple vénérait comme un saint, ayant rencontré le sultan à cheval et entouré de ses gardes, se jeta à la bride de son coursier et lui adressa les reproches les plus violents. Il expia son audace par le trépas. Ses confrères ayant exigé qu'on leur remît son corps, la multitude se persuada que la tête du martyr avait paru entourée d'une flamme brillante. L'année 1837 fut encore marquée par la mort tragique du directeur de la monnaie, poignardé dans une mosquée. Il paraît que le meurtrier, qui détestait les réformes du sultan, fut poussé à ce crime par la conviction que la victime méritait cette punition pour avoir représenté sur des monnaies d'or l'effigie du sultan. Le prince, à cette occasion, crut devoir protester de son attachement à la religion, et fit insérer dans le Moniteur Ottoman un article où il recommandait à ses sujets de s'acquitter scrupuleusement des pieuses pratiques établies par le prophète. Quelque temps après, il exécuta le projet de visiter en personne certaines parties de son empire, et, après avoir, selon l'ancien usage, consulté le Munedjim-bachi (1), il s'embarqua sur une frégate. Durant son voyage, le sultan visita tous les édifices et les établissements publics, fit manœuvrer les milices, et se montra plein d'affabilité envers tous ses sujets. Lorsqu'il revint à Constantinople, après une absence d'environ trente jours, le monarque fut accueilli par une conspiration, dont les principaux conjurés étaient d'anciens janissaires et des bateliers du Bosphore : la peine capitale et la déportation firent justice des coupables. Mahmoud destitua à cette occasion un de ses ministres, Pertew-Pacha, et son secrétaire, Vassuf-Effendi, accusés d'avoir tenté secrètement, par de coupables manœuvres, de faire échouer les réformes introduites par le prince. Retiré à Andrinople, Pertew-Pacha reçut l'ordre de mourir ; il obéit avec le même sang-froid dont faisaient preuve les plus illustres Romains sous les Néron et les Caligula. Il était alors à table chez le gouverneur d'Andrinople, et but le poison qui lui était présenté sans lais-

(1) C'est le premier astrologue de la cour.

MCD 2019

ser voir la plus légère émotion. Comme il n'expira pas sur le-champ, des esclaves l'étranglèrent.

La Porte n'avait pas renoncé au plan qu'elle avait formé de s'emparer de Tunis, et fit partir, au mois de juillet 1837, une flotte. Mais cette expédition, conduite avec mystère, ne réussit pas mieux que la précédente. La France, qui en soupçonnait le but, s'empressa d'envoyer à Tunis le contre-amiral Gallois, qui avait sous ses ordres sept bâtiments de haut bord. Le capitan-pacha, se voyant prévenu, crut devoir rebrousser chemin, et se rendit à Tripoli, où il laissa quelques troupes; puis il fit voile pour Constantinople, et fut reconduit par l'amiral français jusqu'au Bosphore.

De tous les vassaux de l'empire ottoman, le pacha d'Égypte était le plus puissant et le plus indocile, car s'il conservait encore dans son langage les apparences de la soumission, il agissait dans une indépendance parfaite. Lassé cependant de jouer un rôle équivoque et secondaire, il offrit au sultan d'augmenter le tribut annuel qu'il avait coutume de payer; mais il demandait, en retour, de pouvoir transmettre à sa famille le gouvernement de l'Égypte et celui de la Syrie. Mahmoud consentit à lui abandonner l'Égypte à ce prix; mais il exigeait la restitution de la Syrie. Cette difficulté, qui amena la rupture des négociations, si elle ne produisit pas la guerre, enfanta un ordre de choses non moins ruineux pour les deux nations, qui furent contraintes de tenir sur pied des forces considérables : c'était une paix armée, qui dura jusqu'au milieu de l'année 1839. A cette époque, le sultan, à l'instigation de la Russie, résolut de frapper un coup décisif: l'armée régulière envahit tout-à-coup la Syrie; mais Ibrahim marcha à ses adversaires, et les écrasa dans une seule bataille, celle de Nézib. Les Turcs, surpris par les habiles manœuvres du fils de Méhémet, prirent la fuite, et il fut impossible de les rallier. Ainsi l'empire se retrouvait, comme en 1832, sur le penchant de sa ruine. Un envoyé français fut dépêché au camp d'Ibrahim, et réussit à suspendre sa marche victorieuse. Sur ces entrefaites, Mahmoud tomba malade et mourut, laissant son empire prêt à succomber sous les coups d'Ibrahim, ou de périr par la protection intéressée du czar. On connaît encore trop imparfaitement l'état de la Turquie pour approuver ou blâmer sans restriction la conduite de Mahmoud. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à ce prince une grande fermeté de caractère; elle le fit triompher de tous les périls qui environnaient son trône. N'oublions pas d'ailleurs qu'il est des époques où les ressorts d'un gouvernement ont besoin d'être restaurés ou plutôt d'être remplacés, et que rien n'est plus hasardeux et plus difficile que de savoir ce qu'il faut substituer à ce que l'on détruit. Écrasé par la supériorité évidente des Européens, le monarque ottoman crut devoir emprunter à la civilisation de l'Occident les institutions qui devaient replacer l'empire turc dans un rang honorable. Si Mahmoud s'est trompé, son erreur est d'autant plus excusable qu'elle était grande et généreuse, puisque, en arrachant le peuple turc à son apathie, elle promettait de faire rentrer la monarchie d'Othman dans son ancienne indépendance, et même de lui rendre un nouveau lustre.

Abdul-Hamid, âgé de seize ans, et fils de Mahmoud, est monté sans opposition sur le trône, à la mort de son père. Élevé, comme tous les princes de la race impériale, loin des affaires, le nouveau monarque étant incapable de gouverner par lui même, le pouvoir est tombé entre les mains de la sultane validé et du grand-visir Kosrew Pacha. Ce dernier personnage, dont la vieillesse est encore pleine d'activité, se trouvait par ses antécédents, l'ennemi personnel de Méhémet Ali, qui l'avait jadis chassé d'Égypte. En effet, après que l'armée française eût évacué cette contrée, Kosrew avait été envoyé par la Porte en qualité de gouverneur avec la mission de faire rentrer l'Égypte sous la domination du sultan; mais il lui fallait triompher des beys, chefs de Mamelucks, et surtout de Méhémet, qui s'était fait admettre parmi ces derniers. Comme il n'avait à sa disposition qu'un petit nombre de soldats, il tâcha de suppléer à sa faiblesse par la ruse, en cherchant à diviser ses adversaires, afin de les détruire l'un par l'autre. Mais cette politique

MCD 2019

aboutit à réunir tout le monde contre lui; on le renferma dans une forteresse. Méhémet le rétablit dans ses fonctions; mais, en même temps, il ameutait contre le gouverneur de nouveaux opposants, qui contraignirent Kosrew à quitter les bords du Nil pour retourner à Constantinople. D'un autre côté, une violente inimitié existait entre le capitan et Kosrew, et quand celui-ci devint, à la mort de Mahmoud, maître de l'autorité, l'amiral turc prit l'étrange résolution d'aller livrer la flotte ottomane au pacha d'Egypte, qui lui fit l'accueil le plus bienveillant. Possesseur d'un gage si important, Méhémet a voulu profiter de ses avantages pour arracher au sultan la cession à son profit de l'Égypte et de la Syrie. Son premier soin fut de poursuivre le renvoi de Kosrew; il offrit au divan de se rendre dans la capitale, et de mettre toute sa puissance ainsi que sa personne à la disposition du jeune monarque Mais les envoyés des cinq grandes puissances (1), résidant à Constantinople, s'empressèrent d'intervenir entre Abdul-Hamid et son vassal. Ils décidèrent que la diplomatie se chargerait d'aplanir toutes les difficultés, et de conclure la paix entre la Turquie et l'Égypte. Jusqu'à ce jour (2), les ambassadeurs n'ont réussi qu'à maintenir un *statu quo* ruineux pour les deux empires, et dont on ne peut prévoir les résultats. En attendant, le vainqueur de Nézib, Ibrahim, occupe avec son armée le district d'Adana, prêt à marcher en avant; mais il n'ose faire un pas, de peur de trouver avant lui les Russes installés à Constantinople. Méhémet ne peut pas davantage attaquer cette ville par les Dardanelles, où il rencontrerait les flottes réunies de la France et de l'Angleterre. Tel est, en résumé, l'état présent de la Turquie, qui, n'ayant plus ni armée ni marine, serait à la merci de Méhémet, si les princes chrétiens de l'Occident ne s'étaient chargés de le défendre et de prévenir sa dissolution.

Cependant Abdul-Hamid paraît vouloir poursuivre l'œuvre ébauchée par Mahmoud: il vient de publier un hatti-shérif qui promet aux musulmans une véritable charte calquée sur celle dont jouissent plusieurs nations européennes. Cette pièce, rédigée sous les yeux et avec le consentement de tous les membres du divan, du muphti et des principaux ulémas, a été promulguée, avec une pompe extraordinaire, le 2 novembre 1839. Des tentes avaient été dressées dans la vaste plaine de Gulhané, attenante aux jardins du palais impérial de Top-Kapou, où se rendirent à huit heures du matin les ambassadeurs chrétiens réunis à Constantinople, qui arrivèrent dans de magnifiques voitures fournies par le gouvernement turc. On avait encore invité à la cérémonie les patriarches des trois religions grecque, arménienne catholique et arménienne schismatique, le grand-rabbin, une nombreuse députation des *sarafs* (banquiers) catholiques et arméniens, et une autre des différentes corporations ou *esnaf*. On y voyait aussi les directeurs des administrations turques et les chefs des différents bureaux, à la tête des employés sous leurs ordres. Les autorités religieuses, civiles et militaires musulmanes étaient rangées au milieu de la plaine: quelques compagnies appartenant aux différentes armes formaient un vaste carré; elles étaient vêtues à peu près comme les troupes européennes, et portaient pour coiffure des schakos dépourvus toutefois de visières, afin de ne pas empêcher les soldats, lorsqu'ils font leurs prières, de poser leur front sur le sol. Le sultan, à son arrivée, fut reçu par le grand-visir, auquel il remit un sac en satin rouge; il renfermait le hatti-shérif, que Kosrew transmit à Reschid-pacha, ministre des affaires étrangères. Celui-ci monta sur une tribune qui avait été élevée à cet effet, et lut à haute voix le hatti-shérif que nous rapportons ici, à cause de son importance.

» Tout le monde sait que dans les premiers temps de la monarchie ottomane, les préceptes glorieux du Koran et les lois étaient une règle toujours honorée. En conséquence, l'empire croissait en force et en grandeur, et tous les sujets, sans exception, avaient acquis au plus haut degré l'aisance et la prospérité. Depuis cent cinquante ans, une

(1) La France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse.

(2) Janvier 1840.

MCD 2019

succession d'accidents et des causes diverses ont fait qu'on a cessé de se conformer au code sacré des lois et aux réglements qui en découlent, et la force et la prospérité antérieures se sont changées en faiblesse et en appauvrissement . c'est qu'en effet un empire perd toute stabilité quand il cesse d'observer ses lois.

» Ces considérations sont sans cesse présentes à notre esprit; et, depuis le jour de notre avénement au trône, la pensée du bien public, de l'amélioration de l'état des provinces et du soulagement des peuples n'a cessé de l'occuper uniquement. Or, si l'on considère la position géographique des provinces ottomanes, la fertilité du sol, l'aptitude et l'intelligence des habitants, on demeure convaincu qu'en s'appliquant à trouver des moyens efficaces, le résultat qu'avec le secours de Dieu nous espérons atteindre, peut être obtenu dans l'espace de quelques années. Ainsi donc plein de confiance dans le secours du Très-Haut, appuyé sur l'intercession de notre prophète, nous jugeons convenable de chercher, par des institutions nouvelles, à procurer aux provinces qui composent l'empire ottoman le bienfait d'une bonne administration. Ces institutions sont: 1° les garanties qui assurent à nos sujets une parfaite sécurité quant à leur vie, leur honneur et leur fortune; 2° un mode régulier d'asseoir et de prélever les impôts; 3° un mode également régulier pour la levée des soldats et la durée de leur service.

» Et, en effet, la vie et l'honneur ne sont-ils pas les biens les plus précieux qui existent? Quel homme, quel que soit l'éloignement que son caractère lui inspire pour la violence, pourra s'empêcher d'y avoir recours, et de nuire, par là, au gouvernement et au pays si sa vie et son honneur sont mis en danger? Si, au contraire, il jouit à cet égard d'une sécurité parfaite, il ne s'écartera pas des voies de la loyauté, et tous ses actes concourront au bien du gouvernement et de ses frères. S'il y a absence de sécurité à l'égard de la fortune, tout le monde reste froid à la voix du prince et de la patrie, personne ne s'occupe du progrès de la fortune publique, absorbé que l'on est par ses propres inquiétudes. Si, au contraire, le citoyen possède avec confiance ses propriétés de toute nature, alors, plein d'ardeur pour ses affaires, dont il cherche à élargir le cercle afin d'étendre celui de ses jouissances, il sent chaque jour redoubler en son cœur l'amour du prince et de la patrie, le dévouement à son pays. Ces sentiments deviennent en lui la source des actions les plus louables. Quant à l'assiette régulière et fixe des impôts, il est très-important de régler cette matière, car l'État, qui est, pour la défense de son territoire, forcé à des dépenses diverses, ne peut se procurer l'argent nécessaire pour ses armées et autres services que par les contributions levées sur ses sujets, quoique, grâce à Dieu, ceux de notre empire soient, depuis quelque temps, délivrés du fléau des monopoles, regardés mal à propos, autrefois, comme une source de revenus. Un usage funeste subsiste encore, quoiqu'il ne puisse avoir que des conséquences désastreuses, c'est celui des concessions vénales connues sous le nom d'*iltizam*. Dans ce système, l'administration civile et financière d'une localité est livrée à l'arbitraire d'un seul homme; c'est-à-dire quelquefois à la main de fer des passions les plus violentes et les plus cupides; car si ce fermier n'est pas bon, il n'aura d'autre soin que son propre avantage; il est donc nécessaire que désormais chaque membre de la société ottomane soit taxé pour une quotité d'impôt déterminée en raison de sa fortune et de ses facultés, et que rien au-delà ne puisse être exigé de lui. Il faut aussi que des lois spéciales limitent les dépenses de nos armées de terre et de mer. Bien que, comme nous l'avons dit, la défense du pays soit une chose importante, et que ce soit un devoir pour tous les habitants de fournir des soldats à cette fin, il est devenu nécessaire d'établir les lois pour régler les contingents que devra fournir chaque localité, selon les nécessités du moment, et pour réduire à quatre ou cinq ans le temps du service militaire; car c'est à la fois une chose injuste et porter un coup mortel à l'agriculture et à l'industrie respective des lieux, que de prendre, sans égard à la population, dans l'un plus, dans l'autre moins d'hommes qu'ils n'en peuvent fournir;

MCD 2019

de même que c'est réduire les soldats au désespoir et contribuer à la dépopulation du pays que de les retenir toute leur vie au service. En résumé, sans les diverses lois dont on vient de voir toute la nécessité, il n'y a pour l'empire ni force, ni richesse, ni bonheur, ni tranquillité; il doit, au contraire, les attendre de l'existence de ces lois nouvelles. C'est pourquoi désormais la cause de tout prévenu sera jugée publiquement, conformément à notre loi divine, après enquête et examen, et, tant qu'un jugement régulier ne sera point intervenu, personne ne pourra, secrètement ou publiquement, faire périr une autre personne par le poison ou par tout autre supplice. Il ne sera permis à personne de porter atteinte à l'honneur de qui que ce soit ; chacun possédera ses propriétés de toute nature et en disposera avec la plus entière liberté, sans que personne puisse y porter obstacle; ainsi, par exemple, les héritiers innocents d'un criminel ne seront point privés de leurs droits légaux, et les biens du criminel ne seront pas confisqués. Ces concessions impériales s'étendant à tous nos sujets, de quelque religion ou secte qu'ils puissent être, ils en jouiront sans exception. Une sécurité parfaite est donc accordée par nous aux habitants de l'empire dans leur vie, leur honneur et leur fortune, ainsi que l'exige le texte sacré de notre loi. Quant aux autres points, comme ils doivent être réglés par le concours d'opinions éclairées, notre conseil de justice, augmenté de nouveaux membres, autant qu'il sera nécessaire, auquel se réuniront, à certains jours que nous déterminerons, nos ministres et les notables de l'empire, s'assemblera à l'effet d'établir des lois réglementaires sur ces points de la sécurité, de la vie et de la fortune, et sur celui de l'assiette des impôts. Chacun, dans ces assemblées, exposera librement ses idées, et donnera son avis. Les lois concernant la régularisation du service militaire seront débattues au conseil militaire, tenant séance au palais du séraskier ; dès qu'une loi sera finie, pour être à jamais valable elle nous sera présentée ; nous l'ornerons de notre sanction, que nous écrirons, en tête, de notre main impériale.

» Comme ces présentes institutions n'ont pour but que de faire refleurir la religion, le gouvernement, la nation et l'empire, nous nous engageons à ne rien faire qui y soit contraire. En gage de notre promesse nous voulons, après les avoir déposées dans la salle qui renferme le manteau glorieux du prophète, en présence de tous les ulémas et des grands de l'empire, faire serment, par le nom de Dieu, et faire jurer ensuite les ulémas et les grands de l'empire. Après cela celui d'entre les ulémas ou les grands de l'empire, ou toute autre personne que ce soit qui violerait ces institutions, subira, sans qu'on ait égard au rang, à la considération et au crédit de personne, la peine correspondante à sa faute bien constatée : un code pénal sera rédigé à cet effet. Comme tous les fonctionnaires de l'empire reçoivent aujourd'hui un traitement convenable, et qu'on régularisera les appointements de ceux dont les fonctions ne seraient pas suffisamment rétribuées, une loi rigoureuse sera portée contre le trafic de la faveur et des charges (richvet), que la loi divine réprouve, et qui est une des principales causes de la décadence de l'empire. Les dispositions ci-dessus étant une altération et rénovation complète des anciens usages, ce rescrit impérial sera publié à Constantinople et dans tous les lieux de notre empire, et devra être communiqué officiellement à tous les ambassadeurs des puissances amies résidant à Constantinople, pour qu'ils soient témoins de l'octroi de ces institutions, qui, s'il plaît à Dieu, dureront à jamais. Sur ce, que Dieu très haut nous ait tous en sa sainte et digne garde ; que ceux qui feront un acte contraire aux présentes institutions soient l'objet de la malédiction divine, et privés toujours de toute espèce de bonheur. »

Le ministère turc a fait suivre le hatti-shérif d'une circulaire adressée à tous les pachas et à tous les fonctionnaires, pour leur recommander d'exécuter strictement les ordres du souverain ; prescrivant de respecter avec scrupule la vie, la liberté et les biens des sujets de l'empire. Mais, comme les principes proclamés dans l'hatti-shérif n'existent encore que sur le papier, puisqu'ils n'ont fait éclore aucune institution, il en résulte que

MCD 2019

les dépositaires de l'autorité agiront comme ils ont fait jusqu'à ce jour. S'il arrive que le gouvernement rende les nouveaux principes exécutoires en les incorporant à des créations nouvelles, il faudra, de plus, que ces créations pénètrent dans les masses et dans les les idées de la nation. On ne saurait décider si le pouvoir, quand il serait toujours animé des intentions les plus généreuses, parviendra à son but, qui est de régénérer toutes les classes. En effet, si l'on consulte le passé, on reconnaît que le peuple turc a puisé toute sa force dans sa religion, et il faut reconnaître que cette même religion doit s'affaiblir à mesure que les innovations tentées par le gouvernement prospéreront. D'un autre côté, le sultan ne paraît pas vouloir marcher dans la route tracée par son père avec la même audace et la même résolution; car il a permis aux musulmans qui n'exercent aucune fonction publique ou qui n'appartiennent pas à l'armée, de reprendre la robe et le turban. Toutefois les classes élevées, à Constantinople, goûtent de plus en plus les mœurs européennes : à Pera, on joue la comédie, au grand contentement des Turcs, qui assistent en foule aux représentations théâtrales, tandis que des journaux s'impriment dans plusieurs villes de l'empire. Il faut cependant convenir que ces essais de civilisation doivent s'enraciner avec peines sur un sol habité par des hommes courbés depuis tant de siècles sous un despotisme religieux et civil, et qu'il sera difficile de faire comprendre aux masses qu'elles ont des droits, et comment elles arriveront à les exercer. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus curieux que le spectacle que présente en ce moment l'empire ottoman dans la lutte où il se trouve engagé, et qui, pour lui, est une question de vie ou de mort. Espérons qu'il en sortira à son avantage, et qu'il y puisera de nouvelles forces qui assureront son indépendance, car la ruine de l'empire fondé par Othman serait le signal d'une conflagration presque universelle en Europe pour le partage de ses dépouilles.

—

MOEURS TURQUES (1).

DU GOUVERNEMENT TURC.

Il a pour chef unique le sultan, qui, comme successeur des kalifes, réunit le sacerdoce à l'empire; en d'autres termes, il commande à la force armée comme chef suprême, tandis qu'il règne sur les consciences c'est le beau idéal du pouvoir le plus absolu. Le sultan, en sa qualité de chef de la religion, a deux vicaires, le grand-visir et le muphti. D'un autre côté, le maître de l'empire est tenu pour l'héritier légitime et universel de quiconque meurt dans un emploi public; les *ulémas* (c'est-à-dire les prêtres) et les janissaires sont seuls exceptés : les *émirs*, ou descendants du prophète, sont soumis à ce principe d'une rapine universelle : en résumé, suivant d'Ohsson, qui s'est fait le panégyriste de l'empire ottoman, « c'est princi-
» palement sur la vie et les biens de ses ser-
» viteurs que le sultan peut exercer un pou-
» voir arbitraire, d'après ce principe qu'en
» sa qualité de magistrat suprême il a le
» droit d'infliger des peines; or, il juge lui-
» même les agents de son autorité. » Nous répondrons qu'il ne les *juge* pas, mais que lorsqu'il a besoin d'argent, il les fait égorger pour s'enrichir de leurs dépouilles. Dans l'origine, sous les premiers sultans ottomans, la succession des seuls criminels d'État revenait au fisc; mais, insensiblement, le sultan se regarda comme l'héritier exclusif des fonctionnaires publics décédés à son service, et, pour moins attendre, il les fit condamner au dernier supplice, à moins qu'ils ne pussent se racheter en faisant les plus énormes sacrifices. De cette manière, soumis aux exactions du sultan, ils pillent, à leur tour, les malheureux placés sous leurs ordres, et comme, en définitive, les emplois s'achètent tous, d'une manière indirecte, dans l'empire, il en résulte un système général de concussions, qui amène tôt ou tard la disparition plus ou moins

(1) Obligé de faire de nombreux emprunts à d'Ohsson, nous avons cru devoir conserver son orthographe, qui diffère peu cependant de celle que nous avons suivie.

MCD 2019

grande de la population et la ruine complète du pays. Au reste, du principe que le sultan héritait des fonctionnaires, comme le maître du pécule de l'esclave, découla bientôt cette conséquence, que le fisc prétendit avoir droit à une partie quelconque de la succession des particuliers, qu'ils fussent mahométans ou sujets particuliers, lorsqu'ils laisseraient une fortune beaucoup trop considérable pour le rang qu'ils occupaient. Mais comme c'est toujours le sultan qui, dans ces circonstances, est juge suprême, il prend à son sujet *tout ce qu'il veut et comme il veut:* en dernière analyse, on peut à chaque minute, en Turquie, se voir condamner au dernier supplice ou à perdre tous ses biens (1). C'est bien là ce qu'il y a de plus extrême dans la tyrannie : en vain nous dira d'Ohsson « sa volonté (celle du sultan) est restreinte » par la loi religieuse, par la coutume et par » les préjugés nationaux » (car la loi *scher-y*, dont les dispositions sont immuables, a établi les règles générales de l'administration) mais le même écrivain se réfute sur-le-champ, car il ajoute que cette même loi « laisse à la sagesse du souverain le soin de » modifier (et à lui tout seul) ces mêmes » règles d'administration suivant les circon- » stances, et c'est en vertu de cette faculté » qu'il fait des réglements et rend des or- » donnances (*canoun*, *nizam*). »

Nous accorderons que le sultan Mahmoud a fait de nos jours d'utiles réformes dans l'empire, et que son fils, désormais, guidé par les grandes puissances, maintiendra ses sujets dans la voie de la civilisation, où ils sont à peine entrés. En un mot, si le règne du nouveau sultan voit se développer les améliorations qu'il a montrées en perspective à ses sujets, c'est grâce, il faut le dire, à des circonstances indépendantes de sa volonté, et c'est parce que désormais la Turquie n'est plus libre et qu'on lui a ôté sa nationalité qu'elle subira une régénération plus ou moins complète. Mais que le sultan rentre dans la plénitude de ses droits, il pourra, aussitôt qu'il le voudra, et en vertu de son pouvoir souverain, faire retomber ses peuples dans les ornières de l'ancienne barbarie. Il n'en faut pas davantage pour repousser, sans retour, le principe du gouvernement turc, qui repose tout entier sur l'obéissance passive, principe qui, dans certaines limites, pouvait s'appliquer aux jours de la conquête, mais qui devait être destructeur de tout espèce d'ordre du moment où cet empire rentrerait dans la paix, et, effectivement, c'est ce qui a eu lieu. Au reste, des modifications étaient devenues indispensables, surtout quand on songe que, jadis, la première fois qu'un nouveau sultan se promenait *incognito* dans les rues de Constantinople, il se faisait suivre par des bourreaux, et, à la plus légère contravention de police qu'il remarquait, donnait ordre qu'on abattît des têtes en sa présence afin d'inspirer la terreur; aussi, d'après d'Ohsson, « La » présence du sultan le plus doux cause de » l'effroi aux particuliers qui se rencontrent » sur son passage. » Il n'y a pas de doute, les traces de cette barbarie vont disparaître; mais il fallait que le lecteur connût l'ancien ressort du gouvernement turc pour apprécier l'abjection où il était tombé.

Passons aux finances des princes. Elles pouvaient s'élever dans le siècle dernier à environ dix ou douze millions de piastres, qui dérivaient : 1° des domaines, dont une partie est régie et l'autre accordée à ferme annuelle ou viagère; 2° des revenus des parcs et jardins impériaux, donnée à ferme pour la somme de cent mille piastres; de la ferme des bois et forêts, divisés en vingt-sept districts, et présentant un revenu de cinquante mille piastres; 4° de la distribution des *voïnouks*, laquelle constitue un revenu de près de deux cent quatre-vingt-dix mille piastres; 5° d'une somme de trois cent mille piastres, prélevée sur le tribut de l'Égypte. Les revenus casuels du sultan reposent 1° sur le droit du seigneuriage, 2° sur

(1) Il ne faut pas oublier que le fils de Mahmoud a tout récemment publié, d'après les instigations des puissances étrangères, une sorte de charte, ou plutôt de préambule de charte, dans lequel des garanties sont promises aux Turcs de toutes les classes. Mais les fonctionnaires publics ne pourront tout-à-coup renoncer, dans ce pays, à leurs habitudes de pillage et de férocité, car depuis des siècles ils regardent la population comme une sorte de bétail qu'ils ont droit d'égorger ou de tondre.

MCD 2019

le produit de la vente des charges les plus lucratives, 3° sur les cadeaux que les grands de l'empire font au souverain à certains jours de l'année, 4° sur les sommes que donnent les fonctionnaires publics pour éviter la mort ou l'exil, 5° sur le produit des confiscations, qui atteignent tous ceux qui sont au service de l'État.

Maintenant nous devons faire connaître au lecteur avec quel appareil le sultan prend possession du trône : il est proclamé souverain le jour même où son prédécesseur a rendu le dernier soupir. Le *kizlar-aga* instruit aussitôt de ce grave événement le premier ministre, qui réunit au sérail le *muphti*, le grand-amiral, le chef des *Émirs*, l'*aga* des janissaires, les deux *caziaskers* et l'*istambol-cadissi*. Le chef des eunuques noirs et le porte-glaive se rendent auprès du prince héréditaire pour lui donner avis de son avénement. Le nouveau sultan se transporte dans le *sunnet-oda*, et, assis sur un sofa, permet aux grands dignitaires de lui rendre leurs hommages : c'est en posant les lèvres sur sa robe qu'ils le saluent. Quant au grand-vizir, il baise les pieds du prince, comme si, dans ce moment, il était le représentant de toute la nation. Le sultan commande aussitôt au chef des eunuques noirs de revêtir de pelisses de zibeline le grand-vizir et le *mupliti*, ses deux grands-vicaires : de cette manière, ils se trouvent confirmés dans leurs dignités.

Le prince est introduit ensuite dans la chapelle du sérail : les principaux officiers de sa maison se présentent dans l'ordre de leur rang, s'inclinent très-bas, touchent la terre de leur main droite, puis la portent à leurs lèvres et à leur front, et appliquent leurs lèvres au pan de l'habit du monarque : on appelle ce salut *prosternation* (zeminhouss). Le sultan est immédiatement revêtu des ornements impériaux; ils consistent en une aigrette de diamants, une robe (*capanitza*) fourrée de renard noir avec des agrafes en brillants, et une ceinture qui étincelle d'or et de pierreries.

Sur ces entrefaites, les fonctionnaires de toutes les classes, convoqués par les ordres du grand-vizir, accourent rendre leurs hommages; des salves d'artillerie retentissent dans les divers quartiers de Constantinople; trois hérauts parcourent la capitale, où ils font entendre la proclamation suivante : « La *padischah-sultan* »N. Khan ayant, par la volonté divine, passé »à la béatitude éternelle, on annonce l'avé»nement au trône du très-majestueux, très»puissant, très-formidable souverain *N.* »*Khan*, notre seigneur et maître, dont le »règne fortuné fera jouir de la paix tout »l'univers. Ne cessons pas nos vœux et nos »prières pour ses précieux jours. »

C'est dans la seconde cour que s'accomplit l'inauguration. Un trône d'or massif, du poids de huit mille medicaux et étincelant de pierreries, est élevé devant la porte de *Félicité*. « A »droite, » dit d'Ohsson, se rangent les com»pagnies des gardes-du-corps; à gauche, »trois colonnes sont formées : la première se »compose des *capoudji baschis*, ayant à leur »tête le *mir-alem*, l'*aga* des janissaires, le »grand-maître des cérémonies et les deux »écuyers avec les officiers de la vénerie; la »seconde, des officiers-généraux des janis»saires et des chefs des *solaks*; la troisième, »des chefs des autres corps d'infanterie, de »ceux de la cavalerie et de l'artillerie, avec »le colonel des *péiks* et ses quatre princi»paux officiers. Le péristile à colonnes de »porphyre, qui règne des deux côtés de la »porte de *Fidélité*, est occupé par les *ca»poudjis* et les *zulufli-baltadjis*...; de»vant le trône se tiennent les deux maré»chaux de la cour, *tchavousch-baschi* et »*capoudjiler-kéhayassi*, ayant à la main, »ainsi que le *mir-alem* et les plus anciens »*capoudji-baschis*, un bâton d'ordonnance »garni de lames d'argent. Le grand-vizir at»tend avec les membres du conseil, dans la »nouvelle salle du divan, et le *muphti* avec »les *ulémas*, dans l'ancienne salle du divan. »Tout étant disposé, le sultan paraît, sou»tenu par le chef des eunuques noirs et celui »des eunuques blancs, suivi par tous les offi»ciers de la chambre (khass-odalis), qui se »rangent derrière le trône. Le prince à peine »est placé, que le chef des eunuques noirs »lui rend le premier hommage, les mains »levées au ciel... Le grand-vizir se présente »devant le trône au moment où le chef des

MCD 2019

»émirs termine sa prière. L'acte d'hommage »du premier ministre est celui du muphti, »qui prononce les mêmes vœux que le chef »des *émirs.* » Ces détails, que nous pourrions étendre à l'infini, suffiront au lecteur pour donner une idée de la pompe qui préside à cette cérémonie.

A la proclamation du nouveau souverain succèdent les obsèques de son prédécesseur : le premier ministre donne ensuite l'investiture aux fonctionnaires de l'État, qu'il fait revêtir de robes d'honneur, comme confirmation de leurs emplois. A la pointe du jour et le lendemain, le grand-vizir présente au sultan une offrande qui se compose de cinquante plateaux couverts de vases de porcelaine pleins de fruits, et de flacons de cristal avec des fleurs. Le cinquième jour de son avénement au trône, le sultan est ceint du sabre impérial, qui correspond au sacre chez les nations chrétiennes. C'est encore une coutume assez généralement suivie, que dans les premiers temps de son règne le sultan dîne une fois chez le grand-vizir, avec lequel, du reste, il ne mange pas ; seulement ce dernier paraît en la présence du maître avant et après le repas. Cet honneur, cependant, coûte au grand-vizir cent mille piastres. Le sultan, d'ailleurs, ne paraît en public et en grande pompe qu'aux deux fêtes de Beyram et de la naissance de Mahomet. Le souverain assiste tous les vendredis à l'office divin dans l'une des mosquées de la capitale. A l'entrée de la mosquée, l'aga des janissaires lui tire ses bottes ; en retour, il reçoit la première fois un poignard enrichi de pierreries. Le sultan, jadis, prenait part aux délibérations du conseil et s'entretenait avec ses ministres. Mais, à partir de Sélim II, les monarques ottomans ont vécu renfermés dans le sérail, où ils sont devenus étrangers aux affaires. Au reste, pour que le visir se présente devant son maître, il faut qu'il en reçoive un ordre formel appelé *rékiab* ou *étrier,* dénomination qui, selon l'homme qui a le mieux connu la Turquie, «rappelle le temps où les chefs de l'empire »passaient une partie de leur vie à cheval. » L'expression d'*étrier impérial* correspond à celle de *pied du trône*, et les ministres, dans leurs rapports, les particuliers, dans leurs placets, n'en emploient point d'autres pour désigner le souverain.

L'isolement où se trouve le sultan a, par une conséquence inévitable, placé la réalité du pouvoir entre les mains du grand-vizir ; lui seul est le maître de la direction des affaires, sur lesquelles il adresse seulement des rapports ou mémoires, qui, d'après leur nature, sont appelés tantôt *tacrir* ou *telkhiss.* On donne encore ce dernier nom aux lettres de félicitation et de condoléance que le grand-vizir est tenu d'adresser au sultan dans certaines occurrences que prévoit l'étiquette de la cour ; elles commencent ainsi : *au très-majestueux, très-excellent, très-formidable, très-grand et très puissant souverain, mon bienfaiteur, seigneur et maître.* Dans le courant de la lettre, il appelle son *maître* l'*ombre de Dieu* sur la terre, l'auguste kalife ou le vicaire du saint prophète, maître de l'univers.

Il nous reste à suivre le sultan dans les détails de sa vie privée. Franchit-il le seuil de son harem, il entre dans un pavillon formant plusieurs pièces ; il n'est suivi que d'un très-petit nombre de personnes de sa cour. Les officiers des eunuques noirs, le *khass-oda-baschi*, le chef des muets, douze officiers de la première chambre et quelques-uns des trois autres sont chargés du service particulier de ce pavillon qu'on appelle *mabéin*, d'où leur est survenu le surnom de *mabéindjis.* C'est là que le *silikdar-aga* a l'honneur de présenter le café au sultan, et le *tchocadar* le sorbet, dans un vase de porcelaine. Le souverain demande-t-il à boire, les officiers de la chambre se présentent pour aller chercher la coupe dans l'antichambre ; ils reprennent au plus vite leur place, et se rangent dans le fond de la pièce, les mains jointes sur la ceinture, et, aussitôt que le souverain a bu, ils s'inclinent, la main droite contre terre. C'est à onze heures du matin qu'on sert le dîner du sultan ; on place devant lui, dans l'angle d'un sofa, un petit tabouret garni de velours brodé en or, qui soutient un plateau d'argent ou de vermeil : telle est la table du monarque. Le *tchocadar-aga* apporte les mets les uns après les autres dans des plats en porcelaine. Le *si-*

MCD 2019

likdar-aga tranche et découpe les viandes; il reste un genou à terre, et son bras droit est dégagé de la manche de sa robe; enfin le *rékiabdar-aga* chasse avec un plumeau les insectes. Le dîner du sultan est composé d'environ soixante plats et dure moins d'une heure. Le monarque se sent-il fatigué de la solitude où il vit, fait des excursions dans les *kiochks* élevés au milieu du jardin du sérail; quelquefois on le transporte par eau dans les lieux de plaisance où il veut aller passer la journée. « En quittant son palais, » dit d'Ohsson, « le sultan est assis dans la pre-»mière des deux barques impériales (*sandal*) »à treize paires de rames; il est placé sous »un dais de drap écarlate, garni de franges »d'or, et surmonté de pommeaux de ver-»meil. » Le prince est-il rendu au lieu de plaisance où il veut passer le jour, on l'amuse par une succession de spectacles. « Tantôt »les plus jeunes de ses officiers et le ses »pages se livrent un combat, la main armée »de longs tuyaux de cuir, terminés par une »balle de laine (*tomac*); tantôt, montés sur »des coursiers pleins de feu, et divisés en deux »corps, ils fondent l'un sur l'autre, et se lan-»cent des javelots sans fer (*djirid*). Des lut-»teurs (*pehluvan*), nus jusqu'à la ceinture, »et le corps frotté d'huile, font assaut de »force et d'adresse. A ces exercices succèdent »des courses à pied ou à cheval, des sauts »sur la corde et des danses voluptueuses exé-»cutées par de jeunes baladins grecs. »

DU GRAND-VIZIR.

Dans le sens littéral du mot, vizir, en arabe, signifie un *coadjuteur;* mais, comme le sultan ne se mêle pas, en général, des affaires, le grand-vizir est le seul maître en Turquie. Jadis on n'accordait ce titre si éminent qu'à un membre du divan; depuis longues années on confère cette dignité à un gouverneur de province ou à l'un des grands-officiers dont la résidence est établie à Constantinople. Quelquefois le caprice du maître va chercher pour vizir un individu perdu dans les dernières classes de la société; mais alors il est élevé au rang de pacha; il suffit aussi, pour qu'il rentre dans sa première bassesse, qu'un officier du palais vienne lui réclamer l'anneau impérial : le plus souvent, dans ce ce cas, il est mis à mort ou exilé, et on lui confisque ses biens. A-t-il conservé quelque appui, il parvient à obtenir le gouvernement d'une province. Jadis on remettait au vizir, dans son propre hôtel, l'anneau impérial; mais, à partir du règne d'Achmet I, c'est le sultan lui-même qui lui donne l'anneau. Le grand-vizir arrive-t-il au palais pour assister à un divan, tous les officiers de la cour se placent en haie pour le recevoir. Il tient une audience publique une fois par mois; la veille, de même que pendant le jour des fêtes de Beyram, il reçoit l'hommage des autorités civiles et militaires. A l'exception du *muphti*, tous les grands de l'empire sont tenus de baiser sa robe, mais il est de coutume qu'il s'y oppose en leur présentant la main; seul il a huit gardes d'honneur (*schatir*) et douze chevaux de main. Apparaît-il en public, ses huissiers prononcent en son honneur des prières publiques et leur officier (*doadji-tchavousch*) dit : *Salut à toi, clémence divine,* et les *tchavouschs* répondent en chœur : *Que la fortune te soit propice, que Dieu soit ton aide que le Tout-Puissant protége les jours de notre souverain et du pacha, notre seigneur; qu'ils vivent long-temps heureux.*

Le grand-vizir part-il pour aller commander l'armée, le sultan lui donne une pelisse de zibeline à grand collet, avec des agrafes d'or (*capanitza*), un sabre, un poignard, un arc, un carquois et deux aigrettes; le tout est orné de pierreries. Le grand-vizir sort alors de la capitale, emportant l'étendard de Mahomet, et il monte un des propres chevaux du sultan. Enfin, pendant tout le temps que la guerre a lieu, seize des gardes-du corps de l'empereur ne quittent pas le premier fonctionnaire de l'empire. Si l'on en excepte le *muphti*, le grand-vizir accorde l'investiture de leurs emplois à tous les fonctionnaires publics, et, en sa présence on les revêt d'un *caftan* ou pelisse de zibeline. La destitution d'un grand-vizir est-elle prononcée, il est ordinaire que le *capoudjiler-ket-khoudassi* se présente avec un ordre autographe du prince. Il en

MCD 2019

donne communication au grand-vizir, qui brise avec respect ce *hatti-shérif*, et rend aussitôt le sceau impérial ; puis il se lève du sofa, et quitte le palais sans avoir pu même embrasser sa famille, et il part, accompagné du *capoudjiler ket-khoudassi*, pour le lieu où il est exilé, car il est défendu à un grand-vizir qui a perdu son emploi de résider à Constantinople. Dans le cas où l'on décide qu'il sera arrêté, c'est le *bostandji-baschi* qui remplit ce mandat. Depuis environ deux siècles, les vizirs habitent un vaste hôtel près du sérail, et qu'on appelle la Porte-du-Pacha (*Pascha-Capoussi*), d'ou vient le nom de Porte ottomane ou de sublime Porte.

DES TITRES DE PLUSIEURS GRANDS FONCTIONNAIRES TURCS.

Les lecteurs, faute de connaître d'une manière précise ces différents titres, tombent souvent dans de graves erreurs ou d'étranges confusions ; nous allons donc entrer sur ce point dans quelques détails. 1° Le *kehaya-bey*, mot dérivé du persan *ket-kouda*, et qui veut dire agent, est le remplaçant du grand-vizir ; il veille spécialement aux affaires de l'intérieur et à tout ce qui concerne le militaire : il a le rang de pacha à trois *toughs* (queues). 2° Le *reis-effendi* exerce tout à la fois les fonctions de ministre des affaires étrangères, de secrétaire-d'État et de chancelier : secrétaire-d'État, il dirige les mémoires et rapports que le grand-vizir fait passer sous les yeux du prince ; comme chancelier, le *reis-effendi* dirige en chef le département du divan impérial (*divan humayoun calémi*). La chancellerie se compose de trois bureaux, qu'on nomme *béilik*, *tahvil* et *rououss*. Le premier forme le dépôt des réglements civils et militaires (*cano un*), et des traités signés avec les puissances étrangères ; là aussi se fait la copie des édits et ordonnances (*fermans* ou firmans) autres que ceux qui dépendent du département des finances ; dans le second s'expédient les diplômes des gouverneurs de province (*berat*), les brevets des *mollas*, ou juges du premier ordre (Tahvil), et ceux des possesseurs de fiefs militaires ; le troisième s'occupe des brevets (rououss) des chefs et des commis de tous les bureaux, des *capoudjis baschis*, des professeurs de colléges publics, des ministres du culte, des administrateurs des dotations pieuses et des titres de pensions sur le trésor ou sur les biens ecclésiastiques. Ces différents bureaux renferment cent cinquante commis, partagés en trois c asses, savoir : les *kiatibs*, les *schaguirds* et les *scharhlu* ; on leur donne, à titre de salaire, des fiefs militaires (*ziamet* et *timar*). Les employés des deux premières classes portent le titre de *guedikli*, qui veut dire *salarié*. Chaque chef de bureau est appelé *kessédar*. Dans le premier bureau on compte trois commis principaux : l'un, *canoundji*, tire du code des réglements généraux (*canoun-namé*) la décision qui doit servir de règle à une affaire quelle qu'elle soit, et la copie à la suite de la question que lui adresse le *reis effendi* ; l'autre, *Jlamdji*, fait les rapports des affaires ; enfin le troisième, *muméyiz*, corrige et réforme le travail des commis.

Le *muphti* est le grand-pontife turc : dans bien des cas il exerce une influence décisive, et une décision importante n'est jamais prise par le sultan sans avoir, au préalable, obtenu son avis.

Le *tchavousch-baschi* est tout à la fois vice-président du tribunal du grand-vizir, ministre de la police gén rale, introducteur des ambassadeurs, maréchal de la cour et chef d'une compagnie de milice féodale. Comme ministre de la police, il a sous ses ordres trois officiers remplissant les fonctions de prévôts, savoir : *le muhzur-aga*, *l'assas-baschi* et le *sou-baschi*. Le *tchavousch-baschi*, comme introducteur des ambassadeurs, les reçoit le jour de l'audience publique, et les conduit jusqu'au sérail ou à l'hôtel du grand-vizir. Enfin le même fonctionnaire a le commandement d'une compagnie de *guedikli-zaims*, qui portent les ordres dans les provinces ; il a, en outre, un droit d'inspection sur les fermes viagères des impôts (malikiané).

Passons maintenant aux secrétaires-d'État. 1° le *buyuk-tezkeredji*, premier maître des

MCD 2019

requêtes; 2° le *kutchuk-tezkeredji*, second maître des requêtes; leurs fonctions consistent à faire lecture, les jours de divan, des requêtes qui sont présentées, et d'y inscrire les décisions qui sont prises : ils remplissent le même office chez le *tchavousch-baschi*; 3° le *mektoubdji*, le premier secrétaire du grand-vizir : il est chargé de la correspondance générale de ce ministre; 4° le *teschrifatdji*, ou grand-maître des cérémonies, tient le registre du cérémonial, qui lui est confié; 6° le *kehaya-kiatibi*, ou premier secrétaire du *kehaya*, met à jour la correspondance, et veille sur la perception des droits qui reviennent à ce ministre, ainsi qu'à ceux qui appartiennent au grand-vizir.

« Ces six secrétaires, » dit d'Ohsson, « et » les trois ministres d'État, sont les seuls » officiers de ce département dont les char- » ges soient annuelles, et à la nomination » du souverain, qui les donne ordinairement » d'après l'avis de son premier ministre; » ils sont désignés sous le nom collectif de » *capou-ridjali*, ou seigneurs de la Porte. » Le *kehaya-bey* et le *tchavousch-burcho* reçoivent le titre d'aga, affecté aux généraux, parce qu'ils sont lieutenants du grand-vizir au département de la police et à celui de la guerre (1).

DU HAREM IMPÉRIAL, OU SÉRAIL (HAREM HUMAYOUN).

Harem indique un lieu interdit, et il sert tout à la fois à désigner le logement séparé des femmes et celles qui l'habitent. Le harem impérial renferme cinq à six cents femmes appartenant à divers peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Ces femmes sont tenues en réserve pour les plaisirs du sultan; les unes ont été achetées à prix d'argent, les autres ont été données en présent par des sultans, des grands dignitaires, des gouverneurs de provinces. Il arrive aussi que pour rendre cet acte d'hommage au prince, on fait élever des filles qui promettent de posséder plus tard une grande beauté, et, vers l'âge de douze ans, où, dans ces climats, elles sont déjà parfaitement formées, on les envoie au sérail, après les avoir fait parer avec le plus grand soin. Mais aucune fille n'est admise si elle n'a pas été soumise à un examen préalable, dont est chargée une femme. C'est le chef de la douane de Constantinople qui fait choix des esclaves qui sont destinées au sérail : on les instruit d'abord dans les principes de la religion mahométane, et on leur montre ensuite la lecture et l'écriture, puis à coudre et à broder. Ont-elles reçu ces premières notions, elles font partie du service du harem, qui renferme cinq classes de femmes, savoir : les *cadines*, les *guédiklis*, les *oustas*, les *schaguirdes* et les *djariyés*.

1° Les *cadines* sont les maîtresses en pied, et jouissent des mêmes distinctions qui, jadis, étaient accordées aux anciennes sultanes, épouses des souverains de l'empire : elles ne dépassent pas, en général, le nombre de quatre; quelquefois cependant on l'a vu être porté à celui de sept. C'est le dernier degré de faveur auquel puisse atteindre une femme admise dans l'intérieur du sérail : revêtue d'une pelisse de zibeline, elle est admise auprès du sultan, et baise sa robe. Le prince la fait asseoir alors à ses côtés; elle reçoit un logement à part, des filles esclaves pour la servir, et des officiers de sa maison, que jamais son regard n'aperçoit.

2° Les *guédiklis* sont consacrées au service personnel du sultan ainsi que l'indique leur titre; *les unes sont intendantes de la table*, les autres de la garde-robe (*tchaschniquirousta, tchamaschirousta*). Les plus jeunes d'entre elles, au nombre de douze, remplissent un emploi qui correspond à ceux des officiers de l'intérieur (*khass-odalis*). « C'est parmi ces jeunes filles, » dit d'Ohsson, « l'élite du harem, que le

(1) On conçoit que les réformes du sultan Mahmoud ont pu apporter sur ce point comme sur d'autres de légères modifications; mais notre devoir était de faire connaître aux lecteurs l'empire turc tel qu'il a existé pendant des siecles entiers, autrement ils n'auraient jamais pu comprendre le sens les faits principaux de cette contrée. Au reste, certaines réformes de Mahmoud ont déjà été abandonnées par son fils, pour revenir à l'ancien état de choses.

MCD 2019

» sultan choisit celle qui doit remplacer une » cadine enlevée par la mort ou reléguée au » vieux sérail. C'est aussi dans leur nombre » que se trouvent les objets de ses infidélités » envers les cadines. Celle qu'il a distinguée » reçoit le titre d'*ikbale* favorite, ou celui » de *khass-odalik* (1), fille de chambre du » sultan ; elle reste cependant parmi ses » compagnes, et n'obtient le rang de cadine » que lorsqu'elle est enceinte. »

3° Les *oustas*, connues encore sous le nom de *khalfas*, appartiennent au service de la sultane mère, à celui des *cadines* et de leurs enfants. Elles sont partagées en compagnies (takim) de vingt à trente filles ; à chacune de ces compagnies est appliqué le nom de la personne au service de laquelle elle est attachée.

4° Les *schaguirdes*, ou novices, sont appelées à remplir les postes vacants parmi les *guédiklis* et les *oustas*.

5° Les *djariyés*, c'est-à-dire toutes les autres filles du harem qui ne font pas partie des quatre classes qui viennent d'être indiquées, restent dans un état permanent d'esclavage, d'où vient leur nom de *djariyé*.

On conçoit que dans une réunion composée de six cents femmes il a fallu établir une sorte de gouvernement ; c'est ce qui, en effet, a lieu. Le harem se trouve donc placé sous les ordres d'une grande-maîtresse, *kehaya-cadine* : elle a pour marques de son pouvoir un bâton de commandement, revêtu de lames d'argent, et un cachet impérial, dont elle se sert pour appliquer un sceau sur les effets qui garnissent l'appartement du sultan. La grande-maîtresse du harem porte le nom de *validé* dans le cas où la sultane mère est morte ; elle a sous ses ordres une sous-gouvernante, qui porte le titre de trésorière, *khazi nédar-ousta*. Elle a pour office de veiller à la garde-robe du sultan et aux dépenses du *harem*.

D'Ohsson, qui, né à Constantinople, a passé dans cette ville une partie de sa vie dans des fonctions publiques, et a consacré vingt-deux années à la publication du livre si précieux intitulé : *Tableau général de l'empire ottoman*, d'Ohsson, disons-nous, trace la description suivante du prétendu paradis terrestre où les maîtres de l'empire turc languissent au sein des voluptés. « La » partie du sérail habitée par les femmes » est ceinte d'un mur épais ; le seul passage » qu'il offre est fermé par deux portes de » bronze et par deux autres de fer. Des eu- » nuques noirs y veillent jour et nuit, et » leur chef même ne peut franchir cette li- » mite sans un ordre exprès du sultan. Au » centre même du *harem* est le pavillon du » souverain, dont les pièces principales sont » la chambre à coucher et la salle du trône. » Dans la première une estrade élevée porte » son lit, voilé par un rideau de satin brodé » d'or et de perles fines ; un sofa, couvert » d'un drap d'or, garnit le reste de la pièce. » C'est dans la salle du trône que le sultan » reçoit les princesses du sang et les *cadi-* » *nes*, et qu'il célèbre la plupart des fêtes ci- » viles et religieuses. Elle est ornée de lam- » bris dorés, meublée de riches sofas, et » des trônes, rayonnants d'or et de pierre- » ries, en occupent les quatre angles. Der- » rière ce pavillon s'élève un bâtiment com- » posé de treize pièces, formant la garde- » robe du sultan, appelée le *trésor du ha-* » *rem*, qui est confié à la garde de la sous- » gouvernante. Près de là est une salle de » bain, pavée en marbre et soutenue par des » colonnes de porphyre : le sultan y est servi » par les filles appelées *guédiklis*. Une » vaste rotonde, appelée *sofa*, conduit d'un » côté au pavillon du sultan, et de l'autre à » ceux des *cadines*. Ces derniers, situés au- » tour de cette salle, sont composés chacun » de dix à douze pièces, et les cadines y sont » logées dans l'ordre de leur ancienneté. » Derrière sont les logements de la grande- » maîtresse et de la sous-gouvernante : » plus loin les bâtiments séparés des *gué-* » *diklis*, des *oustas*, des *schaguirdes* et » des *djariyés*. Chaque cadine a son bain » particulier ainsi que la grande-maîtresse. » Il y a pour le reste du *harem* un bain » commun, ouvert et chauffé nuit et jour. » Les cadines ont le même vêtement que les prin-

(1) On désigne par le nom de *khass* tout ce qui est destiné au service particulier du souverain, et *odalik* signifie appartenant à la chambre.

MCD 2019

cesses du sang : elles portent des agrafes en diamants, des manches avec la fourrure en dehors et se terminant aux coudes ; une touffe de cheveux se fait remarquer sur leur front. Elles emploient des schalls de cachemire, qui leur servent de robe et de ceinture : avec ces mêmes schalls elles se couvrent la tête et les épaules. Les *ikbales* sont revêtues de riches étoffes, et en hiver de robes fourrées ; les *guédiklis* et les *oustas* ont des robes traînantes : il leur est défendu de porter de la fourrure.

La première des cadines jouit d'un revenu de dix bourses par mois, ou de soixante mille piastres par année ; la seconde cadine et celles qui suivent reçoivent graduellement une bourse de moins : on en accorde cinq à la gouvernante, et à la sous-gouvernante trois. Il faut ajouter que depuis 1689 on a assigné aux grandes-maîtresses une pension de sept mille cinq cents piastres par année. Les *guédiklis* et les *ikbales* ont deux cents piastres par trois mois, les *oustas* deux cents, les *schaguirdes* cinquante, et les *djariyés* trente-cinq. Une *cadine* donne-t-elle le jour à un enfant, on lui envoie de magnifiques présents, et elle a, en outre, droit à un apanage (*khass*) de trente ou trente-cinq mille piastres par an. Chaque cadine a un jour déterminé, que fixe le grand-seigneur : celle dont le tour est arrivé est-elle malade (*neubetlu*), il est rare que le prince la fasse remplacer dans les vingt-quatre heures par une autre. Le sultan passe-t-il la nuit dans le sérail, couche dans son appartement, où se présente la cadine dont c'est le tour : est-elle invitée à venir avant l'heure du souper, elle mange ensuite sur une table séparée. Le prince ne se rend, en général, auprès d'une *cadine* que dans le cas où elle ou l'un de ses enfants sont malades

Toutes les fois que le sultan se montre dans l'intérieur du *harem*, il a des chaussures ferrées d'argent, dont le son indique aux femmes qu'elles ne doivent pas se trouver en sa présence. Rien de plus calme et de plus uniforme que la vie du sérail ; cependant lorsqu'une cadine accouche, il en résulte un certain nombre de formalités et de fêtes qui répandent du mouvement. Trois jours après sa délivrance, la cadine est reçue dans une chambre magnifique, et la grande-maîtresse envoie des billets d'invitation aux sultanes mariées et aux femmes des principaux dignitaires pour qu'elles viennent présenter leurs hommages et leurs félicitations. « Ces billets, » dit un célèbre voyageur, « sont accompagnés de vases de » porcelaine, remplis de *sorbet*. Les dames » conviées, excepté les sultanes, se réunis- » sent chez la femme du grand-visir, et se » rendent ensemble, en voiture, au harem » impérial. Introduites dans la chambre de » l'accouchée, elles la saluent en posant les » lèvres sur le bord de la couverture, et se » placent sur le sofa. Peu après entrent les » sultanes et les autres cadines, qui, ayant » fait leur compliment à l'accouchée, mon- » tent à une tribune en face du lit, place » qui leur est assignée, afin qu'elles ne soient » pas confondues avec les femmes des grands. » Pendant cette cérémonie, deux filles es- » claves tiennent les rideaux du lit écartés, » et, sur le pied de cette superbe couche, est » assise la sage-femme auprès de la nour- » rice, qui porte dans ses bras le nouveau- » né. Une douce harmonie se fait entendre ; » elle est exécutée par des esclaves musicien- » nes, agenouillées sur le tapis. Dans le » même temps, le harem est illuminé ainsi » que le reste du palais, et c'est le signal » des réjouissances publiques. Les princi- » pales décorations de lumières brillent dans » cette immense rotonde, qui sépare le pa- » villon du sultan de ceux des cadines. C'est » là que les jeunes filles du harem, libres » alors de s'abandonner à leur folâtre gaieté, » s'amusent à faire toutes sortes de facéties. »

Les mêmes jeux ont lieu le lendemain, et l'on choisit le jour suivant, sixième des couches, pour la cérémonie de la réception du berceau ; il est offert par le grand-visir, qui le fait transporter au sérail, au milieu d'un cortége composé des ministres-d'État et d'un certain nombre des officiers attachés à sa personne. Ce berceau, tout brillant d'or et de pierreries, et qu'on décore d'une aigrette lorsqu'il s'agit d'un prince, est reçu à la porte du harem par les officiers de la pre-

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bûcherie, 21.

Pl. 35.

Léonce Thuillier Sculp.

TOMBEAUX DES ROIS DE GOLCONDE (Indostan.)

mière chambrée, et les pages de la seconde. Le *silikdar-aga*, qui est à leur tête, reçoit le berceau, le dépose entre les mains du chef des eunuques noirs ; celui-ci, faisant quelques pas dans l'intérieur du harem, l'offre à la grande-maîtresse : d'après ses ordres, on transporte le berceau dans la chambre où se trouve l'accouchée. Aussitôt toutes les dames se lèvent pour le recevoir. La mère, qui est dans l'angle du sofa, a les sultanes et les cadines à sa droite, et les femmes des grands guitaires à sa gauche : elle répand alors une poignée de ducats dans le berceau, exemple qui est suivi par les dames invitées : la sage-femme étend l'enfant dans le berceau, et elle fait des prières et des vœux, auxquels l'assemblée répond en disant : *amin* (amen). Après avoir ensuite bercé l'enfant trois fois, elle le prend dans ses bras : les dames couvrent alors le berceau de splendides étoffes ; tous ces présents appartiennent à la sage-femme. A la suite de cette cérémonie arrivent des filles esclaves, que suivent des musiciennes ; elles ont dans une main un cierge qui brûle, et dans l'autre portent un plateau, chargé de fruits et de sucreries, ou bien encore un *nakhl*, pyramide de fils ou de lames d'or et d'argent, que garnissent des bouquets et des fleurs. Ces filles esclaves offrent un bouquet à chacune des dames qui sont conviées : celles ci donnent ordre qu'on les porte le lendemain chez elles, c'est-à-dire lorsqu'elles quittent le sérail. Ces fêtes durent trois jours, pendant lesquels les dames qui y prennent part logent chez les cadines et chez les deux gouvernantes. Avant de se retirer elles doivent donner de riches cadeaux à l'accouchée, au nouveau-né et aux dames qui leur ont donné asile dans leurs logements, sans oublier le sultan et ses enfants. Le total de ces dépenses s'élève pour le grand-vizir à soixante-dix mille piastres.

Ces fêtes exceptées, le harem rentre dans son silence habituel. Aucune femme ne peut franchir le seuil du palais ; les *cadines* elles-mêmes ne se promènent pas dans les jardins du sérail sans que le sultan leur en ait octroyé la permission ; de temps à autre il leur est accordé de se rendre à l'un des *keoscnks* qui sont établis dans ces mêmes jardins ; mais il faut, au préalable, que les *bostandjis*, concierges du pavillon qu'on désigne, s'en éloignent ; puis on tend un rideau à l'entour, et des eunuques le gardent au dehors. Les *cadines* arrivent dès le matin, et, à l'heure du dîner, le sultan les rejoint, mais il mange sur une table à part. « Les cadines, » dit l'écrivain auquel nous devons les meilleurs documents sur la Turquie, « les cadines pas-»habituellement la belle saison avec le sul-»tan, dans un palais nommé *Beschiktasch*, »situé sur la rive européenne du Bosphore. »Lorsqu'elles s'y rendent, on prend les plus »grandes précautions pour les empêcher d'être vues ; elles partent avant le lever du »soleil, et traversent le sérail dans des voi-»tures garnies de jalousies, entre deux ri-»deaux tendus depuis le *harem* jusqu'au Yali-»Keoschk, où elles montent dans leurs bar-»ques ; pour y entrer, elles s'enveloppent »entièrement d'un schall. Le tentelet sous »lequel chaque cadine est assise avec ses en-»fants et ses suivantes est fermé d'un treil-»lis, et gardé au dehors par des eunuques »noirs. Ce convoi est escorté de gardes-du-»corps, qui se tiennent debout dans de sim-»ples barques, un bâton à la main, pour »écarter les bateaux des particuliers. »

Il est défendu d'entrer dans le *harem*, à moins d'être mandé comme médecin ; dans ce cas, encore, faut-il un ordre du sultan, et l'on ne pénètre qu'avec le chef des eunuques noirs. C'est alors aussi que commence une série de précautions dont rien ne peut nous donner une idée en Europe. Le docteur n'est pas encore entré, et déjà la malade est comme étouffée sous le poids des schalls, ainsi que les femmes qui sont autour d'elle. Le médecin demande-t-il à tâter le pouls de la souffrante, il faut que la main soit enveloppée d'un voile, et il ne peut examiner la langue et les yeux d'une femme qui souvent est à toute extrémité, que si le reste du visage est caché. Il est rare que les *cadines* reçoivent des visites de femmes qui n'appartiennent pas au harem, à moins que ce ne soient des esclaves qui ont fait jadis partie du sérail, et qui, depuis, ont obtenu leur liberté pour se marier. Il arrive, cependant, qu'on accorde l'accès du sérail à des femmes âgées qui sont mar-

MCD 2019

chandes, brodeuses ou empiriques; mais il faut que, dans ce cas, elles aient d'abord l'appui d'une sultane ou d'une femme appartenant à un haut dignitaire, et qu'en outre, leurs noms aient été transmis au *kislar-aga*, et qu'enfin une permission ait été donnée par le sultan. Ces espèces d'entremetteuses sont employées par les personnes qui ont le plus grand intérêt à faire agir en faveur de leurs parents la *cadine* connue pour exercer dans le moment le plus d'influence sur l'esprit du sultan. On recourt encore à l'influence des esclaves affranchies du *harem*, qui ont conservé de l'ascendant sur une cadine; aussi, grâce aux services qu'elles peuvent rendre, ces mêmes esclaves contractent-elles souvent de beaux mariages. Les *cadines* qui ont donné des enfants au dernier souverain, quoiques rendues à la liberté par la loi même, ne peuvent ni se marier, ni conserver leurs bijoux, ni garder avec elles leurs enfants. Ces femmes, jadis l'objet de l'amour le plus ardent de l'ancien prince, sont envoyées au vieux sérail; cependant on leur permet quelquefois d'aller voir leurs enfants au palais. Les cadines assez heureuses pour avoir des fils jouissent d'une très-grande considération, surtout la mère de l'héritier présomptif de l'empire.

Nous ne pouvons terminer ces détails sur le *harem* sans faire mention des eunuques qui, à toutes les époques, ont joué un si grand rôle dans l'Orient. Nous parlerons d'abord des eunuques noirs (*cara-agaler*). Ils s'élèvent environ à deux cents, et ont pour mission de veiller à la garde du *harem*. Par une confusion d'idées qui nous semble fort extraordinaire, le chef des eunuques noirs, appelé le *kislar-aga* ou *aga des filles*, en même temps qu'il commande le corps de *baltadjis*, est chargé de l'administration des dotations pieuses de la Mecque, de Médine, et de presque toutes celles qui appartiennent aux diverses mosquées de l'empire. C'est par l'intermédiaire du *kislar-aga* qu'ont lieu les messages entre le grand-vizir et le sultan. Le *kislar-aga* occupe le rang de pacha à trois queues (*toughs*); et, seul de tous les officiers du palais, il jouit du privilége d'avoir des filles esclaves à son service. Le second chef des eunuques noirs est le *khazinédar-aga*, qui jouit également du rang de pacha à trois queues (*toughs*). « Après lui, » ajoute d'Ohsson, « le principal officier des » eunuques noirs est le *basch-mussahib*, qui » reste toujours auprès de la personne du » sultan, dont il porte les ordres au *kislar-aga*. Huit ou dix officiers des plus anciens » du corps, appelés *mussalubs*, sont de service, deux à la fois, pendant vingt-quatre » heures, dans l'appartement du sultan, qui » leur fait porter ses ordres à la grande-» maîtresse du harem. » Nous allions oublier de dire qu'in dépendamment des eunuques noirs, il y a quatre-vingts eunuques blancs (*ark-agaler*). Nous indiquerons encore, pour donner une idée de la *maison* du grand-seigneur, les principaux officiers de sa cour :

1° L'instituteur (*khodja*) du sultan, 2° le premier iman (*imanewel, khounkiar imami*). Ses fonctions correspondent à celles que les grands-aumôniers remplissent chez les princes de la chrétienté; il jouit du privilége de remplacer le sultan dans les deux fêtes de Beyram, où le monarque est tenu de présider à la prière publique en se plaçant devant l'assemblée des fidèles. Après le premier *iman* vient le second, qui lui sert de coadjuteur; tour-à-tour les deux premiers *imans* officient, soit à la chapelle du sérail, soit à la mosquée où le souverain a coutume d'assister le vendredi au service religieux. Il a enfin un troisième *iman*, puis trente-deux chantres (*muézzins*).

Le sultan a en outre un premier médecin (*hékim-caschi*), sous les ordres duquel se trouvent dix-huit médecins; deux sont toujours de service pendant vingt-quatre heures; on leur adjoint deux chirurgiens : tous les quatre sont établis dans un appartement qui touche à celui du *kislar-aga*.

Le sultan a aussi un premier *astronome* ou, pour mieux dire, *astrologue* : viennent ensuite le *chirurgien chef* (*djerrah-baschi*), le premier oculiste (*kiahal-baschi*). Nous nous contenterons d'indiquer maintenant le *porte-étendard* (*mir-alem*), le chef des *bostandjis* et des *khassekis* (*bostandji-baschi*). Ce dernier est le gouverneur du sé-

MCD 2019

rail et des maisons de plaisance du grand-seigneur; il est en même temps grand-prevôt. Nous ferons encore mention du *grand-écuyer* (*mtr-akhourewel* ou *buyuk-imrohor*; du *chef des huissiers* (*ketkhoudai-vevaban*), de l'*intendant général des bâtiments impériaux* (*sckéher-emini*), de l'*intendant-général des monnaies et des mines* (*zarab-khané-emini*), *de l'intendant des cuisines et des offices du palais* (*moutbahk-emini*), et du *grand-fauconnier* (*scbahindji-baschi*). Nous terminerons en disant que le grand-seigneur a des pages.

DE LA SULTANE-MÈRE (VALIDÉ-SULTANE).

Aussitôt qu'un sultan monte sur le trône, sa mère, qui habite le vieux sérail, est reçue avec les plus grandes cérémonies dans le palais; on lui donne un apanage de trois cent mille piastres; toutes ses dépenses; en outre, sont payées par son fils, et elle a plusieurs officiers, dont le plus important a le titre de *kekaya*, régisseur de ses finances. Grâce à l'influence que ce dernier exerce en général sur la *validé sultane*, qui, à son tour, gouverne presque toujours son fils, le *kekaya* est plus puissant en réalité que le grand-vizir. La pensée fixe de cet officier de la sultane-mère est d'amasser, par toutes sortes de moyens, d'immenses richesses qu'il emploie à prodiguer des cadeaux du plus haut prix à sa protectrice et au sultan lui-même : il a le pas sur plusieurs ministres d'État. Ce qui peint la barbarie des Turcs, c'est que la *validé sultane* ne donne à son fils que les noms de mon lion (*Azslanem*), ou de mon tigre (*Caplanem*).

DES SULTANES.

On n'accorde, depuis Mahomet IV, le titre de sultane qu'aux filles du monarque. C'est la mère d'une sultane qui a mission d'élever sa propre fille; mais, celle ci est-elle orpheline, on abandonne le soin de son éducation à une autre *cadine* qui n'a pas d'enfants, ou bien elle a pour gouvernante une ancienne *guédikli*. La jeune sultane reçoit d'ailleurs un appartement à part, et est servie par les femmes qui jadis étaient attachées à sa mère. On marie les sultanes extrêmement jeunes, et on les fiance même avant qu'elles soient sorties de l'enfance; le pacha auquel est dévolu cet honneur est chargé des frais d'entretien de sa future. « Le mariage, » suivant d'Ohsson, « se célèbre au sérail avec »les mêmes cérémonies qui s'observent à »ceux des particuliers. La sultane est représentée par le chef des eunuques noirs; le »pacha ou l'époux, par son lieutenant ou par »l'un des grands dignitaires de la cour, et »le muphti préside à cette union. L'acte civil »dressé en cette occasion fixe la valeur du »don nuptial (*mihr*) que l'époux s'engage à »fournir; il s'élève à cinquante ou à cent »mille ducats, et même au delà. Jamais la »sultane n'est présente à cette cérémonie; le »pacha lui-même n'y assiste que comme spectateur, et le sultan n'y paraît pas toujours, »mais on revêt en son nom tous les assistants de robes d'honneur. L'époux reçoit »des mains du *kislar-aga* une seconde pelisse »de zibeline de la part de sa sultane, ainsi »que le *muphti* et son coadjuteur l'*iman* »de Sainte-Sophie. La cérémonie du mariage est précédée et suivie de fêtes somptueuses données par le pacha, qui y invite »successivement tous les ordres de l'État. »D'abord les présents faits à la future sont »portés au sérail avec appareil. Ils consistent »dans des bijoux, tels que bagues, bracelets, »boucles d'oreilles et agrafes; dans un miroir de toilette, un voile nuptial, des chaussures et de hauts patins pour le bain : le »tout garni de pierreries ou de perles fines; »un rouleau de deux ou trois mille ducats »dans une bourse de drap d'or, et une quarantaine de plats d'argent remplis de sucreries. Deux jours après le trousseau de la »sultane est exposé dans une salle du sérail, »où le grand-vizir, le *muphti* et les seigneurs de la cour se rendent pour poser »leurs présents dans les cassettes qui renferment les bijoux de la princesse, et pour »accompagner le trousseau au palais qui lui »est destiné. On voit toujours, dans ce cortége, deux ou quatre pyramides de lames »d'or et d'argent. Le jour suivant, la sul-

MCD 2019

»tane, accompagnée des princesses du sang, »des officiers de la cour et des principaux »dignitaires, passe du sérail à sa nouvelle »habitation. Elle y est reçue par son époux et »par le *kislar-aga*, qui la conduisent, en »la tenant par le bras, jusqu'à la porte de »son *harem*. A l'heure de la cinquième »prière, le chef des eunuques noirs revêt l'é»poux d'une pelisse de zibeline, au nom de »la sultane, et le conduit dans son apparte»ment. Il l'annonce en disant : Illustre prin»cesse, voilà le pacha votre serviteur, et se »retire aussitôt. La sultane est assise, cachée »par un rideau d'une riche étoffe, ayant au»près d'elle l'une des premières femmes de »sa maison, destinée à remplir l'office d'in»troductrice (*yengué-cadine*). Après avoir »fait sa prière (*namaz*) dans un angle de la »pièce, le pacha s'approche de son épouse, »baise sa robe, et attend qu'elle lui fasse un »signe de la main pour s'asseoir à son côté. »

Mais ce n'est pas à ce premier genre d'humiliation que se borne l'existence presque intolérable qui attend l'époux d'une sultane : à moins qu'il ne soit grand-vizir ou amiral, il est obligé, au bout de six mois, de se séparer de sa femme, et à peine, dans l'espace de plusieurs années, peut-il obtenir la permission de venir passer quelques jours auprès d'elle. Quant à la sultane, il lui est défendu d'accompagner son époux hors de Constantinople. Ce n'est pas tout : les enfants mâles des princesses sont mis à mort sans distinction. Le pacha son époux est tenu de répudier ses femmes, même avant que de se marier ; défense à lui de contracter une autre union ; il lui est interdit d'avoir pour concubines des filles esclaves, à moins que la sultane ne le lui permette. Quant à cette dernière, il ne peut la répudier, à cause du respect qu'il doit porter au sang dont elle sort. L'apanage des sultanes est très-médiocre, et ne peut couvrir leurs dépenses. En réalité, les plus magnifiques de ces apanages ne dépassent par quarante mille piastres par an ; le trésor public ne leur donne que six cents piastres par mois, mais le sultan leur fait de fréquents cadeaux.

Quant aux *khanim* sultanes, c'est-à-dire aux filles des sultanes, rien ne les gêne dans le choix de leurs maris, et on ne met pas à mort leurs enfants mâles. Ces derniers reçoivent le titre de *bey*, et entrent au sérail pour faire partie du corps des *capoudjis bachis*, au bien encore de celui des officiers de l'intérieur (*khass-odalis*). On donne aux filles le titre de *khamin*, qui l'emporte sur celui de *cadine* ou de *khatoun*. Les *khanim*-sultanes ont une pension de trois cents piastres par mois : elles ont encore le droit de n'être jamais répudiées par leur mari sans l'autorisation du sultan.

DE LA RELIGION DES TURCS.

Elle eut pour fondateur, comme nous l'avons déjà dit au lecteur, le célèbre Mahomet, qui se fit passer parmi ses compatriotes comme un prophète, un envoyé de Dieu ; ses dogmes et les préceptes de la nouvelle religion qu'il fonda sont renfermés dans un livre appelé le Koran ou le *Cour'ann*, qui signifie *lecture par excellence*. Les sectateurs de Mahomet considèrent ce livre comme extrait du grand livre des décrets divins ; à les en croire, il serait descendu du ciel feuillet par feuillet, verset par verset. D'après un témoignage plein d'autorité, le législateur des mahométans se serait servi du Koran « pour » éclaircir chaque fois ses assertions, appuyer » ses prédications et résoudre les différents » problèmes dans l'ordre politique. C'était » presque toujours dans les moments de per» plexité que ces feuilles lui descendaient du » ciel. Elles répondaient exactement aux di» verses circonstances de sa vie et de sa doc» trine, puisqu'il les publiait à mesure qu'il » était question d'autoriser un projet, d'ap» prouver ou de rejeter une action, d'absou » dre ou de condamner quelqu'un, de confir » mer ou d'abolir différentes lois établies » par des versets précédents, *ayath-men*» *soukka*. Le Koran renferme cent quatorze » chapitres, *surrés ;* six mille six cent » soixante-six versets, *ayeths*, et trente » sections ou cahiers, *Djuz'y*. » Nous devons ajouter que les diverses parties du Koran ne furent coordonnées que deux ans après la mort de Mahomet, d'après les ordres donnés par le kalife *Ebu-Bekir*, qui intervertit l'ordre primitif des chapitres.

MCD 2019

C'est un livre où se rencontrent des passages empreints d'un admirable talent de style; mais, l'ensemble est difficile à saisir, à cause du désordre et de la confusion qui y règnent. Nous placerons d'abord sous les yeux du lecteur un extrait que nous emprunterons au chapitre premier ou l'*introduction*. « Louange à Dieu, » souverain des mondes! La miséricorde est » son partage; il est le roi du jour du jugement. Nous t'adorons, Seigneur, et nous » implorons ton assistance. Dirige-nous dans » le sentier du salut, dans le sentier de ceux » que tu as comblés de tes bienfaits, de ceux » qui n'ont point mérité ta colère et se sont » préservés de l'erreur. » Maintenant, pour donner au lecteur une idée du style dans lequel est écrit le Koran, nous puiserons dans le chapitre intulé *la Grâce* la citation suivante : « C'est l'Éternel qui déchaîne les » vents, qui agite les nuages, qui les étend » dans les airs, et de leur sein entr'ouvert fait » couler à son gré la pluie sur les campa- » gnes; ceux qui la reçoivent se réjouissent : » avant qu'elle ne tombât ils étaient déses- » pérés. Arrêtez vos regards sur les traces de » la miséricorde divine. Voyez comme Dieu » fait éclore au sein de la terre stérile les » germes de la fécondité; c'est ainsi qu'il » fera revivre les morts. Rien ne borne sa » puissance. Après ces bienfaits si nous en- » voyons un vent qui brûle les moissons, ils » deviennent ingrats. Veux-tu faire entendre » tes prédications aux sourds et aux muets, » ils s'en retournent précipitamment. Tu ne » saurais tirer l'aveugle de ses ténèbres; les » fidèles seuls écouteront ta doctrine. Dieu » vous a fait naître faibles, ensuite il vous » donne la force, que suit la vieillesse cou- » ronnée de cheveux blancs : il crée ce qu'il » veut. La science et la puissance sont ses » attributs. Le jour où le temps s'arrêtera, » les méchants jureront qu'ils ne sont de- » meurés qu'une heure dans le tombeau; » c'est ainsi qu'ils mentiront auparavant. Les » croyants éclairés par la grâce répondront : » vous y êtes restés le temps marqué dans le » livre divin; vous y êtes restés jusqu'au » jour de la résurrection. Le voilà ce jour; » mais vous avez vécu dans l'aveuglement. » Leurs excuses seront vaines. leur soumis- » sion sera sans fruit. » Nous compléterons cette trop courte analyse par une dernière citation, extraite du chapitre de l'*Adoration*. « Le souverain de l'univers a fait descendre » le Koran du ciel, ce livre ne doit laisser » aucun doute. Ses antagonistes diront-ils » qu'il est l'ouvrage de Mahomet? La vérité » éternelle ne l'a envoyé que pour prêcher la » parole de la foi à un peuple qui n'avait point » encore eu d'apôtre, et pour l'éclairer de son » flambeau. Dieu créa le ciel et la terre et » l'immensité de l'espace dans six jours. Vous » ne pouvez avoir d'autre patron, d'autre pro- » tecteur que lui; ne réfléchirez-vous donc » pas? Il gouverne tous les êtres créés depuis » les cieux jusqu'à la terre. Les hommes seront » rassemblés devant lui au jour du jugement, » dont la durée sera de mille ans! Tout est » dévoilé à ses yeux; il perce dans l'ombre » du mystère, il est le Dieu puissant et mi- » séricordieux, il a perfectionné toutes ses » créatures. Il commença l'homme de *boue;* » il composa sa reproduction de sang con- » gelé et d'eau; il accomplit son œuvre en » lui soufflant une portion de son esprit... » Le croyant qui aura exercé la bienfaisance » aura pour asile le jardin des délices; ce » séjour fortuné sera le prix de ses œuvres. » Les scélérats auront pour réceptacle les » brasiers de l'enfer. Ils y seront sans cesse » repoussés avec ces mots : *Subissez le* » *tourment de feu que vous traitiez de* » *fable.* Avant qu'ils y soient précipités, » nous leur enverrons des peines légères » pour les ramener à nous. Quoi de plus » coupable que celui qui s'éloigne de la re- » ligion sainte après qu'on la lui a prêchée? »

L'*islamisme* ou la religion de Mahomet vit bientôt naître une foule de docteurs, d'où résultèrent des sectes nombreuses et des hérésies pour ainsi dire innombrables. Du sein de cette confusion sortirent triomphant quatre *rits*, d'après les statuts desquels a été élaboré un code universel ou recueil des lois théocratiques; nous ajouterons que la religion de Mahomet commande l'intolérance la plus barbare et s'appuie exclusivement sur le glaive : entre les mains des Turcs elle est devenue un instrument de ruine et de misère. Non-seulement les populations sujettes ont

MCD 2019

disparu décimées par tous les genres d'opprobres et d'avanie, mais c'est à peine si les vainqueurs avec le temps auraient fini par trouver à vivre au milieu de leurs conquêtes; car pour eux administrer c'est rançonner, c'est détruire un pays jusque dans la dernière de ses ressources. La religion de Mahomet, qui permet plusieurs femmes, qui a converti le paradis en une espèce de sérail, et qui a créé parmi les Turcs le plus oppressif des gouvernements, est antipathique à la civilisation, telle que la comprennent les musulmans modernes. Elle consiste dans une multitude de pratiques extérieures, dont l'observance rigoureuse touche à l'imbécilité. Ainsi, à parler seulement de l'ablution, qui, dans le jargon mystique des docteurs de l'islamisme, est ordonnée pour les souillures non substantielles mineures, elle oblige : « 1° A se laver » tout le visage depuis le haut du front jus- » qu'au gosier et derrière les oreilles; 2° à » tremper dans l'eau les trois doigts de la » main ou la main tout entière, et à les » porter sur la tête pour en baigner au » moins la quatrième partie; 3° à porter la » main à la barbe pour la baigner aussi, si » ce n'est en entier, du moins la quatrième » partie; 4° à se laver les mains et les bras » jusqu'aux coudes; et 5° à se laver les pieds » jusqu'à la cheville. » Ce n'est pas tout, le croyant plein de foi doit faire suivre cette lustration d'une multitude d'autres prescriptions; par exemple, il se lavera les narines en même temps qu'il respirera trois fois de l'eau dans le creux de la main, *istinschak;* il appliquera ses doigts en forme de peigne sur sa barbe, *takhlil-lihhyé;* il entrelacera l'un dans l'autre ses deux pieds et ses deux mains, *takhil-essaby;* il fera toutes ces pratiques de manière que la partie lavée ne soit jamais sèche lorsqu'il baignera l'autre; il commencera l'ablution toujours du côté droit; enfin, il devra être assis et invariablement en face de la mosquée. Toutes ces minuties religieuses doivent être accompagnées de prières; c'est par le *bessmelé* que le croyant prélude : voici le texte de cette invocation à l'Éternel : *Au nom de Dieu clément et miséricordieux; grâces à Dieu qui nous a favorisés de la religion musulmane!* Lave-t-il ses mains, le fidèle dit : *O mon Dieu! mets-moi du nombre des pénitents, des purifiés et de tes serviteurs justes et vertueux.* Quand il se lave la bouche et les narines, il dit : *O mon Dieu! parfume-moi avec le parfum, avec la bonne odeur du paradis; enrichis-moi de ses richesses, et comble-moi de ses délices.* Au moment où il se lave le visage : *O mon Dieu! blanchis mon visage de ta splendeur au jour où les visages seront blanchis, et ne le noircis pas au jour où ils seront noircis* (jour du jugement). Le croyant se baigne-t-il les pieds : *O mon Dieu! affermis mon pied sur le pont Sirath* (1) *en ce jour où les pieds trembleront dans ce passage terrible.* Le tout est terminé par la prière suivante : *J'exalte ton nom, ô mon Dieu, je te sanctifie, je te loue; je confesse qu'il n'y point de Dieu sinon toi; c'est à toi que je demande pardon et miséricorde; je confesse qu'il n'y a point de Dieu sinon Dieu, et que Mahomet est son serviteur et son prophète.*

Ces détails suffiront au lecteur pour lui faire apprécier comme elle doit l'être la religion de Mahomet, qui d'ailleurs a fait des emprunts au judaïsme comme au christianisme. Mais, nous ne craignons pas de l'affirmer, ce qu'il y a de plus funeste dans l'islamisme, c'est le dogme de la prédestination, ou, en d'autres termes, de la fatalité; il repose sur ces paroles du prophète : *L'élu comme le réprouvé sont prédestinés au bonheur ou au malheur éternel, étant encore l'un et l'autre dans le sein de leur mère.* Cette maxime s'étend sur toutes les classes de l'empire turc comme un joug de fer contre lequel il serait insensé de lutter. Les musulmans, privés de toute espèce de foi dans le libre arbitre, ne font aucun effort, convaincus que ce serait en pure perte; le feu prend-il à leur maison, ils n'entreprennent pas de l'éteindre, c'est un décret de Dieu qui doit être exécuté. D'un autre côté, comme chez les Orientaux la religion est la

(1) Dans la religion mahométane ce pont est placé au-dessus de l'enfer.

MCD 2019

base du gouvernement; tant que celle-ci conservera sa puissance, les réformes sociales seront fort difficiles à opérer; aussi toutes celles qui ont été exécutées récemment par Mahmoud n'ont été jamais populaires, et si plusieurs d'entre elles survivent, ce sera, nous ne saurions trop le répéter, grâce à l'influence des puissances européennes.

DE LA LÉGISLATION CHEZ LES TURCS.

Elle se compose, considérée dans son ensemble, de cinq codes, savoir : religieux, civil, criminel, politique et militaire; les lois ne manquent donc pas aux mahométans. Mais nous dirons que si elles contiennent certaines dispositions dont l'expérience a confirmé l'utilité, elles sont singulièrement viciées par l'application; la *justice à la turque* est devenue proverbiale et signifie ce qu'il y a de plus arbitraire et de plus cruel en même temps. A-t-on à se plaindre, il faut d'abord débuter par des présents au juge, puis ce dernier a pour maxime de ne pas laisser languir les plaideurs, et des coups de bâton, appliqués sous la plante des pieds, terminent au plus vite toutes les contestations. Les juges turcs, en général, ne respectent ni la vie ni l'honneur de leurs justiciables; ils n'ont aucune idée de ce que peut être la dignité de l'homme : le caprice, la vénalité, l'abus du pouvoir passager dont ils sont revêtus; voilà ce qui les dirige, tandis que d'un autre côté les fonctionnaires publics disputent à qui pillera le plus et le mieux les administrés : tels sont les abus auxquels s'occupe de remédier dans ce moment le successeur de Mahmoud; mais il faudra de longues années avant que l'on puisse faire comprendre aux Turcs nos habitudes de civilisation.

Cependant une réforme de la plus haute importance vient d'avoir lieu relativement à la levée des impôts, qui donnait lieu à tant de vexations. Voici les détails dans lesquels entre, sur ce point, le *Journal des Débats* du 29 janvier 1840 :

« On entend par le mot d'iltizames la délégation du pouvoir que le gouvernement »faisait tous les ans au plus offrant pour les »gouvernements des différentes provinces. Les »moukataat-hazici, ministres chargés de taxer »tous les ans les gouvernements des districts, »ne pouvant pas faire crédit aux demandeurs, »il fallait qu'un saraff ou banquier se portât »caution. Ce sont ces saraffs, tous Arméniens, qui corrompent le bon naturel des »Turcs. Un saraff présente le premier venu »au moukataat-hazici; il se constitue son »garant et le fait nommer gouverneur. Le sa»raff, en compensation de ses bons offices, »perçoit une commission pour la somme »cautionnée (lahordie). Un autre salaire lui »est payé comme frais de bureau (ada-haidj). »Il perçoit vingt-un pour cent par an sur la »somme promise, bien qu'il ne paie au gou»vernement qu'à plusienrs termes et sans »donner des intérêts; il reçoit en outre con»tinuellement des présents ou produits de la »part de sa créature. Au départ du gouver»neur, le saraff lui donne un de ses gens qui »l'accompagne en qualité de trésorier. Son »délégué tient son chef au courant de tout »ce qui se passe. Lorsque le banquier, sié»geant à Constantinople, parvient à savoir »que le gouverneur a trouvé moyen de se »défrayer par ses exactions et d'accumuler »de l'argent, il lui écrit qu'on a porté plainte »au gouvernement contre telle ou telle autre »injustice commise de sa part, et que pour »étouffer l'accusation, il a été obligé de faire »des cadeaux qui ne montent jamais à moins »de 100,000 piastres; c'est par de pareilles »fourberies que les banquiers exploitent leurs »clients. Ce ne sont pas les seules exactions »qui pèsent sur le pays : les dîmes, le coton, »les céréales fournissent matière à des abus »non moins criants. Pour la dîme des céréa»les, par exemple, on évalue la quantité que »le cultivateur doit fournir, mais on ne la »reçoit pas en nature, et on attend que les »prix aient haussé pour percevoir la dîme »en argent; mêmes extorsions pour la per»ception du droit de capitation sur les tribu»taires appelés harach. Le nombre des tribu»taires est fixé d'une manière arbitraire et »d'après celui qui existait dix ans aupara»vant. On ne tient aucun compte des morts »et de ceux que la misère oblige à expatrier

MCD 2019

»les présents doivent payer pour les absents.
»Un mois avant l'arrivée des billets de ca-
»pitation de Constantinople, les gouverneurs
»arrêtent tous les étrangers qui se trouvent
»dans leurs districts pour les forcer à payer
»le haraeh, bien qu'ils doivent payer de nou-
»veau lorsqu'ils rentreront dans leur pays.
»Si quelqu'un des habitants est absent, on
»envoie le billet à sa maison, et sa famille
»doit payer tout de suite, quoique le chef
»soumis, là où il se trouve, au même impôt,
»et la différence qui existe entre le nombre
»des habitants d'une année et celui de l'an-
»née précédente doit être supporté par la
»communauté. Ces exemples donneront la
»mesure de l'oppression qui pesait sur les
»malheureuses populations de la Turquie.
»Le trésor de l'État ne profitait pas de ces
»extorsions, qui ne remplissaient que les
»coffres des gouverneurs et surtout des sa-
»raffs. Sous ce régime, l'arbitraire était le
»code civil en vigueur, et les amendes et le
»bâton composaient le code pénal. Il n'y
»avait ni unité ni régularité, mais autant de
»systèmes que de gouverneurs, et ces hommes
»étaient, pour la plupart, de misérables par-
»venus de sachant ni lire ni écrire Il était
»urgent de réformer ces abus; les ministres
»n'ont rien négligé pour les faire cesser. Dans
»une assemblée tenue il y a dix jours, les ilti-
»zames ont été abolis à l'unanimité, et l'on
»a décidé qu'à commencer du mois de mars
»prochain, le nouveau système sera mis en
»vigueur. Chaque province aura un conseil
»composé par les villages habités exclusive-
»ment par des musulmans, des chrétiens
»pour ceux où il n'y a que des chrétiens, et
»mixtes pour ceux où les populations sont
»mixtes. Les membres de ce conseil seront
»élus par les habitants de la province, et tous
»les impôts seront fixés par ce conseil, qui
»les réglera d'après la richesse du sol et la
»moyenne du prix des produits.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA TURQUIE.

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

DE L'INDE.

Il serait impossible au lecteur de comprendre la rapidité des invasions faites dans ce pays par divers conquérants, si d'abord nous ne faisions connaître les mœurs des habitants de cette terre, une des premières où l'homme ait vécu en société. Sans entrer ici dans de longs détails sur l'antiquité des premiers Indiens, qui ont précédé les Indous, nous nous contenterons de faire remarquer l'identité du système religieux et politique des Indiens aux époques d'Alexandre et de Ptolomée avec celui que présente l'Indostan moderne; alors on rencontrait déjà la division par caste et la rigoureuse séparation de ces castes. Sous Alexandre-le-Grand, ses soldats, disent les auteurs du *Précis de la Géographie universelle*, « y trouvèrent » toutes les espèces les plus remarquables des » *fakirs* ou religieux qui ont frappé les » yeux étonnés des voyageurs modernes. Les » uns, vivant dans les forêts, s'y nourrissaient de racines, se couvraient de l'écorce » des arbres; les autres colportaient des » amulettes, des remèdes miraculeux, faisaient danser des serpents, ou disaient la » bonne aventure; on voyait celui-là s'étendre par terre pendant une journée tout » entière, et recevoir sans émotion les torrents de pluie qui inondaient son corps; » on voyait celui-ci, placé tout nu sur une » pierre presque ardente, braver la violence » des rayons du soleil et la piqûre des insectes. Tous laissaient flotter sur leur dos une » immense chevelure, qu'ils mettaient plus » de soin à nourrir qu'à nettoyer. Les *bayadères* ou filles publiques, attachées au service des temples, existaient déjà; leurs » inspecteurs les rassemblaient au son retentissant d'un instrument d'airain, et la coutume qui livrait à la lubricité publique les » victimes de la superstition, est vaguement » retracée par un des compagnons d'Alexandre. L'usage qui condamne les veuves à » s'immoler sur le tombeau de leurs époux,

MCD 2019

» ainsi que l'emploi des anneaux d'ivoire, » des parasols et des babouches de cuir blanc, » distinguaient les Indiens avant le commen- » cement de l'ère vulgaire. Les institutions » religieuses et politiques de l'Indostan » moderne paraissent donc avoir existé, » quant à leur essence, un millier d'années » avant Jésus-Christ. » Il est à remarquer d'ailleurs que les Indous ont dû faire partie de la première variété de l'espèce humaine; en effet, si l'on étudie avec attention la forme de leur crâne, les traits de leur visage, les proportions de leurs membres, tout les rapproche des nations européennes bien plus que des Persans et des Arabes. Nous avons déjà eu occasion de le dire, tout dans l'Orient tend à l'immobilité, surtout dans l'Inde; on trouve donc encore aujourd'hui chez les habitants de cette contrée quatre castes ou *dé-hadi :* par le seul fait de sa naissance on appartient à l'une de ces castes, et il est impossible d'en sortir, même quand on aurait rendu les services les plus signalés, et qu'on posséderait le génie le plus étendu. Les Indous d'ailleurs sont invinciblement attachés à toutes les prescriptions qui leur sont imposées par la loi de leur caste; le fait suivant, cité dans un ouvrage moderne qui fait autorité, en est la preuve. « Un *Brahmane* » (c'est-à-dire un Indou faisant partie de » la caste la plus noble), tourmenté d'une » grave maladie, se fait exposer sur les bords » du Gange, il y passe quelques heures en » contemplation et en prières; sans signe de » vie, il attend que la haute marée vienne » l'entraîner dans les flots sacrés et lui donner » la mort la plus sainte que son imagination » puisse lui promettre. Mais une compagnie » d'Anglais passe en bateau près du lieu de » cette scène; l'humanité de l'un d'eux est » émue à l'aspect d'un homme qu'il croit » victime de quelque accident; il fait appro- » cher le bateau, y entraîne le *Brahmane,* » le rappelle à la vie en lui versant dans la » bouche un flacon d'eau de Cologne, et l'a- » mène ensuite à Calcuta. Aussitôt les autres » *Brahmanes* le déclarent infâme, déchu de » sa caste et indigne qu'aucun Indou lui » parle. En vain l'Anglais prouve-t-il par » témoins que lui seul est coupable, puisqu'il » l'avait trouvé sans connaissance, la loi de » Menou est inflexible; il a bu avec un » étranger, il en a reçu des aliments. Ce » crime lui fait perdre, selon les lois in- » doues, tous ses moyens de subsistance, il » est frappé de mort civile; les tribunaux » anglais ordonnent à celui qui lui avait » sauvé la vie de lui fournir des aliments. » Abandonné de tous les siens, poursuivi d » marques de mépris et d'indignation, le » malheureux *Brahmane* traîne pendant » trois ans une existence misérable; enfin, » une nouvelle maladie lui inspire le désir » de se donner la mort, et son bienfaiteur, » dont la bourse est épuisée, se garde bien » de s'y opposer. »

D'après ce fait, qui est d'une authenticité incontestable et à l'appui duquel nous pourrions en citer une multitude d'autres, il est inutile de faire remarquer que de longues années s'écouleront avant qu'on puisse faire entrer les Indous dans les premières voies de la civilisation moderne, car ils sont attachés jusqu'au fanatisme aux distinctions les plus insignifiantes, qui, comme des murs d'airain, s'élèvent entre les diverses castes, distinctions, au reste, qui sont recueillies dans un code spécial et qui a force de *loi* depuis des siècles.

Maintenant il nous reste à faire connaître qu'il existe quatre castes différentes parmi les *Indous.* La première est celle des *Brahmanes*, la seconde celle des *Tchatrias*, la troisième celle des *Vessias*, et la quatrième celle des *Soudras.*

La caste des *Brahmanes* se compose des prêtres, des savants, des jurisconsultes et des fonctionnaires publics; ils portent un vêtement particulier et se privent de toute nourriture animale; ils en exceptent cependant celle qui sert à l'usage des sacrifices. Les *Brahmanes* ne sont jamais condamnés à des punitions corporelles; ils jouissent du privilége exclusif de lire et d'expliquer les livres sacrés et d'être les conseillers des princes. On compte parmi les membres de cette caste les *Brahmanes Vichnouvites;* ils se dévouent exclusivement au culte de *Vichnou*, et des *Brahmanes Chivenites*, employés au culte du dieu *Chiva.* « Ils ont encore, »

MCD 2019

disent les savants auteurs de l'ouvrage que nous avons cité plus haut, « ils ont encore » diverses classes qu'ils parcourent depuis » l'enfance jusqu'à la vieillesse : les *Wa-* » *naprasta* habitent la solitude et se livrent » la contemplation ; les *Sanyassi*, parvenus » à une sainteté parfaite, ne vivent que d'au- » mônes. De ces deux classes sont sorties » d'innombrables sectes de fanatiques ; ces » *Djogis* ou pénitents, qui croient plaire à » la divinité en se mutilant le corps de mille » manières bizarres, et en bravant les atteintes » du feu et l'intempérie des saisons ; les » *Beraghis*, qu'on peut considérer comme » un ordre de moines et de religieuses con- » sacrés au dieu *Krichna* et à son amante » *Rada*, dont ils célèbrent l'histoire par des » chants, accompagnés du bruit des cymba- » les. » A côté du fanatisme qui inspire le plus grand nombre des *Brahmanes*, on en rencontre parmi eux qui, comme les *Pashandia*, ne reconnaissent pas l'existence des dieux, et les *Sarwagina*, qui nient une providence spéciale. Les voyageurs européens ont porté en général un jugement très-sévère sur les *Brahmanes*, qu'ils ont représentés comme cruels, avares et dissolus.

La seconde classe des Indous est celle des *Tchatrias*, c'est-à-dire des enfants de rois : ils soutiennent qu'ils sont les descendants des anciens rois indiens et sont tous consacrés, par leur naissance, à la carrière militaire, aussi leur est-il défendu de faire des mariages légitimes ; en retour, ils peuvent aspirer au trône. On y donne en général le titre de *Radcha* ou *Radjah* à tous les chefs et seigneurs. Cette caste se fait en général remarquer par sa férocité.

La troisième caste, celle des *Vessias*, compte dans son sein les agriculteurs, les jardiniers, les pasteurs et tous ceux qui s'adonnent au commerce, soit qu'il s'attache aux productions de la terre, soit qu'il s'attache aux objets manufacturés ; les membres de cette classe sont à l'abri des charges militaires, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs de pouvoir s'enrôler. Les *Mahrattes* appartiennent presque tous à cette troisième classe.

La quatrième caste, celle dite des *Soudras*, comprend tous les ouvriers et les artisans, et renferme une foule de subdivisions. Les descendants des Indous, qui ont perdu leur caste par des mariages illicites, sont confondus dans des castes mixtes, appelées *Burum-Sunker* ou *Warna-Sankra* ; enfin, au-dessous sont les malheureux *Parias* ou *Parriahs*.

La religion des *Indous* reconnaît l'existence d'une triple divinité, savoir : *Brahma*, *Vichenou*, *Chiva* : elle admet, en outre, dans son sein une multitude de divinités inférieures, chargées du gouvernement du monde ; enfin le *brahmanisme* consacre l'immortalité de l'âme, la métempsycose, la purification des âmes par les pénitences, les abstinences volontaires et les pratiques religieuses. Les Indous ont une multitude de cérémonies et rites, dont plusieurs sont abominables ; ainsi, à la procession du dieu *Djaggernut*, on voit des fanatiques se précipiter sous les roues du char qui porte le dieu, et sous lesquelles ils sont écrasés. Les ablutions et les lustrations jouent un grand rôle dans le culte brahmanique, et on lave dans les fleuves et dans les étangs sacrés les images des divinités. Le feu occupe aussi une très-grande place à cause des sacrifices : les prêtres purifient le feu, et, y jetant ensuite du beurre comme offrande, ils s'écrient trois fois, en s'adressant à la terre, à l'air et au ciel : *puisse cette offrande être efficace!* Chaque *brahmane* est tenu d'entretenir un foyer sacré. A peine un enfant est-il né que les brachmanes lui donnent un nom ; puis ils s'appliquent à lire dans les astres la destinée qui l'attend. Quant aux mariages, ils sont célébrés avec beaucoup de pompe, et on étend une pièce d'étoffe sur les deux époux pendant que le prêtre appelle, de son côté, sur eux, la faveur du ciel : enfin on inscrit sur des feuilles de palmier, dont les époux font échange, l'engagement qu'ils contractent d'une foi constante. « Les funé- » railles, » ajoutent les auteurs du *Précis de la Géographie universelle*, « présentent » aussi des coutumes remarquables : le brah- » mane moribond est couché en plein air, » sur un lit formé d'une graminée nommée » *cusa* ; on l'arrose de la sainte eau du » Gange, et l'on chante sur lui des strophes

MCD 2019

» de vedas. Expire-t-il, le corps est lavé, » parfumé, couronné de fleurs; un tison du » feu sacré sert à allumer le bûcher; on sup- » plie le feu de purifier le corps du défunt, » afin qu'il puisse s'élever aux célestes de- » meures. On chante des hymnes funéraires, » dont voici quelques strophes : — C'est » folie que de chercher rien de stable dans la » condition humaine; elle est sans solidité » comme le tronc du bananmier, passagère » comme l'écume de la mer. Lorsque, pour » recevoir la récompense de ses actions, un » corps composé de cinq éléments retourne » à ces mêmes principes, quel lieu y a-t-il » à des regrets? La terre est périssable; l'o- » céan, les dieux mêmes ne font que passer, » et l'homme voudrait être immortel. Tout » ce qui est ici bas doit disparaître; tout ce » qui est élevé doit tomber; tout être com- » posé doit se dissoudre, et la vie doit se » terminer par la mort. » Les cendres du mort sont recueillies par ses parents, qui les déposent dans un paquet de feuilles de *butea frondosa*, puis on place le tout dans la terre. Au bout d'un certain temps ces mêmes cendres sont jetées dans le fleuve sacré du Gange, à la suite de nombreuses cérémonies. On offre aux mânes des trois plus proches ancêtres paternels et maternels un sacrifice de gâteaux.

Le *brahmanisme*, en dépit de l'influence qu'il exerce sur les Indous, d'ailleurs ennemis de toute espèce de nouveauté, le brahmanisme fut un instant menacé par le fondateur d'une nouvelle secte appelée *bouddha*. Mais le culte primitif rentra dans tous ses droits, et, à part deux provinces de l'Indostan et l'île de Ceylan, il régna exclusivement. Les Indous, en général, sont faibles, timides et excessivement superstitieux; quoique dans les siècles passés ils aient possédé tous les trésors d'une littérature variée, quoique une foule de monuments, dont les ruines existent encore, attestent que ce peuple avait fait des progrès dans l'architecture, ils montrent une intelligence fort bornée, et qui recule devant toute espèce de progrès : ils sont dénués aussi de l'esprit militaire, quoique les Anglais soient parvenus à former de nombreux régiments de naturels du pays, appelés *cipayes;* mais il faut qu'ils soient commandés par des officiers européens. On cite plusieurs cipayes qui, après de longues années de service, obtiennent d'aller passer quelques mois dans leurs familles; une fois de retour, il faut leur montrer de nouveau l'exercice, ils l'ont oublié entièrement. Néanmoins on rencontre dans l'Inde des nations pleines de courage et d'intrépidité, entre autres les Mahrattes; mais la masse de la population manque de courage et d'énergie : sa principale vertu est la résignation. Maintenant que l'on doit concevoir pourquoi les Indiens ont toujours été soumis par tous ceux qui ont voulu entreprendre de tenter une invasion parmi eux, nous allons raconter le plus succinctement possible les faits principaux qui brillent dans leurs annales.

L'histoire ancienne de l'Inde est environnée des plus épaisses ténèbres; quant à nous, et dans le cadre où nous sommes renfermés, nous la prendrons au moment de la conquête faite par Alexandre de Macédoine : à part l'héroïque résistance que lui opposa Porus, l'un des princes du pays, l'illustre fils de Philippe ne rencontra, pour ainsi dire, que la terreur dans les monarques, et le découragement dans leurs soldats. Il voulait pousser la fortune de ses armes jusqu'au-delà du Gange, mais ses soldats refusèrent de le suivre. Cependant le courage d'Alexandre était peut-être encore surpassé par le profondeur et l'étendue de ses combinaisons politiques; il savait que vaincre les peuples n'était pas encore assez, qu'il fallait se mêler à leurs usages et à leurs mœurs : il voulut donc que des Grecs devinssent habitants du sol de l'Inde : il envoya des colonies, et fit élever un grand nombre de villes. Les Mahométans, à leur tour, envahirent l'Inde; puis les Européens mirent le pied sur cette terre antique, où, depuis près de trois siècles et demi, ils exercent une véritable suprématie. Les premières conquêtes ont été faites par les Portugais à l'âge héroïque de leur histoire : dès à présent aussi nous entrons dans une série d'événements glorieux, où vont nous suivre nos lecteurs. Mais, avant d'entrer dans le récit des faits politiques, nous allons, d'après un auteur

MCD 2019

moderne (1), tracer à grands traits la géographie de l'Inde :

« L'Inde, chez les anciens et la plupart des » modernes, comprend deux grandes divi- » sions de l'Asie méridionale; le Décan, » avec les pays arrosés par l'Indus et le » Gange, que l'on appelle improprement » presqu'île en-deça du Gange, où presqu'île » occidentale de l'Inde; et à l'est de ces deux » contrées, dont elle est séparée par le golfe » du Bengale; l'Inde extérieure, ou pres- » qu'île au-delà du Gange. L'Indoustan, » ainsi nommé du Sind ou Hind (l'Indus » des anciens), comprit d'abord le pays » voisin de ce fleuve; aujourd'hui, il forme » comme une vaste triangle; sa base irrégu- » lière s'appuie sur les monts Brahouiks, et » sur l'énorme chaîne de l'Himalaya, et ses » pointes courent à la mer; baignées à l'est » par le golfe du Bengale, à l'ouest par la » mer d'Oman, au sud par l'Océan indien, » à son extrémité paraît, comme une garde » avancée, l'île de Ceylan, séparée du conti- » nent par le détroit de Pulk et le golfe de » Manar. Sa plus grande longueur est d'en- » viron 700 lieues; sa superficie est au » moins de 160,000 lieues du nord au midi; » ce long espace est traversé par une chaîne » de montagnes qui, se coupant par le mi- » lieu, se termine au cap Comorin, à l'ex- » trémité méridionale, et sépare la côte de » Malabar de la côte de Coromandel. Cette » chaîne, en protégeant le continent contre » les invasions de la mer, est aussi comme une » barrière élevée contre les saisons. En effet, » sur la côte de Malabar, dans la vallée de » Palicandechéry, les Gattes (c'est le nom » que portent ces montagnes) sont interrom- » pues par une coupure d'à peu près cinq » lieues. C'est par cette large passe que les » nuages, qui produisent les pluies périodi- » ques, flottent alternativement sur les deux » côtes. Alors tout nage dans d'épaisses et hu- » mides ténèbres; les plaines sont inondées, » les torrents roulent des montagnes, et gros- » sissent les rivières, qui débordent. La fin » de la saison pluvieuse est marquée par de » brusques changements de vent, par d'af- » freux orages. Puis le calme renaît, et avec » lui viennent les riches moissons, et le » spectacle d'une puissante nature, dévelop- » pant tout son luxe et sa magnificence. » L'influence de ces deux saisons est connue » dans la mer de l'Inde sous le nom de » mousson sèche ou mousson pluvieuse. Au » printemps, les tempêtes et les naufrages » sont pour la côte de Malabar, tandis que » le Coromandel voit les plus petits esquifs » glisser tranquillement avec leur voiles d'é- » corces sur une mer paisible. A l'automne, » les vents, comme des oiseaux de passage, » arrivent sur la côte orientale, avec toutes » leurs fureurs, laissant la paix où était la » guerre, apportant la guerre où régnait la » paix. Les vastes plaines de l'Indoustan, » formées d'un sol vigoureux, d'un terrain » noir, débris de végétaux, fertilisées par » l'humidité, donnent des productions de » toute espèce. Ici se déroulent d'immenses » rivières, des champs de blé, de millet, » des plantations de coton, de sucre; ici, » l'indigo croît spontanément; ici, le poivre, » la canelle, le gingembre; tandis que sur » les montagnes dominent les bananiers, les » cocotiers, dont la noix offre une douce » boisson, tandis que les filaments qui l'en- » tourent servent à calfater les vaisseaux. Là, » s'élèvent l'aloès, le bois de santal, la casse » odorante, le bambou avec ses 60 pieds » de haut et son sucre médicinal; le figuier » des pagodes, donc le tronc a jusqu'à 15 » pieds de circonférence; le figuier des Indes, » dont les immenses rameaux, en retombant » à terre, y poussent de nouvelles racines, » et se relèvent en arbres nouveaux pour » bientôt former une forêt enlacée. Protégée » de toute part par ses montagnes, l'Asie » méridionale est, comme on l'a dit, un » magnifique parterre, où les peuples sont » appelés par la nature à la vie agricole et » sédentaire. D'immenses fleuves embrassent » et fécondent ces contrées. Ils sont sacrés, » et tout individu qui les franchit est par- » jure et maudit. D'abord c'est le Sind, qui, » sorti du grand plateau de la Tartarie, » reçoit plus de quatre cents rivières dans » son cours, et se perd dans la mer d'Oman

(1) *Histoire des Établissements européens aux Grandes-Indes*, par A. Chardin.

MCD 2019

» Les inondations remplacent les pluies assez » rares dans cette partie du nord de l'Hin- » doustan. Ensuite, le Gange, qui descend » de l'Himalaya, traverse plus de 500 lieues, » et se jette par plusieurs embouchure dans » le golfe du Bengale. C'est sur ses rives » que s'élèvent Calcutta et Chandernagor. » Douze lieues avant d'arriver à la mer, il » reçoit le BRAHMAPOUTRE (l'enfant de » BRAHMA), et ces deux fleuves réunis des- » cendent rapidement à l'océan. »

Depuis le jour où le héros macédonien porta ses armes dans l'Inde, l'histoire des habitants de ce pays resta inconnue aux peuples de l'Occident, qui consommaient les fruits de l'industrie de cette nation asiatique, mais sans jamais pénétrer sur son territoire. Enfin vers le commencement du onzième siècle de notre ère, un guerrier qui régnait à Ghizné, capitale d'une province qui faisait jadis partie de la Perse, se rendit maître de cet empire. Tourmenté par le désir de s'illustrer et de propager la foi musulmane, Mahmoud résolut d'envahir l'Inde. Il attaqua Peischore, ville principale d'un état indou, dont le monarque, nommé Jypaul, fut mis en déroute. Cette victoire suffit pour enrichir les envahisseurs; on en jugera par la circonstance suivante : c'est que le collier de Jypaul, qui devint la proie des Persans, était formé de soixante rangs de pierres précieuses valant plus de huit millions. Ce dernier prince consentit à payer un tribut, mais il ne survécut pas long-temps à sa défaite; après avoir résigné le trône à son fils Anuldpal, il fit encore le sacrifice de sa vie en montant volontairement sur un bûcher. Toutefois on assure qu'il fut entraîné à cet acte non par dévouement, comme l'on dit quelques auteurs, pour son pays, mais pour obéir à une opinion superstitieuse qui déclarait qu'un radjah, s'il était vaincu deux fois [1004] par des étrangers, devait quitter le pouvoir et expier son malheur ou son incapacité en s'immolant soi-même. Quoi qu'il en soit, Mahmoud, qui était retourné à Ghizné, revint attaquer le fils de Jypaul, qui n'avait pas tenu les engagements souscrits par son père. Anuldpal fut vaincu à son tour et sollicita de nouveau la paix; l'ayant obtenu à des conditions rigoureuses, il s'occupa sur-le-champ des moyens de se soustraire à un joug qu'il détestait et forma une ligue avec plusieurs autres radjahs. Ayant uni leurs forces, ces princes livrèrent bataille au monarque persan, qui triompha, malgré la bravoure héroïque de ses adversaires. Le butin que fit Mahmoud dans cette expédition fut immense; mais il ne bornait pas son ambition à remplir ses coffres d'or et de diamants, il voulait, en outre, détruire la religion du pays pour y substituer celle de Mahomet. En conséquence, il ruina les plus beaux temples et détruisit toutes les idoles qui s'y trouvaient renfermées. Ses soldats, dans leur rage aveugle, les brisaient et les traînaient dans la fange : Lahore, Délhi, Tannazer et plusieurs autres cités virent saccager tous les monuments religieux qui les décoraient. Mahmoud reprit le chemin de Ghizné, menant à sa suite quarante mille captifs et un grand nombre d'éléphants chargés des plus riches dépouilles [1018]. Il revint encore plusieurs fois sur les bords du Gange; dans une de ses courses, il ravagea la vallée de Kachemire; puis, ayant pénétré de nouveau dans l'Indostan, il s'empara, sans éprouver de résistance, de Mettoura, qui passait pour avoir été le berceau d'une des divinités du pays. Cette opinion, accréditée par les prêtres, avait fait affluer dans cette cité une foule d'objets précieux, offerts par les dévots, adorateurs de Brama. Mahmoud s'en empara; mais, cette fois, il épargna les édifices sacrés qu'on trouvait à chaque pas dans cette antique cité; vaincu, disent les uns, par l'admiration qu'il éprouva, ou, suivant les autres, par la difficulté de renverser de fond en comble des édifices défendus par leur masse et dont la destruction eût coûté beaucoup de temps; en effet, il ne resta que trois semaines à Mettoura. Nous ne croyons pas nécessaire de raconter en détail toutes les campagnes de Mahmoud dans l'Indostan, et nous ne parlerons que de celle qu'il entreprit dans le Guzarate Il arriva au pied des murs de la ville de Somnauth, où se trouvait un temple fameux dans tout l'Indostan : cinquante-six piliers, couverts de feuilles

MCD 2019

d'or, parsemées de pierres précieuses, soutenaient les voûtes de l'édifice, où l'on voyait une idole haute de cinquante coudées, mais enfoncée jusqu'à la poitrine dans le sol ; elle était faite d'une seule pierre et avait été fabriquée il y avait plus de quatre mille ans. Deux mille brahmines étaient chargés de desservir le temple auquel étaient attachés trois cents musiciens, trois cents barbiers et cinq cents jeunes filles. En effet, les pélerins étaient obligés de se laisser raser pour être admis dans le temple, et les jeunes filles embellissaient les cérémonies du culte par des danses; la plupart étaient remarquables par leur beauté, et on les choisissait dans les familles les plus distinguées. Le prince persan livra deux assauts meurtriers à la ville, où il pénétra après la fuite de la garnison. Il entra dans le temple et fit briser l'idole de Somnauth, dont l'intérieur se trouva rempli de perles, de diamants, de rubis et d'autres pierres précieuses dont le prix s'élevait à des sommes immenses [1026]. Il mourut quatre ans après sa conquête du Guzarate; on assure qu'à ses derniers moments il fit étaler autour de son lit ses diamants et ses perles, comme pour leur dire un dernier adieu, et il ne put s'empêcher de verser des larmes en songeant qu'il lui fallait abandonner ces trésors obtenus par tant de fatigues et de travaux.

Mahomet succéda à Mahmoud, mais il fut détrôné, quelque temps après son avénement au pouvoir, par son frère Massoud. Le nouveau monarque marcha sur les traces de son père, et, comme lui, il porta la guerre dans l'Inde, où l'appelait d'ailleurs la nécessité ; les radjahs de ce pays, vassaux du prince de Ghizné, épiaient sans cesse l'occasion de se rendre indépendants, car ils ne supportaient qu'avec impatience le joug d'un étranger. Cependant Massoud était menacé dans ses États héréditaires par la tribu tatare de Seljoukée, à laquelle Mahmoud avait permis de venir habiter le Khorassan. Bientôt ingrats, les Tatars attaquèrent Massoud, qui, abandonné par ses propres soldats, prit la résolution de transporter le siége de son empire dans l'Inde et de s'établir à Lahore. Arrivé sur les bords dde la Djumna, l'un des affluents du Sind, Massoud fut surpris par une révolte subite et qui avait pour instigateurs des jeunes gens appelés les esclaves du souverain, parce qu'ils étaient attachés d'une manière spéciale à son service; à ce titre, ils étaient toujours choisis pour occuper les emplois les plus lucratifs et les plus hautes dignités. Sachant que le monarque traînait à sa suite d'immenses trésors chargés sur des chameaux, ils corrompirent les conducteurs de ces animaux, avec lesquels ils se partagèrent les trésors du prince. Les soldats imitèrent à leur tour l'exemple qui leur était donné, et lorsque Massoud, qui se trouvait à l'arrière-garde, accourut pour faire cesser ces désordres, les principaux coupables, dans la crainte d'être punis, proclamèrent pour leur roi le prince déchu, Mahomet, qui se trouvait au camp. Celui-ci, quoiqu'il eût été privé de la vue par l'ordre de Massoud, se contenta de le faire enfermer dans la forteresse de Kourri. Massoud ne survécut pas long-temps à sa chute. Mahomet, ne pouvant gouverner par lui-même, avait abandonné le pouvoir à son fils Achmet, dont le premier acte fut d'aller égorger son oncle. Il fut tué lui-même peu de temps après, ainsi que Mahomet, mis à mort par Madoud, fils aîné de Massond [1040-1041].

Fixés dans l'Inde, les princes de la race de Ghizné perdirent bientôt la Perse, dont les Tatars se rendirent les maîtres. Madoud voulut tenter de reprendre le Khorassan; mais il expira en chemin. On lui donna pour successeur son fils Massoud II, qui fut déposé après un règne de six jours, et remplacé par son oncle Abas-Hussen. Un fils de Mahmoud, appelé Abdoul-Reschid, se mit à son tour en possession du sceptre [1052]; mais Toughril, qui avait commandé jadis les armées de Modood, s'empara de la personne du nouveau monarque et le fit égorger avec neuf princes de la famille royale. L'usurpateur ne jouit de son crime que bien peu de temps : il fut assassiné au bout de quarante jours. Trois fils de Massoud I avaient échappé à sa rage; l'un d'eux, appelé Ferocz-Zad, fut élevé au trône. Il confia la dignité de vizir à Noshtagi-Hagib, gouverneur du Moultan, et auquel il devait la couronne [1053]. Avec

MCD 2019

l'aide de ce ministre, doué de tous les talents que réclament la tâche si difficile de gouverner, le nouveau monarque repoussa les hordes des princes Seljouck, qui continuaient de ravager les provinces du royaume dont Ghizné était la capitale. A sa mort, arrivée en 1059, il eut pour successeur son frère Ibrahim Ier, qui fut contraint de céder aux Seljoukides le Khorassan. Ibrahim compensa la perte de cette contrée par les conquêtes qu'il fit dans l'Indostan. L'aîné de ses fils, Massoud III [1098], désespérant de soutenir la lutte engagée depuis la mort du grand Mahmoud contre les soldats des princes Seljouck, transféra la résidence royale à Lahore. Nous passerons sous silence l'histoire des princes qui reçurent le sceptre après lui ; car le défaut de place nous interdit de nous étendre davantage sur les Ghiznévides. Le dernier prince de cette race, Kosrou II, fut détrôné et mis à mort par Mahomet, souverain de Gour. Cette famille, qui avait dû sa gloire et sa puissance à Mahmoud, s'éteignit en 1184; elle avait gardé le pouvoir suprême près de deux siècles (1).

Le meurtrier de Kosrou, Mahomet porta ses armes dans la province de l'Ajmère, et battit plusieurs rajahs qui s'étaient ligués contre lui ; il laissa Cottoub, l'un de ses généraux, autrefois son esclave, pour commander à Delhi, dont le souverain avait péri dans un combat. Mahomet, en retournant à Ghizné, fut assassiné en chemin. Cottoub finit par régner à Ghizné comme à Delhi. La dynastie des Gaurides passa plus rapidement encore que celle des Ghiznévides, le terrible Genjiz-Khan la précipita du trône [1221].

Revenons maintenant à la famille qui régnait à Delhi, et dont le chef, Cottoub, avait été l'un des lieutenants de Mahomet. Son fils, Aram, fut détrôné par Altoumsh, gouverneur d'une des provinces de son empire. Ce dernier régna avec gloire, et garda le sceptre vingt-six ans. Il serait aussi peu profitable que fastidieux de dérouler à nos lecteurs les annales du royaume de Delhi ; la mémoire la plus heureuse ne pourrait garder le souvenir de toutes les révolutions qui surgissent à chaque page : des trahisons, des massacres, des empoisonnements, des lâchetés de toute espèce, tel est le tableau monotone qu'offre tout l'Orient, et en particulier l'Inde, dont nous nous occupons ici Cet état de choses tenait à l'absence d'institutions politiques assez fortes pour garantir le monarque des tentatives ambitieuses de ses ministres et de ses courtisans, et pour préserver le peuple de l'oppression que faisaient peser sur lui tous les dépositaires du pouvoir. En effet, le prince était réduit à confier le gouvernement de riches provinces soit à ses enfants soit à ses généraux. Ces personnages jouissaient, comme le chef de l'État, d'une autorité presque sans bornes. Ils mettaient tous leurs soins à amasser des richesses, afin de se maintenir dans la faveur du prince par le moyen de ses ministres, dont ils achetaient la bienveillance par des présents. Il faut encore remarquer que la succession à l'empire n'était point réglée, puisque le monarque pouvait disposer de la couronne. Sa volonté seule était sa loi ; l'absence de toute règle sur ce sujet important avait accoutumé les esprits à ne respecter que la puissance des faits sans tenir compte des principes. Ni le peuple ni l'armée ne pouvaient s'attacher d'avance à l'héritier présomptif, car cet héritier était rarement connu, puisque le monarque régnant pouvait choisir à son gré parmi tous ses enfants et tous les membres de sa famille. D'un autre côté, les princes musulmans s'étaient établis dans l'Inde par la conquête, et n'étaient, dans l'origine, que des soldats heureux. Parvenus au rang suprême par leurs talents ou par leurs crimes, et sans autres titres que la victoire ou l'audace, ils pouvaient être dépouillés par les moyens qui avaient amené leur élévation. Le succès rendait tout légitime ; aussi chacun pouvait aspirer au trône : on voit donc les dynasties royales disparaître tour-à-tour, fauchées par l'usurpation. Comme il serait impossible de classer avec méthode et sans de longs développements les faits relatifs au royaume de Delhi, nous nous attacherons seulement à peindre les époques principales de son

(1) Le lecteur trouvera les noms de ces princes et la date de leur règne dans l'histoire de Perse qui fait partie de ce volume.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demarne del.

1 BEY. 2. SCHEICK. 3. MAMELUCK. 4. BEDOUIN.

(Costumes Egyptiens en 1802)

Paris Imp. de Legay, r. de la Bucherie 1

EGYPTE.

histoire, et nous arrivons au jour où le célèbre Timour envahit l'Indostan (1).

Mahmoud III occupait le trône de Delhi, où il avait été élevé par un parti, lorsqu'il était encore dans l'enfance (2). Instrument docile de ceux qui l'avaient couronné, ce prince ne régnait que de nom, et avait été contraint de soutenir une longue guerre contre un petit fils de Ferose, appelé Nouzerit, et à qui une faction avait offert la couronne. Enfin un Omrah, l'ambitieux Eckbal, ayant trahi Nouzerit, qu'il força de chercher son salut dans la fuite, s'était emparé de la personne de Mahmoud, et commandait à tout l'empire sous le nom de ce prince. Ce fut alors que Timour tourna ses armes contre l'Indostan. Il menait à sa suite une multitude de barbares, ses sujets, connus sous le nom de Tatars. Ce n'était ni pour venger quelque injure, ni pour recueillir des trésors, qu'il avait entrepris cette expédition, Timour voulait seulement ajouter une conquête nouvelle à toutes ses autres conquêtes. Il signala sa marche par d'horribles cruautés ; la plupart des villes qui osèrent se défendre furent livrées aux flammes et les habitants massacrés et vendus comme esclaves. Lorsqu'il arriva aux portes de Delhi, ayant su que Mahmoud se disposait à combattre, il fit égorger près de cent mille captifs, qu'il avait dans son camp. Débarrassé de ces hommes, que ses soldats n'avaient épargné que par avarice, et que le monarque tatar fit tuer par un motif de prudence, il se disposa à livrer bataille à l'empereur de Delhi. Ce dernier fut mis en déroute, et les habitants de sa capitale se rendirent au vainqueur. Ils durent racheter leur vie et leur liberté en payant d'énormes contributions. Mais, tandis que Timour célébrait sa victoire par des fêtes, une révolte éclata dans la ville ; elle avait pour cause les vexations exercées par les agents chargés de prélever les contributions promises. A cette nouvelle, le prince tatar fit entrer ses troupes dans la ville, qui fut bientôt inondée de sang. Le feu dévora plusieurs quartiers, et combla les désastres de cette triste journée. Timour ne resta pas même trois semaines à Delhi, et il s'éloigna pour retourner à Samarcand, la cité principale de ses États. Comme il n'avait voulu que remporter une palme guerrière, il n'avait pris aucune mesure pour organiser le pays qu'il venait de conquérir ; aussi, dès qu'il eut quitté l'Indostan, l'anarchie éclata dans tout l'empire de Delhi ; il ne resta plus à Mahmoud que le titre d'empereur. Les gouverneurs de ses provinces se rendirent indépendants, et prirent les qualifications les plus pompeuses, car l'un d'eux, Shah-Jehan, s'intitulait roi de l'Orient, un autre, Azim, roi de l'Occident. Le premier réunissait sous sa domination les principautés de Canouje, d'Oude, de Kourrah et de Gehampour, tandis que le second régnait dans le Guzarate. Cependant Eckbal gouvernait toujours à la place de Mahmoud, qui sanctionnait toutes ses volontés ; mais, ayant voulu soumettre le Moultan, dont un Omrah s'était emparé, il périt dans un combat. Mahmoud retomba sous la tutelle de Dowlat-Lodi, un de ses officiers, et mourut après avoir végété vingt ans sur le trône [1413]. Dowlet-Lodi fut élu pour le remplacer ; mais, attaqué par Chizer, il fut vaincu, et rendit bientôt le dernier soupir dans les ténèbres d'un cachot. Chizer ceignit à son tour le diadème ; mais quoiqu'il eût recueilli l'héritage de Mahmoud, il ne voulut pas se décorer du titre d'empereur

(1) Voici la liste et la date de l'avénement des princes qui régnèrent à Delhi, depuis Cottoub :

Aram,	1210
Altoumsh	1215
Ferose I,	1235
Rizia (reine),	1235
Byram II,	1239
Massoud IV,	1241
Mahmoud II,	1245
Balin,	1265
Kei-Kobad,	1286
Ferose II,	1289
Alla-Oul-Dien,	1296
Omar,	1316
Moubarick,	1316
Kosrou,	1321
Touglick-Ghazi,	1321
Mahomet III,	1324
Ferose III,	1351
Mahomet IV,	1387
Touglick II,	1387
Abou-Bécker,	1388
Houmaïoun,	1393
Mahmoud III,	1393

(2) Il était fils de Mahomet IV.

MCD 2019

et continua de payer un tribut au souverain de Samarcand, héritier de Timour. Cette conduite lui était inspirée par une politique habile; en effet, comme il paraissait tenir une position secondaire, il n'humiliait pas l'orgueil des omrahs, autrefois ses égaux, et ils obéissaient plus docilement à ses ordres; néanmoins il rencontra souvent des résistances qu'il ne put vaincre que par la force des armes.

Chizer tint le sceptre sept ans, et le transmit à son fils aîné, Moubarick II [1421]. Ce prince eut toujours les armes à la main, tantôt pour subjuguer des omrahs rebelles, tantôt pour mettre à couvert ses provinces contre la rapacité des Mongols, qui avaient été appelés du Caboul par un des adversaires de l'empereur de Delhi; il mourut assassiné à l'instigation de son grand-visir, qui fit couronner un petit-fils de Chizer, sous le nom de Mahomet V. Ce ministre avait récompensé ses complices en leur distribuant les plus hautes dignités et les plus riches emplois. Mais cette précaution ne put le mettre à l'abri du ressentiment des nombreux ennemis que le crime dont il s'était rendu coupable avait soulevés contre lui. Surpris dans la capitale, il fut mis en pièces ainsi que tous ses partisans, et avec l'assentiment du jeune monarque. Celui-ci montra autant de faiblesse que d'inhabileté : il aurait perdu le trône s'il n'était mort prématurément, accablé de chagrin et d'inquiétudes, après un règne de treize ans [1446].

Alla II, son fils, le remplaça : dénué des hautes qualités qu'exigeait sa position, Alla finit par adopter un omrah, appelé Beloli, qui était gouverneur de Lahore. N'ayant pu le vaincre sur les champs de bataille, il voulut s'en faire un ami : il lui céda le sceptre, et obtint en échange de l'abandon d'une couronne la possession d'une province. Il y vécut trente années dans un lâche repos. Cependant Beloli (1), en possession du rang suprême, loin de s'endormir dans la mollesse et les plaisirs, se montra infatigable; il retint dans la soumission tous les personnages puissants chargés du gouvernement des diverses provinces de son empire; et s'empara de Jehanpour, capital d'une puissante monarchie, dont le titulaire se faisait appeler roi de l'Orient. Beloli atteignit un âge très-avancé, et, sentant que sa fin approchait, il partagea ses Etats entre ses deux enfants : l'un, Barbec, devint roi de Jehanpour, et l'autre fut déclaré empereur de Delhi, sous le nom de Secunder. Une guerre ne tarda pas à s'allumer entre les deux princes; Barbec fut battu et fait prisonnier; mais le vainqueur se montra clément et magnanime à son égard : non-seulement il ne voulut pas attenter à sa vie, mais il lui laissa le commandement de Jéhanpour : ainsi Barbec de prince devint sujet. Secunder, toujours heureux dans ses entreprises, se disposait à faire la conquête de Goualior, contrée limitrophe de ses États, et où les mécontents et les ennemis de son autorité allaient toujours chercher un refuge, lorsque la mort vint rendre inutiles tous ses préparatifs. Il expira après avoir tenu le sceptre vingt-neuf ans, dans la ville d'Agra, où il avait transporté le siége de son empire, au préjudice de Delhi, qui, depuis cette époque, vit déchoir son antique splendeur [1516].

Ibrahim II hérita du sceptre, mais non de la fortune de son père; il est vrai qu'il fut aussi beaucoup moins habile; entouré de serviteurs dont il suspectait la fidélité, il les sacrifiait au plus léger soupçon, et pour prévenir les révoltes qu'il craignait il les fit naître. C'est ainsi que le fils du rajah de Lahore, Ghazi-Lodi, se vit contraint d'en appeler à la révolte pour sauver sa vie, et il appela à son secours le sultan de Caboul. Ce prince, appelé Baber, était arrière-petit-fils du célèbre Timour; il avait aspiré d'abord à recueillir l'héritage de son aïeul; mais, n'ayant pu régner ni dans la Tatarie ni dans la Perse, il jeta les yeux sur l'Indostan, qui ouvrait une vaste carrière à son ambition. Il s'empressa donc d'accepter l'invitation que lui faisait Ghazi-Lodi, arriva bientôt sous les murs de Lahore et s'empara de cette ville; mais ses deux alliés, Dowla et Ghazi, n'ayant pu le joindre, puisqu'ils avaient

(1) Il était originaire d'une famille d'Afghans. Ces montagnards, les uns en qualité de soldats, les autres comme marchands, s'étaient établis en grand nombre dans l'Indostan.

MCD 2019

été proscrits et forcés de s'enfuir dans les montagnes, Baber retourna à Caboul; il revint peu de temps après sur ses pas, n'amenant avec lui, assurent les historiens, que dix mille cavaliers mongols; il recruta seulement sur sa route trois mille guerriers. Néanmoins il ne craignit pas de livrer bataille à Ibrahim dans la plaine de Panniput. Cent mille cavaliers et mille éléphants composaient l'armée de l'empereur de Delhi, tandis que Baber ne pouvait opposer à ses ennemis que treize mille soldats, mais tous étaient de vieux guerriers accoutumés à braver la mort. L'empire afghan, fondé par Béloli, s'écroula par une seule défaite; Ibrahim, lorsqu'il s'aperçut que la victoire se déclarait pour son rival, se précipita dans la mêlée, où il reçut le coup mortel [1525].

Le jour même de son triomphe, Baber envoya son fils Houmaïoun et son cousin Mahomet, l'un à Agra et l'autre à Delhi, les deux capitales de l'empire, qui n'opposèrent aucune résistance. Le nom du nouveau souverain fut proclamé dans les mosquées, et il n'eut plus qu'à se présenter pour occuper le palais et le harem d'Ibrahim. Il y trouva la mère du prince détrôné, envers laquelle il se montra plein de courtoisie et de générosité; les trésors tombés en sa possession, il les prodigua à tous ses partisans; satisfait du plaisir qu'il faisait naître en donnant à autrui, il ne songea pas à rien réserver pour lui-même; aussi reçut-il le nom de *Collinder* (1). Le nouveau monarque ne resta pas long-temps possesseur tranquille du trône. Un prince, fils de Secunder, et appelé Mahmoud, fut déclaré roi; il réunit bientôt sous ses ordres cent mille cavaliers, et, ce qui ajoutait encore au découragement des Mongols, c'est que l'astrologue de la cour prédisait hautement les plus grands malheurs. Les amis de Baber les plus dévoués lui conseillèrent de quitter Agra pour se retirer dans le Penjab, où il lui serait plus facile de faire venir des renforts de Caboul. Baber refusa de s'éloigner, et sa fermeté ranima les espérances des plus braves, comme il rendit le courage à ceux qui l'avaient perdu. Cependant Mahmoud s'avançait; il courut à sa rencontre, et, se fiant à l'excellente discipline de ses troupes, il l'attaqua avec des forces inférieures en nombre, et le mit en déroute [1526]. Ce succès fut si décisif qu'il affermit Baber sur le trône, et son rival Mahmoud, qui s'était retiré dans le Bahar, finit par se soumettre. La vie de Baber ne fut pas seulement menacée sur le champ de bataille; on a vu qu'il avait traité avec les plus grands égards la mère d'Ibrahim: celle-ci n'avait pas tardé à se consoler de la mort de son fils, elle était devenue la sultane favorite de Baber; mais ce monarque ne se fit pas scrupule de lui donner des rivales, et cette femme, égarée par la jalousie, tenta d'empoisonner l'empereur. Mais le cuisinier, complice principal, avait mis dans un mets servi sur la table du prince une dose trop forte de poison; Baber s'aperçut qu'on avait mêlé une substance délétère à ses aliments; les coupables furent mis à mort, à l'exception de la mère d'Ibrahim, qui expia son forfait dans une rigoureuse captivité. Baber ne jouit de sa conquête que cinq années, car il expira en 1530. Nous regrettons que le défaut de place ne nous ait pas permis d'entrer dans de plus grands détails sur ce conquérant de l'Inde, qui fut tout à la fois général et grand homme d'Etat. En effet, c'est à la tête de dix mille hommes qu'il tenta audacieusement la conquête de l'empire de Delhi, dont le chef pouvait lui opposer cinq cent mille combattants. Mais l'Inde était alors divisée en principautés plus ou moins importantes, et dont les rivalités étaient favorables à tous les envahisseurs qui se présentaient. Baber sut tirer parti de cette circonstance pour se créer des partisans; il comptait d'ailleurs et sur sa fortune et sur la bravoure des Mongols, qui n'avaient pour adversaires que des hommes énervés, incapables de soutenir long-temps les fatigues de la guerre. Le petit-fils de Timour, quoiqu'il ait passé sa vie au milieu du tumulte des armes, avait l'esprit cultivé; il était poète, prosateur, musicien et calligraphe; ce dernier talent a joui d'une grande estime en Orient, où il est encore en honneur, malgré la découverte de Guttemberg, que le temps même

(1) On donne ce nom à des sectaires qui avaient pour maxime de ne jamais s'occuper du lendemain.

MCD 2019

semble impuissant à faire pénétrer dans les régions du monde antique. Aujourd'hui même, tous les peuples qui habitent l'Asie et l'Afrique connaissent à peine l'imprimerie, et n'ont encore pour livres que des manuscrits. Baber a composé l'histoire de sa vie dans l'idiôme mongol, et cet ouvrage, qui est en même temps l'histoire de son temps, se distingue, dit-on, par la pureté du style, et par l'exactitude des détails qu'il renferme sur les faits politiques. Baber rendit encore un service important à la géographie en faisant lever le plan de tous les endroits remarquables, et en déterminant avec précision les distances d'un lieu à un autre; aussi avait-il toujours des géomètres à sa suite lorsqu'il voyageait. Baber avait des manières affables, il aimait les plaisirs de la table, et ne se faisait aucun scrupule d'enfreindre le précepte de Mahomet qui défend de boire du vin; mais il partageait les principes des hanifites, que l'on pourrait appeler les protestants de l'islamisme, puisqu'ils ne veulent adopter que les croyances avouées par la raison, et qu'ils font plus de cas de la pratique des vertus que de l'observation des rites et des cérémonies qui constituent ce qu'on appelle le culte religieux.

Houmaïoun, fils de Baber, hérita du trône comme de toutes les grandes qualités de son père, et cependant la fortune lui fut contraire, après l'avoir d'abord comblé de ses faveurs. Ce monarque eut d'abord, en prenant les rênes du gouvernement, à étouffer plusieurs révoltes; l'une fut excitée par Mahmoud, ce prétendant qui avait déposé les armes sous le règne de Baber et qui les reprit à l'avénement d'Houmaïoun. Le monarque sortit vainqueur de la lutte, et il marcha ensuite contre Schere-Kan, gouverneur de Chounar (1), qui s'était déclaré indépendant. Mais, tandis qu'il assiégeait cette ville, l'empereur reçut la nouvelle que Bahadour, soubah du Guzarate, s'était fait roi et marchait sur Agra. Il se hâta de conclure un traité avec Schere, et courut au secours de sa capitale. Bahadour n'attendit pas son arrivée, et peut-être la paix n'eût-elle pas été troublée, si ce dernier n'avait pas donné asile à un omrah qui avait conspiré avec plusieurs autres contre la vie et le pouvoir d'Houmaïoun. Bahadour fit plus encore; il reconnut comme empereur de Delhi un petit-fils de Beloli, appelé Alla, et lui donna une armée pour soutenir ses droits. Vaincu même sans avoir combattu, car il abandonna ses soldats, Bahadour, fuyant devant les Mongols, parvint à Cambaye, et alla jusqu'à Diu, demander un asile aux Portugais établis dans cette ville. Cependant Houmaïoun, s'étant rendu maître de tout le Guzarate, forma le projet de s'emparer du Dekan, la province la plus riche et la plus fertile de l'Indostan, et qui appartenait alors à une foule de petits princes; ceux-ci s'empressèrent de le reconnaître pour leur seigneur. L'empereur conquit encore la cité de Gour, capitale du Bengale. Ainsi Houmaïoun était parvenu au plus haut point de gloire et de puissance; mais il en fut précipité presque aussitôt par les menées criminelles de ses deux frères, nommés Hindal et Camiran. Le premier se révolta ouvertement, et le monarque se vit contraint de conclure un traité avec Schere pour venir défendre sa couronne; mais ce dernier, ayant surpris les Mongols, qui ne pouvaient s'attendre à être attaqués après l'alliance qui venait d'être conclue, les fit égorger, et le malheureux Houmaïoun se trouva sans armée. Il parvint cependant à en former une autre; mais, trahi par Mahomet-Mirza, un de ses généraux, qui passa dans le camp ennemi, Houmaïoun fut réduit à s'enfuir. Il prit la route d'Amercot, et il lui fallut traverser un désert sablonneux où il fut sur le point de mourir de soif. Le radjah d'Amercot prodigua au royal fugitif tous les soins de l'hospitalité. Ce fut alors que l'épouse de l'empereur donna le jour à un prince qui, sous le nom d'Akber, devait un jour remplir tout l'Indostan de sa renommée. Peu de temps après, ce jeune enfant tomba entre les mains du gouverneur de Candahar, qui était au service de Camiran, cet autre frère d'Houmaïoun, et que son ambition avait rangé parmi les rebelles. L'empereur, aban-

(1) C'est une place importante de la province d'Oude; elle est située dans le voisinage de Benarès.

MCD 2019

donné de tous ses partisans, se vit réduit à chercher un asile à la cour de Perse; Tamasb, qui régnait dans cette contrée, l'accueillit avec tout le respect que réclamait une si grande infortune. Cependant Schere était entré dans Agra et avait pris le titre de shah. Son premier soin fut de destituer de leur commandement les soubhas et les omrahs dont le crédit et les richesses pouvaient menacer son pouvoir, et il divisa en plusieurs parties les gouvernements trop étendus [1542]. Il porta ensuite ses armes dans le Marwar et le pays de Chitor. Comme il essiégeait Callierger, place forte de ce dernier pays, il fut blessé par une explosion; il expira le soir même, et emporta dans la tombe la consolation de savoir qu'il mourait vainqueur : la ville venait d'être prise [1545]. Ce monarque appartenait à une tribu afghane; son aïeul avait pris du service dans les armées de l'empereur Beloli. Schere, élevé au milieu des troubles qu'avait fait naître l'invasion de Baber, s'était enfin élevé au rang suprême par ses talents ainsi que par ses vices; en effet, il employait sans remords la perfidie quand elle devait le conduire à son but. Parvenu au trône, il se montra digne de l'occuper, et laissa des témoignages qui subsistent encore de la sagesse de son administration. C'est ainsi qu'il fit ouvrir une route de neuf cents lieues conduisant du Bengale aux sources du Nilab; il fit bâtir, de distance en distance, des caravanserais pour héberger gratuitement les voyageurs. Son tombeau, que l'on voit aujourd'hui à Sassarab, dans le district de Jehanpour, est en marbre et s'élève au milieu d'un lac, ou plutôt d'un bassin, que Schere avait fait creuser.

Ses deux fils, Adil et Selim, se disputèrent le sceptre, qui resta au dernier, quoiqu'il fût le plus jeune. Adil reçut en dédommagement la principauté de Biana; mais, apprenant que ses jours étaient menacés, il prit les armes contre l'empereur; mis en déroute, il s'enfuit dans les montagnes voisines de Patna et ne reparut plus. Selim resta en possession de la toute-puissance; mais il n'en jouit jamais avec tranquillité, car il était sans cesse en butte à des conspirations. Agité par des craintes continuelles, il tomba malade, et rendit le dernier soupir après un règne de neuf années [1552]. Il laissait un fils, Feroze IV. Ce jeune prince, âgé de douze ans, reconnu successeur de son père, périt, trois jours après son avénement, sous le poignard de Moubarick, qui était son oncle. Cet assassin changea son nom pour prendre celui de Mahomet, auquel il ajouta l'épithète d'Adil, qui veut dire le juste. Il confia la direction des affaires à un certain Himou, qui n'était recommandable que par ses formes athlétiques et un courage féroce. Un pareil choix souleva bientôt contre l'usurpateur quelques personnages puissants. Ils se révoltèrent; et deux de ces personnages, ayant obtenu la victoire sur les troupes impériales, se firent proclamer à leur tour. Ainsi l'Indostan eut trois empereurs : Mahomet, Ibrahim III et Secunder-Shah. Ce dernier était neveu de Schere. Le lecteur n'a pas oublié que Houmaïoun s'était retiré à la cour de Perse. Informé que trois prétendants se disputaient la couronne, il jugea que les circonstances étaient favorables pour hâter son retour. Il commença par chasser son frère Camiran du Caboul, où, ayant levé une armée, il battit Secunder et se fit ouvrir les portes d'Agra. Mais si la fortune l'avait rétabli sur son trône, elle l'en fit descendre au bout de quelques mois. En effet, une chute précipita Houmaïoun dans la tombe à l'âge de cinquante-un an [1555]. La bonté d'Houmaïoun fut la cause de tous ses malheurs; car il ne put jamais se résoudre à tremper ses mains dans le sang de ses adversaires tombés en son pouvoir, même lorsqu'ils avaient mérité la mort par des trahisons multipliées. C'est ainsi qu'il se montra toujours plein de clémence à l'égard de ses frères, et quand l'un d'eux, Camiran, auquel il avait pardonné plusieurs fois, lui fut livré, il refusa de le mettre à mort, et ne consentit à le priver de la vue que lorsqu'il y fut contraint par une révolte de ses soldats. Ainsi le fratricide est, pour ainsi dire, en Orient, une des nécessités qu'impose le rang suprême, et que l'on peut excuser, puisqu'il garantit le repos et la prospérité des peuples.

Akber entrait dans sa quatorzième année lorsqu'il hérita du sceptre paternel : trop

MCD 2019

jeune pour en soutenir le poids, il remit l'exercice de son pouvoir à l'un des généraux de son père, Byram, qui justifia la confiance de son souverain. Le jeune monarque avait à combattre trois rivaux : Secunder, Mahomet-Adil et Ibrahim. Quant à ce dernier, battu dans plusieurs rencontres, il vivait retiré dans l'Orissa, et ne pouvait inspirer dans ce moment aucune crainte. Mais Secunder, ayant uni sous ses enseignes tous les chefs afghans qui commandaient dans le nord et dans l'est, vint livrer bataille à Byram, et la perdit. De son côté, le visir de Mahomet, Faroun Himou, vint attaquer Delhi, dont il s'empara après avoir mis en fuite Tiridi-Bey, gouverneur de cette cité : les suites de cette victoire furent si importantes, que bientôt il ne resta plus à Akber que Lahore et une partie du Penjab. Byram prit alors le commandement de toutes les forces de son souverain, et marcha à la rencontre d'Himou, qu'il rencontra dans le voisinage de Panniput. Les troupes de Mahomet furent vaincues, et le brave Himou, blessé grièvement, ayant été conduit devant Akber, Byram exigea que le prince lui tranchât la tête, de sa propre main. Mais Akber ne put s'y résoudre, et ce fut Byram qui immola le prisonnier. Mahomet-Adil ne survécut pas long-temps à la défaite que ses armes venaient d'éprouver; il périt peu de temps après dans un combat livré contre un certain Chizer, fils de l'ancien gouverneur du Bengale, et qui s'était déclaré indépendant. Secunder, après sa défaite, était parvenu à rassembler quelques soldats, et il était rentré dans le Panjab. Contraint de se renfermer dans une forteresse, il se rendit après une longue défense, et obtint d'aller vivre dans le Bengale; mais il donna pour otage son fils, et signa une déclaration par laquelle il renonçait au trône. Il ne restait plus qu'Ibrahim, réfugié dans la province d'Orissa; il y fut attaqué par un lieutenant d'Akber, qui le fit prisonnier et le mit à mort. Ainsi le fils d'Houmaioun se trouva délivré de tous ses concurrents. Toutefois il ne régnait pas encore par lui-même, car, fier de ses services, Byram prétendait dicter à son maître toutes ses volontés. Mais le jeune monarque ne tarda pas à s'affranchir d'une tutelle devenue inutile et trop pesante. Il quitta secrètement Agra pour se rendre à Delhi. Arrivé dans cette ville, il tint un conseil où assistaient les principaux omrhas, et en leur présence il déclara que les pouvoirs de régent confiés à Byram étaient expirés, et qu'il allait tenir les rênes de l'État. Byram reçut en même temps l'ordre de se rendre à la Mecque; il n'osa désobéir, et partit sur-le-champ; mais, en traversant le Guzarate, il tomba sous le poignard d'un Afghan, qui le tua pour venger la mort de son père [1560].

Akber n'avait pas trop présumé de ses forces en se chargeant seul du fardeau du pouvoir : comme il avait le goût et le talent de la guerre, il forma le projet de réunir à son empire des provinces qui en avaient été détachées, et il envoya un de ses généraux envahir le Malawa. Il chargea encore un prince de la famille de Timour de s'emparer d'une autre contrée, le Marwar, où régnait un Indou, appelé Masdéo. Akber avait deux favoris; l'un, Adam, s'était signalé par des victoires; devenu gouverneur du Malawa, qu'il avait conquis, l'empereur crut devoir le mander auprès de lui. Adam, ayant imputé son rappel au visir Azim, le poignarda un jour d'audience sous les yeux du monarque. Celui-ci, justement irrité, demanda à l'assassin par quel motif il avait commis cet attentat; l'autre, se jetant aux genoux du prince, lui saisit les deux mains; alors Akber, qui crut sa vie menacée, se dégagea vivement, et asséna au meurtrier un coup de poing si violent, qu'il l'étendit à ses pieds. Quelques esclaves étant accourus, on jeta Adan par une des croisées, et il fut tué par sa chute. Toujours vainqueur durant les premières années de son règne, Akber éprouva ensuite de grandes traverses; il eut à réprimer des révoltes, et à défendre ses jours menacés par le poignard; mais de toutes ces rebellions, la plus difficile à étouffer fut celle qu'excita Hussein, qui appartenait à la famille impériale : elle dura trois années. L'empereur vit, en outre, ses frères s'armer contre lui; à l'exemple de son père, dont il avait le cœur et les talents, il ne se lassa pas de leur par-

MCD 2019

donner. Quoique assailli sans cesse par des périls et des difficultés de tout genre, puisqu'il ne pouvait compter même sur ses partisans et ses serviteurs, Abker n'en continua pas moins à porter ses armes au dehors. L'un de ses généraux, appelé Azaf, reçut la mission de se rendre maître de la province de Gourrah. Ce royaume était alors gouverné par Dourguetti, princesse qui joignait à une beauté remarquable d'autres vertus, qui sont rarement le partage de son sexe. Elle en donna la preuve par le courage qu'elle déploya contre les envahisseurs : elle les battit dans une première action ; mais, n'ayant pu contraindre les chefs de son armée à renouveler l'attaque le soir même, Azaf profita de cette faute pour surprendre le camp des Indous, qui n'était point gardé, car presque tous les peuples de l'Orient, lorsqu'ils sont en campagne, ne font usage d'aucune de ces précautions si nécessaires pour le salut de tous ; aussi le général mongol tomba sur ses adversaires, plongés dans le sommeil, et en fit un horrible massacre. Abandonnés par ses soldats, la courageuse princesse ne voulut pas fuir ; elle reçut une flèche dans l'œil, et, se voyant sur le point de tomber entre les mains des vainqueurs, elle se perça de son épée.

Azaf s'empressa d'assiéger la forteresse de Jora, où étaient renfermés de riches trésors. Biar, fils de la princesse Dourguetti, s'était jeté dans cette place, et périt les armes à la main, ne voulant pas survivre à la mort de son chef ; les soldats de la garnison enfermèrent dans une vaste maison les femmes et les enfants, et, après y avoir mis le feu, ils sortirent de la ville, et se précipitèrent sur les assiégeants, qui les massacrèrent (1). Les Mongols sauvèrent cependant deux de ces victimes ; l'une était fille de Dourguetti, l'autre du prince de Biragour. Celle-ci était venue à Jora pour devenir l'épouse de Biar ; elle entra, ainsi que sa compagne, dans le harem de Akber [1566]. Il serait trop long de suivre ce monarque dans toutes ses campagnes, qui finirent par le rendre maître de presque tout l'Indostan ; nous ferons seulement remarquer qu'il possédait une nombreuse artillerie, et qu'au siége de Chitore il se servit de pièces de canon d'un énorme calibre. Mais les travaux guerriers de l'empereur ne l'empêchaient pas d'embellir les villes de son empire par des monuments qui font encore l'admiration de la postérité : c'est ainsi qu'ayant choisi Agra pour la capitale de son empire, il la peupla de magnifiques édifices, tels que des mosquées, des caravanserais, des bazars, des bains, des colléges et des quais pour contenir le djumna. Il ouvrit dans cette cité de nombreux ateliers ainsi que des chantiers pour construire des bâtiments. Il attira en même temps à Agra des étrangers, qui eurent la permission d'établir des factoreries et même de bâtir des églises. Un grand nombre de Portugais se rendirent à l'invitation d'Akber, et des jésuites de cette même nation fondèrent dans la capitale un collége qui fut doté par le souverain. Le monarque rentra non-seulement en possession du Bengale, mais il fit encore passer sous sa domination le Dékan, la plus riche contrée de l'Indostan et se rendit maître de la délicieuse vallée de Cachemire. Akber, issu de la famille de Timour, avait long-temps nourri la pensée d'aller reprendre la Tatarie, berceau de ses ancêtres ; mais il renonça à ce projet, et résolut de se borner à s'étendre dans la riche contrée où il avait recueilli l'héritage paternel.

Akber avait deux fils, Sélim et Daniel, qu'il aimait avec tendresse ; impatient de régner, le premier se révolta contre son père, qui touchait alors à la vieillesse ; l'autre mourut jeune encore, tué par la débauche. Quand le monarque apprit que Sélim avait tiré l'épée contre lui, il venait de recevoir la triste nouvelle du trépas de son second fils. Il ne put retenir ses larmes en songeant qu'il allait se trouver seul et sans enfants, lui qui les avait tant aimés. Au lieu de se mettre à la tête de son armée, déjà prête à marcher, il écrivit à Sélim une lettre si touchante que celui-ci courut à Agra se jeter aux pieds d'Akber, qui le releva en pleurant. Il ne lui adressa

(1) Cet usage d'égorger les femmes et les enfants et d'incendier une ville pour ne rien laisser aux vainqueurs s'appelle *joar*.

MCD 2019

pas même un reproche; mais les émotions violentes qu'il venait d'éprouver avaient épuisé les forces du vieil empereur, et il mourut peu de jours après, à soixante-trois ans; il en avait passé cinquante sur le trône. Ce prince fut un des plus grands rois qui aient tenu le sceptre de Delhi, et posséda presque toutes les qualités qu'exige le rang suprême : politique habile et sage administrateur, il joignit à ces deux vertus les vertus militaires, qui le firent triompher de tous ses adversaires. Sur le champ de bataille, il donnait l'exemple en s'exposant au danger; mais, chargé du commandement, il oubliait souvent qu'un général, dans l'intérêt de tous, ne doit pas risquer sa vie comme un soldat; juste et clément quelquefois jusqu'à l'imprudence, il n'avait pas non plus, comme ses compatriotes, un attachement fanatique pour la religion de Mahomet; aussi ne le vit-on pas abattre les statues et les temples, et massacrer les Indous en haine de leur religion; il leur permit au contraire de pratiquer leur culte. Accessible à tous les genres de gloire, il aimait celle que procure les lettres. S'il ne put les cultiver lui-même, il honorait les hommes qui se distinguaient dans ce genre; il les comblait de ses bienfaits, et lisait avec délices leurs œuvres, dont il sentait tout le charme [1605].

Avant de poursuivre l'histoire des successeurs d'Akber, il nous semble nécessaire de raconter en peu de mots l'arrivée de plusieurs nations européennes dans l'Indostan, où elles formèrent des établissements, car on verra bientôt ces mêmes nations mêlées à notre récit. Commençons par les Portugais, qui, les premiers, découvrirent une route nouvelle pour aller dans l'Inde. Ce fut Vasco de Gama qui eut la gloire, en 1490, de doubler le cap des Tempêtes, dont on changea le nom en celui de cap de Bonne-Espérance; il continua sa route, et jeta l'ancre à Mélinda, puis se rendit à Calicut, puissant royaume situé dans le Malabar. Ceux qui commandèrent après lui dans l'Inde, François d'Almeida, Albuquerque, Juan de Castro, et plusieurs autres, furent tous des hommes supérieurs, dont le courage et l'habileté fondèrent dans l'Indostan un empire qui s'étendait au seizième siècle depuis l'île de Ceylan jusqu'à Diu, à l'entrée du golfe de Cambaye. Poussant ensuite leurs conquêtes sur la côte de Malabar, les Portugais se saisirent des villes de Bombay et d'Onore; la première possédait un excellent port, et le territoire de la seconde fournissait une immense quantité de poivre; cette denrée se vendait alors à un prix très-élevé. Quelques années après, ils s'établirent dans le Coromandel; ils embellirent et fortifièrent Méliapour, et arrivèrent à Masulipatnam, qui attirait dans son enceinte les Indous de toute la province par sept pagodes que venaient visiter les dévots sectateurs de Brama. Les Portugais étaient parvenus en moins d'un demi-siècle à ce haut point de gloire et de prospérité; mais ils déclinèrent aussi rapidement qu'ils s'étaient élevés. Plusieurs causes amenèrent la ruine de leurs établissements. D'abord la vaste étendue des possessions portugaises relâcha bientôt les liens de l'obéissance. Le gouverneur-général, dont la résidence était à Goa, ne pouvait exercer une surveillance assez active sur toutes les provinces soumises à sa juridiction, et ne réussissait pas toujours à se faire obéir. D'un autre côté, comme il ne devait rester en place que trois années, il se hâtait de s'enrichir par tous les moyens, et cet exemple était fidèlement suivi par les hommes chargés dans l'Inde de quelque fonction publique. La corruption des âmes amena celle des mœurs, puis les Portugais perdirent les vertus guerrières qui les avaient distingués jusqu'alors, et avaient fondé leur puissance. L'inquisition, transportée à Goa, vint encore éteindre les qualités généreuses des Portugais en les soumettant à un despotisme dégradant. Le tribunal du saint-office, par ses rigueurs impitoyables, fit détester dans l'Inde la domination de ses compatriotes, et rompit ou rendit douteuses les alliances formées avec les différents princes du pays. Philippe II, devenu maître du Portugal en 1581, ruina le commerce de ses nouveaux sujets dans l'Inde pour en doter les Espagnols; mais quand la maison de Bragance recouvra son trône, le commerce de l'Inde, si brillant sous Emmanuel et Jean III, avait péri presque entièrement, les

MCD 2019

Portugais avaient été chassés de Ceylan, Ormuz était tombé aux mains des Persans, et les Hollandais s'étaient saisis des Molluques. Jean IV, obligé de se défendre contre l'Espagne, ne put restaurer sa fortune en Orient, et le Portugal perdit pour jamais son antique suprématie dans l'Indostan.

Quand la Hollande, après l'abdication de Charles-Quint, était devenue sujette de Philippe II, son fils, ce prince voulut lui enlever la liberté civile et religieuse. Dirigés par Guillaume le Taciturne, les habitants de la Hollande se soulevèrent contre le monarque espagnol et brisèrent le joug qu'il voulait leur imposer. Ils se proclamèrent indépendants, et devinrent pour leur ancien maître des ennemis redoutables. Dans le but de se venger, Philippe interdit l'entrée du port de Lisbonne aux Hollandais ; ceux-ci tentèrent de découvrir une route pour gagner l'Indostan par les mers du Nord. Mais, tandis qu'ils s'épuisaient en vaines tentatives, un de leurs compatriotes, Corneille Houtman, prisonnier pour dettes à Lisbonne, s'était enquis soigneusement de la route tracée jadis par l'intrépide Gama, et, de retour dans sa patrie, il dévoila les renseignements qu'il avait obtenus. Embarqué sur une petite escadre de quatre vaisseaux, il doubla le cap de Bonne-Espérance, et toucha à l'une des îles de la Sonde, où il acheta des épiceries. Bref, il revint à Amsterdam, ramenant un pilote du Guzurate, dont l'expérience devait guider sur les côtes de l'Inde les vaisseaux Hollandais [1597]. Quelques années après son retour, les Etats-généraux réunirent différentes sociétés commerciales en une seule, qui reçut le titre de Compagnie des Grandes-Indes. On lui donna tous les pouvoirs, apanage de la souveraineté, sa puissance s'éleva rapidement jusqu'à donner des lois à presque tous les princes de l'Indostan ; bientôt elle dépouilla les Espagnols et les Portugais de leurs plus belles possessions, et se créa d'immenses revenus par le monopole des épices qu'elle vendait à toute l'Europe.

C'est sous le règne d'Élisabeth que les Anglais songèrent à prendre leur part aux bénéfices du commerce de l'Inde. Deux célèbres marins, Drake et Cavendish, qui venaient de faire le tour du monde, excitèrent par leurs récits l'ambition mercantile de quelques négociants de Londres. Ils obtinrent de la reine une charte qui fonda une compagnie ayant pour but d'établir des relations avec l'Indostan [1600]. Cinq vaisseaux, sous les ordres de sir James Lancaster, abordèrent à Sumatra en 1602, et l'amiral conclut un traité avec un prince de ce pays. D'autres commandants anglais signèrent des alliances avec les petits souverains des Moluques et devinrent rivaux des Hollandais. Nous verrons par la suite cette même compagnie s'élever par la ruse et par la force jusqu'à dominer en souveraine sur une des contrées les plus riches et les plus étendues de l'Orient.

Épuisé par trente ans de guerres civiles et religieuses, la France se reposait enfin de ses longues agitations sous le sceptre paternel de Henri IV. Ce prince, voulant diriger vers le commerce l'activité de ses sujets, autorisa la formation d'une compagnie des Indes-Orientales ; mais elle eut peu de succès, et ce ne fut que plus de soixante ans après, sous le ministère de Colbert, que les Français mirent le pied dans l'Inde et y plantèrent leur drapeau ; la suite de cette histoire nous les montrera disputant à leurs éternels rivaux les Anglais la souveraineté de la péninsule indienne.

Dans les dernières années de sa vie, Akber partageait le poids du gouvernement avec Azim, son vizir, et le radjah Man-Singh, dont la sœur était la femme de Selim. Cosrou, fils de ce prince, avait épousé la fille d'Azim. Au lieu de favoriser son gendre, le radjah s'unit avec le ministre Azim pour enlever la couronne à Selim et la donner à Cosrou. Akber venait à peine de fermer les yeux, qu'ils assemblèrent un conseil composé en majeure partie des omrahs leurs partisans ; mais tandis qu'ils délibéraient pour trouver un moyen de ravir le sceptre à Selim, celui-ci se concertait avec ses amis. L'un d'eux, Ferid-Bochari, persuadé qu'en pareil cas agir sur-le-champ valait mieux que discuter, fit fermer les portes d'Agra, pour empêcher la venue d'un corps de troupes qui stationnait dans les en-

MCD 2019

virons; puis il va trouver Selim et le salue empereur. Son exemple entraîne les courtisans, qui étaient encore irrésolus; ceux mêmes qui, sous la présidence du vizir, se préparaient à voter en faveur de Cosrou, se hâtèrent d'aller offrir leurs hommages à Selim, qui se décora du surnom de Jehanghire, ce qui signifie conquérant du monde. Le vizir et le radjah avaient pris la fuite avec leur protégé; mais ils ne tardèrent pas à rentrer en grâce. Néanmoins, le monarque les éloigna de sa personne en donnant à Azim le gouvernement du Malawar et celui du Bengale à Man-Singh; Cosrou put aussi reparaître à la cour. Mais ce jeune prince n'avait pas renoncé au projet criminel de détrôner son père, dont il voulait prendre la place. Ayant rassemblé quelques centaines de soldats, avec lesquels il enrôla par force tous les hommes en état de porter les armes qu'il rencontrait sur son chemin, il marcha sur Delhi, dont il pilla les faubourgs, car il n'osa s'y établir, de peur d'en être chassé par les troupes de l'empereur qui marchaient contre lui. Battu dans le voisinage de Lahore, Cosrou n'eut plus d'autre ressource que la fuite; mais, n'ayant pu traverser le Nilab, il tomba entre les mains des cavaliers envoyés à sa poursuite; environ trois cents de ses complices éprouvèrent le même sort. Tous furent menés à Lahore, où se trouvait l'empereur; les uns expirèrent dans les tortures, d'autres sur le pal, et quant à Cosrou on le confina dans une forteresse.

Après avoir étouffé cette dangereuse révolte, l'empereur alla prendre en personne le commandement de son armée, à la tête de laquelle il remporta de grands avantages sur les Persans, qu'il contraignit d'accepter un traité dont il dicta les conditions. Mais tandis qu'il combattait les soldats de shah Abas, Cosrou avait trouvé de nouveaux amis parmi les omrahs qui voulaient lui rendre la liberté et lui donner le sceptre. Ce complot, découvert avant son exécution, n'eut d'autre résultat que d'aggraver la position de Cosrou. On le transféra dans un autre lieu, et les historiens assurent qu'il fut privé de la vue, mais que l'opération ayant été mal exécutée, il ne fut pas condamné à une entière cécité. Sur ces entrefaites, Jehanghire apprit que le Turcoman Schere-Afkun venait de mourir victime d'un guet-apens dont l'auteur était le soubah du Bengale, qui n'avait agi que par les ordres secrets du monarque. Celui-ci n'avait ordonné ce crime que pour devenir possesseur de la belle Nourmahal, épouse de Schere; il la fit conduire dans son harem, et cependant, au lieu de satisfaire ses désirs, il demeura quatre années sans songer ou sans chercher à la voir. Il se rendit cependant un jour chez elle, et s'éprit si vivement de la belle veuve qu'il devint son amant ou plutôt son esclave. Elle se fit accorder la qualité d'épouse, et prit part au gouvernement. Son premier soin fut d'élever son père au poste de vizir et de distribuer à ses parents les emplois les plus lucratifs et les plus honorables; mais ces parvenus ne firent usage du pouvoir que pour rendre les peuples heureux, qui bénirent la sagesse de leur administration.

Ce fut à cette époque [1607-1610] que les Anglais pénétrèrent dans la capitale de l'empire mongol. Sir Thomas Roé, choisi par la compagnie, se fit présenter à l'empereur, dont il captiva les bonnes grâces par la souplesse de son esprit et l'habileté de sa conduite. Tandis qu'il était à la cour, il fut témoin d'une singulière cérémonie dont il a rapporté les détails.

Cette cérémonie consistait à peser le Mongol avec des pièces d'or, des pièces d'argent, des parfums, des drogues précieuses et d'autres matières d'un grand prix. Ces pesées étaient au nombre de dix. « Le monar-» que, » dit le narrateur, « était magnifi-» quement vêtu, et tellement couvert de » pierreries, qu'il n'est pas possible d'ima-» giner un costume plus éblouissant..... Son » épée et son bouclier, portés par des servi-» teurs, étaient tout resplendissants de dia-» mants et de rubis; plusieurs plumes de » héron ornaient son turban; d'un côté bril-» lait un rubis de la grosseur d'une noix, de » l'autre un diamant qui, n'était pas moins » gros; au milieu on voyait une émeraude » en forme de cœur, et beaucoup plus grosse » qu'un œuf. Autour de son sceptre s'entre-» laçait une chaîne de grosses perles, de ru-» bis et de diamants; une autre chaîne,

MCD 2019

» passée à son coup, se composait de trois » rangs de perles d'une grosseur démesurée. » Ses coudes et ses poignets étaient garnis » de bracelets, de pierreries, et les doigts de » ses mains de bagues très-riches. Ses gants » pendaient à sa ceinture; sa robe, sans » manche, était de drap d'or; ses brodequins, » couverts d'une broderie de perles, laissaient » voir à nu les doigts de ses pieds. » Ce passage peut donner une idée du faste déployé par le grand-mongol dans les jours d'apparat, où il voulait paraître dans toute la splendeur du rang suprême; mais ce souverain, si riche et si absolu, ne jouissait cependant que d'une autorité précaire et toujours prête à lui échapper. En effet, l'empire était continuellement en proie à des soulèvements et à des invasions : ainsi quand Sir Thomas Roé se trouvait à Agra [1611], les Afghans envahissaient et pillaient Caboul. Un prince Patan avait soulevé le Bengale, tandis que dans le Bahar un imposteur se faisant passer pour le prince Cosrou, rassembla une petite armée et se rendit maître de Patna; mais il fut tué, et sa mort apaisa la révolte. L'empereur avait, en outre, à pacifier les jalousies qui élevaient sans cesse des querelles entre ses enfants; il en avait quatre : l'aîné était ce Cosrou, autrefois le rival de son père, et qui gémissait dans la captivité; le second s'appelait Parvez, le troisième Khorroum, et le quatrième Schariar. Chacun de ces princes aspirait à hériter du trône, et cherchait à se créer des partisans. Khorroum était devenu le favori du monarque, et il profita de son ascendant pour se défaire, par la main de Jehanghire, des personnages qui auraient pu nuire à ses projets : c'est ainsi qu'il fit périr Kham-Azim, l'ancien vizir d'Akber, et le radjah Man-Singh, soubah du Bengale, dont la fidélité était déjà suspecte au souverain, puisqu'ils avaient voulu lui enlever la couronne. Khosroum obtint bientôt après le titre de Shah-Jehan (roi du monde), et chaque jour établissait son empire sur l'esprit de son père. En 1620, les radjahs du Decan, ayant réfusé de payer le tribut, avaient pris les armes; ils voulaient chasser les Mongols et reconquérir leur indépendance. Shah-Jehan les fit rentrer dans le devoir, et demanda, pour récompense de ses succès, qu'on lui confiât la garde de son frère Cosrou; il le fit tuer aussitôt par un certain Bandor, auquel il paya le prix de cet assassinat. Quoiqu'il eût pris tous les soins imaginables pour cacher sa participation à ce meurtre, Shah-Jehan ne put dissiper les soupçons qui s'étaient élevés dans l'âme de l'empereur, et, se voyant démasqué, il tenta ouvertement de s'emparer du sceptre. L'épouse du monarque, la belle Nourmahal, avait donné en mariage au prince Schariar la fille qu'elle avait eue de son premier mari. Shah-Jehan prétendit qu'elle voulait faire passer la couronne sur la tête de son gendre, et, afin de prévenir cette injustice, il se fit proclamer empereur. Mais les troupes qu'il avait assemblées pour soutenir son usurpation furent battues, et il obtint le pardon de sa faute en livrant, comme ôtages, trois de ses fils : Dara, Mourad et Aurengzeb. Cette rebellion avait causé la ruine de plusieurs provinces, et la perte du Kandahar dont les Persans s'étaient emparés. De leur côté, les Tatars-Usbegs avaient envahi le Caboul.

La défaite du prince rebelle était due aux talents guerriers d'un Omrah, appelé Mohabet. L'empereur récompensa le service qu'il venait de lui rendre en le comblant de faveurs; mais il ne tarda à perdre tout son crédit sur l'accusation portée contre lui par Nourmhal d'avoir fomenté des intrigues pour assurer la succession impériale au prince Parvez. On ôta à Mohabet le commandement de l'armée, et on le créa gouverneur du Penjab, dont Lahore était la capitale. La cour était alors dans cette ville; Mohabet reçut l'ordre de s'y rendre; mais ayant appris qu'on en voulait à ses jours, il s'y présenta suivi de cinq mille radjepouts, qui lui étaient dévoués. L'empereur avait annoncé qu'il allait se mettre en chemin pour faire une grande chasse, et, à cette occasion, une petite armée campait aux portes de Lahore : Mohabet envoya son gendre auprès du monarque pour obtenir un sauf conduit; mais ce dernier fut dépouillé de ses vêtements, battu de verges et chassé du

MCD 2019

camp impérial Irrité de cet affront, Mohabet résolut d'en tirer vengeance. Il avait remarqué que la plus grande partie des troupes qui accompagnaient le monarque avaient déjà traversé sur un pont la rivière de Géloum, tandis que l'empereur était demeuré sur la rive opposée ; il s'empara brusquement de la tête du pont, y mit le feu, puis il vola à la tente de Jehangire, s'empara de sa personne et le mena à son camp. Nourmahal et le vizir, son frère, prirent aussitôt les armes ; mais la rivière était profonde, et le courant si rapide, qu'un petit nombre d'hombre d'hommes réussirent à gagner le bord. Nourmahal les encourageait par son exemple; montée sur un éléphant, elle l'avait poussé dans les flots et serait tombée entre les mains des radjepouts, si un officier mongol ne l'eût contraint de rétrograder. Mohabet repoussa donc facilement ses adversaires, et demeura maître du chef de l'État. Jehanghire écrivit à l'impératrice que Mohabet ne prétendait pas gêner sa liberté, et qu'il allait partir pour chasser les Usbegs du Caboul. Sur cette assurance, Nourmahal, sans demander aucune garantie, vola auprès de son époux, et celui-ci ne la sauva qu'à force de supplications, car Mohabet voulait lui ôter la vie [1626] : elle reprit ainsi sa place auprès de l'empereur, et ne se servit de son influence que pour conspirer contre Mohabet. Ce dernier, on ne sait par quel motif, prit la résolution de quitter le pouvoir, et licencia ses radjepouts après avoir obtenu le pardon de tout ce qui s'était passé. Mais, à peine cet arrangement fut il terminé, qu'il apprit, de la bouche même du monarque, qu'il courait le risque d'être assassiné par des meurtriers acharnés à sa perte. Mohabet se trouvait sans défense puisqu'il avait renvoyé ses fidèles radjepouts ; il n'avait d'autre ressource que la fuite, et il s'échappa furtivement. Aussitôt Nourmahal le fit déclarer traître, et promit une récompense à celui qui l'immolerait. Cependant, n'ayant pu trouver d'asile, il se rendit auprès du vizir Azaph-Jah. Quoique frère de Nourmahal, ce ministre accueillit le fugitif, et, au lieu de faire tomber sa tête, il convint avec lui d'enlever le sceptre à Jehanghire pour le remettre aux mains de Shah-Jehan, qui se disposait à s'insurger de nouveau contre son père. En se séparant, les deux conjurés échangèrent leurs anneaux, qu'ils devaient se renvoyer quand le moment d'agir serait venu Lorsqu'il apprit que Shah-Jehan levait des troupes, l'empereur témoigna ses regrets de n'avoir plus Mohabet : par le conseil du vizir, celui-ci fut rappelé, réintégré dans ses emplois et mis à la tête de l'armée. Dès qu'il eut pris le commandement, il s'en servit pour préparer par ses intrigues l'avénement du prince, avec lequel il forma une étroite liaison : les circonstances étaient favorables, car Parvez venait de mourir, et Schariar n'était aimé ni du peuple ni des soldats à cause de Nourmahal, dont il était le gendre. Ainsi Jehanghire allait être précipité du trône, lorsque la mort vint le frapper : un asthme, dont il souffrait, l'étouffa. Il avait alors cinquante-huit ans et en avait régné vingt-deux [1627]. Ce prince n'était ni entièrement bon, ni entièrement méchant, et son caractère offrait les contrastes les plus singuliers. Ainsi il prodiguait les supplices sans être cruel, et faisait souvent grâce à des coupables quoiqu'il ne fût point clément. Il oubliait encore de punir les injures comme de récompenser les services ; il aimait les lettres et les arts, mais il ne les encourageait que par des louanges : en un mot il avait plutôt des caprices que des volontés ; on ne peut donc le ranger parmi les méchants princes, quoique on lui reproche des actions condamnables. Un de ses travers les plus singuliers était de disserter sur la religion, surtout lorsqu'il était ivre. Quoiqu'il n'eût adopté aucune croyance, il aurait voulu s'ériger en prophète ; mais il n'osa pas même commencer l'exécution de ce projet, car il n'avait ni assez de constance ni assez de fermeté pour jouer un tel rôle, le plus difficile de tous.

Jehanghire avait en mourant désigné pour son successeur le prince Schariar; cette décision était l'œuvre de Nourmahal, qui l'avait arrachée au monarque expirant. Schariar se trouvait à Lahore, et se fit proclamer par les troupes qui étaient dans cette ville, car il s'était emparé du trésor impérial, et l'or qu'il

MCD 2019

répandit lui donna des partisans. Mais le visir Azaph avait déjà renvoyé son anneau à Mohabet, et, en attendant que ce dernier eût pris ses mesures, le ministre opposa à Schariar le fils de Cosrou, appelé Bolaki. Schariar ne tarda pas à tomber entre les mains de ses adversaires, et Bolaki ordonna de le priver de la vue. Sur ces entrefaites, Shah-Jehan avait levé des soldats, il s'était rendu maître du Guzarate, et faisait chaque jour de nouveau progrès, tandis que le visir s'occupait de renverser le monarque éphémère qu'il avait créé. En effet, Bolaki, son frère et d'autres princes ses cousins, furent arrêtés et mis à mort par ses ordres [1628]. Ainsi tous les descendants de Timour se réduisaient à Shah-Jehan et à ses fils. Le nouvel empereur éleva Mohamet au rang de capitaine général de l'empire, et laissa l'exercice du pouvoir au vizir, qui l'avait si bien servi. Pour rallier autour de lui tous ses sujets, il ne chercha pas à se venger de ceux qui, sous le règne de son père, avaient intrigué ou combattu contre lui Les premiers mois de son règne furent troublés par la révolte de Khan-Lodi, prince de la famille impériale, et qui aspirait au trône; il était à la tête d'une petite troupe presque entièrement composée d'Afghans qui avaient pour lui le plus vif attachement. Il se crut assez fort pour refuser de reconnaître Shah-Jehan comme empereur; mais, attaqué par Mohamet, il fut bientôt réduit à se soumettre. Ce dernier service causa la disgrâce de ce général, auquel Shah-Jehan ôta la direction suprême de ses armées, car il redoutait l'influence qu'il exerçait sur l'esprit des soldats; il reçut en échange des biens et des honneurs. Toutefois, cette ingratitude n'affaiblit pas sa fidélité. Cependant Khan-Lodi inspirait toujours de graves inquiétudes à l'empereur, qui le fit venir à la cour; Lodi, s'apercevant qu'il était devenu suspect, craignit qu'on ne voulût attenter à sa vie, ou du moins à sa liberté, et il prit la fuite avec ses deux enfants. L'un de ses fils se sacrifia généreusement pour assurer l'évasion de son père, qui, arrêté par un fleuve rapide, allait être atteint par des cavaliers envoyés à sa poursuite; il engagea contre eux un combat inégal, et donna le temps à Lodi d'atteindre l'autre rive. Le fugitif trouva un asile chez un prince du Décan, qui, n'ayant pas voulu le livrer, attira la guerre dans son pays. Azaph, vizir de Shah-Jehan, s'empara de Dowlabad, capitale des états du souverain, qui avait pris la défense de Lodi, et ce dernier, traqué comme une bête fauve, finit par succomber; sa tête fut envoyée à l'empereur [1631].

Mohabet, qui vint prendre ensuite le commandement à la place d'Azaph, réussit à s'emparer de tout le Décan; mais à peine avait-il achevé cette conquête qu'il tomba malade et mourut. Le trépas d'un capitaine qui jouissait d'une si haute réputation nuisit aux intérêts de Shah-Jehan; le Décan se souleva, et il fallut recommencer l'œuvre de Mohabet. Douze corps d'armées entrèrent à la fois dans cette province, qu'ils livrèrent à la dévastation, brûlant les récoltes, incendiant les villes, et massacrant ou réduisant en esclavage les habitants. Aureng-Zeb, fils du monarque vainqueur, reçut le gouvernement de la contrée qui venait d'être soumise. Ce jeune prince avait alors dix-huit ans, et montrait déjà qu'il était doué de toutes les qualités nécessaires au rang suprême. Il avait trois frères (1), qui, tous trois, songeaient comme lui à s'assurer l'héritage du trône paternel; ils remplissaient la cour de leurs intrigues, et l'empereur, pour y mettre un terme, fit reconnaître pour son successeur Dara, qui était l'aîné, et lui confia une partie de son autorité [1652]. Le premier soin de Dara fut de faire rappeler Aureng-Zeb du Décan; ce dernier ne pouvait se plaindre, car la politique suivie à la cour d'Agra était de ne pas laisser plus de trois ans un gouverneur dans la province. Aureng-Zeb ne fit éclater aucun murmure, il retourna auprès de son père pour attendre les événements. Sur ces entrefaites, mourut la célèbre Nourmahal, veuve de Jehanghire, et qui avait si long-temps gouverné son époux et l'État. Écartée des affaires, depuis l'avénement de Shah-Jehan, elle avait cher-

(1) Deux de ses frères, Dara et Mourad, avaient été remis en otages entre les mains de Jehangnire, le troisième s'appelait Soujah.

MCD 2019

ché des consolations dans la culture des lettres; ils adoucirent ses chagrins, et enrichirent son esprit, qui n'était pas moins remarquable que l'avaient été ses charmes. Son tombeau subsiste encore aujourd'hui dans le royaume de Lahore; mais aucune inscription ne rappelle le souvenir de ce qu'elle fut sur la terre.

Aureng-Zeb avait été, comme nous l'avons dit, rappelé du Décan, condamné à l'inaction par la jalousie de Dara: il fut cependant pourvu du commandement des troupes chargées d'aller repousser les Persans, qui s'étaient emparés de Kandahar. Le prince les vainquit dans une bataille; mais il ne put prendre la ville, et Dara, qui voulait aussi s'illustrer par quelque exploit, se chargea de cette tâche; mais il échoua complétement. Quelque temps après cette expédition, Shah-Jehan, entraîné par les instances de son fils Aureng-Zeb, déclara la guerre au roi de Tellingana, et fit envahir cette contrée par des forces considérables, qu'il plaça sous les ordres d'Elmir-Jema, élevé récemment au rang d'omrah: ce personnage, qui s'était attaché à la fortune d'Aureng-Zeb, et qui le servit par la suite si utilement, fut élevé, à la fin de cette campagne, au poste de grand-visir [1657], et, à ce titre, conduisit une armée contre le roi de Radjapour. Aureng-Zeb l'accompagna, et ce fut alors que ces deux hommes concertèrent le plan à suivre pour enlever la couronne à Dara et la faire passer sur la tête du prince. Cette entreprise offrait de grandes difficultés, car, à cette époque, l'empereur venait d'être frappé d'une paralysie, et Dara, en vertu d'une commission impériale, était dépositaire du pouvoir suprême. Comme il devinait les desseins ambitieux d'Aureng-Zeb et de Mourad, il ne fut pas plus tôt en possession de l'autorité, qu'il s'en servit pour écarter tous les amis de ses deux frères, en les dépouillant de leurs emplois, ou en faisant peser sur eux de graves accusations. Jemla fut destitué à cause de ses liaisons avec Aureng-Zeb. Si la maladie du vieux monarque avait été favorable à Dara, qui se trouvait investie par avance des fonctions de la royauté, elle avait aussi donné l'éveil à l'ambition des autres fils de Shah-Jehan. En effet, l'ordre de la succession n'était réglé par aucune loi, et le sceptre devait appartenir au plus audacieux et au plus habile. Soujah, favorisé de tous les dons extérieurs, possédait les qualités qui captivent la multitude. Il aimait le faste; mais s'il voulait régner, c'était plus encore pour satisfaire son orgueil que pour jouir du plaisir de commander; Aureng-Zeb, au contraire, maltraité par la nature, avait cultivé son esprit, et développé par l'étude et la réflexion ses talents politiques et guerriers: afin d'arriver à son but, qui était de s'assurer le sceptre, il ne repoussait aucun moyen, et tous lui semblaient bons s'ils étaient nécessaires. Il employait donc sans scrupule le parjure, la perfidie, la trahison, l'assassinat, et il se parait d'une dévotion qui était plutôt celle d'un fakir que celle d'un prince. Son hypocrisie lui avait attiré le respect et l'attachement du peuple, mais n'avait pu tromper les yeux clairvoyants du vieux prince ni ceux de Dara, qui avaient percé le voile dont il enveloppait son insatiable ambition. Quant à Mourad, il avait tout le feu de son âge, car il était le plus jeune des fils du Shah-Jehan; il aimait la guerre, où il s'était déjà distingué par une grande bravoure; mais, volage dans ses désirs, indiscret dans ses discours comme dans sa conduite, il devait commettre des fautes et ruiner sa fortune par ses propres mains; c'est ce qui arriva.

Depuis qu'il avait perdu l'usage de la plupart de ses facultés physiques et morales par la maladie dont il était attaqué, Shah-Jehan ne sortait plus de son palais, et cette réclusion, long-temps prolongée, accrédita dans le public les bruits les plus étranges; on disait tantôt qu'il était retenu prisonnier dans son appartement, tantôt que Dara l'avait empoisonné. Ces nouvelles mensongères, entretenues et confirmées par les manœuvres des émissaires des princes, avaient fini par jeter l'alarme dans les esprits. Soujah, qui résidait dans le Bengale, prit le premier les armes, et publia un manifeste, dans lequel il accusait Dara du meurtre de l'empereur, et où il protestait de n'avoir tiré l'épée que pour se mettre à couvert des périls qui me-

MCD 2019

naçaient sa vie. Dara envoya contre lui son fils, Soliman, qui surprit les troupes de Soujah, et en fit un affreux carnage. Le prince rebelle n'eut plus de ressource que la fuite ; il courut se réfugier dans une forteresse, où il s'enferma.

De son côté, Aureng-Zeb avait, depuis quelque temps, rassemblé des soldats pour se trouver prêt si l'empereur venait à mourir. La vigilance de Dara, qui interceptait tous les couriers et tous les voyageurs, avait empêché Aureng-Zeb, durant trois mois entiers, de connaître ce qui se passait à la cour d'Agra. Enfin, il reçut une missive de Mourad, qui s'était fait proclamer empereur dans le Guzarate, et qui l'engageait à unir leurs forces pour empêcher Dara d'usurper la couronne. Il accepta cette proposition, bien sûr d'avance qu'il triompherait de l'inexpérience de Mourad. Sur ces entrefaites Jemla, à qui Shah Jehan, revenu à la santé, venait de rendre les fonctions de vizir, parut dans le Decan à la tête d'une armée ; il avait reçu la mission de subjuguer quelques forteresses qui se défendaient encore sur les rives de la Nerbonddha. A son arrivée il s'aboucha secrètement avec Aureng-Zeb, et pour dissimuler la trahison qu'il méditait, il fut convenu qu'il se laisserait faire prisonnier ; cette première partie de plan imaginée entre les deux fourbes s'exécuta avec beaucoup d'adresse. Jemla allant faire une reconnaissance tomba dans une embuscade ; ses troupes n'ayant plus de chef et pressées par les soldats d'Aureng-Zeb, passèrent bientôt sous les drapeaux de ce dernier. Aureng-Zeb écrivit alors à Mourad une lettre où, après avoir déprécié Dara et Soujah, qu'il trouvait indignes de régner, il reconnaissait que le trône devait appartenir à Mourad ; car pour lui, disait-il, il n'aspirait qu'à finir ses jours dans la retraite pour se consacrer à Dieu. Les deux princes ne tardèrent pas à opérer la jonction de leurs troupes, et battirent une armée impériale qui avait été envoyée par Dara. Celui-ci, quand il apprit cette défaite, sortit d'Agra à la tête de cent mille hommes de cavalerie et mille pièces de canon ; il rencontra ses adversaires à quelques lieues d'Agra et engagea contre eux une bataille qu'il perdit après avoir fait des prodiges de bravoure. Les vainqueurs n'arrivèrent aux portes de la capitale que le cinquième jour et firent camper leurs soldats dans le voisinage ; ils avaient pris les armes, disaient-ils, pour venger la mort de l'empereur ; mais Shah Jehan vivait encore, il avait repris l'exercice de son autorité ; il fallut donc entamer des négociations avec le vieux monarque, qui s'était renfermé dans la citadelle d'Agra. La fille de Shah Jehan, la princesse Jehanara, fut chargée par son père de porter des paroles de paix aux princes rebelles ; elle alla d'abord trouver Mourad, qui lui fit un accueil peu obligeant, car il savait que sa sœur avait toujours soutenu les intérêts de Dara. Ulcérée d'une réception si peu amicale, Jehanara allait se retirer lorsqu'Aureng-Zeb vint la trouver ; il protesta de son respect et de son attachement pour Shah Jehan, et promit d'aller dans deux jours solliciter en personne la bénédiction de son père. Enivrée par les promesses et les flatteries d'Aureng-Zeb, Jehanara revint auprès du monarque, à qui elle raconta ce qui s'était passé. L'empereur eut l'imprudence d'écrire à Dara, pour l'informer du dessein qu'il avait conçu d'arrêter Aureng-Zeb lorsqu'il se présenterait. Cette missive fut livrée au prince, qui prit ses mesures pour éviter le piége où l'on voulait le faire tomber ; en conséquence, le jour venu, il envoya son fils Mahomet pour demander des sûretés, car il avouait dans sa lettre qu'il avait mérité l'indignation paternelle. Shah Jehan accorda ce qui lui fut demandé, et Mahomet, admis dans l'intérieur de la forteresse, introduisit ses soldats et se rendit maître des postes principaux, puis il déclara à son grand-père qu'il était prisonnier. Le vieux prince à cette nouvelle se livra à des accès de rage, et quand sa fureur se fut un peu calmée, il envoya chercher Mahomet et proposa de lui décerner la couronne ; le jeune prince n'osa répondre : sans accepter ni refuser cette offre, il sortit de l'appartement, et résista pendant deux jours aux sollicitations de Shah Jehan, qui se vit enfin obligé de livrer à Aureng-Zeb et sa personne et ses trésors. Dès qu'il se vit maître du pouvoir, puisqu'il allait tenir entre ses

MCD 2019

mains le chef de l'empire, il se rendit auprès de Mourad et le salua empereur. « Quelle » récompense exigez-vous de moi ? — Rien autre chose, » répliqua Aureng-Zeb, « que » la permission d'aller en pélerinage à la Mec- » que, et quand j'aurai visité la tombe du » prophète, je reviendrai finir mes jours dans » la solitude. » Mourad parut consentir à regret à cette demande, quoiqu'il fût bien aise qu'Aureng-Zeb s'éloignât, et celui-ci commença aussitôt les préparatifs de son voyage.

Les deux princes reçurent alors la nouvelle que Dara assemblait une nouvelle armée; Mourad résolut aussitôt d'aller à sa rencontre; mais il manquait d'argent, et n'ayant pu réussir à faire un emprunt, il se disposait à recourir à la force pour arracher au peuple les fonds dont il avait besoin, lors qu'Aureng-Zeb offrit de lui avancer des sommes considérables, et par ce moyen il acheta l'affection des soldats. Les deux princes partirent pour marcher contre Dara; Mourad, à qui des amis clairvoyants avaient ouvert les yeux, suspectait la bonne foi d'Aureng-Zeb, et il forma le projet de le faire tuer à la fin d'un banquet, où il l'invita; mais Aureng-Zeb, prétextant une indisposition, échappa au péril qui le menaçait; cependant il méditait de son côté quel moyen il mettrait en usage pour se débarrasser de Mourad. Quand il eut arrêté son plan, il alla trouver l'empereur; dans le cours de la conversation il parla de quelques jeunes filles d'une grande beauté qu'il avait reçues pour son harem, et il proposa à Mourad de venir les voir le lendemain. Le jeune monarque, aiguillonné par le désir, fut exact au rendez-vous; on le conduisit dans un pavillon où il trouva des jeunes filles qui l'enflammèrent par leurs caresses et l'enivrèrent par des boissons préparées d'avance; le sommeil vint fermer ses yeux, mais quand il s'éveilla il était chargé de fers et il entendit la voix d'Aureng-Zeb lui disant: *La soumission ou la mort.* L'infortuné Mourad fut enfermé dans le château d'Agra, et nul n'osa prendre sa défense. Quoiqu'il régnât en effet, Aureng-Zeb n'avait pris ni le titre ni les insignes de la toute-puissance; mais, voyant que la guerre contre Dara se prolongeait, il se fit proclamer empereur; toutefois il eut l'air de céder aux supplications des grands de l'empire, qui le conjurèrent d'accepter la couronne pour le bien de l'État. En montant sur le trône, il prit le surnom d'Alloumghire (conquérant du Monde); il avait alors quarante ans (1658).

Aureng-Zeb était parvenu au but de ses désirs, mais le trône sur lequel il venait de monter était entouré d'écueils. En effet, parmi ses ennemis déclarés, il comptait son frère aîné Dara, et Soliman, fils de ce prince, jeune homme doué des qualités les plus brillantes, et qui se trouvait alors à la tête d'une petite armée. Un autre adversaire, non moins redoutable, mais qui n'avait pas encore jeté le masque, était Soujah, autre frère du monarque, et qui résidait dans le Bengale; il avait reconnu Aureng-Zeb, mais il se disposait à réclamer la couronne par la voie des armes; enfin, le vieux Shah-Jehan, du fonds de sa retraite, inquiétait encore l'usurpateur; car les peuples le regrettaient et n'avaient pas oublié que, durant trente années, il les avait rendus heureux. Aureng-Zeb commença par corrompre les soldats de Soliman, et celui-ci, abandonné par les siens, fut obligé de se sauver dans le Cachemire, auprès de Perti-Sing, radjah de Serinagar. De son côte, Dara, maître de Lahore, était parvenu à rassembler des troupes, et avait pour lieutenant Daoud-Khan, guerrier aussi brave qu'habile. Mais, dès qu'il sut que l'empereur marchait à sa rencontre, Dara, au lieu de combattre, ordonna la retraite, et prit la route du Moultan. Sa pusillanimité lui fit perdre un grand nombre de soldats, ainsi que la plupart des grands; ces derniers l'abandonnèrent pour se soumettre à Aureng-Zeb, qui se contenta de faire poursuivre le fugitif par un corps de cavalerie; puis il revint à Agra, où il reçut les hommages d'une foule d'omrahs, parmi lesquels se faisait remarquer Daoud-Kan il venait de quitter les drapeaux de Dara, qui avait repoussé tous ses avis. Cependant Soujah avait fait des levées considérables, et s'avançait à grandes journées; le monarque courut à sa rencontre, et le joignit dans le

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del. Voyer sculp.

Pl. 36.

1. PRINCE EGYPTIEN. 2. SOLDAT D'INFANTERIE RÉGULIÈRE. 3. COUREUR. 4. FEMME DU CAIRE.

(Costumes Egyptiens en 1835.)

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

voisinage d'Alahabad. Une bataille s'engagea entre les deux rivaux, qui montrèrent une égale bravoure. Dans le feu de l'action, l'éléphant d'Aureng-Zeb tomba sur les genoux, et comme il voulait le quitter, son visir, Jemla, lui cria : *Arrête, tu descends du trône.* L'empereur resta dans son amari (1), et continua d'animer ses troupes par son exemple. Soujah, ne pouvant plus gouverner son éléphant, qui avait reçu quelques blessures, quitta l'amari pour monter à cheval, et rallier les siens, qui pliaient en ce moment. Mais ceux-ci, ne voyant plus leur chef, perdirent courage et prirent la fuite (2). Aureng-Zeb ne put profiter sur-le-champ de sa victoire, car il avait fait de grandes pertes. Le maharadjah Jessouind-Singh, qui s'était rendu sous ses étendards, avait passé à l'ennemi au milieu du combat, il espérait entraîner les Mongols par son exemple; déçu dans son attente, il s'était jeté sur les bagages, et avait porté la confusion dans le camp. L'empereur réussit à repousser Jessouind, qui vint l'attaquer une seconde fois pendant la nuit. Au point du jour, il envoya son fils Mahomet sur les traces de Soujah, et reprit le chemin de sa capitale, où le bruit s'était répandu qu'il venait d'éprouver une déroute complète. L'arrivée du prince rassura les esprits; il n'y resta pas long-temps, car il apprit que Dara s'avançait de nouveau à la tête d'une armée. Dara avait auprès de lui des ingénieurs européens qui élevèrent un camp retranché dans lequel, ayant renfermé ses troupes, il attendit l'attaque d'Aureng-Zeb. Celui-ci essaya d'attirer ses adversaires hors de leurs lignes; mais, n'ayant pu en venir à bout, il eut recours à la ruse, arme qui lui était encore plus familière que l'épée. De concert avec lui, deux radjahs qui servaient sous ses ordres écrivirent à Dara qu'ils étaient résolus de quitter Aureng-Zeb pour aller le joindre. Malgré l'opposition de ses généraux, Dara prescrivit d'ouvrir une des portes de son camp, mais les rajahs s'en emparèrent pour la livrer aux impériaux. Les troupes de Dara, surprises par cette brusque attaque, se laissèrent massacrer presque sans défense; leur général fut trop heureux de sauver sa personne, et se dirigea vers les bouches du Sind. Il arriva sous les murs de la ville de Tatta après des fatigues inouies. Il traînait à sa suite son épouse chérie, Nadira-Bana, attaquée d'une maladie qui devait la conduire au tombeau. Cette malheureuse princesse conjura vainement son époux de l'abandonner pour sauver sa tête; mais il ne put s'y résoudre, et il la fit transporter dans le palais d'un omrah, appelé Jéhan-Khan, dont les domaines étaient voisins de Tatta. Il avait sauvé deux fois la vie à ce personnage, et comptait qu'enchaîné par les liens de la reconnaissance Jéhan compâtirait à son sort. Ce dernier accueillit Dara avec une affection apparente, et prodigua tous les soins de l'hospitalité; ce fut sous son toit que Nadira rendit le dernier soupir. Dara, apprenant que les ennemis approchaient, partit en toute hâte; mais le traître Jéhan l'atteignit à la tête de mille cavaliers, et le livra à l'un des généraux d'Aureng-Zeb. Le malheureux prince, conduit à Delhi, fut promené dans les rues de cette ville, couvert de haillons et monté sur un vieil éléphant. Il fut jeté ensuite dans une prison, où Aureng-Zeb le fit égorger par deux chefs afghans. On apporta sa tête au monarque.

Après la défaite qu'il avait subie, Soujah s'était retiré dans le Bengale, où il était parvenu à rallier un grand nombre de partisans; il avait acheté de l'artillerie aux Portugais établis sur la côte, et enrôlé sous ses drapeaux un grand nombre d'Européens. Mahomet, fils d'Aureng-Zeb, accompagné de Jemla, fut chargé d'aller combattre son oncle, mais une des filles de Soujah avait captivé son cœur, et, comme il supportait impatiemment la suprématie de Jemla, auquel appartenait le commandement, il forma le projet de livrer son armée à Soujah; mais il ne put entraîner qu'un petit nombre d'hommes. Néanmoins, il fut accueilli avec transport, et re-

(1) C'est une espèce de tour dans laquelle se placent ceux qui combattent sur un éléphant.

(2) Une semblable imprudence avait fait aussi perdre à Dara la bataille qu'il livra à ses frères Mourad et Aureng-Zeb. On sait que cette défaite renversa du trône Shah-Jehan.

MCD 2019

çut la main de celle qu'il aimait. Il brûlait de combattre Jemla; mais, étant sorti des retranchements, où les troupes de Soujah se trouvaient à couvert des entreprises de l'ennemi, le jeune prince fut vaincu par Jemla. Instruit de ce qui venait de se passer, Aureng-Zeb écrivit à son fils une lettre, où il semblait lui accorder un pardon que ce dernier n'avait jamais sollicité; il eut soin de faire tomber cette missive dans les mains de Soujah, qui conçut de si violents soupçons contre son gendre que Mahomet ne put rester auprès de lui. Abandonné de tous, ce malheureux prince alla se remettre entre les mains de Jemla, qui le fit partir pour Delhi. L'empereur ne voulut pas voir son fils, que l'on enferma dans le château de Gualior, où il expira après avoir langui sept années [1660] (1). Soujah ne pouvant plus payer ses soldats, ils se dispersèrent, et il gagna après d'incroyables fatigues le royaume d'Arracan. Le roi de ce pays, épouvanté par les menaces de Jemla, ne voulut pas garder auprès de lui le prince fugitif; mais peut-être eut-il pris sa défense si le Mongol eût voulu l'accepter pour gendre. Irrité d'un refus qu'il regardait comme un affront, le souverain d'Arracan prétendit que Soujah avait ourdi un complot contre ses jours, et il envoya à sa poursuite des cavaliers qui l'arrêtèrent ainsi que toute sa suite. On l'attacha dans un canot, qui fut abandonné au courant d'une rivière qui sépare l'Arracan du Pégu. La barque chavira bientôt, et le malheureux Soujah fut noyé; il laissait une épouse et cinq enfants, dont deux étaient en bas-âge; ils furent égorgés par les Arracanais. La princesse et ses trois filles échappèrent au bourreau en se donnant la mort de leur propre main.

Il ne restait plus que Soliman, fils de Dara, qui résidait auprès du radjah de Serinagar, dans la province de Cachemir. Averti qu'on voulait attenter à sa liberté, Soliman prit la fuite. Il comptait gagner le Thibet; mais, s'étant égaré, il tomba entre les mains d'un détachement de soldats du radjah, et fut livré à Aureng-Zeb, qui fit parade de clémence en l'envoyant mourir lentement dans les cachots de Gualior [1661].

Affermi désormais sur son trône, Aureng-Zeb ne songea plus qu'à effacer les traces de la guerre civile, et il y réussit bientôt par la sagesse de son administration. Il rallia tous les esprits en ne paraissant garder aucun souvenir du passé; car il distribuait les dignités et les emplois à tous ceux qui se montraient dignes de les posséder par leurs talents, quel que fût le parti qu'ils avaient suivi dans ces derniers temps. Il s'attacha surtout à prévenir un fléau trop commun dans l'Indostan, la famine, qui, trop souvent, décime la population quand le gouvernement se montre inhabile ou imprévoyant; aussi la multitude ne tarda pas à s'attacher à l'empereur auquel elle devait l'abondance et la paix. Aureng-Zeb avait plusieurs enfants, et, pour éviter qu'il ne s'élevât, à sa mort, des troubles, il fit proclamer pour son successeur son fils Mahomet-Mauzin, qui reçut le nom de Shah-Alloum (roi de la terre). Quelque temps après les fêtes qui célébrèrent le couronnement du jeune prince, l'empereur éprouva une attaque qui lui enleva l'usage de la parole et paralysa toutes ses facultés morales. Aussitôt le palais se remplit d'intrigues. La princesse Raschinarah, sœur d'Aureng-Zeb, se déclara en faveur de son neveu Akber, tandis que Shah-Alloum prenait des mesures pour s'assurer la couronne à Delhi, car le monarque avait établi sa résidence dans cette cité. Les travaux etaient suspendus, et les habitants, plongés dans l'incertitude, attendaient avec anxiété les événements. Au dehors, des radjahs s'étaient déjà mis en marche à la tête de leurs troupes. En un mot, la guerre civile allait éclater, lorsque Aureng-Zeb reprit connaissance. Dix jours après, la fièvre l'ayant quitté, il se rétablit rapidement, et la tempête qui allait éclater se calma tout-à-coup.

Aureng-Zeb, pour achever de rétablir sa

(1) La forteresse de Gualior était une prison d'Etat, où l'on enfermait les personnages accusés de crimes politiques. On les forçait de boire tous les matins un breuvage qui affaiblissait leurs facultés physiques et intellectuelles. Grâce à cette précaution infernale, ceux qui survivaient plus long-temps que les autres étaient frappés d'idiotisme.

MCD 2019

santé, se rendit dans la province de Cachemir. Sa suite se composait de cinquante mille cavaliers, et chaque jour, on dressait, à une certaine heure, ce qu'on nommait la tente d'audience, où le monarque rendait la justice à tous ses sujets. Les plaideurs se trouvaient contraints de suivre la cour; mais ils obtenaient une indemnité qui leur était payée par le trésor public. A cette époque [1665], eut lieu la conquête du royaume d'Assam et l'extermination, dans le Marwar, d'une secte de fakirs qui rêvaient la conquête de l'Indostan. Comme ces fanatiques avaient fait croire au peuple qu'ils étaient magiciens, les Mongols eux-mêmes ne marchaient contre eux qu'avec répugnance. L'empereur, qui connaissait cette disposition des esprits, fit distribuer à ses soldats des feuilles de papier sur lesquelles il avait tracé lui-même des caractères inintelligibles, et qui avaient, assurait-il, la propriété de détruire tous les enchantements; or, il faut savoir que le monarque, qui affichait la dévotion d'un santon, s'était fait une grande réputation desainteté : les Mongols furent donc convaincus qu'ils n'avaient plus rien à craindre; ils attaquèrent les fakirs, dont ils firent un horrible massacre. Quelque temps après cet événement s'eteignit le vieux Shah - Jehan , dans les bras de sa fille Jehanera , qui ne l'avait pas quitté, et avait adouci par ses soins l'amertume de sa position. Il n'avait jamais pardonné à Aureng-Zeb son usurpation; néanmoins , on assure qu'à ce moment suprême , il lui envoya sa bénédiction. A a nouvelle que son père venait d'expirer, Aureng-Zeb partit pour Agra , et demanda à voir sa sœur, qui lui remit tous les bijoux que laissait le vieux monarque, et qui se montaient à des sommes immenses. Jehanera suivit son frère à Delhi, où elle ne vécut pas long-temps; une maladie ou le poison abrégèrent ses jours. Aureng - Zeb avait été mauvais fils , il éprouva de la part des siens l'ingratitude dont il avait payé la tendresse de son père. Shah-Aloum était jaloux d'Akber , et leur rivalité enfantait sans cesse des cabales et des querelles qui troublaient la tranquillité du monarque. Akber était devenu l'objet de la prédilection paternelle; toutefois, impatient de régner, il tenta de faire assassiner Aureng-Zeb, et, voyant son crime découvert, il s'unit aux Radjepouts, qui étaient au service du radjah de Chitore, et leva l'étendard de la révolte. Mais les intrigues d'Aureng - Zeb l'ayant rendu suspect à ses alliés , il se jeta dans les bras de Sambaji , chef de la confédération des Mahrattes; toutefois il ne put résister aux forces nombreuses qui vinrent l'attaquer , et, craignant d'être livré par son protecteur , il alla chercher un refuge en Perse , où il épousa la sœur du souverain de ce pays. Le courroux de son père se montrant inflexible , il mourut en 1703, à la cour d'Ispahan. Shah-Alloum , accusé à son tour d'avoir attenté à la vie de l'empereur, subit un emprisonnement qui dura sept années [1686]. Nous ne raconterons pas en détail les expéditions militaires d'Aureng-Zeb ; il nous suffira de dire qu'à la suite de nombreuses victoires , ses Etats s'étendaient depuis les bouches du Sind jusqu'au cap Comorin, et depuis les rivages occidentaux de l'océan jusqu'aux montagnes qui bordent le Bengale, l'Oude et la Sewalie. Les vingt dernières années de ce grand prince ne furent marquées par aucun événement d'une grande importance. Son gouvernement l'avait fait chérir des musulmans; il était cependant plus craint qu'aimé des Indous , tant il les avait persécutés , pour les contraindre à embrasser l'islamisme. Malgré les glaces de l'âge , il avait conservé toute la vigueur de son esprit. Tout-à-coup, le 21 février 1707, il perdit connaissance et expira comme s'il se fût endormi ; c'était un vendredi, et il avait plus d'une fois exprimé le désir de mourir un pareil jour ; il était âgé de quatre vingt-huit ans, et en avait régné quarante-huit. S'il faut en croire Gémilli , qui approcha de sa personne en 1695 , il était de petite taille et d'une grande maigreur; il avait le nez aquilin, le teint olivâtre; il portait une longue barbe blanche, et marchait appuyé sur un bâton fourchu. Persuadé que les dernières volontés des rois, même les plus absolus , ne sont jamais respectées , il ne désigna pas son successeur au trône, quoiqu'il eût fait un testament que nous rapportons ici : « Je suis entré nu dans le monde,

MCD 2019

» j'en sors de même! Quel que soit celui de
» mes enfants qui obtiendra la couronne,
» je le prie de ne pas inquiéter son frère
» Mahomet-Kambouksch, dans la possession
» des deux soubahbies nouvelles (les
» royaumes de Visapour et de Golconde). On
» ne saurait avoir de meilleur vizir que Émir-
» al-Omrah. J'engage tous mes serviteurs
» à être fidèles à Mahomet Azem Shah
» (c'était un de ses fils) Que mon héritier,
» quel qu'il soit, ne persécute pas ceux qui
» sont nés dans ma maison; si le partage que
» j'ai fait précédemment était adopté par
» mes fils, cela leur épargnerait beaucoup de
» traverses et de malheurs. L'empire a deux
» capitales, Delhi et Agra; celui qui aurait
» Agra aurait aussi le Décan, Malawa et le
» Guzarate; le possesseur de Delhi pren-
» drait le Caboul et les autres provinces.
» Je ne veux pas qu'on me fasse de somp-
» tueuses funérailles: que Hamid-odin-Khan
» accompagne mon corps à sa dernière de-
» meure; qu'il me fasse construire un tom-
» beau simple et uni comme celui d'un der-
» viche; que mes enfants ne songent pas à
» m'ériger un pompeux monument. On trou-
» vera dans mon trésor particulier cin-
» quante sept mille trois cent quatre vingt
» deux roupies (environ 180,000 francs);
» on en distribuera mille aux pauvres le
» jour de mon enterrement (environ 3,100
» francs). »

Ce monarque fut aussi grand dans la paix que dans la guerre; s'il fit des conquêtes, il ne ruina pas son peuple, car il le rendit plus riche en protégeant l'agriculture et le commerce. Pour récompenser les services de ses soldats, il créa des hospices destinés à servir d'asile aux guerriers mutilés par les combats; il fonda dans les principales villes des hôpitaux pour les pauvres et les malades, et fit élever sur les grandes routes des caravanserais où les voyageurs trouvaient, non-seulement un abri, mais encore des vivres. Il jeta des ponts sur les petites rivières et établit des bacs sur les grands fleuves pour assurer les communications; il réforma encore les tribunaux, et surveillait par lui même les juges, afin de punir leurs prévarications; il couvrit aussi de nombreux édifices les principales cités de son empire, et ceux qui subsistent encore aujourd'hui attestent que les architectes qui les construisirent savaient unir la magnificence à la solidité. Infatigable au travail, il ne dormait que deux heures chaque nuit, et couchait enveloppé dans une peau de tigre; il poussait si loin la tempérance, que durant de longues années il ne se nourrissait que d'herbes et de racines, ou de pain d'orge et de millet; l'eau était sa boisson habituelle, et pour obéir au précepte du Koran qui prescrit de travailler de ses propres mains, il faisait des bonnets qu'il vendait à ses courtisans. Ses habits n'étaient pas plus recherchés que son régime; car son costume tout entier, qui consistait en une robe de toile peinte, une ceinture et un turban, valait à peine quinze roupies (45 fr.). Les plaisirs des sens n'avaient pas plus d'attraits pour le monarque, et quoiqu'il possédât un harem peuplé d'un grand nombre de femmes, il vivait dans une grande continence; attaché à son culte, il récitait chaque jour de longues prières, et pratiquait scrupuleusement les rites ordonnés par le livre du prophète. Ennemi des amusements, il voulut imposer à ses sujets l'austérité de ses mœurs, et fit des réglements sévères pour diminuer le nombre des bayadères et supprimer l'usage du vin; le plus grand tort qu'on puisse lui reprocher fut d'avoir eu la pensée de substituer la religion musulmane à celle de Brama, et d'avoir renversé des édifices, détruit des idoles, et fait massacrer une foule d'individus qui refusaient de se convertir; toutefois, il eut le bon esprit de reconnaître qu'il s'était trompé, et de faire cesser des persécutions aussi odieuses qu'inutiles. Contemporain de Louis XIV, son règne jeta dans l'Indostan le même éclat que le monarque français en Europe. Comme ce prince, il prodigua des récompenses et des encouragements aux littérateurs et aux savants, il fonda des colléges et des bibliothèques; par malheur pour sa gloire, il défendit qu'on rédigeât sans sa permission les annales de son règne; de là vient que son histoire, qui n'a pas été écrite de son temps, offre de grandes lacunes; en un mot, Aureng-Zeb eut toutes les vertus pu-

MCD 2019

bliques qui font les grands hommes, et tous les vices qui souillent l'âme des grands scélérats: il fit tuer tous les princes de sa famille, et son ambition ne respecta ni les liens du sang ni ceux de l'amitié; sa politique, infectée de fourberie et de bassesse, concourut à ses succès; mais ces mêmes succès il les dut en même temps à la perspicacité de ses vues, à l'énergie de son caractère et à la promptitude de ses résolutions. Monté au trône par des crimes, il les fit oublier, et sous ce rapport il mérite les louanges de la postérité.

Afin de mettre le lecteur à même de comprendre notre récit, il devient nécessaire de lui donner quelques détails sur les Mahrattes et les Sikhs, qui vont figurer au premier rang parmi les destructeurs de l'empire fondé par un descendant de Timour. Les premiers eurent jadis pour chef un certain Sevagi, issu des radjahs d'Oudipour, qui se rendit maître de la province de Pounah; ayant uni sous ses drapeaux plusieurs chefs Radjepouts, il fit la guerre aux Mongols, résista même à toute la puissance d'Aureng-Zeb, et rangea sous sa domination la plus grande partie du Concan, pays qui s'étend depuis Goa jusqu'à Damaour; il obtint encore sur mer des succès non moins importants qui le rendirent la terreur des puissances européennes dont les vaisseaux naviguaient dans ces parages; enfin, après plusieurs années de combats continuels, Sévagi s'était fait proclamer prince indépendant, et avait pris le titre de radjah de Jettarah. Il expira en 1680, et fut remplacé par son fils Sambaji. Ce dernier continua de résister à toutes les attaques d'Aureng-Zeb, qui fit marcher à la fois contre lui trois nombreuses armées. Ne pouvant le vaincre, le monarque mongol s'empara par trahison de la personne de Sambaji; il voulut lui faire abjurer le culte de Brama pour celui de Mahomet, mais l'Indou, pour toute réponse, chanta un hymne à la louange de ses dieux. Aureng-Zeb, transporté de fureur, ordonna de lui couper la langue, et comme Sambaji refusa de promettre par écrit d'embrasser l'islamisme, on lui arracha le cœur, et ses membres palpitants furent abandonnés aux chiens. Le supplice de leur prince, au lieu de disposer les Mahrattes à la soumission, leur fit prendre les armes; ils se battirent contre leurs ennemis avec une rage frénétique (1688). Sahoji, fils de la victime, et qui est connu sous le nom de radjah Sahou, parvint à consolider sa puissance, et depuis son règne, les Mahrattes ont formé une confédération redoutable; à la tête de cette confédération est le Peischouah. On les verra jusque dans les premières années du dix-neuvième siècle ravager presque tout l'Indostan par des incursions rapides, et qu'il était aussi difficile de prévoir que de repousser. En effet, chaque cavalier conduit deux ou trois chevaux, qu'il nourrit avec des petites boules composées de farine, que l'on mêle avec du beurre clarifié; quant à lui il n'a besoin pour se sustenter que d'un petit sac qui renferme un peu de riz et du sel. Les Mahrattes fondent comme des vautours sur un canton, massacrent les habitants, incendient les maisons, et disparaissent sans laisser d'autres traces que les ruines qui ont signalé leur passage.

Les Sikhs forment un peuple de dissidents, c'est-à-dire qu'ils suivent une croyance qui s'éloigne sur plusieurs points importants de la religion des Brama; entre autres ils ne reconnaissent pas la division des Castes. Le fondateur de cette secte, appelé Nanac, naquit en 1469, dans un village situé sur les bords du Beyal (ancien Hyphase). Son disciple Lehana propagea avec succès les principes de son maître; l'un des successeurs de Lehana forma un corps de doctrine des préceptes de Nanac, et le recueil porte le titre d'Adigranth. Ce personnage ayant été envoyé à l'échafaud par le gouverneur mongol, ses partisans mirent à leur tête son fils Har-Govind, et exterminèrent tous les musulmans qui tombèrent entre leurs mains. Har-Govind mourut en 1644; ses petits-fils se disputèrent son héritage spirituel, ils ne furent élus ni l'un ni l'autre; enfin Tegh-Singh, ayant été choisi par les suffrages du peuple, fut assassiné par son neveu. Gourou-Govind, qui le remplaça, fit serment de venger sa mort et d'établir l'indépendance de ses compatriotes; il leur fit adopter

MCD 2019

une constitution militaire par laquelle tous les Sikhs étaient soldats. L'œil vigilant d'Aureng-Zeb prévit les conséquences de cette innovation, et il chassa à main armée Gouron du Penjab; on ignore ce qu'il devint; ses jeunes enfants, qu'il ne put emmener avec lui, furent égorgés; mais à la mort du monarque mongol, un disciple de Gourou, nommé Banda, parvint, après s'être emparé du pouvoir, à tirer la nation de l'asservissement; depuis cette époque la puissance des Sikhs a pris de tels accroissements qu'elle a hérité des provinces septentrionales de l'empire mongol.

Nous allons maintenant reprendre les récits des faits qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb. Il laissait trois fils : Mauzim, surnommé Shah-Alloum, Azem et Kambouksch. Les deux premiers, qui voulaient s'asseoir sur le trône, entrèrent en négociations; mais n'ayant pu s'accorder, il fallut en appeler à l'épée. Sah-Alloum triompha; Azem, voyant ne la victoire lui échappait, se tua de sa ropre main. Le vainqueur se fit couronner sous le nom de Bahadour-Shah (roi victorieux); mais il avait à peine posé le diadême sur son front, qu'il apprit que son jeune frère Kambouksch, gouverneur du Décan, s'était fait proclamer empereur, et qu'il avait appelé à son secours les Mahrattes. Il se mit sur-le-champ à la tête de ses troupes; mais, comme il préférait employer la ruse avant de recourir à la force, il proposa à son rival de lui abandonner les deux anciens royaumes de Visapour et de Golconde, qu'il gouvernerait avec les droits et les attributs du rang suprême. Kambouksch avait d'abord rallié autour de lui la plupart des omrahs du Décan, mais il perdit bientôt leur affection par ses caprices et sa cruauté; aussi la plupart s'étaient retirés dans leurs domaines, et le prince, arrivé aux portes d'Hiderabad, n'avait plus que vingt mille chevaux, et cependant il osa livrer bataille aux troupes impériales. Blessé mortellement, on le conduisit dans la tente de Bahadour, qui essaya de le consoler; mais Kambouksch garda un sombre silence, et mourut de rage quelques jours après [1708]. Demeuré seul, Bahadour était cependant menacé par de dangereux ennemis; d'un côté étaient les Radjepouts, dont toutes les tribus marchaient sous un même chef; de l'autre, étaient les Sikhs, sous le commandement de Banda. Ce dernier s'était emparé de tout le pays situé entre le Setlege et la Djumna; l'empereur vint à sa sa rencontre, et le refoula jusque dans sa capitale, où il vint mettre le siége. Banda trouva moyen de s'échapper de la place. Bahadour demeura trois ans à Lahore, pour achever de vaincre entièrement ses redoutables ennemis, et mourut dans cette ville, après avoir tenu le sceptre cinq ans [1712]. Il possédait en grande partie et les vertus et les vices de son père, et tout fait présumer que, s'il eût vécu, il aurait raffermi l'empire mongol, qui chancelait sur sa base.

Ses fils, dès qu'il eut fermé les yeux, se disputèrent le pouvoir; ils étaient quatre, Jeahoundar, Azem-Ouschaoun, Raffeih Ouschaoun et Jehaoun-Shah. Une anecdote, racontée par un contemporain (1), nous apprend que Jehaoundar, se trouvant avec son frère Azem auprès du lit de l'empereur expirant, Azem ayant touché, pour l'examiner de plus près, un poignard artistement travaillé, ôta la lame du fourreau; aussitôt son frère crut ou feignit de croire que ses jours étaient menacés, et il sortit si brusquement qu'il laissa ses pantoufles et son turban; il publia que l'on avait voulu l'assassiner, et s'unit avec Raffeih et Jehaoun contre Azem. Ce dernier, contraint de combattre contre des forces supérieures, fut abandonné par ses soldats, et se noya dans le Rauvy, rivière qui coule au pied des murs de Lahore. Un omrah, appelé Zoulfecar, qui jouissait d'une grande influence, prétendit disposer de la couronne en faveur de Jehaoundar. Le prince Jehaoun-Shah, ayant exigé que l'empire fût partagé, périt, au premier choc, dans un combat; le troisième fils de Bahadour, Raffeih, subit peu de temps après la même destinée, et Zoulfecar fit asseoir sur le trône Jehaoundar car il espérait régner sous son nom. Le nouveau monarque lui abandonna entièrement l'administration des affaires, et ne songeait qu'à se créer chaque jour de nouveaux amusements.

(1) L'historien Éradout-Kan.

MCD 2019

Il avait élevé au rang de béjoum ou sultane une bayadère dont il s'était épris, et vivait entouré de baladins et d'histrions, auxquels il distribuait les honneurs et les emplois ; au lieu de cacher au fond de son palais la dépravation de sa conduite, il l'étalait à tous les yeux en parcourant avec sa maîtresse les lieux publics. Un soir, s'étant enivré dans la boutique d'une marchande de liqueurs, il s'endormit, ainsi que sa maîtresse, que l'on déposa dans son appartement; mais le cocher, qui avait aussi perdu la raison, enferma la voiture dans une remise, et ce fut seulement le matin qu'on retrouva l'empereur encore livré au sommeil.

Jehaoundar tomba dans le mépris de ses sujets, et n'était soutenu que par le caractère énergique de Zoulfecar ; mais ce vizir aspirait à détrôner son maître, pour prendre un jour sa place. Nourri dans les camps, il voulait obtenir l'obéissance par la force ; pour satisfaire son avarice, il dépouillait violemment ceux dont il convoitait les richesses, et souvent il s'en débarrassait par la main du bourreau. Poursuivi par la haine publique, Zoulfecar augmentait chaque jour le nombre de ses ennemis ; deux frères, Abdallah et Hossein, appartenant à la tribu de Séid, et qui étaient gouverneurs de l'Allahabad et du Bahar, se révoltèrent, car ils avaient appris que la cour voulait leur donner des successeurs. Ils proposèrent la couronne à Fourrouksir, fils d'Azem, qui accepta cette offre, et les nouveaux alliés parurent près de Delhi. L'empereur envoya contre eux Aiz-al-Dien, son fils encore enfant, et qu'il confia à l'un de ses généraux, Dowran-Kan, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir capté la faveur du prince. Ils furent vaincus, et Zoulfecar sortit d'Agra avec l'empereur pour livrer une seconde bataille. Jehaoundar, au lieu de donner l'exemple de la fermeté, prit la fuite, et détermina la déroute de ses soldats ; son vizir déploya vainement la bravoure la plus héroïque, il fallut céder à la mauvaise fortune, les vainqueurs ayant pénétré dans la capitale quelques jours après, Jehaoundar et son ministre furent égorgés, et l'on promena leurs cadavres dans les rues de Delhi [1713].

Fourrouksir devait le trône à Hossein et à son frère Abdalla, qui étaient soutenus par la tribu des Séids, dont ils faisaient partie. Obligé de vivre sous une dépendance qui devenait chaque jour plus importune et plus humiliante, le monarque tâcha de s'y soustraire, mais tous les moyens qu'il mit en usage tournèrent contre lui. Cependant ses tuteurs, qui possédaient les talents que réclamait leur position, défirent les Sikhs, et les livrèrent aux persécutions les plus cruelles ; ils auraient aussi châtié les Mahrattes, si Hossein, ayant appris que l'empereur s'était lié avec ses ennemis, n'eût conclu un traité avec ces brigands, auxquels il permit de lever le chout (1) dans le Décan; à la même époque il fallut encore acheter la soumission des Jats, belliqueux montagnards, qui avaient poussé leurs courses jusqu'aux portes d'Agra. Ainsi que les Mahrattes, ils étaient les alliés du vizir et de son frère. Hossein, avait le commandement général des troupes ; il résolut de précipiter du trône Fourrouksir, qui aurait voulu régner par lui-même. Delhi lui ouvrit ses portes, et l'infortuné monarque, arraché de son harem et emprisonné dans son palais, fut aveuglé, par le moyen d'un fer ardent qu'on lui passa devant les yeux ; quelques jours après, ayant tenté de s'échapper, on l'égorgea. Maîtres de la toute-puissance, Hossein et Abdallah s'emparèrent de tous les biens du monarque, qu'ils se partagèrent avec les membres de leur tribu ; ils firent main basse sur l'argent, les pierreries, les éléphants et les chevaux du prince assassiné, et se saisirent même de ses femmes, dont ils gardèrent les plus belles et vendirent les autres [1719]. Mais pour conserver le gouvernement entre leurs mains, il fallait un fantôme de roi, chargé de sanctionner leurs actes. Les Séids tirèrent de prison un fils de Raffeih-Ouschaoun, et le couronnèrent sous le nom de Raffeih-al-Dirjat. Ce jeune prince descendit au tombeau au bout de quatre mois, et il eut pour successeur son frère Raffeih-al Douwlat, qui ne vécut aussi que quelques mois. Un petit-fils de Bahadour

(1) C'est la quatrième partie des revenus d'une province.

MCD 2019

reçut alors la couronne, et prit le nom de Mahomet-Shah. Ce prince ne fut pas plus tôt en possession du sceptre, qu'il forma le projet de s'affranchir de la tutelle qui lui était imposée par les deux frères auxquels il devait son élévation; mais il montra d'abord une soumission si complète, qu'elle trompa ses tyrans. Uu des généraux d'Aureng-Zeb, appelé Nizam-al-Moulouk, régnait pour ainsi dire dans le Malawa, et avait rallié autour de lui tous les omrahs que révoltaient le despotisme des Séids; deux armées envoyées contre lui par la cour de Delhi furent mises en déroute, et Hossein résolut de marcher avec l'empereur, tandis que son frère Abdallah resterait dans la capitale, pour diriger les affaires. Mais un complot etait formé pour abattre les Séids, et le monarque était un des conjurés. Son favori Mahomet-Amin-Khan Hyder-Kouli-Kan, général de l'artillerie, et un omrah, Dowran-Kan, tenaient les fils de la conspiration, qui se réduisait à assassiner Hossein, que l'on n'osait pas attaquer ouvertement. L'armée venait de se mettre en marche, et le ministre, après avoir donné une audience publique, retournait à sa tente, lorsqu'il fut poignardé dans ce trajet par un homme qui s'approcha pour lui présenter un placet contre Amin-Khan; le meurtrier fut massacré par les gardes d'Hossein. Le monarque parut alors, et calma l'effervescence des soldats, auxquels on distribua les trésors de la victime; les troupes reprirent le chemin d'Agra. On se rappelle qu'Abdallah, frère d'Hossein, n'avait pas quitté Delhi; dès qu'il eut apprit la nouvelle de la mort de son frère, il fit déclarer empereur le dernier des fils de Raffeih-Ouschaoun, qui languissait à Selimgour, prison d'État qui avait remplacé Goualior. Cet enfant s'appelait Ibrahim; mais Abdallah fut vaincu dans la bataille qu'il livra à ses ennemis, et tomba entre leurs mains; il mourut quelque temps après, de ses blessures. Ibrahim retomba dans sa captivité, et Mahomet-Shah, délivré de ce faible rival, célébra par des fêtes la victoire qu'il venait de remporter. L'omrah Dowran-Kan recueillit la meilleure part des dépouilles des Séids; il garda le commandement suprême des armées, et y joignit l'emploi de payeur général. Amin avait été nommé vizir, mais il était mort subitement. Kammer-Odin-Khan, qui l'avait remplacé, abandonnait les fonctions de son emploi à Dowran, qui exerçait ainsi tous les pouvoirs [1720].

Nizam s'était fait confirmer dans le gouvernement du Décan, et vint à la cour suivi de dix mille cavaliers, pour lui servir de sauve-garde. Il essaya, dit-on, d'engager l'empereur à réformer les vices de l'administration et à purger l'empire des ennemis qui livraient au pillage ses plus belles provinces. Mais le monarque, plongé dans les plaisirs, ne voulait pas s'en arracher pour se livrer à des travaux et à des périls sans nombre qui effrayaient sa mollesse. Nizam, qui aurait voulu chasser les Mahrattes avec les armes impériales, prit alors le parti de s'arranger avec eux, et conclut un traité avec leur chef Sahogi, par lequel ils devaient se soutenir mutuellement. Sur ces entrefaites, Soujah-Khan devint soubah du Bengale, où il se conduisit comme s'il en était le véritable souverain. Il faut dire, à sa louange, qu'il rendit sa province florissante et qu'il fit jouir le peuple d'un bonheur qu'il ne connaissait plus depuis long-temps. Il fut puissamment secondé dans les améliorations qu'il exécuta par deux frères, Odji-Achmet et Allaverdi, qui, étant venus chercher fortune dans l'Inde, s'étaient élevés, par leurs talents, aux premiers emplois. Cependant les Mahrattes avaient recommencé leurs invasions; ils finirent par se rendre maîtres du Malawa et du Guzarate, et s'avancèrent jusque dans le voisinage d'Agra. L'armée impériale, conduite par Mouzzoufir, frère du vizir, sortit pour les combattre; mais elle ne put les atteindre, et fit une campagne de plusieurs mois qui se réduisit à des marches sans résultat. Les Mahrattes, qui s'étaient retirés chargés de dépouilles, revinrent l'année suivante [1734] piller les environs de la résidence impériale; mais ayant voulu porter le ravage dans la province d'Oude, le gouverneur Sadit-Khan les força de combattre et leur fit éprouver des pertes considérables. Aussitôt l'empereur, par le conseil de Dowran, rassembla son armée, qu'il voulait joindre à celle de Sadit, qui reçut l'ordre de

MCD 2019

s'arrêter. Les Mahrattes, n'étant plus poursuivis et sachant que Delhi était resté sans défense. arrivèrent tout-à-coup sous les murs de cette capitale, dont ils saccagèrent les faubourgs. L'empereur s'enferma dans la citadelle, et les habitants, abandonnés à leurs propres forces, étaient sur le point de capituler, lorsque Sadit, qui avait opéré sa jonction avec les troupes impériales, parut enfin et contraignit les Mahrattes de s'éloigner; mais ayant cru devoir rester à Delhi, Dowran et le vizir, chargés de poursuivre l'ennemi, achetèrent lâchement sa retraite. Sadit, lorsqu'il connut cet infâme marché, retourna sur-le-champ dans sa province. C'était Nizam, qui, pour achever de se rendre indépendant, avait lâché les Mahrattes sur les terres de l'empire. Le monarque, qui osait à peine le traiter en sujet, le supplia de venir l'éclairer de ses conseils; Nizam se rendit à ses pr ères. Il comptait s'emparer, du moins en grande partie, du pouvoir; mais Dowran, soutenu par un puissant parti, l'abreuva de tant de dégoûts et d'humiliations, que Nizam, dans son dépit, se lia avec Sadit-Khan, et tous deux s'accordèrent à réclamer le secours de Nadir, que ses talents militaires et son audace avaient élevé sur le trône de Perse. Celui ci, entraîné par l'appât de l'immense butin qu'il comptait recueillir, se mit en marche au printemps, à la tête de quatre-vingt mille cavaliers, et se rendit maître de la province de Caboul. Il poursuivit son chemin, et parut dans les plaines de Karnal, à trente lieues de Delhi. Mahomet-Shah, ayant sous ses ordres Nizam, Sadit et Dowran, vint attaquer les Persans; il avait une armée qui n'était formidable que par le nombre. On combattit. Les Mongols subirent une éclatante défaite : trente mille périrent dans l'action, et l'empereur, consterné, chargea Nizam de traiter avec le vainqueur; mais Nadir refusa d'exécuter les conventions qu'il avaient signées, et le malheureux Mahomet résolut d'aller en personne trouver le vainqueur. Introduit auprès de Nadir, il convint de payer six cents millions. Cinq jours après, les deux monarques entrèrent à Delhi. Les habitants furent frappés d'énormes contributions, dont le paiement, exigé avec une rigueur inouie, fit éclater une sédition. Le peuple égorgea quelques centaines de personnes, et Nadir, pour les venger, livra la ville à la rage de ses soldats. Le massacre fut horrible, et ne cessa que lorsque Nadir se fut laissé toucher par les humbles supplications de Mahomet, qui vint se jeter à ses pieds. Le carnage s'arrêta, mais la population de Delhi fut dépouillée de tout ce qu'elle possédait. Nadir fit épouser à l'un de ses fils une princesse mongole, la petite-fille d'Aureng-Zeb, et retourna en Perse chargé de dépouilles de toute espèce, s'élevant à deux milliards de notre monnaie (1).

Après le départ de ce conquérant, l'empereur tomba sous le joug de Nizam, qui, soutenu par les Mahrattes, ses alliés, n'avait à craindre aucune rivalité dangereuse; l'empire commençait d'ailleurs à tomber en dissolution. Nous avons vu que Soujah régnait par le fait dans le Bengale; à sa mort, qui arriva à l'époque de l'invasion de Nadir, un de ses ministres, Allaverdi, se rendit maître du Bahar, du Bengale et d'Orissa. De son côté, Niazm régnait dans le Décan, et des tribus, venues jadis de l'Afghanistan, et appelées Rohillas, s'étaient créé, entre Delhi et Lahore, une petite souveraineté indépendante, et que nous verrons, par la suite, jouer un grand rôle dans les affaires de l'Indostan. Cet état de choses faisait éclore chaque jour de sanglantes collisions, qui faisaient couler le sang et épuisaient les ressources des habitants; enfin, en 1747, Nadir ayant été assassiné dans la Perse, où il avait remplacé sur le trône la race des Sophis, un chef afghan, qui servait sous ses enseignes, s'étant saisi des trésors du monarque, rassembla bientôt une armée avec laquelle il envahit les possessions du Mongol. Achmet-Abdallah, on l'appelait ainsi, parvint jusqu'auprès de Lahore, et le monarque, à la nouvelle de cette invasion, fit partir son fils pour combattre les Afghans. Son vizir, Kammir, avait le commandement; il fut tué par un boulet avant le combat, qui fut cependant livré et qui se décida en faveur des Mongols. Abdal-

(1) Voir les détails de cette expédition dans l'*Histoire de Perse* qui fait partie de ce volume.

MCD 2019

lah fut tué et ses soldats repassèrent en désordre le Nilab. La nouvelle du trépas de son vizir fut la cause ou le prétexte de la mort de l'empereur, qui expira tout-à-coup, en proie à des convulsions qui firent soupçonner qu'il avait péri par le poison [1748]. Quoi qu'il en soit, ce prince, qui occupa le trône vingt neuf ans, n'influa que bien peu sur les révolutions qui signalèrent cette époque; son esprit cependant était cultivé, il avait de la bravoure; mais ces qualités ne purent balancer la faiblesse et l'irrésolution de son caractère, qui ne lui permirent pas de dominer les événements; aussi, quoiqu'il occupât la première place, il ne joua jamais qu'un rôle secondaire et peu honorable pour un souverain.

La décadence de l'empire mongol fut favorable à l'ambition des puissances européennes qui cherchaient à s'établir dans l'Indostan pour exploiter les immenses richesses de cette contrée. Nous avons déjà tracé dans une rapide esquisse l'histoire des établissements fondés par les Portugais et les Hollandais; nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur les tentatives faites par les Anglais et les Français pour fonder leur domination dans ce beau pays. Les premiers, dans le courant du dix-septième siècle, avaient créé une compagnie qui entretint un envoyé à la cour de Delhi. Cet habile diplomate obtint pour ses compatriotes de grands priviléges; en effet, ils eurent la permission d'ouvrir des comptoirs à Surate, à Hamedabad, à Agra, à Serampour, à Calicut, à Masulipatan et sur plusieurs autres points du littoral. Mais la révolution qui conduisit Charles Ier à l'échafaud ruina la compagnie des Indes; elle commença à se relever sous Cromwell, et quand Charles II monta sur le trône, ayant épousé l'infante de Portugal, il reçut pour dot l'île de Bombay, qui possédait un excellent port. Le monarque céda cette possession à la compagnie, et bientôt Bombay compta dans ses murs près de cent mille habitants et des manufactures qui tissaient la soie et le coton. Mais cette prospérité fut compromise et presque détruite par la folle conduite d'un gouverneur nommé Child, qui saisit des vaisseaux mongols. Aureng-Zeb envoya assiéger Bombay, dont la compagnie prévint la destruction à force d'argent; mais elle perdit toute son influence auprès d'Aureng Zeb. Une autre association anglaise avait fondé Madras, qui ne tarda pas à se peupler et a s'enrichir; puis, les deux compagnies s'étant réunies, bâtirent Calcuta sur les bords de l'Hougli, l'un des bras du Gange. Cette cité devait devenir le chef-lieu des établissements anglais, et c'est là que réside aujourd'hui, au milieu d'une population de six cent mille âmes, le gouverneur général, qui tient entre ses mains les destinées de la plus belle partie de l'Asie.

Les Français avaient aussi, sous Henri IV, formé une compagnie des Indes, qui avait obtenu peu de succès dans ses opérations. Richelieu essaya vainement de la ressusciter; elle ne reprit la vie que sous le ministère du grand Colbert, qui donna à la compagnie de nouveaux réglements et de nouveaux priviléges. Celle-ci bâtit dans le Guzarate une ville qui devait être le chef-lieu des comptoirs français dans l'Inde; c'était Surate. Cette cité s'agrandit en peu de temps, et devint le centre d'un riche commerce; mais elle fut encore surpassée par Pondichéry, où l'on transféra, en 1699, le siége du gouvernement. Un agent de la compagnie, nommé Martin, avait été le véritable fondateur de cette ville, dont il avait acheté l'emplacement au radjah de Vizapour. Néanmoins, dans les dernières années de Louis XIV, les affaires de la compagnie commençaient à péricliter; elle reprit un éclat passager à l'époque du système de Law, qui fit éprouver une révolution complète aux finances de la France. En 1735, un homme habile, Dumas, nommé gouverneur général, obtint de Mahomet-Shah la permission de battre monnaie, et acquit le territoire de Karical. Le nabab de la province d'Arcate ayant été tué dans une bataille, lorsqu'il voulait établir sa domination sur une partie de la côte du Malabar, sa veuve et ses principaux partisans vinrent chercher un asile à Pondichéry. Dumas refusa de les livrer aux Mahrattes. Le fils de ce prince, dans l'effusion de sa reconnaissance, conféra à Dumas la dignité de nabab, qui devait être transmise à ses successeurs

MCD 2019

dans le gouvernement de Pondichéry. Un ancien armateur, nommé Dupleix, eut le commandement après Dumas; il avait long temps navigué sur les côtes de l'Indostan, et fait d'heureuses spéculations qui l'avaient enrichi. Dès qu'il fut en possession du pouvoir, il voulut devenir conquérant, et ses habiles intrigues, appuyées par un caractère énergique, le rendirent un moment l'arbitre des princes Indous, ses voisins. Un autre homme, non moins intrépide et non moins entreprenant, La Bourdonnais, commandait à l'Ile de-France et pouvait donner d'utiles secours à Dupleix; mais la jalousie les arma l'un contre l'autre. La Bourdonnais avait assiégé la ville de Madras, qui appartenait à la compagnie anglaise, et il l'avait contraint de capituler; Dupleix ne voulait pas reconnaître ce traité, malgré ses avantages, et fut cause que la flotte de son rival fut ruinée par un ouragan. La Bourdonnais, poursuivi par les accusations de Dupleix, fut jeté dans les cachots de la Bastille, dont il ne sortit que pour mourir. Attaqué à son tour dans Madras, Dupleix força les assiégeants à se retirer, après leur avoir fait éprouver de grandes pertes. Mêlé à toutes les querelles politiques des petits souverains qui s'étaient divisé l'empire mongol, Dupleix devint maître par le fait de la province du Carnatic, et se fit confirmer cette concession par le fantôme d'empereur qui régnait à Delhi. Cependant le cabinet de Versailles, intimidé par les menaces de l'Angleterre, rappela Dupleix, dont il paya les services par la persécution et l'oubli; un arrangement conclu à cette époque fit cesser la guerre que se faisaient les deux compagnies.

Revenons maintenant à l'histoire de la monarchie fondée par Baber; elle avait alors pour chef le prince Achmet, fils de Mahomet-Shah, qui était mort sur le trône, en 1748, après un règne aussi agité que malheureux. Le jeune prince fut reconnu sans opposition; mais, entouré de périls, il ne sut ni les vaincre ni les conjurer. Ainsi, quelques mois après son avénement, les Mahrattes, dont il avait invoqué les services, ne se trouvant pas assez récompensés, menacerent de piller Delhi; il fallut que le fils aîné de Nizam, Ghazi-Aldien, les satisfît à ses dépens; en récompense il se fit nommer soubah du Décan, à la place de son frère, qui venait mourir, et il s'empara de toute l'autorité. Nous avons vu qu'un chef afghan, nommé Abdallah, était venu, à la tête d'une armée, jusqu'aux portes de Lahore, et qu'il avait été tué dans un combat; mais ses compatriotes, dispersés un moment, s'étaient ralliés et s'efforçaient de s'établir dans le Penjab. De leur côté, les Sikhs n'étaient ni moins turbulents ni moins redoutables. L'empereur, obligé de se défendre contre tant d'ennemis, n'avait pas moins à craindre de la part de ses amis, qui ne le servaient qu'à la condition de commander à sa place. Ce fut ainsi que le monarque se vit réduit à conspirer la perte de Ghazi; mais ce dernier, ayant obtenu la preuve que le prince était d'accord avec ses adversaires, marcha sur la capitale, dont il s'empara. Il fit saisir Achmet, ordonna de lui brûler les yeux, et mit sur le trône un prince qui ne fut plus que son esclave [1755].

Le nouveau souverain, qui prit le titre d'Aloumghire II, se lassa bien vite de vivre sous la tutelle de Ghazi; il intrigua contre son vizir, qui lui fit éprouver en partie le même traitement qu'il avait infligé à son père. En effet, il le retint prisonnier dans la citadelle de Delhi, et se chargea de remplir toutes les fonctions de la royauté. Mais des hordes nouvelles, sorties de l'Afghanistan, vinrent fondre sur Delhi; le vizir avait marché à leur rencontre. Abandonné sur le champ de bataille, il tomba entre leurs mains. Ces barbares s'emparèrent de Delhi, qui fut livré au pillage durant deux mois entiers. Le vizir, qui avait obtenu la confiance et l'amitié du chef afghan, reprit la direction des affaires, et le malheureux empereur resta dans la captivité. Le chef des Afghans, Abdallah, était retourné dans le Caboul pour repousser une attaque des Persans, et revint de nouveau dans l'Indostan. Ghazi s'étant montré peu fidèle aux promesses qu'il avait faites à Abdallah, appela les Mahrattes à son aide. Persuadé d'ailleurs que c'était le monarque qui avait mandé les Afghans, il le fit assassiner, et proclamer

MCD 2019

un petit-fils de Kambouksch, sous le nom de Jéhaoun II. Cependant Ghazi, n'osant pas attendre l'arrivée d'Abdallah, se réfugia chez les Jauts, tandis que son adversaire s'empara de sa capitale, qu'il frappa d'une énorme contribution. Les habitants se soulèvent, on les massacra; le carnage dura huit jours. Alloumghire avait un fils, Ali Goher, qui avait trouvé un asile auprès du soubah d'Oude, qu'il avait bientôt quitté, pour aller demander des secours au gouverneur d'Allahabah; ayant obtenu quelque succès, et se voyant à la tête de soixante mille hommes, il se fit proclamer empereur à Patna, et prit le nom de Schah-Alloum [1761].

Sur ces entrefaites, on vit paraître snr la scène un homme qui, de simple munitionnaire, s'éleva, par son talent et son audace, au commandement des troupes anglaises; nous voulons parler de Clive, qui assura à son pays la suprématie dans l'Inde. Souradjah-Dowla, soubah du Bengale, qui se méfiait de l'ambition des Anglais, leur ayant cherché querelle, vint assiéger Calcutta à la tête de cinquante mille hommes. Il se rendit maître de cette ville, et voulut forcer la garnison à lui livrer les trésors de la compagnie. Alors il fit enfermer cent quarante-six hommes dans une chambre de vingt pieds carrés. C'était à l'époque la plus chaude de l'année; cent vingt-trois de ces malheureux expirèrent dans cette nuit fatale. Clive se mit en campagne pour venger ses compatriotes, il reprit Calcutta; et comme la guerre venait d'éclater entre l'Angleterre et la France, Chandernagor, après Pondichéry le plus bel établissement de cette dernière puissance dans l'Inde, fut pris et ruiné. Les vainqueurs ne laissèrent que des décombres. Le soubah, à la nouvelle de la chute de Chandernagor, courut au-devant des Anglais et les rencontra dans les champs de Plassey; Clive n'avait que trois mille hommes et dix pièces de canon, tandis que son adversaire s'avançait à la tête de cinquante mille hommes de pied et de vingt mille chevaux. Mais son vizir Jaffar-Ali-Khan avait traité secrètement avec les Anglais, qui lui avaient promis le trône; il trahit son maître, dont les soldats mal dirigés furent mis en déroute. Le prince vaincu se jeta dans une barque sur le Gange, et alla demander un asile et des vivres à un fakir, dont la cabane était située sur les bords du fleuve; cet homme avait jadis été maltraité par les ordres du soubah, il résolut de se venger, et le livra à ceux qui le poursuivaient. Dès qu'il sut que le soubah était arrêté, Miran, fils de Jaffar, accourut et le poignarda. Pour prix de sa trahison, Jaffar hérita de la souveraineté de Souradjah Dowla, et confirma aux Anglais la possession de Calcutta, ainsi que tous les priviléges qu'ils avait obtenus précédemment: puis il paya une contribution, se montant à la somme de soixante-huit millions de francs. La mort tragique de Dowla aurait entraîné la ruine des Français, dont il était l'allié, sans les succès du marquis de Bussy, qui soutint l'honneur des armes de sa patrie et tint en échec la fortune de Clive. Mais sur ces entrefaites, arriva en qualité de gouverneur-général dans l'Inde, le comte de Lally, brave Irlandais, qui n'avait aucune des qualités nécessaires au commandement suprême. Jaloux de Bussy, il le fit rappeler, et, s'abandonnant à la fougue de son caractère, il entreprit de chasser les Anglais de la péninsule; il emporta d'assaut le fort Saint-David, mais il échoua devant Madras, dont il abandonna le siége avec tant de précipitation qu'il laissa à l'ennemi tous ses équipages et jusqu'à ses blessés (1759). Bref, il ne resta aux Français que Pondichéry; cette belle ville, qui renfermait une population nombreuse et d'immenses richesses, car elle était devenue le centre de notre commerce dans ces parages, tomba au pouvoir des Anglais après une défense de sept mois. Les vainqueurs détruisirent de fond en comble cette belle cité; en effet, ils employèrent plusieurs mois à démolir tous les édifices publics et toutes les maisons particulières. A dater de cet évènement, la puissance des Français déchut dans l'Indostan de jour en jour, et s'éclipsa pour jamais (1).

(1) A son retour en France, Lally, condamné à mort, périt sur un échafaud; mais ce n'était point un traître, c'était seulement un chef violent et inhabile

MCD 2019

L'empire, qui venait d'échoir à Shah-Alloum, était miné de toutes parts; le Bengale appartenait aux Anglais, le centre de l'Indostan était sous le joug des Mahrattes, et dans les provinces du nord campaient les Sikhs, les Rohillas et les Afghans ou Abdallis; la province d'Oude, gouvernée par Soujah Dowla, n'appartenait plus que de nom au monarque. Soujah, décoré du titre de vizir, faisait parler et agir le prince au gré de sa politique, et il le força de déclarer la guerre à la Grande-Bretagne, à qui le soubah voulait arracher le Bengale; en conséquence, le vizir se mit en campagne (1764) avec une armée qui n'était menaçante que par le nombre; mais les Anglais, s'étant retranchés dans leur camp, ne purent être entamés, et la saison des pluies vint suspendre les hostilités. L'empereur, fatigué des mépris de son ministre, essaya d'intéresser à son sort le conseil de Calcutta, qui repoussa ses offres; la guerre reprit avec plus de fureur, et les Mongols, mis en déroute dans les champs de Bouxar, laissèrent Soujah Dowla sans armée; il prit alors le parti de se soumettre, et conclut avec les vainqueurs un arrangement par lequel il s'engageait à payer douze millions; il demeurait vizir et rentrait en possession de ses États; le même traité assignait à l'empereur Shah Alloum, pour résidence la ville d'Allahabad, où il serait placé avec une garde composée de troupes anglaises, ayant pour mission de veiller à la sûreté de sa personne. Le monarque, par reconnaissance, leur concéda le dewanny du Bengale, du Bahar et de l'Orissa, c'est-à-dire le privilége exclusif de déterminer la quotité de l'impôt et d'en faire le recouvrement. Le faible prince, après avoir habité cinq ans l'Allahabad, entreprit de recouvrer Delhi, et, sur le refus des Anglais, il prit à son service trente mille cavaliers Mahrattes, avec lesquels il rentra dans sa capitale, alors au pouvoir d'un certain Zabétah-Khan, qui s'enfuit au-delà du Gange (1772). Les Mahrattes ne tardèrent pas à exiger le retour de Zabétah. Le soubah d'Oude, Soujah Dowla, qui avait été vaincu et rétabli dans sa principauté par les Anglais, étant mort en 1775, son fils et son successeur Azof-al-Dowla céda à ces derniers Bénarès et le pays environnant; ainsi le Bengale tout entier passa sous leur domination. Shah-Alloum, établi dans sa capitale, n'avait pas recouvré plus d'indépendance; les omrahs prétendaient le soumettre à leurs volontés; enfin, l'un d'eux, pour contenir ses rivaux, réclama l'appui de Scindiah, chef des Mahrattes de Malawa, qui vint sur-le-champ à Delhi. Ce dernier assigna au Mongol un traitement mensuel de soixante mille roupies, mais il l'entoura d'une garde Mahratte. Les habitants de Delhi et des villes qui reconnaissaient encore l'autorité du descendant d'Akber purent encore vivre cinq ans en paix; mais, se trouvant humiliés d'obéir à un étranger, ils soupiraient après une révolution qui devait les débarrasser des Mahrattes. En effet, les Radjepouts chassèrent Scindiah, et le contraignirent de se renfermer dans sa principauté.

On se rappelle que Zabétah avait voulu se rendre indépendant; or, il appartenait à l'une des tribus des Rohillas; il venait de mourir laissant un fils, appelé Gholamoun-Caudir. Lorsqu'il sut ce qui se passait dans la capitale, et qu'elle venait d'être abandonnée par Scindiah, Caudir parut tout-à-coup aux portes de Delhi, qui lui furent livrées par le nazir ou surintendant du palais, dont il avait acheté la trahison. Il força l'empereur de lui décerner le titre d'émir des omrahs, qui lui donnait le commandement des troupes; puis il s'unit avec un certain Ismael-Beg, autre chef de Rohillas. Tous deux étaient aussi féroces que cupides; ils commencerent à presser Shah-Alloum de trouver de l'argent pour payer leurs troupes. Ne pouvant obtenir ce point par des sollicitations, ils se rendent au palais, suivis d'une bande de sicaires, et demandent une audience au monarque, auquel ils renouvellent la même demande; alors ils l'arrachent brutalement du trône où il était assis, ils y placent un prince de la famille royale, nommé Bedar Boukt, qu'ils avaient amené, et jettent dans un cachot l'empereur et tous les siens, sans même épargner les femmes et les enfants. Ils se livrent ensuite aux recherches les plus minutieuses pour arracher aux victimes

MCD 2019

tout ce qu'elles possédaient: on fouilla les meubles et tous les lieux les plus secrets; les princesses et les femmes du harem furent contraintes de livrer leurs joyaux et jusqu'à leurs parures; et pour les forcer à découvrir où étaient cachés les trésors de Shah-Alloum, on les traînait en sa présence et on les fouettait jusqu'à ce que leurs chairs tombassent en lambeaux. Les omrahs, les banquiers et les marchands furent à leur tour livrés aux mêmes tortures, pour leur faire payer les sommes auxquelles Caudir les avait imposés. Ce misérable, pour satisfaire son insatiable avarice, finit par enlever dans le palais du prince jusqu'aux dorures qui décoraient les appartements, et il mit le comble à ses violences par un dernier crime qui surpassait tous les autres; il entra dans la prison de Shah-Alloum, et, l'ayant fait terrasser par les hommes qui l'accompagnaient, il lui creva les yeux avec son poignard (1788); il avait même prescrit de faire subir le même traitement à tous les membres de la famille impériale; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Gorgé d'or, l'infâme Caudir se plongea dans les voluptés et célébra son triomphe par des orgies; mais le châtiment ne se fit pas attendre. Quatre jours après que l'empereur eut été privé de la vue, l'avant-garde de Rana-Khan, envoyée par Scindiah, parut aux portes de Delhi.

Sur ces entrefaites, Ismael-Beg avait quitté la capitale, et Caudir apprit qu'il s'était joint aux Mahrattes; dans sa rage, il fit entasser dans une barque tous les enfants de Shah-Alloum pour les mener à sa suite, et, se faisant ouvrir les portes de la prison de l'empereur, il s'emporta jusqu'à le frapper, et lui declara que si lui, Caudir, succombait, il ferait tuer tous les enfants de Shah-Alloum; puis il sortit, et fit mettre le feu à la citadelle et au palais. Dès qu'il eut abandonné Delhi, Rana-Khan y pénétra assez à temps pour éteindre les flammes qui allaient consumer Shah-Alloum, auquel il prodigua les soins les plus attentifs. Il se mit sur-le-champ à la poursuite des Rohillas et de leur chef, qui avait été se renfermer dans la ville de Mhirta. La place fut investie par les Mahrattes, qui livrèrent un assaut meurtrier; mais Caudir, dès le soir même, quitta furtivement la ville sur un cheval; il avait avec lui une cassette remplie de diamants, et qu'il avait attachée à l'arçon de sa selle; après une heure de marche, le coursier du fugitif s'abattit, et Caudir, blessé par la chute, resta sans mouvement, tandis que le cheval, qui s'était relevé, reprit sa course en emportant la cassette (1). Son maître fut secouru par des passants; mais, ayant été reconnu, on le conduisit au camp des Mahrattes; Rana-Khan l'enferma dans une cage de fer, et l'exposa aux regards de la multitude. Quand ce misérable fut resté assez long-temps en butte à tous les outrages, on lui coupa les bras et les jambes, le nez et les oreilles, et on le laissa lentement expirer. Quant au nazir qui avait ouvert à Caudir les portes de Delhi, il fut écrasé sous les pieds d'un éléphant. Scindiah rendit le sceptre à Shah-Alloum, c'est-à dire qu'il lui restitua le titre et les insignes du pouvoir suprême; ainsi tomba, pour ne plus se relever, l'empire mongol; car à dater de ce jour le souverain, dépouillé du commandement, reçut les ordres d'un chef mahratte, et finit par mourir esclave et pensionnaire des Anglais.

Cependant ces derniers avaient encore en tête des rivaux redoutables, parmi lesquels se faisaient remarquer Tipou-Zaeb, fils et héritier du roi de Mysore. Son père Hider-Ali s'était élevé au rang suprême par ses talents; il avait balancé la puissance britannique. Tipou, héritier de la haine que son prédécesseur portait aux Anglais, cherchait partout des alliés; il envoya des ambassadeurs à Versailles (1788), mais déjà commençaient à paraître les premiers symptômes de la révolution, et les grands événements qui survinrent ne permirent pas à la France de donner des secours au monarque de Mysore. Celui-ci soutint seul la guerre contre les Anglais, qui menacèrent deux fois sa capitale; vaincu, il fut contraint de demander la paix, mais on lui enleva le tiers de ses provinces,

(1) Le cheval et la cassette tombèrent au pouvoir d'un officier français, au service de Scindiah, qui, satisfait d'un aussi riche butin, le mit en sûreté en repassant en Europe.

MCD 2019

et il paya soixante-quinze millions à ses adversaires (1793). Le sultan demeura dans le repos jusqu'à l'époque de la conquête de l'Égypte; alors le général Bonaparte lui écrivit et lui fit de magnifique promesses; en même temps trois cents Français venus de l'Ile-de-France offrirent à Tipou leurs services. Il reprit les armes; mais la politique anglaise avait acheté la neutralité des Mahrattes, et une armée à laquelle se joignirent les troupes du soubah du Décan envahit le Mysore. Tipou fut réduit à se retirer à Serangapatam, sa capitale, et soutint un siége de deux mois. Enfin, les assaillants ayant donné l'assaut (4 mai 1799), Tipou se fit tuer sur la brêche, et ses États, dont les vainqueurs s'adjugèrent la meilleure partie, furent donnés à un prince indou placé sous la protection de la compagnie. Il restait à détruire la puissance des Mahrattes: deux chefs de cette nation, Scindiah dont nous avons déjà parlé, et Holkar, étaient les plus puissants; ils subirent plusieurs défaites, et moururent tous deux dans les dernières années du dix-huitième siècle.

Nous avons dit que la confédération des Mahrattes se composait de plusieurs tribus, reconnaissant pour directeur suprême le Peischouah. Mais des divisions fomentées par les Anglais ayant contraint ce prince à se jeter dans leurs bras, ceux-ci profitèrent avec tant d'habileté de cet incident, que les Mahrattes, qui depuis cinquante ans avaient régné dans l'Inde, devinrent sujets à leur tour. Bref, la compagnie anglaise est parvenue à soumettre à sa domination presque toute la Péninsule. L'empereur, Shah-Alloum, dernier descendant de Baber, mourut à Delhi, en 1806 : il était âgé de quatre-vingt deux ans. Le gouverneur général fit couronner son fils Akbar. Aujourd'hui un souverain mongol réside encore à Delhi, on frappe la monnaie à son effigie, ses titres sont toujours en tête des ordonnances de la compagnie, qui est elle-même le grand-amiral du grand Mongol; mais ce monarque habite un palais ruiné, dont il ne peut sortir sans la permission de son capitaine des gardes, qui est anglais. La pension qu'on daigne lui payer suffit à peine à ce fantôme de roi pour payer ses dépenses personnelles, et pour fournir à l'entretien des princes de sa famille, qui habitent la demeure impériale, et n'ont d'autres revenus que ce qu'il peut leur allouer. Si la politique anglaise, depuis quarante ans, persiste à jouer cette comédie, c'est que le peuple indou, dans sa profonde ignorance, est encore dupe des apparences, et se console de son esclavage par un simulacre d'indépendance. Quoi qu'il en soit, la compagnie tient à ses gages une foule de radjahs qu'elle a dépouillés, faisant aux uns des pensions considérables, aux autres de véritables aumônes; car, quelques-uns de ces petits princes croupissent dans un état voisin de la misère. On en jugera par la relation suivante, due à l'évêque de Calcutta, qui avait entrepris, en 1824, la visite de son diocèse.

« Le 18 juin, dit M. Heber, on nous proposa de visiter le fils du radjah Hissen-Chund; on nous conduisit dans une vaste construction, qui évidemment avait été jadis un grand palais; elle avait des tours, de longs corridors en arceaux gothiques, couverts de lierre, d'ivraie, sans toîture, et de l'aspect le plus mélancolique. Devant moi, je ne vis rien qui pût servir d'asile à des êtres humains; deux ou trois vaches broutaient le gazon qui couvrait en partie les ruines, et j'en vis une qui était grimpée sur le sommet d'une tour, pour y prendre les graminées dont elle était couverte. A ses pieds se trouvait une inscription brisée, et l'affût d'un vieux canon. La nuit s'approchait; les chakals, dont les cris commençaient à se faire entendre, semblaient les maîtres naturels de ce désert. Ici, nous fûmes reçus par deux enfants, qu'on nous présenta comme les arrière-petits-fils du radjah Hissen-Chund, et qui nous invitèrent avec politesse, en persan (c'est la langue diplomatique de l'Inde), à entrer dans la demeure de leur père. Je ne témoignai aucune surprise de leur apparence de misère; et je dis aux enfants que j'avais entendu parler de l'ancienne splendeur de leur famille, et que je serais content de présenter mes devoirs à leur père. Aussitôt ils me conduisirent par un escalier très-raide, construit dans l'épaisseur du mur d'une tour. A l'entrée d'une chambre voûtée et sans

MCD 2019

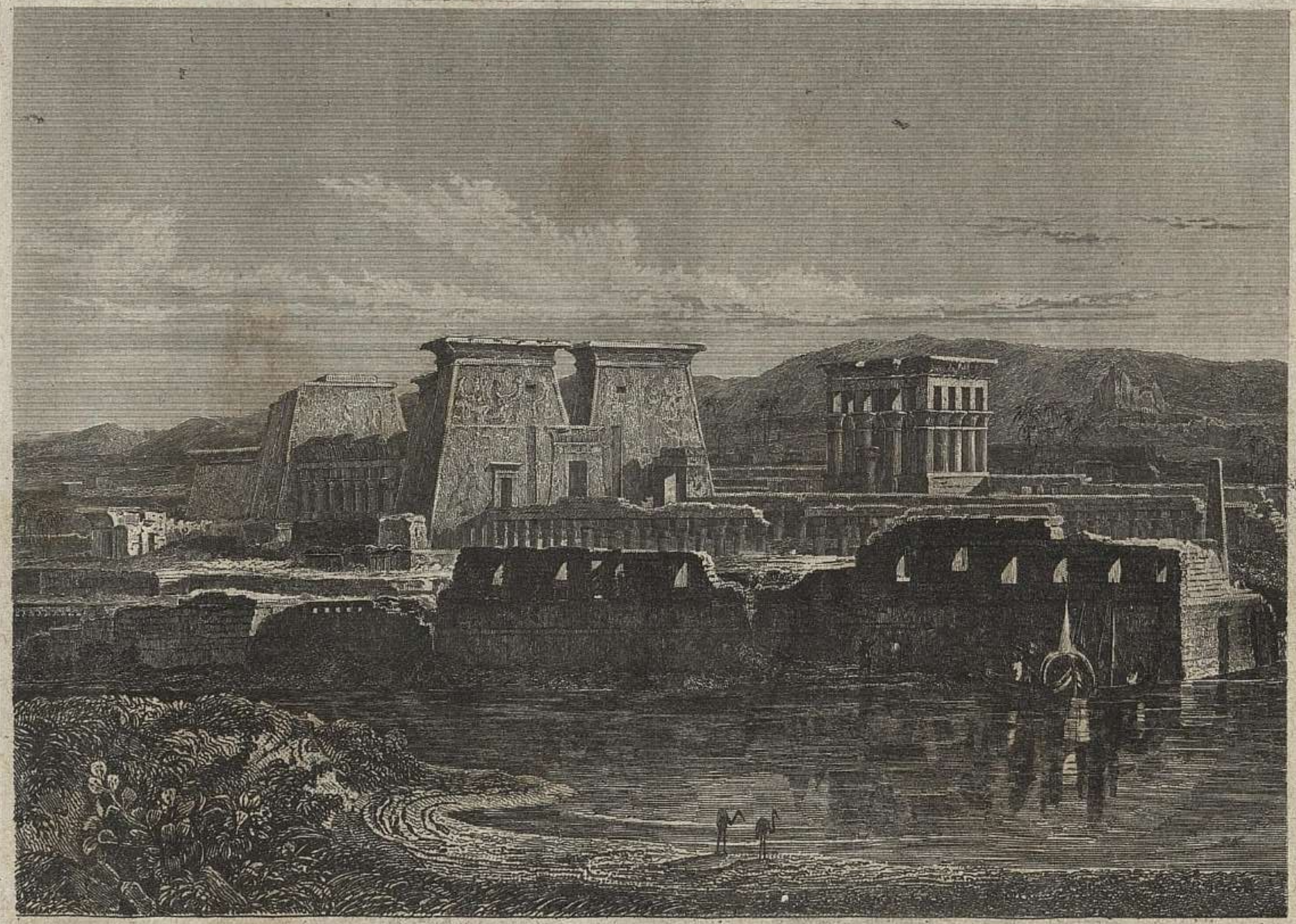
meubles, nous fûmes reçus par le radjah Omé-Chund, petit homme épais, d'environ quarante-cinq ans, d'un teint assez clair; il n'avait d'autre vêtement que la ceinture et que le cordon des brahmines, et ne se distinguait de ses vassaux que par les larges laches de charbon, de vermillon, de feuilles d'or, dont son front était peint. Ses enfants nous avaient devancés, et ils avaient fait leurs dispositions pour nous recevoir en audience solennelle. Son trône consistait en une sorte de matelas, sur lequel, avec une innocente ostentation, il avait étalé quelques bijoux, une montre d'or, une boîte de bétel. Deux vieilles chaises à bras avaient été disposées pour moi et mon compagnon. Les jeunes enfants du prince étaient assis à sa droite, et ses domestiques, entièrement nus, se tenaient derrière lui, les bras ployés dans une attitude respectueuse. J'avoue que je fus ému à la vue de la pauvreté d'une famille jadis si puissante; et je lui témoignai plus de respect que je ne l'aurais probablement fait, si sa salle d'audience eût eu un aspect moins misérable. Il fut très-satisfait quand je l'appelai maha-rajah (grand roi), comme s'il eût encore régné, et il accueillit ce compliment par un sourire et une inclination profonde. Après quelques allusions obligeantes que je fis sur l'ancienne puissance de sa famille, je pris congé de lui, escorté jusqu'à la porte d'entrée par ses deux fils, et jusqu'au fleuve par un vieillard qui se disait le chambellan du rajah, et qui, par son obséquieuse politesse, son respect pour la famille de son maître, ses excuses sur l'état où nous avions trouvé la cour, complétait le tableau de cette grandeur déchue »

Toutefois la confédération des Siks n'a pas encore subi le joug des Anglais; son chef, Runjeet-Singh, qui résidait à Lahore, possédait une armée de cent mille hommes et disciplinée à l'européenne par un Français. Mais cet officier, le général Allart, est mort en 1839, Runjeet-Singh l'a suivi dans la tombe, et le royaume que laisse le radjah, privé de la main puissante qui le dirigeait, deviendra bientôt la proie de la compagnie anglaise. Le seul ennemi que cette dernière ait à craindre, c'est la Russie, qui, toute-puissante à la cour de Perse, menace d'envahir l'Indoustan : déjà même elle a excité le souverain de Téhéran à disposer du trône de Caboul; mais une armée anglaise est venue chasser le protégé du monarque persan pour mettre à sa place un prince dévoué à la puissance britannique.

Nous terminerons cette histoire par quelques détails sur les provinces de l'Indoustan possédées par la compagnie. Son empire forme trois présidences désignées sous le nom de Calcutta, Madras et Bombay, qui renferment une population de quatre-vingt millions d'hommes, et fournissent un revenu de cinq cent trente millions; elle possède encore des Etats vassaux, au nombre de vingt-sept, où l'on compte trente-trois millions d'habitants. Les chefs de ces États ont auprès d'eux un résident anglais et un corps de troupes de la même nation. Quant aux empires qui confinent à l'Indoustan, ils sont hors d'état de nuire; le plus puissant était le royaume d'Ava ou la Birmanie; mais le souverain de ce pays, battu il y a quelques années, s'est vu forcé d'abandonner à ses adversaires la province d'Arracan (1823) et le royaume d'Assam. Ainsi, les Indous sont placés sous la dépendance de la Grande-Bretagne, et ne possèdent plus de nationalité; mais du moins ils sont plus heureux, sous certains rapports, que lorsqu'ils obéissaient à des princes indigènes ou à des chefs musulmans. Les villes et les campagnes ne sont plus, comme jadis, ravagées par la guerre, et les habitants soumis aux exactions les plus criantes; ils jouissent d'une sécurité qu'ils n'avaient jamais connue. Les Anglais leur ont laissé leur culte, leurs usages et respecté jusqu'à leurs préjugés; néanmoins ils les tiennent dans une sorte d'enfance, car les Indous sont écartés de tous les emplois civils et militaires, qui sont entre les mains des Européens : d'un autre côté, ceux-ci ne peuvent posséder dans l'Inde aucune propriété territoriale. Les forces de la compagnie se composent de soldats indous appelés cypayes; mais toutes les places d'officiers sont remplies sans exception, par des Anglais. Au reste la conquête de l'Indoustan est une nouvelle preuve des prodiges que peuvent opérer le courage

MCD 2019

MCD 2019



Pl. 37.

MONUMENTS EGYPTIENS.

EGYPTE.

Léonce Thuillier Sculpt.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

MCD 2019

et la politique quand ils concourent tous deux au même but. C'est ainsi qu'autrefois les Romains avaient conqnis le monde civilisé et l'avaient rangé sous leurs lois durant plusieurs siècles. Les Anglais ont accompli de nos jours la même tâche dans l'Indostan; mais on ne peut prédire avec certitude si l'œuvre qu'ils ont élevé avec tant de peine durera autant que l'empire fondé par les descendants de Romulus.

En effet, la Russie fait chaque jour de nouveaux progrès, qui la rapprochent de l'Indus et du Gange, et ses bataillons apparaîtront peut-être prochainement dans les mêmes lieux où triomphèrent jadis tant de conquérants, depuis le grand Alexandre jusqu'au féroce Nadir. En outre, la civilisation, qui assiége de tous côtés l'Orient, a déjà pénétré dans les hautes classes de l'Indostan, et le gouvernement anglais s'est vu forcé d'enchaîner la liberté de la presse, dans la crainte qu'elle ne semât dans le cœur des habitants des germes de sédition. N'oublions pas non plus que la France est rentrée en possession de Pondichéry et de Chandernagor, et quoique ces places, toutes démantelées par la politique jalouse et inquiète du cabinet britannique, ne puissent opposer une résistance sérieuse, cependant elles donnent aux Français droit de cité dans la péninsule indoue, et le jour peut se lever où ils interviendront, comme au temps de Dupleix, dans les affaires du pays. Quoi qu'il en soit de l'avenir, les Anglais rendent du moins leur domination utile, leurs investigations percent de plus en plus le mystère qui couvrait l'histoire ancienne de l'Inde; et d'infatigables érudits, examinant avec une patience intelligente les édifices encore debout, déchiffrant les manuscrits, interrogeant les inscriptions, ont déjà procuré à l'histoire, à l'archéologie, à la philologie une ampie moisson de documeuts précieux (1), dont la science s'est enrichie.

(1) Deux peuples, les Portugais et les Danois, ont encore quelques possessions dans l'Indostan. Les premiers ont conservé dans le Guzarate la forteresse de Diu et Goa jadis si riche et si puissante. Les seconds ont dans la province de Carnate, Tranquebar, qui contient vingt mille habitants. Ils sont encore les maîtres de la ville de Serampour dans le Bengale.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'INDE.

MCD 2019

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE ANCIENNE

DE

L'ÉGYPTE.

L'histoire de cette contrée si célèbre se perd dans la nuit des temps, et l'on y compte de nombreuses dynasties, qui ont eu des jours de gloire et de splendeur. Les monuments de cette terre, du moins quelques-uns, ont précédé l'apparition du christianisme de plus de trois mille ans : leurs ruines sont l'objet des plus doctes controverses des archéologues, et, quand on peut les arracher au sol sous lequel elles sont ensevelies, elles deviennent les plus beaux ornements des capitales de l'Europe moderne : elles embellissent nos places publiques comme elles enrichissent nos musées. L'Égypte, pour avoir produit tant de merveilles, renferme donc un vaste territoire et une immense population ? Loin de là, « l'Égypte est une vallée que le Nil » arrose après l'avoir en partie formée, et » que resserre, à droite comme à gauche, » la stérile immensité des déserts (1). » Sa population est d'environ quatre millions trois cent quarante mille quatre cents ; elle n'a, en tout, que trente villes, trois mille quatre cent soixante-quinze villages, et six cent soixante-quatre mille maisons. Mais, renfermée dans des limites aussi étroites, l'Égypte a donné au monde le spectacle de plusieurs civilisations ; les peuples les plus braves ont été combattre sur cette terre classique, qu'ils ont abreuvée de leur sang : elle est tombée au pouvoir des sectateurs de Mahomet, pour être conquise, après de nombreuses révolutions, par les Français : puis, au moment où j'écris, elle se trouve placée sous les ordres d'un de ces hommes extraordinaires que l'Orient produit quelquefois ; elle a pour souverain Mohamed-Ali, qui, après l'avoir d'abord régie comme pacha, en est resté le maître, mais après l'avoir complètement régénérée ; de sorte que l'Égypte est rentrée, après un long détour, dans la civilisation. Avant de présenter une analyse

(1) Malte-Brun *Précis de la Géographie universelle.*

MCD 2019

succincte des faits mémorables dont ce pays a été témoin depuis tant de siècles, et dont les souvenirs se conserveront pour toujours dans la mémoire des hommes, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs l'état actuel où l'a porté le génie de Mohammed-Ali.

Il a divisé l'Égypte en vingt-quatre *naziries*, ou préfectures, dans lesquelles ne se trouvent pas compris le *Caire* et Alexandrie, dont le territoire forme deux juridictions particulières. A la tête de chaque *nazirie* est placé un *nazir*, ou préfet, auquel est confié la police des villes, le cadastre, la division des terres, l'entretien des canaux, enfin tout ce qui concerne l'administration. Les *naziries*, à leur tour, sont subdivisées en arrondissements et en cantons : quant aux arrondissements, ils se trouvent soumis à un *kaïmacan*, instrument des ordres du *nazir*. Le vice-roi, Mohammed-Ali, ne pouvait, sans de grandes ressources en argent, régénérer l'Égypte ; les finances sont donc devenues l'objet tout particulier de son attention, et il est parvenu à élever à près de cent millions les revenus d'une simple vallée. Voici, au reste, le système auquel il a recouru pour la levée des impôts : il a attaché à chaque *nazirie* un *moubasch*, ou inspecteur, qui est toujours cophte de nation, et qui réunit sous ses ordres un certain nombre d'agents, que lui-même a tous choisis. Il a créé dans chaque canton un receveur, qui, aidé par le maire, ou cheik, et par l'arpenteur, lève les contributions : elles sont ensuite expédiées au caissier, ou *seraff*, qui l'adresse au receveur-général de la *nazirie*. Comme le gouvernement du vice-roi est dur et oppressif, et qu'à ces seules conditions des réformes pouvaient être opérées, les soldats jouent un grand rôle dans l'Égypte, régénérée par Mohammed-Ali : aussi a-t-il établi dans chaque *nazirie* un dépôt de la force armée, qui a pour commandant un *haschef*, lequel met ses troupes en garnison dans les diverses localités qui composent la juridiction du *nazir*, qui conserve le pouvoir le plus absolu sur cette même force armée. « Alexandrie, » ajoute M. J. J. H. Huot, « forme, avec son » territoire, un gouvernement particulier, » sous les ordres d'un chef plus important » que les *nazirs*, et d'un pouvoir plus » étendu ; il est à la tête des affaires publiques, » il surveille la navigation, les approvisionnements en bois de construction, et d'autres branches du service public. Toutes » les autorités civiles et militaires lui sont » soumises, à l'exception de plusieurs trésoriers et secrétaires, qui dépendent du ministère des relations extérieures. La haute » administration de l'Égypte est confiée à » des ministres qui rendent compte des affaires au pacha. Ainsi, tout ce qui est relatif à l'état militaire rentre dans le domaine du ministère de la guerre; le ministre des affaires étrangères a dans ses » attributions tout ce qui concerne le commerce ; les finances sont confiées à un ministre appelé *hasnader*, ou trésorier, qui a » sous ses ordres un grand nombre de Cophtes, » d'Arabes et de Syriens ou Grecs, auxquels il confie les différents emplois de son » administration. Le ministère de la justice » comprend tout ce qui se rattache à l'ordre » judiciaire et à l'administration civile : il » est confié au kiaja-bey. Les domaines de » l'État sont sous la surveillance d'une administration qui porte le titre de *rousnamasch ;* mais, depuis que le pacha s'est » emparé, au profit du gouvernement, des » biens qui appartenaient aux mosquées et » aux pauvres, et des fondations de toute » espèce, les fonctions de cet administrateur » se bornent à tenir un compte des dédommagements et des pensions à payer par » l'État, des frais qu'occasionnent les caravanes qui vont à la Mecque, et de ceux » qui concernent le cadastre. »

Mais le vice-roi, dont toutes les réformes n'ont été opérées que grâce aux lumières et aux conseils que lui donnent une foule d'Européens éclairés, a voulu jeter les bases d'une sorte de gouvernement représentatif, tel du moins que pouvait le supporter l'Égypte. Il a donc créé des assemblées provinciales ; il a fait plus, il a voulu qu'un divan général, ou assemblée publique, discutât les affaires publiques : ce divan est formé de cent quatre-vingts députés, qui appartiennent à toutes les provinces ; les délibérations sont

MCD 2019

ouvertes au public, et sans croire, comme l'affirment les admirateurs de Mohammed-Ali, qu'on y parle en toute liberté, du moins est-il vrai que la tyrannie des fonctionnaires publics trouve dans une pareille institution des digues pour la contenir dans ses accès les plus désastreux, car les administrés jouissent du droit de faire parvenir à cette assemblée leurs réclamations. Au reste, c'est en 1829 que l'Égypte a joui, pour la première fois, d'un pareil droit, qui, s'il subsiste de longues années, doit la conduire infailliblement à la liberté.

Le vice-roi actuel a senti la nécessité de s'entourer de lumières, que nous osons appeler *permanentes ;* il a, en conséquence, fondé un conseil-d'État, qui a pour mission de soumettre à un examen attentif les divers changements réclamés par les *nazirs* dans leur juridiction. Le conseil-d'État fait ensuite un rapport au vice-roi, qui prend alors un parti définitif. « Le système judiciaire, » dit M. J. J. N. Huot, « qui, chez les mahométans, est intimement lié au Coran, d'où il » tire même son origine, a subi peu de » changements en Égypte ; mais il a perdu » une grande partie de sa rigueur : il en ré- » sulte que les habitants se décident avec » moins de peine à obéir aux lois. Cependant, » en 1826, Mohammed-Ali a fait traduire » en turc et en arabe le code Napoléon, et a » ordonné la mise en vigueur du code de » commerce. Un changement plus important » est l'abolition de la peine de mort pour les » crimes d'assassinat et de fabrication de » fausse monnaie. D'après une nouvelle loi » pénale, les hauts fonctionnaires de l'État, » comme les derniers agents de l'adminis- » tration, accusés de concussions ou d'abus de » pouvoir, sont condamnés à la prison, après » avoir restitué aux particuliers ce qu'ils ont » pris ou reçu. Si les fonds détournés appar- » tiennent à l'État, ils subissent une année » de galères ; les assassins et les faux-mon- » noyeurs sont condamnés aux galères à per- » pétuité, ou pour un temps plus ou moins » considérable, selon la gravité de leurs » crimes. Si l'accusateur ne peut, dans l'es- » pace de quinze jours, prouver la culpabi- » lité du prévenu, celui-ci est mis en liberté » sous caution. Mais si le prévenu est accusé » de nouveau du même crime, et jugé cou- » pable, ceux qui s'étaient portés pour lui » servir de caution subissent une année de » galères. Les peines portées contre les cri- » mes que nous venons d'indiquer ne peuvent » être prononcées que par le divan général, » devant lequel l'accusé se présente et se dé- » fend. »

Certes c'est une grande amélioration, surtout pour l'Orient, où, jusqu'ici, on a été si prodigue de la peine de mort, de voir que l'assassinat et même la fabrication de la fausse monnaie n'attirent plus sur la tête du coupable que la peine des galères ; mais nous ne pouvons nous expliquer par quelle bizarre contradiction on condamne à ce même châtiment des galères des individus pour avoir servi de caution à un homme qu'ils ont pu regarder comme honorable, puisque l'État lui avait confié des fonctions publiques. Cette disposition tient sans doute à quelques circonstances soit locales, soit momentanées. Mais ce qu'il y a sans doute de plus extraordinaire dans le gouvernement institué par le vice-roi, c'est qu'il s'est déclaré propriétaire de tous les biens fonciers, et en a assigné seulement l'usufruit aux possesseurs actuels, qui en touchent le revenu sur le trésor public. Écoutons encore, à cet égard, le savant continuateur du *Précis de la Géographie universelle :* « Les fonds provenant » des biens des mosquées, des églises et des » couvents, des biens communaux et des éta- » blissements militaires, servent à acquitter » ces charges, qui ne sont plus que des rentes » viagères. D'après cette organisation, l'É- » tat est le véritable propriétaire, les *nazirs* » sont les régisseurs, et les *fellahs* ou cul- » tivateurs, les ouvriers. Le gouvernement » trouve son avantage à faire cultiver le sol » par ceux qui en tirent le meilleur parti, et » à en éloigner les oisifs ; d'un autre côté, » les *fellahs* trouvent leur avantage à soigner » la culture des terres qui leur sont allouées, » et qu'ils peuvent considérerr souvent » comme des emphythéoses qui doivent as- » surer l'avenir de leurs enfants, et ils vivent » dans une aisance d'autant plus grande » qu'ils travaillent avec plus de zèle et d'as-

MCD 2019

» siduité. » Il nous semble que les objections se présentent en foule à l'esprit contre un pareil système, que paraît d'ailleurs admirer M. Huot. La propriété étant la base de la civilisation et le résultat du travail, du moins de la part de ceux qui les premiers l'ont possédée, c'est détruire cette même société à sa base que de dépouiller les propriétaires. D'un autre côté, rien ne prouve que le génie du vice-roi passera à ses descendants. Supposons qu'il ait pour successeurs des princes ignares, imbécilles ou abrutis par les voluptés du harem, et que les finances de l'État tombent dans le plus grand désordre, nous demandons quel sort sera réservé aux usufruitiers, quand le trésor public sera à sec : ils seront donc condamnés à mourir de faim à côté des propriétés qui jadis leur appartenaient : puis, qui pourvoira à l'entretien des mosquées, des églises et des établissements militaires ? Nous concevons que, comme régénérateur de l'Égypte, Mohammed-Ali ait senti la nécessité de concentrer toutes les ressources dans ses mains pour les employer à l'accomplissement des réformes qu'il médite ; mais le système qu'il a établi n'en est toujours pas moins contraire aux premiers éléments de la civilisation et à la dignité de l'homme ; la preuve va en résulter pour les lecteurs des détails dans lesquels M. Huot est entré lui-même quelques lignes plus bas. En effet : « Les *nazirs*, » ajoute t-il, « donnent chaque année avis au gouvernement » de la quantité de terres à cultiver ; et, » après en avoir reçu les instructions néces- » saires, les font ensemencer avec les grai- » nes, et dans les proportions indiquées. Ils » surveillent les cultures ; et, dès qu'ils pos- » sèdent des données certaines sur l'abon- » dance des récoltes, ils en rendent compte » au gouvernement, qui fixe la quotité du » *miri* ou impôt, le genre et le nombre des » produits à livrer, et le prix auquel ils se- » ront vendus. Après les récoltes, les *nazirs* » en font transporter les produits dans les » greniers publics ou dans tout autre lieu » désigné par le conseil d'État, et en paient » la valeur au taux fixé par le pacha, soit en » argent comptant, soit en bons sur le tré- » sor. Le *miri* est proportionné à l'abon- » dance des récoltes et à la vente des pro- » duits ; et, comme le cultivateur peut payer » le gouvernement en papier, il n'a point le » droit de demander de l'argent. Il peut » vendre ou employer comme bon lui sem » ble ce qui lui reste, après avoir fait sa li- » vraison au gouvernement et avoir réservé » ses semences ; et, quelles que soient la race » et la religion des sujets, ceux-ci ont le » droit d'obtenir des terres à cultiver. »

Il faut l'avouer, un pareil système ne peut avoir pour résultat définitif que de pressurer complétement un pays ; aussi la population, en Égypte, n'a jamais été aussi malheureuse que sous Mohammed-Ali. A part les dépenses prodigieuses qu'il est obligé de faire, il se trouve jeté dans des expéditions, dans des guerres continuelles, et ses sujets sont obligés de lui livrer jusqu'au dernier homme, comme jusqu'au dernier *sou*. Enfin, et c'est toujours M. Huot qui nous sert de guide, « outre le *miri*, le pacha perçoit un autre » impôt sur les dattiers et sur les maisons. » En 1826, six cent dix-huit mille six cents » maisons étaient imposées et produisaient » 24,000,000 de piastres ou 39,300,000 fr. ; » les dattiers, au nombre de six cent mille, » supportaient un impôt de 20 à 60 pa- » ras par arbre, et donnaient un produit de » 400,000 talaris ou environ 1,800,000 f. »

Mais ce n'est pas encore là que s'est arrêté le génie financier et monopoliseur du vice-roi ; c'est bien autrement qu'il exploite l'Égypte : après s'être déclaré propriétaire du sol, il a jugé convenable de s'attribuer la culture d'un certain nombre de plantes : ce n'est pas tout ; il peut exploiter un grand nombre d'industries. En retour, il a créé au Caire une école d'administration, pepinière où, à l'avenir, il ira puiser ceux auxquels il confiera les principaux emplois ; il a fondé une école de médecine qu'il a placée sous les ordres du docteur Clot, appelé en Égypte Clot-Bey ; il a apporté les plus heureuses modifications dans la comptabilité. Grâce à lui, l'imprimerie existe sur les bords du Nil. Les machines, les bateaux à vapeur, enfin toutes les merveilles de nos sciences exactes sont devenues populaires en Égypte. Enfin, il est parvenu à organiser à l'européenne une

MCD 2019

armée de près de cent mille hommes; sa marine se compose de quarante-six bâtiments, parmi lesquels on compte neuf vaisseaux de ligne. Bref, ce que l'on ne trouve pas chez les peuples les plus riches, le vice-roi est parvenu à obtenir dans ses dépenses un excédant de recettes de 8,900,000 : voilà ce qui, aux yeux des *utilitaires* du siècle, lui fera donner une absolution complète.

Nous allons maintenant revenir sur nos pas, pour jeter un coup-d'œil philosophique sur cette immensité de siècles qui pèsent sur l'Égypte. L'essentiel pour les lecteurs, c'est de bien connaître l'état actuel du pays : cette tâche, nous l'avons accomplie avec le plus d'exactitude qu'il nous a été possible.

La civilisation de l'Égypte commença, comme celle de tant d'autres contrées, par des tribus errantes, sans demeures fixes, tels sont les Bedouins d'aujourd'hui. Ces tribus envahirent la vallée du Nil entre la cataracte d'Osouan et la mer; elles avaient pour point de départ l'Abyssinie ou le Sennaar. Il entre dans la nature des hommes de marcher d'un progrès à un autre. Des tribus errantes sortent plus tard des peuples pasteurs, qui, avec le temps, s'adonnent à la culture; celle-ci enfante le commerce : de là naissent des cités, qui, avec les siècles, prennent plus ou moins d'agrandissements. En Égypte, où tout se perd dans la nuit des temps, les cités les plus antiques sont Thèbes, Esné et Edfou. La population devint-elle plus considérable, elle reflua ensuite dans l'Egypte moyenne; enfin ce fut dans la Basse-Egypte que l'on compta plus tard des citoyens. Le gouvernement des Égyptiens, à son origine, fut exclusivement théocratique; il en a été de même dans tout l'Orient, où c'est au nom de Dieu que l'on impose l'obéissance aux masses. D'un autre côté, comme gouvernement ne signifie pas autre chose que hiérarchie, des classifications existaient entre les prêtres, souverains du pays, et, à leur tête, était placé un supérieur, dont ils relevaient tous, et qu'on appelait grand-prêtre. Ce n'est pas tout, les *théocrates* de l'Égypte divisèrent le peuple en trois grandes castes, savoir : 1° les prêtres; 2° les membres de la force armée; 3° le peuple. De longues années s'écoulèrent ainsi, et furent favorables au développement des richesses nationales, s'il faut s'en rapporter aux monuments, pour ainsi dire sans dates, qui couvrent l'Égypte. On le conçoit, il nous est impossible de fournir aucun détail, aucune preuve historique relativement à des époques que le temps dévorées sans laisser de traces. Mais enfin un chef militaire, appelé *Ménéi*, soutenu des soldats auxquels il commandait, créa à son profit, et à celui de sa famille, le pouvoir royal. Ce grand changement, s'il faut s'en rapporter aux témoignages épars dans les diverses histoires du pays, serait antérieur de six mille ans à la naissance de l'islamisme. Il paraîtrait, d'ailleurs, que *Ménéi* était un prince habile, et qu'il transmit ses talents à son fils Athosi. On les regarde tous deux comme les fondateurs de Memphis, dont les ruines existent encore tout près des bords du Nil. « Une très-longue suite de rois (dit » M. Champollion (1) jeune, qui nous sert » de guide) succéda à Ménéi; diverses fa- » milles occupèrent le trône, et la civilisa- » tion se développa de siècle en siècle. C'est » sous la troisième dynastie que furent bâties » les pyramides de *Dahschour* et de *Sak-* » *karah*, les plus anciens monuments dans » le monde connu. Les pyramides de Ghizeh » sont les tombeaux des trois premiers rois » de la cinquième dynastie, nommés *Sou-* » *phi* 1er, *Sensaoaphi* et *Mankheri*. Au- » tour d'elles s'élèvent de petites pyramides » et des tombeaux construits en grandes » pierres, qui ont servi de sépulture aux » princes de la famille de ces anciens rois. » Sous ces dynasties, ou familles régnantes, » qui se succédèrent les unes aux autres, les » sciences et les arts naquirent et se déve- » loppèrent graduellement. L'Égypte était » déjà puissante et forte; elle exécuta même » plusieurs grandes entreprises militaires au » dehors, notamment sous des rois nommés » *Sesokhris*, *Amenémé* et *Amenémôf*; » mais les monuments de ces rois n'existent » plus, et l'histoire n'a conservé aucun dé-

(1) *Dictionnaire de la Conversation*, article Égypte, p. 465.

MCD 2019

» tail sur leurs grandes actions, parce qu'a-
» près le règne de ces princes un grand
» bouleversement changea la face de l'Asie;
» des peuples barbares firent une invasion
» en Égypte, s'en emparèrent et la ravagè-
» rent, en détruisant tout sur leur passage:
» Thèbes fut ruinée de fond en comble. Cet
» événement eut lieu environ deux mille
» huit cents ans avant l'islamisme. Une par-
» tie de ces barbares s'établit en Égypte, et
» tyrannisa le pays pendant plusieurs siè-
» cles. La civilisation première égyptienne
» fut ainsi arrêtée et détruite par ces étran-
» gers, qui ruinèrent l'État par leurs exac-
» tions et leurs rapines, en faisant disparaî-
» tre par la misère une partie de la popula-
» tion locale. » Ces barbares ayant élu un d'entre eux pour chef, il prit aussi le titre de *Pharaon*, qui était le nom par lequel on désignait dans ce temps-là tous les rois d'Égypte. C'est à cet âge de la monarchie égyptienne que commencent les rapports avec la famille du patriarche Abraham; c'est-à-dire c'est sous le troisième de ces chefs étrangers dont nous venons de parler, que *Joussouf*, selon l'orthographe adoptée par M. Champollion jeune, et Joseph, suivant l'ancienne manière d'écrire ce nom, fut choisi pour premier ministre. Si c'est déjà beaucoup que de s'être emparé d'un pays par la force des armes, l'essentiel cependant n'est pas encore fait, il faut que les conquérants se fondent dans la population, et qu'ils deviennent, pour se maintenir, *princes nationaux*. Les anciens souverains ont-ils laissé au peuple des souvenirs qui leur sont chers, conservent une foule de chances pour être rappelés au trône : effectivement, c'est ce qui arriva d'abord dans la partie de l'Égypte nommée l'Égypte-Supérieure; les habitants parvinrent à secouer le joug des envahisseurs, commandés par des princes qui appartenaient aux anciens rois Égyptiens dont les barbares avaient renversé le pouvoir. Ces premiers succès réveillèrent les antiques souvenirs d'indépendance restés gravés dans le cœur de tous les Égyptiens, et l'un de ces princes, connu dans l'histoire sous le nom d'*Amasis* ou d'*Amosis*, chassa les étrangers du sein même de la Basse-Égypte. Ceux-ci se réfugièrent dans les murs d'Aonara, où ils furent assiégés par Amosis ou Amasis; mais ce prince mourut avant d'avoir pu compléter l'œuvre de la délivrance nationale; elle fut achevée par son fils *Aménôf*, qui chassa de l'Égypte des étrangers qui l'avaient envahie. Ces derniers se retirèrent dans la Syrie, où se perpétuèrent leurs descendants.

Voilà donc l'Égypte, toute entière, rangée sous le sceptre d'*Aménôf* Ier, qui restaura le pouvoir des rois dits de race égyptienne, et qui est compté comme chef de la dix-huitième dynastie. Le règne de ce prince, de même que ceux de *Touthmosis* Ier, de *Touthmosis* II et de Méris-Touthmosis III, servirent tout entiers à la réédification de l'ordre et de la prospérité intérieure de l'Égypte. Les soins de ces princes s'attachèrent d'abord à rendre aux communications du commerce tous les canaux qui avaient été comblés; des villes entières furent rebâties sur un plan nouveau; après avoir effacé jusqu'aux vestiges des dernières ruines, ils élevèrent, à leur tour, de splendides monuments, qui décorent encore les bords du Nil. On doit, entre autres, à Touthmosis III les deux obélisques d'Alexandrie et le grand lac de Fayoum : ce lac fut converti en un vaste réservoir, qui, dit M. Champollion jeune, servait à entretenir pour tout le pays inférieur un équilibre perpétuel entre les inondations du Nil insuffisantes et les inondations trop fortes. Le pouvoir de ces monarques restaurés prit une telle extension, que leurs successeurs, à leur tour, purent se montrer conquérants; *Aménôf*, fils de Méris, s'empara de la Syrie et de l'ancien royaume de Babylone. *Touthmosis* IV resta le maître de l'Abyssinie et du Sennaar; enfin *Aménôf* III fit, avec beaucoup de bonheur, la guerre en Asie. C'est à ce prince que l'on doit le palais magnifique de Sohleb, dans la Haute-Nubie, celui de Louqsor et la partie sud du palais de Karnac, situé dans les murs de l'ancienne ville de Thèbes : il laissa un fils appelé *Horus*, qui soutint la gloire de son père.

Un autre monarque, *Menephta*, ajouta un nouveau fleuron aux triomphes militaires

MCD 2019

des Égyptiens, dont les armes s'étendirent jusque dans le nord de la Perse. A peine ce prince eut-il fermé les yeux, qu'une révolte générale éclata parmi les peuples récemment vaincus : heureusement qu'il laissa pour successeur au trône un fils digne de marcher sur ses traces, et qui, non-seulement, rentra dans la possession de ses conquêtes, mais parut, suivi de ses soldats, jusque dans les Indes. Ce roi si illustre, et auquel on donna tour-à-tour le nom de *Rhamsès-le-Grand* et celui de *Sésostris*, employa tous les trésors que la guerre lui avait assurés au profit du peuple égyptien ; il jeta les fondements de cités nouvelles, et éleva une foule de monuments qui restent encore, et parmi lesquels on cite ceux d'Isamboul, Derri, Guirché-Hanan et Ouadi-Essebouâ, tous situés dans la Nubie et en Égypte ; ceux de Kourna, une partie du palais de Louqsor ; puis la grande salle à colonnes du palais de Karnac, que son père avait commencée. Ce dernier monument, affirme M. Champollion jeune, est la plus magnifique construction qu'ait jamais élevée la main des hommes. *Rhamsès* ou *Sésostris* crut qu'il ne suffisait pas pour lui d'orner le sol de l'Égypte de splendides monuments, il restitua à son peuple le droit de propriété dans toute sa plénitude, et il mit des bornes au pouvoir absolu dont il jouissait. Les possessions de ce grand roi comprenaient : 1° L'Égypte ; 2° la Nubie entière ; 3° l'Abyssinie ; 4° le Sennaar ; 5° une foule de contrées du midi de l'Afrique ; 6° toutes les peuplades errantes dans les déserts de l'orient et de l'occident du Nil ; 7° la Syrie ; 8° l'Arabie ; 9° les royaumes de Babylone et de Ninive (Mossoul) ; 10° une grande partie de l'Anatolie, en Asie-Mineure ; 11° l'île de Chypre et plusieurs îles de l'Archipel ; 12° divers royaumes qui représentent la contrée désignée aujourd'hui sous le nom de Perse. *Rhamsès*, ou Sésostris-le-Grand, avait partagé l'Égypte en trente-six provinces ; chacune d'elles était régie par un certain nombre de fonctionnaires publics, qui ne pouvaient agir qu'en se conformant au texte d'un code de lois écrites : la population s'était élevée à environ sept millions d'âmes. Une certaine partie de cette même population, appelée *caste sacerdotale*, se consacrait aux sciences, aux cérémonies du culte, à la distribution de la justice ; elle était, en outre, chargée de faire rentrer les impôts. La *caste sacerdotale* comptait au nombre de ses membres des princes de la famille régnante. Après cette classe, la première de toutes, venait la *caste militaire :* elle se composait d'un certain nombre de familles, parmi lesquelles étaient établie ce que nous appelons dans nos temps modernes la conscription ; de cette manière l'armée égyptienne était portée à cent quatre-vingt mille hommes. Enfin à la troisième classe appartenaient tous les individus qui se consacraient à la culture des terres, qu'ils en fussent propriétaires ou fermiers. Le produit de ces terres revenait en propre *à la classe agricole ;* seulement une portion de ce même produit était employée aux dépenses personnelles du roi comme à celles des *castes sacerdotales et militaires.* Enfin la *classe industrielle*, la dernière de toutes, était formée des marchands, des ouvriers et des artisans. Cette classe payait aussi une espèce d'impôt qui la faisait contribuer aux charges de l'État.

Dans ces temps reculés, l'Égypte faisait déjà un commerce considérable en blé, en toile de lin et tissus de coton : elle vendait aux autres peuples de la poterie, de la verrerie et de l'émaillerie ; elle fournissait, en outre, à tout le monde alors connu, du *papyrus*, ou papier fait avec les pellicules intérieures d'une plante qui, maintenant, ne se rencontre plus dans le pays. Le système monétaire des sujets des Pharaons était représenté, pour les affaires d'une certaine importance, par des anneaux d'or ou d'argent ; le titre et le poids étaient fixés ; quant au commerce de détail, il se faisait au moyen d'une monnaie de convention. Il est incontestable qu'à l'époque où nous sommes parvenus, les Égyptiens jouissaient de tous les avantages d'une civilisation fort avancée ; on en trouve la preuve au sein des tombeaux de Thèbes et de Sakkarah, qui renferment une multitude d'objets, chefs-d'œuvre d'adresse et de goût. En résumé, l'Égypte ne

MCD 2019

fut jamais aussi puissante que sous les derniers rois de la dix-huitième dynastie, parmi lesquels brille surtout *Rhamsès-le-Grand*, ou *Sésostris*. Le quatrième des successeurs de ce monarque, qu'on désigne sous le nom de *Rhamsès-Meiamoun*, triompha des nations les plus belliqueuses de l'Asie. Il éleva ensuite le palais de Médinet-Habou à Thèbes, et, sur les murailles de ce splendide monument, il fit peindre et sculpter les diverses campagnes qu'il avait entreprises, et qui avaient été couronnées par tant de gloire. A ces trophées il fit joindre encore les diverses cérémonies du triomphe qui, en Égypte, avait récompensé tous ses exploits. Alors arriva dans cette contrée ce qui, depuis, a eu lieu dans toutes les autres, c'est que l'esprit militaire, après des efforts aussi gigantesques, éprouva le besoin de se reposer. Les monarques qui montèrent sur le trône après la mort de Rhamsès-Meiamoun donnèrent tous leurs soins au perfectionnement de la civilisation intérieure; d'un autre côté, les Égyptiens répandirent chez les peuples leurs sujets les diverses connaissances qu'ils possédaient. Ceux-ci, devenus riches et éclairés, ne respirèrent plus que pour rentrer dans leur ancienne indépendance nationale: de là des révoltes et des insurrections, elles amenèrent de longues guerres qui eurent pour conséquence que la caste militaire en Égypte ne se trouva plus en rapport avec l'accroissement des soldats, que les nouvelles circonstances rendaient indispensables. Enfin une révolution prodigieuse s'accomplit vers ce temps en Asie; les diverses populations de Perse s'étaient constituées en un seul peuple pour envahir et Ninive et Babylone. Ces deux grandes cités aspiraient, d'une autre part, à ravir à l'Égypte plusieurs branches de son commerce: elles voulaient, en outre, s'emparer de la Syrie. Mais des princes guerriers ne manquèrent pas aux exigences sous le joug desquelles était placée dans ce moment l'Égypte; *Chéchonk* Ier et son fils, *Oserkon* Ier, se montrèrent en vainqueurs dans diverses parties de l'Asie occidentale. Alors de nouveaux barbares accoururent du côté du midi; *Sabacon*, monarque des Éthiopiens, devint maître de la Nubie, et franchit la dernière cataracte à la tête d'une armée considérable, à laquelle s'étaient jointes les diverses tribus de l'Afrique.

L'Égypte opposa une vigoureuse résistance; néanmoins elle fut vaincue à la suite d'une bataille, dans laquelle mourut son roi Bok-Hor. Deux monarques Éthiopiens régnèrent sur les malheureux sujets des Pharaons; mais ces étrangers furent chassés par un homme né dans les murs de la ville de Saï, en Basse-Égypte; il s'appelait *Stéphinathi*; aussi devint-il le fondateur d'une dynastie connue dans l'histoire sous le nom de Saï. *Psammetik* Ier, poussé par le désir de faire fleurir de nouveau le commerce dans le pays placé sous son sceptre, employa tous ses efforts pour appeler les étrangers dans les ports de l'Égypte: il entretint principalement des rapports avec les Ioniens et les Cariens, et, pour mieux les attacher au sol national, il leur fit d'immenses concessions de terre, et leur permit d'entretenir des troupes. La *caste militaire*, se regardant comme dépossédée du droit dont elle avait si long-temps joui, résolut de se venger: elle était d'autant plus irritée que *Psammetik*, dans son aveuglement, avait confié les principaux grades de l'armée à ces étrangers. Cent mille soldats égyptiens, désertant les villes qui avaient été confiées à leur garde, allèrent s'établir en Éthiopie, où ils fondèrent un royaume. Les monarques de Babylone profitèrent de cette circonstance pour attaquer l'Égypte; ils furent repoussés par *Néko*, fils de *Psammetik* Ier; mais ce prince éprouva plus tard de cruels revers, et se vit enlever la Phénicie, la Judée et la Syrie entière. Son fils, *Psammetik* II, ne put rentrer dans leur possession. Cependant il eut pour successeur *Onaphré*, qui fit quelques conquêtes; mais il ne put réussir à s'emparer de la ville de Grène (Grennah), en Afrique. Il se plaisait, comme un de ses ancêtres, *Psammetik* Ier, à être entouré de soldats grecs: cette préférence était odieuse à la *caste militaire* en Égypte, et elle cherchait une occasion pour faire tomber du trône *Onaphré*: elle mit donc à profit la malheureuse issue de la campagne entreprise contre la ville de *Cyrène*; pres-

MCD 2019

que tous les membres de cette caste se révoltèrent et choisirent pour roi Amasis; puis ils attaquèrent *Onaphré*, qui fut défait, ainsi que les soldats grecs, sur le concours desquels il avait tant compté. Désormais maître paisible du trône, qu'il occupa quarante-deux années, Amasis donna tous ses soins au commerce, auquel il rendit son ancienne splendeur. D'un autre côté, l'Égypte dans ce moment n'avait plus rien à redouter des rois de Babylone, qui étaient occupés à se défendre contre Cyrus. Ce prince, après s'être rendu maître de la Syrie, fit tomber sous son joug la célèbre cité de Babylone. A des ennemis qui, plus d'une fois, avaient fait trembler l'Égypte pour son indépendance, vinrent à succéder des adversaires beaucoup plus redoutables : les Perses. En effet, Psammetik III avait à peine remplacé sur le trône son père *Amasis*, qu'il courut au secours de la ville de *Péluse* (*Thinek* ou *Farama*), en Syrie. Ce prince, jugeant de l'imminence du péril, réunit sous ses drapeaux les derniers débris de la caste militaire égyptienne, auxquels il adjoignit les troupes étrangères qu'il entretenait à sa solde. Bientôt il rencontra sous les murs de Peluse les Perses rangés sous les drapeaux de leur roi Cambyse, fils de Cyrus ; Psammetik III, après la plus héroïque résistance, fut défait, et l'Égypte disparut de la liste des nations libres. La Perse, à son tour, céda plus tard à l'ascendant d'Alexandre de Macédoine. A la mort de ce grand prince, ses capitaines se partagèrent ses conquêtes : l'un d'eux, Ptolémée, devint le fondateur de la dynastie grecque, qui se conserva pendant près de trois siècles pour être détruite par Auguste. L'Égypte resta une des provinces de l'empire romain jusqu'au jour où elle tomba sous le joug d'Amrou-Ebn-El-As, général du calife Omar.

MCD 2019

HISTOIRE MODERNE DE L'ÉGYPTE.

Gouvernée pendant plusieurs siècles par les successeurs des Césars, l'Égypte était tombée en partage aux souverains de Constantinople, où Constantin avait transporté le siége de l'empire. Sous la domination des Grecs, leurs nouveaux maîtres, l'antique contrée arrosée par le Nil fut en proie à des querelles religieuses sans cesse renaissantes. L'Égypte était en outre exploitée par les agents du fisc, dont la funeste industrie avait fini par tarir toutes les sources de la richesse publique. Enfin, sous le règne d'Héraclius, le royaume fut envahi par les Arabes, sous la conduite d'Amrou. La Mecque avait donné le jour à un homme qui, s'étant érigé en prophète, avait donné à ses compatriotes une religion nouvelle : Mahomet, tel était le nom de ce personnage, était mort reconnu pontife et législateur de son pays. Le second de ses successeurs, Omar, après avoir subjugué la Palestine par l'épée de ses généraux, ordonna la conquête de l'Égypte. Son lieutenant Amrou y pénétra dans des circonstances favorables, car la population se trouvait partagée en deux fractions ennemies : d'un côté, les Égyptiens ou Cophtes, et de l'autre, les Grecs, investis du pouvoir dont ils abusaient sans ménagement ; en outre, des haines religieuses divisaient les gouvernants et les gouvernés (1). Le général arabe, après s'être emparé de Faroma, situé près de Peluse, sur la première branche du Nil, vint mettre le siége devant Milla, l'ancienne Memphis, la seconde ville de l'Égypte ; le gouverneur était un cophte nommé Mekoukos, il avait été précédemment et par exception gouverneur du royaume. Privé de son emploi pour ses concussions, il crut mettre à l'abri les richesses qu'il avait acquises par des voies coupables, en se rangeant du côté des Arabes ; il envoya à leur chef des députés qui conclurent un traité dont les principaux articles portaient : que tous les vieillards, les femmes et les enfants ne payeraient aucun tribut ; que tous les autres individus de la nation Cophte subiraient une taxe annuelle de deux pièces d'or par tête ; que Mokoukos et tous les Cophtes conserveraient le libre exercice de la religion, ainsi que la jouissance de tous leurs biens. Abandonnés par les Egyptiens, les Grecs ne purent opposer aux envahisseurs qu'une résistance impuissante. Amrou devint maître d'Alexandrie après un siége qui dura quatorze mois ; on jugera de l'importance de cette conquête par la lettre que le vainqueur écrivit au kalife : « J'ai conquis, lui dit-il, » la ville de l'Occident, et je pourrais vous » faire l'énumération de tout ce qui s'y ren- » contre, qui est digne d'étonnement et d'ad- » miration. Sachez seulement qu'elle con- » tient quatre mille palais, quatre mille » bains, quarante mille juifs qui payent tri- » but, quatre cents cirques ou places desti- » nés aux fêtes publiques, et douze mille » jardins ou potagers qui fournissent abon- » damment la cité de toute sorte de lé- » gumes. » En effet, Alexandrie était alors la cité la plus riche et la plus magnifique de l'Egypte ; son port, qui attirait le commerce de toutes les nations, l'avait rendu le séjour du luxe et de la magnificence ; c'était aussi dans cette ville que les sciences et les lettres s'étaient fixées et avaient répandu le plus vif éclat. Aussi contenait-elle une immense bibliothèque fondée par les Lagides, et qui se composait, dit-on, de cinq cent mille volumes ; consulté par son lieutenant sur ce qu'il fallait faire de ce trésor intellectuel, Omar répondit : « Si les livres dont il est » question s'accordent avec ce qui est écrit » dans le koran, l'œuvre de Mahomet nous

(1) Les Égyptiens suivaient presque tous l'hérésie d'Eutichès, qui n'admettait qu'une seule nature dans Jésus-Christ. Les Grecs condamnaient comme un crime cette hérésie.

MCD 2019

» suffit; s'ils renferment des doctrines con-
» traires ils sont pernicieux, et dans l'un
» et l'autre cas il faut les détruire. » En exécution de cet ordre, les bains d'Alexandrie furent chauffés pendant six mois par les livres de cette bibliothèque; et cet acte, d'un vandalisme stupide, a contribué puissamment à replonger la société dans l'ignorance et la barbarie (1). Maître d'Alexandrie, Amrou rangea bientôt sous ses lois le reste du peuple, auquel il imposa une organisation nouvelle; il eut même la gloire de fonder la ville de Fosta, et fit creuser un canal unissant le Nil à la mer Rouge. Malgré ses éminents services, Amrou fut dépouillé de son gouvernement par le kalife Othman, successeur d'Omar; mais le gouverneur de la Syrie, Moaviah, s'étant fait proclamer kalife au détriment d'Ali, gendre de Mahomet, qui avait pris la place d'Othman à la Mecque; Amrou embrassa la cause du souverain de Damas (2) et redevint gouverneur de l'Egypte. A sa mort, il eut pour successeur, Abd-el-Azyr, qui marcha sur ses traces et consacra tous ses soins à rendre heureux et florissant le pays dont il tenait la destinée entre ses mains. Cependant l'Egypte, ainsi que toutes les contrées soumises par les Arabes, eut à souffrir de la politique des kalifes, qui avaient pour maxime de changer fréquemment les gouverneurs des provinces de leur empire, dans la crainte que ces derniers ne se rendissent indépendants. Ainsi, sous les Ommiades, qui tinrent le sceptre environ un siècle, l'Egypte eut plus de cent gouverneurs, dont le plus grand nombre, parvenu à ce poste par l'intrigue et la corruption, ne songeaient qu'à piller l'Egypte pour se dédommager des avances qu'ils avaient faites; armés en outre d'un pouvoir absolu en qualité de représentants du kalife, il était difficile qu'ils ne fussent pas tentés d'abuser d'une autorité qui pouvait leur échapper à chaque instant. Lorsque les Abassides remplacèrent sur le trône de Damas les Ommiades (753 de J.-C.), ils suivirent le même système qui devait avoir pour résultat l'appauvrissement, et la ruine des peuples que l'on pressurait sans pitié. Grâce à l'avidité aussi ingénieuse que condamnable des agents du fisc, nul ne put échapper au fardeau des taxes qui pesaient jusque sur les classes les plus pauvres. La même chose était arrivée sous le gouvernement des Grecs, pour alimenter les besoins insatiables de la cour de Constantinople. De là vient que, lassés d'une oppression si pesante, les Egyptiens avaient ouvert aux Arabes les portes de leurs cités, espérant que le nouveau joug qu'ils adoptaient serait plus léger que celui des maîtres de Bysance. L'Egypte demeura soumise à ce régime si fatal à sa prospérité, même quand l'empire des Abassides fut gouverné par des princes d'un génie supérieur, tels qu'Aroun-al-Raschid et son fils non moins illustre Al-Mamoun. Les habitants des bords du Nil ne participèrent pas à cette époque aux bienfaits qui se répandirent sur les citoyens de Damas et de la plupart des villes de la Syrie, dont les habitants, enrichis par le commerce s'éclairaient en même temps par les lumières de la science, qui pénétraient dans tous les esprits. Enfin, dans l'année 868 (de l'hégire 254), un esclave nommé Hamed-Ben-Touloun, parvenu par son courage au poste de chef de la garde des kalifes abassides, qui avaient alors établi leur résidence à Bagdad, obtint le gouvernement de l'Égypte.

Au lieu de suivre l'exemple de ses prédécesseurs et de piller sa province il entreprit de se concilier l'attachement des Égyptiens par la sagesse et l'habileté de son administration. Touloun prit soin encore de se créer une armée, et quand le kalife Mohamed Billah, alarmé de ses projets, voulut lui donner un successeur, Touloun leva l'étendard de la révolte; il mit en fuite les soldats de son adversaire, dont il envahit les possessions. Il s'empara d'Alep, de Damas, d'Emesse, de Hamath, placés dans le voisinage du Tigre, et il réussit à assurer son indépendance. Après un règne de dix-sept

(1) Nous devons cependant prévenir le lecteur que la plupart des historiens modernes révoquent en doute la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, et que ce fait est resté un problème historique dont il ne convient pas de chercher ici la solution.

(2) Moaviah.

MCD 2019

années, il expira et transmit le trône à l'un de ses fils, appelé Kamarawyah. Celui-ci ne garda le sceptre que cinq ans ; il ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son père, et son empire s'étendit depuis l'Euphrate jusqu'à la Nubie. Il finit par accorder sa fille en mariage au kalife de Bagdad, et périt assassiné peu de temps après à Damas. Les soldats lui donnèrent pour successeur son fils aîné, qu'ils massacrèrent au bout de huit mois, pour mettre à sa place son frère Aroun, alors âgé de dix ans [883] Bref, la dynastie fondée par Touloun ne dura que vingt-deux ans, et l'Égypte retourna de nouveau sous la domination du souverain de Bagdad. Les monarques qui commandaient dans cette dernière ville n'étaient plus que des esclaves couronnés; une milice turque les tenait dans une honteuse dépendance, et le pouvoir du vicaire du prophète était soumis par le fait à l'insolente domination du chef de sa garde, qui, l'ayant fait monter au trône, pouvait l'en faire descendre; aussi l'Égypte ne resta pas long-temps sous la domination du kalife de Bagdad. A cette époque, une nouvelle maison souveraine s'était élevée dans le nord de l'Afrique; son empire s'étendait sur tout le littoral ; elle embrassait l'ancienne Mauritanie et tout le littoral qui fait face à l'Espagne. Ces nouveaux sultans sont connus dans l'histoire sous le nom de Fatimites, parce qu'ils se prétendaient issus de Fatime, fille de Mahomet; Moez Ledinillah, le quatrième de ces princes, envoya son lieutenant Jauhar sur les bords du Nil, et l'Égypte devint bientôt une des provinces de son royaume. Le général vainqueur jeta les fondements d'une nouvelle ville, qui est aujourd'hui la capitale du pays : c'était la septième depuis que les Égyptiens avaient formé une nation. Mers-Elk-Hirah (la capitale victorieuse) occupait le terrain des trois cités qui avaient été bâties précédemment sur ce même emplacement. En peu de temps, on vit s'élever un grand nombre de maisons qui se peuplèrent d'habitants, et un magnifique palais dont le kalife Moez vint prendre possession. Ce monarque s'y établit avec sa cour, et introduisit le règne des sciences et des lettres. En effet, il dota la ville d'une bibliothèque et d'un collége où l'on enseignait toutes les connaissances humaines qui étaient alors cultivées; les leçons des professeurs fructifièrent si bien, qu'ils rassemblèrent autour de leur chaire jusqu'à douze mille élèves.

Moez laissa le trône à son fils Azir, qui, quoique musulman, épousa une femme chrétienne ; elle fit donner à ses parents les emplois les plus élevés. Cette union annonçait que le chef de l'État n'avait qu'un faible attachement pour l'islamisme, ce qui s'explique par les ménagements dont les fatimites crurent devoir user en Égypte, se trouvant entourés d'une population presque entièrement chrétienne. Hakem suivit l'exemple de son père Azir [996], et ne se fit aucun scrupule de violer, dans l'intérêt de ses plaisirs, les préceptes du Koran. Toutefois, le culte du prophète faisait chaque jour de nouveaux progrès, et ses sectateurs s'indignaient de la conduite du kalife, qu'ils regardaient comme un impie. Alors vivait à Fostah un simple porteur d'eau appelé Abou-Racouak, qui prétendait appartenir à la race des Ommiades : cet homme jouissait d'une grande popularité; il en profita pour semer en tous lieux les mécontentements ; l'austérité dont il se parait lui attira une foule de disciples qui, à sa voix, prirent les armes. Abou-Racouak se trouva maître de la Haute-Égypte et se fit proclamer sous le nom d'Al Nayer Bamrillah. Hakem marcha contre lui, le battit et le fit prisonnier. Il ordonna de le conduire à Fostah, sa ville natale, afin que le châtiment qu'il allait infliger au rebelle servît de leçon à ses compatriotes. Attaché sur un chameau, on le promena un jour entier dans la ville : un singe placé près de lui ne cessait de lui frapper la tête avec une pierre. Le patient, brûlé par le soleil, tourmenté par la soif et aveuglé par le sang qui innondait sa figure, mourut dans une lente agonie et en appelant la mort à grands cris. Ses partisans rentrèrent dans le devoir, et le kalife, se croyant sûr de la soumission de tous ses sujets, lâcha la bride à toutes les bizarreries de son humeur ; il osa même modifier les prescriptions religieuses suivies par les musulmans. C'est ainsi qu'il déclara que le

MCD 2019

pèlerinage à la Mecque n'était pas obligatoire, de même que la prière, l'aumône et le jeûne; il alla enfin jusqu'à vouloir se faire Dieu en s'affiliant à la secte des Dararіens, qui prêchaient à leurs adeptes que le kalife était le créateur de l'univers. Hakem, mis au rang de la divinité, s'imagina que ses volontés devaient être obéies comme étant émanées du ciel; en conséquence, il s'avisa de défendre aux femmes de sortir, et, pour les y contraindre, il interdit aux ouvriers de leur faire des chaussures. Chaque jour il inventait de nouvelles folies de ce genre, et finit, pour se récréer, par faire mettre le feu à la ville. Le monarque recueillit la haine et l'horreur de son peuple; mais la crainte avait abattu tous les esprits, et ce fut la sœur d'Hakem qui délivra l'Égypte de cet insensé. Elle se concerta avec le chef des troupes, qui lui promit son appui et celui de ses soldats. La princesse fit alors venir un habitant du Caire à qui elle avait sauvé la vie, et qui professait pour elle le dévoûment le plus absolu. — Le kalife veut me faire mourir, Darouas (c'était le nom du fanatique), c'est à toi de prévenir ce meurtre; Hakem va tous les matins se promener seul sur le mont Mokattan, tu pourras l'égorger sans crainte, sans que personne puisse le secourir. Darouas, intimidé par des menaces ou gagné par des promesses, assassina le monarque, et la princesse fit couronner le fils d'Hakem sous le nom d'El-Mostanser, et se saisit du pouvoir, car son neveu était encore en bas âge. Elle ne jouit pas long-temps de l'autorité que son ambition avait acquise par un fratricide. La mort vint la frapper, et Mostanser, après une minorité assez paisible, prit en main les rênes du gouvernement [1036].

Ses premiers actes lui concilièrent l'estime et l'amour de ses sujets; mais, ayant voulu conquérir la ville de Bagdad, où résidait un autre kalife son rival, il fut battu par le célèbre Throgrul. Cet échec fut le signal de plusieurs révoltes opérées par des gouverneurs qui aspiraient à se rendre indépendants. Celui d'Alep, attaqué par son souverain, le mit en déroute, et Mostanser, de retour en Égypte, éprouva de nouvelles infortunes Des Éthiopiens et des Turcomans formaient la garde de sa personne; ces soldats se divisèrent, et les Turcs l'ayant emporté sur leurs adversaires, imposèrent à leur tour leurs volontés au kalife, qui ne régna plus que sous la tutelle du chef qui les commandait. Un jour ils se plaignirent de n'être pas payés de leur solde, et ils se payèrent eux-mêmes en pillant le palais, qu'ils dépouillèrent de les richesses qui le décoraient. Tous les objets précieux amassés depuis des siècles, et qui faisaient l'ornement de la demeure du prince, disparurent en quelques heures, et le kalife ne conserva qu'une natte. Pour comble de calamités, le Nil, dont les eaux fécondent le pays, ne s'éleva pas assez haut, et les champs de l'Égypte, privés du limon bienfaisant qui les fertilise, demeurèrent stériles. Bientôt la famine s'étendit sur toutes les provinces et pénétra jusque dans la capitale, dont les habitants, après avoir mangé jusqu'aux animaux les plus immondes, finirent par se dévorer entre eux (1). Un jour, le vizir ayant laissé à la porte du palais sa monture, des hommes s'en emparèrent, et on les vit boire son sang et manger sa chair toute crue. On les condamna au gibet, mais pendant la nuit d'autres affamés vinrent dévorer leurs cadavres. Depuis cette aventure, les habitants s'accoutumèrent à cet horrible aliment, qui devint l'objet d'un commerce fait publiquement. La peste remplaça la famine, et cette dernière fut suivie d'une invasion : une troupe de Kurdes et de Turcomans vinrent assiéger le Caire, et contraignirent le kalife de leur donner l'or et l'argent qu'il put arracher à la misère de son peuple. Mostanser tomba sous le joug de son vizir Yemel, et ce fut par le conseil de ce ministre qu'il associa à l'empire l'un de ses fils, Al-Mostali, au détriment de l'aîné, appelé Nazer. Il mourut dans l'année 1101, avec la réputation d'un prince faible et peu digne d'occuper le trône à l'époque où il vécut, car il fallait alors, pour se maintenir au pouvoir, posséder exclusivement des vertus guerrières. Loin de là, le kalife avait des goûts tout opposés, il aimait les lettres et les cultivait lui-même avec succès.

(1) Un œuf se vendait un dynar (15 fr.), un chat trois dynars, un chien cinq.

MCD 2019

Mostali, dès que son père eut expiré, se saisit du pouvoir qui lui fut disputé par Nazer. Ce dernier, vaincu une première fois, s'étant révolté de nouveau, fut mis à mort. Mostali eut pour successeur son fils, Amer. Celui-ci étant mort en 1130, le sceptre échut à un petit-fils de Mostanser.

Hafed, tel était le nom du nouveau monarque, en ceignant la couronne, fut réduit, comme la plupart de ses prédécesseurs, à n'être que l'instrument des volontés du ministre dépositaire de son autorité. Néanmoins Bahram, son vizir, gouvernait avec sagesse, et protégeait également les chrétiens et les musulmans, qui formaient la majeure partie de la population du royaume. Cette conduite fournit des armes aux ennemis du ministre, et ils publièrent qu'il allait abjurer le culte de Mahomet pour embrasser celui de Jésus. L'un d'eux, Rodoan, qui jouissait d'une grande influence sur la multitude, la souleva contre Bahram, qui s'échappa de la capitale pour aller trouver à Kous, dans la Haute-Égypte, son frère, gouverneur de la province ; mais quand il arriva, ce frère venait d'être massacré dans une émeute, et le vizir, auquel les habitants de Kous fermèrent les portes de la ville, fut abandonné de ses soldats, et se fit derviche. Devenu vizir à sa place, Rodoan écarta de tous les emplois les Égyptiens, ou Cophtes, qui professaient tous le christianisme ; il fit non-seulement peser sur eux de nouveaux impôts ; mais il voulut encore les assimiler aux Juifs en leur faisant porter, comme les descendants de Jacob, des marques distinctives, et qui avaient pour but de les signaler aux mépris du peuple. Fatigués de souffrir, ils se révoltèrent, et le vizir se sauva en Syrie : il y rassembla une armée, qui fut défaite. Alors il courut chercher un asile dans le palais du kalife, qui le dépouilla de sa dignité en lui sauvant la vie. Rodoan ne put se résoudre à languir dans l'obscurité ; il tenta de précipiter son maître du trône, et périt assassiné par la main d'un de ses complices. C'est sous le règne de Hafed que le christianisme, s'étant répandu dans la Haute-Égypte, pénétra jusque dans l'Abyssinie, dont les habitants professent encore le même culte, défiguré toutefois par de grossières superstitions.

Le règne d'Afer ne mérite d'être signalé que par la catastrophe qui le termina. Ce prince avait conçu la plus vive passion pour un jeune émir, appelé Nasr, dont le père occupait la place de vizir. Un jour que le kalife crut s'apercevoir que l'objet de sa honteuse passion était triste, il voulut pénétrer la cause de son chagrin. — « Si ton » ambition, » lui dit-il, « aspire à comman- » der sous moi, tu n'as qu'à parler, et tu » deviendras dépositaire de mon pouvoir. Il » est vrai que ce même pouvoir est aux » mains de ton père ; mais le poignard ou le » poison dès demain nous en délivrera. » Nasr refusa de recevoir ce témoignage de l'attachement du monarque, et courut avertir Abbas, son père, du sort qui le menaçait. Celui-ci prévint le monarque et l'assassina ; puis, ayant rejeté ce crime sur les deux frères, les parents les plus proches et les amis les plus dévoués du Dafer, il les fit mettre à mort et plaça sur le trône un fils du kalife qui n'avait que cinq ans. Cet enfant, appelé Alkaïem, témoin, par l'effet du hasard, du supplice de plusieurs des malheureux dont nous venons de parler, perdit la raison, et le vizir en profita pour s'emparer du gouvernement et le régir à son gré.

Cependant les peuples chrétiens de l'Occident s'étaient levés en masse pour aller conquérir la Palestine et enlever aux enfants de Mahomet le tombeau du Christ, que l'on voyait à Jérusalem, où le fils de Dieu, envoyé pour racheter les hommes, avait subi le trépas ignominieux réservé aux criminels. Déjà la ville sainte était tombée au pouvoir des sectateurs de Jésus et la couronne de David avait ceint le front de Godefroy, leur général ; Baudouin, frère de ce monarque, venait de s'emparer d'Ascalon, et se disposait à porter bientôt ses armes jusque sur les bords du Nil ; mais la mort vint arrêter ses projets. Sur ces entrefaites, Talaï, commandant les troupes égyptiennes, résolut de ravir l'autorité au vizir Abbas, dont ce dernier abusait, et qu'il était d'ailleurs indigne d'exercer, puisqu'il avait trempé ses mains dans le sang du vicaire du prophète. Dès qu'ils surent que Talaï marchait avec ses

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del.

Veyer sculp.

Pl. 38.

1. ARABE AVEC LE BERNOUS. 2. FEMME ARABE. 3 ET 4.
MAURE ET MAURESQUE D'ALGER.

Paris Imp. de Legay r. de la Bucherie 1

ALGERIE.

troupes sur le Caire, Abbaś et Naśr essayèrent à peine de se défendre, et passèrent en Syrie; mais les compagnons de Baudouin, émus par les prières et les présents de la sœur du katife assassiné, qui avait imploré leur assistance, attaquèrent les deux fugitifs. Abbas périt dans le combat, et son fils, fait prisonnier, fut envoyé au Caire. On le livra à la vengeance des femmes de Dafer : la princesse, sœur de ce prince, lui porta les premiers coups, et le malheureux, en proie à la rage des furies qui l'entouraient, expira lentement au milieu des plus effroyables tortures. Talaï hérita de la charge de vizir à la place d'Abbas, et bientôt après il se décora du titre de roi, ne laissant plus au kalife que l'administration des affaires religieuses. Il mourut par un meurtre, sous le règne d'Adhed Ledinillah, qui fut le dernier des Fatimites. Zaric succéda à son père ; mais Schaour, gouverneur de la Thébaïde, s'insurgea contre le nouveau vizir, qu'il réussit à dépouiller de sa dignité pour s'en revêtir. Chassé peu de temps après par un autre ambitieux, appelé Darghan, Schaour vint à Damas, capitale des États de Noureddin, et, pour décider ce prince à lui prêter l'appui de ses armes, il promit de devenir son vassal. Une armée, ayant pour chef Schirkouk, rétablit Schaour dans son emploi. Mais ce dernier, rentré au Caire, en ferma les portes au général et aux troupes de Noureddin, et appela à son secours les chrétiens de la Palestine. Le roi de Jérusalem, Amauri I, s'empressa de se rendre à ses prières; mais, au lieu de combattre Schirkouk, il conclut avec lui un arrangement, dont les Égyptiens payèrent tous les frais. Noureddin, parvenu par son audace à la toute-puissance, et voyant que le royaume des Pharaons, déchiré par l'anarchie, offrait une conquête facile, résolut de s'en emparer. Il avait besoin d'un prétexte pour autoriser l'invasion qu'il méditait, et il s'adressa au kalife de Bagdad, qui, rival de celui d'Égypte, s'empressa d'approuver son entreprise. L'atabek (1) commença la guerre; mais on le désarma par des subsides.

Sur ces entrefaites, le roi de Jérusalem, cet autre allié du vizir, Schaour, tenta, au mépris de la foi jurée, de se saisir du Caire, où quelques milliers de ses soldats tenaient garnison. Dans ce péril, le vizir rappela Schirkouk et ses Syriens, qu'il introduisit dans la capitale. Amauri, déçu de son projet, reprit le chemin de ses États, et Schirkouk commença par se défaire de l'imprudent Schaour : le calife Adhed, qui régnait encore de nom, lui conféra le titre de vizir. Il n'en jouit pas long-temps : son intempérance en fut la cause, et Joussouf, qui fut depuis le fameux Saladin, lui succéda. Ce jeune prince ne s'était fait remarquer jusqu'alors que par son goût pour les plaisirs et son penchant pour la mollesse; mais son caractère changea tout-à-coup avec sa position, il reforma ses mœurs, se dépouilla de toutes ses habitudes, et s'attacha l'armée en lui distribuant la plus grande partie de sa fortune. Aussi parvint-il à tenir les soldats Syriens sous sa dépendance et l'Égypte dans la soumission. Cependant son maître, qui était en même temps son oncle, le souverain de Damas, le chargea d'une commission aussi difficile que délicate; il s'agissait de contraindre par la force ou par la persuasion les Égyptiens à quitter leur croyance pour embrasser celle des vainqueurs. En effet, les premiers étaient schiites, et les seconds sunnites. Le vizir prépara cette révolution spirituelle en faisant enseigner dans les colléges les doctrines qu'il voulait établir. Mais, éclairée par ses prêtres, la multitude s'indigna et courut en tumulte au palais pour se plaindre au kalife Adhed. Ce pontife, à qui l'on cacha sans doute la cause de cette émeute, ordonna de la dissiper par les armes, et Joussouf, persuadé que le moment était venu d'achever son ouvrage, fit faire la prière dans les mosquées au nom du kalife de Bagdad. Cependant Adhed expirait, et ses yeux se fermèrent sans qu'il sût que l'on venait de prononcer sa déchéance

(1) Les atabek étaient dans l'origine chargés de l'éducation des princes Seljoukides, qui régnaient en Perse. Nommés gouverneurs de quelques provinces, ils avaient fini par profiter des troubles qui agitaient l'empire pour se créer des souverainetés indépendantes dans la Perse proprement dite et dans la Syrie.

MCD 2019

[1173]. Joussouf reçut à cette occasion, de la part du kalife de Bagdad, le surnom de Sellah-Eddin, qui signifie : *salut de la foi,* et que les historiens français ont rendu plus euphonique en donnant au prince qui le porta le nom de Saladin. Celui-ci; qui nourrissait au fond de sa pensée le projet de se placer à son tour au rang des souverains, commença par faire venir auprès de lui son père, Ayoub, et toute sa famille ; mais Noureddin ne tarda pas à percer le voile dont s'entourait l'ambition de son lieutenant, et, pour mettre à l'épreuve sa fidélité, il lui prescrivit de venir joindre ses drapeaux pour marcher ensemble contre les chrétiens de la Palestine. Dirigé par les conseils d'Ayoub, Saladin répondit à ce message dans les termes les plus soumis, et imagina des prétextes plausibles pour se dispenser d'obéir, tandis qu il faisait de grands préparatifs afin de résister à une attaque à main armée. L'atabek fut d'abord dupe un moment des protestations de son neveu ; mais, ayant reconnu que la feinte humilité de Saladin n'était qu'une rébellion déguisée, il leva des troupes et s'apprêtait à marcher contre l'Égypte, lorsque la mort vint le frapper. Il laissait un fils qui n'était encore qu'un enfant ; les chrétiens, à son avénement, fondirent sur la Syrie, qui ne put opposer aucune résistance, car, au lieu de repousser l'ennemi, les émirs ne songeaient qu'à s'arracher le pouvoir, que leur prince était trop jeune pour exercer. Ils auraient dû chasser par les armes les soldats du Christ, ils achetèrent leur retraite. Saladin s'autorisa de cette lâcheté pour venir en personne châtier ceux qui l'avaient commise. Il se rendit maître de Damas ainsi que de plusieurs autres villes, et, pour se débarrasser d'un concurrent redoutable, il assiégea le fils de Noureddin, qui s'était renfermé dans les murs d'Alep. Ce prince fut réduit à se reconnaître pour son vassal, et la Syrie presque toute entière passa sous la domination de l'heureux Saladin, qui se fit déclarer par le pontife de Bagdad souverain de l'Égypte et de la Syrie.

DYNASTIE DES AYOUBITES.

Saladin, qui joue un rôle si brillant dans les annales de l'Orient et celles de l'Occident, était aussi habile politique que grand guerrier; son occupation principale fut d'amener l'expulsion des chrétiens de la Palestine et des pays environnants. Cette entreprise offrait de grandes difficultés; car tous les peuples de l'Europe venaient tour-à-tour inonder par milliers les provinces voisines de la Cité sainte; mais depuis qu'un prince franc tenait le sceptre de Salomon , les croisades commencèrent à devenir moins fréquentes; d'ailleurs, les états du roi de Jérusalem étaient soumis au système féodal, et les jalousies qui divisaient sans cesse entre eux les barons, propriétaires du sol de la Palestine, empêchaient leur prince de suivre un plan de conquête qui, en établissant solidement son empire, lui aurait permis de résister aux Musulmans , sans invoquer journellement l'appui de ses co-religionnaires. Les successeurs de Godefroi ne jouissaient que d'un pouvoir toujours contesté, et restreint dans les limites les plus étroites; tantôt il leur fallait combattre des vassaux rebelles, tantôt réprimer les prétentions du clergé, ou résister aux empiétements des ordres militaires, qui, institués pour défendre le territoire et vivre dans la pauvreté, saisissaient toutes les occasions de s'enrichir et d'accroître leur influence politique. Cependant un jeune chevalier, Guy de Lusignan, qui n'avait d'autres titres que les agréments de sa personne, étant devenu l'époux de Sybille, héritière du trône de Jérusalem, obtint la couronne; mais son avénement avait fait éclater la discorde parmi les seigneurs chrétiens; l'un d'eux, Raymond, comte de Tripoli, s'allia avec le fils d'Ayoub (1), et lui livra passage lorsque ce prince vint envahir la Galilée. Toutefois il ne tarda pas à rompre ce traité et à se réunir aux troupes chrétiennes, lorsqu'elles attaquèrent Saladin, auprès du lac de Tybériade; dans cette journée, où périt la fleur des chevaliers du Christ, le roi de Jérusalem et ses principaux barons furent faits prisonniers,

(1) Saladin.

MCD 2019

et les villes les plus importantes du royaume ouvrirent leurs portes aux Sarrasins (1). Le sultan marcha ensuite sur Jérusalem, et s'en rendit maître après un siége de quatorze jours (1187). Possesseur de la cité de David, Saladin crut sans doute que la puissance chrétienne était anéantie, et qu'elle allait disparaître de la Palestine; mais la chute de Jérusalem avait réveillé l'enthousiasme des croisades, et les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, débarquèrent sous les murs de Ptolémaïs, à la tête de troupes nombreuses et animées de l'ardeur la plus vive. Malheureusement, les deux monarques, rivaux de gloire et d'ambition, ne purent s'entendre; Philippe retourna bientôt après en Europe, et Richard, après quelques succès, se mit en route pour reprendre Jérusalem. Il poussa jusqu'à Emmaüs, et, gravissant les hauteurs qui dominent cette ville, il aperçut la ville sainte; ce fut tout le fruit qu'il devait retirer de ses exploits, car, rappelé en Angleterre par les intrigues de son frère Jean, qui aspirait à prendre sa place, Richard rétrograda, afin de se rendre à Ptolémaïs, où il comptait s'embarquer. Avant de s'éloigner, il ouvrit des négociations avec le chef des musulmans et conclut avec lui un traité par lequel les chrétiens rentreraient en possession de tout le littoral entre Tyr et Jaffa; il fut stipulé que ces derniers pourraient en toute sûreté aller visiter le tombeau du Christ [1192].

Saladin dominait à cette époque sur toute l'Égypte; la plus grande partie de la Syrie, de la Nubie et de l'Arabie heureuse lui obéissaient encore; et plusieurs petits princes établis au-delà de l'Euphrate le reconnaissaient pour leur suzerain, et lui payaient tribut. Il eut à peine le temps de jouir de sa gloire: tandis qu'il recevait à Damas, dans son palais, les félicitations des envoyés de tous les monarques et de tous les émirs musulmans, qui, prosternés devant lui, l'enivraient de l'encens de leurs louanges, il tomba malade et mourut le 5 mars 1193, après un règne de vingt-deux ans, qui se passa presque tout entier dans le tumulte de la guerre et les travaux non moins difficiles des négociations. Né dans un siècle barbare, ce prince posséda les vertus qui n'appartiennent qu'aux âmes épurées par la civilisation la plus raffinée. Plus d'une fois il se montra plein de clémence et de magnanimité, et s'il se souilla de quelques barbaries, il en faut accuser son attachement fanatique au culte de Mahomet; il fut en outre entraîné par l'exemple de ses adversaires, qui ne se faisaient aucun scrupule de verser le sang des Sarrasins, contre lesquels ils nourrissaient une haine frénétique. Toutefois, tel est l'empire de la vertu, que, malgré sa religion, Saladin fut l'objet et l'admiration des chrétiens comme des musulmans; les poètes et les romanciers l'ont célébré dans leurs écrits, et son nom devint populaire dans toutes les régions de l'Occident; le jugement de la postérité a confirmé en sa faveur l'opinion de ses contemporains.

Ce monarque laissait trois fils, qui se partagèrent ses vastes Etats; Afdal, l'aîné, s'établit à Damas, et domina sur la Syrie; Alaziz régna au Caire, et le troisième devint prince d'Alep. Les sultans d'Égypte et de Syrie ne tardèrent pas à se brouiller, et Alaziz, aidé par Malek-Adel, frère de Saladin, renversa du trône Afdal, qui prit la fuite, et alla demander des secours au kalife de Bagdad, qui ne put lui offrir que des vœux et des prières. Mais le monarque du Caire ne recueillit aucun fruit de sa victoire; Malek-Adel, qui s'était illustré précédemment par ses talents militaires et sa valeur brillante, profita de sa renommée pour s'attacher les soldats et se saisir de la Syrie, qu'il gouverna en prince indépendant. Alaziz étant mort sur ces entrefaites (1198), Afdal, auquel les Égyptiens confièrent la régence, voulut s'emparer de la couronne qui appartenait à son neveu; il essaya en même temps de déposséder Malek-Adel; mais celui-ci le chassa du Caire, et réussit, par la force et par l'intrigue, à réunir sous ses lois tous les royaumes sur lesquels avait régné Saladin. Formé d'éléments disparates, qui aspiraient sans cesse à se désunir, il fallait le génie actif et infatigable du monarque pour conserver intact un si vaste empire; il avait en outre à repous-

(1) C'est le nom que les chrétiens donnèrent à tous les musulmans, sans exception.

MCD 2019

ser les attaques continuelles des chrétiens, qui, dans l'espoir de reconquérir Jérusalem, dirigeaient sans cesse des expéditions pour mettre fin à cette grande entreprise. Malek-Adel fut même battu auprès de Beryte; mais les vainqueurs ne surent pas tirer parti de ce succès. Fatigué de combattre, il prit la résolution de descendre du trône et de partager ses possessions entre ses enfants; il abandonna l'Egypte à l'aîné, Malek-Kalem; la Syrie à son second fils; les autres eurent en partage des principautés; il se réserva la tâche de les éclairer par ses conseils, et de leur commander par l'ascendant de son génie; tant qu'il vécut, il fit régner la concorde entre ses enfants, mais il expira en 1218, et sa mort fut le signal de la décadence de sa race. En effet, Malek-Kalem, trahi ou mal servi par ses émirs, qui l'avaient déjà contraint une fois d'abdiquer, ne put sauver Damiette, qu'une nouvelle armée de croisés, composée en grande partie d'Allemands, assiégeait depuis plusieurs mois. Les chrétiens ne surent pas garder leur conquête, ils furent réduits à la restituer; mais le sultan du Caire, qui avait appelé à son secours son frère, le souverain de Damas, craignait l'ambition de cet allié; il envoya secrètement un de ses affidés à l'empereur d'Allemagne, Frédéric I, auquel il proposa de rendre Jérusalem, dont il venait de s'emparer par surprise, car cette ville appartenait à un autre de ses frères, Malek Moadem; il signa en effet un traité qui stipulait la restitution de la ville sainte [1229]; mais cette partie du traité resta sans exécution.

Malek-Adel II hérita du sceptre paternel en 1238; il tomba, peu de temps après son avénement, sous le poignard d'assassins suscités par quelques émirs, qui offrirent le trône à Saleh Negmeddin, sultan de Damas. Ce prince était à peine en possession de cette nouvelle couronne, lorsqu'il apprit que le roi de France, Louis IX, venait de débarquer sous les murs de Damiette, et de s'emparer de cette ville par un brillant fait d'armes [1249]. Negmeddin se disposait à marcher à la tête de ses troupes pour reprendre cette ville, lorsqu'il mourut, et son fils, Touran Shah, qui était alors en Mésopotamie, fut proclamé à la place de son père. En l'absence du souverain, les Égyptiens furent menés à l'ennemi, par l'émir Fakreddin; il tomba frappé d'un coup mortel à la bataille de Mansourah, où cependant les Égyptiens furent vainqueurs; car le comte d'Artois, frère de saint Louis, et l'élite des chevaliers chrétiens, ayant pénétré dans cette ville, furent accablés par le nombre. Si Fakreddin eût vécu, son expérience et l'énergie de son caractère eussent sans doute déjoué les coupables projets de Chegger-Eddour, veuve de Kamel. Cette femme, du vivant de son époux, avait entretenu un commerce criminel avec l'échanson Ibek; elle le fit parvenir rapidement au grade de chef de mameluks, milice redoutable, qui formait la garde du sultan, comme elle était le rempart de l'État par sa bravoure (1). Touran Shah ne reçut le sceptre qu'à la condition d'obéir aux volontés de la sultane; il s'y résigna tant que son trône fut mis en péril par l'attaque des croisés; mais Louis IX ayant été vaincu et fait prisonnier, se vit contraint de restituer Damiette, et de payer une somme énorme pour sa rançon. Débarrassé de ses ennemis extérieurs, le monarque musulman voulut répudier le joug qu'on lui avait imposé, il éloigna les mameluks de sa personne; alors ceux-ci, à l'instigation de leur chef et de la sultane, vinrent attaquer Touran, au milieu d'une fête, où il célébrait sa victoire sur les soldats du Christ; il se réfugia dans une tour en bois; les mameluks y mirent le feu, et le sultan ayant voulu gagner le Nil pour se sauver à la nage, tomba sous les coups de ceux qui le poursuivaient (1250).

DYNASTIE DES BAHARITES.

Le Koran ne permet pas à une femme de tenir le sceptre, et la sultane qui s'était fait proclamer reine par les mameluks, reçut pour maître son amant Ibek, qui l'épousa et prit

(1) Les mameluks n'étaient que des esclaves enrégimentés, institués par Saladin; ils montrèrent d'abord le plus aveugle dévouement pour le souverain; mais bientôt, s'étant aperçu qu'ils étaient les soutiens du pouvoir, ils voulurent en disposer, et on va les voir, comme les prétoriens de Rome, donner le trône au gré de leurs caprices.

MCD 2019

le nom de Malek-el Moaz (1). Cependant, la mémoire de Saladin vivait encore dans le cœur des mameluks, et ils forcèrent Moaz de recevoir pour collègue un prince de la famille des Ayoubites, Malek-el-Achraf (2). Moaz ne tarda pas à se délivrer de cet associé, qui expia dans les fers où il mourut, sa courte royauté. Il se crut dès lors affranchi de toute reconaissance envers celle qui l'avait fait monter sur le trône, et ne craignit pas de l'outrager en lui donnant une rivale; en même temps, pour se défendre contre tous ses ennemis, il s'entoura d'une garde dévouée. Il ne songeait, en agissant ainsi, qu'à se mettre en mesure de réprimer les complots des émirs; mais il oubliait combien la vengeance d'une femme est à craindre, il l'éprouva bientôt à ses dépens. Un jour, s'étant retiré dans un lieu qui devait être inaccessible à tous, il y trouva la sultane avec cinq eunuques, ceux-ci se précipitèrent sur lui et le terrassèrent. Ses supplications allaient attendrir le cœur de celle qu'il avait trahie, mais un des assassins s'étant écrié : Princesse, s'il échappe de nos mains, nous sommes tous perdus! ce mot décida du sort de Moaz, qui fut étranglé [1255].

A la nouvelle de la fin tragique du sultan, la rivale de Chegger-Eddour fit proclamer un fils qu'elle avait eu du monarque, et les femmes du harem se saisirent de la sultane et l'assommèrent en la frappant avec leurs pantoufles (3).

Le jeune Ali-Malek-el-Mansour, à qui l'on venait de décerner la couronne, était âgé de quinze ans; il en fut dépouillé peu de temps après par l'émir Kotouz. Ce dernier, issu d'une race royale, s'était distingué par ses exploits, et il fut porté au rang suprême par l'approche des Mongols, qui, sous la conduite d'Holakou, petit-fils de Gengis, étaient sur le point d'envahir l'Égypte. Les mameluks avaient besoin d'un guerrier, et ils élureut Kotouz, qui justifia leur choix en dispersant, à Tibériade, les hordes tatares, et, cependant, malgré sa victoire, le sultan ne put enchaîner l'inconstance des mameluks, subjugués par l'ascendant et les promesses d'un de leurs chefs nommé Bibar; ils l'élurent pour roi quand il eut assassiné Kotouz [1263]. Le nouveau prince signala les premières années de son règne par les succès qu'il obtint sur les chrétiens. Il s'empara de Césarée, de Jaffa, et enfin d'Antioche, dont il extermina presque toute la population. Il avait résolu d'expulser de l'Orient tous les sectateurs du Christ, et il y serait parvenu s'il eût régné plus long-temps, car les rois et les peuples de l'Occident commençaient à se lasser de ces expéditions aventureuses, qui, faites au nom du ciel, ne servaient le plus souvent que les intérêts des papes. Quoi qu'il en soit, Bibars mourut, dit-on, par un breuvage empoisonné qu'il donna à un prince ayoubite sur la foi de ses astrologues. Une éclipse totale avait eu lieu, et les astrologues avaient déclaré que ce phénomène annonçait le trépas d'un grand prince. Bibars voulut sauver sa tête, qu'il croyait menacée par cette prophétie, en choisissant une autre victime, et il expira convaincu de la vérité des prédictions faites par l'astrologie. Ce monarque ne fut pas seulement un guerrier brave et habile, il sut encore administrer son royaume, l'Égypte redevint florissante, car il rebâtit plusieurs villes, répara le canal d'Alexandrie, et entreprit d'autres ouvrages non moins utiles [1276]. Barkah-Khan, fils aîné de Bibars, recueillit le sceptre paternel; il le garda à peine deux années, les mameluks le contraignirent d'abdiquer, et le prince déchu se retira à Karak; mais ceux qui l'avaient chassé ne tardèrent pas à demander sa tête, et lui donnèrent pour successeur son frère, qui, ne pouvant gouverner à cause de son jeune âge, fut mis sous la tutelle de Kelacun. C'était un chef mameluk aussi ambitieux que brave; il commença par se défaire de son pupille, dont il prit la place avec l'aide des mameluks. Kelaoun aspirait à achever l'œuvre si bien avancée par les victoires de Saladin, c'est-à-dire que son unique pensée était de renvoyer en Europe ou d'exterminer tous les chrétiens, et, pour réussir dans ce projet, il n'eut pas seulement recours à la force, il employa l'intrigue avec le même succès. C'est

(1) Ces mots signifient roi puissant.
(2) Roi illustre.
(3) Ces pantoufles ou sandales sont faites en bois et se nomment kobab.

MCD 2019

ainsi qu'il cherchait à diviser ses adversaires pour les vaincre plus sûrement; il entretenait en outre des agents dans les principales cours de l'Occident, afin de savoir par avance si quelques nouvelles troupes de croisés n'allaient pas débarquer en Asie. Le résultat de cette conduite habile fut que le sultan soumit presque toutes les villes du littoral de la Syrie, et il ne restait plus à ses ennemis que Ptolémaïs, dont il était sur le point de se rendre maître lorsque la mort vint le frapper [1281]. Pour soutenir ses guerres, il fut obligé d'augmenter les impôts, ce qui fit éclater une émeute dans la capitale. Aussitôt le sultan abandonna la ville en proie à la fureur des mameluks, qui pillèrent et massacrèrent pendant trois jours. Ce carnage produisit cependant un résultat avantageux; en effet le monarque, pour se faire pardonner le crime dont il s'était souillé, fit élever au Caire un hôpital, et fonda un collége.

Kalil, fils de Kelaoun, fut investi du pouvoir suprême; le premier acte de son règne fut de continuer le siége de Ptolémaïs; les chrétiens défendirent cette place avec le courage du désespoir; les chevaliers du Temple se signalèrent par la bravoure la plus héroïque, et se firent tuer jusqu'au dernier. La prise de Ptolemaïs entraîna la chute de Tyr, de Berouth et de Sydon; l'empire fondé sur ces rivages, par les chrétiens, disparut pour jamais (1291). Kalil porta ensuite ses armes dans l'Arménie; il rentrait victorieux dans son palais, lorsqu'il tomba sous les coups d'un assassin qui l'avait supplanté dans le cœur de son épouse. Le meurtrier eut le crédit de se faire déclarer roi, mais son règne ne dura qu'un jour; il fut poignardé, et Malek-el-Nazer, frère de Kalil, s'assit sur le trône (1294). Sa jeunesse ne lui permettant pas de gouverner par lui-même, les mameluks nommèrent un régent. Kelhogha, on l'appelait ainsi, s'empara du pouvoir; il l'eût gardé peut-être, s'il n'eût été attaqué par les Tatars. Ceux-ci, sous les ordres du farouche Ghazan, dispersèrent l'armée du régent, qui, au lieu de courir au combat, s'était renfermée dans la capitale. Cette conduite timide souleva d'indignation le peuple et les soldats. Malek, que le régent avait dépouillé du pouvoir et tenait dans l'exil, remonta sur le trône; mais il en descendit volontairement quelque temps après, pour rentrer dans les douceurs de la vie privée. Bybars, soldat parvenu, lui succéda. L'inconstant Malek s'indigne alors de voir un homme sorti de la poussière monter au premier rang; il quitte sa retraite, rassemble des troupes et marche sur le Caire. Dans cette ville résidait Naby Soliman, le descendant des kalifes Abassides, et qui, déchu de l'autorité suprême qu'avaient possédée ces prédécesseurs, conservait cependant les insignes et les attributs du pontificat. Soumis à Bybars, il publia en sa faveur un appel aux musulmans en même temps qu'il lançait une excomunication contre Malek. Celui-ci, méprisant la foudre impuissante du kalife, fait tuer Bybars, et reprend le sceptre. Son premier soin est de marcher contre les Tatars, mais il est vaincu à son tour (1299) par ces barbares, déjà maîtres de toute la Syrie. Les excès de tout genre dont ils s'étaient souillés reçurent une punition terrible et méritée; le peuple de ce pays fondit sur ses oppresseurs et les égorgea dans toutes les villes et jusque dans les hameaux. Le sultan d'Egypte profite de cet incident, et bat à son tour ceux qui l'avaient battu. Les Tatars s'éloignèrent, et le monarque put songer au bonheur de son peuple; cette pensée fut l'occupation de tout son règne; en effet, on vit renaître l'abondance et fleurir les arts; la capitale posséda dans ses murs des fontaines, des ponts, un canal, un palais de justice, et l'hôpital du Moristan fut achevé Malek fonda encore des colléges pour répandre l'instruction, qui aurait sorti l'Egypte de l'ornière de la barbarie, si elle avait pu s'y enraciner : il expira en 1341. Nous croyons inutile de raconter la vie des princes qui lui succédèrent, car ils ne firent que passer comme des ombres, les uns tués par le fer ou le poison, les autres expiant dans l'exil ou dans les fers leur triomphe d'un moment. La dynastie baharite finit en 1386, quand le vizir Barkouk plaça la couronne sur sa tête. Cet homme avait été le chef de la garde circassienne, qu'un des derniers sultans avait créée pour l'opposer aux mame-

MCD 2019

lucks (1). Ces nouveaux prétoriens firent comme leurs devanciers : devenus les soutiens du pouvoir suprême, ils voulurent en disposer, et le donnèrent enfin à leur chef.

DYNASTIE DES BORGITES OU CIRCASSIENS.

Circassien de naissance, Barkouk n'était qu'un esclave que la fortune et ses talents investirent du commandement; ce fut à cette époque un bonheur pour l'Egypte, puisqu'il la sauva de l'invasion de Timour, qui voulait l'ajouter à cette foule d'Etats qu'il avait conquis en courant. Mais s'il avait su résister sur les champs de bataille à l'impétuosité des hordes tatares, il succomba sous les intrigues du kalife du Caire, qui parvint à lui arracher le sceptre pour le rendre au prince baharite, El-Hagy, qui l'avait déjà possédé. Toutefois la soldatesque se lassa bien vite d'obéir à un chef qu'elle n'avait jamais vu braver à sa tête les périls de la guerre, et son inconstance rendit la couronne à Barkouk; celui-ci chassa les Tatars de la Syrie, tandis que leur monarque s'apprêtait à envahir l'Indostan. Barkouk ne survécut pas long-temps au succès qu'il venait d'obtenir (1399). Son fils Farag serait tombé sous les coups de Timour, si le Tatar n'eût rencontré sur son chemin un autre adversaire plus puissant; cet adversaire était le sultan des Turcs Bajazet. Ce dernier fut vaincu dans les plaines d'Ancyre, et, sur le bruit de sa défaite, Farag se hâta de reconnaître la suzeraineté du vainqueur, dont il se déclara le vassal. Timour expira au moment où il rêvait l'envahissement de la Chine. A peine eut-il fermé les yeux, que la discorde éclata parmi les membres de sa famille; le frère de Farag ayant expulsé les Tatars de la Syrie, entra en Egypte et se fit proclamer sultan; mais les Mamelucks qui l'avaient élevé le renversèrent, et Farag reprit l'autorité suprême. Elle lui fut ravie par le kalife du Caire, qui aspirait à rentrer en possession du pouvoir temporel. L'émir Mahmoudi lui donna une armée, et le fils de Barkouk, frappé d'une excommunication, fut abandonné de ses soldats. Accusé d'avoir opprimé le vicaire de Mahomet, sa tête tomba sous le sabre d'un bourreau (1413).

Mahmoudi n'avait aidé le kalife que dans l'intérêt de sa propre ambition, et il força le représentant de Mahomet de lui abandonner le commandement. Il finit même par lui enlever sa dignité. Le règne de cet usurpateur dura à peine quelques mois; il transmit le sceptre à son fils, auquel il fut arraché par Malek el Daher. Après la mort de ce dernier, Mahomet, qui lui avait succédé, se laissa dépouiller par Barsabay [1422]. Le nouveau monarque sut enchaîner l'inconstance des Mamelucks en s'en faisant respecter, parce qu'il sut s'en faire craindre. Les années qu'il passa sur le trône furent pour l'Égypte une ère de repos : le peuple avait fini par aimer un souverain qui s'occupait de son bien-être, et les soldats un chef qui savait se faire obéir; et cependant Barsabay étant mort en 1438; son fils, Malek-el-Azis, périt égorgé, peu de temps après son avénement. Six princes passèrent tour-à-tour du trône au tombeau (1).

Un esclave affranchi, Cait-bay, porté au trône par le suffrage et l'épée des soldats, ceignit le diadême et alla porter la guerre dans la Syrie. A cette époque, le célèbre Mahomet II régnait sur les Turcs, auxquels il avait donné pour capitale la ville de Constantin. Ce monarque allait tourner ses armes contre l'Égypte, lorsque la mort vint le frapper. Il avait laissé deux fils; l'un de ces

(1) Voici les noms de ces princes : Malek-el-Mantou, Malek-el-Achraf, Malek-el-Moyed. Les trois autres sultans qui vinrent après eux portèrent tous trois le nom de Malek-el-Daher.

(1) Voici les noms des derniers sultans baharites, et la date de leur avènement :

Aboubekr,	1341
Koutchouk,	1343
Chahab	1343
Ammad,	1343
Chaban,	1348
Hagy,	1348
Hassan,	1348
Malek-el-Salh,	1348
Nazer-el-Dyn,	1362
Malek-el-Achraf,	1378
Malek-el-Mansour,	1386
Mansour-el-Hagy,	1386

MCD 2019

princes, Zizim, vaincu par son frère, alla chercher un refuge au Caire, où Cait-bay l'accueillit sans lui donner toutefois d'autres secours que des conseils. Le monarque ottoman, Bajazet, essaya de punir le souverain de l'Égypte de sa générosité ; mais les troupes turques servirent mal son ressentiment ; elles se firent battre, et la guerre se termina par un traité qui rétablit la paix entre les deux empires.

Un émir, Mahomet-Malek-el-Nazer [1495], ceignit après lui le sabre, insigne du commandement. Il signala sa courte apparition sur le trône par d'horribles cruautés, et il fut renversé. Quatre autres princes qui vinrent après lui éprouvèrent une semblable destinée : portés au souverain pouvoir par un caprice, un autre caprice les en dépouillait. L'un d'eux, Kansou, dit El-Gambalat, n'eut pas plutôt connu les soucis et les périls qui assiégent la royauté, qu'il la rejeta comme un présent funeste, et supplia les émirs qui l'en avaient investi, de la reprendre. Son vœu fut exaucé, son successeur, Toman-bay, *ne vécut que trois mois* ; on le poignarda, et les Mamelucks se donnèrent pour chef un homme qui avait jusqu'alors passé sa vie loin du bruit des armes. Il s'appelait Kansou-el-Gouri ou Gauri. Nouveau Sixte-Quint, Gouri allégua d'abord son âge et son goût pour la retraite ; puis, avant de céder aux sollicitations des Mamelucks, il leur fit jurer, dans le cas où ils voudraient lui ôter le sceptre, de respecter sa vie. Quand cette condition fut acceptée, il se résigna à prendre le turban royal. Mais comme il se défiait de l'ambition des émirs, sa politique perfide leur tendit des piéges et réussit à les détruire par des assassinats juridiques. Cependant Selim I régnait à Constantinople ; il avait contraint son père, Bajazet, de signer son abdication, et il l'avait fait périr. Deux de ses frères, Achmet et Corcut, avaient subi le même sort, ils étaient tombés sous les coups de Selim. Mais un fils du premier de ces princes s'était placé sous la protection du sultan d'Égypte. Selim s'arma de ce prétexte pour commencer les hostilités contre Gouri : ses troupes, qu'il commandait en personne, envahirent la Syrie. Les Mamelucks et les Ottomans se rencontrèrent dans le voisinage d'Alep. Selim vainquit, mais en appelant à son aide la trahison, car il avait corrompu les deux principaux lieutenants de son adversaire, qui se signala dans cette funeste journée par des prodiges de valeur. On retrouva son cadavre à quelque distance du lieu où s'était donné le combat, et Selim lui fit faire de magnifiques obsèques.

Le neveu de Toman-bay fut élevé au trône par les soldats : résolu de défendre jusqu'à la dernière extrémité l'indépendance de l'Egypte, il essaya d'arrêter ses adversaires auprès de Gaza ; mais il ne put y réussir, et Selim, par une marche savante, envahit l'Égypte, et vint camper à douze lieues de la capitale. Un nouveau combat, non moins meurtrier que les précédents, se termina à l'avantage des Turcs, qui entrèrent dans la capitale sur les cadavres de ses habitants, dont ils ne purent surmonter la résistance désespérée qu'en incendiant les maisons et en égorgeant la plus grande partie de la population. Toman-bay, ayant rallié quelques escadrons, voulut tenter encore la fortune des armes ; vaincu de rechef, il erra sous un déguisement, et fut arrêté dans les environs d'Alexandrie. Selim montra d'abord une apparente générosité par un accueil plein de courtoisie ; mais bientôt, craignant que le monarque détrôné ne se souvînt de sa fortune passée, il résolut de le sacrifier à ses appréhensions : un tribunal, composé de membres du clergé, auxquels on livra Toman-bay, le condamna comme traître au dernier supplice, et le malheureux prince fut mis en croix : il vécut trois jours, et les douleurs de son agonie s'aggravèrent encore par les outrages de la multitude, qui se plaît toujours à insulter les grandeurs déchues.

Les victoires de Selim le rendirent maître absolu de toute l'Égypte, qui se soumit à sa domination et descendit au rang de province tributaire. Elle aurait pu s'en féliciter si elle eût gagné quelque chose à cet échange ; mais il n'en fut pas ainsi. Son nouveau maître lui donna des institutions, qui, habilement combinées sous le rapport politique, n'étaient pas de nature à assurer la prospé-

MCD 2019

rité du pays. L'Égypte fut divisée en vingt-quatre étendards, ou districts, ayant pour administrateurs autant de chefs militaires, appelés beys. Un de ces derniers, portant le titre de Sheck-el-Beleb, était en même temps gouverneur du Caire et avait la suprématie sur ses collègues. Mais tous devaient obéir à un pacha turc, nommé par la Porte. Ainsi le pouvoir était partagé entre le représentant du souverain, le gouverneur du Caire et les autres beys, investis de l'administration de leur département et du pouvoir militaire. C'était mettre en pratique la célèbre maxime de Denys l'ancien : *diviser pour régner.* Elle permit à la Porte de conserver l'Égypte durant plus de trois siècles. Mais les habitants abandonnés sans défense à la rapacité de tant de maîtres, subirent l'esclavage le plus dur et le plus abject. Le commerce, devenu le privilége de quelques hommes, appauvrit le pays au lieu de l'enrichir, les arts cessèrent d'être cultivés, et la terre habitée par les Pharaons, qui avait été l'institutrice de toutes les nations, tomba dans la misère et dans la barbarie. Durant les deux premiers siècles qui suivirent la conquête de l'Égypte, les pachas conservèrent une influence décisive ; mais elle diminua peu à peu, et ils devinrent les instruments dociles des beys les plus puissants. Comme ils achetaient à Constantinople leur dignité, ils se trouvaient contraints à fouler le peuple pour se rembourser de leurs dépenses et pour se maintenir par de riches cadeaux, offerts aux ministres du sultan. Ils ne pouvaient donc compter sur le dévouement et l'appui des Égyptiens, qui ne voyaient en eux que des tyrans cupides et insatiables : pour se maintenir, ils étaient réduits à semer la division parmi les beys ; ceux-ci, qui avaient reformé une nouvelle milice d'esclaves achetés sur des marchés de l'Asie, disposaient souverainement de ces hommes, auxquels ils prodiguaient d'ailleurs de grands avantages. Les mamelucks étaient armés et équipés richement, et jouissaient du privilége de ne reconnaître d'autres lois que celles de la discipline militaire. De leur côté les beys étaient revêtus de l'autorité la plus étendue, et n'éprouvaient de la part de toutes les classes de la population aucune résistance au despotisme de leurs volontés. L'histoire ne saurait admettre dans ses annales le récit des querelles intestines qui s'élevèrent entre les vingt-quatre tyrans de l'Égypte ; ces querelles, dénuées de grandeur et d'intérêt, lasseraient la patience la plus intrépide et la mémoire la plus heureuse, car il serait impossible de classer avec ordre une foule de faits toujours semblables, et qui ne peuvent laisser aucune trace profonde dans l'esprit : nous arriverons donc brusquement à l'époque où Ali-bey, parvenu à saisir le pouvoir, crut qu'il allait faire sonner l'heure de l'indépendance de l'Égypte.

Il avait commencé l'exécution de son projet, en augmentant le nombre de ses mamelucks, et en diminuant celui des soldats ottomans, qu'il contraignit de se disperser; en diminuant et même en ne payant pas du tout la solde qui leur était due. Alors il réussit aisément à se délivrer de la présence du pacha, qui, hors d'état de lui résister, prit le parti de quitter l'Egypte, et d'aller chercher un refuge à Constantinople. Aly parvint ensuite à se débarrasser de ses collègues en employant tantôt la ruse et tantôt la force, et il aurait sans doute accompli ce qu'il méditait, s'il n'eût pas été trahi par son lieutenant Abou-Dahab. Celui-ci avait été envoyé en Syrie, au secours de Daher, gouverneur de cette province, et qui voulait aussi la détacher de l'empire Ottoman. Aly-bey s'était fait décerner par le shérif de la Mecque les titres de sultan d'Egypte et de dominateur des deux mers; mais sa royauté ne dura qu'un moment. Jaloux de son élévation, les autres beys s'unirent à Abou-Dahab, et il fallut qu'Aly allât demander un asile à son allié Daher. Il rassembla des troupes, et marcha sur le Caire où commandait son ancien lieutenant, devenu pacha à la place de son général; mais dans le camp d'Aly, et au nombre de ses parents les plus proches, se trouvait un jeune mameluck nommé Mourad, épris de la plus vive passion pour l'une des épouses d'Aly; il ne crut pas acheter trop cher la possession de cette femme, en livrant son patron à ses adver-

MCD 2019

saires. En effet, Dahab, d'après les indications de Mourad, fit tomber Aly dans une embuscade; blessé et fait prisonnier, on le conduisit au Caire, où il expira. Abou-Dahab périt quelque temps après au siége de Saint-Jean-d'Acre, et l'Egypte retomba au pouvoir des beys (1786). Ceux-ci résistèrent avec succès aux attaques du capitan-pacha Hassan, qui arriva de Constantinople pour rétablir l'autorité de la Porte. Il est vrai que la peste fut un des auxiliaires de Mourad et de ses collègues : décimés par ce fleau, les Turcs quittèrent les rivages du Nil, et Mourad, en compagnie d'un autre bey appelé Ibrahim, avec lequel il partageait la toute-puissance, fit son entrée au Caire. Il avait besoin d'argent pour payer ses soldats, et afin de se procurer les sommes qui lui étaient nécessaires, il imagina de soumettre à une taxe extraordinaire les négociants français établis en Egypte. Cet acte fut la cause ou plutôt le prétexte de l'invasion de ce pays par une armée ayant pour chef le général Bonaparte, que le directoire voulait éloigner à tout prix. Quarante mille guerriers, partis de Toulon au mois de mai 1798, débarquèrent le 8 juillet en vue d'Alexandrie, dont ils s'emparèrent par un assaut (1). Quelques jours après, Bonaparte foudroyait au pied des pyramides et précipitait dans le Nil les escadrons des mamelucks, et le Caire ouvrait ses portes aux vainqueurs; mais un terrible échec vint obscurcir ce brillant fait d'armes : l'amiral Brueys, attaqué dans la rade d'Aboukir par l'amiral anglais Nelson, périt en combattant, et son escadre presque toute entière s'abîma dans les flots; les vaisseaux échappés à ce désastre tombèrent entre les mains du chef ennemi. Privé de sa flotte et séparé de la mère patrie, Bonaparte ne perdit pas courage, et résolut de conquérir l'Egypte, et de la gouverner au nom de la Porte. Il ordonna donc de respecter la religion de Mahomet, et tenta de donner au pays une organisation nouvelle, en appelant à son aide les indigènes, auxquels il confia les principaux emplois de l'administration. Cependant il dirigeait ses lieutenants contre les beys; ils parvinrent à les refouler jusque sur les frontières, ou à les rejeter dans les sables du désert. Mais la Porte n'avait pas accueilli la proposition du général, elle revendiqua l'Egypte, et se prépara à la reprendre à main armée. A cette nouvelle, Bonaparte, afin de prévenir l'attaque dont il était menacé, se précipita sur la Syrie, où commandait, en qualité de pacha, le célèbre Djezzar. Les débuts de cette campagne furent brillants, Jaffa et Gaza tombèrent au pouvoir des assaillants; mais, arrivés sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, les Français, qui n'avaient point d'artillerie de siége, voulurent y suppléer par l'audace. Cette audace leur eût sans doute livré la ville, sans la présence d'un officier français émigré, nommé Philipeaux; il avait été l'un des condisciples de Bonaparte à l'école de Brienne; il dirigea la défense avec tant d'habileté, que les Français, repoussés dans plusieurs assauts meurtriers, se virent réduits à quitter la Syrie. D'ailleurs, des vaisseaux anglais survenus dans ces parages fournissaient aux assiégés des vivres et des munitions de guerre, puis la peste étant venu ajouter ses ravages à ceux de la guerre, dans l'espace de vingt jours mille soldats avaient succombé. Il fallut donc rentrer en Egypte et reparaître au Caire, dont les habitants, encouragés par cet échec, se soulevèrent. Bonaparte triompha de cette insurrection, et se trouva en mesure de résister aux Tures qui venaient de débarquer sur la place d'Aboukir; il courut à leur rencontre, et les écrasa en quelques heures par l'habileté de ses manœuvres et la bravoure de ses compagnons (25 juillet 1799).

Sur ces entrefaites, le héros d'Aboukir reçut la nouvelle que les fautes multipliées du directoire avaient compromis les destinées de la France : non seulement toutes les conquêtes achetées par tant de sang répandu sur les champs de bataille étaient perdues, mais le territoire de la France allait être envahi par les Autrichiens et les Russes. Alors, accompagné de quelques généraux ses affidés, il s'embarqua secrètement pour l'Europe. Toutefois il laissait un digne chef pour le remplacer, c'était Kléber; ce legs honorable,

(1) 21 juillet.

MCD 2019

Kléber voulut d'abord le répudier, et dans son découragement, il se hâta d'ouvrir des négociations avec le chef de l'armée turque qui avait été battu à Aboukir. Ses plénipotentiaires signèrent avec le vizir la convention d'El-Arych, par laquelle le général français s'engageait à évacuer l'Egypte. Déjà même, il avait livré aux Turcs presque toute les villes occupées par ses soldats, à l'exception de la capitale : tout-à-coup il apprend que l'Angleterre désavoue son agent, le commodore Sydney Smith. Cette déloyauté indigne Kléber, et, à la tête de douze mille hommes, il marche contre les Turcs qui en avaient soixante mille. La victoire qu'il remporta à Héliopolis fut aussi honteuse pour les Ottomans que glorieuse pour lui. Rentré en possession de l'Egypte, il forma le projet d'en faire une colonie vassale de la France; c'était continuer l'œuvre de son prédécesseur, et le royaume des Pharaons serait sorti de la barbarie pour entrer dans la civilisation, si le poignard d'un assassin n'eût tranché les jours de Kléber. Le meurtrier s'appelait Souleyman, et le fanatisme religieux avait seul armé son bras. La mort du vainqueur d'Héliopolis entraîna la perte de l'Egypte; on lui donna pour successeur le général Menou, qui n'avait d'autre droit au commandement que celui de l'ancienneté. Ce nouveau chef ne possédait ni l'estime de ses collègues, ni la confiance des soldats. Ces fâcheuses préventions ne furent d'ailleurs que trop justifiées par les événements; en effet, une armée anglaise, sous les ordres du général Abercromby, débarqua sur les bords du Nil; au lieu de rassembler toutes ses forces pour les accabler sur-le-champ, Menou les divisa et finit par se faire battre. Il fut enfin réduit à se rendre avec six mille hommes, qui, avec quelques milliers de soldats restés au Caire sous le commandement de Belliard, étaient les restes des quarante mille braves que la France avait envoyés pour s'emparer de l'Egypte (octobre 1801). Quoique terminée par des revers, la campagne d'Egypte n'en est pas moins glorieuse pour ceux qui l'entreprirent : à côté des triomphes du champ de bataille se placent d'autres triomphes non moins honorables, et qui furent dus à des savants, des littérateurs, des peintres qui, mêlés à nos soldats, moissonnèrent à leur suite des trésors littéraires qui ne périrent point (1). La description de l'Egypte dont ils fouillèrent le sol, dont ils scrutèrent les monuments, dont ils étudièrent les productions, amena de curieuses révélations qui enrichirent la philologie, l'histoire et l'industrie. En un mot, l'apparition des Français laissa sur cette vieille terre des traces ineffaçables; elle avait duré trois ans et trois mois.

L'Égypte était rentrée sous la domination de Selim (2); mais les beys, assistés des mamelucks, leurs soldats, régnaient de moitié avec le sultan sur les bords du Nil. Comme le monarque ottoman avait alors en Égypte une armée et une escadre, il crut que le moment était venu de se délivrer des beys, vassaux turbulents dont la fidélité lui était toujours suspecte. En conséquence, le grand-vizir, qui avait établi son quartier-général au Caire, fit arrêter plusieurs beys qu'il avait attirés auprès de lui, tandis que le capitan-pacha en faisait autant à Alexandrie. Alors on leur déclara que l'intention de la Porte était de leur donner des apanages dans ses provinces d'Europe, et qu'ils allaient être embarqués pour se rendre à Constantinople, où ils seraient traités honorablement. Mais le grand-vizir et le capitan-pacha avaient pris la résolution de leur épargner les fatigues d'un si long voyage, et à l'occasion d'une espèce de fête militaire qui devait avoir lieu dans le camp des Anglais pour l'arrrivée de lord Cavan, qui venait prendre le commandement à la place du général Hutchinson (3), le capitan-pacha invita les

(1) Voici les noms de ces savants courageux, dont la plupart ont acquis depuis une renommée européenne : Monge, Berthollet, Fourrier, Denon, Geoffroi Saint-Hilaire, Girard, Dubois, Dolomieu, Jomard, Marcel, Say, Delille, Costaz, Conté, Lepère, Redouté, Jollois, Devilliers, Dutertre, Jacotin, Dubois aîné, Lancret, Rosière, Saint-Géniès, Chabrol, Casteix, Parceval, Carristie, Cécilia, Corabeuf, etc.

(2) Sélim III, empereur des Turcs.

(3) Les Anglais avaient encore en Égypte un corps de troupes qui avait coopéré à la défaite de Menou, laquelle avait entraîné l'expulsion des Français de cette contrée.

MCD 2019

beys à déjeuner dans sa tente; il devait ensuite les accompagner au camp britannique. Ceux-ci suivaient leur hôte sans défiance, montés dans plusieurs canaux, lorsqu'un esquif s'approcha de l'embarcation où se trouvait l'amiral turc. Ce dernier, sous le prétexte de lire les dépêches qu'il venait de recevoir, passa à bord de l'esquif, et, peu de temps après, trois grandes chaloupes, remplies de soldats, vinrent assaillir les beys, qui se défendirent avec un courage héroïque; trois d'entre eux, ainsi que plusieurs mamelucks, furent tués, et deux autres, Osman-Bey-Bardissy et Ibrahim-Bey-Hussein, reçurent des blessures graves (1). Lorsque le général anglais apprit ce massacre, il en fit témoigner son indignation au capitan-pacha, et le contraignit de remettre entre ses mains les morts, les blessés et les prisonniers, avec leurs armes et tout ce qui leur appartenait. On rendit aux premiers les honneurs funèbres, on pansa les blessures de ceux qui n'avaient pas succombé, et les prisonniers furent remis en liberté. La perfidie dont la Porte s'était rendue coupable arma contre elle les mamelucks. Le grand-vizir, en s'embarquant pour Constantinople, avait laissé quinze mille hommes au nouveau pacha d'Égypte, Mahomet Kosrew; mais celui-ci ne put soumettre les beys, qui, s'étant bientôt rendus maîtres de plusieurs provinces, venaient faire des courses presque jusqu'aux portes de la capitale. Les soldats laissés à la disposition du pacha étaient composés en majeure partie d'Albanais, placés sous les ordres d'un certain Tahir. Sous le prétexte de faire payer la solde arriérée, il fit naître au Caire une insurrection qui força Kosrew de se retirer à Damiette. Tahir voulut profiter de sa victoire pour prendre la place du gouverneur qu'il venait de chasser, et il tenta de former une alliance avec les beys; une mort tragique mit fin brusquement aux projets de son ambition. Les Turcs qui faisaient partie de la garnison du Caire ne s'étaient pas mêlés à la révolte des Albanais, et comme ils n'étaient point payés depuis plusieurs mois, ils députèrent deux de leurs officiers pour présenter à Tahir leur réclamation. Celui-ci non-seulement repoussa la demande des envoyés, mais il finit par les menacer, et ceux-ci, transportés d'indignation, se précipitèrent sur lui, le poignardèrent, et, lui ayant coupé la tête, la jetèrent par la fenêtre. Ce meurtre fut le signal d'un combat acharné entre les Turcs et les Albanais. Les principaux chefs de ces deux corps finirent par s'accorder dans le choix d'un nouveau commandant, appelé Achmet, et qui devait remplacer Tahir; Achmet ne put garder le pouvoir, un autre chef albanais n'ayant pas voulu reconnaître cette nomination. Ce même chef allait bientôt jouer le principal rôle en Égypte. Méhémet-Ali, tel était son nom, était fils d'un aga de Macédoine; dès sa jeunesse, il s'était fait remarquer par l'énergie et la force de son caractère. Devenu chef d'une bande d'Albanais, il était venu sur les bords du Nil à l'époque où Sélim avait envoyé une armée considérable pour chasser les Français de cette province [1800]. Méhémet n'avait pas tardé à se faire bien venir de ses soldats par sa bravoure et de ses chefs par son intelligence; aussi Kosrew-Pacha ayant démêlé ses talents avait pris soin de sa fortune et lorsque Tahir fut assassiné, Méhémet se trouvait en position de recueillir sa succession, c'est-à-dire le commandement. Il s'allia avec les mamelucks, et réussit, avec leur appui, à s'emparer de Damiette, où Kosrew s'était réfugié; il le fit conduire au Caire, où le délégué de la Porte demeura prisonnier.

Instruit de la défaite de Kosrew, la Porte confia le gouvernement de l'Égypte à un nouveau pacha, Aïy-Gezaïrly, qui vint débarquer à Alexandrie le 8 juillet 1803. Il ne réussit pas mieux que son prédécesseur à soumettre les Albanais et les mamelucks; au lieu de capter l'attachement des habitants par une conduite sage et mesurée, il débuta par frapper des contributions et ne respecta pas même les priviléges des Francs. Les consuls réclamèrent si vivement qu'ils obtinrent des garanties assurant pour l'avenir les droits de leurs compatriotes. Cependant

(1) Les beys qui succombèrent victimes de ce guet-apens étaient Osman-Bey, Tambourgy-Osman-Bey et Laehkah-Mourad-Bey (le petit).

MCD 2019

Gezaïrly s'était réconcilié en apparence avec les beys, auxquels il avait fait signifier un firman du grand-seigneur qui lui permettait de rester en Égypte ; les beys engagèrent alors le pacha à venir au Caire pour s'y établir ; mais, durant sa marche, il essaya de s'emparer de Damiette et de détacher les Albanais des mamelucks. Toutes ses ruses furent prévenues et déjouées par les beys ; sa correspondance tomba même entre leurs mains, et, cerné par ses ennemis, il se rendit au camp des beys avec quelques officiers. Des conférences s'ouvrirent alors durant lesquelles le pacha fit en secret tous ses efforts pour soulever le peuple du Caire contre les mamelucks qui résidaient dans la ville ; mais les preuves de sa perfidie tombèrent entre les mains des beys, qui lui firent dire qu'étant indigne de commander au nom du sultan on allait le faire partir pour la Syrie ; deux beys, Mahomet-Manfouk et Osman-Ibrahim, étaient avec lui, et l'égorgèrent à deux lieues du camp, ainsi que toute sa suite [1804]. Après cette catastrophe, Kosrew, qui était prisonnier dans la citadelle du Caire, fut rétabli dans ses fonctions de gouverneur par Méhémet-Aly, qui ne tarda pas à lui enlever le pouvoir pour en revêtir Kourchid-Pacha, gouverneur turc d'Alexandrie. Kosrew quitta l'Égypte pour retourner à Constantinople, son successeur entra en grande pompe dans la capitale et prit possession de sa dignité. Comme il devait son élévation aux milices turques et albanaises, il voulut leur témoigner sa reconnaissance par une gratification ; mais l'argent manquait, et il se trouva réduit, pour s'en procurer, à charger le peuple de nouveaux impôts, mesure qui irrita contre lui la population. Cependant les beys avaient formé le blocus du Caire, et les soldats de Kourchid, encouragés, dit-on, secrètement par leurs chefs, avaient secoué le joug de la discipline et se livraient envers les habitants aux excès les plus monstrueux ; nul n'osait se montrer dans les rues, de peur d'être dépouillé de tout ce qu'il possédait et même de ses vêtements ; le pacha, afin de satisfaire l'avidité de ses satellites, imposait chaque jour des avanies aux naturels et aux étrangers ; les agents du fisc se montraient si impitoyables qu'ils vendaient jusqu'aux nattes (1) de ceux qui se trouvaient hors d'état d'acquitter leurs taxes. Enfin, reconnaissant qu'ils ne pouvaient prendre la capitale, les beys s'éloignèrent, et Kourchid prit l'offensive et mit le siége devant Minieh, dont il s'empara parce que les mamelucks quittèrent volontairement cette cité. Le pacha avait fait venir dans son camp un corps de cavaliers delhys ; ces hommes étaient des Curdes, toujours prêts à servir les princes ou les pachas qui pouvaient les soudoyer. Kourchid voulait les opposer aux Albanais, et cette tentative le brouilla avec Méhémet-Aly, qui était cependant resté au Caire auprès du pacha ; mais les delhys étant mal payés crurent devoir se payer de leurs propres mains ; ils entraient de force dans les maisons, se saisissaient de tout ce qu'ils rencontraient et enlevaient les femmes et les enfants pour les vendre à leur profit.

Fatigué de souffrir, le peuple courut à la mosquée El-Azhar, ayant à sa tête les chefs du clergé et les principaux citoyens ; tous se présentèrent au tribunal du cadi, et lui signifièrent qu'ils ne voulaient plus reconnaître pour leur gouverneur Kourchid-pacha. « Eh! »qui mettrez-vous à sa place? dit Méhémet-»Aly, qui se trouvait présent. —Vous-même, »lui dit-on de toutes parts. » Après une feinte résistance, il finit par condescendre au vœu de l'assemblée. Instruit par une députation de ce qui venait de se passer, Kourchid déclara qu'investi de sa dignité par le sultan, il ne pouvait être destitué que par lui. Aussitôt il fit toutes ses dispositions pour se défendre dans la citadelle où il résidait. Cependant, Méhémet avait fait agir ses amis à Constantinople pour obtenir la confirmation du choix fait par le peuple du Caire ; il continuait en même temps le blocus de la citadelle, et il se disposait à la bombarder, lorsqu'un capidgi-bachi arriva, apportant à Méhémet sa nomination au poste de gouverneur de l'Égypte. Kourchid refusa encore de se soumettre, et

(1) La plupart des habitants de l'Égypte n'ont point de lit et couchent sur des nattes qu'ils étendent chaque soir sur le plancher.

MCD 2019

ne s'y décida qu'à l'apparition du capitan-pacha, à la tête d'un escadre ayant à son bord trois mille soldats. Ainsi Méhémet était arrivé à son but : de simple capitaine albanais, il s'était élevé au commandement d'une des plus belles provinces de l'empire ottoman, il y parvint par une politique tortueuse mais habile, et dont la marche se révèle par ses actions. On l'a vu servir tour-à-tour les Turcs contre les mameluks, les mameluks contre les Turcs; il les amenait à s'entre-détruire, et soulevait contre eux la population en leur vendant ses services à un prix si élevé, que, pour s'acquitter, ceux-ci étaient contraints de pressurer outre mesure toutes les classes. Il avait d'ailleurs toujours des réclamations à adresser, et afin d'y faire droit, il fallait augmenter de plus en plus le fardeau des taxes; puis, quand l'irritation était à son comble, il se montrait alors, et offrait ses bons offices pour ramener la concorde; mais il avait soin de s'apitoyer sur les souffrances du peuple et s'attirait son admiration par les espérances qu'il faisait naître.

On a vu que le capitan-pacha venait de débarquer à Alexandrie. Il fit dire à Méhémet de se rendre auprès de lui, car il était chargé de le ramener en Europe pour prendre possession du gouvernement de Salonique, auquel le sultan l'avait nommé. Le pacha, tout en protestant de son obéissance, resta au Caire sous le prétexte que ses troupes ne voulaient pas consentir à son départ. Il eut soin en même temps d'envoyer des sommes considérables à Constantinople, dans le but de se concilier la faveur des principaux membres du divan; il s'occupa ensuite de repousser les attaques des mameluks. Ces derniers étaient dirigés par trois chefs qui jouissaient d'une grande influence parmi les beys leurs collègues : on les nommait Elfy, Ibrahim, et Bardissy. Ces trois hommes, s'ils avaient pu s'unir sincèremeut et agir toujours de concert, auraient détruit la fortune de Méhémet-Aly; mais l'un, Bardissy, mourut de maladie, et, quelques mois après, Elfy le suivit au tombeau. On assure que le poison trancha ses jours [1806-1807]. Ibrahim était déja d'un âge avancé, et n'avait plus cette activité, apanage de la jeunesse. Ainsi, Méhémet se trouvait délivré des hommes qui étaient en état de lui disputer le pouvoir; mais, tout-à-coup, un nouvel ennemi vint l'attaquer : cet ennemi était le gouvernement britannique, qui, comptant sur la coopération des mameluks, aspirait à s'emparer des places maritimes de l'Égypte. Déjà les Anglais avaient déclaré la guerre à la Porte et menacé Constantinople; l'amiral Duckworth avait franchi les Dardanelles, mais il avait été contraint de se retirer au plus vite, et ce fut une partie de sa flotte qui fut envoyée sur les bords du Nil. Elle parut devant Alexandrie le 17 mars 1807, amenant six mille hommes, qui prirent possession de la ville; elle leur fut livrée par le kaïmacan Amyn-Aga. Deux régiments, sous les ordres du général Wacop, allèrent occuper Rosette, mais à peine entrés dans ses murs, les soldats attaqués par la garnison furent égorgés pour la plupart. Leur chef tomba frappé mortellement, et ceux qui échappèrent à cette défaite furent traînés au Caire, escortés par des Turcs et des Arabes portant sur des piques les têtes de tous ceux qui avaient péri dans le combat.

Sur ces entrefaites, Méhémet eut un engagement très-vif avec les beys; mais, ayant reçu la nouvelle de la prise d'Alexandrie, il ouvrit des négociations avec ses adversaires, qui promirent de marcher sous ses enseignes pour repousser l'agression des Anglais. Cependant ceux-ci dirigèrent une expédition contre Rosette, qu'ils voulaient reprendre : elle se composait de quatre mille hommes avec quelques pièces d'artillerie. Divisés en trois corps, qui marchaient à une assez grande distance l'un de l'autre, ils furent brusquement attaqués, contraints de battre en retraite et de se retirer à Alexandrie, où ils se fortifièrent. Ce nouvel échec fut cause que les Mamelucks ne s'empressèrent pas de faire cause commune avec les Anglais. Ces derniers, informés que les pachas de toute la Syrie assemblaient leurs troupes pour venir au secours de Méhémet, prirent le parti de restituer la place d'Alexandrie et de quitter l'Égypte. Si cette tentative eût obtenu le résultat qu'en atten-

MCD 2019

dait le gouvernement britannique, il serait devenu le maître de tous les points maritimes de ce pays, et aurait abandonné le reste à la tyrannie des mameluks. Mais l'événement trompa les prévisions du cabinet de Saint-James, et ne servit qu'à consolider la puissance de Méhémet-Ali.

Le pacha n'ayant plus à combattre que les beys, employa toutes les ressources de sa politique cauteleuse, pour semer entre eux des divisions, et il réussit à détacher de ses collègues Chahyn-Bey, le plus puissant de tous. A son exemple plusieurs autres chefs de Mamelucks se réconcilièrent avec Méhémet et entrèrent au Caire, où ils s'établirent. A cette époque, le divan de Constantinople avait enjoint à Méhémet d'aller reconquérir la Mecque, qui était tombée au pouvoir des Wahabis, et il avait réuni aux environs de sa capitale quatre mille hommes, destinés à prendre part à cette expédition, sous les ordres de Tawssoun, l'un de ses fils. Ce dernier, avant son départ, devait recevoir de la main de son père une pelisse d'honneur et traverser la ville suivi d'un nombreux et brillant cortége pour se rendre au camp où les troupes étaient concentrées. Le vendredi, 1er mars 1811 (ce jour avait été indiqué par les astrologues), Chahyn, suivi de presque tous les autres beys, monta à la citadelle, résidence du pacha, qui leur fit l'accueil le plus affectueux, et, après avoir pris le café, tous les assistants se disposèrent à descendre dans la ville pour prendre part à la cérémonie : — « Un » corps de cavaliers Dehlys, commandé par » Ouzoun-Ali, ouvrait la marche ; venaient » ensuite l'oualy (1), l'aga des janissaires et » celui des subsistances, et ensuite les ma» melucks, conduits par Soliman-bey-el-Ba» bouab ; l'infanterie, la cavalerie et les » chefs de l'administration les suivaient. La » tête de la colonne reçut l'ordre de se diri» ger vers la porte El-Azazab, donnant sur » la place de Noumeyleh : le chemin qui y » conduit est taillé dans le roc; il est étroit, » difficile et escarpé ; des angles saillants » empêchent deux cavaliers de passer de » front dans certains endroits. Dès que les » dehlys et les agas furent sortis, Saleh» Koch fit fermer la porte, et communiqua à » sa troupe l'ordre du pacha d'exterminer » tous les mamelucks. Les Albanais se re» tournèrent à l'instant, et gravirent le » sommet des roches qui dominent le che» min pour se mettre à l'abri des atteintes » de leurs adversaires et les frapper plus » sûrement : ils firent feu sur eux. Ayant » entendu les coups de fusil, les dernières » troupes tirèrent de leur côté du haut des » murailles où elles s'étaient mises à cou» vert. Les mamelucks, qui étaient arrivés » à la première porte, voulurent prendre un » autre chemin pour retourner dans la cita» delle ; mais, ne pouvant manier leurs » chevaux à cause de la position difficile » dans laquelle ils se trouvaient engagés, » voyant que beaucoup des leurs étaient » déjà tombés morts ou blessés, ils mirent » pied à terre, abandonnèrent leurs montu» res et ôtèrent leurs premiers vêtements: » dans cette situation désespérée, ils retour» nèrent sur leurs pas le sabre à la main : » personne ne se présentait devant eux, » mais on les fusillait de l'intérieur des » maisons. Chahyn-bey tomba percé de » balles devant la porte du palais de Sala» din. Soliman-bey-el-Babouab, demi-nu, » courut, tout effrayé, implorer la protec» tion du harem du pacha. Ce fut en vain; » il fut conduit au palais, où le prince or» donna de lui trancher la tête. D'autres » allèrent demander grâce à Tawssoun-pa» cha, qui ne prit aucune part à ce qui se » passait.

» Aussitôt les troupes reçurent l'ordre » d'arrêter partout les mamelucks. Ceux » que l'on prenait étaient conduits devant » le kiaïa-bey et décapités à l'instant même. » Beaucoup d'individus étrangers à cette » scène périrent malgré leur innocence, tant » les soldats étaient animés au carnage. Le » cadavre de Chahyn-bey fut traîné çà et là » la corde au cou. La citadelle ressemblait à » une arène ensanglantée ; les morts mutilés » encombraient les passages : on voyait par» tout des chevaux richement harnachés

(1) Chef de la police.

MCD 2019

» étendus à côté de leurs maîtres, des says (1) » percés de balles, des armes brisées et des » vêtements couverts de sang. Toutes » ces dépouilles devinrent la proie des » soldats. On comptait le matin quatre » cent soixante-dix mamelucks à cheval : » nul d'entre eux n'échappa au massacre.

» A peine le cortége avait-il commencé » à défiler, que le pacha devint inquiet; » ses mouvements trahissaient son émotion. » Lorsqu'il entendit les premières décharges de mousqueterie, son agitation redoubla; il pâlit : il craignait que ses ordres, » n'ayant pas bien été exécutés, il ne s'ensuivît un combat qui compromît le salut » des siens et sa propre existence. La vue des » prisonniers et des têtes fit cesser son inquiétude; mais elle ne rendit pas la sérénité à son visage, et n'apaisa pas le trouble intérieur dont il était déchiré. Peu de » temps après, le Génois Mendrici, un de ses » médecins, entra dans l'appartement où il » se tenait ; en s'approchant de sa personne, » il lui dit d'un air de gaîté : — L'affaire » est finie; c'est un jour de fête pour votre » altesse. Le prince ne répondit rien, mais » son silence était expressif : il demanda » qu'on lui donnât à boire. »

« Cependant on attendait dans la ville le passage du cortége; tous les habitants rassemblés dans les rues étaient venus prendre part à la solennité qu'on leur avait annoncée. La foule tapissait le devant des boutiques; après une longue attente, on vit paraître les dehlis, les agas, et leur suite; un morne silence, avant-coureur des événements sinistres qu'on allait bientôt connaître, succéda au passage de cette troupe; un instant après, des says effrayés passèrent en courant par intervalles, sans dire un seul mot. Cette fuite subite faisait naître mille conjectures, lorsqu'une voix cria : Chahyn-bey est tué! Au même instant, toutes les boutiques furent fermées, et chacun s'empressa de rentrer chez soi. Bientôt les rues furent désertes. On ne vit plus que des bandes de soldats se jeter pêle-mêle dans les maisons des proscrits, et s'en partager les dépouilles; ils violaient les femmes, arrachaient même les vêtements qu'elles portaient sur elles; un soldat, pressé de saisir des bracelets qu'une femme avait au bras, lui coupa le poignet.

» Les Turcs, qui ne pouvaient épouser que des femmes d'une classe inférieure, voyaient avec déplaisir que celles d'un haut rang, dédaignant leur alliance, témoignaient de l'empressement lorsqu'il s'agissait d'épouser un mameluk; ils eurent la bassesse de se venger dans cette occasion d'un sexe sans défense. Les dépouilles furent incalculables; les maisons des beys étaient riches, plusieurs d'entre eux faisaient des préparatifs de mariage; on travaillait aux ameublements, on avait acheté de riches étoffes, des cachemires, des bijoux; non-seulement les habitations des proscrits furent saccagées, mais celles de leur voisinage éprouvèrent aussi le même sort; on voyait partout les traces du pillage, la ville ressemblait à une place prise d'assaut. Aucun habitant ne paraissait dans les rues, chacun attendait dans sa retraite le sort que lui réservait la destinée (1). »

Le meurtre et le pillage durèrent encore le lendemain; il fallut que le pacha, suivi d'une escorte nombreuse, parcourût la ville afin de réprimer les excès de ses soldats; mais on continua de faire des visites dans toutes les maisons, et les mamelucks que l'on découvrit étaient décapités sur-le-champ. De semblables scènes se passaient dans toutes les provinces de l'Egypte. Méhémet avait envoyé des ordres qui furent exécutés ponctuellement, et chaque jour arrivaient au Caire des têtes sanglantes que l'on exposait en public. Un certain nombre de proscrits réussirent cependant à s'échapper de la capitale, sous divers déguisements, et allèrent chercher un refuge dans la haute Egypte. Le pacha donna ordre à son beau-frère Mustapha-bey de les y poursuivre, et les restes de cette milice, naguère si formidable, furent contraints d'aller vivre en exil dans la Nubie. Pour justifier cet acte sanguinaire, Méhémet

(1) Palfreniers.

(1) Précis de l'Histoire ottomane, t. III, p. 406 et suivantes, par Alix, auquel nous avons emprunté cette citation.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Demoraine del

Voyez sculp

Pl. 39.

1 ET 2. COSTUMES DES RICHES MAURES D'ALGER. 3. RICHE MORESQUE DANS SON INTÉRIEURE. 4. id. EN VILLE.

ALGERIE.

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie 21.

prétendit qu'il avait été réduit à verser le sang des mamelucks pour déjouer un complot que les beys avaient tramé contre sa vie; ils avaient, disait-il, pour complice, le nouveau gouverneur de Damas, Soliman-pacha. La Porte, qui méditait depuis long-temps d'exterminer une milice insolente qui avait usurpé le pouvoir, dispensa Méhémet de fournir les preuves de la conspiration qu'il annonçait; elle lui prodigua, au contraire, les marques de sa satisfaction.

On se rappelle que le pacha avait reçu la mission d'arrêter les succès des Wahabis; en effet, ces sectaires, depuis plusieurs années, avaient remporté de grands avantages, ils étaient venus jusqu'aux portes de Damas; mais ils se retirèrent après un blocus de quelques jours. Le prince des Wahabis, Seoud, avait trois fils qui se révoltèrent contre lui; ce fut alors que le divan de Constantinople voulut profiter de cette circonstance pour reprendre l'Arabie, et chargea de cette tâche Méhémet Ali. En conséquence, Tawssoun-pacha partit à la tête d'une armée, dont le premier corps vint débarquer près de Yambo, qu'il prit de vive force. Cependant l'émir Seoud s'était réconcilié avec ses enfants, et, à la tête de quarante mille hommes, il fit ses dispositions pour bloquer Tawssoun dans un camp retranché en avant d'Yambo, où ce dernier avait concentré ses troupes; mais un des chefs wahabis, nommé Ibn-Schédid, abandonna tout-à-coup le parti de Seoud, et, passant du côté des Turcs, leur donna l'appui de ses forces, qui se montaient à douze mille hommes. Avec ce renfort, Tawssoun repoussa plusieurs attaques des Wahabis; il marcha sur Médine, qu'il prit d'assaut, et dont il envoya les clés à son père. Méhémet les fit parvenir sans délai à Constantinople, où leur réception fut signalée par une fête religieuse. La Mecque ne tarda pas non plus à tomber au pouvoir du vainqueur [1813]. Toutefois Tawssoun subit quelques revers et se vit abandonné par plusieurs tribus d'Arabes qui s'étaient réunies sous ses drapeaux et qui les quittèrent. Méhémet se rendit alors lui-même sur le théâtre de la guerre; il arriva à la Mecque, et fit arrêter le shérif de cette ville, dont la fidélité lui parut suspecte. Le malheureux Ghalib, transporté d'abord en Égypte, fut envoyé, par l'ordre du Grand-Seigneur, à Thessalonique, ainsi que sa famille; mais le chagrin abrégea ses jours sur la terre de l'exil : il mourut bientôt, et ses fils le suivirent dans la tombe. Cependant Méhémet tenta une expédition sur l'Yémen et réussit à gagner à sa cause les chefs arabes des tribus les plus puissantes; mais un heureux incident coopéra surtout à ses succès : ce fut la mort de l'émir Seoud, qui expira sur ces entrefaites, laissant le pouvoir à son fils aîné Abdallah, qui n'avait aucune des qualités que réclamait la position critique où il se trouvait engagé. Aussi le pacha obtint-il de nouveaux avantages, et il eût mis fin à la guerre s'il n'avait été rappelé en Égypte par un grave événement qui venait de se passer en Europe : Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, avait resaisi le sceptre impérial. A la nouvelle du succès de cette audacieuse entreprise, le pacha, sachant que le monarque français avait toujours nourri la pensée de reprendre l'Égypte, y retourna pour se trouver en mesure de repousser l'aggression qu'il redoutait. Chargé seul des opérations militaires, Tawssoun remporta plusieurs victoires et contraignit enfin Abdallah à signer un traité par lequel l'émir s'engagea à remettre Derayeh, sa capitale, entre les mains des Turcs, à restituer les richesses enlevées par les Wahabis au tombeau du prophète, et enfin à obéir au gouverneur turc de Médine.

Nous avons vu que Méhémet était revenn précipitamment au Caire, où il s'occupait à se mettre à l'abri d'un débarquement qu'il supposait que les Français pouvaient tenter d'un moment à l'autre; afin de combattre à armes égales des adversaires si redoutables, il résolut d'introduire dans son armée la discipline et les exercices en usage chez les Européens. Mais ce projet, lorsqu'il voulut l'exécuter, fit naître une insurrection parmi les soldats; ils attaquèrent la citadelle et pillèrent la ville; ils furent repoussés par les gardes du pacha aussi bien que par les habitants, qui se défendirent dans

MCD 2019

leurs maisons. Méhémet, employant à propos l'indulgence et la sévérité, parvint à calmer l'effervescence de ses troupes; il ajourna son plan de réforme en se réservant de l'exécuter plus tard. Des députés wahabis arrivèrent au Caire lorsque l'insurrection durait encore; ils étaient venus pour obtenir la ratification du traité conclu entre leur prince et Tawssoun-pacha. Méhémet refusa de le sanctionner, à moins que l'émir ne consentît à partir pour Constantinople afin de rendre compte de sa conduite au sultan. Puis il envoya des renforts en Arabie. Tawssoun, qui était revenu triompher au Caire, revint à Yembo et recommença les hostilités; mais au moment de cueillir de nouvelles palmes, ce jeune héros succomba tout-à-coup, atteint par la peste. Un autre fils du pacha, Ibrahim, le remplaça dignement; il battit Abdallah dans plusieurs rencontres et mit le siége devant El-Rash, ville importante par sa position; mais cette entreprise ne réussit pas. Après avoir éprouvé des pertes considérables, Ibrahim fut contraint de s'éloigner; il répara bientôt cet échec par la prise de deux autres places, et il marcha sur Derayeh, capitale des états d'Abdallah. Cette cité se composait de cinq petites villes, entourées chacune d'une muraille garnie de bastions de distance en distance; il y avait en outre un fort qui protégeait deux des quartiers de la ville. Comme Ibrahim n'avait pas assez de troupes pour bloquer la place, Fayçal, frère d'Abdallah, en sortit et s'empara de plusieurs positions qui servirent à prolonger la défense. Nous n'entrerons pas dans tous les détails du siége de Derayeh; il dura cinq mois et fut marqué par divers incidents qui mirent à l'épreuve le courage et la constance d'Ibrahim. Plusieurs fois, il manqua de vivres et de munitions, et cependant il ne voulut pas abandonner son entreprise; l'attaque avait commencé au 6 avril, et, après deux mois de combat, la ville pouvait encore recevoir librement des renforts et des vivres du dehors. Un jour, à la suite d'un engagement meurtrier, un tourbillon de vent enleva quelques flammèches du foyer qu'un soldat avait allumé pour faire sa cuisine, et les porta jusque dans l'endroit où se trouvaient déposées les munitions de guerre, qui s'enflammèrent tout-à-coup; l'explosion fut terrible : elle renversa presque toutes les tentes, blessa un grand nombre d'hommes et incendia des monceaux de blé et d'orge qui étaient placés dans l'enceinte du camp. Par suite de cette catastrophe, le fils de Méhémet se trouva presque désarmé en présence d'un ennemi dont le nombre augmentait chaque jour et à plus de cinq cents lieues de l'Égypte. Au lieu de se laisser abattre par ce coup du sort, il montra au contraire une sérénité d'âme et une activité qui ranima le courage des siens; ils repoussèrent avec autant de succès que d'énergie l'attaque des Wahabis, et lorsque des munitions et quelques régiments arrivèrent d'Égypte, Ibrahim put reprendre l'offensive. Enfin des cinq cités ou enceintes qui composaient Derayeh, quatre se rendirent successivement, et, le 9 septembre, Abdallah lui-même vint trouver Ibrahim pour demander la paix. Ce dernier accueillit le prince vaincu avec politesse et consentit à faire cesser les hostilités, mais à la condition qu'Abdallah se rendrait en Égypte auprès de Méhémet. Le prince wahabi demanda vingt-quatre heures pour se décider; il aurait pu dans cet intervalle prendre la fuite, il eût sauvé sa vie et peut-être recouvré plus tard ce qu'il venait de perdre; mais la crainte de laisser sa famille à la merci de ses adversaires, l'emporta sur toute autre considération, et il partit pour le Caire, escorté par quatre cents Égyptiens [1818].

A son arrivée, Abdallah, conduit en présence de Méhémet, lui remit plusieurs objets qui avaient été enlevés par son père Seoud au tombeau du prophète. C'étaient trois manuscrits du Koran, dont la couverture était ornée de rubis, trois cents perles très grosses et une superbe émeraude. Peu de jours après, Abdallah mit à la voile pour Constantinople : il avait conservé l'espoir que Mahmoud lui accorderait son pardon; mais le peuple de Stamboul (1) avait soif du sang de cette victime, et le sultan le lui abandonna. Le

(1) C'est le nom turc de Constantinople.

MCD 2019

MUSEO DEL PUEBLO ESPAÑOL MADRID

malheureux prince, après avoir été promené dans les rues de la ville et livré aux insultes de la populace, fut décapité. Dans le but de consolider son pouvoir sur les provinces qu'il venait de conquérir, Méhémet donna l'ordre à son fils Ibrahim de détruire complètement Derayeh : les forts, les murailles et les maisons de cette ville furent abattues, et la population répartie dans les cités voisines. Toute la famille d'Abdallah ainsi que les principaux habitants furent envoyés en Égypte : ils étaient quatre cents, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des enfants. Ibrahim reprit à son tour le chemin de sa patrie, et entra au Caire par la porte des Victoires, entouré de ses compagnons d'armes. Cette pompe guerrière fut suivie de fêtes brillantes, qui durèrent sept jours. La soumission de l'Arabie, en donnant du relief aux armes de Méhémet, accrut son influence sur l'esprit de la multitude, en outre elle lui créa des troupes dévouées et avec lesquelles il étendit son despotisme sur tout ce qui tentait son avidité. Si la guerre soutenue contre les Wahabis lui avait coûté près de cent millions, il remplit le vide de son trésor en s'emparant du commerce des grains et de toutes les industries, dont il s'adjugea le monopole. Tout l'argent du pays vint se concentrer entre ses mains, ce qui lui permit de faire face aux énormes dépenses nécessitées par un état militaire qui excédait les ressources ordinaires de son gouvernement. Mais les mêmes soldats qui faisaient la force de Méhémet pouvaient se tourner contre lui s'il ne trouvait pas moyen de les tenir en haleine en leur offrant de nouvelles palmes à moissonner. Il lui fallait d'ailleurs remplacer les vides causés par la guerre, et la population de l'Égypte ne pouvait seule les remplir. Tel fut le double motif qui fit naître au pacha la pensée de se rendre maître de la Nubie et du royaume de Sennaar : il y trouvait encore l'avantage d'achever la destruction des mamelucks, qui existaient encore en assez grand nombre dans la première de ces contrées. Il confia la conduite de cette expédition au plus jeune de ses fils, appelé Ismaïl. Celui-ci s'embarqua sur le Nil à la tête d'une petite armée de quatre mille hommes d'infanterie et de quinze cents chevaux. La Nubie, qui offre, au dire des géographes, du nord au sud une étendue de près de trois cents lieues, et une largeur d'environ deux cent cinquante, commence après la première cataracte du Nil, et l'une de ses provinces fut jadis le berceau d'une antique civilisation (1). Aujourd'hui les habitants sont retombés dans la barbarie. Ils ont cependant quelques villes bâties en terre et en roseaux ; mais des temples et des palais en ruine, ornés de magnifiques sculptures, attestent que, voisine de l'Égypte, la Nubie avait jadis partagé sa splendeur et cultivé les beaux-arts. Maintenant la plupart des Nubiens, soumis à de petits rois et à des cheicks, ne possèdent que des industries grossières, et ne pouvaient opposer une résistance sérieuse à leurs agresseurs. En effet, ils n'ont pour arme défensive qu'un bouclier, et luttent contre l'ennemi avec la lance et le sabre. Ils n'ont point d'infanterie et ne combattent que montés sur des chevaux et des dromadaires. Néanmoins, dans la province de Chaikyeh, Ismaïl éprouva quelque résistance : en effet, vers le milieu du treizième siècle, cette contrée formait une république, et la population avait contracté des habitudes guerrières qui la rendait redoutable à ses voisins. Toutefois les cheiks furent subjugués, et se soumirent à Ismaïl. Ce dernier entra ensuite dans le pays de Berber, où il trouva quelques ressources, car le commerce enrichit cette contrée. Il pénétra ensuite dans le Chindy, et arriva dans le cité de Sennaar. Cette ville avait été bâtie en 1484 par une tribu nègre, originaire, à ce que l'on croit, du Soudan : ces nouveau-venus avaient fondé une monarchie qui comptait vingt-neuf rois jusqu'au jour où les armes égyptiennes renversèrent du trône celui qui l'occupait. Ismaïl ne jouit pas de la gloire qu'il venait d'acquérir ; à son retour, s'étant arrêté à Chindy, il repoussa la réclamation qui lui fut faite par le prince du pays appelé Nemir, et qu'il avait dépos-

(1) *Précis de Géographie universelle*, par Malte-Brun, nouvelle édition, revue par Huot, t. V, p. 681 et suivantes.

MCD 2019

sédé ; il le menaça même de le faire rôtir s'il n'acquittait pas la contribution de mille esclaves à laquelle il avait été imposé. Nemir, irrité de ce traitement, jura d'en tirer vengeance, et une nuit qu'Ismaïl, à la suite d'un banquet, était plongé dans le plus profond sommeil, il fit mettre le feu à la cabane où il reposait, le fils de Méhémet périt dans l'incendie. Sa mort entraîna l'extermination de tous les habitants de Chindy, qui expirèrent dans les flammes ou égorgés par le fer [1821]. Depuis cette époque, la Nubie fournit à Méhémet l'impôt du sang, c'est à-dire que le pacha fait enlever tous les jeunes gens pour les incorporer dans les rangs de ses soldats, et comme il arrive souvent que les familles de ces malheureux ne veulent pas les abandonner, les femmes et les filles sont vendues comme esclaves sur les marchés du Caire.

Quoique l'éducation de Méhémet eût été négligée sous le rapport de l'instruction, son génie avait reconnu la supériorité des Européens sur les Orientaux. Comme il avait formé le projet de s'approprier l'Égypte en répudiant la suzeraineté du sultan de Constantinople, il résolut d'introduire dans ses États les sciences et les arts, qui ont donné aux Européens la suprématie sur tous les autres peuples. Il commença par discipliner son armée en appelant à son aide des officiers étrangers, qui apprirent aux Égyptiens ces manœuvres savantes, gages assurés de la victoire. Il demanda ensuite à la France des ingénieurs, des marins, des constructeurs, des mécaniciens, des chimistes et des médecins, et bientôt l'on vit s'élever sur les bords du Nil des casernes, des écoles, des fabriques, des manufactures et des hôpitaux. Bref, en quelques années, Méhémet posséda des troupes aguerries, une marine et une administration si bien organisée, que par elle il put braver en sûreté toute la puissance de l'empire ottoman (1).

(1) Méhémet, pour répandre l'instruction en Égypte, a envoyé dans la capitale de la France un certain nombre de jeunes Égyptiens, qui, introduits dans nos écoles et nos manufactures, y ont puisé des connaissances qu'ils sont revenus répandre dans leur patrie.

Lorsqu'il jugea qu'il avait atteint le but auquel il tendait, le pacha voulut essayer ses forces, et, sous le prétexte de se venger d'Abdallah, gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, il envoya en Syrie son fils Ibrahim, qui, après un siége meurtrier, s'empara de cette cité. Le sultan des Turcs, Mahmoud, avait pénétré les intentions secrètes de Méhémet, et, n'ayant pu réussir à lui arracher sa proie par des négociations, il en appela aux armes ; mais ses troupes, battues dans les journées de Beylan et de Konia, livraient à Ibrahim toute l'Asie-Mineure ; il serait même arrivé sans obstacle à Constantinople, si la France et la Russie ne s'étaient interposées entre les deux adversaires [1832]. Un traité confirma le vainquenr dans la possession de la Syrie, dont le gouvernement lui fut confié. Deux ans après, Mahmoud voulut reprendre ce qu'il n'avait cédé qu'à regret ; mais ses démonstrations hostiles demeurèrent cette fois sans résultat, et n'éclatèrent qu'en 1839. La Syrie fut encore le théâtre de cette nouvelle lutte, qui se termina par une seule bataille, celle de Nezib, où les Turcs éprouvèrent une déroute si complète, que Mahmoud et sa capitale se retrouvèrent encore à la merci d'Ibrahim. Sur ces entrefaites, le sultan expira, et le règne de son successeur s'ouvrit par la défection du capitan-pacha, qui conduisit la flotte ottomane en Égypte et la livra à Méhémet. A dater de ce jour, le pacha tient en échec et la Turquie et toutes les grandes puissances de l'Europe, qui se sont donné la mission d'arranger ses différents avec le nouveau monarque de Constantinople. Il est difficile de prévoir ce qui sortira de cet état de choses ; quoi qu'il en soit, la civilisation, rappelée sur la vieille terre d'Égypte par Méhémet, a déjà réussi à la féconder, et tout fait présumer qu'elle jettera cette fois dans le sol des racines assez profondes pour résister à toutes les tempêtes politiques ; car l'Orient, grâce à la rapidité des communications, ne peut plus rester étranger à la civilisation de l'Europe, qui s'apprête à lui imposer le joug salutaire de ses institutions, de ses mœurs et de son industrie.

Quoique habitée depuis quatre mille ans,

MCD 2019

et quoiqu'elle ait subi tous les désastres qu'entraîne la conquête, l'Égypte est encore couverte de monuments dont on ne peut fixer la date, et nous n'aurions achevé notre tâche qu'incomplètement si nous ne faisions connaître au lecteur les principaux de ces édifices dont la masse et l'étendue nous frappent d'une admiration d'autant plus vive, que ces masses énormes écrasent par leurs proportions gigantesques tous les édifices des autres peuples venus après eux. Nous parlerons d'abord des pyramides, qui sont situées à Gizeh, à quelques lieues du Caire; la plus grande a quatorze cent quatorze pieds de haut, et la longueur de sa base est de sept cent seize: on croit qu'elle a été bâtie neuf siècles avant l'ère chrétienne. On a calculé que les pierres de ce monument suffiraient à construire un mur de dix pieds de hauteur sur un d'épaisseur, qui pourrait entourer la France entière: on la nomme la pyramide de Chéops. Sa masse est évaluée à six millions de tonneaux ou six milliers de kilogrammes. A ses pieds on voit la tête d'un sphinx monstrueux, qui, dégagé il y a quelques années du sable dans lequel il était enseveli, a pu être mesuré; on lui donne cent quarante pieds de longueur. On trouva entre ses pattes un grand monolithe avec quatre lions. Outre les trois pyramides de Gizeh, il en existe encore dix-huit près du village de Sakkarah, la plupart construites en brique. Le bourg de Denderah, qui s'élève à quelque distance de l'ancienne Tentyris, attire l'attention des voyageurs à cause des belles ruines qui l'entourent : on y voit encore debout un grand temple, long de deux cent cinquante pieds et large de cent huit; les colonnes sont couvertes d'hiéroglyphes et de peintures, tandis que les murailles et les plafonds de l'intérieur sont ornés de sculptures et de bas-reliefs. C'est dans ce temple qu'existait un célèbre planisphère, que deux Français ont transporté jusqu'à Paris, où il décore une des salles de la bibliothèque royale. Mais ce planisphère n'est pas la seule conquête dont profite notre capitale; au centre de l'une de nos places publiques s'élève un obélisque, placé jadis à Luxor, à l'entrée d'une longue avenue de sphinx, conduisant à l'un des plus beaux temples de l'ancienne Thèbes. Disons maintenant quelques mots de cette cité, si célèbre dans l'antiquité par son immense population et les édifices qui en faisaient l'ornement : elle avait, dit-on, douze lieues de circonférence. A la vue des immenses débris qui couvrent la plaine où elle s'élevait il y a trois mille ans, l'armée française battit des mains en signe d'admiration et de respect. L'hippodrome, dont on voit encore quelques vestiges, présente une superficie sept fois plus considérable que le Champ-de-Mars à Paris : quarante issues favorisaient l'entrée et la sortie de cette immense enceinte à la foule du peuple, qui venait sans doute y voir courir des chars, célébrer des jeux gymniques ou assister à des évolutions militaires. C'est à Thèbes que l'on voit un immense palais, où l'on peut juger encore de toute la magnificence des Pharaons. On y remarque des colonnes de vingt-trois pieds de circonférence, et des piliers cariatides qui prouvent que les Grecs n'ont pas inventé ce genre de statue. C'est non loin de ce palais que gisent deux statues colossales, dont l'une était autrefois si célèbre sous le nom de Memnon; chaque jour, au lever de l'aurore, elle faisait entendre des sons harmonieux. Cette statue représente le roi Aménophis III, qui occupait le trône 1681 ans avant l'ère chrétienne. Un voyageur anglais moderne prétend avoir découvert que la merveilleuse harmonie produite par Memnon s'opérait par une pierre sonore cachée dans ses flancs, et sur laquelle un homme frappait avec une baguette de fer. Thèbes renfermait encore le tombeau d'Osymandias : il n'existe aujourd'hui de ce magnifique monument qu'une longue suite de colonnes et de piliers cariatides groupés entre des pylones à moitié détruits. Diodore de Sicile nous a laissé la description des sculptures en bas-relief dont l'édifice était enrichi : dans l'intérieur du tombeau d'Osymandias, sous un pérystile, était représenté le monarque combattant contre les révoltés de la Bactriane; à ses côtés il a un lion qui prend part à la lutte. On voyait ensuite le roi ramenant des milliers de captifs de son expédition. Enfin des hiéroglyphes témoignaient que le prince avait offert aux

MCD 2019

dieux les sacrifices requis. Puis il était représenté entouré de toute la pompe triomphale dont s'environnent les vainqueurs. Le temps n'a pas encore détruit la plus grande partie des bas-reliefs que nous venons de décrire, et qui attestent la véracité de l'écrivain grec.

Après les descriptions que nous venons de citer, Diodore termine ainsi son récit. « On passe dans un promenoir environné de salles de toute espèce, dans lesquelles on a représenté sur des tables toutes sortes d'aliments les plus propres à flatter le goût. Dans l'une, le roi, artistement sculpté, offre aux dieux l'or et l'argent qu'il retire chaque année des mines de l'Égypte; au dessous on a inscrit la quantité, qui, évaluée en notre monnaie, s'élève à trente-deux millions de mines; ensuite vient la bibliothèque sacrée, sur laquelle on lit cette inscription : Remède de l'âme. On y voit les images de tous les dieux de l'Égypte. Le roi leur présente de la même manière les offrandes qui conviennent à chacun d'eux; il est debout devant Osiris, et les juges qui l'accompagnent aux enfers attestent qu'il a exercé la piété envers les dieux, la justice envers les hommes. Immédiatement après la bibliothèque, s'élève une salle plus grande qui renferme vingt tables entourées de lits sur lesquels sont les images de Jupiter et d'Osymandias lui-même. Il paraît que c'est là qu'est déposé le corps du roi. Autour de cette salle sont distribuées beaucoup de petites chambres obscures, dans lesquelles on a peint avec art tous les animaux sacrés de l'Égypte. Ensuite on monte dans le lieu qui est véritablement construit en tombeau; arrivé là, on voit au-dessus du cénotaphe un cercle d'or de trois cent soixante-cinq coudées de tour, et d'une coudée d'épaisseur. On a inscrit et réparti dans chaque coudée les jours de l'année, avec le lever et le coucher naturel des astres, et les interprétations qu'en tiraient les astrologues égyptiens. On dit que ce cercle fut enlevé par Cambyse et les Perses, à l'époque où ils s'emparèrent de l'Égypte (1). » — *Je suis Osymandias, roi des rois; si quelqu'un veut savoir qui je suis et où je repose, qu'il détruise quelques-uns de mes ouvrages;* telle était l'inscription du tombeau de ce puissant monarque. Aujourd'hui, il reste encore quelques ruines de son sépulcre, et sa statue, renversée de sa base et mutilée, gît tristement sur le sable : elle avait soixante-huit pieds de haut; dressée sur le socle qui la supportait, sa tête dépasserait le fronton de la colonnade du Louvre.

Thèbes renferme une nécropolis, c'est-à-dire des galeries souterraines où étaient inhumés des personnages distingués par leurs emplois ou leurs richesses. Ces galeries, qui s'étendent à près de vingt lieues, renfermaient une immense quantité de momies et des manuscrits sur papyrus, qui sont dispersés dans les principaux musées, et dont la conservation est d'autant plus précieuse que les découvertes de Champollion jeune nous permettent de pénétrer le sens de leurs caractères mystérieux. Par une singularité remarquable, les Égyptiens n'ont pas seulement légué à la postérité les monuments de leur industrie, ils lui ont encore laissé leurs cadavres, qui, embaumés avec art, ont traversé intacts des milliers d'années, et paraissent aux yeux des modernes étonnés, tels qu'ils étaient lorsque le flambeau de la vie les animait. Comme les anciens Égyptiens adoraient des animaux, ils ont conservé des milliers de ces dieux, parmi lesquels figurent même des chats.

Dans le voisinage d'Edfou, où était situé jadis Eléthia, subsistent encore des grottes où sont représentés tous les détails de la vie domestique et des arts industriels des anciens Égyptiens. On y voit les travaux de l'agriculture, d'autres tableaux représentent des hommes se livrant à la chasse et à la pêche. On aperçoit des barques avec tous leurs agrès, qui voguent sur le Nil; enfin, on peut encore suivre les cérémonies funéraires et les moyens employés pour embaumer les corps; toutes ces sculptures sont peintes, et les couleurs conservent encore leur vivacité primitive.

Il faudrait un volume entier pour décrire les curieux monuments qui chargent le sol de

(1) *Description de l'Égypte*, par les savants français, tome II, page 273.

MCD 2019

l'Égypte et qui ont survécu à toutes les vicissitudes et à toutes les révolutions qui ont ravagé ce pays, subjugué tour à-tour par une multitude de peuples dont les premiers sont à peine connus dans l'histoire. Les autres ont laissé des traces plus profondes de leurs passages; tels furent les Perses, qui pénétrèrent sous la conduite de Cambyse et s'efforcèrent d'anéantir tout le passé du peuple vaincu. Les Macédoniens vinrent à leur tour et réussirent à inoculer leurs mœurs et leurs habitudes; ils imposèrent jusqu'à leur langue, qui remplaça l'ancien idiôme mystérieux du pays. La ville fondée par Alexandre, et qui portait son nom, amena sur les rives du Nil des étrangers de toutes les nations, attirés par le commerce. Enfin, Rome fit passer l'Égypte sous son joug; abaissée au rang d'une province, elle ne fut plus que le grenier de la ville des Césars. Les premiers successeurs de Mahomet envoyèrent leurs soldats conquérir les rivages du Nil, et le christianisme, qui s'était implanté sur ses bords, fut contraint de céder à la suprématie de l'islamisme. Au seizième siècle, l'empereur turc, Selim I, enleva le royaume des Pharaons aux sultans baharites, et, depuis cette époque, cette contrée, en proie à tous les maux du despotisme, était tombée au dernier degré de l'ignorance et de la misère, lorsque Méhémet-Ali entreprit de nos jours de la régénérer; telle fut et telle est aujourd'hui l'Égypte, que la Providence semble vouloir relever de son long abaissement.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE.

MCD 2019

MCD 2019

LE MONDE

OU

HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

HISTOIRE

D'ALGER.

Ce royaume, d'une étendue assez médiocre, qui a pour bornes, au nord la Méditerranée; à l'ouest l'empire de Maroc; à l'est le royaume de Tunis et de Tripoli: et enfin au sud le Sahrâ; ce royaume, disons-nous, attire l'attention de l'Europe à partir de l'époque où les Français en ont fait la conquête en 1830. Déjà dix ans se sont écoulés depuis que notre drapeau flotte sur le sol africain. Nous occupons Alger, Constantine et plusieurs autres villes; mais au moment où nous écrivons, le territoire des campagnes est en proie, sur certains points, à des invasions continuelles. Les Arabes, pour nous servir de l'expression d'un général qui a triomphé sur cette terre jadis soumise par les Romains, les Arabes trouvent leur salut dans leur insaisissabilité. Tant de trésors ont été dépensés; tant de sang a été répandu sans que nous ayons obtenu un résultat important; nous occupons le pays, mais nous ne l'avons pas conquis. Des obstacles de tout genre et des difficultés sans cesse nouvelles déjouent les divers systèmes d'administration qui, depuis 1830, ont successivement régi Alger. Généraux, savants, académiciens, magistrats, après avoir *vu de leurs propres yeux*, ont livré au public le fruit de leurs méditations: tous ont indiqué des moyens d'amélioration presque toujours en contradiction les uns avec les autres. Cependant au milieu de ces divergences d'hommes en général si remarquables, on en a rencontré quelques-uns qui ont été d'accord; leurs indications ou leurs conseils ont été suivis. Cependant l'état des choses est resté le même. Il faut, selon nous, attribuer à deux causes principales ce retard qu'éprouve le triomphe de la civilisation dans l'Algérie: la première de ces causes tient à la multitude de races différentes qui vivent mêlées ensemble dans la régence. « J'ai vu, dit »M. Rozet (1), sept variétés d'hommes bien

(1) *Voyage dans la régence d'Alger, ou Description du pays occupé par l'armée française en Afrique.*

MCD 2019

»distinctes les unes des autres; les *Ber-* »*bères*, les *Maures*, les *Nègres*, les *Ara-* »*bes*, les *Juifs*, les *Turcs* et les *Koulou-* »*glis.*» On conçoit que telle mesure qui peut convenir à un *Berbère*, ne sympathise pas avec un Kouloughi. Parmi les variétés d'hommes, il en est qui, livrées depuis des siècles à toutes les habitudes de la vie nomade, sont vaincues sans doute dans une bataille rangée, sans jamais pour cela subir le joug. Pour que le lecteur puisse parfaitement comprendre le problème que cherche à résoudre depuis dix ans la France, savoir, la soumission de l'Algérie, il importe d'abord que nous placions sous les yeux les habitudes de tant de races diverses d hommes : M. le capitaine Rozet, long-temps attaché à l'armée d'occupation en Afrique, nous servira de guide. « Les Berbères, dit-il, que les »Algériens nomment *Kabiles*, sont de taille »moyenne; ils ont le teint brun et quelque- »fois noirâtre, les cheveux bruns et lisses, »rarement blonds; ils sont tous maigres, »mais extrêmement robustes et nerveux; leur »corps grêle est très-bien fait, et leur tournure »a une élégance que l'on ne trouve que dans »les statues antiques. Ils ont la tête plus »ronde que les Arabes; les traits du visage »plus courts, mais aussi bien prononcés. Ces »beaux nez aquilins si communs chez ceux- »ci, sont rares chez les Berbères; l'expres- »sion de leur figure a quelque chose de sau- »vage et même de cruel; ils sont extrême- »ment actifs et fort cruels. Nous avons eu »lieu, ajoute M. Rozet, de nous en convaincre »dans les combats que nous leur avons livrés.» Les habitations de ces peuples sont des cabanes construites à l'aide de morceaux de bois plantés en terre, auxquels se nxent des roseaux et des branches d arbres : le tout est revêtu de terre grasse à laquelle se trouve mêlée de la paille Les Berbères n'habitent pas dans des villages; leurs cabanes sont réunies par petits groupes jetés çà et là dans les sables et sur les croupes des montagnes. Rien de plus simple que l'habit des Berbères, car il est formé d'une chemise de laine, ayant des manches très-courtes, et qui se trouve liée à la ceinture par une corde. « Par dessus »la chemise de laine, qui ressemble beaucoup »à la tunique romaine, les *Berbères* mettent »l'*haik*, qui est une pièce de laine blanche »d'un mètre de large et de cinq ou six de »long, qui peut être comparée à la toge dans »laquelle ils s'enveloppent en se drapant »avec une élégance vraiment remarquable. »L'*haik* passe autour de la tête, où il est fixé »par un cordon en laine brune, qui forme »jusqu'à quatre cercles placés au-dessus les »uns des autres; lorsqu'il fait froid, ils »mettent le *bernous* comme les Arabes. Le »*bernous* est un manteau en laine blanche »ou brune portant un capuchon pointu, cousu »à l'endroit de l'agrafe, que les *Berbères*, »les Arabes et en général tous les Algériens »mettent pendant l'hiver, et qu'ils emportent »presque toujours avec eux quand ils sor- »tent.» Les Berbères forment diverses tribus, à la tête de chacune desquelles est placé un *sheick;* ces peuplades ne respirent que la guerre, et n'ont jamais obéi à l'ancien dey d'Alger; mais elles craignent singulièrement l'artillerie. « Ces tribus, selon M. Ro- » zet, ont une manière de faire la guerre tout- » à-fait épouvantable, et qui tient à l'état » sauvage dans lequel elles vivent : il n'y a » point de quartier pour l'ennemi qui tombe » vif entre leurs mains; c'est un grand bon- » heur pour lui s'ils se contentent de lui » trancher la tête; souvent ils déchirent son » corps de la plus affreuse manière..... Ils » croient avoir bien mérité de Dieu et de la » patrie, après s'être livrés à de semblables » horreurs....» Ainsi les Berbères sont à la fois guerriers, féroces et superstitieux.

Quant aux *Maures*, qui constituent la majorité de la population, ils habitent en général les villes ou les villages, et exercent des métiers. Un grand nombre parmi eux montaient jadis les corsaires du dey, ou étaient occupés dans les chantiers de la marine, ou bien dans les arsenaux : pour qu'ils entrassent dans l'armée, il fallait que la régence fût en guerre avec une nation européenne; ils étaient d'ailleurs éloignés de tous les grades et de tous les emplois; ils pouvaient parvenir seulement à être *imans* (prêtres), cadis ou *muftis*. Les Maures d'ailleurs sont faux, perfides, voleurs et lâches.

Les *Nègres* que l'on rencontre dans la

MCD 2019

régence sont des esclaves qui appartiennent à des Maures ou à des Arabes. Les *Nègres* peuvent devenir libres lorsqu'ils ont servi avec fidélité leur maître, ou lorsqu'ils parviennent à se racheter : « Au lit de mort, » dit M. Rozet, « beaucoup de personnes »donnent la liberté à leurs esclaves ; alors ces »derniers se font musulmans s'ils ne l'étaient »pas déjà, et jouissent de tous les droits de »citoyens. Voilà de quelle manière a pris »naissance la population nègre que l'on »trouve maintenant répandue dans les États »barbaresques. » Cette population noire a presque toutes les habitudes des Maures ; elle exerce des métiers, et a presque le monopole de la profession de boucher. Dans la régence, les Nègres se montrent soldats intrépides : « Quand nous avons marché sur Alger non-»seulement les Nègres libres, mais encore »presque tous les esclaves avaient pris les »armes. Dans toutes les occasions ils se con-»duisirent avec beaucoup de courage et de »sang-froid : surpris dans un chemin creux, »ils aimèrent mieux se faire tuer que de »prendre la fuite ou de déposer leurs armes. »Trois nègres avaient été chargés de mettre »le feu à la poudrière du château de l'em-»pereur après que les Turcs l'eurent évacué : »en voulant examiner de trop près les dégâts »que faisaient nos boulets, deux furent mor-»tellement blessés ; le troisième, après avoir »emporté les drapeaux qui flottaient sur le »devant du fort, mit le feu aux poudres et »s'ensevelit sous les décombres. Quand le dey »et ses lieutenants avaient des commissions »difficiles, ils les confiaient presque toujours »à des Nègres (1). »

Les *Arabes*, depuis plusieurs siècles maîtres de la partie de l'Afrique où est établie la régence d'Alger, ont conservé en général leur caractère primitif. Cependant il y a parmi eux deux grandes classifications à constater, savoir : les cultivateurs inhérents au sol, et qui habitent soit des maisons ou des cabanes. On compte, en outre, les *Nomades* ou Arabes Bédouins, dont nous avons déjà eu occasion de faire connaître à nos lecteurs les mœurs particulières et les usages. Les Arabes aiment la guerre et surtout le pillage ; sortent-ils victorieux d'un combat, ils abattent la tête des morts ou de ceux qui sont étendus sur le champ de bataille. « Tous »les hommes portent les armes ; il n'y a »absolument que ceux qui ne peuvent pas »s'en procurer, en les achetant ou les volant, »qui n'en aient point. Quand le dey ou les »beys avaient besoin du secours des Arabes, »ils en prévenaient les sheicks, et chacun »venait avec le plus de monde qu'il pouvait »réunir. Si la guerre était dangereuse et »qu'elle ne présentât pas beaucoup d'avan-»tages, le nombre des guerriers n'était pas »grand ; mais quand ils avaient l'espoir du »pillage, ils marchaient tous, et amenaient »même souvent avec eux leurs femmes et »leurs enfants. Lorsque le dey d'Alger sut »qu'il allait être attaqué par l'armée fran-»çaise, il appela à son secours toutes les peu-»plades de ses États, en leur disant : que les »Français étaient des *femmes* et des *poules* ; »qu'ils marchaient tous à pied, que bien cer-»tainement ils seraient vaincus, et que tout »ce qu'ils amenaient avec eux deviendrait la »proie des vainqueurs. Dans l'espoir du pil-»lage, les Arabes vinrent en très-grand »nombre contre nous ; mais dès les premières »escarmouches, ils reconnurent qu'on les »avait abusés, et la bataille de Staoueli »acheva de leur démontrer complètement »qu'il n'y avait que des coups à gagner en »combattant contre nous ; et dès cet instant, »la plus grande partie regagna ses tentes et »ses cabanes. En résumé, les Arabes de »l'Algérie possèdent à un haut degré l'in-»stinct et la passion de la guerre, mais c'est »à la condition d'y trouver un pillage assuré ; »sur ce point, ils ressemblent beaucoup aux »*Berbères*, et sont les fléaux des autres »races qui habitent le pays (1) : passons »maintenant aux Juifs. »

Les Juifs. — Leur physionomie décèle l'astuce, la ruse et la fourberie en même temps qu'un certain air d'humilité qui tient à tous les périls de leur position. Les sectateurs de Moïse se sont réfugiés dans l'Algérie, grâce aux persécutions de tous

(1) Rozet.

MCD 2019

genres que leur a fait subir le fanatisme des Espagnols. On voit les Juifs, dans la régence, s'adonner exclusivement au commerce; quelques-uns cependant, au lieu de passer leur vie à brocanter, se livrent à des métiers; ils sont horlogers, bijoutiers, ferblantiers, tailleurs, fondeurs. Ils exercent en outre, et comme à titre de monopole, le métier de courtier, suivant la remarque d'un voyageur très-attentif. « Dans Alger »même un Arabe ne vendrait pas deux poules »sans le secours d'un juif, auquel il fait tou»jours une remise pour sa peine. » L'activité des juifs est d'ailleurs infatigable, et forme dans les villes une opposition tranchante avec l'apathie des Maures et celle des Arabes. « Les Israélites ne sont jamais un instant en »repos; dès qu'ils savent un sou à gagner »quelque part, ils y vont; beaucoup entre»prennent des voyages dans l'intérieur avec »des pacotilles de marchandises qu'ils échan»gent contre d'autres, dont la vente aux »Européens leur donne de grands bénéfices. »*Ils ont des boutiques dans toutes les villes*, »qui sont toujours assez mal tenues: on y »achète à meilleur marché que dans celles »des Maures; mais il faut avoir soin de ne »donner que la moitié du prix que l'on vous »demande, parce qu'ils ont l'habitude de »surfaire de moitié aux Européens; c'est »une coutume dont ils ne peuvent pas se dé»faire, car peu de temps après notre entrée à »Alger, nous les connaissions parfaitement, »et personne n'était plus leur dupe; ils n'en »continuaient pas moins à suivre le même »système (1). »

Ainsi, on trouve dans la régence et à côté l'une de l'autre, la cruauté chez les *Berbères*, l'amour du pillage chez les *Arabes*, et l'avidité du gain chez les *Juifs*. Voilà des éléments perpétuels de discorde; maintenant viennent les *Turcs*, qui formaient jadis la garde du dey, c'est-à-dire qu'ils représentaient les oppresseurs armés de la ville d'Alger. Veut-on avoir l'idée de la manière dont les Israélites étaient traités par les Mahométans? un sectateur de Moïse venait-il puiser de l'eau à une fontaine, il fallait, pour que son tour arrivât, qu'il attendît que tous les musulmans se fussent approvisionnés. Un juif passait-il devant une mosquée, dont la porte se trouvait entr'ouverte, et y jetait-il un regard, était massacré par les passants si ceux-ci s'étaient aperçus de cette prétendue profanation. Ces malheureux étaient bannis de tous les lieux publics où se rendaient les mahométans, à l'exception cependant des bazars, desquels on leur fermait pourtant quelquefois, et par caprice, l'entrée. Enfin, des juifs rencontraient-ils un Turc sur la voie publique, il fallait qu'ils le saluassent en se courbant, autrement ils s'exposaient à être frappés.

Il nous reste à entrer dans quelques détails sur le rôle si important que remplissaient naguère les Turcs dans la régence. Un des princes qui ont régné dans l'Algérie se plaça sous la protection du sultan des Turcs; il en obtint un certain nombre de janissaires, première origine de la milice qui plus tard est devenue l'objet de la terreur chez tous les deys. Depuis ce jour le grand seigneur a joui de tous les droits d'une souveraineté pleine et entière. Plus tard, il est vrai, les deys d'Alger sont parvenus à secouer le joug à la condition de devenir tributaires de la porte, et en ont obtenu le droit d'entretenir à Constantinople, et dans quelques autres contrées de la Turquie, des recruteurs, ayant pour mission d'engager tous les hommes de bonne volonté. On conçoit que les janissaires, qui avaient tous un même intérêt à pressurer la population, n'avaient pas de résistance à craindre de la part du dey, qui, dans bien des circonstances, était lui-même leur premier esclave. « Les janissaires étaient donc »les maîtres absolus de la régence: ils exer»çaient un pouvoir despotique sur tous les »autres habitants, de quelque religion qu'ils »fussent; les juifs étaient surtout l'objet de »leur mépris, et en butte à tous les mauvais »traitements qu'il leur plaisait de leur faire »éprouver. Le souverain lui-même et les gou»verneurs de province, quoiqu'ils fussent »également des Turcs, dépendaient conti»nuellement de la milice; dans les émeutes, »elle leur demandait des augmentations de »solde, l'abrogation de telle ou telle loi, et

(1) Rozet.

MCD 2019

»la création de nouvelles. Quand les janis-
»saires avaient décidé que le prince ne pou-
»vait plus régner, il lui était impossible de
»les faire revenir sur cette décision, et de
»soustraire sa tête au yatagan; quelque effort
»qu'un dey condamné fît pour se défendre,
»il finissait toujours par succomber; il avait
»la tête tranchée, et, immédiatement après,
»les janissaires en nommaient un autre à la
»place, auquel ils juraient obéissance et
»soumission, et rentraient ensuite dans l'or-
»dre. Dans les temps ordinaires, la milice
»turque était la seule force militaire du
»royaume; c'était elle qui faisait le service
»des places, et battait la campagne pour
»contraindre les Arabes et les Berbères à
»payer les impôts.»

Nous terminerons cette nomenclature des diverses variétés de races qui habitent l'Algérie, en disant quelques mots sur les *Koulouglis;* ils représentent une classe à part née des mariages contractés entre les femmes Moresques et les Turcs. Sans jouir d'aucun des priviléges qui ont été accordés à leurs pères, ils sont en général traités avec beaucoup de douceur, parce qu'ils appartiennent par le sang aux Turcs : ils constituent les riches de l'Algérie; leurs mœurs sont pleines de mollesse, et leurs jours s'écoulent au milieu de jardins magnifiques embaumés de fleurs. On a long-temps cru qu'il y avait dans la ville d'Alger une multitude d'esclaves professant notre religion; mais depuis la conquête faite par les Français on a acquis la preuve que c'était là une grave erreur; en effet à peine avons nous trouvé, au moment où nous nous sommes emparés de la capitale de la Barbarie, une vingtaine d'esclaves catholiques jetés dans le bagne d'Alger, et quelques aventuriers. Quant aux chrétiens, fixés depuis long-temps dans le pays, ils avaient embrassé la religion musulmane, et en suivaient tous les rites, et ils avaient adopté complètement les mœurs du pays.

A ces premières notions qui nous ont paru indispensables, nous allons joindre des renseignements pleins d'authenticité sur la topographie de cette contrée, qui offre d'ailleurs tant d'intérêt aux amateurs d'antiquité; en effet on y trouve encore des vestiges des monuments élevés il y a plusieurs siècles par les Romains.

Suivant Desfontaines (1), « le sol d'Alger,
» si l'on excepte les parties qui bordent le
» désert, est moins sablonneux et plus fertile
» que celui de Tunis. Ce savant botaniste a
» trouvé le climat plus tempéré, les monta-
» gnes plus élevées et en plus grand nom-
» bre, les pluies plus abondantes, les ruis-
» seaux et les sources plus fréquentes, la vé-
» gétation plus active et plus variée. Les
» montagnes arrêtent les nuages qui vien-
» nent du nord, les condensent par les
» neiges dont leurs sommets sont cou-
» verts, et les font tomber en pluie. Il y
» a plusienrs rivières et sources salées,
» et l'on voit près du lac appelé *Marks*
» une montagne de sel. On connaît plusieurs
» sources minérales; les tremblements de
» terre y sont fréquents sans être redouta-
» bles. Ce que les Maures appellent *Schott*
» ou *Schatt* est une plaine sablonneuse,
» quelquefois inondée, et qui reçoit cinq
» petites rivières. Shaw donne pour limite
» à cet État, avec celui de Maroc, la montagne
» *trara*, qui s'étend du nord au sud, et dont
» la pointe septentrionale forme le cap *kone*,
» nommé par les habitants *Hunein* ou *Mel-*
» *lack;* d'autres l'étendent jusqu'à la petite
» rivière de *Mulloïa* ou *Malva*. Peu importe,
» car le pays qui se trouve entre les deux
» États est le désert *Angara*, contrée sa-
» blonneuse, qui paraît encore, comme du
» temps de Léon l'Africain, servir de séjour
» aux lions, aux autruches et aux Arabes vo-
» leurs, qui y dépouillent le voyageur sans
» défense. »

A ces premiers détails, les auteurs du *Précis de la Géographie universelle* ajoutent ceux qui suivent : « Du côté du
» midi, l'État d'Alger ne s'étend guère que
» jusqu'à la chaîne du mont Andamer, sur
» la limite du *Sahara*. Sous le gouverne-
» ment du dernier dey, il était partagé en
» six provinces : *Mascara*, à l'ouest; *Al-*
» *ger*, *Titeri*, au sud d'Alger; et *Constan-*

(1) Roset.

(1) Flora Atlantica.

MCD 2019

» *tine*, qui est la dernière, vers l'est, et » confine à *Tunis*, et au sud de celle-ci le » pays de *Zab* et celui des *Berbères*. Le » pays de Zab, habité par des Arabes ou des » *Berbères* nomades, reconnaissait à peine » la domination algérienne, dont les limites » incertaines au midi se perdent dans le dé- » sert. Alger, que les Arabes appellent *Al-* » *Djézaïr*, ville dont on a considérable- » ment exagéré la population, en la portant, » d'après Shaw, à cent mille âmes, et d'a- » près plusieurs auteurs plus récents à deux » cent mille âmes, n'a, suivant les données » les plus probables, appuyées des récense- » ments faits par l'administration française, » que tout au plus trente mille habitants. » Elle s'élève en amphithéâtre au fond d'une » rade fortifiée, mais peu sûre lorsque le » vent souffle du nord. Les nombreuses et » jolies maisons de campagne, semées sur » un amphithéâtre de collines, parmi des bos- » quets d'oliviers, de citronniers et de ban- » naniers, présentent un aspect champêtre, » paisible et peu analogue au caractère d'une » nation de pirates. Le sommet de la colline » à laquelle cette capitale est adossée, atteint » la hauteur de cent vingt-quatre mètres » au-dessus du niveau de la mer. La ville se » présente sous la forme d'un triangle dont » la base est sur la côte et le sommet sur » celui de la colline : c'est de là que s'élève » la citadelle appelée *kasba*, qui servait de » résidence au dey. Les maisons d'Alger, dit » le capitaine Rozet, n'ont point de toits; » elles sont terminées par des terrasses blan- » chies à la chaux, ainsi que tous les murs » extérieurs, les forts, les batteries et les » murailles qui règnent autour de la ville; » en sorte qu'à une certaine distance Alger » ressemble à une vaste carrière de craie, » ouverte sur le penchant d'une montagne. » Du côté de la mer elle est défendue par » des forts élevés sur un rocher dont la réu- » nion forme un fer-à-cheval, et qui, lors- » que les Français s'en emparèrent, étaient » armés de deux cent trente-sept pièces de » canon, formant jusqu'à cinq rangs placés » les uns au-dessus des autres, et dont le » premier était composé de pièces en bronze » du calibre de trente-six à quatre-vingt- » seize. Celui-ci était placé dans des case- » mates voûtées, dont les murs, à l'épreuve » de la bombe, avaient trois mètres d'épais- » seur. Au milieu des forts s'élève un phare; » ils sont réunis à la terre par un magnifi- » que môle en maçonnerie. Le port est petit; » cinquante briks de commerce suffisent pour » le remplir : l'entrée en est étroite, et le soir » on le ferme avec des pieces de bois réunies » par des anneaux de fer. Il peut recevoir » une frégate armée, mais les vaisseaux de » ligne sont obligés de mouiller dans la rade. » Après avoir traversé le port, on entre dans » Alger par la porte de la marine, qui tou- » che au môle, et qui conduit dans une des » plus belles rues de la ville, bien qu'elle » n'ait pas trois mètres de largeur, et que » les corps avancés des maisons, soutenus » par des rondins de bois plantés oblique- » ment dans le mur, en couvrent plus de la » moitié. Une rue parallèle au port, et com- » muniquant de la porte *Bab-Azoun* à la » porte *Bab-el-Ouad*, est la plus marchande » d'Alger. Elle est encombrée par des échop- » pes ouvertes devant chaque maison, et si » peu large, que les portefaix (piskeris) y » circulent difficilement. Toutes les rues » sont étroites, tortueuses et irrégulières; » mais toutes sont arrosées par des fontaines » qu'alimentent des aqueducs. Les maisons » sont carrées et ordinairement sans fenêtres » sur la rue. C'est dans un vestibule appelé » *skifa*, au rez-de-chaussée, que le maître » de la maison reçoit les visites. Cette pièce » est garnie de banquettes en maçonnerie, » sur lesquelles on place des tapis. Le pre- » mier étage est formé d'une cour, autour de » laquelle règne une colonnade qui supporte » le second étage : elle sert à donner de » l'air et de la lumière aux appartements. » Chacun de ceux-ci n'est qu'une longue » chambre, aux extrémités de laquelle se » trouve une estrade, sur laquelle on place » un lit tellement élevé, qu'il faut une échelle » pour y monter. En face de la porte d'en- » trée il existe un enfoncement dans lequel » on place un divan, sur lequel les femmes » s'asseyent pendant la journée. Du côté de » l'escalier il n'y a pas de chambre; mais » c'est là que se trouve à chaque étage une

MCD 2019

» cuisine et une garde-robe très-propres. La » cuisine est la seule pièce de la maison où il » y ait une cheminée. La Kasba ou Al-Kas- » saba est le plus vaste des édifices d'Alger : » c'est une forteresse irrégulière ; c'est une » prison plutôt qu'un palais. Son enceinte » est formée par des murailles d'une hauteur » prodigieuse, sans issues, sans ouvertures, » crénelées à la mauresque, et d'où s'échap- » pent par de profondes embrasures, sans » ordre ni alignement, de longs canons, » dont l'embouchure était du temps du dey » soigneusement peinte en rouge. On n'y » pénétrait en venant du château de l'Empe- » reur, que par la Porte-Neuve, après avoir » suivi une longue et tortueuse ruelle, dont » la largeur suffit à peine, dans quelques » parties, pour le passage d'une bête de » somme ; mais les Français y ont ou- » vert une poterne sur la campagne. Cette » ruelle conduit, après quelques minutes » de marche, sous un porche sombre, au cen- » tre duquel s'élève une coupe en marbre » blanc, d'où coule une eau limpide. Ce » porche, grossièrement décoré de larges li- » gnes rouges et blanches, et de quelques » petits miroirs, est le lieu où se tenaient les » nègres qui formaient la garde fidèle du » dey. Ce porche franchi, une seconde » ruelle conduit d'un côté au magasin à pou- » dre et de l'autre à l'entrée de la cour inté- » rieure où le dey faisait sa demeure. Cette » cour, dallée en marbre, est carrée ; elle » offre, sur trois de ses côtés, des galeries » couvertes en drap écarlate, où le dey se » tenait quelquefois lorsqu'il présidait le » divan, dont les membres occupaient d'au- » tres banquettes placées le long des murail- » les. Tout le mur de cette galerie était re- » vêtu de carreaux en faïence, ornés de jolis » dessins. Sous cette galerie, et de plain- » pied, se trouvaient les salles renfermant le » trésor. C'est dans la cour dont nous ve- » nons de parler que les négociants étaient » tenus de déposer la cargaison de leurs » navires, afin que le dey pût choisir lui- » même les cinq sixièmes, ou dix pour cent, » qui lui convenaient, et qu'il prélevait en » nature. Le premier étage se compose de » quatre galeries, dont l'une communiquait » à une longue batterie qui commandait la » ville, et par un petit escalier à une galerie » supérieure où venaient aboutir les quatre » longues chambres formant l'appartement » du dey, et dont deux, extrêmement gran- » des, étaient décorées dans le goût oriental. » Dans la galerie en face se trouvaient les » chambres destinées aux femmes : ces cham- » bres n'avaient de jour que par une cour » intérieure. Le seul lieu dont l'accès leur » fût permis est un espace décoré du nom » de jardin, encaissé dans de hautes murail- » les, et n'ayant pour tout ombrage qu'un » berceau de jasmin. On n'y parvient, après » cent détours, qu'en descendant soixante à » quatre-vingts degrés. Au-dessus du second » étage on ne trouve que des terrasses et » quelques autres petites chambres : on dé- » couvre de là toute la haute mer à une » grande distance, et l'on plane sur la ville » et les environs. L'enceinte du palais ren- » ferme aussi une mosquée, grande salle » carrée ornée d'un rang de colonnes en » marbre, qui supportent un dôme octogone. » Un petit escalier servait à monter à un » minaret, d'où le mouzzen appelait cinq » fois par jour les fidèles à la prière. Telle » est cette Kasba, qui, lorsque les Français » y entrèrent, était armée de cinquante piè- » ces de canon en bronze, et dans laquelle » ils trouvèrent des munitions et des mar- » chandises évaluées à 7 millions, et un » trésor en or et en argent, s'élevant à la » somme de 48,684,000 francs. Les plus » importantes constructions après la Kasba » sont celles que forme la réunion du môle » et des forts de la marine ; le môle, qui unit » les forts à la ville, a quatre cents mètres de » longueur : il est construit en briques et » couvert par une terrasse supportée par des » voûtes, sous lesquelles se trouvent de su- » perbes magasins. Mais les plus beaux édi- » fices sont certainement les mosquées : à » l'arrivée des Français on en comptait dix » grandes et cinquante petites, ou chapelles, » appelées marabouts. La plus grande mos- » quée se trouve à l'entrée de la rue de la » Marine, du côté de la place du Gouverne- » ment : c'est un long bâtiment rectangu- » laire, voûté, divisé longitudinalement en

MCD 2019

» trois nefs par deux rangs de colonnes, et, » sous le dôme, à peu près aux deux tiers » de la longueur, il y a encore deux autres » rangs qui forment la croix avec les pre- » mières. De chaque côté de la grande nef » les colonnes supportent des tribunes, dont » les plus près de la porte sont publiques; » mais celles qui se trouvent au-delà du » dôme et de chaque côté de la niche sont » réservées pour la noblesse. Cinq ou six » lustres en verre et plusieurs lampes sont » suspendues avec des chaînes dans toute la » longueur de la grande nef, et contre les » deux rangs de colonnes qui viennent la » couper sous le dôme. Les lampes sont allu- » mées pour la prière du soir, mais les lus- » tres ne le sont que dans les grandes céré- » monies, à la fête du Bayram, par exemple. » Avant l'occupation d'Alger par les Français, » tout chrétien qui franchissait le seuil d'une » mosquée était puni de mort, et le temple » était lavé à grande eau et blanchi à la » chaux pour effacer la souillure causée par » la présence d'un infidèle. Le culte catho- » lique a aussi sa chapelle à Alger; quant » aux synagogues, elles sont, dans la partie » basse de la ville, le seul quartier que les » juifs puissent habiter. Il y a à Alger en- » viron soixante cafés; mais cinq ou six seu- » lement méritent de fixer l'attention : c'est » là que les Maures et les Turcs viennent » s'accroupir gravement sur des banquettes, » fumer et prendre du café. Ils y res- » tent quelquefois toute la journée sans » proférer une parole. Les boutiques de bar- » biers sont aussi les lieux de réunion les » plus fréquentés. »

Nous allons maintenant esquisser en traits rapides l'histoire d'Alger, mais en faisant remarquer qu'elle présente une monotonie qui lui ôte toute espèce d'intérêt comme d'instruction; ce sont les mêmes scènes de barbarie qui succèdent sans cesse les unes aux autres. Le dey d'Alger, avant de monter sur un trône aussi mobile, a souvent exercé un métier qui, dans les idées européennes, est considéré comme entaché de bassesse. Ainsi, plus d'une fois le choix de la milice turque est tombé sur un cordonnier. L'art de gouverner, même une simple ville, exige des connaissances positives, surtout quand on songe qu'à la suite d'un événement que la prudence humaine ne pouvait ni prévoir ni empêcher, des rapports diplomatiques peuvent naître avec des états européens. Qu'on juge du discernement que doit alors déployer un homme qui, avant de régner, a passé la plus grande partie de sa vie à vieillir dans un métier subalterne. Il était inévitable qu'une circonstance de ce genre devait éclater et être fatale à la régence.

Sans remonter la chaîne des temps, nous dirons que le territoire où est situé Alger a tour-à-tour été soumis par les Romains, les Vendales et les Grecs, et que, divisé plus tard en plusieurs districts, ceux-ci eurent pour chefs des *scheicks*. L'an 46 avant la naissance de J.-C., César, si célèbre par la conquête des Gaules, triompha en Afrique de Scipion, attaché au parti de Pompée, et défit Juba, qui tenait le même parti : ce prince perdit la vie, et son fils fut embarqué pour Rome. Auguste, devenu plus tard maître de l'empire, ravi des qualités de ce jeune prince, le rétablit dans les Etats de son père, et lui donna pour épouse une fille fruit des rapports qui avaient eu lieu jadis entre Antoine et Cléopâtre. De cette union naquit un fils auquel on donna le nom de Ptolémée, et que plus tard Caligula fit mettre à mort. Le royaume qu'il avait possédé fut partagé entre deux provinces. La puissance romaine succomba à son tour, ou du moins s'affaiblit à ce point que les Vandales, après avoir accompli la conquête de l'Espagne, débarquèrent en Afrique, en 427, sous les ordres de leur roi Genseric. Cette contrée, qui eut à subir tous les genres de dévastations, resta sous le joug de ses terribles envahisseurs jusqu'en 553, époque à laquelle Bélisaire, général de l'empereur Justinien, les chassa; mais un siècle après, les Arabes mahométans, en proie au fanatisme, portèrent la mort et la désolation dans l'Afrique. A la suite d'une multitude de combats et d'expéditions que nous passerons sous silence, la contrée appelée la Barbarie fut délivrée par ses propres habitants. Ceux-ci établirent plusieurs petites souverainetés possédées par des princes issus de leur nation, et qu'ils choisirent eux-mêmes;

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

1. BERBÈRE . 2. NÉGRESSE . 3. ET 4. JUIF ET JUIVE D'ALGER .

mais, en l'annee 1051, Aliel Texfin, que les auteurs de l'*Histoire universelle* appellent Aben Texfin, de la tribu des Zanhagiens, subjugua les Arabes soutenus par plusieurs marabouts auxquels il avait confié ses troupes. Il se revêtit alors du titre d'*émir Almumenin*, qui veut dire chef des fidèles, tandis que ses sujets reçurent l'appellation de *Morabites*, qui, avec le temps, fut changé en celui d'*Almoravides* Cette dynastie eut une durée qui ne s'étendit pas au delà d'un demi-siècle. *Mohavedin*, célèbre marabout, s'empara, grâce au concours des musulmans, de cette malheureuse contrée. *Brahem-Ali*, que d'autres appellent *Brahem-Halli*, fut réduit à prendre la fuite, et trouva la mort dans des précipices où il se jeta, ainsi que sa femme et divers membres de sa famille. Mohavedin, délivré désormais de toute espèce d'inquiétude, put régner en paix; la postérité de ce prêtre audacieux, ou plutôt les soldats qui avaient marché sous ses ordres, reçurent le nom de *Mohavedins*, qui, avec le temps, fut changé en celui de *Almohades*, ou de *Mohades*. Ces derniers, à leur tour, furent chassés par les *Benimerins*, ou *Benimerinis*, qui firent une irruption sous les ordres d'Abdulac, gouverneur de Fez. Mais, comme à cette époque rien n'était plus ordinaire que des peuples se ruant pour ainsi dire sur d'autres peuples, les *Benimerinis* furent expulsés, dans le treizième siècle, par les chefs de *Hascen*, qui descendaient de princes arabes, lesquels avaient régné dans le douzième siècle. Ceux-ci, pour empêcher que le pays n'échappât une seconde fois à leur famille, le divisèrent en plusieurs royaumes, qu'ils placèrent sous l'autorité de divers chefs. « Le royaume » d'Alger, disent les auteurs de l'*Histoire* » *universelle*, fut divisé en quatre souve- » rainetés. *Rabdramiz*, le plus puissant » de ceux entre lesquels il fut partagé, » choisit *Tremecen*. Les trois autres eurent » les provinces de *Tenez*, d'*Alger* et de » *Bougie*, et par là, les quatre villes du » même nom devinrent les capitales de ces » quatre royaumes. Ils prirent tous quatre le » titre de rois, et ils avaient dans leurs États » plusieurs autres chefs de tribus arabes, ou » républiques qui étaient leurs tributaires. » Ces quatre monarques réglèrent si bien tout » pour maintenir la balance entre eux, que » pendant plusieurs siècles leurs successeurs » vécurent en fort bonne intelligence. Mais » le roi de Tremecen ayant voulu violer les » règles qu'il s'était prescrites, Abu'l-Fariz, » roi de Tenez, qui était devenu fort puis- » sant et qui n'était pas moins ambitieux, » profita de cette occasion pour prendre les » armes. Il s'empara de la ville de Bougie, » et, poussant ses conquêtes, il obligea le » roi de Tremecen à faire une paix fort dé- » savantageuse, et à lui payer un tribut. » Mais il ne resta pas long-temps tributaire; » Abu'l-Fariz étant mort quelques années » après, partagea ses États entre ses trois » enfants. L'aîné eut le royaume de Tenez, » le second celui de Gigery, et le plus jeune, » nommé Abdalanasiz, eut celui de Bougie. » Ce dernier rompit avec le roi de Tremecen » et lui fit la guerre avec autant d'ardeur que » de succès. De sorte que les Algériens, qui » avaient toujours été tributaires du roi de » Tremecen, voyant qu'il était trop faible » pour les protéger, furent contraints de se » rendre tributaires du roi de Bougie. Ce » prince devint si puissant, qu'il se serait rendu » maître de toute la Barbarie, si l'Espagne, » informée de la division qui y régnait, n'y » avait envoyé une armée, qui profita du dé- » sordre et changea entièrement la face des » affaires (1). »

(1) Au nombre des difficultés qui arrêtent à chaque instant celui qui veut écrire l'histoire des peuples de la Barbarie, se présente en première ligne l'espèce d'anarchie qui regne relativement aux noms d'hommes et de villes, chacun s'étant créé une orthographe que nous appellerons personnelle; il est impossible de se reconnaître dans tant de changements successifs et arbitraires. Au reste, ce qui doit consoler le lecteur, c'est que cette histoire est dénuée de toute espèce d'intérêt, et, comme rien n'éclaire mieux que la comparaison, les faits que l'on vient de lire et que nous avons empruntés aux auteurs de l'*Histoire universelle*, nous allons les rapprocher du récit fait par un écrivain moderne, M. d'Avezac, dans l'article que dans l'*Encyclopédie pittoresque* il a consacré à Alger. « Nous nous bornerons, dit-il, à rappeler ici que toute la partie orientale du pays d'Alger et cette ville elle-même, etaient comprises dans le royaume des *Aghlabytes d'Afry-*

MCD 2019

[1505]. Informé de ce qui se passait en Afrique, Ferdinand le Catholique chargea le célèbre Pierre de Navarre, auquel il donna une armée, de se rendre maître d'Oran; le général espagnol s'empara non-seulement de cette ville, mais encore de plusieurs autres. Ferdinand, qui avait sans doute des vues sur Alger, fit construire un fort dans le voisinage de cette cité, il y mit une garnison. Les habitants, pour échapper à la domination des Espagnols, appelèrent à leur secours un prince Arabe nommé Sëliin-Beni-Tumi, qui vint s'établir dans la place avec toute sa famille. Mais les Algériens, soit par cette inconstance naturelle à la multitude, soit par le désir de briser un joug qui était devenu trop pesant, s'adressèrent à un fameux pirate, Horuc, à qui la couleur de sa barbe avait fait donner le sobriquet de Barberousse; il avait deux frères, non moins audacieux et non moins braves que lui, et tous trois faisaient la guerre pour leur propre compte. Ils étaient, suivant les uns, fils d'un renégat sicilien, ou suivant les autres d'un potier de terre de Lesbos. Quoi qu'il en soit, Horuc accepta la proposition des Algériens, qui d'ailleurs était faite de concert avec leur prince; car ce dernier, à qui le voisinage espagnol inspirait les craintes les plus vives, voulait, pour mieux se défendre, s'assurer l'appui d'une force étrangère. Horuc vint en diligence à Alger, amenant huit cents Turcs, trois mille Arabes et deux mille Maures. S'il soudoyait un si grand nombre de soldats, c'est qu'il s'était enrichi par une foule de prises, car il courait la mer depuis huit ans, et s'était mêlé à tous les différends qui s'élevaient entre les petits princes africains habitant cette partie du littoral. Son adresse et sa fermeté l'avaient rendu redoutable sur cette côte; il s'était même concilié l'amitié de quelques tribus arabes, et avait mérité la reconnaissance des citoyens de Gigery, en leur apportant du blé lorsqu'ils étaient en proie à la famine. Tous ces détails expliquent comment Horuc avait pu réunir sous ses enseignes une petite armée. Il fut reçu comme en triomphe à Alger par le peuple et par Sélim, qui le logea dans son palais.

Dès qu'il eut occupé la ville avec ses soldats, il forma le projet de s'en faire le souverain, et il réussit en étranglant de ses propres mains le malheureux Selim, qu'il surprit au bain. Il se fit ensuite proclamer roi, et s'empara de toute l'autorité; il fit frapper en son nom des monnaies d'or et d'argent et envoya des agents pour former des alliances avec tous les petits princes du voisinage. Les Algériens ne tardèrent pas à se fatiguer de la tyrannie de leur nouveau souverain, et tramèrent avec les Espagnols un complot qui devait les délivrer d'Horuc; mais celui-ci découvrit la conspiration, et en prévint l'exécution par sa vigilance. Il fit ensuite égorger une vingtaine d'Algériens soupçonnés d'avoir trempé dans cette conjuration, et s'enrichit de leurs dépouilles. Cependant le fils de Selim, qui s'était retiré à Oran, s'unit aux Espagnols pour chasser l'usurpateur; mais une tempête fit échouer cette entreprise. Horuc ne fut pas moins heureux dans la guerre qu'il eut à soutenir

»*qyah*, tandis que dans sa partie occidentale les *Rostamtcas* avaient fondé une autre monarchie à »Tahert; ces deux puissances croulèrent devant »celle des *O'baydytes*, ou *Fathémytes*. Mais lorsque les »divisions vinrent de nouveau morceler le Maghreb »entre diverses dynasties, les *Ouahhedytes* établirent »dans l'ouest le royaume de Télemsèn; les *HHamadytes*, dans l'est, celui de Bougie; tandis qu'entre »les deux, les Zeyzytes conservaient celui d'Aschyr, »comprenant la ville d'Alger. Ces trois monarchies »disparurent à leur tour, non dans ce flot almoravide qui n'atteignit point le Maghreb-Aousath, »comme l'admet trop légèrement l'opinion vulgaire, »mais dans les conquêtes des *Almohades*. Encore, la »domination passagère de ces derniers fut-elle »promptement remplacée par celle des *Zyanytes* de »Télemsèn et des HHafssytes de Bougie, maîtres al»ternatifs d'Alger, suivant que la guerre en décidait, »et qui prolongèrent leur existence jusque dans la »seconde moitié du seizième siècle.»

Ecoutons maintenant un célèbre savant, M. Desfontaines: «En 1051, un Africain de la tribu des »Morabites, appelé Abul-Chifrin, envoya une ar»mée contre les deux fils d'Abul-Hageix; mais, »voyant qu'ils ne cherchaient pas à lui résister, il »se contenta de leur imposer tribut, et les laissa »paisibles possesseurs de leurs États, dont ils ont »toujours joui, eux et leurs descendants, pendant le »règne des Morabites. En 1140, Abdalla, natif des »montagnes de l'Atlas, premier chef de la dynastie »des Almohades, se rendit maître de toute la Bar»barie.»

MCD 2019

contre les Arabes qui s'étaient ligués contre lui. Le roi de Tenez, chef de la confédération, fut battu et sa capitale livrée au pillage. Quelque temps après, les habitants de Trémecen, qui ne connaissaient Horuc que par ses exploits, le voulurent par haine de leur roi Abuzijen, qui avait détrôné son neveu pour se mettre à sa place. Le monarque fut vaincu dans une bataille, et Horuc entra dans la ville, où il se fit bientôt haïr par sa sévérité.

Charles-Quint régnait alors en Espagne [1517]; il ordonna au gouverneur d'Oran de rétablir le roi de Tremecen, et Horuc fut tué dans un combat. Chereddin, son frère, appelé aussi Barberousse, et que ses victoires sur mer rendirent par la suite la terreur des chrétiens, se fit reconnaître souverain d'Alger. D'un autre côté, comme il savait que les habitants détestaient son gouvernement, et que les Espagnols établis dans le voisinage étaient disposés à seconder toutes les tentatives que les Algériens voudraient faire pour se délivrer, après avoir exercé la toute-puissance pendant deux ans, il résolut, non pas de la remettre en d'autres mains, mais de se déclarer vassal de quelque monarque assez puissant pour le protéger contre ses ennemis. A cette époque, Sélim I, sultan des Turcs, venait d'ajouter l'Égypte à ses vastes États et faisait trembler tout l'Occident, Barberousse offrit de le reconnaître pour son suzerain, mais à la condition qu'il régnerait au nom de Sélim. Ce prince accepta son offre, le nomma vice-roi d'Alger et lui envoya deux mille janissaires. On se rappelle que les Espagnols avaient construit une forteresse sur un îlot placé auprès d'Alger; Barberousse parvint à s'en emparer, puis, pour fortifier sa capitale, il fit construire un mole qui mit en même temps ses vaisseaux à l'abri des vents. Dès que ce grand ouvrage fut terminé, il équipa un grand nombre de galères et ravagea les côtes de l'Espagne et de l'Italie, dont il ruina le commerce maritime, tandis qu'il enlevait les habitants chrétiens du littoral de la Méditerranée, puis les vendait comme esclaves sur les marchés d'Alger. Toutefois les succès de Barberousse tournèrent contre lui; redoutant son ambition, Sélim l'éleva à la dignité de capitan-pacha, c'est-à-dire de généralissime de toutes ses forces maritimes; mais en même temps il lui retira sa vice-royauté, et lui donna pour successeur Hassan-Aga. C'était un renégat natif de Sardaigne, il marcha sur les traces de son prédécesseur, en infestant la Méditerranée, qu'il couvrit de corsaires intrépides qui enlevaient tous les bâtiments chrétiens. Le pape Paul III publia une croisade contre Alger et ses habitants, et Charles-Quint se chargea de détruire ce nid de pirates. Il débarqua à la tête de trente mille hommes à deux lieues de la ville, dont il commença le siége. Sommé de se rendre, Hassan, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que huit cents Turcs et six mille Maures, répondit à l'envoyé de l'empereur qui lui proposait de se rendre et de rentrer dans le sein de l'Église catholique : *que c'était être fou de se mêler de conseiller son ennemi, mais que c'était encore être plus fou de se laisser séduire par les conseils d'un ennemi.* En conséquence, le roi d'Espagne fit redoubler les attaques; mais une tempête effroyable brisa et dispersa toute sa flotte, et, n'ayant plus de vivres ni de munitions, il se vit dans la nécessité de se rembarquer. Il perdit cent vingt vaisseaux ou galères et près de huit mille soldats ou matelots qui furent noyés dans la mer ou égorgés par les Algériens. Ceux-ci ramassèrent en outre un si grand nombre de prisonniers qu'un Espagnol se donnait pour un oignon. Hassan était mort peu de temps après sa victoire; la milice d'Alger mit à sa place un de ses officiers nommé Haji; mais la Porte n'eut aucun égard à cette nomination, et le fils de Chereddin-Barberousse fut choisi pour vice-roi.

Il s'appelait Hassan comme son prédécesseur; les habitants et les soldats ne firent aucune difficulté pour le reconnaître, et il signala son arrivée en faisant monter sur le trône de Tremecen un prince arabe, fils du dernier roi de ce pays, et qui avait pris l'engagement de lui payer tribut. Cette entreprise amena une guerre avec les Espagnols, qui favorisaient un autre prétendant. Le pacha obtint de brillants succès

MCD 2019

mais, en 1553, le sultan le rappela, et Salha, Arabe de naissance, reçut le commandement. Il soumit un petit roi du voisinage, et acquit dans cette expédition d'immenses richesses; il fut moins heureux sur mer, car ayant voulu tenter plusieurs descentes sur les côtes d'Espagne, il fut repoussé avec de grandes pertes. Il réussit encore à placer un prince de son choix à Fez et s'empara sur les Espagnols de la ville de Bougie, que ces derniers occupaient depuis trente-cinq ans. Il mourut de la peste, et les soldats élurent un renégat corse appelé Hassan; le divan de Constantinople nomma de son côté Tekelli, pacha d'Alger. La milice refusa de le recevoir; mais, étant parvenu à s'introduire dans la ville après avoir gagné à sa cause une partie de la milice, il fit arrêter Hassan, et le condamna à expirer lentement, suspendu à un croc. Le malheureux vécut trois jours en proie aux tourments réunis de la faim et de la soif. Tekelli immola encore un rénégat sarde, qui, à la prise de Bougie, en avait été nommé gouverneur; mais un autre renégat, appelé Jousouf, punit le pacha de ses cruautés. Comme la peste régnait à Alger, Tekelli campait dans le voisinage, au milieu des ruines d'une ville antique: Jousouf, à la tête de trois cents cavaliers, vint l'attaquer; le pacha prit la fuite et alla chercher un refuge dans le tombeau d'un santon, dont la mémoire jouissait d'une grande vénération. Jousouf, qui s'était mis à sa poursuite, l'atteignit dans ce lieu, et le fit expirer sous ses coups. Il succéda à Tekelli; mais, enlevé par la peste, il ne régna que six jours. Les soldats remirent par intérim le commandement à un Turc, qui le restitua au fils de Barberousse; en effet, le sultan le renvoya une seconde fois à Alger. Hassan marqua son retour par la défaite des Espagnols qui avaient assiégé Mostaganem, leur général; le comte d'Alcandeta périt les armes à la main: Hassan battit et tua Abdelasir, prince des Beni-Abbas, qui n'avait pas voulu payer le tribut accoutumé. Néanmoins, malgré ses victoires, il ne sut pas se concilier l'attachement des soldats; ils résolurent de s'en délivrer en l'expulsant et le contraignirent de s'embarquer pour Constantinople, l'accusant auprès du divan d'avoir voulu se soustraire à l'obéissance de la Porte en se faisant proclamer roi. Hassan se justifia si bien qu'il fut mis en liberté; mais il ne put obtenir la restitution de sa dignité, qui passa à un certain Achmet. Celui-ci ne vécut que quatre mois, et Hassan fut renvoyé à Alger pour la troisième fois. Il y demeura à peine deux années, et, rappelé dans la capitale de l'empire Turc, il y passa les dernières années de sa vie.

Mahomet, qui lui succéda, eut à se défendre d'une tentative qui avait pour but d'incendier sa flotte: ce projet avait été conçu par un certain Jean Gascone, natif de Valence; mais il échoua avant l'exécution, et Gascone, fait prisonnier, fut pendu par les pieds. Plusieurs renégats ayant parlé en sa faveur, on l'ôta du gibet lorsqu'il respirait encore; mais le peuple se montra si irrité, que le pacha renvoya au supplice le malheureux Gascone, qui fut mis à mort publiquement. Mahomet fut déposé, et un célèbre corsaire appelé Ochalik prit sa place [1568]. Ce nouveau gouverneur fit une conquête importante en s'emparant de Tunis, dont les habitants étaient placés sous la protection de l'Espagne. Il prit part à la célèbre bataille de Lépante [1571]; mais il perdit le gouvernement d'Alger, qui passa entre les mains d'Arab-Achmet; ce dernier n'y demeura que deux ans; Ramadan, renégat sarde, hérita de son gouvernement [1576]; et après un an de séjour à Alger, un ancien esclave chrétien, Hassan Vénédic, fut son successeur l'année suivante. Nous ne croyons pas devoir entrer dans de plus amples détails sur tous les pachas envoyés par la Porte, et qui passaient comme des ombres. Ils avaient acheté leur dignité et ne la gardaient jamais long-temps, car les ministres de la Porte avaient intérêt à les déplacer pour avoir un nouvel office à vendre (1). Ces fréquentes mutations, si

(1) Voici les noms de ces pachas jusqu'en 1595 :

Jaffar-Aga,	1580
Hassan,	1582
Memmi,	1584
Achmet,	1586
Hidir,	1589
Shaaban,	1592
Mustapha,	1595

MCD 2019

elles étaient avantageuses à ceux qui à Constantinople disposaient des emplois, tournaient au détriment du peuple d'Alger; mais cette considération ne fut jamais d'aucun poids auprès du divan, et les choses restèrent sur le même pied jusqu'au commencement du dix-septième siècle. A cette époque la milice d'Alger, qui se composait de janissaires turcs, d'Arabes et d'hommes de tous les pays, envoya au sultan une députation: elle avait pour but de concéder aux soldats le droit de nommer un dey, qui saurait mieux défendre le pays, et veillerait à ce que le tribu accoutumé fût payé exactement. Le grand-seigneur aurait toujours à Alger un pacha; mais ce personnage, en conservant le premier rang, ne devait assister qu'aux divans généraux, et n'aurait que sa voix. Les affaires ordinaires devaient être à l'avenir réglées par le dey et le divan son conseil. Comme les députés avaient eu soin de se munir de grosses sommes, ils obtinrent cette importante concession. Depuis ce jour, la milice choisit elle-même dans ses rangs un souverain. Le représentant de la Porte n'eut plus que les honneurs de la souveraineté; on lui donna un palais, on lui prodigua des respects, mais il ne fut plus que le témoin passif de ce qui se passait. Néanmoins les pachas essayèrent toujours d'avoir part au gouvernement. Enfin en 1710, Baba-Ali, devenu bey comme ses prédécesseurs par un assassinat, résolut de se délivrer des inquiétudes que lui causait l'ascendent du pacha turc, qui troublait sans cesse la tranquillité du souverain, et fit embarquer pour Constantinople celui qui résidait alors à Alger. Il obtint qu'à l'avenir le dey recevrait le titre de pacha, et n'aurait plus de collègue. Veut-on savoir ce qu'était devenu le gouvernement d'Alger remis aux mains d'un soldat parvenu? qu'on lise le récit suivant, qui nous a été tracé par un voyageur digne de foi, et qui avait séjourné longtemps dans le pays.

« Le gouvernement d'Alger est une sorte » de république militaire, dont le chef exerce » le despotisme sous les formes les moins dé- » guisées. Ce que nous nommons la régence, » se compose d'un prince appelé dey, et de » janissaires turcs. Le conseil d'état, formé » des principaux ministres, a le nom de » dowane à Alger, et en Europe celui de » divan. Le nom de régence est, pour dire » le vrai, vide de sens, car tout le pouvoir » appartient bien certainement au chef su- » prême. Ce chef est, pour l'ordinaire, élu » à la suite du crime et de l'assassinat. Porté » par une démocratie la plus hideusement » furieuse, il trouve une insolente aristocra- » tie toujours prête à soutenir ses actes les » plus iniques; et de ces éléments opposés, » sort une domination militaire avec tous » ses inévitables abus, sa violence sans » bornes et sa brutale férocité. Le dey est » pris dans la soldatesque turque, et il doit » toujours son rang à une élection, et jamais » à une succession héréditaire; mode de » parvenir au pouvoir qu'on ne connaît pas » dans la régence. A la mort de ce chef, » chaque soldat se porte au palais, et offre » de voter pour le candidat qu'il souhaite » voir élever à la dignité vacante. Si ce can- » didat n'est pas approuvé par tous, le bal- » lottage continue jusqu'à ce qu'un seul in- » dividu réunisse tous les suffrages. Celui » qui a été ainsi élu devient dey, soit qu'il » le veuille ou non; car tout ce qui arrive » sur la terre a été ordonné d'avance là-haut, » et il n'est pas permis aux hommes de ré- » sister aux décrets des cieux. Par la même » raison, celui qui pense que son parti est » suffisamment fort, peut déposer le chef » qui vient d'être élu, et se mettre à sa » place, après l'avoir assassiné. Cet événe- » ment était aussi arrêté dans le ciel, et de- » vait avoir lieu sur la terre. On conçoit ai- » sément que des élections où l'unanimité » des suffrages est requise, doivent être con- » duites avec toute la furie des plus violentes » factions. Quand une grande majorité a » nommé un de ses membres, les mécontents » sont dans l'usage de se retirer dans une » autre partie du palais; quelquefois ils se » trouvent assez nombreux pour conspirer » contre le nouveau dey; s'élançant alors » dans la salle d'audience, ils le mettent à » mort; et le chef du complot, les mains » teintes de sang, prend le manteau royal. » Les spectateurs, effrayés, n'ont d'autre al-

MCD 2019

» ternative qu'une soumission silencieuse ou
» un sort pareil. Quelquefois les janissaires,
» tumultueusement as-emblés dans leurs ca-
» sernes, envoient au dey un héraut qui lui
» porte l'ordre de quitter le palais; ils accou-
» rent aux issues, et le dey n'a pas plus tôt
» obéi à leur sommation, qu'ils lui abattent
» la tête. Dans quelques occasions on a re-
» cours au poison, ou l'on assassine le dey
» quand il se rend à la mosquée. Il arrive
» souvent encore qu'un membre du divan le
» frappe au milieu de ses officiers. Le cime-
» terre qui a séparé la tête est employé au
» maintien de l'autorité de son successeur,
» et le succès d'un premier crime en produit
» un grand nombre d'autres.

» Ces féroces rivaux, dont l'élection s'est
» faite au milieu du tumulte et du sang,
» manquent rarement d'adopter cette maxime
» bien connue d'un chef Tartare: Si vous
» voulez que l'Etat soit en repos, que l'épée
» de la vengeance soit toujours tirée. Les
» cérémonies qui suivent une nouvelle élec-
» tion ne prennent pas beaucoup plus de
» temps que cet événement lui-même. Elles
» consistent à couvrir d'un cafetan ou de
» la robe d'hermine l'heureux candidat; il
» s'assied sur le coussin de l'Etat, et tous
» les soldats le saluent en criant: soit: nous
» consentons; que Dieu lui donne prospérité.
» Aussitôt il est proclamé par le premier
» mufti, qui lit à haute voix les obligations
» du dey, en ajoutant que puisque Dieu l'a
» appelé au gouvernement de la république
» il doit faire usage de son autorité pour
» punir les coupables, rendre la justice avec
» impartialité, procurer l'avantage de l'Etat,
» pourvoir à la sûreté intérieure, et veiller
» au payement régulier des soldats. Cela
» fait, on baise les mains du chef de l'Etat;
» les janissaires saluent celui qui est devenu
» leur maître; son élévation est annoncée au
» peuple par de fréquentes décharges de ca-
» non, et la cérémonie est terminée. La pre-
» mière mesure que prend généralement un
» chef algérien, consiste à changer tous les
» officiers de l'Etat, pour placer ses créatures
» et ceux qui ont pris la part la plus active à
» son élévation. Non content d'avoir déplacé
» ses ennemis ou ses rivaux, souvent le nou-
» veau dey fait étrangler les ministres de
» son prédécesseur; il s'empare de leurs tré-
» sors, et reçoit de grands présents de ceux
» qu'il nomme pour leur succéder. Les ri-
» chesses acquises de cette manière le mettent
» à même de répandre à propos des largesses
» parmi la soldatesque; il accroît ainsi son
» parti et consolide son pouvoir.

» Ali-Bey, qui fut élu après la fin tra-
» gique d'Ibrahim, et à qui on donna le
» surnom d'*Enragé*, ne fit pas massacrer
» moins de dix-sept cents individus à son
» avénement. Le murmure universel du peu-
» ple n'arrêta point ce monstre, qui, bien
» déterminé à satisfaire sa disposition san-
» guinaire, inventa le conte d'une conspi-
» ration contre sa personne, et s'en servit
» pour faire couler des torrents de sang dans
» toutes les rues d'Alger. Autrefois un dey
» ne pouvait rester en place que six mois;
» mais ceux qui sont en possession du pou-
» voir et des richesses sont rarement disposés
» à les abandonner. Il n'était d'abord aussi
» que le vice-roi du grand-seigneur, et com-
» mandait à une espèce d'aristocratie mili-
» taire; mais, à la longue, de graduelles
» usurpations mirent à même ces délégués
» de se rendre indépendants; et, bien que
» leur élection, par son esprit ou par ses for-
» mes, ressemble à celles qui ont lieu dans
» les républiques les plus démocratiques,
» rien n'égale leur despotisme. Le titre qu'ils
» prennent dans les actes publics est celui
» d'excellence. C'est aussi celui que leur don-
» nent leurs anciens compagnons d'armes;
» mais pour les étrangers, un dey est le sul-
» tan des Maures, et il est traité par eux de
» majesté. Une prérogative bien reconnue du
» dey est de déclarer la guerre et de faire la
» paix; il assemble le divan toutes les fois
» qu'il le juge à propos, impose les taxes et les
» tributs, règle toutes les affaires publiques,
» à l'exception de celles de la religion, et
» nomme ses propres officiers. Il est encore
» le juge suprême dans toutes les causes ci-
» viles et criminelles, sans être tenu de mo-
» tiver ses décrets. Résister au dey, c'est s'op-
» poser au destin lui-même; son pouvoir
» étant dérivé du ciel, une telle faveur doit
» avoir été accompagnée d'un grand fonds

MCD 2019

»de sagesse, et cette opinion est souvent »employée pour accabler ceux qui naguère »étaient les plus chers amis ou les plus in»times compagnons du despote. L'occupation »principale du dey consiste à être assis plu»sieurs heures chaque jour au fond d'une »grande salle, pour administrer la justice à »la multitude. Son trône, ou le fauteuil »d'État, est formé de briques et de marbre, »et couvert de beaux tapis sur lesquels est »placé une peau de lion. Aussitôt après la »*Chaba*, ou prière du matin, le magistrat »suprême arrive à cette place, et y reste jus»qu'à onze heures, qui est celle du dîner; »il y revient l'après-midi, et ne la laisse »qu'au coucher du soleil : l'audience a lieu »tous les jours de la semaine, à l'exception »du jeudi. Le dey emploie ce jour à ses af»faires domestiques; et le vendredi, jour du »sabbat, se passe presque entièrement dans »les exercices de dévotion à la grande mos»quée. Tout le temps que le dey siége comme »juge, les plus chétifs individus, ont un »libre accès auprès de sa hautesse. Les hojas, »ou secrétaires, sont placés de chaque côté »près d'elle pour tenir note de ce qui se »passe, et écrire ses décrets; des officiers, »nommés bachiaus, se tiennent près de son »coude, toujours prêts à recevoir ses ordres, »et à faire mettre promptement ses sentences »à exécution : tous les membres de l'admi»nistration sont là à côté les uns des autres, »et assurent la libre et facile communication »que demande l'expédition des affaires. Pen»dant que le dey rend ses décrets dans la »salle de justice, ses principaux ministres se »trouvent dans une autre pièce en face : les »officiers inférieurs sont assis sur des bancs »à la porte du palais, de sorte que celui qui »a besoin de parler à quelqu'un d'eux peut le »trouver tout de suite. Au total, j'ai été sin»gulièrement frappé de la méthode, de la cé»lérité, et je puis ajouter du zèle extrême avec »lesquels les plus simples affaires de la régence »sont conduites au pachalik. L'office du dey »est loin d'être un lit de roses. Un particulier, »ayant été élevé à la première dignité de l'É»tat, était félicité par un de ses amis : Plai»gnez-moi plutôt, lui dit-il; jusqu'à ce mo»ment j'avais senti seulement mes besoins, et »maintenant je sens ceux de tous mes sujets. »

Si la milice turque se livrait, à l'égard des habitants, à tous les genres d'exaction et de pillage, les officiers civils, de leur côté, suivaient le même exemple; écoutons encore M. Pananti.

« Les ministres du dey, » dit-il, « n'ont »point de traitement régulier; mais, comme »ils ne servent pas pour l'honneur, il leur »paraît tout simple de prendre d'autres »moyens de lever des contributions sur le »public : aussi, peut-on dire que tous les »officiers du dey sont de véritables emblêmes »de vénalité et de concussion. Indépendam»ment des présents gratuits qui, bien en»tendu, ne sont jamais refusés, il est des »charges d'usage, *uzanza*, que supportent »tous ceux qui ont affaire dans les offices »publics. Si une *douceur* est donnée par un »étranger à un de ces mendiants, on est bien »assuré qu'elle sera exigée de tous ceux qui »sont au-dessous de lui. On n'a pas à crain»dre d'être traduit en jugement pour s'être »présenté devant un homme d'État barba»resque avec de l'argent ou des bijoux; ja»mais il n'hésite à recevoir le présent, et »ne craint point que sa condescendance soit »taxée d'indiscrétion. J'ai connu beaucoup »de ces officiers gentlemen; des conspira»tions et des cabales en avaient poussé plu»sieurs au pouvoir; d'autres s'y étaient »glissés en rampant. La porte qui conduit »à la fortune est petite; il faut se baisser »pour entrer. Les postes éminents peuvent »être comparés à certains arbres, dont la »cime n'est atteinte que par des aigles ou »des reptiles. J'étais dans l'habitude de me »trouver souvent avec le michelani, qui avait »certainement quelques talents; mais, à une »humeur violente, il joignait des manières »repoussantes et une invincible obstination. »Le cadenaggi ne jouissait pas à la cour de »beaucoup de faveur ni d'autorité; sa fierté »le rendait morose et mélancolique; il se »plaignait sans cesse de sa santé, sans con»naître sa maladie, qui était une ambition »rentrée. Le grand doletro avait été d'abord »fournisseur général de l'armée, ce qui suf»fit pour indiquer combien il était fort dans »la connaissance des lois. L'individu nom-

MCD 2019

»mé pour être gouverneur militaire de la »ville pendant mon séjour à Alger, n'avait »pas fait une seule campagne, et n'avait »jamais rejoint une armée en service actif. »Omar, qui depuis est devenu dey, faisait »exception avec tous les membres du gou»vernement par son jugement et sa péné»tration. Un seul vieil hoja pouvait lui »être comparé sous ce rapport; il avait »rempli, pendant quelque temps, la place »de premier secrétaire d'Ali-Bey. On m'a »souvent dit qu'il était renégat; mais il ne »voulait pas l'avouer. Pendant les seize an»nées du règne d'Ali, les ministres furent »changés trois ou quatre fois. Le pachalik »ressemblait alors à une cour d'Europe, où »les intrigues des favoris sont fatales aux »dépositaires du pouvoir. Le vieil amiral »trouva cependant le moyen de survivre à »deux deys, et l'on remarquait qu'il n'avait »surnagé à rien moins qu'à quatre révolu»tions. Mais sa profonde fourberie et l'extrê»me flexibilité de son caractère avaient »seules pu le maintenir en place. »

Nous ne suivrons pas dans leurs détails les révolutions si fréquentes qui, quelquefois dans l'espace de vingt-quatre heures, ont élevé ou renversé deux deys; qu'on se figure des orgies de soldats, vendant sur le cadavre de celui qu'ils avaient proclamé leur maître, un sceptre sanglant qu'ils reprenaient bientôt pour le vendre à un autre. Cette déplorable conformité n'apporte, dans la répétition de tant de scènes atroces, qu'une monotonie qui inspire le dégoût, sans instruire, comme nous l'avons déjà dit, le lecteur. Nous nous contentons donc de compléter ici la nomenclature (1) de ces tyrans d'un jour, afin d'arriver plus vite à la conquête d'Alger par les Français, époque qui doit occuper un jour une place honorable et glorieuse dans l'histoire.

El-Hhosayn-Ebn-el-Hassan, dernier dey d'Alger, se trouva engagé dans une négociation relative au rétablissement de nos postes à *Bone* et à la *Calle*, avec M. Deval, consul français à Alger. Ainsi que nous en avions le droit, les fortifications des deux villes dont nous venons de parler furent réparées : premier sujet de mécontentement pour le dey. Celui-ci se trouvait en outre intéressé dans une fourniture de blé faite par Bacri et Busnach, créance qui fut liquidée en 1819; mais sur la somme totale, qui s'élevait à 7 millions, le cabinet français fit déposer à la caisse des consignations 2,500,000 francs, qui revenaient aux créanciers des fournisseurs algériens. Une mesure aussi équitable provoqua la colère du dey, et amena une foule de pourparlers, dans lesquels le dey donna un coup d'éventail au visage du consul français, le 30 avril 1827. L'honneur national exigeait une réparation éclatante; *Hassan*, au lieu de céder, ruina les établissements que nous possédions à Calle et à Bone, et fit jeter dans les fers tous les Français qui n'avaient pas encore quitté Alger. Le cabinet des Tuileries soumit Alger à un blocus qui dura trois ans, et se décida enfin à s'em-

»patron, qui résiderait constamment à Alger, au»rait l'administration de l'État, paierait exactement »la milice, et enverrait des tributs réguliers au »grand-seigneur, au lieu de recevoir de lui la solde »des janissaires algériens. Le pascha nommé par »la Porte conserverait tous ses honneurs et tous ses »émoluments, mais n'opinerait au divan que lors»qu'on lui demanderait son avis ou que la Porte »serait intéressée en la délibération. La requête, »appuyée par de riches présents, fut favorablement »accueillie, et Alger eut désormais à la fois un pas»cha et un dey. » Sans rien affirmer sur cette allégation de la présence dans les murs d'Alger, d'un pacha et d'un dey, allégation démentie par d'autres historiens, nous allons nous borner ici à transcrire les noms de ces despotes, que nous avons trouvés dans les pages que M. d'Avezac a consacrées à l'histoire d'Alger : nous conservons ici l'orthographe particulière à cet écrivain.

El-Hhosayyn, *pascha*, 1601.
El-Hhasan, *pascha*, 1603.
Solyman, *renégat calabrois*, 1603.
Mostafah, 1606.
Maharan, 1626.
El-Hhosayn, 1628.
Pyaly, 1642.
Hhaggy-Aly, 1666.—Ce dey eut à résister aux en»

(1) Liste des deys d'Alger, à partir de 1595.
Hayder, pour la seconde fois, octobre 1595.
Mostafah, pour la seconde fois, septembre 1596.
« Au commencement du dix-septième siècle, » dit M. d'Avezac, » l'oudjac, mécontente des pachas »qui la payaient mal, envoya à Constantinople une »députation chargée d'exposer ses griefs à la Porte, »et de solliciter la faculté de se choisir un *dey* ou

MCD 2019

parer de ce repaire de pirates. Cette résolution fut prise en 1830, sous le ministère du prince de Polignac, et l'on donna le commandement de l'armée à M. de Bourmont, alors ministre de la guerre. Voici le détail que fournit sur cette glorieuse expédition l'*Annuaire* pour 1830 :

« L'armée était encore dans une incerti-
» tude complète sur le plan de ses chefs,
» lorsque le 13 juin au matin, le vice-amiral
» ayant rallié la division du blocus, forma
» la ligne de bataille, défila en vue des
» forts et batteries d'Alger, et fit le signal
» à toute la flotte qu'il se dirigeait sur le
» cap de Sidi-Ferruch. Cette presqu'île,
» située à cinq lieues ouest d'Alger, et de
» huit à neuf cents toises d'étendue, offrant
» à l'est et à l'ouest deux baies profondes et
» découvertes, avait été choisie comme le
» point le plus favorable au débarquement et
» à l'établissement provisoire des troupes
» ainsi qu'au mouillage de la flotte. Il se
» trouvait au sommet du cap une tour d'ob-
» servation et de défense, nommée Torre-
» Chica, anciennement construite pour re-
» pousser les débarquements espagnols, et
» à laquelle était adossée une petite mosquée
» renfermant le tombeau d'un marabout en
» grande vénération dans le pays, et dont la
» presqu'île a reçu le nom. Sa garde était
» confiée à un derviche, qui prit la fuite à
» l'approche de la flotte française. On s'at-
» tendait à trouver cette presqu'île ou du
» moins la pointe du promontoire fortifiée,
» et, dans l'opinion de plusieurs des officiers,
» quelques batteries de grosses pièces auraient
» rendu le débarquement difficile et périlleux.
» Tous les préparatifs d'attaque avaient été
» conçus dans cette idée ; mais les Algériens
» s'étaient bornés à placer en arrière, sur
» des hauteurs parallèles à la côte, quatre
» batteries composées chacune de deux ou
» trois canons, de quelques obusiers et d'un
» mortier.

» 13 *juin*. — Au moment où la plus
» grande partie de la flotte venait de pren-
» dre son mouillage dans la baie de l'ouest,
» il partit de ces batteries quelques coups de
» canon et des bombes, dont une seule dé-
» tonna sur le vaisseau le *Breslaw*, où elle
» blessa grièvement un matelot. On n'aperçut
» d'ailleurs, dans tout le reste de la journée,
» que des cavaliers Arabes, couverts de leurs
» *burnous*, qui couraient à bride abattue
» sur le rivage, en examinant les vaisseaux
» pour aller rendre compte à leurs chefs
» de ce qu'ils avaient observé. Quelques dé-
» charges de bâtiments à vapeur les firent
» disparaître. La journée était trop avancée
» pour entreprendre le débarquement dans
» la baie de l'ouest ; il était attendu avec
» une noble impatience par cette jeune ar-
» mée, avide de gloire et fatiguée d'un
» long séjour à bord.

» 14 *juin*. — A trois heures du matin
» les embarcations protégées par les bateaux
» à vapeur le *Sphynx*, le *Nageur* et le
» *Rapide*, s'avancent en silence vers la
» plage en remorquant les bateaux plats
» chargés de soldats, et le débarquement

pédition entreprises par le duc de Beaufort, dans les années 1663, 1664 et 1666.

El-Hhasan, dey, 1670. — Sous son administration, l'amiral français Duquesne bombarda Alger, dans les années 1682 et 1683.

El-Hhosayn, 1683. — Rompant par un assassinat les négociations entreprises par son successeur avec l'amiral français Duquesne, il ordonna d'attacher le consul français à la bouche d'un canon, et fit faire main basse sur tous ses compatriotes : il s'enfuit d'Alger.

Ibrahym, 1684. — Envoya demander pardon à Louis XIV ; ce monarque cependant fit bombarder de nouveau Alger en 1688.

Ramadhan, pascha, 1688.

El-Hhasan.

Aly, pascha. Mostafah, dey, 1700.

Ibrahym, surnommé le fou, 1710.

A'ly, 1710. — Il expira de mort naturelle, après un règne de dix ans ; double miracle pour Alger.

Mohhammed-ebn-el-Hhasan, 1718. — Meurt assassiné.

A'bdy, 1724.

Ibrahym, 1732. — Massacré le 4 février 1748.

Mohhammed, 1748. — Massacré.

A'ly, 1754.

Mohhammed 1766.

El-Hhasan, 1791.

Ahhmed, 1805. — Décapité le 7 novembre 1808.

A'ly, 1808. — Meurt de la peste en 1814.

Omar-Ebn-Mohammed, 1814. — Assassiné en 1817.

A'ly, 1817. — Mort de la peste en 1818.

El-Hhosayn-Ebn-el-Hassan, 1818. — Nommé dey, et qui a été renversé de son trône par les Français, en 1830.

MCD 2019

» commença aux sons d'une musique guer-
» rière, aux cris de *Vive le roi!* par la
» première division (général Berthezène).
» Chaque régiment se range en bataille à
» mesure que les compagnies arrivent à
» terre. L'artillerie monte immédiatement
» une batterie de campagne, et quelques ma-
» telots ou soldats de marine, qui furent
» suivis d'une compagnie de mineurs, cou-
» rent s'emparer de la tour (Torre-Chica),
» où ils arborent le paviflon blanc. La pre-
» mière division était déjà débarquée, et en
» ordre de bataille à cinq heures du matin,
» lorsque les Arabes commencèrent à tirer
» de leurs redoutes et des broussailles où
» ils s'étaient embusqués. Les corvettes ou
» bricks, embossés à l'est du Cap, deux ba-
» teaux à vapeur, qui croisaient leur feu en
» rasant le rivage, et l'artillerie de cam-
» pagne ripostèrent avec une supériorité
» marquée, mais sans beaucoup d'effet, sur
» les retranchements et les batteries enne-
» mies. Le général en chef descendit à terre
» avec la seconde division (Loverdo), et
» tandis que la troisième division opérait
» son débarquement, il ordonna à la pre-
» mière de tourner par la gauche les redoutes
» qu'occupaient les batteries arabes. Ce mou-
» vement, exécuté par la première brigade
» (général Poret de Morvan) avec la plus
» grande résolution sous le feu de l'ennemi,
» eut le résultat qu'on en attendait. Les re-
» doutes furent tournées, attaquées et en-
» levées en un instant. Les Arabes, abordés
» à la baïonnette, se retirèrent précipitam-
» ment et dans le plus grand désordre, aban-
» donnant leurs batteries et cette position,
» d'où ils pouvaient inquiéter le reste du dé-
» barquement, qui continua sans opposition.
» Pendant que la première division culbutait
» les douze à quinze mille Arabes qu'elle
» avait devant elle, de nombreuses embar-
» cations se croisaient en tous sens, et met-
» taient à terre de nouveaux soldats, impa-
» tients de prendre part à la gloire de leurs
» camarades. Toute l'infanterie et l'artillerie
» de campagne étaient débarquées à midi,
» ce beau fait d'armes n'avait coûté qu'une
» cinquantaine d'hommes tués ou griève-
» ment blessés. Le combat durait encore
» que déjà les troupes du génie creusaient,
» sous la direction du général Valazé, une
» ligne de retranchements qui devaient fer-
» mer et garantir du côté de la campagne
» la presqu'île de Sidi-Ferruch, dont on
» voulait faire le dépôt général de l'armée,
» pendant les opérations du siége d'Alger.
» Ces immenses travaux furent terminés
» et armés de vingt-six pièces d'artillerie de
» marine en moins de cinq à six jours. Dans
» la soirée du débarquement, le général en
» chef alla s'établir, avec tout son état-ma-
» jor, dans les bâtiments dépendants de la
» chapelle du saint marabout, dont il fit soi-
» gneusement respecter les cendres, ainsi
» que les *ex-voto* encore suspendus aux mu-
» railles. Les deux premières divisions furent
» échelonnées en avant de la presqu'île sur
» les collines d'où les Arabes avaient été dé-
» busqués. La troisième (duc d'Escars) campa
» les premiers jours, avec l'artillerie et le
» génie, dans l'intérieur de la presqu'île.
» On y avait découvert trois fontaines; mais
» leur eau, peu abondante, était loin de suf-
» fire aux besoins de l'armée : des soldats du
» 34e imaginèrent de chercher de l'eau
» douce à cinquante pas du bord de la mer,
» et en trouvèrent à quelques pieds du sol.
» Les différents corps suivirent cet exemple;
» plusieurs puits et un abreuvoir pour les
» chevaux furent ainsi creusés au milieu du
» sable.

» Quelques jours se passèrent en escar-
» mouches insignifiantes. Cette inaction, mo-
» tivée du côté des Français parce qu'ils at-
» tendaient pour marcher en avant le débar-
» quement de la cavalerie, de l'artillerie de
» siége et des moyens de transport, mais in-
» terprétée d'une autre manière par Ibrahim,
» lui fit croire que le moment était venu
» d'anéantir l'armée française. Le 19, à la
» pointe du jour, la première colonne des
» Turcs descendit du plateau en poussant des
» cris affreux, et s'élança de front sur les po-
» sitions occupées par les 2e et 3e brigades
» (Clouet et Achard), tandis que la seconde
» colonne, formée des contingents de Con-
» stantine et d'Oran, se portait sur la droite
» comme pour envelopper la première bri-
» gade et la division Loverdo. Les chevaux

MCD 2019

» de frise et les faisceaux de lance qui cou-
» vraient le front des bataillons français n'ar-
» rêtèrent point l'impétuosité des cavaliers
» turcs ; des fantassins, mêlés avec eux, les
» arrachaient, au milieu d'une grêle de balles
» tirées à bout portant : la plupart y péri-
» rent. Mais les janissaires vinrent planter
» leurs drapeaux au milieu de nos bivouacs :
» on ne se battait plus qu'au sabre et à la
» baïonnette, et le champ de bataille fut
» bientôt jonché de morts. La victoire était
» indécise, lorsque le général en chef, arri-
» vant sur la ligne de bataille, donna l'ordre
» de plier les bataillons en colonne serrée, et
» de marcher en avant pour tourner la po-
» sition des Arabes. La division Loverdo,
» chargée principalement de ce mouvement,
» remplit de ses bataillons les intervalles de
» la première ligne, tandis que trois régi-
» ments de la division d'Escars sortaient du
» camp de Sidi-Ferruch pour appuyer les
» deux autres et leur servir au besoin de
» réserve. Ces mouvements décidèrent du
» succès de la journée. Les janissaires et la
» milice d'Alger, repoussés par les brigades
» Achard et Clouet, se retirèrent en tirail-
» lant. La brigade Poret de Morvan et la
» division Loverdo culbutèrent les contin-
» gents de Constantine et d'Oran dans le ra-
» vin où ils s'étaient engagés ; et les deux
» divisions, précédées de l'artillerie de nou-
» veau modèle, qui vomissait les obus et la
» mitraille avec une célérité prodigieuse,
» s'élancèrent avec un enthousiasme impos-
» sible à décrire sur les redoutes construites
» en avant du camp arabe et sur leurs batte-
» ries, qui furent enlevées en un instant.

» La retraite des Turcs et des Ara-
» bes n'avait été jusque là qu'un combat
» continuel et acharné ; mais quand ils vi-
» rent l'infanterie française s'emparer de
» leurs batteries et franchir le dernier ravin
» qui défendait leur camp, assis sur le pla-
» teau de Staouëli, la peur et le décourage-
» ment les saisirent, ils se rompirent et se
» dispersèrent de toutes parts, abandonnè-
» rent successivement leurs positions, leur
» artillerie, leur camp avec leurs tentes,
» leurs approvisionnements et plus de cent
» chameaux : leur déroute fut complète. Les
» Français les poursuivirent plus d'une lieue
» au-delà du champ de bataille, et revinrent
» s'établir sur le plateau de Staouëli, dans
» les tentes que l'ennemi n'avait pas eu le
» temps d'enlever ou de détruire, et dont
» quelques-unes, celles de l'aga et des deux
» beys, étaient d'une grande magnificence.
» Les Français eurent dans cette glorieuse
» journée cinquante-sept hommes tués et
» quatre cent soixante-treize blessés plus ou
» moins grièvement. Leur perte, considé-
» rable au commencement de l'action, devint
» presque nulle du moment où leurs colonnes,
» ayant repris l'offensive, renversèrent dans
» leur marche rapide tous les ennemis qui se
» trouvaient devant elles.

» Celle des Algériens a été évaluée dans
» quelques rapports, de quatre à cinq mille
» hommes, disproportion qui n'a pas de quoi
» surprendre, à raison du ravage que faisait
» l'artillerie dans leurs masses profondes. Ils
» avaient, suivant leur usage, enlevé la plus
» grande partie de leurs morts et de leurs
» blessés ; il ne restait guère sur le champ de
» bataille que ceux qui y furent tués à coups
» de baïonnette ; car ce n'était qu'avec peine
» qu'on arrachait les vaincus à la fureur des
» soldats français, irrités par le souvenir
» des atrocités commises les jours précédents
» sur ceux de leurs camarades que le sort de
» la guerre ou leur imprudence avait fait
» tomber entre les mains de ces barbares.
» Peut-être l'armée algérienne eût-elle été
» détruite dans cette journée, si les Français
» eussent eu assez de cavalerie pour pour-
» suivre les fuyards. On fit peu de prison-
» niers pendant l'action ; on ne pensa guère
» à sauver les blessés qu'après la victoire. Les
» résultats de cette victoire étaient immen-
» ses. Le camp ennemi était abondamment
» pourvu de toute espèce de munitions, et,
» découragés par cette première défaite, les
» Turcs et les milices d'Alger se hâtaient d'y
» rentrer, et y portèrent l'épouvante ; une
» partie des tribus arabes retourna dans ses
» montagnes. Déjà les soldats français, cam-
» pés sous leurs tentes, et se nourrissant de
» leurs vivres, se croyaient au terme de leurs
»t ravaux. »

Cependant l'heure n'était pas encore ve-

MCD 2019

nue où Alger devait appartenir aux Français; en effet, dans la matinée du 24 juin 1830, vingt-cinq mille Arabes tentèrent une nouvelle attaque; la division Berthezène mit bientôt en fuite ces masses qu'elle poursuivit l'espace de deux lieues; mais les soldats du dey reprirent en détail leur revanche; placés sur les hauteurs, ils apercevaient tous les mouvements de notre armée, et au moyen du feu de deux batteries, qui n'arrêtaient pas un instant, la division d'Escars perdit neuf cents hommes; mais, enfin, un dernier convoi, fort de trois cents voiles, parut dans la baie occidentale de Sidi Feruch: le général, comte Bourmont, reçut alors la grosse artillerie, les chevaux de train, les munitions, et tout le matériel qu'il attendait avec tant d'impatience pour devenir le maître d'Alger.

Il fut aussitôt décidé que l'on enlèverait, dans la matinée du 29 juin, toutes les positions qu'occupaient les Algériens sur les hauteurs dominant la vallée de Backi-Dééré, qu'on les précipiterait dans Alger, qui serait aussitôt investi. C'est effectivement ce qui arriva, et l'armée française s'empara du *Boujareah*. A ses pieds se développaient le fort de l'Empereur et la ville d'Alger. Il est à remarquer que la division du général Loverdo, qui se trouvait à la droite de l'armée et avait pour mission de s'élancer sur le fort de l'Empereur, rencontra une multitude de difficultés. Ici, c'est la profondeur des ravins; là, les fuyards repoussés des hauteurs se rallient, ardents à disputer tous les accidents du terrain. Néanmoins, la division Loverdo campa le soir même à une distance de quatre à cinq cents mètres du château de l'Empereur. Mais il était impossible d'attaquer l'enceinte d'Alger sans réduire au préalable le fort appelé le château de l'Empereur; il était protégé par cent vingt canons de gros calibre; quinze cents janissaires, hommes de cœur et de résolution, devaient servir ces pièces, tandis que d'un autre côté le dey s'était retiré dans la *Casaubah*. Plusieurs jours se passèrent en derniers préparatifs de la part des Français; le vice amiral Duperré ordonna à une division de sa flotte de faire une attaque sur les batteries du port, afin, en opérant une diversion, d'attirer du côté de la mer un certain nombre de canonniers algériens. Le 4 juillet, et au moment où le jour commençait à poindre, toutes les batteries françaises ouvrirent un feu épouvantable; bientôt les remparts et les terre-plains des batteries du fort s'écroulèrent, tandis que les bombes et les obus criblant l'intérieur du château, eurent bientôt exterminé les malheureux pressés dans un espace aussi étroit. La garnison continuait cependant à opposer, de son côté, la résistance la plus énergique, et elle avait cherché un refuge dans la tour, décidée à y mourir. Mais le dey, informé de tout ce qui se passait, donna l'ordre qu'on évacuât le fort et qu'on le fît ensuite sauter, car il comptait que ses débris écraseraient les Français. Ces derniers allaient monter à l'assaut, mais une horrible détonation se fit entendre, et la tour éclata dans les airs. Nos troupes, dont rien ne peut arrêter l'audace, coururent sur ces débris fumants. Déjà elles sont maîtresses du château-fort que les Algériens venaient d'abandonner. Le dey, qui dans son imprévoyance pensait que le fort de l'Empereur arrêterait les Français jusqu'à la saison des pluies; le dey, dis-je, qui voyait déjà en leur pouvoir la ville d'Alger, supplia que les hostilités fussent suspendues; mais le général en chef de l'armée française ordonna qu'on se rendît à discrétion. Après de fréquents et longs pourparlers, le dey se soumit; il avait déjà cessé de régner. Tel fut, au reste, le rapport adressé par le général en chef, comte de Bourmont, au prince de Polignac, président du conseil des ministres. « L'ouverture du » feu devant le fort de l'Empereur fut dif- » férée jusqu'au 4 juillet, pour que toutes les » batteries du siége pussent tirer à la fois. » Je pensai qu'imposer à l'ennemi, dès le » premier jour, par une supériorité de feux, » ce serait abréger la durée des opérations; » la tranchée avait été ouverte dans la nuit » du 29 au 30 juin; depuis lors, les travaux » n'avaient pas été un moment interrompus. » Pendant la nuit, et même aux heures où » les travailleurs sont ordinairement relevés, » l'artillerie ennemie tirait peu. Pendant le » jour, ses tirailleurs turcs et arabes se glis-

MCD 2019

» saient, à la faveur des buissons, dans les
» ravins qui se trouvaient à la gauche des
» attaques. Ils blessèrent un assez grand
» nombre d'hommes ; mais bientôt des épau-
» lements mirent les troupes à couvert. On
» devait s'attendre à des sorties vigoureuses.
» L'occupation du fort de l'Empereur per-
» mettait à l'ennemi de se rassembler sans
» danger en avant de la Casauba; il n'a point
» tiré parti de cet avantage : au reste,
» tout était bien disposé pour le recevoir.
» Les batteries avaient été construites avec
» une étonnante rapidité. Parmi les vingt-
» six bouches à feu qui les armaient, on
» comptait dix pièces de vingt-quatre, six
» pièces de seize, quatre mortiers de dix
» pouces, et six obusiers de huit pouces.
» Tout fut prêt avant le jour. A quatre
» heures du matin, une fusée donna le si-
» gnal, et le feu commença. Celui de l'en-
» nemi, pendant trois heures, y répondit
» avec beaucoup de vivacité. Les canonniers
» turcs, quoique l'élargissement des embrâ-
» sures les mît presque à découvert, restaient
» bravement à leur poste; mais ils ne purent
» lutter long-temps contre l'adresse et l'in-
» trépidité des nôtres, que le général Lahitte
» animait de son exemple. A huit heures, le
» feu du fort était éteint; celui de nos bat-
» teries continua de ruiner les défenses.
» L'ordre de battre en brèche avait été donné
» et commençait à s'exécuter, lorsqu'à dix
» heures une explosion épouvantable fit dis-
» paraître une partie du château. Des jets de
» flammes, des nuages de poussière et de
» fumée furent lancés dans toutes les direc-
» tions, sans qu'il en résultât de graves acci-
» dents. Le général Hurel commandait la
» tranchée; il ne perdit pas un moment pour
» franchir l'espace qui séparait nos troupes
» du château, et pour s'y établir au milieu
» des décombres. Il paraît certain qu'à neuf
» heures les défenseurs découragés étaient
» rentrés dans la ville en s'écriant qu'on les
» sacrifiait inutilement, et qu'alors le dey
» avait ordonné que l'on fît sauter le maga-
» sin à poudre du château. A deux heures,
» un parlementaire me fut conduit sur les
» ruines du château de l'Empereur. C'était le
» secrétaire du dey, il offrit d'indemniser la
» France pour les frais de la guerre. Je ré-
» pondis qu'il fallait avant tout que la Ca-
» sauba, les forts et le port fussent remis
» aux troupes françaises. Après avoir paru
» douter que cette condition fût acceptée, il
» convint que l'obstination du dey avait été
» funeste ; lorsque les Algériens, dit il, sont
» en guerre avec le roi de France, ils ne
» doivent pas faire la prière du soir avant
» d'avoir obtenu la paix. Il retourna dans
» Alger : peu de temps après, deux des
» Maures les plus riches d'Alger furent en-
» voyés par le dey. Ils ne dissimulèrent pas
» que l'effroi était à son comble parmi les
» miliciens et parmi les habitants, et que
» tous faisaient des vœux pour que l'on trai-
» tât sur-le-champ. Ils demandèrent que je
» fisse cesser le feu, en promettant que dès
» lors l'artillerie de la place se tairait. Cette
» suspension d'hostilités eut lieu en effet. Le
» général Valazé la mit à profit pour ouvrir
» des communications en avant du fort de
» l'Empereur. A trois heures, le secrétaire
» du dey revint accompagné du consul et du
» vice-consul d'Angleterre; il demanda que
» les conditions de la paix fussent mises par
» écrit ; elles le furent, et je lui fis remettre
» une pièce dont votre excellence trouvera la
» copie ci jointe. A quatre heures, le se-
» crétaire se présenta pour la troisième fois.
» Le dey faisait demander qu'on lui envoyât
» un interprète, à l'aide duquel il pût com-
» prendre tout ce qu'on exigeait de lui.
» M. Braschevits, ancien premier interprète
» de l'armée d'Égypte, se rendit dans la
» Casauba. Le dey, lorsqu'on lui eut donné
» connaissance du projet de convention, dit
» qu'il en acceptait les conditions, et que la
» loyauté française lui inspirait une entière
» confiance. J'avais signé la convention, il
» la revêtit de son sceau ; mais il demanda
» que l'armistice fût prolongée jusqu'au 5, à
» midi, pour qu'il eût le temps de rassem-
» bler son conseil, et de le décider à souscrire
» aux conditions imposées : le feu fut sus-
» pendu jusqu'à nouvel ordre. Cependant
» les travaux continuaient, et le 5 à la pointe
» du jour, une communication de huit cents
» mètres liait le château de l'Empereur à
» l'emplacement qui devait recevoir la batte-

MCD 2019

» rie de brèche à établir contre la Casauba.
» Aujourd'hui, les deux Maures sont reve-
» nus : ils étaient chargés par le dey de con-
» firmer l'engagement qu'il avait pris en ap-
» posant son sceau sur la convention; mais
» ils demandaient que l'occupation fût dif-
» férée de vingt-quatre heures. J'exigeai que
» les forts, le port et la ville fussent remis
» aux troupes françaises à onze heures du
» matin. Le dey y consentit, et dans ce mo-
» ment l'étendard de France flotte sur les
» tours de cette cité, dont l'abaissement
» était depuis tant de siècles l'objet des vœux
» de l'Europe entière. Le dey s'est retiré dans
» une maison de la ville, qu'il occupait avant
» de s'établir dans la Casauba. L'engagement
» que j'ai pris de faire respecter sa personne
» sera tenu fidèlement. L'ardeur et l'intré-
» pidité qu'ont montrées les troupes de toutes
» les armes sont au dessus de tout éloge. Les
» officiers et les soldats d'artillerie et du gé-
» nie ont soutenu la vieille renommée de leurs
» corps. La vigueur et les talents des géné-
» raux qui les commandaient ont puissam-
» ment contribué à la rapidité de nos succès.
Les combats qu'a livrés l'armée en rase campagne avaient mis hors de doute la su-
» périorité de notre artillerie de campagne
» sur celle de Gribeauval. »

A la suite de ce rapport, dont nous retranchons quelques lignes, venait une copie de la convention entre le général en chef de l'armée française et son altesse le dey d'Alger. Voici le contenu de cette même convention :

» Le fort de la Casauba, tous les autres forts
» qui dépendent d'Alger, et le port de cette
» ville, seront remis aux troupes françaises,
» ce matin, à dix heures (heure française).
» Le général en chef de l'armée française
» s'engage envers S. A. le dey d'Alger à lui
» laisser la liberté et la possession de ce qui
» lui appartient personnellement. Le dey sera
» libre de se retirer avec sa famille et ce qui
» lui appartient dans le lieu qu'il fixera, et
» tant qu'il restera à Alger, il y sera, lui et
» toute sa famille, sous la protection du gé-
» néral en chef de l'armée française; une
» garde garantira la sûreté de sa personne
» et celle de sa famille. Le général en chef
» assure à tous les soldats de la milice les
» mêmes avantages et la même protection.
» L'exercice de la religion mahométane res-
» tera libre; la liberté des habitants de
» toutes les classes, leur religion, leurs pro-
» priétés, leur commerce et leur industrie,
» ne recevront aucune atteinte; leurs femmes
» seront respectées, le général en chef en
» prend l'engagement sur l'honneur. Signé,
» le comte de Bourmont. »

La ville d'Alger était tombée devant les armes françaises, sous le règne de la branche aînée; survint la Révolution de Juillet; le nouveau gouvernement crut devoir conserver cette conquête : mais elle ne put suivre un système uniforme d'administration, parce que la majorité dans la chambre des députés se déclara tantôt pour une occupation restreinte qui aurait dû être renfermée dans les murs d'Alger, tantôt pour des invasions qui auraient dû embrasser la presque totalité de la Barbarie. Les gouverneurs, les généraux en chef, remplacés les uns par les autres, apportèrent des idées d'administration opposées les unes aux autres : on vit successivement paraître Savari, duc de Rovigo, ancien ministre de la police générale sous l'empire; le maréchal Clausel; le général Damrémont et le maréchal Vallée. Les fils de Louis-Philippe allèrent aussi combattre sur cette terre qui, depuis dix années, a déjà vu périr tant de Français, mais, nous ne saurions trop le rappeler, sans qu'on ait obtenu un résultat important.

Le maréchal Clausel entreprit en 1836 une expédition contre Constantine : après une marche pénible, les Français, parvenus aux portes de cette ville, battirent en retraite à travers quarante lieues de pays. L'année suivante, le général Denis de Damrémont, nommé gouverneur général, marcha contre Constantine; il avait sous ses ordres treize mille hommes et de l'artillerie de siége. Déjà la prise de la ville paraissait certaine, lorsqu'un boulet de canon emporta le général Damrémont, au moment où il se rendait dans la tranchée, vers huit heures du matin, accompagné du duc de Nemours. Le général Vallée, qui commandait l'artillerie, et qui était le plus ancien des généraux présents, se trouva investi du commandement

MCD 2019

suprême de l'expédition, et de la direction du siége. Le 13 octobre 1836, on reconnut que la brèche était praticable, et « à sept » heures, dit le général Vallée (1) dans son » rapport, à sept heures j'ordonnai l'assaut; » S. A. R. M. le duc de Nemours lança la » première colonne, dirigée par M. le lieu- » tenant-colonel de Lamoricière; elle fran- » chit rapidement l'espace qui la séparait de » la ville, et gravit la brèche sous le feu de » l'ennemi. Le colonel de Lamoricière et le » chef de bataillon Vieux, aide-de-camp de » M. le lieutenant-général Fleury, arrivèrent » les premiers au haut de la brèche, qui fut » enlevée sans difficulté. Mais bientôt la co- » lonne engagée dans un labyrinte de mai- » sons à moitié détruites, de murs crénelés » et de barricades, éprouva la résistance la » plus acharnée de la part de l'ennemi. Ce- » lui-ci parvint à faire écrouler un pan de » muraille, qui ensevelit un grand nombre » des assaillants, et entr'autres le chef de » bataillon du 2e léger. Dès que la pre- » mière colonne eut dépassé la brèche, je » la fis soutenir par deux compagnies de la » deuxième colonne; et successivement, à » mesure que les troupes pénétraient dans la » ville, des détachements des deux compa- » gnies vinrent appuyer les mouvements de » la tête de la colonne. La marche des troupes » dans la ville devint plus rapide après la » chute du mur, malgré la résistance de » l'ennemi. A droite de la brèche, après » avoir fait acheter chèrement la possession » d'une porte qui donnait dans un espèce » de réduit, les Arabes se retirèrent à dis- » tance, et bientôt après, une mine forte- » ment chargée engloutit et brûla un grand » nombre de nos soldats. Plusieurs périrent » dans ce cruel moment; d'autres, parmi » lesquels je dois citer le colonel Lamori- » cière et plusieurs officiers de zouaves et » du 2e léger, et les officiers du génie, » Vieux et Leblanc, furent grièvement bles- » sés. A la gauche, les troupes parvinrent » à se loger dans les maisons voisines de la » brèche. Les sapeurs du génie cheminèrent » à travers les murs, et l'on parvint à tour- » ner l'ennemi; la même manœuvre, exécutée » à la droite, força l'ennemi à se retirer, et » décida la reddition de la place. Le combat » se soutint encore près d'une heure dans » les rues de la ville; enfin les Arabes, » chassés de position en position, furent re- » jetés sur la Casbah, et le général Rullière, » que je venais de nommer commandant su- » périeur de la place, y arrivant en même » temps qu'eux, les força à mettre bas les » armes. Un grand nombre cependant périt » en cherchant à se précipiter de toutes parts » dans la plaine,.... etc. »

Antérieurement à cet admirable fait d'armes, le général Bugeaud avait vaincu à la Sickrack Abd-el-Kader, et lui avait imposé plus tard la paix par un traité qui était fort avantageux à ce marabout, qui exerçait une si grande influence sur les Arabes, au détriment des Français. Cette paix vient d'être tout récemment rompue, et l'on s'occupe avec beaucoup d'activité de nombreux préparatifs de guerre, afin de détruire par la force des armes la puissance d'Abd-el-Kader: la campagne doit s'ouvrir vers la fin du mois de mars 1840. Déjà le maréchal Vallée vient d'ordonner divers mouvements de troupes pour préluder à une nouvelle campagne. On ne doute pas que des triomphes brillants ne couronnent encore les armes françaises. La résistance opposée pendant plusieurs jours par les cent vingt-trois braves de la garnison de Mazagran à l'attaque de douze mille Arabes, prouve invinciblement notre supériorité. Mais, depuis dix ans, nous avons remporté de nombreuses victoires sans pouvoir nous établir d'une manière définitive dans l'Algérie. Coloniser ce pays, voilà le but constant de nos efforts: il faut cependant convenir que c'est une œuvre qui, jusqu'ici, a été entreprise sur des plans opposés sans faire de progrès, hors dans la province de Constantine. Tel est l'état des choses au moment où nous sommes forcé de clore cette histoire [21 mars 1840].

(1) A la suite de la prise de Constantine, le général Vallée a été nommé maréchal de France.

MCD 2019

Depuis l'époque de notre première édition, la guerre s'est continuée en Afrique, et des événements bien importants se sont accomplis dans l'intérêt de notre colonisation. La dernière expédition du maréchal Vallée n'eut d'autre résultat que de ravitailler quelques-uns de nos postes éloignés, tels que Médéah et Milianah, et de maintenir un instant les tribus arabes dans un état presque pacifique.

Nommé aux fonctions de gouverneur général de l'Algérie, par ordonnance du roi en date du 29 décembre 1840, le lieutenant général Bugeaud vint prendre possession de son commandement le 22 février suivant. Les instructions du ministère lui prescrivaient de poursuivre activement la destruction de la puissance de l'émir Abd-el-Kader. Le nouveau gouverneur ne tarda pas à réaliser les espérances qu'il avait lui-même données, et de justifier la bonne opinion que l'on avait de son énergie et de ses capacités. Il commença son mouvement militaire par l'expédition de Mascara. Cette ville était devenue, pour l'émir, le centre de ses relations avec les tribus arabes; elle formait comme le siége de sa puissance; elle renfermait ses magasins, ses poudrières, ses fonderies de canons, ses approvisionnements de toute espèce, en un mot tout son matériel de guerre. Mascara tomba bientôt au pouvoir des Français, et depuis ce temps, elle n'est pas sortie de notre domination.

Après la prise de la Smalah par le duc d'Aumale, la bataille d'Isly est le fait le plus important qui se soit passé en Afrique sous le gouvernement de M. Bugeaud. Abd-el-Kader, poursuivi à outrance par l'épée victorieuse du maréchal (M. Bugeaud avait été élevé à cette dignité en 1843), fut obligé de sortir de l'Algérie et de chercher un refuge dans les États marocains. L'empereur du Maroc permit d'abord à l'émir de résider dans l'une de ses provinces; puis, se laissant alors entièrement à son influence, il crut qu'il pourrait facilement anéantir le pouvoir des chrétiens en Mauritanie : il résolut en conséquence de rassembler toutes ses forces et de faire la guerre à la France. Le 13 août 1844, les armées françaises et marocaines se trouvèrent en présence dans la plaine d'Isly. Le maréchal avait rangé ses troupes de manière à former un immense carré. L'artillerie était distribuée sur les quatre faces, de distance en distance. L'ambulance, les bagages, le troupeau étaient en outre, ainsi que la cavalerie, formés en deux colonnes sur chaque côté du convoi. Bientôt l'ennemi déploya toutes ses forces en un vaste croissant, qui en se fermant enveloppa les Français de toutes parts. Le carré qu'ils formaient reçut l'ordre de s'avancer au pas accéléré vers le camp des Marocains. Le maréchal avait défendu de battre la charge, disant que « de tels ennemis ne méritaient pas cet honneur. »

Nos troupes marchèrent pendant une heure au milieu d'une nuée de cavaliers, en repoussant leurs attaques par la fusillade et la mitraille. Dès que le maréchal s'aperçut que l'ennemi était dégoûté du combat et était éparpillé sur tous les points, il fit sortir la cavalerie, qui se forma en quatre échelons disposés à l'avance. Cette cavalerie ne pouvait plus rencontrer sur sa route de forces capables de l'arrêter, et d'ailleurs l'infanterie, continuant et accélérant sa marche, lui présentait un appui, et au besoin un asile assuré. Tout céda devant elle : le camp, les canons, les bagages, les bêtes de somme, tout tomba en notre pouvoir.

Le maréchal, après avoir poursuivi les ennemis pendant environ une heure, ramena ses cavaliers au camp marocain, où de nombreuses provisions les dédommagèrent de leurs fatigues. Ainsi finit cette bataille qui a consacré la conquête de l'Algérie.

Aujourd'hui, le prestige qui soutenait Abd-el-Kader est presque entièrement disparu, et les tribus soulevées par son influence sont toutes rentrées les unes après les autres sous notre domination.

FIN DE L'HISTOIRE D'ALGER.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

Paris, Imp. de Legay, r. de la Bucherie, 1.

Pl. 40.

1. COSTUMES DES MAURES À TUNIS. 2 ET 3. COSTUMES DES TURCS À TUNIS ET À MAROC.

HISTOIRE DE TUNIS.

Ce royaume a été dans les temps anciens le théâtre des plus grands événements; là, s'élevait Carthage, qui disputa si long-temps à Rome l'empire du monde. Les ruines de cette cité fameuse ont disparu presque entièrement sous la main du temps; mais une nouvelle Carthage s'était élevée sur les débris de l'ancienne, et devint sous les empereurs, héritiers des Césars, comme la capitale de l'Afrique romaine, par sa population, ses richesses et la magnificence de ses édifices. Quand l'empire, fondé par Auguste, s'écroula après avoir duré un peu plus de cinq siècles, les Vandales, l'un des peuples barbares qui s'en disputaient les lambeaux, envahirent l'Afrique. Bélisaire reconquit un instant le sol africain, qui rentra sous la domination des monarques successeurs de Constantin, établis sur les rives du Bosphore, dans la ville fondée par le fils d'Hélène, et qui lui avait donné son nom. Mahomet, s'étant érigé en prophète, ordonna à ses sectateurs de répandre l'islamisme dans tout l'univers; les Arabes pénétrèrent en Afrique, et conquirent tout le littoral qui avait si long-temps subi la domination romaine. Peu d'années après la mort de Mahomet, des disputes s'étaient élevées pour sa succession, et l'on vit des princes rivaux prendre le titre de kalife, et lancer les uns contre les autres des anathêmes. L'un de ces kalifes fut l'auteur d'une dynastie nouvelle qui s'établit dans le Kairouan (1); et l'un de ses descendants, ayant conquis l'Égypte par son lieutenant Jauhar, alla s'y établir (953), et gouverna ses anciens États par des vice-rois, décorés du titre d'émir. Deux autres dynasties arabes, les Almoravides et les Almohades, régnèrent successivement dans la barbarie; les Almohades avaient choisi Maroc pour leur capitale, et Tunis fut régie par un vice-roi. L'un d'eux, Abu-Ferez, se rendit indépendant, s'empara de Trémecen, et prit le titre de roi d'Afrique. C'est à dater de cette époque que Tunis s'embellit et devint une des plus belles cités du pays. Ce prince était devenu si puissant qu'à sa mort il put donner des royaumes à ses trois fils : l'un eut Bougie, le second la Numidie, et le troisième, appelé Osman, reçut Tunis pour son partage. Ce dernier annexa la Numidie à son royaume, et régna quarante-neuf ans. Mais après sa mort, les rois de Fez, long-temps vassaux de Tunis, subjuguèrent tous les autres princes du voisinage; Tunis tomba même en leur pouvoir : toutefois, le dernier monarque de Tunis ayant été rétabli dans la possession de son ancienne capitale, transmit le sceptre à ses héritiers légitimes. L'un de ces princes, Abou-Barka, ayant été assassiné par son fils, le parricide fut détrôné, et tué à son tour par son cousin germain; il s'appelait Chiaja, et laissa le trône à son fils Zacharie. La peste ayant emporté ce monarque, Abou-Camen fut élu à sa place par les habitants. Camen eut pour successeur Muley Mahomet, qui, mécontent de plusieurs de ses fils, donna la couronne au plus jeune, appelé Muley Hassan.

Dès qu'il fut monté sur le trône, Hassan fit mourir tous ses frères, à l'exception d'un seul, nommé Al-Raschild, qui se sauva et vint à Alger se placer sous la protection de Barberousse, souverain de cette ville en qualité de vassal de l'empereur des Turcs. Barberousse forma aussitôt le projet de saisir cette occasion pour se rendre maître de Tunis; il emmena Al-Raschild à Constantinople, sous le prétexte de le présenter au sultan, qui lui accorderait des secours pour l'aider à reprendre sa couronne. Soliman retint auprès de lui le prince trop crédule, tandis que Barberousse vint débarquer à Tunis, à la tête d'une nombreuse escadre. Hassan avait pris la fuite à la vue de la flotte

(1) La Cyrénaïque des Romains.

MCD 2019

turque, et les habitants ouvrirent les portes de la ville à Barberousse; il y entra avec neuf mille soldats, et occupa les principaux postes. Les Tunisiens croyaient que Barberousse leur ramenait Al-Raschild, et quand ils reconnurent qu'on les trompait, ils prirent les armes; mais les troupes ottomanes l'emportèrent aisément sur une multitude mal armée, et la mirent en fuite avec leur artillerie.

Hassan prit le parti de s'adresser à Charles-Quint par l'entremise d'un renégat génois, qui, admis auprès de l'empereur, le décida à prendre les armes en lui faisant sentir combien il était dangereux de laisser grandir la puissance de Barberousse, qui, s'il se rendait maître du littoral, ravagerait sans cesse les côtes de l'Espagne et de l'Italie, placées sous le sceptre du monarque espagnol. Entraîné par les arguments de l'envoyé d'Hassan, Charles fit les préparatifs d'une expédition qu'il voulait commander en personne. Il prit terre près de Carthage avec une armée aussi nombreuse qu'aguerrie; Barberousse avait fait de grands préparatifs, et opposa aux attaques de ses adversaires une défense opiniâtre. Il fallut d'abord s'emparer de la Goulette, c'était une tour qui commandait l'entrée du port. Après la prise de cette forteresse, qui coûta beaucoup de sang, Barberousse se retira dans les murs de Tunis, et il en sortit bientôt pour aller au devant des Espagnols, auxquels il livra une grande bataille, qu'il perdit: il s'enfuit à Bone, tandis que Charles-Quint pénétrait dans Tunis. Le château de cette ville contenait six mille esclaves chrétiens: Barberousse, craignant qu'ils ne se révoltassent, avait fait miner leur prison; mais ceux qu'il avait chargés de mettre le feu aux poudres ne purent ou n'osèrent exécuter cet ordre, car les captifs s'étaient soulevés et avaient massacré leurs gardiens: un commandeur de Malte, nommé Siméon, était le chef de l'entreprise, et l'exécuta avec autant de hardiesse que de bonheur.

Les Espagnols souillèrent leurs victoires par les plus horribles excès, et se baignèrent dans le sang des malheureux Tunisiens. La ville subit toutes les horreurs qui suivaient alors un assaut. La majeure partie de la population périt égorgée. Rétabli sur le trône à la condition de reconnaître le roi d'Espagne pour son souverain, Muley-Hassan devint odieux à ses sujets: plusieurs villes de son royaume ne voulurent plus rester sous son obéissance; les unes se mirent en république, les autres se placèrent sous le patronage des Turcs, et le malheureux prince crut devoir aller en personne solliciter les secours du vice-roi de Naples. Son fils aîné, Muley-Hamida, profita de l'absence de son père pour essayer de saisir la couronne. Afin de préparer l'exécution de son projet, il fit répandre dans Tunis divers bruits, qui tendaient à faire croire au peuple que le monarque ne reviendrait plus en Afrique: on disait tantôt qu'étant tombé malade à Naples, il s'était converti au christianisme avant de mourir; tantôt qu'il était tombé entre les mains des Turcs, et que ceux-ci, ayant appris qu'il avait voulu abjurer l'islamisme, le retenaient captif à Constantinople. Quand il vit que tous les esprits étaient disposés à croire qu'Hassan avait abjuré ou qu'il languissait dans une prison, Hamida se rendit au palais dans le but de s'en rendre maître et de se faire proclamer; mais le gouverneur fit échouer cette tentative, et contraignit le prince de s'éloigner de Tunis. Néanmoins, comme le fidele gouverneur était allé à la Goulette s'informer, auprès du chef espagnol qui commandait dans cette forteresse s'il était vrai que le roi fût malade, Hamida fit répandre la nouvelle que le gouverneur était entré à la Goulette pour s'entendre avec les Castillans, et s'assurer leur appui afin de placer sur le trône son jeune frère, Mahomet, et que Tunis deviendrait prochainement la proie des Espagnols, qui avaient converti au christianisme le jeune prince. Cette calomnie fit tant d'impression sur la multitude, qu'elle résolut de se soulever: Hamida fut invité à se rendre à Tunis, où, avec l'aide de ses partisans, il surprit le gouverneur et le fit égorger. Hassan était toujours à Naples, et quand il sut la révolte de son fils, il leva deux mille Italiens et vint débarquer à la Goulette. Quelques Maures, envoyés par Hamida, vinrent se ranger sous ses drapeaux,

MCD 2019

et lui persuadèrent qu'il n'avait qu'a se montrer pour faire rentrer ses sujets dans l'obéissance. Il ajouta foi à ce perfide conseil, et s'approcha de Tunis; mais les habitants, auxquels s'étaient joints plusieurs tribus d'Arabes, fondirent sur ses soldats, les mirent en déroute et se saisirent de la personne du roi. Hamida fit crever les yeux à son père, et, se croyant affermi sur le trône, il sortit de sa capitale pour aller mettre le siége devant Biserte. Sur ces entrefaites, le gouverneur de la Goulette parvint à faire entrer secrètement dans Tunis Abdulmelech, frère du monarque déchu, et ce dernier s'étant emparé à l'improviste du château, se fit déclarer roi. Son premier soin fut d'envoyer une somme considérable à ses alliés, les Espagnols, qu'il voulait attacher à sa fortune; mais à peine était-il monté sur le trône, que la mort l'en fit descendre: il expira après avoir tenu le sceptre environ six semaines. Les Espagnols couronnèrent un de ses fils, appelé Mahomet.

Cependant Hamida errait parmi les Arabes et entretenait toujours des intelligences dans Tunis: les habitants n'avaient pas tardé à se lasser de leur nouveau prince, et rappelèrent Hamida. Le jeune roi eut à peine le temps de se sauver à la Goulette. Hamida conserva le pouvoir jusqu'en 1570. A cette époque, un célèbre corsaire, Aly ou Ochali, était devenu pacha d'Alger; les principaux Tunisiens, fatigués de la tyrannie de leur prince, lui envoyèrent des députés pour offrir de lui livrer la ville. Ochali accepta cette proposition, et se mit en marche à la tête d'une armée: Hamida marcha à sa rencontre; mais, abandonné d'une partie de ses soldats, il revint en toute hate à Tunis, et, accompagné de ses deux fils et de quelques amis, il alla se réfugier à la Goulette. Les Turcs se saisirent de Tunis et parvinrent à se mettre en possession de toutes les provinces du royaume. Ainsi le sultan de Constantinople régna à Tunis par ses délégués; mais les soldats se lassèrent bientôt de la tyrannie des pachas, et choisirent dans leurs rangs un monarque, qui prit le titre de bey, et, par la suite, le souverain du Bosphore ne conserva plus qu'un pouvoir nominal. A l'avénement d'un nouveau bey, il lui confère le titre de pacha à trois queues, et lui envoie un caftan; mais il n'exerce aucune espèce d'autorité. Quant au prince, il a pour conseil un divan formé des chefs de la milice et des personnages chargés de l'administration; mais le bey, s'il écoute leurs avis, n'est pas tenu de les suivre, car il jouit d'un pouvoir illimité. Il est vrai que ce pouvoir, qui n'a d'autres bornes que la volonté de celui qui l'exerce, s'achète à de terribles conditions: si le bey peut faire égorger qui bon lui semble, il est, à son tour, exposé à périr par le sabre et le poignard d'un ambitieux, ou à expirer par la main du bourreau. En effet, dans les trois États barbaresques, les révolutions sont si fréquentes, que l'histoire dédaigne de les raconter, tant elles sont peu dignes d'exciter l'intérêt. Aussi nous croyons devoir terminer notre récit en entrant dans quelques détails sur la situation géographique de Tunis, les productions de son territoire et les mœurs de ses habitants.

« Ce royaume s'étend du nord au sud, » sur une longueur de soixante lieues; sa » plus grande largeur est de soixante-dix » lieues, et sa partie la moins large en a » environ vingt-cinq; sa superficie est de » dix-neuf mille sept cents lieues géogra- » phiques carrées; il se termine au nord » par le cap Bon et le cap Blanc. Ses côtes » sont découpées en un grand nombre de » golfes, dont le plus considérable est celui » de Cabès, la petite *Syrte* des anciens. Le » grand Atlas le borne en partie vers l'ouest, » et plusieurs rameaux du système atlantique » le traversent dans sa largeur. Le plus im- » portant des cours d'eau qui l'arrosent est » le Medjerdah, le *Bagradès* de l'antiquité, » auquel on donne quatre-vingts lieues de » longueur, et qui se jette dans le golfe de » Tunis, où son embouchure est obstruée par » la vase. La plupart des rivières de l'inté- » rieur se perdent dans des sables. La partie » du midi est stérile et comme desséchée par » un soleil ardent. Toutefois la contrée voi- » sine de la mer est couverte d'oliviers, et » renferme des villes et des villages bien » peuplés. La partie septentrionale, moins » sablonneuse que la partie méridionale, pro-

MCD 2019

» duit d'abondantes moissons de diverses » céréales que l'on y récolte; on cultive en- » core le coton, l'indigo, le safran, le pavot, » le tabac, la canne à sucre et toutes sortes » de légumes; parmi les arbres fruitiers on » compte le dattier, le figuier, l'olivier, le » murier blanc, le grenadier, l'oranger, le » citronnier, le pommier, le poirier et la » vigne. Le sol renferme aussi quelques sub- » stances minérales, telles que l'argent, le » cuivre, le plomb, le mercure, le fer, » la plombagine, l'albâtre, le cristal de ro- » che et l'argine. Les campagnes sont in- » festées par des lions, des panthères, des » hyènes, des chacals et d'autres animaux fé- » roces. Quant au climat, il est très-chaud » en été, puisque le thermomètre de Réau- » mur marque toujours à l'ombre de vingt- » six à trente-deux degrés; mais depuis la » fin d'octobre jusqu'à la fin de mai, des » pluies fréquentes tombent et pénètrent » profondément le sol (1). »

Tunis est située à vingt milles de l'ancienne Carthage; elle s'élève en amphithéâtre sur un coteau : elle possède un bon port défendu par de formidables fortifications. Les habitants ne boivent que l'eau du ciel, recueillie dans de grands réservoirs. Parmi les monuments qu'elle renferme, on distingue le palais, résidence du bey, dont l'architecture est dans le genre mauresque; la bourse et une mosquée. Sa population peut s'élever à cent cinquante mille habitants, parmi lesquels se trouvent environ trente mille juifs, qui sont d'ailleurs répandus dans toutes les villes de l'Orient. Tunis renferme quelques manufactures qui prendront, sans doute, de l'extension, puisque la piraterie est interdite depuis que les Français, par la prise d'Alger, ont rendu impossible cet infâme trafic. Au reste, les Maures de Tunis semblent avoir hérité de l'esprit commercial des Carthaginois leurs ancêtres; leur ville existait à l'époque ou ces rivaux de la puissance romaine dominaient en Afrique, en Espagne et en Sicile; elle n'a pas même changé de nom. De toutes les villes du royaume, nous ne parlerons que des restes qui subsistent encore de la patrie d'Annibal : ce sont des aqueducs et des citernes. Les premiers sont larges de quatre pieds; leurs arches ont cent trente pieds de hauteur sur quatorze de diamètre : les citernes, ou réservoirs, consistent en seize caveaux destinés à contenir l'eau que leur apportait l'aqueduc, et cette eau venait d'une distance de soixante milles. Des fouilles entreprises récemment sur l'emplacement de Carthage ont découvert des débris de colonnes, des vases et des médailles, dont la science pourra donner difficilement l'interprétation; car il ne reste aucun manuscrit de la langue punique. La population de tout l'État de Tunis s'élève à peine à dix-huit ceut mille individus, et les revenus publics à douze ou quinze millions.

(1) Voyez le Précis géographique de Malte-Brun, auquel nous empruntons en grande partie ces détails.

FIN DE L'HISTOIRE DE TUNIS.

MCD 2019

HISTOIRE DE TRIPOLI.

Le royaume de Tripoli présente, de l'est à l'ouest, une longueur de trois cent vingt lieues; sa plus grande largeur est de cent cinquante lieues. Cet État, très-étendu, nourrit une population qui s'élève à peine à neuf cent mille âmes. Mais, de tous les États barbaresque, Tripoli est celui qui a fait le plus de progrès dans la civilisation : l'esclavage des captifs chrétiens y est supprimé. En remontant dans les siècles, on trouve Tripoli obéissant aux Carthaginois; ceux-ci, grâce à la valeur romaine, disparaissent-ils comme peuple, les habitants de la contrée passent sous le joug des enfants de Romulus; puis les Sarrasins deviennent leurs maîtres. Le moyen-âge a-t-il achevé son cours, les chevaliers de Malte s'emparent de Tripoli. Bientôt Sinan-Pacha, vizir de Soliman II, fait la conquête de ce pays en 1551; les Turcs ne comptent au nombre de leurs provinces jusqu'au jour [1715] que le bey Hamet-Pacha, chef de la dynastie des Caramanlis, constitua Tripoli en État indépendant.

Le climat de cette contrée, bien que salubre, est des plus désagréables; la chaleur des jours et des nuits est également insupportable. En automne, le redoutable sirocco souffle fréquemment; on ne l'évite qu'en se renfermant dans les habitations. Il ne pleut point depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. Le sol est peu fertile; on voit cependant des dattiers, des orangers, des citronniers, des figuiers, des amandiers et une foule d'autres arbres fruitiers, ainsi que des légumes de toute espèce. Les serpents et les scorpions sont très-incommodes (1). A l'égard des autres villes qui composent ce royaume, tout est ténèbres et incertitude. Quant à l'ancien Tripoli, situé sur la côte, il n'offre plus que des ruines et des masures. La nouvelle ville qui porte ce nom est elle-même d'une haute antiquité, puisqu'elle a dans ses murs un arc de triomphe qui aurait été dédié à Marc-Aurèle. Les rues de Tripoli, contre l'usage de l'Afrique, sont régulières; mais les décombres de la ville antique, sur lesquels la moderne est bâtie, ont rendu le sol tellement inégal, que l'entrée de certaines maisons est au niveau des terrasses des maisons voisines. A l'est de la ville est le château du pacha, d'un assez bon style d'architecture; au nord, sont élevés des bastions, au milieu desquels se fait remarquer le *fort Espagnol;* à l'occident, on remarque des îlots, sur l'un desquels est construit le *fort Français*. On compte à Tripoli environ vingt-cinq mille habitants, parmi lesquels deux ou trois mille juifs. Le prince qui règne sur Tripoli peut entretenir, comme certains petits princes de l'Allemagne, une force militaire de trois ou quatre mille soldats; ils appartiennent presque tous à la race nègre, et sont doués, en général, d'un grand courage. Le pacha de Tripoli a aussi une marine en miniature; elle se compose d'une vingtaine de bâtiments, dont toute l'artillerie se monte à cent trente-six canons, que servent quatorze cents marins.

Le souverain de Tripoli, dont les revenus sont loin d'être considérables, y supplée par divers monopoles qu'il a constitués à son profit particulier : ainsi, il s'est réservé la vente de l'eau-de-vie, des dattes, de la potasse et du sel. Ces divers monopoles, exercés au nom du prince, apportent le plus grand préjudice aux commerçants proprement dits, et amèneront tôt ou tard la ruine du pays. Mais les monarques, en Orient, qu'ils soient grands ou petits, ne songent qu'à épuiser les ressources du présent, sans songer à l'avenir. Aussi déjà les droits ré-

(1) Porthman, *Lettres sur Tripoli*, dans Schœtzer, *Correspondance politique*, vol. II, cahier 6, en allemand.

MCD 2019

sultant des douanes, qui jadis s'élevaient à plus de 500,000 francs, son descendus à 200,000. Suivant les auteurs du *Précis de la Géographie universelle*, « la principale » branche de commerce est celle qui se fait » avec le centre de l'Afrique par les caravanes » de Ghadamez et du Fezzan. Par ces caravanes, Tripoli reçoit annuellement deux » mille cinq cents esclaves noirs (1), quinze » cents onces de poudre d'or, quinze cents » quintaux métriques de séné, pour environ » 90,000 francs de plumes d'autruches; » deux mille quintaux d'alun; dix mille quintaux d'ivoire, et trois à quatre mille de » carbonate de soude, que les Arabes appellent *trona*, du nom d'une vallée du Fezzan, » d'où on le tire. Ces marchandises sont » transportées dans les murs de Tripoli à » dos de chameaux; ceux-ci peuvent supporter un poids qui s'élève de deux cents » à deux cent cinquante quintaux. Les caravanes, dont font partie ces chameaux, » se composent de musulmans allant à la » Mecque. Elles renferment deux à trois » mille hommes, des centaines de femmes et » d'enfants; enfin ces caravanes traînent à » leur suite jusqu'à deux cents chameaux. » Quand elles reviennent, c'est-à-dire après » une absence d'un an, elles appportent aux » habitants de Tripoli des étoffes de l'Inde, » des perles fines, des parfums, de l'opium, » du naphte, du café, des pierres précieuses et » des châles de Cachemire. Les exportations » annuelles du royaume de Tripoli consistent » en divers objets dont nous citerons les principaux, savoir : deux mille quintaux de » laine brute; plus de deux mille tapis » de différentes mesures et qualités; mille à » quinze cents quintaux de cuir de bœuf; » plus de trois mille barils d'huile; trois à » quatre mille quintaux de beurre salé; environ deux mille de dattes; plus de quatre » mille bœufs; une grande quantité de moutons, de chèvres, de poules et de perdrix » rouges; quatre mille quintaux de garance, » et sept à huit cents de potasse. » En résumé, Tripoli doit être considéré comme un certain centre de commerce et de civilisation qui, relativement à l'Afrique, est digne d'attirer quelques instants l'attention des hommes réfléchis; car il prouve qu'on pourrait tirer parti d'un continent livré presque tout entier à la barbarie. Sous ce rapport, nous devions accorder dans notre collection une place au royaume de Tripoli.

(1) Un eunuque noir coûte 650 à 700 pias. f. d'Es.
Un noir adulte 90 à 100
Un garçon de 10 à 18 ans 70 à 80
Un enfant qui n'a pas atteint 10 ans 40 à 50
Une femme noire, selon sa beauté 120 à 150
Une fille à peine nubile 90 à 100
Une fille au-dessous de 10 ans 50 à 60

FIN DE L'HISTOIRE DE TRIPOLI.

MCD 2019

CHINE JUSQU'EN 1855.

Un jour devait arriver où la Chine, vainement protégée par le temps et l'espace, contre la curiosité de la science et la hardiesse commerciale des peuples de l'Europe, serait forcée de laisser tomber les voiles qui dérobent aux regards sa mystérieuse antiquité, et de lever les interdictions qui écartent de ses ports l'industrie étrangère. Cette révolution, prévue et désirée depuis de longues années, devenait de plus en plus prochaine à mesure que se resserrait autour du Céleste Empire le dangereux voisinage de l'Angleterre et de la Russie.

Depuis 1796, l'Inde anglaise faisait avec la Chine un commerce d'opium d'abord toléré, mais que les rescrits impériaux condamnèrent bientôt aux formes prudentes et illégales de la contrebande. En dépit de ces entraves, l'opium envahissait les provinces de la Chine. La cupidité britannique, qui n'avait d'égale que la furieuse passion des Chinois pour une substance ruineuse et mortelle, déjouait toutes les prévisions, et bravait toutes les rigueurs. Le gouvernement de Pé-King s'impatiente; le commissaire Lin, armé de pouvoirs extraordinaires, emprisonne les négociants anglais et confisque leurs marchandises: « Pourquoi apportez-vous chez nous une » denrée dont on n'use pas chez vous, et » qui coûte aux hommes la fortune et la » vie? » Ainsi parlait la justice et la sagesse dans la bouche du commissaire chinois. Mais comment concilier la justice et la sagesse avec l'égoïsme commercial de l'Angleterre? Le canon seul pouvait décider la question : de part et d'autre on se prépare à la lutte. Le blocus des côtes et la prise des forteresses, tel était le seul plan réalisable pour l'Angleterre, en face des Chinois, ces Parthes modernes. C'était le plan du commodore Napier : inspiré par ce courageux dédain qui est le fond de son caractère, il se chargeait de ruiner les forts et les batteries des ennemis avec quatre frégates : que pourrait l'armée du Céleste Empire, avec ses arcs et ses flèches, contre une poignée de vétérans anglais? Mais la rapidité du succès ne répond pas à la confiance et à la bravoure de l'expédition anglaise; les premiers avantages sont pour ainsi dire négatifs; des apparences de traités suspendent la victoire; l'insalubrité du climat, les maladies vengent les Chinois de la prise de leurs villes et de leurs forteresses. Un fait aussi pénible qu'étrange prouve combien il se mêle de barbarie à cette civilisation tant vantée des Chinois. L'Empereur répond aux succès des Anglais et aux traités qui les suivent par le châtiment des ministres qui ont osé négocier avec les *barbares* (c'est ainsi que la Chine appelle les Européens!). Une décapitation de mandarin marque en quelque sorte la prise de chaque ville. Chusan, les forts du Bogue Canton, Amoy, Yugao, Tsikee, etc., tombent au pouvoir des Anglais [1841]. Mais la lutte dure encore.

Pendant l'année qui suit, les succès des Anglais sont plus décisifs : ils s'emparent de Chiug-Né, de Ning-Pô, de Hang-Kow-Fow, de Chapoo, entrepôt du commerce de la Chine avec le Japon, et arrivent jusque sous les murs de Nan-King. Alors seulement le gouvernement chinois songe à une paix sérieuse; mais il la paye d'autant plus cher qu'il l'a reculée plus longtemps : une indemnité de vingt et un millions de dollars, l'ouverture au commerce des ports de Canton, Amoy, Ning-Pô, et la cession de l'île de Hong-Kong, telles sont les principales dispositions de ce traité, plus fécond en résultats que n'aurait peut-être osé l'espérer la

MCD 2019

cupidité anglaise [1842]. Vainement les lenteurs calculées et la mauvaise volonté des ministres chinois essayent d'en retarder l'exécution, le tarif des douanes est fixé, un immense marché est ouvert désormais aux produits de l'univers.

En 1845, la France arrache au gouvernement chinois un édit de tolérance religieuse.

Mais les concessions du Céleste Empereur ne peuvent prévenir la vaste et terrible révolution qui remue aujourd'hui toutes les provinces de la Chine, révolution mystérieuse, immense foyer d'insurrection qu'alimentent à la fois les luttes dynastiques et les luttes religieuses. La barbarie menace-t-elle cette immuable civilisation, dans laquelle la Chine se renferme et s'enveloppe depuis des siècles? le christianisme doit il sortir splendide et triomphant de cette conflagration générale? C'est une énigme dont la solution n'appartient pas encore à l'histoire.

PERSE JUSQU'EN 1855.

La lutte, dès longtemps prévue, et pour ainsi dire fatale des deux influences russe et anglaise, en Perse, ne s'est encore traduite que par des conflits diplomatiques. L'Angleterre est parvenue à nouer des relations commerciales avec cette vassale de la Russie; ses consuls résident à Téhéran et à Tauris. Sans prétendre prophétiser l'avenir et anticiper sur les événements, on peut croire que la guerre d'Orient, en rapprochant les armées alliées de cette nation trop souvent perfide et jusque-là protégée par les distances, pourra la dérober à cette dépendance funeste que lui inflige la politique de Saint-Pétersbourg.

TURQUIE ET ÉGYPTE JUSQU'EN 1855.

Le hatti-shérif de Gulhané (2 novembre 1839) avait signalé d'une façon éclatante l'avénement du sultan Abdul-Medjid, et annoncé à l'Europe ce qu'elle pouvait attendre d'un prince dévoué par tradition et par caractère à l'œuvre de Mahmoud, cette œuvre réformatrice dont il allait poursuivre l'accomplissement avec cette énergique et patiente douceur qui lui ont valu les sympathies des nations civilisées. Une sollicitude éclairée lui inspire la fondation d'une sorte d'université ottomane; sept académies sont créées, et les élèves couronnés vont puiser à l'étranger, au nom et aux frais du gouvernement, cette civilisation moderne, ces idées de tolérance politique et religieuse qu'ils rapportent et répandent bientôt en Turquie.

Mais les préoccupations extérieures et la guerre d'Egypte, ce mortel danger de l'Empire ottoman, suspendent la marche des réformes. Nous avons vu comment la victoire d'Ibrahim, à Nézib, et la trahison de l'amiral turc avaient placé la Turquie chancelante entre l'ambitieuse protection du czar Nicolas et la victorieuse rébellion de Méhémet-Ali. Ibrahim ou les Russes allaient entrer dans Constantinople, si l'Eu-

MCD 2019

rope n'avait veillé. Le traité du 15 juillet 1840 sauve le trône d'Abdul-Medjid, et ajourne les éternelles prétentions de la Russie. La déchéance du pacha d'Egypte est prononcée par le divan : l'Angleterre et l'Autriche se chargent d'exécuter la sentence. Ni l'héroïque résistance du vassal rebelle, ni le dissentiment qui éclate entre la France et les autres puissances signataires du traité ne peuvent retarder la solution de cette question brûlante ; la prise de Beyrouth et de Saint-Jean-d'Acre, l'évacuation de la Syrie par Ibrahim condamnent le vieux vice-roi à une paix encore honorable : il abandonne la Syrie et restitue la flotte que lui a livrée le capitan ; mais, en dépit de la déchéance prononcée contre lui, il garde l'Egypte héréditaire. Cette hérédité lui est garantie par un hatti-shérif d'abord sévère, et qui se ressent des colères de la veille, mais dont la diplomatie européenne se charge de tempérer les rigueurs ; le sultan, qui se réservait le choix arbitraire de l'héritier parmi les enfants mâles et organisait ainsi la guerre civile en Egypte, renonce sans peine à cette funeste prétention, et accorde l'hérédité dans les termes ordinaires d'une succession dynastique [1841]. Le danger ne pouvait plus venir d'Egypte : les cinq puissances qu'avait réunies la convention du 15 juillet, assurent l'intégrité de l'empire ottoman contre les rêves d'ambitions plus puissantes et plus rapprochées, et consacrent le principe salutaire de la fermeture du Bosphore et des Dardanelles aux vaisseaux de guerre étrangers.

Le sultan rentre dans la voie des réformes. Mais les révoltes successives de la Syrie, des Druses, des Maronites, de la Bulgarie, des Grecs, des Albanais et du pachalik de Trébizonde occupent tout son règne et contrastent, par les barbares répressions qu'elles entraînent, avec les bienfaisantes institutions et les vœux civilisateurs du gouvernement de Constantinople.

Une ordonnance met un frein à la corruption des fonctionnaires publics : la vénalité, cette plaie de l'administration ottomane, est réprimée par des peines sévères, mais ne peut disparaître entièrement. Plus d'une fois les concussions et la cupidité des gouverneurs entraînent les provinces à des rébellions toujours vaincues, mais toujours sanglantes. Le nom de Reschid-Pacha sera toujours attaché à ces efforts de tolérance et à ces essais de civilisation qui signalent à la postérité le règne d'Abdul-Medjid.

Le jour n'était pas éloigné où un contact plus intime avec l'Europe et un échange plus libre d'idées allaient hâter cette œuvre si lente et si pleine d'écueils. La Russie relève l'empire ottoman, alors même qu'elle prétend l'anéantir : la Turquie, forcée de se réfugier dans les bras de la France et de l'Angleterre, y trouve le salut et la force. Nous ne rappellerons pas comment l'insolente mission du prince Menschikoff fait jaillir une guerre inopinée pour tous, excepté pour la Russie, de la frivole question des lieux saints ; comment l'héroïque défense de Silistrie et les victoires d'Omer-Pacha préparent au czar Nicolas cette suite de revers et de déceptions, dont il boit l'amertume jusqu'à la mort : le résultat de cette immortelle campagne des armées d'Angleterre, de France et de Turquie frappe tous les esprits et comble toutes les espérances. L'empire ottoman dégagé de l'étreinte moscovite, et délivré de Sébastopol, cette formidable menace dressée en face de ses côtes, voilà l'œuvre de la bravoure et de l'habileté guerrières. Mais le Turc fanatique groupé avec le Français et l'Anglais sous la même bannière, mais la tolérance et la civilisation passant dans les rues de Constantinople avec les bataillons de l'Occident, mais l'autel du christianisme élevé à côté de la mosquée musulmane, voilà, dans tout son éclat et dans toute sa glorieuse réalisation, l'idéal de la guerre appliquée au bonheur des peuples.

MCD 2019

ALGÉRIE JUSQU'EN 1855.

La paix de la Tafna venait d'être rompue par l'émir Abd-el-Kader, et le glorieux fait d'armes de Mazagran inaugurait la féconde campagne de l'année 1840. Pendant que la prise de Scherchel protége la marine française contre les attaques des Kabyles, l'armée d'expédition franchit l'Atlas et s'empare de Médéah et de Milianah, villes puissantes et qui servaient de centres aux opérations de l'émir. La France occupait ainsi deux postes avancés dans les terres de cet infatigable ennemi, et divisait, en quelque sorte, le pays soumis à l'influence de sa parole ou à la domination de ses armes.

L'élévation du général Bugeaud au commandement général de l'armée et au gouvernement de l'Algérie, assure le passé et garantit l'avenir [1841]. Soldat et colon, il semble le seul homme capable de remplir le but de gloire et d'utilité que la France se propose dans la conquête d'Afrique. Mascara tombe en son pouvoir; l'émir est repoussé jusque dans le désert. Mais le gouverneur ne se repose pas sur des succès qui n'ont de lendemain qu'à la condition d'être poursuivis sans cesse et confirmés par des victoires permanentes. *Ce général de fer*, comme le surnomment ses soldats, combat Abd-el-Kader par ses propres armes, l'activité et la ruse infatigable. La confiance des tribus dans la cause de leur prophète est ébranlée par nos rapides progrès; il ne leur laisse pas un instant de réflexion, et les dérobe par une prompte soumission à l'influence de l'émir. Les Béni-Chougran, les Hachem, les Aadjoutes reconnaissent la supériorité des armes françaises.

Abd-el-Kader sort de son désert [1843] pour y fuir de nouveau : la pacification de l'Ouarensenis, la prise de la Smala par le duc d'Aumale, et la mort de Sidi-Embareck, le plus dévoué et le plus actif de ses lieutenants, continuent cette longue suite de revers qu'il trouve encore de la gloire à supporter et à réparer. Mais le cercle de son influence se rétrécit chaque jour; la prise de Biskara, la défaite des Kabyles et la soumission des Flissas, le condamnent à chercher un autre théâtre où ses intrigues puissent remuer des populations nouvelles et enflammer un fanatisme que la défaite n'ait pas encore refroidi. Il persuade à l'empereur du Maroc que sa puissance est menacée par le voisinage et l'ambition des Français, et le Maroc, malgré la longanimité du cabinet des Tuileries, engage une lutte téméraire. Mais elle est de courte durée : le bombardement de Tanger et de Mogador, la célèbre bataille de l'Isly, où 8,500 Français mettent en fuite 25,000 Marocains, et le traité qui termine cet épisode de la guerre d'Afrique, enlèvent à l'émir ce recours désespéré [1844]. En vain il provoque une insurrection générale des tribus limitrophes du Maroc, et, par un appel énergique à la guerre sainte, réveille le fanatisme arabe; en vain l'enlèvement d'un camp ennemi, l'heureuse attaque d'un convoi français, et le massacre, dans une embuscade, d'une colonne de 450 hommes, encouragent la révolte, le général Bugeaud, qui était allé chercher en France le bâton de maréchal et le titre de duc d'Isly, revient, et avec lui la victoire. Les désastres de Sidi-Brahim et d'Aïn-Temouchen sont vengés [1845].

Un instant la fortune sourit à l'émir; il tente une nouvelle incursion : ce sera la dernière, mais elle est terrible. Son plan, inspiré par une hardiesse désespérée, consiste à pénétrer en arrière de Milianah et de Médéah jusque dans la province d'Alger : le désastre récent d'une colonne, partie de Constantine et décimée par le froid

MCD 2019

dans les neiges des monts Bou-Taleb, semble favoriser cette audace; mais le maréchal Bugeaud veille et déjoue par son activité ce dessein téméraire. Abd-el-Kader se porte alors chez les Kabyles ; nouvelle défaite et nouvelle fuite vers le désert. Les dernières traces de l'insurrection du Tell disparaissent. L'heureuse expédition du général Bugeaud contre la *deïra* (réserve d'argent et de provisions], campée sur la frontière marocaine, arrête l'émir dans sa fuite. Ses prisonniers l'embarrassent ; il les fait décapiter, mais, par cette horrible cruauté, fortifie la bravoure française des fureurs de la vengeance. Il est rejeté et, pour ainsi dire, emprisonné dans le Maroc. Mais telle est l'audace et la fertilité d'invention de ce Jugurtha moderne, qu'il entre dans cet empire où ses intrigues ont naguère soulevé une guerre malheureuse, non comme un fugitif, mais comme un conquérant [1846].

Le maréchal Bugeaud laisse son ennemi, désormais peu redoutable, travailler dans le Maroc à sa propre perte, et achève la soumission de l'Algérie. La prise de l'inexpugnable position d'Azrou fait tomber la résistance de la Kabylie, et la capture de Bou-Maza, ce rival d'Ab-el-Kader, qui partage avec lui la gloire d'une héroïque résistance, couronne l'œuvre guerrière du gouverneur. Il donne sa démission et lègue au duc d'Aumale, son successeur, le soin de défendre, contre les dernières témérités de l'émir, une conquête certaine. L'inévitable soumission du prophète-guerrier ne se fait pas attendre ; avec 2,000 Arabes, il ose attaquer l'armée marocaine, forte de 30,000 hommes. Battu, cerné, il sauve sa deïra par des prodiges de courage, et se réfugie jusqu'à la frontière de l'Algérie française. Mais le général de Lamoricière lui ferme la route du désert, et l'émir, forcé de se rendre, fait présent à son ennemi du cheval de soumission [1847]. Il avait demandé qu'on le transportât à Saint-Jean d'Acre ou Alexandrie, mais le roi Louis-Philippe refusa de ratifier les promesses du général de Lamoricière, et l'émir passa plusieurs années aux châteaux d'Amboise et de Pau, dans une captivité que la générosité des vainqueurs essaya de rendre digne du rang et de la valeur d'un pareil prisonnier. Mais il fallait à cette imagination vive et à cette âme religieuse le ciel de l'Orient et l'atmosphère musulmane. L'empereur Louis-Napoléon comprit les ennuis de ce royal exil, et permit à l'émir de séjourner à Brousse, dans la Turquie d'Asie.

La colonisation de l'Algérie, d'abord lente et retardée par l'incertitude des premiers succès, avait pris, sous les auspices du maréchal Bugeaud un développement que rien n'a depuis arrêté. Dès l'année 1845, on compte en Algérie 95,000 Européens, et les colons n'étaient que 44,000 en 1842. La confiance des capitalistes et les concessions de terres que fait chaque jour la Gouvernement, avec une prodigalité féconde et éclairée, assurent à cette colonie l'avenir qu'en attendent les fondateurs. On a pu admirer à l'Exposition universelle les magnifiques produits d'une agriculture naissante : l'Algérie promet d'être le grenier de la France, comme la Sicile était le grenier de Rome.

FIN.

MCD 2019

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ASIE.

	Pages.
HISTOIRE DE LA CHINE.	1
Introduction	1
Dynastie des Chang	8
Dynastie des Tehéon.	11
IVe dynastie	21
Dynastie Han.	25
Dynastie de Wel	30
Dynastie Tein.	31
Dynastie des Soung.	31
Dyanstie de Mhsi	32
Dynastie des Liang	32
Dynastie des Soui.	33
Dynastie des Thang	34
Dynastie des Sonug.	40
Dynastie des Young ou Mongols . . .	44
Dynastie des Ming.	48
Dynastie des Ta-Thing	55
e Ton-Kin.	100
Cochinchine.	182
e Thibet	103
HISTOIRE DU JAPON.	107
HISTOIRE DE LA PERSE.	131
Introduction	131
Dynastie Kaianienne.	135
Dynastie des Ghiznevides.	155
Dyuastie des Seljoucides.	159
Dynastie des Sophis.	165
Mœurs des Persans; caractère général des diverses classes.	212
HISTOIRE DE L'ARABIE	253
Introduction.	253
Dynastie des Abassides	278
Mœurs des Arabes.	290
HISTOIRE DE TURQUIE.	323
Mœurs turques	408
HISTOIRE DE L'INDE	424

AFRIQUE.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ÉGYPTE.	466
HISTOIRE MODERNE DE L'ÉGYPTE.	476
HISTOIRE D'ALGER	505
HISTOIRE DE TUNIS.	529
HISTOIRE DE TRIPOLI.	533
Chine. — Perse. — Turquie. — Algérie jusqu'en 1855.	535

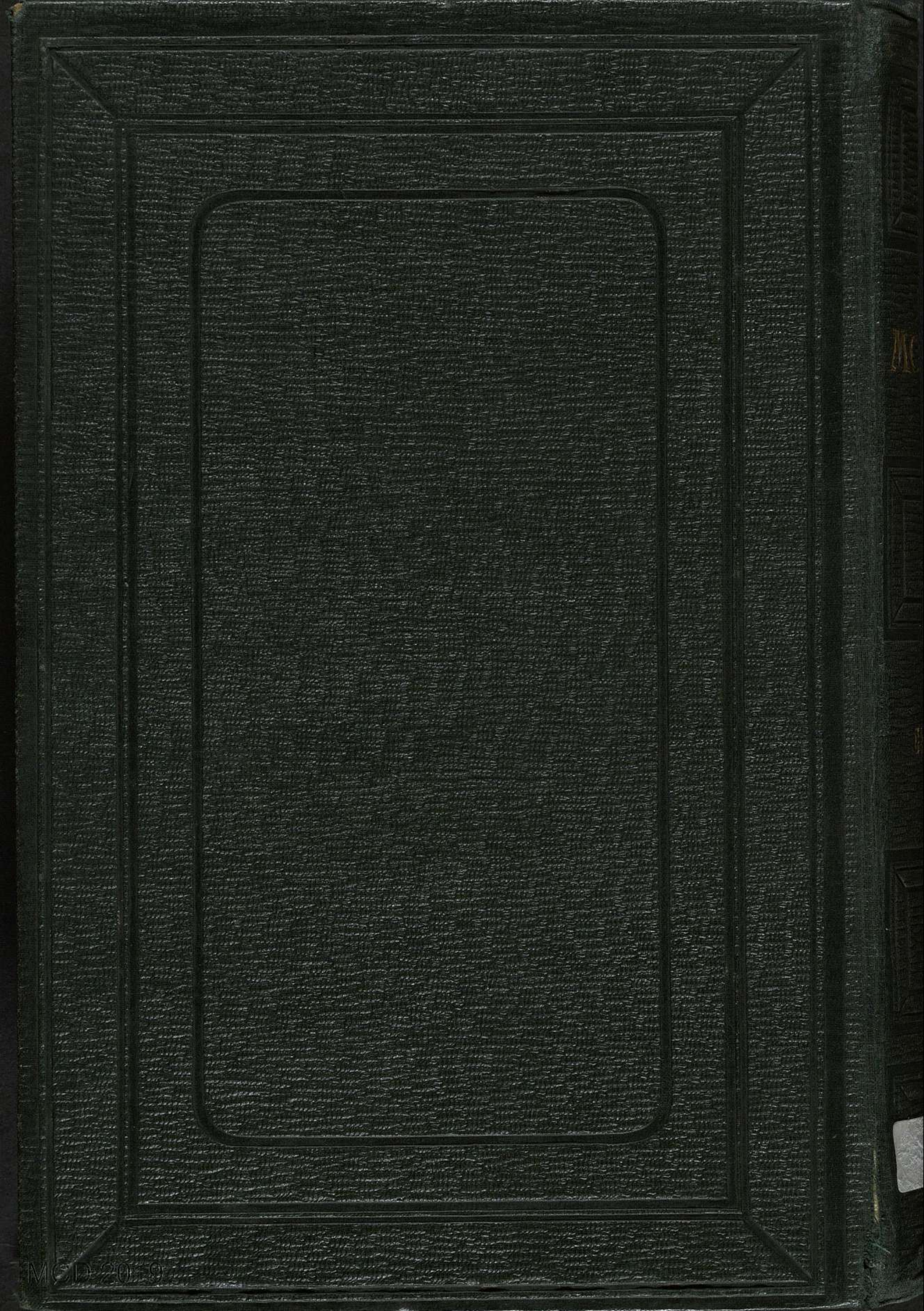
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019

MCD 2019


MCD-2019